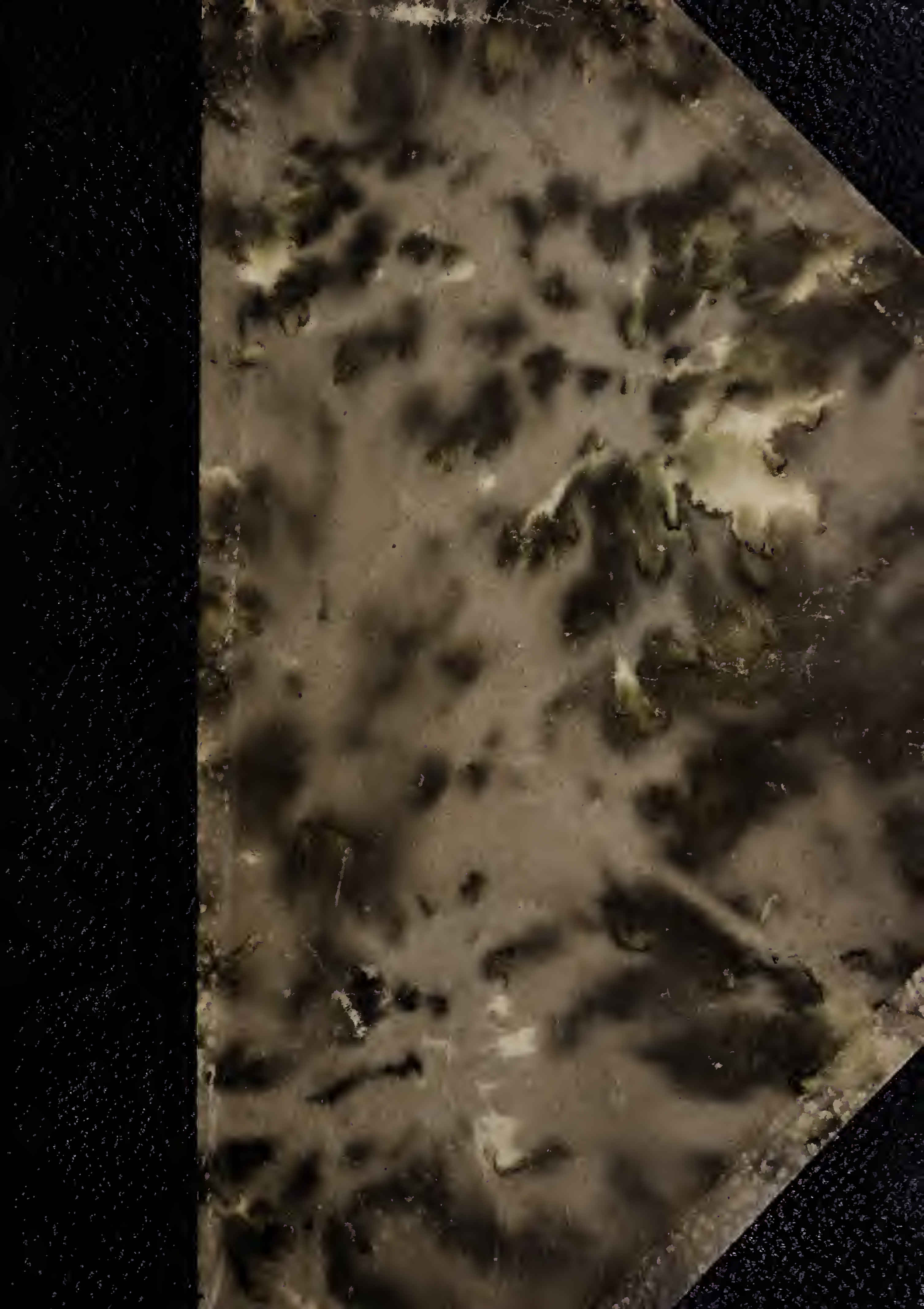
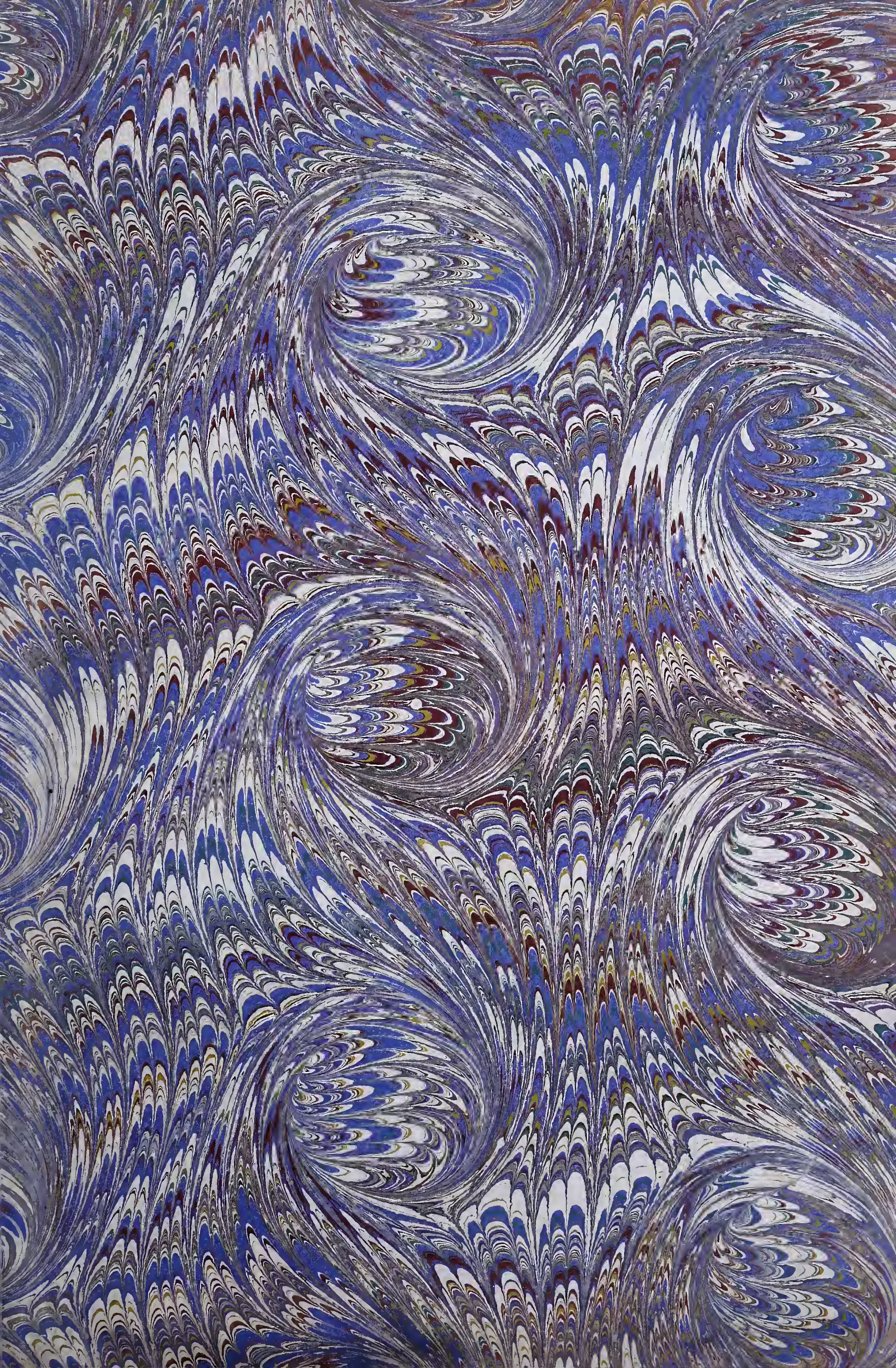






Le Home

1e Année 1 → 8 (wrong no. 8/9 ??)
10 → 12

Compl. 2e " 1 → 12

Première année, n° 1. 30 centimes le numéro. 15 janvier 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Rédaction : Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Notre programme. — Port-Sunlight. — Echos. — En Hollande. — A chacun sa maison. J. G. — L'ameublement. — A nos lecteurs. — Pour se bâtir une maison. J. B. — Concours de cottages et de villas. — Conseils pratiques. — Pour conserver le bois dans le sol. — Points de fait, points de droit. — Les maisons ouvrières en Allemagne. — La page de madame.

Notre Programme

Il est tout entier dans notre titre. Et notre ambition est que rien de ce qui touche à l'habitation, au foyer, ne nous soit étranger.

C'est le désir le plus intense que manifeste l'époque présente : le désir de posséder son « home » à soi. Nous voulons indiquer comment on peut le conquérir ce « home » et comment, en faisant preuve de la plus sage prévoyance, on peut le construire ou l'acquérir.

Nous voudrions faire de cette revue un recueil complet de documents illustrés pour tous ceux qui cherchent à se créer un « home », à l'aménager et à l'embellir dans les meilleures conditions. Nous publierons donc des projets de maisons de ville et de campagne et tâcherons de donner des conseils pratiques à ceux qui veulent bâtir.

Nous parlerons aussi de la décoration et de l'ameublement de la maison, du jardinet qui l'encadre, des plantes d'appartement qui l'ornent. L'épouse trouvera ici des conseils utiles, espérons-nous, pour embellir le « home » qui doit attirer et retenir l'époux. La vie familiale, dans ses divers aspects, y aura une place importante.

Au point de vue général, nous examinerons le rôle de l'habitation au point de vue social et économique.

Toujours nous nous inspirerons de ce sentiment si joliment chanté par la vieille romance anglaise :

Home, home, sweet, sweet home!

Et si nos lecteurs veulent bien confirmer la confiance qu'on nous a temoignée déjà de tous côtés, nous pourrons sans doute faire œuvre utile.

C'est là notre plus cher désir.

PORT-SUNLIGHT

Grâce à l'obligeance de M. Dottey, le distingué secrétaire-général, en Belgique, de la firme Lever frères, nous pouvons faire connaître à nos lecteurs, Port-Sunlight, le célèbre petit village, sis sur la Mersey, où sont installées les vastes usines qui produisent trois millions de kilos de savon par semaine.

C'est à Port-Sunlight qu'on a sans doute résolu le plus ingénieusement le problème de l'habitation de



l'ouvrier. Et, en voyant nos photographies, nos lecteurs se diront sans doute que les ouvriers de Port-Sunlight sont mieux logés que bien des bourgeois chez nous.

C'est en 1887 que MM. Lever, voyant leurs affaires



prospérer rapidement, décidèrent de créer le village, à 7 milles de Liverpool. Ils achetèrent, à côté des terrains nécessaires à leur usine, 140 acres de terrain (56 hectares). Le terrain, très accidenté, fut laissé dans son état naturel. Les habitations furent placées sur les points élevés, laissant le reste pour les jardins et les parcs. Les routes furent tracées de façon à réunir directement les points importants : gare, tramway, usines.

On évita soigneusement que le derrière des maisons donne sur le chemin de fer. C'est là une précaution souvent négligée, et pourtant elle est très importante.

L'ensemble de Port-Sunlight forme aujourd'hui 132 hectares. (On sait que M. Lever ayant inventé son savon en 1886, fabriquait au bout de deux ans 250,000 kilos par semaine, et que le capital, de 125,000 francs qu'il était au début, a passé à 1 milliard 625,000,000 de francs !)

Il n'y a guère que deux types d'habitations à Port Sunlinght : le cottage proprement dit et la maison avec salon.

Le type cottage comporte trois chambres à coucher en haut, et, en bas, une cuisine, un « living-room », plus un lavoir, une salle de bain et un garde-manger, avec cour fermée et annexes usuelles. La chambre où l'on vit (living room), et la grande chambre à coucher ont 4^{m}70 sur 3^{m}50. La cuisine, la salle de bains et les autres pièces ont 2^{m}80 sur 2.

Il ne faut pas, dit M. Lever, sortir de certaines dimensions : si les pièces sont trop grandes, la ménagère ne parvient pas à entretenir la maison ; si elles sont trop petites, plus moyen d'y disposer les meubles.

Le type cottage à salon (parlour cottage) diffère du premier en ce qu'il possède une chambre à coucher de plus et un salon en bas. Dans quelques habitations on a placé dans le lavoir un poêle-cuisinière, la cuisine devenant alors la véritable salle à manger.

Cottages à Port-Sunlight

Les maisons sont construites par groupes de 4 à 8 et pas un groupement n'est semblable à l'autre. Un quartier est formé de divers groupes renfermant au maximum 70 maisons. L'intérieur de ce quartier est partagé en jardins potagers.

Le prix des loyers varie entre fr. 3.75 et fr. 7.75 par semaine. Actuellement, M. Lever ne bâtit plus que deux types de maisons, celui de fr. 4.35 et de fr. 6.25.

Le capital engagé par la firme dans l'exploitation du village se monte à 17 millions de francs.

Les recettes des loyers ne rapportent d'ailleurs que du 1 1/2 p. c.

On a construit aussi à Port-Sunlight un gymnase, un théâtre en plein air ou auditorium, un bassin de natation et divers monuments publics, comme Gladstone Hall et Hulme Hall, où 1,500 personnes dînent à l'aise par tables de six. Un magasin est devenu le bureau de la poste et du télégraphe. De grands magasins centraux ont été construits, dont le premier étage est occupé par un institut des filles. Un bâtiment est le « Cercle des hommes », avec billards, jeux, salles de lecture, etc. Et il y a, naturellement, de très belles écoles.

Par contre, aucun cabaret n'y est autorisé.

(A suivre.)





Cottages à Port-Sunlight

ÉCHOS

Le « palais » de M. Vandervelde. — On a parlé d'un palais que M. Emile Vandervelde faisait construire à Bruxelles et une polémique s'est même produite à ce propos.

Si nous allions à sa découverte. Il s'élève au centre de l'un des plus beaux sites de l'agglomération, à côté de la statue élevée à l'ex-abbé Renard, ce grand savant, à l'angle de l'avenue Vilain XIIII et de l'avenue de la Cascade dans un centre aussi pittoresque qu'aristocratique. Il domine en quelque sorte le second des poétiques étangs d'Ixelles.

Est-ce bien un palais que nous avons là devant les yeux?

Hôtel on villa le bâtiment est de grandes proportions et renferme des appartements spacieux où il sera aisé de donner de belles réceptions, voire même des bals...

Edifié en briques et pierres blanches, il n'affirme jusqu'ici aucun style, ni esthétique ni autre.

Peut-être l'ornementation lui en apportera un plus tard, mais il faut bien reconnaître que la façade n'a rien de princier, au contraire.

Espérons, pour le quartier, que M. Vandervelde, suivant le mot d'un architecte, voudra bien la faire « fignoler » — puisqu'il en a les moyens — et ne laissera pas cet aspect de four à briques à sa grande diablesse de villa.

Elle sera précédée d'un beau jardin donnant sur l'avenue de la Cascade, dominée par l'hôtel, la façade qui se hausse avenue Vilain XIIII n'ayant qu'une importance relative.

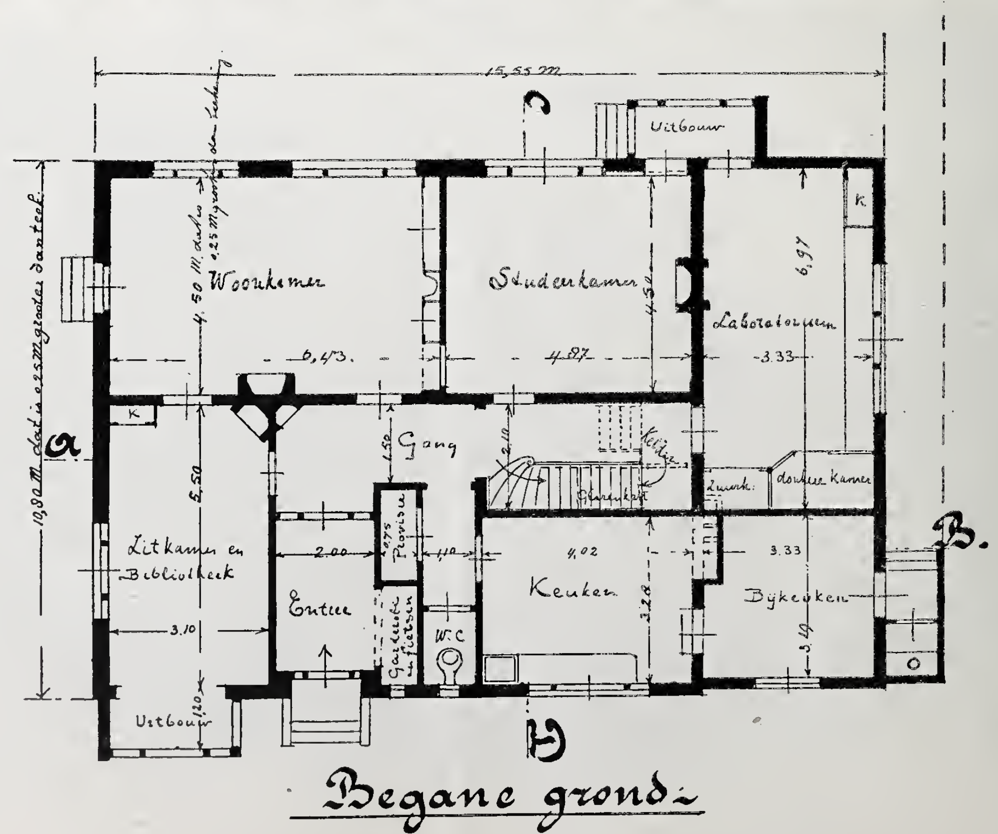
L'on construit en ce moment les combles du « palais » que son propriétaire pourra habiter dans un an environ.

***

Les habitations à bon marché en Belgique. — Le Congrès international de l'habitation à bon march , qui s'est tenu cette année à Londres, a permis de faire une comparaison toute en l'honneur de la Belgique entre les diverses manières dont on travaille, en Europe, à résoudre le problème des habitations à bon marché. Les statistiques démontrent qu'en Belgique les habitants des campagnes ont une tendance à se transformer en travailleurs industriels : en 1880, la population rurale représentait 22 p. c. de la population totale du royaume; en 1895, cette moyenne était tombée à 19 p. c. Malgré cet exode vers les villes, les grands centres en Belgique ne souffrent pas autant de la surpopulation que ceux de l'étranger. Nous sommes redevables de ce résultat à l'institution des coupons ouvriers,

EN HOLLANDE

Maison de campagne avec subdivisions du rez-de-chaussée





Intérieur hollandais

qui permettent aux travailleurs de se loger à la campagne tout en se rendant journellement à l'usine. D'autre part, Bruxelles a 129 kilomètres de tramways, Anvers 57, Gand 20, Liége 73, Verviers 18, un réseau qui, ajouté à celui des chemins de fer vicinaux, permet aux ouvriers et aux employés de résider dans la banlieue des grands centres où ils ont leur occupation journalière.

En Belgique, même dans les faubourgs des grandes villes, la règle « Un ménage, une maison » reste assez fidèlement observée.

En Allemagne, les prix élevés des terrains à bâtir et la législation sur les hypothèques ont obligé les constructeurs d'habitations ouvrières à s'écarter de cette tradition pour bâtir d'immenses « blocs » ou casernes, — c'est M. Mewes, de Düsseldorf, qui le constate.

En Angleterre, les pouvoirs publics ont dépensé plus de 250 millions pour l'assainissement des quartiers populaires, les sociétés philanthropiques et les 413 coopératives existantes continuent l'œuvre du gouvernement et des municipalités; mais le problème est loin d'être résolu, trop de familles ouvrières habitent encore des taudis ou des quartiers insalubres, ainsi que l'a remarqué M. Stübben, un congressiste allemand.

Enfin, un délégué français, M. Ferrand, a rendu hommage à la Belgique en déclarant que sa patrie, comparée avec l'Angleterre et surtout avec la Belgique, est considérablement en retard en fait d'habitations à bon marché.

***

Le goût du « home ». — Le goût du « home » — et le goût d'être son propre propriétaire — est inné dans notre pays.

Il est égal dans toutes les classes de la population.

Et à cet égard, voici quelques chiffres d'une éloquence rare. Le gouvernement a délivré à l'heure actuelle près de cent cinquante mille certificats à des ouvriers désirant se construire une maison. La Caisse d'épargne leur a avancé quelque 65 millions de francs pour environ trois mille maisons. Et il faut ajouter les prêts faits par des sociétés privées, les notaires, les industriels, les particuliers.

Dans la seule région du « pays de Charleroi », quinze mille maisons ont bénéficié de la loi. Les industriels de cette contrée ont prêté, à eux seuls, 80 p. c. des sommes nécessaires.

A chacun sa Maison

Notre époque est incontestablement marquée par le développement considérable, inattendu, de la mutualité créée sous des formes diverses dans un but identique : celui d'améliorer la situation matérielle des classes sociales.

Les œuvres de prévoyance de toute nature constituent une des principales caractéristiques du XXᵉ siècle.

Partout se fondent des associations de tout genre : sociétés de secours mutuels, mutualités de retraite, sociétés agricoles, sociétés d'habitations ouvrières, sociétés d'habitations bourgeoises, etc.

Si ce grand développement est dû à l'initiative et au dévouement de certains philanthropes, il est juste de faire remarquer que la mutualité répond plus que jamais à un besoin social.

Devant les difficultés toujours croissantes du *struggle for life*, les efforts isolés peuvent rarement être couronnés de succès et ne sauraient, dans tous les cas, donner les résultats bienfaisants de l'association. L'individu, laissé à ses seules forces,

souvent succombe à la première atteinte du malheur.

C'est dans la mutualité qu'il doit chercher son salut. Ce qu'il n'a pu faire seul, la mutualité le fera pour lui et avec lui. Pour un léger sacrifice personnel, il obtiendra des avantages énormes.

La forme d'association qui est le plus appelée à favoriser le développement du bien-être des classes est indiscutablement celle que revêtent les sociétés pour l'achat et la construction d'habitations.

Déjà, les sociétés fondées pour l'édification de maisons ouvrières ont pris un essor considérable. Immenses sont les bienfaits qu'elles ont semés dans la classe la moins favorisée.

Cependant, seuls les ouvriers sont appelés à profiter des avantages de ces institutions. Les employés, les petits bourgeois, les commerçants, ne sont pas admis au bénéfice des lois régissant les sociétés précitées.

Afin de combler cette lacune, des organismes spéciaux se sont fondés pour favoriser l'achat ou la construction d'habitations bourgeoises.

Ces sociétés sont déjà nombreuses et prennent chaque jour plus d'extension. Elles procurent entre autres avantages, à toute personne présentant des garanties morales suffisantes, la faculté d'acquérir une maison moyennant une cotisation mensuelle légèrement supérieure à son loyer.

Ce résultat est évidemment des plus appréciables et les sociétés créées dans ce but ne sauraient être assez encouragées.

Les habitations construites à l'intervention de ces organismes sont de valeur et de conditions très variées. On remarque, à côté d'humbles maisons d'employés modestes, de luxueux hôtels ou villas de bourgeois aisés.

Chacun bénéficie suivant ses ressources, son rang et son choix des avances faites par la société. Cette généralisation est d'autant plus compréhensible que chacun désire acquérir son « home ». Tout le monde veut devenir propriétaire. Même chez les plus humbles, on voit se développer irrésistiblement le sentiment de la propriété.

Et quoi de plus louable que ce désir de posséder son foyer, ce lieu intime où se déroule le cours de la vie journalière, ce sanctuaire sacré, témoin de nos joies et de nos peines.

Rien de plus agréable que se sentir chez soi. On ne se trouve plus à la merci des propriétaires. On s'installe à vie dans sa maison. On l'entretient, on l'embellit. Chaque embellissement de sa maison est un embellissement de sa vie. Elle devient l'orgueil de celui qui l'habite. Elle occupe ses loisirs. L'oisiveté y trouve une distraction, l'adversité une consolation. Chaque chambre devient un souvenir, chaque place une pensée. On soigne sa maison comme on soigne sa santé. Elle dépeint le caractère de son hôte. Elle décèle ses habitudes, ses goûts, ses préférences. C'est l'expression sincère de toute une vie. Le bonheur grandit à vivre sous cet abri du souvenir.

Il est donné à tout le monde de goûter ce bonheur, d'apprécier cette joie. Les organismes fondés à cette intention donnent toutes les facilités pour la réalisation de cet idéal. Toute personne soucieuse d'améliorer sa situation y trouvera les plus beaux gages de bien-être et de sécurité, résultats bienfaisants de ses habitudes d'ordre, d'économie et de prévoyance.

Cependant l'œuvre serait incomplète si elle ne procurait pas également le moyen de prévenir les conséquences désastreuses d'un décès prématuré.

A cette fin, l'acquéreur est généralement invité à contracter une assurance pour le montant du prêt. Moyennant la perception périodique d'une prime déterminée pendant un certain nombre d'années, la société s'engage à rembourser le montant du prêt à l'expiration du contrat, si l'assuré est encore en vie à cette époque, ou immédiatement après son décès, si celui-ci survient avant l'échéance fixée. Dans l'un ou l'autre cas, l'assurance libère l'immeuble de toute charge au terme du prêt ou au décès de l'emprunteur.

Cette opération trouvera un accueil empressé chez tout père de famille soucieux de l'avenir et de la sécurité de sa femme et de ses enfants.

Parmi les sociétés qui accordent le double avantage exposé ci-dessus, la plus importante du pays est la « Compagnie Générale Belge Hypothécaire », fondée récemment à Bruxelles, boulevard de la Senne, n° 59 (1). Les plus grandes facilités sont données par cette société aux employés, aux commerçants et aux petits bourgeois pour l'acquisition de leur habitation.

C'est, en effet, la seule compagnie qui prête jusqu'à concurrence des neuf dixièmes de la somme nécessaire à la construction ou à l'achat d'une maison sans détermination de maximum.

C'est un avantage sans précédent, et bien que de création récente, cette compagnie des plus solidement assises a déjà effectué de nombreuses avances de fonds pour l'édification d'immeubles d'importance variée.

(1) Voir clichés et détails à la fin de la revue.

Aussi est-elle appelée à un développement considérable pour le plus grand bien-être de nos classes moyennes.

Nous souhaitons à ce nouvel organisme tout le succès que mérite une aussi noble et aussi heureuse initiative. J. G.

L'Ameublement

Nous consacrerons une bonne part de nos colonnes à l'art de l'ameublement. Et nous tâcherons d'y apporter l'éclectisme désirable.

Nous ne serons, en cette matière, pas plus qu'en d'autres, l'organe d'aucune école. Et nous publierons tout ce que, à divers points de vue, nous croirons intéressant, tout ce qui constituera, à nos yeux, un effort de nouveau, un effort de goût.

Il y a de belles choses — et d'autres — dans tous les styles. Nous nous efforcerons seulement de montrer les premières plutôt que les secondes. Et nous ne réussirions qu'à documenter nos lecteurs, et à leur permettre de faire un choix, qu'une partie de notre tâche serait, nous semble-t-il, accomplie déjà.

Nous donnons aujourd'hui la photographie d'une salle à manger que l'on put voir récemment à l'Exposition des Arts et Métiers, et qui appartient à la maison Dangotte, de Gand.

A nos Lecteurs

Nous débutons modestement. Notre revue n'a point de prétention. Elle désire seulement être utile dans la mesure de ses moyens. Elle ne vise pas à la sensation. Pour atteindre notre but, il nous fallait être, avant tout, assuré de vivre. Cette certitude nous l'avons aujourd'hui, grâce aux nombreuses amitiés qui se sont manifestées dès avant notre naissance.

Nous voulions aussi mettre notre organe à la portée de toutes les bourses. Nous y avons réussi encore.

Nos lecteurs désirent-ils avoir plus beau, plus complet? C'est d'eux uniquement que cela dépend, car, pour nous, nous y consacrerons tous nos efforts. Qu'ils soient nombreux, qu'ils soient fidèles. Et petite revue deviendra grande.

En attendant, on nous accordera sans doute crédit, en présence de ce que nous avons pu réaliser déjà.

Notre tribune est libre : c'est du choc des idées que jaillit la lumière. Architectes, décorateurs, artistes du



meuble, hygiénistes, pourront se livrer ici à de courtoises et utiles discussions.

Et à tous nos lecteurs nous faisons appel. Qu'ils nous adressent leurs critiques, qu'ils nous formulent leurs desiderata.

Cher lecteur, chère lectrice, en ne nous cachant pas la vérité et en nous aidant d'un conseil, vous nous montrerez doublement que vous êtes nos amis.

Pour se bâtir une Maison

— Depuis longtemps je voudrais me bâtir une maison ! Mais comment m'y prendre? C'est si compliqué, si périlleux !

Ainsi se plaignait, l'autre jour, un de nos amis, qui se montra fort heureux d'apprendre l'apparition prochaine de notre revue; car c'est évidemment un de nos buts principaux que de guider l'aspirant-propriétaire, de lui montrer des modèles de bon goût, et de grouper pour lui des renseignements pratiques lui facilitant une initiative rapide.

Sans nous attarder plus longtemps en vains commentaires, — c'est au pied du mur que l'on voit le maçon, et c'est là évidemment que nous attendent nos lecteurs, — il est évident que pour construire une maison, comme pour toute entreprise, il faut commencer par le commencement.

Avez-vous un plan général de maison, approprié à la ville, à la contrée que vous habitez? On ne construit pas de la même façon en Ardenne et en Flandre. Les matériaux qu'il faut employer sont différents. Et s'il est déplorable de voir, le long de la Meuse, trop de constructions criardes, alors que la pierre dont les tons s'accordent si harmonieusement avec le paysage s'y trouve à bon marché, il serait tout aussi ridicule de vouloir élever un cottage mosan en pleine Flandre.

La maison de ville ne peut être comparée en rien à la maison de campagne. Est-ce à la ville ou à la campagne que vous voulez bâtir? Si le terrain est cher, vous bâtirez en hauteur. S'il est bon marché, vous n'en prendrez jamais assez et vous ne donnerez jamais assez d'air et de lumière à votre *home*. Imaginerait-on d'aller construire des cuisines en sous-sol à la campagne?

Et puis, savez-vous exactement ce que vous voulez dépenser?

Toutes ces conditions, en effet, influent beaucoup sur le choix du terrain, et c'est par le choix du terrain que vous commencerez votre apprentissage pratique.

Mais dès que vous aurez fait ce pas, le sort en sera jeté.

Il faut donc savoir, avant d'entreprendre cette affaire importante, ce que vous voulez exactement.

Quand on veut se construire un *home*, il ne faut pas perdre de vue que c'est pour la vie. C'est une opération analogue — sauf respect — au mariage, avec cette différence que lorsque l'on prend femme, on va toujours, forcément, à l'inconnu. Tandis qu'un *home*, c'est la création consciente, l'enfant conçu, formé dans la pleine conscience du bon sens, du goût et de l'intelligence. Il sera ce que vous voudrez, ce *home*, à condition que vous sachiez bien ce que vous voulez. Il sera beau, agréable, confortable, si vous le désirez.

On ne saurait donc, avant de réaliser le rêve, serrer celui-ci d'assez près, ni trop longuement. Voyez, étudiez, comparez. Quoi de plus amusant, d'ailleurs, que de forger, même durant des mois et des mois, le foyer que l'on veut se construire? Prenez votre temps. Ne vous pressez pas trop.

Tout le monde peut, aujourd'hui, devenir propriétaire de sa maison. Et chacun non seulement le peut, mais le doit, s'il a quelque souci de sa responsabilité de mari et de père. Et l'on pourra bientôt affirmer : « Dis-moi où tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

Pour pouvoir répondre avec fierté, en montrant sa maison, il faut donc d'abord savoir ce que l'on veut, et le savoir nettement.

Lisez, étudiez, travaillez. Quand vous saurez ce que vous voudrez, nous parlerons du choix de votre terrain.

J. B.

CONCOURS

de Construction de Cottages et de Villas

organisé par

la Direction de la nouvelle cité-jardin MOSANVILLE

(bords de la Meuse)

La direction du domaine de Mosanville organise un concours de construction de cottages et villas à édifier à Mosanville (en face de Marches-les-Dames), aux bords de la belle et pittoresque vallée de la Meuse.

Le règlement est le suivant :

Article premier. — Toutes les constructions à édifier sur les terrains de Mosanville devront être conçues dans le genre mosan, en n'employant, autant que possible, que les

matériaux du pays. Les couvertures des cottages et villas devront se faire en ardoises.

Art. 2. — Les constructions édifiées pendant les années 1908-1909 et 1910 prendront seules part au concours. Les opérations du jury auront lieu fin septembre 1910 ; toutes les constructions pour prendre part au concours, devront être achevées à cette époque.

Art. 3. — Le nombre de primes dépendra du nombre de constructions édifiées pendant la période prescrite, le montant des primes sera :

2000 francs si le nombre des constructions, ne s'élève qu'à 10.

3000 francs si le nombre des constructions s'élève à 20.

4000 francs si le nombre des constructions s'élève à 30.

6000 francs si le nombre des constructions s'élève à 40.



Cottages de M. l'architecte DEVALCK, à Mosanville.



Les Eglantines

8000 francs si le nombre des constructions s'élève à 50.

Le jury a toute latitude pour décider du nombre et de l'importance des primes en tenant compte toutefois des proportions suivantes :

Les 2/5 des sommes seront attribués aux propiétaires.
2/5 aux architectes,
et 1/5 aux entrepreneurs.

Si l'architecte ou l'entrepreneur était en même temps propriétaire, les deux primes lui seraient acquises.

Pour l'attribution des primes, le jury tiendra compte :

1° de la valeur artistique de l'immeuble.

2° de la distribution intérieure au point de vue du confort et de l'hygiène.

3° de la bonne construction et des soins donnés pour l'achèvement.

Art. 4. — Le jury se composera de :

M. Devalck, architecte-directeur du Domaine de Mosanville ;

D'un délégué de la Chambre des Architectes de Bruxelles ;

D'un délégué de la Société Centrale d'Architecture de Belgique ;

Et d'un délégué de la Société des Architectes de Liége.

Pour tous renseignements au sujet de l'organisation du concours de construction de cottages et villas, prièrede s'adresser à M. G. Devalck, architecte rue de la Limite, 58, à Bruxelles.



Pavillon des Eaux

Conseils pratiques

L'odeur de la peinture. — L'entretien des tapis. — Polissage du bois. — Destruction des vers. — Pour vérifier la qualité des étoffes. — Pour blanchir le crêpe de Chine.

Très souvent, on emménage dans un local fraîchement peint. Aussi est-on fortement incommodé par l'odeur de la peinture. Cette odeur est provoquée par l'évaporation de l'essence de térébenthine qui, privant l'air de son oxygène, le rend presque irrespirable. Pour remédier à cet inconvénient, on place dans la pièce à désinfecter un vase contenant du chlorure de chaux. On ferme portes et fenêtres pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, l'odeur de la peinture sera disparue, le chlorure de chaux ayant absorbé tous les gaz provenant de l'évaporation de l'essence.

***

— Les tapis sont d'un entretien très difficile. En effet, on a beau les secouer, les brosser, presque jamais on ne leur rend leur fraicheur première. Cela tient à ce que toutes les matières grasses restent adhérentes à l'étoffe et ternissent les couleurs. Divers procédés de nettoyage ont été préconisés. Nous n'en citerons que trois qui soient d'une efficacité absolue :

Le premier, le plus simple et le moins coûteux, consiste à prendre de la neige et d'en frotter vigoureusement le tapis. Après ce simple nettoyage, votre tapis aura repris ses couleurs primitives.

Pour le second procédé, on emplit une assiette de son que l'on humecte d'eau et que l'on étend sur le tapis à nettoyer. On répand ensuite, sur cette couche de son, quelques poignées de gros sel et on frotte vigoureusement au moyen d'un balai ou d'une brosse de chiendent. Après balayage complet, le tapis sera remis à neuf.

Enfin, le troisième moyen consiste à prendre de la choucroute crue, bien essorée et en frotter le tapis. A mesure que la choucroute se noircira, on la changera jusqu'à ce que les dernières poignées qui auront servi au nettoyage restent blanches. Ce procédé, quoique très peu coûteux, est très efficace.

***

— Pour le polissage et le nettoyage des meubles en acajou, on se servira de la composition suivante : Dans un demi-litre d'eau, on fera dissoudre, sur le feu, cent vingt-cinq grammes de cire blanche et quatre-vingt-dix grammes de cire ordinaire. Quand tout sera fondu, on laissera refroidir un peu et ensuite on appliquera le mélange sur le meuble à nettoyer. Au bout d'une heure environ, on frotte avec une brosse et on polit au moyen d'un chiffon de flanelle.

***

— Avec le temps, le bois des meubles se trouve attaqué par les vers. Nous allons donner un moyen très pratique pour les détruire et boucher leurs trous : On prend de la cire jaune, à laquelle on ajoute 50 p. c. d'essence de térébenthine et un peu d'acide phénique pur. On mélange et on fait dissoudre au bain-marie. Refroidi, le mélange est appliqué sur les meubles et on bouche les trous. Les vers, privés d'air, meurent asphyxiés. Il n'y a plus qu'à frotter le bois avec un chiffon de laine pour lui rendre son vernis.



— Dans les campagnes surtout, là où les « déballages » sont fréquents et où circulent les colporteurs, il arrive que les ménagères achètent des étoffes que, sur la foi du marchand, elles croient de bonne qualité et tissées de telle ou telle matière. Fréquemment, elles s'aperçoivent, au bout de quelques jours, qu'elles ont été honteusement volées. Mais le vendeur est loin et elles en sont pour leur mauvaise affaire.

Nous allons leur donner un moyen de vérifier les matières qui entrent dans la composition des étoffes. Elles n'ont qu'à détacher quelques fils et à les présenter à la flamme ; dans la bonne étoffe, soie ou laine, ces fils brûleront sans flamber et sans rien laisser, ou presque, un peu comme ferait un cheveu. Au contraire, la mauvaise étoffe, faite de coton, brûlera en laissant un résidu charbonneux. Grâce à cette expérience, on peut toujours rendre le tissus au marchand qui vous a trompé, si, bien entendu, on a pris soin de lui faire garantir, sur facture, la qualité de l'étoffe. Même sans cette garantie, il s'exécutera le plus souvent, par crainte de scandale. Mais il ne faut pas perdre de temps.

***

— Voici à présent une excellente recette pour blanchir le crêpe de Chine. S'il est réellement de bonne qualité, on pourra le laver aussi souvent qu'on le voudra sans l'altérer aucunement, quelles que soient la nuance du fond et les couleurs du dessin.

Pour cela, on préparera une eau de savon épaisse et bouillante qu'on laissera ensuite refroidir. Lorsqu'elle sera froide ou presque, on lavera vivement et à fond l'étoffe, puis on la plongera dans l'eau dure froide, dans laquelle on aura fait fondre un peu de sel pour préserver les couleurs. On rince ensuite, on entasse et on étend dehors pour faire sécher à l'air libre en le fixant à la corde au moyen d'épingles par son bord extrême, de manière qu'il ne puisse contracter aucun pli. Il sera d'autant plus clair qu'il aura séché plus rapidement.

Pour conserver le bois dans le sol

Il arrive souvent qu'on néglige d'imprégner les bois, enfouis dans le sol, d'une matière qui les conserve. Il semble impossible de réparer le mal quand le bois est déjà mûré ou mis en place.

Il existe cependant un moyen qui a donné les meilleurs résultats au point de vue de la conservation des bois et que nous tenons à signaler.

On fait perpendiculairement, jusqu'au milieu du bois, un trou large d'un centimètre que l'on remplit de carbolineum. Puis, on ferme l'orifice au moyen d'un coin. Le bois aura absorbé l

matière au bout de deux ou trois jours. On recommence l'opération jusqu'à ce que le trou reste rempli, même après une période de huit jours. Le carbolineum aura chassé l'eau et conservera le bois indéfiniment. On ferme soigneusement le trou au moyen d'un coin que l'on sciera et l'opération est accomplie.

Points de fait Points de droit

Incendie. — Absence du locataire. — Clefs confiées au propriétaire. — Responsabilité des dégats.

Une brave femme avait loué une chambre dans une maison appartenant à M. V... Elle n'habitait pas cette chambre la plupart du temps, mais l'avait garnie de mobilier, de vêtements et d'objets de ménage. Quand elle s'absentait, elle laissait au propriétaire, qui occupait le reste de l'immeuble, les clefs de sa chambre.

Fort malheureusement, survint un incendie. Les flammes dévorèrent en entier la maison de M. V... et la chambre de sa locataire ne fut pas épargnée.

Or, celle-ci tint le raisonnement suivant : « J'avais mis dans la chambre pour 1,500 francs de mobilier. J'en avais laissé la garde à mon propriétaire, puisque je lui avais remis les clefs. Il était donc dépositaire des meubles qui sont gardés sous ces clefs dans la maison. Par cette seule qualité de dépositaire, il est donc responsable de la perte de mon mobilier. Je vais, par conséquent, l'assigner en dommages-intérêts. »

Et la bonne femme assigna son propriétaire.

Avait-elle raison ? Non.

Bien que la clef de la chambre incendiée ait été laissée entre les mains du propriétaire, M. V..., cette circonstance ne saurait être par elle-même constitutive du contrat de dépôt. Il eût fallu, pour cela, que le propriétaire ait accepté d'être ce dépositaire et d'encourir toutes les responsabilités qui eussent été la conséquence d'un semblable engagement de sa part.

L'article 1922 du Code civil dit bien que le dépôt peut être tacite de la part de celui qui dépose les objets; mais peut-on voir dans la remise, par le locataire au propriétaire, des clefs de la chambre louée un fait constitutif du contrat de dépôt d'un mobilier en l'absence d'acceptation s'induisant des pièces et documents de la cause? Nous répondrons : Non, avec la Cour de cassation. On sait, au surplus, qu'au-dessus de 150 francs la preuve par témoins n'est pas admise.

Par suite, la question à trancher était toute simple : la susdite remise des clefs équivaut-elle à un contrat de dépôt? Si elle n'y équivaut pas, il faut une autre preuve écrite du contrat, et si l'on n'a pas cette preuve, on ne pourra pas prouver le dépôt de mobilier.

Or, dans l'espèce, pas d'autre preuve du dépôt que la remise des clefs, et la Cour de cassation déclare que cette remise de clefs faite par un locataire à son propriétaire n'a pas le caractère d'un contrat de dépôt du mobilier enfermé sous ces clefs. Les contrats ne peuvent être que précis : ce sont les clefs qui ont été déposées et pas autre chose; par conséquent, le propriétaire ne pouvait se constituer dépositaire de ces clefs.

Les Maisons ouvrières en Allemagne

La *Chronique des Travaux publics* annonce que les délégués de la ville, chargés d'aller étudier les types de maisons ouvrières en Allemagne, ont terminé leur mission. Il résulte des impressions recueillies que c'est le type de maisons, vues à Liverpool, qui répond le mieux au but poursuivi par l'administration communale de Bruxelles. En Allemagne, en effet, à part Cologne, où des maisons ouvrières à étages multiples ont été récemment édifiées dans la Kostgasse et dans la Stammheimerstrasse, c'est-à-dire près de la gare centrale, on ne rencontre que maisons à un étage, et parfois à deux étages, situées aux confins de la ville, en des endroits où le terrain est à très bon marché. Le prix du loyer s'en ressent énormément et permet aux locataires de se payer des appartements de trois, quatre et cinq pièces à des prix relativement bas.

Le type des maisons est partout le même, aussi bien à Cologne, Cassel ou Berlin. C'est la brique rouge du Rhin qui est employée pour les façades, avec de ci de là, comme ornementation, des briques jaunes; les fleurs, dont presque toutes les fenêtres sont parées, donnent aux habitations un cachet riant; les fenêtres sont généralement étroites et basses, de même que les portes. Les murs à l'intérieur sont ou tapissés ou enduits à l'albestine; en beaucoup d'endroits, les foyers appartiennent à l'immeuble; la hauteur des places varie entre 3 mètres et $3^{m}20$. Les escaliers sont en ciment, recouverts d'une planche à chaque marche, un nez en fer protège celle-ci contre l'usure; les paliers sont en ciment poli; les rampes d'escalier sont formées par de doubles baguettes en fer, formant un dessin très léger.

Chaque appartement contient un water-closet et un petit réduit ventilé servant de dépôt aux provisions. Parfois la buanderie, pour l'habitation, se trouve au grenier, mais on la place le plus souvent dans les sous-sols.

Les délégués ont observé l'exquise propreté des ménagères allemandes, ce qui contribue énormément au bon entretien de l'immeuble. Les expulsions de locataires sont excessivement rares. L'intérêt du capital engagé varie entre 3 et 6 p. c.

Les localités visitées par les délégués : Cologne, Cassel, Edlinbourg, Berlin, ont un territoire fort étendu à l'extrémité duquel restent des quantités énormes de terrains à bâtir, mais il y règne aussi une activité incroyable. Des rues larges sont tracées, formant des quartiers nouveaux, tandis que des constructions, en masse, s'édifient. On construit, en ce moment, à Cassel, un nouvel hôtel de ville, dont le gros œuvre coûtera 3 1/2 millions de marks, et une caserne de pompiers.

La Page de Madame

Chronique de la Mode

Il semble bien, cet hiver, que les « lanceurs » de nos toilettes se préoccupent beaucoup plus de mettre en valeur notre silhouette que d'étaler la somptueuse diversité des étoffes.

Il suffit de pénétrer dans les milieux élégants pour s'assurer de la parfaite conscience avec laquelle les créateurs des modes nouvelles s'efforcent de faire ressortir le dessin de notre plastique et de conserver, malgré les exigences sans cesse changeantes de la « façon » actuelle, l'harmonie d'ensemble de notre allure.

Il est certain que l'une des formes qui favorise le plus la silhouette féminine est la forme princesse. Elle sied à ravir aux petites qu'elle allonge dans le long déploiement de l'étoffe qui s'étend de la taille surélevée.

Les grandes ont mille façons d'approprier la forme princesse à leur taille en rehaussant la jupe de garnitures ingénieuses ou d'un luxe raffiné.

Ces retours de la mode ne surviennent pas sans d'intéressantes additions ou simplifications, qui établissent péremptoirement que lorsqu'une forme avait été précédemment adoptée, elle n'avait pas donné, dans le passé, tout ce qu'on attendait d'elle.

C'est ainsi que l'ancienne jupe collante de la robe princesse devient aujourd'hui un véritable fourreau que l'on s'est décidé à associer à nos longues vestes tailleurs.

Cette jupe dessine, sur le devant, quelques plis qui se perdent dans les coutures du côté où l'étoffe est complètement appliquée sur les hanches.

En arrière, la jupe princesse est nettement Empire, c'est-à-dire qu'elle remonte au-dessus de la taille en un panneau collant qui s'élargit dans le bas et se perd dans les ondulations de la jupe.

J'ai retenu, parmi tant d'autres, quelques modèles que je soumets à votre curiosité.

C'est une robe en drap beige clair, genre demi-Empire à jupe corselet. Elle est légèrement drapée sur les hanches et s'orne d'un volant plat simulant une tunique.

Le corsage, en mousseline chiffon de même nuance, est bordé de soutaches et décolleté sur un empiècement formant des plis fins.

Un ruban en satin souple passé dans les œillets garnit les manches.

Une autre robe princesse est en drap à carreaux dans les tons marron et vert-bouteille.

La jupe forme un corselet continué presque jusqu'aux épaules en des pointes qui, sur le devant, s'ouvrent sur un gilet de broderie multicolore.

Le tissu écossais est, dans la découpure du corsage, tout bordé d'un dépassant de taffetas noir. Ce dépassant de taffetas est répété aux bretelles et aux épaulettes. Boutons de taffetas noir.

Cette autre robe en drap bleu est faite de deux lès légèrement drapés sur le devant pour donner plus d'aisance à la jupe entièrement collante sur les hanches.

Un petit boléro vague, orné de tresses noires compliquées par des pattes d'étoffe, orne le devant, les épaulettes et les parements des manches. C'est un costume tout à fait pratique que je vous recommande en toutes nuances sombres.

Encore très nouvelle, cette robe de visite en velours noir rayé. Des rouleautés de taffetas et des franges de soie simulent une tunique.

Le corsage à manches japonaises s'ouvre pareillement. Les bouffants des manches sont faits en mousseline de soie et garnis de franges.

Un petit gilet en drap blanc boutonné de strass s'ouvre sur un plastron en dentelle avec cravate en soie verte.

Très élégante encore cette jupe de drap bleu plissé dont chaque pli est gansé de noir et qui est accompagné d'un petit smoking en drap rayé bleu et noir avec châle de soie noir.

Un gilet en drap bleu uni comme la jupe s'échancre très modestement sur une chemisette de lingerie à col et jabot de valenciennes.

C'est avec ces grands gilets que la petite cravate est seyante et que je vous la recommande tout particulièrement.

Enfin, pour terminer, je vous signalerai quelques manteaux de forme vraiment charmante.

L'un est en satin liberty à pastilles de velours rehaussé d'une broderie soutachée de même nuance.

Dans le bas, des plis de satin rapporté. Col et manches de fourrure.

Un autre manteau en drap postel est garni de plissés de ruban et d'une broderie en soie et soutaché en camaïeu. Des tontons de passementerie complètent l'ornementation.

(*Villas et maisons de campagne.*)

Recettes de Cuisine

Purée de marrons. — Après avoir épluché vos marrons, faites-les cuire à l'eau avec du sel et un peu de fenouil. Lorsqu'ils sont cuits, on les passe à la passoire et après avoir mis du beurre dans une casserolle, on y ajoute les marrons que l'on mouillera de crème. La cuisson dure à peu près dix minutes. Si la purée est trop claire, on l'épaissit au moyen de fécule; si elle est trop épaisse, on y ajoute de la crème.

***

Gâteau aux amandes. — Prenez un litre de farine, pétrissez gros comme une noix de beurre, quatre œufs entiers, une pincée de sel, 125 grammes de sucre rapé et 190 grammes d'amandes pilées, formez-en un gâteau. Faites-le cuire au four doux et glacez-le avec du sucre.

***

Pommes méringuées. — Une friandise qui va nous servir à utiliser les pommes trop abîmées pour servir sur la table.

Vous commencez par les peler, puis vous triez tout ce qu'il y a de bon. De ces débris, vous préparez une bonne compote un peu épaisse que vous passez au tamis pour la rendre plus délicate. Cela fait, dressez en monticule sur un plat de porcelaine. D'autre part, frottez trois blancs d'œufs en neige, avec trois cuillerées de sucre vanillé, et recouvrez la marmelade en vous servant de ce mélange. Saupoudrez le tout de sucre en poudre, et mettez à un feu de four très doux, jusqu'à ce que ce soit d'une belle couleur.

***

Tisanes. — Les tisanes se préparent par infusion ou décoction avec des matières végétales; on y ajoute du sucre, du miel, ou du sirop, selon leur degré d'amertume.

On les prépare par décoction quand les végétaux qui leur servent de base sont des racines; on les prépare par infusion quand ce sont des fleurs ou des feuilles.

***

Tisane aromatique. — Se prennent surtout contre les affections chroniques de la poitrine, rhumes anciens, asthme, catarrhe; comme plantes, on utilise, dans ces cas, le thym, la menthe, la sauge, le lierre terrestre, l'hysope, etc.; si la toux est accompagnée d'irritation de la gorge ou de la poitrine, il faudra faire l'infusion avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des figues en quantité telle que l'eau soit assez sucrée pour qu'on puisse se dispenser de toute autre matière sucrante.

Si vous n'avez pas de figues, servez-vous de réglisse noire, qui est préférable à toutes les pates que l'on vend sous des noms divers et tintamarresques et, à grands coups d'une réclame qui ne tient que très rarement ses promesses.

***

Tisane tonique. — Pour la composer, faites dans un litre d'eau une décoction de 20 grammes de racine de gentiane que vous sucrerez avec des écorces d'orange ou le sirop de gentiane.

***

Tisane béchique. — Pour la toux, infusez 4 grammes fleurs de mauve, 4 grammes de guimauve, 4 grammes de coquelicots et 4 grammes de tussilage. On sucre avec le sirop de guimauve.

***

Tisane pectorale. — 15 grammes de dattes, 15 grammes de jujube, par décoction dans un litre d'eau. Inutile de sucrer.

***

Tisane sudorifique. — Fleurs de sureau en infusion, 30 grammes pour un litre d'eau; vous sucrerez avec du miel.

***

Pour les amateurs de moules, voici deux recettes délicieuses qui leurs seront bien agréables :

Moules à la poulette. — Après avoir nettoyé et bien lavé vos moules, mettez-les sur le feu dans une casserole, sans y rien ajouter; remuez-les, et à mesure qu'elles s'ouvrent, ôtez-en la coquille entière; mettez ensuite vos moules dans une autre casserole; ajoutez un bon morceau de beurre, de poivre, muscade râpée, persil et ciboules hachés; passez sur le feu; mettez un peu de farine; mouillez le tout avec du bouillon et un peu de l'eau qu'auront rendue les moules et que vous aurez passée au tamis; faites bouillir pendant quelques instants, puis tenez le tout chaudement. Au moment de servir, liez avec des jaunes d'œufs votre sauce et ajoutez le jus d'un citron.

***

Moules à la provençale. — Procédez, pour les préparations préliminaires, comme il est dit plus haut, puis mettez dans une casserole un demi-verre d'huile, persil, ciboules, truffes, champignons, une demi-gousse d'ail, le tout bien haché. Passez au feu et mouillez avec une cuillerée de bouillon et la moitié de l'eau des moules. Quand votre sauce est suffisamment cuite et recuite, jetez-y vos moules. Ajoutez une cuillerée de jus, et après avoir fait jeter quelques bouillons, du poivre, muscade râpée et le jus d'un citron. Il faut que la sauce soit courte.

***

Œufs pochés sauce tomate. — Les œufs pochés se servent soit dans les potages, soit sur un hachis (ce qui est très bon), soit accompagnés d'une garniture quelconque comme l'oseille, la sauce tomate, etc., qui en font un plat recherché.

Vous savez toutes, chères lectrices, faire la sauce tomate; il n'y a que les œufs pochés peut-être qui peuvent vous embarrasser; suivez la recette ci-dessous, en prenant quelques précautions vous y arriverez facilement :

Remplissez aux trois quarts une casserole d'eau que vous laisserez bouillir, salez et mettez dedans un verre de vinaigre, ou un demi-verre si votre casserole est petite. Quand votre eau bouillira, placez votre casserole sur le côté du feu vif de manière à ce que les bouillons ou bulles ne se produisent que d'un côté, cassez alors un œuf dans une assiette et versez-le à l'endroit des bouillons, retirez la casserole du feu, couvrez-la, au bout de deux ou trois minutes, retirez l'œuf avec une écumoire, mettez-le dans l'eau froide et parez-le, c'est-à-dire enlevez-en les bavures et placez-le ensuite sur votre sauce tomate ou autre plat.

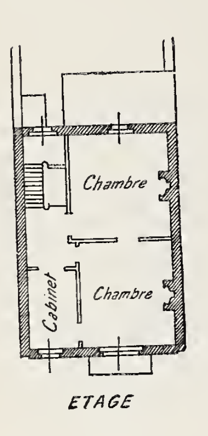
Si votre casserole est assez grande, vous pouvez mettre deux œufs à la fois, mais faites attention de les éloigner l'un de l'autre.

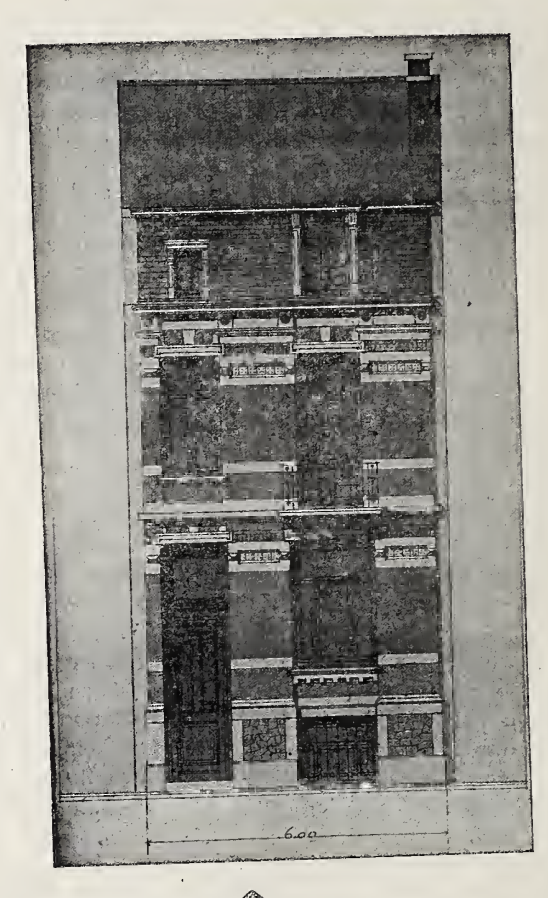
Compagnie Générale Belge Hypothécaire

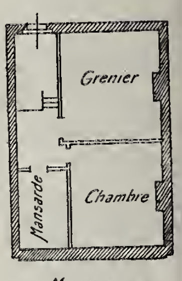
Habitations à bon marché

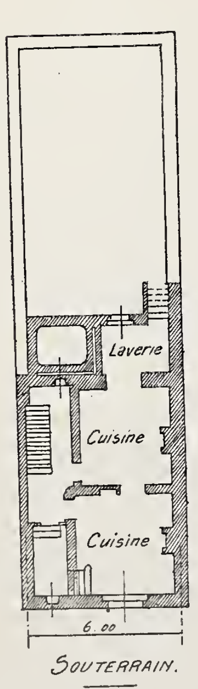
Prêts avec assurance mixte — Exemple I

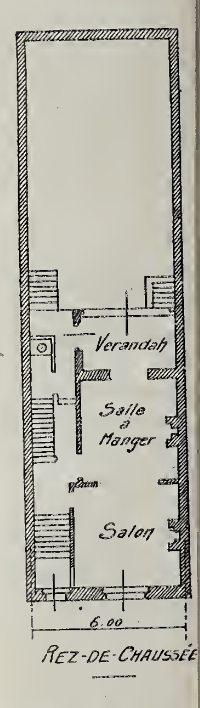
INTÉRÊT ANNUEL : 4 p. c.

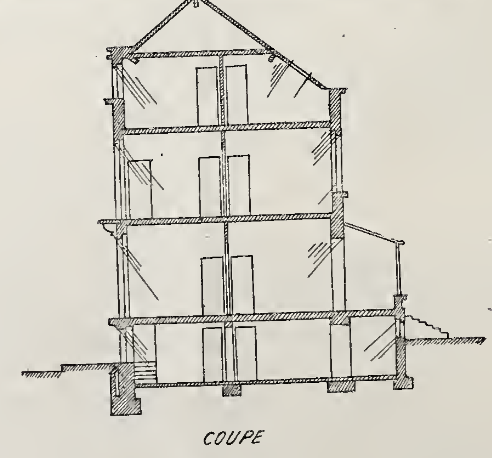












Terrain	2,300
Construction. . . .	9,500
Frais	400
Coût total	12,200
Montant du prêt . .	11,000

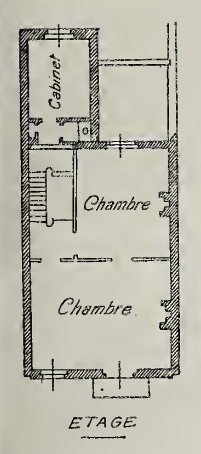
Charge annuelle :

Avec assurance-vie sur la tête d'une personne d'une personne âgée de *30 ans* et pour une durée de *30 ans*. Fr. 775.

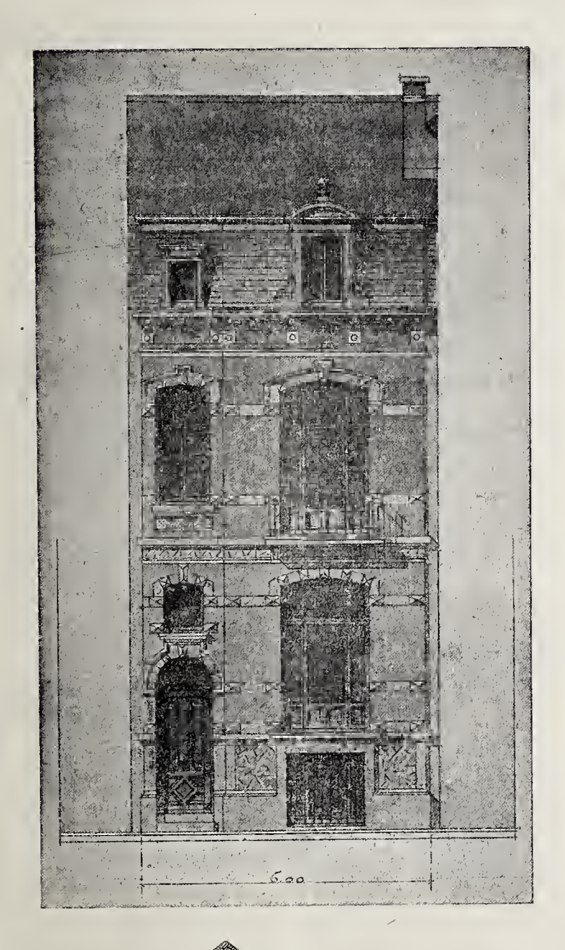
Note du journal. — On paie à peu près autant pour louer une maison de cette valeur. Mais on n'en devient jamais propriétaire et on n'est pas assuré. Cette combinaison est évidemment la meilleure des épargnes et des assurances.

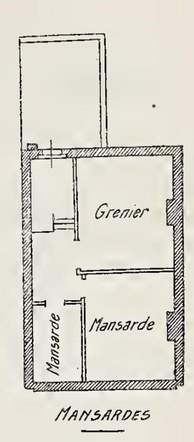
EXEMPLE II

INTERÊT ANNUEL : 4 p. c.

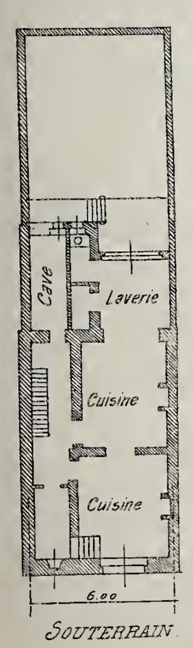


ETAGE

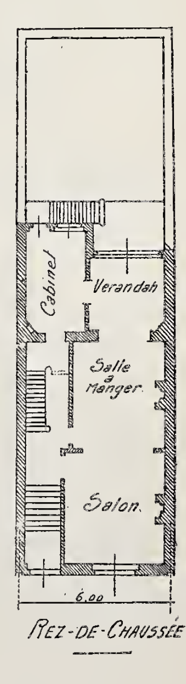




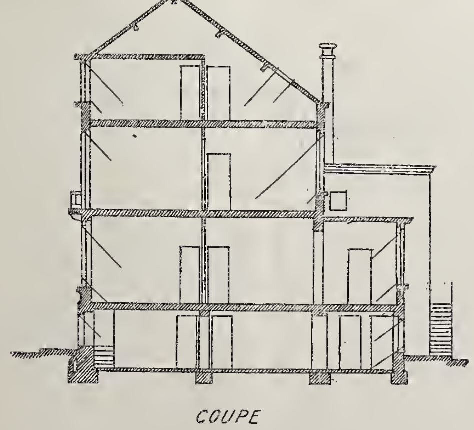
MANSARDES



SOUTERRAIN



REZ-DE-CHAUSSÉE



COUPE

Terrain	3,300
Construction	12,000
Frais	700
Coût total	16,000
Montant du prêt . . .	14.400

Charge annuelle :

Avec assurance-vie sur la tête d'une personne âgée de *28 ans* et pour une durée de *30 ans*. . . .Fr. 1008.00

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à renvoyer à l'administration du " HOME "

Boulevard de la Senne, 59, à Bruxelles

Je soussigné (1) ....

demeurant à ....

déclare souscrire à un abonnement de : *un an.* / *six mois* (2)

au journal illustré mensuel **LE HOME.**

A ...., *le* .... *190* .

(Signature)

(1) Nom, prénoms et profession.

(2) Biffer l'indication inutile. — Abonnement : Un an, **3 francs** ; Six mois, **1 fr. 75.**

IMP. DU PROGRÈS. V. Feron. — Rue Verboekhaven, 61, Brux. *Téléph. 703.*

Première année, n° 2 — 40 centimes le numéro — 15 février 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements :	Rédaction :	Administration :	Publicité
3 francs par an	Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	à forfait

SOMMAIRE

Bavardage avec le lecteur. — Hygiène. — Port-Sunlight. — Echos. — L'Union Hypothécaire. — Quelques intérieurs. — Conseils pratique. — A la campagne. — Points de faits, points de droit. — Le jardin. — L'habitation fleurie. — Horticulture. — Opposition et comparaison. — La page de Madame. — Faites vous propriétaire.

Bavardage avec le Lecteur.

Que disions-nous, dans notre premier numéro ? « Petite revue deviendra grande... si vous le voulez ».

En recevant le présent exemplaire, vous avez pu constater, cher lecteur, que tout au moins, la petite revue prenait de l'embonpoint. Nous faisons un premier pas en avant qui, on voudra bien nous l'accorder, est assez sérieux : vingt-quatre pages au lieu de seize!

Tâtez aussi votre papier : Vous verrez que nous avons pris ce qu'en imprimerie on appelle du «corps».. En même temps, on nous a fait une peau satinée. Bref, autant de plaisir au toucher qu'à la vue.

Enfin, notre couverture est devenue presque luxueuse.

Accordez-nous que nous n'avons pas failli à nos promesses.

Nous n'y avons d'ailleurs pas grand mérite. Notre premier numéro était fort insuffisant et l'accueil qu'on lui a fait a été, pourtant, si chaleureux! Bref, nous avons fait le saut :

Audaces fortuna juvat!

Oh! nous nous rendons bien compte que notre modeste publication est bien insuffisante et bien incomplète encore. Mais la perfection est-elle de ce monde? Il faudra donc feuilleter encore avec indulgence ce second numéro, et nous accorder quelque crédit en récompense de l'effort fourni déjà.

On nous a dit, de plusieurs côtés : « Mais faites plus beau, faites ce que vous voulez faire, d'un seul coup. Et faites payer plus cher. »

Nous nous y refusons catégoriquement. Nous n'avons pas voulu, en créant cette revue, nous adresser à la seule clientèle riche. Nous voulons au contraire rester à la portée de toutes les bourses. Et c'est pourquoi nous maintenons le prix de l'abonnement. Nous voulons pénétrer partout, et, si nous pouvons servir à quelque chose, répandre dans toutes les classes les idées de beau, de bon, de confortable dans le « home ».

Quel est votre avis là-dessus, chère lectrice ?

HYGIÈNE

Conditions sanitaires d'une habitation

Un hygiéniste veut bien nous faire parvenir ce premier article, début d'une série d'études qui, nous l'espérons, seront vivement goûtées par nos lecteurs.

Je m'occuperai, cher lecteur, de vous exposer les principales conditions d'hygiène d'une habitation, celles qui dépendent de son emplacement et de son orientation. Puis, je rechercherai les moyens de remédier aux défectuosités qu'elle peut présenter au quadruple point de vue de l'air, de la lumière, de la chaleur et des eaux.

J'ai lâché le grand mot, le mot du jour pourrait-on dire : l'air! Ah! l'air pur, ce bon air que l'on court chercher si loin, sec et frais dans les Ardennes; humide et azoné sur notre littoral; embaumé à Nice des parfums d'une nature en fleurs; si doux à l'Ile de Wright; auquel le high-life a trouvé des qualités insoupçonnées en Egypte et que je ne désespère pas, avec la grâce de Santos Dumont et de Farman, d'aller humer un jour au sommet de l'Himalaya.

Cet air, on nous le mesure chaque jour davantage et il est attaqué jusque sur les routes de nos villages les plus perdus. Nous éprouvons, hélas, quelle est sa rareté

dans nos agglomérations à densité croissante, où les rebuts des cuisines-caves et les exhalaisons des autres se marient, au grand dam de notre nerf olfactif.

***

Les hygiénistes, vous le savez, estiment généralement que le repos nocturne d'un adulte demande au moins 30 mètres cubes d'air, ou environ 4 mètres cubes par heure. Certains parviennent même à prouver que l'air confiné doit mesurer 30 mètres cubes par heure et par personne. Ces données ne sont pas aussi discordantes qu'il paraît de prime abord. Il faut, en effet, tenir compte d'un facteur important : la perméabilité des parois, laquelle permet une ventilation plus ou moins efficace, mais peu perceptible, et qui vaut d'être examinée à part un peu plus tard.

Mais la respiration n'est, naturellement, pas la seule, souvent même pas la principale cause de l'altération de l'air dans nos appartements. Il y a encore l'éclairage, le chauffage et les autres êtres, animaux et plantes.

***

L'éclairage est accusé de dépouiller l'atmosphère de son oxygène et empoisonneur aussi lent que subtil, d'y déverser par contre de l'acide carbonique. Le chauffage est encore plus coupable, car il produit, en sus, le dangereux oxyde de carbone.

Quant aux plantes, qui ne sait que leur présence est vicieuse dès la tombée du jour ?

La plupart de ces inconvénients sont aisément atténués lorsque nous pouvons isoler notre habitation. Il ne nous reste plus, dès lors, qu'à en assurer une ventilation fréquente, au moyen, notamment, de vasistas ou de moulins enclassés dans les carreaux.

Un conseil, en passant, conseil qui n'est pas de saison, mais que nos ménagères feraient bien de retenir : éviter de boucher hermétiquement les cheminées, en été. Elles réalisent une ventilation aussi simple que pratique.

Si nous ne pouvons éviter des voisins immédiats, défions-nous des usines (filatures, brasseries, tanneries, etc. Combattons-les dans les enquêtes de commodo et incommodo. Défions-nous aussi des habitations plus élevées que la nôtre et qui pourraient y porter ombre, si pas ombrage. Recherchons les espaces ouverts; les hauteurs d'où la vue se repose agréablement sur un panorama étendu, fût-il de briques et de pannes, les jardins, les vergers et les prairies, sauf, toutefois, celles favorables au pâturage. Celles-là sont entachées d'un vice à redouter lorsqu'on fait choix d'un terrain à bâtir : l'humidité.

ALBERT NODRENGE

PORT-SUNLIGHT

L'hygiène occupe à Port Sunlight une place prépondérante. Le résultat est celui-ci : tandis qu'à Liverpool la mortalité est de 21.60 par mille, elle est de 9 par mille seulement à Port Sunlight.



Malgré le gros capital, M. Lever va faire encore bâtir un grand nombre de maisons, et, cette fois, il va abandonner le vieux style anglais pour adopter celui de tous les pays.

Tous les styles anciens des différents pays du monde auront leurs types représentés dans cette nouvelle artère, que M. Lever dénommera la « Rue des Nations ».



Port-Sunlight. — Primrose hill.

La Belgique y sera représentée par un groupe de

huit maisons, dont l'exécution a été confiée à notre éminent architecte M. Emile Janlet.

Au reste, nos photographies vous initieront, mieux que des notes, à la vie de Port Sunlight.

Pour terminer, nous empruntons donc à Mlle Parent — la féministe connue — ces paroles qu'elle prononçait après une conférence de M. Dothey à l'« Alliance des Femmes » :

« Nous avons étudié la question de l'alcool, remontant à la source du mal, afin d'en trouver plus facilement le remède, et nous sommes arrivés à la conclusion que la solution se trouve dans l'adoucissement que l'avenir apportera au sort des classes laborieuses. N'imposez pas à l'ouvrier une tâche plus lourde que celle qu'il peut accomplir sans nuire à sa santé, donnez-lui la possibilité de se bien nourrir, de se créer un véritable foyer familial, d'employer ses loisirs d'une façon intelligente, normale et morale, et le cabaret disparaîtra, faute de clients. »

Ce problème, M. Lever l'a résolu.

Que se passe-t-il trop souvent en Belgique? L'ouvrier rentre chez lui après une journée de travail excessif. Il est fatigué, il est morose, prêt à s'irriter à la moindre observation de sa femme, au moindre cri de ses enfants.

Il trouve en rentrant un logis incommode, encombré, mal aéré, une nourriture parfois insuffisante et toujours mal comprise, coûtant plus qu'il ne faudrait, parce qu'on n'enseigne pas suffisamment aux femmes leur métier de ménagères, une nourriture peu propre à réparer les forces dont il a fait une trop grande dépense.

Il prend un repas hâtif et, ne se sentant pas bien chez lui, il va au cabaret retrouver ses camarades.



Port-Sunligt. — L'auberge (façade d'arrière).

Il en résulte bientôt une vie d'enfer.

Que nous appartenions à la classe des employeurs ou des employés, plus d'un parmi nous peut faire son *mea culpa*.

Si nous voulons lutter avec succès contre l'alcool et les maux qu'il engendre, profitons de la leçon.

Les industriels qui comprennent l'industrie comme M. Lever la comprend, sont les vrais bienfaiteurs de l'humanité.

S'ils ne font pas la charité, ils la rendent inutile et sauvegardent la dignité de leurs collaborateurs en traitant avec eux d'égal à égal.

Ce n'est pas l'immense fortune de M. Lever qui lui a permis de créer Port-Sunlight, mais bien la conception noble et large qu'il s'est faite du rôle du patron qui lui a permis d'acquérir cette fortune.

Tout homme ayant son ardeur au travail, son intelligence et sa largeur de vues, pourra entreprendre ce que M. Lever a entrepris avec chance de réussir comme il a réussi.



Port-Sunligt. — Bungalows.



Port-Sunlight. — Cottages

Il y a là un noble exemple à suivre, et c'est dans l'espoir de lui susciter des imitateurs que nous avons



Port-Sunlight. — Club des Hommes.

voulu rendre cet hommage public au créateur de Port-Sunlight. »

Jean BARY.

N.-B. — Une erreur s'est glissée dans notre premier numéro, à propos du capital des usines Sunlight. Ce capital est en réalité aujourd'hui de 162 millions 500,000 francs.



Port-Sunlight. — Vue panoramique.



ECHOS

Nouveaux quartiers. — Nous avons fait, récemment, une excursion de découverte vers les points extrêmes de l'agglomération bruxelloise ; ceux qui formaient, il y a quelque vingt ans, la « campagne » où, chaque dimanche de printemps ou d'été, les citadins venaient « prendre l'air ».

Actuellement, les champs sont devenus terrains à bâtir ; les jardins des anciennes villas se découpent, se divisent, et se vendent fort cher le mètre carré.

Plus de sentiers ni de chemins creux, de belles avenues bien droites s'allongent à perte de vue.

Les ruisselets, jadis clairs et bruyants, sont ensevelis sous des voûtes de briques et promus à la dignité d'égouts « avec chasse d'eau ».

A la place des chaumières et des petites fermes, on voit s'aligner des maisons de « rentier », d' « employé », ou des cités ouvrières.

Très jolies ces bâtisses... pour qui ne voit que la façade. Elles prennent jour sur de larges voies, proprement pavées, et garnies parfois d'arbres souffreteux et rabougris.

Le soleil, la poussière, l'air et les effluves des automobiles pénètrent par leurs fenêtres, ornées de joyeux volets mécaniques.

Plus de guinguettes, avec berceaux de verdure, mais des « distilleries ». Plus de cabarets aux mets rustiques, servis par une servante campagnarde, mais bien de « grands restaurants » avec garçons en habits noirs.

Derrière les façades en style de renaissance flamande (oh ! l'obsession flamingante !), des cours d'un mètre carré ; des « puits de jour » — pas un brin de verdure, pas une apparence de jardinet.

Est-ce de l'hygiène, cela ? Nous nous permettons d'en douter, et nous nous demandons si nos fils ne devront pas démolir nos « nouveaux quartiers » pour cause d'insalubrité.

* * *

Le « Home » en Angleterre. — Il existe, au nord-ouest de Londres, dans un faubourg sain et bien aéré, à Arlington-Road, Camden Town, un immense hôtel populaire d'un genre tout à fait particulier. Cet immeuble a été construit par la Société des « Rowton houses », association philanthropique, fondée par Lord Rowton, et qui possède, aujourd'hui, un capital de près de 12 millions de francs. Son but est de construire et d'exploiter des maisons à bon marché pour les célibataires de condition modeste, ouvriers et employés.

L'immeuble est le sixième du genre ; c'est le plus important et le plus complet. Les lois de l'hygiène moderne y sont rigoureusement appliquées, dit la « Nature » ; aussi les conditions sanitaires de cette maison peuvent-elles servir d'exemple aux constructions destinées à de nombreux locataires.

L'air et la lumière sont distribués à profusion par de grandes et belles fenêtres à guillotine. La disposition des bâtiments permet d'établir des courants d'air et de faire des chasses d'air sérieuses, tant dans les salles communes que dans les chambres occupées par chacun des clients de l'hôtel populaire. Air, eau et lumière sont les facteurs essentiels de la propreté et de la salubrité de l'habitation ; ils ont été prodigués avec libéralité dans ce caravansérail moderne, capable de loger 1,120 personnes, dans des conditions de confort et d'hygiène tout à fait spéciales.

Le terrain, occupé par ce groupe de constructions, a une surface totale de 4,800 m2. Un bâtiment principal allonge ses 60 mètres de façades parallèlement à Arlington Road ; trois ailes, de 80 mètres de longueur chacune, perpendiculaires au corps principal, viennent se raccorder sur ce dernier pour compléter l'ensemble de cette construction. Deux vastes terrasses et deux espaces vides permettent aux fenêtres de ces bâtiments de s'ouvrir, toutes grandes, pour recevoir l'air et laisser entrer les rayons du soleil, ces deux ennemis des microbes, de la tuberculose, des miasmes et des épidémies.

L'immeuble se compose d'un sous-sol sur-élevé, d'un rez-de-chaussée et de quatre étages uniformes ; les frontons et les tourelles de la façade principale, ainsi que les tours carrées, situées à chacune des extrémités des trois ailes, forment le cinquième étage.

Les tentures, les tapisseries et le papier ont été bannis. Les murs ont été revêtus d'enduits en stuc ou en ciment, dans tous les locaux communs, couloirs, dégagements, antichambres, salles à manger, salons de lecture ; dans les chambres à coucher, ils ont été peints à l'huile avec une couche de vernis. Partout, les murs présentent des surfaces unies et bien polies, afin d'empêcher aux poussières et malpropretés de s'y fixer.

Au-dessus du plancher et jusqu'à 1 m. 50 de hauteur environ, les murailles ont été, suivant les emplacements, revêtues soit avec des plaques d'opaline, soit avec des carreaux de verre ; dans d'autres endroits, ce sont des briques vitrifiées ou des faïences émaillées, qui présentent leurs surfaces unies multicolores.

* * *

Les perfectionnements de l'habitation. — Les perfectionnements de l'habitation sont à l'ordre du jour. C'est ainsi que, pour éclairer un appartement, on se contente généralement d'y allumer une lampe, un bec de gaz ou de recourir à l'électricité. Il est très rare que l'on tiennent compte de la vue des personnes à qui cet éclairage doit servir, encore moins s'occupe-t-on de l'effet esthétique qu'il pourrait produire. Or, ces deux conditions devraient être scientifiquement et artistiquement remplies. Un ingénieur américain vient de publier sur ce sujet un curieux travail dans lequel il démontre que l'éclairage doit devenir, au lieu d'une banale routine, un art sérieusement étudié, dont il indique les principaux préceptes.

L'éclairage des appartements ne répond, suivant lui, à nos besoins modernes que s'il joint à l'utile l'agréable, l'un n'allant pas sans l'autre. En tout premier lieu il est nécessaire qu'il offre autant que possible

es mêmes avantages que la lumière du jour. L'œil 'est avant tout accoutumé à l'éclairage naturel, sans ixer le soleil, dont il ne peut supporter le trop vif clat. L'éclairage artificiel doit donc se rapprocher de a lumière naturelle et de ses effets. Or, il est ifficile d'obtenir ce résultat. Les anciens systèmes, ougies, carcels, quinquets, lampes à pétrole ou à ssence, étaient sous ce rapport très défectueux. Les ouveaux appareils y ont remédié assurément, mais il este encore beaucoup à faire. Tout d'abord on doit viter de fatiguer la vue par l'excès des rayons verts t jaunes. Le jaune orange est préférable en employant es écrans ou autres moyens de décomposer le faisceau umineux. Ensuite, l'œil est habitué à la lumière qui rappe l'objet obliquement. Le rayon direct ou directement réfléchi entrant dans la rétine, même quand a source d'éclairage est d'un éclat modéré, cause souent une certaine paralysie temporaire des centres ptiques. Il vaut mieux que la lumière artificielle soit oilée ou tempérée. L'écran ou le globe viennent en ide à cet égard, mais il importe que ceux qui en font sage ne contrarient point la diffusion des rayons dans es directions les plus favorables à la vue. C'est ainsi ue les lustres, les candélabres en cristal taillé dont es prismes infléchissent la lumière, doivent être abandonnés pour une ornementation plus scientifiquement ppropriée aux conditions visuelles.

L'auteur de ces considérations fait remarquer égalenent que l'éclairage d'un appartement, pour être bien fficace, doit s'harmoniser avec les tentures, les peinures des murs, portes et fenêtres. Il recommande pour a décoration intérieure, les couleurs claires, les plaonds d'un blanc d'albâtre et ne s'élevant pas à plus e 6 mètres au-dessus des parquets, les teintes très ouces des papiers, des meubles peu foncés et n'enombrant pas les pièces.

L'UNION HYPOTHECAIRE

Deux mots d'histoire.
Chiffres éloquents.
Avantages énormes.

—Hé! hé! nous allons fêter bientôt notre milième maison!

C'est ainsi que me répondait l'autre jour le pronoteur de cette puissante société coopérative qui a endu au personnel de nos administrations de l'Etat, le la Province et de la Commune de si grands serices, M. François Driessens, l'honorable commisaire en chef de la police de Saint-Josse-ten-Noode, résident de l'Union Hypothécaire. Et un éclair de égitime orgueil animait son regard.

Dame! c'est qu'elle a fait un joli chemin, l'*Union Hypothécaire*, depuis le jour déjà lointain — c'était n 1893, — où ses fondateurs, MM. Erneste, Seghin, Thielemans, Kébers, Mannaers et Preux se trouvèrent avec M. Driessens en nombre strictement suffisant pour créer la nouvelle société coopérative. Malgré l'accueil encourageant du début, et grâce à l'énergie d'un homme, elle fit en quelques mois, pour plus de 300,000 francs de prêts hypothécaires. L'employé, oublié par la loi qui favorise l'ouvrier, avait compris les avantages considérables de cette heureuse combinaison.

Au début, l'Union avait pu fonctionner grâce à l'intervention de feu le notaire De Ro. Les annuités se calculaient toujours sans assurance sur la vie. Mais le vœu le plus cher des administrateurs de la nouvelle société était de voir conserver à la famille de l'emprunteur, libre de toutes charges, la maison qu'il avait acquise. Grâce au concours d'un homme éclairé, d'une science sûre et d'une expérience éprouvée, M. Pierre Capouillet, directeur des « Assurances Générales », ce vœu fut bientôt réalisé. La prospérité de l'*Union* fut si bien établie que dès 1898, elle dut faire l'acquisition, pour y établir ses bureaux, de l'immeuble de la rue de la Révolution, où se trouve encore aujourd'hui le siège social.

Voici d'ailleurs un tableau qui montre combien l'on peut avoir confiance dans son développement et dans sa stabilité. Ce sont les chiffres d'affaires de la société, depuis son début.

	Prêts hypothécaires	Bénéfices nets	Ristournes aux emprunteurs
1893 . .	270,049	1,975.92	556.65
1894 . .	335,480	3,029.23	889.92
1895 . .	553,900	3,319.95	983.59
1896 . .	689,740	4,905.45	1,446.17
1897 . .	678,330	5,012.11	1,505.72
1898 . .	895,531	8,424.59	1,727.03
1899 . .	1,227,932	14,151.69	4,316.27
1900 .	635,220	16,362.66	6,954.14
1901 . .	1,035,900	24,728.40	10,509.55
1902 . .	827,800	22,055.71	9,403.65
1903 . .	843,950	23,662.96	15,617.55
1904 . .	953,970	24,178.73	15,957.00
1905 . .	1,300,000	29,243.38	19,300.63
1906 . .	1,000,090	30,987.18	20,500.00
Totaux	11,247,892	212,037.97	109,668.84

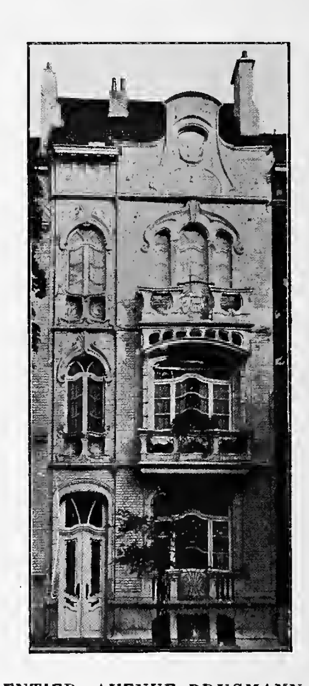
Depuis, cela n'a fait que croître encore et qu'embellir, naturellement.

Les avantages matériels que donne l'*Union Hypothécaire* sont énormes et plus considérables qu'aucune autre, naturellement: elle s'adresse en effet à des personnes dont la position même est une garantie de stabilité. Ce n'est pas la moitié, les deux tiers ou même les neuf dixièmes du capital qu'elle prête, c'est le capital en totalité, terrain, bâtisse, droits et frais divers! On vous donne votre maison, la clef

AUTOUR DE BRUXELLES

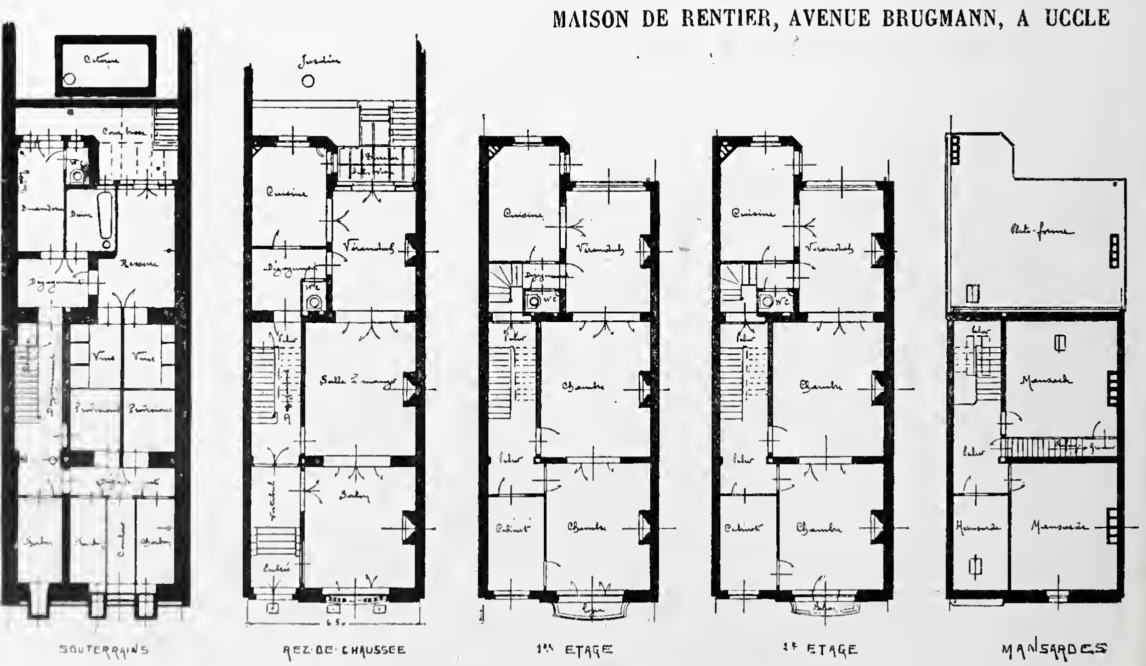
Nous possédons deux types de maisons, avec aménagements intérieurs, dus à M. l'architecte Léon David. Elles nous ont paru, à divers titres, fort intéressantes. Nous donnons aujourd'hui la première et réservons la seconde pour le prochain numéro.

Maison de Rentier. — Façade en pierre blanche et briques crêmes, ferronnerie d'art, etc., l'ensemble est intéressant au point de vue art nouveau. Distribution intérieure remarquable en ce qui concerne la sous-location par suite de la construction en appartements complets en même étage. Malgré cela les dégagements sont faciles et largement éclairés. Avec une façade moins coûteuse, c'est en somme un type de maison de rapport. Coût de la construction seule : 35,000 francs environ.





MAISON DE RENTIER, AVENUE BRUGMANN, A UCCLE



sur la porte, et vous ne commencez à payer votre annuité que le jour où votre maison est complètement achevée, car l'*Union*, sachant combien il est lourd de supporter à la fois un loyer et une annuité a eu soin de combiner ses tarifs de telle façon que l'emprunteur ne paie qu'à dater de l'achèvement complet de la bâtisse.

De plus, l'annuité est payable mensuellement; encore une facilité considérable.

Mais cette annuité, à combien s'élève-t-elle? En voici des exemples:

Prêts consentis avec la garantie d'une assurance mixte sur la vie

Les chiffres indiquent les sommes à payer annuellement, prime d'assurance et intérêts du capital réunis, pour un emprunt de 100 francs. L'intérêt étant compté au taux de fr. 4.00 p. c. l'an. (1)

AGE de l'assuré	Le Capital prêté se trouve remboursé au décès ou en cas de vie après : 10 ans	15 ans	20 ans	25 ans	30 ans
25	13.11	9.83	8.24	7.34	6.76
28	13.13	9.86	8.28	7.39	6.83
30	13.15	9.89	8.32	7.43	6.88
32	13. 8	9.92	8.36	7.48	6.95
34	13.21	9.96	8.41	7.55	7.02
35	13.23	9.99	8.44	7.53	7.06
40	13.34	10.13	8.62	7.81	»

Prêts consentis sans la garantie de l'assurance-vie

Sommes à payer pour assurer, au moyen d'annuités, le remboursement d'un capital de 100 fr., intérêt de l'argent compris; un tableau d'amortissement annexé à l'acte de prêt indique le capital encore dû après chacun des paiements prévus par le contrat: (2)

TERME du remboursement	TAUX des annuités	TERME du remboursement	TAUX des annuités
5 ans	22.72	18 ans	8.15
10 »	12.58	23 »	6.98
15 »	9.25	28 »	6.25
17 »	8.17	30 »	6.04

(1) Pour le moment, le taux de l'intérêt est de 4.25 p. c., mais cette situation n'est que temporaire; elle est due à la crise financière qui a ébranlé tous les marchés.

(2) Pour le moment, ces taux sont augmentés de 25 centimes, par suite de la crise financière.

Les emprunteurs ont toujours la faculté de rembourser à toute époque les sommes restant dues des capitaux qu'ils ont obtenus à l'intervention de l'*Union Hypothécaire*. Ils ont aussi la faculté d'opérer des remboursements partiels, ce qui leur permet, soit de rapprocher la date d'expiration du contrat, soit de réduire le montant de la redevance à payer chaque mois.

Ils peuvent encore effectuer, dans les caisses de l'*Union hypothécaire*, des versements supplémentaires comme à la « Caisse d'Epargne sous la garantie de l'Etat », mais à un taux d'intérêt supérieur à celui qu'accorde cette institution. Lorsqu'il atteignent le montant d'une annuité, ces versements sont affectés à l'extinction partielle de la dette, dans les conditions indiquées à l'alinéa précédent.

L'*Union hypothécaire* est une société copérative fondée dans un esprit large de solidarité confraternelle et sans aucune idée de lucre, c'est-à-dire qu'elle n'a pas pour but de réaliser des bénéfices, mais de procurer aux employés honnêtes et sans fortune personnelle, les moyens de devenir propriétaires d'une maison saine et confortable, au prix qu'ils auraient payé généralement ou peu s'en faut, comme locataires, pour se loger eux et leur famille, et de laisser ainsi à leurs enfants un patrimoine inespéré.

Le capital social est formé de parts de 100 fr., sur lesquelles un versement de 10 francs seulement par part est exigé jusqu'à ce jour. Les emprunteurs *non sociétaires* ne sont pas tenus de souscrire même une part et n'ont donc aucune charge de ce côté.

Faut-il en dire davantage et dire combien était fondé le bel éloge qu'adressait, en 1903, lors des fêtes du X[me] aniversaire de la société, M. Francotte, ministre du Travail, dans un banquet resté célèbre?

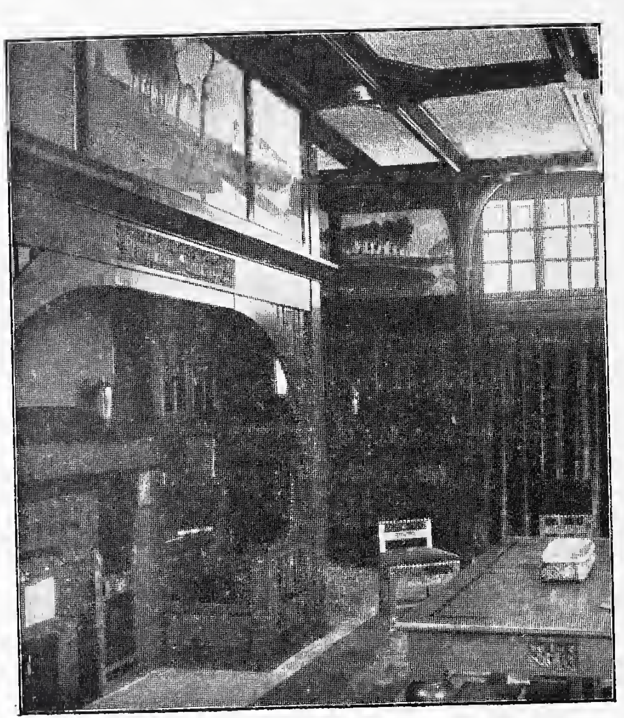
Les faits parlent suffisamment par eux-mêmes.

Si vous voulez un homme fort et juste, faites-en un citoyen, donnez-lui un foyer à défendre, une parcelle de ce territoire qui est sa patrie. Que ses intérêts soient confondus avec ceux de son pays. Qu'il possède son « home », et vous aurez créé un homme attaché intimement à la bonne conservation de l'ordre social.

Voilà ce qu'a fait l'*Union Hypothécaire*. Et quoiqu'on abuse un peu de la locution, on peut dire d'elle, simplement, qu'elle a bien mérité!



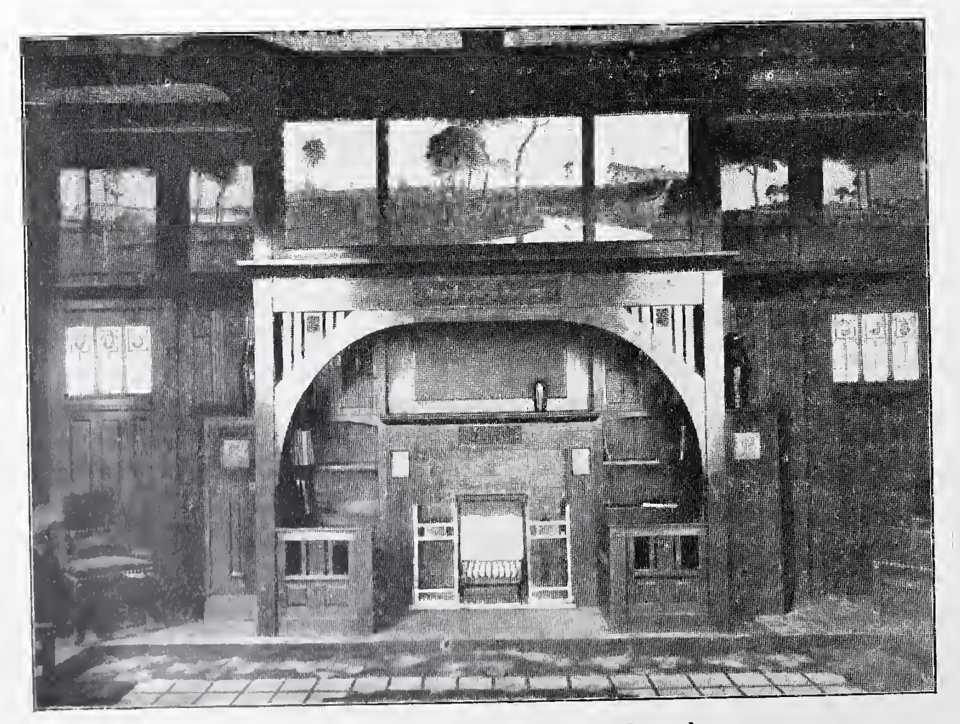
QUELQUES I...



Salle à manger en style flamand moderne
exposée par M. De Coene au dernier salon de Bruxelles



Un club d'hommes
Salle de



Salle à manger en style flamand moderne
exposée par M. de Coene au dernier salon de Bruxelles

*Des goûts et des co...
discuter. Nous ne fero...
dissertation sur les te...
manifestent dans les...
publions ici les phot...*

*Choisissez, chère l...
plaît.*

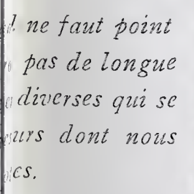
ÉRIEURS



t-Sunlight



Intérieur hollandais



d ne faut point
pas de longue
diverses qui se
urs dont nous
es.
celui vous vous



Intérieur, à Port-Sunlight

Conseils pratiques

Les taches sur les meubles et les parquets. — La fabrication de l'encaustique et l'entretien des planchers cirés. — Pour raccommoder les objets en porcelaine. — Le nettoyage des casseroles. — Pour conserver le miel. — L'entretien des dents gâtées. — La conservation des artichauts.

Rien n'est plus désagréable pour une ménagère que la vue d'un plancher ou d'un meuble taché. Nos aimables lectrices sont souvent fort hésitantes dans le choix des moyens préconisés pour faire disparaître ces taches. Nous allons les tirer d'embarras en leur indiquant deux recettes ayant donné d'excellents résultats.

Voici comment on opère pour enlever les taches sur les meubles : Faites chauffer un peu de bière et, avec un morceau de flanelle, frottez les taches ; puis, enduisez la place avec la composition suivante :

On rape un peu de cire dans un pot de faïence, on y ajoute quinze grammes de savon coupé en petits morceaux et on verse sur le tout pour trois sous d'essence térébenthine. On place le pot sur le feu et on remue de temps à autre avec un bâton jusqu'à fusion complète du mélange. On laisse ensuite refroidir. On applique la composition à l'endroit de la tache avec un morceau de flanelle ; on frotte avec un torchon bien doux, et on fait briller avec un vieux morceau de soie. Les meubles auront dès lors repris leur brillant et toute trace de tache aura disparu.

* * *

— Avez-vous un parquet taché de graisse

Imbibez-le fortement d'essence de térébenthine, puis le talc en poudre. On maintiendra sur le talc, pendant quelques instants, un fer à repasser assez chaud. Mettez ensuite de l'encaustique et brossez fortement.

* * *

— Voulez-vous simplement faire de l'encaustique et l'appliquer ? Lavez très soigneusement votre parquet et laissez-le bien sécher. Puis étendez dessus le mélange suivant, préparé la veille :

On découpe de la cire d'abeilles en minces lamelles et on jette les morceaux dans un pot en les couvrant entièrement d'essence de térébenthine. On laisse en cette état pendant toute la nuit. Le lendemain, quand une pâte épaisse s'est formée, on en couvre le parquet au moyen d'un chiffon de laine et, quand c'est sec, on frotte à la brosse.

Pour conserver le poli au parquet, il n'y a qu'à le frotter chaque matin avec une pièce de laine qu'on trempe deux fois par semaine dans l'huile de pétrole. On frotte ensuite à la brosse, dans le sens du bois.

* * *

— Voici une excellente colle qui vous permettra de raccommoder la vaisselle cassée.

Pétrissez ensemble de la chaux vive en poudre avec du blanc d'œuf, cela vous donnera une pâte molle dont vous étendrez une mince couche sur la tranche des morceaux à recoller que vous serrerez pendant un instant ; le mastic aura acquis la dureté nécessaire. Cette colle s'emploie à froid et ne se conserve pas.

* * *

— Sous l'action de la flamme, les casseroles ou autres récipients en fer-blanc noircissent et perdent leur éclat. On peut les nettoyer en les frottant à l'aide d'un chiffon imprégné d'un mélange assez épais de cendre et d'huile à brûler. Mais si l'on désire retrouver l'éclat du neuf, il n'y a qu'à faire bouillir le fer-blanc dans de l'eau avec de la cendre et quelques cristaux de soude. On peut enfin donner au fer-blanc l'apparence de l'argent en frottant l'objet avec un chiffon imbibé d'acide acétique dilué ou mieux encore avec un chiffon humide sur lequel on aura appliqué du savon minéral ou du grès pulvérisé.

* * *

— Voici un moyen pratique pour conserver le miel. Il suffit pour cela de le placer dans un lieu frais, en des vases hermétiquement clos. Le miel est, en effet, très sensible aux variations de température, l'absorption de l'humidité peut le ramollir à la surface et le faire entrer en fermentation à l'intérieur au bout d'un certain temps.

Veut-on avoir du miel liquide, il suffit alors de placer le vase dans l'eau froide d'un récipient plein jusqu'au bord et à faire chauffer ainsi au bain-marie assez lentement pour ne pas s'exposer à la casse. Ne jamais faire fondre à feu nu, car le miel tournerait en sirop et perdrait beaucoup de son goût. De même, éviter de chauffer jusqu'à ébullition.

Si vous avez du miel qui fermente, il suffira pour le rendre à son état normal de le faire cuire au bain-marie, de l'écumer et de jeter dedans un peu de craie ou de charbon incandescent.

* * *

— Pour arrêter la carie des dents, il suffit de les brosser chaque soir avec du lait de magnésie, dont on garde une petite quantité dans la bouche pendant une minute. Il se forme alors une couche de magnésie solide sur l'émail qui est ainsi protégé contre l'action des acides qui se forment pendant le sommeil.

A ce propos, nous conseillons de se rincer la bouche avec une solution de bicarbonate de soude quand on a mangé des fruits ou de la salade.

* * *

— Les artichauts peuvent se conserver secs pendant une année si on les place dans des boîtes closes, à l'abri de l'humidité. Il suffira, avant de les employer, de les tremper dans de l'eau tiède pendant une demi-heure.

Si vous préférez ne pas les faire sécher, épluchez-les, fendez-les en quatre. Avant de les placer dans les boîtes, on aura soin de les couper également en quatre, de les éplucher et de les faire bouillir dans l'eau fortement salée.

A la Campagne

LA BASSE-COUR

Avoir des œufs frais, frais de la journée, même en hiver. En avoir en abondance et à bas prix pendant le reste de l'année. Etre éveillé, avant l'aube, par le chant belliqueux de maître coq et ressentir le plaisir de paresser en rêvassant aux premiers rayons d'un gai soleil.

S'attendrir, chère lectrice, au spectacle de la sollicitude d'une maman poule entourée de gentils, gentils petits poussins trottinants et si proprets, si alertes!

Ne pas se borner à poser des lapins, à en voir et à s'en voir poser, mais engraisser perfidement quelque formidable rejeton de cette fameuse race au titre glorieux et suggestif de « Géant des Flandres ». Se pourlécher les babines en le voyant avaler gloutonnement une salade de pissenlits après un entremets de ce trefle et de ce serpolet odorants célébrés par Theuriet et en se disant que bientôt toutes ces gâteries seront récupérées sous les espèces fumantes d'un plat appétissant, sans que s'évoque l'horreur d'un miaulement...

Tout cela, avec un petit potager et des corbeilles de fleurs, combien de fois tout cela n'a-t-il pas été entrevu par nos citadins en quête d'un « home » à la campagne comme une de leurs plus amusantes et leurs plus inédites récréations.

Mais, hélas, ici également il y a un mais : où, comment s'y prendre pour élever poules et lapins, pigeons et canards? Pour obtenir de beaux ou de bons sujets, voire les deux ensemble? Pour les loger, les nourrir, les soigner? Est-ce difficile? Non. Encore faut-il cependant un minimum de connaissances si l'on veut éviter des contretemps et de faire souffrir inutilement de pauvres bestioles. — Bast, j'achèterai un livre traitant de l'aviculture, direz-vous. — Oui da, mon cher monsieur: pour vous emberlifiquoter dans la zootechnie, l'incubation artificielle, les méthodes d'engraissement, d'élevage, etc., et dénicher après des efforts fastidieux les quatre lignes consacrées au modeste amateur que vous êtes. Prenez plutôt un abonnement au *Home*, croyez-moi. Pour un prix moindre que celui de votre scientifique bouquin, on vous y renseignera précisément au point de vue exclusif de l'amateur.

Je commence. Si ce préambule un peu long a pu vous aguicher, accordez moi encore quelques minutes.

LE POULAILER

Comme pour bien d'autres animaux à deux pattes, l'hygiène, pour la poule, c'est la santé: plus : c'est la principale condition d'une ponte rémunératrice, d'un plumage luisant et d'une vivacité d'allures qui contribuent aux trois quarts de sa valeur. L'œil vif, la crête rouge, la patte fine : race, exercice, nourriture, beauté du diable. Ne vous étonnez donc pas qu'il faille à tout prix que le poulailler soit 1° à l'abri de l'humidité et des courants d'air; 2° bien éclairé et aére, 3° assez spacieux et d'un nettoyage facile.

Par conséquent, le faire construire en terrain sec, autant que possible, hors de l'atteinte des eaux de pluie et autres: le coryza et la diphtérie, deux des maladies les plus graves et les plus répandues, seront ainsi évitées, sauf le cas de contagion extérieure.

L'orientation à l'est est fort recommandée parce qu'elle est la plus sèche et qu'en été les gallinacés s'éveillent plus tôt.

Pour que l'air puisse se renouveler sans inconvénient, on place les perches à 1 m., 1 m. 20 de hauteur environ, au même niveau (seul moyen d'éviter des batailles déplorables au moment du coucher).

Une température uniforme, de 15° à 17° préférablement, s'obtient par un emploi judicieux de matériaux : bois, maçonneries, fascines recouvertes d'argile qui rendent les parois le moins perméables.

Quant au pavement, il sera en pente légère vers la porte pour la facilité des nettoyages.

Une fenêtre sera percée à l'est et grillagée pour obvier à l'intrusion des ennemis (rats, putois, renards, etc.)

Vous aurez soin à cet égard également que la clôture soit refermée avant la tombée du jour, dès la rentrée des volatiles qui se sentiront ainsi mieux chez elles et s'endormiront plus tôt en paix.

En hiver, vous entretiendrez dans le poulailler une chaleur très efficace pour la ponte par un moyen bien simple : une couche de fumier de cheval que le voisin vous livrera à bon compte et que vous pourrez faire épandre très avantageusement sur votre jardin en même temps que la pouline, engrais apprécié.

Il est généralement admis, dans le monde avicole, qui tend à devenir un peu tout le monde à la campagne, qu'une poule doit disposer d'environ vingt centimètres de perchoir et que les perches ne peuvent être placées à moins de quarante centimètres l'une de l'autre. De fait, je loge, convenablement, une centaine de poules dans un local d'environ 2 m. de hauteur sur 3 m. de largeur et autant de longueur.

Il est vrai qu'elles disposent d'un « parcours » considérable pour se rattraper dans la journée. Nous

y viendrons quand nous examinerons les deux modes d'élevage : en liberté peu ou prou limitée.

Achevons d'abord la rubrique perchoirs et disons qu'ils doivent pouvoir s'enlever aisément, en vue surtout des nettoyages et badigeonnages. Ou bien vous les placerez quasi à hauteur d'homme et les rendrez accessibles par de petites échelles ou bien, ce qui sera infiniment mieux, vous les disposerez à 0 m. 40 du sol de façon à pouvoir les enlever et les remettre en place très aisément.

Je commencerai mon prochain article par l'indication d'un moyen pratique et peu coûteux d'arriver à ce résultat.

A. DU SAUSOY.

Points de fait Points de droit

Le dépôt d'une plainte engage-t-il la responsabilité du plaignant? — Un particulier avait installé dans son jardin un tir à la carabine ; à cet effet, il avait sollicité et obtenu l'autorisation du maire de la commune.

Mais cette autorisation d'ouverture est susceptible d'opposition pendant le délai d'un mois.

Or, une bonne dame, voisine de ce particulier, adressa pendant ce laps de temps une réclamation à l'autorité administrative pour empêcher l'ouverture de ce tir à la carabine dont son adversaire voulait doter la commune ; elle invoqua que cet établissement était de nature à présenter des dangers pour sa sécurité.

Ses griefs furent reconnus exacts, et l'administration communale retira l'autorisation donnée.

Cette décision n'était pas pour plaire au voisin qui fit immédiatement citer la brave femme devant le Juge de Paix pour être condamnée à des dommages-intérêts à raison du préjudice que lui avait causé la plainte dont s'agit.

La question qui se posait pour le tribunal était donc bien la nôtre : le dépôt d'une plainte engage-t-il la responsabilité du plaignant?

Il convient de répondre négativement à cette question.

Il est en effet de doctrine que celui qui ne fait qu'user de son droit sans l'intention de nuire à autrui n'est pas tenu à la réparation du dommage causé par l'exercice de ce droit.

Or, le dépôt d'une plainte contre une personne est incontestablement un droit ; dès lors que le plaignant agit de bonne foi et n'a à se reprocher aucune négligence coupable, il ne peut être l'objet d'aucune action en dommages-intérêts, quand même ce serait à tort que la dénonciation aurait été adressée à la justice.

Il est en effet de jurisprudence que la personne dénoncée à tort à la justice n'a le droit d'intenter contre l'auteur de la plainte une action en dommages-intérêts qu'à la condition d'établir, ainsi que nous l'avons précédemment dit, que le dénonciateur a agi de mauvaise foi ou tout au moins avec imprudence et légèreté.

La responsabilité dommageable implique en effet l'existence d'une faute ; or, celui qui ne fait que d'user régulièrement de son droit ne commet pas de faute.

D'ailleurs, dans notre espèce, la plainte avait été reconnue fondée ; dès lors, pas de doute possible : la plaignante avait eu raison de faire cesser un trouble dont les conséquences pouvaient être graves, et aucune espèce de responsabilité à raison du préjudice causé à l'auteur du trouble ne pouvait l'atteindre.

LE JARDIN

Le jardinet des villes est généralement de dimensions restreintes, mais aménagé de façon à présenter tout le confort et la variation possibles. Il renferme une ou plusieurs pelouses bien disposées sur lesquelles s'étalent quelques corbeilles rondes, elliptiques, parfois bizarres. L'arboriculture fruitière y est représentée par des spécimens variés. Le poirier « Durondeau » et le pêcher « Omsden » en sont souvent les hôtes; ce dernier toutefois ne donnera de bons résultats que s'il n'est espalié à belle exposition. Il faudra lui réserver le maximum de chaleur et de lumière. La vérandah abrite une vigne « Frankenthall » qui produit chaque saison de nombreuses grappes de délicieux raison noir.

Des arbustes d'ornement agrémentent favorablement le jardin. Ce sont des espèces à feuillage distinct très ornemental. Les teintes vertes, rouges, jaunes et blanches s'alternent de façon à produire le plus charmant effet. Les Weigelias hybrides, Philadelphus, Spirées et Deutzias contribuent par leur abondante et riche floraison à puissamment enjoliver le jardinet. Les corbeilles sont agencées de façon à fournir sans interruption des fleurs de choix. Le Réséda est dispersé partout et parfume les environs. Les plantes bulbeuses à floraison printanière et estivale sont d'usage courant. Les Tulipes, Jacinthes et Crocus à plantation automnale précèdent les admirables Bégonias tubéreux et les nouveaux Dahlias cactus. Les Pensées, Myosotis, Paquerettes, Œillets, Reines-Marguerites, Quarantaines, Géraniums et Verveines sont d'un emploi avantageux. L'Héliotrope répand son odeur fine et pénétrante. La Violette et le Muguet sont communs à mi-ombre. Un rosier « Gloire de Dijon, Maréchal Niel ou Crimson Rambler » fleurit un coin de mur D'autres rosiers nains « La France, Marie van

Houtte, Vicomtesse Folkestone, Soleil d'Or » y font toujours très bien. De hautes Roses-trémières et des Hélianthus masquent le fond du jardin et semblent l'agrandir démesurément. Un arbre pleureur forme, aidé d'espèces florales grimpantes, un reposoir bien disposé.

Le potager, souvent réduit, ne renferme guère que quelques types d'utilité journalière. On y sème laitues, radis, cresson, persil, pourpier, cerfeuil; on peut y repiquer endives, scaroles, céleris, tomates et divers légumes; on y voit ciboulette, oseille et thym. Une bordure de fraisiers à gros fruits «Laxton Noble » limite le potager.

Il faudra bientôt s'occuper de la taille des arbres et arbustes de la propreté des gazons, de la préparation des corbeilles, du nettoyage général. Une bonne fumure aura son importance sur la végétation future. Si l'amateur possède une couche, celle-ci, soigneusement apprêtée, recevra immédiatement un semis de laitues, radis, cerfeuil. On pourra risquer les mêmes graines en plein air dans les premiers jours de mars et quand la terre sera suffisamment ressuyée, mais seulement sur une cotière située contre un mur à bonne exposition.

J. SCHEPKENS.

L'Habitation fleurie.

Les fleurs sont toujours la gaîté, le soleil des appartements. On en met dans tous les coins, on en accroche partout, on en pique dans la verdure des jardinières et parmi les feuilles des grands palmiers.

Les violettes et le mimosa sont très abondants. Le lilas donne bien cette année. Mais le muguet a manqué



Appartement fleuri

complèment : je ne sais si vous avez remarqué comme moi que les hivers où le lilas réussit, le muguet rate ? C'est qu'il faut du froid pour hâter le lilas de serre. On vous a dit déjà pourquoi, n'est-ce pas? on chauffe plus les serres et le lilas demande une température très chaude mais très sèche, tandis que le muguet, lui, préfère de la tiédeur et de l'humidité.

On garnit beaucoup moins les gerbes et les corbeilles avec des rubans: c'est la gaze et le tulle qui, disposés en gros choux, en torsades souples et légères entourent et ornent les paniers en vannerie, les corbeilles en porcelaine, les vases et les jardinières.

Très jolis, les petites bourriches et les paniers de Nice en joncs tressés grossièrement, d'où s'échappent des bottées de mimosas, de quarantaines, d'œillets et de

OPPOSITION ET COMPARAISON



Villa Hollandaise.



Vieille façade à Malines.

roses. De gros choux de gaze sont piqués de-ci de-là et retiennent des touffes de violettes placées à la diable. Ces paniers ont je ne sais quoi de très simple, de rustique et de distingué sans recherche qui sont fort attrayants.

Les garnitures de fleurs pour la table sont toujours très basses, massées en paquets aux angles ou au milieu de celle-ci et semées, éparpillées légèrement dans de la verdure fine, en longues et gracieuses serpentines, ondulant entre les cristaux et les porcelaines.

On mélanges souvent des fruits avec les fleurs et des feuillages roussis ou givrés, les feuilles givrées, diamantées si vous voulez, scintillent gaiement sous les lumières des lustres et sont très hiver naturellement!

On trouve chez les marchands de plantes stérilisées du houx grivé très légèrement et du gui porte-bonheur qui sont tout à fait saisonniers.

Des violettes et des roses blanches mêlées à ces feuillages font très harmonieux. On « niche » parfois au milieu d'une guirlande, dans une sorte de petit nid fleuri un mignon rouge-gorge empaillé, et c'est très original et très charmant.

Qui nous envoie cinq bonnes photographies de jolies villas, d'intérieurs de goût, de maisons pittoresques, a droit à un abonnement d'un an gratis.

HORTICULTURE

Soins de mars pour les plantes d'intérieur

Si les palmiers, les fougères et les caoutchoucs demandent à être rempotés, la fin de février et le mois de mars sont les meilleurs moments pour le faire.

En rempotant ayez soin de bien secouer le sol pardessus et par-dessous.

Mais si vous ne rempotez pas; grattez bien la partie supérieure de la terre, dans laquelle se trouvent les racines, et remplacez par de la terre neuve et riche.

Pour le rempotage, changez un pot de $0^{m}12$ en un autre de $0^{m}15$, et un de $0^{m}25$ en un de $0^{m}30$.

Si vous avez forcé des bulbes, exposez-les au soleil, aussitôt qu'ils montreront un peu de couleur dans leurs pousses et vous obtiendrez ainsi des teintes fort jolies au moment de la floraison. Les fleurs dureront deux fois plus longtemps à l'ombre qu'au soleil.

Lorsque les bulbes ne sont plus en floraison, ne coupez par la partie supérieure, mais laissez-la plutôt se faner, car autrement les bulbes pourraient se pourrir.

Retirez des pièces les bulbes qui ont fini de fleurir, et placez-les n'importe où pourvu qu'ils ne soient pas exposé au soleil.

Si vous jugez que les bacs où se trouvent les hydrangeas sont trop étroits, ou si ces plantes semblent s'abîmer, rempotez-les dans d'autres, soit à la fin de février, soit au début de mars.

Jardin d'agrément

Au jardin d'agrément, en mars, les travaux sont très nombreux. On terminera la mise en place des arbrisseaux et des plantes vivaces.

Semer en pleine terre : bluets, coquelicots, pavots, pied d'alouette, thlaspi.

Semer sur couches : zinnia, pétunia variés, corbeille d'argent, balsamines, coreopsis, gaura, lobelia, reines-marguerites, ricins, verveines.

Renouveler les bordures de buis, œillet, mignardise, etc.

Nettoyer et ésherber les allées.

Dans la serre, aérer un peu les pelargoniums, continuer la multiplication des plantes, mettre en végétation les dahlias et caladiums, diviser les cannas en végétation.

Peu à peu, on modérera le chauffage de la serre on aérera progressivement et on augmentera les arrosages et bassinages pour passer sans secousse de la période de repos à la période active.

Dans le parc ou dans le jardin paysager, il ne faudra pas négliger l'entretien des pelouses, ressemer les parties dégarnies ou trop usées.

Terminer les plantations, les étalages et labours.

Tailler les rosiers, semer les graines stratifiées, abriter contre le soleil et les vents desséchants les arbres verts plantés à l'automne.

Découvrir complètement, si cela n'a déjà été fait en février, les plantes ou arbustes qui ont été entourés de paille ou de feuilles.

LA PAGE DE MADAME

La Mode

Que choisir en ce moment qui dans quelque temps ne sera pas hors de mode? — Un tailleur simple et élégant est la seule toilette indiquée au commencement des demi-saisons. — Ce que doit être ce tailleur. — Quelques indications sur les chapeaux et sur certains détails de la toilette.

Ce sont de fâcheuses époques pour la mode que celles que l'on appelle : demi-saisons. Fera-t-il froid ou commencerons-nous de bonne heure à sentir l'approche du printemps ? Les premiers rayons de soleil ne feront-ils pas paraître lourdes et fatiguées les étoffes qui charmèrent les sombres journées ? On se montre indécise, hésitante, on a envie de se remettre un peu, un tout petit peu à neuf, mais quoi choisir, qui dans un mois, deux au plus, ne risquera pas de sembler démodé. Les grandes maisons qui donnent le ton (que la lectrice qui me reproche de ne jamais évoquer que la mode des grandes maisons se dise bien que c'est là que les petites sont bien obligées de puiser leur inspiration), les grandes maisons, dis-je, n'ont guère sorti que ceux de leurs modèles destinés à l'Amérique, et, parmi ceux-là, il faudrait être prophète pour deviner exactement les deux ou trois au plus qui sont appelés à devenir parisiens.

Donc, si la nécessité d'une toilette neuve se fait sentir — et bien des femmes, en effet, ont l'habitude de se commander une toilette au début de février — je conseillerai de la choisir aussi simple que possible et de réserver pour plus tard les fantaisies, qui trop hâtivement décidées pourraient être dans la suite amèrement regrettées. Donc costume simple, costume pratique, qui doit aller partout, faire une course du matin, une promenade au Bois, et à l'occasion, une visite sans cérémonie. Ce costume-là, c'est le tailleur.

Un joli tailleur de ton sombre, nuance unie ou mélange discret, d'étoffe un peu sèche, parce que les étoffes sèches habillent mieux — surtout à ces époque de l'année — que les étoffes souples. Que la façon en soit nette, sans complication, qu'elle soit telle, en un mot, que lorsque l'heure sonnera à la première horloge du printemps, vous puissiez, madame et chère lectrice, la rendre plus élégante par l'adjonction d'un gilet un peu imprévu. On fait dans cette note quelques modèles charmants en sergette marine, garnie de ces petites ganses noires auxquelles nous semblons tenir et qui, sans doute, ne seront pas abandonnées de sitôt.

La jupe est à plis couchés et piqués, défaits un peu plus bas que le genou, avec, à chaque côté, deux soufflets qui corsent son ampleur. Ainsi la silhouette d'une femme mince et élancée présente l'aspect d'une grande fleur, au calice renversé.

La jaquette offre ici cette particularité que, contrairement aux modèles courants ,elle n'est ni échancrée, ni arrondie sur les devants mais qu'elle tombe droite. Et les manches ont aussi leur petite note personnelle, en ce sens qu'elles sont plissées en biais. Voilà qui est fort joli, mais qui exige, à mon avis, le fin doigté d'une adroite couturière. Prêtons de même une attention spéciale aux corsages, faits d'un seul morceau d'étoffe, corps et manches, et qui nécessitent un patron « ad hoc » et une coupe irréprochable. Il vaut mieux y renoncer, si l'on n'est pas très sûre de sa couturière.

Pour en revenir à notre costume, à ce costume,dont la simplicité n'exclut pas la grande élégance — au contraire — j'ajouterai qu'il s'accompagne volontiers d'un gilet de drap craie, très brillant, soutaché noir, avec un minuscule liséré d'or, et que de tout petits boutons noirs, par groupes de trois, ornent ce gilet.

Et j'imagine, sans risquer de me tromper, que, sauf en ce qui concerne les manches, auxquelles d'ailleurs il sera facile de substituer les manches tailleur ordinaires, il sera de mode tout ce printemps.

Il est plaisant de l'accompagner de bottines d'étoffe semblable, avec claque vernie d'une seule pièce. Bien que l'on se mette de nouveau à porter des talons Louis XV, je préfère et je conseille toujours le talon anglais, sur lequel la femme se tient bien d'aplomb et conserve par conséquent, toute la souplesse de sa démarche. Quant aux bas, qu'ils soient de pure soie ou de bourre assortie.

Dans une note un peu plus habillée, mais encore assez pratique, une petite jaquette demi-Empire en taffetas glacé vert sombre et noir — deux couleurs faciles à porter — est bien de nature à rajeunir l'aspect d'une jupe déjà portée. Serrant étroitement le dos et la poitrine, elle se décolle à la taille et aux hanches, encore élargies de chaque côté par un soufflet ; les manches en sont demi-courtes, et la jaquette tout entière est soutachée d'une très fine et très soyeuse ganse noire. Elle peut, bien entendu, s'exécuter en toutes teintes, et ainsi elle offre bien le type de vêtement de demi-saison.

* * *

Quelques Notes sur le Chapeau du jour.

La toque de fourrure que la fin de décembre vit éclore et triompher en quelques jours semble devoir transmettre sa vogue à d'autres toques, la plupart en dentelles et surtout en « dentelles de couleur », relevées, bien entendu, par l'éternelle aigrette, à l'allure de plus en plus cavalière. Mais la toque est facile à confectionner, et sa façon est au fond quelconque. Il est donc à craindre qu'elle ne se vulgarise rapidement. Alors, les vraies élégantes l'abandonneront, sans

attendre que les premiers rayons de beau soleil ne la chassent définitivement.

La cloche s'assagit et manifeste par là sa tendance à disparaître. Et on revient, ainsi d'ailleurs que je l'ai déjà noté, aux grands chapeaux à bords, plus raisonnablement droits, s'inspirant de l'école anglaise du XVIIIe siècle. Les étoffes collées ont le pas sur les étoffes tendues. Si l'une a, par rapport à l'autre, l'inconvénient d'un prix plus élevé, elle a, par contre, cet avantage immense de beaucoup moins se déformer. Donc, préférons avec raison l'étoffe collée et la calotte haute. Quant à la nuance, il n'en est point, à l'heure actuelle, de favorite. Mais on ne veut plus, à aucun prix, du violet, dont on a trop abusé.

Au théâtre — où la campagne contre les grands chapeaux, menée à grand fracas par des hommes énergiques mais peu courtois en général, prend un caractère aigu — on voit quelques essais de « Charlottes Corday » en dentelles et de « coiffes hollandaises » en filigrane d'or et argent. Mais que ne voit-on pas au théâtre ? Ce n'est pas là qu'il faut chercher une mode simple et pratique.

La coiffure à la grecque remplace peu à peu et définitivement, espérons-le, la lourde natte si disgracieuse. Les bandelettes de velours vif sont jolies au milieu des bouclettes. De très jeunes femmes se poudrent, mais ce sont de très jeunes femmes, et celles qui le devraient s'en gardent bien.

Le collier de fourrure se porte toujours. Il se portera longtemps encore sans doute, puisqu'à ce dernier été, nous avons bien vu des fourrures à Trouville et à Aix-les-Bains. Pourtant, comme il est moins facile à rejeter qu'une étole ou une cravate, qu'il serre davantage le cou et tient par conséquent plus chaud, il est à présumer qu'on le remplacera sans doute prochainement par un collier analogue de mousseline ou de tulle quelconque. En autruche ou en marabout, il n'est pas moins joli.

Une dernière note pour finir : la trousse d'or ou d'argent a presque complètement remplacé le réticule.

« FEMINA »

Recettes de Cuisine

Filets de harengs. — Si les harengs sont salés, mettez-les dans un bain d'eau ou de lait qu'on renouvelle. Retirez les arètes des filets et préparez la sauce suivante :

Pilez les laitances de deux harengs avec deux jaunes d'œufs, ajoutez de l'huile comme pour une mayonnaise ainsi que du vinaigre de vin et du poivre de cayenne, pilez quelques anchois que vous ajouterez à la sauce. Hachez échalottes, ciboulette, persil, le tout très fin, couvrez en les filets de harengs. Versez la mayonnaise et garnissez de tranches de tomates et de citron.

* * *

Préparation de la chicorée non amère. — La chicorée est saine, abondante et stomachique. Mais on se plaint souvent de son amertume excessive. — Aimes-tu la chicorée ? — Non ! — Et pourtant, la chicorée est amère ! Vous connaissez cette farce-là, depuis vos débuts d'écolière, n'est-ce pas ? Il y a un moyen cependant pour que la chicorée ne soit pas ta mère... pardon amère. Mettez-la dans une casserole avec un bon gros morceau de beurre, sel, poivre et très peu d'eau et couvrez hermétiquement la casserole de façon que le légume cuise tout à l'étouffé. Ne le laissez pas sur le feu plus de vingt à vingt-cinq minutes et servez tout simplement dans son jus. Lorsqu'on laisse cuire trop longtemps la chicorée, elle devient amère. Mais si l'on a soin de la servir dès que la cuisson est à point, elle est excellente, particulièrement avec le veau ou le bœuf rôti. On peut aussi, lorsqu'elle est cuite ainsi, l'égoutter et la mettre au four avec une sauce béchamel bien montée de goût et le couvrir de gratin : c'est très bon.

* * *

Carottes glacées au jus. — Prenez de belles carottes tendres, pelez-les et donnez-leur la forme de petites poires, faites-les blanchir 10 minutes à l'eau bouillante, égouttez-les ; beurrez le fond d'une casserole, placez-y vos carottes, saupoudrez-les de sucre en poudre, mouillez de jus clair, faites un rond de papier que vous beurrez et mettez sur vos carottes ; faites-les aller en commençant un peu vite, et ensuite doucement feu dessus et dessous. Etant cuites, dressez-les comme une compote de poires, et le jus dessous. Voilà pour le plat maigre. Si on veut servir les carottes comme dessert, on remplace le jus par un peu d'eau additionnée d'une cuillerée de rhum et d'un jus de citron, on sucre un peu plus, et lorsque les carottes sont bien arrangées dans un compotier, on les arrose d'un peu de rhum. Cet entremets s'accompagne de biscuits à la cuiller, et il est excellent, bien que préparé avec un légume.

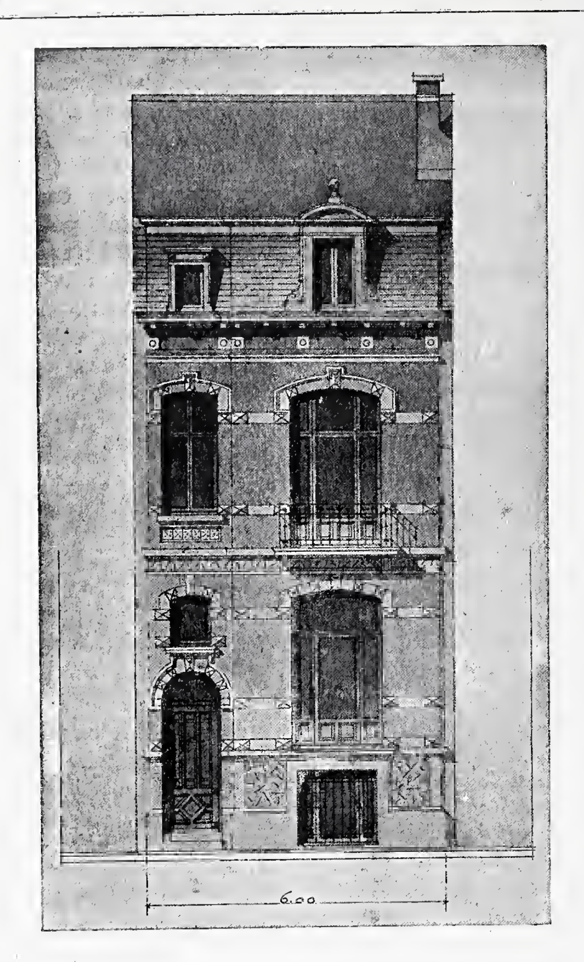
* * *

Filet de bœuf madère. — Après avoir paré finement de lard un beau filet de bœuf, le ficeler et le mettre dans un plat à rôtir avec sel et beurre, le faire saisir à feu vif et laisser cuire doucement en ayant le soin d'arroser souvent et tenir saignant, déglacer le plat à rôtir avec un bon verre de Madère et du bouillon que l'on lie avec un peu de roux brun et corser la sauce d'un peu de Liebig et du jus de filet, dresser le filet et l'entourer de pommes de terres cuites au beurre, saucer et envoyer un peu de sauce à part.

* * *

Bœuf Provençale. — Choisissez votre viande comme pour du bœuf mode, faites braiser et mouillez d'un verre de vin blanc, laissez cuire pendant une heure. Retirez ensuite et faites un roux dans son jus que vous mouillez avec du bouillon, ajoutez-y des champignons et de l'ail hachés bien fin, bouquet garni, laissez bouillir et servez.

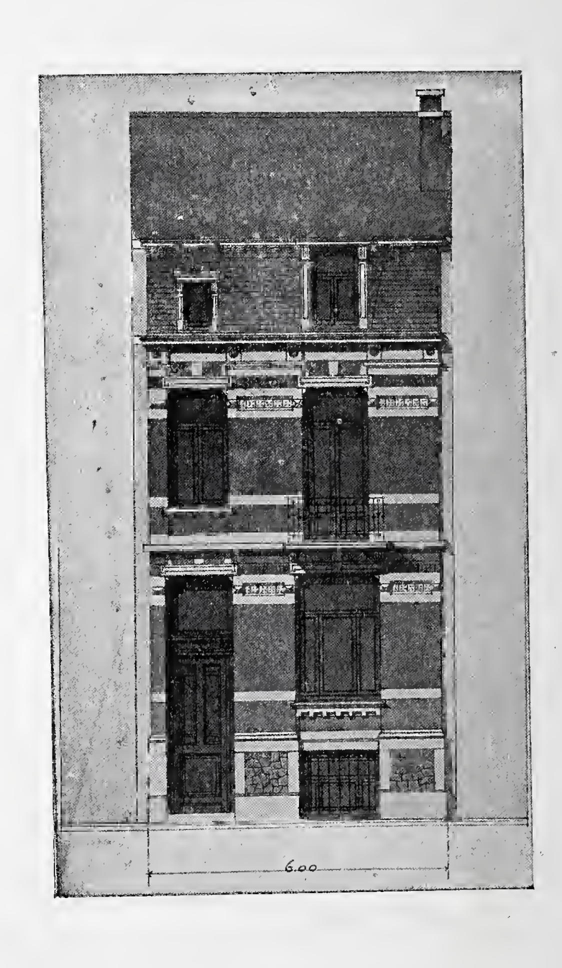
(Voir suite page 24.)

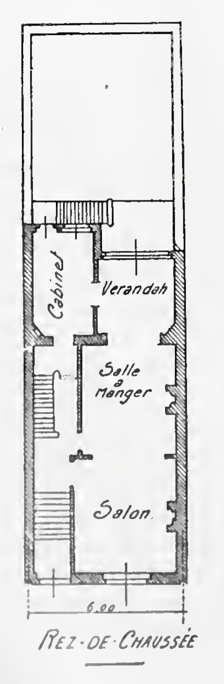


CHARGE ANNUELLE

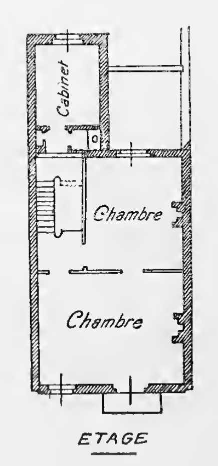
Avec assurance vie sur la tête d'une personne âgée de *30 ans* et pour une durée de *30 ans* . . . . . . fr. 775.50

Terrain	3,300
Construction . .	12,000
Frais	700
Coût total . . .	16,000
Montant du prêt .	14,400









Terrain	2,300
Construction	9,500
Frais	400
Coût total	12,200
Montant du prêt	11,000

Première année, n° 3 — 40 centimes le numéro — 15 mars 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Rédacteur en chef : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administrateur : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Ce qu'on ne fait pas : améliorer le logement du grand nombre. — Bournville. — Cité-jardin. — Echos. — Ameublement et décoration. — La Prévoyance. — Castel flamand. — Autour de Bruxelles. — Disposition des plantes dans les appartements. — Correspondance. — La page de Madame ; conseils pratiques ; recettes de cuisine ; conseil du Docteur.

CE QU'ON NE FAIT PAS

Améliorer le logement du grand nombre.

Je connais très bien les statistiques des prêts de la Caisse d'Epargne belge aux sociétés de construction de maisons ouvrières, et les tableaux des comités de patronage qui trônent dans toutes les expositions, pour le complet épanouissement d'un certain nombre de boutonnières.

Mais je compare cela à ce qui pourrait être fait, et c'est ainsi que j'ai trouvé la justification de ce titre.

Cette action-là, je la considère comme inefficace, eut-elle d'ailleurs l'ampleur des besoins qu'il s'agit de satisfaire.

Ces millions prêtés en hypothèque font, pour la solution du problème social du logement, l'office du légendaire emplâtre pour jambes de bois.

Ce qu'il faudrait faire, c'est arrêter le mal dans sa source.

D'où provient l'insalubrité des logements?

De la cherté des loyers.

Et qu'est-ce qui cause cette cherté?

L'excès de la demande sur l'offre et l'accroissement anormal de la rente du sol.

Les causes étant ainsi déterminées, voyons, dit le *Matin*, comment on a procédé en d'autres pays pour paralyser ou limiter leur influence. Car, pour éviter tout reproche d'utopisme, j'éviterai de donner des remèdes de mon cru, non appuyés d'expériences favorables.

On a cherché à réduire la demande en désencombrant les grandes agglomérations; du même coup on arrêtait la folie de la spéculation foncière sur la rente du sol. On a favorisé l'exode de la grande et de la moyenne industrie vers les campagnes par la persuasion et par une malveillance systématique à l'endroit des récalcitrants. Que l'administration se montre impitoyable pour les usines de tout genre qui constituent dans nos agglomérations une menace d'incendie trop effective, une cause d'insalubrité, une nuisance pour tout un quartier; qu'elle leur rende la vie impossible! L'esthétique de nos villes y gagnera, avec le confort. Mais ceux qui y gagneront le plus, ce sont tous les ménages d'ouvriers, de contremaîtres et d'employés, qui pourront se mettre au vert, bien à l'aise, et à bon compte, tout près de l'usine nourricière transplantée au grand air.

Voilà la mesure radicale, d'effet certain.

Désencombrer la grande ville en y laissant l'usine et en chassant l'ouvrier à la périphérie est beaucoup moins efficace et moins recommandable. Ces allées et venues ont leur inconvénients, cette absence persistante du père de famille détruit le foyer, ces voyages lointains sont une fatigue supplémentaire qu'on n'a pas le droit d'imposer aux masses sous prétexte d'hygiène.

Il en serait de même de la création d'une ville ouvrière à quelque distance de la grande agglomération. Sur le papier, ça se présente gentiment : on tracerait des rues au cordeau; de la 1re à la XXe avenue, les rues transversales s'appeleraient par 1re, 2e, 3e; il y aurait des jardinets pour chacun, un hôpital ,des bains et des écoles. Fourier, s'il revenait, en serait attendri. Les phalanstères et le cheval de Ro-

land ont toutes les qualités, mais il n'ont jamais fonctionné.

Cette ville ouvrière présenterait de sérieuses garanties de sécurité; on l'entourerait de forts à coupoles et d'une eau profonde; à la moindre épidémie ou agitation politique, on pourrait l'isoler du monde, la bombarder et l'incendier.

Pour moi, j'aime mieux la sécurité née de la fraternité, laquelle ne saurait exister sans le coude à coude de la fréquentation quotidienne.

Au point de vue administratif, cette ville serait un problème unique au monde: cinquante mille habitants et pas un contribuable pour faire les frais de la police, de la propreté publique, de l'éclairage et des autres services!

L'expulsion de l'usine entre dans le programme des pouvoirs régionaux et locaux de l'Allemagne du Nord, et l'expérience est toute en sa faveur.

Réduire la demande est un bout du problème, augmenter l'offre est un autre bout.

Tout d'abord on s'est efforcé d'éliminer les facteurs nocifs: la spéculation et l'ignorance.

Pour cela, on a créé dans la plupart des villes allemandes un service communal des logements. Ce service organise, avec le concours de la police, une statistique des habitations entières ou fractionnées en appartements, par catégories de loyer. Tout logement à louer doit être signalé à la police par le propriétaire. A la statistique centrale on étudie les chiffres; si moins de 10 p. c. du total des logements à 500 marks par an pour citer un chiffre restent vacants, l'office des logements dit à l'administration: une crise est prochaine, l'offre va équilibrer la demande. Aussitôt l'administration cherche à provoquer la bâtisse de logements de cette catégorie en ouvrant des rues nouvelles, en cédant des terrains à charge de construire dans telles conditions déterminées. De son côté, l'initiative privée en quête de placements, se renseigne à coup sûr, et s'empresse de fournir les logements dont la demande est accusée par des chiffres impartiaux. Les coalitions de propriétaires en vue de la hausse des loyers sont contrecarrées par la publicité donnée à la statistique des besoins réels.

Après cela vient la science de la politique foncière, la *Boden politik* que les administrations communales de là-bas ont poussée si loin.

Cette science repose sur le principe de l'ordre par l'encadrement d'éléments agités entre les éléments paisibles, sur la théorie de la fraternisation des classes par le voisinage.

Un terrain n'est pas préparé à la bâtisse, selon les vues de l'esthétisme seulement, pour créer toujours de beaux quartiers et des rues aux façades avenantes: on connaît les besoins par la statistique des logements. Ces besoins président à la distribution des rues, à leur largeur, à leur rapprochement, et tout cela est corroboré par des règlements sur la bâtisse très détaillés et très stricts.

Plus de maisons dans des cours, plus d'impasses: un mélange rationnel d'habitations de diverses catégories, et l'obligation inéluctable de ce mélange: telle est la synthèse de la politique foncière nouvelle.

Elle est évidemment calculée pour prévenir désormais les crises de renchérissement dont souffrirent toutes les villes allemandes. Pour nous, il sera sage de ne pas attendre la crise avec son cortège de souffrances, et d'inaugurer une politique communale semblable.

La combinaison des moyens que nous venons d'indiquer doit avoir pour conséquence, et des faits caractéristiques le confirment déjà, de contrecarrer l'accroissement anormal de la rente du sol.

C'est cette rente qui porte le terrain à bâtir à fr. 1 000 le mètre, à certains endroit de Bruxelles, à fr. 10,000 à Londres. C'est cette rente qui arrête l'expansion de nos comités de patronage et de nos sociétés de constructions ouvrières, là précisément où leur activité serait la plus désirable.

A Berlin on a imaginé en outre la vente emphithéotique; les terrains cédés à des sociétés de constructions ouvrières de la Friedrichstrasse, par exemple, reviendront à la commune venderesse tout de suite si les immeubles cessaient d'être affectés aux logements ouvriers, et en tous cas la centième année après la concession.

La législation mosaïque avait déjà établi pareille mesure pour combattre l'accaparement des héritages et ensuite la spéculation et l'élévation de la rente.

Ce qui prouve que nos remèdes peuvent se prévaloir d'une longue expérience... et que l'histoire est un perpétuel recommencement.

BOURNVILLE

Nous avons le plaisir de montrer aujourd'hui, à nos lecteurs, Bournville, le village fameux qui est, en Angleterre, aussi célèbre que Port-Sunlight.

Nous croyons ne pouvoir mieux encadrer les clichés que la municipalité de Bournville a bien voulu mettre à notre disposition, que par des extraits d'un article récent publié par M. Charles Didier dans l' «Indépendance Belge ». M. Charles Didier est, on le sait, le fondateur du « Cottage », la luxueuse revue aujourd'hui

malheureusement disparue, et que le « Home » s'efforcera de remplacer, plus modestement. Nous sommes heureux de rendre hommage, en passant, à notre distingué confrère. M. Didier parle du récent congrès de Londres, et de Garden-City, la cité-jardin que l'on construit près de Londres, et sur laquelle nous reviendrons.



Bournville. — Bureau des postes et magasins, Sycamore Road

Mais, dit-on, pour beaucoup des congressistes, il y eut là quelque déception, car le côté pittoresque celui qui est de nature à impressionner le passant, y fait un peu défaut. Ce n'est qu'en réfléchissant bien qu'on apprécie pleinement cette œuvre, la plus colossale qui ait été tentée jusqu'à présent pour améliorer le logement des travailleurs. Créer de toutes pièces une ville-modèle, une ville sans les défauts inhérents aux agglomérations actuelles avec leur scandaleux entassement humain, c'est autrement compliqué que de fonder des villages même comme Bournville et



Bournville. — Le parc

Port-Sunlight, surtout quand on veut réaliser la chose *sans spéculation.* Or, aujourd'hui, Garden-City, qui a une superficie d'environ 1,800 hectares, a déjà une population de plus de 4,000 âmes, l'an prochain elle en aura 6,000, sans aucun doute; on sait qu'elle ne pourra jamais en contenir plus de 30,000. Il n'est donc plus possible à l'heure actuelle que ce soit un insuccès. Mais l'idée-mère de cette œuvre les difficultés énormes de son organisation, tout cela ne paraît pas avoir été bien compris en général par les visiteurs du congrès.

Port-Sunlight et Bournville n'exigent pas tant de

Port-Sunlight et Bournville forment avec le reste des agglomérations ouvrières un contraste frappant, et chose curieuse, c'est précisément dans cette Angleterre, où nous trouvons les ouvriers indusriels des villes noires et, enfumées comme Manchester, comme Sheffield, beaucoup plus mal logés que leurs frères du continent, qu'il y a donc aujourd'hui deux merveilleux villages-type, comme il n'en existe probablement pas encore dans le monde entier, et dont les habitants sont certainement mieux lotis que la plupart des bourgeois de France, d'Allemagne ou de Belgique!



Bournville. — Cottages, Maryvale Road

commentaires : Ce sont deux villages exquis, idéaux, donnant comme une entrevision de l'avenir, lorsque l'usine-modèle, émigrant vers les campagnes, sera devenue le point de départ, la raison d'être d'un groupement d'habitations jolies, proprettes, enfouies dans la verdure et baignées d'air et de lumière. Aux temps passés, les maisons venaient s'appuyer contre le château-fort d'un puissant seigneur, contre un sanctuaire, une église, qui leur assurait aide et protection; aujourd'hui, la foi est morte et l'on ne rencontre plus les grands seigneurs que dans les conseils d'administration des sociétés anonymes : Ce n'est plus à des suzerains ou à des prêtres que les humbles songeraient à s'allier pour s'assurer le lendemain, c'est à des grands fabricants, à des « capitaines d'industrie », comme disent les Américains.

Nous avions craint que les descriptions nombreuses qu'il nous avait été donné de lire de Bournvill et de Port-Sunlight, de même que les photographies souvent si trompeuses, ne nous soient cause d'un désillusion. Il n'en fut rien : la réalité dépasse ce qu l'on attend.

Si, au point de vue architectural, Port-Sunligh l'emporte, on peut lui faire le reproche de posséde des cottages trop beaux, trop luxueux, par consé quent exceptionnels, pas faits pour des ouvriers; e revanche pour l'unité même du tableau et du cadr Bournville a la palme, grâce à ses vieux arbres qu l'on a religieusement respectés, dans le parc où l'o est venu créer le village.

N'est-ce pas une chose admirable que de voir l grande industrie, qui jusqu'à présent n'a guère fa

que souiller les plus beaux paysages et entasser la population ouvrière dans des corons dégoûtants, sinistres, créer ici de toutes pièces deux œuvres de beauté, deux centres de cette vie complète que l'on rêve de voir se généraliser? L'ouvrier de Port Sunlight ou de Bournville, sa journée finie dans les grandes usines claires et bien aérées, ôte ses vêtements de travail et, rentré chez lui, dans sa petite villa, taille ses rosiers, sarcle ses plates-bandes, ou sous sa tonnelle fleurie relit ses auteurs favoris! Cet



Bournville. — The « Triangle »



Bournville. — Linden Road

ouvrier-là, tranquille, sûr du lendemain, ne sera jamais un mécontent, un révolutionnaire; ce n'est pas au cabaret qu'il ira gaspiller son salaire!

En faisant cette démonstration vivante de l'heureuse influence de l'habitation riante sur la mentalité même de l'ouvrier, M. Lever, à Port-Sunlight, M. Cadbury, à Bournville, ont rendu à tous un service inestimable; ils ont montré la voie à suivre tant aux ouvriers qu'aux patrons, qu'aux pouvoirs publics; ils se sont classés parmi les plus grands bienfaiteurs de notre époque.



Bournville. — Village trust, Linden Road

Mais, chose qui aura certainement frappé plus d'un congressiste, c'est la même préoccupation chez ces deux hommes de bien : le souci de l'enfant, de son bien-être, de sa croissance. N'est-ce pas là, au moment où l'on parle tant de la dégénérescence physique de la classe ouvrière, une belle application de cette pensée de Pasteur : « Si vous voulez sauver une race sauvez d'abord la graine. » « Sauvons l'enfant! » s'écrient chacun de son côté Cadbury et Lever. E[t] tous deux, coïncidence curieuse, nous ont, en nou[s] souhaitant la bienvenue, fait constater, avec un[e] satisfaction non dissimulée, que les enfants d[e] leurs écoles étaient, en moyenne, supérieurs comm[e] taille et comme poids, non seulement aux enfants de[s] ouvriers des villes, mais même aux petits bourgeoi[s]



Bournville. — Maryvale Road



Bournville. — Village trust, Sycamore Road

M. Lever en le constatant l'expliquait par le fait que les enfants de parents riches ont trop de mets de luxe et pas suffisamment de nourriture simple et hygiénique.

Toujours dans cet ordre d'idées, voici des chiffres qui montreront l'influence de la maison parfaite, petite si l'on veut, mais salubre, aérée, ensoleillée, de la vie tranquille et intelligente, de l'absence de l'alcoolisme, etc.

Mortalité des six dernières années, 1901-1906.

Mortalité générale, par 1,000:

Bournville, 7.4.

Birmingham, 17.9.

Mortalité par 1,000 enfants nés vivants:

Bournville, 78.8.

Birmingham, 170.8.

Ces chiffres sont décisifs. Ils suffisent pour expliquer combien la politique du gouvernement actuel de la Grande-Bretagne, qui veut faire « plus de homes », mérite la sympathie de tous ceux qui pensent que la maison c'est encore la vraie « cellule sociale ».

C. D.

"CITÉ-JARDIN,,

Bravo! Un essai de cité Jardin — du moins quant à la forme — vient d'être fait aux bords de la Meuse; ce petit Eden a pris nom de Mosanville.

Nous avons eu le plaisir de faire la connaissance



La Meuse à Mosanville

de ce charmant village de villégiature, sous la conduite de son heureux promoteur, l'architecte Devalck de Bruxelles.

Mosanville est situé sur les communes de Lives et Maizeret, en face des pittoresques rochers de Marches-les-Dames; le bois de Compène auquel la nouvelle cité est adossée, la protège des mauvais vents et pluies. Le village étant disposé sur une assez forte déclivité, l'on a des divers endroits et des nombreu-



Marches-les-Dames. — Le couvent.

ses villas et Hôtels une vue splendide sur la Meuse, les rochers et les panoramas que l'on découvre au-dessus des rochers.

La création de Mosanville ne date que d'un an et demi; dès les débuts les beaux principes des cités Jardins y furent observés et mis en pratique; un tiers de l'ensemble du domaine a été converti en promenades et pelouses de jeux pour adultes et enfants; une distribution d'eau et le réseau d'égout avec chantier d'épuration installés d'après les dernières règles de l'Hygiène, assure le côté sanitaire de la cité.

Toutes ces commodités sont complétées par des dispositions d'un règlement auquel chacun de ces heureux propriétaires doit souscrire. En voici quelques-unes :

Défense d'établir des fosses et puits perdus sur la propriété; obligation de brancher chaque cottage à l'égout central; obligation de construire des cottages en caractère mosan, avec des matériaux du pays — qui sont du reste de toute beauté et moins coûteux que ceux que l'on devrait faire venir à grands frais et qui ne seraient plus dans la note que le promoteur s'est imposée.

Distance à observer entre constructions et avenues, défense d'établir des clôtures autres que des haies et qui ne peuvent dépasser un mètre vingt de hauteur; les parcelles de terrain une fois vendues ne peuvent plus être morcelées, etc., etc.

De cette façon, la propriété comme l'ensemble de la cité est sauvegardée pour l'avenir.

Nous avons beaucoup admiré le système de distribution d'eau qui est en service depuis près d'un an.

Il a été très sérieusement étudié. Un puits filtrant, tubé à double enveloppe capte les eaux souterraines dans le gravier, à la profondeur de douze mètres.



Villa à Mosanville.

Les eaux ainsi captées sont aspirées par une pompe à piston, commandée par un moteur à essence et sont refoulées dans le château d'eau, situé au point culminant de la cité, 80 mètres plus haut que le niveau d'eau.

L'eau est de toute première qualité.

Et le réseau d'égouts indispensable comme complément à la distribution d'eau. Ce problème nous paraît également avoir été très sérieusement compris et résolu.

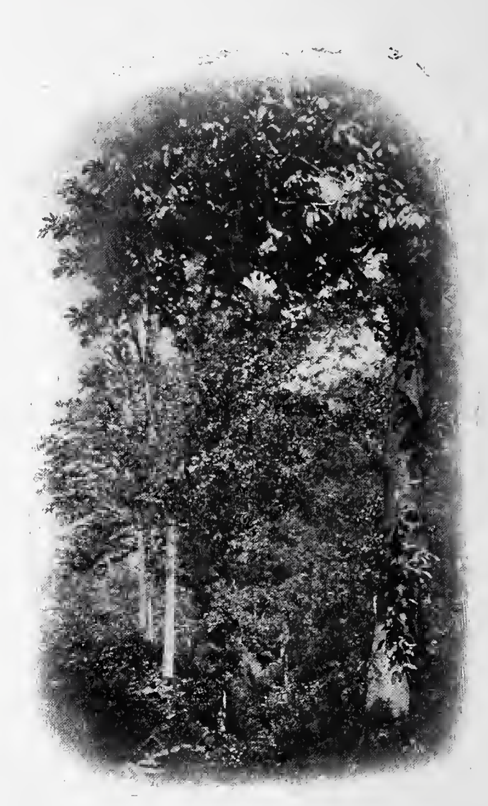


Warttret (ferme). — Ancien château.

L'eau qui a servi, chargée de matières organiques ne peut être retenue — comme c'est malheureusement le cas partout en dehors des grands centres. Sa présence seule est nuisible, son évacuation s'impose, une canalisation en grès dirige celle-ci au chantier d'épuration; cette installation comprend tous les accessoires nécessaires, tel que regards de visite, cheminées de visite, réservoirs de chasse, etc.

L'épuration des eaux usées se fait par la méthode biologique, réservoir septique et lit d'oxydation, système Adaens, qui a eu de si bons résultats notamment en Angleterre.

Nos lecteurs se seront rendus compte que le souci dominant dans la création de la cité Jardin de Mosanville a été l'application des principes de la science sanitaire bien comprise et le respect de la situation privilégiée de la belle vallée de la Meuse où tout doit être fait pour la conserver intacte.



Le ravin de Mosanville.

Inutile d'insister sur le courage qu'il a fallu à so[n] promoteur pour conduire tout seul, Mosanville à c[e] beau résultat. Nous admirons son énergie et faison[s] des vœux pour la prospérité de la nouvelle cité Ja[r]din dont nous reparlerons, du reste.

ECHOS

Les maisons qui marchent. — Toute la presse a été unanime, récemment, à proclamer extraordinaires les travaux de déplacement en bloc de la gare du Dam au port d'Anvers. « Merveilleux, répétait-on, ce procédé qui nous vient d'Amérique. Les ingénieurs d'outre-Atlantique ne doutent de rien. Ils ont toutes les audaces, ils révolutionnent le monde. » Et nous nous sentions, en disant cela, fiers de notre propre américanisme, glorieux de penser que nous ne le cédions pas aux neveux de l'oncle Sam.

En réalité, les ingénieurs américains n'ont rien inventé. C'est un Anglais qui eut le premier l'idée qu'on pouvait transporter des bâtiments comme de simples colis et qui mit cette idée en pratique.

Une revue française rappelle ce fait curieux, injustement oublié.

En 1841, écrit-elle, la ville de Sunderland, en Angleterre, décida la construction d'une nouvelle jetée.

Une difficulté se présenta. Construit sur les anciens quais du port en 1821, le phare de Sunderland devait être reconstruit.

L'extension commerciale du port réclamait impérieusement des travaux d'agrandissement. Cependant, les autorités hésitaient devant les dépenses considérables qui nécessiterait l'érection d'un nouveau phare.

Un ingénieur anglais, John Murray, se présenta alors et proposa de transporter, sans le démolir, le phare de Sunderland sur la nouvelle jetée.

La ville accepta. C'est ainsi qu'ayant fait reposer le phare, dont le diamètre de base était de 5 mètres et la hauteur de 25 mètres, sur une plate-forme de maçonnerie roulant sur rail, sur 144 roues de fonte, l'ingénieur transporta, en treize heures, pour le prix modique de 27,000 francs, le phare de Sunderland à 160 mètres de son emplacement primitif.

Cette énorme masse de 140,000 kilos fut démarrée, à bras d'hommes, au moyen de chaînes et de cabestans. Si l'on tient compte, en outre, de la difficulté qu'il y avait à assurer la stabilité de la construction pendant la marche, on conviendra qu'en 1841, l'ingénieur John Murray a accompli une opération d'autant plus prodigieuse, qu'il était loin de disposer, pour la mener à bien, de l'outillage perfectionné qu'utilisèrent ses confrères de 1907.

* * *

Les maisons ouvrières. — L'énorme bloc des habitations ouvrières, construit sur un espace d'un demi-hectare par la fondation Rothschild, est à peu près terminé ; c'est ce qui a engagé les membres de la Commission des habitations ouvrières de Bruxelles, à aller voir, à Paris, quels étaient les perfectionnements qui auraient pu être apportés par les architectes dans la création de ces logements.

Pendant deux jours, la délégation a visité les immeubles de la Société coopérative la Concorde, la Société Philanthropique, les bâtiments en construction édifiés par la Bienfaisance publique, la fondation Rothschild, la Ruche, près de Saint-Denis, et l'Amitié, à Saint-Denis.

A part la Ruche, dont les maisons sont à un étage et où le mâchefer a été largement employé, ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'un coron du Borinage, toutes les autres habitations sont à sept étages et ont surtout été inspirées par le modèle anglais.

Les loyers varient de 550 francs, prix qui ne peut être dépassé, ces maisons étant exonérées des diverses taxes, à 280 francs, suivant les étages et le nombre des chambres. Les appartements sont de cinq, quatre ou trois pièces, avec water-closet. On remarque dans les cuisines, au-dessus de la cheminées, un appareil en fonte, en forme de muselière, qui sert à l'évacuation des fumées et des vapeurs. Les appartements sont, en général, enduits au Ripolin. Les escaliers sont agrémentés d'une double rampe, une pour les adultes, une autre, plus basse, pour les enfants. Pour empêcher les glissades le long de la rampe, on a placé de-ci de-là des boules en fer ou un ornement quelconque.

Beaucoup d'immeubles ont un foyer qui reste à l'état permanent. La hauteur des plafonds est généralement de trois mètres. Très peu d'escaliers en bois ; l'escalier en pierre ou en ciment est fort en usage. L'éclairage des appartements se fait au gaz, à part à la Fondation Rothschild où le gaz est absolument proscrit pour l'éclairage. On croit que l'administration y fera placer l'électricité lorsque son prix sera moins élevé.

En même temps que des habitations à l'usage des ouvriers, la Bienfaisance publique a fait construire des immeubles pour les particuliers, dont le prix des appartements varie entre 1,600 francs et 550 francs ; là les chambres sont tapissées et la cheminée de la salle à manger ornée d'une glace.

L'administration de la Bienfaisance publique s'est décidée à employer ses fonds à la construction d'habitations, en présence du peu de stabilité de la rente. Une récente conversion lui a fait perdre près de 300,000 francs. Elle compte retirer 4 à 5 p. c. de ses capitaux. Les maisons sont édifiées rue Delambre, près du cimetière de Montmartre, sur un terrain servant de dépôt aux voitures de tramways ; il y a par là encore de grands terrains qui seront nivelés et qui permettront de prolonger la rue ; on y construira de nouvelles maisons pendant que quelques bicoques servant d'habitation à des marbriers seront démolies pour faire place à des constructions modernes.

Le percement du boulevard Raspail a surtout donné à ce quartier une plus-value considérable.

Dans tous ces travaux, les délégués de la ville ont fort remarqué l'habileté des ouvriers parisiens, tant cimenteurs, plafonneurs, maçons, menuisiers que plombiers, dont le travail est fort soigné.

Bref, une visite très intéressante dont nos mandataires tireront grand profit. Les membres des conseils d'administration et les architectes se sont mis à la disposition des visiteurs avec un empressement dont on ne saurait assez les louer.

Les logements ouvriers aux Marolles. — L'enquête concernant le projet de création de logements ouvriers dans le quartier compris entre la rue Haute, la rue Blaes et la rue de la Rasière est terminée.

Il ne s'est produit, au cours de cette instruction, que des réclamations ayant trait à des intérêts privés, qu'il n'y a pas lieu de prendre en considération.

Le projet comporte, comme on sait, la suppression, dans le quartier précité, de nombreuses voies publiques, notamment des impasses du Sapin, des Ramoneurs, du Chaperon, du Journalier, Robie, Payen, Locrel, de Sadeleer, Vanderkelen et du Pêcheur, ainsi que la création de plusieurs rues nouvelles.

Le collège échevinal vient de réclamer de l'autorité supérieure le droit d'acquérir ou d'exproprier, pour cause d'utilité publique, les immeubles nécessaires à la réalisation de cet important projet.

* * *

Les Constructions américaines. — On parle souvent des constructions prodigieuses des Américains, mais on ne dit pas quelle prudence ils apportent dans leur réalisation.

Voici, à ce sujet, quelques renseignements intéressants.

Dans chaque ville, la question capitale des fondations est soumise à un règlement sévère. Ce règlement prescrit, d'une manière générale, que la résultante de toutes les charges doit coïncider avec le centre de gravité de la figure formant la base de la construction ; il indique également les valeurs à attribuer aux surcharges. Celle des toits est de 244 kilos par mètre carré, si l'inclinaison est inférieure à 20 degrés, et de 146 kilos si elle dépasse ce chiffre. A New-York, l'effort sur les fondations est pris égal au poids mort, plus 75 p. c. des surcharges pour les magasins, écoles, églises, salles de réunion ; pour les bureaux, hôtels et habitations, on n'ajoute au poids mort que 60 p. c. de la surcharge ; même tolérance est admise pour le calcul des colonnes verticales de la charpente métallique. On fait aussi entrer en ligne de compte l'effort horizontal du vent, évalué à 145 kilos par mètre carré de surface exposée ; pour l'Ivings Building de New-York, qui a 29 étages et 117 mètres de hauteur, cet effort représente une charge de 3,750 tonnes sur les fondations, alors que le poids total de la carcasse d'acier du bâtiment dépasse à peine 9,000 tonnes. En cas de doute sur la résistance du sol, on procède à des essais directs pour déterminer la charge admissible.

Les règlements municipaux s'occupent aussi du revêtement des constructions géantes ; au-dessus de 22 mètres, ce revêtement doit être en matériaux incombustibles : la limite est ramenée à 10 mètres pour les écoles, les théâtres et les hôpitaux ; toutes les colonnes métalliques doivent être garnies d'un revêtement en briques.

A New-York, pour les maisons dont la hauteur excède 46 mètres, les planchers, obligatoirement formés de voussettes en briques pleines ou creuses, ou d'autres matières incombustibles, sont soumis à une charge d'épreuve de 730 kilos par mètre carré ; un jet d'eau est dirigé ensuite, pendant 5 minutes, sur la voussette, qui supporte, en outre, le passage d'un poids roulant de 270 kilos. L'édification d'un bâtiment de quinze ou de vingt étages s'opère dans des conditions de rapidité qui nous semblent déconcertantes ; l'ossature s'élève parfois à raison d'un étage par jour ; le revêtement, qui suit une marche parallèle à la pose de la charpente, ne demande qu'une quinzaine de jours.

* * *

Caisse générale d'Epargne et de Retraite. — Depuis la mise en vigueur de la loi du 9 août 1889, la Caisse d'Epargne a avancé successivement, pour la construction ou l'acquisition d'habitations ouvrières, des capitaux dont l'ensemble atteignait, au 31 décembre 1906, 72,525,374 francs, qui ont permis de mettre à la disposition de classes laborieuses environ 36,300 maisons.

Les sommes restant dues, à la fin de l'année 1906, sur les avances de la Caisse d'Epargne, s'élevaient à 66,415,756 fr. 83. Ces avances consistent principalement en prêts faits aux sociétés d'habitations ouvrières. Elles comprennent, en outre, des avances faites à des communes, quelques prêts effectués sous la caution d'intermédiaires personnels et des prêts hypothécaires.

Au 31 décembre 1906, le nombre total des sociétés agréées s'élevaient à 171 : 161 constituées sous la forme anonyme (capital social total, 23,125,550 francs) et 10 sous la forme coopérative.

Au 31 décembre 1906, la Caisse d'Epargne avait avancé 62,899,419 fr. 39 à 127 sociétés de crédit (à 118 sociétés anonymes, 60,094,751 fr. 86 et à 9 sociétés coopératives, 2,804,667 fr. 53). A la même date, elle avait prêté 2,863,493 fr. 50 à 39 sociétés anonymes immobilières.

La visite des maisons construites à l'intervention des sociétés révèle, en règle générale, une situation favorable : les perscriptions de l'hygiène sont observées, les immeubles sont bien construits et bien entretenus et leur valeur paraît être, dans la plupart des cas, supérieure à la somme admise par les sociétés pour servir de base à l'octroi des prêts.

Toutes les sociétés d'habitations ouvrières ont adopté, pour leurs nouvelles opérations de prêt, le système de remboursement par annuités, avec assurance du solde au décès. Cette combinaison présente, en effet, sur le système de remboursement par l'assurance mixte, des avantages importants déjà souvent signalés.

* * *

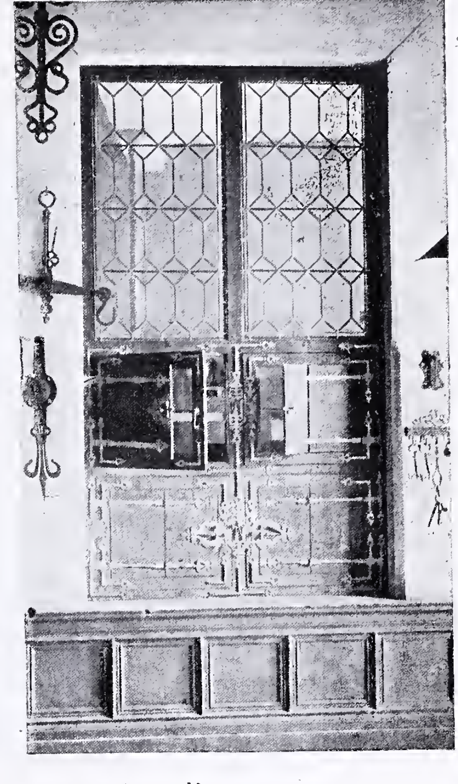
Pour conserver les bois. — Il est curieux que les architectes et les constructeurs ne prennent encore aucune précaution pour assurer la conservation des bois qu'ils emploient dans les constructions et qui sont exposés à tant de causes d'altération. Leur négligence, en cela comme en tant d'autres choses, est impardonnable.

Elle contribue à donner à tant de bâtisses modernes ce caractère provisoire, caduc qui frappe tous ceux qui ont quelque sentiment de la stabilité et de la résistance des matériaux. Elle est une des preuves évidentes de la faiblesse de l'enseignement technique pour les industries du bâtiment.

Un petit volume de M. E. Henry, professeur à l'Ecole nationale des eaux et forêts de France, à Nancy : « Préservation des bois contre la pourriture par le sol, les champignons et les insectes » appelle avec raison



AMEUBLEMENT ET DÉCORATION



Ecole polytechnique de Delft. — Section de l'art décoratif.



Maison de campagne en Autriche. — Salle à manger.

l'attention sur cette question qui a été très sérieusement étudiée déjà en Allemagne et en Autriche.

Il y montre à combien peu de frais tous les bois de construction pourraient être préservés pendant fort longtemps de la pourriture.

On construit trop vite, on ne laisse pas au bois le temps de sécher, on ne le dépouille pas de sa sève, bouillon de culture de tous les insectes et microbes de la pourriture. On n'emploie pas, non plus, les antiseptiques qu'il suffirait d'appliquer par badigeonnage ou par immersion. Il n'y aurait là qu'une habitude à prendre. Mais il faudrait rompre avec la tradition d'imprévoyance qui prévaut partout.

* * *

Une colonie de villas. — La Ville de Vienne vient de faire l'acquisition du domaine de Cobenzl, situé sur les hauteurs du Riensenberg, à onze kilomètres de la capitale ; on est fixé aujourd'hui sur le sort réservé à ce domaine ; le Cobenzl deviendra une « colonie de villas », c'est-à-dire un lieu de villégiature ou de séjour pour les Viennois qui ne peuvent s'éloigner du centre de leurs affaires.

Des cent trente-cinq hectares qui composent le domaines, trois hectares au maximum pourront être couverts par la bâtisse ; tout le reste sera jardins ou restera bois et prairies ; le vieux château de Cobenzl sera conservé avec ses annexes. Les villas seront pourvues de tout le confort moderne et la colonie sera rattachée à la capitale par un chemin de fer électrique.

Comme c'est la Ville elle-même qui conduit l'opération, on peut croire que ce beau programme sera suivi et que la spéculation n'arrivera pas à édifier dans ce décor adorable, comme dans les autres quartiers de la grande banlieue, ces sortes de casernes massives dont chacune abrite la population d'un village. Le Cobenzl conservera de la verdure, de l'air et de la lumière.

LA PRÉVOYANCE

Société coopérative de prêt pour habitations bourgeoises

Siège social : 16, rue Mommaerts

(Téléphone 7970)

—

Cette société a pour objet de faire ou de cautionner solidairement ou simplement des prêts en vue de la construction ou de l'achat d'immeubles.

Elle avance à tous ceux qui veulent posséder leur habitation les 9/10 de la somme nécessaire sans détermination de maximum.

Annuellement les bénéfices réalisés sont répartis entre tous les coopérateurs.

Résultats acquis :

1re année d'existence : 37 constructions érigées. Montant des avances, un demi million de francs.

2e année d'existence : 83 constructions érigées. Montant des avances 1,082,600 francs.

3e année d'existence : 137 constructions érigées. Montant des avances 2,385,000 francs.

CASTEL FLAMAND

Le « Home » de M. Vanden Peereboom

—

Le castel flamand d'Anderlecht dans lequel M. Vandenpeereboom a réuni des collections inestimables est universellement connu... des connaisseurs.

Bien que cela sorte un peu de notre cadre, nous avons cru intéressant et utile de montrer ces merveilles à nos lecteurs. Ils visiteront ce castel avec curiosité, et ils en retiendront une leçon de goût archéologique.

Les notes qui suivent sont extraites d'un article publié par le rédacteur en chef du « Bulletin du Touring Cub ».



Maison flamande. — Façade vers la cour.

Face au porche de l'église St-Guidon, à Anderlecht, s'ouvre une entrée surmontée d'un balcon Louis XV : l'édifice est modeste, mais a pourtant les vagues apparences d'une cure qui se respecte. De méchants pavés cahoteux mènent du niveau de la rue à la poterne que bouche une porte massive. Le heurtoir a disparu et se trouve remplacé par une grosse sonnette dont le tirant se balance à droite ; le son de la cloche d'appel paraît résonner là-bas et, avant que l'huis s'ouvre, l'on entend du lointain se rapprocher les pas cadencés du concierge, dont les énormes clefs s'entrechoquent en tintinnabulant.

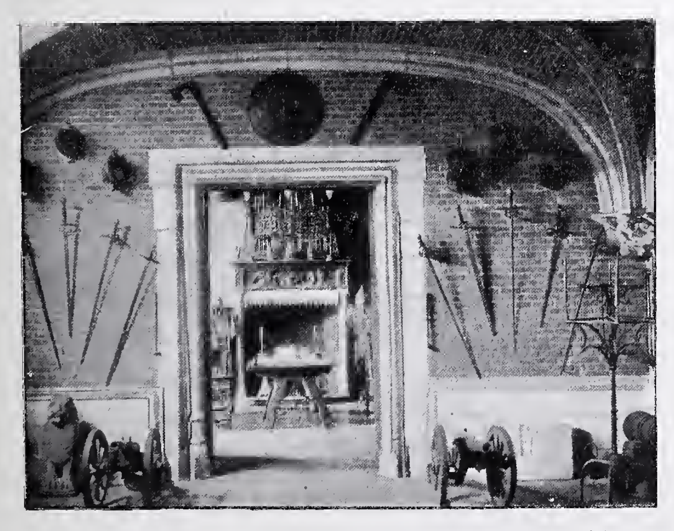
La lourde porte de chêne ayant donc tourné sur ses gonds, nous étant avancé de quelques pas, nous apercevons au fond d'un jardin anglais habillé de

quelques plantes vertes qui tristement se font vis-à-vis, une habitation des plus caractéristique, d'un style flamand presque pur, bâtie en briques espagnoles avec encadrements de pierres blanches.

La construction à front de rue ne fait en réalité pas partie du corps de logis qui contient le musée : elle ne sert que d'habitation au concierge. Au milieu de la cour se dresse un puits en fer forgé à cinq branches avec chaîne enroulée; sans être un travail aussi compliqué que le puits Quinten Metzys, d'Anvers, il n'en est pas moins des plus curieux, bien qu'il ne soit pas tout à fait authentique, ayant été restauré d'après un modèle qui se trouve à Paris, au musée de Cluny

A droite, accrochée au mur sur lequel rampe un lierre fou dont les longues branches s'agitent au gré des vents, se balance une branche ajourée en fer forgé du XVIIe siècle, qui servit jadis d'enseigne à une auberge hollandaise.

Gagnant la porte d'entrée, flanquée de deux canons de campagne du milieu du XVIIIe siècle, nous pénétrons dans le vestibule gothique dont les voûtes surbaissées sont formées d'une arcature de pierres bleues supportant un berceau de briques apparentes. Une extraordinaire collection d'armes anciennes tapisse les murs : ce ne sont que piques, dagues, haches, masses, flèches morgenstars et armes de remparts les plus diverses. Des couleuvrines, des mortiers, des obusiers ouvrent dans toutes les directions leurs bouches grimaçantes; des boulets, dont quelques-uns encore chargés, sont remisés dans les coins; des boucliers fleurdelisés semblent s'apprêter à parer les coups dont les menacent des rapières hostiles. Au mur, comme pour faire honte à tous ce brutal attirail guerrier, un beau calvaire en pierre avec volets peints, du XVe siècle, genre Albert Dürer, jette une note de pardon et de paix, qu'avive encore un bénétier roman du XVIe siècle. De la nervure de la voûte descend une belle couronne de lumière pédiculée du XVe siècle, riche ouvrage de ferronnerie du pays.



Vestibule gothique. — Au fond, la petite salle gothique.

Il semble étrange qu'un homme aux inclinations plutôt calmes et aux goûts pacifiques affecte une préférence aussi marquée pour tout ce qui est armes et armures et s'efforce de s'entourer partout de l'appareil guerrier.



La grande bibliothèque

Il paraît que M. Vanden Peereboom, bien qu'ayant eu dès sa prime jeunesse un tempérament de collectionneur, au point d'y engloutir ses économies, dédaignait absolument les armes avant son intérim comme ministre de la guerre, et que c'est son passage à cette direction qui lui aurait donné le désir d'agrandir encore le cadre de ses collections.

De ce jour date sa fréquentation assidue des antiquaires et brocanteurs, marchandant par ci, expertisant par là, et régulièrement rapportant lui-même les objets achetés, de peur d'être « refait ». C'est ainsi qu'on vit un jour le ministre rentrer fièrement chez lui avec une hallebarde de sacristain dont il battait le pavé en scandant sa marche. Avec son grand manteau légendaire que l'âge et la pluie — car M. Vanden Peereboom ne sort jamais avec un riflard — ont fait passer du noir au vert mousse, coiffé de son inénarrable chapeau de soie brossé à la diable, la hallebarde au poing, le ministre des chemins de fer apparaissait comme une sarcastique vision moyenâgeuse dans le tohu-bohu tout moderne du Treurenberg.

Malgré ses sages précautions et sa grande compétence, il lui est arrivé parfois d'être dupé et il est tel meuble aux aspects vieillots qu'un des nôtres a vu fabriquer avec de vieux escaliers de chêne.

Mais quel amateur n'a pas aujourd'hui une antiquité moderne au milieu de ses bibelots rares? Les musées eux-mêmes ont leur fausse tiare et les faux Rubens sont plus abondants qu'on ne le croit!

Une belle porte en chêne, aux panneaux admirablement creusés en plein bois, s'ouvre et donne accès à la petite salle gothique où une vaste cheminée de pierre avec de gigantesques chenets attire tout d'abord les regards. Décrire pour cette salle, comme d'ailleurs pour toutes celles qui suivront, les diverses pièces exposées, est chose absolument impossible; un catalogue détaillé serait même des plus malaisé à dresser, tant sont nombreux et variés les objets qu'abrite ce musée. Qu'il nous soit permis de citer seulement quelques morceaux hors ligne qui, au milieu de tous les autres, forcent l'attention. Ce sont une couronne de lumière du XIIIe siècle, de riches bahuts sculptés des XVe et XVIe siècles, d'admirables cottes de mailles dont l'une, de 1240, fut trouvée à Damas; une autre de 1300, découverte à Damiette, cette dernière aux mailles plus larges; une autre encore à plaques en forme d'écailles, rare travail mexicain. Des casques de croisés voisinent avec des boucliers de l'époque de saint Louis, au mur pendent des culottes également en mailles d'acier; et sur le tout vient mourir un jour pâle, qui fuse à peine au travers des vieux vitraux.



Grande chambre à coucher d'apparat.

De temps à autre le carillon nasillard d'une horloge en fer forgé du XVe siècle, vient rompre l'imposant silence au milieu duquel dorment tous ces vestiges des temps disparus.

A côté de la petite salle gothique se trouve la grande bibliothèque où se coudoient, outre d'inestimables parchemins relatifs à l'histoire des Flandres, cinq mille incunables et volumes anciens, dont quelques-uns sont de véritables monuments qu'un homme seul ne saurait manier. Aussi sont-ils armés d'une solide chaîne dont les anneaux s'accrochent à des crampons de fer fixés aux murs.



La petite bibliothèque, cabinet de travail.

L'imposante cheminée en pierre date du XVIIe siècle et est des mieux conservée; le plafond entièrement en chêne est en partie authentique, notamment les cariatides qui supportent les poutres. Toutes les salles seront dorénavant encombrées de saintes Vierges, de Christs, de statues de saints de diverses époques et de travail plus ou moins bon. Il convient de citer tout particulièrement dans celles-ci une statue de saint Joseph, de l'époque de Charles-Quint, D'énormes bahuts et caisses à bois meublent cette grande salle, leurs couvercles sont garnis d'une extraordinaire collection de fusils à mèche, à rouet et à silex; une partie date du siège de Mons de 1611. Au milieu de la pièce, en place d'honneur, s'arrondit un plat en cuivre gravé, d'un mètre vingt-cinq de diamètre, figurant Jésus bénissant les enfants, le crucifiement et l'adoration des Mages; ce travail, du XVIIe siècle, est d'une réelle beauté, le burin de l'ouvrier qui l'a produit en a fait une pure merveille.

Mais un escalier en spirale, avec en guise de rampe une solide corde, comme il s'en rencontre dans la tour des cathédrales, nous invite à monter à l'étage. Pendant que nous en gravissons les degrés, défilent devant nous une multitude d'armes anciennes, flèches, piques, masses d'armes et arbalètes, tout comme si la corporation des archers avait eu ici son arsenal. Cette réflexion nous amène à penser qu'en temps de soulèvement populaire, il serait peut-être prudent de mettre à l'abri cette collection susceptible de fournir des armes à tout le faubourg!

Un jour, un ami s'étonna de le voir collectionner des engins de mort. Le ministre lui répondit : « Ces engins, ce sont des symboles; quand on est dans la vie publique, on ne travaille que pour le devoir, il faut être sans cesse armé d'arguments qui assomment l'adversaire, car il faut toujours avoir raison de lui ! »

A un autre, qui lui faisait la même remarque, il dit : « On parle tout le temps des canons de l'église; comme je me vante d'être un de ses plus fidèles serviteurs, je me suis demandé pourquoi je n'aurais pas, moi aussi, des canons civils ! »

Ces ripostes dépeignent l'homme.

Poursuivant notre visite, nous arrivons bientôt à la grande chambre gothique où d'immenses tables sont recouvertes de silex et d'armes des premières époques de l'histoire.

Après avoir passé sous un admirable portique en chêne, nous arrivons à la grande chambre à coucher d'apparat et nous pénétrons dans la partie des appartements plus spécialement occupés par M. Vanden Peereboom. C'est dans cette chambre, que nous pourrions appeler la chambre d'amis, que dans de très rares circonstances l'amphitryon loge ses invités De chaque côté de l'imposante cheminée flamande en pierre, du début du XVII[e] siècle, dont la plaque de foyer provient de l'abbaye St-Hubert, se dressent deux lits flamands en bois de la même époque, tous deux à baldaquin, mais l'un seulement avec des draperies rehaussées d'or. Tout l'ameublement en chêne est du XVII[e] siècle, y compris un immense lustre flamand en cuivre poli, dont les vastes



Chambre à coucher de M. Vandenpeereboom

dimensions démontrent qu'il a dû au moins se balancer jadis devant le maître-autel d'une collégiale. Au pied du chemin de la croix en albâtre, s'allonge un Christ au tombeau, grandeur humaine, œuvre bien achevée, du XIII[e] siècle. Immédiatement au dessous, encastrés dans la muraille, trois panneaux provenant d'une pierre tombale de 1463, trouvée à Bruges.

Quittant le bâtiment principal, nous pénétrons



La cuisine flamande.

maintenant dans une aile latérale, composée de trois chambres s'ouvrant en enfilade et éclairées de droite par une série de petites fenêtres à guillotine garnies de vitraux anciens. La lumière qui filtre par ces baies disposées comme des hublots de navire, jette une tonalité douce sur le coloris passé du chêne et produit des effets d'éclairage extraordinaires, grâce à une succession régulière de pénombre et de clarté. Le spectacle est de nature à tenter les peintres enthousiastes d'intérieurs flamands ; ce sont ici les appartements qu'occupe régulièrement le ministre d'Etat, c'est ici qu'il a son antichambre, son cabinet de travail et sa chambre à coucher.

Dans la petite antichambre gothique, décorée d'une cheminée du XV[e] siècle, se pressent les uns contre les autres des bahuts, meubles, tables et bancs sculptés des XV[e] et XVI[e] siècles, et une collection très complète de masses d'armes grecques et du moyen-âge, d'épées, scramasaxes, francisques (haches d'armes des Francs) et de framées, sortes de javelines. Les divers corps de métier sont évoqués par une grande variété d'outils, et à travers tout ce capharnaüm se dressent des chandeliers, pendent des puisettes en cuivre, et s'arrondissent aux murailles des plats d'étain.

Passant de l'antichambre dans la petite bibliothèque, nous nous trouvons dans le sanctuaire où travaille M. Vanden Peereboom. Une forte odeur de

tabac nous prend à la gorge; le propriétaire adore, en effet, fumer la pipe; au risque de commettre une indiscrétion, disons que son tabac préféré est le Wervicq. Tout le long de la muraille s'étale une longue bibliothèque riche d'incunables et de vieux ouvrages relatifs à l'ancien droit et à l'histoire de la Belgique; entre les fenêtres des panoplies sont disposées, composées d'épées, masses d'armes et fléaux d'armes datant de la première moitié du XIVe siècle. Sur la table de travail, se détachant de la blancheur presque immaculée d'un grand sous-main, s'allonge une immense croix française en cuivre gravé du XIIIe siècle, portant en relief le Christ crucifié.

Ni bougie ni éclairage.

Une porte à pousser, et nous nous trouvons dans la chambre à coucher, où notre regard presque apitoyé se porte immédiatement sur la couchette: c'est un petit lit en chêne, bas, à vingt centimètres du sol à peine, sans ressorts, recouvert d'une seule couverture molletonnée, et dans les plis duquel il nous semble qu'il faille fatalement grelotter de froidure et de fièvre, que les rêves qu'engendrent nécessairement les dagues, pics, scies, masses d'armes et fléaux appendus aux murailles, doivent être terribles et rappeler sans nul doute les atrocités et supplices de l'Inquisition. Sur la tablette d'un prie-Dieu du XVe siècle se trouve un chapelet à gros grains en bois dur excessivement usé par de longues triturations journalières et, accroché au montant du prie-Dieu, une hache formidable semble placée là pour servir de défense dans le cas où, au milieu de ses prières, le pénitent se trouverait assailli.

Comme lavabo, un bahut portant une cruche et une aiguière en vieille poterie flamande : c'est tout. Un bahut et un coffre à bois doivent servir de refuge au linge et aux vêtements. La redingote noire, historique elle aussi, pend à la crémone de la fenêtre.

Tout à côté de la porte s'arrondit un mortier en cuivre servant de bénitier, dans lequel un restant d'eau bénite achève de s'évaporer.

De petits tableaux et miniature italiennes des XVe et XVIe siècles décorent les murailles. ainsi qu'un primitif reproduisant, à ce que l'on suppose, les traits de sainte Gertrude de Nivelles. Des vitraux sont de la même époque l'un d'eux représente saint Guidon, patron d'Anderlecht, invoqué par des pèlerins, avec une inscription: *Sancte Guido, ora pro nobis.* Partout des Christs émaillés ou en cuivre doré (XIIe siècle), puis une sainte vierge en ivoire du XIIIe siècle, des chandeliers de diverses époques.

Toutes ces antiquités, accumulées dans une pièce où généralement se recherche le confort, donnent une sensation de froid au cœur et de malaise que vient à peine tempérer le chaud soleil qui illumine la flèche de l'église Saint-Guidon, et presque inconsciemment les pas du visiteur le portent vers l'issue pour échapper à la hantise qui se dégage de cette pièce où se confine notre ex-Premier, au milieu de sa dévotion mystique et de ses reliques du temps passé.



Façade vers le jardin et tour de l'église St-Guidon

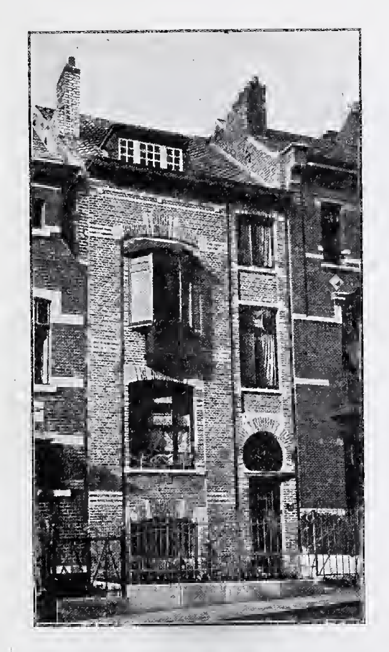
Lorsque nous aurons cité, vers le jardin fort à l'abandon, la belle façade à tourelles du bâtiment, nous aurons achevé de décrire sommairement l'admirable musée qu'avec une persévérance rare — presque de l'entêtement dirons-nous — M. Van den Peereboom a pu créer en peu d'années. Il est arrivé à réunir dans sa demeure, qu'il a dénommée lui-même « maison flamande », la plus riche collection d'armes et de meubles anciens, laissant bien en arrière, comme valeur et intérêt, le musée de la Porte de Hal.

Aussi faut-il espérer que son propriétaire voudra pour plus tard assurer à l'Etat la possession de ces inappréciables richesses qui devraient rester dans le cadre qu'elles ont aujourd'hui et qui leur convient à tous égards.

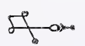
GEORGES LEROY.

AUTOUR DE BRUXELLES

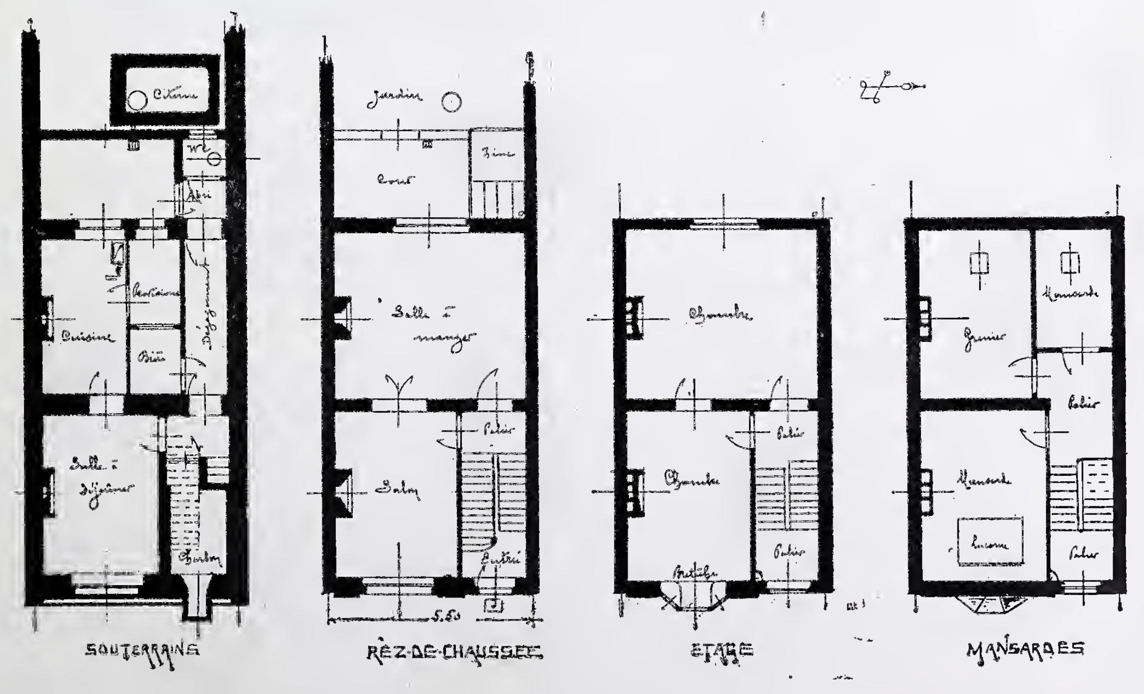
Voici la seconde des maisons dont M. l'architecte Léon David a bien voulu nous communiquer la photographie et les plans.



RED LODGE. - PETITE VILLA, RUE DES CHAMPS, A UCCLE



Red Lodge. — Petite habitation dans la banlieue de Bruxelles. Intérieur pratiquement aménagé. Façade d'un dessus simple, mais caractéristique : briques roses rejointoyées avec jeu de briques crêmes ; pierre de taille blanche, soubassement pierre bleue ; bretèche et boiseries pitch-pin verni ; impostes des fenêtres et porte d'entrée garnies de verre teinté ; grillages fer travaillé à la main, etc. Précédée d'un jardinet et située au milieu d'un cadre de verdure, cette maisonnette a un aspect réellement séduisant. — Valeur de la construction seule : 8,300 fr.



Disposition des plantes dans les appartements.

La disposition des plantes dans les appartements est une question délicate, présentant de sérieuses difficultés. En effet, comment allier les exigences des plantes aux besoins de l'ornementation ?

La conformation de nos appartements, les courants d'air, les tentures et les rideaux épais interceptant la lumière, ne leur rendent guère la vie facile.

Cependant, certaines plantes robustes se contentent de moins de lumière que d'autres, les *Fougères* moins que les *Coleus*, etc. ; les plantes à fleurs en exigent plus que la généralité des plantes à feuillage ornemental. C'est donc en se basant sur ce principe que l'on fera la distribution des plantes. Loin des fenêtres, dans les coins où la lumière est diffuse, vous placerez les espèces robustes, à tissus durs, à feuilles coriaces (*Palmiers*, *Ficus*, *Aspidistra*, etc.)

Les tablettes des fenêtres, ou tout au moins les gradins avoisinant celles-ci, seront réservés aux essences délicates, aux plantes à tissus tendres, aux plantes à fleurs (*Geraniums*, *Pétunias*, *Héliotropes*, etc.) et à certaines plantes à feuillages (*Coleus*, etc.).

La tablette des fenêtres exposées au nord, au nord-est ou au nord-ouest, conviennent très bien pour les *Fougères* en général, les *Araucaria*, certaines plantes à fleurs réfractaires à la lumière vive du soleil, *Begonia bulbeux*, également les *Bégonia rex*, les *Fuchsia*, les *Hortensia*, etc.). Dans les vestibules et les corridors les plantes sont souvent exposées aux courants d'air, aussi choisira-t-on des espèces très résistantes, telles que les *Lauriers-roses*, qui préfèrent cependant les situations très ensoleillées, les *Buis*, les *Aucuba*, etc.



Les gradins droits ou demi-circulaires sont d'un emploi fréquent. On peut y placer beaucoup de plantes dans de bonnes conditions ; la plupart des espèces y donneront de bons résultats, si elles sont placées devant les fenêtres.

Les jardinières sont d'un emploi fréquent dans les appartements. Suivant la façon dont elles sont construites, elles servent à l'ornementation des fenêtres, des tablettes de cheminées, des paliers, des escaliers, etc. Leur composition variera donc suivant les lieux où elles seront placées ; on s'inspirera de ce qui a été dit.

L'intérieur des jardinières doit être aménagé de façon à pouvoir y installer une caisse en zinc, dans laquelle on place les plantes, soit en pot, soit hors pot. Le fond des caisses devra toujours être bien drainé et percé de plusieurs trous pour faciliter l'écoulement des eaux. Afin d'éviter que cette eau ne s'écoule sur le plancher, on pourrait installer un petit robinet ou placer un bouchon à chaque trou. Après chaque arrosage, on ouvre les robinets et on recueille l'eau dans un vase. L'amateur peut aussi transporter ses bacs au dehors, arroser ensuite les plantes et ne les rentrer que lorsque toute l'eau surabondante s'est écoulée. De toute façon, dit la *Tribune Horticole*, il faut que l'excédent d'eau puisse s'échapper

Nous avons dit plus haut que l'amateur avait le choix de mettre les plantes dans les jardinières soit avec pot, soit en pleine terre. Nous donnerons la préférence au dernier procédé, pour autant qu'on dispose de plantes pouvant rester un laps de temps

plus ou moins long dans les appartements. On obtient ainsi de meilleurs résultats, car l'humidité est plus égale et plus facile à conserver. Nous croyons inutile de faire observer qu'il faut, autant que possible, associer les plantes exigeant les mêmes soins, la même quantité de lumière et le même degré d'humidité. Les arrosements seront toujours faits avec modération.

L'aménagement des plantes dans une corbeille est un libre champ ouvert à l'imagination et au bon goût des amateurs. Nos dames en connaissent assez sur ce rapport pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister. Mais pourtant, au nom du ciel et du goût, qu'on renonce donc à « orner » de rubans certaines plantes!

CORRESPONDANCE

Tilff, le 17 Février 1908.

Monsieur,

Après lecture des numéros 1 et 2 de votre si intéressant journal (1), je me permets de vous soumettre un cas d'intérêt général, pour les localités du genre de Tilff surtout, dont je me permets de vous expédier quelques cartes-vues (2), qui vous feront saisir immédiatement l'inconvénient de notre si belle situation.

Ainsi que vous le verrez, Tilff est traversé par l'Ourthe dans toute sa longueur. En outre, dans les temps de forte pluie, les eaux descendent des hauteurs en s'infiltrant dans la terre et viennent inonder nos caves, de concert avec l'Ourthe, dont les eaux s'infiltrent de la même façon pour peu que la crue soit forte, ce qui est assez fréquent. Bref, la plupart de mes concitoyens, dont beaucoup ont des caves d'une hauteur de 1m70 à peine sont gratifiés de 50, 60, 70 centimètres d'eau dans leurs caves pendant souvent plusieurs mois chaque année.

Si je vous dis que l'on fait une moyenne de 20 constructions chaque année à Tilff, vous comprendrez facilement les grands ennuis occasionnés par ces infiltrations. Et comme je compte faire bâtir prochainement, je me permets de vous soumettre ce cas, en faisant appel a l'expérience de vos collaborateurs, dont l'un d'eux pourrait peut-être traiter cette question dans un de vos prochains numéros.

On m'avait fortement conseillé de faire mes fondations complètement en *béton*, mais est-ce vraiment pratique ? Espérant, etc.

Paul PONCELET
à Tilff-lez-Liège.

Construction de bâtiments sur sol exposé aux inondations périodiques.

Les fondations seront faites soit en briques, soit en mœllons, soit en béton au mortier ordinaire.

On construira dans les angles des caves et dégagements composant le sous-sol, des cheminées en maçonneries dont les dimensions varieront suivant les dimensions des places et qui pour les constructions ordinaires auront vingt centimètres de largeur intérieure et une brique comme épaisseur des parois ;

Ces cheminées seront établies sur le sol même et bien reliées aux murs contre lesquels elles seront construites : elles seront montées à une hauteur un peu supérieure au niveau des plus hautes eaux et seront cimentées intérieurement, leur orifice supérieur sera libre. Le sol des caves et dégagement sera bien égalisé et recouvert d'une couche de béton au ciment de vingt à trente centimètres d'épaisseur, puis ce béton, les murs des baies des portes et la face extérieure des cheminées seront cimentées à la hauteur des dites cheminées.

L'établissement de ces cheminées permettra aux eaux d'infiltrations de s'accumuler et d'atteindre dans le bâtiment le niveau des eaux extérieures, et de diminuer de ce fait la pression exercée par les dites eaux sur le pavement des caves.

Une bonne précaution à prendre pour éviter l'humidité des murs serait de couvrir ceux-ci au niveau de l'orifice supérieur des cheminées d'une couche de feutre asphaltique.

(1) Trop aimable.
(2) Merci nous les utiliserons.

Monsieur le Directeur,

Puisque vous permettez à vos lecteurs de vous adresser soit leurs critiques, soit leurs désirata, je vous prie de m'accorder votre bienveillante attention.

Comme beaucoup de personnes dans ma condition, je rêve de posséder mon « home » non pas une maison luxueuse à façade criarde, mais une habitation simple et confortable entourée d'un petit jardin, sans luxe et sans *tape à l'œil*.

Or, personne ne s'occupe de grouper aux environs de Bruxelles, à l'instar de ce Port-Sunlight, par exemple, dont vous parliez l'autre jour, des petits cottages à la portée des bourses de la petite bourgeoisie.

Une société créée il y a environ 5 ans, mais disparue depuis, avait projeté de mettre cette idée à exécution. Elle n'a pas réussi, faute de persévérance des personnes placées à sa tête, je suppose.

Ne vous serait-il pas possible de poursuivre cette combinaison ?

Je suis certain que vous parviendrez à réunir très rapidement bon nombre de personnes qui achèteraient en commun 1 ou 2 hectares en dehors des faubourgs, non le long des grandes voies de communication en usage ou projetées, terrain qui coûterait relativement bon marché, grouper là des cottages au milieu de jardinets bordés de haies.

Bientôt, vous auriez les tramways qui pouraient prolonger leurs lignes, vu que 30, 40 personnes devraient se rendre en ville journellement.

On a fait cela à l'étranger, pourquoi ne pourrait on le faire en Belgique ?

Je vous présente, Monsieur, mes salutations très empressées.

OCT. GHEURY.

Nous allons nous occuper, cher correspondant, de relever cette société, dont M. Didier, directeur du *Cottage* avait pris l'initiative, et qui est morte avec cette revue.

Une idée. Si vous vous joigniez à nous pour reprendre cette idée ? Veuillez vous mettre en rapport s. v. p. avec M. J Bary, notre rédacteur en chef.

Merci de votre franchise, cher Monsieur Van S... Votre lettre nous laisse fort à l'aise et nous donne l'occasion de nous expliquer catégoriquement. Notre revue n'est l'organe d'aucune société, d'aucune « combinaison » financière ou autre ; ni l'organe officieux, ni l'organe officiel.

Mais pour donner, à trois francs par an, une revue comme celle-ci, il faut faire appel aux ressources de la publicité commerciale Le *Home* a simplement un mur d'affiches. Si vous voulez y coller une réclame, soyez le bienvenu.

La preuve évidente que le *Home* n'est l'organe de personne, c'est qu'après avoir parlé de la *Compagnie Générale Hyp thécaire*, il a exposé l'histoire et le mécanisme de l'*Union Hypothécaire*; qu'il parle aujourd'hui de la *Prévoyance*, une autre coopérative, et que ce n'est pas fini.

Merci, d'ailleurs, de vos amicales observations J. B.

LA PAGE DE MADAME

Conseils pratiques

Parfums de grandes dames. — Il ne manque pas de femmes qui, ayant une prédilection marquée pour les parfums, se font une raison de s'en passer par économie.

Les reines ne sont pas obligées d'avoir ces scrupules, aussi,elles ne se privent pas de satisfaire cette fantaisie coûteuse. La tsarine dépense cent mille francs de parfums par an ; l'essence de violette est son odeur favorite et pendant plusieurs semaines, au commencement du printemps, on peut voir, à Grasse, des centaines de femmes qui cueillent l'humble fleurette dont l'arome délicat servira à fabriquer l'essence renommée.

L'impératrice d'Allemagne donne ses préférences à un savon au spermaceti (blanc de baleine) qui possède une odeur rafraîchissante. La reine d'Angleterre aime l'eau de lavande, et la reine-mère d'Espagne s'en tient à l'eau de Cologne. Wilhelmine verse un litre de la même essence, tous les matins, dans son bain ; elle fait une consommation prodigieuse d'eau de rose.

***

La maison bien tenue. — La propreté est la parure d'un logis, c'est un précepte que toute maîtresse de maison doit savoir mettre en pratique. Une maison bien tenue, même lorsqu'elle est très simple, a toujours un air élégant.

Un mari revient avec bonheur au foyer ordonné et propre et il y demeure avec plaisir.

Les cretonnes se nettoient avec de l'eau contenant de l'ammoniaque, le velours et la peluche sont brossés avec une brosse légèrement dure, la soie brochée est essuyée à l'aide d'un morceau de drap hors d'usage.

La pièce étant entièrement dégarnie, on la balayera soigneusement avec un balai garni d'un linge humide, sous tous les gros meubles fixes.

On évitera partout les coups de balai violents et rapides ; il faut pousser doucement la poussière et les nombreux moutons ramenés par ce balayage savant et hygiénique.

Il n'est personne aujourd'hui qui ignore la théorie microbienne, mais cependant il faut reconnaître que les nécessités pratiques qui en découlent ne sont pas encore entrées dans les mœurs. Or, il faut bien se pénétrer de l'idée de lutter contre l'infection, c'est d'arriver trop tard.

Prévenir les maladies, tel doit être le but de la désinfection bien comprise.

Tout s'infecte dans les habitations au bout d'un certain temps d'occupation par le seul fait de nos déchets organiques ; ceux de notre vie matérielle, ceux même que l'atmosphère charrie perpétuellement se fixent sur les murailles, sur les planchers et les tentures des maisons. Nous l'avons nommé : la poussière, notre ennemie de chaque jour.

N'époussetez pas ! avez-vous jamais réfléchi à quoi peut bien servir un plumeau ? avez-vous fait quelquefois attention à l'effet obtenu par cet instrument stupide ? non.

Regardez la ménagère le promener en tous sens sur ses tableaux, ses chaises, son buffet, tapoter avec ses rideaux, que fait-elle ? Elle déplace tout simplement la poussière, la fait remuer, en avale une partie, en fait absorber une autre aux enfants qui se trouvent à côté d'elle, et le reste se pose où il veut en attendant qu'elle recommence le même manège le lendemain. Il est plus simple et plus pratique de promener un torchon à peine humide sur les parties poussiéreuses.

Il existe aujourd'hui des encaustiques hydrofuges et antiseptiques qui remplacent avantageusement la cire. Le parquet doit en être recouvert comme de l'encaustique ordinaire, on laisse sécher une demi-heure, on frotte et il devient aussi brillant que n'importe quel autre parquet. Pour l'entretenir il n'y a qu'à passer tous les jours un chiffon humide, puis à balayer, grâce à cet enduit aucune poussière ne se soulèvera plus, et l'on trouvera au bout du balai de petits conglomérats formés de toutes les saletés et qu'il n'y a plus qu'à jeter sans danger pour les bronches.

***

Recette pour le linge. — Pour rendre le linge bien blanc on se sert du borax purifié. On prend pour trente litres d'eau une poignée de poudre de borax. Pour la fine lingerie, comme les rideaux, les dentelles, on peut prendre une dose plus grande. Le borax comme le sel de soude doit être délayé dans un peu d'eau chaude, avant d'être ajouté auprès de l'eau de lessive. Il n'abîme pas le linge, il rend l'eau la plus dure très douce et on réalise une grande économie de savon.

Le linge de la Hollande, lequel est reconnu pour sa propreté et sa blancheur, donne une preuve de l'excellence de cette recette. Et dans ce pays on ne se sert jamais de sel de soude, par contre toujours du borax.

***

Nettoyage des dentelles blanches. — Voici un moyen excellent pour redonner aux dentelles leur blancheur primitive.

Vous repassez votre dentelle, c'est-à-dire que vous la revoyez pour la repriser, s'il est besoin, puis vous la mettez en rouleau dans un petit sac de toile neuve que vous laissez pendant vingt-quatre heures dans un bain d'eau de savon tiède dans lequel vous aurez mis dissoudre une petite pierre de cristaux, vous replacez au bout de ce temps pour le rincer dans l'eau tiède, puis vous le passez dans de l'eau légèrement amidonnée.

Vous sortez alors votre dentelle du sac et vous l'épinglez sur une planche recouverte d'un linge blanc, et vous mettez sécher « au soleil », et le séchage opéré, il ne vous reste qu'à enlever les épingles ; votre dentelle sera ferme, blanche et aura l'apparence du neuf.

Première année, n° 4 | 40 centimes le numéro | 15 avril 1908

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an | Rédacteur en chef : J. BARY, Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883) | Administrateur : L. LONNOY, Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352) | Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Architecture de fantaisie : le futur Bruxelles. — Informations. — Quelques villas et maisons de campagne. — L'art et le bon goût dans le Home : l'ameublement ; l'école de Courtrai. — Réformes à faire : habitations ouvrières, une critique des comités de patronage. — Une enquête. — Pour se bâtir une maison. — Echos. — Vers l'idéal ! — Habitations à bon marché. — A bas les baraques. Réformes projetées en faveur de la propriété. — Le jardin. — Conseils pratiques. — Petits conseils. — La page de Madame : recettes utiles ; recettes de cuisine ; causerie du docteur. — Variétés littéraires : Dégustation.

Architecture de fantaisie

LE FUTUR BRUXELLES

Voici ce qu'un de nos littérateurs les plus distingués, les plus fins, M. Louis Dumont-Wilden, écrivait l'autre jour dans un journal de Bruxelles.

Nos architectes veulent-ils lui répondre, engager ici une polémique? Nos colonnes leur sont ouvertes. Ce serait tout profit pour les uns et les autres et peut-être la lumière jaillirait-elle de la discussion.

Nous sommes habitués, depuis de longues années, à voir Bruxelles en démolition. Pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir vu la ville sans palissades, sans gravats, sans tranches. Il serait absurde de s'en plaindre trop amèrement : ces transformations incessantes sont le signe de notre prospérité. Elles ne sont pas près de finir, et les grands travaux en cours ou en projet, l'Exposition, la Gare Centrale, le Mont des Arts, le quartier Maritime ont déterminé dans toute la ville une fièvre d'expropriation qui fait passer d'innombrables citoyens de l'espoir à la déception et de la déception à l'espoir, car il est entendu que tout exproprié doit faire «une bonne affaire». Cela fait régner tout autour de nous une inquiétude qui n'est pas sans nuire aux affaires et que partagent les commerçants, fort empêchés de trouver des locaux nouveaux, et les amoureux de leur ville, que tant de remaniements rendent anxieux au sujet de l'aspect futur de Bruxelles.

Il est certain que, dans dix ans d'ici, la vieille cité ne ressemblera plus elle-même. Le Bruxelles de demain sera certainement beaucoup plus luxueux que le Bruxelles cordial et pittoresque que nous avons connu. Sera-ce la ville idéale qu'on nous promet? Ces rues nouvelles, ces quartiers nouveaux auront-ils les charmes de ceux auxquels nous étions habitués? Je n'en suis pas bien sûr. Les agglomérations suburbaines que nous avons vues se construire me mettent en défiance. Elles sont aérées, propres, confortables, mais d'une esthétique médiocre.

Les constructions qui se sont élevées ces dernières années dans l'extrême faubourg et partout où les architectes et les propriétaires ont pu se livrer à leur fantaisie sont assez inquiétantes, en effet. Les fameuses maisonnettes de la banlieue parisienne, le château fort de Tom Lévis, décrit par Daudet dans *Les Rois en exil*, sont des chefs-d'œuvre de bon goût auprès de certaines villas bruxelloises. Sous prétexte d'originalité et de modernisme, des architectes ignorants, brouillent les styles, décorent des loggias Renaissance de boucles « esthétiques », les surmontent de créneaux romantiques, agrémentent le tout de clochetons à la flamande.

C'est une débauche de petits coins, de bretèches minuscules, de windows à l'anglaise, de pignons flamands, de porches normands. Des demeures grandes comme des maisons de poupée cherchent à imiter le château de Chambord ; d'autres semblent tenir à la fois du bungalow, de la forteresse et de la croquante. Dans la fraîche verdure de ce beau pays brabançon, elles piquent les notes désagréables de leurs briques multicolores, de leurs céramiques prétentieuses et de leurs girouettes d'un or trop neuf ; elles ont l'air posées dans le paysage comme ces constructions en carton découpé dont s'amusent les petits enfants.

Il faut bien reconnatre que le modern-style est en partie responsable de ces erreurs esthétiques. La banalité des vieux styles sauvait les architectes de la prétention. N'importe quel élève d'académie, guidé par des règles immuables, pouvait construire un pavillon Louis XVI, d'une honnête médiocrité. Maintenant que sous prétexte de renouveler l'art, on les abandonne à leur inspiration, ils peuvent faire état de leur ignorance, et se glorifier d'un manque de goût qui passe auprès de certaines personnes pour de l'originalité. Un artiste comme Horta cherche des règles nouvelles : qu'il se laisse aller à sa fantaisie naturelle, rien de mieux ; il nous donnera des œuvres remarquables : ses erreurs mêmes seront intéressantes. Mais que des ignorants, croyant l'imiter, affectent de mépriser toute règle, ils ne nous donneront que des choses incohérentes, à moins qu'ils ne nous présentent la caricature odieuse de l'art dont ils ont cru adopter les principes révolutionnaires. Les villas modern-style de la banlieue et les maisons neuves des faubourgs en sont la preuve douloureuse. Ces malheureuses tentatives font, au surplus, un tort considérable à l'architecture nouvelle ; elles en dégoûtent les gens délicats et de sentiment raffiné, aussi bien que les gens de bon sens.

Je sais des propriétaires qui se sentaient de la sympathie pour l'architecture moderne, mais qui ne se sont pas moins fait construire des demeures classiques, de peur qu'on ne les confonde avec tel ou tel épicier enrichi qui se fit élever un très somptueux palais en style pieuvre.

Aussi bien cette orgie de construction baroques vaut-elle une précieuse leçon.

Elle montre clairement aux jeunes architectes qu'ils ne doivent pas se risquer à chercher l'originalité dans les voies nouvelles avant de posséder un métier très sûr s'ils ne veulent se couvrir du ridicule intense dont on a gratifié les maisons incohérentes qui peuplent de cottages chimériques certains coins des environs de Paris.

Dans la banlieue, dans la vraie banlieue, l'horreur de ces fantaisies est palliée dans une certaine mesure par le cadre de verdure où elles sont situées. Mais dans les quartiers urbains, leurs disparates violents, les incohérences de leur style à la fois pauvre et prétentieux sont d'un effet vraiment déplorable. Certaines rues nouvelles où se mèlent tous les styles exhalent un ennui morne, et donnent l'impression navrante de l'échec irrémédiable de toutes les dernières tentatives architecturales.

Cette laideur de nos quartiers neufs tient en partie à des causes générales, en partie à des causes particulières. Elle est, d'une part, le produit de l'incohérence architecturale qui règne dans l'Europe entière ; de l'autre, le produit de nos mœurs.

La Belgique, quelque rapide qu'aient été ses progrès économiques, est un pays de revenus moyens, et Bruxelles, capitale administrative, sans grande industrie déterminée, est demeurée, grâce à la vie confortable et bon marché qu'on y mène, le paradis des petits bourgeois.

Les habitudes ancestrales et l'individualisme national font que chacun y désire avoir sa maison ; de sorte que, tout autour du noyau central constitué par la commune de Bruxelles même, la récente prospérité du pays a groupé ces vastes quartiers de petites maisons, agréables et claires, mais si mesquines d'architecture et de proportions. Cet aspect de propriété cossue domine la vision qu'un étranger — touriste rapide — emportera de Bruxelles s'y retrouve assurément, mais singulièrement rapetissé et appauvri : ce sont d'interminables rues bordées de petites demeures aimables et bien lavées, où l'on sent que l'existence doit être aisée, mais qui donnent un avant-goût de cette société rectiligne et satisfaite que certains entrevoient dans leur utopie. Or, n'est-il pas à craindre que les faubourgs « petits bourgeois » ne nous donnent l'image de ces quartiers neufs qui doivent prochainement s'élever sur les ruines de notre vieille ville flamande à jamais disparue. Ce serait d'autant plus déplorable que l'incohérence de l'architecture qu'on nous donne généralement en manière de style nouveau serait singulièrement aggravée si on l'appliquait aux immenses « maisons de rapport » que nécessite l'organisation de la vie dans une grande ville. On peut en voir des exemples à Berlin, à Hambourg, à Anvers et même à Paris. Car les solides traditions de l'art français commencent à s'effriter aussi. Ces cubes de pierre et de fer où l'humanité moderne loge à la nuit ne se peuvent supporter que s'ils se dissimulent dans un ensemble et ne prétendent pas à l'originalité.

Espérons que les architectes qui bâtiront le Bruxelles nouveau auront la sagesse de le comprendre.

L. Dumont-Wilden.

INFORMATIONS

Bravo, M. l'Echevin. — Une idée heureuse de M. l'échevin Lemonnier, à propos des logements ouvriers que l'on se propose d'élever rue Haute.

Ces logements seraient meublés de meubles spéciaux. Le foyer, par exemple, ferait partie intégrante du « home », comme cela se pratique beaucoup en Angleterre. De même les appareils d'éclairage.

M. Lemonnier se propose même d'aller plus loin. Il examine la possibilité de garnir ces logements de lits en fer, d'armoires spéciales, d'une esthétique appropriée à l'appartement.

On ne pourrait s'inspirer de meilleurs sentiments envers la classe pauvre, à qui manque surtout dans les grandes villes, le goût du foyer, et pour cause.

* * *

Cités-jardins. — La Société qui s'était formée il y a quelques années en vue de la création d'une cité-jardin aux environs de Bruxelles n'est nullement en désagrégation, ainsi que l'aurait pu faire supposer le silence assez long qui s'est fait autour d'elle.

A la vérité, les promoteurs de cette excellente entreprise n'ont rien perdu de leur conviction ni de leur ardeur première.

Si la Société n'a pu se manifester davantage c'est par suite d'un choix malheureux et de circonstances indépendantes de sa volonté.

Nous croyons savoir que, malgré la mauvaise volonté singulière apportée dans cette affaire par une personnalité à la vérité un peu loufoque, la société aura prochainement une assemblé générale dans laquelle les mesures nécessaires seront prises pour assurer la vitalité du cercle.

* * *

Une intéressante initiative. — A l'initiative de M. Gheury, l'un de nos abonnés, un nouveau cercle vient de se former sous le titre « Le Home ».

Le but de ce groupe est de bâtir en commun.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'élever une série de maisons à front de rue et en rang d'oignons. D'autres part, les promoteurs n'ont pas en vue la création, toujours compliquée, d'une cité-jardin.

Ils veulent simplement réunir un certain nombre de personnes, désireuses de se créer un home pittoresque, intime, confortable, pas trop cher, situé à proximité d'une ligne de tram.

Il ne s'agit pas de s'exiler à trois lieues de Bruxelles, au milieu des champs et de bâtir une cité idéale. Non. Les membres du « Home » — car les promoteurs ont pris pour mot de ralliement le titre de cette revue — veulent simplement acheter, en un coin de Bruxelles encore accessible, l'espace nécessaire pour bâtir en commun dix ou quinze villas, et même davantage, au gré des membres.

On s'entendra seulement pour ne point élever de murailles, par exemple, pour imposer certaines règles d'esthétique, d'hygiène à ses voisins comme à soi-même.

Et cela pourrait aboutir, très rapidement, à un résultat sérieux, car les promoteurs ont déjà plusieurs terrains en vue.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. Gheury, 29, rue du Persil, où à notre rédacteur en chef.

Quelques villas et maisons de campagne.



Hastière, par delà. — Jolie villa moderne, située sur la rive droite de la Meuse, dans le pré et verger dit « des avocats » (25 hect.). Le jardin compte 16 ares environ, renferme une dizaine de pommiers vieux de 35 années. Exposition très salubre, à 100 mètres de la Meuse.



Ottignies, Parc de l'Etoile, Villa Déodora.



Ottignies, Parc de l'Etoile, Villa Baudouin.



Leuze. — Campagne avec très joli parc de 1 hectare emmuraillé, serre à vignes, écurie-remise, chenil, conciergerie et dépendances.



Waulsort s/Meuse (près Dinant). — **Villa Les Chênes.** Magnifique villa, style anglais de construction récente.



Lustin. — **Villa des Frênes**, construite sur un terrain spacieux dominant la vallée de la Meuse.



Strée (province de Hainaut), sur la route de Beaumont à Charleroi, campagne paisible.

L'art et le bon goût dans le Home

—

L'AMEUBLEMENT — L'ECOLE DE COURTRAI

Je demandais à Victor Aecke, le fabricant de meubles, ce qui l'avait déterminé à donner à son talent une orientation apparemment opposée à l'impulsion reçue.

« Il faut être de son temps, me répondit-il simplement. J'éprouve toujours une grande satisfaction à examiner un vieux meuble gothique, car on y trouve toujours quelque chose à apprendre; mais nous ne vivons plus comme de ces temps-là et il faut faire des meubles pour les besoins qui sont les nôtres. Notre mobilier comporte tant de pièces qu'on ne connaissait pas autrefois ou qu'on utilisait différemment! Un lavabo, par exemple, un bureau ou une bibliothèque ne sont plus dans nos maisons ce qu'ils étaient dans les abbayes.

» Et puis il faut travailler économiquement; les machines sont faites pour s'en servir. A refaire de l'ancien dans les conditions actuelles, on noue difficilement les deux bouts de l'année. »

Cette réflexion, pour n'être point d'ordre esthétique. n'en a pas moins sa valeur. Le client n'est qu'exceptionnellement archéologue et s'il demande parfois du style, il exige toujours du confort, généralement de l'économie.

Rien ne fait mieux valoir les tonalités vigoureuses des émaux de Laigniel que la patine artificielle du chêne. Sans prétendre au vieux, les Courtraisiens se sont montrés raffinés; ils ont reussi à enlever au mobilier cette impression de trop neuf qui détruit l'intime sensation du home. Nous sommes loin de ces teintures vertes ou violacées des mobiliers esthétiques dont le moindre défaut n'est pas de révéler bientôt l'inconsistance de l'aniline. L'idée de substituer à la teinte naturelle des bois une coloration qui leur laisse cependant tous les agréments de leur texture et accentue même le jeu capricieux des fibres n'est peut-être pas neuve, mais il y a lieu de blâmer, à cause de ses défauts techniques, la teinture à l'aniline, dont on a abusé. Il convientd'opposer à cette esthétique de pacotille l'emploi judicieux des mordants tel qu'il est pratiqué par les Aecke et les De Coene.

Ce dernier a même poussé plus loin la recherche du coloris dans le mobilier. Il peint les fonds sur lesquels se détache plus précieuse une sculpture délicate parfois rehaussée d'or.

On peut apprécier individuellement la fabrication d'un meuble, mais celui-ci ne produira pleinement son effet que dans le cadre pour lequel il a été conçu. Cela est surtout vrai du mobilier dans lequel l'élément couleur intervient pour une part de la décoration.

Chez les artistes courtraisiens, la couleur peinte, patinée, incrustée, intervient largement. Elle est vi-

goureuse, solide; elle est bien flamande. Je ne saurais mieux la caractériser qu'en l'opposant à la palette sucrée des décorateurs français.

Sans doute, les tonalités délicates, fondantes de ces derniers, ont leur mérite et leur charme, mais encore convient-il de ne point renoncer pour elles à nos bonnes traditions. D'autant plus qu'appliquée à l'art nouveau, l'importation française nous a procuré ces avatars de Louis XV que le Bruxellois dénomme « style anguille » et qu'une revue parisienne qualifiait d' « erreur belge ».

Erreur, certes. Mais les Courtraisiens prouvent qu'elle n'est point nationale, tandis qu'elle persiste dans les modèles qui viennent d'outre-Quiévrain.

Le *De gustibus et coloribus non est disputandum* est un vieux cliché qu'un contradicteur trouvera peut-être opportun de me rappeler ici.

Cette observation n'a jamais apporté au débat une bien grande lumière. Tout au fond cependant elle cèle une vérité que les chercheurs d'art ne doivent point perdre de vue.

Le bon goût est un; mais il y a dans le goût des nuances qui tiennent au tempérament, et la fabrication, comme la critique, doit tenir compte des préférences ataviques. Les influences traditionnelles ne peuvent être heurtées violemment.

L'échec prévu du mobilier et de la décoration dits esthétiques en pays flamand est dû certainement à ce fait qu'ils vont à l'encontre du bon goût et de la logique; mais nous en serons plus tôt débarrassés que nos voisins du Midi parce que ces formes tourmentées n'ont pas d'antécédents dans notre art national.

Les Courtraisiens tendent à dégager la caractéristique flamande de toutes les sources étrangères où leur inspiration a dû forcément s'alimenter.

Ils ont vu les meubles anglais; ils n'ignorent pas le mouvement d'art moderne d'outre-Moerdyck ni d'au delà du Rhin. Ils leur ont laissé toutes les trouvailles ou les réminiscences purement locales qui donnent l'estampille de la race. Les points de contact avec les écoles étrangères sont imposés à l'artiste par la technique ou par la similitude des besoins : on ne peut s'imaginer de nouvelles variantes dans les assemblages du bois; les bonnes méthodes sont depuis longtemps trouvées et commandent à la fantaisie du dessinateur. On peut imaginer des meubles nouveaux, on l'a fait; on a même réussi dans la combinaison de plusieurs meubles; mais une chaise sera toujours une chaise; un lavabo, qu'il soit plus ou moins grand, devra toujours répondre aux exigences de sa destination. Or, la destination d'un meuble est la même en Angleterre qu'en Allemagne.

Ce n'est pas dans ces formes essentielles qu'il faut chercher l'originalité. Je dirai même qu'il y a pour le fabricant un devoir de rechercher ce qui, n'importe où, s'est trouvé de perfectionnements dans cet ordre d'idées.

Les Courtraisiens n'y ont point failli; ils ont eux-même ajouté une bonne part à ces conquêtes du confort moderne.

De Wouters de Bouchout.



Stembert-lez Verviers



Châlet d'Avenne
(par Grupont, dans la plus belle partie des Ardennes).



Neeroeteren-Campine. — La Villa peut être louée avec une une petite ferme. prairie avec arbres fruitiers, terrain de culture, le tout d'une contenance de 17 hectares.



Villa « La Chaumine »
à Linkebeek, drève des Fauvettes.



Délicieuse maison de campagne, avenue Normande, à Genval.



Wepion-s/Meuse (près Namur, bords de la Meuse)
Villa des Fleurs.

*Nous devons ces clichés à l'obligeance de M. DEWIES, le distingué Directeur de l'*Office des Propriétaires.*Ils témoignent tout au moins de l'extrême variété que nos architectes déploient dans la construction des villas et des maisons de campagne. Notre but est simplement de donner des exemples à nos lecteurs. Puissent-ils y trouver le « home » de leurs rêves.*



RÉFORMES A FAIRE

HABITATIONS OUVRIÈRES

Une Critique des Comités de Patronage

Le rapport du conseil supérieur d'hygiène publique sur les travaux des comités de patronage des habitations ouvrières pendant l'année dernière attire l'attention du gouvernement sur le travail absorbant concernant les allocations aux vieillards de soixante-cinq ans que la la loi du 10 mai 1900 impose aux dits comités.

« Il n'est pas admissible, dit le rapport, de varier à l'infini les travaux dont on charge un comité dont les membres sont recrutés parmi les personnes qui se signalent par leur dévouement à la chose publique.

» Il est indéniable que la plupart des comités appliquent la plus grande somme de leur activité aux questions des pensions de vieillesse, et il ne serait pas sérieux de prétendre que l'œuvre des habitations ouvrières proprement dite et de l'hygiène n'en souffrent grandement. Les rapports des comités, quand ils sont dressés, ce qui n'est pas toujours le cas, sont là pour affirmer, par des chiffres et des faits, ce que nous avançons. »

Plus loin le rapport ajoute :

« En matière de logements ouvriers et d'hygiène, il semble qu'il y aurait lieu d'accorder aux comités un minimum d'autorité qu'actuellement ils ne possèdent aucunement. Si, dans les grandes villes, l'autorité communale, en la personne du bourgmestre, veille partout à faire disparaître les états de choses anti-hygiéniques que lui signalent les comités de patronage, il n'en est guère de même dans les petites localités, et cela se comprend. Là, le bourgmestre est tenu à beaucoup plus de ménagements envers les propriétaires et même les locataires des logements insalubres. »

Le rapporteur dit encore :

« D'ailleurs, dans la supposition qu'on les rende idéalement salubres, il est certain que la façon d'habiter de la plupart des membres des classes laborieuses, leur ignorance totale des lois impérieuses de l'hygiène, rendraient en un temps plus ou moins rapproché, beaucoup de ces habitations insalubres.

» Il ne suffit pas de créer de bonnes et saines demeures pour les ouvriers ; il faut, en outre, une surveillance constante et fort sévère sur la manière dont ces logements sont habités, et beaucoup de bourgmestres des communes rurales, et même de petites villes, sont heureux de l'intervention des comités de patronage et d'autres commissions locales d'hygiène pour faire cesser des situations qu'eux-mêmes ne se trouvent pas en mesure de réprimer.

» C'est pourquoi, il semble indispensable d'attribuer aux comités de patronage un pouvoir d'intervention plus efficace que celui dont ils sont investis. Certes, cette question de l'intervention de l'autorité dans l'hygiène privée est extrêmement difficile et délicate; mais rien n'empêche de s'en tenir à l'hygiène publique, car les enquêtes auxquelles se sont livrés les comités des grandes villes ont notamment révélé des situations qui appellent d'impérieux remèdes, même au prix des plus grands sacrifices. Les comités de patronages ont plus d'indépendance et plus de facilité d'intervention que les autorités élues, avec lesquelles, le plus souvent, elles devraient agir de concert.

» Il est donc temps, nous semble-t-il, que la loi sanitaire élaborée par le gouvernement puisse être discutée au Parlement et viennent apporter une heureuse modification à la situation que maintes fois nous avons signalée. »

UNE ENQUÊTE

Tout le dernier rapport du comité central fourmille de constatations intéressantes toujours, émouvantes souvent, et quelquefois terribles. Nous en détachons quelques bribes, suffisamment éloquentes, croyons-nous, et à des titres divers:

BRUXELLES.

Le Comité de patronage de la ville de Bruxelles poursuit activement son enquête sur l'état des logements occupés par la classe laborieuse de la capitale.

Les statistiques dressés à la fin de l'année 1906 se rapportent à un total de 2,287 maisons ouvrières, comprenant 9,117 chambres, habitées par 5,108 ménages, formant une population de 20,074 habitants.

FONTAINE-L'EVEQUE ET SENEFFE

Près de six mille familles des cantons de Fontaine-l'Evêque et Seneffe sont propriétaires de leur home. Mais il faut bien l'avouer, le plus grand nombre n'ont pas eu l'heureuse inspiration d'emprunter le capital qui leur manquait à une société de crédit reconnue par la Caisse d'épargne; elle se sont adressées à des particuliers qui leur ont réclamé une annuité plus élevée, sans fournir les avantages de l'assurance-vie et sans veiller aux conditions hygiéniques de l'immeuble.

Les maisons construites avec l'intervention des sociétés de crédit se trouvent généralement dans de bonnes conditions d'hygiène: les places, bien éclairées, bien aérées, ont un cube d'air suffisant pour le nombre de personnes qui les occupent et l'écoulement des eaux de ménage est soigneusement assuré.

Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi dans les maisons construites avec des capitaux empruntés aux particuliers.

A ATH

Malgré des résultats satisfaisants, malgré tout le bien que produit la loi de 1889, il reste beaucoup à faire dans le sens d'une participation plus grande aux avantages que procure cette loi. Maintes fois, ces Sociétés ont été obligées d'écarter des personnes aussi dignes d'intérêt que l'ouvrier, à cause des limites fixées par la Caisse d'Epargne, comme montant maximum des opérations de prêt. Il s'agissait de petits employés, qui, en réalité travaillent comme les ouvriers pour un patron; de petits patrons cordonniers, tailleurs, menuisiers, peintres et tant d'autres qui, quoique travaillant directement pour le consommateur, ne se trouvent néanmoins pas dans des conditions de bien-être supérieur à celles de beaucoup d'ouvriers; il en est encore ainsi des ouvriers dont la femme ou les enfants exercent un petit commerce afin d'augmenter quelque peu les ressources de la famille.

Il sera donné satisfaction à ce désidératum par le vote du projet de loi sur les petites propriétés, projet actuellement à l'ordre du jour de la Chambre des Représentants.

GAND

L'enquête résultant de l'envoi d'un questionnaire a porté sur 1,161 familles. Parmi elles, 261 ne disposent que d'une chambre à coucher, 646 de deux, et 254 de plus de deux. 1120 personnes ont une chambre à coucher trop petite: une de ces chambres avait 50 mètres cubes pour onze personnes.

BASTOGNE

Certains propriétaires de masures branlantes et infectes qui louent ces tristes taudis à des malheureux, sont tout particulièrement répréhensibles. Plusieurs exemples sont donnés et sont véritablement incroyables; on signale notamment des masures sans air et sans lumière, composées de deux places et de deux mansardes, occupées par une dizaine de personnes, — parents avec sept à huit enfants des deux sexes, — dont l'âge atteint jusque 17 et 18 ans. Inutile de dire que l'aspect de ces enfants rachitiques est navrant.

Et dire qu'un bourgmestre ayant eu le courage de faire fermer l'une de ces demeures, véritable foyer d'insalubrité, s'est vu en butte à la désapprobation du conseil communal, qui s'est montré hostile aux actes du bourgmestre à propos de tout, rendant la situation encore plus intolérable.

Voilà donc ceux qui devraient montrer l'exemple

qui sont les premiers à montrer une hostilité farouche à tout progrès, même simplement matériel.

La visite du Comité a permis cependant de rencontrer des tableaux plus encourageants dans certaines localités. Quelques-unes, comme Bertogne, n'ont guère donné lieu qu'à des constatations satisfaisantes.

Il n'en est pas moins vrai que, même dans les maisons construites par le Foyer ardennais, on rencontre encore des habitations où, à la demande expresse des occupants, on a réuni directement l'une des places du rez-de-chaussée à l'étable!

Pour ce qui concerne l'hygiène générale de l'arrondissement, il reste encore partout énormément à faire, mais le Comité estime que l'inertie a principalement pour cause le manque de ressources communales. Un vent d'économie à outrance sévit partout sous la poussée des contribuables, et maints locaux communaux, bureaux et écoles, sont dans un état absolument dangereux pour ceux que leurs occupations y amènent.

Il est d'une difficulté inouïe d'introduire la construction d'égouts, ce qui autorise la persistance de traits de mœurs que l'on peut qualifier d'infects.

Toutes ces manifestations d'esprit de mauvaise économie et de routine ont, du reste, été cause d'épidémie, notamment de rougeole, et l'on rencontre même des villes où les médecins envoient leurs malades faire des cures d'air, comme Houffalize, où le conseil communal refuse systématiquement de prendre en considération les procès-verbaux dressés par les agents voyers et autorise les pratiques les plus abjectes.

Les voix de quelques électeurs suffisent à terroriser une administration publique quiconque supprimera les places à fumier et la location d'aisances, perdra son mandat. C'est réglé !

Pour se bâtir une maison

Vous avez étudié, réfléchi, combiné. Vous savez ce que vous voulez.

Il faut choisir votre terrain: question capitale au point de vue de l'emplacement comme au point de vue de la nature du sol. Et ici, je fais un emprunt à l' « Annuaire du Petit Propriétaire », qui résume très clairement ces conditions essentielles.

Emplacement

Il faut autant que possible:

1° choisir un terrain éloigné de tout voisinage insalubre (hôpital, abattoir, cimetière, usine, manufactue, etc.);

2° choisir une bonne situation sous le rapport de la lumière et du soleil; le sud est de beaucoup la meilleure exposition.

Nature du sol.

Le sol devant répondre aux exigences d'une bonne construction, il est utile de s'enquérir de la nature du terrain avant l'achat et de faire procéder au besoin à un sondage. Les couches de terrain doivent présenter une compacité et une résistance suffisantes. Il faut donc choisir un terrain bien *incompressible*, c'est-à-dire un terrain rocheux, sablonneux, pierreux, graveleux ou de terre bien compacte, bien dure, et éviter:

1° de prendre un terrain facilement compressible, c'est-à-dire qui ne présente pas une résitance suffisante, composé de terres végétales, mouvantes, de glaise, de marne, de tourbe;

2° de prendre un terrain, dit de remblai, car ces fondations exigent des travaux supplémentaires et un surcroît de dépense.

Le sol devra être poreux et bien perméable à l'eau et celle-ci doit être potable et bien claire.

Edification de la construction et rôle de l'architecte.

L'acquisition du terrain une fois faite, il faut de suite s'occuper de l'édification de la construction,qui comprend l'*élaboration des plans et devis.*

L'élaboration des plans et devis exigeant des connaisances spéciales, il est matériellement impossible de se passer d'un architecte, à moins que l'on ne soit soi-même un homme du métier.

L'architecte a un rôle prépondérant dans l'édification de la construction; il est spécialement chargé:

1° de concevoir et de rédiger l'avant projet, qui comporte une évaluation sommaire du coût du bâtiment;

2° de reconnaître la nature du sol et de faire, s'il y a lieu, des fouilles ou sondages;

3° de dresser des plans, coupes, dessins de détail et devis. Les plans s'établissent non seulement sur les dimensions du terrain et les dispositions intérieures que l'on désire, mais encore suivant le prix que l'on veut dépenser;

4° de préciser les matériaux à employer,d'en déterminer les formes et dimensions et de rédiger le cahier des charges, qui régit l'entreprise;

5° de la direction des travaux et de constater si l'entrepreneur se conforme aux prescriptions des plans et du cahier des charges;

6° de procéder à la réception des travaux et d'arrêter les acomptes à payer à l'entrepreneur suivant l'avancement des travaux.

Il y a des gens qui portent sur les architectes — comme d'ailleurs sur les journalistes — des jugements téméraires. La vérité, c'est que ces deux professions libres sont encombrées d'individus qui se disent Espagnols et ne sont pas du tout Espagnols, comme on dit dans les *Brigands*, d'Offenbach.

Laissez les imbéciles prendre les *Brigands* au sérieux et choisissez un bon architecte ayant fait des études sérieuses. Et soyez tranquille. Mais surtout n'allez pas vous aviser, pour gagner cent francs, de prendre un « amateur ».

ECHOS

Construction sur les sols humides. — La catégorie de terrains sur lesquels on ne peut fonder sérieusement en aucun cas sont ceux sablonneux compressibles, naturels, remblais (même anciens), sables boulants (imprégnés d'eau), enfin ceux marécageux, glaiseux et tourbeux.

Dans ces conditions, on poussera la fondation jusqu'à l'encontre d'une couche incompressible présentant une épaisseur et une résistance suffisantes pour les constructions qu'elles auront à supporter.

Dans le cas où l'on ne rencontrerait pas à son gré la couche résistante voulue, on consolide les terrains par des pilotis et des puits de béton.

Cependant dans les terrains argileux, glaiseux, les limons, les marnes, on peut, si l'on rencontre une partie sèche, construire des fondations si la couche sèche dépasse trois mètres d'épaisseur.

La résistance de pareils terrains atteint à peine 3 à 4 kilogrammes par centimètre carré, ces chiffres encore varient-ils selon l'état hygrométrique des terres, et ces terrains nécessitent-ils de grands empattements pour éviter les glissements.

* * *

Les fondations sur pilotis. — Ce système consiste dans la pose de pieux en chêne de 0.25 cm. de diamètre, enfoncés au moyen d'une sonnette à déclic ou à tiraudes et autres moyens.

Ces pieux sont ferrés d'un sabot pointu, à leur base, et battus à refus, ensuite on pose un grillage en charpente et sur le tout on a élevé un plancher de madriers sur lequel on édifie la construction.

En vertu de la viscosité et de l'élasticité des terrains argileux, ces terrains se comportent comme des liquides, transmettent les pression en tous sens et s'affaissent plus ou moins selon les charges. De plus, les pilotis tendent à sortir quand on bat les voisins. Il y a lieu dans ce cas de répartir les charges sur de grandes étendues et d'une façon fort égale.

Très souvent il y a lieu d'établir un drainage, soit au moyen de drains (tuyaux en terre cuite, ronds), soit au moyen de petits canaux en maçonnerie semblables à un petit égout et dont le sol est en contre-bas de celui des caves du bâtiment.

Contre une légère humidité, M. Oslet nous enseigne d'enduire le sol des caves, ainsi que les murs jusqu'à vingt centimètres au-dessus du sol du jardin, en ciment, de Portland de 0,04 cm., et composée d'une partie de ciment et partie de sable. Puis un deuxième enduit de 0,03 cm. en même ciment, composé de moitié ciment, moitié sable. Le tout exécuté sur une couche de béton de cailloux lavés et chaux hydraulique de 0.50 cm. d'épaisseur.

On fait également usage de plaques asphaltées faites de carton ou de feutre asphalté et de chanvre bitumé, on pose ces plaques hydrofuges entre la fondation du bâtiment et les murs s'élevant au-dessus. La maçonnerie sous ses plaques doit être soigneusement arasée, bien que la flexibilité de ces plaques s'oppose à ce qu'elles se rompent ou se crevassent.

* * *

La crise de la location à Anvers. — Nous voudrions qu'un patient statisticien doublé d'un péripatéticien frénétique se mît à faire le relevé des appartements et chambres à louer en ce moment à Anvers. S'il trouvait qu'il y en a 5,000, nous ne crierions pas à l'exagération. Cependant, 5,000 pour les 30 ou 35,000 maisons de l'agglomération serait une jolie proportion. En comptant ces appartements et ces chambres à louer à 25 francs par mois en moyenne, ce qui n'est pas une exagération, on arrive au joli chiffre de 1,500,000 francs entièrement perdus annuellement. Nous avons fait connaître les causes de cette crise de location, mais dans ces causes, nous avons omis de citer la principale : l'Anversois préfère vivre dans une maison, quitte à avoir tous les ennuis et les risques de la sous-location que de vivre en appartement. Comme, d'autre part, il veut diminuer les risques de location en augmentant le prix des chambres et appartements qu'il sous-loue, les locataires de ces chambres s'éloignent de plus en plus et louent à leur tour des maisons. Il y a là un cercle vicieux dont les conséquences se feront sentir dans un avenir très rapproché, peut-être immédiatement après la démolition de l'enceinte.

C'est pourquoi nous avons tenu à le noter avec quelque insistance. Les locataires de maisons en seront alors réduits à réclamer contre les exigences des propriétaires, alors qu'eux seuls sont coupables.

Il est intéressant de noter que les locataires vénitiens viennent d'ouvrir un referendum sur la question de savoir s'ils ne réclameraient pas de leurs propriétaires une diminution de 25 p. c. sur leurs loyers.



The Village Inn.

BOU



Holly Grove





Houses, Linden Road.

ILLE



Shops, Maryvale Road.





Village Meeting House.

VERS L'IDÉAL !

Elles semblent naître sous l'impulsion d'une baguette magique, toutes ces constructions neuves qui font à la fois l'étonnement et l'admiration du promeneur et du touriste !

Aux environs des grandes agglomérations comme dans les petites villes, à la plaine comme dans les montagnes, on voit s'élever partout des habitations de formes et de dimensions variées.

Ici, c'est le gîte rustique de l'humble travailleur qui y trouve un repos calme où la paix de l'âme se mêle à la joie du foyer. Là, c'est un cottage simple et coquet dont la présence imprévue ajoute au pittoresque du vallon. Un chalet, aux formes discrètes, mêle au feuillage épais ses volets verts et sa toiture argentée. Plus loin, pimpante et neuve, s'épanouit une superbe villa dont la silhouette gracieuse jette une note souriante dans le site que domine le château aux allures seigneuriales paraissant imposer le respect aux bosquets environnants. La mer même voit son rivage s'orner de nombreuses villas pimpantes qui semblent parcourir la crête des dunes ou se cacher dans les replis des collines.

De toutes parts, surgissent, sous les aspects les plus divers, de multiples constructions, témoins probants de l'activité humaine.

Les causes qui président à ce grand développement sont nombreuses et variées.

L'ère de prospérité générale que nous traversons a particulièrement favorisé, dans toutes les classes de l'organisation sociale, la diffusion des idées de prévoyance et d'économie, sources de bonheur et de bien-être auxquels chacun a le droit de prétendre ici-bas.

Entre autres éléments qui ont favorisé partout le goût du « *home* », vient en premier lieu la création des sociétés pour faciliter la construction ou l'achat de maisons de toute nature.

La propriété n'est plus l'apanage du riche. Le temps est loin où seuls les « *seigneurs* » avaient le droit de *posséder*.

Nous avons évolué depuis, et grâce aux grandes facilités que procurent les sociétés d'habitation, tout le monde peut devenir propriétaire.

Les avantages accordés par ces organismes sont d'autant plus appréciables que les sacrifices personnels sont insignifiants ou parfois nuls. Ils ne dépassent guère, en général, le montant du loyer moyen.

Quelqu'un me contait dernièrement qu'ayant fait l'acquisition d'une maison à un étage par l'entemise d'une société d'habitation, la somme mensuelle à payer de ce chef s'élevait à 43 francs ! Moyennant cette cotisation modique, il deviendra, au bout d'un certain nombre d'années, propriétaire de cette maison dont il a dès à présent l'entière jouissance.

C'est là une véritable aubaine pour celui qui n'a pas eu le bonheur de naître disciple de Crésus.

Le public l'a compris. Les coins les plus reculés subissent l'invasion bienfaisante de ce mouvement intense de la construction qui caractérise si bien notre époque, et qui peut se résumer en ces mots : « *A chacun son home.* »

C'est en effet vers ce noble but que doivent se concentrer tous les efforts du travailleur prévoyant. C'est dans la réalisation de ce projet, rêve aujourd'hui, réalité demain, qu'il trouvera le bonheur, la sécurité et la retraite paisible pour ses vieux jours.

Et n'allez pas croire que c'est là un espoir chimérique ! C'est, bien au contraire, un acheminement vers un meilleur avenir, c'est un commencement d'idéal...

Le perfectionnement de l'habitation, c'est le perfectionnement du bien-être individuel et partant du bien-être social.

L'habitation c'est le miroir de la prospérité d'un pays.

Le bien-être et la joie ne résident guère dans un taudis obscur et malsain où le corps s'anémie et où le moral s'affaiblit. La maison spacieuse, bien éclairée et conditionnée suivant le confort moderne pour vivre heureux, d'un bonheur calme, où l'esprit se plaît et se réconforte, où les générations futures se prépareront d'une façon plus rationnelle à la lutte pour la vie.

Les sociétés nombreuses qui se créent pour la construction ou l'achat des maisons pourront, dans un avenir prochain, revendiquer le droit légitime d'avoir contribué, dans une large mesure, à l'amélioration et au développement du bien-être des classes sociales.

J. G.

HABITATIONS A BON MARCHÉ.

Le Comité permanent des Congrès internationaux des habitations à bon marché, s'est réuni le mois dernier, à Bruxelles, sous la présidence de M O. Lepreux, directeur à la Banque nationale.

De nombreux membres étrangers, venus d'Amérique, de France, d'Italie et des Pays-Bas, assistaient à la séance.

L'ordre du jour comprenait en tout premier l[...] la désignation du lieu et de la date du prochain

Congrès international. Diverses propositions avaient été mises en avant: Rome en 1909, Dresde ou Vienne en 1910, Turin en 1911.

Finalement, après une discussion approfondie, le Comité a accepté l'invitation qui lui était faite de se rendre à Vienne en 1910.

La considération principale qui l'a engagé à tenir en cette ville la prochaine session, c'est qu'en Autriche un mouvement sérieux en faveur de l'amélioration du logement populaire commence à se dessiner. Il y a tout lieu d'espérer que la réunion du Congrès international aura pour effet d'accentuer le mouvement et de mettre à la portée des pouvoirs publics et de l'initiative privée les solutions pratiques de nature à permettre à l'Autriche de profiter de l'expérience des autres nations en ce domaine.

Les questions à porter à l'ordre du jour ont été expressément choisies en vue de ce but à atteindre.

La réunion aura lieu aux vacances de Pentecôte: c'est la meilleure époque pour permettre aux étrangers d'apprécier, comme elles méritent de l'être, les attractions de la capitale de l'Autriche.

Le Comité permanent s'est encore occupé de l'importante question de la sanction pratique à donner aux vœux exprimés dans les Congrès. Il a été décidé qu'il s'entendra avec d'autres organismes similaires pour concerter une action d'ensemble sur les divers parlements et sur l'opinion publique.

A BAS LES BARAQUES.

Les constructions de rapport à quatre étages, hautes et maussades, se multiplient avec une rapidité effrayante dans nos faubourgs, et en particulier dans les quartiers recherchés à cause de la pureté de l'air et du prix abordable des terrains.

Le malheur, c'est que ces bâtiments édifiés par la spéculation sont presque tous dépourvus de jardins et de cours spacieuses. Une sorte d'étroite cheminée où s'ouvrent les multiples fenêtres postérieures et les rangées de W.-C.: c'est tout.

Les hygiénistes sont d'accord depuis longtemps pour dénoncer la défectuosité de ces bâtisses où l'on accumule le plus possible d'existences humaines et où l'air et la lumière n'ont accès que d'un côté, encore à condition qu'elles soient élevées au bord de voies très larges.

Nous demandons une fois de plus si les communes qui autorisent ce genre de bâtisses font leur devoir?

En ville, où le terrain est très cher, on comprend que les autorités chargées de veiller sur la salubrité publique tolèrent la superposition de locaux destinés à servir de magasins, de bureaux plutôt que d'habitations proprement dites.

Mais on s'étonne qu'elles n'assurent pas mieux la circulation de l'air dans les quartiers neufs où de pareilles casernes répandent l'ombre et la tristesse sur tout leur voisinage.

Pourquoi ne pas imposer là un maximum de hauteur et une partie notable de surface non bâtie proportionnelle au nombre d'étages?

Il est plus que temps d'aviser.

Réforme projetée en faveur de la petite propriété.

Pendant la dernière saison, un projet de loi modifiant les droits d'enregistrement et de transcription des actes concernant les petites propriétés a été déposé à la Chambre des Représentants.

Nous souhaitons voir bientôt voter et promulguer cette loi qui aura les meilleurs effets pour le développement des habitations à bon marché.

La transmission des biens dont la valeur vénale est moindre de 10,000 francs est favorisée. L'article 1er du projet dit que pour ces propriétés les droits d'enregistrement et de transcription sont réduits de moitié, pourvu que les acquéreurs ne possèdent pas, après l'acquisition, un ensemble d'immeubles dont la valeur vénale serait supérieure à 10,000 francs. L'article 2 réduit également de moitié le droit d'enregistrement : 1° pour les emprunts et pour les ouvertures de crédit en vue d'une acquisition d'immeuble qui jouirait de la réduction accordée par l'article premier; 2° pour le paiement, avec subrogation, du prix d'une acquisition qui a joui de la restitution accordée par le même article; 3° pour les emprunts et pour les ouvertures de crédit souscrits par des particuliers en vue de l'érection d'une construction, pourvu que l'emprunt ou le crédit ouvert, n'excède pas la somme de 10,000 francs.

L'article 3 exempte de tous droits d'enregistrement les cautionnements et garanties de toute nature, relatifs aux ventes, aux emprunts et aux ouvertures de crédit qui jouissaient de la réduction proposée par les articles 1 et 2, lorsque ces cautionnements et garanties sont insérés dans l'acte.

Les dispositions précitées étendent au profit de tous les citoyens les faveurs fiscales créées sucessivement pour les habitations ouvrières, par la loi du 9 août 1889 et, pour les petites propriétés rurales, par la loi du 21 mai 1892. Sous le régime de la loi nou-

velle, la faveur ne serait plus accordée à raison de la qualité de l'occupant, ni de la nature ou de la destination des biens. Elle s'appliquerait à toute acquisition immobilière faite par des particuliers lorsque la valeur vénale, en pleine prospérité, de l'immeuble acquis, et éventuellement, la valeur d'immeubles déjà possédés par l'acquéreur, ne dépasserait pas 10,000 francs. La même faveur s'appliquerait aussi à tous les emprunts et ouvertures de crédits souscrits soit en vue de pareille acquisition, soit en vue d'élever une construction.

L'article 8 du projet de loi assujettit à un droit d'enregistrement de 0.25 p. c. les actes portant formation de sociétés, adhésion de nouveaux associés, modifications aux statuts et prorogation de sociétés.

Les articles 11 à 16 proposant le dégrèvement des droits d'enregistrement, de transcription et de timbre, en faveur des actes relatifs aux habitations à bon marché, viennent compléter les dispositions en faveur des acquisitions de la petite propriété. L'article 15 réduit de moitié le droit d'enregistrement et de transcription pour la vente de biens immeubles consentis au profit de ces sociétés.

Il ne suffirait pas d'accorder la restitution de moitié du droit d'enregistrement ou de transcription pour l'acquisition faite par la société et pour la revente au tiers. La réduction se serait, en effet, annihilée dans cette double opération, puisque le terrain se trouverait grevé du plein droit, lorsqu'il arriverait à son véritable destinataire. On propose de compléter la faveur fiscale, en restituant le droit perçu de la société lorsqu'elle revend le bien en détail. C'est le sous-acquéreur du bien qui paie le droit réduit. Telle est la portée du second alinéa de l'article 15.

L'article 16 réduit, dans la même proportion, le droit d'enregistrement pour les emprunts et ouvertures de crédit. Les articles 12 et 13 comportent des exonérations du droit du timbre et d'enregistrement à l'égard de nombreux actes et procès-verbaux émanant des mêmes sociétés.

Mais le projet de loi ne comporte pas seulement des réductions fiscales, il étend l'activité de ces sociétés, non seulement en élargissant la matière à laquelle elle s'applique, mais en portant leur compétence sur deux opérations nouvelles.

D'une part, les sociétés de crédit pourront prêter en vue, comme précédemment, de la construction ou de l'achat d'habitations à bon marché, et, de plus en vue de dégrèvement de celles-ci; ces prêts sont exemptés des droits proportionnels d'enregistrement (art 18).

Quel meilleur moyen de conserver le patrimoine de famille, là où il existe, que d'en faciliter la libération et de le préserver ainsi de la destruction dont le menace la dette hypothécaire non amortissable par annuités?

D'autre part, les sociétés de construction, dont l'objet exclusif était jusqu'ici l'achat, la vente ou la location d'habitations, pourront désormais *acheter du terrain par bloc*, pour le revendre en détail en vue de la construction d'habitations à bon marché.

« L'expérience des sociétés d'habitations ouvrières » a prouvé que la loi de 1889 recevrait plus fréquemment son application », dit M. Tibbaut dans son » rapport, « si tous les intéressés, qui ont le désir et » les moyens de se créer un foyer, rencontraient plus » de choix, ou trouvaient l'occasion d'acheter des » terrains à leur convenance.

« Malheureusement, lorsqu'une vente publique » comprend plusieurs parcelles, pouvant convenir » aux épargnes modestes, il arrive souvent que le » droit d'accumulation, d'une pratique constante, les » réunit dans une même main, et que l'acquéreur, ne » songeant pas à une réalisation en détail, repousse » les offres d'achat partiel, soit d'une façon absolue, » soit en élevant des prétentions exorbitantes.

« L'accumulation désarme les petits et les humbles et les met à la merci du plus puissant. A ce » mal, il y a le remède de l'intervention des sociétés » achetant en bloc pour revendre en détail. »

Les dispositions du projet de loi, concernant les sociétés d'habitations à bon marché, ont donc pour but de faciliter toutes acquisitions immobilières en vue de favoriser le développement de la propriété urbaine et rurale.

LE JARDIN

Jardin d'agrément. — Travaux du mois

Tailler les rosiers. Semer *volubilis, capucines, haricots d'Espagne* et autres plantes grimpantes, faire ces semis en pots et se souvenant bien que *plus la graine est fine, moins elle doit être enterrée*, on plantera plus tard en mottes, sans déranger les racines.

Planter les glaïeuls de quinze en quinze jours pour avoir une floraison continue durant toute la belle saison.

Repiquer en place les plans semés au commencement de la saison. Aérer les serres à *anthemis, begonias, héliotropes, pelargoniums* et *verveines*, pincer ces plantes pour les faire ramifier.

Mettre en végétation les *ipomées, érythrines*.

Diviser les dahlias dont les pousses sont déjà assez fortes, diviser le pied-mère et planter chaque pousse dans un petit pot de 8 centimètres de diamètre, placer sous un châssis de la couche tiède. Au bout de quinze jours les racines sont développées.

Protéger les plantes bulbeuses en fleurs, tulipes et jacinthes à l'aide de toiles fixées sur des piquets car

le mauvais temps aurait vite fait de suprimer une décoration coûteuse.

Transplanter et diviser les touffes de gynerium argenteum (herbes des Pampas), rhubarbe, tritomas, etc.

Rempoter les chrysanthèmes en pots de 15 centimètres de diamètre et pincer en ne conservant que 3 tiges.

Les plants de chrysanthèmes d'automne, multipliés en vue de la garniture des massifs à l'arrière-saison, sont plantés en pépinière dans un sol fortement fumé de fumier de vache et abandonnés à eux-mêmes.

Dans les serres, continuer le bouturage des dracœnas, erotons, ficus, etc.

Placer sur couche chaude donnant de 18 à 20°, sous châssis, les plantes fatiguées de leur séjour dans les appartements.

Tenir humides et ombrées les serres à fougères. — Ombrer les serres en général et ventiler. — Ne chauffer les serres tempérées que par les nuits froides, dans ces locaux, il suffit d'obtenir 8 à 10°.

Terminer les rempotages des grandes plantes: cycadées, palmiers, pandanus.

Greffer par approche les azalées, camélias, magnolias, rhododendrons.

Dnas le jardin paysager terminer la plantation des arbres et arbustres à feuilles caduques. Planter les arbres résineux, les arbustes à feuilles persistantes et en mottes, les arbustes de terre de bruyère et arbustes élevés en pots. Pailler les plantations.

Continuer les semis de pépins, graines, noyaux et amandes, stratifier. — Semer les arbres résineux. — Achever les greffages de rameaux.

Si la végétation de quelques arbustes ou rosiers nouvellement plantés laissait à désirer, on l'activerait en labourant le sol à la surface et en répandant par dessus une bonne couche de fumier en guise de paillis que l'on arroserait ensuite si le temps devenait trop sec.

Jardin potager

Le mois d'avril est le mois par excellence du travail, de la peine, des succès et des insuccès.

Labourer, sarcler, semer, repiquer, arroser, tels sont les travaux importants à exécuter.

Dès le début du mois, si le temps le permet, on achèvera le nettoyage, la toilette printanière du jardin; ratissage des allées, emploi du crude ammoniac pour la destruction des herbes naissantes, c'est surtout au moment où les plantes adventices commencent à poindre qu'il faut sévir, éviter le plus possible qu'elles viennent à graines, car on aura beaucoup plus de peine à les détruire. Surveiller surtout les plantes qui affectionnent particulièrement les cultures potagères et détournent à leur profit les engrais apportés aux cultures légumières; les plus communes et les plus envahissantes sont: la *mercuriale* (vulg. putrelle), le *mouron*, le *chiendent*, le *séneçon*, ainsi que de nombreuses graminées.

Ne pas jeter les plantes arrachées sur le tas de compost à moins de les mélanger avec de la chaux qui en active la décomposition.

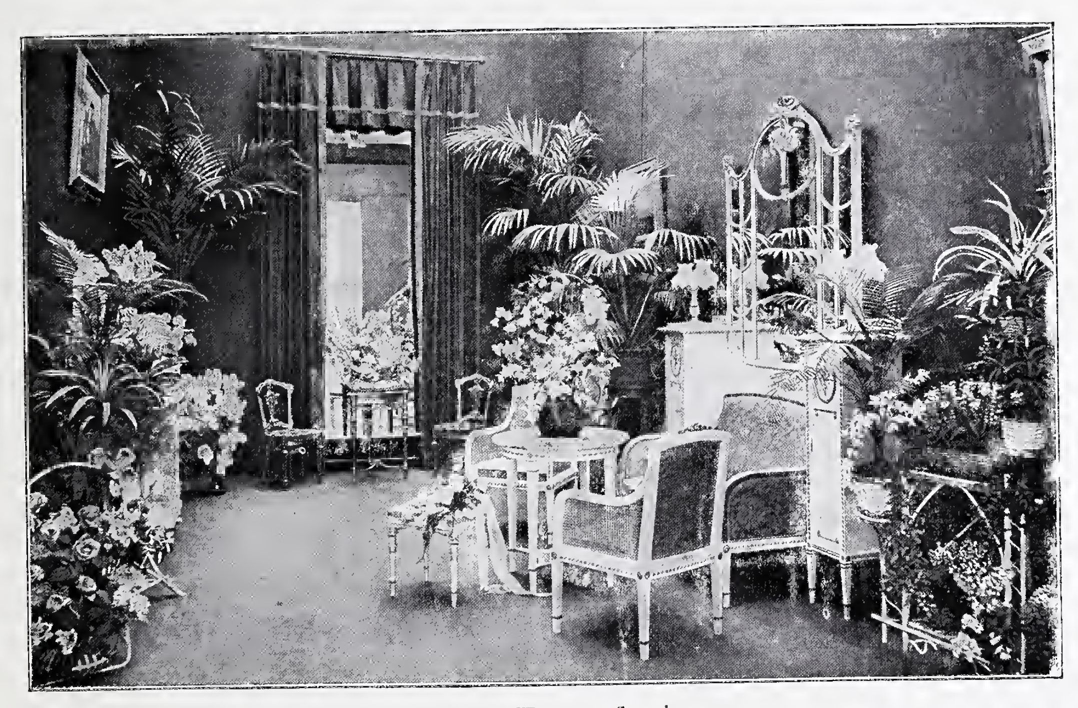
Planter les derniers fraisiers si cette opération n'a pas été faite en mars.

Achever la division des plantes vivaces de bordures.

Diviser les pieds de rhubarbes, c'est le meilleur moyen de multiplication pour obtenir les mêmes variétés que le semis ne reproduit pas fidèlement.

Les semis sont très nombreux à effectuer en pleine terre si elle est suffisamment « ressuyée »; craignant une énumération fastidieuse, nous prions nos lecteurs de se reporter au tableau spécial des semis et plantations.

Dès le commencement du mois, achever de planter l'hélianti et l'igname.



Le « Home » fleuri

Procéder à l'œilletonnage des artichauts, on appelle œilletons les jets qui partent du pied des touffes d'artichauts; les deux plus forts sont conservés pour continuer la touffe, les autres sont séparés et plantés à 1 m. de distance en quinconce ou en pieds de marmite dans une planche profondément labourée et bien fumée, on paille ensuite avec du fumier et on arrose copieusement: ces arrosages ne devront pas être négligés pendant l'été, les soins qui seront donnés dépend la réussite de la culture.

Dans les semis effectués pendant le mois de mars, les plantes sont trop serrées, il est indispensable de les éclaircir, c'est-à-dire d'arracher les plantes les plus faibles pour laisser un espace suffisant aux autres. Pendant cette première quinzaine, on pourra semer sur couches et sous châssis, *melons*, *courges*, *concombres*. Le plant est repiqué dès qu'une ou deux feuilles sont développées; les plants issus de ces semis sont habituellement cultivés sous cloches, leurs fruits n'arrivant à maturité qu'à la fin de l'été. Si l'on dispose d'un coin de châssis on sème le *haricot noir* de Belgique pour repiquer en mai, ce procédé est plus prudent que de semer en pleine terre.

Semer *choux de Milan* pour l'été, *radis ronds et demi-longs rose sà bouts blancs*, *navets demi-longs*, *chicorées blondes et frisees*, *cardon de Tours*, *choux-fleurs*, *laitues d'été*, *épinards*, *cerfeuil*, *capucines potagères* dont les graines servent à la préparation des *pickles* (conserves au vinaigre).

Les semis faits le mois précédent peuvent donner des plants suffisamment forts, ils seront déplantés et repiqués en place ou en pépinières selon le cas.

Arroser les fraisiers cultivés en pots, sous châssis, pincer l'extrémité des pois et des fèves pour faire grossir les cosses.

Planter *artichauts*, *asperges*, *ail*, *échalotes*, *céleri plein*, *céleri-rave*. Pailler les plantations avec du fumier.

On récolte en avril:

Asperges, carottes, céleri à couper, cerfeuil, ciboulette, chicorée, choux divers et choux-fleurs, crambé, épinards, fèves hâtives, fraisiers forcés en pots, haricots, laitues pommées d'hiver et de printemps, mâches, oignon blanc, oseille, panais, persil, pimprenelle, pissenlit, poireaux, pois hâtifs, pomme de terre Victor et Marjolin, radis (semer tous les 15 jours pour obtenir une récolte continue); en cave: barbe de capucin, champignon, witloof.

Guide pour les époques de semis

Agérate nain bleu d'azur, sous châssis en mars; *Amarante tricolore*, sous châssis en mars-avril, dehors en mai; *Belle de jour variée*, dehors en mars-avril; *Célosie à panache variée*, sous châssis en mars; *Chrysanthèmes à carène hybride*, sous châssis en mars-avril dehors; *Coreopsis élégant varié*, sous châssis en mars, dehors en avril; *Gaillarde peinte variée*, sous châssis en mars, dehors en avril; *Lobélia Erinus*, sous châssis en mars, de préférenceen boîte ou en terrine; *Muflier demi-nain varié*, sous châssis en mars, dehors en mars-avril; *Œillet d'Inde nain la Légion d'Honneur*, sous châssis en mars; *Pétunia hybride à petite fleur variée*, sous châssis en mars; *Reine-Marguerite couronnée variée*, sous châssis en mars-avril; et dehors en avril; *Ricin sanguin*, sous châssis en mars; *Verveine hybride variée*, sous châssis en mars; *Bidens à fleurs sanguines*, sous châssis en mars-avril, dehors en avril; *Dahlia simple varié*, sous châssis en mars; *Lupin annuel en mélange*, directement en place sans repiquage en mars-avril; *Nigelle de Damas double*, premier semis en mars sous châssis, semis successifs en pleine terre sans repiquer; *Œillet Marguerite varié*, sous châssis en mars, dehors en avril; *Pentstemon hybride à grandes fleurs variées*, sous châssis en mars; *Pied d'Alouette grand double varié*, semis successifs en pleine terre en mars, avril et mai; *Réséda à grandes fleurs*, directement en pot de février à septembre, en pleine terre, sans repiquage, de mars en août; *Reine Marguerite Comète grande variée*, sous châssis en mars-avril et dehors en avril; *Scabieuse des jardins grande double variée*, sous châssis en mars-avril, dehors en avril-mai; *Soleil à feuilles de Concombre*, sous châssis en mars-avril, et dehors en avril-mai; *Dolique d'Egypte*, en pots sous châssis, en mars-avril, dehors en avril-mai; *Capucine de Lobb Spit fire*, en pots, sous châssis en mars, dehors en avril-mai; *Coloquinte variée*, en pots sous châssis; *Houblon du Japon panaché*, en pots sous châssis en mars-avril et dehors en mars-avril.

Il faut surtout pousser le développement des plantes à feuillage comme les Cinéraires maritimes et les Ricins, et de celles à floraison continue, comme les Œillets d'Inde et les Chrysanthèmes à Carène, car plus tôt on les a, plus longtemps on en profite, et plus elles deviennent belles.

Conseils pratiques

Avez-vous sur votre cheminée une jolie statuette en plâtre, dont les formes aimables charment votre regard? Avez-vous une fine reproduction de Tanagra, qui vous évoque les âges disparus de la Grèce harmonieuse? Et regrettez-vous que l'impitoyable poussière en ternisse la blancheur?

Il existe un moyen simple et pratique de remédier à ce défaut et de rendre à la statue ou au buste sa fraîcheur première: c'est de faire une bouillie épaisse d'amidon et d'en étendre une couche, avee une brosse de peintre, sur le plâtre à nettoyer. Cette colle pénètre dans tous les interstices et s'empare de tous les saletés. Une fois sèche, elle s'écaille en larges plaques en entraînant toutes les souillures.

* * *

Vous avez fait installer chez vous un système de sonneries électriques. La poire ou le bouton à portée

de votre main, vous attendez, confortablement assis dans un fauteuil, que la servante, qui vous apportera le thé de quatre heures ou le café d'après dîner réponde à l'appel de la fée Electricité. Justement vous avez aujourd'hui invité un ami et — cruelle coïncidence — la sonnerie ne fonctionne pas.

Il est intéressant de savoir comment il faut s'y prendre pour maintenir propres et en bon état d'entretien les « piles » productrices du courant. Ces piles, qui dérivent presque toujours, du type Leclanché, sont alimentées avec du sel ammoniac qui a l'inconvénient de former, à mesure que la dissolution s'épuise, des arborescences (analogues à celles que la gelée produit sur les vitres) qui grimpent le long des vases, les salissent, hâtant la mise hors de service des piles.

Pour empêcher ce grimpage des sels, les piles neuves sont livrées avec les bords enduits de paraffine. Il suffit donc de renouveler cet enduit, chaque fois qu'on nettoie les piles pour les recharger.

A défaut de paraffine, on peut employer pour cet usage toute sorte de graisse un peu consistante, ou simplement de la vaseline.

L'huile de pétrole réussit aussi assez bien, mais alors il faut renouveler plus souvent l'opération. L'enduit, quel qu'il soit, doit recouvrir les bords des vases sur une hauteur de 2 centimètres au moins.

* * *

Vous avez posé sur le tapis bien net votre lampe à pétrole. Vous vous préparez à une bonne soirée au coin du feu, à une bonne soirée intime et familiale. Et voici qu'un cercle gras s'est étendu sur le beau tapis neuf, autour de la lampe coupable.

La lampe a suinté.

Le suintement résulte le plus souvent d'une action capillaire qui fait monter le pétrole à travers le pas de vis de la monture.

Dans ce cas, on arrive à empêcher le suintement en plaçant, sur le bec vissé qui ferme la lampe, une forte rondelle de caoutchouc formant obturateur, et en la serrant modérément.

D'autres fois, le suintement est dû à un défaut de soudure du joint de la monture.

Il suffit alors de couler dans ce joint de la colle céramique. On recommence l'opération plusieurs fois, et on supprime ainsi toute fuite, c'est-à-dire toute cause de suintement.

* * *

Des soins à donner aux caves. — On sait que les caves doivent nécessairement être humides, de façon à maintenir aux vins une température fraîche qui préviendra toute évaporation.

Cette humidité, toutefois, ne devra pas être trop grande, car les cercles de barriques et les fûts eux-mêmes viendraient à se pourrir.

Il faut donc combattre cet excès d'humidité.

Quand il se produit des infiltrations dans les caves, un pavage de béton ou de briques posées de champ, se trouve tout indiqué.

Si, toutefois, le sol était un peu marécageux, il faudrait remplacer environ 20 à 30 centimètres de la couche superficielle par du béton hydraulique, et lorsque celui-ci sera bien sec on le recouvrira d'une couche de sable fin et siliceux qu'on aura tout d'abord fait sécher au soleil.

Ayez bien soin aussi de balayer les caves très souvent ; grattez également les mousses ou les moisissures qui pourraient se trouver sur les murs, passez l'extérieur des tonneaux à la brosse, et renouvelez bien de temps à autre le sable qui peut être devenu par trop humide.

Ne laissez point non plus de matières qui pourraient se décomposer sous l'action de l'humidité et amener ainsi une fermentation pernicieuse et putride qui pourrait avoir un effet désastreux sur les vins en fûts.

Ce sont là de sages conseils que n'oublieront certes pas les propriétaires soucieux de leurs caves.

Petits conseils

Soins à donner aux chats malades. — Ce n'est qu'en vieillissant que les chats deviennent sujets à des maladies de genre divers, parmi lesquelles il faut compter au premier rang :

1. Les vomissements ; 2. la toux ; 3. la gale.

Les vomissements ont lieu fréquemment, on doit immédiatement alors mettre la bête à la diète et lui faire manger du chiendent.

La toux est toujours accompagnée d'éternuements et de l'expectoration de matières glaireuses. Il est bon de tenir l'animal bien au chaud et de lui frotter souvent le museau avec du suif.

Quant à la gale, à peine s'aperçoit-on qu'un chat est attaqué de cette maladie, qu'il faut immédiatement procéder à son isolement complet et le frotter avec de l'huile d'aspic. On a soin d'entourer d'un morceau de toile la partie sur laquelle l'application a eu lieu, car l'animal agacé serait enclin soit à se frotter soit à se déchirer le poil.

Lorsque les chats sont jeunes, ils sont quelquefois atteints d'un mal qu'on appelle la rage-mue et qui n'offre aucun caractère bien dangereux.

Comme les jeunes chiens aussi, ils souffrent des vers et le meilleur remède est de faire bouillir de l'ail dans du lait et de faire avaler ce breuvage qui détruira ces vers.

LA PAGE DE MADAME

Recettes Utiles

Nettoyage des bouteilles. — Vous avez pu remarquer souvent que les manières de faire de nos ancêtres avaient un résultat supérieur à certains procédés nouveaux. Pour le nettoyage de vos bouteilles, nous allons vous faire connaître une de ces vieilles manières. Vous cassez des coquilles d'œufs en petits morceaux; vous les introduisez dans les bouteilles et carafes dans lesquelles vous aurez mis un quart d'eau froide, vous agitez avec vigueur, au bout de peu de temps vous aurez le verre d'une propreté éclatante. Il ne faut cependant pas avoir peur de secouer ferme. Malheureusement nos servantes d'aujourd'hui sont, pour la plupart, fort économes de leurs bras. Aussi on peut dire que seules les paresseuses ont leurs carafes et leurs bouteilles mal tenues. Ce procédé est d'autant meilleur qu'il est en même temps un exercice très hygiénique.

* * *

Nettoyage des fers à repasser. — Les fers, pour bien repasser, doivent être irréprochablement propres; comme ils s'attachent souvent aux objets empesés, il est bon de savoir comment obvier à ce désagrément.

Mettez un peu de sel sur une surface plane et frottez bien le fer dessus. Ce dernier deviendra doux et ne salira pas.

* * *

Moyen d'empêcher les armes de se rouiller. — Broyez ensemble et parties égales de la fleur de soufre et du tripoli, mouillez cette poudre avec de l'huile; prenez une curette de bois tendre ou un morceau de peau de chamois que vous tremperez dans la préparation ci-dessus et frottez les parties attaquées par la rouille. Après avoir nettoyé l'arme, il suffira pour la préserver de la rouille, de la graisser avec un linge humecté d'huile de pétrole bien rectifiée ou de la vaseline.

* * *

Pour conserver les chaussures. — Très simple aussi le petit secret que j'ai vu mettre en pratique par une nièce peu fortunée pour conserver presque indéfiniment les chaussures de chevreau.

Tous les huit jours, ma nièce frotte ses bottines, ses belles bottines qui lui donnent un aspect soigné, avec un peu d'huile ricin et, ainsi traitée sa chaussure ne se raidit pas et reste souple à porter. C'est avec ces petits procédés qu'on entretient ses affaires en bon état et qu'on les éternise. Ainsi les vieux journaux que vous jetez bien souvent, mes chères nièces, sont fort utiles pour nettoyer les tapis et même les carafes.

Pour les tapis vous les coupez en menus morceaux, vous les trempez dans l'eau et vous en parsemez votre tapis pour les balayer. Il va sans dire que le papier doit être égoutté et seulement humide.

Pour les carafes on roule des bouts de journaux en boulette, on les glisse dans le goulot, on ajoute un peu d'eau et l'on secoue fortement, après quoi on procède à l'ordinaire rinçage.

* * *

Lavage des tissus de soie. — Tissus foncés. — Faire tremper le tissu dans de la bière, le laver légèrement au moyen d'une petite brosse bien douce, à défaut de celle-ci se servir d'une éponge; cette opération finie, rincer plusieurs fois le tissu à l'eau de pluie, le faire sécher dans un linge bien propre. Repasser soigneusement l'objet humide en ayant soin d'exécuter cette opération à l'envers du tissu et entre deux linges propres.

Tissus clairs. — Pour le lavage de ceux-ci il suffit de faire tremper la soie dans de l'eau de pluie à laquelle on aura mélangé de l'eau-de-vie; ensuite laver, sécher et repasser l'objet de la même manière que pour les tissus foncés.

Autre recette. — Faire un mélange en proportions égales des matières suivantes: du miel commun, du savon noir et de l'eau-de-vie. Imbiber de ce mélange une petite brosse bien douce, et frotter légèrement le tissu à laver qu'on aura étendue sur une table. Lorsque le tissu est bien dégraissé, le plonger entièrement déployé dans trois eaux claires, ensuite le secouer et l'attacher sur une planche recouverte d'un linge bien propre. Quand le tissu est bien sec le lustrer avec un morceau de flanelle très fine et très propre.

Etoffe et broderie de soie. — Faire un mélange des ingrédients suivants:

Une partie de savon blanc;
Deux parties de miel blanc;
Quatre parties d'eau-de-vie.

Faire chauffer ce mélange doucement jusqu'à ce qu'il soit bouillant. Ensuite en imbiber le tissu à nettoyer ou moyen d'une brosse bien douce. Puis rincer parfaitement le tissu et l'enrouler dans un linge bien propre, repasser l'objet encore humide avec un fer assez chaud.

Repassage à neuf des tissus de soie. — Enlever les taches de l'objet à repasser, ensuite le faire tremper dans de l'eau légèrement sucrée. Repasser le tissu encore humide en ayant soin de faire cette opération à l'envers de la soie, et entre deux linges bien propres.

Velours. — Dégraisser le velours avec de l'alcool, à défaut de ceci se servir d'eau-de-vie, ensuite passer le velours à l'envers sur un fer assez chaud.

Col de velours. — Lustrer le col avec une couenne de lard puis dégraisser avec une croûte de pain, ou bien de l'alcool, passer ensuite à l'envers sur un fer assez chaud.

* * *

Recette pour nettoyer les gants. — Pour nettoyer parfaitement vos gants de peau, étendez-les avec soin sur une main de bois ou sur des baguettes, ou encore à plat sur le fond d'une grande assiette, ou tout autre sur-

face semblable. Faites une eau de savon épaisse en râpant du savon dans de l'eau chaude, trempez-y un morceau de flanelle neuve et frottez-en vos gants jusqu'à ce qu'ils soient propres en replongeant, de temps en temps, suivant besoin, votre flanelle dans l'eau de savon.

On étend ensuite les gants pour les faire sécher, soit au soleil, soit devant un feu modéré, et on les étire avec précaution avant qu'ils soient tout à fait secs.

* * *

Ustensiles de cuisine en poterie. — La saveur des aliments cuits dans de la poterie est de beaucoup supérieure à celle qui ont été cuits dans des récipients en fer.

La raison en est la suivante : le fer est un conducteur de la chaleur, tandis que la poterie est mauvaise conductrice.

Par suite, ce qui cuit dans des récipients faits de poterie, est rarement brûlé, le degré de chaleur ne variant que fort peu durant la cuisson.

La saveur de la nourriture se trouve ainsi uniformément conservée dans toute la substance même de la viande, des légumes, etc., jusqu'à ce que la cuisson soit achevée.

Recettes de Cuisine

Pour faire du bon café. — En général, on fait très mal le café à la campagne. D'abord, on le mélange de chicorée, ce qui en détruit tout l'arôme, puis on ignore la manière dont il doit être préparé. Elle est cependant fort simple, mais il faut apporter du soin.

On prend tout simplement un filtre en fer blanc, c'est ce qu'il y a de meilleur. On y place le café qu'on a moulu soi-même, afin d'éviter l'introduction de chicorée (10 grammes par tasse suffisent), puis, quand l'eau sera à moitié chaude, on l'arrosera un peu afin de faciliter le filtrage.

Quand l'eau bout, on la jette en quatre fois sur le café ; tout sera parfaitement infusé alors.

Il faut bien se garder de mettre le café sur le feu, il n'y a pas de plus sûr moyen d'en détruire immédiatement toutes les qualités.

Nous recommandons de veiller à ce que le filtre soit toujours tenu très proprement; souvent il suffit d'un manque de lavage à l'eau froide pour donner mauvais goût au café.

* * *

Comment découper un poulet rôti. — 1. Découpage de la cuisse. — Engager la fourchette dans la partie postérieure de la cuisse ; peser verticalement sur la fourchette, formant levier, de façon à soulever ce membre, tandis que le couteau glisse le long de la carcasse ; trancher les cartilages de la jointure.

2. Découpage de l'aile. — Engager la fourchette sous l'aile, chercher la jointure avec le couteau par tâtonnements ; trancher cette jointure, peser sur la fourchette, comme pour la cuisse, de façon à détacher l'aile, tandis que le couteau maintient le poulet sur le plat.

3. Découpage de la carcasse. — Placer le poulet sur le dos ; le maintenir solidement au moyen de la fourchette plantée à la partie supérieure de la carcasse ; avec le couteau, trancher cette carcasse dans sa longueur, le long du bréchet.

* * *

Rôtis. — Pour empêcher un rôti de dessécher au four, ce qui arrive souvent, mettez dans ledit four un bol plein d'eau, la vapeur produite empêche le rôti de se dessécher et même de brûler. Pour faire réchauffer un rôti froid, trempez-le dans de l'eau froide et mettez-le à un feu doux pendant 8 à 10 minutes, il n'y aura pas de différence avec un rôti frais. Pour le poulet rôti froid, trempez-le aussi à l'eau, enveloppez-le d'un papier beurré et remettez-le au four ou à la broche 8 à 10 minutes. Pour rendre tendre une vieille volaille, faites-la tremper 24 heures dans l'eau froide, additionnée de cendres, lavez, plumez et laissez-la reposer une journée ; faites la bouillir un quart d'heure au pot au feu, retirez, lardez et mettez à la broche et arrosez avec du beurre très chaud. Pour rendre les viandes tendres : Avant de les faire cuire, battez-les pendant 2 ou 3 minutes avec un rouleau de bois.

* * *

Choux verts braisés. — Effeuillez et nettoyer deux choux verts ; lavez-les à grande eau, égouttez et retirez les grosses côtes. Faites bouillir de l'eau, salez-la, ajoutez-y les choux, laissez prendre deux ou trois bouillons ; versez dans un grand tamis, rafraîchissez complètement et laissez bien égoutter.

Etalez ensuite les feuilles de chou sur la table, par tas de cinq feuilles superposées ; assaisonnez-les de sel, de poivre et de muscade râpée ; formez avec chaque tas une espèce de boule.

Mettez dans une casserole basse deux cuillerées de bonne graisse ou de lard fondu ; faites chauffer, placez-y les boules de chou, les unes à côté des autres ; mouillez avec du bouillon ou de l'eau, faites partir en ébullition ; couvrez la casserole et laissez braiser pendant une heure au moins à feu très modéré.

Au moment de servir, égouttez les choux, dressez-les dans un légumier, arrosez-les avec un peu de jus de rôti, si vous en avez, et servez de suite.

Causerie du docteur

Insomnie. — L'insomnie est un état anomal, et il est bon quand on en souffre, d'en rechercher les causes pour y obvier.

L'insomnie peut venir d'indigestion, de troubles mentaux, du manque d'exercice, ou d'un appartement peu salubre.

Parfois, — très souvent, en réalité, — elle vient du froid aux pieds et on peut l'éviter en mettant une boule d'eau chaude dans le lit.

Un verre de lait chaud, avalé à petites gorgées, après qu'on est au lit, appelle en général un sommeil sain et réparateur, surtout si les pieds sont chauds et si l'on a pris soin de glisser un petit oreiller entre les épaules.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

DÉGUSTATION

Une chronique amusante d'un de nos plus spirituels confrères, dénichée dans la collection d'un journal aujourd'hui disparu, le « Tout-Bruxelles »:

Si quelqu'un s'était fait une fête d'aller passer un jour à Bruxelles, c'était Bernard Truffiaux, de Fays-les-Veneurs. Pourquoi, maintenant qu'il se promenait par la ville depuis 9 heures, — il était allé coucher à Libramont chez un cousin, pour attraper le train de 4 heures — et bien qu'il eût déjà vu le Marché-aux-Poissons, la Tour-Noire, la Maison qui n'est sur aucun coin, la rue d'Une-Personne, la place Rouppe, le steamer City-of-Brussels dans le bassin de l'Entrepôt, Saint-Michel sur sa tour, le plateau de Koekelberg au bout du boulevard Léopold II, le chalet de nécessité de la place Fontainas et plusieurs autres curiosités éminentes, Bernard Truffiaux ne s'amusait-il pas Pourquoi trouvait-il Bruxelles si triste Pourquoi éprouvait-il ce qui, dans un état de civilisation plus avancé que celui de Fays-les-Veneurs, s'appelle vulgairement du vague à l'âme?

C'est qu'avant de partir, il avait bien promis à la tante Thérèse de ne pas faire la chapelle dans les cabarets. Elle savait bien, la tante Thérèse, les mésaventures auxquelles s'exposent les provinciaux qui se mettent en ribote à Bruxelles. Car cette ville est pleine de filous qui leur demandent l'heure pour leur arracher leurs montres, de canailles qui leur offrent des consommations pour leur voler leurs sacoches, des gredins qui les attirent dans des coupe-gorge pour les rouer de coups, des demoiselles qui leur offrent l'hospitalité et qui disparaissent avec leurs porte-monnaie, sans parler des garde-ville qui, brochant sur le tout, les ramassent et les fourrent à l'Amigo.

Elle avait lu tous ces détails la tante Thérèse, dans l' «Echo de la Semaine ». Et elle avait morigéné son fieu là-dessus avant de l'expédier à Bruxelles pour lui acheter des rouleaux de papier peint dont elle avait envie pour tapisser sa maison, et dont il n'y avait pas grand choix à Fays-les-Veneurs, vous supposez bien! Elle pouvait se payer cette douceur, à son âge et ayant de quoi!

Bernard était un bon garçon. Il avait promis de ne pas boire. Il ne boirait pas! Seulement, il souffrait!

Il ne s'était pas figuré que l'abstinence lui serait aussi pénible dans une ville comme Bruxelles. Depuis deux heures qu'il flânait sur les boulevards, maintenant, les tavernes, les cafés et les cabarets le fascinaient. Il n'aurait jamais cru qu'on pût en réunir autant et de pareils sur un aussi petit espace. Il avait essayé de les compter... Mais il y en avait trop. Dire que pour cinq ou six sous, on pouvait entrer dans ces palais, s'y asseoir sur des bancs de velours et commander un verre des boissons multicolores et rares qu'il voyait sur ces tables de marbre! Et lui, Bernard, qui avait de l'argent en poche, et de l'argent à lui, sans parler de l'argent du papier peint, ne pouvait pas se mêler à la multitude des buveurs! Certainement, il ne connaissait pas Tantale; mais il avait l'intuition de son supplice.

Et Bruxelles lui paraissait triste...

Voilà maintenant qu'un petit établissement de secrète apparence éveillait sa curiosité. Cela avait plutôt l'air d'une boutique que d'un cabaret. Un échafaudage de jambons, de saucissons et de fromages mêlés à quelques bouteilles d'une forme spéciale obstruait la vitrine.

A l'intérieur, tout au fond, on apercevait deux ou trois très petites tables et une demi-douzaine de chaises. Sur un petit écriteau, on pouvait lire:

Célèbre bière de John Smith et Cie.
Dégustation.

Or, Bernard Truffiaux pensait:

— Dégustation, de déguster! Déguster, c'est prendre un petit peu d'une chose pour voir si on aime ou non. C'est oensément une façon de s'instruire. Est-ce que je peux déguster quelque chose?

J'ai promis à la tante Thérèse de ne pas boire, c'est vrai... je ne lui ai pas promis de négliger mon instruction. De quoi servirait-il de voyager sans ça? Je ne connais pas la bière de John Smith et Cie. Pourtant elle est célèbre. Faudrait donc voir ce que c'est.

Il poussa la porte. On lui servit la bière dans un grand verre; mais on refusa son pourboire: preuve que ce n'était pas un cabaret! Il vida donc le verre sans remords: c'était bon! Mais il n'en demanda pas un second. Il ne voulait pas outrepasser son droit. Il avait dégusté, il s'en allait.

Seulement, il avait encore soif.

Il n'avait pas fait trente pas qu'il vit derrière une glace une grotte comme il y en avait une à trois lieues de chez lui, dans le jardin du baron, avec Notre-Dame de Lourdes dedans. Il s'en étonna et s'approcha pour voir l'autel. Mais cet autel était un comptoir, chargé de verres et de bouteilles. De petites lettres blanches appliquées sur la glace qui fermait la grotte attirèrent son attention. Elles disaient:

Vin de Gibraltar.
Dégustation.

Quand Bernard Truffiaux avait une fois trouvé un raisonnement bon, il n'en démordait pas vite. Puisqu'il avait dégusté la bière de John Smith, il pouvait bien déguster le vin de Gibraltar, pourvu qu'il n'en prit « qu'un verre ». Ce qu'il fit.

C'était bon aussi,et réconfortant. Quand il sortit de la grotte, la ville lui parut déjà plus gaie. Il marcha allègrement jusqu'à un coin de rue occupé par un local de sévère apparence, très fermé, où le mot « Dégustation » s'offrait sous une autre indication.

— Tiens! se dit-il, qu'est-ce qu'on pourrait bien déguster là-dedans? Voyons!

Oh! là, c'était sérieux... Figurez-vous toute une bibliothèque de tonneaux et dans chacun un liquide particulier sujet à dégustation, qu'on tirait au robinet.

— Fichtre! se dit simplement Bernard, quand un

Première année, n° 5 — 40 centimes le numéro — 15 mai 1908

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Rédacteur en chef : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administrateur : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Les habitations ouvrières. — Le Garden-City de Lethword. — Pour se bâtir une maison. — Le retour aux champs. — Quelques aides dans l'aménagement d'une maison. — L'habitation à bon marché. — L'art at home. — Pour orner villas et cottages. — La vie à la campagne. — Le jardin. — La page de Madame : conseils pratiques ; petits conseils ; recettes utiles ; pâtisseries.

LES HABITATIONS OUVRIÈRES

La question des logements ouvriers doit être partout une de celles qui préoccupe le plus l'opinion publique, et particulièrement la Belgique, où les masses laborieuses sont denses et concentrées sur un espace restreint.

Le bon gîte, hygiénique et confortable, est, comme le pain, nécessaire à la vie. Il enclot l'existence de la famille, le bonheur du ménage, l'intimité où l'on se retrempe dans la tendresse pour de nouveaux labeurs. Et ce n'est pas seulement la santé physique qu'il favorise c'est aussi la satisfaction morale qui découle normalement du bien-être.

La maison morne et lamentable, le taudis de misère sale et ravagé, le galetas où l'indigence s'exaspère dans l'effroi des murs nus, des meubles rares, tout cela c'est de l'exaltation pour la pauvreté et une souffrance nouvelle pour les malchanceux. La vie y paraît plus morne, parce que ce décor semble y exalter la détresse. La hargne y encolère bien mieux les caractères déjà aigris, et c'est le découragement que le travailleur y trouve au retour du labeur, au lieu de l'intimité heureuse qui est le réconfort des âmes simples.

Et puis, il y a la question d'hygiène. Et ce n'est pas la moins redoutable. Il suffit de consulter les statistiques terrifiantes publiées par les spécialistes sur les dangers des habitations malsaines, trop petites, ouvertes à toutes les épidémies, vrais réceptacles de maladies où les microbes de toutes natures — et l'on sait s'il en est — se développent avec une intensité déconcertante.

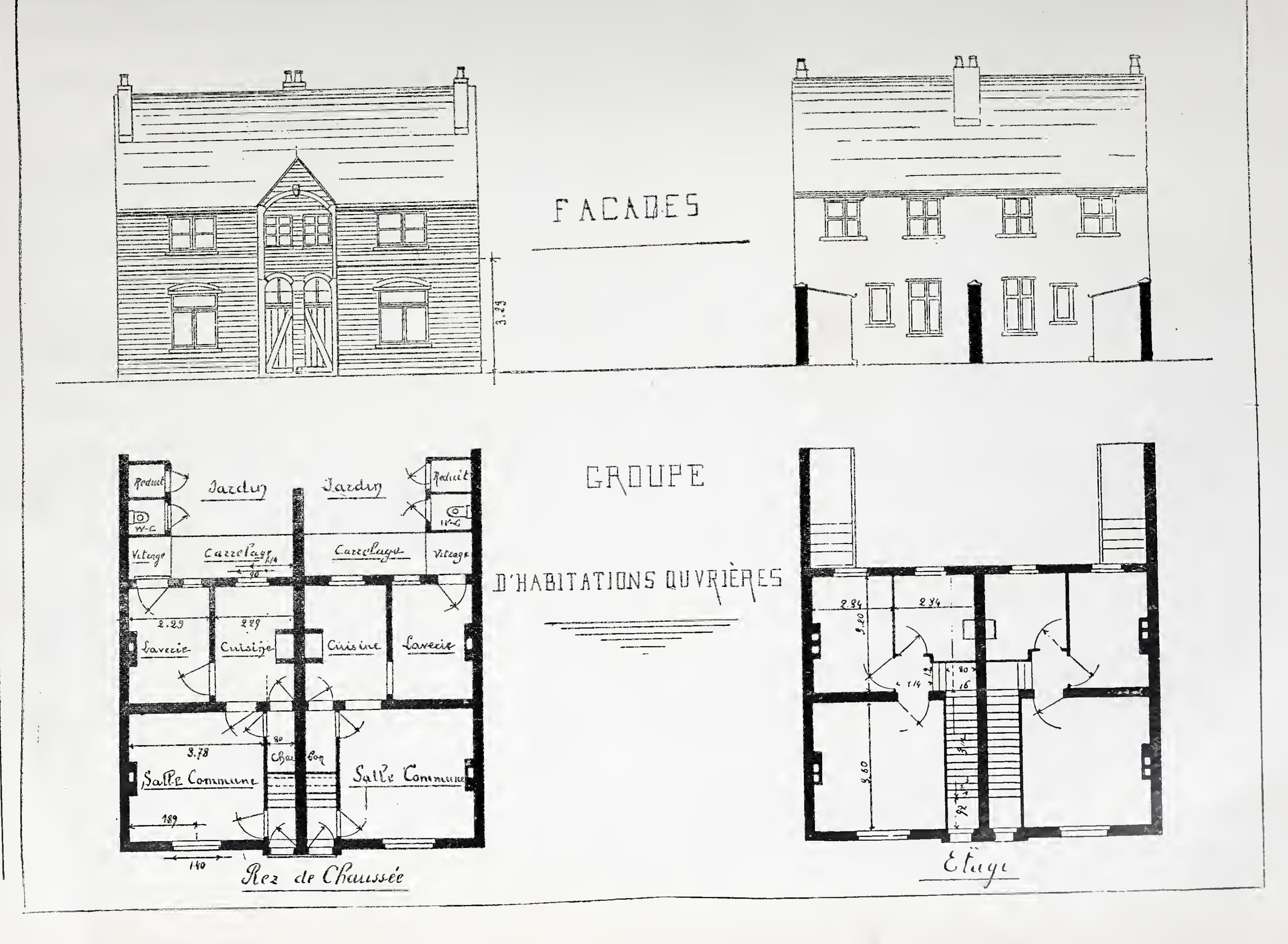
A Bruxelles, 49 ménages sur 100 vivent dans deux pièces, chambre, cave ou mansarde. Sur 36,747 ménages d'ouvriers belges, on n'en compte pas moins de 13,733 (représentant plus de 50,000 habitants) qui n'occupent qu'une seule pièce et qui sont logés dans des conditions absolument contraires à la plus élémentaire hygiène. A Paris, à Londres, à Berlin, le mal est aussi terrible. A Paris notamment, sur 315,000 chambres uniques habitées par 505,000 personnes, 11,000 servent d'abri à 6, à 10 personnes ou même plus.

* * *

Ces « logements hideux sont les pourvoyeurs du cabaret », comme disait Jules Simon. Toutes les affections s'y développent avec une facilité déplorable, les fièvres, les maladies honteuses, et surtout cette terrible tuberculose qui se propage par les crachats desséchés et atteint surtout les organismes affaiblis des humbles, compromis par les durs labeurs et le manque de bien-être.

On a constaté qu'à Paris, sur 10,000 personnes habitant des quartiers largement aérés, 15 meurent tous les ans de la tuberculose. Dans les quartiers où grouillent des populations très denses et pauvres, cette mortalité « est dix fois plus grande ».

Un médecin hongrois a prouvé, à l'aide de statistiques irréfutables, que la vie est notablement abrégée dans les petits logements encombrés. Il a trouvé que la vie a une durée moyenne de 47 ans chez les


FACADES
GROUPE
D'HABITATIONS OUVRIÈRES
Jardin
Jardin
Réduit
Réduit
W.C.
W.C.
Vitrage
Vitrage
Carrelage
Carrelage
Laverie
Cuisine
Cuisine
Laverie
Salle Commune
Salle Commune
Rez de Chaussée
Étage

personnes qui logent seules ou à deux dans une chambre et que chez les personnes vivant 3, 4 ou 5 dans la même chambre cette durée n'est que de 39 ans. Voilà des chiffres significatifs.

Et quoi d'étonnant à cela, puisqu'il est établi maintenant, d'après les exigences de l'hygiène, que la quantité d'air nécessaire à chaque individu est de 35 mètres cubes dans les hôpitaux, de 22 dans les prisons, de 18 dans les asiles de nuit et de 10 dans les habitations.

Soucieux de faire montre d'une philanthropie propice et surtout de combattre efficacement une apathie qui avait d'aussi funestes effets, les autorités et les initiatives privées ont, dans la plupart des pays, fait beaucoup pour donner une solution convenable à cette question sociale des logements ouvriers. Ainsi, depuis un quart de siècle surtout, nous assistons à des essais de rénovation vraiment remarquables, à des entreprises de haute probité et de désintéressement dont on ne saurait trop encourager la belle vaillance.

Evidemment, ce mouvement en faveur des habitations ouvrières saines et à bon marché date de plus longtemps, de 1830 même, mais il n'avait pas alors l'efficacité et la belle organisation qu'on lui reconnaît aujourd'hui, parce que les notions de l'hygiène étaient moins développées et le goût du beau moins intense. A présent, il n'en est plus ainsi. Non seulement les habitations ouvrières que l'on établit dans tous les pays sont des logements salubres, confortables, pourvus des nombreuses qualités hygiéniques que la science ordonne autour de la vie, mais elles sont encore des créations d'où l'art et la beauté ne sont point bannis et qui révèlent, de plus en plus, ce noble souci qu'ont les autorités munificentes et les philanthropes de donner au peuple sa part du beau. Et, dans cette évolution intéressante et si utile, il fut fait beaucoup.

Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter, en nos régions industrielles, pour ne pas aller chercher en les grandes cités étrangères des exemples plus frappants, les cités ouvrières que l'on édifiait autrefois, à Hornu, par exemple, si tristes sans la monotonie de leurs murs sales de poussières, sous la grise étendue du ciel enténébré de fumées.

* * *

Les Anglais surtout se sont montrés pratiques dans la question si intéressante du « home ». Non seulement, ils ont construit de nombreuses cités ouvrières remarquables, tant au point de vue de la beauté que du confort et de la salubrité, des maisons à logements multiples superbes, mais ils ont pensé aussi aux célibataires, à cette population flottante, abandonnée souvent en d'infects garnis et pour laquelle ils ont réalisé, sous le nom un peu trop dur d' « hôtels pour pauvres gens », des maisons meublées remarquables par la propreté et l'ordre qui y règnent. Là, pour un prix dérisoire, l'ouvrier trouve la nourriture, le gîte, le délassement, un milieu de paix et de réconfort dans lequel il se repose du labeur et prépare de nouvelles énergies pour la lutte de chaque jour. Ce n'est plus le lamentable « work-house » d'autrefois, l'abri-prison où les malchanceux d'Angleterre allaient jadis abriter un instant leurs corps las; c'est l'illusion de la vie heureuse et du bien-être, dans le tiède logis.

Mais il y a mieux, c'est le « home » ouvrier anglais avec « cottage », véritables villas ouvrières où la plus nombreuse part de la société d'à présent peut trouver en famille le bonheur et le goût de la vie.

Et la belle œuvre de rénovation grandit. Chaque année, c'est par milliers que l'on compte en Belgique les habitations ouvrières nouvelles, ces luxes du logis meilleur que l'on donne aux humbles.

Partout, d'ailleurs, le mouvement prospère. En Allemagne, il existe en faveur des habitations ouvrières une réduction de moitié des impôts fonciers et des exemptions totales des droits de voirie. En Prusse, la loi de 1895 a accordé un crédit de plus de 8 millions à la construction des maisons pour les travailleurs de l'Etat. En Autriche, on accorde aux maisons ouvrières une immunité d'impôts nationaux et locaux pendant vingt-quatre ans. En Angleterre, le mouvement est plus caractéristique encore. En 1894, il existait là-bas 2,378 sociétés de construction de maisons à bon marché, dont les recettes ont atteint cette année 433 millions de francs.

Il convient pourtant d'insister sur un point. C'est sur la façon de choisir l'emplacement des maisons à construire, sur les jardins qui doivent les entourer. On s'occupe d'ailleurs de toute part, aujourd'hui, de donner aux maisons ouvrières un aspect de chez soi que n'avaient pas celles de jadis.

PAUL DUPONT.



Shopping Centre de Main Avenue

Le Garden City de Letchword.

Nous extrayons du remarquable rapport du Comité officiel de Patronage des Habitations Ouvrières, dû à M. De Quek r, Directeur de la Bourse du Travail de Bruxelles, une notice très intéressante concernant la Cité-Jardin de Letchword, dont les promoteurs ont bien voulu nous faire parvenir les clichés qui encadrent cet article.

Le mouvement en faveur des cités-jardins est dû à M. Ebenezer Howard, lequel par son ouvrage *Garden Cities of To-morrow*, donna l'impulsion à l'entreprise considérable dont la *First Garden City*, de Letchword, est la première œuvre.

On fonda d'abord la *Garden City Association*, société de propagande, dont naquit la *Garden City Pioneer Company*. Celle-ci, au capital de 20,000 livres sterling, se proposait de chercher les sites, pouvant convenir à l'établissement de cités-jardins.



L'auteur

Elle choisit un domaine de 3,810 acres, près de la ville de Hitchin, à 34 milles de Londres, à 2 1/2 milles du *Great Northern Railway* et à 1 mille du *Midland Railway*. Cette propriété est admirablement située aux points de vue poursuivis par les fondateurs : par les deux railways on atteint Londres, respectivement en 39 et en 42 minutes.

Le terrain a coûté 154,000 livres sterling, soit 40 livres sterling par acre ; mais on évaluait les bâtiments et les bois qui existaient sur le domaine à 84,385 livres sterling. Il y a environs trois ans que la *First Garden City Limited* a été formé avec un capital de 300,000 livres sterling.

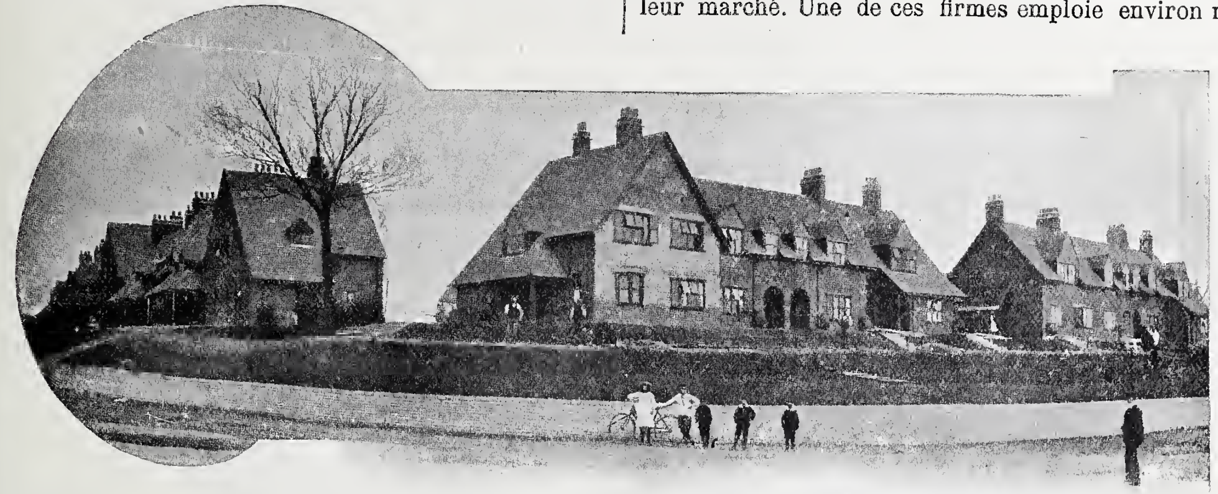


Vue de Letchworth Park



Villas de Garden City

Le plan de lotissement a été adopté ; la plupart des grandes rues et des principaux égouts sont achevés, et un grand nombre d'habitations sont déjà construites. Les prix de loyer sont très modérés. On y trouve des cottages très confortables à partir de 5 sh. et de 5 sh. 1/2 par semaine. Les maisons ouvrières, y bâties par quelques firmes manufacturières, qui y ont transporté leur industrie, sont encore à bien meilleur marché. Une de ces firmes emploie environ neuf cents ouvriers, qu'elle loge presque entièrement dans les petits cottages nouvellement construits. Un syndicat d'ouvriers du bâtiment a entrepris de bâtir 400 maisons ouvrières et des manufactures pour les industriels qui







désirent s'établir à Garden City. La Compagnie même a dépensé 30,000 livres sterling pour la voirie, l'éclairage public, etc.

Afin de conserver à la ville son caractère de cité-jardin, il a été décidé que 1,200 acres seulement seront occupés par la ville proprement dite, et 2,600 acres devront rester et servir pour l'horticulture et l'agriculture. Des baux emphitéotiques sont donnés pour 99 ans, ou des baux extraordinaires de 999 ans, avec revision du loyer, à dire d'experts, tous les dix ans, mais avec cette réserve que la plus-value donnée au terrain par le locataire lui reste acquise. Les trois conditions





essentielles sont donc : que la ville est limitée comme étendue, que la plus grande partie doit rester réservée pour la culture et, enfin, que le maximum d'intérêt des actionnaires est limité à 5 p. c. Ensuite, chacun doit bénéficier de la plus-value qu'il a donnée, par son travail, au bien loué.

L'entreprise progresse chaque année, et les promoteurs prévoient que prochainement leur plan sera entièrement réalisé et que *First Garden City* aura trouvé des imitateurs sur d'autres points du territoire du Royaume-Uni.



Pour se bâtir une maison.

III.

Les plans sont achevés. Il faut passer à l'action.

D'abord, l'autorisation du collège échevinal est nécessaire. La commune peut, grâce à la servitude d'alignement, vous imposer l'obligation d'avancer ou de reculer votre construction.

Ordinairement, c'est l'architecte ou l'entrepreneur qui se charge de cette formalité.

Vous traitez ensuite avec un entrepreneur.

On traite généralement avec l'entrepreneur moyennant un *prix global*, c'est-à-dire pour tous les travaux, soit à *forfait absolu*, soit à *forfait relatif*.

Le *forfait absolu* ne permet de modifier ni le plan, ni le prix qui ont été fixés irrévocablement. Dans ce cas, l'entrepreneur ne peut demander aucune augmentation de prix ni sous prétexte d'augmentation de la main-d'œuvre ou des matériaux, ni sous celui de changements ou d'augmentations faits sur ce plan.



Le *forfait relatif* permet au propriétaire de se réserver, dans l'exécution des travaux, les modifications qu'il juge nécessaires; dans ce cas, il intervient un décompte dans lesquels les ouvrages prévus inexécutés et les ouvrages imprévus exécutés sont évalués aux prix fixés de commun accord.

La convention avec l'entrepreneur se fait ordinairement par *soumission* au moyen d'une déclaration (acte sous seing privé en double original), portant qu'il se soumet aux clauses et conditions du cahier des charges. Après l'approbation de la soumission, l'entrepreneur signe les plans originaux délivrés par l'architecte et il est tenu de s'y conformer.

Surtout, veillez à ce que votre plan soit définitif. Car les dépenses supplémentaires, non soumises à adjudication vous seront comptées double et vous vous mettrez dans de cruels embarras d'argent, peut-être.

Responsabilité des constructeurs. — La responsabilité qui pèse sur les constructeurs est spécialement établie par les articles 1792 et 2270 du Code civil. Elle est d'ordre public et il n'est pas permis d'y déroger par des conventions particulières.

Elle dure dix ans et prend cours à partir du jour de la réception des travaux.

En général, la responsabilité de l'architecte et de l'entrepreneur porte suivant ce qui les concerne respectivement.

L'*architecte*, chargé de dresser les plans d'une construction et d'en surveiller l'exécution, est responsable tant de ses plans que de leur exécution, tandis que l'*entrepreneur* qui agit sous la direction d'un architecte n'est responsable que de la bonne exécution des travaux qui lui sont prescrits et non de la défectuosité des plans.

L'architecte et l'entrepreneur sont responsables de la perte totale ou partielle occasionnée soit par les vices de la construction, soit même par les vices du sol.

L'entrepreneur est spécialement responsable des faits des personnes qu'il emploie et par conséquent du vice de main-d'œuvre ou malfaçon.

Lorsque l'entrepreneur *travaille seul* et sans architecte, il est à la fois architecte et entrepreneur, et demeure seul responsable de son entreprise.

L'architecte et l'entrepreneur sont également responsables des infractions aux lois de police sur les constructions.

Honoraires de l'architecte. — Les honoraires de l'architecte sont la rémunération du service qu'il a rendu et sont estimés généralement à tant pour cent du montant des devis (dépense totale effective).

Les honoraires sont réglés, à défaut de convention spéciale, par les dispositions d'un avis du conseil des Bâtiments Civils du 12-2-1800, qui accorde :

1 1/2 p. c. pour la confection des plans et des projets ;

1 1/2 p. c. pour la conduite des ouvrages ;

et 2 p. c. pour la vérification et les règlements des mémoires.

Cet avis, bien qu'il n'ait aucune valeur légale, constitue cependant une règle, à laquelle les tribunaux se réfèrent lorsque aucun contrat n'a réglé le taux de la remunération de l'architecte.

Pour un travail qui n'a pas été exécuté, la rémunération admise par l'usage, ne dépasse pas 1 1/2 p. c. Le taux comporte la composition des plans et du cahier des charges.

L'architecte a droit pendant l'exécution des travaux, à des accomptes sur ses honoraires, en raison de l'avancement des travaux.

LE RETOUR AUX CHAMPS

Du beau livre de M. Emile Vandervelde, l'*Exode rural et le Retour aux champs*, nous détachons cette page attachante dans laquelle l'écrivain exalte le séjour à la campagne et voit l'avenir des grandes villes:

Pour beaucoup de gens qui prétendent aimer la campagne, qui seraient heureux d'y séjourner pendant la belle saison, l'idée seule d'y vivre en permanence, même en conservant des contacts avec la ville, apparaît comme un véritable cauchemar.

Et cependant, pour qui reste à portée d'une grande agglomération, à une faible distance de la station d'un chemin de fer, sans avoir l'obligation d'affronter, soir et matin, les fondrières de quelque route vicinale, c'est peut-être à la campagne que l'on supporte le mieux les intempéries de la saison mauvaise.

L'hiver, en ville, depuis novembre jusque fin mars, c'est, presque sans interruption, le régime de la boue et de l'obscurité. La neige, quand elle vient à tomber, tient quelques heures à peine, bientôt sâlie par la foulée des passants, le roulement des voitures, la circulation des tramways ; et, au milieu de cette fangeuse tristesse, rien ne décèle la persistance de la vie des plantes, la continuelle préparation du printemps, dès l'instant même où les feuilles de l'automne achèvent de tomber.

A la campagne, au contraire, il n'est pour ainsi dire aucun moment dans l'année où quelque chose ne pousse, où quelque jeune plante ne lutte contre les rigueurs de la saison. Quand les gelées sont tardives, on trouve encore dans les jardins, à la fin de décembre ou au commencement de janvier, des œillets ou des roses de Bengale, parfois aussi des primevères ou des violettes, qui devancent le printemps. Dès la mi-février, souvent, les perce-neige ouvrent leurs corolles, les bourgeons commencent à gonfler, les champs se mettent à verdir. Par contre, si l'hiver se prolonge, ce sont les belles journées froides, sous le soleil clair ; c'est la neige éblouissante et pure, couvrant d'un manteau de ouate les pointes vertes du blé.

Et le soir, quand on rentre de la ville, tumultueuse et surexcitée, c'est un délice que de retrouver la campagne endormie, la sérénité silencieuse de la terre et du ciel, la splendeur pacifiante de la voûte étoilée.

Mais ce charme de la vie des champs n'agit et ne peut agir que sur des minorités.

Ce ne sont pas ces considérations subjectives, mais, avant tout, les conditions objectives de la vie économique ,qui déterminent et continueront, sans doute, à déterminer dans l'avenir l'importance relative des populations urbaines et des populations rurales.

Mais, quelle que soit la proportion des unes et des autres, le mode de leur distribution sur la surface des territoires habités, il est dès à présent certain que l'alternance des séjours, les échanges de main-d'œuvre entre l'industrie et l'agriculture, la suppression des distances par des moyens de locomotion et de communication presque indéfiniment perfectibles, effaceront, de plus en plus, la distinction si nettement tranchée naguère entre les villes et les campagnes.

Sous l'ancien régime, en effet, les populations urbaines, vouées au commerce et à l'industrie, investies de monopoles corporatifs, protégées par des barrières économiques, vivaient, étroitement agglomérées, dans l'enceinte de leurs remparts. Les populations rurales, au contraire, ne connaissaient guère d'autre industrie que l'agriculture, avec les métiers locaux qui en dé-

pendent; leur état politique et social représentait encore un stade que les villes avaient depuis longtemps dépassé: produisant avant tout pour leur propre usage, ou celui de leurs maîtres, attachées à la terre par leur dépendance servile et par la perpétuité de leurs tenures, elles végétaient isolées, repliées sur elles-mêmes et, pour ainsi dire, sans contacts avec le dehors.

Mais, avec le progrès des moyens de transport, cette situation se modifie: la ligne de démarcation entre les villes et les campagnes perd sa rigidité; politiquement et économiquement, urbains et ruraux deviennent égaux, sinon en fait, du moins en droit. Les murailles des villes sont démolies. Les barrières d'octroi commencent à tomber. Les relations se multiplient entre citadins et campagnards. Dès à présent, il apparaît comme vraisemblable que les cités de l'avenir seront bien moins des centres d'habitation que des agglomérations de monuments, des lieux de réunion ou de travail, des rendez-vous d'affaires, de plaisirs et d'études.

Quelques aides dans l'aménagement d'une maison.

De la valeur de l'étude de l'architecture pour les femmes

La femme doit savoir assez d'architecture pour pouvoir critiquer avec intelligence sa propre demeure.

Elle doit savoir reconnaître que sa maison est bien, non pas parce que ses propres connaissances lui permettent de s'en assurer par elle-même. Et non seulement pourquoi son habitation est bien, mais pourquoi elle l'est.

Sa connaissance de la relation des sujets entre eux doit lui faciliter la discussion des styles d'ameublement de façon intelligente.

Elle doit savoir comment disposer ses meubles et grouper les objets d'un même genre, d'un même style, d'une même époque — si elle affecte des époques dans le choix de son ameublement — savoir assez pour éviter des erreurs, des fautes, pour discerner si ce que lui dit son tapissier est juste ou non.

Elle doit savoir — mais réellement savoir — ce qui est nécessaire au sujet des couleurs et de leurs combinaisons.

Elle doit être capable de choisir le papier destiné à ses murs et veiller à ce qu'il s'harmonise avec son ameublement et avec les pièces adjacentes.

Rien de tout cela n'est intuitif, comme on semble le croire généralement. L'intuition est certes d'un grand concours, elle aide de façon surprenante ceux qui décident d'apprendre des faits, en architecture ou en art, en procédant par une étude dirigée de façon compétente.

Mais l'intuition est relativement peu de chose et ne permet que d'emprunter une comparaison à un autre art, comme l'habileté à improviser, par exemple, peut faire de quelqu'un un pianiste remarquable.

Les dons naturels de quelques sortes qu'ils soient doivent toujours être prisés, mais la plupart requièrent un entraînement pour produire de bons résultats pratiques.

Bien des femmes s'intéressent naturellement à l'ouvrage de la décoration d'intérieur et savent arranger une pièce de façon charmante, sans avoir la moindre connaissance de l'histoire architecturale et des règles de l'art. Quand ces résultats sont satisfaisants, ils sont dus simplement au hasard et nullement la récompense du génie.

Les connaissances sont aussi nécessaires dans l'arrangement de la maison que dans la culture d'un jardin ou dans l'aménagement d'une ferme. Si l'on obtient de bons résultats sans connaissances approfondies, on peut dire que de meilleurs résultats auraient pu être obtenus si l'on avait eu des connaissances dès le début.

L'aspect esthétique d'une maison est plus intéressant que tout autre. Il montre les meilleurs résultats et procure le plus grand charme.

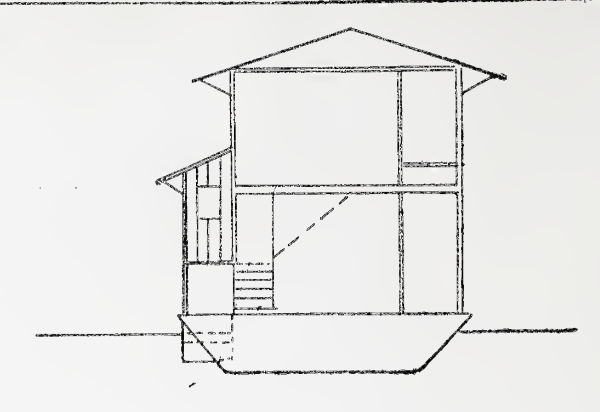
C'est parce que la demeure d'une femme est son « home » qu'elle s'intéresse à sa décoration.

L'Habitation à bon marché

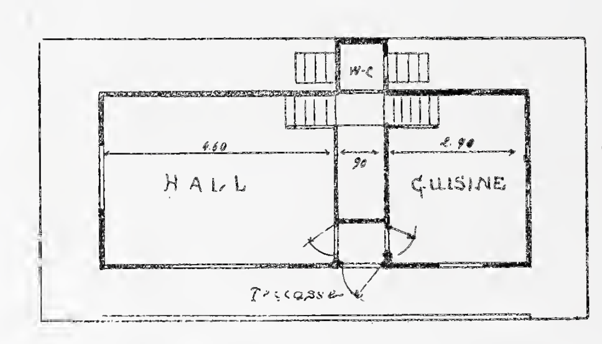
House Boat

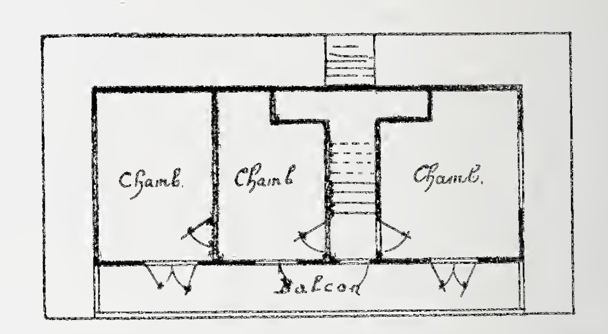
De Londres à Richmond, de Richmond à Hampton, le bateau qui nous transporte passe dans une rue, une rue d'un nouveau genre. La chaussée c'est la Tamise, les voitures sont les nombreuses embarcations, canots et périssoires, chers aux sportsmen, et les maisons sont les « House-Boats » dont les terrasses représentent fort bien les trottoirs, et dont nous présentons un modèle au lecteur.

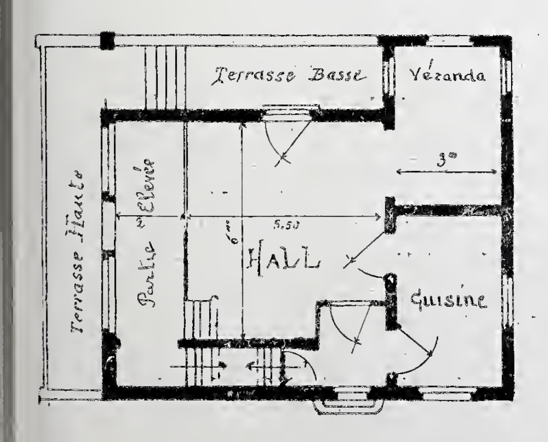
L'Anglais, pratique par instinct, a fort intelligemment compris, que, sans se déranger de ses affaires, il pourrait satisfaire, à deux pas de son bureau, au besoin de changer d'horizon qui nous prend tous les étés et nous précipite, à beaux deniers coûtants, vers des villégiatures éloignées et souvent moroses. — De plus, aimant son intérieur, il veut avoir sa maison, son « home », ses dieux Lares anglais ; puis il lui faut du « sport » à discrétion et à sa porte, ensuite, il lui faut du bon marché. — Il a posé ce problème et l'in-

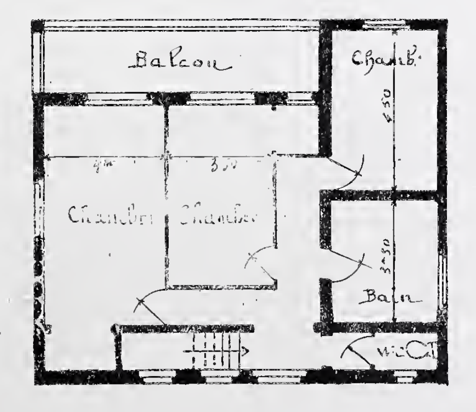


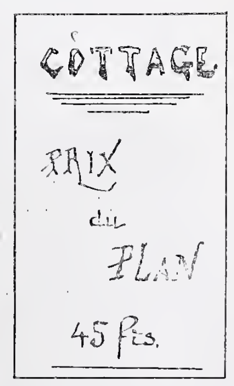
HOUSE BOAT











Cottage à la mer

connue dégagée de cette équation, en apparence compliquée, lui a donné le « House-Boat ».

La maison est en bois, mais elle coûte peu. Elle se déplace et c'est un bien grand avantage. Elle n'est pas humide, ce qui semble un paradoxe, mais l'humidité d'une maison vient de ses fondations, de ses murs qui sont de vraies éponges, et non de l'air ambiant: l'air, même humide, d'une rivière, n'est rien en comparaison d'une fondation, même hydrofuge, faite sur sable boulant, et surmontée d'une bâtisse en matériaux qui, eux, ne sont jamais, hélas, hydrofuges. — Enfin, à ceux qui nous dirons que le bois est« froid », nous répondons qu'on bâtit en bois en Norwège, au Canada, aux Etats-Unis, en Sibérie.

La construction s'explique d'elle-même, le croquis que nous donnons est simple et clair. Tout est en bois recouvert d'une toiture en zinc. — Le prix d'une pareille construction, si ce mot est applicable, est compris entre 4 et 5,000 francs. Nous n'insisterons pas sur le plan qui est trop simple, ni sur la construction elle-même, variable à l'infini, mais toujours agréable, et charmante. Ce n'est pas un cours de construction que nous donnons ici, c'est une cause que nous plaidons.

Cottage à la mer

Deux pièces au rez-de-chaussée : une cuisine, et un hall servant de salon, salle à manger, salle commune. Ce hall est divisé en trois parties : 1. le hall proprement dit de 5.50 x 6 m. environ, 2. une porte élevée de 5 marches, sorte de petit salon élevé formant balcon intérieur dans la grande salle et communiquant au dehors avec une terrasse formant son prolongement; 3. une véranda fumoir de 3 x 4 m. communiquant par une baie libre.

Sous le balcon et la partie haute du hall se trouvent les caves éclairées par soupiraux. A l'étage se trouve trois grandes chambres avec armoires, une salle de bains et le W.-C.

L'escalier a son départ dans le hall du balcon intérieur.

L'ART AT HOME.

Mlle Béatrice Lorand, l'aimable fille du distingué député, a publié naguère, dans le « Ralliement » des articles qui ont ici leur place toute indiquée.

Elle a bien voulu nous autoriser à les reproduire. Nous lui adressons, au nom de nos lecteurs et surtout de nos lectrices, tous nos remerciements.

I

L'Art se démocratise; le culte et la pratique de l'art se généralise et il est peu de femmes cultivées aujourd'hui qui ne s'efforcent de donner un cachet artistique à tout ce qui les entoure, à se créer un cadre digne de leur grâce et de leur beauté.

Mais, dira-t-on, pour se procurer les jouissances supérieures et ajouter au foyer cet attrait de luxe et de bon goût, il faut malheureusement être riche, car tout luxe se paye et le bon goût ne va pas de pair avec le bon marché.

Nous croyons que c'est là une erreur et en ces notes familières sur l'Art à la maison nous essayerons de le démontrer en initiant nos aimables lectrices aux procédés faciles — à condition d'être progressifs et méthodiques — aux applications les plus aisément utilisables des principes de la décoration moderne à l'ameublement et à la toilette.

Je me propose d'aborder ici successivement si cela paraît intéresser nos lectrices: l'Art du cuir, la pyrogravure, le pochoir, l'art des métaux gravés et repoussés — les différentes peintures sur étoffe qui permettent de réaliser des objets de toilette et d'ameublement du plus haut goût à peu de frais et sans nécessiter une vocation spéciale. J'ai malheureusement remarqué dans la pratique et l'enseignement des arts de la femme que les explications fournies par les méthodes de vulgarisation (souvent excellentes pour les professionnels) manquent le plus souvent de la simplicité et de la clarté qui sont les premières conditions d'un enseignement populaire. Je m'efforcerai d'être aussi simple et aussi claire que possible, mais ce qu'il faut surtout, c'est de la part de celles qui veulent s'essayer aux métiers d'art un peu d'expérience personnelle et de pratique. Je suis d'ailleurs à la disposition de celles de nos lectrices qui éprouveraient des difficultés dans l'application pour leur fournir les explications et quand la réponse à leur demande paraîtra de nature à intéresser l'ensemble des lectrices, ce sera l'occasion d'un complément de cet enseignement mutuel.

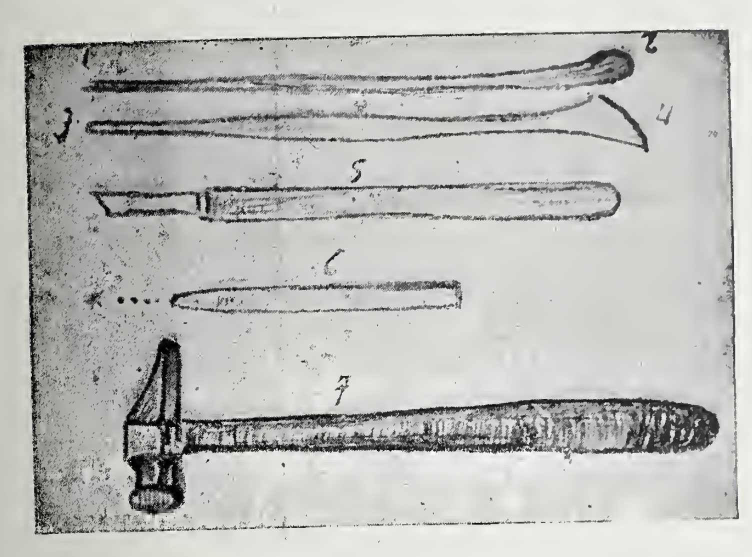
Nous commencerons par le travail du cuir qui peut-être est aujourd'hui le plus en vogue. C'est l'un des plus faciles; il ne demande aucune connaissance spéciale du dessin ni un outillage compliqué et permet de produire rapidement des œuvres d'une réelle valeur esthétique. On sait combien ce travail a été en honneur à l'époque de la Renaissance et de quelles œuvres il enrichit nos musées. Renouvelé il y a 25 ans en Allemagne et en Italie il a, comme il convient aujourd'hui, pris un caractère plus démocratique en s'appliquant aux objets les plus usuels, on a même essayé de l'industrialiser, mais la supériorité du travail à la main s'y oppose.

L'Art du cuir comporte six modes principaux d'exécution qui peuvent d'ailleurs être combinés:

1° le cuir gravé; 2° le cuir incisé; 3° le cuir martelé; 4° le cuir pyrogravé et peint; 5° le cuir repoussé et modelé; 6° la mosaïque de cuir.

Les outils. — Ils sont peu nombreux. Pour commencer il suffira d'un matériel restreint, on le complètera au fur et à mesure des besoins et des goûts personnels.

Les sept outils ci-dessous suffisent amplement pour les commencements, à savoir : 1. 2. une pointe à tracer et un cerneur courbe; 3. 4. deux crisseurs; 5. un couteau à inciser (peut être remplacé par un canif bien aiguisé); 6. un perloir ou mattoir (servant à orner les fonds); 7. un marteau. Ces fournitures se trouvent chez tous les marchands de couleurs.



Les cuirs. — Pour commencer nous conseillons la basane, vu son bon marché et la facilité avec laquelle elle se repousse et se teinte. Mais on ne peut l'employer pour le cuir incisé ou gravé. La vachette convient parfaitement pour les objets de grandes dimensions quel que soit le mode de décoration employé, mais le veau reste la matière docile et belle entre toutes. Spécialement pour le cuir gravé par lequel nous commencerons, seul le veau nous donnera un résultat appréciable. Prenons par exemple un morceau de peau de 40 centimètres sur 30 (ces dimensions sont celles d'une liseuse pour un livre de fr. 3.50, y compris la marge nécessaire au montage). Disposez votre cuir sur une planche bien unie, ou mieux sur un marbre, prenez auprès de vous à portée de la main un bol d'eau claire avec une petite éponge et mouillez régulièrement. La matière est prête maintenant à recevoir sa décoration.

Le choix du dessin. — Pour le cuir gravé il faut choisir un dessin simple mais de caractère. On trouve en quantité dans le commerce des cartes postales avec de petits sujets hollandais, ils conviennent parfaitement. On peut les surmonter d'une frise avec un petit dessin régulier. Pour les reporter il suffit de les décalquer soigneusement à l'aide d'une feuille de papier calque transparent. Le calque obtenu, appliquez le sur le cuir humide mais intercalez entre les deux une feuille de papier à lettre et suivez minutieusement tous les traits à l'aide de la pointe à tracer. Il faut pendant cette opération que le calque reste rigoureusement immobile; si le cuir repose sur une planche il suffit de piquer quatre punaises aux angles dans la marge; si vous vous servez d'un marbre maintenez-le à l'aide de la main gauche.

Enlevez le calque, remouillez le cuir et recommencez discrètement en augmentant régulièrement la pression de l'outil sur tous les traits de votre dessin. Il se trouve alors gravé sur votre cuir. Pour un début on se contente généralement de ce mode de travail qui, à condition de choisir le modèle avec goût, donnera un joli résultat.

La prochaine fois nous nous occuperons du cuir incisé et modelé et des multiples moyens de patiner et de teinter notre œuvre. C'est à la fois la partie la plus intéressante et la plus difficile, mais avec un peu de goût et de soins nous arriverons très vite à surmonter ces obstacles et vous serez vraiment étonnées du résultat. Nous nous occuperons aussi du montage des objets qu'il faut dans certains cas confier à des



professionnels — c'est le cas des liseuses, buvards, portefeuilles — tandis qu'avec un peu d'habileté nous arriverons très bien à monter nous-mêmes avec originalité et d'une façon parfaite des ceintures, des coussins, des coffrets, des porte-journaux et mille bibelots qui nous serviront à embellir notre home.

B. L.

POUR ORNER VILLAS ET COTTAGES.

Les dessins des anciennes toiles de Jouy et d'Alsace ont la vogue pour la décoration des cottages et des villas. Ils sont très à la mode comme tentures et comme tissus d'ameublement.

Ils font très gai, très clair, bien vivant, et l'on pourra avec un peu de goût se meubler coquettement et sans grands frais.

Des fauteuils en osier seront garnis de moelleux coussins en toile à ramages.

De petites chaises en bois pourront être tapissées de même étoffe et auront tout de suite l'air plus gracieux.

On entourera les glaces et les cheminées de toile fleurie, enguirlandée, et l'on disposera sur la table, recouverte d'un tapis semblable aux tentures, et sur de petits guéridons, habillés comme la table, des cornets, des vases de porcelaine blanche à fleurettes de couleur, garnis de gerbes légères de fleurs printanières; et l'appartement aura tout à la fois l'air confortable et coquet sans trop de luxe, qui convient aux maisons rurales.

On fait pour les chambres à coucher des susdites maisons des garnitures de fenêtres et de lit en toile blanche ou écrue avec des dessins multicolores au pochoir qui sont aussi bien amusants et qui coûtent fort peu de chose. Avec un ameublement en chêne clair, en bois laqué ou en pitchpin, ces rideaux font merveille; ils sont très pratiques et se lavent fort bien.

On peut se procurer une garniture de fenêtre, comprenant les rideaux et le bandeau, à partir de vingt francs.

On garnit aussi les panneaux de lit en toile de Jouy et l'on y assortit le dessus de lit.

Il faut, dans ce cas, que la « marquise » et les guéridons soient assortis au lit.

Disons aussi que les meubles de forme basse sont grands favoris, et cela n'est pas étonnant, étant donné l'exiguïté des appartements modernes.

Le style Louis XVI est donc celui que l'on exploite le plus, mais le Louis XVI pur, sans mièvrerie inutile.

Le linge de table se ressent naturellement de l'engouement manifesté pour les toiles à fleurs; les nappes blanches semées de fleurettes et bordées de guirlandes sont très demandées.

Les porcelaines à fleurs et les porcelaines genre Delft et Hollande ont un gros succès avec le linge de fantaisie, et la cristallerie toute blanche ou légèrement ornée d'or scintille joyeusement sur les nappes jolies.

Les garnitures de fleurs et de feuillages restent très basses et courent en guirlandes fines et serpentantes entre les verres et les surtouts ornés de fruits.

Ces guirlandes doivent s'harmoniser avec la couleur du service, naturellement.



La Vie à la Campagne.

Pour loger économiquement et sainement les lapins

Supposons qu'il faille produire 100 lapins par an. Divisez-les par petites bandes de cinq à six, mais séparez les mères d'avec les mâles, en les mettant chacun dans une loge et ne les réunissant que pour la saillie.

Il est préférable de ne mettre que cinq ou six lapins ensemble, afin d'éviter la perte de nourriture. Les lapins, d'un naturel gâcheur réunis en trop grandes bandes dans des loges de dimensions restreintes, piétinent leur nourriture et la perdent.

Pour cela, construisez, face au Midi, une série de loges autant que possible appuyées contre un mur et de dimensions suivantes, pour cinq ou six lapins adultes : longueur 2 mètres ; largeur, 1 m. ; hauteur 1 m. à l'arrière et 0 m. 80 à l'avant.

Couverture ; la faire déborder en gouttière de 0 m. 15 afin d'éviter l'introduction de l'eau dans la loge, — Porte : 0 m. 60 de large pour faciliter le nettoyage, construite en latteaux et grillagée entièrement. Le reste du devant de la loge en bois plein. Comme bois, du sapin bien sec de 0 m. 02 d'épaisseur. Une loge ainsi construite, en ajoutant le papier goudronné, les couvre-joints, la peinture et le peu de grillage, revient en comptant le bois à fr. 35 le mètre à :

30 m. 75 de bois pour les côtés et la couverture à 0 fr. 35 le mètre ....fr.	10.80
Couvre-joints	1.—
2 m. 50 de papier goudronné à 0 fr. 60	1.50
Pointes, peintures et grillage, environ	1.50
Total fr.	14.80

Matériel :

1. Un long râtelier en fil de fer courant tout le long de la loge ....fr.	0.50
2. Une augette plate en bois de 0 m. 70 de long, avec des côtés de 0 m. 05. de haut, garnies de zinc, soit	1.—
3. Un petit plat en terre pour l'eau	0.25
Total... fr.	1.78

Le total des dépenses est donc de 16 fr. 55.

Si vous pouvez le faire, montez ces loges sur une petite maçonnerie inclinée en avant et contenant un caniveau pour l'écoulement du purin. Cette maçonnerie ne peut pas être exactement estimée ici. C'est l'étendue et les travaux qu'elle peut exiger suivant l'emplacement occupé qui seront la base du prix.

Vous pouvez aussi superposer les loges par étages et garnir le plancher des loges supérieures avec du zinc pour éviter l'inondation des étages inférieurs.

Le prix d'un plancher avec zinc pour loges à lapins superposees s'établit comme suit :

Une feuille de zinc de 0 m. 80 de large, 1 m. 50 de long, coûte ,suivant l'épaisseur, de 5 à 6 francs, soit comme moyenne ...fr.	5.50
Bois de sapin épais de 0 m. 02 afin qu'il ne se déforme pas, à 0 fr. 45 environ le mètre, 4 planches de 1 m. 50 de long, soit 6 mètres de bois à 0 fr. 45	2.70
Total........... fr	.8.20

Comme on le voit, ce devis indique que la superposition des loges, lorsqu'elles sont nombreuses, peut devenir coûteuse.

Hygiène des lapins

Il est indispensable que les loges soient tenues dans une extrême propreté. Il faut que les litières soient faites avec de la paille bien sèche et de bonne qualité, et renouvelées souvent, tous les quatre jours à peu près. Il ne faut pas troubler les lapins à l'engrais par des visites continues : le calme et le silence leur sont nécessaires, surtout dans le milieu du jour, moment où ils dorment. Avec des soins intelligents, il est rare de voir des sujets atteints de maladie grave. En tout cas, un dernier conseil : aussitôt qu'un sujet paraît souffreteux et triste, l'isoler. Si au bout de quelque temps, le malade ne guérit pas, le sacrifier. Les modestes bénéfices réalisés par cet élevage ne permettent pas à l'éleveur pratique de grosses dépenses chez le vétérinaire et le pharmacien. Mais on voit, par tout ce qui précède, qu'en s'arrangeant bien, cet élevage devient rémunérateur et permet de réaliser quelques petits bénéfices.

LE JARDIN

A la mémoire des Floralies

Gand ! Salut ! ô Ville fleurie !
Pays de la triple et des fleurs,
Ta Floralie et Cie
Reçut nos plus chics visiteurs.

Au début, visite royale,
Discours, compliments, fleurs partout.
Banquet, ivresse nationale,
Tout le monde était très en raoût.

Triomphe de l'orchidophile !
Gloire de l'Exposition !
Une fleur valait vingt-cinq mille !
Tout le bouquet pour un million !

Tant d'argent pour une orchidée
Ça vaut la peine d'en planter.
Et pourquoi pas ! C'est une idée !
Je vais essayer cet été !

La fleur (celle de botanique)
Devient un très joli métier
— Car, pour les fleurs de rhétorique
On sait que c'est très mal payé !

L. M.

* * *

Au jardin de l'amateur

Le jardin doit être complètement occupé pour la fin du mois de mai. Les plantes provenant des semis et plantations de mars-avril sont en bonne végétation.

Ayons soin de maintenir la surface du sol constamment meuble et exempte de mauvaises herbes ; dans ce but, ne négligeons pas le binage, opération culturale très importante que l'on doit effectuer plusieurs fois pendant la végétation ; biner souvent, peu profondément, entre les lignes et autour des plantes, on détruit les mauvaises plantes, on assure le fonctionnement normal des racines, le sol conserve plus longtemps son humidité, les plantes résistent mieux aux parasites, la végétation est luxuriante, bien plus belle que là où le sol est dur et crevassé.

Une solution de nitrate de soude, à raison de un gramme par litre d'eau, ranime singulièrement les plantes dont la végétation laisse à désirer.

Dans les pelouses de nos jardins d'agrément, les plantes à floraison printanière ornent les plates-bandes et les corbeilles ; il y a des *pensées, myosotis, pâquerettes, murets, silènes, tulipes.*

Pour le mois de juin, elles seront remplacées par de bonnes espèces choisies parmi les nombreuses plantes ornementales d'été ; nous aimons surtout celles à floraison facile et variée telles que les *reines-marguerites, zinnias, verveines, phlox de Drumond* et combien d'autres que nous pouvons élever facilement ou que l'horticulture nous offre.

Préférons les plants robustes, qui ont été repiqués, déplantons avec soin pour ne pas abîmer les racines, prenons les précautions nécessaires pour assurer une reprise rapide, arrosage, ombrage, disposons un léger paillis de fumier très divisé entre les plantes et voilà notre petit jardin de nouveau garni ; la plantation a été bien faite, les plants de premier choix, on en obtiendra une riche floraison et cela pendant toute la bonne saison. En passant devant les *rosiers*, on détruit les nombreux parasites qui les attaquent : pucerons, chenilles, larves de diverses mouches s'unissent pour abîmer ces beaux arbustes, considérés à juste titre comme les meilleures plantes ornementales pour le petit jardin. Lisons attentivement et mettons en pratique les notes si utiles de M. Chevalier ; nous y trouvons toujours quelque chose concernant nos très petites cultures. Au potager-fruitier, les arbres ont généralement fleuri dans de bonnes conditions ; on espère partout une production magnifique ; il y aura à supprimer des fruits aux *pê-*

chers, abricotiers, poiriers, pommiers; il faut aussi ébourgeonner, pincer, palisser, arroser les arbres avec des engrais liquides, seringuer le feuillage, détruire les parasites, toutes opérations détaillées sous la rubrique « jardin fruitier ». C'est la saison des *asperges* et des jets de *choux-marin*, deux produits très estimés de la culture maraîchère, que l'on ne rencontre pas assez dans les petits jardins, légumes de premier ordre, faciles à obtenir à une saison où il y a pénurie de légumes frais. Il faut que le jardin soit bien petit pour ne pas y cultiver quelques lignes d'asperges et une douzaine de plantes de *chou-marin.* On plante des *tomates,* des *céléris à côtes*, n'oublions pas le *céléri-rave*, des *laitues*, des *choux divers* et autres plants que nous avons sans doute élevés provisoirement en pépinière; sinon, demandons à un bon producteur des plantes fortes, trapues, qui ont été repiquées et surtout de bonnes variétés; nous avons indiqué précédemment celles que l'on peut avantageusement préférer et M. Paras, directeur d'un des plus beaux potagers du pays, nous fournit régulièrement des indications précieuses concernant la si intéressante culture maraîchère.

***

Arrosage des plantes (fleurs en pots)

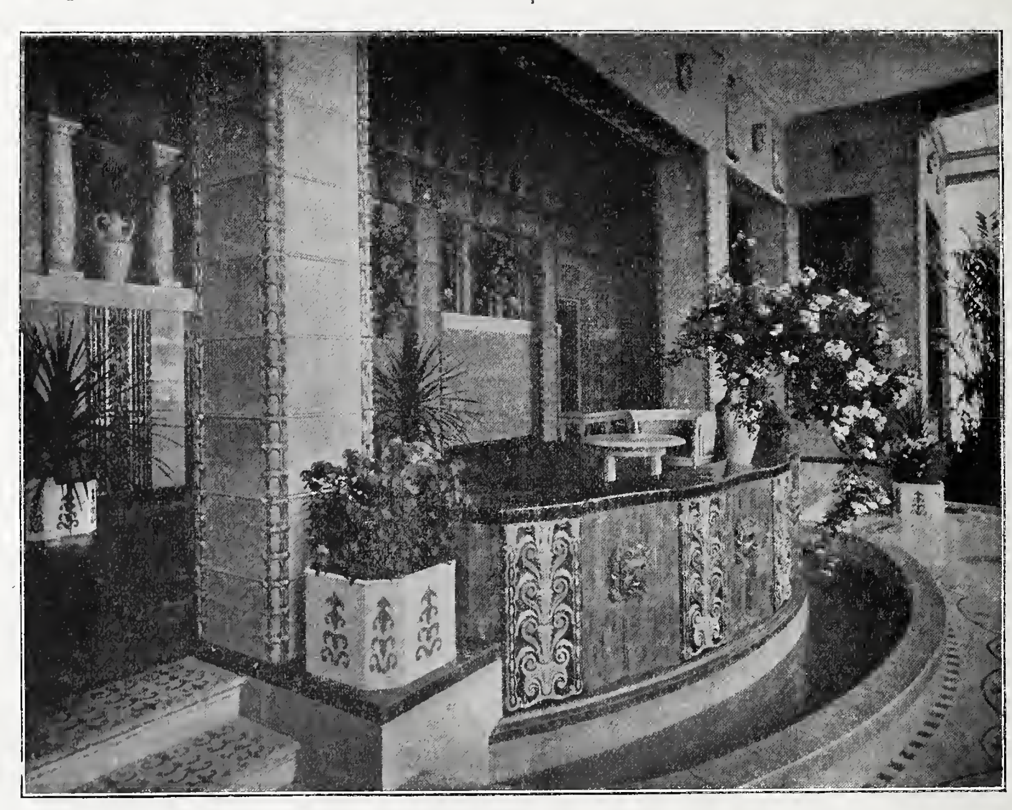
Mettre un gramme de phosphate d'ammoniaque par litre d'eau et arroser tous les deux jours, sans surabondance, pendant la floraison.

Comment transplanter les plantes hâtives

L'une des meilleures façons de transplanter les plantes hâtives, consiste à remplir une boîte ordinaire avec de la bonne terre, et de ne mettre qu'une seule motte dans chacune.

Quand le temps devient assez chaud pour placer les plantes dans le jardin, le caisses peuvent être disposées dans des trous de la dimension voulue, et leur bois pourrira rapidement. L'avantage de ce mode de transplantation est que les racines de la plante ne se trouvent pas dérangées.

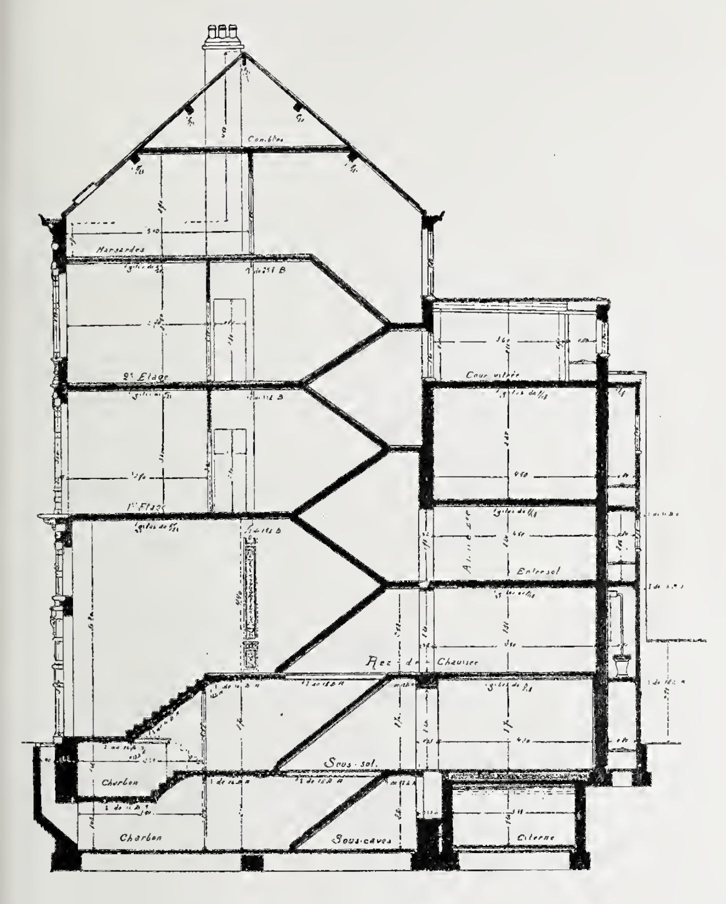
Nous conseillons d'enlever le fond des boîtes, en les mettant en terre.

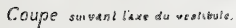


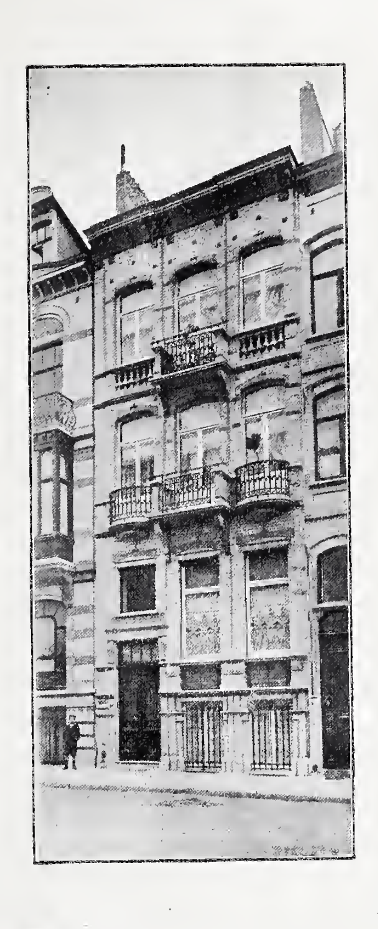
Les plantes d'appartement

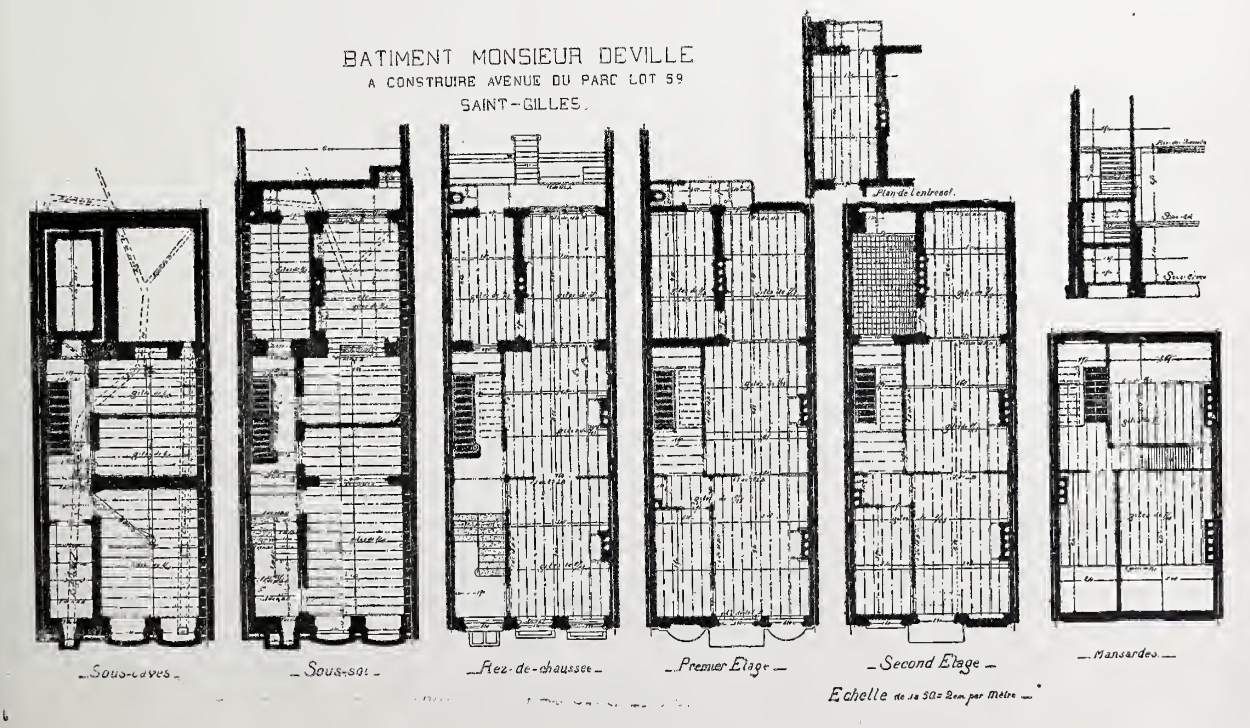
Lorsqu'on met les plantes d'intérieur en plein air, il faut les laisser en pots et s'arranger de façon à ce que l'air frais circule autour d'elles. Celles que vous voudrez employer à l'intérieur l'année suivante devront être empêchées de fleurir pendant l'été.

Dirigez leur force vers la production des branches. Cells-ci devront être pincées avec les doigts à leurs extrémités, de temps en temps, pour forcer la production de branches latérales; on obtiendra ainsi une plante compacte, touffue, possédant de nombreux points de floraison. Si les plantes de culture d'intérieur ne sont pas convenablement formées, elles pousseront avec des formes singulières, mais avec un peu d'attention, en temps opportun, il est aisé de les rendre symétriques.




Coupe suivant l'axe du vestibule.





LA PAGE DE MADAME

Conseils pratiques

Pour reconnaître les champignons vénéneux. — Défiez-vous des methodes quelque peu empiriques que l'on vous conseille ; celle de la pièce d'argent mise dans l'eau de cuisson des Champignons n'est pas meilleure que les autres. Les exemples ne manquent pas des cas où les pièces d'argent n'ont pas noirci et où les personnes n'en ont pas moins été empoisonnées. La meilleure méthode consiste dans la connaissance parfaite du Champignon que l'on veut consommer.

Si vous ne le connaissez pas sûrement,méfiez-vous en.

Savoir cuire le lait. — Le lait chauffé subit des modifications à la fois dans sa constitution et dans son goût. Ces changements n'ont aucun inconvénient pour la formation de la crême, qui peut s'effectuer à des températures variant de 30 à 90°.

Il en est autrement pour la fabrication des fromages et pour le lait destiné à la nourriture des enfants.

En effet, le chauffage du lait volatilise une partie des acides qu'il contient, ce qui a pour effet d'insolubiliser une proportion de ses sels de chaux (phosphates et citrates). Or l'on sait quelle est l'importance des matières minérales dans l'alimentation des jeunes enfants pour la formation des os. D'autre part, la propriété du lait de se coaguler sous l'influence de la présure diminue également lorsqu'on le chauffe, ce qui lui fait perdre ainsi ses qualités digestives et diminue sa qualité pour la faculté de fabrication des fromages. Quant au goût de cuit que prend le lait chauffé, il provient surtout de la production de substances volatiles ; mais ce goût ne devient sensible que si le lait a été porté à la température d'ébullition ou s'il a été chauffé pendant longtemps cinq heures au moins, vers 75°.

Il faut donc autant que possible éviter de chauffer longtemps à trop forte température le lait destiné à l'alimentation des enfants et à la fabrication des fromages.

Pour guérir les coupures. — Voulez-vous guérir facilement une coupure ? Ne suivez pas le pernicieux conseil que donnent les bonnes gens de campagne, qui prétendent qu'une toile d'araignée cicatrise la plaie du jour au lendemain Les toiles d'araignées sont des réceptacles à microbes qu'y transportent l'air et les mouches. On a vu leur application provoquer des accidents extrêmement graves, tels que le tétanos, par exemple.

Il est bien plus simple de mettre sur la coupure un peu de charpie saupoudrée d'alun. On peut encore appliquer sur la blessure les cendres d'un morceau de fil ou de coton qu'on vient de brûler. Ce remède fraîchement préparé ne contient aucun germe infectieux et empêche toute inflammation et putréfaction de la blessure.

Les feuilles de géranium ont également la propriété de guérir très rapidement les écorchures et les coupures. Il suffit d'en appliquer une ou plusieurs feuilles qu'on écrase un peu sur le linge. La feuille, qui s'attache fortement à la plaie, aide au rapprochement des chairs et la cicatrice se forme promptement.

Du naturel. — Bien des personnes demandent s'il est d'usage de se maquiller et, dans leur cruelle perplexité, elles ont peur de ne pas être assez à la mode si elles vont en visite ou en soirée dans le simple appareil d'un visage naturel. C'est une erreur de croire que le fard embellit. Une peau soignée ,qu'elle soit jeune ou déjà fanée par l'âge, est toujours mieux que lorsqu'elle est maladroitement rehaussée d'une tache rouge mal fondue ou mal placée. La nature est toujours plus charmante. Un soupçon de poudre est permis, et pour le soir seulement ,lorsqu'il ne laisse qu'un nuage léger rosé sur la joue. Le maquillage qui fut tant de mode il y a quelques années est, heureusement passé de genre ; il avait ce triste inconvénient de contraindre les personnes qui avaient commencé à l'employer à continuer, car, comme les femmes de théâtre qui en font un usage journalier, il abîme la peau, et ce qui était primitivement un ornement devient un replâtrage chargé d'effacer les rides et les fissures qu'il a creusées par son action corrosive et les inflammations que les mauvais produits surtout ne manquent jamais de causer.

Mais dans un journal où des docteurs éminents font chaque semaine une causerie sur l'art de la beauté, il est inutile que je déclare que tous les produits bon marché doivent être répudiés, car le bon marché se présente toujours à la place de la bonne qualité.

Vertus médicales de la Laitue. — La Laitue est un excellent rafraîchissant recommandé pour combattre les inflammations de l'intestin et les maux de reins. Elle contient un suc, le *Lactucarium,* qui possède des propriétés calmantes. A ce titre, elle convient aussi aux

tempéraments nerveux et bilieux. On a vu des cas légers d'ictère guéris avec la Laitue pour toute médication. On l'emploie en décoction prise comme tisane ordinaire, le soir avant de se coucher.

Les légumes comme médicaments. — Les épinards sont excellents pour les affections des reins ; il en est de même des pissenlits mangés en salade. L'asperge purifie le sang ; le céleri a une action calmante sur les nerfs et guérit les rhumatismes et les névralgies. Les tomates sont bonnes pour les maladies de foie. Les betteraves et les navets réveillent l'appétit ; la laitue et les concombres sont rafraîchissants. Les haricots sont un aliment fortifiant et très nourissant ; les oignons, l'ail, les poireaux, la ciboulette, les échalottes ont des vertus médicales reconnues pour stimuler la circulation et par suite augmentent la secrétion de la salive et du suc gastrique, ce qui assure une bonne digestion.

Petits conseils

Savoir ordonner un bouquet

Les plus jolis bouquets, a-t-on dit, sont ceux dont on ne dispose ni les fleurs, ni les feuillages, en laissant ces éléments s'arranger d'eux-mêmes lorsqu'on les met dans un vase. La formule est simple, ses moyens de réalisation sont à la portée de tous. Mais vous serez d'accord avec moi, Madame, pour reconnaître qu'il s'agit là d'une réunion de quelques fleurs dont les tiges baignent dans l'eau d'un vase, et qui ne peuvent donner l'idée d'un bouquet conçu avec goût, exécuté avec habileté.

Il se dégage bien un peu de poésie des deux ou trois roses posées dans un cornet de cristal, mais il ne faut chercher dans leur réunion ni l'harmonie des couleurs, ni le puissant contraste de lignes et de formes, conditions requises pour le bouquet le plus simple ou le plus gracieusement esquissé, comme pour la gerbe la plus somptueuse.

Le bouquet se compose donc à la façon d'un tableau : en mettant en valeur les couleurs et les formes, leurs effets d'harmonie et d'opposition. Il faut aussi choisir les éléments : fleurs, feuillages, chaumes de graminées, et les groupes en rapport avec le vase qui doit les recevoir et le milieu dans lequel le bouquet est placé.

L'exécution pratique du bouquet depuis la cueillette des fleurs et des feuillages, maintenus toujours frais dans les vases, potiches et corbeilles, n'ont pas moins d'importance.

Langage des fleurs. — L'annonce du printemps ramène la question des nouvelles toilettes. En cette matière, les fleurs révèlent tout un caractère. Elles ne doivent pas pour cela être naturelles ; les fleurs de la modiste ont même un « langage plus expressif » parce qu'elles durent plus longtemps, et gardent toujours leur forme et leur éclat.

Les violettes, les roses blanches, jaunes, rouges, bleues, les coquelicots, les œillets sont les fleurs les plus usagées en toilette.

En règle générale, on peut établir que les personnes qui portent des violettes, des œillets, ont une nature fine, distinguée, aimant la clarté dans la simplicité ; que les personnes arborant des roses ont l'esprit plus en dehors, le cœur chaud, l'âme parfumée de générosité ; — il y a aussi des degrés d'après la tonalité des roses ; — que les personnes affectionnant la fleur des champs, bluet ou coquelicot, fleurent bon la campagne, mais la campagne jolie, à la Trianon, la campagne de Marie-Antoinette où l'on disait des vers à l'honneur des bergères.

Il ne peut pas ne rien y avoir dans une tête ornée sur le côté d'un beau coquelicot bien rouge. Il doit y avoir là de fraîches pensées tamisées dans le vent estival qui courbe les blés d'or.

Vous êtes averti. Cherchons la violette, la rose ou la fleur des champs.

Recettes Utiles

Combattre l'humidité. — Voici un procédé économique destiné à combattre l'humidité et qui peut être employé sur le bois, la pierre et la brique. Fondre et faire bouillir dans un vase en fonte: huile de lin siccative, 1 kilo ; cire jaune, 300 grammes ; ensuite ajouter 1 kilo de blanc de plomb pulvérulent. Quand le mélange est bien fait, faire bouillir pendant cinq minutes. Etendre, avec une brosse de peintre, la solution chaude sur les objets à préserver. Cet enduit, qui s'applique aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne coûte guère que fr. 0.50 par mètre carré.

Pour faire briller les meubles. — Prenez un morceau de flanelle douce ; roulez-le en boule ou tampon qu'on enveloppe d'un morceau de toile usagée, bien tendue autour du tampon. Laissez tomber sur le tampon deux gouttes d'huile d'amande et deux gouttes d'esprit de vin, et frottez la surface à polir en allant toujours par petits cercles jusqu'à ce que la polissure reluise au point voulu. Il ne faut jamais prendre qu'une petite surface à la fois. Lorsque la partie de toile qui est en contact avec le meuble devient sale, on la déplace un peu pour avoir de nouveau une partie propre sur laquelle on verse de nouveau deux gouttes d'huile et deux gouttes d'esprit de vin.

Empêcher l'huile de rancir. — L'huile rancit au contact de l'air. Pour éviter cela, verser sur l'huile environ 25 centimètres cubes de bonne eau-de-vie par bouteille ; bouchez avec soin et laissez la bouteille debout. L'eau-de-vie, plus légère que l'huile, surnage et forme une couche isolante entre l'air et l'huile.

Recettes de Cuisine

Sauce mayonnaise. — Lorsqu'une sauce mayonnaise est tournée ou manquée, vite l'on accuse la personne qui l'a faite, et l'on donne à ce sujet des raisons toutes plus fausses les unes que les autres, puisque toute personne, rouge, brune ou blonde, peut réussir la sauce mayonnaise, il suffit pour cela de laisser un peu de blanc avec le jaune, et cela est tellement vrai, que vous pouvez faire revenir, même une sauce manquée, si vous lui ajoutez un peu de blanc.

Pigeonnneaux poêlés. — Plumez, videz et flambez les volatiles; troussez-les, placez-les dans une casserole beurrée; assaisonnez, étendez un peu de beurre sur leur poitrine; couvrez hermétiquement et faites cuire au four modéré.

Pour servir, découpez les pigeonneaux en deux parties chacun et dressez-les sur un plat chaud. Ajoutez à leur cuisson quelques cuillerées de bouillon et un peu de Liebig; faites réduire, versez sur le mets et servez avec une compote de pommes, de mirabelles ou d'abricot, ou encore avec une salade de cresson, de laitues, etc.

Potage Julienne. — Coupez en morceaux un petit chou vert, deux carottes, deux cent cinquante grammes de pommes de terre, un céleri, un poireau, lavez les légumes et mettez-les dans la casserole en même temps qu'une pomme épluchée et coupée, une tranche de pain blanc, du sel, un bouquet garni et de l'eau suffisante pour que les légumes soient submergés.

Après une cuisson de trois heures, enlevez le bouquet garni et écrasez les légumes, pain, etc., dans une grosse passoire. En cas que le potage soit trop épais, allongez-le d'un peu d'eau bouillante.

Ce potage est appétissant et très sain, vu qu'il se fait uniquement avec des légumes, qui, selon les prescriptions hygiéniques, doivent former la base de notre nutrition, il est, en outre, très économique, ce qui n'est pas à dédaigner.

Proitrine de veau à la Bourgeoise. — Parez et désossez le morceau de poitrine, ou demandez au boucher de le faire; étalez-le sur la table, assaisonnez de sel et de poivre.

Hachez une demi-livre de viande entrelardée de porc frais; mettez le hachis dans une terrine, ajoutez une tranche de pain humectée de lait, un œuf, une échalote finement hachée, du sel, du poivre et de la muscade; mêlez bien.

Etalez cette farce sur le carré de poitrine; roulez-la, entourez de ficelle pour maintenir la pièce en forme; faites revenir au beurre ou à la graisse sur feu très modéré.

Lorsque la pièce de viande sera colorée sur toutes ses faces, ajoutez-y deux échalotes hachées, une petite cuillerée de farine, une feuille de laurier et un branche de thym; remuez, mouillez avec deux décilitres d'eau ou de bouillon; couvrez hermétiquement et laissez cuire pendant une heure et demie au four très modéré.

Découpez ensuite la viande, dressez-la sur un plat, arrosez avec la cuisson dégraissée et passée au tamis; servez avec une purée de pommes de terre.

Cuisine monstre. — Les Américains ne peuvent rien faire comme tout le monde. Après les maisons de dix-huit étages, voici les cuisines phénoménales.

Dans un hôtel monstre qu'on a construit récemment à New-York, il y a une cuisine d'une étendue de 50,000 pieds carrés. Il y a là dix-huit fourneaux, six grilles énormes, trois fours immenses, six chaudrons monstres pour légumes.

Le chef est installé sur une passerelle très élevée d'où il peut surveiller tout son personnel, soit 81 individus.

Pour un repas, on peut préparer à la fois 5,000 portions de potage, 6,000 tasses de café, 3,000 livres de beefsteaks, 1,206 côtelettes de mouton, 475 canard rôtis et 650 portions de rôti d'agneau.

Patisserie

Les crêpes. — Mettez 250 grammes de farine dans une terrine; faites un creux dans le tas, déposez-y 20 grammes de levure sèche, délayez-la avec un peu d'eau tiède, couvrez avec de la farine. Ajoutez ensuite une cuillerée à bouche de sucre en poudre, une forte pincée de sel et quatre jaunes d'œuf; mêlez et travaillez vivement en mouillant peu à peu, avec du lait tiède. Lorsque la pâte aura été bien travaillée, qu'elle sera lisse et très mollette, incorporez-y 75 à 100 grammes de beurre fondu et quatre blancs d'œuf fouettés en neige. Couvrez la terrine avec une serviette; laissez pousser dans un endroit un peu chaud.

Dès que la pâte aura doublé de volume, mettez une demi-cuillerée de beurre épuré dans une poêle; faites chauffer, versez dans la poêle une petite louche de pâte, étendez-la et laissez cuire en agitant doucement afin que la crêpe ne s'attache pas. Quand celle-ci sera colorée en dessous, retournez-la, achevez sa cuisson et glissez-la sur un plat, que vous tiendrez à l'étuve ou à la bouche du four. Continuez jusqu'à ce que la pâte soit toute employée.

Dressez les crêpes sur un plat recouvert d'une serviette, en les saupoudrant au fur et à mesure de cassonade blonde passée au tamis; envoyez-les bien chaudes à table.

Première année, n° 6. | 40 centimes le numéro | 15 juin 1908

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Rédacteur en chef : J. BARY Rue du Cornet, 89	Administrateur : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Le littoral belge. — L'air des villes. — L'art at home.— Causerie judiciaire. — Avis au lecteur. — Maisons nouvelles. — Les maisons américaines. — Echos. — Le jardin. — Variété littéraire: les parfums. — Page de Madame; Conseils pratiques; Petits conseils; Recettes utiles; Recettes de cuisine; Pâtisserie; Causerie du docteur.

Le Littoral Belge

M. Paul Otlet, qui fut un créateur de plage, a écrit il y a quelques années, une belle étude sur le littoral belge. A cette étude, nous empruntons les développements qu'on va lire. Il nous était impossible de donner de meilleur cadre à nos illustrations.

La côte qui s'étend de la frontière française à la frontière hollandaise mesure 67 kilomètres. Sa constitution physique est partout la même. La mer, à forte marée bi-quotidienne, la plage de sable fin et dur, la dune d'une largeur qui varie entre cent mètres et trois kilomètres, formée de hautes crêtes le long du rivage et de petits vallons ou pannes vers l'intérieur et dont les hauteurs atteignent à certains endroits — tel le Hoogenblikke — jusque 32 mètres. Au-delà s'étend la luxuriante plaine des Flandres, avec le vert de ses prairies et les ors de ses champs, ses boquetaux dans le lointain — là où l'action des vents marins a perdu sa nuisance, — ses innombrables villages de fermettes blanches à toit rouge, au-dessus desquels émergent les vieilles villes historiques de Bruges, Furnes, Dixmude; au delà des frontières Dunkerque à l'Ouest, l'Ecluse et Middelbourg à l'Est.

Lors de la fondation du Royaume de Belgique, il y a 78 ans, Ostende et Nieuport seuls existaient sur cette côte. A cette époque, la villégiature elle-même était une conception quasi-inexistante et l'on n'avait que de très vagues notions sur ce que pouvait être la cure marine. Ostende était une ville et un port maritime, une modeste place forte, entourée de remparts et de bastions. Nieuport, malgré son chenal, était presque une ville d'intérieur.

Trois quarts de siècles après — aujourd'hui — la bande littorale tout entière s'est peuplée. Aux côtés d'Ostende, front à la mer, sont venus s'aligner Mariakerke, Raversyde, Middelkerke, Westende, Lombartzyde, Nieuport-Bains, Coxyde, Oostdunkerke, La Panne, et, vers l'Est, Le Coq, Wenduyne, Blankenberghe, Zeebrugge, Heyst, Duinbergen, Knocke.

Voilà, — sans compter Breedene et St-Idesbalde qui naissent — 17 stations surgies à la mer, en moyenne une tous les quatre ans, en réalité presque toutes nées ou affirmées en ces quinze dernières années. Ensemble leur population sédentaire n'est pas moins de 6,000 habitants et leur population d'été s'élève à près de 125,000 personnes. Le nombre des excursionnistes se chiffre séparément par plusieurs centaines de mille.

Les dunes, autrefois, constituaient des zônes incultes, quasi-inaccessibles au roulage et de valeur nulle. Elles avaient appartenu aux anciens Comtes de Flandre comme terres à digue servant de défense, contre l'envahissement par les eaux, des basses terres qui sont à la côte 5, tandis que les marées extraordinaires peuvent atteindre la côte 6. De grandes étendues en furent concédées pour le pacage à certaines abbayes. Elles furent mises en vente, lors de la Révolution, comme biens noirs, et l'on cite tel domaine de plus de 1500 hectares de dunes, acheté à cette époque pour 15,000 francs comme terrain de chasse. — Aujourd'hui, sur une superficie totale d'environ d'environ 3,500 hectares, l'Etat en possède 850: Ce sont les dunes situées entre Mariakerke et Middelkerke d'une part, entre Ostende et Blankenberghe d'autre part. Le Gouvernement a eu l'heureuse inspiration de décider l'affectation de ces dernières à un

grand parc national, désormais inaliénable. Les plantations de Wenduyne, le lotissement adopté pour la Plage du Coq, l'aménagement du superbe jeu de Golf de cette dernière localité, sont les premières réalisations de ce beau projet.

Les dunes, qui sont propriété privée, appartiennent en grande partie à de grands propriétaires qui en ont hérité des acheteurs sous la Révolution de 1789, en partie à des sociétés immobilières, les unes civiles, les autres anonymes, constituées pour la création de



La digue

plages nouvelles. C'est à l'initiative de celles-ci que plusieurs nouvelles stations ont dû surtout leur rapide essor, telles Knocke, Duinbergen, Le Coq, Westende.— Certaines administrations communales, celles d'Ostende, Blankenberghe, Heyst, Middelkerke, ont assumé délibérément l'organisation de leurs stations balnéaires en faisant procéder à de grands travaux d'utilité publique et en exploitant elles-mêmes en régie certains services généraux. — Wenduyne est presque complètement une création de l'Etat, qui a guidé pas à pas l'action de la commune et a fait pour son compte tous les grands travaux communaux.— Nieuport-Bains et La Panne ont été à l'origine des créations de familles particulières, les Crombez et les Calmeyn.

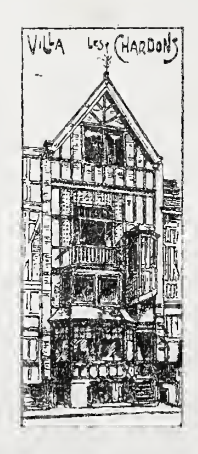
Ostende, en 1858, avait une population de 16,000 habitants. Au dernier recensement, sa population était de 39,484 habitants, en augmentation de plus de 14,000 habitants depuis 1890. Tandis qu'en 1860 la liste des étrangers ne relevait que 9,700 personnes, en 1875, elle en indiquait 22,000, en 1885, 32,000, et en 1902, 42,000. Toutes les nations concourent à former ce total dans lequel les Belges figurent pour 12,000, les Allemands pour 5,000, les Français pour 8,000, les Anglais pour 11,000. — Mais l'examen des quelques données recueillies sur le mouvement de la population d'été montre combien sont variables les courants qui alimentent d'étrangers notre Littoral Tandis qu'en 1893 il était venu à Ostende 17,000 Belges, ce nombre tombait en 1902 à 12,000. Cependant le nombre des Anglais passait dans le même temps de 7,000 à 11,000, celui des Français de 6,000 à 8,000, celui des Américains, presque nul, arrivait au nombre de plus de 2,000. L'afflux des excursionnistes de passage peut être mesuré par ce chiffre: il se prend de 7 à 8,000 bains à Ostende la journée du 15 août.

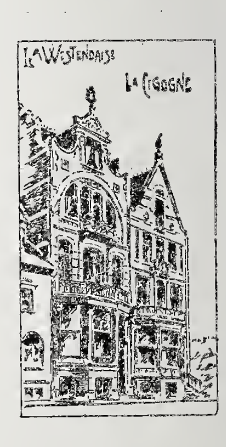
La vogue d'Ostende date de 1840 et Léopold I, qui y séjournait habituellement, fut un des bienfaiteurs de la ville. Celle-ci toutefois n'a pris sa véritable extension que depuis l'année 1876, époque à laquelle disparurent les fortifications. On y compte aujourd'hui plus de 5,000 maisons d'habitation ; son budget ordinaire est d'environ 2 millions et demi en recettes et en dépenses, sa dette de 25 millions.

Après Ostende, c'est Blankenberghe qui attire le plus de monde : un trentaine de mille personnes par saison. Heyst en compte 13,000. Middelkerke 8,000. Suivent les stations secondaires avec un appoint qui grossit d'année en année. C'est qu'elles répondent à une nécessité véritable et à une conception nouvelle de la villégiature à la mer.

Les grandes stations sont devenues des villes où l'on n'échappe ni aux cohues de la foule, ni aux sujétions mondaines. On n'y connaît plus la vie simple et reposante au sein de la nature. Leur avantage tout indiqué a été d'attirer à elles le gros flot des visiteurs par des distractions nombreuses et sans cesse renouvelées.

Le jour où les communications sont devenues réellement faciles, les familles n'ont pas hésité à séjourner à la mer dans des conditions analogues au séjour qu'elles faisaient autrefois à la campagne. La villé-





giature limitée primitivement au mois d'août, a été devancée et prolongée. On habite sa villa et son cottage toute la belle saison et certes les plus beaux mois sont ceux de mai et juin. On s'arrange même pour venir à la mer plusieurs fois, chaque année à Pâques, à la Pentecôte, en juillet, en septembre. Même un court séjour à la Noël commence à trouver beaucoup de fervents. Les propriétaires s'arrangent pour diminuer les charges du loyer en louant leur villa pendant les mois « cher », du 15 juillet au 15 septembre; ils

peuvent ainsi jouir et de la villégiature à la mer, et d'un voyage de vacances sans qu'il en résulte des frais trop considérables.

Mais un séjour compris dans de telles conditions, exige un confort plus grand et, par contraste, un milieu de moins en moins urbain. De là, par la force même des choses, on a vu se créer des stations où les cottages isolés ont remplacé les anciennes rues de villas élevées entre murs et pignons; les nouvelles cités ont été tracées à l'instar des centres de villégiature agreste près des grandes villes, en s'efforçant de conserver au site naturel tout son caractère, de prévoir des larges avenues, des squares, des parcs, des espaces libres. On y a multiplié les promenades et, les réseaux électriques et à vapeur aidant, on s'est élevé peu à peu à la conception que notre littoral ne devait faire plus qu'un seul tout, une sorte de grande cité jardin, avec des agglomérations restreintes mais nombreuses, offrant au promeneur un spectacle varié et au résident l'impression de la liberté, du calme et du repos de l'esprit.

C'est sous l'action de l'Etat, et en particulier à l'initiative du Roi que le Littoral Belge a pris en ces dernières années son grand essor. Des sommes considérables y ont été dépensées depuis dix ans pour l'utilité, l'agrément, l'hygiène et l'embellissement.

La défense des côtes a fait l'objet de travaux considérables. La grande tempête qui faillit engloutir Middelkerke, il y a quelques années, fut un avertissement et aujourd'hui une digue ininterrompue en granit s'étend sur douze kilomètres, d'Ostende à Westende. A l'Est, la digue de Zeebrugge rejoint celle de Heyst et va être prolongée jusqu'à celle de Duinbergen. — La résistance offerte aux flots par les digues a été fortifiée par de nombreux épis et brise-lames. Ces travaux sont inscrits annuellement au budget extraordinaire pour plusieurs millions.

Le réseau des routes laissait fort à désirer. Il sera dans quelques années un des plus complets du pays. Pour relier les plages entr'elles on ne connaissait guère que le chemin dit « des dunes », dont la création remonte à Charles-Quint, sentier de trois ou quatre mètres de large, de sable mouvant, et sujet aux empiètements incessants des riverains — Une grande conception se réalise en ce moment: celle d'unir tous les points du littoral par un grand boulevard que parcourra une ligne de tramway électrique.

L'hygiène a eu sa place parmi les grands travaux de la côte: question des eaux, question des égouts question des marais, toutes ont été attaquées de front. Mais il y avait tant à faire qu'il reste encore beaucoup à exécuter en ce domaine, qui rentre dans les

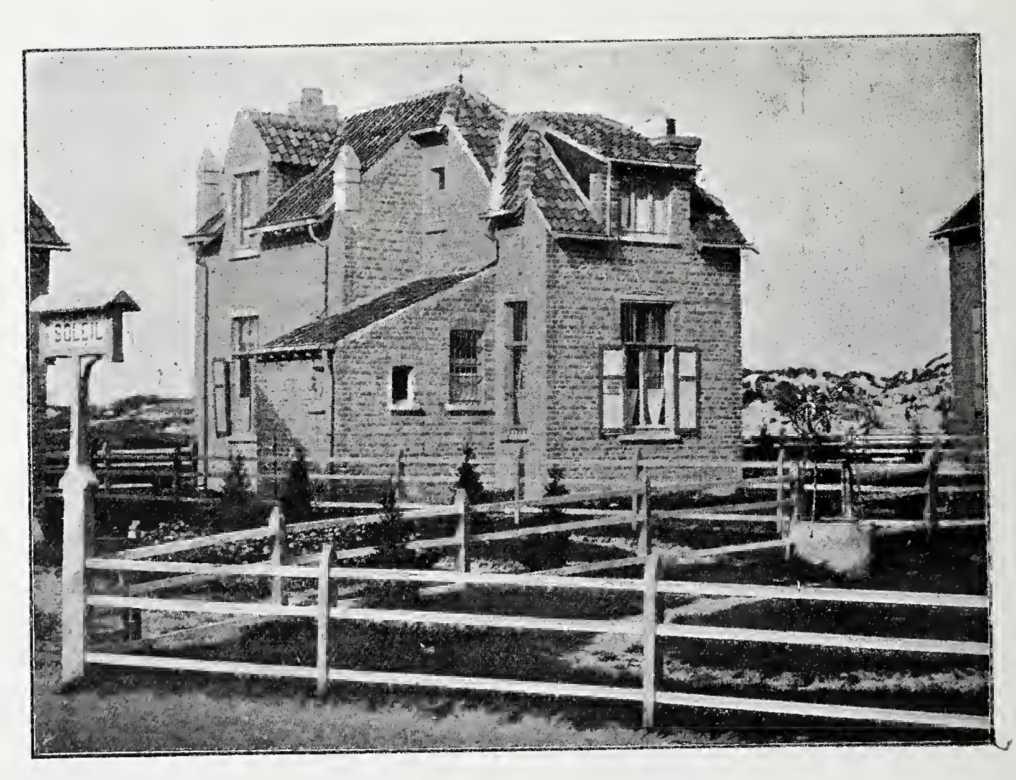


Un coin de la digue, à Westende

attributions des communes plus que dans celles de l'Etat. Autrefois, chacune de nos stations s'occupait exclusivement d'elle et cherchait à retenir jalousement ses hôtes; mais les hôtes s'ennuyaient vite, avaient besoin de se déplacer, d'excursionner, et, ne le pouvant pas, s'ennuyaient et écourtaient leur séjour. Aujourd'hui la côte belge tout entière apparaît comme une seule région dont tous les points sont facilement et agréablement accessibles; entre ses diverses stations s'opère un constant échange de touristes.

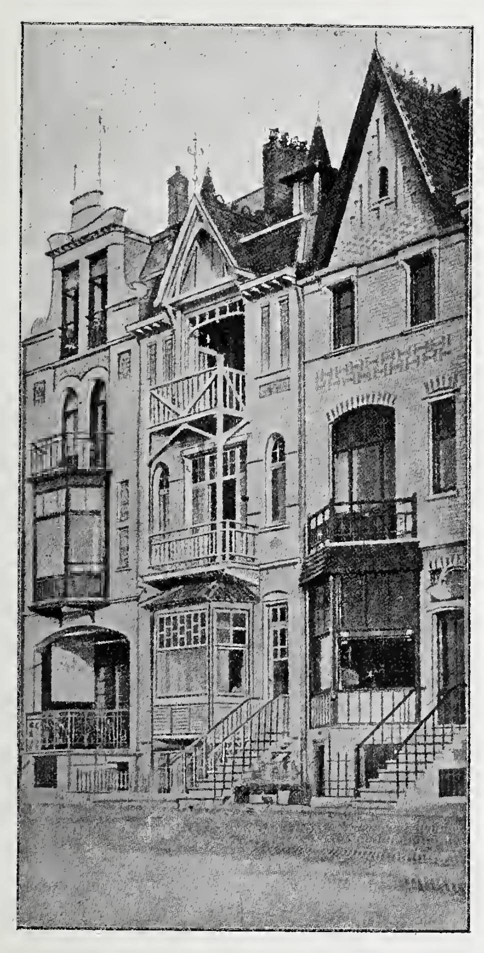
Les attractions ont fait l'objet de tous les soins et la Route Royale d'Ostende à Heyst. Ce rôle de Métropole du Littoral, centre des plaisirs et du commerce de luxe, qu'Ostende comprend, est appelé, dans une large mesure, à compenser de plus en plus à l'avenir ce que la suppression des jeux a pu lui enlever de ressources demandées exclusivement aux résidents étrangers.

Un tel ensemble a pu être conçu, voulu et exécuté parce que, aujourd'hui, une pensée économique préside au développement du Littoral belge; la possibilité d'en faire une région de villégiature susceptible d'attirer chaque année une nombreuse population



il n'est guère une rivale qui puisse, comme Ostende la Reine des Plages, offrir en ses programmes de fêtes une synthèse plus complète de tout ce qu'il y a de plus nouveau et plus réputé dans le domaine des arts et des sports. C'est qu'Ostende est devenue la vraie capitale d'été de la Belgique, la résidence de la Cour et du High-life mondain, et, grâce aux facilités de communication, la vraie métropole de toutes les stations mineures. Déjà aujourd'hui, de Mariakerke, Middelkerke et Westende, ces Boitsfort, ces Groenendael et ces La Hulpe d'Ostende, on s'y rend en quelques minutes et pour quelques centimes, de six heures du matin à minuit, par un service de dix en dix minutes. C'est dire que de toutes les fêtes et attractions données à Ostende, jouissent non seulement les résidents ostendais, mais encore ceux des stations voisines, et il en sera surtout ainsi lorsque les voitures électriques parcourront de cinq en cinq minutes étrangère y dépensant largement plus qu'elle ne coûte, et constituant par conséquent une source de bénéfices de premier ordre. Que serait Paris sans l'or de l'étranger; que serait la Suisse si elle n'avait méthodiquement exploité ses sites? Pour ce dernier pays les résultats sont frappants. Sait-on suffisamment que les capitaux engagés dans l'industrie hôtelière représentent plus de 600 millions, répartis entre 1896 hôtels pour étrangers, lesquels peuvent ensemble mettre à la disposition de leurs hôtes 104,000 lits. Ils occupent environ 28,000 employés auxquels sont payés annuellement 20 millions de salaires. On compte que les deux millions et demi de touristes qui visitent annuellement la Suisse procurent à ce pays sous forme de transport, séjour d'hôtel, achats divers, dépenses de toute nature, une somme d'au moins cent millions. La Suisse, il y a un siècle, était un pays pauvre et peu visité, ce qu'était la Norvège il y a

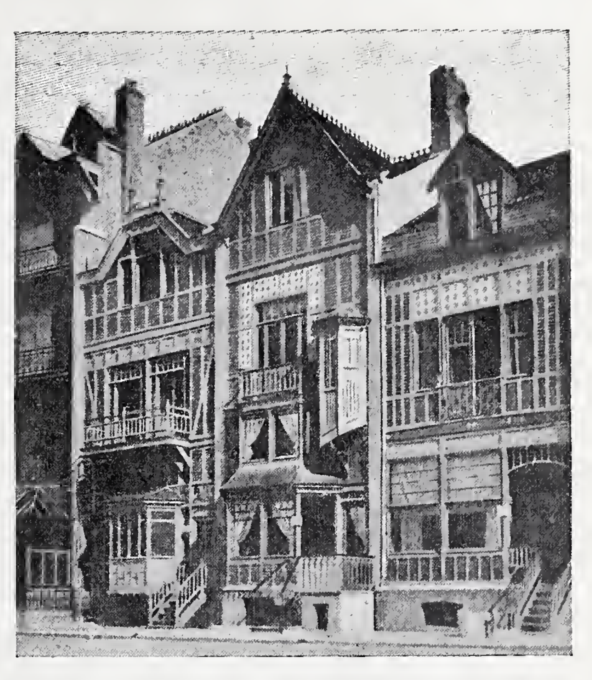
quinze ans encore. Le sentiment de la nature, le goût de l'excursion, la nécessité de la villégiature loin du centre des occupations, étaient rares à cette époque. Ce qu'a réalisé la Suisse, la Belgique peut dans une certaine mesure l'imiter avec succès. Nul autre pays, avec une superficie aussi restreinte, n'offre autant de variétés. Le Littoral, la Meuse, les Ardennes, les



Villas, à Westende

grandes villes modernes, Bruxelles, Anvers, Gand et Liége; les centres industriels, les vieilles cités historiques; tout cela est distant de quelques kilomètres à peine et situé au carrefour des pays de l'Europe Occidentale, sur les grandes routes de l'Angleterre vers la Suisse et l'Europe centrale, de la France vers l'Allemagne et la Hollande. L'ascension croissante du Littoral est aidée par des facteurs généraux aussi puissants et l'on commence à prendre conscience de cette solidarité qui unit tous les centres du pays et doit leur faire désirer des programmes d'ensemble, susceptibles désormais d'exécution sur une très grande échelle. Mais la condition vitale de tout nouveau progrès réside dans les moyens de communication.

Les communications avec les pays étrangers s'améliorent chaque jour. Le service des malles d'Ostende-Douvres fournit annuellement le passage à plus de 125,000 voyageurs. (Les lignes réunies de



Villas, à Westende

Calais-Douvres, Boulogne-Folkstone, Dieppe-Newhaven, en transportent 650,000 environ.) Ostende est tête de lignes des grands express continentaux : Orient-Express (Ostende-Vienne-Constantinople), Nord-Express (Ostende-Berlin-Saint-Pétersbourg et le Transsibérien), Suisse-Italie-Express (Strasbourg, Bâle, Milan, Brindisi). Le trajet Paris-Ostende se fait en 5 heures.

« Vite, bon marché et souvent », telle est la devise



Groupe de villas, à Westende

que ne devraient jamais oublier les administrations qui ont à fournir les moyens de transport au public. Pour le trafic intérieur sans doute sont justifiées les réclamations de toute la Flandre Occidentale, les

plaintes d'Anvers, qui n'est distant de Heyst à vol d'oiseau que de 80 kilomètres. Mais la ligne Bruxelles-Ostende est une des meilleures du réseau belge à tous points de vue. Elle compte 18 trains par jour à l'aller et 21 au retour. Les express sans arrêt font le trajet de 125 km. en 107 minutes. Le prix du billet simple en 2e classe est de fr. 8.20 et de fr. 12.80 aller et retour. — Bruges est devenu le point de ramification des lignes du littoral. C'est de là que se détache actuellement la ligne vers Blankenberghe, ligne qui va être dédoublée prochainement par une autre ligne directe sur Heyst. Il sera rationnel de prolonger celle-ci jusqu'à Knocke et de diriger une ligne directe de Bruges vers Middelkerke, Westende, Nieuport et Adinkerke-La Panne. L'application d'un tarif par zône bien compris conduira à l'abaissement du prix de transport. Pour le voyageur qui excursionne, tout voyage forme une unité de déplacement dont il ne juge pas l'importance au nombre de kilomètres parcourus. Se rendre, pour une journée, de la capitale soit à Ostende, soit à Namur, soit à Spa, cela constitue dans sa pensée un voyage équivalent. N'est-il pas rationnel, dès lors, pour l'Etat exploitant des chemins de fer, de placer sur un pied d'égalité tous les centres de villégiature et d'excursion, comme il ne fait pas de différence entre les localités quand il s'agit du transport des lettres et colis postaux.

Que de progrès à réaliser encore dans les moyens de transport avant de mettre le littoral aux portes de Bruxelles comme, chez nos voisins du Nord, La Haye, voire même Amsterdam et Rotterdam, sont placés aux portes de la mer.

Pour les pères de famille retenus dans les grands centres par leurs occupations, mais qui désirent faire profiter leur famille des avantages d'un long séjour à la mer, l'abonnement à huit journées de voyage à choisir facultativement en une période de trois mois serait un idéal conciliant l'économie du transport avec la liberté de déplacement, qu'il n'est guère possible de prévoir d'avance à jour fixe.

Le carnet kilométrique, comme en Hollande, est tout aussi désirable, de même que la demi-place accordée aux enfants jusqu'à l'âge de dix ans et la distribution de billets aller et retour valables pendant 10 jours, ainsi que cela existe en Suisse.

Si les plages étrangères peuvent venir demander maint modèle à l'organisation du Littoral Belge, celui-ci peut encore beaucoup leur emprunter. Que de charmantes créations dans la belle Normandie, sur la côte du Sud de l'Angleterre et l'Ile de Wignt, et plus près de chez nous Scheveningen et Zandvoord, qui, placées dans des conditions de milieu physique identiques à celles de nos stations balnéaires, ont su, dans leurs environs, admirablement combiner les charmes de la mer avec ceux de la campagne.

La tâche de l'avenir reste grande pour le Littoral Belge. Beaucoup y a été fait, beaucoup reste à faire, mais, dorénavant, selon des vues générales et des programmes solidaires.

Que dans un haronieux ensemble désormais se développent et s'achèvent nos dix-sept stations actuelles et celles qui seront fondées à l'avenir; que chacune d'elles conserve ou acquière son caractère d'originalité propre, essentielle condition de la vie et du charme de l'ensemble; qu'elles s'égrènent le long de notre « côte d'Emeraude », agglomérations de grandeur et de fonctions variées, réunies entr'elles par des avenues, des promenades, des parcs, des bois, des installations sportives, des dunes naturelles, jusqu'à ne laisser sans destination aucune parcelle de ce précieux territoire : Ici la somptueuse et superbe capitale d'été; là les autres grands centres de distraction mondaine; plus loin les places du commerce et de l'industrie, avec leurs môles et leur port; plus loin les plages populaires et économiques, joie des excursions dominicales et des vacances ouvrières; et, entr'elles, les paisibles et reposantes villégiatures de familles, ou encore les résidences sanitaires et les stations scolaires. Ce seront là autant de symboles vivants de la moderne Belgique qui veut vivre et prospérer, créer et organiser et qui ne craint plus de fixer ses regards vers les lointains de la mer.



L'AIR DES VILLES

M. Henriet a voulu savoir au juste pourquoi l'air des villes est moins vivifiant que celui des champs. Plusieurs années de recherches minutieuses lui ont fourni, là-dessus, d'assez curieuses indications.

Vous n'ignorez pas qu'en gros la composition de l'atmosphère est à peu près la même partout. Ce sont les éléments répandus en petites quantités qui en font la variété.

La connaissance de la composition de l'air n'a pas cessé de progresser depuis Lavoisier qui en avait posé les grandes bases en établissant que ce prétendu «élément » est formé d'oxygène et d'azote. Ses premiers successeurs déterminèrent plus exactement que lui les proportions de ces gaz. Récemment, d'autres montrèrent qu'une partie de ce qu'on avait pris pour de l'azote était un gaz inerte, l'argon,entrant pour 1 pour cent dans la composition du mélange. Puis des gaz plus inertes encore: le néon, le krypton, le xénon s'y révélèrent en quantités minimes. L'hydrogène y apparut à son tour; et enfin le fameux et subtil hélium, dernier terme de la décomposition du non moins fameux radium.

Ces gaz constituent la masse atmosphérique proprement dite; ce sont eux qui existent partout dans des proportions à peu près constantes.

Mais d'autres s'y trouvent réunis aussi en proportions, au contraire, essentiellement variables.

On les connaît depuis longtemps. C'est la vapeur d'eau, l'acide carbonique et l'ozone.

Ces éléments variables sont loin d'être négligeables. Ils jouent même un rôle très important dans la vie des animaux et des plantes. La vapeur d'eau forme les nuages et ensuite la pluie, la neige, la grêle, les glaciers. L'acide carbonique est indispensable à la nutrition des espèces végétales. L'ozone passe pour un des grands épurateurs de l'air.

Sans parler des corps solides en suspension: poussières et microbes, l'air est donc, je vous l'ai fait remarquer déjà, un produit assez compliqué.

Ce qui a préoccupé M. Henriet, ce sont les produits chimiques versés dans l'air par la vie et l'activité humaines.

Comparés à la masse de la Terre et même de l'atmosphère, ils sont peu de chose. Cependant, dans les grands centres où ils sont produits en abondance, dans les grandes villes, ils peuvent avoir leur importance.

Est-ce seulement aux poussières et aux microbes que l'air de ces grandes villes doit son infériorité hygiénique vis-à-vis de l'air des campagnes?

Non pas! L'air des villes a, c'est ce qu'a établi notre chercheur, des caractères chimiques particuliers auxquels il est permis de rattacher ses mauvais effets physiologiques.

La première chose qu'il constata, c'est que l'air d'une grande ville, l'air de Paris, contient un autre gaz que l'acide carbonique susceptible d'être absorbé par les alcalis.

Il estima que la production de ce gaz est due à la respiration des hommes. Il vérifia le fait par l'analyse de l'air d'un local fermé où avaient séjourné pendant longtemps beaucoup de personnes; le produit nouveau entrait pour un dix-millième dans la composition de cet air. Et il existait aussi dans l'atmosphère de toute l'agglomération : on pouvait le déceler dans la vapeur d'eau condensée, dans les brouillards de cette atmosphère.

Il y trouva en outre les traces de deux corps réducteurs provenant de la combustion des poêles et foyers: l'acide formique combiné à de l'ammoniaque, et l'aldéhyde formique ou formaldéhyde.

La proportion de l'acide formique ne dépassait pas 5 ou 6 milligrammes par 100 mètres cubes; mais celle du formaldéhyde était beaucoup plus considérable.

Or, ces composés manquent absolument dans l'air de la mer, qui est considéré comme le plus pur, et sont rares dans l'air des campagnes.

Il était curieux que ces corps persistassent dans l'atmosphère des villes, quand l'acide carbonique, que les foyers y déversent à torrents, n'y figure pas en quantité sensiblement plus forte qu'à la campagne.

C'est vraisemblablement que l'acide et l'aldéhyde formique, ainsi que les autres gaz réducteurs, produits spéciaux de la respiration, sont dissous dans la vapeur d'eau condensée qui plane sur les agglomérations urbaines.

Détail à noter: ils n'y sont pas moins abondants en été qu'en hiver, bien que les brouillards soient plus rares en été. C'est que les gouttelettes d'eau suspendues, qui subsistent, sont alors très petites, tombent plus lentement sur le sol, sont moins fréquemment abattues que dans la mauvaise saison par les pluies qui lavent l'atmosphère. Comme les vents même violents balayent moins bien l'atmosphère des villes que celle des campagnes, il ne faut point s'étonner de rencontrer en toutes saisons ces fâcheux produits dans les agglomérations où elles ne subissent qu'un brossage sur place.

Les gaz réducteurs ne se rencontrent pas, je vous l'ai dit, dans l'air de la mer et des montagnes. D'autre part, celui-ci renferme toujours le bienfaisant ozone, qui est rare dans les villes.

C'est, prétend M. Henriet, que les gaz réducteurs,

beaucoup plus abondants que l'ozone, anéantissent celui-ci.

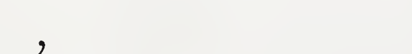
Bref, l'atmosphère des campagnes et de la mer possède toujours des propriétés énergiquement oxydantes; celle des grandes villes est toujours réductrice; et de là la différence de leurs effets sur la santé.

Il arrive cependant qu'on ait constaté la présence alternative de l'ozone et des gaz réducteurs dans certains endroits: ainsi à Montsouris. Le phénomène paraît dépendre de la direction des vents: le vent soufflant de Paris amène des gaz réducteurs qui font disparaître l'ozone; les vents du Sud-Ouest et la pluie amènent des renforts d'ozone qui reprennent le dessus.

Conclusion: il faut aménager les villes de façon à leur permettre le plus possible d'être balayées à fond par les vents; y tracer, par conséquent, de larges voies, y laisser de grands espaces libres. Il faut aussi aérer fréquemment les espaces clos comme les salles de spectacle, souillées par la respiration de réunions nombreuses. Il convient de ne pas trop considérer non plus, comme moyens d'épuration de l'air, les appareils formogènes qui entretiennent dans les locaux où on les fait fonctionner une atmosphère réductrice et sans ozone.

C'est l'ozone qu'il faudrait employer pour purifier efficacement l'air d'une pièce toujours occupée et à son défaut — son usage étant encore peu pratique — qu'on s'adresse aux rayons du soleil dont les propriétés antiseptiques sont trop méconnues.

La thèse de M. Henriet est intéressante tout au moins.



L'ART AT HOME

II

Le cuir incisé. — Dans mes premières notes, j'indiquai le mode le plus simple du travail du cuir : « le cuir gravé ». A celui-ci peut s'en adjoindre un autre.

Votre dessin, reporté à l'aide du traceur sur le cuir, au lieu de le « graver », vous l' « incisez »; c'est-à-dire qu'à l'aide d'un canif bien aiguisé ou d'un petit couteau spécial (instrument n. 5), vous incisez le cuir à la moitié de son épaisseur; vous ouvrez régulièrement, à l'aide du côté n. 3 de l'instrument n. 3-4, les lèvres de l'incision. Il faut procéder avec soin; la beauté de ce travail est d'obtenir un trait régulier. Pour arriver à ce résultat, il faut avoir soin de tenir toujours le canif dans la même inclinaison et de le faire avancer régulièrement d'une pression égale. Les mêmes observations sont à appliquer pour ouvrir l'incision.

Ceci n'est souvent que la préparation à un travail de modelage qui permet, en choisissant un cuir fort comme la vachette, d'obtenir de véritables bas-reliefs de cuir, tout à fait dans le goût des œuvres de ce genre du moyen âge allemand ou de la renaissance italienne.

Mais pour aujourd'hui, nous étudierons seulement les moyens d'ornementation propres à cette pratique spéciale et moins vulgarisée qu'aucun autre mode de travail du cuir.



Les sujets qui se prêtent à cette interprétation abondent: les profils si purs qui ornent les vases grecs, les processions de personnages des manuels funéraires et des sarcophages égyptiens, les ornements du moyen âge qui s'inspirent de l'art mauresque, les dessins modernes d'inspiration géométrique ou très stylisés comme celui du croquis ci-dessus.

Il sera aisé de choisir dans cette mine abondante, — en ayant égard à la destination de l'objet que l'on veut décorer, — car l'essentiel pour réussir une œuvre d'art appliqué, c'est de l'adapter intelligemment à son but et à son milieu.

La patine. — Mais notre cuir d'art n'est qu'ébauché; tout ce qui en fera la personnalité et le charme reste à faire, le *patiner.*

Le mot lui-même est joli. Il évoque le travail prestigieux du temps aux façades des vieux palais d'Italie, celui de la mer aux carènes des navires scandinaves. Notre travail doit s'appliquer, par une patience, minutieuse, en s'inspirant ou d'une harmonie de tons amortis ou d'un heurt original de nuances heureuses,

à créer l'expression de notre sens personnel de la couleur, de la décoration.

On emploie, pour teinter les cuirs, les couleurs d'anilines, que l'on trouve dans le commerce, toutes préparées, sous différents noms : choréine, couleur indélébile pour le cuir, etc. ; suivant la marque, elles peuvent se mélanger entre elles ou se doivent superposer.

Les procédés les plus sérieux de patine nous sont offerts par les produits chimiques: sulfate de fer, pyrolinite, acide oxalique, soude caustique, permanganate de potasse ; ces produits s'achètent en cristaux ou en poudre chez tous les droguistes (sauf la pyrolinite qui est liquide). On en met une petite quantité, une poignée, dans une bouteille d'un litre, et on verse de l'eau chaude dessus. Pour la soude, on emploiera de l'eau froide et on ne la touchera pas avec les mains, car cela brûle. On fera bien de passer le sulfate de fer, lorsqu'il sera dissous, à travers une mousseline. Le sulfate donne des tons gris variant suivant le degré de concentration de la solution. Il faut en verser un peu dans un récipient et ajouter de l'eau froide jusqu'à ce qu'on obtienne le ton désiré, en essuyant chaque fois et laissant sécher, sur des déchets de cuir. De même pour la pyrolinite L'acide oxalique est le décolorant des deux produits précédents La soude doit être employée avec une extrême prudence, car elle brûle le cuir. Il vaut mieux s'en servir en solution très faible et forcer le ton par une couche de permanganate de potasse. A l'aide de ces deux produits combinés on obtient toute la gamme des bruns.

On fera bien d'étiqueter soigneusement les bouteilles, d'y inscrire ses observations personnelles et d'y attacher les bouts de cuir échantillonnés. Rien n'est plus favorable à un heureux résultat que de connaître parfaitement ses matières premières.

Si l'on choisit une marque où les couleurs peuvent se mélanger entre elles, une dizaine de tons suffiront largement: violet bleu, violet rouge, bleu de Prusse, vert olive, vert printemps, jaune cadmium ou de chrome, brun rouge, rouge Saturne, brun Van Dyck, carmin, ponceau. Deux pots de gouache ou deux tubes de couleur à l'huile — cendre verte et vermillon — un jeu de pinceaux d'aquarelle (il convient de choisir les meilleurs marchés, car les couleurs les abîment rapidement), quelques petites éponges, une palette spéciale en porcelaine qui coûte environ 1 franc, une douzaine au moins de vieilles soucoupes et beaucoup de vieux chiffons, tel sera le matériel qui nous est nécessaire et que nous disposerons de la façon la plus pratique et la plus commode, car il faut pouvoir aller vite et arrêter un ton aussitôt qu'il semble réussi.

Nous indiquerons en détail la marche à suivre pour teinter le dessin que nous donnons aujourd'hui, et ainsi à l'aide d'un exemple nous initierons nos lectrices aux différentes façons de patiner leur œuvre: patine proprement dite, racinage, jaspage, fond à la bruine, peinture, rehaut d'or et d'argent.

BEATRICE LORAND.

CAUSERIE JUDICIAIRE

Les usages du bâtiment

Ce serait une erreur grave de confondre l'usage du monde avec les usages du bâtiment. Pour un observateur superficiel, les deux notions ne sauraient se contredire. L'usage du monde est le terme générique, l'ensemble des règles et conventions qui rendent supportables les rapports des hommes entre eux. Dès lors les usages du bâtiment, qui régissent les contacts quotidiens des constructeurs avec les particuliers, ne sont qu'un compartiment, un chapitre du Code général de la civilité puérile et honnête. Et comme tels ils lui sont soumis en principe ; ils ne peuvent pas plus y déroger qu'un règlement ne peut déroger à la loi. Ainsi doit raisonner le vulgaire. En théorie et en logique, rien n'est plus exact. En pratique et en fait, c'est une hérésie monumentale.

Les gens du bâtiment ont pour la plupart des clartés assez sommaires. Habitués qu'ils sont aux lignes droites, maniant la règle et le fil à plomb, ils aiment les solutions simplistes et se sont fabriqué une collection de coutumes empreintes d'un égoïsme ingénu et touchant. La loi, ils l'ignorent avec sérénité. Les convenances, volontiers, ils s'asseoient dessus. Non pas que cette désinvolture soit l'indice d'un mauvais caractère, d'une humeur capricieuse ou anarchique. Ils ne cherchent nullement à faire tort à leur prochain. Ils se mettent à l'aise, voilà tout. Ils ne connaissent que leur chantier, leurs travaux, leurs plans. Ils savent où ils veulent aller et ils y vont, imperturbablement, sans se préoccuper des embarras et des ennuis qui peuvent en résulter pour les voisins. En un mot comme en dix, le bâtisseur est essentiellement « sans-gêne ». Au demeurant, le meilleur fils du monde: le ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur.

Si j'expliquais, ou plutôt si je tentais d'analyser cette psychologie un peu brutale, j'aurais de quoi remplir cette chronique de considérations plus ou moins justes, mais fort peu judiciaires. Je ferai de meilleure besogne en rappelant que la loi prime les usages les mieux établis, et que les gens du bâtiment

ont de fréquentes occasions de l'apprendre à leurs dépens.

Malgré les errements d'une pratique constante, ils ont tort de s'approprier la mitoyenneté d'un mur avant de l'avoir payé. Ils ont tort d'enfoncer un mur mitoyen ou d'y appuyer aucun ouvrage sans avoir sollicité l'autorisation du voisin ou provoqué une expertise préalable. Ils ont tort de toute façon d'agir en hurluberlus et de négliger les précautions que commande la prudence pour éviter raisonnablement de nuire à autrui. Un récent jugement du tribunal de commerce de Bruxelles a condamné une entrepreneur coupable de semblable négligence. Il avait été chargé de réparations dans une maison habitée. Au cours des travaux, un lustre ancien appartenant à un locataire s'était détaché et brisé. Ce n'est pas ma faute, plaidait l'entrepreneur.

« Attendu, répond le tribunal, que si le travail qui devait être exécuté par le défendeur présentait un certain danger pour les objets mobiliers se trouvant dans l'immeuble, c'était à lui, homme de métier, à prévenir les demandeurs et à les engager à prendre les précautions nécessaires. Or, de son propre aveu, il n'en a rien fait; cette circonstance seule le constitue en faute. Toutefois, rien ne démontre actuellement que l'accident résulte de cette faute et il échet en conséquence de désigner un expert qui recherchera les causes de la chute du lustre... »

Voilà de bonne justice. Il n'est pas tolérable que l'insouciance professionnelle puisse impunément endommager la chose d'un tiers. Les gens du bâtiment n'ont pas de grâces d'état. Cependant, à les voir à l'œuvre, il semble qu'ils soient d'une opinion contraire. Ils s'installent, éclaboussent, salissent avec une conviction qui déconcerte. Evidemment ils se croient dans leur droit. Il est bon que la justice vienne ébranler de temps en temps cette superstition.

Après cela, quand les usages ne contrarient ni la loi ni l'équité élémentaire, les juges donnent aisément gain de cause aux gens de métier. Les exemples ne manquent pas. Lisez ce jugement de notre tribunal de commerce :

« Attendu que la convention verbale des parties stipule que le défendeur exécutera le déblai d'une habitation à construire à raison de fr. 1.50 le mètre cube, la profondeur du déblai ne devant pas excéder trois mètres au-dessous du niveau du trottoir;

» Attendu que suivant l'usage de la place de Bruxelles et de l'agglomération bruxelloise, l'entrepreneur de déblais ne doit pas seulement enlever du terrain à déblayer les terres et décombres, mais qu'il a la charge d'en opérer le transport et d'en débarrasser le propriétaire;

» Attendu qu'il dispose à cet effet, comme il l'entend, aussi bien des mauvaises terres, que le demandeur se garde bien dans l'espèce de réclamer, que du sable et des moellons, lorsque aucune stipulation ne l'oblige à les laisser à la disposition du propriétaire... »

L'usage donc a prévalu contre la cupidité du propriétaire. Pour que celui-ci puisse revendiquer le sable et les moellons extraits de son terrain, il faut une réserve spéciale dans la convention faite avec le terrassier.

Un usage analogue vient d'être consacré encore par notre tribunal:

« Attendu que le défendeur a entrepris à forfait pour compte de la demanderesse la transformation en salle de café du rez-de-chaussée d'une maison;

» Attendu que l'action en dommages-intérêts intentée par la demanderesse est basée sur ce que le défendeurs se serait approprié, sans titre ni droit, certains matériaux enlevés par lui pour l'exécution de son travail;

» Attendu que d'après les usages de Bruxelles, lorsque des travaux de transformation sont exécutés à forfait, sauf stipulation contraire, tous les matériaux provenant des transformations ou démolitions formant l'objet de l'entreprise et qui ne trouvent pas leur réemploi dans la reconstruction, deviennent la propriété de l'entrepreneur, qui tient évidemment compte de cette circonstance pour l'établissement du prix du forfait...»

Avis au lecteur

Le « Home » s'excuse d'arriver si tard, et de se présenter si maigrement.

Ce numéro, sans doute, est insuffisant. Mais la faute en est à notre désir de bien faire.

Nous avions voulu ménager une surprise à nos lecteurs. Nous avons fait ce que nous avons pu pour arriver à temps, sous une forme nouvelle. Au dernier moment, il nous a bien fallu nous rendre à cette évidence que nous serions prêts beaucoup, beaucoup trop tard; et il nous a fallu prendre d'immédiates mesures pour paraître coûte que coûte.

Nous croyons seulement pouvoir dire que nos lecteurs et abonnés nous pardonneront à la réception du prochain numéro.

MAISON BOURGEOISE A SCHAERBEEK

Architecte : C. DEGRAEVE

Ce « home » de petit bourgeois, riant et coquet, est construit à Schaerbeek et est composé :



Au rez-de-chaussée : vestibule d'entrée avec escalier en marbre blanc, salle à manger et chambre, emplacement de la cage d'escalier et courette conduisant au jardin.

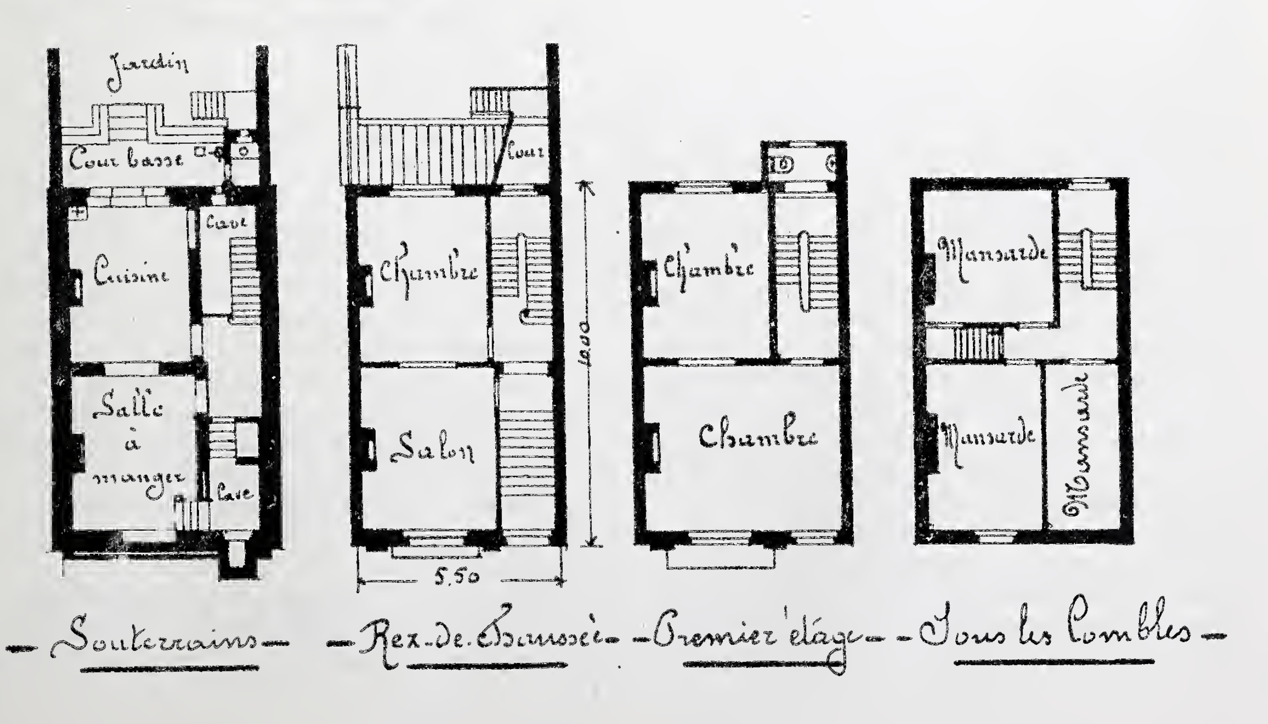
Au premier palier : W.-C. et prise d'eau de la ville.

Au premier étage : grande chambre à rue avec balcon, chambre vers la cour.

Sous les combles : trois chambres mansardes surmontées d'un grand faux-grenier.

Aux souterrains : salle à manger pourvue d'un parquet en chêne, cuisine avec armoires, caves à charbon et à provision, cour basse vitrée avec W.-C., pompe sur citerne et jardin.

Le tout revenant à la somme de quatorze mille cinq cents francs environ.



Maisons Nouvelles

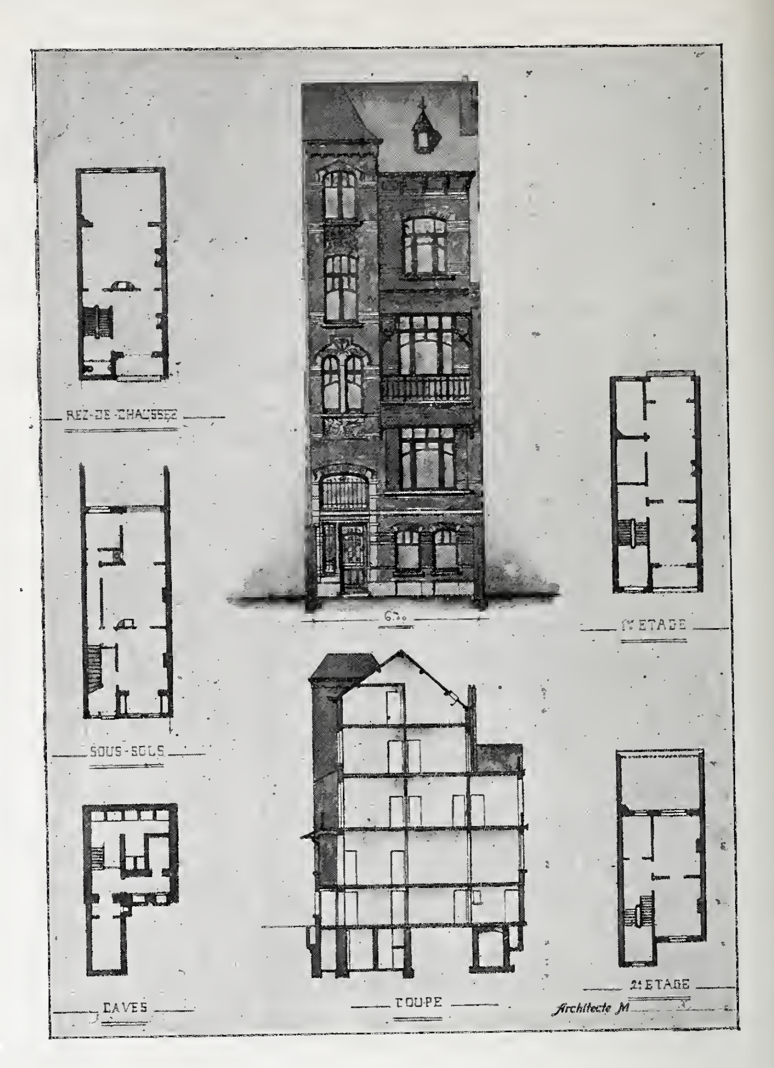
L'individualisme se réfugie toujours quelque part !

Aujourd'hui qu'il est de bon ton d'être conforme en tant de choses, d'adopter les idées et les goûts tout faits, de se rallier aux opinions des personnes de qualité et des esprits bien pensants qui se chargent de notre bonheur en toutes choses, c'est dans la variété de nos façades que nous affirmons nos goûts personnels et particuliers.

Avez-vous remarqué la variété et la mobilité extraordinaire du goût national en cette matière ?

Les maisons que l'on construit à Saint-Gilles ne ressemblent point à celles qu'on édifie à Schaerbeek ou à Cureghem. Il ne faut pas comparer de si loin. Celles de l'avenue Molière ont un autre air que celles de l'avenue du Longchamp qui lui est parallèle et que celles de l'avenue Albert où elle aboutit; celles de la Petite Suisse se distinguent de celles de l'avenue Militaire qui n'ont pas le même caractère entre la Petite Suisse et l'avenue d'Auderghem qu'entre l'Avenue de Tervueren et l'avenue du Tir National. Et celles de l'avenue de Tervueren même ont leur genre à part.

J'étais allé découvrir cette section de l'avenue Militaire prolongée qui va de l'avenue de Tervueren au Tir National, et que barre toujours, quoi qu'on en ait dit, la malencontreuse butte dont on réclame depuis si longtemps la suppression : elle est à peine entamée par une gorge étroite.



MAISON A LAEKEN

Les constructions ont poussé là depuis un an ou deux comme dans tant d'autres régions suburbaines, avec une rapidité étonnante. Le genre brugeois y fleurit beaucoup, attristé d'ailleurs par la brique trop rouge et la pierre bleue funéraire Ogives, fenêtres à meneaux aspect austère, froid, « modern cloître ». On s'attend, quand une porte ou une fenêtre s'ouvre, à voir surgir une coiffe de nonnette ou une soutane. Tout cela a un petit aspect de sainteté, semble donner aux habitants un certificat d'opinions pieuses et d'austérité. Je dis : semble, mais je suppose bien que ce n'est qu'une apparence.

Ailleurs, la brique rose du Rupel ou de la Flandre occidentale, relevée de pierre blanche, chante et sourit agréablement en fantaisies Renaissance. Il y a aussi la brique grise, sobre et distinguée ; la brique jaune : on finit par s'y habituer ; le classique mélange de la pierre bleue avec le moellon de Gobertange, où la première trouve son meilleur emploi, et qui fournit toujours à nos constructions un de leurs aspects caractéristiques.

Mais le genre cossu par excellence, c'est la façade d'aspect monolithe, taillée en pleine pierre blanche. On a soin, maintenant, d'y éviter les formes contournées, tortillées, les ornements baroques qui ont fait la joie des dernières années. On leur donne des aspects simples une façon très discrète. On y cherche la proportion heureuse, tout en rejetant la tyrannie des éternelles formules gréco-romaines ; on y affecte même une sévérité parfois excessive.

Mais, dans la nouveauté et la blancheur de la matière cela est séduisant ; et il suffit du galbe heureux d'une voûte, d'une moulure atténuant une arête, d'une corniche hardie et légère, du tracé précis d'une console, de très peu de sculpture, pour donner à cette nouvelle architecture, toute géométrique, un cachet de distinction charmante.

Evidemment, il n'en faudrait pas trop d'échantillons pour que cela devînt monotone. Mais à côtés des fantaisies polychromes et échevelées, des pavillons chinois,

des fenêtres grimaçantes découpées en demi-lune, en cloches, en sabliers, en peignes espagnols, leur tranquillité sereine fait plaisir.

Il y a encore des reminiscences de Louis XIV qui recommencent à poindre et des interprétations de différentes phases de la Renaissance qui valent mieux que celles qu'on faisait autrefois.

En somme, tout cela, s'il y a souvent à reprendre dans le détail, est bien amusant dans l'ensemble ; et cela accuse une indépendance du goût bien curieuse chez un peuple qui paraît, depuis quelque temps, si facile à conduire.

LES MAISONS AMÉRICAINES

Les maisons de New-York montent toujours. Le terrain est si rare, si cher, que certaines administrations y ont construit, pour loger leurs armées d'employés, des bâtiments d'une quarantaine d'étages Tels sont les nouveaux locaux de la Compagnie Singer et du Métropolitain. Quant aux skyscrapers à vingt étages, on ne les compte plus.

New-York menace ainsi de devenir une *city of towers*, une cité de tours, et ses habitants commencent à s'en inquiéter. D'aucuns prévoient que si on ne limite pas par un acte de la Législature le droit de prendre l'air et la lumière des propriétés environnantes, cette habitude de construire en hauteur ne s'arrêtera pas et que les rues deviendront semblables à d'étroites gorges de montagnes.

M. Ernest Flagg a proposé déjà dans *The American Architect* de limiter à un quart de la surface bâtie la partie des immeubles à élever indéfiniment, les trois autres quarts ne devant pas dépasser en hauteur une fois et demie la largeur de la rue, ni dépasser dans aucun cas, la hauteur de cent pieds ; il demande de plus que le droit de bâtir haut, qui constitue une nuisance pour les voisins, ne puisse être acquis sans le consentement de ceux-ci, et aux conditions à débattre avec eux.

Nous n'en sommes pas encore ici aux skyscrapers et aux tours de New-York. Mais il est désolant de voir comme se multiplient, dans les quartiers nouveaux les plus excentriques, où l'on va chercher l'air et la lumière, où le terrain coûte fort peu, les blocs de maisons de rapport, à cinq, six étages, qui gâtent tous les environs.

Les communes qui ne s'opposent point par une réglementation appropriée à cette invasion comprennent mal leur intérêt. Elles laissent déprécier, à plaisir, des quartiers entiers.

ECHOS

Les vieilles maisons du Treurenberg. — On sait qu'un certain nombre de maisons ont été expropriées au Treurenberg, et d'aucuns se demandent si les Bruxellois de ce quartier vont assister à une réédition de ce qui se passe à la Montagne de la Cour. Elles ne seront pourtant pas démolies de suite. Avant de les faire disparaître, il y aura place nette entre l'Impasse du Parc et la rue du Gentilhomme. Et ce n'est pas encore pour demain.

* * *

Villégiature. — L'exode des citadins vers la campagne pendant les mois d'été, s'accentuent d'année en année ; cela devient tout à fait à la mode et c'est fort compréhensible d'ailleurs. Rien de plus réparatoire que l'air vivifiant de la campagne, après un long hiver passé en ville. Il n'y a pas depuis de longues années, cependant, que la villégiature est entrée dans les habitudes. Il y a dix ans, seuls quelques rares privilégiés séjournaient à la campagne. A cette époque, par exemple, à la gare d'Eeckeren, près d'Anvers, un des centres de villégiature le plus fréquentés par les Anversois, avec Cappellen et Vieux-Dieu, on ne faisait pas 1500 fr de recettes par mois. Quand on atteignait le chiffre de quinze cents francs, c'était extraordinaire. Or, savez-vous à quelle recette on est arrivé l'an dernier ? A 94,000 francs ! non compris les billets de sociétaires... La différence est jolie comme on voit. Et il est certain que si l'administration des chemins de fer établissait des communications meilleures entre notre métropole et les villages des environs, l'exode vers les campagnes se prononcerait encore.

* * *

La verdure et les gares. — Quoiqu'un certain effort ait été réalisé en ces derniers temps, pour relever par les aimables artifices de l'horticulture la banalité prosaïque des petites gares de campagne, (si moroses dit le joyeux Franc Nohain, parce qu'elles assistent sans cesse à la fuite éperdue de locomotives sans pouvoir à leur tour voir un peu de pays) il faut bien avouer qu'il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport.

* * *

Dialogues des morts. — Celui-ci nous vient de la *Revue des Deux-Mondes* — qui la couvre de sa gravité, — et est emprunté aux très amusantes études d'Arvède Barine sur Madame, l'originale mère au Régent:

«A titre de tableau de mœurs sous le Grand Roi, Mme de Maintenon étant toute-puissante, nous tenterons de faire deviner une scène dont Madame nous a laissé un récit qu'il est difficile de reproduire et qu'elle appelle un peu ambitieusement un « dialogue » entre elle, Monsieur, et leurs deux enfants déjà grands.

Les quatre altesses venaient de souper et elles étaient seules dans une pièce de leur appartement. Monsieur se taisait. « Il ne nous trouvait pas d'assez bonne compagnie pour causer avec nous. » Après un long silence, il interpella tout d'un coup Madame et lui adressa une grosse incongruité. Madame riposta du tac au tac et « sur le même ton » par une autre incongruité. Le jeune duc de Chartres — le futur Régent — se récria de joie et fit chorus. Et voilà une conversation de princes, à Versailles, en 1693. »

Le ton des Cours s'est modifié depuis; il ne permet plus certains bruits. Mais l'esprit de famille s'y est, d'autre part, bien affaibli.

* * *

La protection de nos arbres. — Dernièrement, le ministre des Travaux publics donnait des instructions aux directeurs des Ponts et Chaussées pour empêcher la mutilation des arbres des plantations de l'Etat désignés pour l'abatage par les conducteurs ou ingénieurs, mais sans que cet abatage ait été autorisé par le département.

Aujourd'hui, M. Delbeke donne des instructions aux fonctionnaires des Ponts et Chaussées pour mettre fin au raclage périodique des troncs d'arbres, pratiqué à des hauteurs variables par « des ouvriers ayant souvent la main fort lourde ».

Cette opération, exécutée à l'aide d'instruments tranchants, occasionne aux arbres des blessures et des maladies. Dorénavant, le raclage ne peut plus être pratiqué.

LE JARDIN

Dans la serre à vignes, les bourgeons ont été palissés, débarrassés des vrilles et des ailerons, arrêtés dans leur développement par l'opération de la taille d'été connue sous le nom de pincement. C'est sans doute le pincement long que nous aurons appliqué; les bourgeons de la vigne, cultivée en serre, doivent avoir plus d'un mètre de longueur, ils portent au moins six à dix feuilles au-dessus de la grappe. Ces belles pousses, sauf des exceptions qui doivent être rares, portent chacune une grappe, s'il y en a deux, on supprime la plus petite. En situation ordinaire, vers le 20 juin, les raisins ont la grosseur d'un petit pois; c'est le moment de commencer le cisellement ou égrainage qui comprend la suppression de grains toujours trop nombreux pour les vignes cultivées en serre; opération très importante qu'il faut effectuer avec soin; c'est en grande partie de l'égrainage que dépendent la qualité et la beauté du raisin. On travaille avec des ciseaux ou mieux avec un égraineur, instrument spécial, à lames longues et étroites, bien tranchantes.

On supprime tout d'abord les grains qui sont à l'intérieur de la grappe et ensuite, sur le pourtour, on laisse 2 à 3 centimètres entre les grains à conserver; c'est-à-dire qu'il faut au moins enlever les 4/5 des grains composant une grappe ordinaire .En égrainant on s'habitue à couper les pédicelles vers le milieu, à toucher le moins possible les grains qui doivent rester et à ne pas piquer ni couper dans les pédoncules des ramifications principales de la grappe; on ne peut pas la tenir en main; il faut, pour la guider, se servir d'une mince baguette.

Cet énervant mais utile travail terminé, les grains se développent rapidement; on tient le sol ou le pavé constamment frais, on seringue de temps en temps le feuillage, on soufre une seconde fois (nous avons déjà dit qu'il faut soufrer les vignes au début de la pousse), on enlève les ailerons qui se développent encore et il ne sera pas inutile de fournir au sol de l'engrais liquide et actif; on aère seulement quand la température de la serre dépasse 25 degrés. Il est bien entendu que la serre à vignes doit être tenue constamment propre et non encombrée par toutes sortes d'objets ou instruments comme on le constate trop souvent.

N'oublions pas que d'une serre à vignes bien conduite on peut toujours espérer une production régulière de beau et bon raisin. En attendant qu'il soit mûr, nous avons sans doute l'avantage de récolter beaucoup de fraisiers, composé d'une petite collection de variétés, quatre ou cinq, de maturité successive, nous permettant de cueillir beaucoup de fraises et pendant longtemps; ces fraisiers seront aussi très fertiles; si notre fraisière ne se trouve pas dans des bonnes conditions, proposons-nous de la renouveler prochainement; nous donnerons pour cela les indications nécessaires. Pendant la végétation des fraisiers, on coupe les coulants chaque semaine et on empêche la croissance des mauvaises plantes, ce que l'on obtient facilement si le sol est couvert d'un paillis.

Au potager, on récolte des pommes de terre, des pois, des choux-fleurs, choux-pains et choux de Milan, des carottes, des fèves de marais, des laitues, etc., à mesure qu'il y a de la place, on bèche en enfouissant du fumier décomposé ou autres engrais à décomposition rapide, pour planter des endives, scaroles, céleris, laitures, poireaux, choux de Bruxelles, choux de Milan à pied court et autres plantes que nous aurons élevés en pépinière. On sème encore des haricots nains, du cerfueil, des carottes courtes et diverses espèces pour en obtenir une succession de produits. Il faut biner souvent dans les carrés où les

plantes sont complètement développées, afin de maintenir la fraîcheur à la terre et détruire les mauvaises herbes. Palisser les tomates et enlever les bourgeons latéraux; les arroser à l'engrais liquide ainsi que les choux et autres plantes voraces, à grandes feuilles. On ne récolte plus d'asperges, il faut les laisser monter, afin qu'il y ait assez de tiges pour alimenter la souche pour la saison prochaine.

C'est le moment de leur fournir des engrais actifs et de couvrir le sol entre les buttes d'un paillis de fumier. Le fumier décomposé, sous forme de terreau, est toujours très utile dans les cultures jardinières; il serait bon d'en avoir constamment en réserve pour le mélanger à la terre ou en couvrir la surface au pied des plantes; on n'en dispose pas toujours d'une grande quantité et alors il y a avantage à le réserver pour les espèces délicates, plus spécialement pour les plantes qui occupent les corbeilles et les plates-bandes du petit jardin d'agrément. Disposons donc une mince couche de terreau ou de fumier court entre les bégonias, verveines, phlox, reine-marguerites, pétunias, etc., nous en obtiendrons une végétation saine et une belle et abondante floraison.

Les rosiers, ces plantes d'ornement que nous plaçons au tout premier rang pour les jardins, demandent aussi à être visités de temps en temps; tout d'abord, pour nous montrer les belles roses qu'ils portent, si nous les avons bien soignés, et ensuite pour les aider à en fournir pendant tout l'été, lorsque ce sont des variétés remontantes. Pour cela, il y a près du compost, dans un coin caché, deux tonneaux, l'un contient des engrais tel que suie de cheminée, pouline, colombine, rapures de cornes qui macèrent; tous les quinze jours on y puise une partie de cet engrais que l'on dilue dans quatre parties d'eau et on arrose le sol occupé par les racines; dans l'autre tonneau il y a un liquide insecticide tel que eau de tabac ou de quassia, très peu concentré, que l'on emploie, en seringuant dans le branchage. On est ainsi récompensé de son travail par une végétation qui reste saine et vigoureuse et par une floraison splendide et prolongée malgré les périodes sèches et chaudes.



Intérieur à la mer

VARIÉTÉ LITTÉRAIRE

—

LES PARFUMS

Il y a un bien mauvais goût dans ces exces de parfumerie que la mode a remis en honneur depuis quelque temps et auxquels se livrent même des femmes comme il faut; il y en a dans toute exagération; mais les parfums surtout, à cause de leur caractère essentiellement excitant et sensuel, doivent être employés avec discrétion et rester dans l'intimité; autrement, ils ont je ne sais quoi de provoquant et de déshonnête; ils forcent l'attention; on peut détourner les yeux d'une toilette tapageuse; on ne sait comment se garantir d'un parfum déplaisant: Il faut se boucher le nez avec son mouchoir, ce qui donne l'air ridicule.

Il semble que le parfum accuse dans nos mœurs un reste de barbarie.

L'église moderne ne brûle plus qu'un peu d'encens au cours de ses cérémonies. Elle est loin des sacrifices coûteux d'aromates de l'ancienne religion égyptienne; et des parfums que Jéhovah se faisait faire par le grand prêtre sur l'autel consacré, et de ces mosquées orientales dont le mortier était mêlé de musc, qui, en s'évaporant lentement, devait donner aux croyants en prière un avant-goût des jouissances qu'ils goûteraient dans le paradis de Mahomet, où les houris sont faites de musc tout pur, comme on sait.

La vie moderne ne reviendra vraisemblablement jamais aux étonnantes débauches de parfum de l'antiquité: Ces demoiselles ne seront jamais aussi parfumées que celles que se fit présenter le roi Assuérus, lorsqu'il eut répudié la reine Vasthi, et qui étaient préalablement préparées — c'est dit dans le Livre d'Esther — six mois avec de l'huile de myrrhe et six mois avec d'autres choses aromatiques.

Il est permis de supposer que cette fureur de se parfumer était due, chez les élégantes d'autrefois, à la fréquence excessive de quelques infirmités physiques qui affectent l'odorat. Notre pauvre humanité va, quoi qu'on en pense, en se perfectionnant; et il y a tout lieu de croire que la sélection exercée par nos sens de plus en plus difficiles, a rendu de moins en moins répandus ls inconvénients qu'il fallait masquer si souvent, jadis, par des aromates.Cependant,des caractères ataviques peuvent reparaître, hélas! et si certains et certaines s'obstinent à se parfumer avec tant d'insolence, cela doit évidemment donner lieu à des soupçons — qu'il serait indiscret de préciser davantage.

Nous ne quitterons plus nos cafés pour aller, comme les Grecs, nous réunir chez les parfumeurs; aucun homme politique n'imaginera plus, comme à Rome, de faire sa cour au peuple rassemblé en l'inondant d'une pluie d'essence de roses ou d'oppoponax; nous n'imiterons pas le beau monde du moyen-âge qui se parfumait pour ne pas avoir la peine de se laver, — ni les mœurs de la Renaissance où le commerce des odeurs allait de pair avec celui des poisons et où l'on vous offrait gracieusement la mort dans une paire de gants ou un éventail de senteurs, — ni le siècle de Louis XV, où Mme de Pompadour dépensait en un an pour cinq cent mille francs de parfumerie.

Lorsqu'après la Révolution, les parfums bannis avec l'Ancien Régime firent leur rentrée en France, ils n'étaient plus les mêmes; l'exil les avait atténués, attiédis, raffinés; et il a fallu de nos jours la manie de l'exotisme pour ramener de l'Orient les excitants olfactifs d'à présent.

Nous n'avons pas songé, pour chasser le choléra, au remède d'Hippocrate qui fit brûler des parfums dans les carrefours et suspendre des fleurs aux maisons pour chasser la peste d'Athènes; a-t-on seulement pensé à vérifier, à Hambourg, la légende qui assure que, lors des premières apparitions du fléau à Londres et à Paris, aucun ouvrier tanneur ou parfumeur n'en fut victime?

Nous ne parfumerons plus nos salles à manger en faisant couler sur leurs murailles des cascades d'essence et en brûlant de la myrrhe et du cinname dans des cassolettes sur les tables. Nous n'y tolérons que quelques fleurs; et c'est qu'à mesure que nous nous civilisons, nous en arrivons à trouver que « le meilleur des parfums est de n'en pas avoir ».

Nous en arriverons évidemment, malgré les réactions de la mode, à ne plus tolérer que le parfum de l'air très pur, chargé des émanations des fleurs et des bois, de ce qu'un buisson de lilas et de chèvre-feuilles, un tapis de violettes, ou les orchidées ouvertes exhalent pour attirer les insectes,— ces délicats — qui doivent travailler au transport de leur pollen et leur procurer les unions énogamiques nécessaires à la prospérité de leurs espèces. Et nous bannirons de la consommation des parfums en bouteille, cet extrait de Liebig fait avec les cadavres des fleurs.

P. S. — Cette théorie est consolante. Seulement, j'oubliais le tabac que nous brûlons partout en ces cassolettes qui s'appellent pipes, porte-cigares et papier à cigarettes. Allons! nous sommes encore loin de la perfection!

LA PAGE DE MADAME

Conseils pratiques

Accrocs aux vêtements (Réparation des). — Voici un petit tour de main, fort usité, paraît-il, en Angleterre, et qui permet de rendre aussi invisible que possible le désastreux « accroc » aux vêtements. On prend une feuille très mince de gutta-percha ; on l'applique à l'envers sur la déchirure en rejoignant les côtés séparés, et l'on passe un fer chaud sur le tout. La gutta-percha qui fond à 40 degrés, se dissout et soude les parties en contact, qui se tiennent parfaitement et solidement rejointes.

Assurément ce réparage doit être fait avec adresse et dextérité.

Air des pièces habitées (Purification de l'). — Quand une pièce a été habitée un certain temps, durant la saison chaude surtout, et qu'on ne peut y renouveler convenablement l'air, on y éprouve une impression pénible qui résulte tout simplement de ce que l'air y est impur. C'est ce que l'on nomme, et avec raison, de l'air expiré, par conséquent déjà respiré.

On peut purifier l'air, ou du moins lui enlever son odeur si caractéristique et désagréable, en pulvérisant dans la pièce en question un liquide formé principalement de térébenthine. Dans un litre d'eau de pluie, on verse une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, où l'on a ajouté au préalable quelques gouttes d'acide acétique (ce qui n'est guère que du vinaigre) ; on secoue énergiquement, jusqu'à ce que le mélange prenne un aspect laiteux, puis on pulvérise, et une odeur rafraîchissante des plus agréables se répand partout et procure une impression de vrai bien-être à ceux qui se trouvent dans la pièce.

Brosses (Nettoyage des). — Les brosses à habit et les brosses de toilette se nettoient très bien à l'eau tiède additionnée d'ammoniaque dans la proportion d'une cuiller à bouche pour un litre d'eau. On les savonne au savon blanc que l'ammoniaque fait mousser ; et on les rince à l'eau claire. On peut, lorsqu'on en nettoie plusieurs à la fois, les frotter l'une contre l'autre.

Il faut éviter de tremper le dos des brosses dans l'eau. Les faire sécher à l'air.

Restauration des vieilles gravures. — On recommande, pour restaurer les vieilles gravures, les vieux imprimés qui ont jauni, de les laver d'abord soigneusement dans de l'eau contenant un peu d'hyposulfite de soude, puis de les plonger une minute dans l'eau de javelle diluée (en prenant garde aux brûlures). Cette eau de javelle, on la prépare soi-même en mettant dans une casserole 450 grammes de bicarbonate de soude sur lequel on verse un litre environ d'eau bouillante ; on laisse bouillir 15 minutes, puis on verse doucement dans ce liquide, en remuant bien, 100 grammes à peu près de chlorure de chaux.

Le linge de couleur. — Le linge de couleur, dont la faveur ne fait que croître, est parmi celui dont le blanchissage s'effectue le plus simplement. Un simple savonnage lui suffit, car toute bonne ménagère n'ignore pas que l'action de la lessive altère rapidement et irrémédiablement les couleurs. Il faut, avec du savon trempé dans l'eau chaude, frotter chaque pièce dans tous ses sens et empiler ensuite toutes les pièces ainsi savonnées. Laissez s'égouter la pile jusqu'au lendemain, puis savonnez de nouveau à l'eau chaude, rincez abondamment à l'eau tiède, et mettez enfin le tout à tremper dans une eau de savon bouillante. Laissez lentement se refroidir cette eau pour y remuer vigoureusement le linge en le frottant avec les mains. Rincez ensuite à grande eau et conservez cette dernière eau de savon qui servira utilement à commencer le savonnage d'une autre portion de linge.

Pour rendre aux gravures leur couleur normale, les tremper pendant deux ou trois minutes dans un demi-litre d'eau contenant une cuillerée d'eau de Javel. Rincer longuement à l'eau claire et sous le robinet, si possible. Pour faire sécher les gravures, les placer bien à plat et à l'abri des poussières. Un lavage parfait de l'épreuve est absolument nécessaire si on veut les conserver longtemps en bon état.

Petits conseils

Encaustique pour meubles. — Pour composer une encaustique pour les meubles, mêlez, en faisant fondre au bain-marie (pour éviter une inflammation inopinée et quelque peu dangereuse), 7 parties de paraffine, 2 seulement de pétrole, 3 de cire jaune, et additionnez le tout de 1/7 partie d'une solution de potasse. Vous ajoutez finalement 1 partie de racines d'orcanette (qu'on trouve chez les droguistes) et 12 parties de térébenthine, et vous laissez mijoter une heure sur le feu.

Contre l'odeur d'ail. — L'ail est un excellent condiment goûté de beaucoup de personnes, malheureusement il laisse à l'haleine une odeur extrêmement désagréable. On pourra se débarrasser de cette odeur en mâchant quelques grains de péri, une pincée de graines d'anis ou de cumin, un morceau de racine d'iris. La pomme est également un excellent antidote de l'ail. Il en est de même du café bien chaud pris à la fin du repas.

Nettoyage des bouteilles d'huiles. — Il y a des personnes qui assurent qu'il est impossible de dégraisser les bouteilles ayant contenu de l'huile. Erreur !

Faites une eau de cristaux assez forte ; quand elle est un peu tiède, servez-vous en pour nettoyer vos bouteilles, qui seront moins grasses, mais pas encore nettes ; pour finir, faites ramasser par votre bonne du crottin de cheval ; ne riez pas, je ne connais pas de procédé pouvant rivaliser avec celui-là ; faites-le introduire dans vos bouteilles, ajoutez une poignée de sable, un peu d'eau et faites secouer fortement. Au bout de quelques minutes, rincez à grande eau les flacons qui seront aussi propres que si jamais aucun corps gras n'y avait été contenu. Le crottin de cheval absorbe l'huile et l'entraîne avec lui.

Comme quoi, les vieilles recettes de bonnes femmes peuvent servir quelque fois.

Enlèvement des taches sur le bois de chêne. — On a l'habitude de traiter le chêne aux vapeurs d'ammoniaque pour lui faire prendre une belle teinte sombre mais parfois quelques parties ne sont pas attaquées et demeurent blanches en formant tache. Nettoyez alors ces parties au papier de verre, puis frottez-les avec une solution de trois parties d'ammoniaque et une d'eau, en prenant soin d'avoir sous la main une éponge trempée dans de l'eau pure pour passer sur les portions environnantes du bois qui ont une teinte suffisante, afin que le liquide n'agisse pas sur elles. En désespoir de cause on peut aussi passer sur les taches un peu de terre d'ombre brune et d'ocre jaune étendues d'ammoniaque.

Soins à donner aux poissons rouges. — Pour faire vivre et prospérer les poissons rouges dans un aquarium, autant que le comporte la fragilité de leur existence décorative, voici ce qu'il convient de faire, au dire des éleveurs de cyprins les plus avérés: Changer leur eau deux fois par semaine, leur donner tous les trois jours à manger quelques vers rouges que l'on trouve chez les pisciculteurs ; ne jamais leur offrir de mie de pain qui les étouffe ; mettre des herbes d'eau dans leur bocal ; enfin, précaution indispensable, ne pas remplir complètement le bocal s'il est sphérique, afin que la surface de l'eau en contact avec l'air soit assez grande.

Recettes Utiles

Nettoyage des bijoux. — Le moyen le plus simple de nettoyer les bijoux d'or, d'argent, de platine, d'aluminium et d'acier poli, est de les frotter avec une brosse douce et trempée dans l'eau de savon, puis de les essuyer avec un linge fin ou de la peau de gant. Quand ils sont bien secs, on les passe à la mie de pain. Même pour les bijoux imitation.

Pour donner plus d'éclat aux bijoux d'or, on a conseillé de les faire bouillir dans un litre d'eau contenant 60 gr. de sel ammoniac. Le cuivre de l'alliage qui existe dans tous les bijoux or du commerce, disparaît de la surface, en sorte qu'il ne reste plus alors que l'or pur, qui brille ainsi de tout son éclat naturel.

Les diamants et les autres pierres fines se nettoient très bien en les frottant avec une brosse douce et du blanc d'Espagne réduit en poudre très fine.

Le parfum d'Héliotrope. — Voici un procédé bien simple pour obtenir sans héliotrope, le parfum suave et pénétrant de cette fleur.

Introduisez dans un litre cinq grammes de teinture de benjoin, vingt-cinq grammes d'essence de bergamote, vingt-cinq grammes de vaniline, remplissez la bouteille avec de l'alcool rectifié, agitez bien, laissez déposer et filtrer. Vous aurez ainsi un parfum d'héliotrope qui ne le cède en rien au véritable.

Pâte épilatoire. — Plusieurs de nos lectrices nous demandent une bonne pâte épilatoire. Nous avons le regret de vous dire que nous n'en connaissons pas dans le commerce ; tous les divers cosmétiques employés à cet effet sont à base de mercure ou de sulfure d'arsenic, ce qui peut être fort nuisible pour la santé ; une des pâtes les moins dangereuses serait un mélange de sulfure de sodium, de chaux vive et d'amidon, qu'on délaie dans l'eau et qu'on applique pendant une minute seulement.

Voici une autre recette, vous pourrez comparer:
Chaux vive pulvérisée 10 grammes ;
Axonge 10 grammes ;
Essence de rose 2 gouttes.

L'axonge n'est autre chose que de la graisse douce, c'est-à-dire non salée et très blanche.

On mélange l'axonge à la chaux vive, puis pour parfumer ,on ajoute l'essence de rose.

On emploie cette pommade le soir pendant une huitaine de jours, et quand tout duvet a disparu, on cesse pour recommencer quand le besoin s'en fait sentir.

Recettes de Cuisine

Croquettes Lucie. — Bien souvent et, pour différentes raisons, les ménagères ont, dans leur garde-manger, une quantité notable de purée de pommes de terre, restant d'un dîner.

Voici une excellente manière de présenter cette purée comme un nouveau plat.

Prenez deux ou trois œufs que vous mélangez intimement avec votre restant de purée, selon la quantité qui vous restera.

Formez avce cette pâte de pommes de petites croquettes de la grosseur d'un petit œuf et jetez-les dans une friture fumante.

Servez chaud, vous aurez un légume exquis.

Fabrication économique d'un bon vinaigre. — Prendre un petit bocal en verre, d'une contenance de 2 litres environ, au fond duquel on dispose un petit lit de copeaux de hêtre de 4 centimètres de hauteur. Ajoutez un peu d'estragon coupé en morceaux ; puis arrosez le tout avec du vinaigre de bonne qualité, jusqu'à ce que les copeaux baignent complètement. Placez le vase dans un placard, ou dans un buffet de cuisine, à la lumière diffuse ; il devra y rester pendant toute la durée de la fermentation. Après un repos de huit jours, un mince voile s'est formé à la surface du liquide. Ajoutez alors le quart environ de 1 litre de vin bien filtré, en ayant soin de verser ce vin contre les parois afin de ne pas briser le voile qui recouvre le liquide. Répétez deux fois cette opération à deux jours d'intervalle, puis, finalement, tous les jours, jusqu'à ce que le liquide atteigne le col du récipient. Au bout de cinq à six semaines, l'acétification est complète ; il faut alors soutirer le vinaigre formé. On en prélève seulement les deux tiers, que l'on filtre et qui pourront servir à la consommation courante. Au tiers restant, on ajoute une nouvelle quantité de vin, et l'on continue l'opération comme précédemment, en prélevant chaque fois les 2/3 du liquide au fur et à mesure des besoins de la consommation.

Patisserie

Caramels au citron. — Râpez le zeste d'un citron sur un morceau de suere, détaehez-le au moyen d'un couteau, mettez-le dans un verre, ajoutez-y le jus du citron ; laissez fondre.

Mettez dans un poêlon en cuivre 500 grammes de sucre blanc concassé et un quart de litre d'eau ; faites cuire au *petit cassé;* ajoutez le zeste, laissez cuire au *grand cassé* et retirez du feu.

Versez alors le sucre sur un marbre légèrement huilé, laissez-le refroidir jusqu'à ce que, en le touchant du doigt, l'empreinte y reste imprimée ; appliquez ensuite sur la feuille de sucre un découpoir à caramels, appuyez, retournez la feuille, essuyez-la avec un linge sec pour en enlever l'huile.

Dès que le sucre sera refroidi, détachez les caramels, mettez-les dans un bocal et gardez dans un lieu sec.

Les caramels à l'orange se font de la même manière. Ceux à la rose, à la menthe et autres essences: y ajouter, lorsque le sucre est cuit au petit cassé, quelques gouttes de l'essence choisie et un peu de couleur végétale de la nuance de la fleur ou du fruit.

Mousse aux fraises? Voici :

Prenez deux cent cinquante à trois cents grammes de fraises des bois, bien fraîches surtout ; trois décilitres de crème mi-épaisse pour fouetter ; soixante à cent grammes de sucre en poudre semoule, selon qu'on aime plus ou moins sucré.

Passez les fraises au tamis de crin, après les avoir lavées et séchées dans un linge doux. Recueillez la purée dans une assiette et mélanger-la à larges coups de cuiller avec la crème fouettée et sucrée. Dressez en pyramide dans un compotier, en rocher, par gros flocons. Entourez la base, en étoile, de petits biscuits ou de demi-buiscuits à la cuiller.

Ne prenez pas de crème toute fouettée, à moins de la faire fouetter au moment de vous en servir, parce qu'elle supporterait mal le mélange et retomberait.

Et maintenant, dégustez, gourmande !

Les fraises. — Il arrive fréquemment que les fraises sont couvertes de sable, surtout les espèces à gros fruits, que l'on ne paille généralement pas, à l'instar des « quatre-saisons ». Or, personne n'ignore que les fraises perdent une grande partie de leur parfum lorsqu'on les lave. Voici cependant un excellent moyen d'éviter cet inconvénient. Il consiste tout simplement à mettre, dans une mousseline mouillée les fraises ensablées et à les faire sauter à plusieurs reprises; le sable ou la terre restent attachés à la mousseline, et les fraises ne perdent rien de leur qualité.

La fraise est un médicament. — Linné, sujet à de violents accès de goutte, reconnut le premier les propriétés calmantes des fraises. Le célèbre naturaliste souffrait un jour lorsqu'on lui apporta des fraises. Il en mangea une assez grande quantité et, après une nuit tranquille, exempte de douleur, il put se lever le lendemain et reprendre son travail interrompu depuis l'accès.

Les années suivantes, la goutte reparut, mais toujours moins violente ; et après avoir recouru au même remède, quatre ou cinq ans de suite, il se débarrassa de sa goutte et passa ensuite vingt ans sans éprouver la moindre atteinte du mal.

Les fraises apportent encore un grand soulagement aux malades atteints de la gravelle et d'affection calculeuse. On les préconise aussi contre le ténia, la phtisie, les catarrhes pulmonaires. La fraise est astringente, diurétique, stimulante et rafraîchissante.

Causerie du docteur

L'eau et la santé

On ne connaît ni la goutte ni l'arthritisque au Japon, heureux pays .Et cependant le « petit Jap » n'est pas sans se livrer à des excès de boisson, il est vrai que ce sont des excès d'eau pure ! Est-il plus méchant pour cela ? C'est peut-être seulement l'avis de nos amis les Russes.

Le thé sans lait et sans sucre est la boisson de table au Japon. Mais le Japonais boit beaucoup et, en dehors des repos il n'absorbe pas moins, en moyenne, de quatre à cinq litres d'eau par jour.

Tant de liquide lave l'estomac, les reins et les tissus et exonère ainsi l'organisme des déchets qui provoquent chez nous l'arthritisme, presque général à un degré quelconque.

De plus, le Japonais prend deux à trois bains par jour et se nourrit d'une poignée de riz et de poisson desséché. C'est donc avec raison qu'il peut passer pour un modèle de propreté et de sobriété et ainsi on s'explique qu'ainsi lavé *intus et extra*, au dedans et au dehors, il trouve que l'odeur de notre corps à nous offense ses narines. Il a, comme on dit, dans le nez, ce qu'il appelle *l'odeur de l'Européen* et ne peut littéralement pas nous sentir.

C'est une bonne recette de santé que de conseiller son régime de propreté et d'alimentation. Recommandons donc l'hydrothérapie sous toutes ses formes.

Les bains, qui conviennent à tous les tempéraments nerveux, et aux personnes dont le cerveau est surexcité par de nombreuses occupations intellectuelles, dissipent la fatigue sans affaiblir ; ils doivent être pris au moins quatre heures après le repas dans une salle modérément chaude. Toutes les parties du corps sauf la tête sont plongées dans le liquide. La durée moyenne d'un bain tiède est d'environ trois quarts d'heure. Le bain devra être constamment tenu à la même température. Toutefois, lorsqu'il est pris exclusivement dans un but de propreté, il doit être de plus courte durée et sa température ne doit pas excéder 30 centigrades. En sortant de la baignoire s'essuyer rapidement pour éviter le refroidissement.

Les bains sont nuisibles aux gens débiles, à ceux atteints de catarrhes pulmonaires ou d'affections organiques du cœur. Quand la chaleur du liquide fait ressentir des symptômes de congestion cérébrale il faut y obvier par des aspersions d'eau froide sur la tête pratiquées pendant la durée du bain.

Il faut s'abstenir de prendre des bains trop chauds. A moins de circonstances spéciales, on ne devra jamais dépasser 35 centigrades. L'oubli de ce précepte, en déterminant une accélération des battements du cœur, a parfois causé des congestions vers certains organes et même des apoplexies cérébrales ou pulmonaires chez des sujets qui y étaient prédisposés.

Première année, n° 7. 30 centimes le numéro 1er août 1908

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an | Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883) | Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352) | Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Bavardage avec le lecteur. — Le « Home » à la mer. — La transformation du littoral. — Pour les dunes. — Comment et pourquoi il faut aller à la mer. — Cinq photographies. — Plage de Westende. — « Shamrock-Cottage ». — Coq-sur-mer. — Un intérieur à la mer. — Ameublement et décoration du Home : Le style nouveau. — L'association des Cités-jardins. — Avis à nos abonnés. — L'art dans le Home. — L'art at home. — Ornementation murale. — L'Hygiène dans la cuisine. — Correspondance. — Page de Madame : conseils pratiques ; recettes utiles ; fleurs et jardin ; recettes de cuisine ; causerie du docteur.

Bavardage avec le Lecteur

Le « Home », pour la seconde fois, fait peau neuve. En six mois, on avouera que ce n'est pas banal.

La première fois, nous passions de 16 à 20 pages et nous dotions la revue d'un papier satiné en même temps que d'une couverture forte.

Aujourd'hui, nos lecteurs ont été ravis, sans nul doute, par la charmante couverture due au talent d'un architecte décorateur dont la réputation s'est brillamment établie, en trois ou quatre ans: M. Henri Creten.

D'autre part, nous avons aujourd'hui 30 pages.

Enfin, pour que cette surprise soit complète, nous avons fait paraître ce numéro d'été sur papier couché.

Ainsi, en quelques mois, nous arrivons, croyons-nous, à donner, au point de vue matériel tout au moins, tout ce qu'il était possible d'attendre de nous. On le voit, nous n'avons pas failli à nos promesses.

Voilà pour le contenant. Pour ce qui est du contenu, l'amélioration est notable aussi.

Nous nous sommes attachés, ainsi qu'on le verra, la collaboration d'un artiste qui nous donnera chaque mois des dessins originaux *sur l'ameublement et la décoration.*

D'autre part, nous augmentons le nombre de nos illustrations.

Ce n'est pas tout: nous préparons une nouvelle surprise à nos lecteurs. Nous n'en disons pas plus pour le moment, espérant que l'effort fourni jusqu'ici nous permet de demander quelque crédit pour ce qui reste à faire.

Nous ne pouvons espérer regagner le retard que les soins nécessités par ce numéro d'été nous a occasionné. La revue paraîtra donc désormais le 1er du mois.



Le "Home" à la mer

Le *Home* fait comme tout le monde, et, ce mois-ci, il va s'étendre sur le sable fin de nos plages.

Le mois dernier déjà, nous avons fait une assez longue promenade le long du littoral. Mais dix numéros de notre revue ne suffiraient pas à épuiser l'intérêt qui s'y trouve pour nous. Nous croyons donc de saison de consacrer encore celui-ci à montrer des villas, des aspects de plage, à dire la fortune de quelques-unes de nos stations balnéaires.

Et à quoi est due principalement cette fortune? Sans contredit, à ce « nouveau » introduit, par des architectes intelligents, dans l'art de construire un « home » pittoresque, amusant, confortable, pas cher.

C'est à la mer qu'il nous faut chercher surtout des modèles.

LA TRANSFORMATION DU LITTORAL.

On a posé, l'autre dimanche, solennellement, en présence de M. Delbeke, ministre des Travaux publics, la première pierre d'une nouvelle digue sur notre littoral. Cette digue va poursuivre, jusqu'à une distance de douze cents mètres vers la Hollande, celle de Knocke.

Vous connaissez Knocke. Le joli village, illustré par le grand Verwée, marquait jusqu'à présent le point extrême de cette vaste agglomération de villas et d'hôtels qui, insensiblement, fait de notre littoral, en été, une seule grande ville de plaisance. Au delà, vers le nord, c'étaient les dunes, les immenses dunes sauvages s'étendant, à perte de vue, jusqu'au Zwyn et vers l'est jusqu'aux rares petits villages belges et hollandais: Westcapelle, Sainte-Anne-ter Muyden. La dune blonde, accidentée, sur l'or de laquelle frissonnent l'hoya, l'arbousier, la fragile pensée sauvage et l'étrange chardon au vert gris et glauque. De loin en loin seulement quelques toits rouges: le hameau du Zoute ou la ferme modèle du Hazegras.

C'était le désert, l'immensité majestueuse. Et les promeneurs qui, de Knocke, allaient par la plage jusqu'au Zwyn, trouvaient une impression presque angoissante de silence et de solitude.

Cela va changer. La construction de la nouvelle digue, c'est, vous le pensez bien, le commencement de la réalisation d'un vaste projet.

La Société « le Zoute », qui l'entreprend et qui



Petit cottage, à La Panne.

a pris le nom de ce curieux hameau perdu dans la dune et peuplé d'êtres aux visages étranges, descendants, dit-on, d'écumeurs de mer venus des quatre coins du monde et échoués là, la Société du « Zoute » se propose de créer une nouvelle cité de villégiature. En même temps que la digue, on va construire un hôtel; d'autres hôtels viendront, et vous verrez que les villas vont pousser comme par enchantement.



Les dunes, à La Panne, avec les villas sur les sommets rapprochés de la mer.

Et c'en sera fait de la dernière étendue déserte sur le littoral belge

* * *

Il y avait, jusqu'à ces derniers temps, 17 stations balnéaires. On vient d'en créer deux nouvelles: Ste-Idesbald et Breedene.

La vingtième ne tardera plus, croyons-nous, à naître. Et où surgira-t-elle?

Près de Westende, tout près. Et c'est assez dire que le succès lui est assuré d'avance, grâce à ce délicieux voisinage.

Vous voilà bien intrigués, pas vrai?

On ne créerait donc pas de rues, sinon les quelques artères centrales indispensables; mais plutôt des sentiers pavés ou en briquaillons, serpentant dans la dune. C'est d'ailleurs ce qui s'est fait en partie à La Panne également. Mais on peut faire à La Panne le reproche d'avoir quelquefois immolé la dune sans nécessité absolue.

Il faut espérer qu'il n'en sera pas de même à Lombartzyde. Les dunes de M. Crombez sont situées, pour la plus grande partie, sur Lombartzyde.

A quand la réalisation? Dès l'an prochain, paraît-il.



Groupes de cottages, à La Panne.

Sachez donc qu'entre Westende et Nieuport-Bains, il y a trois kilomètres de plage, et quelques trois hectares de dunes. Depuis des temps immémoriaux, ces dunes, de même que celles de Nieuport et d'Oostduinkerke, appartiennent à la famille Crombez. Elles sont aujourd'hui la propriété de M. Henri Crombez, ancien député de Tournai. Et nous croyons savoir que M. Crombez songe à mettre ces dunes en valeur, à les exploiter, à créer là, dans ce vaste et beau domaine, une station nouvelle, la filleule de Westende.

Les dunes, on le sait, sont magnifiques, en cet endroit, et il y a là d'adorables pannes. Que ce serait donc dommage de raser tout cela, pour en faire une plaine bien nue, divisée en lots géométriquement ordonnés, selon l'éternelle disposition de toutes les villes, de toutes les agglomérations!

Aussi faut-il louer M. Crombez de son dessein, qui est de s'inspirer de l'exemple de Duinbergen et de respecter la dune.

POUR LES DUNES

Je lisais dernièrement un article de l'*Echo d'Ostende* sur le boisement des dunes. Il y était dit que « l'arbre croît plus difficilement dans notre sable flandrien que dans celui des dunes hollandaises, qui n'est pas exactement de la même nature ». En effet, quand on voit, par exemple, de quelle végétation se revêtent les dunes zélandaises, et notamment celles de Dombourg, on est amené à conclure que le sol de ces dunes possède des propriétés que n'a pas celui des nôtres.

« Mais, — ajoutait notre confrère ostendais — il n'en est pas moins vrai qu'il peut croître. » Et il rappelait les résultats obtenus depuis longtemps à La Panne, Coxyde, Oost-Dunkerque, Nieuport et, plus récemment, entre Ostende et Blankenberghe, où l'E-



La dune, à Westende.

tat, depuis une vingtaine d'années, a entrepris un boisement dont la réussite est assez appréciable aujourd'hui.

On préconise donc le boisement des dunes. Je l'ai moi-même préconisé, avant que l'idée s'en répandît, à une époque où il était l'objet d'une regrettable négligence, et ce n'est pas moi que l'on suspectera de malveillance à l'égard des arbres. Toutefois, il ne faut rien exagérer; le boisement des dunes, comme toutes les meilleures choses, doit avoir ses bornes.

Les dunes et les fagnes, ces deux superbes décors de notre paysage national, — côté maritime et côté montagneux — ont leur caractère qu'il serait désirable que l'on ne leur enlevât d'aucune façon, ni par le défrichement et le nivellement outranciers, ni par le boisement excessif.

Ceux qui n'en comprennent pas la suprême beauté ne voient nul inconvénient à leur disparition, à leur sacrifice au minotaure utilitaire. D'autres, qui l'apprécient davantage, mais ne paraissent pas très bien distinguer en quoi elle réside, ne parlent que de boiser. Mais, quand tout sera boisé, il n'y aura plus, à proprement parler, ni dunes ni fagnes, et le charme incomparable dont nous jouissons de par ces deux aspects du sol aura disparu.

***

Il y a des amoureux des dunes et des amoureux des fagnes, — disons plutôt des amoureux des fagnes et des dunes, car il serait difficile d'aimer les unes sans aimer les autres, de ne point les réunir dans une commune affection; elles ont, les unes et les autres, une même façon de parler à l'âme.

Si, dans les aménagements que l'on veut y faire, on s'avisait de consulter un peu ces spécialistes, ce serait joliment intelligent. Mais j'ai peur que les routines administratives, dont les rapports avec l'intelligence sont extrêmement vagues, n'y mettent un invincible obstacle.

Pourtant, il s'agit de conserver la Beauté du sol patrial, — ce à quoi n'arriveront jamais les administrations toutes seules, fussent-elles animées du meilleur esprit.

J'estime, et je me plais à croire que beaucoup de gens partagent mon opinion, qu'il serait lamentable et criminel de détruire le caractère propre de la dune comme de la lande, qui tire son originalité, sa grandeur, sa puissanceémotive surtout de la nudité et de l'inculture du sol.

Cette réserve faite, je suis convaincu qu'il serait désirable que l'administration du domaine dunier passât des ponts-et-chaussées, qui n'y entendent rien et y accomplissent des abominations, aux eaux-et-forêts dont on peut du moins attendre une meilleure compréhension de la beauté naturelle.

JEAN D'ARDENNE.



La jolie gare du Vicinal, à Duinbergen.

Comment et pourquoi il faut aller à la mer

Le Dr Casse, à qui une pratique de vingt années a donné une compétence toute spéciale en ces questions de thérapeutique marine, a écrit, on le sait, un livre tout à fait remarquable: La cure marine sur le littoral belge. Dans sa préface, le savant docteur dit:

« Aller à la mer, y prendre des bains, est le rêve des petits et des grands ,lorsque les occupations permettent de prendre des vacances.

Quand ce rêve s'est réalisé, il arrive parfois que l'organisme affaibli n'a pas trouvé des forces nouvelles, que loin d'une revivification, les bons effets d'un séjour sur le littoral ne se sont pas produits, et que la situation s'est même aggravée. On s'est livré à une foule d'ébats, le plus souvent intempestifs; des bains contre-indiqués ont été pris; des imprudences sans nombre ont été commises et le résultat attendu de cette cure marine n'a pas été obtenu.

C'est pour mettre en garde contre de continuelles imprévoyances que ces lignes sont écrites,car au bord de la mer agissent trop de facteurs qui ne peuvent être regardés comme simples et indifférents.

Ainsi, il importe de tenir compte des conditions de l'endroit où l'on se trouve, du milieu dans lequel on vit, des circonstances dans lesquelles on doit prendre un bain, des précautions dont il faut user avant d'y entrer, de sa durée, et des conséquences qu'il entraîne à sa suite.

Nous étudierons successivement ces différents points à l'effet de faire connaître, le plus clairement possible, quels sont les bénéfices que l'on peut retirer du séjour au bord de la mer, alors surtout que les indications de la thérapeutique ont été épuisées. »

Voici à titre d'échantillons quelques-uns de ces chapitres que devraient lire et relire tous ceux qui vont villégiaturer au bord de la mer, ceux surtout qui y vont pour leur santé et celles des leurs.

Action thérapeutique de l'air marin

Dans la cure marine la question de l'air est indissolublement liée à toutes les autres conditions dans lesquelles on se trouve à la mer, et on peut même la considérer comme primordiale. Nous avons vu que partout sur le bord de la mer, la respiration est plus ample, plus facile, la circulation meilleure, les mouvements nutritifs plus complets. Il faut ajouter à tout cela l'augmentation en poids qui, à part quelques rares exceptions, se produit rapidement. Tous ces avantages d'une nutrition plus complète ne sont-ils pas ceux qui conviennent à ces enfants faibles et débiles qui habitent les villes et même les campagnes, et chez lesquels l'amaigrissement persiste, malgré une nourriture très riche.



Vieilles maisons, à Nieuport.

A vue d'œil, ils deviennent plus forts à la mer, parce qu'ils gardent dans leur corps les éléments qui sont nécessaires à leur formation, non pas par une combustion plus active des tissus, mais bien à cause des assimilations plus parfaites de ceux-ci dans leur organisme.

Les différents états de faiblesse trouvent leur origine dans une difficulté de l'hématose, dans une sensibilité troublée du système nerveux, dans le manque d'énergie ou l'accroissement de leur irritabilité.

Les formes variées de l'anémie et de la chlorose, la faiblesse générale et le manque de résistance, les différentes formes de troubles de la nutrition, la difficulté d'assimilation, en un mot les terrains mauvais, la scrofule, le rachitisme, la convalescence à la suite de lésions graves, trouvent à la mer les éléments de leur reconstitution.

Ce sont donc les lymphathiques, les scrofuleux, les rachitiques, les neurasthéniques à combustion ralentie chez lesquels il y a lieu d'accroître les échanges nutritifs qui se trouveront bien à la mer.

Chez les phtisiques il est impossible de dire à priori quel sera le résultat de leur séjour à la mer. Il dépendra de la forme de la maladie et c'est ainsi que trop souvent des résultats négatifs ont été obtenus. Ceux qui mangent, digèrent et assimilent mal alors que leurs échanges respiratoires sont exagérés et que l'oxygène qu'ils consomment épuise leur propre substance, chez ceux-là la stimulation temporaire de leurs fonctions digestives et assimilatrices dérivera sur les aliments ingérés une partie de leur oxygène qui ranimera leurs tissus. Mais alors il faudra que les pesées et l'examen de leur bilan nutritif soit fixé par la mesure de l'albumine consommée en 24 heures et comparée à l'élimination du chlorure de sodium. Si la consommation de l'albumine reste stationnaire ou augmente et que le chlorure de sodium décroit on renverra aussitôt le malade (Robin).

Quoiqu'il en soit, le climat marin n'est pas curatif de la phtisie pulmonaire, mais certaines stations sont favorables aux tuberculeux à la condition qu'ils prennent les précautions voulues. En résumé on peut dire que les seuls prédisposés à la nutrition abaissée sont justifiables du climat marin.

Age à partir duquel on peut se baigner

D'une manière générale, le bain de mer ne doit pas être donné aux enfants avant l'âge de cinq ou six ans, tout au moins sous la forme d'un traitement méthodique, à moins qu'il ne s'agisse de maladies dans lesquelles on doit intervenir puissamment, comme certaines formes de paralysie.



Nieuport-Ville — Anciennes habitations de pêcheurs.

L'organisme délicat de l'enfant se trouve souvent mal d'avoir été soumis à des bains intempestifs.

Il est de la plus haute importance que les parents des enfants auxquels on a conseillé les bains de mer, veillent avec le plus grand soin sur l'appétit, le sommeil des jeunes malades, et s'ils s'aperçoivent que ces fonctions sont troublées ils doivent immédiatement cesser la cure. La chose est encore plus nécessaire lorsqu'en même temps il survient de l'amaigrissement.

Quoiqu'il en soit, on voit tous les jours des enfants plus âgés sortir de l'eau dans des conditions déplorables; et pour un enfant qui se prête aux bains il en est dix qui l'ont en horreur et s'en trouvent mal.

Dans tous les cas il est prudent, dans le jeune âge, de ne donner des bains que par le beau temps et une mer ensoleillée.

C'est une erreur de forcer les enfants à entrer dans l'eau lorsqu'ils se débattent avec violence, comme ce n'est que trop souvent le cas, surtout quand la mer est agitée. On produit fréquemment, en agissant ainsi, des troubles quelquefois très sérieux.

Si à partir de six ans, on peut commencer à donner des bains de mer en agissant avec la plus grande prudence au point de vue de la durée, de la fréquence du bain, de l'âge et de la constitution, il est certain d'autre part que le vieillard ne doit pas prendre de bain. Chez lui, les vaisseaux par suite de leur état athéromateux, ont perdu leur élasticité et se prêtent facilement aux ruptures. On arrive ainsi à des apoplexies du cerveau, du poumon, du cœur, etc.

Mais ici se pose une question délicate. A quel âge débute la vieillesse? La solution de cette question est presque impossible. Des hommes de 70 ans sont quelquefois plus forts que ceux de 50, et peuvent se baigner sans danger, alors que les derniers ne le peuvent plus.

En résumé, nous dirons qu'à partir de cet âge et même en dessous de cet âge on ne devra prendre des bains qu'avec les plus grandes précautions et seulement lorsque l'on s'est assuré de l'intégrité du système vasculaire.

Influence du traitement marin chez les pauvres et chez les riches

Au récent congrès de Biarritz, M. le Docteur Houzel, de Boulogne, a fait ressortir d'une manière remarquable les différences qui existent entre les effets du traitement marin chez les pauvres et chez les riches. Il semblerait au premier abord que dans les mêmes conditions d'âge, de constitution, de maladie, les effets devraient être identiques dans toutes les positions sociales. Et cependant, d'une manière générale, les heureux effets du traitement marin se manifestent plus rapidement et plus complètement chez les pauvres que chez les riches. Si on réfléchit un instant à cet état de choses qui semble paradoxal, on s'aperçoit bien vite que l'enfant pauvre, dont la maladie est justifiable du traitement marin, sort presque toujours d'une maison insalubre, trop petite, malpropre, sans air et sans lumière. Son organisme affaibli ne peut lutter contre le mal dont il est la proie facile.

A la mer l'air et la lumière agissent en plein, les meilleures conditions du milieu, d'alimentation, d'hygiène ont bien plus d'action sur son organisme étiolé que sur celui du riche auquel les soins de toute nature ne font pas défaut et qui a en trop ce que le pauvre a en trop peu.



Nieuport-Ville — Vieilles maisons.

Son alimentation qui devrait être bonne et réglée ne l'est bien souvent pas; si l'air chez lui peut-être bon on craint qu'il ne prenne froid, on l'entoure de trop de précautions. Et puis ses exigences, celles de son milieu sont telles qu'il ne peut en profiter bien qu'en ayant les moyens.

A la mer tout change et s'il bénéficie largement d'elle la marche de sa guérison sera plus lente et le résultat plus tardif que chez le pauvre, car l'hérédité joue souvent chez lui un rôle considérable, tandis que chez le pauvre ces maladies sont souvent accidentelles. Tous deux guérissent à la période initiale de la tuberculose, mais encore faut-il que le sujet soit susceptible d'être guéri, car le terrain dont le fond est bon mais qui est devenu mauvais par les conditions auxquelles il a été soumis se reconstitue plus facilement qu'un terrain complètement ruiné.

Il en est autrement de ceux qui ne sont pas de véritables malades et qui, fatigués par le surmenage, les veilles et les excès de la vie mondaine, par les

excès du *struggle for life*, viennent demander du secours à la mer. Pour ceux-là les conditions sont différentes et il leur suffit d'abandonner la vie à outrance pour ressentir les bons effets de la cure marine.

C'est en raison de ces modifications si profondes, si rapides et si heureuses que les œuvres de l'enfance pauvre, les colonies scolaires doivent être encouragées de la façon la plus entière et que les efforts de tous doivent tendre à les développer de plus en plus. Tous les ans on peut apprécier les heureux résultats obtenus sur les différents points de notre côte où elles sont établies.



La plage de Wenduyne.

CINQ PHOTOGRAPHIES

On nous a demandé pourquoi nous ne nous efforcions pas, ainsi que la plupart des revues et des journaux, de récolter des abonnements et des lecteurs par le moyen des primes.

Ces systèmes plus ou moins « américains » nous déplaisent. Et tout en faisant le nécessaire pour répandre notre revue, nous renonçons à la mettre en valeur par le bluff. Ou notre revue est bonne, et alors nos lecteurs sauront bien l'apprécier. Ou elle est mauvaise, et alors des petits trucs plus ou moins ingénieux n'empêcheront pas nos acheteurs de nous condamner.

Même, nous allons faire tout le contraire des autres, et, au lieu de donner, nous allons demander à nos amis.

Nous leur demandons des photographies, des photographies d'intérieurs.

Tous, vous avez un home, plus ou moins riche, plus ou moins luxueux, plus ou moins intime, plus ou moins artistique et élégant.

Voulez-vous en faire parvenir des photographies avec quelques notes descriptives à l'appui?

Cette collaboration, nous ne pouvons songer à la rémunérer. Pourtant, il serait assez ridicule qu'elle fut tout-à-fait gracieuse et qu'au moins elle ne fut pas indemnisée de ses frais.

Nous offrirons donc un abonnement d'un an à tout lecteur qui nous fera parvenir cinq bonnes photographies pouvant nous intéresser.



PLAGE DE WESTENDE

La plage de Westende est de création récente. Les premières villas furent construites en pleine dune en 1896; son développement s'est fait graduellement, selon les données d'un plan général et d'un programme d'ensemble.

On s'y est proposé comme but la création et l'organisation d'une station balnéaire modèle, conçue suivant un plan d'ensemble et réalisée, dès l'origine, d'après des vues directrices bien coordonnées. Au lieu d'une simple juxtaposition de villas et de maisons construites au hasard, au lieu d'une mise en valeur pure et simple de ses terrains par des ventes quelconques, on cherche à y réaliser, avec la collaboration de propriétaires privés, un centre de villégiature offrant une originalité et un caractère propre parmi les plages de l'admirable littoral belge, où trouveraient leur application les plus récents progrès dans les divers domaines: architecture, hygiène, sports, confort, économie, moyens de communication, modes d'approvisionnements, etc.



L'entrée de Westende.

Site charmant au fond d'une anse, formée par les avancées d'Ostende et de Nieuport, entourée des larges dunes du littoral Ouest de la Belgique avec la splendeur de la Mer au Nord et au Sud la merveilleuse et luxuriante plaine des Flandres, la nouvelle station balnéaire n'a pas tardé à grouper les amateurs de villégiature calmes et paisibles, épris de la beauté du site et du charme de la nouvelle plage.

Gracieux groupement de villas, cottages. hôtels et kursaal, nos architectes les plus connus ont créé là



Groupe de villas.



Villa « Primrose » au commandant Beirlaen.

le meilleur ensemble architectural du littoral belge. Aussi la plage de Westende est-elle devenue le rendez-vous d'une société choisie. Tout y concourt à retenir le visiteur en hôte charmé et satisfait. La plage de sable blanc, fin et dur, est lavée deux fois par jour par la marée. Il reste en permanence une laisse de sable entre les plus hautes marées et la digue ou la dune. La plage est livrée toute entière, sans danger, aux jeux des grands et des petits. Elle descend en pente douce et régulière présentant toute sécurité aux baigneurs. Ni brise-lame, ni estacade, ni embouchure de rivière, ni établissements industriels. L'air tonique de la Mer du Nord y est absolument pur, et nulle plage n'est aussi salubre. L'eau potable y est d'une grande pureté et sauvée de contamination par un réseau d'égouts et une usine d'épuration des eaux résiduaires.

Conserver autant que possible les beautés et les charmes du site et utiliser tous ses avantages naturels. Eviter de donner à la nouvelle station le caractère d'une grande ville où tout aurait été ordonné



Dolce farniente.

principalement en vue de l'utilité. La concevoir comme un lieu de villégiature, où le résident vient pendant les beaux mois chercher le repos, le calme et la distraction au sein de la nature. Chercher à combiner heureusement en toutes choses, le confortable, l'économique, l'hygiénique, l'esthétique, l'agréable, le bon entretien et la propreté. Envisager toute création nouvelle dans ses rapports avec l'ensemble. Faire de Westende la plage des enfants et écarter tout ce qui peut constituer un danger pour la sécurité ou une promiscuité contraire à l'esprit de famille. Ne de-



Fête, sur la digue.

mander l'agrément de la vie balnéaire et estivale qu'aux sports, aux jeux en plein air, aux promenades, aux excursions, aux relations de société. Mettre à la disposition des résidents tout un ensemble de services contribuant à rendre la vie facile et à bon marché. Chercher à réaliser les desiderata de l'architecture moderne des villas et des cottages. Maintenir l'unité du plan général tout en laissant à chacun la possibilité de réaliser une habitation personnelle appropriée à ses besoins et à sa manière de vivre. Faire appel à la collaboration des particuliers, les inviter à construire en s'inspirant du programme arrêté; faire de la station balnéaire une association de propriétaires, unis dans un esprit commun et travaillant ensemble au développement, à l'amélioration et à l'embellissement du centre qu'ils ont choisi comme résidence d'été.



Fête japonaise.



La fête continue.

La digue-promenoir relie la plage de Westende à

celle d'Ostende. Cette promenade de 12 kilomètres le long de la mer, rafrachie par le vent du large, bordée tout à tour par les dunes et les digues de Middelkerke et de Mariakerke, est l'équivalent de la Corniche à la Côte d'Azur.

Indépendamment de la digue, ce Corso des plages de la Mer du Nord, Westende a de nombreux parcs plantés dont le superbe Parc des Fermettes, comprenant plusieurs hectares, qui, grâce à ses nombreuses tonnelles, est très bien abrité contre les ardeurs du soleil estival.

Westende est très bien situé comme centre d'excursions. A proximité de Dunkerque et des plages françaises, on atteint Bruges en 40 minutes, Furnes en 30 et Ypres en 1 1/2 heure.

Un des avantages les plus appréciés d'un séjour à Westende est la gratuité absolue des bains.

Pas de cabines; on quitte sa villa et l'on y rentre, couvert du long manteau de bain.

Westende possède une station centrale d'électricité. Tous les établissement publics, comme toutes les villas, y sont raccordés.



Groupe de villas sur la digue.



Plaisirs de plage.

Westende a été appelé, à juste titre, le paradis des enfants. Un comité spécial y organise des fêtes et des réjouissances à leur intention. La seule nomenclature fait l'objet d'une brochure. Ces fêtes commencent le 12 avril pour se terminer en octobre. Le Parc des Fermettes, spécialement aménagé pour la distraction des familles en villégiature, offre encore aux enfants tous leurs jeux favoris: balançoires, escarpolettes, chevaux de bois, etc. Les tennis courts, face à la mer, sont les mieux installés du littoral. Ils attirent les meilleurs joueurs du pays. Le Kursaal, d'une si belle originalité, offre ses attractions variées aux résidents: théâtre, concerts, bals, etc.

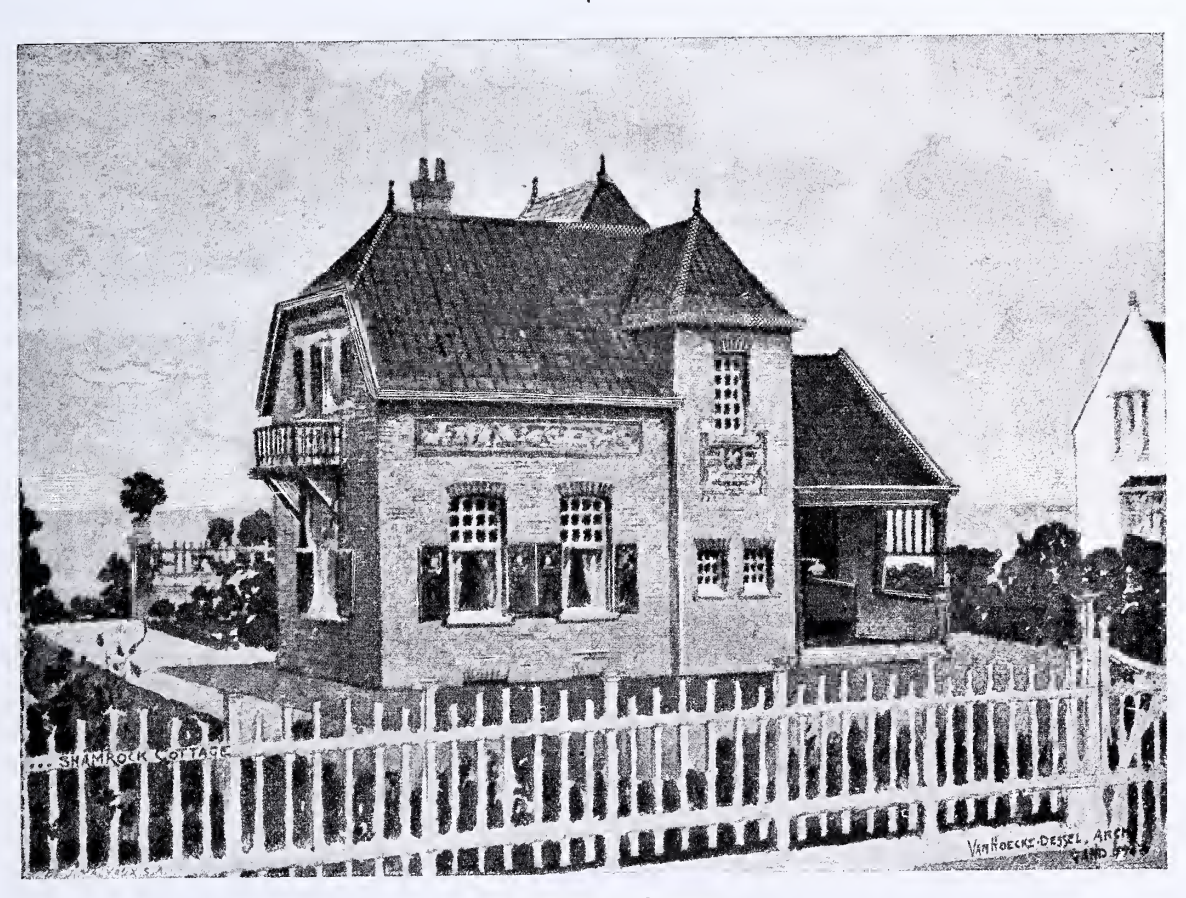
La plage de Westende possède un orchestre permanent, qui se fait entendre le matin au tea-room du Westend' Hôtel, l'après-midi aux Fermettes, le soir dans la salle des fêtes du Westend' Hôtel. Programme et lieu d'audition sont journellement affichés.

Un service intensif de tramways électriques relie Westende à Ostende en moins de trente minutes. Les départs ont lieu de 5 en 5 minutes de 6 heures du matin jusqu'à la sortie des théâtres et du Kursaal d'Ostende.

La plage est en outre desservie par le tramway vicinal Ostende-Nieuport-Furnes.

" Shamrock-Cottage ,,

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, nous reprenons, dans la collection du « Cottage », les photographies et la distribution intérieure du «Shamrock-Cottage », qui est assurément l'un des spécimens les plus réussis de l'architecture domestique moderne du littoral belge.



Le Shamrock-Cottage.

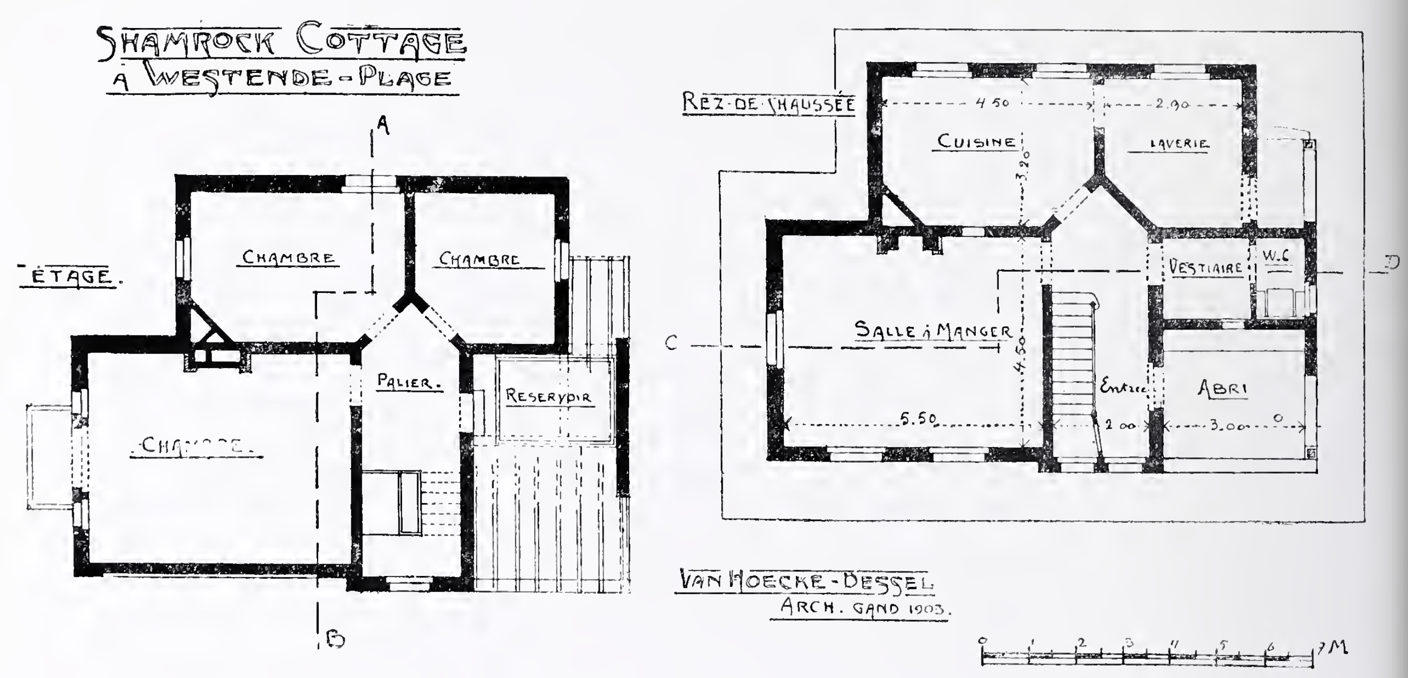
Cette villa est l'œuvre de M. Van Hoecke-Dessel, à Gand. Elle a été construite à Westende, à la suite d'un concours ouvert en 1902 par l'administration de cette plage.

Elle a coûté 10,500 francs — clef sur la porte — à son propriétaire, y compris les trottoirs, murs et grille de clôture, etc. Construite à proximité d'une grande ville, où l'on ne doit point travailler l'hiver

et où les frais de transport sont moins élevés, elle coûterait beaucoup moins cher encore.

La caractéristique du cottage de M. Van Hoecke-Dessel est une extrême simplicité jointe à une pratique distribution intérieure. L'architecte n'a pas cherché son inspiration ni en Angleterre, le pays classique du cottage, ni dans les formes traditionnelles de ce genre d'habitation en France, ni dans les types de cottages qui ont été réalisés sur la côte belge en ces dernières années. Il a demandé la variété des couleurs aux matériaux locaux, la brique du littoral qui est fort semblable à celle de Bruges, de Furnes et de Nieuport, rehaussée d'un « sgraffito » emblématique. La tuile rouge reste aussi bien locale.

L'aspect de ce cottage est gai et accueillant dans son cadre, entouré d'un jardin, et, avec dans le voisinage, d'autres cottages, de type différent, tel celui placé à droite de la gravure.



L'exemple remarquable du « Shamrock » confirme une fois de plus notre thèse que l'on peut arriver à construire des habitations extrêmement artistiques à des prix parfaitement abordables pour tous : il suffit seulement de savoir comment s'y prendre.



COQ-SUR-MER

—

Les avantages d'une cure d'air et de bains à la mer du Nord ne sont plus à établir et personne n'ignore que la villégiature dans une de nos stations balnéaires est la plus efficace pour les personnes surmenées, la plus vivifiante pour les convalescents.

Aucune station du littoral belge n'est aussi attrayante que celle de Coq-sur-Mer. Protégée par de hautes dunes, au milieu d'un site ravissant, avec ses villas et cottages disséminés dans la verdure, c'est la cité-jardin, la campagne à la mer.



Villa Zee-rust.

L'éloignement de tout canal ou embouchure de rivière en fait une résidence essentiellement salubre et hygiénique.

Ses installations sportives sont connues: les Golf-



L'entrée de Coq. (D'après une carte postale Nels.)

Vue panoramique du Coq. (Clichés du Touring-Clu .)



Une pittoresque villa (D'après une carte postale Nels.)

Links, les plus beaux du continent, attirent l'élite du monde sportif ; les nouvelles installations de tennis qui seront aménagées dans le Parc Royal, seront appréciées par les amateurs.

La plage de sable doré, avec la digue-promenoir littoral belge ; la Flandre maritime jusqu'à Bruges fournit l'occasion de multiples excursions.

Les services médicaux, de bains et de sauvetage sont irréprochablement organisés. Les services religieux sont célébrés journellement.



Villas.

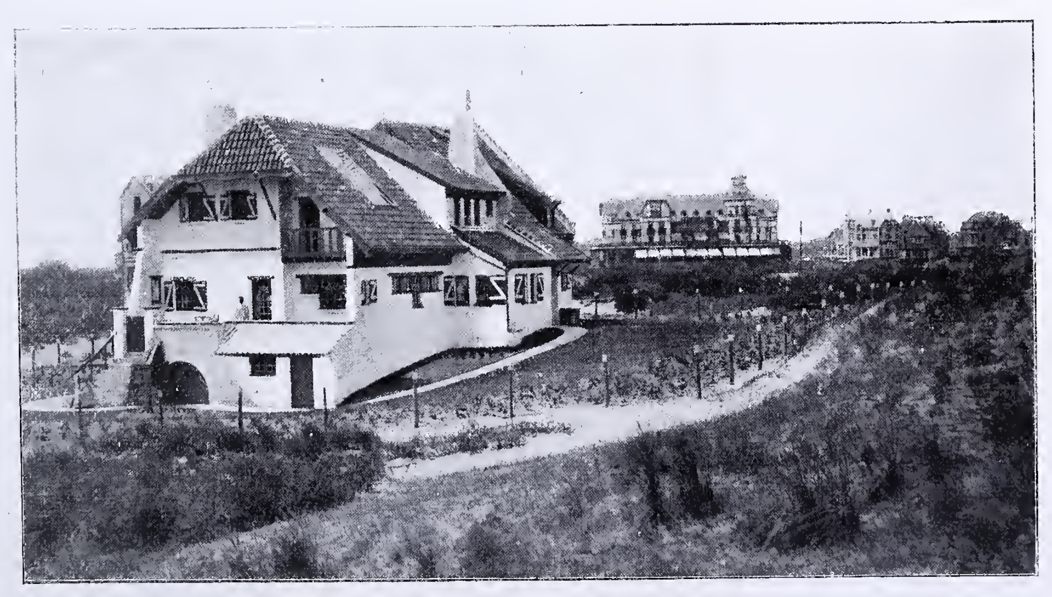
nouvellement construite, inaccessible aux véhicules, est le centre de réunion des familles et la plaine de jeux des enfants.

Le joli Casino-Kursaal attire les résidents et les promeneurs.

Le hameau voisin est un des plus pittoresques du

Les bureaux de l'administration de la Plage sont à la disposition des étrangers pour leur fournir tous les renseignements utiles, concernant les locations, achats de terrains, d'immeubles, etc.

Un tramway assure de demi-heure en demi-heure les communications avec Ostende et Blankenberghe



Un autre délicieux cottage (D'après une carte postale Nels.)

Un intérieur à la mer

Il pleut ! ce n'est pas l'ondée qui passe, l'averse qui trempe, mais ne dure pas ; c'est la petite pluie fine, persistante, qui glace. Adieu projet d'excursion, jeux sur la plage, ballades en mer. Le temps maussade nous confine à l'intérieur.

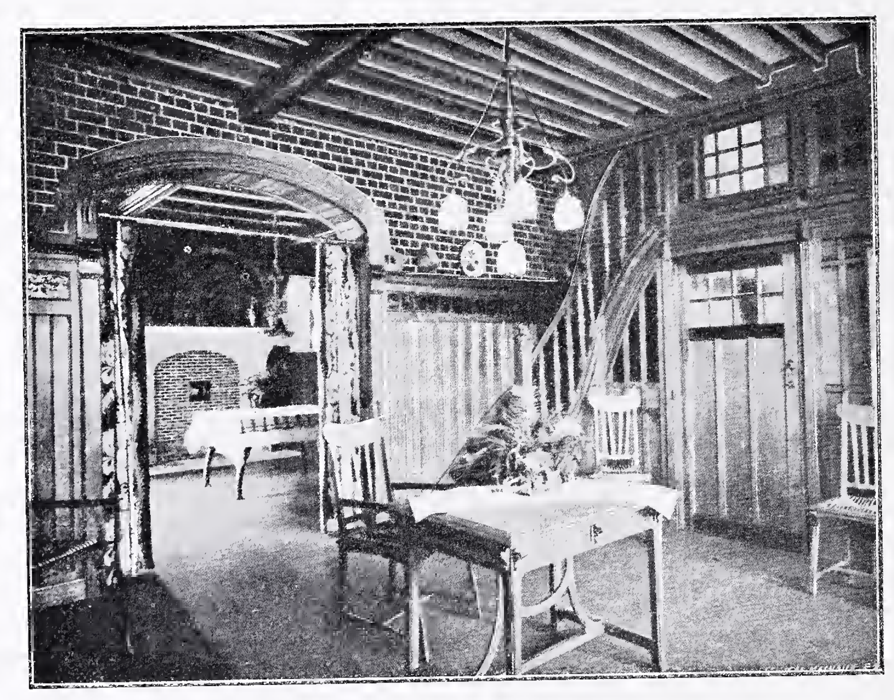
Le citadin n'aime pas la pluie, mais il aime son home, le campagnard se console de la pluie par le bien qu'elle fait à son potager et profite des jours gris pour s'occuper dans l'habitation. Mais dans toutes les villas on maudit la pluie parce qu'on est venu à la mer avec la ferme intention d'être le plus possible au dehors. Raison de plus pour que le repos forcé soit rendu moins pénible par la gaité, le confort de cet intérieur qui, pour n'être que temporaire, doit cependant remplacer le home.

En distribuant la villa on s'est préoccupé d'y trouver le plus grand nombre de logements.

Ce souci, je le proclame sans le moindre désintéressement, est des plus légitime. Celui qui possède une habitation sur le littoral a l'élémentaire devoir d'héberger les parents et amis qui se sont dérangés de loin pour ne pas vous abandonner seul dans l'oisiveté. Ces visiteurs affirment qu'à la mer il faut être nombreux. Ils disent aussi ou du moins ils pensent tous, que pour profiter de l'air salin il y faut séjourner le plus longtemps possible et que la vie d'hôtel est pleine d'inconvénients.

Mais il pleut. Un logement quelconque ; vos amis s'en sont contentés, trop heureux de votre hospitalité écossaise. Maintenant ils se lamentent, ils maugréent, collés aux vitres de la verandah pendant que vous faites dresser la table dans l'unique place du rez-de-chaussée qui n'est pas occupée par des literies.

Eh bien soit, hôte admirable, n'ayez qu'une place pour nous abriter pendant cette sombre journée ; mais qu'elle soit vaste, qu'elle soit gaie, qu'elle ait des recoins où nous nous sentions moins à charge. Nous consentons à ce que vous vous y réserviez une petite place pour faire votre correspondance, exprimer vos regrets aux importuns qui s'annoncent pendant que nous sommes là.



Le hall de « La Garenne », à Duinbergen

Le hall-à-tout-faire n'est pas un idéal ; parfois il est une nécessité. Il est essentiel au hall qu'il soit vaste assez pour que toute la maisonnée puisse s'y réunir à l'aise. Qu'il ne soit qu'un prolongement exceptionnel de la salle à manger, il tiendra presque toujours lieu de salon et, pour autant que de besoin, le bureau et le boudoir y doivent trouver leur recoin en dehors du passage. Le hall n'établit pas seulement les communications de plein pied ; l'escalier y conduit les hôtes de l'étage, le vestibule y amène non moins facilement les visiteurs. Il concentre la vie intérieure de la villa et seulement faut-il souhaiter que le service des chambres et des cuisines trouve un autre dégagement.

Mais les noirs nuages ont fini par se dissiper ; et une éclaircie nous invite à nous dégourdir les membres sur la digue encore déserte.

Dans une villa bien aménagée, un vestiaire, une

remise pour les jeux sont situés entre la sortie et le hall.

Il ne faut pas que ces accessoires, souvent mouillés, parfois malpropres, traînent dans l'appartement, il ne faut pas non plus les exposer à tout-venant. Ils trouveront sous l'escalier l'abri qui leur convient.

Dans le hall nous réserverons une petite place pour les livres, à portée de ceux qui lisent dans leur chambre et de ceux qui emportent dans les dunes leur auteur préféré. Mettez cette bibliothèque au bas de l'escalier afin que nul n'ait d'excuse de n'y point rapporter ses emprunts, et ne la masquez pas d'une porte afin de constater toujours les absences.

Hôte généreux, il n'est que juste que nous rapportions à leur place les ouvrages que vous mettez à notre disposition ; en trouvant cette place sur notre passage nous ne prendrons pas l'habitude dangereuse de déposer les livres dans notre malle jusqu'à lecture achevée, ou plus longtemps.

Mais ne plaignons pas trop notre hôte ; je suis confus, Madame, des ennuis que nous vous causons, vous avez cherché à la mer le repos bien mérité par les réceptions de l'hiver dernier, vous l'eussiez trouvé sans nous !

Mais encore cherchons à faciliter la tâche de la maîtresse de maison, mettons à sa disposition les moyens de la remplir sans trop de fatigue.

Le grand cauchemar des dames en villégiature, c'est de manquer d'armoires, de lingerie.

Chez elles une chambre est affectée à cet usage ; à la mer, elles emportent le moins possible, mais ne peuvent ranger ce minimum avec ordre. Est-ce parce que les villas sont petites ou parce que ce peu est grand ? Je n'oserais trancher la question mais je crois lui donner une solution pratique en multipliant les armoires dussé-je empiéter (le mot ici n'est pas exact) sur le hall pour ne pas encombrer le passage sur le palier, et cependant y ménager un réduit pour la lingerie à portée du rez-de-chaussée et de l'étage.

CHEV. DE WOUTERS DE BOUCHOUT.

Ameublement et décoration du Home

—

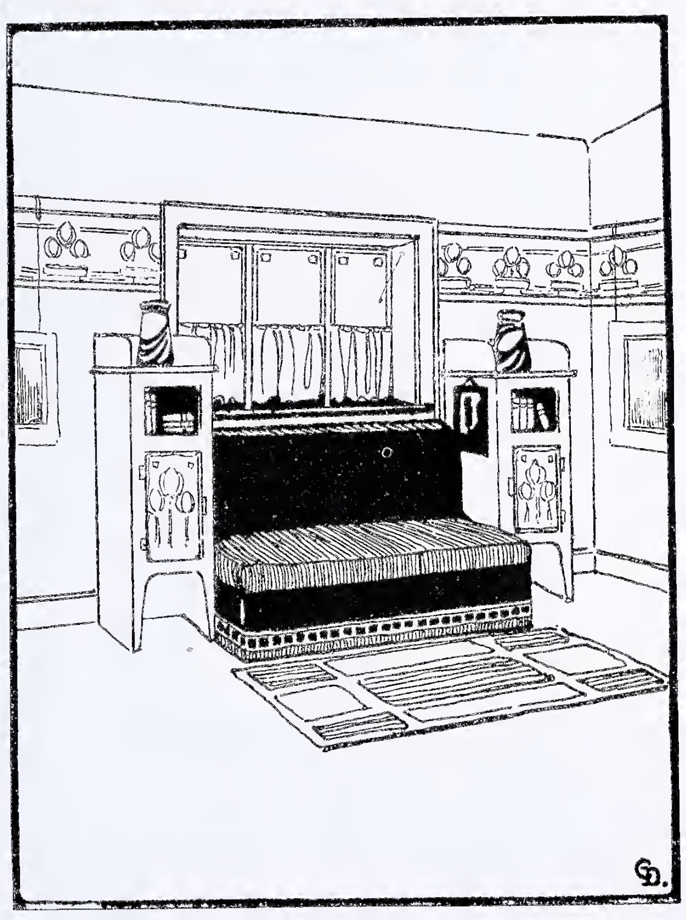
LE STYLE NOUVEAU

Nous commençons aujourd'hui une série d'études pratiques sur l'art de l'ameublement et de la décoration du Home. Ces aperçus formeront le commentaire de dessins originaux dus à la plume experte d'une artiste dont le souple talent s'est spécialisé et recherche la beauté dans les aspects familiers de nos intérieurs.

Nos lecteurs sauront apprécier, nous en sommes persuadés, cette initiative, et les sacrifices nouveaux qu'elle nous impose.

* * *

L'autre soir, dans la grande salle de l'Union syndicale, M. Combaz parlait — au cours d'une fort in-



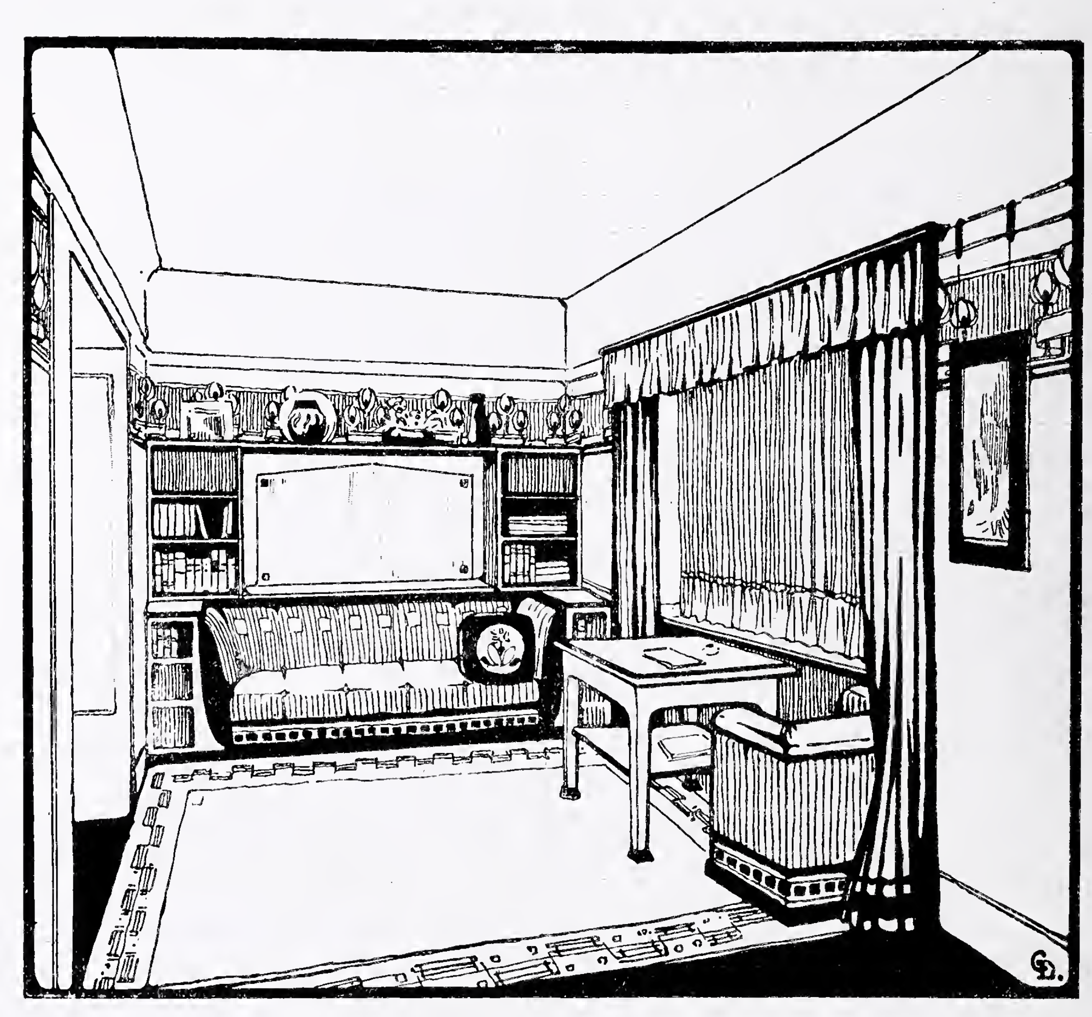
Arrangement d'une fenêtre de villa. (Propriété du « Home »)

téressante conférence provoquée par M. Henri Wauthop, président de la nouvelle Chambre des Arts industriels — du gros effort tenté par notre époque pour trouver son style.

Il nous avait montré, en de très beaux clichés, les merveilles les plus pures des siècles passés ; il nous avait fait sentir la lassitude que cependant ces styles, toujours stéréotypés, toujours éternellement recopiés, nous laissaient. Et il avait dit aussi combien peu d'ailleurs ils sont désormais en harmonie avec notre époque d'électricité, avec nos systèmes d'éclairage et de chauffage perfectionnés, avec nos besoins et nos moyens nouveaux de confort et d'élégance. Et en vérité, à quoi rime en effet une cheminée flamande — fût-elle très belle — dans une villa chauffée à

la vapeur? Quelle lourdeur, dans ces lustres formidables qui ont pu être, à l'époque des chandelles, très décoratifs, mais avec lesquels, aujourd'hui, ne s'accorde plus l'ampoule électrique?

Mais pour créer un style nouveau, pour nous séparer radicalement du passé, tout en saisissant de nouvelles formes de la beauté, en ameublement et en décoration, par quels troubles il faut passer, par quelles hésitations, par quelles ereurs. On l'a bien vu, au cours des quinze dernières années.



Petit cabinet de travail (Propriété du « Home »)

Mais c'est là de l'histoire, déjà, du passé. Aujourd'hui, nous sommes arrivés à une conception plus calme, plus sage, plus heureuse. Nous tenons enfin le style de notre époque. Nous créons .

Les Anglais, les premiers, ont trouvé des formules traduisant nos besoins nouveaux d'élégance, de confort, d'intimité. Mais leur modernisme avait quelque chose d'un peu mièvre encore .Les Autrichiens et surtout les architectes viennois se sont emparés de leur genre et l'ont transformé d'après leur vision personnelle. Ils sont arrivés d'ailleurs à des conceptions très originales et très personnelles.

Chez nous, après des hésitations, des tâtonnements, on a pénétré dans la voie nouvelle et, en se garant de la fragilité anglaise, de la sévérité autrichienne et allemande, nous sommes arrivés à déterminer un genre à nous, à donner à notre art nouveau une note personnelle et caractéristique.

Le style nouveau est trouvé, et nettement déterminé. C'est aux Belges que revient l'honneur de lui avoir donné sa forme définitive et ses plus beaux aspects.

Nous ne sommes plus, d'ailleurs, à l'heure du combat. Les Decoene, les Sneyers, les Hobé, les Serrurier-Bovy connaissent la victoire depuis beaux jours. La pénétration s'est faite d'abord dans les villas, à la mer et à la campagne. Aujourd'hui, le style nouveau fait la conquête des villes.

C'est de ce genre, qui convient le plus pratique-

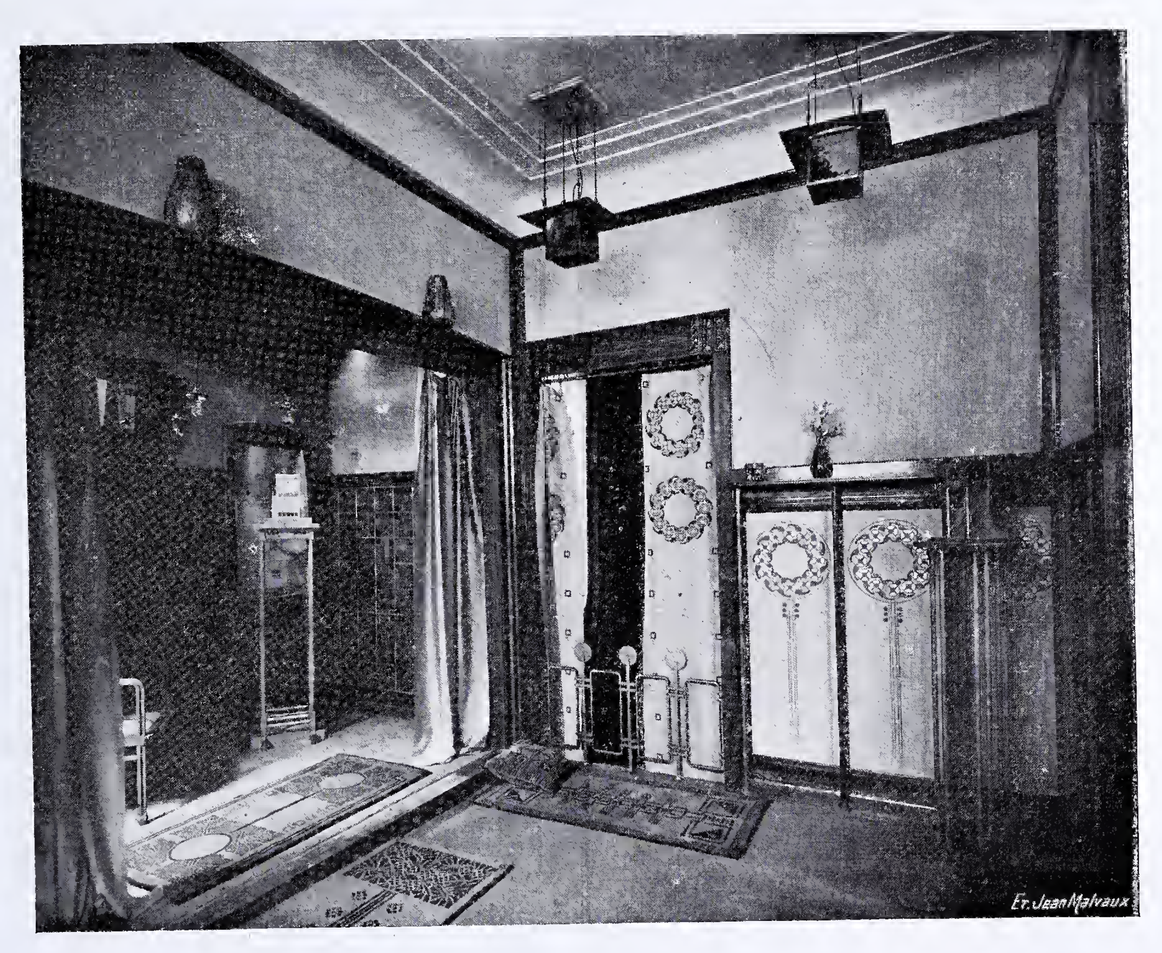
ment à notre conception du home, que nous donnons des aspects dans les dessins auxquels ces petites explications servent de simple prétexte.

* * *

Le mois prochain, notre distingué collaborateur-architecte développera, dans un nouveau dessin, la frise dont les petits intérieurs montrent le croquis.

Et — ceci intéressera particulièrement — nous donnerons toutes les indications permettant *d'exécuter soi-même* le travail.

Jean B.



Hall d'attente de M. Sneyers, exposé à Milan. (Cliché de l' « Expansion belge. »

L'ASSOCIATION DES CITÉS-JARDINS

UNE LETTRE

Il y a trois mois, une lettre de M. Gheury demandait ici ce qu'était devenue l'Association des Cités Jardins, dont il était actionnaire.

Nous nous sommes adressés, pour obtenir des éclaircissements sur cette affaire, à M. Ch. de Queker, directeur à l'administration communale de Bruxelles et directeur de la Société bruxelloise des Habitations à bon marché. Voici la lettre, fort intéressante, qu'il veut bien nous adresser, en réponse.

Bruxelles, le 26 juin 1908.

Monsieur le Directeur,

Vous me demandez ce que je pense de la lettre de M Oct. Gheury parue dans votre nº 3, du 15 mars dernier ,et si (en ma qualité de Commissaire de « l'Association des Cités-Jardin de Belgique », que vous dites morte) je ne crois pas qu'il y ait moyen de la relever.

Je pense que M. Gheury a pleinement raison, et que le nombre de personnes qui aspirent comme lui à la possession d'un HOME confortable, hygiénique et à bon marché, en dehors de l'agglomération urbaine et de l'agitation des affaires, est considérable.

Je pense, en outre, que notre Association n'est pas morte du tout, mais en sommeil et qu'il faut la réveiller, par tels moyens que de conseil. Nous avons d'ail-

leurs, mes collègues, Commissaires de la Société, MM. le Dr Van Ryn, l'avocat J. Dupré de Courtray et moi-même, à différentes reprises, fait tout ce qui était en notre pouvoir pour arriver à cette fin, mais sans résultat appréciable. MM. les Administrateurs de l'Association, ou du moins quelques-uns d'entre eux se sont joints à nous, pour inviter M. l'Administrateur-gérant à procéder régulièrement, et à convoquer l'Assemblée générale des actionnaires, pour leur exposer la situation verbalement, et leur dire (ce que chacun sait) non seulement que les efforts de M. l'Administrateur-gérant n'ont pas été couronnés du succès qu'il avait espéré, mais encore pour soumettre à l'assemblée, comme les statuts et la loi le prescrivent, un bilan et un compte de profits et pertes, — car il faut toujours procéder ainsi, même lorsque le capital a été perdu ou dépensé et qu'il faut prendre des mesures pour le reconstituer. Nos efforts n'ont eu aucun succès. M. l'Administrateur-gérant n'a jamais convoqué l'Assemblée générale, et les Commissaires n'ont jamais eu connaîssance des écritures, malgré toutes leurs réclamations.

Certains actionnaires nous invitent, Commissaires, à convoquer l'Assemblée générale, mais comment voulez-vous que nous le fassions? Nous ne possédons pas — ni les Administrateurs non plus — la liste des actionnaires. On ne nous donne rien, on ne nous répond plus. Dans ces conditions, nous nous verrons forcés, bien à regret, d'assigner M. l'Administrateur-gérant en production des livres et écritures sociales, afin de convoquer l'Assemblée générale. C'est ce que nous lui faisons savoir par notre lettre recommandée, restée sans réponse, en date du 7 avril dernier. Sous peine d'être considérés nous mêmes comme des hommes, dénués de toute bonne volonté et de toute énergie, nous sommes donc obligés de nous faire délivrer les livres sociaux par les voies de contrainte et c'est ce que nous sommes décidés de faire.

Agréez, etc.

Ch. DE QUEKER.

Après cette lettre, nous n'ajoutons qu'un mot: nous mettons nos colonnes à la disposition de M .Charles Didier, la personnalité visée. S'il désire s'expliquer avant le procès qui va lui être intenté...

AVIS A NOS ABONNES

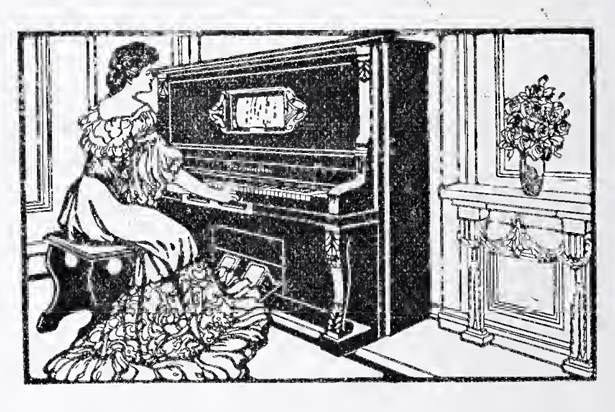
Nous avons eu, ce mois-ci, plusieurs réclamations d'abonnés qui n'avaient pas reçu leur numéro, ou même à qui des numéros antérieurs n'avaient pas été remis.

Nous en avons été surpris, le service d'expédition se faisant avec tout le soin désirable. des fuites se produisent-elles en cours de route?

Cela n'étant pas impossible, nous prions nos abonnés d'adresser une réclamation à notre administrateur, M. Lonnoy, 59, boulevard de la Senne, dans le cas où ils ne recevraient pas la revue en temps utile, et en indiquant si pareil désagrément leur est déjà survenu.

L'ART DANS LE HOME

L'art c'est le bonheur,
Le bonheur c'est la vie



Tout le jour, des fleurs, des rires, des parfums. De folles chevauchées au vent, là-bas... bien loin, puis des soirs à la tiédeur de la nuit qui tombe, qu'il fait bon de rêver loin de tout, sur les terrasses, alors que le ciel qui s'obscurcit, se confond avec l'Océan qui gronde devant la nuit étoilée.

Dans ces moments de calme, la musique apporte un charme attendrissant, et des accords qui s'égrènent, s'épandent, des harmonies qui font tressaillir.

La mélodie apparaît dans la pénombre, jaillit et se tord en czardas amoureux et tout entier nous la suivons dans sa course folle et passionnée.

Nous revivons en un instant des heures charmantes d'ivresse, d'enchantement.

Les harmonies qui parlent expriment ce que nos langues ne peuvent définir.

Les âmes se rapprochent et dans le tourbillon des accords, une douce sympathie naît.

C'est la quiétude, c'est l'enchantement sous lequel les âmes sensibles se bercent de rêves d'or.

Je n'oublierai jamais ces heures de ravissement, où les soirs d'été, sur mon auto-piano, pédalant tout doucement, je rèvoyais en une heure, les passages les plus beaux des opéras et des opérettes qui avaient enchanté ma jeunesse.

C'était Faust, puis Carmen, Véronique, Lohengrin, puis Tannhauser, puis un jour Beethoven, puis Mozart, puis Berger avec ses valses langoureuses.

J'étais devenu musicien petit à petit sans connaître la musique et dans mon home, au coin de ma terrasse, la mer en face, j'avais placé mon auto-piano.

Ces instruments ont de bon qu'on en joue sans le savoir, d'une manière distraite, en rêvant. J'ai vécu ainsi, jour par jour, cent fois plus d'œuvres qu'un virtuose n'en pourrait jouer.

L'auto-piano est le complément de tout intérieur moderne; les jeunes gens retenus par leurs études y deviennent musiciens; la femme, empêchée par ses



occupations d'étudier de longues heures, tous les jours, s'y recrée avec plaisir et l'homme, revenant de ses affaires fiévreuses et accablantes y trouve un délassement et un attrait.

C'est l'art partout, toujours et varié, ce n'est plus la pensionnaire qui nous obsède d'une "**Prière d'une Vierge**„, ce ne sont plus des gammes obligées durant des années, c'est le triomphe immédiat de l'interprétation artistique à la portée de tous.

La place de l'auto-piano est dans chaque foyer, où l'on veut de la joie et du bonheur.



DESCRIPTION. — *Grâce à deux pédales qui mettent en mouvement l'Autopiano, toute personne* non musicienne *peut exécuter, sans aucune étude préalable, 20,000 morceaux de musique avec art et sentiment.*

Différents boutons servent à cet usage.

Mais le jeu, quoique très parfait, serait toujours froid, s'il n'y avait pas les pédales d'une très grande sensibilité, grâce auxquelles l'exécutant peut par une pression brusque scander une nuance, accentuer une note au milieu d'un pianissimo général, faire mourir une phrase, perler une gamme, ou par une pression progressive et croissante préparer par un crescendo qu'il peut diriger selon toute sa fantaisie d'artiste, une finale triomphale avec une maîtrise qu'un virtuose ne saurait atteindre.

Avantages de l'Autopiano sur le Pianiste ordinaire.

Un Pianiste n'a que 10 doigts et ne joue jamais plus de 7 notes à la fois; à l'Autopiano on en joue 20 ou 30 et plus dans les morceaux d'orchestre interprétés sur cet appareil.

Un Pianiste de talent n'a que 50 morceaux au maximum à son répertoire.

L'Autopiano a 20,000 morceaux, que l'on peut louer.

Le talent du Pianiste ne s'acquiert que par de longues et pénibles études.

Le Pianiste interprète avec peine, avec labeur.

L'Autopianiste, lui, libéré de toute appréhension, possédant un métier impeccable, interprète en maître et est en même temps auditeur de son œuvre.

Car *interpréter c'est créer.* (Wagner.)

L'ART AT HOME

III

L'agrandissement. — Des lectrices qui veulent bien s'intéresser à ces notes sur la pratique des arts décoratifs *at home* me demandent comment elles doivent s'y prendre pour agrandir, avant de l'exécuter, le modèle qui accompagnait notre dernière causerie et qu'elles trouvent avec raison beaucoup trop petit. J'avais indiqué au bas du modèle qu'il était à l'échelle de 1/3 de la grandeur d'exécution.

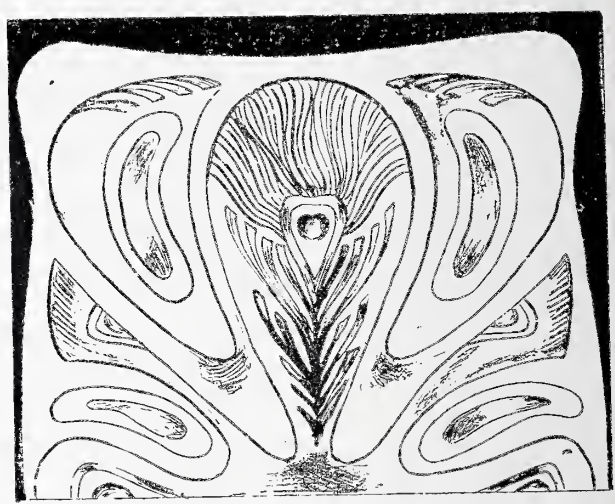
Cette mention a disparu au clichage. Je reproduis donc le dessin.

Pour agrandir, il existe dans les papeteries des appareils spéciaux, appelés pantographes. Il en est, paraît-il, d'un prix minime; mais pour être réellement utiles, ces appareils doivent être d'une grande précision et ceux-là coûtent fort cher.

Il est donc plus simple, dès qu'on possède des notions de dessin même rudimentaires, d'agrandir le dessin par le procédé classique, qui consiste à le couvrir d'un réseau de lignes verticales et horizontales formant des carrés sur une feuille de papier blanc, mais à la grandeur double ou triple; il faut naturellement numéroter chaque fois les carrés. Il suffit de reporter dans le carré n° 1 de l'autre, en observant soigneusement sa forme et l'espace qu'elle occupe dans le carré correspondant du dessin à agrandir. Il suffit d'un peu de soin et d'exercice pour arriver à agrandir par ce procédé mécanique tous les dessins d'ornements. Naturellement, ceux où les ombres et les modelés ont une grande importance présentent beaucoup plus de difficultés. Cela permettra d'utiliser facilement tous les motifs ornementaux qui plairont ou sembleront intéressants.

Depuis quelques années, les catalogues et les cartes des commerçants, que l'on reçoit dans toutes les maisons sont souvent faits avec un louable souci d'art, par des hommes de talent et de goût. Ils abondent en motifs originaux; le seul obstacle à leur utilisation pour la décoration des objets de fantaisie réside dans leurs dimensions, qui sont généralement trop exiguës; par le procédé que nous indiquons, il sera aisé de les agrandir, et le travail personnel qu'il aura fallu pour cela, procurera souvent l'illusion d'une création véritable.

Ainsi, par exemple, pour exécuter en cuir incisé le modèle que nous reproduisons, il suffit de tracer sur le dessin ci-dessus 10 lignes horizontales équidistantes, numérotées de 1 à 10, et de les croiser par 10 lignes verticales numérotées de même; cela donnera 100 carrés égaux Agrandir le modèle au triple ou au quadruple ne sera plus qu'un jeu. Il va sans dire que le modèle ainsi obtenu ne représente que la moitié — recto ou verso — d'une liseuse, d'un sac pour dame dit bavolet. Pas n'est besoin d'ajouter que notre modèle étant bordé de noir par en haut et sur les côtés, c'est par en bas qu'il devra être doublé, et qu'il suffira pour cela de plier le décalque de l'agrandissement sur la ligne inférieure et de le reporter au verso.



La patine. — Le dessin étant incisé sur le cuir, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, il nous reste à le patiner. Il faut d'abord disposer dans la palette en porcelaine les tons nécessaires — jaune bleu, vert, brun, rouge, violet. pour un objet de dimensions restreintes, il est plus sage de se contenter des teintures, les produits chimiques étant réservés pour des œuvres plus importantes. Les tons qu'ils donnent sont surtout intéressants par leurs marbrures et leurs irisations spéciales et naturelles. Mais il faut pouvoir les appliquer largement sur des espaces d'une certaine étendue; dans la coloration d'un petit dessin, leurs infiltrations produisent des taches qui donneraient à l'ouvrage un aspect négligé et sans fraîcheur. Il faut choisir le ton général d'après la destination de l'objet et, pour celui qui nous occupe, un bleu foncé ou un ton bronze ou vert empire semble indiqué. Si le bleu que nous trouvons dans les teintures ne nous paraît pas assez foncé, par l'adjonction de quelques gouttes de pyrolignite nous pouvons l'obscurcir jusqu'au noir et lui donner une grande solidité. Le vert bronze s'obtient en mélangeant du vert et du brun; le vert empire en ajoutant du bleu à n'importe quel vert. Il faut essayer soigneusement ses couleurs sur des déchets de cuir et pour la couleur de fond, surtout si c'est une cou-

leur composée, en préparer une quantité suffisante pour pouvoir terminer le fond en une fois. Il est bon de prendre largement de la couleur sur un pinceau d'aquarelle et de l'étaler vivement pour éviter les taches et les infiltrations; on remplit tout le fond, c'est-à-dire l'espace qui existe entre les dessins. Ce travail terminé et ayant un peu laissé sécher, avec un ton plus pâle ou se combinant — par exemple un brun rougeâtre si le fond est vert bronze, un bleu vert si le fond est bleu — on teintera, sans chercher cette fois à obtenir une teinte unie, mais en tâchant de nuancer un peu toutes les formes géométriques du dessin. On rappellera le ton de fond dans les plus petites formes qui se trouvent au milieu des autres.

Le motif central de ce dessin est une stylisation de la plume de paon; avec un plus petit pinceau il ne faudra pas se contenter de le teinter, mais bien le *peindre* et viser à se rapprocher un peu de la nature. Des tons variés et assez opposés seront très naturels ici. Il faudra, le travail étant sec, retoucher — les teintes changeant très fort en séchant. Il faut recommencer plusieurs fois, sans se lasser, mais en craignant toujours d'employer des tons crus et sans harmonie.

Lorsque l'on aura épuisé toutes les corrections suggérées par le goût et le sens critique, avant de cirer on peut déposer avec un pinceau très mince un filet de cendre verte (gouache ou couleur à l'huile) très régulièrement dans l'incision. Le même cerné peut se faire avec de l'or ou de l'argent. Ces produits se vendent en poudre que l'on délaye dans une mixture spéciale ou dans un peu de bon vernis blanc allongé d'alcool pour en former une pâte de la consistance de la gouache. L'on procède alors comme avec celle-ci.

On pourra, si on se sert d'or ou d'argent — les deux peuvent aussi très agréablement se combiner — en mettre une touche dans l'œil de la plume de paon.

Les tons étant parfaitement secs, il restera à cirer, ce qui donnera la vie à nos couleurs et « finira » notre bibelot. La cire pour les cuirs d'art se trouve toute préparée. On en prend un peu avec un chiffon de laine, on l'étend régulièrement partout et l'on frotte jusqu'à ce que le cuir soit également brillant et poli sur toute sa surface.

Notre travail est achevé. Si c'est un sac, une liseuse nous les confierons au monteur. Quant aux autres objets que chacun peut monter soi-même, j'en reparlerai dans une autre causerie.

Béatrice Lorand.

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je me suis rendu acquéreur, il y a environ cinq ans, d'une maison dans un des faubourgs de Bruxelles. Comme cela a lieu généralement, j'ai fait exécuter différents changements, entre autres à un W.-C. situé au rez-de-chaussée qui, tout en étant relié à l'égout, avait une citerne où mes prédécesseurs puisaient de l'engrais pour le jardin. D'accord avec mon entrepreneur (je n'avais pas d'architecte), j'ai fait combler cette citerne par un massif de maçonnerie, ne laissant qu'un conduit se raccordant à l'égout dans la cave qui est en briques enduit à l'intérieur.

Or, depuis longtemps, je m'aperçois que le mur de la cave contre lequel se trouve le W.-C., perce, et à certains jours de pluie, l'eau d'une pompe et d'un coupe-air placé dans la cour basse s'écoulant par le même conduit la cave n'est presque pas habitable, le pavement restant quelquefois couvert de 1 et 2 centimètres d'eau pendant plusieurs jours.

La cause de cet ennui n'est pas discutable, on voit l'eau descendre du mur.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a là un vice de construction ou une malfaçon que l'entrepreneur est obligé de réparer ?

Réponse : Aviez-vous un contrat avec votre entrepreneur ? En quels termes est-il conçu ? Si nous comprenons bien, c'est le conduit qui est mauvais. Il serait désirable, pour la clarté de l'explication, que vous joigniez un petit croquis : état des lieux avant et après les modifications.

L. C., avenue Louise. — Merci de votre lettre, de vos éloges trop aimables. Votre désir est celui de beaucoup de nos abonnés qui désireraient trouver, dans chaque numéro, un plan de cottage, avec devis. Nous commençons dès aujourd'hui, et espérons pouvoir désormais donner toute satisfaction à nos lecteurs. Mais les architectes sont si... Belges, pour ne pas dire de mal d'eux...

Mme Kar... — Très simple, la façon de se débarrasser des boutons de chaleur. Il suffit de se laver avec de l'eau dans laquelle on a versé quelques gouttes d'ammoniaque.

Mme H., Anvers. — Très désagréable, en effet, la transpiration des mains. Pour y remédier, lavez-vous les mains à l'eau de savon, rincez-les, puis frottez-les avec un morceau d'alun. Ayez toujours de l'alun dans vos poches... *(Air connu.)*

Mlle V., Ostende. — Pour nettoyer les chapeaux de paille blancs ? Rien de tel que de le frotter avec un citron. Pour un grand chapeau, il faut deux citrons. Sécher au soleil. Recouvrir le chapeau d'un linge mouillé et repasser.

G. W., à Gand. — Le camphre, de la poudre contre les mites sont impuissants. Le plus sûr moyen d'éviter ces insectes, c'est de battre les vêtements une fois par semaine: il ne faut pas leur laisser le temps d'accomplir leur œuvre de destruction. Si vous voulez, je puis donner cependant diverses recettes.

ORNEMENTATION MURALE

Au cours d'un article paru dans un de nos précédents numéros, nous constations déjà le goût du jour pour les tentures et tissus d'ameublement en toile fleurie, en toile à ramages .

Décidément, cette vogue s'est portée aussi sur les papiers et les frises rappelant à s'y tromper les dessins des cretonnes. Dans les grandes maisons de papiers peints, on ne voit plus aux devantures que des imitations de ce genre. Il est vrai que c'est là ce qui sied le mieux à la décoration murale des cottages et villas. C'est coquet. C'est frais.

Mais il faut croire que la reproduction des dessins de l'étoffe n'est pas des plus facile, car elle n'est pas traîtée partout de même façon artistique. Il serait peut-être intéressant d'ouvrir un concours entre les divers fabricants pour stimuler leur goût et améliorer leurs procédés. Soit dit en passant et sans vouloir la flatter, la maison G. Brion, du Boulevard Anspach aurait bien des chances de sortir vainqueur de ce tournoi, car d'ores et déjà elle semble s'imposer par ses innovations heureuses, son grand choix et un cachet en tout qui lui est bien particulier.

L'HYGIÈNE DANS LA CUISINE

La batterie de cuisine nouvelle. — Vive l'aluminium.

Il est un problème que les ménagères ont de tout temps tenté de résoudre, l'économie dans les objets usuels.

Chez les bourgeois du temps jadis, la batterie de cuisine en cuivre était l'orgueil de la ménagère et la terreur des domestiques astreints à un nettoyage fréquent et méticuleux.

Au surplus, la nécessité d'un étamage souvent répété rendait l'usage des ustensiles en cuivre particulièrement onéreux. Aussi lorsqu'on vit apparaître les ustensiles en fer émaillé, le succès fut-il extraordinaire. Une transformation radicale s'opéra dans les cuisines et le cuivre, proscrit, fit place à l'émail dont le bon marché facilitait la diffusion.

L'entretien au surplus était nul et les servantes et cuisinières se félicitaient d'être débarrassées du surcroit de besognes que leur occasionnait le cuivre.

Hélas, les inconvénients de l'émail se firent rapidement remarquer et il fallut bien convenir que la nouveauté n'avait pas apporté la perfection. Au moindre choc l'émail se fendille et s'écaille.

Le fer étant à nu se rouille et petit à petit des parcelles d'émail se détachent et se mêlent aux aliments. Gare l'appendicite!

La casserole ou le poelon est rapidement hors d'usage.

Sans compter que le bon émaillé c'est d'un cher! Et qu'il s'abime si vite.

D'autre part, le cuivre est passé de mode, difficile à entretenir, onéreux aussi. Par quoi le remplacer?

C'est bien simple: par l'aluminium.

Ne vous effrayez pas: l'aluminium a baissé considérablement de prix, ces dernières années; il est devenu un des métaux les meilleur marché.

Récemment le docteur Pietro Tavari, le célèbre hygiéniste italien, au cours d'une étude très complète et très documentée écrivait ceci:

« L'aluminium, par ses propriétés physiques et chimiques, se prête d'une manière complète à la cuisson des aliments.

» Il ne s'oxyde pas à l'air et, même exposé longtemps à l'humidité, il ne s'altère pas.

» Bon conducteur de la chaleur, les aliments se cuisent vite et bien avec une grande économie de combustible.

Les acides organiques n'ont que très peu de prise sur lui, même sous l'action de la chaleur.

» Des plaques d'aluminium immergées dans de l'huile rance, et dans des conditions d'expérimentations les moins favorables, n'ont présenté qu'une perte minime de gr. 0.06 par mètre carré et cela après 7 mois d'immersion.

» Dans le vin les pertes sont encore moins sensibles, et l'action du vinaigre, même chaud, est insignifiant. »

» Ces qualités du métal sont amplement confirmées par les recherches faites sur les boîtes de conserves alimentaires.

» Dans de nombreuses expériences faites sur des aliments et liquides conservés dans des boîtes d'aluminium, Rupp n'a pu observer aucune altération sensible sur ce métal, aussi n'hésite-t-il pas à le recommander pour la fabrication de tous les ustensiles de cuisine.

» On peut donc affirmer en thèse générale que l'aluminium résiste mieux qu'aucune autre substance à l'action des corps organiques et au sel contenu dans nos aliments journaliers.

» En outre, et tandis que l'aluminium ne produit que de l'alumine ou des sels tout aussi inoffensifs, le cuivre et l'étain forment des combinaisons réellement vénéneuses.

» Les aliments que nous absorbons quotidiennement contiennent déjà par eux-mêmes des doses sensibles d'alumine et nous n'en souffrons nullement. »

Conclusion: adoptez la batterie de cuisine en aluminium.

Son succès est d'ailleurs désormais assuré.

Première année, n° 8. 30 centimes le numéro 1er septembre 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Chiffres éloquents. — Les terrains à Bruxelles. — La Cité-Jardin de Mosanville. — Back to the land ! — Ameublement et décoration du Home. — L'Art at Home. — La femme et l'art au foyer. — Maison de rapport. — Echos. — Fleurs et jardins. — La page de Madame : Conseils pratiques; Petits conseils; recettes utiles; L'Hygiène dans la cuisine; Recettes de cuisine; Causerie du docteur.

CHIFFRES ÉLOQUENTS

—

Dans le discours que M. Beco, Gouverneur du Brabant, a prononcé à l'ouverture de la session du Conseil provincial, il s'est occupé principalement du développement pris par la bâtisse, dans l'agglomération bruxelloise, pendant ces dix dernières années.

Du 1er janvier 1898 au 31 décembre 1907, a-t-il dit, il a été bâti 26,778 maisons particulières, représentant une valeur de 440 millions.

Il a été construit pour 26 millions de bâtiments publics: écoles, hôpitaux, hôtels communaux, etc

Voici les détails, par commune, en ce qui concerne les constructions particulières:

1898 à 1907	Constructions particulières: Nombre	Valeur approx.
Anderlecht	2449	30.478.500
Berchem-Ste-Agathe	204	1.138.500
Bruxelles	2790	84.000.000
Etterbeek	1398	13.215.250
Forest	1990	51.037.190
Ixelles	3640	60.000.000
Jette-St-Pierre	908	10.896.000
Koekelberg	786	10.203.500
Laeken	1310	19.650.000
Molenbeek-St-Jean	1998	32.926.000
Saint-Gilles	2168	53.265.200
St-Josse-ten-Noode	447	6.705.000
Schaerbeek	2919	45.696.950
Tervueren	320	1.938.240
Uccle	1816	38.882.000
Watermael-Boitsfort	725	5.728.500
Woluwe-St-Lambert	910	7.796.300

Il est vraiment remarquable le phénomène que révèlent de tels chiffres ! Ce qui peut-être plus remarquable encore, c'est la manière dont l'on bâtit aujourd'hui; ce sont les progrès réalisés au double point de vue de l'hygiène et du bon goût.

C'est la commune d'Ixelles qui a vu construire, sur son territoire, le plus grand nombre de maisons en cette dernière décade. Il y en a eu 3640.

Après Ixelles, vient la commune de Schaerbeek, avec 2919 maisons. Puis vient Bruxelles, avec le Quartier Nord-Est ,et un total de 2790 maisons nouvelles et, en quatrième lieu, Anderlecht, avec 2449 maisons.

A Schaerbeek, c'est depuis 1905 surtout que la bâtisse prend une extraordinaire extension.

L'année dernière, on y a vu s'élever 500 nouvelles maisons. A l'heure qu'il est — fin août — il a été délivré 365 autorisations de bâtir, contre 264 l'année dernière, à pareille date.

C'est donc 100 de plus, ce qui, tout le fait supposer, fera arriver au chiffre énorme de 600 maisons nouvelles, construites à Schaerbeek, en 1908 !

Mais revenons-en au discours de M. le Gouverneur du Brabant. Après avoir cité les chiffres relevés dans le tableau figurant ci-dessus, M. Beco s'écrie: « Et l'on parle de crise ! Où est-elle? Le coût des terrains augmente constamment, la main-d'œuvre est plus chère; la population croît annuellement de 15 à 20,000 habitants et tout le monde travaille ! »

M. le Gouverneur ne croit pas à la crise. Il a une confiance absolue dans le développement grandissant de l'agglomération bruxelloise.

LES TERRAINS A BRUXELLES

—

Bruxelles-démolitions. — Aujourd'hui et autrefois. — La plus-value des terrains. — L'augmentation des loyers. — Les causes.

—

On démolit, on démolit partout à Bruxelles. Mais on va rebâtir et on revend les terrains. Cher, très cher, on le sait.

Nous avons raconté récemment que, bien que le lotissement des terrains de l'impasse du Parc — de la rue de la Loi prolongée plutôt — ne soit pas fait encore, l'expertise officielle avait fixé certains emplacements à 1,800 francs le mètre carré — ce qui met l'hectare au joli chiffre de dix-huit millions. Mais ce prix sera dépassé certainement. A 1,800 francs le mètre, il y a déjà foule d'amateurs. On atteindra 2,000 francs, c'est certain.

Rue du Lombard, les prix varient entre 300 et 800 francs le mètre carré. Rue Coudenberg, on a payé couramment 1,300 et 1,500 francs.

A l'angle des rues de la Madeleine et Cantersteen, un terrain a été vendu 1,500 francs le mètre carré. La Grande Harmonie et quelques bicoques attenantes ont été évaluées à 2 millions environ. Encore y a-t-il procès entre le propriétaire et la Ville de Bruxelles qui exproprie.

Mais les terrains de Bruxelles ont acquis une plus-value énorme. L'emplacement de l'ancienne maison Cohn-Donnay, rue Neuve, fut vendu, en 1876, 700 fr. le mètre carré. On vient de le revendre le double.

Et de même au quartier Nord-Est. En 1897, la Ville de Bruxelles fit un échange de terrains avec le Conseil des Hospices pour avoir de quoi construire l'école de la rue Véronèse. Le prix du mètre carré à cet endroit fut évalué à 16 francs. L'école étant terminée, on vient de vendre les excédents de terrain. Et le prix payé actuellement par les acheteurs varie entre 45 et 70 francs.

Mais où la différence apparaît plus sensible encore, c'est quand on revoit les prix payés lors de la création des boulevards du Centre. On trouvait cela cher alors. Qu'eût-on dit si l'on eût connu les prix d'aujourd'hui?

Boulevard de la Senne, les prix payés variaient entre 98 et 117 francs.

Boulevard du Nord, le prix le plus élevé était de 237 francs par mètre carré.

Quant au boulevard Central — on disait boulevard Central, alors — les prix y subissaient des fluctuations sensibles. C'est ainsi que, non loin de la rue Woeringen, le mètre carré s'est vendu 63 francs; près de la rue des Foulons, 78 francs environ. L'emplacement payé le plus cher était situé près de la rue des Pierres: 316 francs le mètre carré.

Place du Temple-des-Augustins, on payait couramment de 237 à 354 francs le mètre carré. Rue de la Grande-Ile, les terrains vendus autrefois 54 francs le mètre carré viennent d'être adjugés, ces jours-ci, pour 195 francs.

Et tout est à l'avenant.

Les loyers des maisons s'élèvent dans des proportions inusitées: ils ont augmenté de vingt-cinq pour cent depuis vingt-cinq ans, nous disait une personne très bien placée pour nous donner le renseignement. Et les raisons? Elles sont nombreuses. Mais il en est deux surtout importantes: l'augmentation du prix des terrains et l'augmentation de la construction. Car la main-d'œuvre est beaucoup plus élevée à présent. On bâtit avec des matériaux plus chers, on met un luxe effréné dans les constructions, on recherche les perfectionnements les plus complets, on installe à grands frais des systèmes de chauffage fort onéreux.

En outre, il faut compter aussi avec les perfectionnements apportés aux règles de l'hygiène, qu'on fait observer beaucoup plus scrupuleusement aujourd'hui.

Jadis, on entendait les bonnes gens dire, quand le temps était à l'orage:

— Il va pleuvoir: les égouts refoulent!

De nos jours, il n'en est plus ainsi.

On exige l'adaptation aux constructions nouvelles de « tuyaux de disconnexion », placés aux façades de devant et de derrière les maisons, afin de produire un courant d'air empêchant les émanations provenant des W.-C. de se répandre dans les égouts.

Au point de vue hygiénique, c'est un grand pas de fait. Mais cela coûte cher...

Puis il y a aussi les démolitions nombreuses. Les Bruxellois sont forcés d'aller habiter les quartiers excentriques, les faubourgs même.

Si le mouvement continue, toutes les maisons de la ville seront converties en magasins. Il ne sera plus possible de se loger au centre. On y fera ses affaires: on n'y habitera plus.

Les hygiénistes préconiseront la chose, mais les « business men », ceux dont le temps est précieux, qui n'ont point des heures à perdre en tram, voire même en chemin de fer, déploreront la chose. Temps perdu, argent perdu.

Et s'il est déjà difficile de faire fortune à présent, que sera-ce dans vingt ans, alors qu'on passera la moitié de sa vie à se rendre à ses affaires ou à en revenir.

« Home, sweet home! », qu'on aura donc de peine à te retrouver!



Panorama vers Sclayn, pris de Mosanville.

La cité-jardin de Mosanville

Nous avons déjà parlé de Mosanville. Il nous y faut revenir, car la jolie cité créée de toutes pièces dans le plus beau décor qui soit en Belgique, en face des rochers de Marche-les-Dames, est la mise en pratique de toutes les idées préconisées ici.

La situation. — La situation, d'abord, est simplement adorable. Et rien n'est plus délicieux qu'une promenade par les allées de Mosanville. Lorsqu'on s'arrête à mi-côte, et que le regard, dépassant la cime des beaux arbres de la grand'route, va se reposer sur les rochers célèbres; quand l'œil se baigne d'une atmosphère merveilleusement pure, et que, tout en embrassant un panorama magnifique, on ouvre largement les poumons pour leur faire prendre bonne provision d'oxygène, on se sent délicieusement pris.



Villa des Eglantines à Mosanville

L'enchantement persiste d'ailleurs. Ce n'est point une impression passagère. Et de quelque côté que vous dirigiez vos pas, c'est un ravissement.

Le Condroz est au surplus par excellence le pays des excursions; vallées, montagnes, frais ombrages, tout est à profusion dans cette charmante contrée.

On n'a plus qu'un désir, c'est de s'y fixer.

Mais!... La campagne! C'est très beau, la campagne, mais cela offre tant d'incommodités...



Un Paysage namurois

L'hygiène et le confort. — Quand on parle de la campagne, le citadin voit tout de suite quelques vilains aspects: le manque d'eau potable, le manque d'hygiène, les w.-c. infâmes... Brrr!

A Mosanville, ces inconvénients sont supprimés. Vous avez votre bain dans votre cabinet de toilette. Ouvrez un robinet et une eau cristalline viendra vous rafraîchir.

N'ayez aucune crainte de vous rendre... où le roi se rend à pied. Vous y trouverez la chasse d'eau de nos grandes villes.

Et, par dessus le marché, vous n'aurez pas à redouter des épidémies comme celles qui menacent certaines de nos grandes cités de villégiature, certaines de nos villes de bains fameuses, où les foules se bouchent le nez quand les égouts refoulent !

Ici, non seulement les égouts ont été installés *avant*



Grand Hôtel de Mosanville

tout, mais encore, on a établi des bassins d'épuration et les eaux sales sont versées à la Meuse complètement épurées ! Voilà ce que feraient bien d'imiter certaines grandes villes !...

Pour vous procurer l'eau bienfaisante, un puits filtrant, tubé à double enveloppe, capte les eaux souterraines dans le gravier.

Les eaux ainsi captées sont aspirées par une pompe à piston commandée par un moteur à essence et sont refoulées dans un réservoir (château d'eau) établi au point culminant du plateau à environ 75 mètres de hauteur.

Cette eau, comme en témoignent les analyses, est de toute première qualité, et cela se comprend, puisque c'est de l'eau qui a été filtrée par la terre rocheuse.

Epuration des eaux usées. — A la rigueur on eût pu admettre un déversement pur et simple au fleuve, la Meuse, où cet afflux insignifiant n'eût causé aucun préjudice, confondu ainsi dans une telle masse d'eau.



Pavillon des Eaux

c. à chasse, déversoirs, éviers, etc.) combiné avec tous les avantages de la campagne.

Les terrains. — Les villas. — Les terrains, malgré tous les avantages, sont vendus à des prix dérisoires (depuis 1 fr. 50 le mètre carré, soit environ 10 centimes le pied carré).

L'endroit choisi étant de grand avenir, l'achat de terrain sera toujours un placement de premier ordre et de tout repos.

D'ailleurs, on l'a compris. Et à l'heure actuelle, quatorze villas déjà sont construites.

Certaines précautions, excellentes ont été prises par M. Devalck, pour empêcher de nuire au caractère de la cité.

Article premier. — Toutes les constructions à édifier sur les terrains de Mosanville devront être conçues dans le genre Mosan en n'employant, autant



Grand Hôtel de Mosanville

L'autorité supérieure aurait pu à juste titre s'opposer à ce déversement; elle devrait établir un principe général, car les exceptions qu'elle a tolérées, n'ont pas tardé à devenir des abus. C'est pourquoi, en respectueux admirateur de la nature, M. Devalck, le promoteur de Mosanville, n'a pas hésité un instant à appliquer l'épuration des eaux usées.

Restait à déterminer le genre d'épuration à appliquer. Après une étude très approfondie de M. Victor Demollin, spécialiste en la matière, c'est à l'épuration biologique, réservoir septique et lit d'oxydation que se porta la préférence, la pratique ayant montré les excellents résultats obtenus par nombre d'installations, notamment en Angleterre où cette méthode a vu le jour.

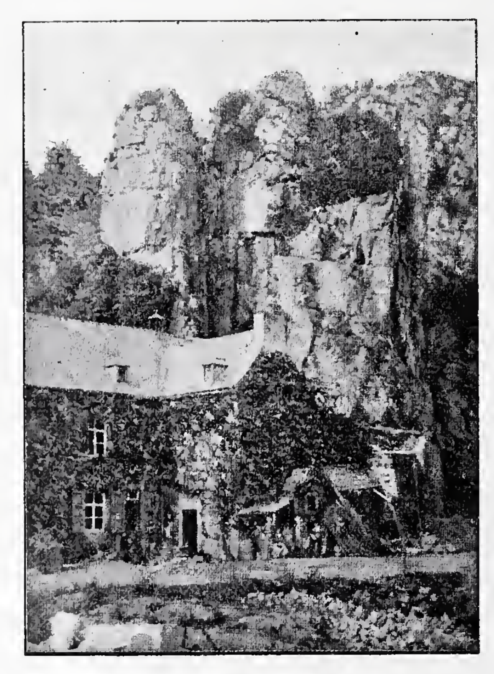
Les installations dont la description précède assurent donc aux habitants de Mosanville toutes les commodités de la grande ville moderne (Bains, w.



Villa Romana à Mosanville

que possible, que les matériaux du pays. Les couvertures des cottages et villas devront se faire en ardoises.

Un concours a été ouvert, pour les années 1908-1909, entre les architectes du pays. Il donnera sans



Rocher du Samson

doute les meilleurs fruits. Mais ce qui existe déjà prouve que les habitants de Mosanville ont fort bien compris les nécessités de la beauté mosane.

Ajoutons, pour les curieux et les touristes qu'un hôtel a été inauguré l'an dernier; qu'il permet un maximum de confort; qu'il est fort bien situé; que la cuisine est excellente, les prix très modérés et qu'il est tenu — ce qui ne gâte rien — par des gens charmants.

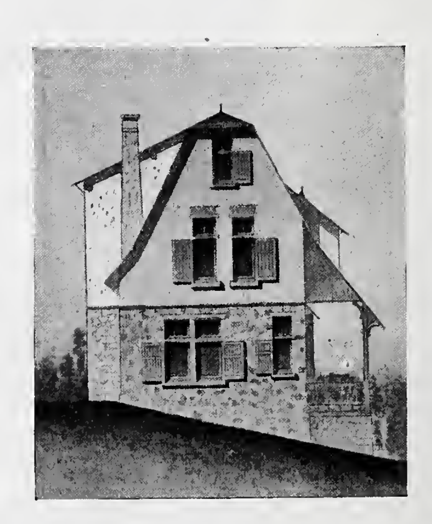
J. B.

Back to the Land !

Retour à la terre! Voilà le cri de tous ceux que préoccupe le surpeuplement des villes. Ils ont surtout en vue les classes pauvres, parce que les pauvres sont les plus grandes victimes de ce surpeuplement. Mais les pauvres des villes ne veulent pas les quitter, et il sera difficile de les convaincre de ce qu'ils seraient moins malheureux, moins malades, et moins mécontents s'ils retournaient à la terre.

Cependant, en dehors des pauvres, il existe, dans les grandes villes, toute une catégorie de personnes, surtout dans les classes moyennes, qui voudraient revenir à la terre, au plein air, à la lumière du soleil, tout au moins pour y habiter, en dehors de leurs heures de travail. Mais celles-là ne le peuvent, car les pouvoirs publics, qui font tant de choses pour augmenter l'attraction des villes, et pour satisfaire cette attraction, n'ont rien fait jusqu'ici pour faciliter l'exode des citadins, fatigués du confinement des cités, de l'irrespirabilité de l'air urbain, du bruit et de l'agitation qui usent en si peu de temps le cerveau, le sang et les nerfs des plus robustes.

Les billets de semaine et les abonnements de chemin de fer ont été institués pour tout le monde, mais, en pratique, ils servent surtout aux gens qui viennent travailler dans les villes. Les lignes de tramways sont nombreuses dans notre agglomération bruxelloise, mais, sauf quelques-unes, elles dépassent à peine le premier périmètre des faubourgs. Certes, les compagnies de tramway cherchent, logiquement, à établir leurs lignes là où elles produisent le plus, et n'ont cure de faire des placements d'avenir. Cela se comprend. Mais comment se fait-il que pour les autres grandes villes de l'Europe un certain nombre de tramways tracent des étoiles à longs rayons, autour de ces centres, profondément dans les campagnes. C'est que là les pouvoirs publics s'associent, autant qu'ils le peuvent, à cette saine aspiration des citadins d'aller vivre en plein air. Ils imposent aux concessionnaires de lignes de tramways de les prolonger le plus possible vers l'extérieur, afin de voir bâtir les agglomérations humaines en superficie et non en hauteur.

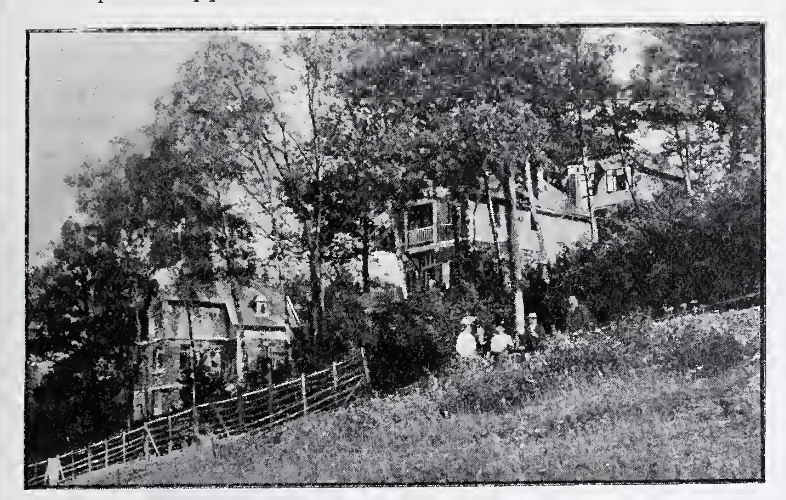


Cottage mosan

Ici, rien d'analogue ne se produit. L'Etat, grand monopolisateur de chemins de fer, exploite son domaine en petit boutiquier intéressé. Il va même jusqu'à contrecarrer les exploitants des lignes de tramway et de chemins de fer vicinaux, qui estiment de

leur intérêt d'abaisser leurs prix, de créer des prolongements *extra-muros*, d'appareiller électriquement leurs lignes. Motifs? Concurrence au chemin de fer de l'Etat!...

S'agit-il des tramways urbains, on les arrête chaque fois qu'ils s'approchent d'une station, ou ont à traverser une fois ferrée, même au-dessus ou au-dessous. Comme l'Etat est le grand tuteur des « Vicinaux », il leur impose en beaucoup d'endroits le transport cher, de crainte que le voyageur ne préfère leurs lignes à celles du chemin de fer. Ce grand monopolisateur tout-puissant limite donc la concurrence, et le voyageur n'a qu'à en pâtir!



Groupe de cottages à Mosanville.

Si vous voyagez à l'étranger, vous voyez que les trains, même semi-directs, et dans tous les cas, tous les trains de banlieue s'arrêtent à toutes les stations suburbaines, afin d'accorder aux habitants de ces localités toutes les facilités possibles. Ici, c'est le contraire. Des petites stations aux portes de Bruxelles, et appelées, comme par la nature, à être le lieu de villégiature des habitants de la Ville, ont moins d'arrêts de trains que les localités rurales plus éloignées. Le soir, les derniers trains sont à 8, 9 ou 10 heures, de manière à ôter le goût aux citadins d'aller y habiter. Des trains d'école et des trains de bureau, on n'a cure! Peut-on s'occuper de ces balivernes quotidiennes, lorsqu'on doit organiser tant de trains spéciaux de pélerins, d'amateurs de festivals, de kermesse, de pêche à la ligne, que sais-je?

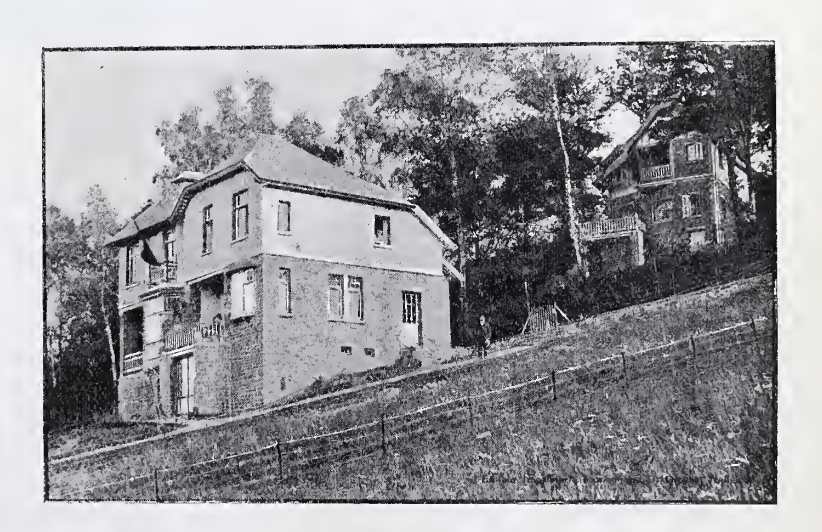
Aussi longtemps qu'aucun changement n'interviendra dans cette situation, l'exurbanisation d'une partie de la population citadine restera un problème difficile à résoudre.

Ce n'est cependant pas un motif de ne pas travailler de tout notre pouvoir. Il faut prendre les choses comme elles sont; critiquons-les, en ce qu'elles nous paraissent défectueuses, mais, la vie étant brève, tirons-en toujours le meilleur parti!

Les amis des cités-jardins, des cottages, et de la vie en plein air sont de deux espèces: ceux qui ne peuvent se décider d'aller au-delà du dernier pignon de l'agglomération, et ceux qui en prennent résolument leur parti, et sacrifient à leur idéal une distance à parcourir d'une, de deux lieues, et même davantage.

Les premiers veulent avoir « la Ville à la Campagne » ou plutôt « la Campagne à la Ville »; l'impossibilité absolue de la chose ne leur apparaît qu'à demi. Sans nul doute, l'idéal doit être d'avoir à la campagne le maximum du confort des villes, mais refuser de se déplacer sans être certain d'avoir la plénitude de cet idéal, c'est avoir la foi sans les œuvres.

Mettez dans la balance le pour et le contre, et voyez ce qui vous est le plus cher. Si vous préférez l'asphalte, les cafés, les spectacles finissant tard, les grasses matinées, les sorties et les réceptions, restez en ville. Le sacrifice serait trop dur pour vous. L'hiver surtout, vous maudiriez votre malencontreux exode. Vos souliers vernis ne résisteraient pas à un trajet d'un quart d'heure sur un chemin, moins souvent balayé



que votre boulevard central, ou dans une neige qu'on n'enlève jamais, mais qui reste toujours blanche. Si vous aimez le café, vous ne trouveriez au village aucune société de consommateurs. Si l'existence vous paraît monotone au spectacle des harmonies de la nature, et si vous leur préférez les féeries en verrote-

ries et en toc, éclairées par les feux de la rampe et les projecteurs électriques d'entre « cour et jardin », — jusqu'à des heures du lendemain, ce qui vous oblige de rester au lit beaucoup plus longtemps que Messire Phœbus — n'allez pas chercher hors des villes un bonheur, qu'aux bureaux de théâtres vous achetez à bon marché! Craignez que le chant matinal des alouettes ne vienne troubler votre sommeil tardif.

D'ailleurs, l'hiver est si long à la campagne, lorsque les gens, qui ne sont bien qu'au dehors de chez eux, y doivent passer les soirées en famille. Pour eux, le séjour à la campagne n'est bon qu'en été, et c'est une désillusion et une cruelle mortification que de les y soumettre pendant toute l'année. Il faut les ramener en ville sans délai, d'où ils n'auraient jamais du partir, comme cet excellent ami, Bruxellois de naissance, comme de goût et d'aspirations, pour lequel j'avais un jour cherché un charmant cottage à Linkebeek, parce que sa femme et ses enfants avaient absolument besoin d'air vif. Au bout d'un semestre de séjour dans ce site riant, tout le monde se portait à ravir, sauf mon brave ami, qui périclitait à vue d'œil. Il me dit alors ses ennuis: il était inquiet à la campagne! On n'y voyait que verdure, champs, fleurs, bois! Il souffrait de l'absence de constructions! Comme Pascal, il voyait partout le vide à ses côtés! Pour lui, la poésie dans la nature était inséparable des grands pignons, des coins d'ombre entre les hautes bâtisses, et la plus belle expression de la beauté dans la nature était pour lui... de voir apparaître la lune au-dessus des massives tours de Sainte-Gudule !...

Il faut donc avoir la *vraie vocation* de la campagne, pour y établir son séjour à demeure, et non pas celle des gens qui n'ont appris à la connaître qu'à l'occasion de quelque pique-nique sur l'herbe, les jours de congé!...

Il ne faut pas non plus aller habiter à la campagne pour faire des économies sur son budget familial, à moins que, sous ce terme, on ne comprenne, à grand tort, les dépenses de divertissement et du désir de paraître.

Il n'y a pas, pour un habitant des villes, grande économie à réaliser, en devenant « campagnard ». Sans nul doute, vous payez moins cher pour le logement, soit que vous y louiez, soit que vous construisiez, et, pour le même argent, vous avez beaucoup plus d'espace.

Il est vrai aussi que vos dépenses, pour soins de santé, sont généralement moins élevées. Vous avez le loisir de cultiver vos légumes et vos fruits dans votre jardin, d'y élever vos volailles et vos lapins, et de vous réjouir de leur produit. Mais ce délicieux passe-temps n'est pas du goût de tout le monde; les jeunes citadins le dédaignent généralement, comme étant d'une qualité trop inférieure pour leurs hautes aspirations. Parlez-leur des émotions ressenties aux champs de courses ou aux terrains de foot-ball!... Elles leur paraissent plus dignes de leurs besoins d'âme et de cœur, que le « fade plaisir du bon jeune homme », qui découvre les premiers fruits de l'arbre qu'il a greffé, ou compte avec la plus grande joie les premiers poussins de sa couveuse.

Quant aux « vieilles branches » dont les racines ne viennent bien que dans l'asphalte des boulevards, les voyez-vous râmer des pois ou sarcler leurs carrés de carottes, au lever du soleil! Ce n'est donc pas les « campagnards » de cette espèce qui peuvent compter que leur budget familial sera moins élevé à la campagne. S'ils ont le courage d'y persévérer quelque temps, ils feront certainement moins de dépenses d'argent de poche, mais ce sera tout.

Il ne faut donc pas beaucoup compter sur les économies à réaliser au village, où la viande, le beurre, le pain coûtent tout aussi cher qu'en ville, si on veut les avoir de très bonne qualité.

D'autres comestibles sont généralement assez bon marché, les légumes, le lait, etc., etc. Mais vous n'avez pas beaucoup de choix, et la simplicité de la vie, la frugalité s'impose ainsi indirectement à vous. Je ne connais rien de plus malheureux que ces « campagnards » qui « font venir tout de la ville ». Ils n'ont aucune relation dans leur voisinage. Les paysans « sont des brutes, ils vous trompent, on ne veut rien avoir de commun avec eux ». Voilà ce qu'on ne cesse de répéter. Les paysans, qui ont peut-être une partie des défauts qu'on leur attribue, savent bien vite ce que les « campagnards », dont il s'agit, disent d'eux, et le leur rendent bien. Ils refusent, de leur côté, tout contact, avec les « campagnards » qui les méprisent tant, et les mettent le plus souvent dans le plus cruel embarras, en ne leur fournissant même pas un œuf pour un enfant malade!

J'habite depuis vingt ans à la campagne. Le paysan des environs de Bruxelles est, sans nul doute, fort peu dégrossi. Je lui préfère infiniment, comme civilisation et comme manières, le paysan du fond de la West-Flandre ou celui des bois de l'Ardenne. Mais il est beaucoup plus honnête qu'on ne le prétend, et pour ceux qui daignent lui parler son langage et ne pas le mépriser trop, il est fort serviable. Quand on veut habiter la campagne, il faut s'y naturaliser, et ne pas se considérer comme un être trop supérieur, pour s'incliner jusqu'aux « animaux informes grattant la terre », comme on disait au temps du vieux régime. L'étude du paysan, même de ses défauts et de ses préjugés, n'est pas sans intérêt pour le citadin intelligent, qui veut se fixer à la campagne.

C'est tout un art de se choisir une demeure à la

campagne. Ne nous laissons pas trop inspirer par les images de jolis chalets, de cottages *New style*, de toits et de soupentes coloriées, tranchant sur l'azur du ciel. Tout cela est fort bien sur une image, et il n'est pas défendu d'avoir des préférences en matière d'art et d'architecture. Tel préfère un cottage propret et léché, qui doit sembler repeint à neuf tous les samedis soirs. Il est ravi de voir dans des jolies petites pelouses, tondues au millimètre, quelques jolis petits arbustes raides et symétriques, se montrant là, le plus possible, au passant, comme l'enfant qui se rend à l'église pour sa première communion. Tel autre aime le genre rustique, les rochers, les moëllons, naturels ou imités, le genre trapu, ou bien le genre flèche en l'air, ou bien le genre « M'as-tu vu...?» Respectons toutes ces petites préférences. N'avons-nous pas tous nos faibles et nos ridicules

Mais nous avons aussi tous notre petit grain de bon sens, qui ne demande qu'à se développer si on le cultive adroitement. C'est ainsi que tout le monde comprendra, par exemple, qu'à la campagne, il faut commencer par se prémunir contre les intempéries, mieux et plus pratiquement qu'en ville. Il fait froid dehors l'hiver, et il faut pouvoir se réchauffer convenablement au cœur de la saison rigoureuse: Veillez donc à vos systèmes de chauffage et recherchez les plus pratiques, les plus économiques. Comme vous ne pouvez pas les renouveler fréquemment, veillez à vos provisions, et à l'espace de vos locaux y destinés. Quant au luminaire, retenez que vous n'avez généralement ni gaz, ni électricité, et cherchez un bon système pour les remplacer; un système sûr et pratique d'acétylène me semble toujours la meilleure solution.

Le soleil, notre meilleur ami, peut nous ennuyer en été. Il n'est pas nécessaire d'avoir comme fenêtres des baies énormes, comme en ville, puisque nous avons la lumière dès qu'elle paraît à l'Orient. Et n'oublions pas la peste des insectes, des mouches, des cousins! Ces plus grands ennemis de l'humanité, cultivés avec amour par l'ignorance des paysans des environs de Bruxelles (surtout par les cultivateurs de chicorée) doivent être mis dans l'impossibilité de nuire.



Belle villa mosane, à Remouchamps

Voici, entre mille, quelques observations à faire, lorsque nous construisons ou louons une habitation à la campagne. Si les lecteurs du *Home* s'y intéressent, nous continuerons sur ce sujet, dans un prochain numéro.

CH. DE QUEKER.

Ameublement et décoration du Home.

II

Nous avons annoncé le mois dernier, la suite des dessins originaux de notre excellent collaborateur-décorateur. Nous promettions de donner toutes les indications permettant d'exécuter soi-même la frise que nous reproduisons ci-dessous.

Voici comment on procédera:

On trace d'abord sur le dessin original une quan-



tité de petits carrés réguliers de 3 ou de 5 m/m et on divise le papier sur lequel on doit agrandir le dessin en un même nombre de carrés, carrés autant de fois plus grands que l'on doit agrandir le dessin.

Ceci fait, on dessine entre ces carrés les formes qui se présentent dans le carré du dessin original correspondant et on a ainsi un dessin exactement le même et agrandi d'autant de fois qu'on l'a désiré. (Voir cuir repoussé dans un précédent article. On ne doit faire ce travail que pour une seule fois le motif, celui-ci étant répété, à distance plus grande ou plus rapprochée que le dessin si on le désire. On n'aura alors qu'à allonger à la règle les parties du ruban qui sont horizontales.

Ceci fait on calque son dessin sur papier transparent que l'on colle sur la feuille de papier fort destiné à devenir le pochoir. Celui-ci sera préparé de la façon suivante:

On prend une feuille de papier à dessin que l'on enduit soit de cire fondue avec laquelle on le peint, puis on passe au fer à repasser chaud, pour égaliser. Soit qu'on l'enduise d'huile mélangée de siccatif. Quand ceci est fait on colle dessus le dessin calqué et on découpe au fin canif, à pointe assez effilée et coupant bien. Pour ne pas émousser la lame on travaille sur une toile cirée.

Le dessin présenté peut se faire soit en 1, 2, 3 ou 4 couleurs différentes. On remarquera chaque hachure, serait un autre ton: 1° le ruban et carrés; 2° la fleur; 3° la tige; 4° le talon, il y a encore le filet du



Exposition de Milan. -- La section gantoise.

haut et du bas, et le contrefond du haut qui peut être traité en clair, plus clair que le fond sur lequel on travaille.

Ce qui forme dessin (ruban, fleur, tige) sera plus vif que le reste, pour ressortir. Le talon formera un ton plus foncé que le fond et plus clair que le ton du ruban.

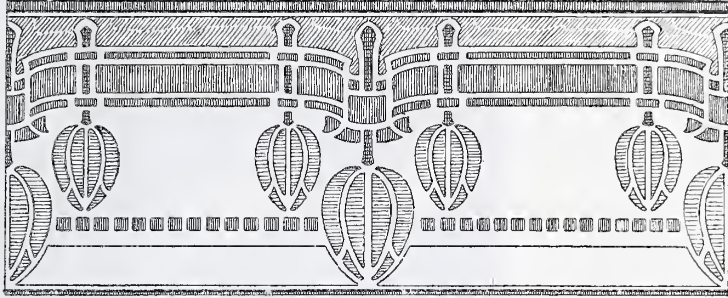
***

Nous reproduisons également un dessin d'intérieur qui permettra à notre excellent collaborateur de donner, dans le prochain numéro, le détail d'un nouveau genre de brise-vue, nouveau comme aspect et comme dessin, ainsi qu'un dessin de coussin.

Nous donnerons également, dans le prochain numéro, le dessin de la frise-paysage que monte cet intérieur.

On pourra traiter le tout soit à la peinture à l'huile, soit à la couleur à l'eau: eau dans laquelle on fait dissoudre un peu de colle.

On vend chez les marchands de couleurs des brosses spéciales appelées brosses à pocher. Le marchand vous prépare également la couleur que vous désirez.

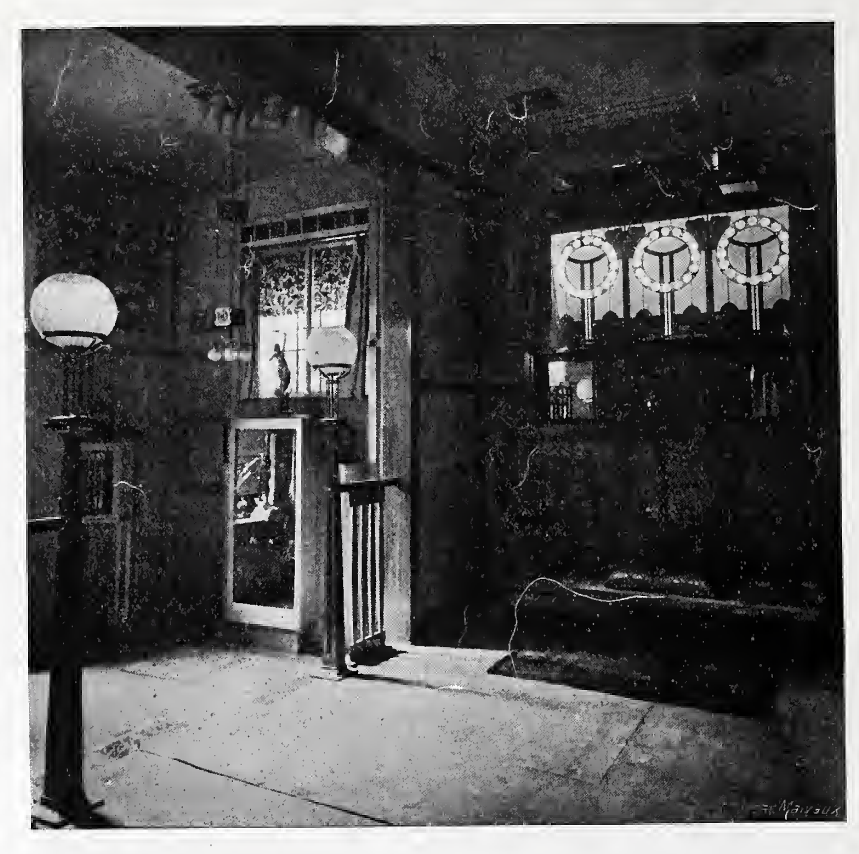


On fera donc deux, trois ou quatre pochoirs différents suivant le nombre de couleurs que l'on désire introduire dans la bordure.

Ces trois ou quatre pochoirs successifs doivent naturellement recomposer le dessin entier et pour qu'ils soient bien en place on trace sur le mur ou bien sur



La « Chambre » anversoise, de l'arch. Van Asperen



Salon de M. Léon Sneyers

le papier, que l'on collera après achèvement, deux parallèles. Ces mêmes parallèles sur le pochoir ainsi qu'une droite perpendiculaire passant au centre du fleuron principal. Quand ces extrêmités de ces lignes se continueront exactement on pourra travailler. La même chose pour chaque pochoir de couleur différente.

* * *

Dans le dernier numéro, en rappelant le succès obtenu à l'Exposition de Milan, par la galerie d'art décoratif belge, nous montrions un salon de M. Sneyers.

Nous croyons devoir donner aujourd'hui quelques autres aspects de cette section belge, qui fut une si belle manifestation d' « expansion » belge.

L'ART AT HOME

IV

Le cuir modelé et incisé — Les travaux de gravure ou d'incision du cuir que j'ai expliqués jusqu'ici ne sont le plus souvent, lorsque l'on est arrivé à une certaine maîtrise, que préparatoires et l'on procède, dès qu'on a le dessin imprimé sur le cuir, au repoussage ou au ciselage du cuir. Un nouvel outil est ici nécessaire: un étau dans lequel on visse une boule ou une petite pointe.

On saisit des deux mains le cuir humide et on le frotte à l'envers sur toutes les parties que l'on veut obtenir en relief, en insistant plus ou moins suivant l'importance du relief désiré. Mais il faut craindre les boursoufflures du cuir. Si on le distend avec excès, la peau se fera comme chiffonnée.

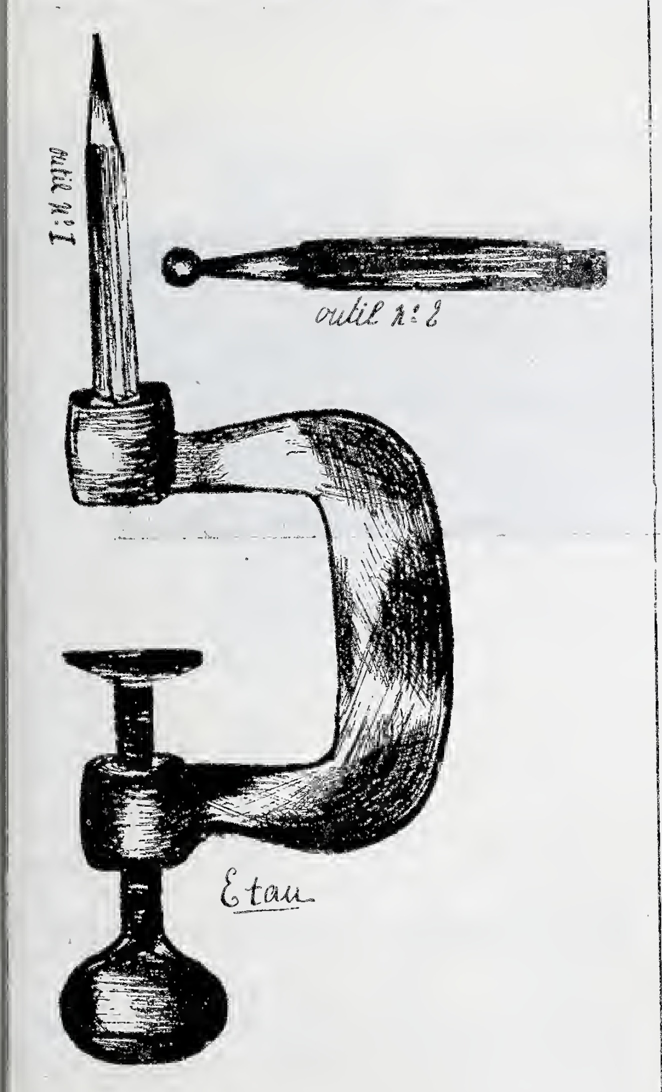
Pour les surfaces d'une certaine étendue, on emploiera l'outil n° 1 ci-dessus; pour les nervures des feuilles, pour les tiges, les parties minces des ornements, l'outil n. 2 est préférable.

Le cuir ainsi repoussé ne sera encore qu'une ébauche; le dessin sera déformé; il faudra, avec de la cire à modeler, soutenir les reliefs, remplir les vides. On maniera la cire dans la main pour la rendre plus molle et on l'appliquera sans excès à l'envers du cuir. On peut coller alors légèrement une mousseline pour maintenir ce premier ouvrage, avant de remettre le cuir sur la planche ou le marbre qui sert d'établi.

La partie intéressante et réellement artistique du travail est de modeler ces reliefs en se rapprochant le plus possible de la nature, si l'on a choisi des

fleurs ou des fruits comme modèle. On tâchera de tenir compte de la perspective, des ombres et des lumières, si l'on a choisi des dessins ornementaux.

On peut se servir, pour arriver à ce résultat, d'une quantité d'outils ; cependant un seul, le modeleur, me suffit toujours largement. Mais peu importent les



moyens, si le résultat est heureux. Seulement, changer souvent d'outils, il me semble que l'on perd du temps et l'on n'acquiert pas par l'usage constant du même outil, la maîtrise indispensable de celui-ci.

Le repoussage, le bourrage auront affaibli tous les contours au dessin: Il faudra donc, ayant celui-ci sous les yeux, rétablir nettement les contours en appuyant énergiquement tout autour des reliefs, de façon à les accentuer et à les délimiter nettement; le fond devra ensuite être minutieusement aplati et patiemment lissé. On commencera ensuite à indiquer les nervures des feuilles par de petites lignes doubles ou simples qui s'inscrusteront facilement dans le cuir reposant sur la cire molle. Au bourrage, on écrasera légèrement les parties que l'on voudra mettre à l'arrière-plan. Toutes les parties devront être travaillées, les reliefs trop énormes et sans travail intérieur devront être évités. Par exemple, une pomme doit plutôt être prise de façon à présenter soit l'attache de la queue, soit la mouche, et l'on modèlera encore quelque différence de niveau dans la rondeur même du fruit; pour cela, quelques légères pressions des doigts suffiront.

Le modelage étant complètement terminé, il faut détacher le cuir de la planche où il se trouvera légèrement collé; les plus grandes précautions seront ici nécessaires, ainsi que pour enlever la mousseline et la cire que l'on remplacera par de la « bourre sèche ».

C'est une pâte que l'on trouve en poudre dans le commerce et que l'on obtient en délayant dans un peu d'eau et en tournant très vivement; l'eau ne doit pas être en trop grande quantité, car cela pourrait alors tacher le cuir.

Cette opération est assez minutieuse et demande une certaine pratique; il faut procéder avec patience et autant que possible avec adresse.

La cire se détache assez facilement, mais naturellement la quantité de bourre par laquelle on la remplace doit être équivalente.

Le bourrage définitif étant achevé, il reste à coller avec de bonne colle une mousseline, à l'envers, sur le tout.

On peut battre les fonds à l'aide de matoirs et perloirs. On tient le petit outil entre l'index et le pouce de la main gauche et l'on frappe de petits coups de marteau avec la main droite. On suit d'abord le dessin,, puis on refrappe une seconde ligne de petits dessins à côté des premiers, et ainsi de suite. On peut également en combiner plusieurs ensemble et les faire empiéter l'un sur l'autre, de façon à donner un fond brouillé.

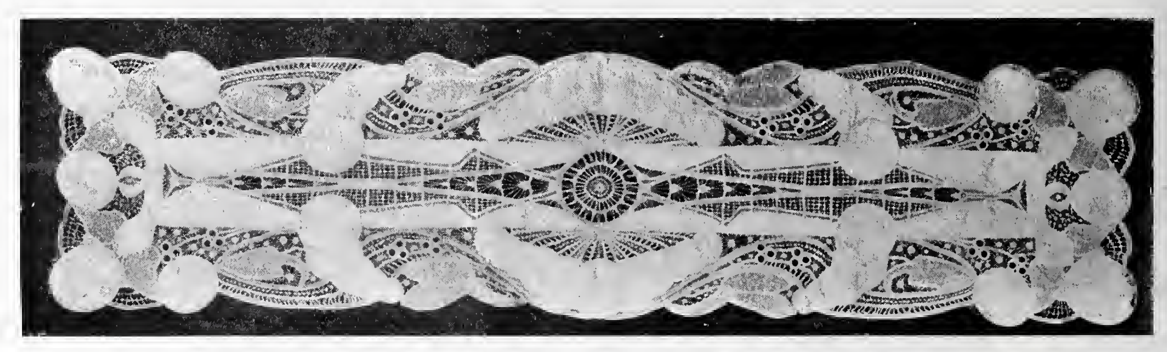
Pour les cuirs forts, — et que l'on a incisés, il vaudra mieux donner les modelés dans l'épaisseur du cuir et écraser fortement le fond avant de repousser à l'envers, car le cuir étant très dur, il ne suffira pas de le frotter sur les boules de l'étau. Il faudra le coucher sur un coussin fait de plusieurs doubles de drap et battre avec la boule et un marteau toutes les parties qui devront être en relief. On les verra, car l'incision laissera passer un filet d'humidité qui définira à peu près le dessin à l'envers.

Après cela, le cuir étant séché, il ne restera qu'à le patiner, comme je l'ai expliqué dans le dernier numéro.

J'ajouterai que si l'une ou l'autre de ces explications — que je me suis efforcée de rendre aussi claires que je l'ai pu, sans être certaine d'y avoir réussi

— présentait quelque obscurité pour celles de mes lectrices qui voudraient se livrer, d'après ces notes, à ce gracieux passe-temps du travail du cuir, je ne demande pas mieux que de leur fournir, soit par la voie du *Home*, soit au besoin par lettre, les explications complémentaires qu'elles me demanderaient. Il leur suffirait pour cela de s'adresser à l'administration du journal, car je ne compte plus reparler du cuir, mais commencer dans le prochain numéro l'explication d'un travail qui s'y rattache étroitement et peut être exécuté avec le même matériel, la métalloplastie, c'est-à-dire l'art de repousser le cuivre, l'étain et l'argent, qui offre des ressources illimitées pour l'embellissement de l'ameublement et qui est actuellement le plus en vogue des arts d'agrément.

Béatrice Lorand.



Milieu de table et dentelle à l'aiguille,
de Mlle A. Deschryver.



L'Orchidée

Buvard en cuir blanc repoussé, peint. Tonalité générale: Vert bleu pâle. — Œuvre de Mme Constance Titz.



LA FEMME ET L'ART AU FOYER

Au dernier Salon Triennal on a beaucoup remarqué le charmant compartiment des œuvres féminines.

Rien n'intéresse plus directement, croyons-nous, le but que nous poursuivons. Aussi sommes-nous heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs — et surtout de nos lectrices — deux œuvres d'une délicatesse exquise.

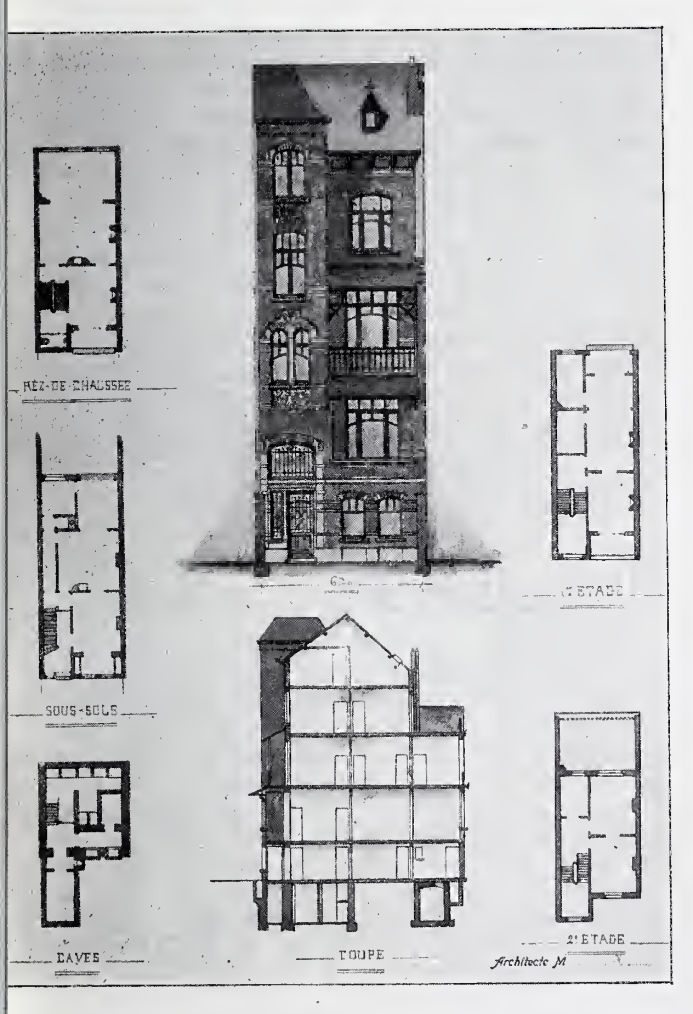
Nous espérons pouvoir continuer, d'ailleurs, la série des œuvres exposées.



MAISON DE RAPPORT

Il faut des maisons pour tous les goûts, comme pour tous les besoins.

Nous ne donnons évidemment pas cette photographie comme celle d'une demeure idéale. Nous en ferions même volontiers tout le contraire. Et, si l'on



veut, c'est un peu par contraste que cette « maison de rapport » trouve sa place ici.

Chers lecteurs, voici donc une maison qu'il faut toujours avoir sous les yeux « pour éviter de faire la pareille ».

C'est d'ailleurs une maison bourgeoisement type; avec des dispositions « admirablement pratiques ».

Hélas ! combien nous en a-t-on fourrées de la sorte, dans les quartiers neufs, sous la poussée de la spéculation !...

ECHOS

Maisons d'autrefois. — Détails curieux donnés à propos de la transformation de la Chapelle Sainte-Anne à Bruxelles en Musée polaire.

Du temps passé, il y avait rue de la Montagne, au coin de la petite rue d'Orfèvres, aujourd'hui rue des Singés, un terrain qui pouvait avoir 65 pieds de long sur 30 de large. Ce terrain était occupé de cinq petites maisons; trois tenant l'une l'autre faisaient face rue de la Montagne, dont la première avait pour enseigne la « Coupe d'Or », la suivante la « Fleur de Lys » et la troisième « Sainte-Anne ».

Elles dataient de l'an 1200. Et leur propriétaire devait payer deux rentes, l'une à la Maison des pauvres de Sainte-Gudule et aux moines de Groenendael, l'autre à la Maison des pauvres de Notre-Dame de la Chapelle.

Heureuse ville. — Dans ses études sur l'Allemagne que publie le « Figaro », Jules Huret parle en ces termes de l'ordre administratif qui règne à Berlin :

« J'ai demandé à voir les coins tout à fait misérables de Berlin : on n'a pu m'en indiquer. Les quartiers excentriques eux-mêmes, nouvellement bâtis, sont loin d'avoir l'air de pauvreté qui frappe dans les villes industrielles anglaises ou françaises. La Prenzlauer Allee, par exemple, possède des maisons ouvrières superbes, admirablement exposées sur de vastes voies, percées de larges baies, garnies de balcons fleuris, tout comme dans les quartiers riches. On peut se croire dans une plaine Monceau plus aérée, plus étendue, avec plus de fleurs et plus de balcons dorés.

« Ce n'était pas ce que je cherchais : je voulais le Whitechapel berlinois ou certaines rues de la butte Montmartre, quelque crapaudière humide et gluante, quelque coupe-gorge comme il en reste tant à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg ou à Rome ! Or, cela n'existe pas ici. Les rues faubouriennes sont tenues aussi nettes que celles du centre,les magasins,sans être aussi luxueux, offrent une apparence bourgeoise. Les maisons se ressemblent d'un quartier à l'autre, les gens décemment habillés, même les plus pauvres, n'ont jamais cette gueuserie de nos vagabonds et mendiants parisiens. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de misère à Berlin, car je sais le contraire. Mais, il est très significatif qu'elle se cache si bien et qu'elle ait honte.

Comme je m'étonnais avec insistance de ne pas pouvoir découvrir quelque point pittoresque, je demandai à un haut fonctionnaire de la préfecture de police qui m'avait dit : « Je suis le Mouquin berlinois », où perchaient ses apaches ? Il finit par m'indiquer un quartier d'ailleurs en démolition : le « Schenen Viertel ».

— C'est ce que j'ai de pire à vous offrir, s'excusa-t-il.

J'allai donc rôder derrière Alexanderplatz, autour de la Grenadierstrasse où subsistent encore quelques maisons à demi délabrées. J'ai bien trouvé ici et là un groupe de jeunes souteneurs aux figures louches, mais sans cette ostentation de crapule qui marque les nôtres d'un trait caractéritique. Et je n'ai rapporté de ma

promenade aucune note colorée, aucun trait typique de la misère allemande. La police et le service d'hygiène pourchassent d'une telle activité les bandits et les microbes, que l'étranger a la plus grande peine à les apercevoir... »

Prix de terrain. — On s'est récrié, ces temps-ci à propos du prix de terrain à Bruxelles.

Le madi 10 septembre 1895, on a vendu à Londres, au fond d'une cour de Lombard Street, 57 mètres carrés de terrain à 33,000 francs le mètre carré. C'est un joli prix, mais il se comprend, il s'explique. Lombard Street est la rue des grands banquiers; il s'y brasse bon an mal an pour des millions de livres sterling d'affaires de toute espèce. Un bureau, grand comme la main, dans Lombard Street, peut aider son propriétaire ou son locataire à récolter des sommes énormes. Dès lors, le prix d'un terrain aussi recherché ne paraît plus excessif.

En mars 1903, on a loué à Londres, pour 80 ans, un terrain, en pleine cité, au coin de Cheapside et de Paternoster row, 72 mètres carrés environ, à raison de 28,750 francs l'an; il ne s'agit que de la location du sol

L'hygiène des habitations ouvrières. — Les comités de protection des habitations ouvrières ont reçu du conseil supérieur d'hygiène publique un modèle de règlement qui indique les conditions d'hygiène qui doivent toujours être réalisées pour n'importe quelle maison d'habitation:

Tous les étages doivent avoir au moins 3 mètres de hauteur; les caves 2 m. 50; les mansardes, 2 m. 60 au milieu de leur profondeur. Toute chambre, destinée à l'habitation doit avoir au moins 2 m. 60 de hauteur.

Dans les maisons destinées à plusieurs habitations, chaque chambre doit avoir au moins 14 mètres carrés de surface ,et chaque chambre à coucher 12 mètres carrés.

Le règlement prévoit des mesures déterminées pour l'écoulement des eaux d'évier ,pour l'établissement de latrines et des étables, écuries, etc.

Si une chambre d'habitation est ménagée au-dessus d'une étable ou écurie, elle en sera séparée par une voûte maçonnée.

L'évolution des villes. — Dans une intéressante étude que publie l' « Economiste français », M de Foville traitant de l'évolution des villes note que le dix-neuvième siècle a été pour leur accroissement le point de départ d'une ère vraiment nouvelle, qu'une amélioration extraordinaire, et d'ailleurs imprévue, s'est manifestée dans le peuplement des principaux centres d'habitation et que l'on a vu surgir en foule dans les pays civilisés, de véritables fourmilières humaines.

Ainsi l'Europe chrétienne qui, au lendemain de la Révolution française, ne possédait que vingt et un centres de plus de 100,000 âmes: Londres et Dublin, Paris, Marseille et Lyon, Amsterdam, Berlin et Hambourg, Vienne, Naples, Rome, Milan et Palerme, Madrid Barcelone et Lisbonne, Saint-Pétersbourg Moscou Varsovie et Copenhague, en compte actuellement, d'après les derniers recensements, 160, dont 55 dépassent 250,000 âmes. Les villes demi-millionnaires y sont d'ailleurs, au nombre de 23 et les villes millionnaires au nombre de 6, d'où il ressort que l'Europe actuelle possède plus de villes de 500,000 âmes et au-dessus que l'Europe d'il y a cent ans ne possédait de villes de 100,000 âmes.

D'autre part, si l'on étendait cette recherche au monde entier, le nombre actuel des villes de plus d'un million d'habitants monterait de 6 à 12 avec New-York, 4,113,000; Chicago, 2,049,000; Philadelphie, 1 million 424,000 (en 1906); Calcutta, 1,027,000 (en 1901); Shangtan et Singan ,en Chine. 1 million dit-on, l'une et l'autre.

Bref, une énorme multiplication de villes et la rapide croissance de beaucoup d'entre elles, tel est le double phénomène dont deux générations de suite auront été les témoins .Et, comme le note M. de Foville, c'est dans l'histoire une heure unique, où l'effort combine de la science, de l'industrie et de l'esprit d'invention ont changé la face du monde, où la chimie la vapeur et l'éleetricité, les railways et les steamers, l'or et le crédit sont venus simultanément imprimer aux hommes et aux choses un essor sans précédent; où le monde en un mot, a été changé comme sous le coup d'une baguette magique.

Maisons sans fenêtres. — M. Louis Jadot, dans un article de la « Nouvelle Revue », cite ce chiffre stupéfiant: qu'il y a encore à l'heure présente, en France, 200,000 maisons qui n'ont aucune fenêtre: c'est la misère qui fait que les plus pauvres cherchent à éviter l'impôt sur portes et fenêtres!

Nous sommes pourtant au XXe siècle!

Fleurs et jardin

Les palmiers. — Nous ne nous attarderons pas à faire la louange de ces arbres en ce qui concerne la décoration des appartements et des vérandas; leur feuillage grandiose du plus beau vert plaide plus en leur faveur que nous ne pourrions le faire. Depuis longtemps, du reste, ils sont entrés dans les cultures d'intérieur, où ils sont l'objet de soins jaloux de la part de leurs propriétaires. Nous ferons seulement, dit la « Tribune Horticole », une petite halte pour étudier quelques espèces qui réunissent, avec la beauté et l'élégance, l'avantage de supporter admirablement bien le séjour dans nos habitations. Ils sont plus exigeants les uns que les autres et beaucoup ne pourraient y vivre. Les suivants réunissent toutes les qualités, et, à cet égard, nous vous les recommandons d'une manière toute particulière.

Le Latania borbonica. — Il se présente avec d'immenses feuilles palmées d'un beau vert luisant; les extrémités du feuillage retombent gracieusement vers le sol pour en faire une plante d'une richesse particulière.

Le Corypha australis. — Vous distinguerez facilement ce palmier du précédent par ses feuilles plus nombreuses, plus droites, moins développées et d'un vert plus sombre.

Le Phœnix sylvestris. — Cette espèce ne se confondra jamais avec les deux premières, car ses feuilles, au lieu d'être palmées, sont faiblement pétiolées et portent sur toute la longueur d'un rachis commun des pinnules

lancéolées d'un vert foncé luisant. Son feuillage est abondant, long de 1 m. à 1 m. 50 et large de 30 à 40 centimètres chez la plupart des exemplaires mis en vente.

Le Phœnix reclinata a une végétation analogue au Phœnix sylvestris; il est pourtant plus élégant, car ses feuilles, moins rigides, retombent gracieusement vers le sol après s'être élevées à une certaine hauteur.

L'Areca et le Kentia ont aussi les feuilles pennées à extrémités infléchies; ce qui les distingue des Phœnix, ce sont des pinnules mieux étalées, plus larges et d'un vert plus foncé.

Le Cocos Weddelliana. — Nous pourrions dire que c'est le plus gracieux et le plus élégant de tous les palmiers. Ses feuilles sont nombreuses, pennées et finement découpées, longues de 50 centimètres à 1 m. 25. Elles se rapprochent dans leur partie inférieure et s'écartent à une hauteur variable pour épanouir un panache d'une beauté peu commune. Il se remarque parmi tous les palmiers non seulement par la finesse de son feuillage, mais aussi par sa couleur vert tendre, beaucoup moins foncée que chez tous ses voisins.

Culture et soins à leur donner. — Dans l'achat de vos palmiers, méfiez-vous des plantes filées; vous les reconnaîtrez facilement à leurs feuilles: quoique peu nombreuses, elles sont portées à l'extrémité d'un pétiole très long, haut quelquefois de près d'un mètre chez les espèces à limbe palmé; chez les autres, les pinnules sont très espacées les unes des autres.

Ces plantes ont été forcées dans leur croissance; elles ont reçu une forte chaleur aux racines, tandis que leurs parties aériennes étaient peu éclairées et peu aérées.

Rentrées dans les appartements, il est rare qu'elles y tiennent longtemps, car elles ne peuvent plus y retrouver les mêmes conditions; elles y tombent brusquement d'une température élevée à quelques degrés et l'air qui les baigne y est plus fréquemment renouvelé. Après quelques mois de séjour, les feuilles jaunissent, la végétation languit et très souvent la mort survient la seconde ou la troisième année.

Préférez, au contraire, des plantes plus trapues ou mieux fournies; elles sont plus corsées et résisteront mieux dans la suite, les conditions de croissance auxquelles elles sont soumises se rapprochant sensiblement de celles où elles ont été élevées. Leur prix est, il est vrai, quelque peu plus élevé, mais il vaut incontestablement mieux payer un peu cher une plante qui vivra, que d'en acheter une à meilleur compte qui dépérira sans tarder.

Au point de vue de la température, les espèces précitées ne sont pas exigeantes. Pourvu que vous soyez à même de leur fournir un minimum de 5° pendant la nuit en hiver, vous les maintiendrez en bon état. Nous cultivons aussi, en amateur, une demi-douzaine de ces plantes dans une véranda. Pendant le rigoureux hiver 1894-95, le thermomètre n'a marqué plusieurs fois que 3°, et pourtant elles n'ont nullement souffert. Seulement, et nous soulignons ce détail, nous avons éviter de leur donner de l'eau par les temps les plus froids. Il est absolument nécessaire, en hiver, d'attendre que la terre soit desséchée avant d'arroser; si vous ne le faites pas, gare aux suites. Si vous ne possédez qu'un exemplaire ou deux dans un salon ou une salle à manger, ne manquez jamais, pendant une période de fortes gelées, d'éloigner les plantes de la croisée, car un courant froid pourrait leur causer le plus grand préjudice. Pendant toute la bonne saison, renouvelez l'air des appartements aussi souvent que possible; au surplus, observez à la lettre les principes énoncés dans nos premières causeries concernant les arrosements et entretenez toujours les plantes dans un état de propreté.

Si de grands palmiers de 3 à 6 mètres de hauteur supportent facilement le séjour en plein air pendant l'été, il n'en est pas de même des petits exemplaires. Leur présence fait très bien, nous l'avouons, sur les terrasses, les perrons ou les allées du jardin, mais les plantes ont beaucoup à en souffrir. Leurs feuilles, ballottées par le vent, se déchirent, la végétation se ralentit, bref, elles souffrent et ne pourraient pas supporter ce régime pendant longtemps. Laissez-les à l'intérieur et ne les exposez à l'air libre que momentanément ou pendant un jour ou deux de temps pluvieux et sous le vent.

Le rempotage du palmier est une opération délicate. Remarquons tout d'abord qu'il appartient à une catégorie de plantes qui préfèrent les pots de dimensions restreintes et qui aiment à avoir leurs racines à l'étroit Le palmier pousse dans des vases tellement petits, eu égard à son volume, que l'on s'en étonne parfois. Donnez-lui beaucoup d'aisance aux racines, et sa végétation se ralentit. Quelquefois un palmier est tellement à l'étroit dans son pot qu'il se soulève hors des vases tout en donnant naissance à une couple de nouvelles feuilles en quelques mois.

En nous basant sur ce fait et sur les résultats d'expériences nombreuses faites dans les cultures en appartements, nous vous recommanderons: 1° De ne pas rempoter annuellement; de ne le faire que quand vous jugez que le pot devient absolument trop petit comparativement au développement de la plante; 2° de ne rempoter qu'à la fin d'avril, alors que la végétation se manifeste déjà; 3° de vous contenter d'enlever les tessons du rempotage précédent si l'enchevêtrement des racines le permet sans détériorer ces dernières; de ne gratter que légèrement la surface en évitant de meurtrir les grosses racines; 4° de faire usage de pots légèrement plus grands que les anciens en vous servant de terre de bruyère additionnée d'un peu de terreau de fumier; 5° d'introduire la terre en tous sens en l'affermissant convenablement avec une lame en bois que vous glisserez contre la paroi intérieure jusqu'au fond des vases. Arrosez copieusement après l'opération et rentrez dans l'appartement.

Le palmier aime beaucoup l'engrais. Celui qui donne les plus beaux résultats consiste en bouse de vache délayée dans de l'eau de pluie administrée sous forme d'arrosement, deux ou trois fois pendant la bonne saison. Ce mélange alimente les racines tout en les maintenant dans une fraîcheur constante pendant toute la période de végétation. Vous ne tarderez pas à en apprécier les bons effets, car vos plantes gagneront une belle couleur vert foncé, signe certain d'une santé florissante.

LA PAGE DE MADAME

Conseils pratiques

Nettoyage de l'étain. — L'étain se nettoie au moyen d'oignons ou de poireaux, qu'on trempe dans un mélange clair de sable et de vinaigre ; on frotte avec l'oignon ou les panes de poireau.

Nettoyage du nickel. — Le nickel terni reprend tout son brillant si on le frotte pendant quelques minutes avec du rouge d'Angleterre ou, plus simplement, avec de la craie mélangée de suif.

Tentures en étoffes. — Quelques personnes préfèrent les tentures en étoffes à celles en papier ; alors, on se sert de la perse ou de l'andrinople, que l'on tend sur châssis si le mur est en paillis ou en plâtre. Les clous sont dissimulés soit par une bordure en étoffe, ou par des baguettes en bois noir ou or, suivant la couleur de la tenture.

Le plus grand inconvénient des tentures en étoffes consiste dans le peu de stabilité de leurs couleurs, qui se passent rapidement à l'air et à la lumière ; que l'humidité détériore, et que la moindre déchirure rend très difficiles à réparer.

A la suite d'une maladie ou d'un décès, les mêmes précautions, plus minutieuses encore qu'avec les papiers, sont à prendre, car miasmes et microbes s'y logent facilement.

Les punaises, ces terribles ennemies de notre repos, trouvent dans leurs mille replis un asile protecteur, à l'abri duquel elles peuvent ,sans crainte et impunément, conspirer contre nous.

Tapis de pieds. — Les tapis ont maintenant leur place marquée dans tous les appartements où règne le confortable. Ce qui fait aujourd'hui leur richesse décorative, ce n'est plus le relief que l'on s'efforçait autrefois de donner à leurs rinceaux et à leurs fleurs, mais bien, au contraire, leur décoration plate et sans aucun jeu de lumière, ne présentant ni enjambements, ni ombres ,ni teintes fondues. Ce sont ces éléments constitutifs du véritable tapis de pieds qui ont tant fait rechercher ceux provenant de la Perse, de la Turquie ou leurs dérivés. Parmi les tapis que l'on trouve dans le commerce, il faut placer en première ligne ceux dits de la Savonnerie ; ils atteignent de grandes dimensions, et sont d'un seul morceau. Leur tissu, en coton, forme chaîne ; leur prix est très élevé ; ils se fabriquent dans les manufactures des Gobelins ou celles d'Aubusson. Les tapis de haute et basse lisse, plus communs que les précédents, se fabriquent maintenant un peu dans toutes les villes.

Les moquettes veloutées ou épinglées, à dessins répétés, exécutées sur les métiers à la Jacquart, se font généralement à la pièce, par laize de 60 à 70 centimètres de large ; le prix varie, suivant leur richesse, de 10 à 30 francs le mètre. Des bordures spéciales, se rattachant après coup, complètent ces sortes de tapis, dont la fabrication se fait en grand à Aubusson, à Tourcoing, à Abbeville et à Amiens.

Les carpettes ou feutres imprimés sont d'un excellent usage ; mais les couleurs de leurs dessins disparaissent par trop promptement à l'usage.

Il est encore un genre de tapis commun servant pour les vestibules, les couloirs ; ce sont les tapis en crin végétal, dits tapis en jute, à rayures longitudinales jaunâtres et vertes, jaunâtres et rouges, jaunâtres et fond bois.

Nettoyage et conservation des tapis. — Le nettoyage des tapis se fait à l'aide d'un balai de camomille. On commence par semer sur le tapis n'importe quelle espèce de feuilles vertes, prises à l'arbre, le matin, quand elles sont encore moites de rosée, et on les éparpille çà et là sur le tapis, en évitant avec soin de marcher dessus, ce qui pourrait, en les écrasant, occasionner des taches ; puis on balaye le tout comme on fait ordinairement. Chaque feuille, en roulant sous le balai, emporte avec elle une partie de la poussière, qui s'y attache et s'y enveloppe, au lieu de se répandre dans l'appartement en un brouillard épais, qui en tombant couvre tous les meubles, et exige un nettoyage toujours préjudiciable au brillant des vernis qu'à la longue il finit par enlever complètement.

Une fois l'été arrivé, on supprime les tapis pour les faire battre au dehors, les étendre à l'air, non point au soleil mais à l'ombre. On les replie en y enfermant des feuilles vertes ou de l'herbe, les saupoudrant soit avec du poivre ou du camphre ; puis on les enveloppe soigneusement dans un grand drap, pour les placer dans un endroit bien sec, mais privé de lumière.

Lorsqu'on les reprend l'hiver pour les remettre en place, on est tout surpris de voir que non seulement ils ne se sont pas mangés, mais encore que leurs couleurs ont repris leur éclat.

Lorsque les tapis sont tachés de graisse, une fois bien battus, il faut les laver au fiel de bœuf. Pour ce faire, on met un fiel de bœuf dans un seau d'eau ; ceci fait, on frotte le tapis avec une brosse douce humectée de ce liquide. Il se forme une mousse ou écume blanche que l'on enlève avec de l'eau fraîche, puis on sèche avec un linge. Le fiel de bœuf a la propriété de raviver également les couleurs.

Petits conseils

Emploi de la graine de lin contre les corps introduits dans l'œil. — Les accidents qui résultent de l'introduction d'un fétu dans l'œil peuvent être très graves ; il faut pouvoir y remédier aussitôt. Pour cela, on écarte du globe de l'œil la paupière inférieure et on laisse tomber, dans la cavité ainsi obtenue, une graine de lin.

On ferme l'œil. La graine se colle d'abord au globe ; bientôt elle se recouvre d'un mucilage épais qui lui permet de glisser aisément en tous sens, enfin au bout d'un temps plus ou moins long, elle sort toute gluante par le coin interne.

A-t-elle agi en nettoyant l'œil ? sont mucilage a-t-il simplement contribué à dégager le fétu ? Ce qui est certain, c'est que la douleur a disparu presque aussitôt après l'introduction de la graine. Celle-ci agit tout de suite à la manière des pierres d'hirondelle en soulevant la paupière ; elle a sur les pierres l'avantage de faciliter tout glissement. Le remède est donc parfait et facile à trouver.

Peinture des baignoires. — Pour repeindre les baignoires, les tubs, et les récipients analogues, on leur donne deux couches successives de peinture blanche, en passant chacune au papier de verre, puis on y applique un vernisé mail. Quand celui-ci a séché deux jours, on remplit la baignoire d'eau froide pendant huit à dix heures, puis on la vide et on laisse sécher bien complètement, pour appliquer une nouvelle couche d'émail. On renouvelle trois fois toute cette opération, et finalement l'émail tiendra parfaitement.

Comment cueillir les poires.— Les premières variétés de pommes et de poires sont prêtes à être cueillies dès les premiers jours de septembre.

On ignore généralement que toutes les poires peuvent être rendues plus moelleuses et d'une plus grande saveur, en les cueillant une semaine ou une quinzaine avant la maturité et en les conservant dans un placard ou dans un garde-manger très sec, loin de toute lumière. C'est là le cas principalement avec les poires hâtives. Quelques-unes des meilleures espèces sont laissées de côté par les cultivateurs parce que les fruits étaient demeurés attachés aux arbres jusqu'au jour même où elles devaient être cueillies et mangées.

Les soins à apporter à la cueillette des fruits ne sauraient être trop grands, et il est déplorable de voir les manœuvres ordinaires du jardinage — quelquefois un gamin — abîmer les fruits en les jetant dans un panier ou en les faisant tomber à coups de gaules.

On devrait toujours insister à ce que les poires, les pommes, les prunes, les abricots, etc., soient manipulés avec autant de précautions que s'il s'agissait d'un œuf

Eclairage par réflexion sur les plafonds. — La lumière directe est très fatigante pour les yeux et oblige souvent les employés des bureaux à prendre des positions défectueuses au point de vue de l'hygiène.

Aussi aux Etats-Unis commence-t-on à employer l'éclairage par réflexion. Le plafond est blanc et l'on dispose sous les appareils d'éclairage des réflecteurs coniques ou hémisphériques qui envoient toute la lumière en haut. L'éclairage obtenu est très bon car il évite complètement les ombres portées.

Recettes Utiles

Entretien du Marbre. — Abstenez-vous de tout grattage sur le marbre. En cas de dépolissage, faites fondre à une douce chaleur 125 grammes de cire blanche et 32 grammes d'orcanette pulvérisée ; passez à travers une toile et ajoutez 125 grammes de térébenthine. Remuez le tout jusqu'à refroidissement. Il vous suffira ensuite d'étendre une petite quantité de ce mélange sur un tampon de coton et d'en frotter vivement le marbre. La surface reprendra tout son brillant.

Coloration des Planchers. — On désire quelquefois donner aux planchers une teinte foncée : rien de plus simple en leur appliquant une ou deux couches, s'il est besoin, d'une solution faite de 110 grammes environ de permanganate de potasse dans une litre d'eau. On étend à l'aide d'un vieux pinceau, car le permanganate le détériorera considérablement. On fait bien, ensuite, d'étendre par-dessus une couche d'huile de lin bouillie.

Le siphon extincteur d'incendie. — On a bien tort à la campagne d'oublier de se prémunir d'extincteurs mobiles d'incendie ; nous pouvons le remplacer par un objet que nous avons toujours à notre portée, surtout l'été, le siphon d'eau de seltz.

Quand près de son lit un rideau flambe, chaque seconde a son importance, vite le siphon, un jet d'eau chargé d'acide carbonique bien appliqué sur le feu qui débute, et c'est fini du danger.

Ayez toujours un siphon à côté de vous, quand vous lisez la nuit à la lueur d'une bougie.

Cirage de meubles d'appartements. — Ce cirage a une remarquable qualité, qui supprime le désagréable inconvénient des encaustiques à la térébenthine : il ne porte point d'odeur. Il donne non seulement un beau lustre aux meubles, mais il enlève les taches d'encre, de graisse, etc. Il se compose de lessive de cendre de bois, dans laquelle on fait liquéfier de la cire jaune, première qualité, puis on y ajoute un mélange d'infusion de graine d'Avignon et de bois du Brésil, ce qui lui donne une teinte que l'on fixe au moyen d'alun. S'il s'agit de cirer des meubles, marbres ou autres objets déjà vernis, on emploie un linge de coton que l'on imbibe de la matière, et l'on frotte jusqu'à ce que les taches aient disparu. On laisse sécher alors, puis l'on refrotte avec un morceau de laine ; le brillant vient aussitôt.

Différents perfectionnements ont été apportés à ce cirage pour obtenir des qualités variées, sans modifier toutefois la base de cette composition.

1° On emploie de la cire vierge pure ou de la cire vierge mêlée de cire jaune, dans diverses proportions, suivant qu'on veut donner au cirage plus ou moins de finesse ;

2° On supprime l'alun, ce qui fait perdre de la fixité au cirage qui était ainsi plus susceptible de s'altérer à l'humidité, mais il est d'un usage plus facile, plus doux à frotter et plus prompt à briller.

Utilisation des vins piqués. — On transforme facilement un vin piqué en vinaigre en le versant dans une futaille qu'on remplit aux deux tiers, et en y ajoutant un peu de bon vinaigre. Pour assurer l'aération, on perce deux trous de vrille dans le fût, un peu au-dessus du niveau du liquide. Enfin, pour bien réussir, on doit tenir le fût dans une pièce où la température se maintient entre 15 et 20 degrés. On a soin, également, au fur et à mesure qu'on tire du vinaigre de la pièce, de le remplacer par une quantité égale de vins.

L'hygiène dans la cuisine.

Vive la batterie de cuisine en aluminium

Rien peut remplacer l'émail, disait-on naguère. Et pourtant, que d'inconvénients à l'émail !

Le cuivre est passé de mode et l'étammage fréquent le rend onéreux.

Un instant on songea au nickel.



Le prix élevé de ce métal fit reculer les plus intrépides et les sels nocifs qu'il est susceptible d'émettre firent froncer les sourcils aux hygiénistes.

Et l'émail continua de plus belle à orner les cuisines, se fendillant et se craquellant pour le plus grand profit des fabricants et au grand dam des ménagères.

Mais aujourd'hui comme nous le disions déjà le mois dernier, les hygiénistes proclament : Vive l'aluminium !

Ce nouveau métal découvert en 1827 par Wœhler fut produit industriellement en



1854 par H. Sainte-Claire Deville.

Son prix très élevé (près de trois mille francs le kilog à cette époque) et l'extrême lenteur avec lesquels les procédés de fabrication progressèrent accrédita autour du nouveau métal une légende dont les traces



persistent encore dans l'esprit populaire.

Cependant on savait que l'aluminium est, avec le fer, le métal le plus répandu dans le monde. Le minerai le plus riche est la « bauxite », alumine contenant de la silice et du fer et tirant son nom. du village de Baux en Provence (Bouches-du-Rhône) centre des gisements les plus connus et où l'exploitation a été développée très activement.

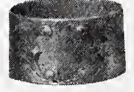
En France d'autres gisements importants de « bauxite » ont été ouverts dans les départements du Var, de la Lozère, de l'Ariège, de l'Hérault et principalement en Auvergne à Augnat, Boudes et Madriat.

A l'étranger la « bauxite » s'exploite depuis quelques années en Irlande à Belfast, en Styrie, dans le Piémont, au Canada et aux Etats-Unis principalement dans la Géorgie et l'Alabama.



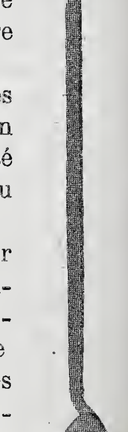
D'autre part, l'Aluminium s'extrait également de la « Cryolithe » qui est un fluorure double d'aluminium et de sodium.

La « Cryolithe » est très abondante au Groënland où le gisement le mieux exploité est celui d'Evigtok sur le rivage du Groënland oriental.



Il est à remarquer que les principaux gisements tant en Europe qu'en Amérique ont été découverts à proximité de chutes d'eau extrêmement puissantes.

Les procédés d'épuration se faisant par l'électricité, l'intervention de la houille blanche vint apporter un élément d'économie inappréciable aux usines qui se montent chaque jour.

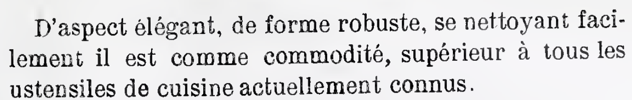


Dès lors les prix du métal se mirent à baisser avec une rapidité extraordinaire.

Dans ces derniers temps surtout et notamment dans le courant de l'an 1908, les cours atteignirent un niveau extrêmement bas et les procédés d'extraction

t de fabrication s'améliorant de jour en jour, l'aluminium est devenu un des métaux les meilleur marché.

Quoi d'étonnant alors que les hommes de science et rincipalement les hygiénistes se livrent à une campaagne en vue de faire adopter 'aluminium pour les articles de ménage et les ustensiles de cuisine l'usage courant.



Déjà à l'époque ou les prix seuls étaient un obstacle à la diffusion de l'aluminium, les gouvernements (qui n'ont pas les mêmes raisons que es ménagères d'éplucher leur budget), avaient adoptés e nouveau métal pour les cuisines militaires et les gourdes, les bassins et les marmites sont depuis nombre d'années en usage dans toutes les armées.

L'utilité économique et hygiénique de ce métal, auquel l'avenir réserve d'autres applications importantes, se résume comme suit:

L'aluminium ne subit aucune altération pendant la cuisson des aliments, et ne lègue à ceux-ci aucune substance nuisible au corps humain.

L'aluminium peut sans danger de rupture être plongé dans l'eau bouillante qui stérilise tout.

L'aluminium est à même de substituer complètement



tous les vernis, émaux, contenant du plomb, la terre cuite et la porcelaine de table qui s'abime si facilement et dans les craquelures desquelles s'infiltrent des microbes et germes de putréfaction que le lavage ne peut jamais détruire entièrement.

L'aluminium n'a pas besoin ni d'étamage, ni de vernissage; il se défend par lui-même.

Bon conducteur de la chaleur, il consomme peu de combustible, il ne brûle pas les aliments qui s'y attachent difficilement; il se refroidit beaucoup moins vite que le cuivre.

Par sa grande légèreté spécifique, son extrême résistance, il fournit à quantité égale avec le cuivre, des ustensiles plus grands et plus résistants.

D'aspect élégant, de forme robuste, se nettoyant facilement il est comme commodité, supérieur à tous les ustensiles de cuisine actuellement connus.

Il a été prouvé par de nombreuses expériences qu'en contact avec des liquides variés, il ne subit que des pertes insignifiantes, ce qui doit le faire préférer pour la conservation des aliments à tout autre métal.

Des plaques d'aluminium de 100 centimètres carrés immergées pendont six jours dans différents liquides n'ont présenté que des pertes insignifiantes ci-dessous :

	Milligram
Vin	2,84
Eau de vie	1,08
Alcool	0,61
Café	0,50
Thé	0,00
Bière	0,00



Donc l'aluminium satisfait les désirs économiques de la ménagère qui exige des choses solides, de longue durée répondant aux exigences culinaires sans une dépense exagérée de combustible; il satisfait le désir sanitaire de l'hygiéniste qui cherchent à éliminer toute





cause d'empoisonnement; et pour ces raisons, l'usage de l'aluminium doit se répandre partout, dans toutes les familles et doit particulièrement être recommandé aux personnes qui dirigent les hôpitaux, collège, asiles d'enfants, asiles de fous, etc., etc., lesquelles, pour éviter tout danger d'empoisonnement, devraient obliger les administrations à adopter les ustensiles en aluminium qui seuls, répondent aux exigences de l'hygiène étant absolument inoffensifs.

H. D'HOUBLEVÉ.

Recettes de Cuisine

Confiture de Reine-Claude. — Choisissez des fruits bien fermes et mûrs, coupez-les en deux, retirez le noyau, pesez-les.

Mettez dans une bassine en cuivre très propre du sucre blanc concassé en poids égal à celui des fruits que vous voulez cuire; ajoutez un peu d'eau, faites fondre sur feu modéré, puis laissez réduire en sirop sur feu vif.

Mettez alors les quartiers de reines-Claude dans la

Première année, n° 10. 30 centimes le numéro 1er octobre 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Habitations à bon marché: rapport de M. Ch. de Queker. — La banlieue de Bruxelles. — L'embellissement des villes. — L'art dans le « Home ». — Ameublements et décorations: nos dessins originaux. — Deux intérieurs. — L'art at home. — L'architecte obligatoire. — Chambres d'enfants. — Echos. — Fleurs et jardin. — Page de Madame: Conseils pratiques, Petits conseils, Recettes de cuisine, Pâtisserie.

HABITATIONS A BON MARCHÉ

RAPPORT DE M. CH. DE QUEKER

Directeur de l'Assistance publique de la Ville de Bruxelles; Secrétaire du Comité de Patronage des Habitations Ouvrières et des Institutions de Prévoyance de la Ville de Bruxelles; Directeur de la Société Anonyme des Habitations à Bon Marché de l'Agglomération Bruxelloise.

I. — La construction de nouvelles maisons en nombre suffisant.

En Belgique, nous avons fait depuis une quinzaine d'années, au point de vue de la multiplication et de l'amélioration du logement pour les classes laborieuses, des progrès considérables. Il suffit de parcourir notre pays pour s'apercevoir de ce que, presque partout, même dans les villages les plus reculés, *la hutte* de jadis, si pittoresque et si malsaine, tend à disparaître, et nos artistes peintres s'en plaignent parfois au nom de l'art. Mais nous nous en réjouissons au nom de l'hygiène et du bien-être populaire. Ne voyons-nous pas, le long de presque toutes nos lignes de chemin de fer, de coquettes maisonnettes en briques ou en pierre s'élever dans les plaines comme aux flancs des coteaux ? Seuls les quartiers industriels, les quartiers noirs, avec leurs *corons*, semblent plus lents à se transformer, mais, là aussi, l'amélioration est sensible. Voilà ce que chaque voyageur peut constater assez aisément.

Mais ce dont il est plus difficile de se rendre compte, c'est de l'effet des transformations de nos grandes villes, Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, au point de vue de la multiplication et de l'amélioration des logements à bon marché. Ces transformations ne se traduisent pas toujours par la création, à côté d'immeubles de rapport et de luxe, d'autres constructions, où les gens moins aisés, les ouvriers, les artisans, les petits employés, les menus bourgeois puissent se loger. Dans ce cas-là, ces personnes sont, par la force des choses, expulsées de leurs anciens quartiers. Ce n'est pas toujours un mal. Elles vont s'établir à la périphérie de l'agglomération urbaine. Si ce quartier appartient au territoire de la Ville qui se transforme, celle-ci veille généralement à ce que le nouveau groupement de petites gens conserve un caractère de salubrité et de confort public convenable, car, dans le cas contraire, elle ne gagnerait rien à sa transformation. Mais si la ville qui transforme un de ses vieux quartiers a un terrain restreint, et que les expulsés vont s'établir sur le territoire de quelque commune voisine, administrativement peu développée, et où chacun peut faire ce qu'il veut en matière de logements, la situation est souvent très sujette à critique.

En règle générale, nos villes belges sont confinées dans des territoires trop restreints pour pouvoir, à leur aise, se développer en largeur, et voilà pourquoi certaines d'entre elles hésitent tant à démolir les impasses sordides qu'elles renferment. Les pauvres surtout n'aiment pas, en Belgique, de quitter leur « commune domicile de secours », et ils ont parfaitement raison. Pour certaines villes donc, et notamment pour notre capitale, la démolition des impasses

nous semble liée étroitement à un élargissement de territoire.

Dans presque toutes nos villes belges, le nombre mille. Actuellement, les maisons urbaines logent un nombre de familles qui varie de 3 à 10, et même davantage, dans les logements exclusivement ouvriers.



Dans la verdure, avenue Montjoie.— La villa des Ormes

de maisons a diminué, mais le nombre de logements a augmenté. Jadis, on appelait « maison » une simple cahute, au fond d'une impasse ou d'une cour intérieure et pouvant loger avec difficulté une famille. Cependant, cette modification n'est pas toujours un bien. Il faut craindre l'encombrement. Dans les anciennes cours intérieures, il y a encore plus ou moins d'air; les cahutes étaient toutes rangées autour d'une



Cottage, sur une butte, avenue Defré

pelouse centrale, souvent assez large, et destinée au blanchissage. Dans les grandes maisons à logements multiples, l'air et la lumière sont trop souvent réduits à leur minimum. Et comme nos ouvriers ont



Une villa, avenue de la Floride.

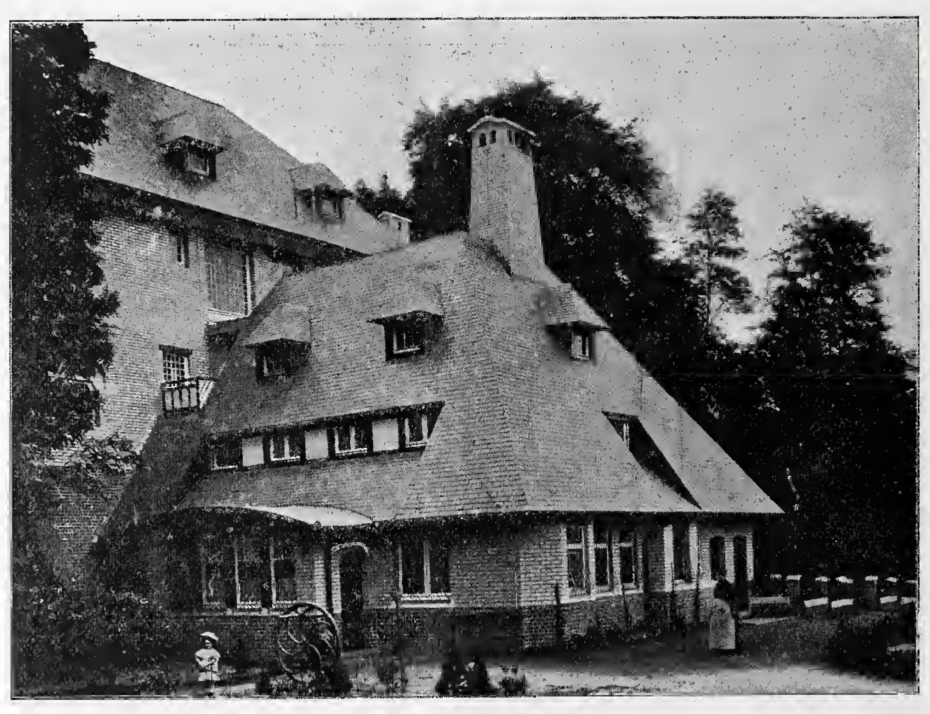
l'habitude de venir à l'extérieur quand ils le peuvent, il en résulte que certaines de ces anciennes cours valaient mieux, au point de vue de la santé, que certains logements dans nos maisons nouvelles.

Beaucoup de ces dernières sont surpeuplées. Il nous souvient d'avoir visité, il y a trois ans, des maisons ouvrières à logements multiples, en construction, rue des Ménages, à Bruxelles. Ces maisons nous semblaient fort bien combinées, et devaient constituer une sérieuse amélioration à l'ancienne situation. Il y a un mois à peine, le hasard de nos visites de logements nous ramena dans les mêmes mai-



La belle maison de campagne de M. Hofman, avenue du Bel-Air

sons. Jamais situation plus lamentable ne put être constatée; ces belles maisons étaient devenues un véritable capharnaum, où chaque appartement de 2 ou 3 places était occupé par 2 ou 3, et même 4 familles. On nous fit comprendre que le propriétaire veillait ici surtout à son revenu, mais à quoi sert-il de construire de nouvelles maisons, dans toutes les règles de l'art, si c'est pour les archi-surpeupler? Or, comme, en Belgique, nous n'avons aucune disposition légale qui permette aux administrations locales de combattre le surpeuplement, on ne voit pas de quelle manière on pourrait l'éviter par le seul moyen de remplacer les anciennes maisons par des maisons nouvelles, à moins, comme nous le verrons plus tard,



Avenue Brugmann. — Une villa — qui n'est pas une habitation à bon marché — de M. Van Rysselberghe, d'architecture très discutée.



Cette villa, le « Pukkenhalk », qu'habite M. Gloner, est dans tous les cas très curieuse et assurément pas banale. On lui reproche d'avoir trop de toits.

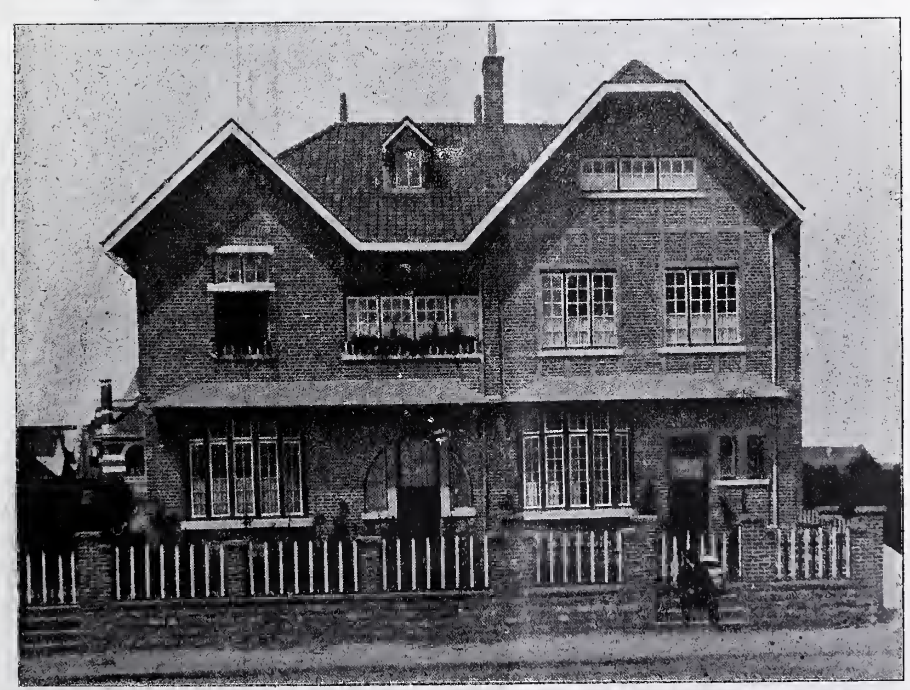
de changer les conditions du marché du logement, et d'augmenter considérablement l'offre de logements en regard de la demande.



Vue de Bukkenhalk sur une vaste propriété, du côté de l'avenue Defré.

Si le problème, dans les grandes villes, reste toujours fort difficile à résoudre, on peut dire que les progrès dans certaines de nos communes rurales sont marquants. C'est ainsi qu'à l'intervention des sociétés de prêt, et à l'aide des capitaux avancés par la Caisse générale d'Epargne et de Retraite, plusieurs milliers d'habitations ouvrières ont été construites, dont les habitants sont en voie de devenir propriétaires. Ce résultat est fort encourageant, eu égard au territoire restreint de notre pays.

Il n'existe pas de statistique plus ou moins exacte



Villas à bon marché, avenue Beau-Séjour. Simple et coquet.

du nombre de logements ouvriers nouveaux créés dans les villes, depuis 1889, dans des conditions suffisantes de confort, d'hygiène et de bon marché. les jours, que les petits locataires sont mieux logés qu'il y a une vingtaine d'années. Mais le prix du loyer par mètre cube habitable n'a guère varié; il est



Comme on construisait encore il y a cinq ans : l'entrée de l'avenue Beau-Séjour, en face du Bois de la Cambre.

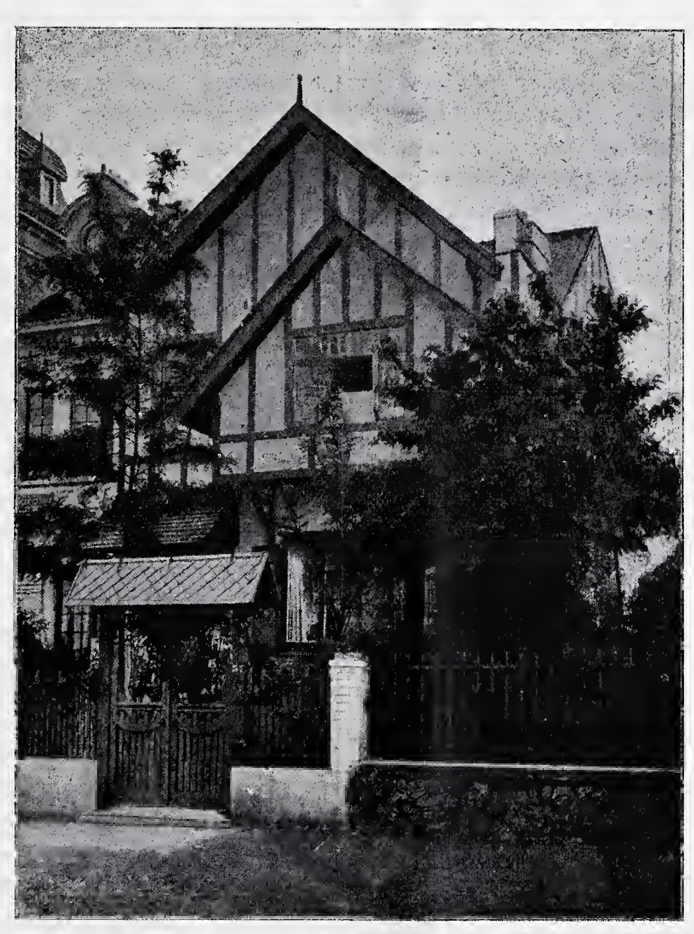
Toutefois, dans nos plus grandes villes, la proportion des nouveaux logements marche au moins de pair avec l'augmentation de la population ouvrière. On peut donc dire, et cela se constate d'ailleurs tous plutôt en augmentation qu'en diminution. Cela indique qu'il y a toujours pénurie de logement, car ce n'est que lorsque l'offre dépasse la demande que les loyers sont en baisse. Il en est ainsi actuellement,



Cinq ans plus tard et trois cents mètres plus loin que ci-dessus.
Ces deux photographies n'en disent-elles pas plus long qu'une savante dissertation ?

en Belgique, pour les maisons bourgeoises et principalement pour celles dont le loyer dépasse 2,000 fr. par an. On en offre plus à l'amateur que celui-ci n'en demande.

Un grand obstacle au développement de la construction dans nos villes est la cherté du terrain et l'inaccessibilité ou l'accès difficile des terrains situés à quelque distance de la ville. Nous n'avons pas encore, en Belgique, autour de nos grandes villes, assez de tramways rapides et à bon marché, poussant jusqu'à une certaine distance des centres de ces villes, comme à Londres, à Paris, à Berlin et dans d'autres grandes villes, même de deuxième ordre. Il est incontestable qu'il n'y a pas un pays où il existe autant de voies ferrées vicinales et extra-vicinales qu'en Belgique, mais nos voies ferrées vicinales sont presque toutes pourvues d'un matériel un peu lourd et souvent démodé; dans une contrée où l'électricité est si bien à la portée de tous, la traction à vapeur, autour des grandes villes, ne convient plus guère. On l'admet pour les transports pondéreux comme ceux du railway. Ce n'est que lorsque les tramways seront électriques, passeront de tous côtés dans les campagnes, autour de nos grandes villes, auront des départs fréquents à une seule ou deux voitures, au lieu de nos rares trains à voitures nombreuses, et seront encore à meilleur marché qu'actuellement, que l'on pourra voir nos grandes villes se développer dans le sens de l'étendue, en largeur au lieu d'en hauteur, comme elles doivent le faire jusqu'ici, et qu'on pourra nourrir l'espoir de voir les petits locataires réellement bien logés pour leur argent.



Avenue de la Floride. Une petite villa qui ne sera jamais à louer.

Il ne faut pas décourager ceux qui, dans les grandes villes, veulent développer les logements ouvriers dans le sens de la hauteur. C'est toujours autant de gagné sur l'ennemi,c'est autant de logements en plus. Mais il ne faut pas non plus se laisser prendre à la glu de certains arguments que messieurs les politiciens, élus populaires des villes, ont souvent à la bouche. Ils disent:

a) Il ne faut pas transporter l'ouvrier en dehors de son milieu, loin de ses habitudes, de ses ateliers, etc., loin des hôpitaux, des maisons de secours et (mais cela ne se dit pas) de ses cabarets favoris.

b) Il faut que les classes sociales restent fusionnées, afin que le riche voie chaque jour son frère moins fortuné et soit rappelé à ses devoirs de charité; d'autre part, il ne faut pas parquer les humbles loin des palais et des hôtels des riches, en faire des parias, etc.

c) Il ne faut pas développer les villes dans le sens de la largeur, cela coûte trop cher aux citadins en distances perdues à parcourir et l'on y perd plus qu'on y gagne.

Il y a ainsi toute une série d'arguments de cette nature, mais celui qui fait la comparaison matérielle et morale des petits locataires d'une ville, enserrée dans ses murs, et qui ne peut s'étendre en largeur, et ceux d'une ville qui se développe à son aise en largeur, celui-là constate que tous ces arguments ne tiennent pas devant la réalité des choses.

(A suivre.)

LA BANLIEUE DE BRUXELLES

On a beaucoup disputé, ces temps-ci, au sujet des tendances nouvelles, en architecture domestique. Des esthètes délicats, comme M. L. Dumont-Wilden, ont jeté, à propos du développement des grandes villes et surtout de Bruxelles, des cris d'alarme.

Pour nous rendre un compte exact, rien de tel qu'une promenade dans la banlieue.

Cette promenade, nous ne pouvons évidemment l'achever d'un coup. Nous la continuerons même plusieurs mois durant, car le nouveau Bruxelles nous offre des aspects infiniment variés et toujours instructifs.

Nous commençons aujourd'hui par le quartier de l'avenue Montjoie, qui fut négligé pendant quelques années et qui connaît, depuis deux ans, une prospérité très grande. A côté du Bois de la Cambre, il y a là de petites villas et des cottages tout à fait charmants.

On en jugera mieux, du reste, par les photographies que nous éparpillons dans les pages précédentes et l'on trouvera peut-être qu'on a tort d'être si sévère.

L'embellissement des villes.

Les amis des beaux sites et de l'aspect artistique des villes se préoccupent actuellement de l'avenir de notre métropole commerciale qui, selon les prévisions, verra au début de 1910 démolir son enceinte fortifiée. Ceux qui ont souci de cet avenir appellent l'attention de qui de droit et aussi du public (car pourquoi celui-ci devrait-il se désintéresser de la question?) sur les extraordinaires développements des cités allemandes, sur le zèle de leurs administrations à créer des parcs, des squares, des avenues, des rues plantées d'arbres, à border les maisons, du côté de la voie publique, de petits jardinets, voire de simples plates-bandes de gazon garnies de quelques fleurs. Nous avons, ici même, attiré l'attention de nos concitoyens sur le mouvement si intense qui, en Allemagne, se produit en faveur de la végétation dans les villes. Nous avons aussi fait ressortir l'extraordinaire beauté des parcs de Londres et du décor floral de sa banlieue. Le pittoresque des grands jardins de Paris et leur opulente garniture florale ne nous a pas échappé non plus.

Voici qu'il nous arrive de Rome, par l'entremise d'un charmant confrère, chevalier Nic. Severi, directeur des promenades de la capitale de l'Italie, des renseignements qui prouvent que là aussi l'opinion publique commence à s'intéresser à cette question d'embellissement qui tient de si près à l'assainissement des cités. On y comprend que lorsqu'on agrandit une ville, il vaut prévoir l'avenir en faisant certains sacrifices pour la création de parcs et de jardins, que d'en arriver un jour à se trouver devant des situations fâcheuses dont on ne peut sortir qu'à raison de dépenses énormes comme cela s'est présenté à New-York. Pour empêcher que le centre de cette populeuse cité ne devînt presque inhabitable, il a fallu, pour acquérir deux hectares de terrain à transformer en jardin, dépenser plus de deux millions.

Afin de comprendre la situation des villes principales de l'Italie au point de vue parcs, jardins et avenues, procédons comme nous l'avons fait antérieurement pour l'Allemagne; l'annuaire des villes d'Italie va nous fournir les éléments. Mais, avant de donner des chiffres, il nous faut faire une observation.

Les administrations communales n'ont probablement pas toutes, pour fournir leurs statistiques, admis les mêmes règles. Cette remarque s'applique aussi à d'autres pays. Ainsi, la surface des rues comprend-elle seulement celle des rues plantées d'arbres, comme il serait logique de le supposer, ou y a-t-on ajouté celle des autres rues également? Quant aux parcs et aux boulevards, renseigne-t-on uniquement la superficie de ceux de l'intérieur des villes, ou bien fournit-on en même temps celle des parcs et boulevards situés en dehors de l'enceinte? Il faudrait en arriver, dans les divers pays d'Europe qui s'intéressent à une question dont l'importance grandira avec les progrès de l'hygiène publique, à dresser des statistiques d'après des règles uniformes. On pourrait ainsi faire des

parallèles très instructifs entre les divers grands centres.

Cela dit, voyons les chiffres fournis.

Florence possède, en parcs et jardins, une superficie de 1,268,549 m. c.; Gênes, 150,000; Livourne, 180,000; Milan, 1,409,627; Naples, 165,636; Palerme, 451,458; Sassari, 135,348; Turin, 396,420; Udine, 90,000.

Le nombre des arbres plantés dans les rues et sur les places publiques est de 14,640 à Florence, 3,800 à Gênes, 5,386 à Livourne, 13,734 à Milan, 6,900 à Naples, 8,000 à Palerme, 2,300 à Sassari, 11,000 à Turin, 3,125 à Udine.

Si, à présent, on calcule la surface du jardin par 100 habitants, on arrive aux chiffres suivants: Florence, 587 m. c.; Gênes, 66; Livourne, 182; Milan, 261; Naples, 28; Palerme, 139; Sassari, 350; Turin, 111; Udine, 229.

D'autres renseignements intéressants sont ceux concernant les dépenses qu'entraîne l'entretien des plantations dans ces villes; nous faisons suivre le nom de chacune d'elles par la dépense globale et par celle calculée par 100 habitants: Florence, 147,967 — 68.50; Gênes, 92,000 — 37.17; Livourne, 12,934 — 13.13; Milan, 63,966 — 11.86; Naples, 110,113 — 19.06; Palerme, 74,420 — 22.95; Sassari, 3,285 — 8.50; Turin, 46,468 — 13.09; Udine, 7,100 — 17.87.

C'est Florence, parmi les villes citées, qui, eu égard à sa population, compte la plus grande superficie de terrain planté d'arbres: un hectare pour 1,703 habitants; Sassari, un hectare pour 2,875 habitants; Milan, un pour 4,618; Turin, un pour 9,000. Ce dernier chiffre nous ramène à l'observation présentée plus haut; l'annuaire fait remarquer que la surface des avenues plantées d'arbres à Turin n'est pas comprise dans les données, de sorte qu'il faut, en l'y introduisant, ramener la proportion à un hectare pour 4,600 habitants.

Nous avons réservé les données concernant la ville de Rome, afin de pouvoir entrer dans quelques détails plus précis. Ici, la surface des parcs et des jardins est de 3,320,000 m. c.; le nombre des arbres plantés dans 150 rues est de 50,000. Chaque centaine d'habitants disposerait ainsi de 1,000 m. c. de jardins. La dépense annuelle pour l'entretien des plantations est de 231,203 francs, ce qui revient à fr.43.50 par 100 habitants.

Dans le calcul de la superficie, nous avons compris celle du parc de la Flaminia qui n'est pas encore complètement achevé; il comptera plus de 20,000 arbres et sera, pour la Ville Eternelle, une source importante et abondante d'air.

Les calculs montrent que l'avantage, au point de vue spécial qui nous occupe, revient à Rome. Cela tient aux soins que l'administration communale a de tout temps prodigués aux promenades, mais aussi aux nouvelles acquisitions, résultant de la démolition de quelques-unes des plus jolies villas romaines sur l'emplacement desquelles on a construit des maisons de rapport. La Villa Borghèse, cédée à la ville par le gouvernement et appelée depuis Villa Humbert Ier, a contribué également à l'excellente situation des plantations.

Il sera sans doute intéressant de connaître la surface des parcs et jardins publics de la capitale italienne: le Pincio, 8 hectares; Place Victor Emanuel, 3; Gianicolo (ex-Villa Corsini), 10; Gianicolo (S. Pietro in Montorio), 3; Quirinale, 0.52; Termini, 1.65; Altri piccoli squares, 1; Villa Uumberto, 100; Parco Nord (Flaminio), 205; ce qui fait une superficie totale de 332 hectares.

Nous aurons ultérieurement l'occasion de revenir sur les travaux d'embellissement et d'agrandissement projetés à Rome et auxquels M. Severi prête le concours de sa science sûre et de sa longue expérience servie par d'importants voyages d'étude à travers les principaux pays d'Europe.

L'ART DANS LE "HOME„

Une nouvelle section de la Chambre de commerce.— Interview de son président, M. Henri Wauthoz.— L'art et les métiers. — Un mouvement intéressant.

Depuis quelques années, les arts industriels sont en pleine florescence. Et l'on annonçait, ces temps-ci, qu'une nouvelle section venait de se constituer au sein de la Chambre de commerce de Bruxelles, section des arts industriels, dont M. Henri Wauthoz avait été élu président, M. Henri de Fuisseaux, vice-président, MM. H. Pommier et L. Rossum, secrétaires.

Nous avons eu le plaisir d'avoir, à ce sujet, un entretien avec le président de la nouvelle section.

M. Henri Wauthoz est, quoique jeune encore, une figure bruxelloise. C'est un Bruxellois authentique, de vieille souche, profondément attaché à nos coutumes, tout entier, d'esprit et de cœur, à nos familiales traditions. Mais ce jeune « vieux Bruxellois » est en même temps un homme de son époque. D'une activité débordante, on le trouve mêlé à toutes les manifestations de notre vie industrielle et commerciale. Et tout en dirigeant une usine qu'il a installée à l'américaine en pleine ville de Bruxelles et où tout

fonctionne à l'électricité — électricité fabriquée dans l'usine même — M. Wauthoz est secrétaire, commissaire ou président d'une foule de choses.

Mais ce qui lui donne sans doute le plus de titres à la sympathie publique, c'est la rénovation de l'art de la dinanderie, qu'on lui doit.

C'est M. Wauthoz qui fut l'âme du mouvement — parti en 1903 à la suite de l'Exposition de la dinanderie — auquel on doit la résurrection de cet art dont nos pères s'enorgueillissaient.

— Il m'avait paru, nous disait-il naguère, que la dinanderie devait s'affranchir avant tout de la notion de l'école, et se garder de la servile imitation. J'étais en relations avec des ouvriers travaillant le cuivre. Je sus en amener quelques-uns à travailler, de leur propre inspiration, et en se servant uniquement du marteau ou du burin, une mince plaque de cuivre. Deux Anversois surtout parvinrent à des créations fort intéressantes: ce furent Bellens et Michiels. Ils ont aujourd'hui chacun une douzaine d'ouvriers, font des choses admirables et ne peuvent suffire aux commandes. Le mouvement s'étendit, et quelques dinandiers s'étant groupés pour participer à l'Exposition internationale de Milan, l'Union professionnelle « la Dinanderie » se constitua l'an dernier.

— Les moyens mécaniques de production sont interdits?

— Naturellement.

Et, continuant, M. Wauthoz m'expose le programme de cette intéressante Union professionnelle et de cet art nouveau: — A l'exemple des dinandiers des siècles passés, qui se préoccupèrent avant tout de produire des objets d'un usage courant, l'art du métal battu à la main doit répondre aux besoins du moment et se prêter aux nécessités et aux goûts du public. C'est ainsi que la production actuelle se présente sous de multiples faces.

A côté des jardinières, vases, lanternes, chandeliers, cruches, plats, cendriers, objets de toute nature dont les formes et l'ornementation s'inspirent des styles anciens et se rapprochent de la dinanderie classique, le champ est ouvert à toutes les conceptions modernes d'utilisation du métal battu à la main.

Tout récemment, l'Union professionnelle « la Dinanderie » confia à un de ses membres, M. Ad. Lambert, l'exécution de deux grands panneaux décoratifs en cuivre martelé destinés à orner la façade du Pavillon belge à l'Exposition d'Amsterdam. Ces panneaux, symbolisant l'Effort industriel, sont du plus heureux effet. Le but visé par l'Union professionnelle est de prouver que grâce à la contribution du métal battu, il est possible de jeter sur les éphémères bâtiments d'exposition une note d'art bien spéciale que les habituelles fresques en staff sont incapables d'y ajouter, et cela sans augmenter les frais d'établissement, les panneaux martelés ne coûtant pas sensiblement plus cher que ceux en staff, valeur de la matière première non comprise.

— Espérons que l'Exposition de Bruxelles verra de nombreuses applications du nouveau procédé.

— On peut compter sur nous, en tous cas.

— La nouvelle section des arts industriels va étendre encore cette action?

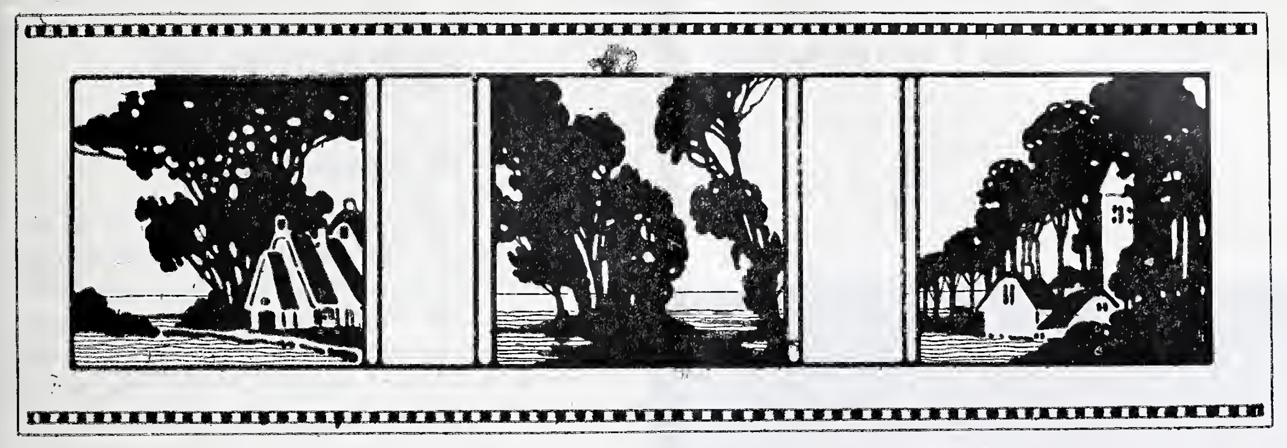
— Oh! considérablement. Il ne s'agit plus seulement de dinanderie, mais de poterie, de boissellerie, de ferronnerie, de tapisserie, de bijouterie, d'ameublement, etc. Sous des formes diverses on tente de plus en plus, et avec succès, de mettre l'art à la portée de tous. Il se manifestera une excellente réaction contre l'industrialisation à outrance et le mauvais goût ambiant. Sans doute, il s'est produit, dans cette réaction, des exagérations. Mais le public, heureusement, semble être revenu, actuellement, de la crise du style dit: « esthétique » — entendez style « vers solitaire » — dont les déplorables manifestations font hurler les gens de goût.

Les esprits étant assagis, on peut se préoccuper de faire œuvre saine et durable, à condition que ce progrès sagement compris soit entretenu tant par les amateurs que par les producteurs. C'est ainsi qu'au sein de la Chambre de commerce de Bruxelles des membres appartenant à de multiples chambres syndicales professionnelles ayant le même intérêt à voir s'affiner le goût du public se sont groupés pour former la section des arts industriels.

— Quelle va être son action immédiate?

— Elle ne s'occupera pas des intérêts professionnels particuliers — ce qui est du domaine des chambres syndicales — mais de l'art industriel en général. Elle va faire appel à des conférenciers, provoquer des réunions, et discuter des rapports, élaborer des programmes de concours.

La première de ces conférences a été donnée par M. Gilbert Combaz, professeur à l'Institut des Hautes Etudes. Elle a eu beaucoup de succès et il faut espérer que cette excellente entreprise sera hardiment poursuivie l'hiver prochain.



Ameublement et Décorations

NOS DESSINS ORIGINAUX



Le coussin avec papillons peut se faire, partie en application, velours ou soie, et partie en broderie; sur deux fonds de couleur différente dont le plus clair sera le cercle. Il peut se faire également, sur ces deux fonds, en peinture comme nous allons l'indiquer pour le brise-vue et le coussin paysage.

On prendra une étoffe de toile, contenant assez d'apprêt pour que la couleur ne soit pas absorbée trop vite et ne coule entre les fils.

Et d'abord on aura agrandi son dessin comme il a été expliqué dans la numéro précédent. Alors, au moyen du papier bleu à décalquer, que l'on place entre le dessin et la toile, (ceci se vend chez tous les libraires et magasins de broderies), on trace son dessin bien mis en place en le fixant avec des punaises. Quand le dessin est tracé, on peut peindre comme on peint une aquarelle, mais à tons plats.



Si on peint à la couleur à l'eau, il faut ajouter de la dextrine pour que la couleur ne coule pas.

Si c'est à l'huile (pour que ce soit plus durable et lavable) on prendra du vernis blanc et de la térébenthine dans laquelle on fera dissoudre de la cire (on vend également chez les marchands de couleurs ces solutions préparées). Il faut que le mélange soit fait de façon à ce que la térébenthine serve simplement à liquéfier, mais pas trop pour que la couleur ne coule. Ceci diffère suivant la quantité d'apprêt de l'étoffe.

Pour la coloration, on se rapportera à la couleur des meubles, rideaux, de l'intérieur. Les grandes surfaces noires, d'un seul ton foncé, soit brun, rouge, vert, bleu, que l'on égaie avec la coloration du ciel et du terrain. Si l'on préfère que tout soit clair, il est nécessaire de redessiner le motif avec un contour plus foncé, car la couleur perd beaucoup par transparence de la lumière.

Les grandes lignes de petits carrés peuvent se faire en broderie, ou en « à-jour ».

DEUX INTÉRIEURS

Voici deux intérieurs d'abonnées du « Home ». L'un est un salon d'artiste. L'autre est le « chez soi » d'une charmante femme de... (Soyons discret.)



Intérieur d'artiste.

Préférez-vous celui-ci, ou celui-là ? Vous voudriez peut-être nous renvoyer la question, et peut-être vous étonnerez-vous de l'absence d'appréciation de notre part.

Voyez-vous, chère abonnée, c'est surtout quand on est embarrassé qu'on se souvient avec plaisir des dictons soigneusement consacrés par l'usage.

Nous nous bornerons donc à dire: des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.

D'autant plus qu'on ne peut vraiment louer ou critiquer une chambre vide. Ces photographies n'ont, en effet, à nos yeux, qu'un défaut: c'est de ne pas nous montrer la femme chez elle, et nos bienveillantes lectrices auraient bien dû y remédier.

Merci tout de même, et de tout cœur, du gracieux envoi.

N. B. — Une particularité de la photographie montrant le salon « esthétique nouveau style », c'est qu'elle a été prise dans une glace, placée dans le corridor et reflétant la pièce.

L'ART AT HOME

Les métaux repoussés.

Les connaissances acquises par la pratique du cuir trouveront ici leur application. Bien que les résultats soient tout différents, la marche à suivre est presque la même. Le travail est un peu plus fatiguant; il nécessite une certaine dépense de force musculaire, mais ne demande aucune souplesse d'exécution, aucune connaissance spéciale de dessin ou de peinture. D'autre part, il permet plus qu'aucun autre métier d'art de réaliser le bibelot utile et joli.

On vend l'étain et le cuivre en feuilles laminées très minces, variant de 1/2 à 2 ou 3 millimètres d'épaisseur. On choisira une épaisseur moyenne. Si la feuille était trop épaisse, le travail serait fatigant; si elle était trop mince, on risquerait de la transpercer.

On prend exactement le patron d'un objet en bois, de forme simple, que l'on désire recouvrir. Une simple caisse de forme rectangulaire deviendra une charmante jardinière; d'une vieille boîte à cigares, on fera un joli coffret à bijoux ou à mouchoirs. Le patron soigneusement relevé en papier, il faudra en tracer les contours sur la feuille de cuivre ou d'étain en laissant tout autour une marge d'un bon centimètre destinée au montage. Avec de bons ciseaux, on découpera soigneusement les différents morceaux qui recouvriront les faces de l'objet.

Pour reporter le dessin, on se servira de papier bleu

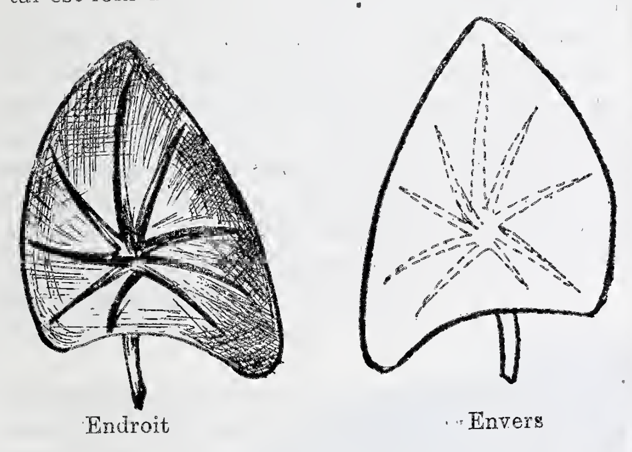


Salon d'une de nos abonnées.

gras. Une feuille placée de chaque côté du métal — avers et revers — nous permettra de lire notre dessin des deux côtés. Il faut appuyer fortement avec la pointe à tracer sur tous les contours du dessin, en évitant toutefois de défoncer en aucune façon le mé-

tal. Pour cela, il sera bon de faire quelques essais sur de petits morceaux d'échantillon.

Cette opération du report du dessin se fait sur un marbre. Le dessin, inscrit par un trait bleu sur le métal, il faudra — comme dans le cuir — l'inscrire plus fortement, en le cernant d'une pression égale, à l'aide du cerneur courbe, en suivant les lignes bleues; pour que le trait pénètre suffisamment, nous poserons l'ouvrage sur quelques doubles de papier buvard ou sur du drap; suivant l'épaisseur de la feuille de métal et sa résistance, on choisira l'un ou l'autre. Naturellement, le drap laissant plus de jeu, le trait s'incruste plus profondément, et surtout avec le cuivre il faut craindre de le transpercer. L'étain est plus malléable, mais il faut toujours procéder doucement et avec une grande prudence. Naturellement, le métal est loin d'avoir l'élasticité du cuir.



Endroit Envers

Ceci fait, la feuille de métal sera retournée de l'autre côté et, par de lentes pressions, en frottant légèrement avec la partie courbe du cerneur, on gonflera toutes les parties qui devront être en relief, et c'est ici que le travail se différencie de celui du cuir, — on indiquera par un trait aussi net que possible les nervures et les accents. Les nervures seront indiquées par deux traits, qui à l'endroit formeront un relief.

Les lignes pointillées indiquent le tracé que l'on doit imprimer à l'envers, en poussant énergiquement le cerneur devant soi.

Il sera prudent d'essayer sur de petits morceaux de déchet le degré d'intensité de pression que l'on peut exercer sur le métal choisi sans le percer.

L'ouvrage à nouveau sera retourné sur le marbre et, toujours en poussant légèrement avec le même instrument, on aplatira soigneusement tout le fond, qui doit être parfaitement plan, tandis que le motif se détache en gros reliefs.

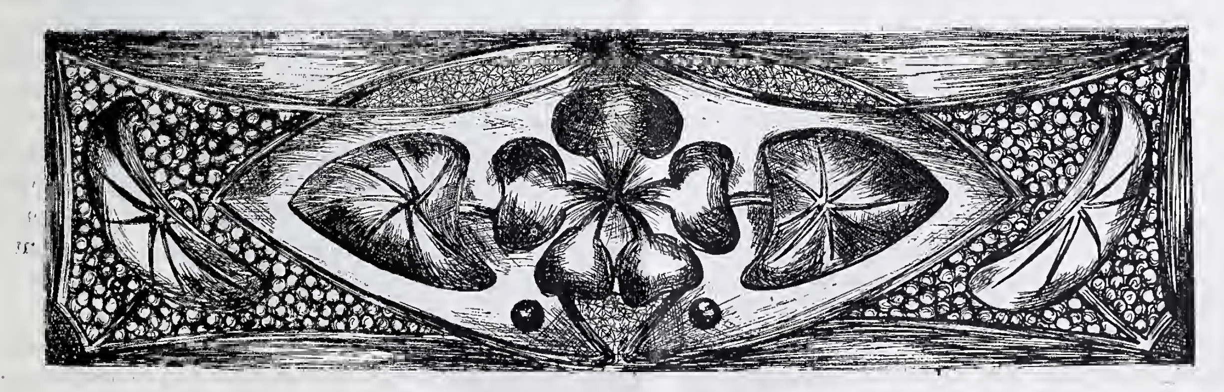
On recernera d'un trait, que l'on s'efforcera de faire très ferme, tous les contours du dessin.

Les reliefs devront être soutenus par un bourrage de cire à parquet de la qualité la plus ordinaire, fondue et coulée bien régulièrement, à l'aide d'une petite cuiller, dans les parties en creux, et maintenue en place à l'aide d'une mousseline collée à la colle forte. La cire durcira en se refroidissant, c'est tout ce qu'il faudra pour donner la consistance nécessaire aux repoussés.

A nouveau, pour la dernière fois, le métal sera placé sur le marbre et à l'aide de matoirs variés, mais toujours de préférence très simples, on ornera les fonds. Un marteau, relativement assez lourd, sera nécessaire pour les inscruster régulièrement et parfaitement dans le métal.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui est enrichi de cabochons; il suffit, pour les inscruster, de faire un trou avec un emporte-pièce ou un canif, un peu plus petit que le diamètre du cabochon; on colle celui-ci avec une goutte de colle-forte sur le bois de la caisse, à la place qu'il devra occuper. Ce qui reste de cuivre en plus du diamètre de la pierre sert de sertissure à celle-ci; on appuie légèrement avec l'instrument tout autour.

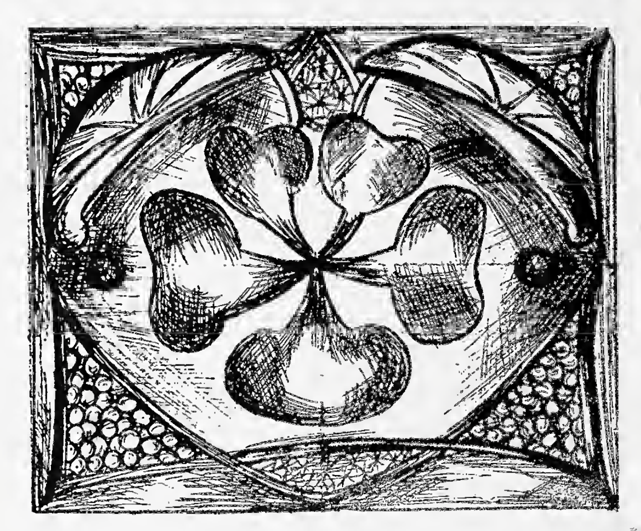
Pour monter la jardinière dont nous donnons le dessin aujourd'hui (il est plus commode de patiner les métaux une fois montés; nous indiquerons plus



Face principale d'une jardinière cuivre repoussé (1/8e de la grandeur d'exécution).

tard les procédés de patine), on commencera par enduire de colle-forte les deux surfaces principales de la carcasse; on y applique le cuivre en le faisant adhérer parfaitement et en lissant le fond à l'aide d'un planoir ou d'un cerneur; on replie les bords en appuyant fortement. Pour les deux petits côtés, il faudra les couper bien exactement aux angles et les coller. Comme on ne peut pas les replier sur les deux faces principales, on les fera tenir à l'aide de petits clous invisibles; mais naturellement en haut et en bas on devra laisser la marge, qui sera repliée comme pour les faces précédentes.

Pour le dessous, on peut y appliquer une mince feuille de cuivre uni, collée et fixée par de petits clous.



Petit coffret (1/3 de la grandeur d'exécution).

L'intérieur peut être laissé tel quel ou recouvert avec un papier imitant le cuir, qu'on trouve partout pour quelques centimes.

Il faut toujours soigneusement prendre les patrons et lorsqu'on les a essayés et corrigés avec patience il suffit de les couper en papier cuir pour les coller à l'intérieur.

On peut faire faire par un plombier un bac en zinc de la dimension voulue; et notre vulgaire caisse aura été transformée grâce à un peu d'habileté et de goût en une élégante jardinière.

C'est ainsi qu'avec beaucoup de patience et un peu de persévérance, on peut réaliser un objet d'une réelle valeur artistique et d'un effet décoratif charmant, qui viendra mettre dans l'ameublement du « home » sa jolie note claire de cuivre ou d'étain et qui aura la sincérité d'une pensée d'art réalisée à la main, en vrai métal, à la place des horribles imitations en faux cuivre et en faux bronze dont sont trop souvent encombrés nos salons bourgeois. *Béatrice Lorand.*

L'Architecte obligatoire

Un de nos confrères de la presse quotidienne, la « Gazette », a été vivement pris à partie par des architectes pour avoir, sous ce titre, combattu les prétentions de la corporation. Celle-ci voudrait, en effet, et elle en a émis le vœu naguère, dans un congrès, que le diplôme d'architecte soit exigé, et que n'importe quel employé d'administration ne puisse plus se parer de ce titre d'architecte sans avoir aucune connaissance.

Un de nos lecteurs nous envoie, à ce sujet, la lettre suivante, qui nous paraît pleine de bon sens:

Je n'oserais prendre parti et dire qui a tort et qui a raison. Mettons qu'il y ait des torts et des raisons de chaque côté, si vous voulez...

Pourtant, je tiens à signaler un petit fait d'expérience personnelle. J'ai acheté, naguère, un terrain sur lequel je vais faire bâtir une modeste maison. Je vous assure que j'ai préparé cette affaire de longue main. Ce que j'en ai vu, de maisons, rien que pour me faire mon petit plan à moi, pourtant bien simple! Fort de cette « expérience » péniblement acquise, je comptais donner à un entrepreneur la construction, sans passer par l'intermédiaire d'un architecte, ainsi que cela se fait souvent, comme vous l'avez dit d'ailleurs.

Or, l'autre jour, je rencontre un ami, qui est précisément architecte. Je lui parle de mon projet, en camarade, je le plaisante un peu. Pas difficile de se passer de vous, hein?...

Il se fait donner quelques indications dont je ne saisis pas d'abord le sens. Et puis il me dit: « Mon vieux, tu vas faire une grosse boulette en faisant là des cuisines en sous-sol. » Il m'explique. Et il avait raison. Mon terrain, en contre-bas, ne valait rien pour un projet de cette espèce. Les cuisines auraient été humides, inhabitables. Je me rendis d'autant mieux compte de la justesse de l'observation que j'avais remarqué de l'humidité, sans y prendre autrement garde d'abord, dans une maison qui sera voisine de la mienne et que j'avais visitée la veille.

Il y avait aussi, dans mon projet, quelque chose qui me chiffonnait. C'était l'escalier banal, ennuyeux, et que je ne parvenais pas à loger d'autre façon. Je m'étais résolu d'abord à placer dehors, profitant de mon jardinet, l'escalier conduisant au rez-de-chaussée.

— Prends garde, me dit mon ami. Si tu ne fais pas ça en belle pierre, et de façon un peu cossue, ta maison aura l'air terriblement « boîte ». Et puis, gare la neige, la pluie...

Il avait encore raison, je m'en rendis bien compte. Il eut raison encore pour l'escalier conduisant aux étages, qu'il trouva moyen de placer de façon à donner de larges dégagements aux pièces, et à me doter d'un hall central, dont je rêvais sans trouver comment le réaliser.

Il eut raison pour tout. Et de mon pauvre plan, si péniblement élaboré, que je croyais si bien conçu, il ne resta rien. Il en surgissait un autre, qui ne pouvait me coûter plus cher, au contraire, et qui me plaisait tellement mieux!...

Je fus effrayé en m'apercevant que même pour le plan général de ma bâtisse je m'étais fourré le doigt dans l'œil si complètement. Et pourtant cela j'avais pu l'étudier sans être un spécialiste. Que serait-ce pour le choix des matériaux, pour les démêlés avec les entrepreneurs, pour toutes les matières plus spéciales encore?

J'avais affaire à un honnête homme, je le savais, pas à un de ces architectes qui font beaucoup « d'esbrouffe » mais à un artiste consciencieux. Et, retourné dans ma conviction, persuadé que, même pour un home modeste, mais qui veut être confortable et pas banal, un architecte est nécessaire, je demandai timidement à mon ami:

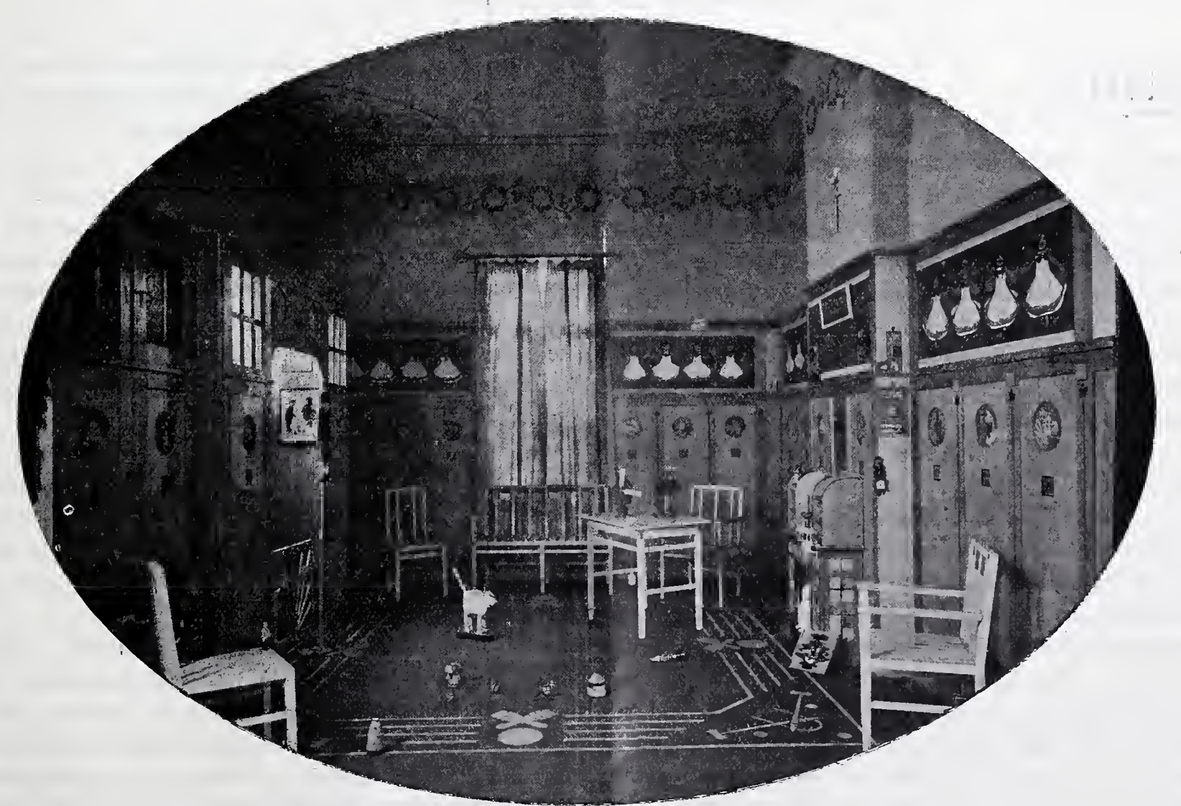
— Eh bien, puisque tu viens de trouver tout ce qu'il me faut en quelques instants, alors que je cherchais depuis si longtemps, voudrais-tu te charger?...

Décidément, quant à moi, j'ai un architecte. Et ce que je suis plus tranquille, tout de même! Ça me coûtera des honoraires? Soit. Mais comme je ne suis pas spéculateur, et que je ne bâtirai sans doute qu'une fois dans ma vie, je veux que ce soit propre...

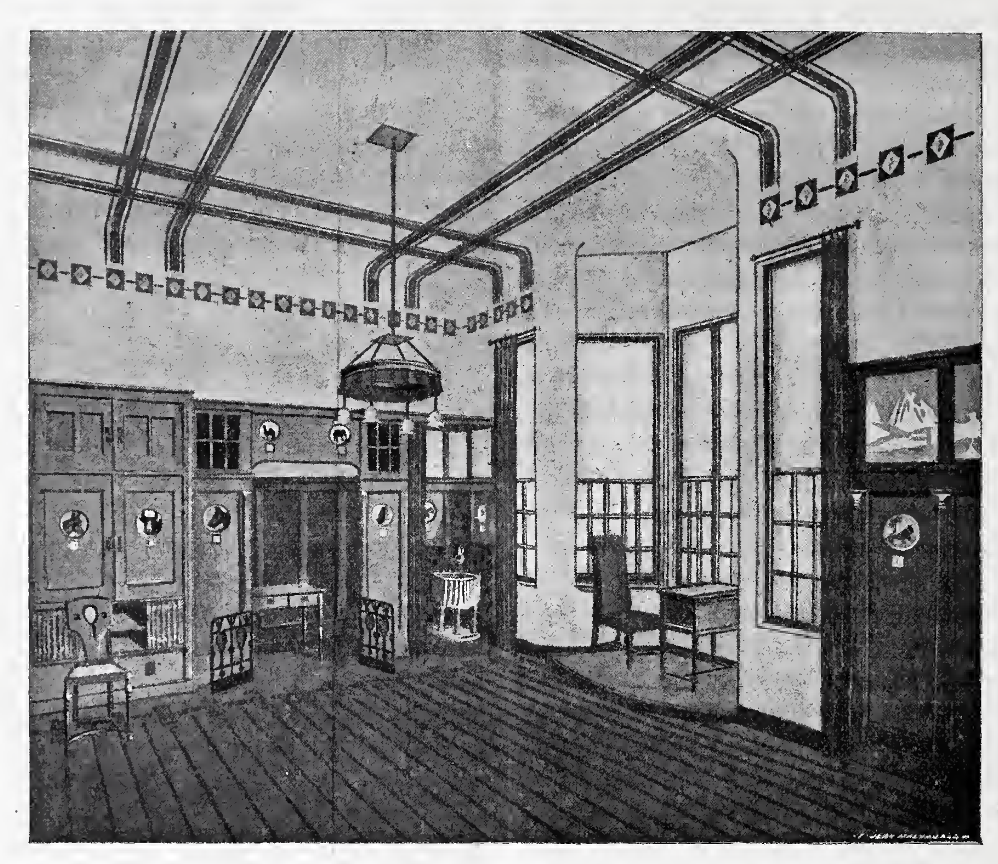
CHAMBRES D'ENFANTS

Voici deux photographies de chambres d'enfants. On remarquera dans l'une d'elles une espèce d'armoire, dans laquelle les enfants peuvent jouer. On en fait beaucoup en Angleterre et les enfants en sont généralement enchantés.

Le cliché ovale représente une chambre d'enfants qui a été exécutée à Liége et qui a été primée, au concours de chambre d'enfants, organisé par le Congrès de l'Education familiale.



Chambre d'enfants, par M. l'ingénieur-architecte H. Vaes.



Chambre d'enfants. — De M. H. Vaes.

ECHOS

Une Ligue des amis des arbres, c'est très bien. Mais ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de constituer aussi une « Ligue des amis de l'air et de la lumière », pour faire la guerre aux accumulations massives de bâtisses qui se multiplient partout?

Une quantité de vieilles maisons qu'on démolit par blocs en ce moment à Bruxelles avaient des cours, des jardins. On découvre au milieu des abatis de murailles des bouquets d'arbres, des espaces verdoyants. Il y avait là des oasis d'air et de lumière qui égayaient les vieux quartiers.

Nous savons que tout cela va disparaître — pour le plus grand bien de l'hygiène! Le terrain est trop cher! On y mettra des maisons plus hautes, plus serrées. On y entassera plus d'habitants. Les cours ne seront plus que d'étroites cheminées, des puits avec six ou sept rangées de fenêtres superposées.

Il y avait bien, autrefois, nous ne savons quel règlement qui voulait qu'un cinquième, au moins, de la surface des terrains à bâtir fût laissé à découvert. Mais on l'a oublié sans doute : car il ne paraît plus guère appliqué.

Passe encore au cœur de l'agglomération. Mais c'est dans les faubourgs, dans les quartiers neufs qu'il faut voir les abus de la brique envahissante!

Il semble qu'il y ait des gens qui éprouvent une véritable horreur de l'air respirable et du jour.

On ne sait quels caprices les poussent à édifier des bâtisses énormes, profondes et ténébreuses, à annexes interminables, qui ensevelissent dans leurs ombres tous les jardins des environs, interceptent la vue des fonds de verdure qui faisaient la joie des voisins, attristent et assombrissent à plaisir dix habitations des alentours. Cela devient intolérable!

Cela fait surtout l'étonnement des étrangers, qui, dans des quartiers de villas, voient la fantaisie privée prendre de pareilles libertés, et qui vous expliquent que chez eux, cela ne serait pas permis, ou serait passible de sérieux dommages et intérêts.

Une histoire vécue de maison de jardinier. — Il y a dix ans, un propriétaire de Boitsfort demanda à construire dans son jardin une maison de jardinier. On lui refusa l'autorisation parce qu'il allait être compris dans la zone d'expropriation. Il revint à la charge dans la suite. On lui refusa l'autorisation parce qu'il était compris dans la zone d'expropriation. Mais on ne l'expro-

priait pas et il était obligé de loger son jardinier dans sa maison, ce qui l'ennuyait. Cette semaine, le propriétaire a appris que l'opposition était levée et que la Députation permanente autorisait la construction de la maison de jardinier. Voilà un homme qui n'en a pas moins été privé pendant dix ans du droit de jouir de son bien comme il l'entendait.

L'étendue « bâtie » des grandes villes. — Cette étendue, c'est-à-dire la surface globale du terrain occupé par des bâtiments de toute sorte, varie considérablement sans que l'on puisse attribuer cette différence au chiffre plus ou moins considérable de la population. C'est ainsi que la ville d'Anvers avec ses 300,000 habitants a une superfie « bâtie » de 545 hectares environ, alors que la ville de Bruges avec 54,000 habitants seulement a une surface « bâtie » de 205 hectares.

La ville de Gand quoiqu'elle ne dépasse pas, le chiffre de 165,000 habitants a une superficie « bâtie » qui ne diffère que d'une dizaine d'hectares avec celle d'Anvers. D'où il résulte que sur chaque hectare bâti à Anvers résident en moyenne 510 habitants, alors qu'à Gand vous n'en trouverez sur une même étendue que 284. La seule explication plausible à cette anomalie plus apparente que réelle c'est que les maisons d'Anvers sont en règle générale beaucoup moins spacieuses et surtout plus peuplées qu'à Gand.

Autre fait digne de remarque: A Bruxelles on ne compte que 450 habitants par hectare bâti, soit une cinquantaine de moins qu'à Anvers, alors qu'il semblerait à première vue, que la capitale avec ses nombreuses maisons de rapport à quatre et cinq étages, devrait avoir une population plus dense que celle d'Anvers.

Il est vrai aussi qu'à Bruxelles un nombre respectable d'hectares « bâtis » sont accaparés par les monuments et édifices publics, où, malgré leur contenance respectable, ne logent que de rares occupants. Les quatre hectares couverts par le palais de justice de Bruxelles, notamment, ne servent de logement qu'à un ou deux ménages de concierges, ce qui reste singulièrement en dessous de la moyenne de 450 habitants recensés à Bruxelles par hectare.

L'habitation ouvrière aux Etats-Unis. — « Comment comparer avec nos taudis européens les logements américains pourvus de gaz, d'eau froide et d'eau chaude et d'une baignoire, la baignoire inévitable qu'on retrouve même chez les plus pauvres? Même l'ouvrier des campagnes habite toujours seul une maison entourée d'un jardinet, car l'Amérique aime tant ses aises qu'elle s'étale partout où elle peut, jusque dans ses cimetières, qui ressemblent à de grands parcs anglais, semés de pierres commémoratives. Les villes espacent leurs maisons et les entourent de vastes pelouses; elles ne poussent en hauteur que par accident, comme New-York, ville plantée sur un rocher, à l'embouchure d'un fleuve, et qui ne peut s'agrandir qu'en montant vers le ciel. »

La hausse des loyers en France. — Des économistes combattent les prétentions des syndicats ouvriers en faisant remarquer la hausse rapide des salaires pendant les cinquante dernières années, et affectent de demander où veulent en venir les ouvriers, à qui l'on a déjà tant accordé. Il serait pourtant facile aux organisations ouvrières de démontrer que la situation des prolétaires ne s'est pas sensiblement améliorée, malgré la hausse des salaires. En effet, bien des choses ont augmenté plus rapidement que les salaires: ce sont les bénéfices des actionnaires des grandes compagnies, le prix des denrées alimentaires et celui des loyers.

L'augmentation du coût de la vie rend illusoire l'amélioration causée par l'augmentation des salaires: qu'importe à l'ouvrier que son salaire ait doublé en cinquante ans, si le prix des vivres a triplé dans le même laps de temps?

Une intéressante statistique a été publiée par le ministère du travail de France. D'après ce document officiel, un même logement valut successivement à Paris:

En 1810	80 francs.
En 1830	100 —
En 1850	120 —
En 1870	220 —
En 1900	320 —
En 1903	350 —

Ainsi, un même logement valait, en 1903, plus de quatre fois ce qu'il valait en 1810, et presque trois fois ce qu'il valait en 1850! En trois ans (1900-1903), un logement est passé de 320 à 350 francs, soit une augmentation de 9,27 p. c. Et cette augmentation a continué de 1903 à 1908, et elle va s'accentuer encore si l'impôt sur le revenu est appliqué, car il est bien entendu que les propriétaires feront supporter aux petites bourses seules le poids de cet impôt démocratique.

Fleurs et jardin

Plantes bulbeuses pour la garniture hivernale de nos appartements. — Voulez-vous, Mesdames, avoir un « Home » bien fleuri et gai pendant les sombres journées d'hiver ? Prenez alors vos mesures dès maintenant et procurez-vous chez un marchand grainetier de confiance, les plantes bulbeuses que vous préférez. Aimez-vous les fleurs parfumées, choisissez les jacinthes, aux couleurs très variées, simple ou double, ou encore les narcisses à bouquets, de préférence la variété à grande fleur, blanc pur. Les jacinthes romaines et le narcisse des poètes sont également deux bonnes plantes très florifères et suavement adorantes. Préférez-vous les corolles brillantes, vous n'aurez que l'embarras du choix en demandant des tulipes, depuis les tulipes simples et doubles hâtives, qui fleurissent les premières, jusqu'aux curieuses tulipes Perroquet et Darwin, qui épanouissent plus tard leurs belles et grandes fleurs.

Les narcisses devraient être répandues partout ; tout milite en leur faveur : facilité de culture, jolies fleurs et de longue durée. Voici un choix parmi les variétés les plus belles et les moins chères : Emperor, Empress, Golden Spur, Sir Watkin, Geedsi, Barry conspicuus, Orange Phœnix (double).

Les safrans, les scilles, la gloire des neiges (Chionodoxa Luciliae), la perce-neige et la nivéole sont autant de jolies petites plantes de culture très facile et qu'on utilise avantageusement pour la garniture de vases à trous, de coupes spéciales, etc.

Préparation des plantes bulbeuses pour une floraison hivernale. — Les plantes bulbeuses se cultivent soit en pots dans une terre légère ou dans de la mousse, soit sur carafe. Nous n'envisageons aujourd'hui que la culture en pots.

L'empotage des bulbes peut se faire du 1er septembre au 15 novembre, mais la première quinzaine d'octobre est la meilleure époque ; il est toutefois évident que plus tôt on empotera les bulbes et plus hâtive sera la floraison. Cette opération pour la plupart des espèces peut se faire dans une bonne terre de jardin, légère et nourrissante ; il y a toujours avantage à y ajouter 1/3 de terreau de couche et même du sable si elle est trop lourde. Il est nécessaire de mettre au fond du pot une couche de pierrailles ou de débris de pots.

Choisissez des pots à fleurs ordinaires, ceux de 10-12 centimètres conviennent pour une jacinthe, 4 à 5 tulipes ou une dizaine de scilles, de safrans, etc., le nombre de bulbes doit varier suivant leur volume. Les oignons sont enterrés de façon à ce qu'ils soient recouverts de 1 à 3 centimètres de terre ; quelques espèces comme les jacinthes, les safrans ne doivent être enterrés que de la moitié environ de leur hauteur.

Chaque pot peut renfermer soit une seule espèce de plantes, soit plusieurs espèces de taille et de couleur différentes, mais fleurissant simultanément ; on obtient ainsi des petites espèces très décoratives. Ainsi par exemple on peut associer les jacinthes et les tulipes hâtives avec des safrans ou des scilles de Sibérie.

L'empotage terminé on enjauge les pots au jardin dans une tranchée suffisamment profonde pour que nous puissions les recouvrir de 10 centimètres de terre légère ,de cendrées, de tan usé, etc. Plus tard si les gelées surviennent on recouvre la terre de feuilles sèches et on ne les rentrera dans l'appartement ou la serre que lorsque les bulbes ont suffisamment développé de racines. Ceci est un détail de culture que l'amateur néglige souvent et qui est cause de ses insuccès. Il faut absolument que les racines se développent d'abord puis la tige florale ensuite. Ceci est surtout vrai pour la jacinthe de Hollande et si l'on veut obtenir de belles fleurs s'élevant bien au-dessus des feuilles, il est absolument nécessaire de ne rentrer que celles dont on aperçoit la hampe florale aussi développée que les feuilles qui l'entourent.

A défaut de jardin pour y enterrer les pots, on peut rentrer ceux-ci dans une cave froide.

Nous vous dirons, Mesdames, le mois prochain les soins ultérieurs.

Charles Chevalier.

LA PAGE DE MADAME

Conseils pratiques

Papiers de tenture et tentures en étoffes. — Lorsqu'il s'agit de choisir un papier de tenture, il faut éviter de le prendre par trop vif et par trop éclatant de couleur. Les fleurs, les bouquets doivent être dans une gamme douce et harmonieuse ; les ramages discrets et peu apparents.

Les grands dessins écrasent le mobilier, même le plus riche et le plus luxueux ; ils ont encore l'inconvénient de faire paraître l'appartement plus petit.

Lorsqu'une pièce est basse de plafond, un papier à rayures verticales lui donne, en apparence, plus d'élévation.

Un papier sombre absorbe les rayons du soleil et maintient la pièce plus chaude qu'un papier clair qui les repousse ; ce dernier la conserve par conséquent plus fraîche en été.

La décoration du papier peint emprunte à chaque style son ornementation et se plie à ses exigences ; elle lutte, dans ses imitations, avec les tentures en cuir de Cordoue dont elle reproduit les reliefs ; avec les tapisseries dont elle s'assimile les différents points ; avec les perses, les indiennes à ramages et à sujets Wateau ; ainsi qu'avec les bois et les marbres ; voire même les sculptures dont elle revêt les reliefs ; car rien n'est à son épreuve, même la reproduction des panneaux décoratifs de nos plus grands maîtres.

Malgré toutes ces perfections apportées dans l'art de la fabrication des papiers peints, il faut toujours se rappeler que, lorsque l'on choisit un papier pour décorer un appartement, ce papier ne doit jamais par lui-même devenir un motif spécial de décoration ; mais bien rester un complément neutre et sans valeur ; en un mot un fond ou repoussoir sur lequel viendront se détacher, se noyer et se fondre, dans une gamme assortie de couleurs, aussi bien les meubles et les draperies que tous les accessoires composant l'ameublement.

Les papiers veloutés ont leur place marqué dans les salons. Pour les chambres à coucher, on prend de préférence ceux à petits ramages ou petites fleurs ton sur ton. Le cabinet de travail, les salles à manger, reçoivent indifféremment des papiers vert uni, rouge uni, gris uni drapé, ou rehaussés de ramages, dans les mêmes nuances, en plus clair ou en plus foncé. Les fonds bois ou chamois y font également un très bon effet.

L'hygiène est un point très important et toujours négligé dans le choix des papiers de tenture, aussi à combien de malaises sommes-nous sujets faute de ne pas nous être rangés sous sa loi protectrice ?

Pour donner un aperçu de ce que nous avançons, il nous suffira de dire que dans les papiers peints, le plus beau et le plus pur de tous les jaunes, celui qui est aussi le plus dangereux, est sans contredit le jaune de chrome, jaune qui n'est autre qu'un sous-chromate de plomb. Le jaune minéral est aussi une substance extraite du plomb.

Le rouge est encore un produit provenant du sous-chromate de plomb, et l'on sait quels ravages causent sur nos organes les sels de plomb.

Le bleu de Prusse s'obtient par un mélange de potasse, de charbon, d'alun et de sulfate de fer.

Le vert de Scheele est une combinaison de deutoxyde d'arsenic et de deutoxyde de cuivre.

Comme on le voit, il entre dans la composition des principales couleurs employées pour la décoration des papiers peints certains poisons contre lesquels il est bon de prendre ses précautions ; car le papier ne reste pas tel qu'on le colle. Il subit, sous l'influence de la température, certaines modifications, certaines décompositions qui, en désagrégeant les molécules de la couleur, rendent l'absorption de cette poudre impalpable dangereuse pour la santé.

Gardez-vous de placer dans une chambre à coucher, près de votre lit surtout, un papier drapé jaune ou imitant un capitonné de même couleur.

Les papiers drapés rouge et vert sont dans le même cas ; la colle, se moisissant à l'humidité, se dessèche par la chaleur ou le soleil ; et le moindre mouvement, le moindre souffle met en suspension dans l'air que l'on respire pendant son sommeil ces germes malfaisants, causes de tant de malaises au réveil.

Il est aussi de la plus élémentaire prudence de renouveler les papiers de tenture d'une chambre où un malade a succombé après une affection chronique ; car les miasmes délétères, en suspens sur les papiers et les tentures, s'en dégageant soit par l'air soit par les changements de température, sont toujours nuisibles à respirer.

Nettoyage des becs de lampes. — Pour nettoyer les becs de lampes à pétrole, les dévisser, puis les mettre dans un récipient en fer blanc qui puisse être sacrifié, une boîte de conserves vide, par exemple, qu'on remplit à peu près d'eau en ajoutant un bon morceau de carbonate de soude ; on met au feu, on laisse bouillir quelques minutes, et il ne reste plus ensuite qu'à sécher.

Nettoyage des bijoux. — L'ammoniaque, que l'on appelle aussi alcali volatil, est une substance dégraissante précieuse, dont on se sert constamment pour enlever les taches de graisse sur les étoffes. Mais on peut l'employer à bien d'autres usages, et notamment à nettoyer les bijoux. Pour cela, on étend à leur surface, avec une petite brosse douce, par exemple une

brosse à dents, une solution faite d'une cuillerée à café d'ammoniaque dans la valeur d'une tasse d'eau chaude. On frotte ensuite avec un linge doux, et le brillant est rendu au métal.

Petits conseils

Réflecteurs et lampes de table. — L'éclairage produit sur une table de travail par une lampe avec son abat-jour, concentre toute la lumière sur le papier en laissant le reste de la pièce dans l'ombre. Ce dispositif est très mauvais pour les yeux, car il les fatigue beaucoup. Le procédé employé par le docteur Standish est très simple et d'une grande efficacité. Il consiste à placer au dessus de la table de travail, en arrière du lecteur ou de l'écrivain, une deuxième lumière vive (de préférence un bec de gaz), disposée de telle façon que la lumière soit projetée sur le mur, en face de la table. Ce dispositif évite complètement la fatigue des yeux.

Manière de boire le lait. — Bien des gens disent « qu'ils ne digèrent pas le lait ». En réalité, c'est qu'ils le boivent mal.

Le lait est toujours alcalin, contient non seulement du sucre, du beurre et de l'albumine, mais encore une matière albuminoïde spéciale qu'on appelle la « caséine », et qui se coagule quand on acidifie le lait, et quand elle se trouve en présence de certains ferments spéciaux, par exemple la « présure » qu'on tire de l'estomac des veaux.

C'est la coagulation de la caséine qui détermine la caille du lait. Or, quand le lait arrive dans l'estomac, il se coagule parce que l'estomac est acide et contient les ferments nécessaires à ce travail ; le lait alors se transforme en caillots, qui doivent se dissoudre ensuite par l'action des sucs digestifs.

On comprend dès lors facilement que, si l'on boit du lait par larges rasades, on détermine dans l'estomac la formation d'un gros caillot, d'un gros bloc de fromage qui deviendra ensuite très long à dissoudre, occasionnera des pesanteurs d'estomac et sera d'une digestion très pénible.

Si, au contraire, on a la précaution de boire le lait par petites gorgées, on détermine la formation d'une série de petits caillots qui se digèrent beaucoup plus rapidement que l'énorme caillot dont nous parlions tout à l'heure. Il suffit donc de savoir boire le lait pour le bien digérer. En pratique, on doit mettre au moins cinq minutes pour boire un verre de lait de grandeur ordinaire.

Le lait coupé d'eau ordinaire ou de Vichy se digère encore avec plus de facilité, parce que le mélange de l'eau donne des caillots moins compacts, et qui se désagrègent aisément. C'est d'ailleurs pourquoi on ordonne des coupages aux personnes faibles de l'estomac, ou à celles qui ne digèrent le lait que péniblement. Même mélangé avec une eau minérale ou gazeuse, se rappeler que « le lait ne doit jamais être bu à grands traits ».

Recettes de Cuisine

Comment dépouiller un lapin. — 1° Mettre le lapin sur le dos, inciser la peau de chaque cuisse à la naissance de l'abdomen ;

2° Dégager les deux cuisses ;

3° et 4° Le lapin maintenu de la main droite par les pattes de derrière, est dépouillé de sa peau, que l'on retire de la main gauche ;

5° Placer le lapin sur le dos, inciser la peau du bas-ventre ;

6° Prolonger l'incision sur toute la longueur du ventre ;

7° Sectionner le bassin ;

8° Faire glisser le paquet intestinal dans un bassin.

Comment le découper :

1° Coucher le lapin sur le côté gauche, détacher la patte droite de devant ;

2° Retourner le lapin, détacher la patte de gauche de devant ;

3° Retourner le lapin, enlever la patte droite de derrière ;

4° Retourner le lapin, enlever la patte gauche de derrière ;

5° Détacher la partie antérieure du thorax, qui doit être rejetée ;

6° Séparer le corps en deux ;

7° Couper en deux l'avant-train ;

8° Sectionner en trois parties égales le râble.

Conservation des Pommes. — La pomme est un fruit excellent, et auquel on attribue des qualités précieuses et une action remarquable sur la santé : nous signalerons donc une méthode qu'on prétend souveraine pour conserver des pommes. Bien entendu, on prend des fruits bien sains et à maturité tardive ; puis, au fond d'une caisse ou d'un tonneau, on met une couche de cendre, de sable ou de plâtre sec, et par-dessus une première couche de pommes entourées de papier mou. On submerge complètement sous un second lit de sable, de cendre ou de plâtre, et on recommence jusqu'à remplir la caisse ou le tonneau, en terminant naturellement par un lit de sable.

Conserve d'oseille, d'épinard, de persil, de cerfeuil, de poireau, de céléri ,de laitue, d'endive. — On sait que ces différents légumes constituent les principaux éléments herbacés de la soupe verte.

On reproche très souvent aux légumes secs d'avoir un goût et une odeur de foin ; il paraît que cet accident provient surtout de la préparation défectueuse.

On peut dessécher tous les légumes ; en hiver, on rencontre principalement à l'état sec, la « julienne » qui est un mélange de légumes coupés en petits cubes ou en petites tranches, pour la préparation du potage.

Pour s'en servir, on lave la julienne à grande eau, avant de la déposer dans la marmite contenant l'eau et les épices nécessaires.

Pour les légumes, tels que des haricots, des pois, des choux, etc., outre ce lavage, on les fait macérer dans de l'eau tiède; sous cette influence, les légumes gonflent et acquièrent le volume qu'ils possédaient à l'état frais. Après quoi, on les soumet à la cuisson.

Conserve de haricots verts. — Les haricots destinés à être conservés doivent être très frais, c'est l'essentiel. On les choisit bien tendres et, après avoir enlevé les filets placés sur les côtés de la gousse, on les casse en deux ou bien on les coupe en fines tranches.

On les lave ensuite convenablement par plusieurs lavages, puis on les laisse égoutter. — Dans un récipient en terre vernissée, à la rigueur un saladier, on dépose un peu de sel dans le fond, puis on place une couche de haricots d'environ 3 à 4 centimètres que l'on saupoudre de sel et ainsi de suite en alternant le légume et le sel. — Après vingt-quatre heures, à l'aide d'une cuiller en bois, on remue le tout; le lendemain, on procède à un second mélange, après quoi, la conserve est bien imprégnée de sel.

On dispose ensuite de pots en grès que l'on remplit d'haricots ainsi salés, en prenant la précaution de tasser fortement; on recouvre la masse d'une couche de sel puis d'une ou de deux feuilles de papier fortement parcheminé que l'on charge d'une pierre.

Conserve de petits oignons. — On peut se servir des noceras ou des petits oignons rouges foncés obtenus par un semis très épais. On les pèle avec soin, puis on les dépose dans un pot en grès ou un bocal en verre avec les aromates nécessaires: poivre en grains, clous de girofle, estragon, fenouil, etc.; ensuite on remplit de bon vinaigre froid et on ferme avec du papier parcheminé.

Soupe à l'oignon parisienne. — Cette soupe excellente pour remettre l'estomac des fatigues du dimanche, a de plus le mérite d'être rapidement faite et d'une réussite certaine. Emincez finement deux ou trois oignons moyens; faites-les brunir légèrement à feux doux avec un peu de beurre, ajoutez un rien de farine, puis mouillez avec du bouillon ou, si vous n'en avez pas, avec de l'eau. Faites bouillir pendant vingt minutes. Pendant ce temps, vous aurez taillé une tranche de pain en petits dés, que vous aurez mis dans la soupière avec du gruyère, moitié râpé, moitié coupé en lames très minces. Trempez la soupe pendant cinq minutes et versez le reste ensuite dans la soupière. Ajoutez une noix de beurre, du poivre, fraîchement moulu de préférence, et au besoin un peu de sel. Le sel de gruyère suffit généralement pour saler la soupe.

Pigeonneaux poêlés. — Plumez, videz et flambez les volatiles; troussez-les, placez-les dans une casserole beurrée; assaisonnez, étendez un peu de beurre sur leur poitrine; couvrez hermétiquement et faites cuire au four modéré.

Pour servir, découpez les pigeonneaux en deux parties chacun et dressez-les sur un plat chaud. Ajoutez à leur cuisson quelques cuillerées de bouillon et un peu de Liebig; faites réduire, versez sur le mets et servez avec une compote de pommes, de mirabelles ou d'abricot, ou encore avec une salade de cresson, de laitues, etc.

Patisserie

Gâteau au miel. — Prenez 500 grammes de miel, autant de sucre en poudre, de farine et d'amandes en morceaux, 50 grammes écorce de citron haché, 15 grammes de noix de muscade hachée, quelques clous de girofle et un demi verre à vin de rhum ou de cognac. Faites chauffer le miel avec le sucre et les amandes; y ajouter les épices, puis la farine: former une pâte bien travaillée et la laisser reposer couverte pendant 4 à 8 jours. Ensuite l'étendre de l'épaisseur d'un demi-doigt sur une plaque beurrée et faire cuire à feu modéré. En sortant du four, coupez la pâte en petits carrés, losanges et glacez-les avec du sucre blanc en poudre. Ces gâteaux sont de conservation facile.

Crêpes. — Si vous voulez une vingtaine de crêpes, prenez une livre de farine que vous délayez peu à peu avec de l'eau; faites attention qu'il n'y ait pas de grumeaux. Lorsque votre farine a l'épaisseur de pâte à frire, ajoutez-y un œuf et même deux si la pâte est encore trop épaisse, puis une cuillerée d'eau-de-vie et une cuillerée à café de sel blanc. Battez bien votre pâte et laissez-la reposer deux ou trois heures.

Mettez ensuite dans la poêle, gros comme une noisette, du beurre ou du saindoux; placez la poêle sur le feu modéré et faites en sorte que le beurre ou la graisse en garnisse le fond. Lorsque vous voyez que votre poêle est bien chaude, versez dedans une cuillerée à ragoût de pâte, étendez cette pâte de manière à ce qu'elle couvre le fond de la poêle ;pour cela, prenez la queue de la poêle et imprimez-lui un mouvement de gauche à droite pour que la pâte s'étende bien, car plus les crêpes sont minces, plus elles sont bonnes. Après cela, laissez bien cuire un côté et retournez de l'autre au moyen d'une fourchette que vous glissez dessous.

Les crêpes doivent être mangées très chaudes; tièdes ou froides, elles sont indigestes.

Pastilles à la menthe, à la rose et autres essences. — 250 grammes de sucre en poudre, 25 grammes d'eau froide, quelques gouttes d'essence, un peu de couleur de la nuance de la fleur ou plante employée. Celles à la menthe doivent rester blanches.

Procédez comme il est indiqué pour les autres pastilles. (Voir le numéro du « Home » du 1er septembre.)

Pain de riz. — Lavez et faites blanchir quelques minutes 80 gr. de riz, cuisez-le avec un 1/2 litre de lait, 120 gr. de sucre et 30 gr. de beurre. Parfumez avec de la vanille, ou un zeste de citron. Après cuisson complète faites tiédir et ajoutez 25 à 30 gr. de beurre, 1 poignée de fruits conflits coupés en dés, 5 jaunes d'œufs (1 à 1) et quelques amandes hachées. Incorporez à l'appareil 4 blancs d'œufs fouettés très ferme. Versez dans un moule uni, beurré, cuisez au bain-marie, à four doux, pendant 45 minutes environ. Démoulez et servez avec une sauce faite à la gelée de groseille délayée avec un peu de kirsch.

Brevetė S. G. D. G.
en tous pays.

Breveté S. G. D. G.
en tous pays.

MINIMAX



Le plus perfectionné des extincteurs portatifs

MINIMUM de poids, de prix et de grandeur.

Rien à pomper

Pas de Piston

Pas de Tuyaux

Pas de Mécanisme

MAXIMUM de simplicité et d'efficacité.

Un coup sec sur le sol avec le bouton se trouvant au bas de l'appareil

“ MINIMAX ”

fait jaillir automatiquement un jet extincteur à environ 12 mètres de longueur et 8 mètres en hauteur.

Appareil permettant de combattre soi-même et sans danger tout commencement d'incendie.

Seul appareil ne possédant aucun mécanisme, aucun robinet, aucun tuyau, aucun organe susceptible de se rouiller ou se détériorer avec le temps.

Recharge gratuite et indéfinie des appareils utilisés pour combattre un commencement d'incendie.

Contrôle gratuit et annuel de tous les appareils placés chez les clients.

Types spéciaux pour automobiles, bateaux, voitures de chemins de fer et tramways électriques, etc.

Appareils spéciaux pour sapeurs-pompiers. — Organisation de corps de pompiers pour les usines, les communes, etc.

Appareils et charges spéciales pouvant résister à des froids de 15°, 25° et 45° en dessous de zéro.

Appareils indispensables pour les administration bureaux, archives, usines, magasins, maisons d'habitation, etc., etc.

Cet appareil une fois chargé ne se gâte pas, ne se détériore pas et, sans aucun entretien, il est toujours prêt à fonctionner.

Il peut être manié par une femme, un enfant, un infirme, etc.

Plus de 350,000 appareils vendus en moins de 20 mois, dont 20,000 en Belgique.

9,300 commencements d'incendie éteints depuis fin 1904, dont 750 en Belgique.

Exposition Universelle et Internationale de Liège 1905 : DIPLOME D'HONNEUR (la plus haute distinction).

Exposition Internationale d'Amiens : GRAND PRIX.

Appareil adopté dans tous les ministères, Justice, Finances, Postes et Télégraphes, Chemins de fer, etc.
Par tous les pensionnats, dans plus de 400 châteaux et propriétés isolées.

Expériences démonstratives sur demande et sans frais.

MINIMAX Société Anonyme, 117, Boulevard Anspach, Bruxelles

Première année, n° 11. 30 centimes le numéro 1er novembre 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an | Direction et rédaction : J. BARY, Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883) | Administration : L. LONNOY, Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352) | Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Bavardage avec le lecteur. — Pour les mineurs de la Campine. — Habitations à bon marché : rapport de M. Ch. de Queker. — A Tervueren. — L'art dans le « Home ». — Fleurs et jardin. — La Page de Madame : Conseils pratiques, Petits conseils, Recettes de cuisine.

Bavardage avec le lecteur

Ce n'est point de cottages riants, de homes confortables et douillets que nous allons, cette fois, parler. En feuilletant ces pages, vous pénétrerez, chère lectrice, dans des masures lamentables, de pitoyables taudis...

Pourtant, en nous associant — à cette heure où l'hiver, dur aux pauvres gens, nous guette — au mouvement généreux et si important qui, depuis des années et des années porte tant de nobles âmes à se préoccuper du home de l'ouvrier, nous croyons être, plus que jamais, dans notre rôle.

Et à voir la figure émaciée et douloureuse de cette femme assise dans ce galetas que montre une de nos photographies, toutes les mères comprendront le sentiment qui nous porte à nous mettre au service de la plus belle des causes.

N. B. — Parmi les dévoués comités de patronage, celui de Saint-Gilles se distingue tout particulièrement. Nous reproduisons une série de photographies que nous devons à ses soins. Ces photographies montrent ce que nous devons empêcher à l'avenir. Les deux dernières qui illustrent l'article de tête nous donnent au contraire un exemple.

Pour les mineurs de la Campine

LES CITÉS FUTURES autour des nouveaux charbonnages.

Un devoir impérieux s'imposait à tous ceux dont la vie se consacre à l'amélioration de l'habitation ouvrière, et ainsi à l'amélioration de l'existence même des déshérités, en présence de la situation nouvelle créée en Campine par la découverte des mines charbonnières.

D'après les documents publiés lors de la discussion de la loi sur les mines, et de l'avis général, on peut évaluer à deux mille, en effet, le nombre d'ouvriers nécessaires, tant au fond qu'à la surface, pour l'exploitation d'une concession de charbon.

Et il y a, dans le Limbourg, 42 demandes de concession !

Pour héberger tout ce monde, que faudra-t-il, à certain moment, dans chaque agglomération ? Douze ou treize cent maisons, pour une population que l'on peut évaluer ainsi :

Ouvriers mariés : mille, ce qui constitue une population de	5000
Ouvriers célibataires	1000
Ouvriers, petits patrons, etc., vivant indirectement de la mine, industries du bâtiment, du vêtement, de l'alimentation, etc.	600
Total	6600

Il y aura donc, par concession accordée, à pourvoir au logement d'une population d'au moins 6600 habitants.

Ces chiffres suffisent à donner une idée de l'importance du problème qu'il va falloir résoudre.

Ce problème n'a pas échappé aux hommes de valeur et de sage prévoyance que compte le Limbourg. Et dès il y a deux ans, une conférence des Habitations ouvrières s'est tenue à Hasselt, conférence provinciale provoquée par les comités de patronage du Limbourg, et notamment par deux personnalités très distinguées, MM. de Corswarem, président du comité de Hasselt, et M. De Bruyn, banquier à Saint-Trond, dont il nous plait de signaler tout de suite le rôle.

Des savants comme M. Mahaim, le professeur de l'Université de Léige, Vliebergh, professeur à la même Université, Richelle, ingénieur des chemins



Intérieur d une maison de l impasse Michiels (rue Vlogaert) à Saint Gilles.

de fer, Feron, Van Vyne, Romsée, Lievesoens, Leynen, Claes, Bamps, Geurden, Jaminé, Machiels, Roelants, Ulens, Verbois, Delvoie, Deploige, Michel Gielen, Derriks, Ceelen, Neven, etc., assistèrent et prirent une part importante aux travaux que la présence de M. Francotte, ministre de l'Industrie et du Travail, solennissait.

Ces travaux furent féconds en résultats et en décisions pratiques. Et cet article n'a d'autre but que de les analyser brièvement, en signalant les excellentes brochures écrites à ce sujet par MM. Ulens, Michel Gielen, Derriks et Jaminé.

Nécessité de réglementer.

Cette nécessité est évidente.

A Grivegnée, il y a 39 rues et impasses n'ayant pas 5 mètres de largeur.



Cité Moermans chaussée de Waterloo)

A Seraing, sur 1,502 maisons ayant fait l'objet d'une enquête, 787 sont situées dans des rues et dans des impasses n'ayant pas une largeur de 5 mètres; il y en a au delà de 300 dans des ruelles n'ayant pas 3 mètres de largeur.

A Angleur, sur 525 maisons, on en trouve 100 qui n'ont pas de cour; à Grivegnée, il y en a 114 sur 820 dans le même cas; à Seraing, 144 sur 1,502, etc. Pour les autres, la plupart n'ont qu'une cour de moins de 5 mètres carrés.

Dans la majorité des maisons, il y a trop peu de chambres; il y a manque d'air et de lumière.

Notez qu'il ne s'agit pas de villes anciennes, mais d'agglomérations créées depuis moins de trois quarts de siècles; quelques-unes de ces abominables impasses n'existent que depuis une dizaine d'années.

Il a été reconnu à la conférence que peu de communes limbourgeoises ont, actuellement, un règlement de police en ce qui concerne la construction.

La loi donne cependant aux communes, *en ce qui concerne les parties agglomérées*, des droits étendus en cette matière. Mais la voirie vicinale échappe à ce pouvoir; libre donc aux particuliers d'ériger des constructions, comme bon leur semble, sur leur propriété, en rase campagne, dans les bruyères. Voilà le danger qui menace la Campine.

Heureusement, la loi communale étend encore les pouvoirs des communes en ce qui concerne *l'hygiène publique*. Des arrêtés peuvent être pris pour assurer la propreté des voies publiques, la commodité du passage, le maintien du bon ordre là où des rassemblements d'hommes peuvent se faire, afin d'éviter des fléaux ,comme l'incendie, les épidémies et les épizooties.

Armés d'une réglementation judicieuse, basée sur ces prescriptions, les communes limbourgeoises pourront empêcher l'établissement d'impasses et l'érection de taudis. Il est nécessaire qu'elles adoptent sans retard, cette réglementation: aujourd'hui des mesures restrictives ne lèseraient personne et pourraient être efficaces. Dans deux ou trois ans on pourrait se buter à un état de choses établi.

Le rôle des Pouvoirs publics.

C'est à la Province qu'il importait d'inviter les administrations à se mettre en règle. Elle n'y a pas manqué, et le gouverneur a adressé un modèle d'arrêté à tous les collèges échevinals.

Cette initiative a porté ses fruits, et plusieurs communes ont adopté ce règlement sans y apporter de modification. Mais la plupart n'ont point donné signe de vie, jugeant sans doute la chose peu intéressante. Ces communes doivent être traitées un peu



Rue de la Perche, à Saint-Gilles.

comme des mineures, et seule, la menace souvent, a prise sur elles. On pourrait donc menacer les récalcitrantes de les priver de subsides pour la voirie, par exemple.

L'Etat lui-même pourrait — et devrait — intervenir par voie de circulaire ministérielle. En cas de mauvais vouloir ou d'inertie, une menace de retrait de subside ferait également, nous n'en doutons pas, le meilleur effet.

L'Etat lui-même devra d'ailleurs donner l'exemple en se montrant très sévère pour les constructions à ériger le long de la grande voirie, qu'il devra d'ailleurs améliorer et entretenir mieux aujourd'hui.

Enfin, il faudrait organiser une inspection sanitaire sérieuse. Une maison, même quand elle est sainement construite, peut devenir dangereuse, par le seul fait de l'occupant. A quand donc, cette fameuse loi sur l'hygiène publique tant réclamée?

Les pouvoirs publics devraient aussi, dès l'ouverture des exploitations houillères, créer des voies de communication rapide, assurant, dans la plus grande mesure, la dispersion de la classe ouvrière et di-



Petites ma'sons, rue de la Perche.

minuant, autant que possible, les agglomérations trop denses.

Une commission devrait être instituée qui rechercherait les ressources en eau potable du sous-sol du Limbourg et même, éventuellement, des provinces voisines.

Un vœu émis également par la conférence de Hasselt au sujet des futures cités ouvrières du Limbourg: c'est que leurs dispositions se rapprochent le plus possible de celui des cités jardins.

Va-t-on laisser agir l'initiative privée seule, dans la construction des douze ou treize cents maisons nécessaires? Cela ne paraît pas pratique. L'initiative privée ne pourra être assez puissante pour réaliser un travail aussi considérable, parce que l'ouvrier n'est pas assez prévoyant pour se procurer sans aide, sans incitation, par les moyens ordinaires, une bonne maison.

Les cités futures. — Ce qu'elles devront être.

La construction de cités s'impose évidemment.



Une masure campinoise très pittoresque... en carte postale illustrée



Ce taudis, que le bourgmestre d'Uccle a fait démolir en vertu de son droit de police, était habité par cinq personnes

Quelles sont les règles qui devront présider à l'érection de ces cités?

M. Léon Jaminé, architecte provincial, les a indiquées dans une excellente étude publiée naguère.

La cité devra être établie à une distance respectable, mais pouvant être aisément franchie à pied. On peut évaluer cette distance à 1,500 mètres. Autant que possible, elle sera située à l'ouest ou au sud-ouest du siège d'extraction, de façon qu'elle soit exposée le moins possible aux émanations, fumées et poussières.

Le terrain sera haut, sec et bien ventilé. Si besoin est, les parties basses seront drainées pour faire disparaître les eaux stagnantes.

La direction des rues doit être établie de telle façon



Cité Jenin, à Saint Gilles

que la ventilation s'en fasse aisément (de préférence Est-Ouest), que toutes les maisons soient suffisamment éclairées et que les rayons de soleil puissent atteindre au moins deux façades.

Pour éviter un gaspillage de terrains et écarter les maisons hors d'équerre, les rues droites aboutissantes à des plaines ou places publiques sont préférables. Les services de la police, l'établissement d'égouts, de canalisation de gaz ou d'électricité sont d'ailleurs ainsi facilitées.



Impasse Michiels.

La largeur des rues ne pourra être inférieure à 15 mètres, de façade à façade. De cette façon, on pourra faire des plantations des deux côtés et créer des accotements. Ces plantations sont d'un grand avantage dans les terrains sablonneux: les sables se fixent, et on obtient des sentiers fermes; d'autre part, l'humidité nécessaire à la conservation de la route se maintient mieux.

La question de la voirie de la cité est évidemment importante. Ces rues, à qui appartiendront-elles, et qui en aura la charge? En tous cas, pour diminuer les frais, on pourrait, à côté de quelques artères principales carrossables, faire en matériaux moins résistants et moins coûteux les autres rues.

La question de l'eau alimentaire est naturellement une des principales qu'il faudra envisager. Il est à craindre que les puits ordinaires, n'atteignant que les nappes superficielles, ne soient rapidement contaminés à cause de la nature du sol sablonneux et graveleux. L'eau, qui est déjà de qualité inférieure, serait vite impotable. Il faudra alors procéder à l'adduction d'eaux captées ou chercher l'eau à de grandes profondeurs. Dans l'un comme dans l'autre cas, on se trouvera en présence de dépenses considérables de premier établissement et d'exploitation.

En aucun cas, on ne devra permettre que l'eau devienne un objet de spéculation.

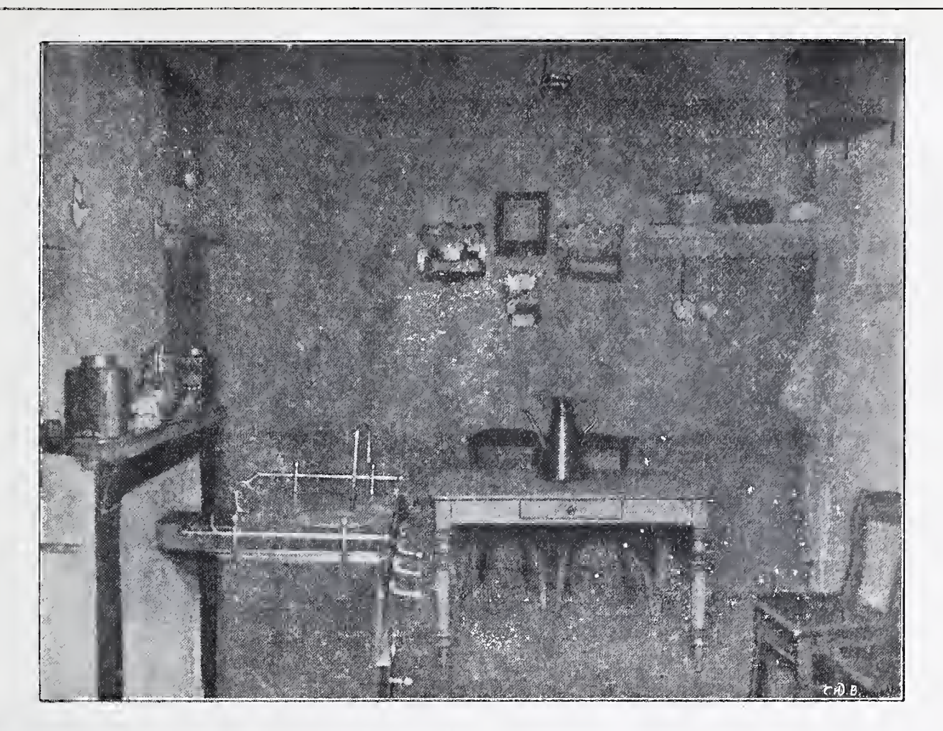
Il sera nécessaire ,dans le lotissement, de mettre à la disposition de l'ouvrier une surface de terrain suffisante pour qu'il puisse cultiver tous les légumes nécessaires à son ménage. Ceci est élémentaire, inutile de s'y étendre davantage. La surface de terrain variera de 400 à 800 mètres, selon la nature du sol.

Cela ne sera pas trop considérable pour doter l'ouvrier d'un jardin potager, avec pelouse gazonnée suffisante — car on lessive beaucoup — et pour un petit jardin d'agrément qui retiendra le père de famille et lui évitera peut-être la tare du cabaret.

Faut-il ajouter que toutes les parcelles ne devraient avoir ni la même forme, ni la même surface. Il sera utile de laisser, de ci, de là, des réserves de terrain, sans trop grand souci de la symétrie, terrains qui pourront être vendus aux employés, aux commerçants, à des petits patrons.

Précautions hygiéniques. — L'Hôtellerie. — Quel type d'habitation adopter ?

Ce qui devra, par contre, être strictement interdit



Intérieur de la cité Moermans, à Saint-Gilles.

sur le territoire de la cité, c'est l'établissement d'usines, de dépôts de déchets ou toute autre industrie malsaine.

Il faudra aussi, bien entendu, réserver les terrains nécessaires pour la construction des édifices publics: église, écoles, bureau de poste et de télégraphe, lavoir public avec bains de douches, hospice lazaret, salle de réunion pouvant servir de salle de concert, etc., etc.

Un progrès que l'on devrait réaliser, c'est l'hôtellerie. Si l'on veut réserver à l'ouvrier son *home*, si l'on veut éviter dans le ménage l'intrusion d'un élément dangereux, souvent fatal, il faut que le célibataire puisse trouver à se loger à des conditions avantageuses, hygiéniques et morales.

Une hôtellerie s'impose, et elle est nécessaire pour éviter toutes les misères que nous voyons dans beaucoup de centres industriels. Elle doit exister dès l'origine de la cité, si l'on veut éviter des habitudes prises, des usages établis. Un vaste terrain devra être réservé à cet effet.

Quel système de construction faut-il adopter?



Ce que les photographes appellent Un coin pittoresque. (Vue prise en Campine.)



Cité ouvrière au Danemark.

Faut-il construire des maisons isolées ou en groupes? Faut-il établir des maisons à façade continue?

Difficile, sinon impossible de donner une règle fixe: cela dépendra souvent du terrain et des besoins.

Quoiqu'il en soit, il sera toujours préférable d'écarter le fatal alignement de maisons en rang d'oignons, monotone, sale, triste, lugubre.

Mieux vaudra toujours adopter le système des petits groupements, et de préférence le système des deux maisons accolées, fort avantageux: chaque maison peut être éclairée de trois côtés. On diminue le danger d'incendie. On facilite l'accès de la culture. La surveillance est plus facile. Enfin, on peut, sans grande augmentation de frais, apporter plus de diversité dans les formes architecturales. En même temps, l'aération des maisons se pratique aisément et les jardins visibles de la rue donnent à l'ensemble un aspect plus varié et plus gai.

On se gardera surtout d'éviter la règle en créant d'autres groupements, plus importants, en plantant de ci, de là, un cottage différent des autres.

Pour la disposition intérieure des habitations, inutile d'y insister: on a tant écrit là-dessus!

Où en est la question?

Depuis la conférence dont l'honorable M. De Bruyn



Les maisons ouvrières de Bournville

avait pris l'initiative et qui a été si brillante, si féconde au point de vue des idées, qu'est-il arrivé? Qu'a-t-on fait? Où en est la question? Nous ne savons trop, et il serait bien intéressant d'obtenir à ce sujet quelques indications des personnalités compétentes.

Je ne puis croire qu'on ait dormi sur ces beaux lauriers. En tous cas, le temps passe. Il serait bon, après avoir été si prévoyant, de ne pas se laisser prendre au dépourvu, d'autant plus que les promoteurs du mouvement pourraient peut-être, croyons-nous, compter sur un très haut appui...

Le prince Albert a toujours porté sa sollicitude vers les problèmes sociaux les plus élevés. Cette question des habitations ouvrières l'a tout particulièrement intéressé.

Et M. De Bruyn n'a-t-il pas reçu, après la conférence de Hasselt, une lettre du prince le félicitant de son initiative et du succès dont celle-ci avait été couronnée?

Voilà donc qui a dû encourager les promoteurs du mouvement. L'organisme central dont la création avait été reconnue nécessaire pour la mise en train des vastes projets conçus, n'existe cependant point encore, que nous sachions...

Faut-il ajouter que, même si nous ne nous trompions pas, il ne faudrait point voir ici un reproche, mais un simple regret?

JEAN BARY.

HABITATIONS A BON MARCHÉ

RAPPORT DE M. CH. DE QUEKER

Directeur de l'Assistance publique de la Ville de Bruxelles; Secrétaire du Comité de Patronage des Habitations Ouvrières et des Institutions de Prévoyance de la Ville de Bruxelles; Directeur de la Société anonyme des Habitations à Bon Marché de l'Agglomération Bruxelloise.

(Suite.)

2. — Coût et loyers.

Les loyers doivent varier d'après le revenu des habitants, par conséquent, le coût des maisons, leur prix de revient, doit varier également. En matière de logements ouvriers, ou simplement à bon marché, il ne faut rien donner pour rien. Donner l'aumône du logement, c'est se substituer à la bienfaisance publique et à la charité privée. Ce serait d'ailleurs un mauvais système d'éducation sociale que de donner aux locataires les moins aisés le logement pour rien. Le loyer est un besoin pour lequel l'homme doit travailler. Nous y sommes habitués depuis des générations. Si l'on supprimait les charges de ce besoin, en nous accordant le logement gratis, il ne faudrait pas beaucoup de temps pour que nous trouvions cela fort naturel, et nous nous empresserions évidemment de nous créer un nouveau besoin, auquel notre activité aurait à satisfaire.

Il faut donc bâtir des maisons d'après les revenus que les locataires, que l'on a en vue, peuvent y consacrer. C'est dire que ces maisons seront bien différentes, selon que l'on les édifie dans les grandes villes ou à la campagne.

A Bruxelles et dans la plupart des grandes villes de la Belgique, le revenu moyen (d'une famille moyenne, dont le père est un ouvrier professionnel moyen et non pas un pauvre, un incapable ou un infirme) est de 100 francs par mois. Comme, en bonne économie domestique, le loyer ne peut jamais dépasser *un cinquième* du revenu, nous pouvons dire que le loyer moyen d'une famille ouvrière ne doit pas dépasser 20 francs. Et, pour ce prix, il faut que la famille soit logée dans des conditions de confort et d'hygiène satisfaisantes.

Il est bien vrai que beaucoup de nos malheureux, au fond des impasses encore existantes, paient moins. Ils dépensent pour une seule chambre, très souvent sordide, un véritable taudis, en moyenne fr. 2.75 à 3 francs par semaine, ce qui est excessivement cher. Pour une moyenne de 20 francs, ils doivent au moins avoir 3 chambres, avec les réduits, buanderie, caveau, water-closet, etc., accessoires.

Il y a des familles qui peuvent aller jusqu'à 30 fr., mais d'autres doivent descendre jusque 15 francs par mois. En règle générale, il est bon de construire tous les logements d'un bloc d'après le même type total intérieur, sauf à donner un peu plus de confort à ceux dont les loyers peuvent dépasser la moyenne, et un peu moins à ceux dont les loyers doivent descendre en dessous de cette moyenne.

Il faut donc également, d'après cette moyenne, calculer, dans nos villes, les prix de revient par logement, c'est-à-dire qu'il faut les calculer comme devant être rémunérés par un revenu moyen de 250 fr. par an.

Ce n'est pas beaucoup, et la plupart des constructeurs se diront peut-être que ce serait là une mauvaise affaire, dans laquelle ils ne tenteront pas leurs capitaux. En effet, à moins d'être un de ces ignorants qui déclament souvent à la légère contre le capital, — qu'ils voudraient bien avoir, et ne veulent respecter que lorsqu'ils en possèdent un peu, — il faut admettre qu'un intérêt de 3 p. c., pour un placement immo-

bilier, est très modeste. Ajoutez à cela l'entretien très coûteux des logements ouvriers, les frais de l'eau, de l'éclairage, de surveillance, d'administration, etc., ajoutez-y les « *vides* » (l'inoccupation) et l'amortissement indispensable, et vous en concluerez aisément qu'un revenu *brut* de 6 pour cent du capital engagé est indispensable pour maintenir dans les saines règles d'une bonne direction les entreprises immobilières de l'espèce.

Le prix moyen de l'appartement ne peut donc dépasser 4,000 francs, et encore doit-on faire entièrement abstraction des « vides » anormaux qui peuvent se produire et qui constitueraient les exercices plutôt en perte.

A l'aide de ces données, le constructeur belge verra combien il lui sera difficile de résoudre le problème, surtout dans les villes. On ne bâtit pas fort richement pour 4,000 francs par appartement, car il faut surtout construire solidement. On n'a pas d'idée de ce que les locataires des villes parviennent à abîmer dans leur logis. Ils finissent par briser tout ce qui n'est pas de granit ou d'acier. Dans beaucoup de familles ouvrières il n'y a aucune éducation familiale, aucune discipline. Les parents aiments leurs enfants « à la manière des singes », moralement parlant; ils les serrent contre eux jusqu'à les étouffer, c'est-à-dire qu'ils les choient et les gâtent et ne leur refusent rien, jusqu'à ce que les enfants, habitués à faire tout ce qu'ils veulent, donnent aux trop bons parents des difficultés, soit avec le propriétaire, soit avec les voisins. Alors les trop bons parents tombent dans l'extrême contraire, ils se mettent en colère et distribuent généreusement des raclées à leurs petits garnements.

C'est le système que l'on constate presque partout dans notre population ouvrière urbaine. Les enfants ne respectent rien et le moins de tout le bien d'autrui, ni même leur propre home. Aussi les immeubles où logent les ouvriers, en Belgique, sont généralement dix fois plus détériorés du fait des enfants que de celui de la location proprement dite.

Outre l'entretien, l'eau, l'éclairage commun et les contributions sont également fort élevés pour nos maisons ouvrières des villes, et l'expérience apprend qu'un revenu brut de 6 pour cent suffit à peine, si l'on veut rémunérer le capital à 3 pour cent, surtout si les immeubles ont déjà quelques années d'existence.

Dans les petites villes et les campagnes les maisons ouvrières peuvent être administrées à meilleur marché, par ce que leur population les use moins par l'habitation que celle des villes. Il faut toutefois en excepter les contrées industrielles, où la population est très mobile et ménage peu ses logements.

Il n'y a pas grand'chose à faire à cet état de choses. On ne change pas du jour au lendemain le caractère de ces catégories de locataires. Il faut regarder la situation en face, et aviser aux moyens les plus pratiques possible, éviter les causes d'usure trop prononcées, et faire observer un règlement, parfois déplaisant à certains locataires, mais indispensable. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

DE QUEKER.

A TERVUEREN

Il y a autre chose, à Tervueren, que des palais et des frondaisons orgueilleuses. Il y a de vieilles maisons extrêmement curieuses.



La cure, à Tervueren.



La maison espagnole, à Tervueren

L'arrière-saison est là, mais il n'est pas trop tard pour aller faire une promenade dans la forêt et le parc. A votre prochaine excursion, ne manquez pas de faire un crochet dans le village, et d'aller voir la cure, si intéressante.

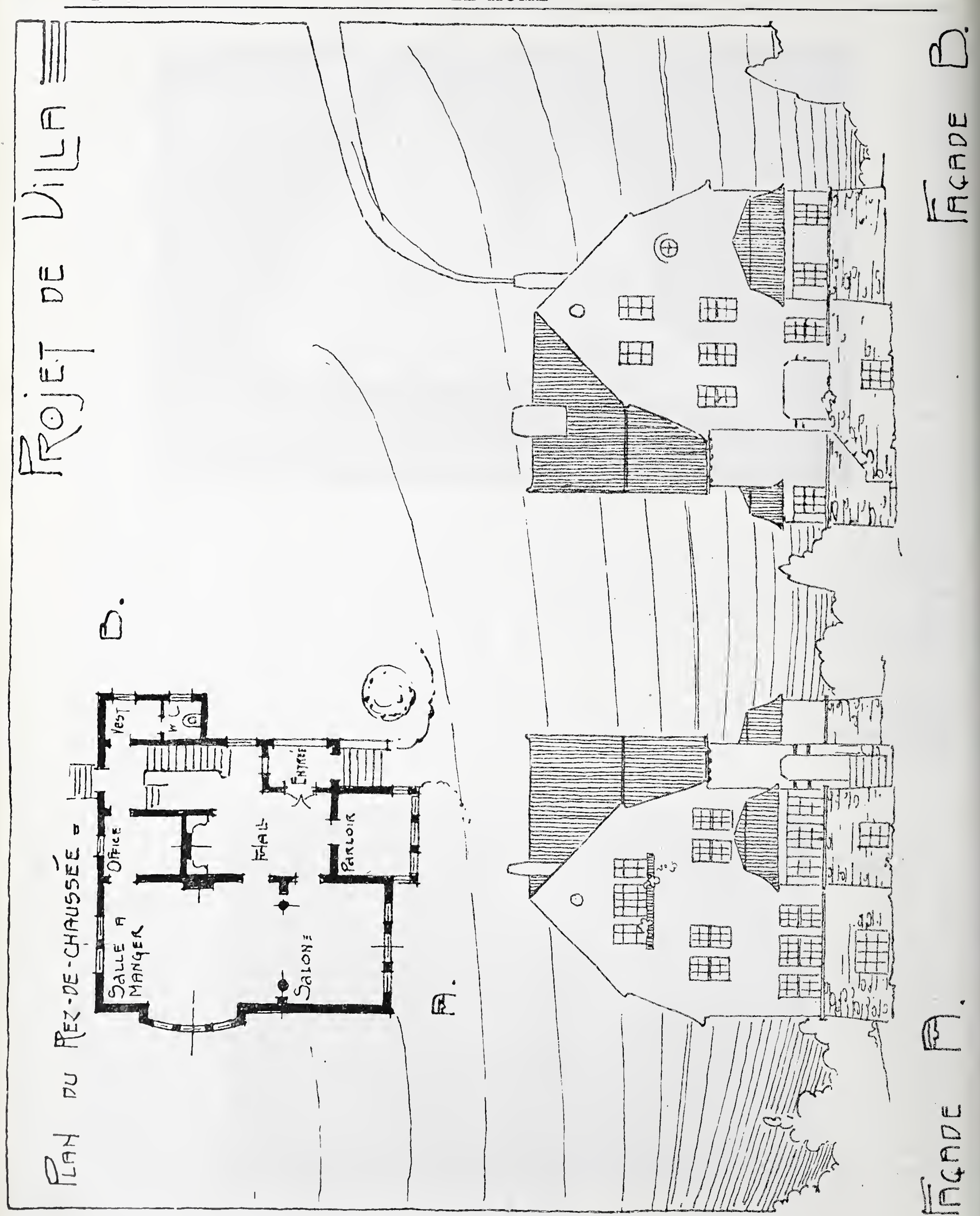
La « Maison Espagnole » est connue de tous les Bruxellois. Ce n'est pas un motif, pensons-nous, pour l'exclure de cette page.

L'ART DANS LE "HOME,,

Avant de pouvoir donner aux cuivres la patine qui est l'indispensable complément de leur caractère artistique, il faut procéder à une opération préliminaire, le « décapage »; cette opération consiste en un nettoyage qui se fait en étendant sur toute la surface de l'objet, à l'aide d'un vieux pinceau, une couche d'acide chlorhydrique (esprit de sel). Il faut être très prudent dans le maniement de cette substance, car c'est un mordant énergique qui brûle les doigts et abîme les pinceaux. On aura soin en l'utilisant de le tenir aussi éloigné que possible de la figure, car les émanations en sont pernicieuses, et on le fera sécher à l'air.

On vend dans le commerce des patines pour le cuivre et l'étain, toutes préparées. Il en est de différentes marques, également bonnes; mais on peut se procurer à des prix minimes chez les droguistes différents produits qui permettent d'arriver au même résultat, mais dont l'emploi demande naturellement un peu de patience et d'expérience; il faut chercher les dosages, contrôler les résultats. Bien que l'étain présente la particularité de n'être point oxydable, les moyens de le patiner se présentent nombreux selon les artifices employés. Le procédé le plus simple est de mater les reliefs, qui se détachent alors mats sur un fond brillant.

Pour mater les reliefs, on les frotte à l'aide d'un chiffon avec de la pierre ponce pilée; pour mater les fonds, ce qui donne alors le résultat contraire, motif brillant sur fond mat, on se sert d'acide chlorhydrique ou de sulfate de cuivre que l'on applique avec un pinceau aux endroits à mater et que l'on essuie quelques instants après. Pour donner à l'étain le charme du vieil argent, on se sert de la patine vendue dans le commerce sous le nom de patine ancienne; quelques gouttes frottées à l'aide d'un linge fin sur tout le métal le font entièrement gris vieil argent; on nettoie les reliefs avec un peu de pâte flamande ou Amor, puis l'on vernit avec un bon vernis, très léger et mis en couche très mince, car cette opération



Projet de M. l'architecte Courtenay. Coût d'exécution : 20,000 francs.

ne doit pas laisser de trace visible. Il existe d'ailleurs des vernis spéciaux pour métaux. On peut remplacer la patine ancienne par une pâte composée de noir de fumée et de thérébentine.

Certaines personnes emploient des poudres de bronze délayées dans un vernis gras, et même des couleurs à l'huile soi-disant transparentes; cela peut donner des résultats très heureux et neufs, mais me paraît absolument contraire aux principes mêmes de l'art décoratif, qui est d'adapter chaque objet à sa destination particulière et de faire rendre à chaque matière l'espèce spéciale de beauté qui lui est propre.

A l'opposé de l'étain, réfractaire, le cuivre se prête admirablement aux caprices des oxydations; et les patines dont l'air, l'eau de mer, le temps, embellissent les cuivres, peuvent être agréablement réalisées en quelques heures, grâce à des procédés chimiques. De l'eau dans laquelle on fera dissoudre du gros sel de cuisine et que l'on additionnera de 25 p. c. de vinaigre, donnera, après quelques jours de contact, de beaux tons vertdegrisés; de même, et plus rapidement, une simple application au pinceau de chlorhydrate d'ammoniaque coupé de moitié d'eau, après quelques heures d'exposition à l'air.

Le rouge vénitien s'obtient en déposant sur l'objet une pâte de chlorhydrate d'ammoniaque délayé dans un peu d'eau, qui, au bout de quelques jours, forme une croûte dont il faut alors enlever le surplus; on passe une seconde couche d'eau et de sulfate de fer. Les proportions du sulfate de fer sont à chercher en tâtonnant. L'objet apparaît, si l'opération est réussie, d'un rouge ardent superbe.

Avec l'acide acétique étendu de plus ou moins d'eau, on obtient des violets irisés infiniment variés. Pour la patine argent, on emploie le sulfure de sodium dilué d'eau (à appliquer avec un vieux pinceau).

Les reliefs doivent toujours être nettoyés avec une pâte flamande ou Amor, jusqu'à ce que l'on obtienne les clairs et les oppositions voulues; lorsque le résultat semble heureux, il est sage de le fixer par une très légère couche de vernis.

Nous insistons bien sur ce point que cette opération doit se faire avec une extrême réserve: on se servira d'une brosse dure et d'un vernis très liquide que l'on frottera en une couche extrêmement mince.

Il existe d'autres patines, mais souvent elles présentent ou des difficultés trop grandes pour les amateurs ou même de vrais dangers pour la santé. Il convient donc de se borner à celles-ci ou d'avoir recours aux produits préparés spécialement dans ce but, et que l'on trouve chez tous les marchands de couleurs avec le mode d'emploi.

Un objet n'est jamais détérioré par la patine, si même celle-ci ne réussissait pas. Il suffit en ce cas de nettoyer l'objet et de le décaper à nouveau.

Béatrice Lorand.



Fleurs et jardin

Les plantes bulbeuses en hiver.

Nous avons, dans notre numéro précédent, décrit les soins préparatoires à donner aux plantes bulbeuses destinées à égayer notre « Home » pendant les tristes jours de l'hiver. Si vous n'avez pas procédé à l'empotage des plantes bulbeuses, il est encore temps, Mesdames, de le faire, mais il faut vous hâter. Celles qui auront suivi nos conseils et qui auront empoté leurs bulbes dès les premiers jours d'octobre, pourront bientôt commencer à les rentrer dans les appartements. Cette rentrée se fait en succession afin d'échelonner la floraison.

N'oubliez pas avant de rentrer les plantes de vérifier si le système radicellaire est bien développé. C'est un point capital.

Les plantes sont placées dans l'endroit le plus éclairé de l'appartement, sur l'appui d'une fenêtre. Il est nécessaire qu'elles jouissent de la plus grande somme de lumière possible, si l'on tient à obtenir des plantes trapues, bien fermes et des fleurs bien colorées.

Les arrosements, espacés au début, augmentent au fur et à mesure que la plante se développe. Les pots sont placés sur une soucoupe, qui recueillera l'excédent des eaux d'arrosage; ne jamais y laisser séjourner cette eau, car elle amène la pourriture des racines. Il est un point sur lequel nous attirons l'attention des amateurs: c'est d'éviter de mettre leurs plantes trop près des fourneaux ou des bouches de chaleur.

Lorsqu'il y a menace de forte gelée, il est prudent de retirer les plantes de l'appui des fenêtres; mettez-les à l'intérieur des appartements le soir et reportez-les à la lumière le lendemain matin.

Aménagement d'un fruitier. — Voici la récolte des fruits terminée. Avez-vous songé, Mesdames, à aménager votre fruitier dans de bonnes conditions? Le

les meubles où on les dépose sans précaution. Pour faire disparaître ces taches, on recommande de les frotter avec de la paraffine ; on peut ensuite polir avec un mélange de cire et de térébenthine.

Entretien des meubles. — Voici comment préparer une sorte de pâte qu'on peut employer avec succès pour entretenir les meubles. Sur feu doux faire fondre 8 parties de cire jaune et 1 partie seulement de savon jaune ; on ajoute 16 parties d'essence de térébenthine, et l'on verse sur le tout 16 parties également d'eau bouillante, mais en brassant constamment jusqu'à refroidissement du mélange.

Recettes de Cuisine

Pain de riz. — Lavez et faites blanchir quelques minutes 80 gr. de riz, cuisez-le avec un 1/2 litre de lait, 120 gr. de sucre et 30 gr. de beurre. Parfumez avec de la vanille ou un zeste de citron. Après cuisson complète faites tiédir et ajoutez 25 à 30 gr. de beurre, 1 poignée de fruits confits coupés en dés, 5 jaunes d'œufs (1 à 1) et quelques amandes hachées. Incorporez à l'appareil 4 blancs d'œufs fouettés très ferme. Versez dans un moule uni, beurré, cuisez au bain-marie, à feu doux, pendant 45 minutes environ. Démoulez et servez avec une sauce faite à la gelée de groseille délayée avec un peu de kirsch.

Préparation du poireau. — Le poireau est un légume très sain et très bon quand il est bien préparé. Il y a diverses manières de l'accommoder. Faites-les cuire à l'eau, puis, lorsqu'ils sont refroidis, coupez-les en morceaux, aspergez-les de vinaigre, roulez-les dans la farine et jetez-les dans la friture. On peut les manger à la végétarienne. Faites cuire les poireaux dans leur jus avec un peu de beurre ou de végétaline ; assaisonnez-les avec une sauce blanche un peu vinaigrée et servez avec des pommes de terre cuites à l'eau et des œufs durs. Très nourrissant et économique à la saison où les œufs deviennent abondants et ne coûtent plus cher.

Influence des légumes sur le caractère. — Manger des épinards développe l'ambition, l'énergie, la constance de la volonté. Les hommes d'action sont tous mangeurs d'épinards, et réciproquement. Napoléon Ier mangeait des épinards. Ou s'il n'en mangea, il eut tort. L'oseille conduit à la mélancolie. La carotte est recommandée aux esprits rageurs, aux bilieux. Le haricot vert et surtout le crosne du Japon excitent à la rêverie artistique. Le haricot blanc convient aux intellectuels qui se surmènent. Le petit pois n'est pas sérieux. C'est un aliment futile, qui pousse à la frivolité et à la coquetterie. La pomme de terre provoque chez ceux qui la pratiquent, le calme de la pensée, l'équilibre mental ; mais émousse la sensibilité. Tous ces axiomes ont été édictés — sans rire — par un médecin connu dans un récent congrès de pathologie générale. Il a omis de nous dire quelle influence morale peut avoir la macédoine de légumes.

Vin de groseille. — La recette vient un peu tard. Mais elle est, croyons-nous, inédite en même temps que nationale.

C'est-à-dire qu'il s'agit d'un produit nouveau, inventé en Belgique. Ce produit « nouveau » serait d'ailleurs, paraît-il, fort ancien dans nos campagnes.

Pourquoi ce vin de groseille n'a-t-il pas, dès lors, beaucoup plus de succès que tous les innombrables « amers » dont on s'empoisonne dans les cabarets, et les ignobles triturations qu'on vend sous le nom de vin, nous n'en savons vraiment rien, car c'est exquis.

Et pour qu'elle ne se perde pas, voici la recette que nous envoie un de nos amis habitant la campagne.

On écrase les groseilles comme pour faire de la confiture. On mélange un litre de jus avec 1 1/2 litre d'eau et environ huit à neuf cents grammes de sucre cristallisé, fondu dans l'eau qui entre dans le mélange, et qu'on a préalablement fait chauffer jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de bouillir. Avoir soin de ne mélanger avec le jus que lorsque l'eau est refroidie.

C'est à peu près terminé, déjà. Le mélange est placé dans un petit baril, rempli complètement, mais auquel l'on ne met pas de bonde. On laisse « lever » pendant quinze jours ou trois semaines, en ajoutant du liquide au fur et à mesure que celui-ci baisse dans le tonneau.

Lorsque le vin ne lève plus, on bouche le baril, on le met en cave et on le soutire en mars ou avril pour le mettre en bouteilles.

Essayez : c'est délicieux et bon marché.

Œufs à la crème au gratin. — Faites cuire quatre œufs jusqu'à ce qu'ils soient durs. Laissez-les refroidir, puis détachez les coquilles. Mettez dans une casserole 50 gr. de beurre que vous ferez fondre sur le feu. Ajoutez-y alors une pointe d'ail haché très fin, écrasé ensuite, et un oignon blanc haché. Laissez cuire 5 minutes. Ajoutez une cuillerée de farine et maniez encore soigneusement l'appareil ; ajoutez encore 25 gr. de beurre par petits morceaux, du sel, du pain et une pincée de sucre — oui, de sucre ! Travaillez la sauce pour qu'elle soit très lisse et déposez-en la moitié dans un plat creux allant au four. Tranchez les œufs durs par moitié, posez-les sur la sauce et recouvrez-les avec le restant de la sauce. Saupoudrez-les alors de fromage de gruyère et de parmesan mélangés, puis de chapelure fine. Mettez par dessus de petits morceaux de beurre et faites gratiner au four. Servez très chaud. Vous pouvez ajouter des champignons, préalablement rôtis au beurre, à la sauce à la crème, et entourer le plat de croûtons frits au beurre.

Sauce poivrade. — Hachez fin 2 oignons et 2 échalotes. Faites dorer l'un et l'autre dans de bon beurre. Mouillez-lez ensuite avec un demi-verre à vin de vinaigre et avec un verre de vin rouge. Ajoutez une grosse pincée de poivre de Cayenne, 2 ou 3 morceaux de sucre, du thym, du laurier, 2 clous de girofles et quelques cuillerées de sauce liée (c'est-à-dire de farine amalgamée de bouillon, de beurre et corsée de jus de viande). Laissez bouillir la préparation pendant une très grosse demi-heure à feu doux et passez-la ensuite au tamis fin. Goutez pour voir si elle est d'un bon sel — il faut surtout que le poivre domine — et servez en même temps qu'une gigue ou des côtelettes de chevreuil. Cette sauce est excellente aussi avec un gigot de mouton ayant préalablement mariné pendant 24 heures dans du vin

rouge coupé d'eau et corsé de vinaigre, de gros poivre, d'oignons, d'ail, de laurier et de thym. Ajoutez un peu de marinade à la sauce, c'est excellent, et aussi la cuisson de la viande. Les côtelettes de mouton marinées et servies avec cette sauce et une purée de marrons sont aussi excellentes. Le sucre ajouté à la sauce la rend plus onctueuse et plus agréable et il ne faut donc pas s'étonner d'addition de sucre dans cette préparation corsée.

Préparation du pickels ou picalilli. — Le picalilli est un mélange aromatisé de cornichons, oignons, choux-fleurs.

Les cornichons sont traités par le sel; les oignons sont pelés avec soin; les choux-fleurs sont divisés en petites branches.

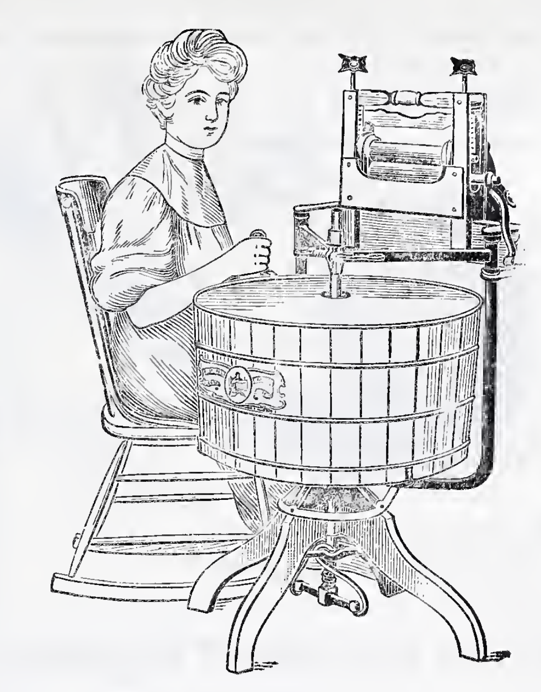
Tous ces légumes sont déposés en mélange dans un pot en grès ou un vase en poterie vernissée.

On fait bouillir du vinaigre dans lequel on a ajouté des aromates: poivre en grains, clous de girofle, thym, laurier, astragon; bien bouillant, on verse ce vinaigre sur le mélange légumier.

Après deux jours, on fait bouillir à nouveau le vinaigre avec les aromates que l'on a eu soin de conserver et que l'on additionne d'un peu de sucre cassonade; arrivé à l'état bouillant, on le filtre.

Avec du vinaigre froid, on a délayé une certaine quantité de moutarde en poudre que l'on ajoute au vinaigre filtré en ayant soin d'agiter constamment le mélange. Si le vinaigre n'est plus en ébullition, il y a lieu de le remettre quelques instants sur le feu pour atteindre cette température avant de le verser définitivement sur la conserve.

On bouche ensuite convenablement et, de préférence, avec du papier parcheminé.



Première année, n° 12. 30 centimes le numéro 1er décembre 1908.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

SOMMAIRE :

Une maison moderne. — Bavardage de fin d'année. — Habitations à bon marché, une lettre édifiante, procédés singuliers. — Sur la fabrication du meuble. — L'intérieur harmonieux, les meubles de M. Noé, — L'art at home. — Les habitations ouvrières. — Fleurs et fruits. — Un peu de musique. — Page de Madame : Causerie du docteur ; Recettes de cuisine ; Petits conseils. — Coxyde-Plage. — Choses d'art... et autres. — Bibliographie.

Une Maison Moderne

Cette maison, où nous avons obtenu le privilège de faire pénétrer nos lecteurs, est celle d'un de nos plus distingués abonnés, M. Emile Waxweiler, le directeur de l'Institut de Sociologie Solvay.

Nous tenons à remercier tout d'abord le propriétaire qui a bien voulu nous ouvrir son « home » et qui nous a autorisé, avec la plus grande obligeance, à en prendre des photographies. Ainsi nous allons pouvoir donner à nos amis la meilleure leçon de choses appliquées, car il s'agit d'une habitation du « dernier bateau », et qui, sous le rapport du goût, comme sous celui du pratique, comme au point de vue hygiénique, est hautement remarquable.

Pourquoi cette maison a été construite? Comment? A quels desiderata satisfait-elle? Quels sont les grands principes caractéristiques de ce « home »? Quel en est le détail ingénieux, nouveau et curieux? Quelle a été dans cette œuvre la part de M. Léon Sneyers, à qui échut le soin de décorer une habitation où devait naturellement s'employer tout son talent?

Voilà ce que nous nous proposons d'exposer très simplement. Nous ne comptons point nous livrer ici à une étude savante, que mériterait pourtant cette habitation, car elle apparaît comme l'œuvre à laquelle ont abouti tous les efforts des réformateurs de la construction et de l'ameublement. Cette étude serait sévère, ennuyeuse, et ferait repoussoir sur le cadre si clair, si vivant dans lequel nous allons nous mouvoir un instant.

C'est pourquoi nous avons préféré adopter la forme journalistique de l'interview. Pendant que le photographe opérait, nous avons « interviewé » M. Waxweiler.

C'est cette conversation que nous livrons, en demandant à M. Waxweiler de nous pardonner cette indiscrétion.

Tandis que M. De Greef, notre excellent photographe mettait au point, braquait son appareil, vérifiait ses angles et se livrait aux mille petites opérations que réclame l'art du parfait opérateur, nous parcourions le rez-de-chaussée. Et à mesure que nous nous avancions, croissait notre étonnement. Je finis par dire:

— Sapristi, voici une maison qui, pas plus que Paris, n'a été bâtie en un jour...

— Pas en un jour assurément, mais en dix mois, grâce à la célérité des architectes chargés de la construction, MM. Bosmans et Vandeveld, et de l'entrepreneur, M. Grézon.

— Voyons, j'ai peine à croire qu'en dix mois...

— Entendons-nous, interrompit M. Waxweiler, tout était déjà prêt « en idées » lorsqu'on a commencé.

Il y a bien longtemps que je rêvais d'une maison moins irrationnelle que les maisons habituelles. J'ai pris d'abord pendant plusieurs années, des notes sur les multiples inconvénients de ces habitations bâties toujours sur le même patron, patron dont la caractéristique est de se garder de toute originalité.

Remarquez donc ceci: pour le moindre vêtement, pour le moindre objet, vous consultez uniquement vos besoins propres, en même temps que votre goût personnel, vos occupations, vos habitudes. Tandis que pour une maison, il semble que nous soyons résignés à subir fatalement la règle commune, le joug

des générations passées, la banalité et les incommodités des époques où l'on n'avait ni l'eau en abondance, ni l'électricité; où l'hygiène était la grande méconnue et où la manière de vivre était totalement différente d'aujourd'hui.

J'annotais donc tous les ennuis que procure l'existence quotidienne dans les demeures habituelles.

— Un joli paquet, sans doute?...

— Plutôt... J'ai été plus frappé encore de ces inconvénients lors d'un voyage aux Etats-Unis où l'on s'ingénie, au contraire, à adapter l'habitation aux besoins de la vie familiale. Je m'étais abonné à des revues américaines consacrées spécialement au home. Tout cela sans but bien précis d'ailleurs, mais la découverte d'un terrain exceptionnellement bien situé a été l'occasion de la réalisation. »

Interrompons un instant la conversation. Il est temps de vous dire, en effet, où se trouve cette habitation que nous visitons.

A cinq cents mètres des jardins du Cinquantenaire, l'avenue de Tervueren est traversée par un boulevard et jusqu'ici il ne conduit qu'à une butte, la fameuse butte du Tir National, qui a été la cause de tant de difficultés, et qui disparaîtra bientôt. Mais s'il s'arrête là, pour quelques mois encore, bientôt ce boulevard de Grande-Ceinture poussera jusqu'au joli parc de Josaphat; poursuivra vers Laeken sous le nom de boulevard Lambermont; franchira la gare de Schaerbeek sur un immense viaduc dès aujourd'hui complètement achevé (le tramway Bruxelles-Vilvorde y passe); et enfin, par le pont et par l'avenue Van Praet, aboutira à la plaine des Sports, au restaurant chinois, à la fontaine de Bologne et à la Tour Japonaise, aux merveilles de Laeken.

Le square Vergote, où est placée l'habitation dont nous parlons, en face du chateau de M. Lambeau, se heurte, pour le moment, à la butte fameuse dont il était question tout-à-l'heure. Il y a cinq cents mètres de là à l'avenue de Tervueren. Demain, un tramway conduira en cinq minutes au parc Josaphat, en un quart d'heure au Bois de la Cambre, en vingt minutes au Gros-Tilleul, à Laeken, par un boulevard superbe.

Mais on ne peut avoir une idée de la situation qu'en se trouvant à l'étage, d'où l'horizon qu'on embrasse est captivant. Cet horizon se livre tout entier de la terrasse: le regard, en accomplissant un immense demi-cercle, aperçoit à gauche la Tour Japonaise, dans le fond lointain, la tour Saint-Rombaut à Malines, et, passant par dessus les trois Woluwe, va se reposer sur les imposantes frondaisons de la forêt de Soignes.

C'était là, je crois bien, l'un des derniers « beaux terrains » de Bruxelles, dans un quartier neuf, luxueux, du plus grand avenir. A tous les points de vue, c'était évidemment exceptionnel.

Et maintenant reprenons le fil, et laissons exposer à M. Waxweiler les principes généraux qui l'ont guidé.

— Voici, en deux mots. Ne rien sacrifier au pur aspect des choses et notamment réduire les frais de façade et de décoration au minimum. Faire résulter la décoration des dispositions mêmes: ne pas l'« appliquer » après l'achèvement.

Dans le même ordre d'idées, rattacher le plus de meubles possible à la construction: il ne faut pas, quand l'architecte a terminé, commencer seulement à meubler.

Utiliser toutes les applications de la technique sanitaire — du chauffage, — des manipulations diverses — et les *prévoir dans la construction*. Pour le plan intérieur, adopter exclusivement ce qui correspond aux conditions de la vie des occupants: la maison doit être faite pour les habitants et non les habitants pour la maison.

— Ah! ça, par exemple, comme c'est vrai!

Cependant, nous avions pris déjà trois ou quatre clichés du rez-de-chaussée. Du porche d'entrée — avec le banc qui s'ouvre et où l'on dépose les paquets, les raquettes de tennis, etc. — nous avions passé dans la seconde pièce, immédiatement à gauche, qui sert de vestiaire et nous avions pu apprécier les idées pratiques appliquées là déjà: grande armoire à glace dans le mur, à trois portes glissantes et à compartiments spéciaux pour chapeaux de dames, car vous avez déjà remarqué combien sont embarrassants les chapeaux de dames, qui traînent partout quand on les ôte, et qui encombrent les armoires; banquette recouvrant une armoire à souliers et à pantouffles. Le tout avec glaces sur les planches. Pourquoi? Mais, chère Madame, pour une raison bien simple: pour faciliter le nettoyage.

Puis nous avions pénétré dans le hall, qui n'est séparé du vestiaire que par un rideau. Hall à décoration simple, mais très « chantante », avec fontaine et plantes vertes qui font un accueil aimable aux visiteurs. Hall vers lequel toute la vie du home vient converger: à gauche s'ouvre en effet le petit salon qui sert à recevoir les étrangers; au fond, une porte conduit à l'office et à la cuisine; à droite, séparé encore par un simple rideau, le vestibule mène aux appartements d'habitation proprement dits.

Nous allons franchir ce rideau, et pénétrer dans les appartements « par étapes successives »: un grand escalier s'ouvre dans le vestibule et conduit, sans cage fermée, jusqu'au premier étage. Vis-à-vis de l'es-



La façade

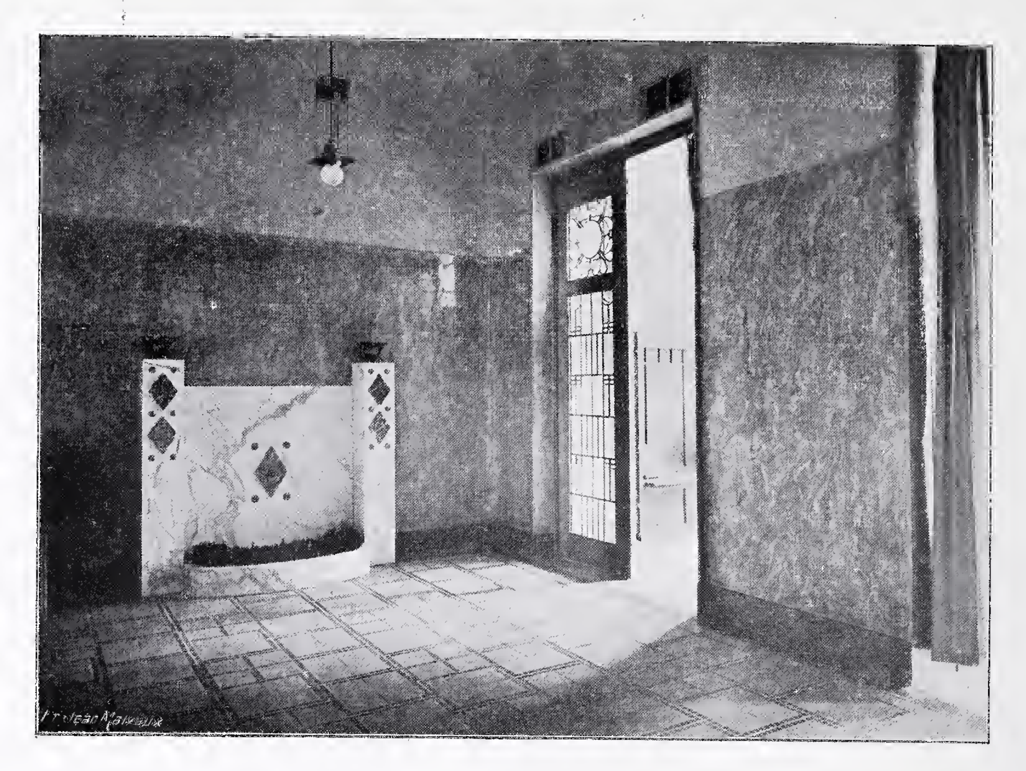


Le vestibule



Un aspect du hall.

UNE MAISON MODERNE



Autre aspect du hall.



Vue de la living-room.

UNE MAISON MODERNE

calier, discrètement dissimulés derrière un vitrail clair dessiné par Léon Sneyers, le w.-c. et le lavatory s'ouvrent vers le jardinet. Ainsi nous gagnerons le premier étage qui forme un seul appartement dont les différentes parties sont cependant séparées, soit par des arcades, soit par des rideaux, soit par une surélévation de quelques marches.

— Vous voilà, nous dit M. Waxweiler, dans le « living room » comme on dit en Amérique: un bon mot pour une bonne chose, la « pièce où l'on vit », où toute la famille et ceux qu'elle admet dans son intimité, passent les meilleures heures de la vie. C'est assez différent, comme vous voyez, des souterrains dans lesquels s'obstinent à vivre la plus grande partie des Bruxellois, afin de ne pas abîmer leurs meubles, d'avoir des pièces convenables pour recevoir des étrangers, et de faciliter le service.

Notre cicerone avait raison: Quelle différence avec nos « sous-sols » obscurs, étroits, sans air et sans lumière, d'atmosphère surchauffée!

Cette « living-room » très vaste, abondamment éclairée, comprend en réalité quatre pièces: la salle à manger, la salle commune, une petite salle à déjeuner, et un studio avec bibliothèque. L'escalier qui y donne accès fait corps avec elle. Aucun inconvénient sous le rapport du chauffage,car,bien entendu, il y a un chauffage central, à eau chaude.

C'est ici que nous reviendrons, dans un deuxième article où nous regarderons de plus près cette « living-room », de laquelle nous donnerons encore des photographies.

JEAN BARY.

Bavardage de Fin d'année

Nous avons le plaisir de donner cette fois à nos lecteurs un numéro se rapprochant plus sensiblement de notre but.

A côté d'une étude d'intérieur moderne, nous montrons des meubles, des dessins nouveaux. Nous abordons à la fois la construction, l'ameublement, la décoration. Nous nous occupons du jardin, des plantes d'appartement. Un nouveau collaborateur, M. Max Rasquin, l'agronome connu, veut bien asssumer la tâche, enfin, de nous parler des bêtes du « Home ». Et M. René Feibelmann, un de nos plus distingués confrères de la presse quotidienne, a bien voulu se charger de nous parler musique.

Ainsi, en quelques mois, nous croyons être arrivés à ce que nos amis pouvaient attendre de nous et du prix si modeste de la revue.

Certains ont voulu comparer le « Home » avec le défunt « Cottage ». Nous osons dire que cette comparaison n'est pas possible, pour plusieurs motifs, dont le meilleur est que le « Cottage » coûtait trois fois plus cher que notre revue.

Ensuite, s'il était plus luxueux et plus volumineux, il paraissait de façon très intermittente. De sorte que les abonnés payaient en réalité deux francs le numéro à peu près, soit sept fois le prix de notre exemplaire !

Nous avons, au contraire, paru régulièrement.

Nous devons d'ailleurs le succès de cette première année, que nous terminons, à nos lecteurs eux-mêmes, aux encouragements qu'ils n'ont cessé de nous prodiguer. Nous les en remercions chaleureusement.

* * *

Nous avons reçu des réclamations à propos du format.

A partir du 1er janvier, nous paraîtrons sous un format nouveau, plus élégant, et définitif, de sorte que nos abonnés pourront, comme ils en expriment le désir, conserver la revue en la faisant relier.

* * *

De nombreuses lettres nous signalent que le n° 8 manque à la collection; la vérité est que le numéro d'été constituait deux numéros. La collection de l'année est donc complète avec onze numéros.

* * *

Enfin, on nous exprime divers desiderata, que nous nous efforcerons de satisfaire.

Nos lecteurs ne se doutent point à quelles inerties, à quelles mauvaises volontés se heurte la rédaction d'une revue comme celle-ci. Un architecte — qui n'est d'ailleurs pas le premier venu, nous disait naguère :

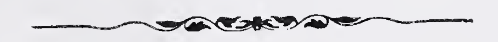
— Des revues comme la vôtre, c'est très ennuyeux pour nous. Vos lecteurs se font des idées particulières sur leur « home », se bâtissent eux-mêmes leurs conception, et nous les imposent. Ils veulent des fenêtres coupées d'une telle façon ; ils veulent un porche analogue à celui d'une villa dont ils ont vu la photographie ; ils veulent un hall au lieu de simples vestibules. Ils ont trente-six prétentions et il n'y a plus moyen d'en sortir ! Nous ne sommes plus les maîtres ! »

Nous ne sommes plus les maîtres. Quel admirable cri du cœur !

Inutile d'insister : nos lecteurs ont compris.

* * *

Avant de terminer cette petite causerie, qu'on nous permette d'attirer l'attention sur la nouvelle revue : « La Musique Internationale », dont notre nouveau collaborateur, M. René Feibelmann, est l'un des directeurs. Nos lecteurs trouveront, en bibliographie, des renseignements à cet égard.



HABITATIONS A BON MARCHÉ

(Suite.)

En matière d'habitations à bon marché, les méthodes de gestion constituent des facteurs fort importants. L'expérience personnelle que nous avons acquise, nous montre qu'il faut se rapprocher autant que possible de ce que font les propriétaires ordinaires, qui n'ont pas en vue, comme nous, le bien-être des locataires, mais avant tout le produit de leur domaine immobilier. Depuis de longues séries d'années, les locataires sont habitués à ces méthodes de gestion et d'administration; ils se montrent généralement rébarbatifs à d'autres méthodes, même si celles-ci sont uniquement dans leur intérêt. Le locataire ordinaire ne veut pas ou ne peut pas comprendre qu'il puisse exister des propriétaires d'une catégorie autre que celle qu'il a connue depuis son enfance; il se méfie des propriétaires qui sont des administrations publiques ou des sociétés particulières; ayant en vue l'amélioration du logement à bon marché; il s'en méfie parce qu'il ne les comprend pas. « S'il était, lui, propriétaire, se dit-il, il n'agirait certainement pas dans l'intérêt des locataires, mais avant tout dans le sien propre, et ne comprend donc pas comment il puisse exister d'autres espèces de propriétaires, à moins qu'ils ne soient un peu maniaques, un peu... « poires », et, dans ce dernier cas, il faut, quand on est locataire, tirer de ces propriétaires d'un genre spécial tout ce qu'on peut en tirer. » Voilà l'état d'âme du locataire courant, tel que la fréquentation de cette catégorie de personnes nous l'a montrée.

Il faut donc prendre le locataire tel qu'il est, et si l'on veut lui faire du bien, il ne faut pas le lui dire, sinon il n'en croira rien. Si l'on trouve que le locataire change trop souvent de demeure, qu'il est versatile et divers, déménage pour un rien, paie annuellement une partie démesurée de son salaire en frais de déménagements et en meubles détériorés, ce n'est pas en lui faisant signer un bail de quelques mois que vous l'attacherez à son home. Tout engagement lui répugne, il ne veut rien signer, et il est souvent plus difficile d'obtenir un engagement écrit d'un ouvrier illettré que d'un diplomate. Il désire rester libre et n'hésite pas à payer plus cher son loyer, pour pouvoir quitter son logement, d'une maison à l'autre, selon ses fantaisies ou celles de sa ménagère; parfois aussi à cause de réelles nécessités de sa profession.

N'essayez pas non plus de lui faire payer sa part de contributions, mettons 10 francs par an. Il préfère payer fr. 1.50 par mois, en plus, soit 18 francs par an, que d'avoir à faire aux agents du fisc. Si le contribuable ordinaire n'aime pas beaucoup ces agents, ceux-ci sont littéralement détestés par les non-contribuables, et qui craignent de le devenir. Nous pouvons faire cette constatation tous les jours.

Le locataire des habitations à logements multiples n'admet pas non plus qu'on lui fasse payer l'eau qu'il consomme. Comme la plupart des gens simplistes, il proclame que cette denrée, indispensable à la vie, devrait se donner pour rien par l'autorité publique. Comme cela n'est pas le cas, tant pis pour les propriétaires, mais quant à lui, locataire, il préfère déménager que de payer l'eau. Si on augmente son loyer de manière à la lui faire payer indirectement, il se laissera faire, sans trop protester. Il admettra même qu'on mette une limite à la consommation par famille, et que le surplus lui soit compté au prix de revient par hectolitre. Mais son raisonnement s'arrête là!

Quant au gaz d'éclairage, il est d'usage qu'il le paie, mais il préfère généralement un compteur à paiement préalable *(penny in the slot)*. Cela lui coûte ordinairement un peu plus cher au bout de l'année qu'un compteur courant, mais il a l'avantage de payer par deux sous à la fois, et on ne lui réclame rien à la fin du mois.

Voilà quelques-unes des cents et une petites absurdités de nos locataires urbains. Il faut en tenir compte, si l'on ne veut pas, par des améliorations de système, tomber dans cette mare comme un soliveau! Une à une, on est obligé d'abandonner ces améliorations d'ordre économique que l'on rêvait pour les locataires et de se plier à leurs usages, leurs goûts, leurs préférences, quelle qu'en soit parfois l'absurdité.

Il faut donc:

1° Bâtir les logements aussi solidement que possible, tout en évitant la lourdeur en leur donnant un léger cachet bourgeois, car ce que les ouvriers s'empressent de faire, dès qu'ils ont un peu plus que leur minimum de ressources, c'est d'imiter le bourgeois dans son habitation.

2° Louer au mois, et faire verser, par paiements échelonnés, une certaine garantie, contre les dégâts éventuels à l'appartement.

3° Payer toutes les charges publiques et privées de l'immeuble, impôts, eau, taxe d'égouts, etc., sauf à augmenter le cas échéant légèrement le loyer.

4° Avoir une discipline sévère là où il y a beaucoup d'enfants, et où les parents ne semblent pas vouloir s'opposer à ce que les petits dégradent l'immeuble.

5° Donner des primes, soit en bons de participation, soit en numéraire, à ceux des locataires qui habitent l'immeuble au delà d'un délai déterminé, et se distinguent par l'ordre et la propreté.

Pour les locataires des petites maisons pour une seule famille, cottages, etc., le traitement est quelque peu différent. Ceux-là veulent être traités comme des *locataires de toute une maison*. C'est avec une certaine fierté qu'ils vous signeront un bail de douze mois, à 25 francs par mois, renouvelable par tacite reconduction! Leur état d'âme est tout autre que celui des locataires d'appartement! Lorsqu'ils ont un petit jardin, un loge à chèvre, un petit poulailler, vous les verrez orner l'entrée principale de leur home de quelque inscription, des «*Villa* ceci ou cela», des « *Chez moi* », des « *J'y reste!* » etc. Autant l'habitant des appartements en ville est comparable, en notre esprit, au nomade qui loge sous la tente, autant celui du cottage nous paraît un *enraciné*, que l'on ne parvient à déloger que pour un motif sérieux, et qu'il aura pesé et retourné plus d'une fois, avant de s'exécuter. Quelque bien construite que soit la maison à logements multiples, la vie commune y est toujours énervante, même entre les meilleurs voisins. Des frictions journalières usent les nerfs peu à peu, l'absence d'exercice pendant leurs loisirs y rend les gens neurasthéniques et excitables. Les habitants des cottages, au contraire, ont des loisirs plus reposants; nous les trouvons toujours de meilleure humeur, plus facilement administrables, et (peut-on le dire?) généralement, à salaire égal, meilleurs payeurs.

Ch. DE QUEKER.

Une lettre édifiante. — Procédés singuliers.

Nous recevons, d'un lecteur dont le cas est particulièrement intéressant, une lettre qui nous signale une situation passablement scandaleuse, et que nous signalons à M. le directeur général des contributions, en tenant le nom et l'adresse du plaignant à sa disposition.

Notre correspondant de condition modeste, est parvenu — suivant les beaux conseils des hygiénistes, des propagandistes, des journaux, du gouvernement, etc. — à se construire une habitation « à bon marché » où règne, le plus possible, l'air et la lumière.

Mais il avait compté sans les receveurs des contributions, qui ne voient, dans les portes et dans les fenêtres, qu'une matière imposable.

Laissons maintenant parler notre correspondant:

J'ai fait bâtir une maison d'une valeur de *5,056 fr.* au moyen d'un emprunt de *5,000.* Je me suis vu obligé de payer pour cette bâtisse la somme de *67.76* de contributions qui se subdivise comme suit: cadastre 8.13; mobilier 3.00; personnelles *47.69* et foncier 8.94; soit une moyenne de *13.57 pour cent* de la valeur.

Ayant, à ce sujet, adressé une requête au Ministère, je me suis vu obligé de la retirer lorsque celle-ci, renvoyée par le Ministère à Gand pour enquête, est arrivée au bureau du receveur, et ce, sur la menace de ce dernier de m'augmenter l'année suivante.

Bien que considérant cette mesure draconienne comme illégale, que fallait-il faire sinon m'abstenir de réclamer vu que l'on me mettait « comme l'on dit » le couteau sur la gorge? C'était le pot de fer contre le pot de terre, en dernier lieu j'aurais tout de même dû payer la casse.

Mais pas du tout, pas du tout. Et voilà où apparaît la regrettable peur de l'administration!

D'abord, comment votre « déclaration » a-t-elle été établie?

Ne perdez pas de vue qu'une fois cette déclaration faite, et signée, il est impossible d'y revenir.

Admirez aussi cette façon d'enquêter de l'Administration — toujours la même d'ailleurs, partout — et qui consiste à renvoyer le particulier s'arranger avec le fonctionnaire « en cause »! Soyez sûr que, dans votre cas, cher lecteur, le receveur a écrit à l'administration que vous étiez « d'accord avec lui », et que la plainte tombait. Il ne fallait pas être d'accord! Il fallait regimber, et signaler à l'administration supérieure le singulier mode de discussion de ce singulier fonctionnaire.

Les receveurs de contributions ont à peu près tous cette mentalité regrettable. On a beaucoup « tapé » sur eux depuis quelques années, et avec raison. Il n'y a d'ailleurs pas d'administration plus rétrograde, plus rond-de-cuiresque et plus inutilement vexatoire. Mais ce n'est pas un motif pour se laisser mettre « le couteau sur la gorge »...

Sur la fabrication du meuble

Pour déterminer la forme qui convient à un objet manufacturé, il est indispensable d'apprécier à leur valeur relative les divers éléments qui interviennent dans sa construction. Les qualités de la matière et la technique du métier ont une importance au moins égale à l'aspect décoratif et à l'usage réclamé de l'objet. Ceux-ci ne seront réalisés pleinement que par la bonne application de ceux-là.

Les revues d'art nouveau apportent tous les mois la confirmation de cette vérité, les compositions de concours, et beaucoup d'autres n'échappent pas à cette critique, dénotent une fécondité très grande

chez des dessinateurs ignorant la technique spéciale des matériaux. Les peintres décorateurs les plus puissants, Mucha par exemple et Verneuil, ont composé des meubles qu'il serait impossible d'exécuter franchement. L'auteur du Castel Béranger traite le bois contrairement à sa technique. Les meilleurs sculpteurs, quand accidentellement ils s'occupent du mobilier, oublient que les essences ligneuses ne sont ni flexibles ni malléables comme les matières plastiques qu'ils traitent habituellement. Le grain sec et cassant de la pierre ou du marbre leur est moins rebelle que la fibre du bois. Les épaisseurs indéfinies des premiers les embarrassent moins que les quartiers réduits et les planches étroites du second. Toutefois l'architecte qui sait modeler manifeste à première vue sa supériorité dans la sculpture décorative parce qu'il connaît mieux les ressources de la matière et à quelles formes elle se prête plus volontiers. Un examen plus approfondi confirmera cet avantage parce que l'architecte aura ménagé ses profils au point de vue de la conservation de l'œuvre tandis que l'action climatérique n'aura pas préoccupé son concurrent.

Plus qu'à tout autre peut-être, il est interdit à l'industrie du meuble de transgresser des règles étroites qui gênent au début le compositeur, dans lesquelles il trouvera plus tard le guide le plus sûr. Elles lui éviteront les erreurs dans lesquelles sont tombés ses prédécesseurs en comptant sur la dorure et la peinture laquée pour masquer les assemblages défectueux et les pièces rapportées.

Mon intention n'est pas d'entrer ici dans les nombreux détails de la construction du meuble. Les ouvrages spéciaux énumèrent les moyens inventés pour joindre les bois d'après les efforts auxquels ces assemblages devront résister. Plus profitable qu'une théorie sera pour ceux que la chose intéresse la visite d'un bon atelier. Je dirais même à quiconque prétend dessiner un meuble: Voyez d'abord comment on les fait, interrogez les ouvriers, faites vous rendre compte du pourquoi de chaque opération, demandez s'il serait possible de faire autrement. J'avoue que vous recevrez souvent une réponse décevante; même le patron vous dira fréquemment: « Cela s'est toujours fait; c'est l'habitude. » Votre question, ils ne se la sont jamais posée; la tradition a suppléé au raisonnement; la tradition bonne est devenue la routine abrutie. Il ne vous suffira pas d'écouter les hommes de métier, il faudra appliquer votre intelligence à leur expérience, étudier les moyens dont leur industrie dispose, afin de ne pas leur demander plus qu'on ne peut obtenir. Notez les épaisseurs nécessaires aux divers assemblages, mesurez les quartiers et les planches couramment employés. Procurez-vous une base technique pour vos compositions. Vous éviterez ainsi une exécution truquée. Vous n'obligerez pas à former un panneau de planchettes accolées, vous économiserez le bois sans nuire à la solidité. Vous aurez remarqué à l'atelier que l'ouvrier qui rabote une planche prend garde de ne la pas entamer à la section du fil, il vous dirait que cette section ne prend pas la colle, qu'on n'y peut clouer sans craindre d'éclat et que dans le meuble commun on s'arrange pour masquer cette partie faible par une moulure. Vous aurez donc soin de composer votre meuble de telle sorte qu'il ne montre pas de section rectangulaire du fil, quand vous ne pourrez la recouvrir vous taillerez la tête en biseau ou en quart de rond. Ces explications vous donneront le pourquoi de l'assemblage en queues d'aronde des quatre côtés d'un tiroir. Vous aurez appris aussi que dans un panneautage, l'assemblage à angle droit est plus solide que celui fait à onglets et vous en concluerez que, ce faisant, les médiévaux n'étaient pas si barbares qu'on se plaît à le dire dans certains milieux et que ce système repris par les bons modernistes permet d'encadrer les panneaux de montants et de traverses inégaux de largeur. Or, la longueur des planches est toujours suffisante tandis qu'elles sont exceptionnellement d'une grande largeur, il faut donc pouvoir diviser cette dimension des panneaux ou bien racheter leur étroitesse par la largeur donnée aux montants. La même raison n'existe pas pour les traverses. Précieuse observation qui vous donne le moyen d'éviter les panneaux trop larges faits de planches accolées, système général dans l'industrie, mais peu recommandable. Quelles que soient les dimensions d'un meuble, vous ne serez donc plus embarrassé pour en partager la surface. Connaissant le principe, vous ne vous arrêterez pas à ce qui n'est que routine. Vous ferez fi de toutes les moulurations inutiles. Dès lors que le panneau ne doit plus être encadré à onglets, vous vous souviendrez seulement que la plus grande dimension du bois correspond naturellement au sens de ses fibres et que c'est lui enlever toute sa force que de le profiler en recoupant celles-ci.

Il est bon d'insister sur cette dernière observation pour que vous ne vous laissiez pas entraîner à imiter ces mobiliers dits esthétiques où les courbes les plus folles gaspillent la matière et ne laissent au bois qu'une largeur utile réduite au minimum.

Un ingénieur vous dira que la beauté d'une locomotive n'est pas dans ses lignes mais dans sa puissance révélée par sa construction. La loi esthétique du meuble est plus raffinée; mais elle n'admet pas cependant que son usage soit sacrifié à son aspect.



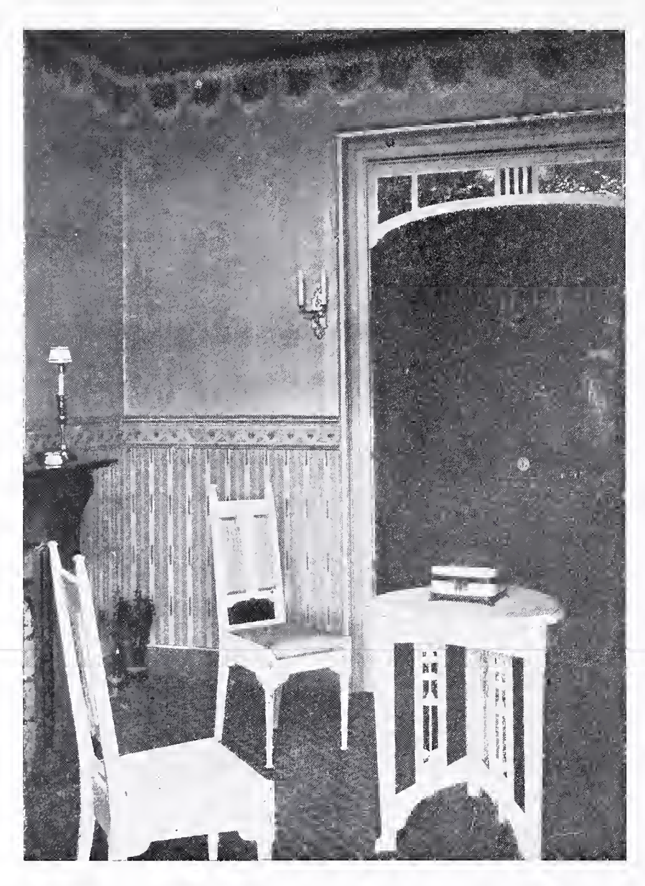
Intérieur de petite salle à manger de villa M Noé



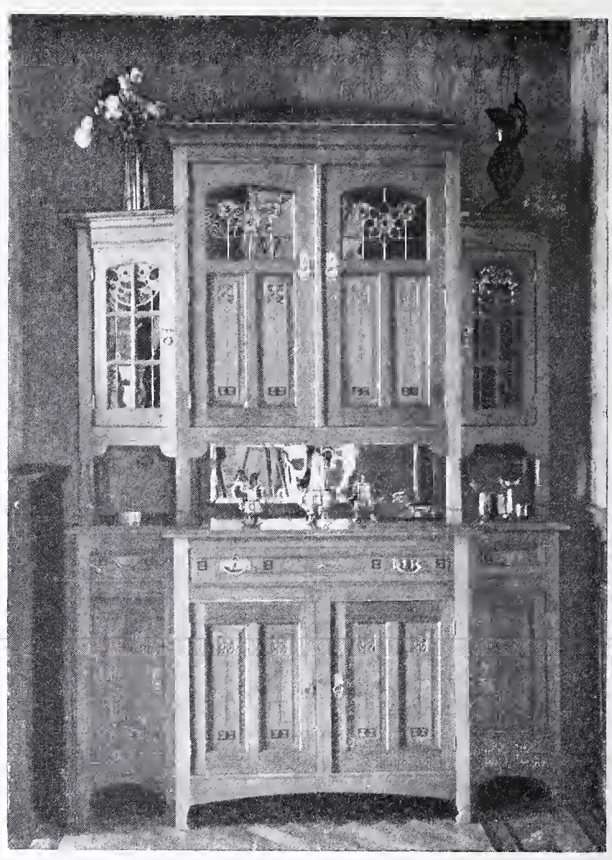
Table en acajou ciré (M. Noé).



Antichambre M Noé.




Salon-boudoir (M. Noé)



Buffet de salle à manger (M. Noé)



Meuble de salle à manger (M. Noé)

Son luxe ne peut nuire à sa solidité. Tâchez au contraire de la lui faire exprimer et de montrer par sa décoration même ses qualités de confort et les propriétés de la matière dont il est construit.

CH. DE WOUTERS DE BOUCHOUT.

L'INTÉRIEUR HARMONIEUX

Les meubles de M. Noé

M. Maurice Noé est Tournaisien. La vieille cité des « Choncq clotiers » a un passé d'art qui est, pour ses enfants, d'un haut enseignement.

Endormie pendant un laps de temps assez long, la cité des tapis et des faïences artistiques commence à s'éveiller. Artisans, artistes, industriels s'y multiplient, depuis quelques années, et tâchent de redorer le blason de l'antique cité.

M. Maurice Noé est l'un de ceux qui s'emploient à cette œuvre de rénovation avec le plus de bonheur. Fuyant la banalité, la routine, tout en se gardant du « macaroni », et du « vers solitaire », il s'est créé, dans l'école belge moderne, une note personnelle.

Les photographies que nous montrons aujourd'hui le prouvent d'ailleurs surabondamment: simplicité élégante, souci constant de l'harmonie, adaptation au milieu, voilà les grandes règles qu'elles révèlent.

M. Maurice Noé met à leur service les facultés d'exécution les plus heureuses, un métier sûr, une vision nette.

Comment se fait-il, que dans la fabrication du meuble artistique moderne, l'école belge ait une note si tranchée, si adéquate à notre tempérament, à nos goûts, à nos besoins, et que cependant, en ayant tous cette marque belge spéciale, les meubles de De Coene soient totalement différents de ceux de Serrurier; que ceux de Serrurier soient à une distance encore énorme de ceux de Sneyers? Je n'en sais rien, et ne tâcherai pas, pour le moment du moins, d'approfondir ce problème. Mais toujours est-il que les meubles de M. Maurice Noé sont, eux aussi, différents de tous les autres.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer M. Maurice Noé. et nous lui avons demandé de quels principes il s'inspirait dans ses compositions.

— Mon but, nous a-t-il dit, est de faire de la décoration originale, mais sans excès. Je ne cherche point la beauté dans la ligne tourmentée, dans les complications inutiles. Ce que je veux, c'est la ligne simple et rationnelle, c'est l'ornementation raisonnée, et puisée aux sources de la nature. Ce que je poursuis sans trêve, c'est l'harmonie... Quel rôle joue l'harmonie des couleurs dans la joie d'une habitation! Et l'harmonie des formes, l'harmonie du cadre! Un meuble, pris séparément, peut être très beau; mais quel effet fera-t-il, dans le ton général d'une pièce, dans le cadre, dans le voisinage d'autres meubles? Voilà pourquoi d'ailleurs je me charge ordinairement de l'installation complète des appartements, tapis, tentures, lustres, etc. Comment, en effet, peut-on avoir un appartement sérieusement conçu et exécuté, si l'on charge un fabricant du mobilier, si l'on achète à gauche un tapis, à droite un lustre, et si un quatrième intrus se charge de la décoration. Il faudrait alors que celui qui se crée un intérieur ait fait de longues études préparatoires, dans toutes ces branches, et qu'il ait une pratique impossible à acquérir autrement que par des années de travail.

— En effet, on ne peut guère s'improviser ordonnateur général d'une habitation pas plus qu'on ne s'improvise peintre, architecte, littérateur. A chacun son métier...

— Sans compter qu'il n'y a point seulement la note d'art. Il faut s'occuper aussi du confort. Il faut connaître le but des meubles, les services qu'ils doivent rendre; il faut connaître les habitudes de celui qui s'en sert, mettre les meubles en rapport avec sa profession, son genre de vie, etc...

M. Noé allait, allait. Et il me semble que c'était fort justement raisonné.

— Nous avons un Art Belge, bien à nous, dit-il encore, un art qui n'a point la frivolité de l'art français, ni la rudesse, la raideur de l'art allemand. Parce que nous avons notre style, notre caractère, il convient que les Belges le comprennent, et facilitent notre épanouissement, qui peut conduire, dans le monde entier, grâce à notre pondération, à de belles et fécondes victoires...

Nous avons cru qu'il était dans notre rôle, à nous principalement, de favoriser cette éclosion dans la mesure de notre force.

L'ART AT HOME

LE FROTTIS

Parmi les procédés faciles qui permettent de donner l'illusion d'un travail artistique, sans exiger ni un long apprentissage, ni connaissances techniques spéciales, il en est un que connaissent certainement quelques-unes de nos lectrices, mais qui est loin d'être apprécié comme il le mériterait, car il permet de réaliser des choses charmantes avec un effort minime.

Suivant la matière sur laquelle on l'applique, le

frottis imite la peinture à l'aquarelle ou l'impression lithographique. Il consiste en une imitation assez simple du procédé par lequel la photographie arrive à employer la lumière du soleil pour impressionner une plaque sensible; ici également, on obtient une image directe en appliquant sur l'objet destiné à être orné un autre objet dont les lignes s'impriment dans la couche de poussière colorante qu'on fait pleuvoir sur sa surface. De là le nom de peinture à la bruine par lequel on désigne parfois ce passe-temps artistique.

Le matériel qu'il nécessite est le plus rudimentaire possible et son coût est infime. Il se réduit, en effet, à un tamis ou grille, contenu dans un cadre à poignée, quelques vieilles brosses à manche (par exemple de vulgaires brosses à dents) et un peu de couleur. Toutes les couleurs conviennent, à condition de pouvoir être délayées; pour les couleurs d'aquarelle ou d'aniline, on les étend d'eau; les couleurs à l'huile se délayent dans le naphte. On donnera la préférence aux couleurs d'aquarelle ou d'aniline pour les travaux qu'on voudra exécuter sur du papier, du carton ou du bois, et aux couleurs à l'huile pour les impressions sur tissus de velours, de satin ou de coton.

Le tamis à travers lequel on doit faire passer la poussière colorante ainsi obtenue doit nécessairement être assez serré pour ne laisser passer la couleur qui sera frottée à la surface à l'aide de la brosse, d'un mouvement régulier et continu, qu'à l'état de la petite pluie ne qu'indique le mot bruine, employé pour désigner ce travail de concurrence à celui de frottis.

Mais le charme de ce travail consiste en ce qu'au lieu de modèles, nous allons emprunter des éléments à la nature, en prenant quelques-unes de ses merveilles pour en faire l'instrument de notre caprice. C'est précisément, en ce moment où l'automne déploie toutes ses splendeurs dans nos bois, qu'il faut y aller chercher la matière première du travail du frottis, car cette matière première, c'est tout simplement des feuilles séchées. Nous ne nous bornerons pas à en admirer les teintes automnales dans ces derniers jours de soleil, qui offrent à nos yeux le plus merveilleux spectacle de l'année; au cours des dernières promenades, nous ferons une ample provision des feuilles tombées, en ayant soin de choisir celles qui ne sont ni trop sèches, ni trop mouillées, et de les placer pendant quelques jours entre deux morceaux de papier buvard, sous une presse ou dans un gros volume. Les feuilles les plus dentellées, celles dont les bords extérieurs sont les plus découpés, comme les fougères et la chevelure de Vénus, auront d'abord nos préférences, mais pour l'antithèse, nous aurons soin d'y joindre des feuilles d'un aspect plus lourd et plus décoratif, comme celles du marronnier et du platane.

Il n'y a pas d'ailleurs que les feuilles qui arrêteront notre choix: nous y joindrons agréablement les autres gracieuses créations du monde végétal, comme les graminées, les branchettes, même des algues et des chardons. On peut même très heureusement utiliser d'autres corps, une plume de paon, une toile d'araignée, un morceau de dentelle.

La matière employée variera à l'infini, suivant la destination de l'objet que l'on désirera décorer. Le travail peut se faire sur velours, papier, bois, cuir, mais toujours il faut choisir une surface blanche ou du moins d'une teinte claire.

Pour les premiers essais, prenons une feuille de papier à dessiner. Disposons dans le haut un vol de feuilles de marronniers et d'érable, que nous fixerons avec quelques épingles. Dans le bas, nous arrangerons une petite gerbe de fougère, mais en évitant les épaisseurs. Aucune feuille ne doit empiéter sur sa voisine.

Nous avons d'abord versé un peu de couleur d'aniline dans une soucoupe. Puis, trempant légèrement, très légèrement, notre brosse dans le liquide, nous frotterons régulièrement sur le tamis pour faire pleuvoir sur le papier mille gouttelettes colorées.

Nous continuerons l'opération jusqu'à ce que tout ce qui était découvert de notre papier ait reçu la bruine colorante. On peut naturellement accentuer très fort la teinte dans le bas et la dégrader vers le haut. Avec un peu d'expérience, on arrivera à mélanger plusieurs couleurs par couches successives. Il faut laisser un peu sécher, puis enlever les feuilles très délicatement; on pourra au besoin se servir de pinces pour cette opération. L'emplacement qu'elles occupaient se détachera en blanc, en donnant toutes les finesses de leurs dessins.

Par la suite, on peut arriver à donner des modèles dans les masses des feuilles, en enlevant successivement les différentes parties du dessin et recommençant chaque fois à faire pleuvoir de nouvelles teintes.

Le frottis vous donnera, avec un peu d'efforts, de charmants passe-partout, pour entourer un portrait, une gravure; il faudra assortir les teintes. A l'encre de Chine, si l'on a soin de rechercher les gradations qui donneront les plans, on obtiendra l'illusion d'un joli dessin à l'estompe. Sur du papier de teinte très pâle, le frottis exécuté dans des tons assortis et doux, aboutit à donner l'illusion des procédés lithographiques les plus recherchés; je sais des artistes qui ont été trompés. Sur soie, le procédé servira à faire des coussins, sachets, qui nous changeront heureusement

des petits bouquets de violettes que peignent à la gouache toutes les petites pensionnaires. Sur velours et sur bois, le frottis peut se combiner heureusement avec la pyrogravure, qui servira à recerner les contours extérieurs et à ombrer les parties intérieures du dessin.

On trouvera difficilement une distraction plus recommandable que ce travail, si facile et si fécond en résultats relativement artistiques, pour occuper les enfants pendant les longues soirées d'hiver et les jeunes filles trouveront à le diriger un plaisir de petite maman.

Béatrice Lorand.

LES HABITATIONS OUVRIÈRES

On s'apprête à solenniser la 500e maison construite ou acquise par l'intermédiaire du Foyer Ouvrier Tournaisien, fondé fin 1891 par MM. le baron Raoul du Sart de Bouland et Jean Dupré de Courtray, dirigé par celui-ci et présidé successivement par MM. les sénateurs Huet et baron Stiénon du Pré.

Le Conseil d'administration du F. O. T. a obtenu pour cette solennisation le concours officiel du Comité de Patronage des Habitations Ouvrières de l'arrondissement de Tournai.

Il organise pour le courant de 1909 une exposition à laquelle il fait appel à tous les concours utiles, non seulement d'habitants de Tournai, mais aussi de ceux du Tournaisis, c'est-à-dire de l'arrondissement de Tournai sur lequel la F. O. T. étend ses bienfaits.

Cette exposition qui durera probablement un mois et pendant laquelle des conférences nombreuses seront données par des spécialistes en matière d'œuvres sociales, comportera une section de plans, de devis et de maquettes d'habitations à bon marehé, une section de mobilier ouvrier, une section de vêtements ouvriers et une section d'art à bon marché. Si nos lecteurs avaient une idée à soumettre ou une proposition à émettre au sujet de ce projet d'exposition, ils peuvent la transmettre à son organisateur, M. Dupré de Courtray.

Mais à côté de cette exposition qui gardera évidemment toujours un certain caractère théorique, le F.O.T. compte réaliser quelque chose d'essentiellement pratique. Il va ouvrir un concours entre les architectes, ingénieurs, entrepreneurs et constructeurs du Tournaisis pour les plans et devis de sa 500e maison. Les plans primés seront réalisés immédiatement et un concours sera également ouvert par le F. O. T. pour l'ameublement complet de cette maison-type, de ce modèle d'habitation ouvrière tournaisienne. Cette maison pourra être visitée pendant toute la durée de l'exposition dont nous venons de parler. Sous peu nous parlerons des conditions de ces concours et des primes que le Conseil d'administration du Foyer compte y consacrer.

Nous serons heureux de publier tout ce qui se rapportera à l'exposition dont M. Dupré de Courtray a pris l'initiative, car il s'agit d'une œuvre vraiment magnifique.

Fleurs et Fruits

Soignez vos fruits.

Les poires et les pommes sont, si possible, rentrés au fruitier après les avoir laissés ressuyer une dizaine de jours dans un local aéré. Si pour une cause quelconque on doit rentrer les fruits directement au fruitier, il faut laisser le local ouvert et aéré jusqu'à l'arrivée des gelées, afin que l'humidité transpirée par les fruits puisse s'échapper. Dans le cas contraire, le fruitier doit être fermé et rester clos pour les motifs indiqués le mois dernier. Nous intercepterons également l'arrivée de la lumière et du froid, lorsque les gelées deviendront trop intenses.

Lorsque le fruitier présente des traces d'humidité, il faut la combattre immédiatement en y exposant une substance ayant la propriété d'absorber l'humidité atmosphérique telle que la chaux en pierre, le chlorure de calcium. Si l'on emploie ce dernier corps, il faut le déposer dans une terrine inclinée de façon que l'eau soustraite s'écoule au fur et à mesure dans un récipient placé plus bas.

Les fruits seront visités souvent afin de retirer ceux qui laisseraient apercevoir un commencement de décomposition, car ceux-ci deviendraient des foyers de contagion.

Les fruits rentrés au fruitier doivent-ils être enveloppés ou laissés à découvert? Il est évident qu'une enveloppe quelconque soustrait les fruits à l'action des agents extérieurs, mais il est facile de comprendre aussi que ce travail amène un surcroit de besogne et de soins d'entretien que beaucoup de personnes ne peuvent se permettre. Aussi conseillerons-nous d'envelopper seulement les belles variétés tardives.

De toutes les matières employées comparativement pour envelopper et conserver les fruits : papier de soie, paille de bois, paille d'orge, de seigle, regain, fourrage, sciure de bois, feuilles sèches, sable, etc., c'est le papier de soie qui a donné les meilleurs résultats. La maturation s'y poursuit régulièrement ; les fruits y conservent une saveur parfaite avec toute leur beauté et leurs qualités extérieures. La poudre de chaux a également une grande propriété conservatrice, elle n'a aucune action corrosive et possède par excellence des propriétés antiseptiques et desséchantes par l'absorption de l'humidité.

Les poires et les pommes enfouies dans de grands pots en grès et placés par couches alternatives de sable finement tamisé et sec, se conservent également très bien et très longtemps. Il faut avoir soin qu'aucun fruit ne touche son voisin et que le pot soit placé dans une cave saine.

De tout ceci il semblerait qu'on peut reculer indéfiniment l'époque de maturité des fruits ; c'est une erreur, la nature reprend toujours ses droits. On peut reculer la maturité de quelque temps, mais non empêcher la décomposition intérieure quand le moment est venu.

Pour faire fleurir les muguets en hiver dans les appartements.

Le muguet se force très facilement et assez rapidement en appartement. Il faut d'abord se procurer de bonnes « griffes » de muguet, chez un marchand grainier de confiance. Vous pouvez, si vous voulez, arracher une touffe de muguet dans le bois voisin, mais nous ne vous garantissons nullement un résultat même passable.

Le forçage se fait dans des pots de 15 centimètres de diamètre, pouvant contenir 13 à 15 muguets, dont les racines auront été, au préalable, coupées à 10 centimètres de longueur. Les griffes sont placées aussi régulièrement que possible, « tous à la même hauteur » et de façon que le collet arrive au niveau du bord du pot. Comme substratum on peut indifféremment employer de la terre ordinaire, du sable, de la sciure de bois, voire même de la mousse. Nous utilisons de préférence les cendres de houille finement tamisées.

Les pots garnis de griffes de muguet sont placés dans des soucoupes remplies continuellement d'eau et dans une chambre bien chaude, voire même sur la tablette de la cheminée, sur la bouche d'un calorifère, etc. Au-dessus de chaque pot, on place un autre pot renversé, d'égale grandeur, dont on ferme l'ouverture supérieure ; on la rouvre dès que les boutons font leur apparition. Quand ceux-ci prennent un plus grand développement, on enlève le pot supérieur et enfin lorsque les clochettes sont prêtes à s'ouvrir on place le pot en pleine lumière sur la tablette de la fenêtre.

Les seuls soins consisteront à veiller à ce que la soucoupe soit toujours garnie d'eau et à ce que les cendres du pot soient suffisamment fraîches.

Ch. CHEVALIER.



UN PEU DE MUSIQUE

On désire que je parle musique aux lecteurs du *Home* tous les mois, et je le fais avec plaisir. Aussi bien la musique n'est-elle pas, elle aussi, une architecture, et non pas la moins intéressante ?... On dit d'une partition que c'est un « édifice sonore » ; et on entend par là que la Musique, en général, c'est la bonne maison de repos et d'oubli, où l'on se retrouve, la besogne finie, les soucis ajournés, les affaires remises, et où l'on se délasse véritablement en se débarrassant provisoirement du poids de l'existence. Donc, causons un peu de musique, s'il vous plait.

A la Monnaie, le mois de novembre est généralement le mois des transitions. *Faust* et *Carmen* ont été repris, et l'on prépare pour décembre et janvier les nouveautés que l'on espère sensationnelles. Novembre donc est le mois des reprises intéressantes. C'est ainsi qu'on a repris ce mois-ci *Siegfried*, avec la même distribution que l'an dernier, *Rigoletto* qui a vieilli terriblement depuis la dernière fois que nous l'avons entendu mais dont l'interprétation a été très digne d'être louée et *Orphée* presqu'admirablement chanté par Mme Croiza. Ce n'est pas encore le grand, grand Orphée de Mme Marie Bréma ou de Mme Caron. Mais la création de Mme Croiza mérite de retenir l'attention sur cette belle artiste qui possède des qualités vraiment exceptionnelles. Reprise aussi, et grande reprise de la *Juive*. Ah! que la musique lourde, vide, grandiloquente et absurde, surabondante et surannée, plate et indigeste de Fromenthal Halévy a paru ennuyeuse, à part deux airs trop célèbres. J'ai assisté à bien des choses ennuyeuses dans ma vie; j'ai même assisté aux séances du Conseil provincial du Brabant; je ne me souviens pas d'avoir jamais ouï rien de plus désespérément rasant que la *Juive*. Et c'est à dire que si ce n'était pas admirablement mis en scène, et admirablement chanté, ce serait inécoutable. Les parfaits musiciens que sont MM. Kufferath et Guidé ont dû bien souffrir de remonter la *Juive* pour complaire aux abonnés; pour se remettre de la partition de Halévy, ils ont repris *Louise*. Ah! voilà de la musique enfin... La partition de Charpentier n'a pas vieilli ; elle est restée avec ses belles qualités et ses délicieux défauts, une maîtresse œuvre. Et la Monnaie l'a remise sur pied le plus brillamment du monde. M Morati est un Julien faiblard encore que bien intentionné, et Mme Friché a vu depuis son séjour à Paris, augmenter sa personnalité artistique — et sa personne ! .. M. Lestelly est un père comme en souhaiterait à maint orphelin et Mme Bourgeois, est une mauvaise mère, entendez-le dans les deux sens... Au moment où je vous écris, on reprend — vous voyez qu'on travaille à la Monnaie — les *Pêcheurs de Perles*.

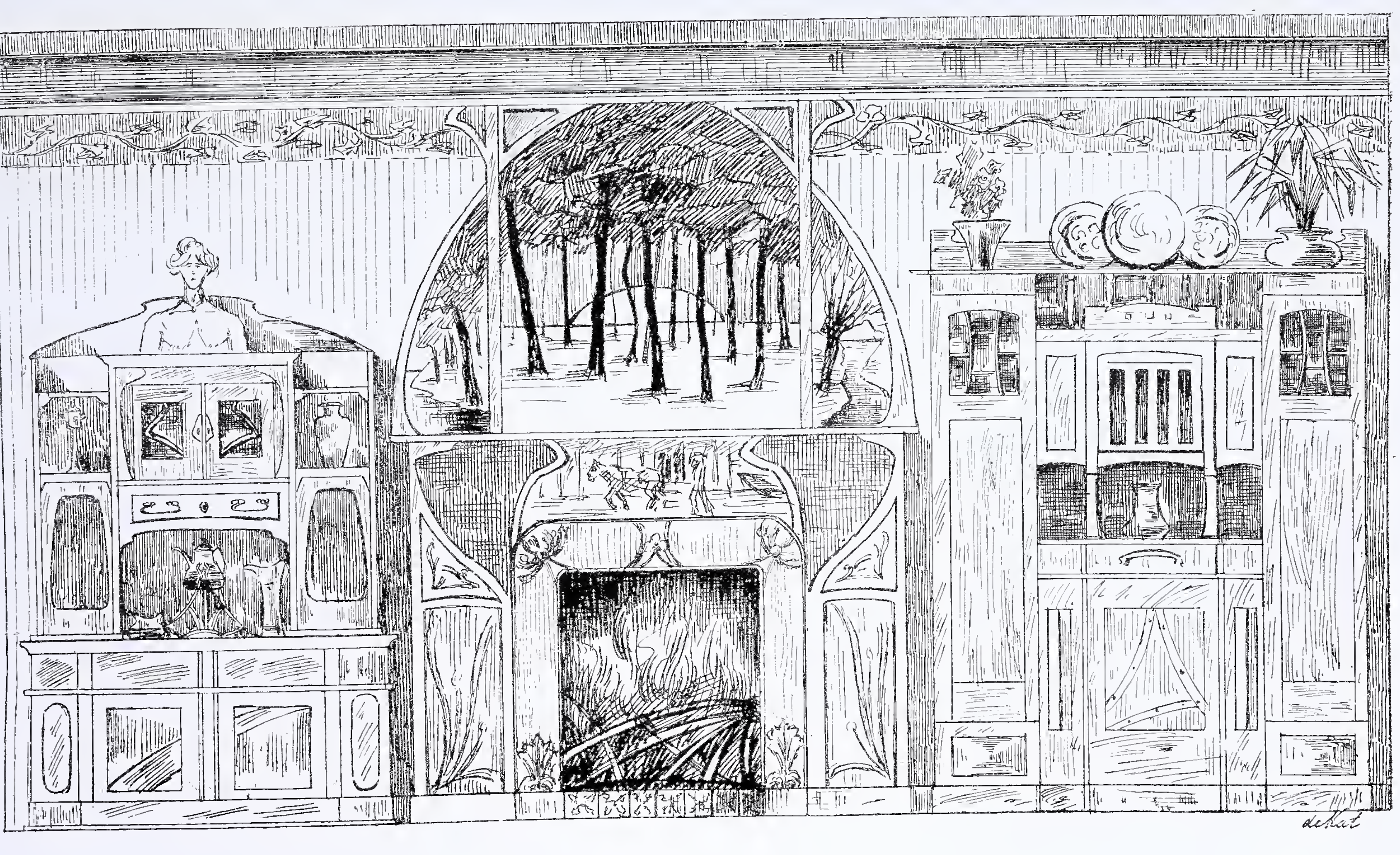
Il y a eu ce mois-ci de beaux concerts à Bruxelles. Concerts Ysaye où on a joué trois curieux nocturnes de Debussy; Concert Populaire où l'admirable Paul Gilson a fait entendre d'admirables *Variations symphoniques*, Concert Durant où on a entendu du Händel et du Bach. Et il y a eu d'innombrables récitals de piano, de violon et de chant, dont le détail me forcerait à couvrir de ma prose tout un numéro du *Home*. Et pour un premier article, ce serait indiscret.

René Feibelmann

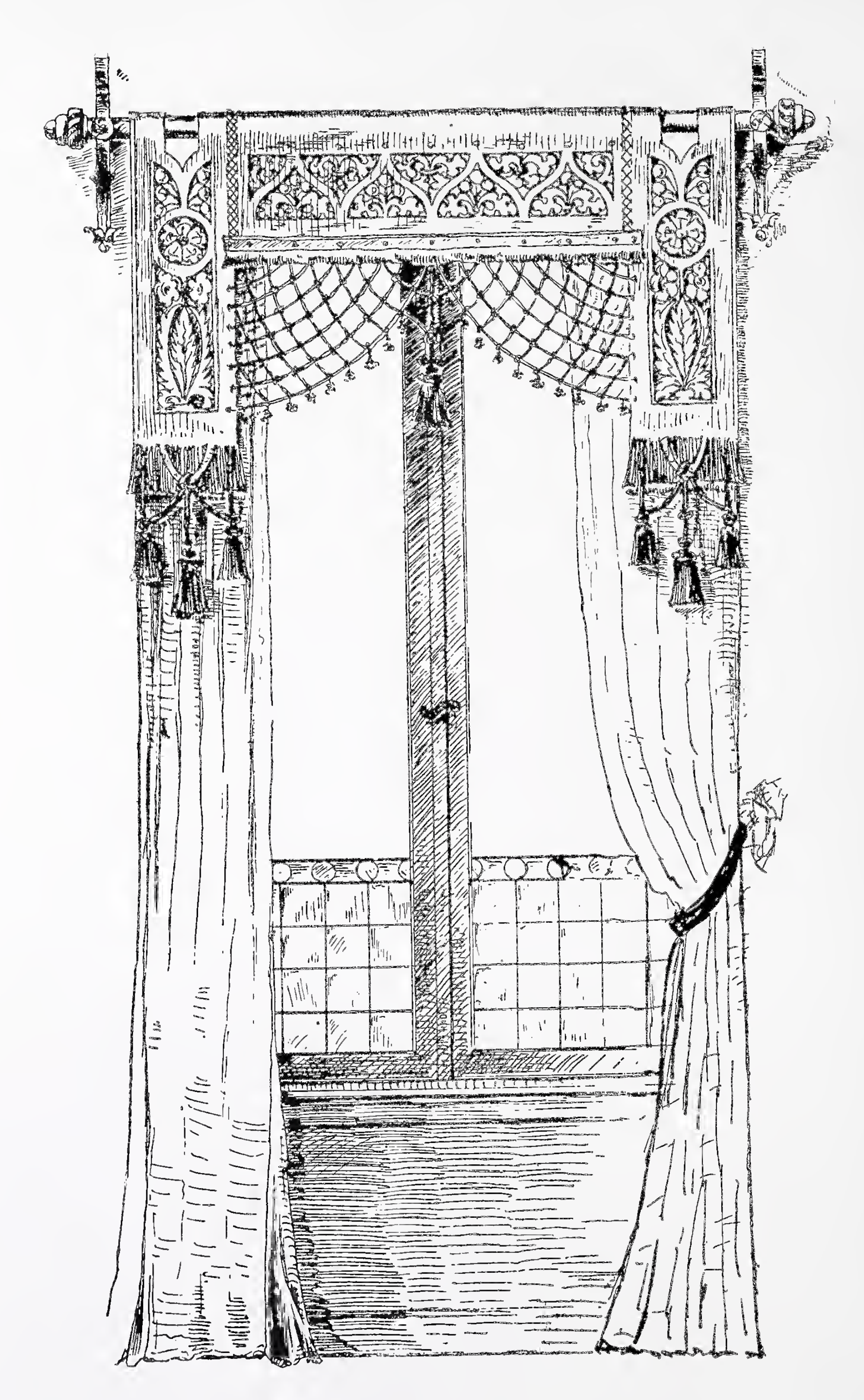
AVIS

Un exemplaire-spécimen est envoyé gratis à tous ceux qui en font la demande.

Les nouveaux abonnés pourront recevoir, jusqu'à épuisement, les numéros déjà parus.



Panneau "Modern Style"



Comment il ne faut pas draper une fenêtre.

LA PAGE DE MADAME

Causerie du docteur

Notre guide est en nous-mêmes

Toute plante, tout animal, est organisé pour le milieu où la nature l'a placé, et possède pour se diriger un guide sûr, infaillible, l'instinct.

La nature n'a pas refusé ce guide à l'homme; en enfant bâté, il a reçu plus, l'intelligence et la raison.

Si nous nous laissions guider par notre instinct nous jouirions constamment d'une bonne santé; nous arriverions, sauf de rares accidents, à l'extrême vieillesse, sans connaître la souffranee; notre mort serait la conséquence toute naturelle des lois de notre organisation et non le résultat de l'infraction des lois de la vie.

Pour notre conservation, la nature nous a munis de deux gardiens: l'un, qui se manifeste par une sensation de malaise, de gêne ou de douleur, et qui nous avertit ainsi de ce qui peut troubler notre santé ou la détruire; l'autre, qui se révèle par une sensation de bien-être, de plaisir, qui nous excite à faire ce qui tend à nous conserver et à nous développer.

Cet avertissement naturel et continu du bien et du mal, peut nous suffire, car il renferme l'essence de toutes les règles hygiéniques. Nous sentons parfaitement, sans qu'il soit besoin de nous en faire la preuve scientifique, que l'air et la lumière nous sont nécessaires; il suffit que nous restions deux ou trois jours dans nos appartements pour éprouver le besoin du grand air, le besoin de sortir; notre estomac nous fait sentir clairement par la sensation de la faim, quand nous devons manger, et sait nous faire des remontrances quand nous le servons trop copieusement. La fatigue nous engage au repos, et quand nous sommes bien reposés, nous éprouvons la nécessité du travail, de l'action, du mouvement; la malpropreté nous pèse, et nous nous sentons tout rajeunis et fortifiés après un bain ou une lotion générale. Nous souffrons réellement quand nous sommes emprisonnés dans des vêtements trop collants, trop chauds ou trop lourds. Nous sentons que la joie et la bonne humeur augmentent notre vitalité, et que le chagrin la diminue.

La nature en tout est pour nous le meilleur conseiller, mais nous l'écoutons si peu! A chaque instant, nous désobéissons à ses lois, mais tôt ou tard, elle se venge en nous infligeant toutes sortes de misères et de maladies.

L'air

On enseigne dans toutes les écoles, à commencer par l'école primaire, que la couche d'air qui entoure la terre s'appelle atmosphère; que cet atmosphère est le prineipe et le soutien de toute existence; que sans air, nil la plante, ni l'animal, ni l'homme ne peuvent vivre; que cet air est composé de plusieurs gaz et principalement d'azote, 78 p. c.; d'oxygène 21 p. c.; et de 3 à 6 dix-millièmes d'acide carbonique; que c'est l'oxygène qui remplit le rôle principal, en changeant dans nos poumons, lorsque nous respirons, le sang veineux qui a servi dans nos chairs — en sang artériel —sang prêt à servir de nouveau à la nourriture de notre corps; que par la respiration nous changeons la composition de l'air, en absorbant une partie de son oxygène et en rejetant de l'acide carbonique, qui est un poison pour l'homme; que même une seule personne, se trouvant dans une vaste pièce fermée, y change la composition de l'air à la première inspiration qu'elle fait, puisqu'elle absorbe une partie de l'oxygène qu'il contient pour y mêler, par l'expiration qui suit, une certaine quantité d'acide carbonique; qu'à chaque nouvelle aspiration, elle répète la même opération et vicie l'air de plus en plus; que l'air, surtout l'air eonfiné, tient en suspension des corpuscules microscopiques qu'on nomme poussières; que ces poussières sont ou inertes, comme celles formées de matières minérales et végétales ou vivantes, celles-ci nommées bactéries ou mierobes; que toutes ces poussières sont la cause d'une foule de maladies; que nos poumons seuls ne réclament pas constamment un air pur, mais tout notre corps, puisque nous respirons aussi par la peau.

On enseigne comme conclusion que nous devons vivre le plus possible au grand air.

Malgré la certitude de ces vérités, l'opinion publique relative à l'air, n'a pas changé. L'air continue à être considéré comme un ennemi dont il faut se défendre Ne prenez pas froid, ne cesse-t-on de répéter sur tous les tons, et vous ne serez pas malade; et pour ne pas prendre froid, on évite l'air comme on éviterait un brigand. On continue à se calfeutrer dans ses appartements, portes et fenêtres toujours fermées bien hermétiquement; on y fait régner en hiver une température impossible atteignant parfois 30 degrés centigrades; si on se hasarde à sortir, c'est chargé de vêtements et de fourrures, tout cela pour éviter des rhumes, des bronchites, des rhumatismes, etc. C'est précisément en agissant ainsi, qu'on se met dans les meilleures conditions pour gagner toutes les indispositions et les maladies qu'on désire éviter. Au moindre dérangement, on redouble de vigilance, pour se soustraire à la bienfaisante influence de l'air et de la lumière: on s'enfonce dans un lit bien chauffé et on interdit à l'air toute entrée possible, portes et fenêtres étant bien closes.

Docteur X.

Remède contre le rhume de cerveau. — On conseille de respirer simplement la poussière qui se dégage quand on agite de l'acide salicylique en poudre, ou encore d'introduire dans les narines de l'ouate salicylée. On peut aussi recourir aux pulvérisations intranasales pratiquées avec le mélange suivant: chlorhy-

drate de cocaïne, 2 gr. 50; menthol, 5 gr.; huile de vaseline, 100 gr. Les effets déeongestionnants de ces pulvérisations, répétées toutes les trois heures, seraient plus marquées et plus durables que ceux d'une simple solution de cocaïne à 1 p. c. Dans tous les cas, il paraît utile d'avoir recours à l'intérieur à l'usage des sels de quinine. L'important est d'agir au début même du rhume.

Recettes de Cuisine

Potage Crécy au riz. — Faire blanchir 2 grosses carottes à l'eau bouillante; faire cuire 3 cuillerées de riz dans une quantité suffisante pour huit personnes. Lorsque le riz est cuit, ajoutez un bon morceau de beurre ainsi que les carottes passées au tamis. Liez avec 2 jaunes d'œufs avant de servir, en ajoutant encore un morceau de beurre que l'on écrase dans les œufs.

Poireaux farcis. — Epluchez de gros poireaux tendres et les tronçonnez en morceaux réguliers de 4 centimètres. Les mettre à blanchir 5 minutes dans l'eau bouillante salée et acidulée; les égoutter et les rafraîchir. Enlevez la partie intérieure du poireau et farcissez-le du mélange suivant: pilez au mortier 2 jaunes d'œufs durs et liez avec une cuillerée de mayonnaise. Assaisonnez de cerfeuil et d'estragon hachés et ajoutez les blancs de vos œufs également hachés ainsi qu'un peu de mayonnaise épaisse. Rangez les poireaux farcis dans un plat, arrosez d'huile et de vinaigre et conservez au frais jusqu'au moment de servir.

Pains de chicorée aux petites saucisses. — Triez soigneusement 6 beaux pieds de chicorée frisée, lavez-les à grande eau, puis faites cuire à l'eau salée bouillante. Lorsque la salade est cuite, égouttez-là, pressez-la dans un torchon pour enlever tout liquide et hachez bien fin. Vous mettez dans un sautoir un demi quart de beurre, vous le laissez blondir et vous y passez la chicorée pendant 5 minutes; ajoutez une petite cuillerée a café de farine et mouillez de 100 grammes de crême fraîche, mais en procédant petit à petit par portion. Vous avez bien entendu poivré et salé, lorsque votre mélange est parfait vous retirez du feu et vous cassez dans le sautoir quatre œufs entiers, vous battez bien le tout et vous versez dans un moule à timbale copieusement beurré. Vous faites prendre au bain-marie pendant une heure et demie. Au moment de servir, vous renversez votre pain sur un plat chaud et vous l'entourez de petites saucisses plates préalablement bien rôties à la poêle dans du beurre frais, que vous versez sur le pain en l'envoyant sur la table. Ainsi traitée, la chicorée vulgaire fournit un plat élégant, délicieux et des plus fins.

Pâté en Terrine. — Prendre le quart d'un poulet désossé, un quart de veau, de jambon d'York, mélangez chair et graisse, un quart de foie de veau, du lard en bandes, madère et Liebig.

Hachez très fin environ le quart du poulet, veau, jambon et foie avec une petite échalotte, du persil, poivre et sel. Mettez au fond de la terrine une bande de lard, en mélangeant un morceau de chaque viande que vous aurez coupé en dés, jusqu'à la moitié de la terrine, remettez une bande et continuez jusqu'au haut; recouvrez le tout d'une dernière bande, poivre et sel et arrosez avec un peu de madère. Mettez-le au four bien chaud une heure et demie. Faites un coulis avec deux cuillers à bouche de consommé, gros comme une petite noisette, de Liebig, une cuiller à café de madère, arrosez le pâté et laissez-le refroidir.

Prix de revient: 2 fr. 60 le demi-kilo.

Gâteau de riz aux fruits. — Pour six convices, vous prenez: 200 grammes de riz Caroline, 1 litre de lait, 100 grammes de sucre, 50 grammes de beurre, 2 œufs, 1/2 bâton de vanille, 2 décilitres de marmelade d'abricots, un décilitre de kirsch, 1/2 boîte de pêches au sirop et deux pincées de sel. Triez, lavez le riz, puis le blanchir avec de l'eau et une pincée de sel; égouttez, rafraichissez et mettez à cuire dans une casserole avec le lait préalablement bouilli, la vanille, le tiers du sucre et une très petite pincée de sel. Faire partir en pleine feu, puis achever de laisser cuire au four, à chaleur douce, mais soutenue, la casserole ouverte. Lorsque le riz est bien cuit, le laisser tiédir, lui ajouter des œufs, le beurre et le restant du sucre. Mélanger parfaitement. Remplir de cet appareil un moule à charlotte beurré et saupoudré de sucre en glace et mettre à cuire au bain-marie pendant 35 à 40 minutes. Démouler sur un plat rond, dresser autour des moitiés de pêches chauffées dans leur sirop et saucer d'une sauce au kirsch composée avec de la marmelade d'abricots délayée au chaud dans le sirop des pêches fumées au kirsch et passée à la passoire fine. A défaut de pêches on peut entourer le gâteau de riz d'une couronne de gelée de groseilles ou une marmelade quelconque.

Signes caractéristiques de la vieille volaille. — Lorsque l'on fait un achat quelconque de volailles, il est nécessaire de connaître les signes qui distinguent la jeune volaille de la vieille. Les vieilles poules et vieux pigeons, quoique donnant plus de force de goût aux potages et sauces que les jeunes, se reconnaissent aisément à la structure du corps qui est plus ramassée, aux os de la poitrine qui sont plus durs, à la peau plus sèche, plus épaisse, aux ongles usés; les oies et les canards à leurs pieds palmés dont la membrane s'est épaissie, à leur bec dur à casser, à leur peau très blanche. Le dindon, ayant dépassé l'âge du tendre, a les pattes rouges et la peau du dessus de la tête, comme sous le cou, devient spongieuse et dure au toucher.

A l'aide de ces signes distinctifs on ne se laisse également pas tromper dans l'achat du gibier à plumes. Il est certain, qu'ici, il ya aussi une question d'odorat en jeu, car certaines personnes préfèrent du gibier faisandé, donc abattu de quelques jours, à celui fraîchement tué. Si on vous apporte du gibier à plumes qui vient d'être tué, on peut le pendre dans une cave fraîche et aérée, en ayant soin toujours de le vider, mais il ne faut pas le plumer. De cette manière, on conserve du gibier pendant plusieurs jours: le point

essentiel est donc de vider la bête. Dans l'achat de gibier ou de volailles avoir toujours soin de choisir l'animal bien en chair, qui vaut le quart de plus de sa valeur, car il n'y a aucun intérêt d'acheter de la mauvaise viande à meilleur marché.

Petits conseils

Un avis pour les coquettes. — Durant les grands froids, on a le chagrin de voir son nez et ses joues devenir rouges, ce qui est disgracieux à l'œil.

Cet inconvénient est commun ; c'est le sang qui, sous l'action du froid, ne circulant plus aussi librement, afflue au visage et le congestionne ; cela provient souvent du froid aux pieds. Il faut donc remédier à cela par des bas de laine bien chauds, dans les pieds desquels on met on peu de farine de moutarde afin d'attirer le sang vers le bas. On doit aussi éviter de se laver à l'eau froide ; enfin on peut se lotionner le nez et le visage plusieurs fois par jour avec de l'eau dans laquelle on a mis dissoudre un peu de tanin.

La glycérine, additionnée de quelques gouttes d'eau, fait aussi grand bien à la peau, surtout l'hiver, quand on a le soin de s'en enduire le visage chaque soir,

Et lavez-vous a l'eau très chaude.

Lavage de la flanelle. — Pour laver la flanelle et lui rendre sa blancheur, préparer un bain de savon blanc chaud, auquel on ajoute de la gomme rabique en poudre, ou de la dextrine, si on peut s'en procurer ; il faut, de l'une ou de l'autre de ces substances, quantité nécessaire pour donner au bain une certaine viscosité. On y met la flanelle et on l'y laisse tremper une heure ou une heure et demie. On la lave ensuite soigneusement dans ce même liquide. Le lavage est suivi d'un rinçage à l'eau claire. S'il en est besoin, renouveler l'opération jusqu'à ce que l'étoffe soit parfaitement blanche.

Nettoyage des Foulards. — Jetez de l'eau bouillante sur du son ; laissez refroidir et passez ce liquide, qui doit avoir une apparence très laiteuse ; mettez les foulards, savonnez, frottez légèrement avec la paume des mains, puis rincez dans l'eau froide. Il ne faut pas faire sécher les foulards à l'air, mais dans un linge, et il est indispensable de les repasser à l'envers et très humides.

Pâte à nettoyer les gants. — Râpez en copeaux 1 partie de savon blanc dur, faites-le dissoudre à chaud dans 4 parties d'eau, ajoutez et incorporez-y 1 partie de talc, et vous aurez une pâte à nettoyer les gants.

Entretien des chaussures. — L'entretien de la chaussure n'est pas chose secondaire, surtout pour les gens qui aiment les courses à pied : non seulement le cuir mal entretenu ne dure guère, mais encore il se durcit et blesse les pieds. Nous recommanderons, pour remédier à cet inconvénient, d'abord la vaseline, qui se vend maintenant assez bon marché, et qui n'est plus considérée comme un médicament. Un produit qui est peut-être encore meilleur, c'est la lanoline qui est extraite du suint, corps gras spécial enduisant la toison des moutons. Il a été mis là par la nature pour entretenir en bon état la peau, le cuir du mouton, et aussi pour le mettre à l'abri des intempéries en rendant la toison imperméable. La lanoline aura précisément une double action analogue sur le cuir des souliers, et elle n'a d'ailleurs aucune mauvaise odeur.

Noir pour fourneaux. — Voulez-vous donner un beau noir brillant aux fourneaux, aux plaques en tôle, aux métaux qui sont exposés à la chaleur, et qui se rouillent assez vite si on ne les enduit pas de quelque substance un peu onctueuse ? Faites tout simplement fondre ensemble 120 grammes de cérésine et 100 de cire végétale du Japon ; vous avez d'autre part broyé soigneusement, dans 1,000 grammes d'essence de térébenthine, 120 grammes de noir de fumée fin et 100 grammes seulement de graphite. Et quand ce second mélange est bien homogène, vous le versez dans la première mixture cireuse, que vous avez laissée à demi refroidir. Ayez soin de brasser jusqu'à complet refroidissement du tout, pour que les matières colorantes soient bien en suspension dans toute la masse de la pâte. Celle-ci s'applique avec un chiffon, et l'on fait briller l'enduit en frottant vigoureusement avec un linge de laine.

Nettoyage du Marbre. — Signalons une série de recettes pour nettoyer les marbres tachés. On peut par exemple laver la surface avec un mélange finement pulvérisé de pierre ponce et de vinaigre, qu'on laisse en contact avec le marbre durant plusieurs heures ; on brosse fortement et l'on rince ensuite. Finalement, quand il est bien sec, on frotte avec du blanc d'Espagne et une peau de daim. Une autre formule consiste à prendre 4 parties de savon mou, autant de blanc d'Espagne, 1 de bicarbonate de soude, et enfin 2 de sulfate de cuivre. On mélange intimement, et l'on frotte avec une flanelle, puis on laisse en contact durant 24 heures. Alors on lave à l'eau pure, et il ne reste plus qu'à polir au moyen de flanelle ou d'un vieux morceau de feutre. Vous pouvez aussi prendre 2 parties de bicarbonate de soude, 1 de pierre ponce pulvérisée, et une autre de chaux en poudre fine. Pour que le tout ne contienne aucune grosse particule, vous passez à travers un tamis très fin et vous mêlez avec de l'eau. Vous frottez vigoureusement cet enduit sur le marbre, et en particulier sur les taches qu'il peut y avoir, et assez rapidement ces taches disparaissent. Il suffit ensuite de laver au savon et à l'eau pour que le marbre revienne dans son état primitif.

Pour faire disparaître plus spécialement des taches d'huile, on peut employer le procédé suivant. On applique sur le marbre de l'argile vulgaire saturée de benzine ; si la graisse était là depuis longtemps, il y a beaucoup de chances pour que le remède enlève le poli du marbre avec la tache.

On réussit aussi à faire disparaître les taches de rouille ou d'encre au moyen de la méthode suivante. On se procure une quinzaine de grammes de beurre d'antimoine, et 30 grammes d'acide oxalique, et l'on

fait dissoudre le tout dans un demi-litre d'eau de pluie. On ajoute ensuite assez de farine pour donner au tout une consistance convenable. Il ne reste qu'à étendre une couche bien uniforme de cette mixture sur la partie tachée, et à laisser quelques jours. On lave ensuite et on répète l'opération si besoin est. Pour traiter le marbre blanc, on conseille spécialement de prendre une trentaine de grammes de fiel de bœuf, un huitième de litre de lessive, et une grande cuillerée et demie de térébenthine ; on mélange et on fait une pâte avec de la terre de pipe. Il n'y a plus alors qu'à étendre cette pâte sur la tache, et à laisser en place pendant quelques jours.

COXYDE-PLAGE

La vue de la mer exerce toujours une irrésistible séduction et comme l'a dit Renan : « Combien d'associations d'idées profondes et poétiques se forment en présence du spectacle animé qu'offre le rivage ».

Coxyde, la charmante petite plage belge à l'immense perspective, est là pour nous démontrer ces vérités.

Petit nid choyé où l'on vient s'installer sans gêne, sans pose, libre d'agir à sa guise et de profiter de tous les plaisirs balnéaires dans une complète indépendance, sans que la mode tyrannique ne vienne vous dicter ses ordres.

Coxyde plage hygiénique par excellence. Ni bassin ni chenal, ni marais aux relents pestilentiels.

Rien, absolument rien de ce qui peut amener et développer certaines maladies. Combien de plages ne pourraient en dire autant.

Plage idéale pour les neurasthéniques si nombreux.

A notre époque, ainsi que tous ceux qui visent la tranquillité, le calme, les joies paisibles.

Coxyde possède les plus belles dunes et les plus beaux bois.

Quel plaisir que d'y posséder une villa ou un cottage acheté dans des conditions de bon marché particulier si on compare les prix aux loyers d'Ostende, Heyst ou Blankenberghe.

Tout le monde peut être propriétaire de sa villa, des terrains depuis 500 francs sur lesquels ont peut faire ériger une gentille petite villa sont vendus depuis 25 francs par mois.

Moyennant un petit paiement comptant ou seulement au bout de quelques versements mensuels on avance tous les fonds pour la construction de la villa ou pour l'achat de toute autre propriété au taux vraiment avantageux de 4 p. c.

Remboursement à volonté fixe ou avec combinaison d'assurance vie. — Coxyde à peine connu il y a trois ans, compte déjà 80 villas, et plus de 20 sont en contruction. — Pour tous renseignements, adressez-vous chez un des nombreux propriétaires de la plage, entre autre, M. Louis Thévenet, 60, rue de Turquie, qui se fera un plaisir de vous remettre plans des terrains ou des villas à vendre ou à louer.



CHOSES D'ART..
ET AUTRES

Nous publions aujourd'hui quelques exemples de draperies fort en honneur chez les tapissiers.

Nous ne prétendons nullement les imposer à l'admiration de nos contemporains. Au contraire. A n'écouter que notre sentiment, nous les considérerions plutôt comme des repoussoirs, en les mettant en opposition avec les intérieurs de notre excellent collaborateur et de M. Noé.

Mais c'est en cette matière surtout qu'il ne faut point discuter, car c'est inutile: on ne se comprendra jamais.

De ces modèles de goût... douteux, nous en publierons encore deux ou trois fois, d'ailleurs.

Nous croyons que ces oppositions sont plus utiles à la formation du goût que les articles les plus éloquents. Et pour peu qu'on soit susceptible de recevoir la grâce, ces simples clichés la feront descendre en vous... par choc en retour.



Bibliographie

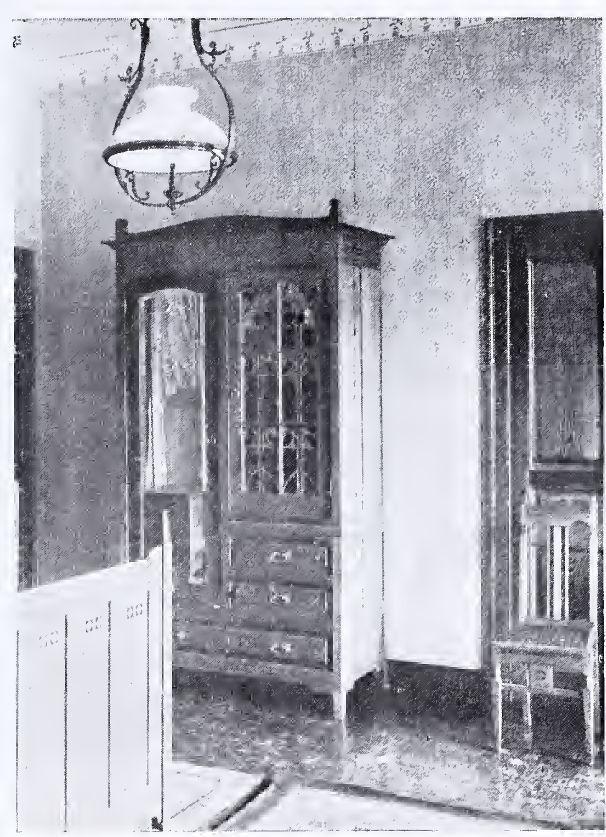
LA MUSIQUE INTERNATIONALE

Sous ce titre paraitra prochainement à Bruxelles une revue bimensuelle de musique. Cette publication que dirigent MM. Anthony Dubois et Réné Feibelmann s'occupera d'esthétique, d'histoire, de critique, de pétagogie, de bibliographie et d'information musicales ; en outre elle ouvrira ses colonnes aux manifestations les plus intéressantes des jeunes écoles sans distinction de pays ou de tendance.

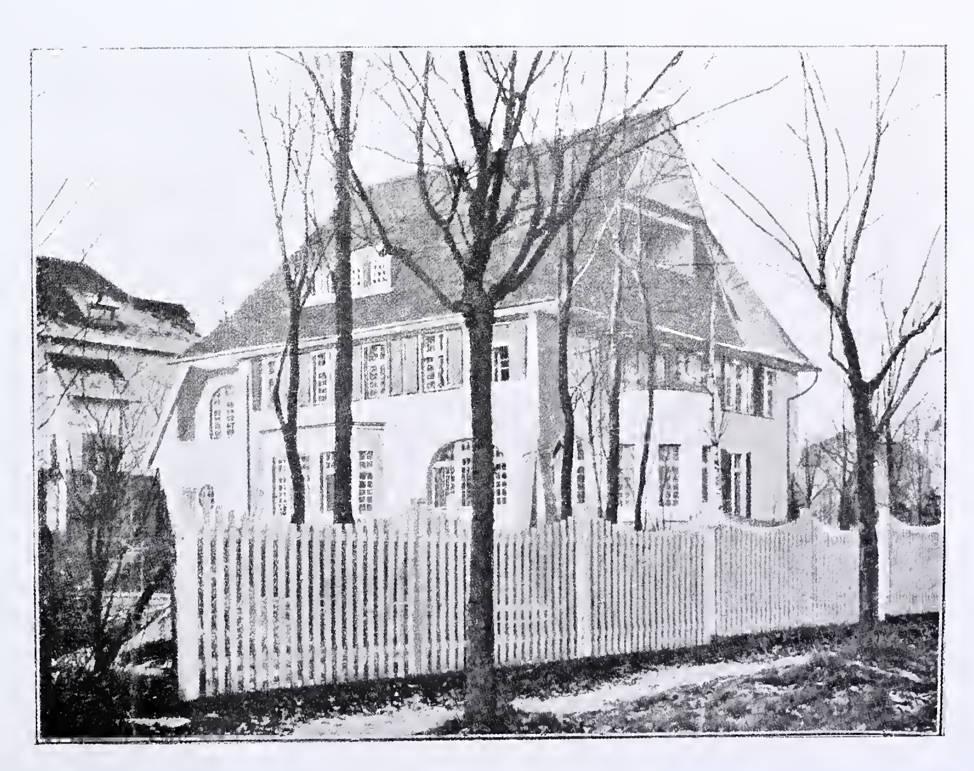
Parmi ses collaborateurs réguliers la Revue compte MM. le Dr Neitzel, de la Gazette de Cologne, E. Jacques-Dalcroze, Paul Gilson, Louis Thomas, A. Eisenberg, Wertheimer, etc. etc.

Les bureaux de la « Musique Internationale » sont situés 46 Rue du Nord à Bruxelles.

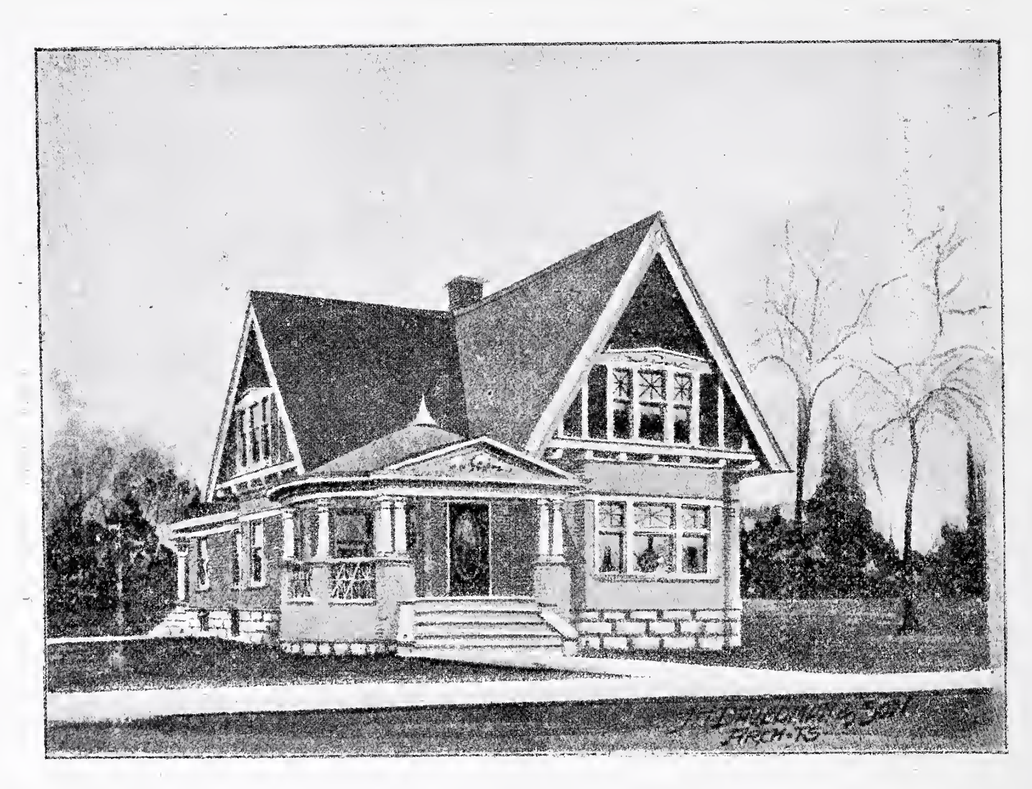
Abonnement 12 francs par an,

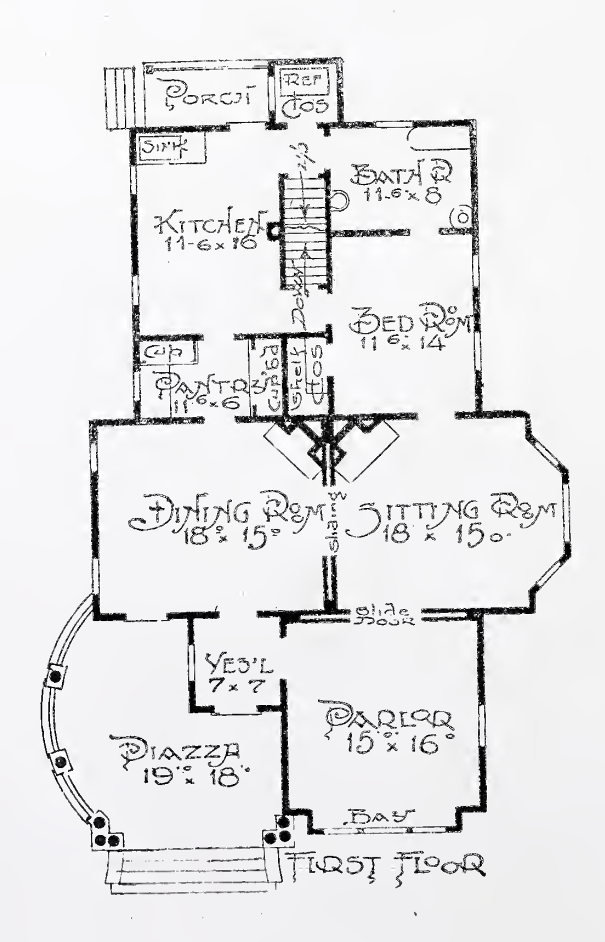
Mobilier de chambre à coucher (M Noé).

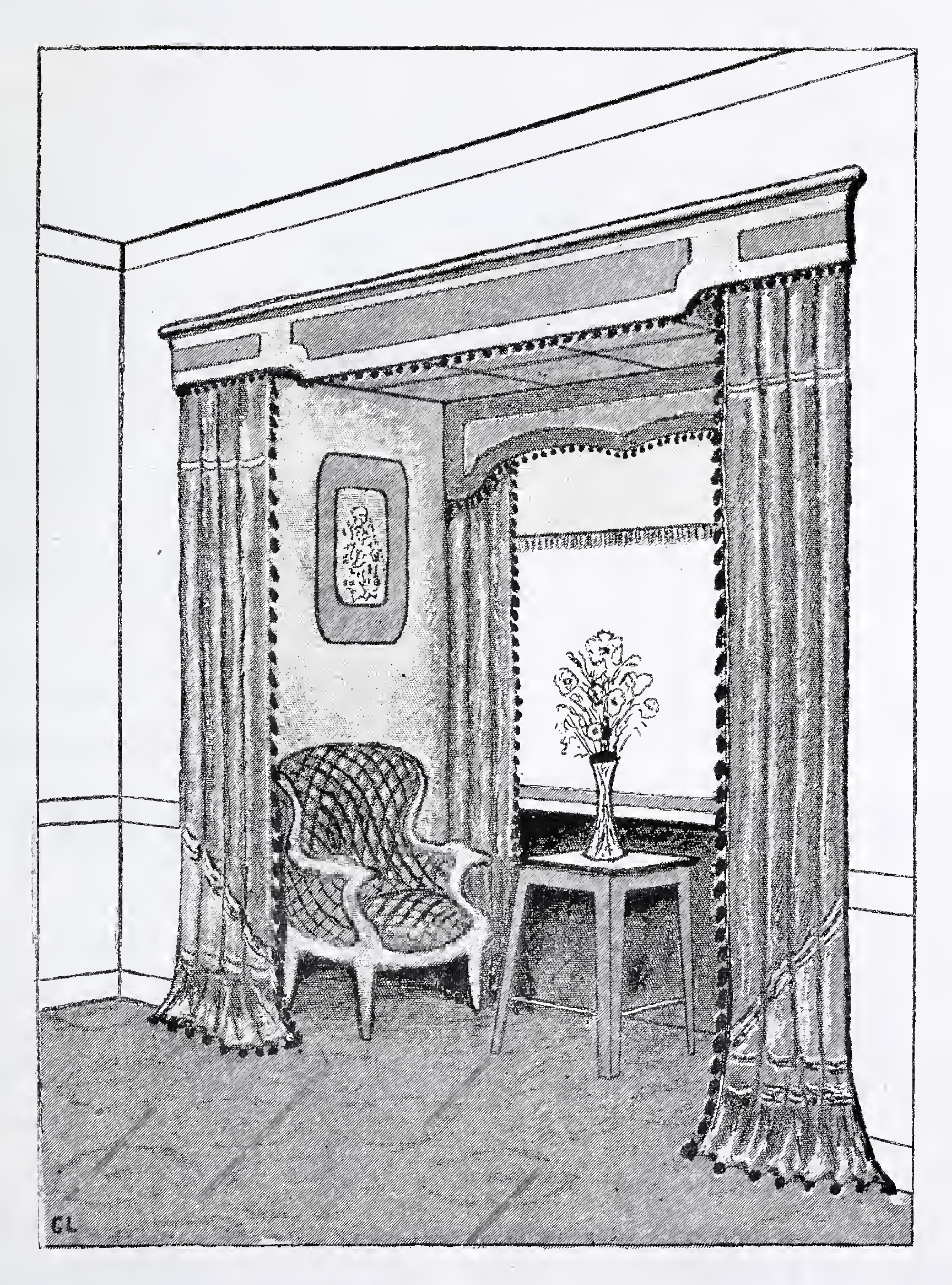


Maison de campagne d'un professeur allemand.



Villa américaine.





Une jolie horreur chère aux tapissiers

Deuxième année, N° 1. 30 centimes le numéro 1er janvier 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

A NOS ABONNÉS

Nous remettrons ces jours-ci à la Poste nos quittances de réabonnement.

Nous prions nos abonnés qui ont suivi nos efforts, de bien vouloir leur faire bon accueil.

Nous leur serons également reconnaissants de bien vouloir nous faire connaître dans le cercle de leurs relations.

Des exemplaires spéciaux seront envoyés à tous ceux de nos amis qui en feront la demande.

Une Maison Moderne

On n'a pas l'habitude, quand on reçoit quelqu'un, de l'introduire d'abord dans la cuisine.

C'est pourquoi l'autre jour, en commençant la visite de la maison de M. Waxweiler, nous n'avons point passé par cette pièce. Et pourtant, quel modèle de cuisine, vaste, claire, pratique! Le monte-plat, l'immaculé carrelage blanc au mur, la table de travail de belles dimensions, les armoires américaines dans les murs, tout y a été combiné avec soin pour la facilité et l'aisance du service. Pour ma part, c'est surtout au fourneau que vont mes préférences. Ce fourneau est d'un système perfectionné et sert à la fois à la cuisine et au chauffage central à l'eau.

Avez-vous vu, dans « Sherlock Holmes », le cabinet du professeur Moriarty? Alors, vous vous-êtes amusé, certainement, de ces leviers ouvrant, à grand fracas, les portes triplement verrouillées du cabinet souterrain du bandit. Mais quelle grossièreté, au fond, toute cette mécanique de pacotille!

Dans le fourneau (système Beck) que vous montre l'un de nos clichés, au contraire, le levier courant le long du poêle, est commandé par une demi-douzaine de clefs dont on aperçoit le tableau, de petites clefs aussi fortes que faciles à manœuvrer. D'une simple pression de la main on règle toute une série de manœuvres du chauffage.

— Crac!

Et c'est le chauffage de tout le bâtiment.

— Crac!

Et la flamme du foyer cesse de chauffer l'eau du réservoir de 600 litres qui surplombe le fourneau pour borner son activité à la cuisine.

— Crac!

Et c'est le chauffage et la cuisine simultanés. Et ainsi de suite. N'est-ce pas aussi amusant que pratique? Le rêve, à coup sûr, de toutes les ménagères, surtout que le combustible est amené par un monte-charge jusqu'en face de la cuisine.

Toute la maison est parfaitement chauffée jusqu'au troisième étage, sans qu'il y ait à soigner une chaudière proprement dite. Et, dans toutes les chambres, on obtient à volonté, à côté de l'eau froide, de l'eau très chaude.

C'est le moment de faire ressortir les avantages hygiéniques de cette curieuse maison, et de parler notamment de l'installation des chambres à coucher.

On n'y trouve pour ainsi dire pas de meubles: les armoires sont dans les murs; lavabo-déversoir, w.-c. et baignoire font, dans chaque chambre, corps avec la construction; le tout en émail blanc forme un ensemble clair et gai, d'une propreté parfaite. Pas de stores arrêtant la lumière: des vitraux tamisent le jour et de simples rideaux en étoffe légère permettent de s'isoler le soir. Aux murs, pas de papier: du lincrusta ou de la peinture à la détrempe lavable à l'eau (duresco).

Tous les angles des murs, plafonds et plinthes sont en gorges. Pas de coins où s'accumule la crasse, par conséquent, et qui font le désespoir des servantes ayant l'amour de la propreté. Et cette règle a été observée si strictement que même les angles des marches d'escalier ont été munies de bandes de cuir pour éviter l'entassement de la poussière.

Partout, les boiseries sont faites de bois apparent, simplement verni ou poli. Les pavements sont monolithes, sans joints: en mosaïque pilée au rez-de-chaussée; en torgament (pâte de bois agglomérée) aux étages.

La façade déjà nous avait donné l'impression de

la maison hygiénique; nette, sans être froide; de grandes baies laissant pénétrer à flots la lumière, avec les vitrages descendant jusqu'au plancher. C'est près de ces fenêtres que sont placés les radiateurs à eau chaude: ainsi l'air est chauffé dès son entrée.

La ventilation s'opère aisément par les fenêtres guillotines à double glissement.

Et puisque nous en sommes à montrer les aspects pratiques de cette maison moderne, ajoutons qu'outre le monte-plats, un monte-charges va du sous-sol au troisième étage pour les malles et les objets pesants à transporter aux étages supérieurs.

Un escalier de service contournant les appartements permet de ne pas traverser les pièces habitées. Et d'autres détails, que je me rappelle, vous montreront encore avec quel soin le côté pratique a été étudié. Y a-t-il rien de plus ennuyeux, par exemple, que les trente-six coups de sonnette, chaque jour, des trente-six fournisseurs qui apportent le pain, la viande, les provisions? Eh bien, ici, on ne les voit et on ne les entend pas, les fournisseurs. Ils savent qu'il y a, dans les sous-sols, une armoire à eux destinée, et qu'un escalier de service extérieur leur permet, sans déranger personne, d'y aller déposer leur marchandise. Autant de démarches simplifiées, autant de temps gagné, pour les uns comme pour les autres.

Un autre détail. Vous avez admiré, dans la salle à manger, la belle table massive et pourtant élégante, aux lignes si pures, n'est-ce pas? Or, ce meuble n'est pas seulement une table. C'est aussi un billard. Quelques tours de clefs, une fois la table débarrassée, et elle se hausse, en se stabilisant complètement. Le dessus s'enlève et se place dans de vastes tiroirs que renferme la panse du meuble; un autre compartiment de ce meuble truqué contient les queues et les billes. En un temps et deux mouvements, la table est transformée, et vous pouvez caramboler. Quelle place gagnée, et quel agrément pour les invités!

Je passe sous silence les fauteuils de la « living-room », qui invitent si bien au repos; les planches à coulisses et trépieds pour les jeux des enfants; la quincaillerie des portes et des fenêtres et notamment les baguettes qui permettent d'ouvrir les croisées, la nuit, au degré désiré, sans devoir craindre les coups de vent (rappelez-vous vos efforts pour fixer les battants de fenêtres par cent moyens divers, compliqués et peu pratiques). ...Mais je veux citer ceci encore qui est typique:

Toutes les portes de la maison, toutes, entendez-vous, y compris celles de toutes les armoires, s'ouvrent et se ferment par une simple petite clef de rien du tout, une clef mignonne qui se place dans la poche du gilet!

Ainsi, pas de lourd et encombrant trousseau de clefs. Et quand on y songe, y a-t-il rien de plus idiot que le système que nous subissons et dans lequel chaque porte a une serrure et une clef différentes? Ceci, vraiment, est une innovation tout à fait remarquable.

On n'en finirait pas, s'il fallait tout énumérer. Et force nous est d'abréger.

Le grand écueil de l'habitation moderne hygiénique, de la maison « savante », c'est d'être froide, c'est de ne point procurer cette douce et tendre sensation du « home » que nous aimons tant; c'est d'être quelquefois trop rigide, trop nue, trop sèche.

Cet écueil a été évité avec un art parfait. Nos photographies, malgré toute leur netteté, et les jolis tours de force de M. l'ingénieur De Greef ne peuvent naturellement donner une idée des tons, de la couleur de ce home. Rien que la salle à manger est un petit chef-d'œuvre d'harmonie en gamme grise. La gaieté des boiseries, des vitraux, adoucissant la sévérité des lignes, les jeux délicats de lumière et d'ombre, tout contribue à faire de cette maison une sorte de chef-d'œuvre, résumant la conception la plus nouvelle et la plus pure du « home ».

Et si par exemple vous faites timidement cette objection qu'une fois une maison semblable achevée, il est interdit, sous sacrilège, d'y toucher; qu'il devient donc impossible de continuer à l'orner de bibelots achetés au hasard de la fantaisie, je vous terrasserai de cette boutade de savant, que m'envoyait l'autre jour M. Waxweiler:

— Un collaborateur à l'Institut Solvay, M. Petrucci, a décrit, dans un livre scientifique, les mœurs de certaine race de lapins du Sud de l'Amérique, les Viscaches, qui s'amusent à entasser, dans leur terrier, toute sorte d'objets disparates. Voulez-vous être classé parmi les Viscaches?

J. BARY.



Economie et Prévoyance

Nous constatons souvent combien peu de gens se soucient de leur avenir et de celui de leur famille.

Un père de famille vit dans l'aisance, il gagne suffisamment pour subvenir aux besoins d'une famille parfois nombreuse. Il vit dans une douce quiétude et sans songer à l'avenir, la vieillesse et la mort.

Quelques-uns, certes, y ont pensé et, à l'effet de parer à l'éventualité d'une mort prématurée ou de réserver pour l'avenir un petit capital pour subvenir



Vue de la salle à manger avec la table billard.



La salle à manger.



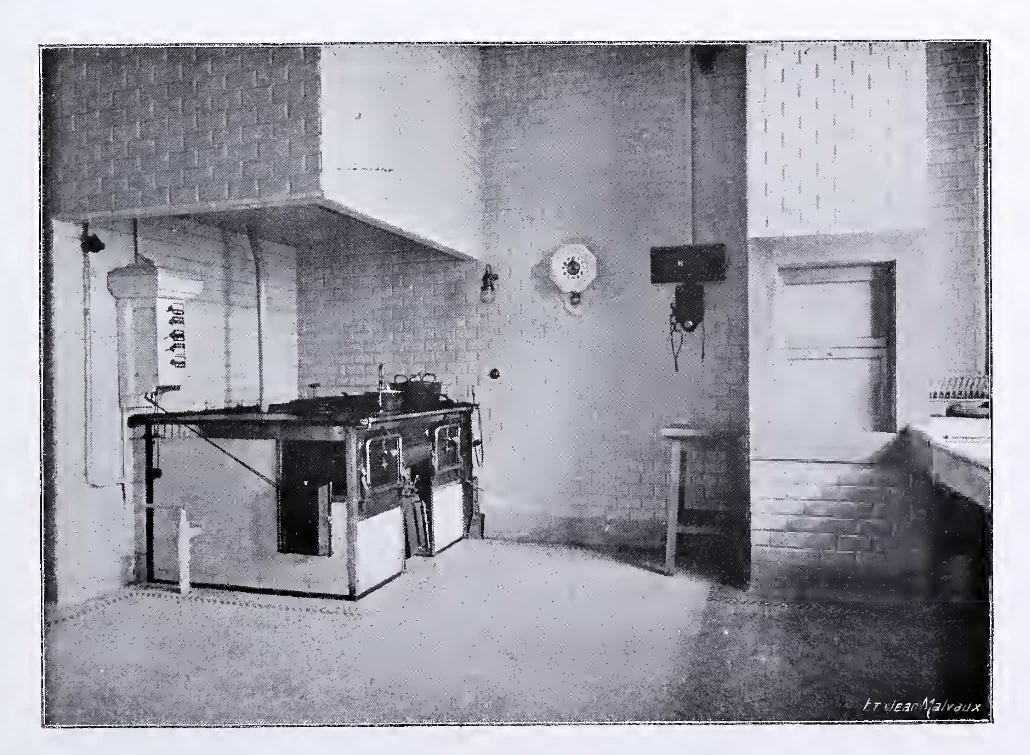
Le petit salon du rez de chaussée.



Le cabinet de travail.



La living-room.



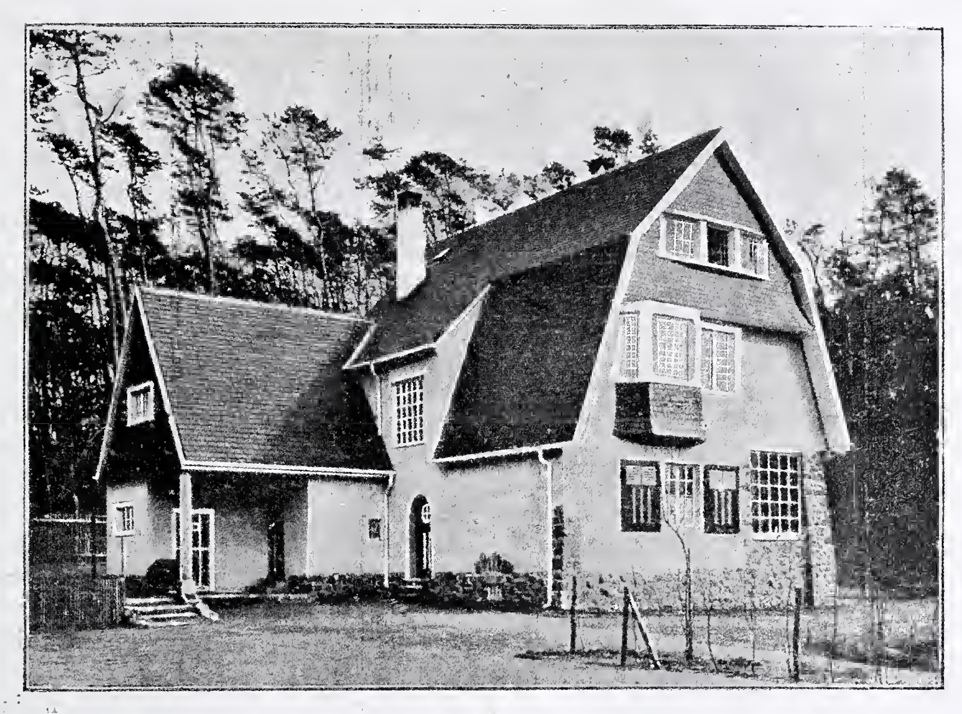
La cuisine avec le fourneau.



Chambre à coucher.



Chambre à coucher.



Villa allemande.

aux besoins de l'existence pendant la vieillesse, ont contracté une assurance-mixte sur la vie.

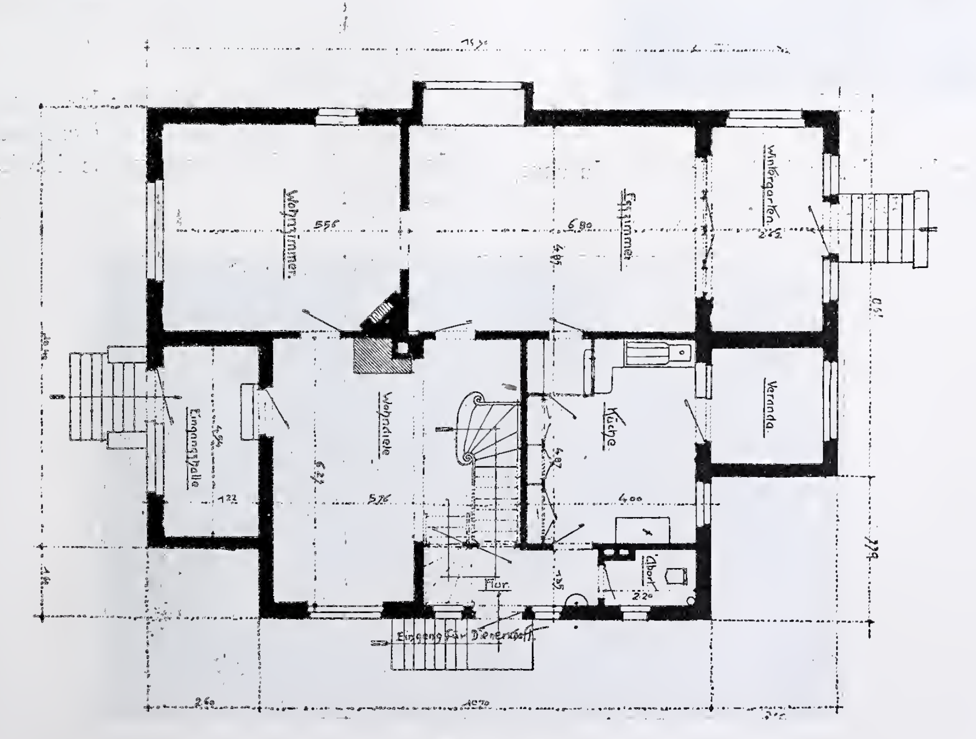
Cette mesure de prévoyance est louable et il serait désirable que tous la pratiquent.

Mais, il est difficile de s'assurer sur la vie pour un gros capital, les primes à payer constituant une dépense annuelle au-dessus du budget de nombreux ménages.

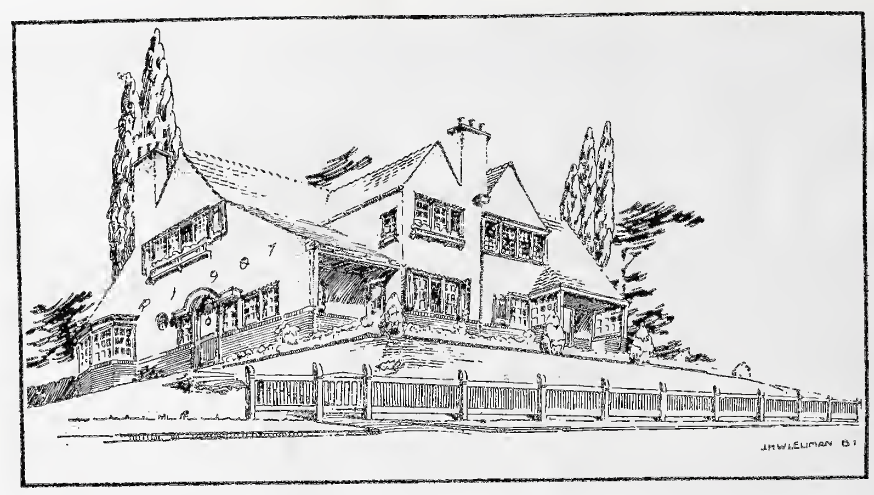
Il faut tenir compte que ce budget est grevé d'une dépense importante: le loyer de l'appartement ou de la maison que vous occupez.

Ajoutez au prix du loyer, la prime annuelle à payer pour une assurance, et vous constatez que vous ne pouvez faire face à une charge aussi lourde.

En effet, supposons qu'un homme âgé de 25 ans, veuille s'assurer un capital de 10,000 fr., payable



Plan général.



Maison de campagne anglaise.

dans 20 années ou à son décès: il paiera une prime annuelle de 435 francs.



Villa danoise

Ajoutez à cela un loyer de 800 francs et la charge annuelle sera de 1,235 francs.

Or, pour 1,115 francs, soit 120 francs de moins. cette même personne peut devenir propriétaire d'une maison de 16,000 francs tout en assurant ce capital, payable au bout de 20 ans ou à son décès, s'il survient avant ce terme.

D'où vous constatez qu'en payant moins, vous avez une assurance mixte pour un capital beaucoup plus élevé et vous habitez votre maison.

Citons un second exemple, pour un père de famille plus âgé: supposons un homme ayant atteint sa quarantième année.

Une prime annuelle pour un capital de 10,000 fr. s'élèvera à 473 francs pour un terme de 20 années. En estimant également le loyer à 800 francs, la charge annuelle serait de 1,273 francs.

Pour devenir propriétaire de la maison que nous évaluerons à 18,000 francs, ce père de famille paiera 1,238 francs.

Il y a, là encore, gain sur la charge annuelle et gain sur le capital assuré qui est presque doublé, alors que la dépense est moins élevée que dans le premier cas.



Chalet à Meiringen (Suisse).

Cela démontre que le propriétaire s'enrichit à vos dépens. Devenez propriétaire vous-mêmes, c'est la seule solution pour économiser sagement un joli capital, et, si une charge de 1,200 fr. est trop élevée pour certains employés ou ouvriers, qu'ils s'assurent pour un terme plus long, la somme à payer annuellement diminuant sensiblement en raison de la durée du contrat d'assurance.

Et quand vous auriez même un léger sacrifice à faire pour acquérir votre maison, ne pensez-vous pas qu'il est sage d'économiser 20 ou 25 francs par mois pour assurer vos vieux jours et mettre sa famille à l'abri du besoin?

Certaines personnes, par trop intéressées, vous offriront des capitaux dont le remboursement, tout en vous coûtant cher, ne mettra pas les vôtres à l'abri.

N'écoutez pas ces gens intéressés, pas plus que ceux qui combattent avec une obstination mal intentionnée ou un entêtement résultant de leur peu de clairvoyance dans les questions d'économie sociale. Que demain la mort vous surprenne et votre épouse, vos enfants se verront dans la triste nécessité de vendre à la hâte la maison, qui sera cédée à vil prix.

N'hésitez donc pas Faites œuvre de prévoyance et devenez en même temps propriétaire de votre home.

HABITATIONS A BON MARCHÉ

IV

Qu'on nous permette de citer ici une page de notre travail:

De la manière de construire le plus pratiquement et le plus économiquement les habitations à bon marché à logements multiples.

« Combien de fois n'avons nous pas lu qu'il faut éloigner le plus possible des places habitées le local où l'on vaque aux soins indispensables à donner à la propreté du linge, des vêtements, des meubles, où l'on met bouillir des savonnées, d'où se dégagent des buées incommodes et malsaines? Pas de buanderies, ni de cuisines-laveries, à côté de l'appartement, voilà la règle dont on cherche volontiers l'application, parce que l'on comprend, en effet, qu'il faut tenir les chambres habitées à l'abri des inconvénients du voisinage immédiat d'un local de l'espèce.

» On réussit parfois à vaincre la difficulté, mais souvent on s'aperçoit, trop tard, que l'on ne fait que créer de nouveaux désagréments. On pense qu'il suffit de créer une buanderie commune dans le sous-sol, de bien la ventiler, d'y installer une douche, des bacs de trempage, de l'eau de pluie et de l'eau de la ville, même d'annexer un bain (dans une chambrette à chauffer par la cheminée de la douche) de manière que la ménagère qui y lave son linge, puisse profiter de l'occasion pour baigner ses enfants. On croit qu'en voilà assez pour avoir résolu le problème. Erreur trop souvent regrettée. Car pareille combinaison, si parfaite en théorie, ne réussit pas toujours en pratique. En Belgique, nos ouvriers détestent, en pratique, tout ce qui est collectif et commun dans la maison à logements multiples. Ceux qui sont collectivistes et communistes ne semblent l'être qu'en politique. Dans les maisons à appartements, nous les voyons toujours d'un individualisme trop féroce, et tout ce qui doit servir à plus d'un locataire est matière à disputes et à chicanes, à rancunes, à réclamations, à détériorations excessives et à irresponsabilité, hautement proclamée par les intéressés. L'escalier commun, le robinet commun, la buanderie commune, tout cela semble être fait pour troubler la paix des ménages, et telle locataire qui est d'une propreté scrupuleuse, qui nettoie son appartement tous les jours, refusera de brosser ou de laver son palier et les marches de la volée d'escalier qui lui incombent parce que la « dame d'en haut » ne lave pas les siens. Lorsque le robinet des eaux de la ville reste ouvert, par mégarde, une voisine ira s'en plaindre au concierge, mais se gardera bien de le fermer, parce qu'elle n'est pas la domestique de Mme X..., laquelle n'a pas nettoyé la buanderie après son lavage, a pris trop d'eau de citerne, brûle des loques dans la douche, répand de la fumée dans le local, etc.

» Il ne s'agit pas ici de harpies, de femmes acariâtres, mais, nous pouvons l'assurer par expérience, des trois quarts des ménagères, qui habitent les maisons à logements multiples. On voit que nous sommes encore loin de cet état d'âme idéal où, selon d'aucuns, nous vivrons, jusque dans nos familles, dans cette heureuse collectivité de biens, de volonté et d'aspirations, dont on trouve, paraît-il, des exemples ailleurs que dans les communautés religieuses.

» Nous en concluons qu'à moins d'avoir de très grandes constructions, renfermant un nombre considérable de ménages, et où l'on peut charger un concierge de la surveillance *constante* des buanderies et des bains communs, il est préférable et pratique d'aménager, derrière chaque appartement, une petite laverie pour chaque famille. »

Nous ne pouvons que renvoyer à ce travail pour beaucoup d'autres détails en cette matière.

Une question importante de la gestion financière des immeubles est celle se savoir s'il faut amortir. De bons esprits l'affirment, d'autres le nient. Ils objectent qu'un immeuble bien construit et bien entretenu ne doit pas être amorti. Il ne peut périr et doit conserver sa valeur. Si on l'entretient, comme le couteau de Jeannot, en remplaçant tantôt la lame,

tantôt le manche, leur thèse est incontestable; mais, en pratique, où sont les propriétaires qui entretiennent leurs immeubles d'une manière aussi parfaite? Puis, il faut cependant faire quelques économies pour les *grosses réparations*, à prévoir à longue échéance. N'est-ce pas amortir, cela? Tout au moins faut-il créer un fonds de prévision que l'on alimente le mieux possible. Nous admettons volontiers qu'il est difficile parfois d'alimenter ce fonds de prévision par un *quantum* régulier et invariable des revenus; toutes les années ne se ressemblent pas; il peut y avoir des « *vides* », dus à des crises économiques, à des déplacements de la population vers de nouveaux quartiers, et d'autres causes encore. Mais il faut bien limiter le maximum de l'intérêt à donner au capital, et parfois celui des frais généraux, sinon on court le risque de manger son blé en herbe.

Un propriétaire ordinaire, il est vrai, n'amortit pas ses immeubles. Il vit de son revenu et, s'il est prévoyant, il fait des économies, à l'aide desquelles il augmente son domaine immobilier. Mais c'est précisément là son fonds de prévision, d'amortissement si l'on veut. Si le particulier, mortel, et qui n'est pas absolument obligé de laisser à ses héritiers toute la valeur des immeubles qu'il a possédés, agit ainsi, à plus forte raison, la société immobilière doit-elle le faire, elle qui ne meurt pas, et qui doit toujours rendre à l'expiration de son terme légal, à ses actionnaires, tout ce que ceux-ci lui ont prêté. Il faut donc amortir d'une manière ou de l'autre, mais cela ne veut nullement dire que la préoccupation d'amortir doive devenir de l'obsession, à tel point que parfois la bonne marche des locations en soit compromise.

Il faut louer à bon marché, si on le peut; et c'est toujours la grosse difficulté, car les combinaisons les meilleures, sur le papier, donnent souvent bien d'un *aléa* non prévu, dans la pratique. Mais ce bon marché ne doit pas être de nature à rompre l'équilibre du budget de la société immobilière. Si pour appartement vide il se présente deux amateurs, c'est que vos prix sont favorables, s'il ne se présente qu'un amateur pour deux appartements c'est que vous louez trop cher. S'il se présente trois ou quatre amateurs pour un appartement ,c'est que vous êtes trop en-dessous du prix du marché, et vous avez à examiner de nouveau avec la plus grande attention si vous ne vous êtes pas trompé dans vos calculs.

Ch. DE QUEKER.

PAGE D'ALBUM

C'est la chose la plus jolie
Que je sache dans l'univers:
Ecrire quatre petits vers
Dans un album de jeune fille!

Je songe que j'aurais pu mettre
Un quatrain un peu plus... brûlant;
Mais hélas! je suis peu galant
Puis... j'ai peur de me compromettre.

Quant à dessiner, par prudence
Je m'abstiens: ce serait affreux,
Mes dessins étant ténébreux
Comme ceux de la Providence!

Pour une Jeune Fille qui vient d'avoir vingt ans

Comme c'est la Saint-Nicolas
Je cherchais des fleurs, une rose;
Mais, l'horticulteur n'en a pas,
J'ai dû vous chercher autre chose.

Vous ne voulez plus de jouets
Depuis votre vingtième année?
Je mets donc ces petits souhaits
Au coin de votre cheminée.

D'abord restez, comme aujourd'hui,
Simple, heureuse, vive et charmante
(Et j'aurai le plus grand ennui
Si l'on dit que je complimente).

Puis gardez bien, ô Jeune Fille,
L'illusion de vos bonheurs,
Car sans illusions la vie
Ne serait qu'un Printemps sans fleurs.

C'est tout! Voilà mes vœux divers
Pour votre bel Anniversaire.
Ils sont bien, n'est-ce pas, mes vers?
Merci. Egalement, j'espère?

LOUIS MOREAU.

Sur la fabrication du meuble

II

Parmi les propriétés du bois il en est des communes à toutes les essences et je viens d'en parler. Il en est qui sont spéciales à quelques-uns et dont d'autres sont dépourvus ou qu'ils réunissent à un degré moindre.

Il importe donc qu'avant de composer votre dessin vous soyez fixé sur la matière dont vous l'exécuterez.

Vous observerez à ce point de vue que le noyer est plus que le chêne propre à recevoir une sculpture délicate. Ce dernier l'emporte par sa solidité, l'ensemble de ses qualités le désigne pour le mobilier d'usage aussi bien chez le riche qui le décorera par le ciseau ou l'incrustera d'ébène et d'ivoire, que dans l'intérieur moins fortuné où la beauté du bois et les belles proportions ajouteront aux avantages économiques de meubles résistants et durables une simplicité de bon aloi.

Les bois exotiques sont à cause de leur rareté et de leur prix réservés au mobilier de grand luxe; leurs qualités les rendent rebelles au sculpteur, elles permettent au menuisier une grande précision. Avec eux il peut sous des apparences frêles fabriquer des meubles suffisamment solides. L'ébéniste profite de la variété de leurs teintes. Leur texture serrée les rend éminement propres au polissage. Le Congo nous fournit déjà de belles variétés de ces bois dont il est regrettable que l'exploitation soit si onéreuse. Le Paraguay en possède des quantités telles que leur vulgarisation n'est retardée que par la question des transports.

Il fut un temps où le Pitch-Pin pour une semblable raison était aussi rare. Il s'est répandu malgré les défauts des essences résineuses. Ses veines et ses flammes vigoureusement accusées détruiraient l'effet d'une sculpture même grossière. Son principal mérite c'est son peu de valeur vénale, il faut y faire correspondre une main-d'œuvre économique. Or, il se fait que sa texture aussi ne permet que des ouvrages peu délicats. Il n'est jamais sec et travaille toujours. Aussi faut-il laisser un certain jeu dans l'assemblage des panneaux. Il prend mal la colle-forte et absorbe l'huile de la peinture. Son usage est réservé au mobilier fixe et lourd dont on allège l'aspect par de nombreux chanfreins rehaussés de couleur. Habituellement on vernit le pitch-pin, on peut l'avoir pâle ou bien plus rouge et foncé.

Autrefois on usait couramment du chataigner dont le centre de la France était couvert. Il est devenu rare depuis que l'impatience des forestiers l'exploite en taillis.

Le meilleur chêne nous vient aujourd'hui des forêts hongroises tandis que l'Italie nous envoie le noyer et l'Amérique du nord le pitch-pin. Nous plantons des arbres dans l'espoir de les voir abbattus, nous choisissons les essences à croissance rapide et nous n'attendons pas qu'elles aient atteint tout le développement dont elles sont susceptibles. Nous vivons plus vite que nos ancêtres. Mais la nature n'a pas subi notre fièvre. Les variétés de peupliers que nous exploitons ainsi et qu'on confond communément sous la dénomination de bois blancs ne devraient servir en menuiserie que pour les emballages.

Le tilleul excellent pour les modeleurs ne convient point pour les ouvrages durables. Le bouleau vaudrait mieux que sa réputation si on lui laissait le temps de grossir. Quant au hêtre, sa beauté ne rachète aucun de ses défauts et le moindre n'est pas celui de se tourmenter même après une longue dessication. Il est cependant d'un emploi quotidien dans l'industrie spéciale de la chaise commune.

L'érable et le mérisier servent concuramment avec l'acajou à cette forme spéciale d'ébénisterie qu'on appelle le meuble en placage. Malgré la beauté des teintes et des veines je me défie instinctivement de ces sortes de meubles qui dissimulent trop souvent leur construction vraie sous une somptueuse enveloppe. Le fabricant peu honnête bénéficie dans ce genre de travail de l'ignorance du client séduit par l'apparente richesse d'un meuble de pacotille. L'imitation en l'espèce est d'autant plus dangereuse que la texture de certains bois rares permet de les employer massifs à des épaisseurs minimes. Or, si nos yeux n'en sont pas choqués parce que nous n'ignorons pas la dureté de ces bois, il en est tout autrement dans la réalité sinon dans l'aspect superficiel, quand les feuilles d'infime minceur recouvrent une carcasse faite du bois le moins solide.

Ch. de Wouters de Bouchout.

Ameublement et Décoration

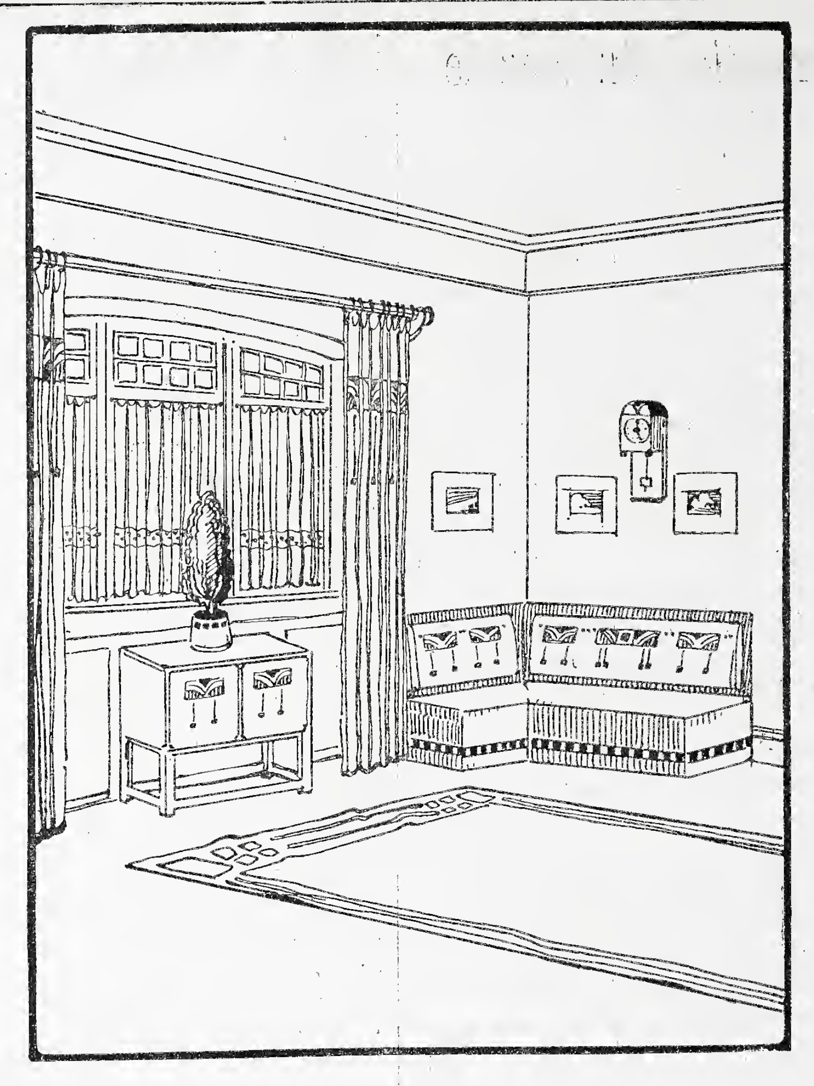
NOS DESSINS

Nous poursuivons aujourd'hui la série, un instant interrompue, de nos dessins originaux d'ameublement et de décoration.

Voici d'abord un croquis d'intérieur montrant un rideau de toile décorée à la main au pochoir dont nous donnerons le dessin en grand la fois prochaine.

Le coussin qui accompagne ce croquis montre avec précision le genre de dessin.

Comment exécuter ce rideau? Pour le dessin, consulter un précédent article. C'est toujours la même marche. Découper ensuite le pochoir des parties principales, toujours suivant le procédé déjà indiqué.

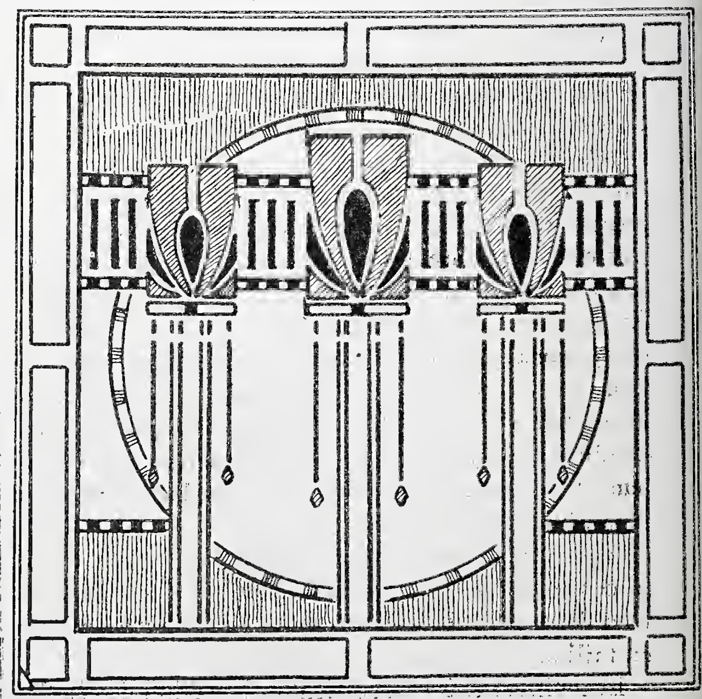


La matière à employer? La toile, la soie ou la soie de Chine. Se servir également du vernis à l'essence, comme nous l'avons indiqué dans l'avant-dernier numéro.

Pour agrémenter le dessin, on peut en envelopper les parties principales au moyen d'une cordelette de soie d'un ton approprié au coloris. L'ensemble prend alors un cachet fort artistique et, au point de vue décoratif, du meilleur effet, car la cordelette en relief sert d'intermédiaire entre l'étoffe naturelle et l'étoffe teintée et ce travail de pochoir en somme facile à exécuter prend l'aspect d'un travail d'application.

Nous donnerons donc, la fois prochaine, le dessin du rideau en grand. En même temps, nous comptons montrer un dessin pour couvre-lit, dans une note analogue à celle du coussin et des rideaux. Enfin, nous donnerons une table de toilette décorée.

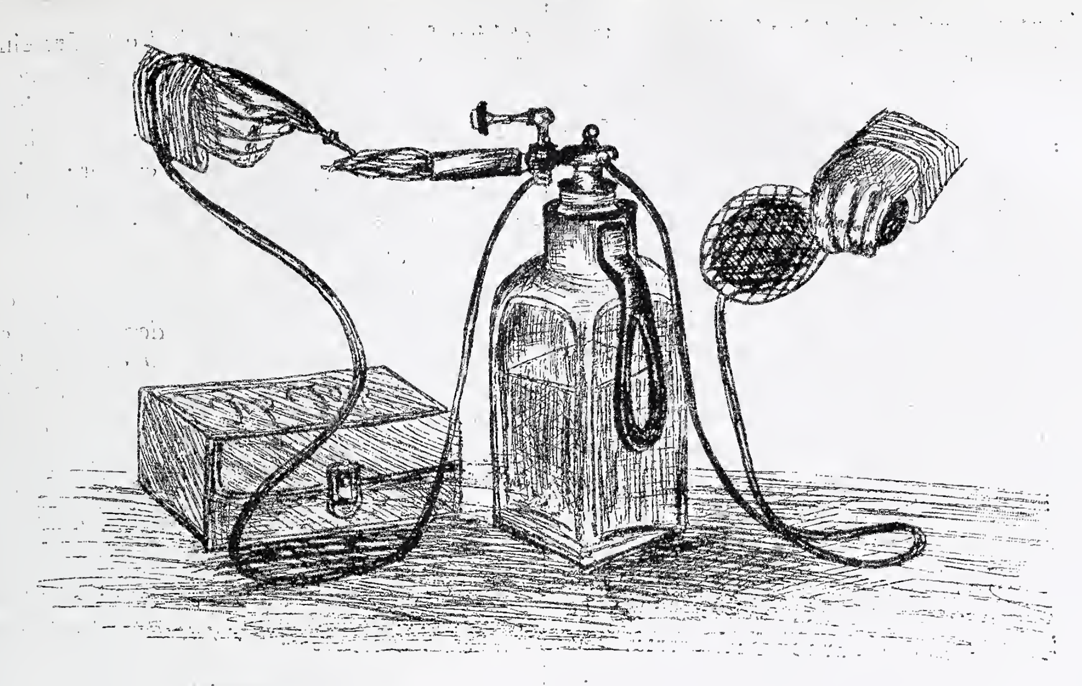
Bref, toute la chambre à coucher de décoration moderne.



AVIS

Diverses critiques nous ont été formulées, quant au format.

Nous adoptons aujourd'hui, au commencement de l'an, un type nouveau et définitif, qui plaira, nous l'espérons, à tous nos amis.



Appareil Tip-Top.

L'ART AT HOME

C'est un des plus anciens procédés de décoration artistique. Sans vouloir aller jusqu'au dessin linéaire, que les artistes primitifs des populations disparues et ceux des tribus sauvages actuelles ont tracé sur des callebasses — qu'il suffise de rappeler les cassoni florentins — si recherchés des collectionneurs et les stalles de la chartreuse de Pavie où la marqueterie se combine avec la pyrogravure.

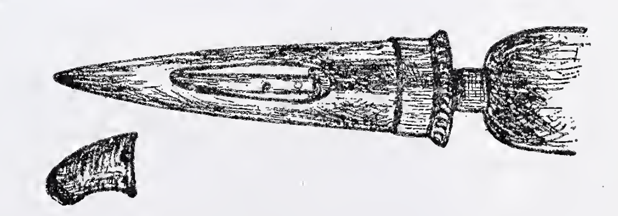
Mais il fallait aux anciens artistes pyrograveurs une invraisemblable patience et tout un arsenal de petits outils. On peut voir, à Florence notamment, une collection intéressante de ces outils variés que l'artiste devait continuellement faire chauffer. Aujourd'hui, grâce au thermocautère, le procédé est devenu courant, vulgaire même, au point d'être quelque peu déprécié. Il est en effet à la portée de tous, comme la plume ou le crayon. Mais ce n'est pas une raison pour qu'avec du talent ou simplement du goût on ne puisse l'employer, comme le faisaient les anciens, à de véritables œuvres d'art.

Le thermo-cautère, qui des mains redoutables des médecins est passé dans celle de toutes les jeunes filles, est un instrument si simple que pas n'est besoin de le décrire.

En voici ci-contre le type le plus pratique à allumage automatique. On le trouvera partout, sous le nom d'appareil Tip-top, pour une vingtaine de francs.

La pyrogravure, comme son nom l'indique, consiste à graver à l'aide de la pointe de feu un dessin dans le bois, l'os, le cuir, le carton ou certaines étoffes pas trop inflammables, tels le velours de coton très serré, la fustanelle et les draps épais.

On peut se contenter de cette ornementation linéaire et de l'opposition des tons bruns laissés par la brûlure avec les fonds que donne la teinte naturelle du bois. On peut aussi colorer les fonds en augmentant l'intensité de la teinte naturelle; par exemple, en vieillissant le chêne avec du brou de noix appliqué au pinceau. On peut aussi teinter le dessin de tous les tons de la nature, en ayant soin d'employer des couleurs transparentes, afin de ne pas cacher les veines du bois dont la conservation sous le dessin pyrogravé contribue beaucoup à la beauté spéciale de ce travail.



Nouvel appareil pyrovelours.

Comme les travaux faits sur le bois doivent être préservés du contact de l'air, il faut ensuite vernir ou — ce qui donnera des résultats de beaucoup supérieurs — polir; mais comme le polissage demande une pratique particulière, il faudra bien confier ce travail à un polisseur.

La pyro-sculpture ajoute des reliefs au brou de la pyrogravure. Il faut, pour obtenir un résultat convenable, choisir des dessins assez simples et un bois

d'un grain assez serré, mais très régulier, pas trop dur cependant, comme le cerisier ou le peuplier.

Le dessin une fois reporté, — comme je l'ai expliqué antérieurement pour d'autres travaux, — il faudrait à l'aide de petits couteaux appelés gouges, et dont trois ou quatre modèles suffiront, enlever tout autour du dessin une épaisse couche de bois, de façon que le dessin se détache en relief très saillant.

Avec les plus petits couteaux, on cherchera ensuite les formes du dessin adopté. Puis avec les grosses pointes du termo-cautère spécial à la pyrosculpture, on brûlera toute la surface du fond, suivant le « jeu de fond » que l'on aura choisi. On trouvera même dans le commerce des pointes qui, comme les matoirs, contiennent tout fait le petit dessin, dont la répétition formera le fond qui s'incrustera ici par la brûlure, comme il s'incruste dans le cuir par la frappe du marteau. Ensuite, avec la grosse pointe en forme de crayon, on cisèlera les modèles du dessin en relief. On peut, pour adoucir les contours et retrouver les clairs, se servir de fin papier de sable.

Ce travail est surtout affaire de pratique personnelle. Avec du goût, il peut donner des résultats très originaux; par exemple, pour des meubles de vérandah ou des coffres à bois.

On pourra s'inspirer des dessins géométriques des artistes norvégiens et des Koustari russes. Mieux vaudrait s'attacher comme eux à des effets très simples, à des dessins peu compliqués.

Mais un procédé plus essentiellement féminin et qui peut servir dans la toilette et dans l'ameublement avec le charme de la nouveauté et de l'imprévu, nous est fourni par le pyro-velours. Ce procédé nous permettra d'orner le velours de soie, dont l'emploi direct du thermo-cautère abîmerait la délicatesse.

Il est aujourd'hui employé industriellement en France et en Allemagne et produit des velours ciselés qui, auparavant, revenaient très chers et étaient restés un article de grand luxe.

Le petit instrument, dont voici le modèle, et que l'on pourra se procurer partout pour 4 ou 5 francs, n'offre aucun des inconvénients des méthodes lentes et compliquées en usage jusqu'à ces derniers temps. Il interpose un dé métallique entre le thermo-cautère et l'étoffe et amortit ainsi la chaleur, qui ne produit plus une brûlure sur le duvet du tissu, mais, couchant ce duvet au gré du dessinateur, donne des traits argentés et un véritable ciselage.

Le dessin devait être préalablement peint à l'aide de couleur d'aniline, étendue d'un tiers de bon alcool. On essayera d'abord le mélange sur un petit morceau de velours détaché pour vérifier la force d'absorption du tissu; il ne faut pas que la couleur file, *fasse auréole*. Il faut prendre très peu de couleur et se servir de petites brosses très courtes, dures et bien fournies. On peut peindre le dessein à l'endroit ou à l'envers; mieux vaut au début ne peindre qu'à l'endroit. Plus tard, on pourra combiner.

Des deux pointes qu'on achètera avec l'instrument spécial au pyro-velours, celle en forme de crayon sert à contourner les bords extérieurs du dessin et à donner les ciselures intérieures; l'autre sert à pousser « le fond ».

Il faut naturellement travailler toujours le velours dans le même sens, sinon on obtiendrait des effets de rebrousse-poils qui n'auraient rien d'agréable.

Le pyro-velours nous permettra sinon d'atteindre, au moins de retrouver les effets de couleurs douces et chantantes, l'impression de richesse des panneaux de broderies japonaises, où les soies patiemment ombrées et mélangées font revivre la fraîcheur éclatante des fleurs et la multiplicité des teintes du plus sage des oiseaux de l'Empire du Soleil Levant.

Béatrice Lorand.

La Mode dans le Home

Il ne faut pas négliger d'habiller le « Home » au goût du jour, ou du moins de modifier sa toilette pour qu'elle soit à la mode.

Les styles purs sont assez rares: le Louis XVI semble pourtant damer le pion aux Louis XIV et XV, et cela surtout pour l'ameublement des salles à manger.

Il est assez confortable et suffisamment décoratif: deux qualités qui ne sont pas négligeables.

Ses buffets et ses panetières sont pratiques et ont une allure plus rassurante que le mièvre Louis XV.

Ses chaises ne sont pas le comble du moelleux, assurément, mais on ne peut pas tout avoir... surtout lorsque l'on fait du style.

Je crois même que c'est à cause de cela que l'on en fait beaucoup moins: on prend un peu à chaque époque ce qu'elle avait de bon et l'on arrive à un ensemble « bâtardé » qui, cependant, ne manque pas de charme.

Cet ensemble a ceci de spécial, c'est que le goût de chacune — car, n'est-ce pas, c'est la femme qui crée le « home »? — s'y révèle d'une manière très particulière et que l'on peut, en entrant dans un salon moderne, se rendre compte du caractère et des tendances de l'hôtesse.

Celle-ci adore ce qui est léger, frivole, encombrant, fouillé; cette autre évite les nids à poussière, les bibelots, les encoignures; cette autre encore a un faible pour les vieux bois, les vieux cuivres, les vieilles tentures; il n'y a qu'à regarder autour de soi

pour trouver bien vite le sujet favori à entamer avec la maîtresse de maison.

Sa toilette aussi la trahira: elle sera cosmopolite, polychrome, si l'hôtesse n'a pas de goût précis; elle fera cadre avec son paravent japonais, son tabouret Louis XV, sa table de Boule, ses glaces florentines, ses bergères et ses trumeaux.

Elle sera moyenâgeuse, coiffée en bandeaux, couverte d'une dalmatique pour faire corps avec son haut fauteuil de bois sculpté où elle se « longera » avec des airs de « princesse inconnue »... Bref, elle complétera son décor favori le plus possible...

Si elle est moderne, elle mettra des brassées de houx, piqué de gros chrysanthèmes et de frêles orchidées, dans de précieux vases de Daum.

Si elle ne l'est pas, de grands lys blancs, de pauvres lys dont on supprime aujourd'hui le pollen d'or pour les faire plus blancs, plus immaculés, fuseront dans des cuivres ternis, droits, blêmes et rigides.

Les chrysanthèmes, les orchidées et les lys sont, du reste, les fleurs favorites de la saison.

Les chrysanthèmes doubles surtout et de teinte franche: jaune or, mauves, blancs et diaprès, de couleurs vivaces toujours.

Le houx, le modeste houx à grains rouges, sert de feuillages aux douces fleurs d'hiver et il est vraiment joyeux avec son beau feuillage luisant et ses baies sanglantes.

L'orchidée reste la fleur aristocratique et précieuse, et l'on prédit que le lilas sera très rare, ce sera donc fleur « chic » par excellence.

Le muguet s'annonce bien et l'on prévoit qu'il aura un gros succès pour les corbeilles de nouvelle année.

A remarquer du reste que lorsque le lilas manque, le muguet donne, et vice-versa.

Il faut au lilas du temps sec et très froid, de la gelée. Il faut au muguet un temps doux et gras... Vous voyez que les fleuristes peuvent dès aujourd'hui prévoir la réussite du muguet.

Mais revenons à notre « home ».

Donc, pas de style précis, des fleurs en masse: lys, chrysanthèmes, houx particulièrement. Beaucoup de bibelots futiles, de petits meubles encombrants.

Des broderies d'art négligemment jetées sur les fauteuils, les dos à dos, les causeuses.

Des coffrets pyrogravés, et des napperons en toile brodée à l'anglaise et au plumetis, incrustés de fine ténériffe et de magnifique point de Gênes.

L'art appliqué joue un grand rôle dans l'ameublement moderne; il éclaire, égaie, anime singulièrement le « home », lui donne un confortable charmant.

Et, à ce sujet, je tiens à vous dire un mot de l'exposition de l'Art au Foyer, devenu les Arts de la Femme — petit poisson s'est fait grand — emménagé jadis rue de Berlin et logé aujourd'hui chaussée d'Ixelles.

Cette exposition, fermée aujourd'hui, réunissait un nombre respectable de jolis travaux d'art: cuir, étain, peinture sur soie, gaze, tulle et points de dentelle ancienne très remarquable.

Œuvre excellente, d'autant meilleure qu'elle récompensera les participantes.

En effet, on y distribue des prix en beaux écus sonnants pour les plus jolis dessins de dentelle créés par les élèves. Tous les travaux, du reste, sont à ven-



Le hall d'une villa à Genval.



Autre vue du même hall.

dre, ce qui est fort encourageant pour les ouvrières d'art.

Un succès à enregistrer et que nous enregistrons avec le plus grand plaisir.

A signaler encore dans l'appartement du jour l'abondance des miroirs: c'est très chatoyant aux lumières et cela donne de la profondeur... de l'air aux « nids » les plus restreints.

Les chambres à coucher sont souvent en style moderne, en chêne fumé, de forme très simple et très pratique.

Il faut que le papier de tapisserie y soit très clair, très gai.

On aime beaucoup pour cela toutes les imitations de cretonne et de toile de Jouy et d'Alsace.

En somme, il faut que cette chambre de repos soit gaie, aérée, saine et fraîche.

PAILLETTE.



Le " home „ de nos lecteurs

Un de nos abonnés de Genval, M. Van Calster, a bien voulu mettre à notre disposition quelques photos — dont nous lui faisons compliments — du hall de sa villa. Nous en donnons avec plaisir des reproductions.

Ce hall mesure 5 m. 50 de largeur sur 9 mètres de longueur. Au fond, un grand escalier menant à l'étage. Cheminée en faïence polychrome. Décoration générale: vert et jaune.

LES BÊTES DU HOME

LE CHIEN

Son hygiène et son alimentation

A tout seigneur, tout honneur!

Comme gardien du » home «, le chien a droit à notre estime et nous devons soigner, tout particulièrement, son hygiène et son alimentation.

En bon état de santé, le chien se reconnaît à son regard vif, brillant; à son poil luisant et doux; à sa peau souple; à son nez froid et humide; à sa respiration régulière et à son appétit soutenu.

Pour obtenir un tel résultat, le chien doit être l'objet de certains soins hygiéniques, trop souvent encore méconnus.

C'est ainsi que quoique vivant librement dans la cour d'une maison ou dans un préau, cet animal, surtout s'il est jeune, se trouve bien, tout d'abord, d'une promenade journalière en pleine liberté; cet exercice lui est absolument nécessaire pour fortifier ses muscles et entretenir sa souplesse.

Les bains sont également très recommandables pour les jeunes chiens; la première fois, il y a lieu de prendre certaines précautions en vue d'éviter les refroidissements toujours dangereux. On a recours à l'eau tiède et l'on prend même soin de sécher le corps le mieux possible.

Vers l'âge d'un an, les précautions peuvent être plus sommaires, mais cependant elles ne doivent pas être absolument perdues de vue, surtout si la température du milieu ambiant est peu élevée.

En été, ce bain se répétera avantageusement toutes les

trois semaines et en hiver tous les deux mois; un savonnage antiseptique complète utilement cette mesure hygiénique.

Le pansage à l'aide d'une brosse en chiendent et d'un peigne pour les chiens à poil long, procure à l'animal un bien-être, trop souvent aussi ignoré.

La vie au grand air, la promenade journalière, et, de temps à autre, le bain et le pansage, constituent des soins hygiéniques salutaires, sur lesquels on ne saurait trop attirer l'attention.

* * *

L'alimentation est, sans contredit, la base de l'hygiène animale; le compagnon de l'homme n'y fait pas exception, bien au contraire.

Dans son ensemble, l'appareil digestif du chien diffère peu de celui des autres espèces omnivores : l'homme et le porc. Cependant, il y a lieu de mentionner que sa puissance digestive est excessivement prononcée. Témoin son action sur des morceaux d'os excessivement durs, avalés par fragments d'une grosseur parfois surprenante, comme aussi son action sur des aliments les plus dégoûtants, des chairs corrompues, etc.

D'autre part, l'estomac du chien est d'une capacité étonnante comparativement à sa taille; un chien de berger possède une capacité stomacale équivalant sensiblement au tiers de celle du cheval de gros trait.

Chez le chien, le travail de l'estomac, au lieu d'être continu comme chez les herbivores, est intermittent; c'est ce qui fait que la faim revient à de rares intervalles. Et ce travail digestif doit être intense; voyez, en effet, le chien prendre son repas : en un instant, le repas le plus copieux est avalé; les morceaux les plus volumineux sont quelquefois déchirés en lambeaux pour faciliter la déglutition, mais la mastication et l'insalivation sont des plus sommaires. Malgré ces préparations très réduites, le chien, grâce à l'abondance de son suc gastrique et à la grande puissance digestive de celui-ci, effectue parfaitement la digestion.

Chose à remarquer également la digestion stomacale s'effectue lentement, tant pour la nourriture que pour la boisson; pour les aliments, cette lenteur doit certainement tenir à ce que ceux-ci sont en quelque sorte engloutis dans le tube digestif après une mastication très rudimentaire.

En résumé, le chien digère bien, mais lentement.

(*A suivre.*) MAX RASQUIN.

Le musée des horreurs

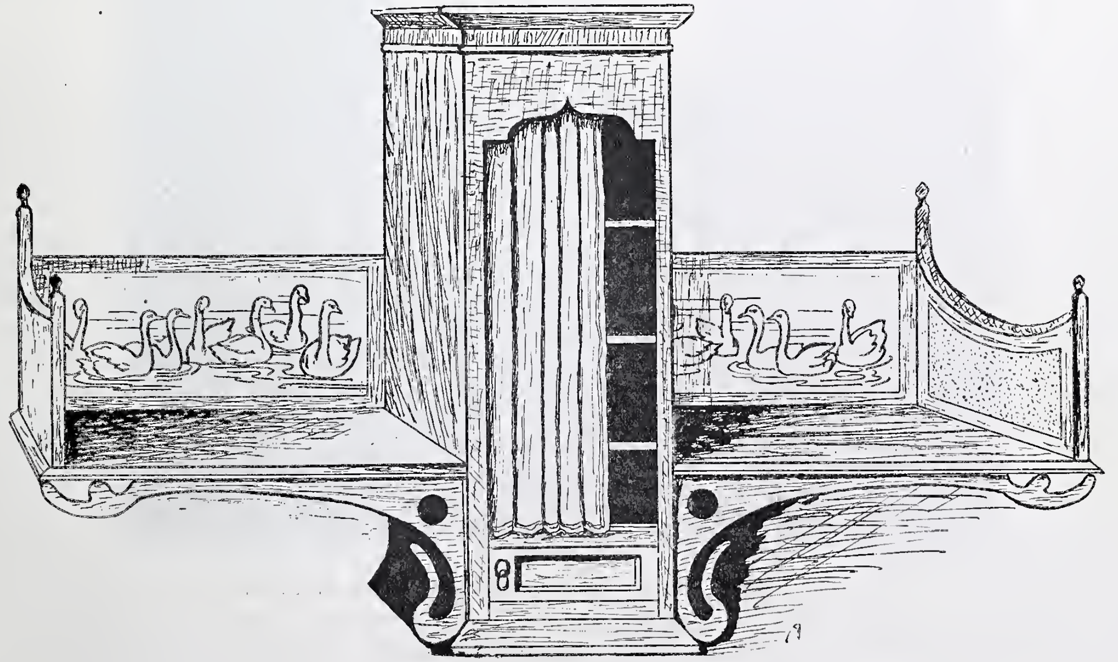
— Une revue comme la vôtre ne devrait pas publier des horreurs comme les tapisseries, les panneaux et les décors que vous avez montrés dans votre dernier numéro...

Ainsi vitupérait à notre adresse, l'autre jour, un de nos meilleurs artistes décorateurs. Il avait oublié une chose: c'était d'éclairer sa lanterne. Il avait oublié les légendes dont ces dessins étaient accompagnés.

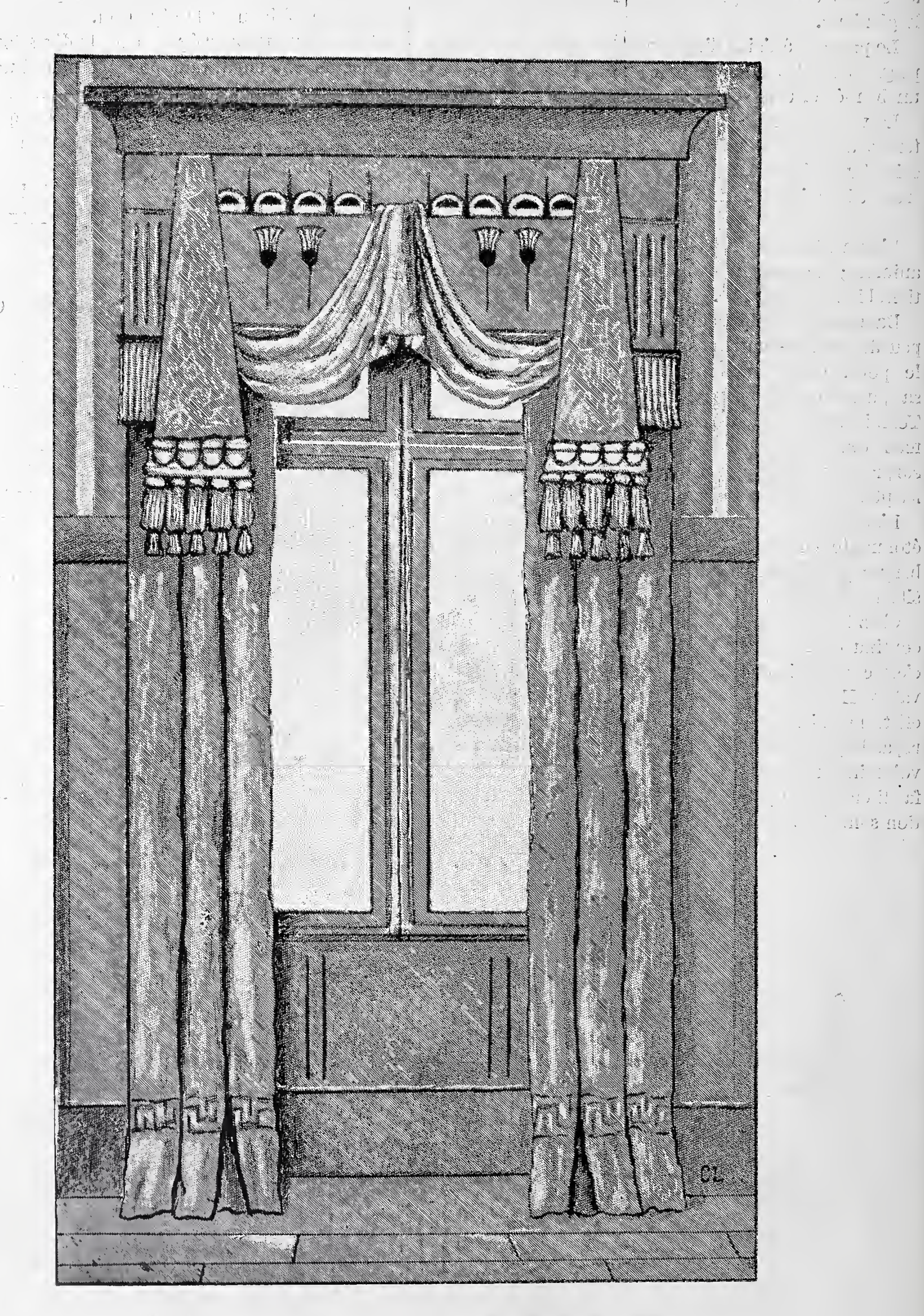
Le texte était-il trop petit? Ça se peut bien.

C'est pourquoi, aujourd'hui, nous plaçons sous un titre général, plus gros, les « repoussoirs » que nous nous plaisons à montrer, cette fois encore.

Il ne faut pas, en effet, montrer seulement ce qui est beau. Mais, dans une revue comme celle-ci qui se pique d'éducation — comprenez-vous, M. l'artiste? — il convient également de faire toucher du doigt ce qui est laid. Du moins, c'est notre sentiment, et c'est peut-être le principal...



Le Musée des horreurs — Un pet t spécimen de l'art dit « Modern Style » et « Ver solitaire » · Prière d'admirer les canards.



Le Musée des horreurs. — Avouez qu'on pourrait faire difficilement plus lourd, plus commun

CULTIVER SON JARDIN..

M. Forestier, le très distingué ingénieur du bois de Boulogne, vient de publier un petit livre charmant et que Jean-Jacques Rousseau aurait beaucoup aimé, — un petit livre qui s'appelle *les Gazons* et qui traite de jardinage, un art délicieux.

André Le Nostre aussi aurait eu la plus vive estime pour cet ouvrage de son successeur, notre contemporain. Et le fait d'avoir mérité de plaire à Le Nostre et à Rousseau caractérise déjà l'esthétique horticole de M. Forestier, laquelle est à égale distance d'une nature abandonnée à elle-même, comme Rousseau la préférait, et d'une nature martyrisée ou, du moins, extrêmement travaillée, comme le jardinier du Grand Roi la faisait.

M. Forestier parle des gazons en poète. Il les considère un peu comme l'âme très belle et noble des jardins. Il vante leur charme, leur reposante beauté; il aime la tranquillité de leur surface perpétuellement verte, et la mollesse de ces doux tapis. Le gazon embellit les abords d'une demeure; il relève l'éclat des fleurs; il fait un fond à l'élégance et à la vigueur des arbres élancés ou trapus. Les brutalités du soleil, les contrastes du soleil et de l'ombre s'y adoucissent par la grâce de la verdure, qui se nuance d'une si exquise manière.

Et que de sortes de gazons il y a!... Ils peuvent être ondulés largement, correctement découpés, ou bien étalés sans trop d'ampleur sous les fenêtres, pour recevoir l'appoint de quelques plantes amies, etc., etc.

En France et en Angleterre, il y a longtemps qu'on les aime. Ah! souvenons-nous des boulingrins de jadis. Leur nom suranné, leur nom ridicule et gracieux a tant d'agrément et il plaît si bien par lui-même qu'à peine se demande-t-on ce qu'il veut dire. Que d'écrivains l'emploient — des poètes surtout — sans trop songer à ce qu'ils veulent dire. Eh! bien, voici, puisque M. Forestier s'est promis d'en finir avec nos ignorances là-dessus. Boulingrin est, d'origine, un mot anglais. C'est *bowling green*, un gazon pour jouer aux boules. Il fallait qu'on fît un tapis très égal et uni parfaitement, de gazon très ras. Les bords de la pelouse se relevaient afin de retenir les boules. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, cette forme de gazon était en grand usage, et pratiquement, à peu près comme servent aujourd'hui, dans les parcs, les terrains de tennis. Et puis, quand on cessa, en France, de jouer aux boules comme cela, on continua de faire du boulingrin, parce que c'était une chose jolie et qui ornait délicatement la perspective des jardins. Seulement, l'art consista, et il consiste encore aujourd'hui, à les bien placer, à les mettre en valeur.

M. Forestier n'est pas seulement le poète des gazons. Mais il a, pour cette partie, tant d'amitié qu'il donne à son lecteur toutes les indications qui lui seront utiles pour obtenir de belles pelouses. On doit, si l'on veut éviter les mécomptes, choisir attentivement son terrain. Malheur au futile jardinier qui se contente d'un sol pauvre, maigre!... Oui, la première année, il ne s'aperçoit pas de son erreur; mais bientôt il verra les fines graminées s'étioler et une mousse médiocre les remplacera. Le sol idéal, c'est une couche de cinquante à quatre-vingts centimètres d'une bonne terre végétale, laquelle appuie sur un sous-sol bien perméable par où l'eau s'en va sans laisser trop d'humidité s'établir...

Je ne saurais énumérer tous les conseils excellents que M. Forestier donne à l'ami des jardins. Le drainage, les semis, le choix des graines, des plantes, les mélanges de graines, autant de problèmes qu'il étudie avec autant de goût que de science.

Les Anglais ont des gazons admirables, — des gazons comme on n'en a pas. Quiconque a visité Oxford ou Cambridge, villes savantes et vertes, connaît la beauté des pelouses et leur perfection. Il paraît que la jeune Amérique est jalouse de ce luxe étonnant. Alors, — cette petite histoire est, dit-on, fort répandue en Angleterre, — la jeune Amérique demande à la vieille Angleterre:

— Comment faites-vous, ô vieille Angleterre, pour avoir de si extraordinairement beaux gazons?...

Et la vieille Angleterre répond, souriante, à la jeune Amérique:

— C'est bien simple, tondez, roulez, roulez et tondez; tondez encore et roulez; continuez ainsi pendant cinq cents ans: et alors, vous aurez des gazons comme les nôtres. Mais, avant cela, rien à faire!...

Cette petite anecdote suffit à indiquer toute la philosophie que suppose l'art des jardins. Un gazon ne s'improvise pas; un gazon n'est pas beaucoup moins vénérable qu'une tradition séculaire: il résume l'effort de longues lignées humaines. Les philosophes de naguère botanisaient; M. Forestier nous invite à cultiver nos jardins et il nous apprend à obtenir d'eux de fins gazons, de délicats arbustes et des fleurs.

(Figaro.)

LA PAGE DE MADAME

Petits conseils.

Nettoyage des cuivres. — Prendre un litre d'eau — 40 centimes d'acide de sucre — 10 centimes de terre pourrie — 25 centimes d'esprit-de-vin. Faire bouillir le litre d'eau ; y ajouter l'acide de sucre et la terre pourrie ; retirer du feu ; laisser refroidir, puis ajouter l'esprit-de-vin ; conserver en bouteille ; agiter chaque fois que l'on veut s'en servir.

Ce liquide offre plusieurs avantages : celui de ne pas brûler le linge employé pour frotter le cuivre, et aussi de ne point exiger de grands efforts pour le frottage.

Contre les gerçures des mains. — Il est beaucoup plus facile de prévenir les gerçures des mains que de les guérir. On recommande souvent dans ce but de toujours se bien sécher les mains l'hiver quand on se les est mouillées, ou encore de se passer sur la peau un mélange de 3 parties d'eau de rose pour une partie de glycérine ; mais il est certain que la simple lanoline appliquée après tout lavage des mains semble un préservatif bien supérieur.

Pour passer les planchers en couleur. — Voici une recette américaine pour passer les planchers en couleur. Dans une boîte en fer-blanc quelconque, on mêle 4 litres et demi d'huile de lin, 450 grammes de brun d'Espagne, 900 grammes de séné en poudre, et enfin une trentaine de grammes de litharge. On fait bouillir sur un fourneau mobile, en se mettant dehors pour effectuer cette opération, à cause des chances d'inflammation ; puis on ajoute un demi-litre de térébenthine quand on a retiré du feu, et on applique à la brosse dure. Quand l'enduit est sec, on polit avec une étoffe enduite de cire.

Fabrication d'une poudre de riz. — Il est entendu que la poudre de riz ne contient jamais de fécule de riz ; mais cela ne l'empêche point de répondre parfaitement à son but, en absorbant la transpiration, en adoucissant la peau, calmant les rougeurs, etc. Si vous désirez employer une poudre de toilette (pour ne pas dire de riz) de votre fabrication, prenez tout simplement 12 parties de talc, 4 d'amidon (finement pulvérisé comme de juste), puis 2 parties de raciné d'iris, en poudre également, et parfumez avec quelques gouttes d'essence de bergamote, ou 5 à 6 gouttes d'ylang-ylang, à votre convenance.

Pour la chevelure. — Pour donner de la vigueur au cuir chevelu nous conseillons de le frictionner soir et matin avec :

Alcool	50 gr.
Essence de romarin	20 gouttes
Essence de lavande	10 —
Feuilles de laurier	20 gr.

Recettes de Cuisine

Voici une excellente recette, c'est un entremets appelé crème tournaisienne. — Prendre un plat légèrement creux, garnir le fond d'une douzaine ou plus de macarons amers.

Frotter en tous sens quelques morceaux de sucre blanc sur l'écorce d'un citron, de manière à enlever la partie la plus parfumée ; mettre ce sucre dans un litre de lait dont on fait une crème ordinaire à l'aide de huit jaunes d'œufs. Verser cette crème sur les macarons restés au plat ; fouetter une partie des blancs d'œufs très ferme ; incorporer dans cette mousse deux grandes cuillerées de sucre blanc en poudre, bien mélanger et masquer de suite la crème avec les blancs d'œufs d'une épaisseur d'un doigt au plus ; mettre le plat dans le four de la cuisinière pendant quelques minutes à la chaleur douce et tourner en tous sens pour faire prendre la mousse.

C'est délicieux.

Foie de bœuf à la Mode. — Mettez le foie dans une terrine, ajoutez-y quelques tranches de carotte et d'oignon, du sel, un peu de poivre en grains, une feuille de laurier, un fragment de thym, deux clous de girofle et un verre de vinaigre ; laissez mariner pendant un jour à la cave en retournant le foie de temps à autre.

Ensuite, égouttez le foie, roulez-le dans de la farine, faites-le légèrement revenir sur toutes ses faces dans deux cuillerées de saindoux très chaud. Mouillez alors avec un verre d'eau, ajoutez-y la marinade, couvrez la casserole et mettez au four modéré.

Epluchez quinze petits oignons, ou quelques gros oignons que vous couperez en quatre ; passez-les une minute à l'eau bouillante, égouttez et mettez-les autour du foie ; assaisonnez et faites cuire lentement. Retournez le foie quand il sera à moitié cuit.

Pour servir, découpez le foie en tranches, dressez-le sur un plat et garnissez le tour avec les oignons. Passez ensuite la cuisson à travers une passoire serrée en pressant avec la cuiller ; faites réduire, versez sur le mets et servez avec un légumier de pommes de terre bouillies, bien séchées.

Salsifis à la sauce blanche. — Ratissez les salsifis, coupez-les en morceaux de trois centimètres de long, jetez-les à mesure dans de l'eau froide additionnée d'un filet de vinaigre. Délayez une pincée de farine dans une casserole d'eau salée ; faites bouillir, ajoutez les salsifis, couvrez et cuisez-les à fond. Egouttez-les dans une passoire.

Mettez une cuillerée de beurre et une forte cuillerée de farine dans une casserole ; mêlez et faites frire légèrement sur un feux doux ; mouillez avec de l'eau, assaisonnez de sel et de poivre, ajoutez un peu d'aromates et un filet de vinaigre ; faites épaissir sur feu modéré. Enlevez alors les aromates, ajoutez les salsifis et laissez mijoter sur le côté du feu.

Au moment de servir, liez-les avec un jaune d'œuf, versez dans un légumier, saupoudrez de persil haché et servez.

Deuxième année, N° 2. 30 centimes le numéro 1er février 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY Rue du Cornet, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY Boul. de la Senne, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

L'ARCHITECTURE DANS LES Régions Volcaniques

Le cosmopolitisme moderne nivelle les mœurs au grand dommage de l'esthétique. La bâtisse, les vêtements, les arts, etc., s'uniformisent de plus en plus. L'extension des moyens de communications, la multiplicité et le bas prix relatif des voyages, sont la cause du mal et de son développement progressif. Nous aboutissons à cette conclusion paradoxale, que l'on se déplace de plus en plus pour voir les mêmes choses et revivre la même vie, retrouver les mêmes magasins, les mêmes rues, les mêmes hôtels, les mêmes théâtres. Certes, le cadre est encore différent, mais l'industrie et le commerce y portent une sérieuse atteinte, et l'exploitation bassement mercantile des curiosités naturelles et historiques en déflore toute la poésie.

Les impressions des voyageurs sont communes: telle ville de l'extrême Orient, de l'Amérique du Sud, etc., ont des airs connus et rappellent, notamment, les villes anglaises, les moins esthétiques par leur géométrisme.

Le classicisme nivellateur semble ignorer que l'ambiance règle les mœurs, que les particularités des coutumes, des arts, même des légendes, sont la conséquence des conditions locales, et qu'elles répondent à une nécessité. La nature guide instinctivement l'homme primitif; la civilisation, au contraire, le porte à généraliser ses conventions.

La catastrophe du sud de l'Italie nous le prouve à nouveau. Cette région où les secousses sismiques sont journalières, présentent des agglomérations de plus de 150 mille habitants, concentrées sur des collines, offrant des bâtisses de 2 et 3 étages, des palais, des églises, des monuments publics, tout un ensemble acceptable dans les zones calmes, mais absurde, et administrativement criminel, quand le sous-sol est fuyant. Il semblerait dérisoire d'offrir en vente un terrain propice à la mort et que la nature condamne au dépeuplement. Eh bien, pas du tout. L'homme, celui qui se qualifie lui-même de *homo sapiens*, se dispute le sol périlleux au mètre carré; il prépare sa mort et celle des siens en exploitant en hauteur ce qu'il ne peut acquérir en surface. La ville détruite par son ignorance ou sa criminelle imprudence, la population anéantie, il recommencera, à la même place, les mêmes fautes grossières; il est devenu inférieur au primitif qui, lui, s'éloigne ou tient compte de l'expérience.

Les trois inconséquences les plus graves dans les régions volcaniques, c'est d'agglomérer les populations là où il convient qu'elles soient disséminées; de bâtir en hauteur, c'est-à-dire de diminuer la stabilité des constructions; de construire sur les collines où les saillies terrestres. Les secousses sismiques en terrain plat se transmettent en ondulations non destructives; mais avec un sol accidenté il se produit ce que l'on pourrait appeler le pouvoir sismique des pointes, c'est-à-dire une transmission qui entraîne le sommet de la pointe. Rappelons les jeux bien connus qui s'appuient sur cette manifestation dite de l'inertie: un choc horizontal donné à une série de pions ou de pièces de monnaie en contact chasse la dernière pièce mobile; un petit corps creux reposant sur une canne droite est chassé par le choc vertical de la canne; quand nous tombons droit d'un trottoir, un contrecoup désagréable et même dangereux se fait sentir dans la tête.

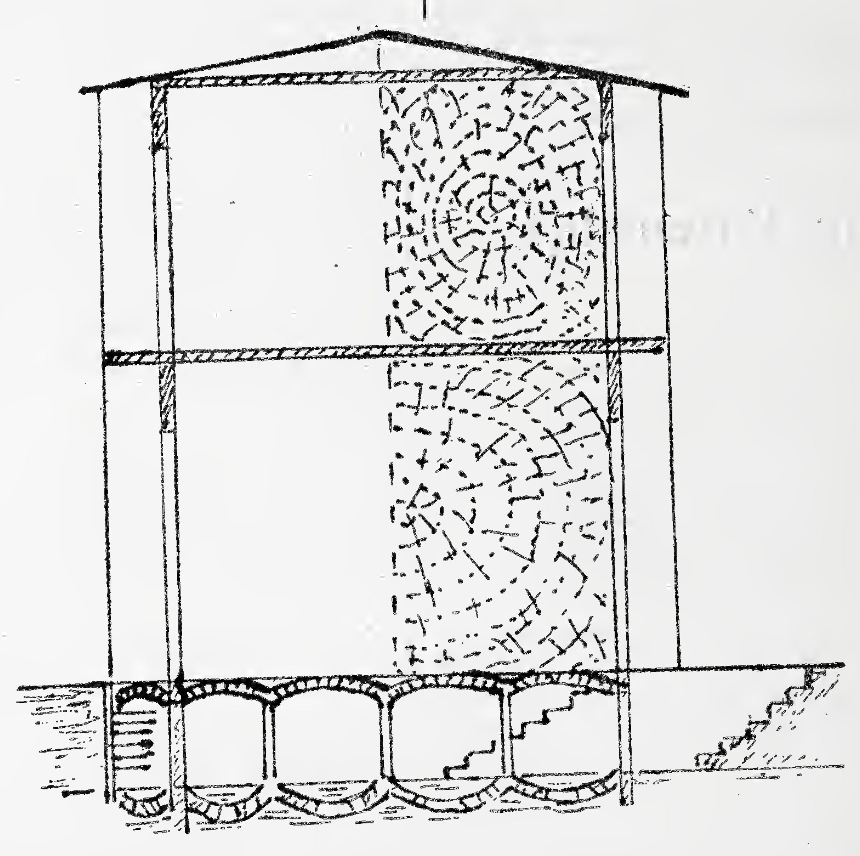
La région volcanique n'est pas inhabitable, mais il convient que l'homme s'y adapte, au lieu de prétendre imposer son classicisme à la nature. Les habitations doivent y être isolées, sans étage, remplaçant ces étages par des annexes. Dans les conditions que nous envisageons, un étage devient possible quand la localité ne reçoit habituellement que de faibles secousses.

Voici les dispositions que nous suggérons. Toutes les maisons seront bâties sur caves — la cave amortit les secousses, elle est souvent indemne et procure un refuge assez sûr, refuge accompagné de provisions alimentaires, ce qui permet d'attendre les secours au cas de sinistre. — Les caves sont à doubles voûtes:

une voûte inférieure cintrée vers le sous-sol et destinée à résister aux secousses verticales ou obliques, voûte qui uniformise la poussée sismique dans le bâtiment et qui prévient les dislocations des étages. Voûte supérieure reliée à l'inférieure par des piliers. L'ensemble se rapproche d'un vaste tube. La cave a trois issues: une en dedans, deux au dehors, avec un petit espace libre destiné éventuellement aux matériaux d'effondrement et gênant moins la sortie ou le déblaiement.

sans grenier. Les gros meubles sont remplacés par des placards légers. Les alcôves, cintrées au-dessus, semblent préférables au lit libre.

Ce genre de construction n'est pas plus difficile qu'un autre, et il permet d'utiliser les excellents matériaux des volcans: ciments de pouzzolane, et pour les fondations, moellons de préférence en lave sonore, de texture plus homogène et transmettant mieux l'énergie sismique, la rendant inoffensive en la diffusant également partout.



Le rez-de-chaussée — et l'étage — seront constitués de ciment armé disposé en anneaux concentriques (1) (voir croquis), avec lits séparés par une couche faible de béton, de façon à opposer une très sérieuse résistance à la poussée sismique de bas en haut, et à la pesanteur des matériaux d'effondrement. Les baies (portes et fenêtres) s'ouvrent de plein-pied sur une véranda (à l'étage également), baies cintrées pour offrir le maximum de résistance. Les poussées sismiques sur les assemblages à angles droits produisent d'inévitables dislocations. Le toit est plat, en ciment,

(1) On nous dit ce mode de construction difficile. Nous pensons que, avec des moules en bois et l'aide de bandes en treillage de fer galvanisé, armement de contention supplémentaire, posées à plat, la plasticité du ciment, surtout bétonné, est de conduite facile. La construction en ciment répond au monolithe. Les photographies des lieux de désastre nous montrent la résistance des parties massives, des arcs de voûte, et la fragilité des étages aux refends plutôt légers.

Les habitations étant isolées disposent d'un terrain libre. Disons d'abord que le logis, au facies de villa, permet la garniture de plantes grimpantes (vigne, vigne-vierge, lierre, glycine, aristoloche, etc.), sur les façades et les montants de verandas. Non seulement l'habitation y conquiert un charme de plus, mais le réseau de verdure constitue un filet protecteur pour la bâtisse elle-même et un amortisseur des secousses.

Le terrain disponible sera couvert d'arbres de moyenne hauteur. L'arbre envahit une vaste zone de terre par ses racines, terre qu'il immobilise. On a vu récemment, sous l'influence de secousses, des arbres s'infléchir sur la terre, puis se redresser: une tour, une habitation quelconque, eussent été rompues. L'arbre à la texture fibreuse résiste à la rupture, et la vaste motte qu'il enserre de ses racines empêche les fractures du sol; il y a des secousses mitigées, des effets moins meurtriers. Les arbres de rapport, procurent donc agrément, profit et plus de sécurité.

Les terrains, sujets aux tremblements de terre sont tous déboisés, et c'est une faute criminelle dans les régions ensoleillées. Non seulement le climat s'en ressent dans le sens des extrêmes (trop sec, trop chaud l'été; trop sec et trop froid l'hiver), mais les sources sont atteintes, il y a pénurie d'eau, les récoltes sont compromises, et de plus il manque au sol cette couche superficielle amortissante des secousses que procure la végétation forestière.

Et si nous condensons les considérations qui précèdent, ne voyons-nous pas qu'en rendant le pays à la nature, par des appropriations intelligentes de la vie humaine, nous le faisons superbe, captivant, presque pas dangereux, aux sinistres moins ruineux, le tout rehaussé par l'élévation morale qui accompagne toujours la vie plus agréable et moins compromise?

Les pays les plus sujets aux tremblements de terre ne sont décimés que par les raz de marée ou l'effondrement des villes. Les habitants des campagnes, sous le bambou léger, les pilotis externes amortisseurs et l'exubérante végétation tropicale comptent peu de victimes.

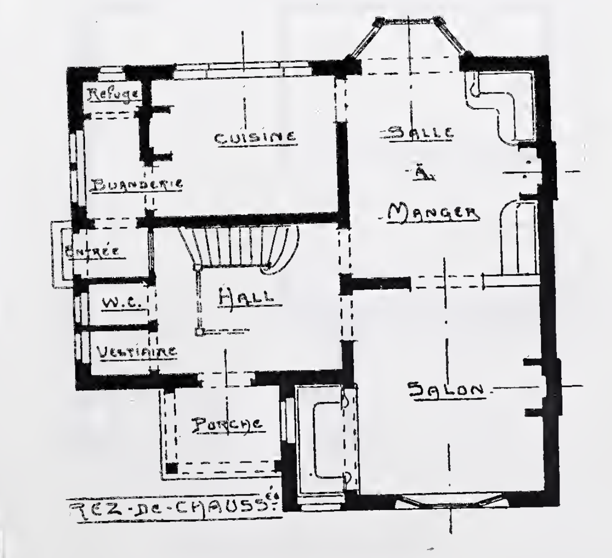
Léon DUMAS.

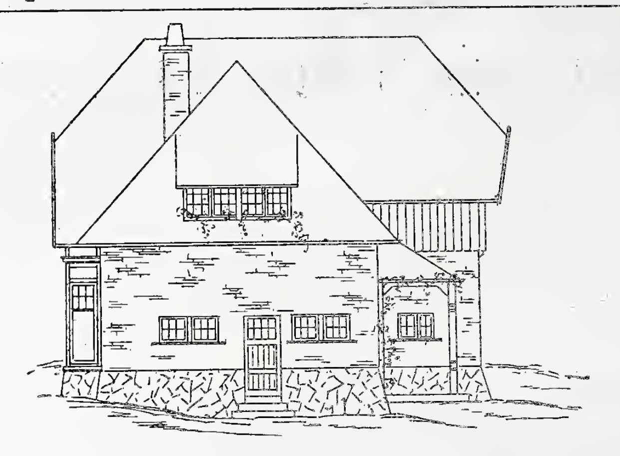
Un cottage dans les dunes

Voici, chers lecteurs et aimables lectrices, un délicieux petit cottage dont la coquette modestie charmera, parmi vous, plus d'un enthousiaste du littoral; non pas qu'il soit exempt de tout défaut, hélas! la

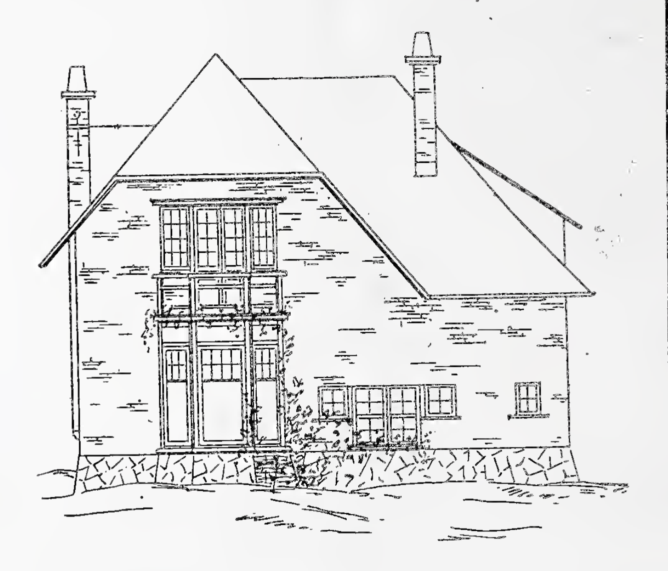


perfection n'est pas de ce monde; ...mais il nous a semblé réunir assez de qualités pour vous être présen-

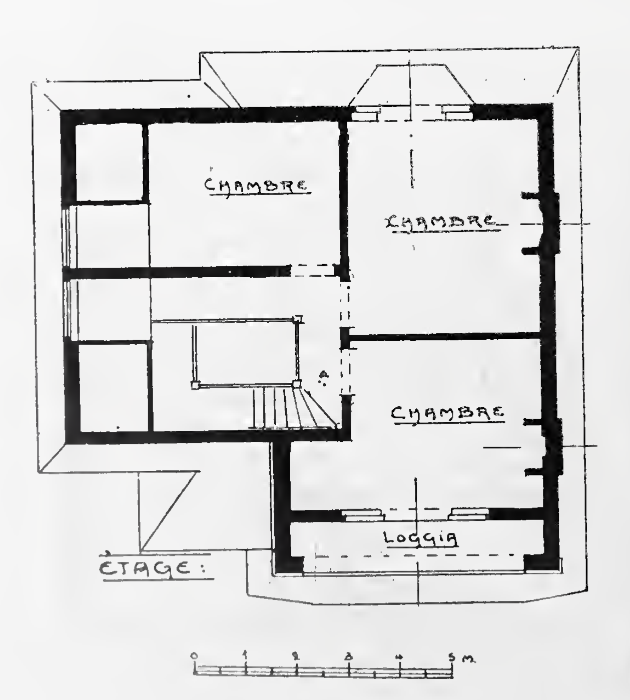




té comme un des spécimens les plus réussis de l'habitation à bon marché du littoral belge.



Joignant à une extrême simplicité une confortable distribution intérieure, cette charmante petite villa,



qui est l'œuvre du jeune architecte Eugène Descamps de Bruxelles, emprunte à la brique du littoral et à la tuile rouge bien locale aussi son aspect riant et ses chaudes tonalités. Son prix, construction finie, s'élève à la minime somme de 5800 francs.

LA MAISON DE DEMAIN

I

Dans ses *Anticipations*, Wells se demande comment vivra, vers l'an 2000, une famille de gens instruits, intelligents, de goûts artistiques, et d'une fortune moyenne.

Leur ménage, dit-il, qui sera formé du père, de la mère et des enfants, n'aura, selon toute probabilité, pas de domestiques, et cela pour deux excellentes raisons: en premier lieu, parce qu'ils n'auront pas besoin de gens de service; en second lieu, parce que, même s'ils en avaient besoin, ils ne pourraient s'en procurer. Un ou une domestique est nécessaire dans le petit intérieur moderne, en partie pour suppléer aux insuffisances de la maîtresse de maison, mais surtout pour parer aux imperfections de l'immeuble. La bonne est chargée de la cuisine; elle vaque à des travaux variés exigeant de l'habilité, parce que la maîtresse de maison n'a ni le savoir ni l'expérience nécessaires pour s'en acquitter régulièrement et expéditivement. Il faut convenir, d'ailleurs, que la bonne, dans les petits intérieurs, n'accomplit habituellement ces besognes délicates qu'en dépit du bon sens. Mais la plupart des domestiques sont simplement occupés à de gros ouvrages qu'impose la stupidité de nos méthodes actuelles de construction et qu'évitera la maison de l'avenir plus logiquement agencée.

Considérez par exemple combien peu on se préoccupe de réduire le travail et la fatigue au minimum, quand on édifie sans monte-charges des maisons à un ou plusieurs étages, surtout, comme c'est le cas en Angleterre, lorsque les cuisines et offices sont situés au sous-sol. On éviterait aussi en grande partie l'époussetage et le balayage si les maisons étaient plus intelligemment construites. C'est le manque d'appareils de chauffage convenables qui nécessite dans l'appartement cette énorme manipulation de charbon, cause principale de malpropreté dont le nettoyage exige tant de temps et de peine. La maison de l'avenir sera probablement chauffée, dans ses parois, par une chaleur produite par quelque usine centrale et distribuée comme l'est de nos jours, dans beaucoup d'endroits, la lumière électrique. L'absence de saines

méthodes de ventilation augmente encore la malpropreté générale de nos intérieurs actuels; l'éclairage par le gaz et l'abus de métaux ternissables comportent un surcroît d'ouvrage. Mais, dans l'avenir, l'air pénétrera dans la maison par des tubes appropriés, dans les murs, tubes où il sera réchauffé et débarrassé de ses poussières; ensuite un simple mécanisme l'expulsera. Par de tels procédés, le balayage qui restera encore nécessaire sera énormément facilité. Le fait que, dans les appartements actuels, les plinthes rencontrent le plancher à angle droit, rend le balayage deux fois plus pénible qu'il ne le sera quand on aura eu le bon sens et l'habileté d'arrondir les angles. Ainsi diminuera de plus en plus le labeur domestique.

Deux ouvrages quotidiens désagréables sont déjà en train de disparaître. Dans beaucoup de maisons il faut encore préparer les lampes et cirer les chaussures. La maison future n'aura pas de lampes à entretenir, et, quant aux chaussures, les gens réellement intelligents comprendront qu'il est tout à fait inconvenant d'étaler sur sa personne cette preuve d'un labeur manuel constant: on portera des souliers ou des bottines qui se nettoieront au moyen d'un rapide essuyage.

Prenons maintenant la chambre à coucher. Par suite de l'imperfection des aménagements hygiéniques, nous ne pouvons jouir de l'évidente commodité que présenterait l'arrivée directe de l'eau chaude et de l'eau froide; et il faut journellement procéder à un interminable transport d'eaux propres et d'eaux sales. Tout cela cessera. Chaque chambre à coucher possèdera sa salle de bain et de toilette, que toute personne bien élevée aura le soin et l'intelligence de laisser en ordre après s'en être servie. Il ne restera donc plus, dans la maison, que les lits à faire, et il ne faut pas plus de cinq minutes pour faire un lit. « En bas », le service de la table exige à présent une quantité énorme de travail inutile. Le lavage de la vaisselle comprend aussi l'essuyage et le nettoyage des ustensiles de table tour à tour, alors qu'il serait possible d'immerger tous les couverts pendant quelques minutes dans un dissolvant approprié, de faire écouler le liquide et de laisser égoutter et sécher les objets. L'emploi de dissolvants pour le nettoyage des carreaux serait une chose possible, si la construction par trop primitive de nos fenêtres permettrait autre chose qu'un pénible frottage avec les chiffons et la basane. Une domestique m'affirme que tout ce frottage a pour but de sécher la vitre, et ceci semble bien être l'impression générale, que je crois erronée L'eau n'est pas un dissolvant adéquat, et du reste il en faudrait trop dans les conditions actuelles. En conséquence, si la fenêtre, une fois lavée, n'est pas essuyée, l'eau séchera par places, et les malpropretés qu'elle renferme en suspension feront des taches. Mais, d'un tuyau placé à la partie supérieure et percé de petits trous, de l'eau contenant le dissolvant approprié pourrait, pendant quelques instants, couler au long des vitres et être recueillie dans une gouttière au bas de la fenêtre; pendant un temps égal, une coulée d'eau pure suivrait, et, de cette façon, tout le nettoyage pourrait se réduire, j'imagine, à l'ouverture et à la fermeture d'un robinet.

Reste la cuisine. La cuisine, aujourd'hui, avec tous ses accessoires, est une affaire grave et compliquée: le charbon, les cendres, les horribles « coups de feu », les ustensiles noirs et brûlants à manier, les recettes vagues et stupides, le manque d'outillage pratique, et l'absence d'intelligence pour créer ou employer cet outillage. On s'imagine toujours le cuisinier à l'œuvre, la face rouge et les bras nus et noircis. Mais, avec un petit poële net, propre, chauffé par l'électricité et pourvu de thermomètres, avec des températures absolument contrôlables et des écrans protecteurs, la cuisine pourrait devenir une distraction et un amusement même pour les dames âgées ou valétudinaires. Ceci me fait penser, comme un détail à ajouter à notre précédente esquisse du paysage de l'avenir, qu'il n'y aura pas de cheminées aux maisons futures, excepté les tuyaux d'aspiration pour les odeurs de cuisine. Le toit pourrait donc être agréablement ajouté aux espaces cultivés et fleuris des jardins.

Je ne sais combien de temps il faudra pour que tout cela se réalise. La construction et l'installation, par quelque philanthrope, d'une série de maisons où l'on expérimenterait ces économies de main-d'œuvre domestique, détermineraient certainement un progrès considérable du confort intérieur dans un avenir proche. Mais les lubies philanthropiques ne prennent pas des directions aussi pratiques; au cas même où elles tendraient vers ce but, le philanthrope se montrerait probablement trop accessible à la flatterie pour ne pas devenir la proie de quelque exploiteur breveté, ou il serait trop susceptible pour profiter de la critique (qui réussit rarement à être à la fois pénétrante et polie). Il se passera probablement bien des années avant que la prudente initiative de constructeurs entreprenants ne réalise quelques-unes des économies de travail qui sont dès maintenant théoriquement possibles. Mais, à coup sûr, la gent mécanique et médicale sera la plus capable de comprendre la possibilité de supprimer les besognes fastidieuses du foyer contemporain, et très vraisemblablement elle sera la première à profiter des améliorations.

La future maîtresse de cette maison idéale éprouvera une certaine aversion à faire accomplir les ouvrages domestiques par une remplaçante, et elle préférera se charger du minimum immédiat des tâches ménagères. Ce sentiment sera fortifié encore par la difficulté pour les maisons modestes de se procurer des serviteurs. Il est rare qu'une femme réprouve un état

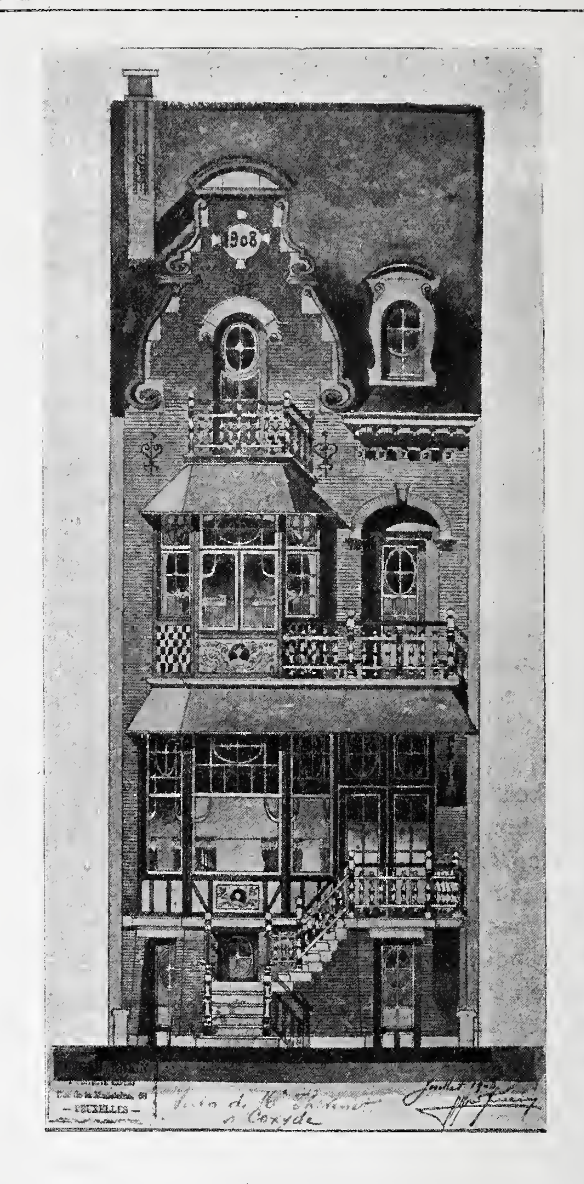
de choses où d'autres femmes sont sacrifiées à son bien-être, condamnées aux travaux pénibles et privées de toute culture intellectuelle; mais, avec l'énorme diffusion de l'instruction qu'on étend à tous, une objection parfaitement valable viendra de la partie jusqu'ici sacrifiée dans la transaction. Les serviteurs d'autrefois et les bons serviteurs d'aujourd'hui étaient et sont enfants de serviteurs — ou bien ils sortaient de la classe laborieuse, base de la pyramide sociale et qui était, jusqu'à ces derniers temps, dans l'Etat un élément nécessaire, conscient et fier de sa nécessité. La machine a brisé cette base et en a éparpillé les fragments; la tradition d'une infériorité acceptée dignement est en passe d'être complètement abolie. Le contingent de l'abîme même ne fournira plus de filles dans ce but. Dans la communauté des Etats-Unis, il n'est apparu aucune race blanche indigène de serviteurs, et la jeune négresse émancipée devient impossible comme domestique: c'est là l'un des nombreux stimulants à l'esprit d'invention, et il peut aider très puissamment la nation américaine à prendre la direction industrielle du monde. La servante de l'avenir, s'il arrive qu'elle ait survécu dans les petits intérieurs, sera une personne sensible à l'injustice sociale de sa position, et la rivale malheureuse de l'épouse. Les serviteurs que l'opulence retiendra encore seront à peu près aussi loyaux et complaisants que les gens d'hôtel, avec des gages aussi onéreux. Pour les personnes de situation médiocre qui, dans l'avenir, voudront vivre à part, dans leur propre ménage, il n'y aura d'autre recours que la maison ou l'appartement pratiquement automatique, complété peut-être par le restaurant ou l'hôtel.

(A suivre.)

UNE VILLA A LA MER

Un Louis XVI très modernisé, traité même un peu à la flamande, avec des tons criards de teintes rouges, des verts, des blancs vifs, de la gaîté de la couleur, toute une note de tons chauds qui vous portent à la joie de vivre et font oublier les brumes et les brouillards de la ville.

Telle est l'impression de ce joli bijou construit à Coxyde, et qui fait contraste avec l'aspect quelquefois triste de notre Mer du Nord. C'est à croire que toute la vie de villégiature se passe en rose. Une grande loggia bien ouverte, que contourne un escalier élégant, sort du sol et atteint en balcon le deuxième étage, au pignon de belle allure qui semble défier les éléments par son élégante envolée.

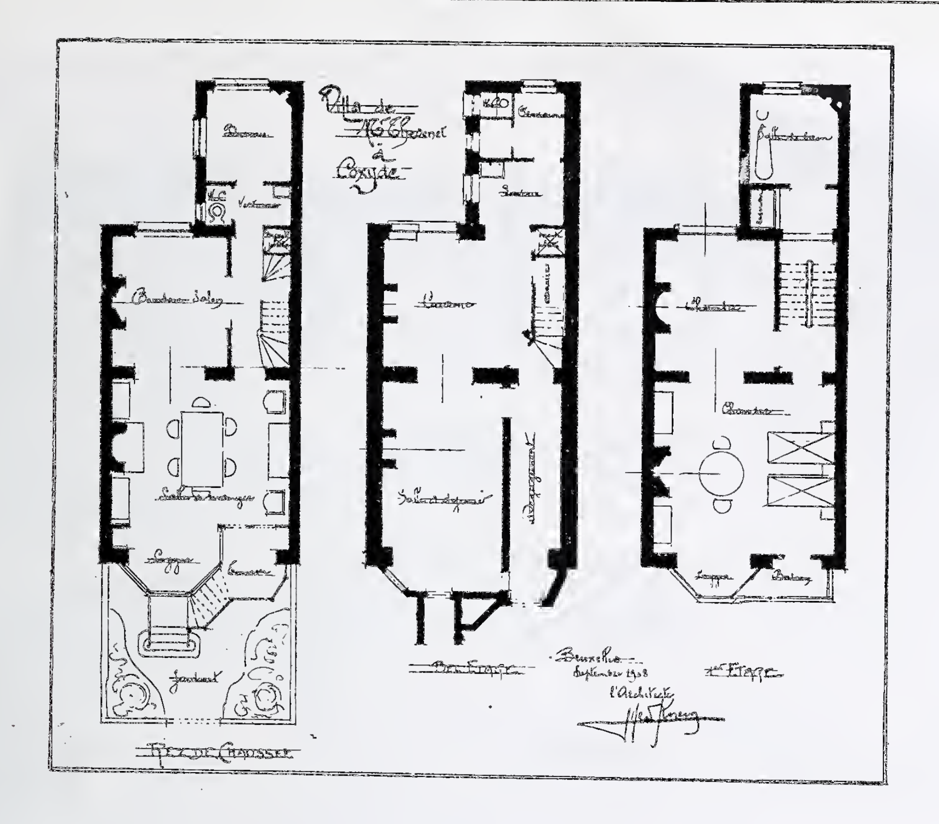


Une indiscrétion nous mène à l'intérieur, dont nous admirons l'heureuse disposition. Une grande salle à manger flamande, dont le plafond, décoré de larges sommiers de chêne s'harmonise avec un haut lambri qui porte des bibelots, des cadres, des cuivres, et donne cette intimité très caractéristique des intérieurs flamands traités ici clairs et vifs.

Vers la mer, la large loggia à quatre pans qui laisse voir toute l'étendue de l'horizon depuis Dunkerque jusqu'à Nieuport. Vers la dune, l'arcade du fond nous envoie comme dans un mirage une superbe étendue sur les dunes, encadrée par la décoration Louis XV d'un salon dont l'heureux contraste avec la salle à manger amuse et repose l'œil.

Au fond du hall, nous trouvons le bureau, les lavatory et vestiaire: tout est bien à la main, tout est bien combiné.

Au bel étage, nous voyons la même disposition qu'au rez-de-chaussée, avec la loggia des balcons.



Ce qui nous a paru intéressant dans cette construction, c'est le désir souvent négligé de ménager, dans sa plus grande largeur, une vue sur la mer et sur les dunes, et de faire voir cet heureux contraste de nature si différente que nous offre le littoral. C'est un but heureusement réalisé et traité par l'architecte avec beaucoup de succès pour une villa placée à front de digue entre les œillères de ses deux murs séparatifs.

La façade, par son aspect coquet et charmeur, achève l'heureuse impression de réussite.

JOLI GROUPE DE VILLAS

Au milieu du parc de Coxyde, en contre-bas mais à proximité de la grande chaussée de Coxyde à la mer, s'élève depuis un an une coquette villa; c'est la première du groupe que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Ces quatre charmantes villas, quoique offrant chacune une disposition intérieure particulière, comportent toutes le même nombre de pièces également spacieuses et confortables.

Chaque construction comporte, peut-on dire, trois étages, puisque les cuisines et caves en constituent le véritable rez-de-chaussée.

A ce rez-de-chaussée où l'on pénètre de plein pied, après avoir traversé la courette qui précède chaque habitation, se trouve une cuisine spacieuse, pouvant servir de salle à déjeuner, deux caves, une buanderie dont la porte s'ouvre sur la cour, un vaste dégagement avec w.-c.

Le rez-de-chaussée constitue le bel étage auquel on a accès du dehors par un escalier.

Ce rez-de-chaussée comprend une très grande salle à manger dont une quadruple porte donne accès sur la terrasse-balcon, puis au fond un salon, un petit amour de salon. (Un monte-plat relie la cuisine à la salle à manger) en annexe une jolie chambrette prenant jour sur la cour.

A l'entresol, vestiaire et w.-c.

Au premier étage, deux grandes chambres à coucher, vaste loggia.

Sous l'escalier qui se continue vers le deuxième étage, des coins qu'on aurait pû considérer comme perdus, ont été habilement utilisés et forment de spacieux débarras et penderies.

Enfin, dans l'étage sous combles, nous trouvons encore trois grandes chambres à coucher largement éclairées, l'une vers le parc, par une vaste fenêtre formant loggia, d'où l'œil embrasse l'horizon au-delà des flots, l'autre en façade postérieure, par une grande lucarne, d'où l'on aperçoit l'immense étendue des dunes jolies et toutes vertes, au bout desquelles les clochers de Furnes estompent leurs antiques silhouettes.

Ce groupe, dû à la conception de l'architecte Eugène Descamps de Bruxelles, demande certes à être

exécuté dans l'ordre où il a été conçu, l'ensemble en est parfait et nous souhaitons de tout cœur que les futurs bâtisseurs respectent l'espèce d'homogénéité qui règne dans ce ravissant groupement.

Nous nous sommes informés auprès de l'architecte du coût de ces constructions. Le prix en est véritablement modique. Dix mille francs par villa, ce qui, terrain compris, revient, clef sur porte, à onze mille deux cents francs.



MANIÈRE DE RENDRE

ET DE

Conserver une Maison sèche

La condition de sécheresse hygiénique d'une maison ne dépend pas seulement du sol et des matériaux employés, mais surtout de l'assèchement exact et consciencieux de la bâtisse brute. Avant qu'on puisse considérer un bâtiment comme quelque peu sec, il faut que la masse d'eau incorporée aux murailles avec le mortier, soit évaporée. Or, cette eau peut s'évaluer, pour une habitation moyenne de ville, à 85 mille litres. Cette évaluation s'effectue le plus rapidement pendant la saison chaude ou par de forts courants d'air; en hiver et en temps humide, on l'active par des appareils de chauffage. Lorsque l'assèchement est suffisamment avancé (1), on doit songer seulement à crêpir et terminer la bâtisse. Même lorsque la maison est achevée, elle doit encore être parfaitement aérée et séchée (2), avant qu'on puisse l'habiter, sans danger pour la santé.

On protège les murs de la maison contre l'humidité ultérieure provenant de la pluie, par le crépissage et la peinture, qui donnent en même temps au bâtiment un aspect plus agréable. La chaux est employée pour le crépissage des pièces qu'on habite; le plâtre entre dans la préparation du stuc et est uni au silicate de potasse (verre liquide), pour former un revêtement imperméable pour l'extérieur, les corniches, etc. Pour empêcher l'infiltration des murs par l'eau, on se sert de couleurs à la chaux et de couleurs à l'huile: ces dernières méritent de loin la préférence. Tous ces re-

(1) D'après les prescriptions de la police des bâtiments de Berlin, du 15 janvier 1887, il faut pour cela au moins 6 semaines.

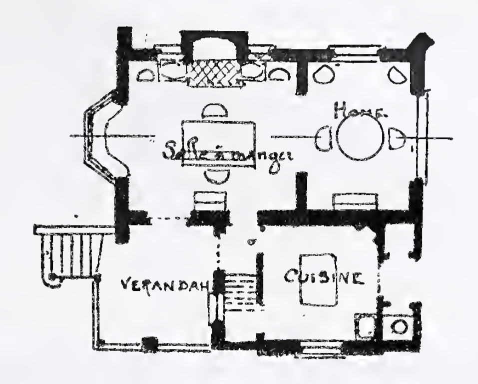
(2) D'après les prescriptions de la police des bâtiments de Berlin, 6 mois après que la bâtisse est terminée.

vêtements des murs se décomposent peu à peu, s'écaillent, laissent passer l'eau et ont besoin d'être renouvelés de temps en temps.

Une bonne toiture contribue pour une large part à l'entretien et la sécheresse d'une maison. L'eau de pluie et de neige ne doit par conséquent pas trouver la moindre lacune dans le toit; elle doit pouvoir s'écouler partout avec facilité et être écartée rapidement et complètement de la maison par les chenaux. Dans les maisons où les mansardes doivent être habitées, on emploiera de préférence la tuile pour la toiture; car les toits en tuiles reposant sur des planches et des poutres (plafonnage en bois), et ayant un nombre suffisant de lucarnes qui se ferment, permettent le mieux d'aérer les mansardes, et protègent le plus sûrement contre la chaleur et le froid. Au contraire, les places situées sous un toit en ardoises ou en métal renferment d'ordinaire un air vicié, sont très chaudes en été et difficiles à chauffer en hiver. Peu coûteux sont les toits en asphalte, c'est-à-dire une toiture en bois couvert de carton fortement goudronné; de même les toits en ciment de bois, consistant en un plancher revêtu d'une couche de ciment, sur lequel on étend une couche de gravier, sont d'un prix abordable.

MON COTTAGE

Encore un! oui, chers lecteurs et belles lectrices, encore un! mais celui-ci nous paraît si gentillet, si



coquet perché en haut d'une dune, avec son grand toit rouge, ses murs d'un blanc si vif, ses volets d'un vert bien gai que nous l'offrons comme un gros bouquet de fleurs des champs jeté dans la chaude teinte de la dune encadrée du fond turquoise d'un beau ciel d'été...



Mais entrons; quel charme! et quelle simplicité, un « home » salle à manger d'où l'on domine l'horizon des belles campagnes flamandes et la belle nappe aiguemarine de la mer. Une grande cheminée rustique de Delft et de briques rouges encadrée de grands sièges rappelle les belles soirées si pratiques de l'arrière-saison qui nous retiennent aux chênets. Une vérandah toute blanche nous abrite des chauds rayons d'un soleil d'août et la place nécessaire à toute bonne disposition d'un intérieur pratique, la cuisine achève le plan de « Mon Cottage ».

A l'étage, quatre chambres à coucher riantes et

claires placées à différents paliers achèvent l'heureuse disposition de ce petit chef-d'œuvre, dont tous félicitent le bon goût et le charme, dû au jeune architecte Alfred Knein, de Bruxelles.

L'heureux propriétaire nous affirme que ce cottage dont il est fier, ne lui a coûté que la bagatelle de 5,500 francs entièrement achevé.

Ameublement et Décoration

Voici le dessin annoncé pour rideaux de fenêtre dans le croquis du numéro du mois passé. Cette bordure servira également à décorer les portières de la chambre à coucher. En ne prenant que la tête du fleuron, c'est-à-dire en coupant les queues, on aura une frise qui pourra décorer comme papier peint. Bien observer que pour les rideaux il faut au-dessus du fleuron un certain espace d'étoffe comme l'indique le croquis, que les anneaux ne s'attachent pas au fleuron, ce qui serait disgracieux.

Nous aurons donc une bordure en deux pochoirs, servant aux rideaux, aux portières et même de frise de papier peint, en ajoutant en-dessous une rangée de petits carrés, et si le papier est uni, le faire tel qu'il est.

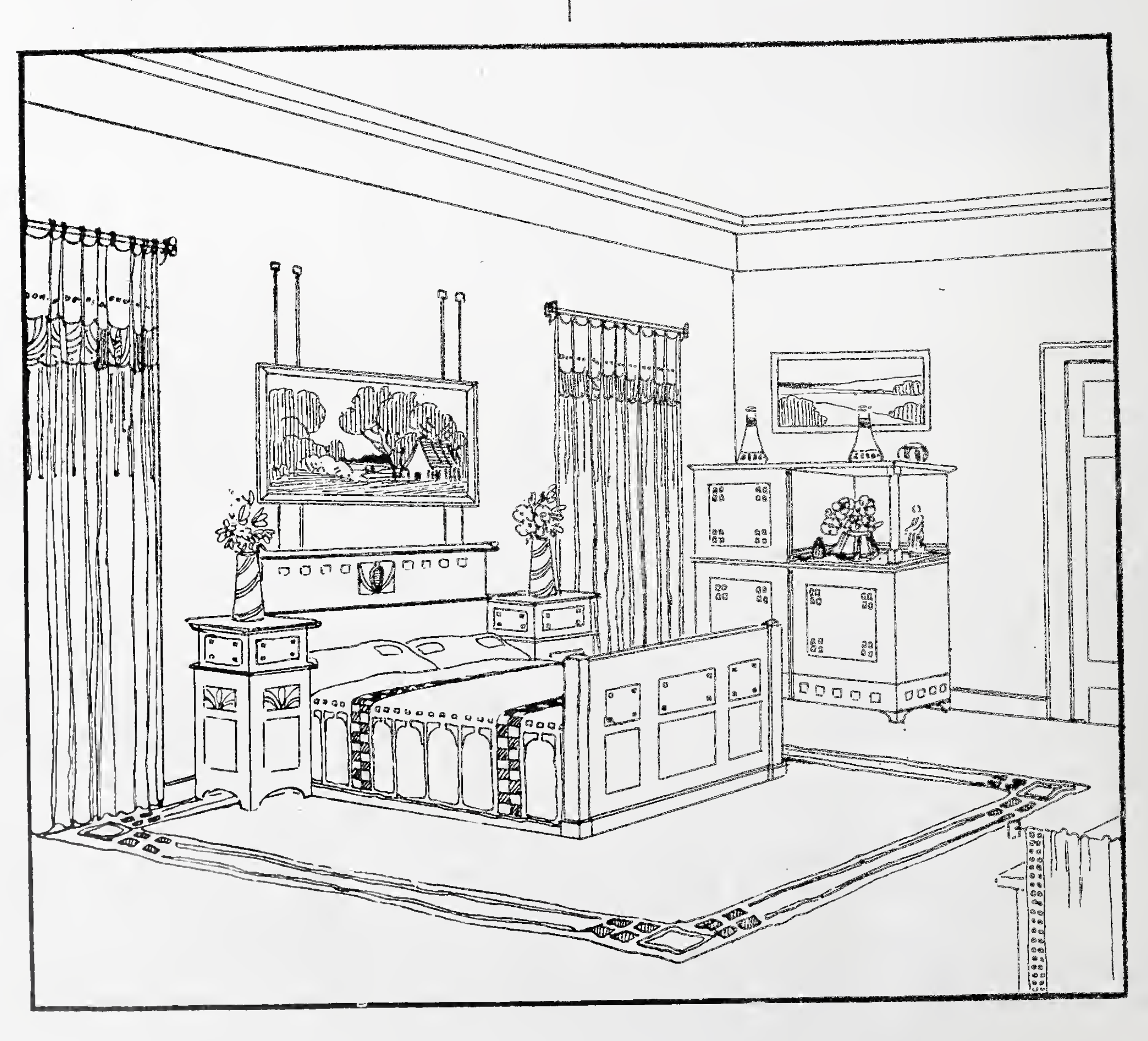
Le travail se fera comme indiqué pour le coussin dans notre numéro du mois passé.

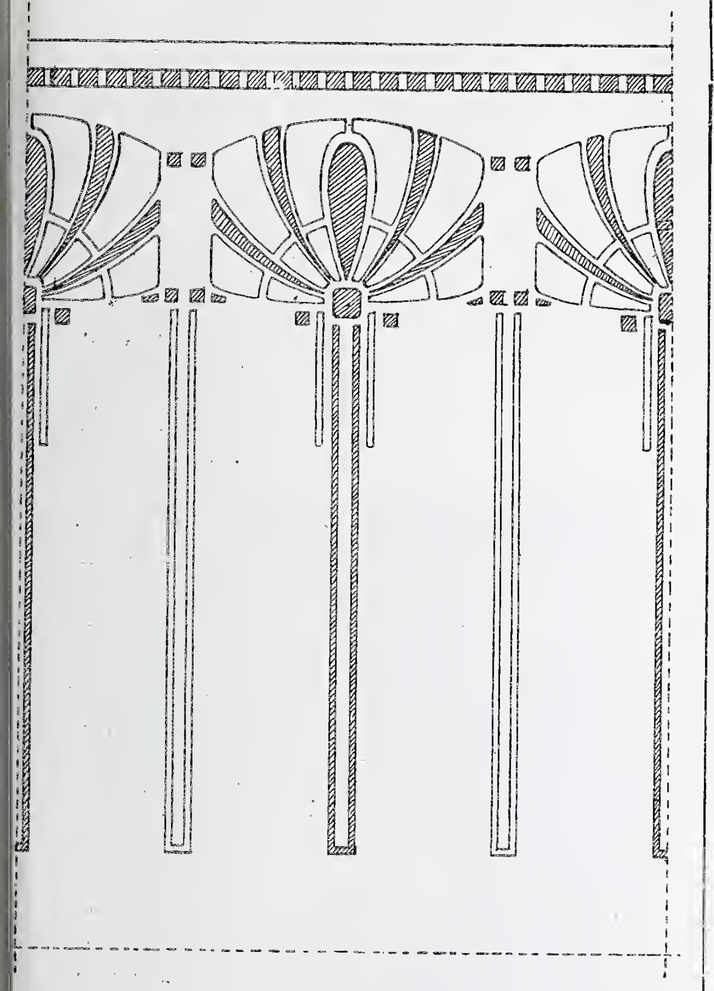
Les grandes tiges peuvent, au lieu d'être découpées en pochoir, être faites avec du galon mis à plat. Après le travail du pochoir, on peut border la peinture avec de la corde de soie pour achever le travail.

Dans le bas du rideau, on peut tracer une double rangée de petits carrés, comme ceu qui sont dessinés au-dessus du fleuron.

Nous donnerons la fois prochaine le dessin du couvre-lit et un croquis de la table de toilette.

Après cela, nous aurons à parler d'un nouveau genre de décoration en papier peint, pour bureau et petites chambres, comme vestiaire, antichambre, etc. Nous commencerons par le bureau. Ce genre est intéressant surtout à cause du bon marché. Il s'agit d'un





papier mural, avec sa frise et son lambris tous trois dessinés avec le même motif de dessin et formant décoration d'ensemble, ce qui est assez difficile à trouver. Nous reparlerons de cela un peu plus tard.

—

UNE TABLE A OUVRAGES

Cette table est en somme tout simplement une table carrée avec un tiroir et sous laquelle on suspendra aux quatre angles une étoffe souple qui formera poche et permettra d'empiler toutes sortes d'objets encombrants. La table aurait environ 70 centimètres carrés et serait de la hauteur moyenne des tables ordinaires, c'est-à-dire 73 centimètres. Cette hauteur est laissée à votre appréciation, car d'une part il faut que le tiroir et la pochette ne soient pas trop bas et qu'on y puisse chercher sans trop de difficulté, et d'autre part il est bon que le dessus de la table ne soit pas trop haut, car c'est généralement installée dans un fauteuil qu'une travailleuse peut avoir besoin de poser un panier, des épingles ou un livre sur sa table à ouvrage et il faut que ces objets puissent être atteints sans se déranger. La hauteur de 73 centimètres que nous donnons ici est la hauteur courante d'une table de salle à manger. Il vous sera donc facile en vous installant commodément auprès de ce meuble de voir s'il vous semble trop haut ou trop bas. Nous insistons sur ce petit détail et ce n'est pas sans raison; nous vous conseillons vivement, chères lectrices, lorsqu'il vous prend fantaisie d'exécuter un de nos modèles, de faire avant de le mettre aux mains des artisans toutes les réflexions possibles sur les commodités des dimensions. On ne saurait croire, combien un meuble, agréable d'aspect, joue mieux son rôle quand ses dimensions sont bien proportionnées. Et tant qu'à faire que fabriquer un modèle spécial, on a



tout avantage à lui faire donner exactement toutes les dimensions qui lui conviennent. Dans ce meuble, les côtés du tiroir sont ornés de motifs pyrogravés très simples, deux ou trois roses et leurs tiges, qu'on pourra colorier en tons assez francs, de manière à égayer l'aspect du meuble. Le vide-poche pourra être exécuté en drap assez souple, beige, sur lequel on brodera des motifs réguliers en tons noirs et mauves. Les roses de la pyrogravure, sur le ton naturel du bois, étant teintées en ton rose tirant légèrement sur le violet et les feuilles en un vert gris, cela pourrait composer un ensemble de couleurs fort harmonieux.

Villas et Cottages

Quelques architectes de nos amis viennent de se réunir, à l'initiative d'un de nos abonnés, pour former un cercle d'études qui s'occupera spécialement de cottages et de villas.

Projet excellent, et que nous ne pouvons évidemment qu'encourager. Aussi avons-nous mis avec empressement les bureaux du « Home », 59, boulevard de la Senne, à leur disposition.

Ils s'y réuniront au moins une fois par mois, présenteront des esquisses, des projets de villas et de cottages, en discuteront les avantages économiques, les mérites esthétiques. Ils organiseront des concours, dont nous publierons naturellement les résultats. Nous donnerons aussi les photographies et les devis des projets primés.

Enfin, nous organiserons l'hiver prochain, au Cercle Artistique, une exposition des essais les plus intéressants.

Le Cercle admet naturellement tous les confrères qui seraient désireux de prendre part à ces intéressants travaux.

On est prié d'envoyer les adhésions à M. Vanhamme, secrétaire du groupe, aux bureaux du « Home », 59, boulevard de la Senne.



La Toilette de la Maison

D'après un vieux dicton, « L'habit ne fait pas le moine »; cela peut être vrai s'il s'agit du moine, je veux dire du bon monsieur qui marche à pieds joints sur la mode et ses préjugés, qui tient à conserver son originalité parfois ridicule; mais s'il s'agit de notre home, je n'accepte plus le proverbe; bien plus, je le retourne et prétends que « l'habit, c'est-à-dire la décoration, fait la maison ».

Je visitais il y a quelque temps, une maison luxueusement construite; l'architecte ne s'était pas contenté de faire une belle façade, il s'était appliqué aussi à aménager des pièces bien aérées, bien éclairées, des dégagements faciles, une cage d'escalier spacieuse; en un mot, l'artiste avait voulu réaliser la demeure répondant aux exigences du confort moderne; malheureusement, il n'avait pas été consulté lorsque le moment de faire la toilette de cette maison était venu et tout était gâté, parce qu'il avait plû à un propriétaire ou à un locataire manquant de goût de faire des peintures ternes, d'appliquer des tapisseries sombres, de mettre des vitraux opaques...

Ce n'était plus le home familial, c'était une demeure monastique, dans laquelle on se sentait mal à l'aise, pris de tristesse... Que voulez-vous, quand on n'a pas la « vocation »... Et je fus heureux d'en sortir et de revoir la lumière.

Or, récemment, le nouveau locataire, un de mes amis, m'engagea à venir le voir; curieux, je m'empresse de me rendre à son invitation.

Dès mon entrée, je suis émerveillé par la métamorphose qui s'est opérée; la fée bienfaisante de la lumière, sous la forme d'un décorateur de talent qui a compris et achevé l'œuvre de l'architecte, a fait de cette demeure, naguère monotone, lugubre, un séjour charmant: partout de la lumière à profusion, de la



Une vieille auberge de Tervueren intelligemment transformée. — Le restaurant Paquot.

lumière chaude, dorée, répandant la gaîté d'un jour ensoleillé et pourtant, contraste frappant, nous sommes en hiver et la journée est grise.

La constatation de ce prodige de la couleur me suggéra l'idée de rechercher les éléments essentiels d'une décoration d'intérieur et pour me bien documenter, je m'en fus trouver Messieurs Vanderborght frères qui, avec une obligeance parfaite, ont bien voulu m'accorder la primeur de leurs dernières créations et je suis heureux, aimables lectrices, chers lecteurs, de vous être utile en venant vous en parler.

Mais me voici quelque peu embarrassé; c'est que j'ai vu tant de choses, de jolies choses que, dans mon impatience à vous être agréable, je voudrais vous les montrer toutes...



Un vitrail de Thys.

Je voudrais vous parler de l'*Anaglypta* qui permet d'ornementer un appartement rapidement et à peu de frais, je voudrais vous décrire les reproductions de cuirs classiques, exécutées entièrement à la main sur une pâte simili-cuir et d'après les anciens procédés, ce qui leur assure une durabilité extraordinaire; je voudrais vous faire connaître les tentures murales *Salubra* et *Tekko* et une toute dernière nouveauté très intéressante, non seulement par la recherche des dessins et la fraîcheur des tons, mais surtout en raison de son prix modeste qui permet d'en faire profiter le plus grand nombre...

Mais qui « Trop embrasse, mal étreint... » et je veux bien embrasser et bien étreindre... (Honni soit qui mal y pense) et puis il me faudrait entrer dans des détails assez étendus et ma simple causerie deviendrait longue comme un roman... (Bigre! j'allais attirer une mauvaise affaire à mon journal...) et puis, l'avouerais-je, pour que le but que je me propose soit atteint, il est indispensable que je vous mette sous les yeux des esquisses qui seront (ô combien!) plus éloquentes que ma plume et je dois compter avec mon imprimeur... qui n'a pas mon impatience...

Je réclame donc, aimables lectrices et chers lecteurs, votre indulgence et je vous promets de venir bientôt m'entretenir encore avec vous.

Aujourd'hui, je vous présenterai le *Tekko*.

Qu'est-ce que le *Tekko?* — C'est... mais au fait, pourquoi le décrire longuement puisque j'ai le plaisir d'en insérer un spécimen dans le *Home*. Vous serez de suite convaincus que ces tentures murales imitent, à s'y méprendre, les soieries. Ajoutez à cela qu'elles se collent aussi facilement que les papiers, qu'elles n'absorbent pas les poussières, ce qui est précieux pour ceux — et ils sont nombreux — qui n'aiment pas les microbes et l'on m'assure qu'elles conservent toujours leur effet soyeux.

Et en terminant cette causerie, j'exprime l'espoir, aimables lectrices et chers lecteurs, qu'elle vous sera de quelque utilité.

LEO.

LA VIE FÉMINIME

Les Parfums et le Système Nerveux

Hygiène et toilette. — Les méfaits des parfums. Les fleurs et la voix.

L'usage des parfums est vieux comme le monde; comme dans les fleurs, dont ils émanent, la femme y trouve un complément agréable de la toilette et souvent aussi, il faut l'avouer, un moyen d'attrait et de séduction. Cependant, ramenée à des limites raisonnables, l'habitude des parfums est parfaitement légitime et compatible avec les enseignements de l'hygiène.

Les parfums sont-ils nuisibles ou favorables à la santé ? Cela dépend. A ne prendre que l'impression produite sur nos sens, les odeurs agréables, légères, provoquent un sentiment général de bien-être et d'expansion; elles semblent faciliter le jeu de nos organes. Je passe sur les propriétés antiseptiques attribuées à la plupart des essences employées en parfumerie. Remarquez seulement qu'une odeur agréable n'est pas

synonyme d'odeur bienfaisante. Entrons dans un salon et nous verrons souvent des dames se plaindre de maux de tête, de vertiges, de malaise général. Si l'air confiné, surchauffé a sa part dans ces troubles, ne faut-il pas accuser certaines odeurs pénétrantes dont l'air est imprégné ? C'est ce qui vaut d'être examiné.

Ce sont surtout les personnes nerveuses qui ressentent plus facilement les effets pénibles des odeurs et, par un cercle vicieux, celles-ci font le système nerveux plus excitable. Il est intéressant de citer quelques-uns des méfaits des effluves perfidement distillés par ces fleurs dont nous aimons à nous entourer.

Le musicien Grétry et le peintre Vincent étaient violemment incommodés et souffraient de maux de tête au voisinage des roses. Ce n'est pas sans raison que certaines de nos fleurs sont dites capiteuses. Le jasmin, la tubéreuse, la jacinthe, le lis, le mimosa sont de ce nombre et causent facilement des migraines, des vertiges, voire un état syncopal. Il n'est pas jusqu'aux palpitations qui doivent être mises sur le compte de certaines odeurs et la physiologie, comme la disposition de notre système nerveux, expliquent admirablement ces effets irradiés.

Mais on connaît aussi des accidents plus graves. On sait le danger qu'il y a à dormir dans une atmosphère de parfums : des lis, des roses, des violettes, mais surtout des laurier-roses, ont été accusés de meurtre dans ces conditions.

Si vous voulez conserver toute la pureté de votre voix, méfiez-vous des fleurs. Dans une soirée, c'est un artiste, une chanteuse qui ne retrouvent plus leurs notes, c'est leur voix qui devient rauque, et quelques minutes passées au grand air suffisent à dissiper ces troubles vocaux causés par les parfums. On a cité des cas d'aphonie produite par les violettes, le lilas, surtout lilas blanc. Une jeune femme perdait la voix lorsqu'on lui faisait sentir un bouquet de fleurs ; une autre, à l'odeur du musc, était prise d'une aphonie que des bains froids seuls faisaient disparaître.

Gardez-vous, cependant, de trop vous laisser impressionner par ce sombre tableau où l'imagination peut avoir sa part et rappelez-vous le cas de cette dame qui se trouva mal à la vue d'une rose que portait une de ces amies ; or, cette rose était artificielle.

Dr D'ANDREMONT

Gazette de la Mode

Eventails. — Bijoux d'art

Les éventails pailletés et les éventails de dentelle détrônent encore les opulents éventails en autruche et les artistiques « peintures ».

L'éventail pailleté est particulièrement flatteur : il miroite, scintille, met une jolie note chantante sur l'ensemble d'une pimpante toilette.

L'éventail en dentelle est peut-être plus cossu, moins frondeur, mais il est assurément moins amusant.

Il faut assortir l'éventail au sac de théâtre : avec la dentelle, il faut faire marcher la dentelle ; avec la gaze, il faut porter l'éventail pailleté.

Les montures en nacre orient et en écaille blonde sont toujours les plus demandées.

Les montures en nacre blanche sont l'apanage des très jeunes filles : des « entrées dans le monde ».

Les bijoux de fantaisie sont de plus en plus jolis Leurs dessins sont exquis, imprévus et charmeurs, et les fabricants apportent tant de soins et de recherche au montage des pierres fausses qu'elles peuvent déjouer la perspicacité de bien des connaisseurs.

Les pierres reconstituées jouent un grand rôle dans la belle « fantaisie » ; elles sont beaucoup moins coûteuses, naturellement, que les gemmes naturelles et en ont cependant l'aspect.

J'ai vu de ces compositions qui étaient de véritables petites merveilles de dessin et d'agencement, de couleur irréprochablement harmonieuse et d'une légèreté de la ligne rare.

La belle bijouterie d'art, dont Lalique fut le novateur, a aujourd'hui un succès fou.

Les émaux translucides et la corne ou les brillants, les perles et toutes les pierres de couleur s'incrustent si miraculeusement, sont des compositions idéales vraiment.

Elle laisse la part large aux lapidaires et donne à la parure féminine des formes féeriques, des formes de rêve...

Les fleurs et les insectes sont mis souvent à contribution dans la composition des bijoux d'art. Mais les unes et les autres y sont modelés souvent de façon un peu abstraite, un peu idéale, redisons le mot, et c'est encore ce qui en fait le prix.

Les orchidées aux formes si variées, aux couleurs si délicatement précieuses, les fuchias élégants, les hortensias doucement, mélancoliquement irisés, les œillets découpés caprieusement, sont interprétés en plaques de cou, en pendentifs, en bracelets.

J'ai vu dans ce genre un collier fait d'une guirlande de fuchias blancs rosés avec étamines et pistil en or et brillants qui était d'une rare élégance.

Les papillons, les libellules sont aussi de bien gracieux sujets souvent interprétés par les bijoutiers d'art.

Le bijou actuel est de grande dimension généralement, et il brille surtout par la recherche de la composition. C'est, en somme, l'union de la quantité et de la qualité. Et puisque les bijoutiers arrivent à créer des œuvres intéressantes, de belles pièees, grâce à la matière abondante et la forme raffinée, on aurait bien tort de se plaindre.

Tout le monde y trouve son intérêt. Que désirer de plus ?

PAILLETTE.

LES BÊTES DU HOME

LE CHIEN

Son hygiène et son alimentation

(*Suite*)

A l'état de nature, le chien est carnivore; par la domesticité, on l'a rendu omnivore. En réalité, il se satisfait du régime de son maître, de tout ce que mange ce dernier : viande, pain, légumes.

Pour la *viande*, le chien la digère mieux crue et sous cette forme, il conserve la peau souple, le poil luissant, l'intestin libre, ce qui n'est pas toujours le cas lorsque dans son régime entre la chair cuite.

Le *pain* est d'un emploi trop général pour s'y arrêter longuement; disons cependant qu'il ne faut pas en abuser et en faire le régime exclusif du chien, surtout lorsque l'animal est en voie de croissance. En vue de la rapidité de sa digestion, il est à conseiller de faire tremper le pain dans l'eau pendant quelque temps et de le réduire ensuite en une bouillie semi-consistante.

La *soupe de légumes* (betteraves, riz, poireaux etc.) est très rafraîchissante et est d'une grande efficacité sur le tube digestif à certains moments.

Une bonne pratique consiste à faire un mélange des trois aliments ci-dessus, sous forme de bouillie divisée, assez consistante. La boisson, l'eau bien pure, est servie à part.

Le *lait écrémé*, comme boisson, est assurément préférable; seulement, son usage est plus coûteux et par conséquent moins général.

Quant à la *pomme de terre*, donnée cuite, elle reparaît presque intacte dans les excréments. Réduite en bouillie, la digestion en est meilleure, mais elle est loin d'en être parfaite; c'est un des aliments qui se digèrent le moins bien.

Depuis quelques années, on trouve dans le commerce des *gâteaux* et des *biscuits* pour chiens, préparés avec de la viande, de la farine et des légumes, généralement la betterave, le rave. Si les matières premières entrant dans la constitution de ces biscuits sont de toute pureté, de première qualité, il faut reconnaître que ces aliments offrent l'avantage incontestable de pouvoir fournir à l'animal toujours une même proportion de principes nutritifs et d'arriver ainsi à régler son régime.

Ces biscuits se donnent secs ou trempés dans l'eau tiède; presque toujours, à l'un des repas, ils sont servis secs et à l'autre, trempés, ce qui permet de varier la nourriture, changement très utile pour entretenir l'appétit.

Terminons cette chronique par quelques règles générales qui ont toute leur importance :

La régularité des repas est essentielle; le chien, jeune ou vieux, doit manger à des heures fixes.

La diversité dans les menus est fortement à conseiller et constitue un bon excitant de l'appétit.

En quelques minutes, un chien en bonne santé doit manger sa pitance; s'il réchigne à son écuelle, c'est que sa santé laisse à désirer et il est bon de veiller sur lui.

Il est à conseiller d'habituer le chien à manger de l'ail que l'on ajoute finement divisé à son menu; c'est un excellent vermifuge qui permet d'éviter bien des maladies.

Enfin, est-il besoin de dire que les écuelles seront entretenues le plus proprement possible; ce nettoyage empêche les restes de s'aigrir et de communiquer une mauvaise odeur à la nourriture.

MAX. RASQUIN.

UN PEU DE MUSIQUE

Il n'y a pas lieu d'insister beaucoup sur l'insuccès indéniable d'*Ariane et Barbe Bleue* à la Monnaie. C'est chagrinant, mais cela est. Et le public s'est crânement embêté, il faut bien le dire... Est-ce à dire que la musique de M. Dukas soit méprisable ou médiocre? Que non! Il y a dans *Ariane* des pages admirables, d'une noblesse et d'une éloquence superbes, mais elles dépassent de beaucoup l'entendement du public — qui se dit musicien — de Bruxelles. C'est trop fort pour lui. Il l'avoue en restant chez lui. Et comme il est le souverain maître, et qu'il fait comme il l'entend les « fours » ou les succès, c'est avec lui que l'on doit compter. Incontestablement *Ariane* l'a rasé. Tant pis pour lui. Et tant pis pour elle. Mlle Friché a tiré grand parti du rôle principal; sa voix a résonné brillamment et tout ce qu'a fait cette artiste a paru intelligent et net. On a dit à son sujet:

— Baissez les bras de Mlle Friché, et il n'y a plus d'*Ariane*.

C'est excessif. Mlle Friché abuse d'effets de bras. Mais c'est là une critique insignifiante au regard du très grand effort qu'a exigé de cette cantatrice l'étude de l'œuvre de M. Dukas. Les autres rôles de femmes étaient tenus excellemment. Et ce n'est pas de la faute de M. Artus si Barbe-Bleue a paru grotesque.

* * *

Pour passer le temps, on a repris *Roméo*, très agréablement du reste. La musique de Gounod, facile, simple, et gentiment passionnée, a été réentendue avec plaisir. Si on la compare à celle de *Faust* et à celle de *Mireille*, on doit convenir que c'est encore, des trois grandes partitions populaires de Gounod, celle qui a le plus vieilli.

Dans *Roméo*, les pages de réelle inspiration sont rares. Elles sont charmantes et délicatement expressives; mais elles sont rares... On les salue amicalement au passage, comme de vieilles connaissances très recommandables... Les autres sont de seconde qualité et le ballet est nettement de troisième choix. Il y a loin du ballet de *Roméo* à l'admirable ballet de *Faust*.

L'interprétation est bonne. M. Morati est peu shakespearien, mais il a une jolie voix. Son jeu est quelconque. Mlle de Tréville chante et joue avec grâce et avec brio le rôle de Juliette. Et les autres sont bien.

* * *

Au moment où j'écris on donne *Monna Vanna*. Je vous en parlerai prochainement. La musique de M. Février, sans pouvoir espérer à l'éternité, peut bien attendre un mois. Elle manque singulièrement d'accent et de personnalité, cette musique. Mais elle s'é-

coute sans grand ennui, sans grande fatigue. Elle est doucement quelconque. M. Massenet et M. Puccini l'eussent signé des deux mains, cette partition. En un mot elle a tout ce qu'il faut pour plaire au public — qui se dit musicien — de Bruxelles.

***

Il y a eu, en ce mois de janvier, beaucoup de concerts. Un beau concert des Ysaye, où l'on a entendu M. Thibaut, M.Cortot et M. Pablo Casals,ensemble! Trois beaux concerts de musique de chambre au Cercle artistique avec ces trois mêmes artistes. Et des récitals, des récitals... Mais ils sont trop, en vérité... Le *Home* m'en voudrait de vous les raconter tous... Et il aurait raison, le *Home*.

René FEIBELMAN.

LES PLAINES

Sous les premiers ciels bleus des printemps, au soleil,
Dans la chaleur dorée à neuf, elles tressaillent.
On dirait qu'elles sont surprises du réveil,
Qu'elles ne sentent pas les sèves qui travaillent,
Tellement le sol tarde à secouer l'hiver.
Même, quand les vergers dressent les houppes blanches
De leurs pommiers, que la feuile, papillon vert,
S'est attachée et bat de l'aile au long des branches,
Les terreaux sont encore complètement à nu;
L'eau des fossés déborde et les terres sont sales,
L'orée et le sentier boueux, le bois chenu,
Bien que Mars ait craché ses poumons en rafales.
Pourtant l'on voit déjà des groupes de fermiers,
Avec leurs lourds chevaux lustrés de blancheurs crues
Dans les champs divisés par cases de damiers,
Couper le sol, tout droit, au tranchant des charrues.
Déjà l'on sème. Un grand vieillard, qui va rêvant,
Semoir autour des reins, jette à pleines poignées
Les graines d'or, qu'abat un brusque coup de vent.
Les sillons sont à point; les bêches alignées
Reluisent d'un feu blanc sous les coups du soleil.
Or, voici Mai, le mois des fleurs aromatiques,
Et servantes et gars, en rustique appareil,
Habits usés, bras nus, sabots au bout des piques,
Qui de l'aurore au soir vont peiner aux labours,
Dès lors, les champs sont pleins, les fermes délaissées.
On en remet la garde aux chiens veilleurs des cours.
La glèbe, avec des mains calleuses, convulsées,
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement,
La glèbe, pied par pied, coin par coin est conquise.
Partout la lutte et la sueur, le groupement
Des efforts, arrachant la récolte promise:
Femmes sarclant le lin, hommes tassant l'engrais,
Chevaux traînant la herse à travers les cultures,
Pendant qu'autour, flattés de soleil, de vents frais,
Les trèfles verts, les foins en fleur, les emblavures,
Les massifs que l'on voit remplir l'horizon clair,
Les jardins, les taillis, les vergers, les fleurettes,
Roulent leur bonne odeur excitante dans l'air,
Où chante, ailes au vent, un millier d'alouettes.

Emile VERHAEREN.

(Des : flamandes).

LE JEU A LA MODE

Quelques règles du Jeu de Bridge

Le bridge continue si bien à faire fureur dans les salons qu'il n'est plus permis, devant un succès aussi durable, d'en ignorer les règles principales. Sans prétendre en établir ici un règlement, nous avons voulu en donner quelques notions qui permettront aux débutants de se familiariser avec ce jeu, dont ils approfondiront petit à petit les subtilités.

Le bridge, qui est une adaptation du whist, se joue à quatre joueurs, deux contre deux, avec un jeu de cinquante-deux cartes. Chaque joueur reçoit treize cartes. Celui qui donne les distribue une par une en commençant par la gauche. Pour jouer, on suit le même ordre; le premier est donc à la gauche du donneur et le dernier à sa droite.

PRELIMINAIRES.

Le donneur ne retourne pas d'atout. Après avoir relevé son jeu et d'après sa composition, il annonce quel sera l'atout.

Si, dans ses cartes, se trouvent des séries équivalentes, il annonce *sans atout;* alors, on joue le coup sans qu'aucune carte ne puisse couper.

Si le donneur juge ses cartes trop peu nombreuses en atout, il laisse son partenaire prendre une décision pour fixer l'atout ou jouer sans atout. Alors, il passe parole, et l'annonce.

Après cette annonce, le joueur, à sa gauche, jette une carte sur le tapis. Le partenaire du donneur met son jeu sur la table et n'a plus qu'à fournir les cartes que demandera le donneur.

CONTRE ET SURCONTRE

Cependant, au début, sitôt l'annonce faite de l'*atout* ou du *sans atout*, les adversaires du donneur ont la parole. Si le premier à gauche du donneur croit avoir plus beau jeu, il dira *contre* en indiquant le nouvel atout qu'il préfère, ou *sans atout*, s'il le croit plus avantageux. Si son jeu est médiocre, il dira *passe;* mais son partenaire a le droit, à son tour, de faire *contre*, s'il le juge bon.

Le donneur et son partenaire peuvent faire *surcontre*, les adversaires peuvent, également, répliquer jusqu'à ce qu'un des camps renonce.

Les *contres* doublent la valeur habituelle des points de levée et des chelems, et les *surcontres* les quadruplent.

Pour faire *contre*, il faut au moins avoir six levées en mains et sept pour faire *surcontre*.

LA PARTIE

Le but du jeu est de faire le plus de levées possible. Chaque joueur ayant treize cartes, chaque coup

comporte treize levées. Le camp qui fait le plus de levées marque le nombre de points représentant, suivant l'atout déclaré, la valeur des levées gagnées.

La partie se joue en deux manches et une belle, s'il y a lieu. Une manche est gagnée lorsque le total des points obtenus au moyen des tricks atteint 30.

MARCHE DU JEU

La première carte est jouée par le joueur placé à gauche du donneur. Le partenaire du donneur ou mort abat son jeu qui devient la propriété du donneur et qu'il combine avec le sien. Le joueur qui fait la levée joue la première carte de la levée suivante. Les plus hautes cartes prennent les plus basses; l'atout prend les cartes des autres couleurs. On doit fournir de la couleur demandée quand on en a; dans le cas contraire on est forcé de couper ou de jeter une carte quelconque. A la fin de la partie, on additionne les totaux des deux camps, en ajoutant 100 aux vainqueurs; on soustrait, ensuite, le chiffre le plus faible du plus fort. La différence représente le gain.

LA RENONCE

La *renonce* est frappée de trois plis perdus par les joueurs, qui ont renoncé *à tort;* ensuite, ils ne peuvent compter ni le grand ni le petit chelem, et, de plus, sont mis dans le *puits*, c'est-à-dire qu'on leur retranche tous leurs points au-dessus de vingt-huit, ce qui les empêche de gagner à ce coup-là.

TRICKS

Pour établir les points de chaque camp, on tient compte des levées et des honneurs; on ne compte, comme au whist, que les levées au-dessus de six, ou tricks; la valeur de chaque trick est de douze points, quand on a joué *sans atout*.

Quand on joue avec atout, la valeur varie suivant la couleur.

Chaque levée de cœur compte 8 points; de carreau, 6; de trèfle, 4; de pique, 2.

CHELEMS

Le grand chelem se compte 40 points, et le petit 20 points, que l'on joue avec ou sans atout.

Le grand chelem est l'ensemble de treize levées faites par le même camp; le petit chelem est la réunion de douze levées.

HONNEURS

Les honneurs sont les quatre ou cinq premières cartes de chaque couleur.

Les honneurs ont aussi une valeur proportionnelle à chaque couleur.

Avec atout, il y a cinq honneurs: l'as, le roi, la dame, le valet, le dix.

On compte pour cinq honneurs dans la même main: à cœur, 80 points; à carreau, 60; à trèfle, 40; à pique, 20.

Quand un des partenaires en a quatre et l'autre un: 72 points à cœur; 54 à carreau; 36 à trèfle; 18 à pique.

Lorsqu'ils sont deux et trois, entre partenaires: 64 à cœur; 48 à carreau; 32 à trèfle; 16 à pique.

On compte pour quatre honneurs, dans la même main: à cœur, 32 points; à carreau, 24; à trèfle, 16; à pique, 8.

Pour trois honneurs: à cœur, 18 points; à carreau, 12; à trèfle, 8; à pique, 4.

Lorsqu'on joue *sans atout*, on compte pour quatre honneurs dans la même main: 100 points.

Pour quatre honneurs entre les partenaires: 40; pour trois honneurs entre les partenaires: 30.

Enfin, quand un joueur n'a pas du tout d'atout en main, les honneurs de ses adversaires sont *diminués* de 16, 12, 8 ou 4 points suivant les couleurs de cœur à pique, ou bien ceux de son partenaire sont augmentés des mêmes chiffres. Cela s'appelle déclarer *chicane*.

AVIS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Franz Foulon, notre distingué confrère, a bien voulu se charger de la chronique littéraire. Nous l'en remercions ici au nom de nos lecteurs.

M. Franz Foulon nous donnera sa première chronique le mois prochain.

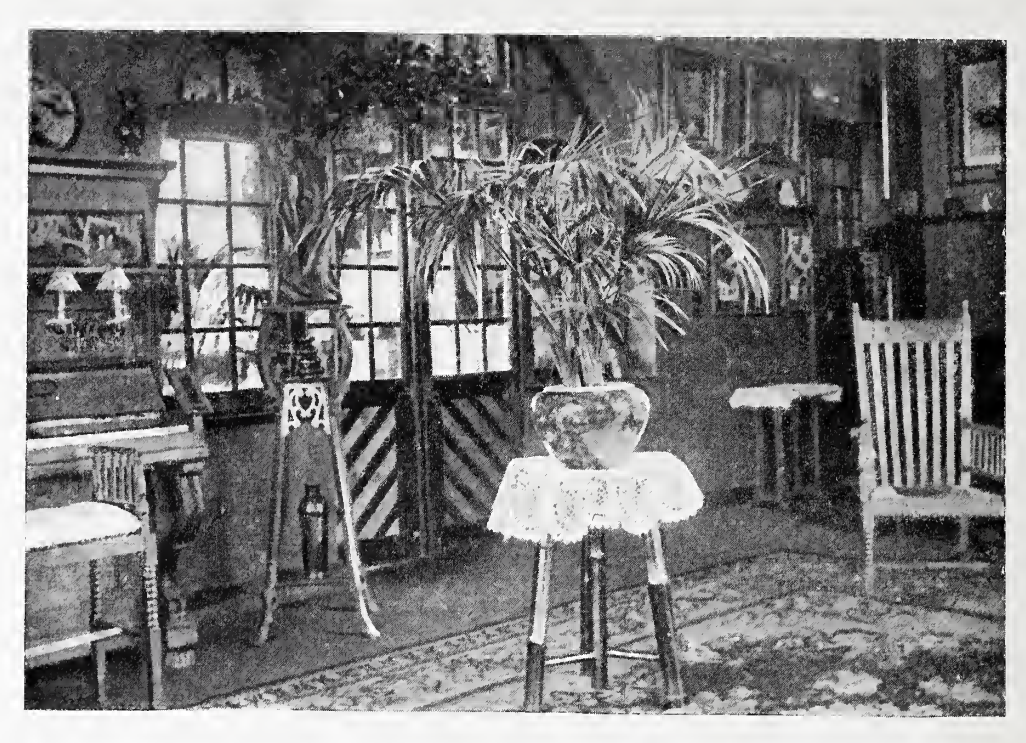
THÉATRES

Au moment où nous mettons sous presse, la revue de l'Alcazar « Faut voir ça ! » vient de remporter un gros succès.

Une série de scènes désopilantes; des mots qui retentisent; des danses extrêmement suggestives; des costumes et des décors mirobolants; d'excellents interprètes, voilà, en deux mots, le bilan de la première.

La commère — la Sultane favorite d'Abdul-Hamid — c'est Mme Marry Perret. Le compère, Sherlock Holmes, c'est M. Cueille. MM. Dewit, Crommelynck, Ambreville et Robert, Mmes Breuda, Devigny et Devère ont rivalisé d'entrain.

Gros succès pour l'auteur et pour les directeurs du théâtre. Faut voir ça !



Un hall à Genval.

Fleurs et jardin

Au jardin d'agrément

De même qu'au jardin fruitier, le travail le plus pressant à exécuter ici consiste à activer les plantations d'arbres d'ornement et d'alignement, d'arbrisseaux et d'arbustes, à élaguer les arbres d'avenues, à enlever le bois mort, à tailler les arbustes qui fleurissent en été et en automne, quelques spirées, althæas, buddleyas, etc.

Faire provision de rameaux pour greffes et boutures.

En serre, mêmes soins que dans le mois précédent, augmenter les mouillures, multiplier les aralia, dracœna, ficus, etc.

Semer pervenches de Madagascar, pétunias.

Rempoter une dernière fois les primevères, calcéolaires et cinéraires.

Rempoter les boutures du mois précédent.

Ombrer les plantes craignant une vive insolation.

A mesure que la douceur du temps se manifeste, donner un peu d'air et de la lumière aux plantes de serre en enlevant les paillassons ou les volets, mais seulement pendant les heures les plus chaudes de la journée. On remet le tout en place quelques heures avant le coucher du soleil et on ne repose les paillassons que si l'on avait à craindre de fortes gelées.

Enlever avec soin les feuilles mortes des plantes, arracher les mauvaises herbes qui poussent çà et là.

Au jardin fleuriste, achever les labours, mettre en place les plantes bisannuelles et vivaces qui ne l'ont pas été à l'automne. Mettre sous châssis et sur couche des pieds-mères d'héliotrope, lantana, pétunia, verveine, pour avoir des boutures. Empoter les boutures du mois précédent par 3 ou 5 par godet. Préparer des couches pour les premiers semis. Vers la fin du mois, semer en pleine terre, bluets, coquelicots et pavots, pied d'alouette et thlaspi annuel.

Semer sur couche : cobæa, crète de coq, lobelia nain pour bordures, pervenche de Madagascar, solanum, etc.

Refaire les bordure de buis, de violettes, de statice rose ou gazon d'Olympe, d'arabis alpina, de corbeille d'or.

Au jardin potager

On doit se hâter, pendant ce mois, de terminer les travaux de défoncement et labour commencés en janvier, car les semis et les plantations à exécuter dans le jardin potager prennent de l'importance.

C'est ainsi que l'on peut semer sans crainte :

1° Des carottes courtes hâtives et des radis ronds roses, en choisissant pour cela un coin abrité du jardin ;

2° Des épinards à feuilles rondes, soit dans la première ou la deuxième quinzaine du mois ;

3° Du cerfeuil commun et les laitues printanières ;

4° Des choux Milan hâtifs, frisés, pour replanter en avril et des choux de Bruxelles ;

5° Des tomates, des aubergines, des piments : ces trois dernières espèces sous des châssis et sur couche et les pois recommandés au mois de janvier, si la rigueur du temps a empêché ce travail à cette époque ;

6° Vers la fin du mois, semer en pleine terre le cerfeuil bulbeux (graines stratifiées).

Semer sur costières : radis, carottes, feves, pois hâtifs.

On plante à demeure :

1° Des choux d'York et Cœur de bœuf, semés à l'automne et garantis des froids de l'hiver à l'aide des abris ;

2° Des pommes de terre hâtives que l'on abritera à l'approche des gelées blanches. On les plantera de préférence le long d'un mur exposé au midi.

La meilleure variété à préférer en ce moment est la pomme de terre Early rose. Les nombreuses qualités qu'elle possède comme rusticité, précocité et fécondité,

la font rechercher dans toutes les cultures, où elle sera difficilement détrônée par les plus récentes variétés.

3° Des laitues de la Passion et des romaines semées à l'automne, soit en planches ou entre les sillons des choux et des semis ;

4° On plante l'échalotte et l'oignon ; on donne de l'air aux artichauts en les découvrant un peu si le soleil se montre, et on a soin de recouvrir quelques heures avant la nuit en cas de gelée ;

5° Les bordures d'oseille, de thym, d'estragon, de ciboulette, etc., qui n'auraient pas été refaites à l'automne, le seront en ce moment, si toutefois les plantes paraissent épuisées.

Ces bordures doivent être généralement refaites tous les deux ou trois ans au plus.

Mettre en végétation les tubercules de patates, chauffer le crambe ou chou marin.

Forcer l'asperge verte, gobter les meules à champignons.

Au jardin fruitier

C'est le moment de pousser avec activité la taille des arbres fruitiers, cerisier, framboisier, groseiller, poirier, pommier, prunier et vigne, de refaire les charpentes des espaliers, de visiter les fils de fer, de redresser les tendeurs et de baguetter les branches de prolongement des pyramides, cordons et palmettes.

Pendant la taille, ne pas négliger d'enlever avec soin les nids de chenilles que l'on rencontre ça et là au sommet des rameaux, sans oublier ces petites feuilles mortes et sèches qui voltigent au moindre vent, car elles ne sont autre chose que des refuges d'œufs d'insectes et de chenilles.

On courbe avec soin les pommiers, poiriers, pruniers que l'on destine à la forme en cordon horizontal, et on fixe les tiges au fil de fer à l'aide de quelques ligatures en osier.

On pousse activement la plantation des arbres fruitiers que l'on a à faire dans les terres légères et profondes et qu'on n'a pu exécuter en automne et on retarde jusqu'à la fin du mois de mars celles qui doivent être faites dans les terres profondes et humides retenant l'eau.

Ne pas oublier au moment de la plantation de procéder au pralinage des racines, à l'habillage des racines et ramifications ainsi que nous l'avons précédemment indiqué.

Continuer à renouveler la terre épuisée des plates-bandes fruitières, la remplacer par de la terre venant des carrés ; cette opération est absolument indispensable quand les arbres deviennent chétifs et languissants.

Profiter des journées humides pour nettoyer les arbres des mousses qui se développent sur les troncs. Compléter cette destruction par un chaulage.

Vers la dernière quinzaine du mois, on peut commencer avec succès la greffe en fente des abricotiers, pruniers, etc., en prévision, couper et enjamber les rameaux destinés à la greffe en fente et en couronne.

Préparer les auvents pour abriter les arbres à développement précoce des gelées tardives.

Blanchir les murs à la chaux.

ECHOS

Américanisme. — Dans la vieille Europe on se chauffe comme on peut : au bois, au charbon, au gaz, à la vapeur, à l'électricité. En Amérique, on vient de trouver mieux : on se chauffe aux noyaux de fruits. C'est à Los-Angeles, en Californie, qu'on s'est avisé de cette inovation ; à Los-Angeles, qui est le centre d'une immense région fruitière et où de nombreuses usines de conserves de pêches et d'abricots laissaient perdre des montagnes de noyaux. Un ingénieur a donc eu l'idée de les employer pour le chauffage : et en même temps il a inventé un système de poêle où ils brûlent facilement.

Les morceaux de noyaux concassés à la machine sont mélangés à diverses matières, résidus de soieries, des menuiseries, pulpes provenant des moulins à huiles, pétroles bruts, puis on en fait des briquettes qui brûlent lentement et en dégageant une chaleur douce et très égale.

Construction express. — Il est proverbial qu'il arrive souvent d'Amérique de bonnes nouvelles. C'est quelquefois la mort d'un oncle à héritage ou quelques autres surprises agréables, stupéfiantes informations plus ou moins macabres. L'Amérique nous envoie aussi de bons exemples. En voici un :

Un entrepreneur de l'Illinois vient de construire, à Eart-Saint-Louis, un cottage de cinq pièces en douze heures de temps. A sept heures du matin, les travaux avaient commencé. Une heure plus tard, les fondations du cottage étaient terminées et les charpentiers étaient à l'ouvrage. Vers midi, les maçons avaient terminé la construction des cheminées et la toiture était très avancée.

Enfin, à trois heures, les fenêtres et les portes étaient installées et les peintres commençaient leur travail, ainsi que les plombiers, les plâtriers et les électriciens. A sept heures moins quelques minutes, tout était terminé et le propriétaire du cottage commençait à emménager.

Voilà un entrepreneur dont nos bâtisseurs feraient bien de se mettre à imiter les exploits. Quelle agréable surprise ce serait de trouver, un beau matin, esthétiquement reconstruite la Montagne-de-la-Cour, dont on aurait pour la dernière fois, la veille au soir, contemplé les ruines !

Causerie du docteur

Gerçures des mains et des lèvres, engelures, crevasses. — Etendez sur les gerçures, matin et soir, une légère couche de cérat simple ou de cérat de Gallois, ou de crème de cacao, ou de cold-cream, ou encore la pommade suivante :

Pommade de cétins :

Blanc de baleine..........	30 gr.
Cire blanche................	10 —
Huile d'amandes douces	80 — mêlez bien.

Pour la gerçure des mamelons, étendez en couche

mince sur les mamelons des seins que vous recouvrez ensuite d'un linge de toile fine, la pommade suivante :

Huile d'amandes................	150 grammes.
Cire blanche	20 —
Graisse de porc..................	100 —
Suc de joubarbe..................	100 —

Ajoutez un décigramme d'opium si les douleurs sont trop vives. L'enfant ne doit plus têter.

Pour les gerçures du nez, frictionnez soir et matin avec de la pommade de concombre ou graisse de porc ou suif.

Lorsque les engelures ne sont pas ulcérées, étendez sur les parties malades une couche mince de collodion ou de la préparation suivante :

Glycérine pure	50 grammes.
Amidon	5 —

Délayez ce dernier dans la glycérine, chauffez sur un feux doux, en remuant jusqu'à consistance de gelée.

Autre :

Benjoin en poudre.............	125 grammes
Alcool à 86 centigr..............	500 —

Faites macérer 15 jours, en agitant de temps en temps, puis filtrer. On peut aussi, avec fruit, se frotter les mains, ou les pieds avec de la neige ou de la glace pilée.

Lorsqu'il y a crevasses, ulcérations, on peut cautériser les plaies au nitrate d'argent ou employer la préparation suivante :

1. Mêlez la pulpe hachée d'un citron avec quantité suffisante de saindoux pour en faire une pommade dont vous frottez les engelures, recouvrez d'un vieux gant large ou d'un linge ;
2. Eau salée forte, une poignée de sel de cuisine pour un verre d'eau, frottez-en les engelures sans les essuyer et laissez sécher sur place ;
3. Cataplasmes faits avec des oignons de lis blanc écrasés et bouillis ;
4. Cataplasmes plusieurs fois par jour de pommes de terre ;
5. Eau de céleri. Faites bouillir des feuilles et tiges de céleri et trempez plusieurs fois par jour les mains ou les pieds dans ce liquide tiède.

Contre les verrues. — Rien de grave dans l'apparition de ces petites tumeurs qui vous poussent sur les doigts, sur le dos de la main sans savoir pourquoi, rien de grave, c'est vrai, mais fort désagréable et fort ennuyeux. Une jolie main se trouve un peu transformée par la présence de ces verrues qui ne sont autres que de petits papillomes. Nombreux sont les moyens conseillés pour la destruction de ces sortes de tumeurs, depuis la magnésie, l'eau de chaux, l'arsenic, à l'intérieur, les caustiques simples ou dangereux, jus de citron, nitrate d'argent, acide nitrique, acide sulfurique, jusqu'à la suggestion.

Voici un nouveau moyen préconisé par MM. Sicard et Larue, c'est la teinture de thuya. Le « Thuya occidentalis », appelé aussi arbre de vie, est un conifère originaire de l'Amérique septentrionale, dont les feuilles et le bois ont été employés jadis comme agent sudorifique et antirhumatismal. Comme tous les vieux médicaments, il est tombé en désuétude et n'est plus guère employé que dans la thérapeutique homéopathique, sous forme de globules et de teinture.

Un médecin polonais se servit de l'essence de thuya comme topique contre les condylomes tenaces et contre les verrues. Mohnike, de Berlin, se servit avec succès, paraît-il, de la teinture. En France on a eu recours à cette même teinture préparée avec les feuilles, mais au lieu de l'appliquer en badigeonnages, en compresses, méthode qui, d'après leur expérience, ne donne que des résultats assez incertains, ils se servent des injections. Voici du reste comment ils procèdent. On donne un bain local chaud, suffisamment prolongé pour ramollir les verrues, on les nettoie avec de l'eau savonneuse, de l'alcool pour rendre la peau aseptique. On injecte alors, avec une seringue de Pravaz, munie d'une fine aiguille à court biseau, quelques gouttes de teinture au-dessous même de la saillie papillaire. On répète cette injection du côté opposé pour bien assurer la pénétration du liquide dans toute la masse de la petite tumeur. Quelques jours après on voit la verrue prendre une teinte noirâtre, se flétrir et tomber. Si la verrue est de très grosse dimension, il est nécessaire de répéter une ou deux fois les injections à quelques jours d'intervalle. L'opération est minime, sans danger et les résultats constants.

Comment enrayer un « rhume de cerveau » qui commence. — Eviter un rhume n'est pas toujours chose facile : si l'on n'a pas une constitution naturellement réfractaire à ce mal déplaisant, on est souvent la victime de celui-ci, tant les occasions de s'enrhumer se présentent souvent et naturellement. Mais si l'on ne peut guère éviter le mal, on peut au moins essayer de le juguler, de l'empêcher de prendre pied et de durer De quelle façon s'y prendre ? demandera-t-on. Voici le conseil que donne la « Presse médicale ». Dès qu'on se sent pris — c'est-à-dire que l'on se met à éternuer à moucher et à sentir lourde la région du front, il faut user d'inhalations. Trois ou quatre fois par jour, il faut inhaler de la vapeur d'eau oxygénée chirurgicale, suffisamment acide. C'est d'une inhalation de vapeur qu'il s'agit, non d'une pulvérisation : on inhale par le nez la vapeur de l'eau oxygénée bouillante. C'est très simple. Généralement, si l'on y met à temps, ce traitement guérit du jour au lendemain. Au cas où la muqueuse nasale serait déjà sensiblement engorgée, on ferait, dix minutes avant chaque inhalation, un petit badigeonnage interne avec de l'adrénaline à 1 p. 1000. On le voit, la méthode est simple : elle serait aussi très efficace.

Recettes de Cuisine

Epaule de mouton aux légumes. — Faites fondre du beurre dans une casserole, lorsqu'il sera bien chaud, vous y mettrez des tranches de lard et une épaule de mouton désossée et ficelée ; faites prendre une belle couleur, puis mouillez avec de l'eau.

Ajoutez alors deux ou trois carottes coupées en quatre ; autant de navets également découpés et un gros oignon grossièrement haché. Joignez encore du thym et du laurier, du poivre et du sel. Faites cuire, selon la grosseur de l'épaule, pendant deux ou trois heures, bien couvert et à feu modéré. A moitié cuisson, retournez l'épaule.

Un quart d'heure avant de servir, liez la sauce avec de la farine. Laissez mijoter jusqu'à la fin.

Servez l'épaule sur la sauce avec les tranches de lard et les légumes autour.

Bœuf à la Polonaise. — Coupez en tranches minces du bœuf; aplatissez bien en battant fortement. A part, faites une farce bien remuée de bœuf bouilli, ajoutez-y de la chair à saucisse, du persil et deux zestes de citrons hachés fin, 2 ou 3 œufs, de la mie de pain trempée dans du lait un peu de fromage blanc ou de la crême caillée. Etendez cette farce sur chaque tranche de bœuf, roulez, ficelez et mettez dans la casserole avec laurier, citron, oignon, elous de girofle, poivre, gingembre, un bon verre de bouillon, un demi-verre de vin et deux cuillerées de bon vinaigre; couvrez et laissez cuire environ trois quarts d'heure, ajoutez alors une sauce blonde au jus laissez encore cuire trois quarts d'heure, déficelez vos tranches, posez-les, bien roulées, sur un plat chaud entouré de croûtons grillés, passez votre sauce et arrosez-en votre mets.

Champignons en brochettes. — Le mets à la fois le plus simple et le plus fin que l'on puisse confeetionner avec le champignon de couche. Prenez de gros chapeaux d'espèces blanches charnues, à pied court et peau fine, très frais. Si vous pouvez les cueillir vous-mêmes sur couche, tâchez de les enlever sans les froisser et sans les retourner pour qu'ils soient parfaitement sains et propres. Ne les épluchez ni les lavez; contentez-vous de couper le pied à la collerette près du chapeau, très court, juste assez pour enfiler le champignon par ce pied dans une brochette en bois. — Passez sur un gril très propre, à un feu vif, — quelques secondes seulement, pour saisir le champignon et le chauffer des deux côtés. Servez sur assiette tiède en posant la brochette sur une noix de beurre fin; salez au sel fin et poivrez très légèrement. Dégustez immédiatement; je vous recommande la finesse de goût du jus et le parfum du mets.

On peut aussi servir sur eanapé de pain bien grillé.

Soufflé au fromage. — Dépenses pour 6 personnes:

125 grammes de fromage de gruyère à 2 fr. 40 le kilo . . . . fr.	0.30
1/4 de pinte de lait	0.03
2 œufs à 0 fr. 13	0.26
30 grammes de beurre à 3 fr. 20 le kilo . . .	0.10
Farine	0.02
Total. . . fr.	0.71

ou 0 fr. 12 par personne.

Opération. — Mélangez trente grammes de beurre à une cuillerée à soupe de farine, jusqu'à ce que cela forme une pâte bien lisse. Ajoutez le quart d'une pinte de lait et un quart de livre de fromage de gruyère râpe. Faites cuire le tout pendant quelques minutes. La pâte étant un peu refroidie, aujoutez deux jaunes d'œufs et le blanc battu en neige. Mettez le soufflé dans un plat et faites légèrement brunir dans le four.

Choesels à la Bruxelloise. — Le ehoesel est le pancréas du bœuf. Par lui-même il n'a rien de bien extraordinaire, mais donne prétexte à confectionner un plat suceulent, un plat local des plus réputés.

Proportions approximatives pour 8 personnes:

3 choesels;
1/2 livre veau maigre;
4 pieds de mouton partagés de moitié;
1 livre queue de bœuf;
1/2 rognon;
1 riz de veau;
1 petite boîte de quenelles;
1 petite boîte de champignons;
1 litre de lambie;
1/4 litre de madère;
1 petit verre de cognac;
1 bonne livre d'oignons.

Préparation. — Faites cuirc pendant une bonne demi-heure les queues de bœuf avec sel et bouquet garni. Si besoin est, écumez, comme pour un bouillon.

D'un autre côté, faites sauter les choesels. Dégraissez.

Puis aux queues de bœuf, ajoutez successivement choesels, veau, pieds de mouton, rognon, riz de veau. quenelles. Arrosez de lambic, laissez mijoter pendant une demi-heure. A défaut de lambic, remplacez par de l'eau acidulée et forcez alors sur le madère.

Faites revenir dans la poêle vos oignons émincés, passez au chinois, joignez à la sauce, puis laissez cuire pendant une bonne heure.

Ajoutez alors madère, champignons blanchis, assaisonnement, une pointe de Cayenne si on l'aime, puis un verre de cognac. Liez la sauce.

En même temps que le madère, bien des personnes ajoutent une forte cuillerée de conserves de tomates d'Italie. Cela donne bonne couleur et ne nuit point au goût.

J'ajouterai que, réchauffé, ce plat est encore excellent.

Ecorces d'oranges confites. — Il ne faut prendre que le zeste, c'est-à-dire la partie jaune dont on enlève soigneusement le blanc. Cela fait, on met les écorces dans de l'eau froide où on les laisse tremper pendant une heure, puis on les essuie avec un linge. Jetez-les ensuite dans de l'eau bouillante et laissez-les cuire jusqu'à ce qu'elles se laissent traverser facilement avec une aiguille. Enlevez-les alors avec l'écumoire. Mettez-les dans une terrine et laissez refroidir.

Préparez un sirop en employant un verre d'eau par kilo de sucre blanc. Lorsqu'il sera bien bouillant, vous le verserez sur les écorces.

Le lendemain, enlevez les écorces du sirop. Remettez celui-ci sur le feu; faites-le bouillir et quelque peu réduire; versez-le de nouveau sur les écorces que vous aurez replacées dans la terrine.

Répétez cette opération pendant les trois jours suivants, soit quatre jours en tout, en ayant soin de verser toujours le sirop bouillant et de le faire réduire chaque fois, afin qu'il se concentre de plus en plus.

Le cinquième jour, remettez sur le feu les écorces et le sirop; laissez bouillir le tout pendant quelques minutes. Retirez ensuite les écorces du sirop; faites-les sécher pendant deux jours, et même trois, si cela vous paraît nécessaire, dans les fours inférieurs de la cuisinière.

Conservez en boîtes.

Vous remarquerez qu'il faut que le sirop soit assez abondant, car les écorces doivent y baigner jusqu'à la fin; or, chaque opération en fait diminuer la quantité.

Petits conseils

Vieux bouquets de violettes. — Un conseil donné, l'autre jour, par une vieille femme.

Ne jetez jamais vos bouquets de violettes lorsqu'ils

sont un peu fanés; coupez les tiges des fleurs et cachez ces dernières dans votre armoire, là où vous serrez votre linge le plus intime; elles l'embaumeront d'une senteur discrète des plus attirantes dont on vous remerciera plus tard.

Pour rafraîchir les fleurs de chrysanthèmes, on signale le procédé simple suivant: au moyen d'un couteau très tranchant on enlève l'écorce de la tige de la fleur, en trois ou quatre places sur la partie se trouvant dans l'eau; en quelque temps les fleurs reprennent leur fraîcheur.

A la cuisine. — Pour supprimer l'odeur désagréable occasionnée par un liquide en ébullition qui s'échappe par-dessus les bords du vase qui le contient, jetez une poignée de sel sur le feu ou sur le fourneau.

Pour nettoyer l'étain. — Pour nettoyer les ustensiles en étain, frottez-les avec un chiffon de laine sur lequel vous aurez versé quelques gouttes de pétrole.

Contre l'humidité. Pour assouplir vos chaussures et pour vous préserver de l'humidité aux pieds, badigeonnez le cuir du dessus et celui des semelles avec du pétrole.

Tentures en étoffes. — Quelques personnes préfèrent les tentures en étoffes à celles en papier; alors, on se sert de la perse ou de l'andrinople, que l'on tend sur châssis si le mur est en paillis ou en plâtre. Les clous sont dissimulés soit par une bordure en étoffe, ou par des baguettes en bois noir ou or, suivant la couleur de la tenture.

Le plus grand inconvénient des tentures en étoffes consiste dans le peu de stabilité de leurs couleurs, qui se passent rapidement à l'air et à la lumière; que l'humidité détériore, et que la moindre déchirure rend très difficiles à réparer.

Taches de thé sur les nappes. — Si vous avez une tache de thé sur votre nappe, humectez-la avec de la glycérine que vous laisserez pénétrer pendant quelques minutes. Lavez ensuite avec de l'eau chaude, mais lavez à fond, puis ensuite de l'eau bouillante. La tache aura alors complètement disparu.

Porte-Manteaux. — Si vous brisez de vieux tonneaux, ne laissez pas de côté les cercles qui les retiennent.

S'ils sont faits d'écorce de bouleau, conservez-les et découpez-les de la grandeur d'un porte-manteau en les recouvrant d'un morceau d'étoffe et en plaçant un piton au centre. Vous auriez des porte-manteaux beaucoup plus légers que ceux qu'on achète d'ordinaire et qui prendront moins de place dans vos malles, si vous avez à voyager.

Nettoyage des vitres. — Employez toujours une peau pour nettoyer vos vitres, au lieu de papier ou de chiffons. Tordez la peau jusqu'à ce qu'elle soit sèche et passez une fois seulement sur la vitre: ce sera suffisant. La vitre aura un beau poli et sans filasse aucune.

Savez-vous comment balayer un tapis ? — On vous dira que pour bien balayer un tapis, il faut le saupoudrer de feuilles de thé. Ce système est excellent. On vous dira aussi de tremper des journaux dans l'eau, de les tordre et de les découper en petits morceaux sur le tapis. De ces deux façons, peu de poussière au balayage.

Mais voici une méthode moins connue et très efficace: passez sur votre tapis un linge mouillé, trempé dans de l'eau chaude mélangée d'une quantité très minime d'ammoniaque. Cette solution très faible enlèvera non seulement toutes les taches, mais encore la poussière ou la saleté qui peuvent demeurer après le balayage; elle relèvera, en outre, le coloris du tapis et maintiendra ce dernier propre, pendant une période beaucoup plus longue.

Ciment pour joints. — Pour reboucher les joints des pierres exposées aux intempéries des saisons on se sert du ciment suivant: faire un mélange à quantité égale de sable, de chaux pulvérisée et de litharge, puis y ajouter de l'huile de lin et mélanger le tout ensemble jusqu'à ce que l'on obtienne un mastic assez consistant qui, une fois appliqué, devient aussi dur que la pierre.

Enduit contre l'humidité. — Cet enduit qui peut s'appliquer indistinctement sur le bois, la pierre, la brique, se compose ainsi: 1 kilogramme d'huile de lin siccative et 300 grammes cire jaune que l'on fait fondre et bouillir ensemble dans un vase en fonte, puis on ajoute un kilogramme de blanc de plomb en poudre; lorsqu'il est bien mélangé, on fait bouillir à nouveau environ cinq minutes, et l'on se sert immédiatement de cette solution pendant qu'elle est chaude en l'étendant avec une brosse à peindre. La seconde couche ne s'applique que lorsque la première est bien sèche. Elle peut s'employer aussi bien pour l'intérieur que pour l'extérieur.

Ce préservatif est excellent contre l'humidité, il ne revient guère qu'à environ 50 centimes le mètre carré.

Autre enduit contre l'humidité des murs. — Dans deux litres d'eau, faites dissoudre 600 grammes de savon, faire bouillir et appliquer cette solution le plus chaud possible sur le mur, avec une brosse. Une fois cette couche sèche, dissoudre 400 grammes d'alun dans 8 litres d'eau et donner sur la première couche une seconde couche chaude de cette nouvelle solution en recommençant plusieurs fois l'opération jusqu'à ce que l'on obtienne une imperméabilité parfaite. Le mur sera rendu inattaquable par l'eau.

Stuc. — Sur un mur bien sec, crépi de plâtre et rendu le plus lisse possible, on applique à la truelle, après l'avoir préalablement mouillé, un enduit formant pâte, composé de poudre de pierre à plâtre desséchée au four, avec de l'eau gommée. On unit parfaitement ce travail en le mouillant légèrement avec un pinceau trempé dans l'eau de savon ordinaire.

Ce simili-stuc reçoit toutes les teintes que l'on veut lui donner en y mélangeant des substances minérales de diverses couleurs: on en fait aussi de très beaux marbres. Cet enduit a un éclat et une durée que ne peuvent égaler ni les peintures à l'huile, ni celles à la colle ou au vernis.

Deuxième année, N° 3. 30 centimes le numéro 1er mars 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 3 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY RUE DU CORNET, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY BOUL. DE LA SENNE, 59 (Téléphone 9352)	Publicité à forfait

EN ALLEMAGNE

En constatant l'étonnante prospérité de Bruxelles, l'extension prise par ses quartiers nouveaux, les gens timorés montrent parfois de la frayeur et hochent la tête, disant : « Cela ne durera pas... Ça finira mal... Un de ces jours, il y aura un krach... » Que ceux-là lisent l'article de Jules Huret, que nous détachons de la brillante série de ses études sur l'Allemagne.

BERLIN

Berlin, Kaiserhof.

Berlin s'étend tous les jours davantage. Et c'est un spectacle saisissant que celui de la banlieue qui naît ainsi spontanément sous les yeux étonnés des promeneurs.

Des centaines de rues se construisent, en ce moment, à Charlottenbourg, à Schoneberg, à Wilmersdorf surtout. De vastes terrains couverts de moissons, éventrés aujourd'hui, seront des rues demain. Les maisons bâties sont déjà habitées, pendant qu'à côté on maçonne encore; de sorte que, près d'échafaudages, des balcons débordent de fleurs du haut en bas d'immeubles neufs.

Pour rendre ces logis habitables, on y fait un feu d'enfer pendant huit jours, dans de grands braseros et les plâtres sèchent; on peut habiter là sans danger.

— Nous dépensons ainsi pour une maison 1,000 francs de charbon en une semaine, me disait un architecte berlinois.

Bientôt Spandau, situé à une dizaine de kilomètres de Berlin, va se trouver réuni à la capitale par des avenues droites ! C'est admirable et fantastique. On y travaille en ce moment avec ardeur, les arbres des forêts tombent (car malgré tout l'amour des gens pour les arbres, il faut bien passer...), les chemins se creusent, déjà le dessin des voies se trace. Ces sortes de voies — qui ont de 40 à 50 mètres de large — se composent d'un trottoir de sept ou huit mètres, bordé d'arbres, d'une chaussée pour les voitures, d'un chemin cavalier également bordé d'arbres, d'une large chaussée centrale, d'une pelouse gazonnée et fleurie, d'une autre chaussée et d'un trottoir faisant pendant à la chaussée et au trottoir de l'autre côté.

J'ai fait l'excursion, je devrais dire l'exploration, par un après-midi brûlant. Mon fiacre automobile avait traversé le Thiergarten, l'infinie chaussée de Charlottenbourg, la Bismarckstrasse. Il était arrivé sur une avenue tout neuve, le Kaiserdamm. Des rues ouvertes à droite, à gauche, se peuplaient de maisons neuves. De place en place, de grands espaces vides, des champs en friche.

Bientôt, il n'y a plus de maisons. Mais la chaussée reste pavée de bois, les caniveaux des trottoirs sont posés, on rencontre des places asphaltées, des squares, les pelouses verdoient, rasées de frais, avec des fleurs fraîches au milieu, géraniums, pétunias, tulipes, hortensias. Puis les champs en bordure disparaissent à leur tour. Comme le terrain est sablonneux, on dirait qu'un ingénieur entreprenant conquiert des dunes et des plages pour y bâtir plus tard. C'est le désert, le silence. Plus loin encore, nous entrons dans la forêt de Grünewald : toujours des rues tracées, des trottoirs bordés de caniveaux, mais les arbres demeurent debout le long de la voie nouvelle !

Perpendiculairement à ces avenues, des kilomètres de rues non seulement dessinées, mais tracées comme la grande voie centrale, attendent les maçons. En avançant encore, le pavage a disparu, l'auto se penche dans les ornières, entre des talus de sable, des conduites de fonte et de ciment, des tranchées, des tas de briques, des cahutes, des brouettes. De petites locomotives traînent sur les rails des trains de pierres et de matériaux. De chaque côté, c'est la forêt de sapins, silencieuse et triste.

La voie s'arrête brusquement devant un infranchissable rideau de sapins. Nous avons parcouru 12 kilomètres depuis le Thiergarten, toujours en droite ligne ! Imagine-t-on cela On se croirait en Amérique, au moment de la fondation d'une ville nouvelle. Il faut admirer l'audace, la confiance en soi, la foi en l'avenir, la prévoyance, la méthode,

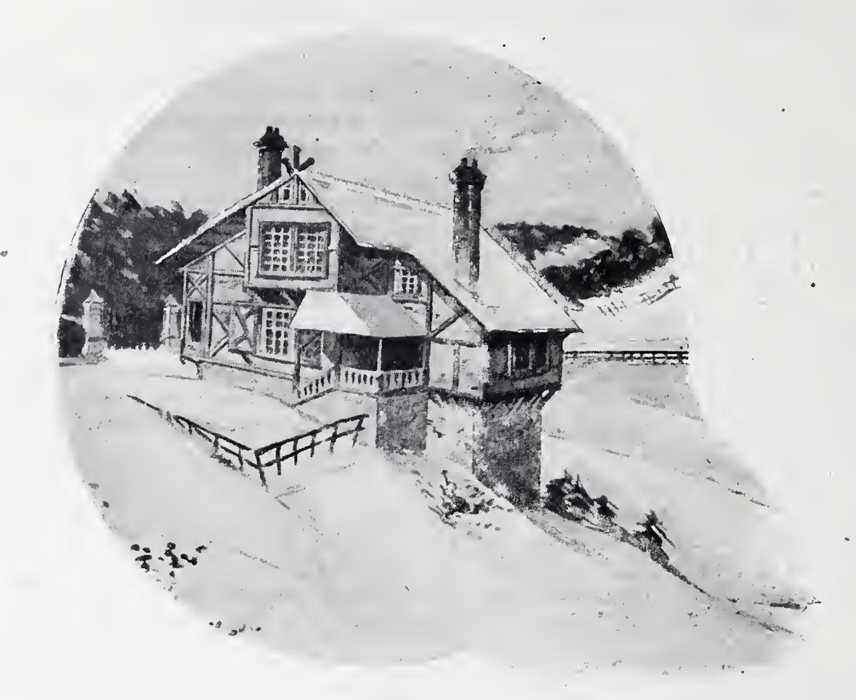
qu'une telle entreprise suppose. Avec cela, personne n'en parle; une foule de Berlinois que je questionnai là-dessus l'ignoraient, ou bien n'y attachaient pas d'importance, ce qui est une marque de l'étonnante activité de cette ville qui se répand dans tous les sens simultanément.

Il nous faut à présent tourner à droite, remonter vers le Nord, et aller prendre le chemin qui nous ramènera à Berlin par Spandau, dont voici, de l'autre côté de l'eau, les innombrables cheminées fumantes. Au bord de la Havel, derrière des bouquets d'arbres, une dizaine de groupes de soldats répètent sur le fifre et le tambour des airs de marche.

Les usines en plein labeur, les troupiers prussiens jouant du fifre, les orgueilleuses voies nouvelles en construction, — toute l'Allemagne d'aujourd'hui!

* * *

Charlottenbourg, Schoneberg, Wilmersdorf, Schmargendorf, tous ces nouveaux quartiers sont extrêmement jolis. J'aime les maisons différentes presque toutes les unes des autres. Souvent une partie de la façade s'avance en manière debow-window, l'autre partie rentrante tient de la loggia italienne, ouverte en balcon doré d'où des fleurs éclatantes débordent. Les toits sont, en général, de tuiles rouges ou d'ardoises, il y en a de couverts avec des tuiles vernissées vertes ou bleues; de petits dômes et des clochetons dorés de style moscovite les surmontent. Un architecte a l'idée de faire ses balcons d'une couleur différente du bâtiment, tout en briques vertes, de protéger les chambranles des fenêtres par de petits auvents de tuiles de couleur luisante, de peindre les persiennes en violet, ou en bleu pâle, ou en vert clair. D'autres immeubles affectent le style de villas campagnardes; des bois apparents, peints en brun, balafrent les façades. Les appuis des fenêtres, d'une forme jolie, sont dorés comme les grilles des balcons. Et de toute cette



Chalet de M l'architecte Carlier (Voir intérieur, page 4)

variété, de cette anarchie, naît une gaieté charmante que j'aime pour ma part beaucoup plus que la triste uniformité de nos rues et de nos places. Partout où c'est possible, des squares sont plantés, des pelouses fleurissent, des jets d'eau montent des vasques. Et j'affirme que nos architectes timorés et routiniers ont à prendre ici des leçons de hardiesse et d'originalité; ils en ont grand besoin.

L'extérieur des immeubles de rapport paraît, je l'ai dit, d'un luxe magnifique: façades sculptées, balcons dorés,portes d'entrée monumentales en verre et fer forgé très orné, escaliers et murs de marbre blanc, rampes de cuivre, tapis éclatants. C'est seigneurial. J'ai des amis qui habitent ces maisons. L'apparence leur plaît, tout cela est gai et fastueux selon leurs goûts. Entrez chez eux. La place ne manque pas: vastes couloirs, armoires nombreuses, disposition commode; mais ils vous montreront les boiseries qui jouent; l'air circule librement sous les portes mal ajustées. Les sculptures, qui, d'en bas, vous étonnent, s'effritent déjà sur cette façade vieille à peine de trois ans, la pluie détrempe ces stucs de camelotte, et le plâtre se voit dessous. Que leur importe,à ces propriétaires et à ces entrepreneurs? Dans quinze ans ils démoliront ces bâtisses pour leur y substituer d'autres plus modernes et plus riches encore. Et en ceci nous sentons davantage la parenté

actuelle des mœurs américaines et des mœurs allemandes: un goût pour la façade.

Malgré ces imperfections dues à la hâte fiévreuse des architectes et à la hâte de paraître, on peut dire que le confort de ces maisons augmente en même temps que leur nombre: les immeubles avec ascen-



seur, chauffage central, électricité, salles de bain pour maîtres et domestiques, eau chaude à toute heure du jour et de la nuit, ne sont pas, comme en France, l'exception. On ne bâtit plus une maison sans ces commodités.

* * *

Il y a à présent, à Berlin même, plus de deux millions d'habitants (1). Dans ce chiffre ne sont pas compris ceux de Charlottenbourg, de Wilmersdorf,



de Schoneberg, de Rixdorf, de Pankow, etc., communes qui complètent, à vrai dire, Berlin, mais qui restent administrées par des municipalités distinctes. Autrefois, ces communes se trouvaient séparées de la métropole par de longs espaces libres. Aujourd'hui, ces espaces sont bâtis, les tramways électriques de Berlin les traversent et, comme il n'y a pas d'octroi en Allemagne, il est impossible de savoir où commence l'une et finit l'autre.

Avec ses faubourgs, Berlin compte donc aujourd'hui près de trois millions d'habitants.

Voici d'ailleurs un résumé saisissant du mouvement de la population en dix ans à Berlin et dans sa banlieue immédiate:

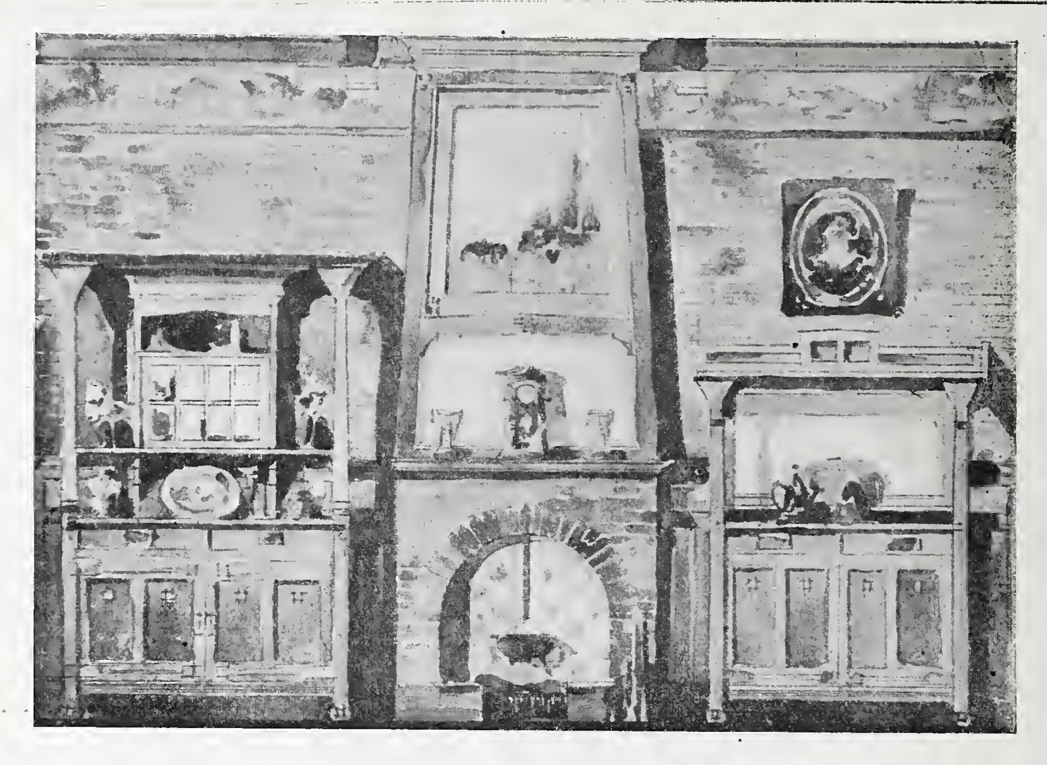
	En 1895	En 1900	En 1905
Berlin	1,677,300	1,888,300	2,040,200
Charlottenbourg	132,400	189,300	239,500
Wilmersdorf	14,400	30,700	63,600
Pankow	11,900	21,500	29,100
Rixdorf	59,900	90,400	153,600
Schoneberg	62,700	96,100	141,000
Weissensee			37,600
		Total. . .	2,704,600

On tend à s'éloigner du centre, et comme les moyens de transport abondent, économiques et rapides, les banlieues se peuplent comme des lapinières.

On spécule ardemment sur les terrains et les bâtisses; beaucoup de paysans sont devenus millionnaires en dix ans. En 1890, ils cultivaient la betterave et la pomme de terre sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui Schoneberg. Sur la Prenzlauer Allee, à 4 ou 5 kilomètres au plus du centre de la ville, vers l'est, des terrains qui ne valaient pas 10 marks se vendent couramment 300 francs le mètre. Les prix des terrains urbains ont suivi la même progression. Le mètre coûte de 3,750 à 5,000 francs (1) dans la Friedrichstrasse, rue des grands magasins, centre de la ville. Cet enthousiasme ne peut continuer, mais il montre tout de même la fièvre de prospérité qui résulte pour ce pays de l'accroissement incessant de la population.

(1) Exactement, 2 millions 110,000.

(1) A Paris, les terrains de la rue Royale, du boulevard de la Madeleine se payent de 3,000 à 4,000 francs le mètre. Une Compagnie d'assurance a payé 5,000 fr. le mètre un terrain place de l'Opéra. Place de la Bourse, on le vend 3,000 francs. Une autre Compagnie demande 6,000 francs le mètre pour le terrain sur lequel est bâti le théâtre des Nouveautés, boulevard des Italiens, mais c'est un prix qu'on n'a pas encore atteint. Sur l'avenue du Bois-de-Boulogne le mètre ne vaut que 1,200 francs. Quant aux quartiers populaires, Grenelle, Montparnasse, Montmartre, Père-Lachaise, le prix va de 100 francs à 300 ou 400 francs. Dans les quartiers équivalents de Berlin, il monte de 200 à 600 francs. Les terrains les moins chers sont situés à l'extrémité nord de la ville, Müllerstrasse, et valent de 20 à 25 francs.



Chalet de M Carlier. — Une cheminée.

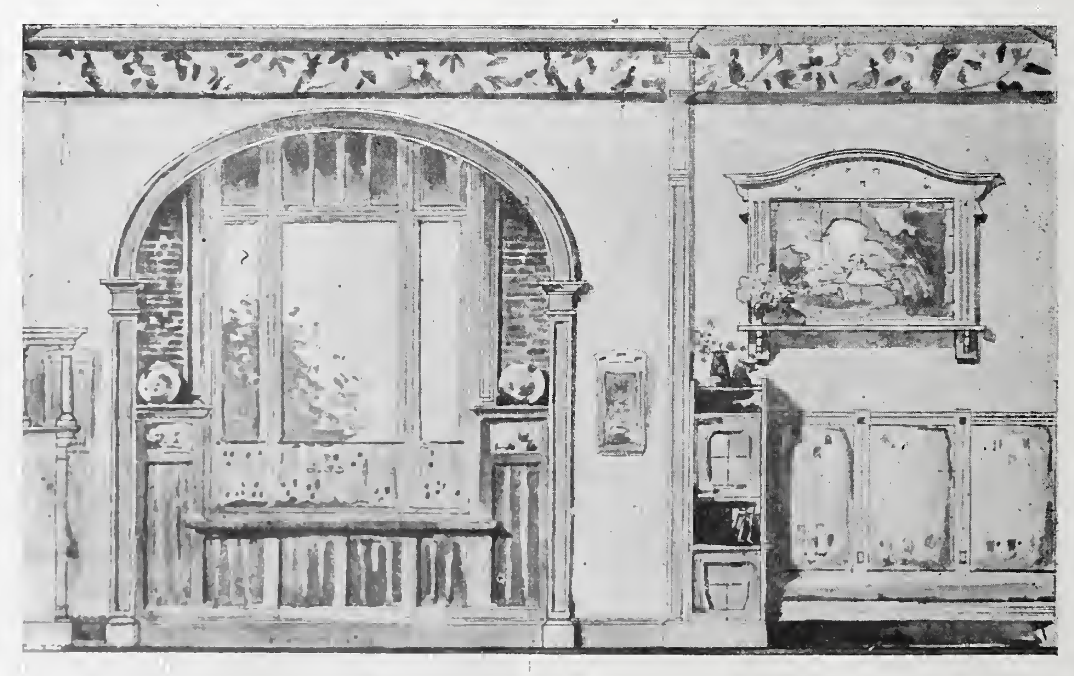
Il y a quarante ans, la ville finissait à Konigsgratzerstrasse, le long du Thiergarten qui est devenu le centre de Berlin. Un homme de trente-six ans me dit:

— Quand j'étais petit, j'allais jouer au cerf-volant, *à la campagne*, à Nollendorfplatz, où se trouve aujourd'hui le quartier le plus habité.

Pourquoi ne réunit-on pas toutes ces communes en une seule

Il y a dix-huit ans, le gouvernement prussien proposa à la municipalité de Berlin la fusion de toutes les communes suburbaines. Berlin répondit en acceptant Charlottenbourg, Wilmersdorf, Schoneberg, c'est-à-dire toutes les communes riches, et situées à l'ouest de la ville, mais dédaigna Rixdorf, Weissensee, etc., encore pauvres à ce moment.

— Alors, avait dit le gouvernement — vous n'aurez rien.



Un coin charmant.

Aujourd'hui, on voudrait bien, à Berlin, renouer les négociations, mais ce sont les autres qui ne veulent plus !

Je demandai l'an dernier au prince de Bülow si l'Etat n'interviendrait pas dans le débat:

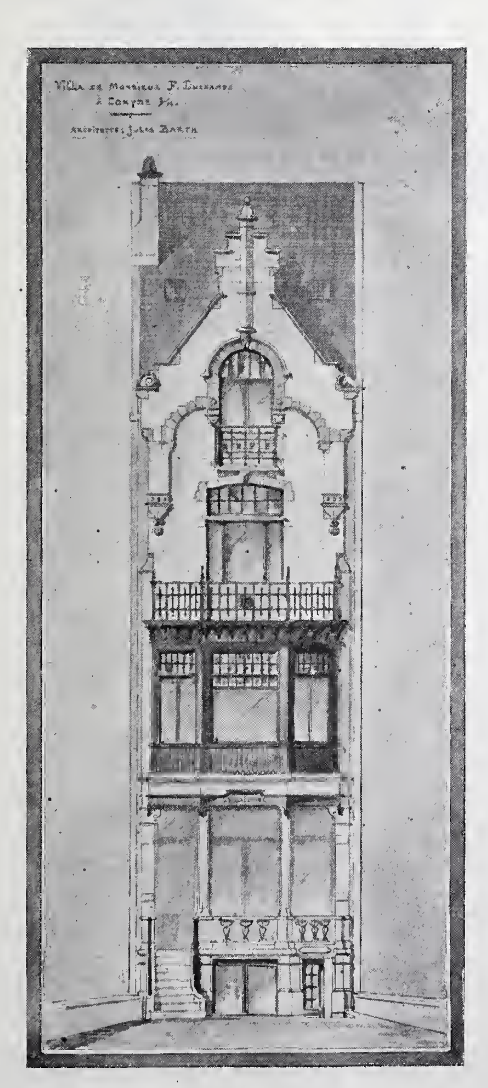
— Question très compliquée, me répondit le chancelier de l'Empire. Ces communes n'y tiennent pas, les impôts étant plus élevés à Berlin. Et voyez le libéralisme de la Prusse, notre respect de la liberté, nous n'essayerons même pas de forcer la main aux communes qui désirent demeurer autonomes. La fusion se fera quand tout le monde la désirera.

Pourtant, l'avis général est que dans vingt ans on aura créé une sorte de comté, de district de Berlin qui englobera la ville et ses environs.

* * *

Le budget de Berlin se monte à 235 millions.

Au Conseil municipal sont entrés 30 socialistes-démocrates qui lui viennent des quartiers de l'Est, Rummelsburg, Lichtenberg, Friedrischsfelde, Friedrischain, etc.



Une villa à la mer

Le premier bourgmestre touche 36,000 marks d'appointements (45,000 fr.). Il y a 134 conseillers municipaux, dont la fonction est gratuite, et 34 « magistrats », qui composent une sorte de corps exécutif de la municipalité. Sur ces 34 magistrats, il y en a 17 appointés et 17 non appointés. Ils reçoivent 8,500 marks (10,625 fr.) comme traitement de début et arrivent vite à 15,000 marks (18,750 francs).

La vie municipale est intense, comme dans toutes les villes d'Allemagne. Je suis allé plusieurs fois au Rathaus (Hôtel de Ville) et dans les bureaux des bourgmestres, j'y ai respiré une atmosphère d'activité étonnante. Tous les jours, des changements importants se font dans l'organisation des services publics, il n'est pas d'amélioration qu'on ne recherche et qu'on ne pousse à bout, — et vite ! Pour ne parler que des plus grands projets à l'étude, dans quelques années, un canal, déjà voté par le Parlement, rejoindra Berlin à Stettin, et Berlin sera port de mer avant Paris. Deux ports sont en projet au nord et à l'est de la ville, avec de vastes entrepôts.

Quel avenir est réservé à Berlin ! La Sprée communique avec la Havel qui communique avec l'Elbe. Berlin sera donc relié à la mer, de deux côtés, par Stettin et par Hambourg. Les facilités de vie attireront de plus en plus les populations. La vie coûtera alors moins cher à Berlin puisqu'il n'y a pas d'octroi et que tous les produits nécessaires à la vie, à l'industrie, au commerce, au lieu d'arriver par le chemin de fer, ce qui augmente considérablement les frais de transport, viendront directement par voie d'eau.

Dans vingt ans, Berlin aura quatre millions d'habitants: et ce sera Chicago.

Jules HURET.

L'Intérieur de l'Ouvrier

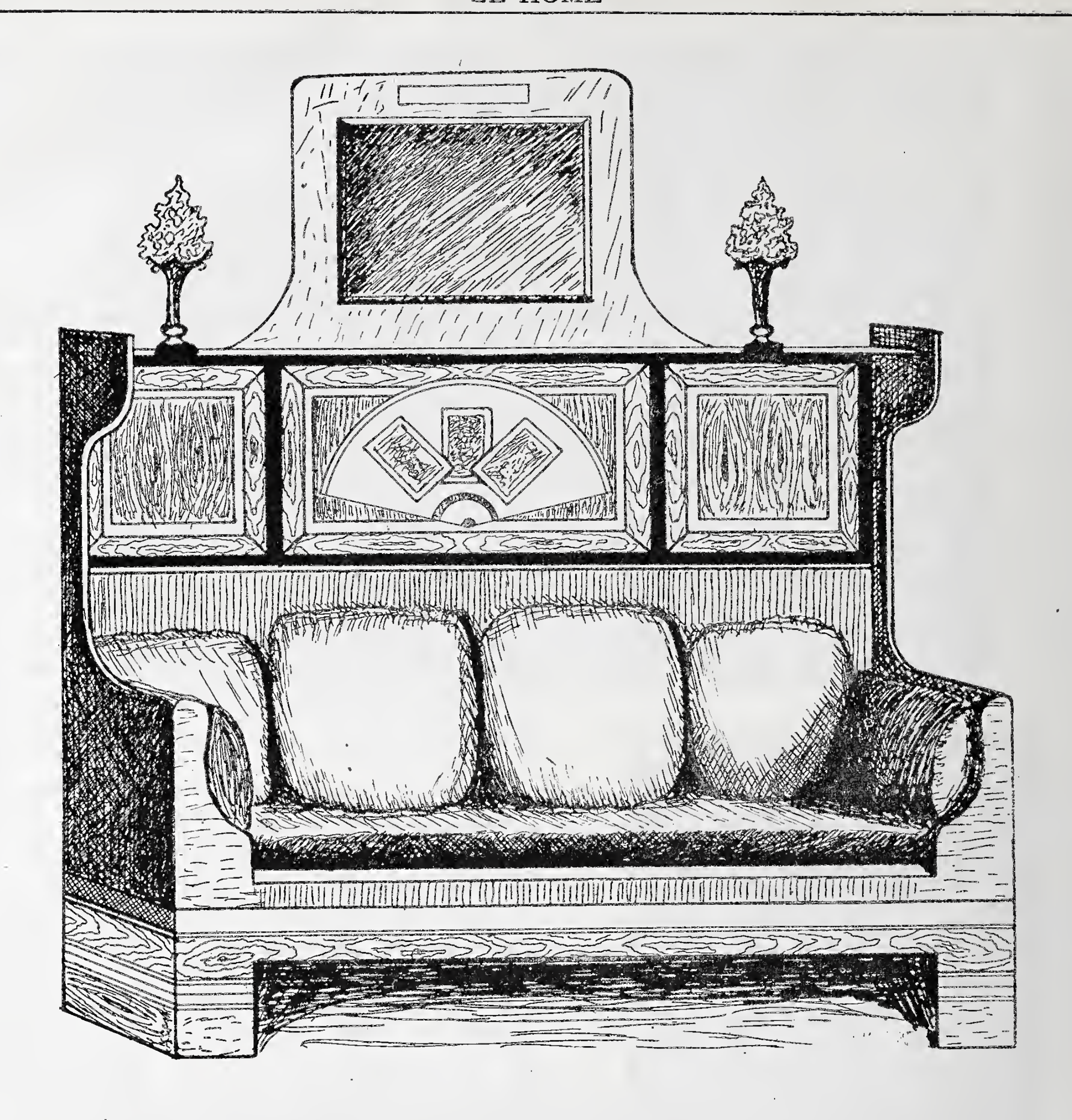
Dans la *Revue sociale catholique*, M. Jos. Pieters, ingénieur civil, consacre une étude fort intéressante à l'intérieur de l'ouvrier. Nous en découpons ces considérations préliminaires qui posent parfaitement la question et en déterminent toute l'importance:

« Dans la classe aisée, le plus grand mobile des efforts, la préoccupation constante qui soutient, qui encourage au travail, est l'idée de la famille.

» Ce mobile, nous devons chercher à en pénétrer le travailleur manuel et quand nous y aurons réussi, nous aurons mieux aidé à la solution de la question sociale, que par tout autre moyen.

» La pensée de famille ! Comment la faire naître, comment la soutenir, si ce n'est par l'amélioration du logement, par la création d'un foyer?

» On a cru un instant résoudre la question en



créant les cités, mais, si elles avaient l'avantage d'améliorer les logements, elles laissaient la porte ouverte aux vices, par l'agglomération sur un même point de gens de la même classe, se sentant d'ailleurs mal à l'aise, dans une propriété qui n'était pas la leur, et gênés par un voisinage trop immédiat.

» Blanqui affirme que l'installation des habitations des ouvriers est le point de départ de toutes les misères, de toutes les calamités de leur état social.

» Ce qui vaut mieux, en outre, qu'un sermon, mieux qu'un règlement de police, mieux que la sévérité du patron, pour arracher l'ouvrier au cabaret, c'est de rendre le cabaret inutile en rendant la maison agréable.

» Remarquons-le bien, le but n'est pas complètement atteint si l'on multiplie les logements salubres et bon marché; ce qu'il faut, en effet, c'est non seulement rendre le logement habitable, mais agréable à habiter. — Le « home » que l'on réclame comme une nécessité d'ordre moral et social, c'est avant tout, le milieu où l'on aime à revenir, celui que l'on préfère à tout autre, c'est la retraite où le pauvre homme est roi, et où il devrait se sentir mieux qu'ailleurs.

» Or, tout est à faire, pour qu'il en soit ainsi; la plupart du temps, on ne trouve chez l'ouvrier qu'une imitation de mauvais goût des mobiliers bourgeois. Les ornements, frontons, moulures, sculptures, veulent rappeler les palais où ils ont été copiés autrefois pour les gens riches; les matériaux sont de mauvaise qualité et mal employés, la forme des meubles ne répond pas à leur but. Le bon marché en est souvent plus apparent que réel, et pourtant, il est certain que pour le même prix, il serait possible de fabriquer des meubles réunissant les qualités désirables. — Quant à la décoration proprement dite, elle est absente, insignifiante ou détestable.

» Il faudrait, au contraire, que l'intérieur ouvrier réunit les meilleures conditions possibles, d'usage, d'entretien, de confort, de solidité, de bon marché, et disons-le, de beauté... Loin de moi l'idée de con-

cevoir un intérieur, des meubles, une décoration, dans lesquels on chercherait à réaliser une sorte de luxe, ou plutôt les apparences d'un luxe, qui, dans un tel milieu, serait aussi faux que déplacé. Le caractère esthétique de l'intérieur ouvrier doit chercher sa source et son expression, uniquement dans l'adaptation de l'objet aux besoins, de l'étude de la forme, au point de vue de la construction et de l'usage, et dans le goût, qui doit harmoniser les éléments divers de l'habitation. »

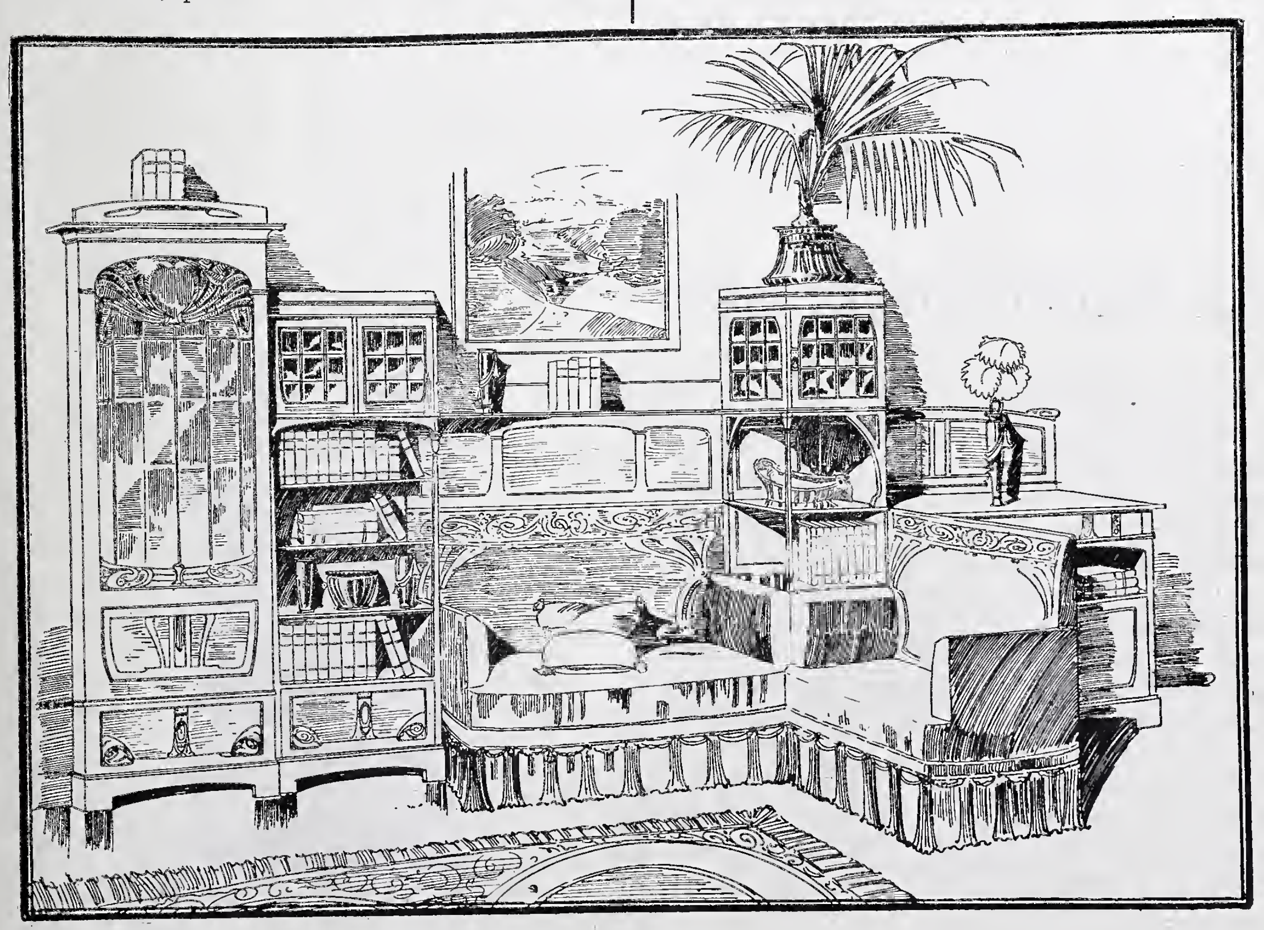
LES GRANDES VILLES

On n'a jamais été bien d'accord sur la population des grandes villes de l'antiquité. On a attribué 600 mille habitants à Séleucie, 600,000 à 700,000 à Alexandrie, 800,000 à la Rome d'Auguste, 700,000 à Carthage. Mais tous ces chiffres sont hypothétiques. On est mieux fixé pour les temps modernes.

Dans une intéressante étude que publie l'*Economiste français*, M. de Foville, traitant de l'évolution des villes, note que le dix-neuvième siècle a été pour leur accroissement le point de départ d'une ère vraiment nouvelle, qu'une amélioration extraordinaire et, d'ailleurs, imprévue, s'est manifestée dans le peuplement des principaux centres d'habitation et que l'on a vu surgir en foule, dans les pays civilisés, de véritables fourmilières humaines. Ainsi, l'Europe chrétienne en 1901, au lendemain de la Révolution française, ne possédait que 21 centres de plus de 100,000 âmes: Londres et Dublin; Paris, Marseille et Lyon; Amsterdam; Berlin et Hambourg; Vienne, Naples, Rome, Milan, Venise et Palerme; Madrid et Barcelone; Lisbonne; Saint-Pétersbourg, Moscou et Varsovie; Copenhague, et 22 avec Constantinople. De ces villes, deux seulement avaient plus de 500,000 habitants: Londres, 958,000, et Paris, 548,000. Naples venait ensuite avec 360,000 et Vienne avec 231 mille.

On en compte actuellement, d'après les derniers recensements, 160, dont 55 dépassent 250,000 âmes. Les villes demi-millionnaires y sont d'ailleurs au nombre de 25, et les villes millionnaires au nombre de 7, d'où il ressort que l'Europe actuelle possède plus de villes de 500,000 âmes et au-dessus que l'Europe d'il y a cent ans ne possédait de villes de 100 mille âmes.

Ce sont, d'après les derniers recensements: Londres, 4,758,000; Paris, 2,763,000; Berlin, 2,040,000, Vienne, 2,000,000; Saint-Pétersbourg, 1,429,000; Moscou, 1,359,000; Constantinople, 1,106,000.



Puis viennent: Glasgow, 848,000; Liverpool, 740 mille; Manchester, 643,000; Birmingham, 553,000, en Angleterre; Bruxelles (agglomération), 625,000, en Belgique; Marseille, 517,000, en France; Amsterdam, 564,000, en Hollande; Hambourg, 803,000; Munich, 539,000; Dresde, 517,000; Leipzig, 504,000, en Allemagne; Budapest, 732,000, en Hongrie; Naples, 585,000; Milan, 550,000; Rome, 516,000 (en 1907), en Italie; Madrid, 540,000; Barcelone, 533 mille, en Espagne; Varsovie, 756,000, en Russie; Copenhague, 514,000, au Danemark.

Paris, dont la population était évaluée à 120,000 sous Philippe-Auguste en 1220, à 540,000 sous Louis XIV en 1675, possédait 1,053,000 habitants en 1851 et 1,794,000 en 1872.

D'autre part, si l'on étendait cette recherche au monde entier, le nombre actuel des villes d'un million d'habitants monterait de 7 à 13, avec: New-York, 4,113,000; Chicago, 2,049,000; Philadelphie, 1 million 442,000 (en 1906); Calcutta, 1,027,000 (en 1901); Shiangtan et Singan, en Chine, 1,000,000, dit-on, l'une et l'autre.

Bref, une énorme multiplication de villes et la rapide croissance de beaucoup d'entre elles, tel est le double phénomène dont deux générations de suite auront été les témoins. Et, comme le note M. de Foville, c'est dans l'Histoire une heure unique, où l'effort combiné de la science, de l'industrie et de l'esprit d'invention ont changé la face du monde; où la chimie, la vapeur et l'électricité, les railways et les steamers, l'or et le crédit sont venus simultanément imprimer aux hommes et aux choses un essor sans précédent; où le monde, en un mot, a été changé comme sous le coup d'une baguette magique.

LA MAISON DE DEMAIN

II (1)

Presque certainement, pour les raisons exposées dans le second chapitre de ces *Anticipations*, cette habitation, si elle est du type idéal, sera située loin du noyau central de « la Ville », et au milieu d'agréables alentours. Et j'imagine que la femme qui serait maîtresse d'une telle maison, et mère aussi, ne se sentirait pas parfaitement satisfaite sans un jardin entourant sa demeure. A cause encore de la difficulté à se procurer les gens de service, ce jardin serait sans doute moins laborieusement net que maints jardins actuels: ni parterres, ni corbeilles par exemple, peu de pelouses bien tondues...

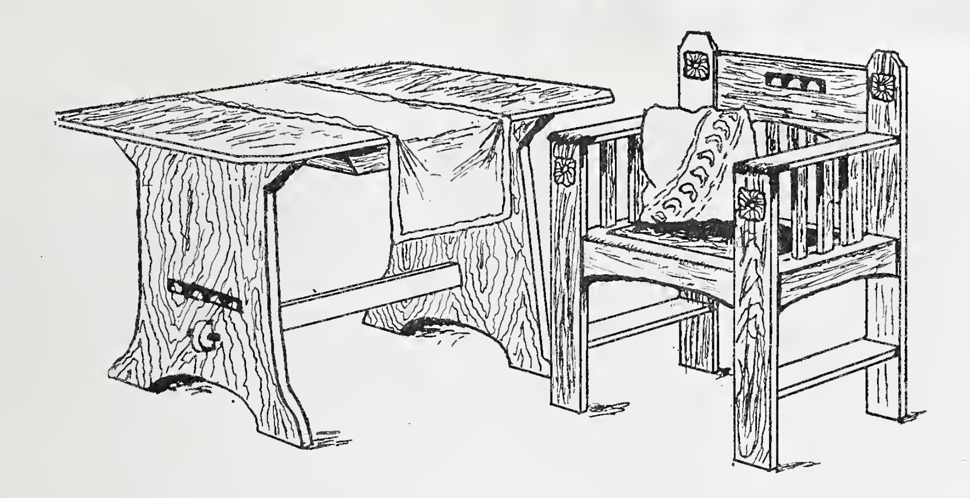
« Il est pour moi impossible de ne pas croire qu'il se fera au cours du siècle une révolution fondamentale dans les méthodes de bâtir. L'érection d'un mur, quand on y pense, est un travail étonnamment com-



plexe et fastidieux, dont le résultat final est fort peu satisfaisant. J'ai eu l'occasion, il y a peu de temps, d'assister, dans tous ses détails, à la construction d'un immeuble, et cette succession d'hommes respectables, avisés, parfaitement satisfaits, qui consacrèrent chacun un certain nombre de journées de leur existence à cette accumulation de fragiles combinaisons, n'a pas peu contribué à augmenter la stupéfaction naturelle que j'éprouve à étudier mes contemporains. La matière principale de ces murs est la brique commune, la terre cuite, fort voisine encore des poignées de terre glaise dont était construite l'ancestrale hutte de terre et de boue, briques de dimensions infi-



(1) Voir le numéro de février.



mes et laissant passer l'humidité. Ces briques sont assemblées avec du mortier gâché par petites quantités, et dont les qualités et les propriétés doivent varier grandement du haut en bas de la construction. Avec lenteur, jour après jour, le mur s'élevait péniblement, au son des truelles cliquetantes. Pour parer aux inconvénients évidents d'un mur fait de chaux et d'argile poreuse et mal cuite, on le protège, jusqu'à un pied au-dessus du sol, par un revêtement goudronné qui ne saurait durer que peu d'années. Puis, comme ce chef d'œuvre serait incapable de résister aux intempéries des saisons, on le garnit, au dehors, de deux couches de plâtre dont l'extérieur prend un air primitif et pittoresque, grâce à un enduit superficiel de cailloux mélangés à de la chaux. A l'intérieur de l'immeuble, pour dissimuler la surface rugueuse et désagréable, on la recouvre de couches successives de plâtre et finalement de papier peint, avec, au bas, des lambris peints à trois couches. Tout, dans cette construction, est absolument manuel: la pose des briques, le revêtement de plâtre, le collage du papier peint; c'était une maison bâtie à la main, et certaines mains que je vis étaient ensanglantées, comme au temps des pyramides, quand les seules machines étaient des hommes. L'édifice entier subit maintenant, entre ses diverses parties, des réactions chimiques inimaginables. La chaux, le mortier, et des organes microscopiques, produisent des effets chromatiques inattendus dans le papier et dans le plâtre; celui-ci ayant ses propriétés particulières de dilatation et de contraction se boursoufle et craque; les lambris ayant absorbé l'humidité et séchant à nouveau, se disjoignent; l'enduit coquette avec la gelée et ouvre aux insectes et aux animalcules des fissures et des crevasses. Je ne vois pas bien, — et j'en ressens même une certaine amertume, — la nécessité de ces méthodes qui procèdent avec la lenteur d'un banc de corail. Il est sûrement possible de construire des murs meilleurs que ceux-là, meilleurs et coûtant moins de peine et de temps. Dans le mur en question, si les entrepreneurs voulaient le comprendre, l'emploi du béton aurait été préférable à tous les points de vue. Mais je rêve enfin de procédés beaucoup plus révolutionnaires, une espèce de machine sur rails démontables qui mettrait en place un mur de matière comprimée (tout comme on fait sortir d'un tube d'étain la couleur préparée) et dont on régulariserait la surface, pendant la pose, au moyen de battoirs. En outre, je ne vois pas pourquoi les murailles des petites maisons sont bâties aussi solidement: on est encore hanté par la tradition monumentale des pyramides. Il devrait être possible de construire des maisons solides, portatives, parfaitement habitables, faites d'un grillage métallique feutré, recouvert de papier imperméable et placé sur une légère charpente. Ces constructions, il est vrai, sont abominablement laides pour l'instant, mais cela tient à ce que les architectes et les dessinateurs, pour la plupart fort au courant des choses de leur profession et tout à fait ignorants du reste, sont incapables de faire face aux nouveaux problèmes fondamentaux. Quelques hommes énergiques, à un moment donné, s'atteleront certainement à cette besogne et opéreront les changements nécessaires. En tenant compte, outre cela, des révolutions inévitables qui transformeront les agencements domestiques, et que j'espère discuter à fond dans le prochain chapitre, il est permis de se demander si les propriétaires ne s'apercevront pas, quand les baux si ingénieusement rédigés par leurs agents d'affaires viendront à expiration, qu'ils ont de l'ouvrage pour le démolisseur plutôt qu'une source de revenus illimités destinés à tomber dans leurs coffres-forts. »

La Toilette de la Maison

Je lisais dernièrement que le célèbre Edison avait trouvé le moyen d'édifier une maison dans l'espace de quelques jours; c'est là évidemment une bien grosse nouvelle capable de révolutionner le monde de la construction et, bien que, en cette occurrence, le côté artistique doive forcément être négligé, l'on peut dire, par contre, sans craindre d'être démenti, que ce serait là bien mettre en pratique le fameux proverbe : « *Time is money.* » — Mais voilà, nous sommes en Belgique où l'on ne s'emballe pas vite... Oh! que non!... et la nouvelle en question est plutôt prise pour « un gros canard américain ».

Nous sommes, sans conteste, les plus braves de la Gaule... C'est César qui l'a dit et, dans notre modestie, nous n'aurions garde de le démentir; mais si ce conquérant, renaissant de ses cendres, venait nous revoir, en ami cette fois, il ne manquerait pas d'ajouter à son compliment mérité (restons modestes) que nous en sommes aussi (toujours de la Gaule) les plus incrédules.

Cette mentalité a pour conséquence inévitable qu'une innovation, quelque heureuse qu'elle puisse être, s'implante très difficilement chez nous; nous hésitons longtemps... nous hésitons toujours...

(Cette boutade ne s'adresse évidemment pas aux lecteurs du *Home*, qui sont gens intelligents, avides de découvrir des nouveautés.)

Or, j'ai vu, vu de mes propres yeux, charmantes lectrices et chers lecteurs, qu'il est possible sinon de construire, tout au moins de transformer une maison, de la décorer, *de la rendre cossue en quelques heures*, alors même que ses murs et ses plafonds seraient dépourvus de tout ornement.

« Mais c'est un rêve!... » je vous entends dire, chère Madame; oui, un rêve... mais un rêve réalisable (comme je souhaite que le soient tous vos beaux rêves...) et cela grâce à l'*Anaglypta*.

Voilà le nom lâché! nom qui peut paraître bizarre, étrange même à ceux qui n'ont pas cultivé la langue d'Homère; mais on s'y habitue vite, je dirai plus: on s'empresse de le retenir, c'est du reste ce qui m'est arrivé, quand on a pu se convaincre qu'il désigne un article on ne peut plus intéressant.

Au cours de la visite que je fis à MM. Vanderborght, visite dont je vous parlais dans ma précédente causerie, je pus voir des frises donnant l'illusion parfaite du carton-pierre, des plafonds ornés, moulurés comme s'ils sortaient des ateliers d'un maître ornemaniste, des tentures repoussées préparées pour la peinture et tout cela, non pas exécuté grossièrement, mais dessiné avec le respect de la ligne, modelé très artistement, de façon à conserver à chaque style son caractère, à mettre en relief ses qualités; je dis à chaque style... en effet, toutes les époques classiques sont représentées, comme aussi le moderne, le bon moderne bien entendu. Pourtant, sachant l'*Anaglypta* fabriquée en Angleterre où, entre parenthèse, elle est très employée, j'avais cru soulever une difficulté en émettant un doute quant à l'existence d'un plafond en « Renaissance flamande », mais je fus bien vite détrompé; en effet, on me mit sous les yeux différentes combinaisons de plafonds à caissons, répondant entièrement à ce que je demandais.

Enfin, il résulte de mon enquête que l'*Anaglypta* s'applique très facilement même sur du vieux plâtre fendillé, que dans ce cas non seulement elle en cache les défauts, mais le renforce, que sa matière ne peut jamais se désagréger, avantage énorme qu'elle possède sur le plâtre, que... mais je m'arrête, dans mon ardeur à vous faire connaître une chose si intéressante, je m'expose à me voir accusé de faire... le boniment et je ne veux pas dépasser les limites que me trace mon rôle d'indicateur, aux sympathiques lecteurs du *Home*, des choses dont ils peuvent tirer quelque utilité. Messieurs les architectes feront, je le souhaite, la preuve de ce que j'avance en appliquant l'*Anaglypta* et chacun en sera satisfait.

Notez, charmantes lectrices et chers lecteurs, que je ne m'oublie pas, car il m'est très agréable de vous rendre service.

Un mot encore: le *Home* étant grand partisan de la démonstration par l'image et ne reculant pas devant un petit sacrifice, a fait exécuter un cliché reproduisant une décoration comportant plafond et frise en *Anaglypta;* vous le trouverez en regard de ma petite causerie laquelle ne vous paraîtra pas, je l'espère, trop ennuyante.

Je vous dis au revoir, charmantes lectrices et chers lecteurs, car j'espère venir bientôt m'entretenir encore avec vous.

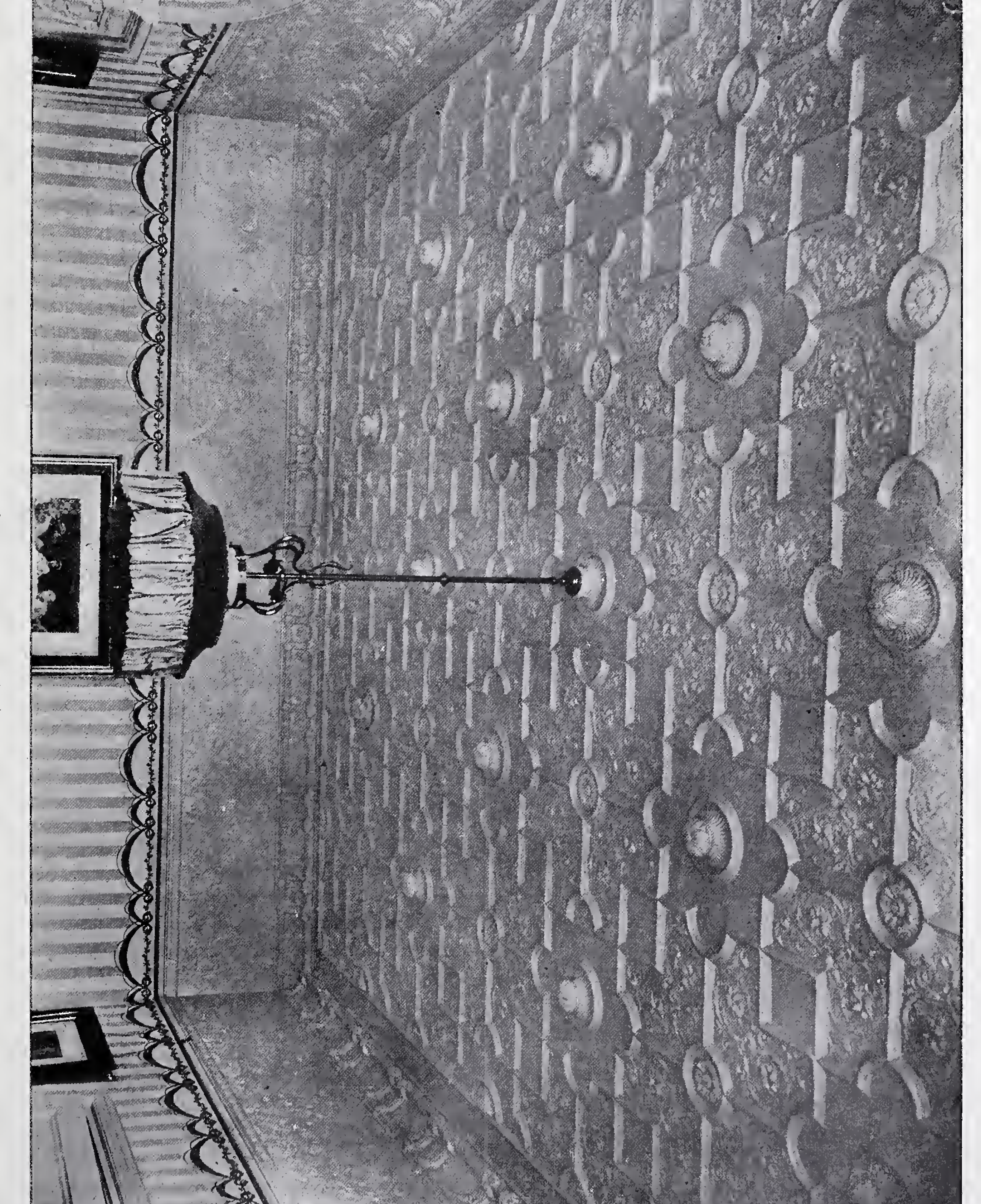
LEO.

NOTRE HOME

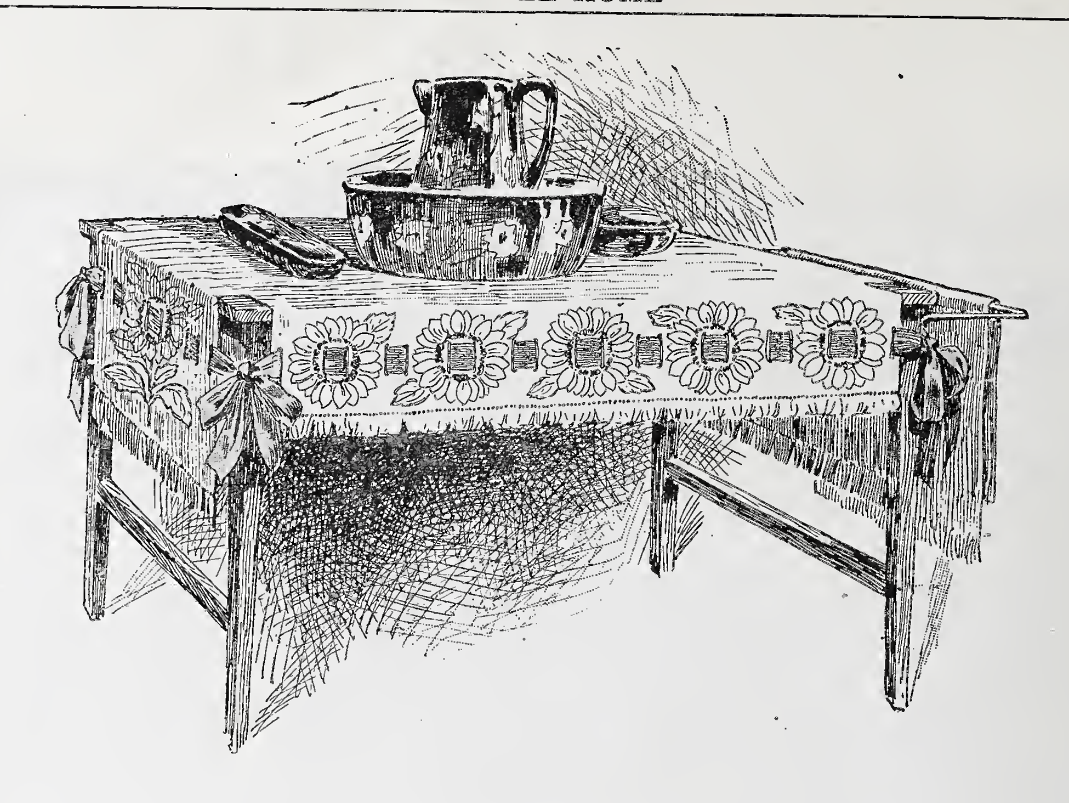
A LA MER OU A LA CAMPAGNE

Qui n'aime pas son « home »? Bien peu de personnes! Aussi conseillerons-nous à ces personnes quelques genres de meubles qu'elles pourront exécuter elles-mêmes et dont la décoration est une véritable originalité.

Voici une table à toilette. Généralement la table à toilette, surtout dans une chambre à la mer ou à la campagne, est un meuble qui n'a guère besoin



Modèle de plafond en anaglypta



d'être beau, il suffit qu'il soit propre et rendu coquet par quelque agrément comme le tapis que nous vous montrons ici. Il est certainement préférable ou tout au moins plus classique d'avoir comme table de toilette le lavabo comportant une cuvette encastrée avec réservoir d'eau au-dessus et autre réservoir audessous pour déversement des eaux sales; étagère, dessus de marbre et glace. Tout cela est fort beau, mais aussi très coûteux, tandis qu'on peut à la rigueur se contenter d'une grande table en bois blanc laquée par soi-même au ripolin blanc ou émail blanc au-dessus de laquelle on accrochera à la hauteur qu'on voudra une glace de la dimension qu'on jugera. C'est sans doute moins confortable, moins luxueux, moins cossu, mais cela peut être très différemment pratique et coquet, grâce au tapis dont cidessus le modèle. C'est une bordure de larges soleils brodés au gros coton soyeux jaune-orange avec les abouts des pétales brun-rouge, des feuilles griverdâtre et passant au milieu des soleils et, entre eux, un beau ruban de satin grenat.

A droite est fixée une tringle en cuivre poli et verni sur laquelle se poseront les serviettes.

Les rubans se rejoindront aux angles par de beaux grands nœuds bouffants, ce qui explique la disposition originale de cette nappe dont les coins ont été coupés, de telle sorte qu'ils laissent apparaître les coins de table.

En complétant cet ensemble par un service de toilette en faïence bien choisie de forme et de couleur, on pourra avoir un meuble de cabinet de toilette extrêmement réussi.

La Photographie

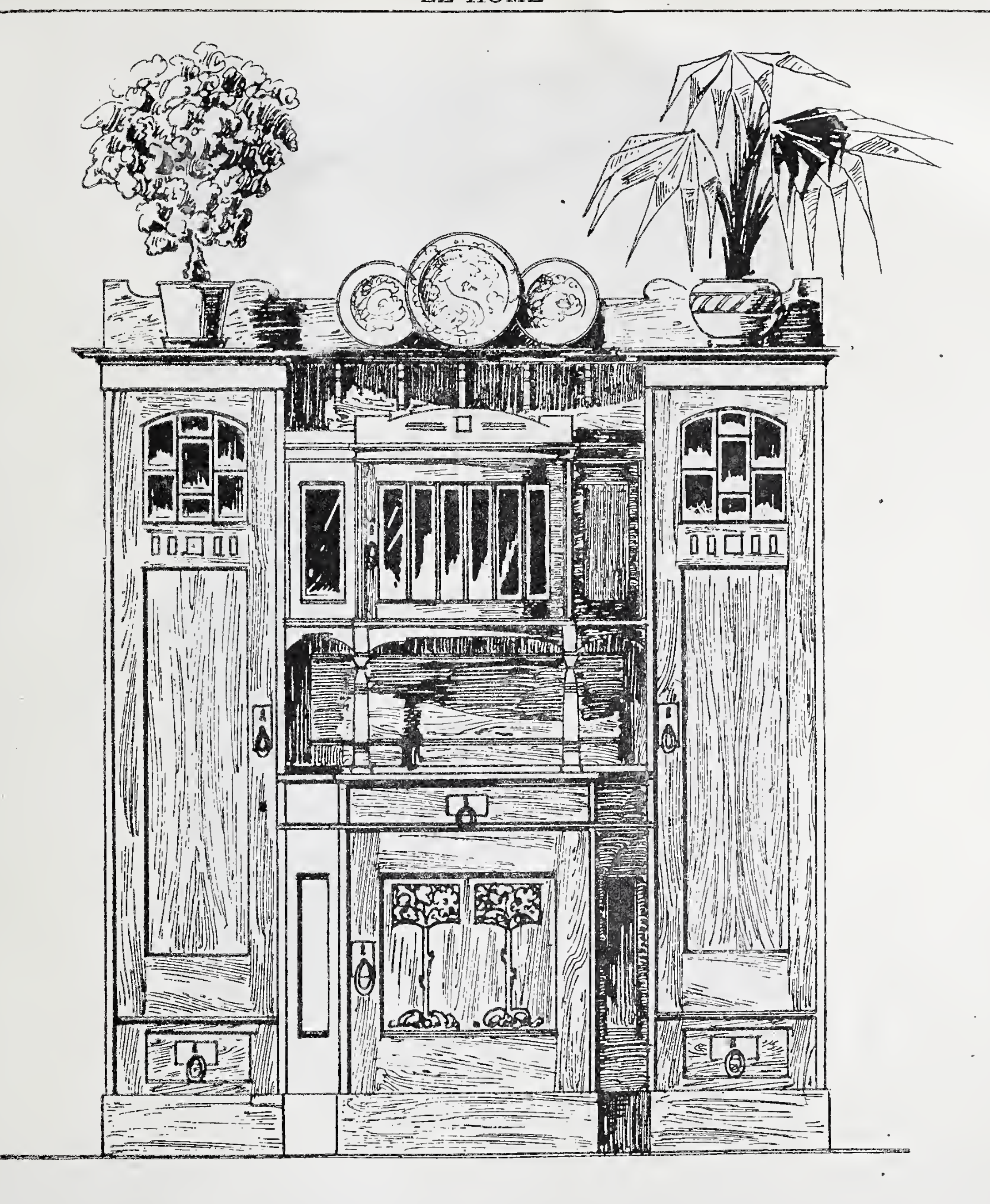
DANS LES APPARTEMENTS

Est-il possible de faire de bons portraits dans un appartement alors que les photographes professionnels sont obligés de faire « poser » leurs clients dans un local spécial. Atelier de pose, lumière du nord, vieux préjugés que tout cela; avec nos objectifs perfectionnés, nos plaques extra-rapides, nos éblouissantes lumières artificielles, nous pouvons maintenant obtenir en tout temps, en tous lieux et à toute heure d'excellents portraits.

Régler la lumière et placer le sujet à l'endroit convenable, voilà les conditions principales du succès. Il est aussi quelques règles secondaires qui doivent être observées: nous allons les résumer ici.

CHOIX DE L'APPAREIL

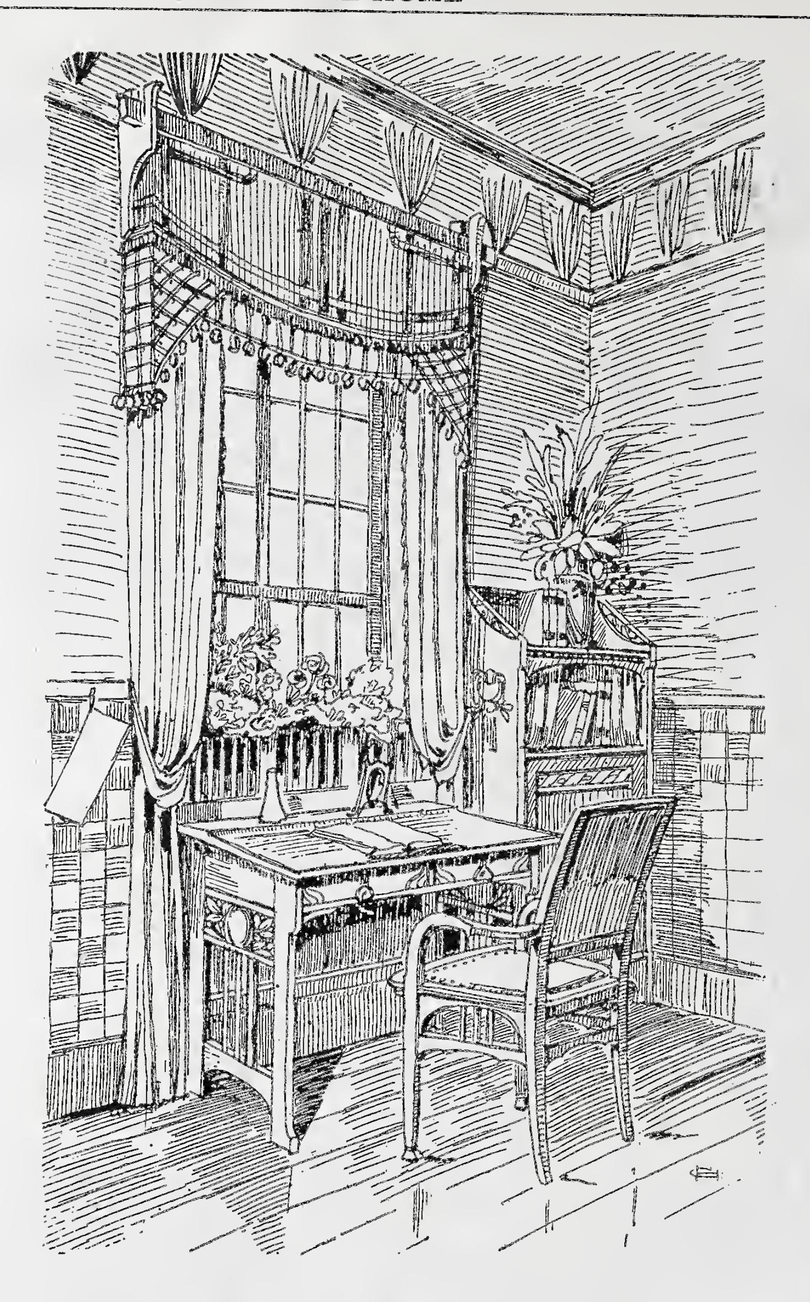
Les appareils photographiques peuvent être classés en deux catégories: appareils à main *(détectives, jumelles)*, appareils à pied *(chambres de voyage, chambres d'atelier)*. Pour le but que nous nous proposons, nous exclurons, en principe, tous les appareils de la première catégorie, et dans ceux de la deuxième classe, nous donnerons la préférence aux chambres de voyage. En raison de l'exiguité des pièces où l'on opère, le format 9 x 12 semble seul devoir convenir; nous conseillons néanmoins l'emploi des chambres 13 x 18 qui permettent de tourner certaines difficultés de mise en plaque insurmonta-



bles lorsqu'on fait usage d'un appareil plus petit. Nous conseillons d'autant plus volontiers le format 13 x 18 que l'on peut, en se servant d'intermédiaires (carton fort découpé au centre selon le format des plaques de dimension moindre que 13 x 18 et qu'on met dans le châssis aux lieu et place de la plaque 13 x 18, utiliser des plaques de format inférieur.

Comme objectif, nous n'aurons que l'embarras du choix. Nous prendrons celui qui travaillera avec la plus grande ouverture utile et, bien qu'il soit plus avantageux de se servir d'un objectif à long foyer qui nécessite une chambre à soufflet d'un long tirage, nous serons souvent obligés, vu l'insuffisance de recul, d'employer un objectif de court foyer; les anastigmats actuels conviennent fort pour ce genre de travail.

Les objectifs de Zeiss, de Gœrz, sont très rapides. La rapidité de l'objectif étant une cause principale de réussite, surtout quand il s'agit de portraits d'enfants, notre choix se fixera sur un instrument très rapide: les objectifs à portraits ou l'objectif extra-rapide d'Hermagis, par exemple. Toutefois, pour celui qui ne désire pas se créer une spécialité de portraitiste en chambre, l'*aplanétique*, le *rectilinéaire*, etc., que possède en général tout amateur, sera fort suffisant, bien que les objectifs de cette catégorie aient le défaut de donner trop de sécheresse à l'image.

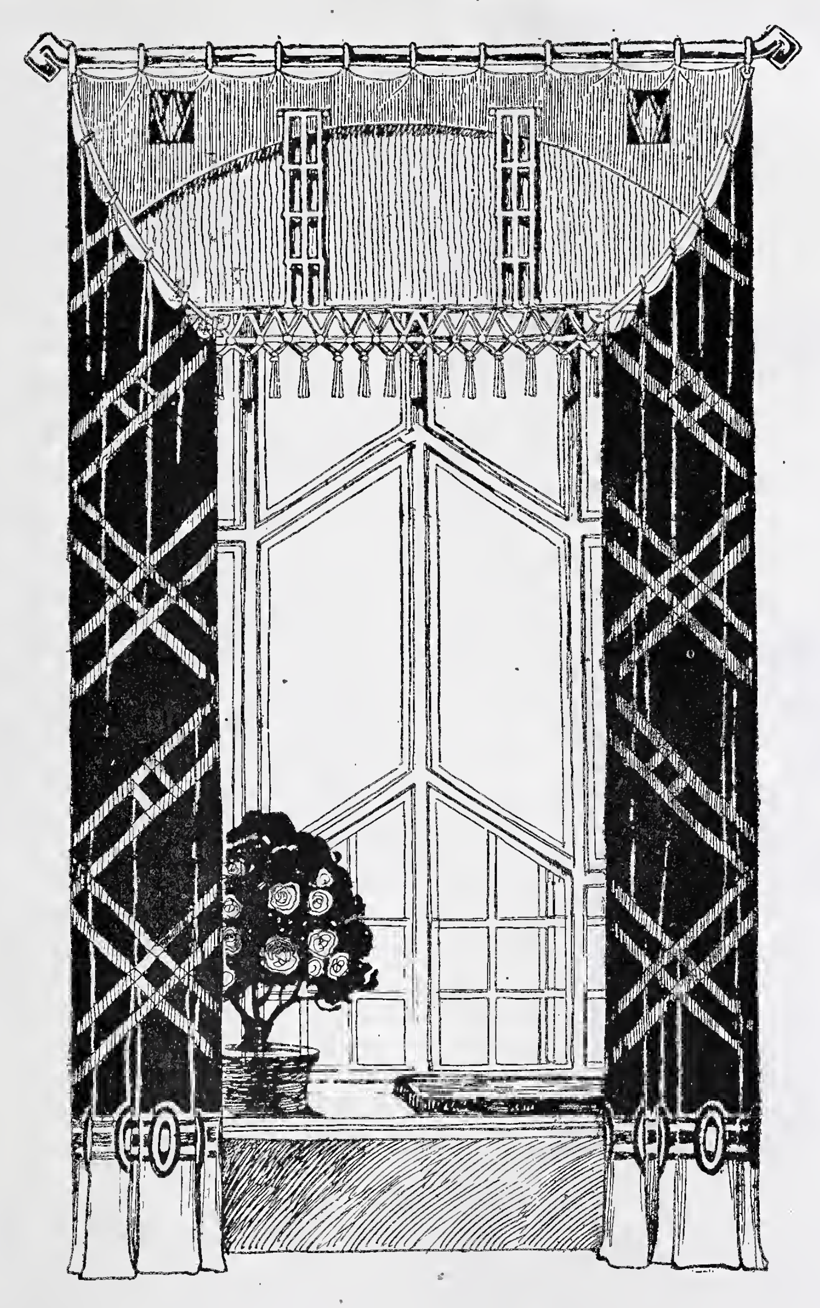


Les amis du « flou » adopteront les lentilles non achromatisées, la *trousse-besicles*, mais des motifs d'ordre divers: recul, rapidité, format, restreindront l'emploi de ces instruments à quelques cas spéciaux. Au contraire, les *bonnettes d'approche* seront très utiles; elles « rapprochent le foyer », si on peut s'exprimer ainsi, et permettent d'opérer dans un espace très restreint. Les bonnettes d'approche ont été construites tout d'abord en vue de l'utilisation de la photo-jumelle pour la photographie d'objets très rapprochés, mais tous les objectifs peuvent être munis de ces lentilles additionnelles.

La question de l'obturation rapide de l'objectif nous préoccupera peu. Dans un appartement, on ne peut guère faire que de la photographie posée, et, dans quelques rares circonstances, de l'instantané à très petite vitesse. Cependant, surtout pour les portraits d'enfants, il est d'une prudence élémentaire de fixer un obturateur sur l'objectif. Peu importe le système; le principal est d'avoir un instrument permettant de clore rapidement et sans secousse l'objectif lorsque le sujet semble sur le point de bouger. Par conséquent, le meilleur obturateur pour la pose sera celui dont le déclanchement s'obtiendra par une simple pression des doigts sur une soufflerie ou un bouton.

LE PORTRAIT A L'INTERIEUR

Eclairage. — Il semble tout indiqué de placer la personne à photographier tout près de la fenêtre, d'ouvrir celle-ci même, afin d'avoir le maximum de lumière. Erreur fréquente, mais excusable en somme, et qu'il suffit de signaler au débutant pour lui éviter des insuccès. Ne placez pas le modèle trop près de la

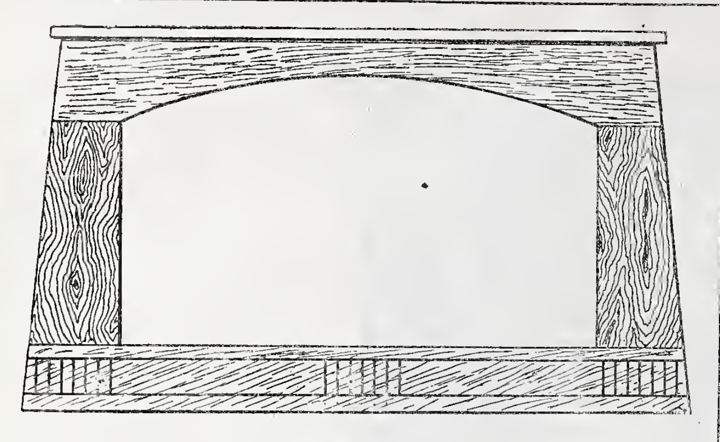


baie lumineuse. Il faut toujours atténuer la lumière qui frappe directement le sujet et augmenter celle qui atteint le côté placé dans l'ombre.

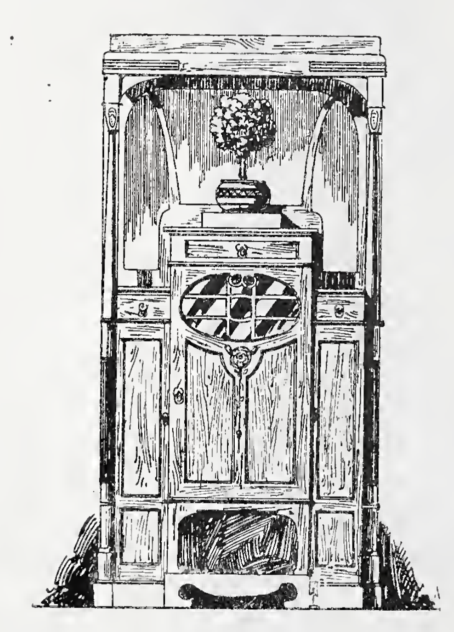
Ce résultat, nous l'obtiendrons à l'aide d'écrans et de réflecteurs: écrans de mousseline blanche, rosée, jaune clair ou bleu, selon les cas, fixés sur tout ou partie du vitrail ou interposés entre la lumière et le sujet; réflecteurs en tissu opaque placés à la distance et dans la direction convenables pour faire disparaître la dureté des ombres. Les vitres inférieures devront être masquées par une mousseline afin d'atténuer la lumière sur ce point et d'augmenter, par contraste, celle qui vient par le haut du vitrage.

Pour obtenir un modelé parfait évitez les grands blancs, n'oubliez pas que les ombres les plus épaisses doivent laisser percer une quantité suffisante de détails. Le vêtement, les accessoires et les fonds jouent un rôle important en photographie; à moins de chercher des effets particuliers, on devra s'en tenir aux tons neutres, les gris feront très bien pour les fonds et en général pour le vêtement. Jeunes filles et jeunes femmes pourront revêtir des couleurs claires, mais gare aux contrastes accentués, aux duretés. La plaque panchromatique et l'écran jaune donneront l'exacte traduction des valeurs.

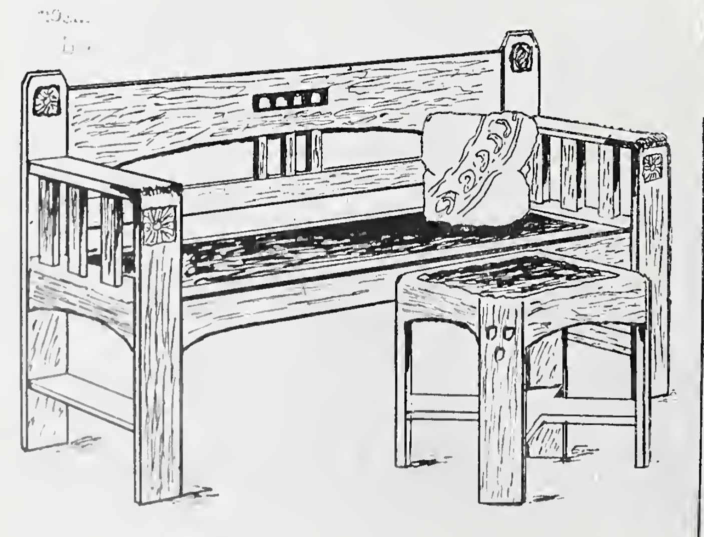
Il est intéressant de dévoiler quelques petits tours de main employés par certains professionnels pour masquer les défectuosités de leurs modèles. Ainsi, pour les personnes obèses, éloignez l'appareil et in-


Panneau pour glace

clinez légèrement l'avant de la chambre, le sujet paraîtra moins gros. L'inclinaison de l'appareil sert encore pour grandir les nains.



Pour avantager un nez tombant, dirigez un peu au-dessous de lui l'axe de l'objectif; si le nez est relevé, braquez l'objectif légèrement au-dessus; dans tous les cas, placez toujours la chambre hori-



zontalement en vous aidant des niveaux dont elle est munie.

Photographiez de face les personnes à visage maigre, réservez le profil aux figures à lignes fines et régulières.

On radoucit la face en faisant relever, très peu, la tête. Eloignez de la lumière le sujet aux yeux enfoncés, dirigez son regard vers la fenêtre (mauvais procédé en d'autres cas).

LE TEMPS DE POSE

Trop de causes influent sur la durée de l'exposition pour que des indications précises soient données sur ce sujet: c'est l'expérience qui est ici la grande maîtresse.

Par une journée de grande lumière, entre 11 heures et midi, si l'ouverture des fenêtres est grande, on pourra même prendre de l'instantané à petite vitesse. Dans la bonne saison on peut obtenir dans une pièce claire de bons portraits avec une pose de 3 à 6 secondes. Quelques circonstances exceptionnelles peuvent permettre de réduire la pose. La surexposition étant toujours préférable à la sous-exposition, dans la majeure partie des cas, on se trouvera bien de poser 8 à 10 secondes. Il est difficile de dépasser cette limite surtout lorsqu'on photographie des personnes nerveuses. Si cette durée d'exposition est insuffisante il vaut mieux remettre la séance à un jour où la lumière sera meilleure. On fera bien de noter sur son carnet, la durée de la pose, l'heure de la journée et l'état de l'atmosphère: ces renseignements seront utilement consultés dans tous les cas analogues et serviront à bien connaître la valeur de son objectif, *en appartement.*

(A suivre.)

Les Bêtes du Home

Le dressage du chien.

Le dressage du chien nécessite, de la part du maître, beaucoup de patience, de douceur et de sang-froid; en règle générale, plus ce dernier en sera pourvu et plus rapidement il obtiendra le résultat recherché.

Toutefois, il importe, avant d'entreprendre l'éducation de son chien, que le dresseur se fasse une appréciation exacte des qualités de l'animal, car il y a lieu de ne pas perdre de vue que si celui-ci n'est pas bien doué, un résultat convenable ne peut être qu'exceptionnellement atteint. Sous ce rapport, la fidélité, l'obéissance, l'odorat doivent être envisagés en tout premier lieu; les deux premières qualités s'observent très tôt et se manifestent déjà vers l'âge de trois ou quatre mois; tandis que l'odorat ne se constate que plus tard, vers l'âge de sept à huit mois.

Les principes généraux suivants sont la base de tout dressage bien compris :

1. Savoir gagner la confiance de l'animal en lui donnant des friandises, en le promenant et en ne tolérant jamais qu'un étranger le caresse.

2. Récompenser immédiatement l'exécution et même le commencement d'exécution de l'ordre donné.

3. Ne punir que pour désobéissance et ce, au moment où la faute est commise.

4. Ne jamais terminer une leçon sur une désobéissance, mais la continuer au contraire, si elle se produit tant que satisfaction soit obtenue.

5. Ne jamais punir pour une maladresse.

6. Ne passer à une autre leçon que lorsque la précédente est bien comprise.

7. Toujours terminer la leçon par un exercice connu.

Max RASQUIN.

CONSEIL

Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
Le seuil riant et frais de la blanche maison
Et le calme jardin d'enfance où les abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles!
Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
De crainte qu'au retour tu ne t'y trouves seul!
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite;
Et quand ils ne seront plus les vieux parents aimés,
Quand, résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir, côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,
L'on songe en tisonnant les cendres de son cœur,
Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur.
Et, triste, on donnerait le reste de sa vie,
Pour retrouver l'ivresse, hélas! si tôt ravie,
D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement,
Ou pour pleurer sur leurs genoux, rien qu'un moment...

Adolphe HARDY.

Gazette de la Mode

Redingote nouvelle. — « Tailleurs »
Blouserons. — Chapeaux

La longue redingote cachant complètement la robe et s'arrêtant à ras de terre a un regain de succès.

Elle se porte mi-cintrée avec col-châle et manches plates ornées de boutons de l'épaule au poignet, et elle est boutonnée de haut en bas. C'est pratique pour les jours de pluie et cela ne manque pas d'allure.

Les « tailleurs » se font avec la jupe à plis ou à panneaux ornés de deux rangées de boutons, et avec jaquette mi-longue et mi-cintrée à manches plates et longues.

Vous remarquerez que les boutons se replacent sur tout et partout. Ils sont la « fantaisie » du moment. On les fait surtout en tissu et principalement en satin noir assez grands et de forme arrondie.

Les manches plates vont encore pour la demi-saison, mais Dieu sait ce que l'été nous réserve!

La robe « couturier » garde encore la forme Directoire avec déjà une tendance à faire plus « princesse », à allonger la taille et amplifier un peu la jupe.

Les blouses — en voilà qui ne se laissent pas mettre au rancart — sont de plus en plus jolies et de plus en plus compliquées.

Les chemisettes simples sont toujours bien venues pour le tout-aller. On en fait de bien pratiques en gros ottoman; elles sont à « plis d'orgue » avec rangées de boutons (naturellement) en satin ou en passementerie.

Les chapeaux de demi-saison n'ont rien de bien transcendant. Ils sont en crin ou en tulle garni de jais et de tulle brodé, perlé de gros cabochons.

Ils sont bien scintillants et ornés de longues plumes d'autruche ou d'aigrettes.

Peu de fleurs, peu de rubans... peu de garnitures, du reste.

Les galons pailletés dernier bateau qui entourent les calottes, en jarretières hautes et simples, coûtent suffisamment cher pour se suffire. Il faut, pour en avoir de jolis, mettre de quinze à vingt francs la bande.

On fait beaucoup de toques en crin de forme très coiffante imitant les « toréadors » espagnols; cela va bien à tout le monde et cela se garnit le mieux du monde: une ou deux têtes de plumes, une grosse botte de roses et de violettes, un oiseau de belle envergure, ou bien encore de gros choux liberty.

L'une ou l'autre de ces différentes garnitures, placées à gauche, cadrent bien avec la forme ronde du toquet et flattent gentiment celle qui le porte.

L'épingle à chapeau y joue un grand rôle aussi, comme utilité d'abord et comme ornement ensuite.

Il faut qu'elle soit très longue: les calottes sont si larges! et qu'elle ait une tête très volumineuse pour garnir lesdites calottes.

On place une épingle aux pieds des plumes ou des aigrettes pour cacher ceux-ci, et on en met plusieurs autres au petit bonheur, et de façon à mettre en valeur l'un ou l'autre côté du chapeau, car il ne faut pas oublier que les épingles sont très « frappantes ». Parées de petits similis, de pierres de couleur, elles chantent clair sur les crins noirs (ceux que l'on fait le plus à cette époque de l'année).

Les grands, très grands chapeaux vont encore. C'est en taffetas qu'on les fait surtout, et ce n'est guère heureux: triste, poussiéreux, le taffetas n'est pas flatteur et je lui préfère encore le satin qui fit florès l'autre automne.

On dit que les cabriolets ont des chances de reparaître cette année! les cabriolets d'ancienne mémoire!...

On en fait déjà de modeste dimension pour l'automobile, en soie, avec ruche bonne-femme, grosse « rosettes » sur les oreilles, et voile très enveloppant rejeté sur celui-ci ou abaissé sur le visage. C'est un peu excentrique, mais pas vilain du tout.

L'automobile qui travestit généralement les femmes en ours noirs, blancs ou gris, prend une jolie revanche grâce au bonnet cabriolet de nos mères-grands! Qui l'eût dit?

PAILLETTE.

Les Théâtres

Le théâtre du Parc fait tous les soirs des salles combles avec l'*Oiseau blessé*, la très jolie pièce de M. Alfred Capus, dont le succès, très vif à la « première », s'est trouvé pleinement confirmé par le public des représentations suivantes.

Cet heureux résultat n'a rien qui doive étonner. Il est la juste récompense des efforts constants d'un théâtre qui a toujours tenu à honneur de maintenir et d'élever même sans cesse son niveau littéraire, quelque difficulté qu'il y ait parfois à lutter contre les goûts d'une certaine partie du public pour les spectacles grossiers.

Au début de la saison, tous les théâtres bruxellois jouaient la comédie. Une fièvre d'art s'était emparée de chacun... Mais, peu à peu, ils ont abandonné leurs programmes, ils ont changé leur affiche et se sont jetés à corps perdu dans la Revue et le gros vaudeville...

Le Parc est resté fidèle à lui-même. Là seulement nous pouvons applaudir dans le domaine de la Comédie, les meilleures et les plus récentes productions du théâtre contemporain.

Et, à cet égard, on ne saurait assez féliciter la direction de son zèle, de son activité, du tact avec lequel elle choisit les œuvres nouvelles, en les entourant de tout le soin et de tout le luxe qu'elles méritent. Elle nous a fait connaître cet hiver toutes les grandes comédies nées sur la scène parisienne : *Son Père*, de M. Albert Guinon, *Simone*, de M. Brieux, avec M. Grand, de la Comédie-Française, la *Femme nue*, de M. Henry Bataille, avec Mme Berthe Bady, *Qui perd gagne*, de MM. Capus et Veber, avec Mme Réjane, la *Patronne*, de M. Maurice Donnay, avec Mme Marguerite Caron; puis, en ce moment même, l'*Oiseau blessé*, la dernière pièce de M. Alfred Capus, avec Mlle Colonna Romano.

On ne saurait nier que voilà un remarquable programme réalisé. Et il l'a été au delà même des espérances; nous avons vu, en effet, la *Patronne* acclamée ici beaucoup plus qu'elle ne l'avait été à Paris, parce que le Parc l'avait restitué dans son intégrité, selon les vœux de l'auteur — enchanté et reconnaissant. Aujourd'hui, l'*Oiseau blessé* nous est donné, à son tour, avec une interprétation qui rend complètement, et mieux aussi qu'à Paris, les intentions de l'auteur en ce qui concerne le rôle principal. On sait, en outre, que l'œuvre de M. Alfred Capus est de celles que tout le monde peut voir; l'*Oiseau blessé*, c'est le type de la comédie de bon ton, émue et charmante, plaisante ou hardie avec distinction et discrétion.

Et voilà comment le Parc est resté, en somme, le dernier refuge de ceux qui, au théâtre, aiment les choses délicates, intéressantes par leur tenue, leur forme littéraire et leur véritable valeur morale et artistique.

ECHOS

On ne parle plus autant de la crise des servantes. C'est qu'on s'y habitue : car la question domestique continue à être hérissée de difficultés. Mais comment la résoudre?

En se passant de servantes! Solution radicale, mais qui commence à sourire à bien des gens.

Pour pouvoir l'adopter, il importe de simplifier autant que possible la main-d'œuvre domestique. De là le succès, si marqué chez nous depuis quelques années, des appartements de plain-pied, dont l'entretien est plus aisé que celui d'une maison, même petite. Ce n'est pas sans cause que s'élèvent partout ces grands caravansérails où se stratifient les ménages, et qui donnent à la vie actuelle un aspect nouveau.

Ce qui est caractéristique, c'est le soin que les constructeurs prennent de les adapter aux besoins nouveaux. Ils se rendent bien compte de l'attrait exercé par le genre de facilités qu'ils donnent.

L'un des grands ennuis de la bourgeoise sans servante, c'est d'allumer ses feux. On lui en épargne la peine en établissant, dans ces logements nouveaux, des systèmes de chauffage central, avec radiateurs dans toutes les chambres; le prix du chauffage est compris dans le prix du loyer. Grand attrait. Ainsi, plus de poêles à allumer, rien qu'une clé à tourner pour avoir chaud. Pour la cuisine, il y a des cuisinières au gaz avec fours, rôtissoires ,etc.

Et le nettoyage des appartements? Simplifié aussi, grâce à l'application du système de l'enlèvement des poussières par le vide. Ceci, c'est le dernier cri!

Il existe, dans les appartements du dernier modèle, des aspirateurs adaptés à un tuyau élastique, qu'il n'y a qu'à promener partout sur le plancher, sur les rideaux, sur les tapis, sur les meubles, pour les débarasser de la poussière. Voilà encore une simplification.

C'est ainsi que la crise des servantes, liée elle-même à des causes économiques profondes, a dans la manière de vivre d'une quantité de ménages un retentissement naguère inattendu.

Recettes de Cuisine

Pommes de terre Anna.

Coupez vos pommes de terre en liards très minces (5 à 600 grammes de pommes de terre). Essuyez-les bien dans une serviette, salez-les. Mettez dans un plat à sauter fermant hermétiquement, 100 grammes de beurre fin bien étendu. Mettez une première couche de pommes de terre avec 50 grammes de beurre bien étendu dessus, le restant de vos pommes de terre et encore 50 grammes de beurre. Fermez votre plat à sauter, mettez feu dessus et dessous (braise allumée sur le couvercle). Laissez cuire un quart d'heure. Découpez votre pain de pommes de terre en quatre, retournez-le, remettez-le au feu dix minutes environ. Au bout de ces vingt-cinq minutes vos pommes de terre doivent être cuites et bien colorées.

Vous levez vos quatre parties de pommes de terre que vous dressez sur votre plat rond comme si le pain était entier. Servez de suite. Il ne faut pas que ces pommes de terre attendent beaucoup.

Saumon à la Valentin de Marcy.

Prenez un saumon bien frais, ouvrez-lui le ventre du haut en bas, désossez-le, enlevez toutes les arêtes, assaisonnez de sel, poivre. Préparez une farce de poisson (pas trop légère, bien truffée), de préférence des soles.

Refermez votre saumon en lui incorporant cette farce, cousez-le et roulez-le dans une mousseline.

Avoir préparé une bonne cuisson dite mirepoix, bien revenue ; mouillez-la avec deux bouteilles de vin blanc et un bon fumet de poisson, laissez réduire un peu, remouillez-la avec du jus, que le saumon trempe bien ; mettre sur le coin du feu pour pocher, bouillir suivant la grosseur ; une fois cuit, le laisser refroidir dans sa cuisson.

Faire la gelée avec la cuisson du saumon ; parez-le et nappez-le à la gelée.

Petits conseils

Mastic pour fixer les manches de couteaux.

On prépare ce mastic de la façon suivante :

Mélanger : Résine en poudre, 450 gr. ; fleur de soufre, 140 gr. ; sable fin, 410 gr.

On remplit la cavité du manche avec cette poudre et on y enfonce le tenon de lame fortement chauffé.

Les manches de couteaux ne doivent jamais tremper dans l'eau bouillante.

Pour les viroles on emploie le mastic suivant :

Faites fondre un mélange de : résine, 4 à 5 parties ; cire, 1 partie ; colcotar en poudre fine, 1 partie.

Ajouter un peu de plâtre en poudre. Ce mastic sèche facilement.

On peut aussi employer un mélange bien intime de blanc d'œuf et de chaux en poudre. On le prépare au moment de s'en servir, car il durcit très vite.

Pour arrêter la carie des dents.

Il suffit de les brosser chaque soir avec du lait de magnésie dont on garde une petite quantité dans la bouche pendant une minute. Il se forme alors une couche de magnésie solide sur l'émail qui est ainsi protégé contre l'action des acides qui se forment pendant le sommeil.

A ce propos, nous conseillons de se rincer la bouche avec une solution de bicarbonate de soude quand on a mangé des fruits ou de la salade.

Colle pour vaisselle.

Voici une excellente colle qui vous permettra de raccommoder la vaisselle cassée :

Pétrissez ensemble de la chaux vive en poudre avec du blanc d'œuf, cela vous donnera une pâte molle dont vous étendrez une mince couche sur la tranche des morceaux à recoller que vous serrerez pendant un instant ; le mastic aura acquis la dureté nécessaire. Cette colle s'empoie à froid et ne se conserve pas.

Moyen d'empêcher la pluie d'obscurcir les glaces.

Pour empêcher l'eau de rester en gouttelettes sur les vitres ou les glaces, et d'obscurcir ainsi la vue on peut employer la glycérine, déposée à la surface à l'aide d'un tampon d'ouate. Mais ce procédé est très éphémère, en raison de l'affinité de l'eau et de la glycérine. On peut la remplacer par du savon noir, le résultat est meilleur, et le savon noir a l'avantage de se trouver partout.

Mauvais tours de crustacés et de poissons. — Il arrive que sur dix personnes à un repas, deux ou trois ressentent des douleurs ou éprouvent des symptômes d'empoisonnement à la suite d'absorption de certains crustacés ou poissons. La morue, le homard, les huîtres, les écrevisses, les moules surtout, amènent parfois des démangeaisons ou des désordres plus graves. Les conserves, la truffe, le gibier peuvent également ne pas convenir à des convives qui en mangent néanmoins et qui se trouvent indisposés presque immédiatement.

Il s'agit là de mystérieuses incompatibilités, dont les suites pourraient être inquiétantes si l'on n'y remédiait aussitôt.

Si l'on mange des crustacés et qu'on n'y soit pas habitué, le meilleur remède consisterait à absorber après le repas une demi-cuillerée de charbon en poudre (braise lavée et pilée dans l'eau, ou poudre de charbon qu'on trouve chez les pharmaciens), quitte à prendre plus tard — une ou deux heures après — une cuillerée de magnésie calcinée. Le charbon agit de même lorsqu'on a mangé du gibier ou du poisson.

En attendant le médecin. — Si les symptômes d'empoisonnement s'aggravent : nausées, démangeaisons ou prurit aigu (urticaire), refroidissement des extrémités, faiblesse du pouls, apparition sur la peau de rougeurs ou de « cloques », enflure du visage (surtout par les moules) prévenez le médecin. En attendant, réchauffez le malade, purgez-le ou faites-le vomir afin de débarrasser son estomac des aliments nuisibles. Donnez-lui du café noir fort, du thé avec rhum ou cognac. Ces malaises inquiétants tout d'abord, ont rarement des suites graves si l'on s'y prend à temps.

Ne pas mélanger légumes et fruits. — Encore un autre danger : si l'on mange des tomates, de l'oseille, des

épinards, éviter de manger ensuite des fruits acides : citrons, mandarines, groseilles, oranges, etc. Les légumes indiqués ci-dessus contenant de l'acide oxalique formeraient avec l'acide citrique des fruits des combinaisons toxiques analogues au dangereux sel d'oseille (oxalate de potasse), qui entraînerait des troubles graves dans la digestion (1 à 2 gr. de tannin, pris journellement pendant deux ou quatre jours, feraient disparaître tout symptômes d'empoisonnement).

La limonade purgative ne doit jamais être prise avec du bouillon aux herbes : ne rien prendre après.

Le jus de citron frais. — On sait que le jus de citron attaque, non les dents saines, mais les dents en mauvais état. On sait de plus que le rhumatisme dérive surtout d'un excès d'acide dans l'économie : comment donc un produit acide peut-il agir à l'inverse et au contraire des intérêts de ses cousins chimiques ? Mystère et chimie ! la Nature est faite d'imprévu et de contraires qui se corrigent.

La méthode n'est certainement pas infaillible, mais elle a donné des résultats assez satisfaisants pour que nous en parlions comme d'un remède à essayer. Le jus de citron est d'ailleurs un antimicrobique et un antiseptique qu'on employait déjà contre le coryza (en prises), contre le scorbut, la diphtérie, l'angine, en gargarisme ou en applications.

Comment employer le citron. — Extraire le jus, et le boire de préférence avec un chalumeau, pour préserver les dents ; on fera bien de se rincer ensuite la bouche avec un peu d'eau contenant du bicarbonate de soude. La dose quotidienne peut être prise en une ou plusieurs fois, une heure avant les repas.

En cas d'accès de goutte ou de rhumatisme aigu, on prendra :

Le 1er jour, le jus frais d'un citron ; le 2e jour, celui de 2 ; le 3e, 4 ; le 4e, 6 ; le 5e, 8 ; le 6e, 11 ; le 7e, 15 ; le 8e, 20 ; le 9e, 25 ; le 10e, 25 ; le 11e, 20 ; le 12e, 15 ; le 13e, 10 ; le 14e, 8 ; le 15e, 6 ; le 16e, 4 ; le 17e, 2 ; le 18e, 1. — Si le mal résiste, on peut prendre 25 citrons à partir du 10e jour pendant une semaine. Dans d'autres cas, l'effet est presque immédiat : inutile alors de continuer, à moins de récidive. Si le goût est trop acide, on peut ajouter un peu de saccharine.

Cette médication nouvelle n'offre aucun danger pour l'estomac ; certains malades, gastralgiques ou dyspeptiques, se sont trouvés mieux portants, leurs crampes ayant disparu au cours de la cure.

Plusieurs malades ayant de fréquentes crises de coliques néphrétiques ou hépatiques (calculs du rein ou du foie) ont vu disparaître à peu près les accès douloureux, l'acide citrique dissolvant les cristaux uriques.

L'orange, la tomate, la groseille, la fraise elle-même donnent parfois des résultats identiques. Mais il faut proscrire de l'alimentation du goutteux et de l'arthritique l'épinard, l'oseille, le cacao, le chocolat, toutes les viandes noires et le gibier ; ces aliments trop riches en graisses, en acide urique, en oxalates, sont à déconseiller aux personnes qui font peu d'exercices physiques.

BIBLIOGRAPHIE

LA JUSTICE BELGE AU DEBUT DU XXe SIECLE, par Camille Roussel. — Un volume in 8°. — F. Vander Vinnen, éditeur, 18, rue du Tocsin, Bruxelles.

L'auteur de la « Justice belge au début du XXe siècle », après dix années d'observations quotidiennes au Palais de Justice, a réuni les éléments de ce livre, se plaçant exclusivement au point de vue du public — et faisant les critiques que celui-ci peut faire contre l'organisation judiciaire actuelle. En voici le sommaire :

« **A la Haine** ». — Toast à la Haine. — La vie au Palais Thémis. Comment commença le siècle. — Les Rentrées. — Les opinions et les faits.

Lutte de l'Equité et du Droit. — Ce qui produit la lutte. — Les deux justices. — Quelques incidents. — Les illogismes et les souffrances. — Les faibles et les forts. — Le « mur de plomb ».

L'Instruction secrète. — Le mariage. — La liberté individuelle. — L'instruction contradictoire. — La prison préventive. — Ceci et celà. — Les expertises légales. — Les indemnités judiciaires. — Une histoire suggestive.

Les « Oubliettes » modernes. — Les vagabonds à huis-clos et sans appel. — La liberté et la constitution. — Comment on peut atteindre les individualités. — Barbarie. — Les ruptures de ban. — L'entonnoir. — Mauvais régiment.

Les « Lenteurs ». — On s'incline. — Les drôleries. — Crimes sociaux. — L'Etat. — Dialogues de plaideurs. — Répression ancienne. — Les dossiers secrets. — L'esprit belge. — Les protestations.

Les casiers judiciaires. — La lecture politique. — Ce que dit un ministre. — L'aventure d'un jeune homme généreux. — Les conséquences que peut avoir un casier judiciaire mal interprèté.

La magistrature. — Le juge humain et le juge de classe. — Echos de couloirs. — Ceux qui s'inclinent. — La complexité populaire. — Indépendance et ambition. — L'unité de la Justice. — La déformation professionnelle. — Le juge unique.

Le public. — Mentalité. — Les témoins et la justice. — Entre avocats et témoins. — Les deux poids. — Spectacles de salles d'audiences. — Les faux témoins. — Ce que pense le public du Code civil.

« **Chers maîtres** » et « **toques** ». — Généralités. — Scepticisme. — Le barreau et l'opinion. — Les « vertueuses indignations ». — Le Barreau et la Presse. — Professeur de vertu et professeur d'énergie.

Le Jury. — Spectacles de Cour d'assises. — Contre le jury. — L'erreur des juges professionnels. — Impressions d'un juré. — La belle justice. — Les irresponsables. — Fait curieux d'irresponsabilité. — Les crimes passionnels. — Les critiques contre la procédure actuelle.

Le divorce. — Le divorce et la loi. — Des exemples. — Système moral. — Moralité et moralité. — Désistement féministe. — Mari malheureux. — Mariage d'actrice. — Le prix de la vertu. — Le huit clos. — Loi à faire.

Types judiciaires. — Le « Planeur ». — L'altruiste malheureux. — Le plaideur avisé. — Philosophe ! — Le mécontent.

Conclusions générales. — Il faut que.... Il ne faut plus que... Il faudrait que...

Deuxième année. Nos 4 et 5. 50 centimes le numéro. 1er avril 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 5 francs par an	Direction et rédaction : J. BARY RUE DU CORNET, 89 (Téléphone 7883)	Administration : L. LONNOY BOUL. DE LA SENNE, 59 (Teléphone 9352)	Publicité à forfait

AVIS

Le présent numéro de Pâques tenant lieu de deux numéros, le numéro 6 paraîtra fin mai.

LES VIEILLES MAISONS

Quand on parcourt les rues d'une de nos vieilles villes de province, il est rare que l'on n'aperçoive pas quelques-unes de ces pittoresques habitations du moyen âge que l'on appelle communément les *maisons de bois*. Elles survivent, malgré les intempéries des saisons, bravant la pluie, le soleil et le vent, et jeunes encore dans leur vieillesse, car elles furent bâties solidement et avec de meilleurs matériaux que ceux qu'emploient bien souvent les entrepreneurs d'aujourd'hui. Ces antiques maisons de bois attirent et retiennent notre regard, non pas seulement parce qu'elles sont anciennes et curieuses, mais aussi parce que leur ensemble est harmonieux et beau. Leurs lignes élégantes, gracieuses, sont infiniment plus jolies que les contours alourdis des habitations modernes qui les environnent. Sans doute ces vieux logis manquaient de confortable, mais nos aïeux n'en souffraient pas, car ils n'avaient pas les mêmes besoins, les mêmes exigences que nous, et ils se trouvaient parfaitement heureux dans des appartements où nous nous plaindrions du froid, du manque d'air et de lumière.

La maison du moyen-âge était construite en pierre et en bois, la pierre étant employée surtout pour le rez-de-chaussée, le bois dominant aux étages supérieurs. Afin d'augmenter la dimension des pièces, l'architecte faisait avancer chaque étage sur la rue, l'un surplombant l'autre. C'était ce que l'on appelait bâtir en *encorbellement*. L'expression vient du mot *corbeau*, nom donné aux consoles qui soutiennent les parties en saillie sur la façade. Comme les rues étaient alors très rapprochées par le haut, on faisait facilement la conversation d'un balcon à l'autre. Le soleil pénétrait rarement jusqu'à la chaussée. Pour voir clair dans les appartements, on élargissait le plus possible les fenêtres, ce qui fait que certaines façades étaient presque entièrement en fenêtres. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que les grandes vitres claires d'aujourd'hui étaient alors inconnues. Le verre ne s'employait encore qu'en petites pièces peu transparentes. On voit encore actuellement des carreaux teintés aux fenêtres de plus d'une maison ancienne. Les boutiques, qui se trouvaient en retrait sur le reste de la maison, étaient particulièrement obscures; aussi les emplettes se faisaient-elles rarement à l'intérieur, mais à l'étalage. Un mur bas séparait la boutique de la rue; la façade était ouverte, et là étaient disposées les marchandises pour tenter la curiosité du passant. La devanture était garnie de deux volets s'ouvrant horizontalement. Pendant le jour, le vantail supérieur, relevé, abritait l'étalage de la pluie ou de la neige, et le vantail inférieur, abaissé, soutenu par des crochets, servait de comptoir. Le marchand se tenait à l'intérieur de son magasin, derrière ses marchandises.

Pour éviter les querelles entre négociants rivaux, un édit interdisait d'interpeller les acheteurs qui étaient arrêtés à la devanture des boutiques voisines. La partie postérieure de la boutique était souvent aménagée en atelier, de telle sorte que le client voyait confectionner sous ses yeux les objets exposés en vente.

Au premier étage se trouvait une grande chambre de même dimension que la boutique. Cette pièce servait à la fois de salle à manger et de salon. Elle était meublée sommairement de sièges de bois, d'une huche, d'une table et d'un dressoir pour la vaisselle. A côté était située la cuisine. Le principal ornement de la grande salle était la cheminée. Ces cheminées d'autrefois, que l'on décorait souvent de sculptures de pierre ou de bois, affectaient des dimensions considérables. On mettait de chaque côté des bancs et des escabeaux. On s'asseyait non devant, comme de nos jours, mais dedans et dessous. Le foyer était garni de plaques de fer sur lesquelles apparaissaient en relief des écussons, des légendes ou des armoiries, selon la situation du propriétaire.

Au plafond on voyait les poutres de la charpente. Elles étaient d'ordinaire peintes de couleur claire et, dans certains logis, décorées de sculptures.

Le second étage comprenait les chambres à coucher, dont l'ameublement était des plus simples. On ignorait alors les fanfreluches et les mille petites inutilités prétentieuses dont on se plaît à s'encombrer de nos jours.

Dans la chambre, on ne trouvait guère qu'un lit de bois, très vaste, un coffre, une table et un banc. Nos pères dépensaient beaucoup plus pour orner l'extérieur de leurs habitations que pour les meu-

bler. C'est aujourd'hui le contraire. Les cuvettes et accessoires de toilettes étaient réduits au strict nécessaire, car on était assez peu scrupuleux sur le chapitre de la propreté.

Tel était l'intérieur de la maison d'un marchand ou d'un petit bourgeois du temps de Louis XI ou de François I[er].

L'extérieur était riche en pittoresque et en imprevu. Les poutres qui composaient la solide charpente de l'édifice étaient apparentes et on les décorait généralement de sculptures de toute sorte, personnages, animaux, plantes ou feuillages. L'ouvrier qui les ornait travaillait d'après son inspiration et empruntait à la nature les motifs que son ciseau parachevait. Les angles des maisons étaient particulièrement riches en ornements.

Mais la partie la plus curieuse, celle qui nous séduit le plus quand nous rencontrons sur notre route une de ces habitations anciennes, c'est le toit. Le toit était pointu, très élevé, recouvert de tuiles qui prenaient avec le temps des tons adoucis, agréables à l'œil. Au-dessus du pignon, deux grandes poutres recourbées se rejoignaient par le haut et imitaient les voûtes gothiques des cathédrales.

Avec les toits à auvents qui avançaient sur la façade, les balcons fleuris, les sculptures en saillie, la rue du moyen âge présentait un aspect varié, gai, amusant, dont nous pouvons difficilement nous faire une idée, habitués, comme nous le sommes, aux lignes droites de nos voies modernes. Ajoutez à cela la profusion des enseignes qui projetaient leur potence sur la voie et balançaient au-dessus de la tête des passants leurs plaques de tôle découpées sur lesquelles on lisait, au-dessous d'images naïves, des inscriptions comme celles-ci: *Au Singe Vert*, *à la Poêle Percée*, *la Truie qui file*, *les Trois Rois*, *la Providence*, etc. Cette coutume des enseignes a été reprise de nos jours en Allemagne, en Suisse et en Belgique. Les ferronniers d'art produisent dans ce genre des pièces merveilleuses et il n'est pas impossible que les villes françaises adoptent prochainement cette mode si répandue à l'étranger. Si la rue de jadis était artistique, il faut bien reconnaître qu'elle n'était guère agréable pour la circulation. Quand il pleuvait, les toits déversaient l'eau sur les passants. Les trottoirs n'étaient pas inventés. Au milieu de la chaussée coulait un ruisseau chargé d'immondices variées.

Aujourd'hui toutes ces choses ne sont plus que de lointains souvenirs. De grands progrès ont été réalisés par le pavage des rues, le numérotage des maisons, l'éclairage au gaz et à l'électricité. La promenade par les rues d'une ville est devenue un plaisir. Mais, à force d'imposer des restrictions, au sujet de l'architecture des maisons, on a supprimé la variété, la gaieté des rues. Il est regrettable qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen de concilier avec le pittoresque d'autrefois le confortable dont nous ne saurions nous passer de nos jours.

Gaston SEVRETTE.

Le Home de Geo Bernier

“ Depuis quelques années, il signe Geo Bernier. Pourquoi Geo et plus Georges? Je n'en sais rien. Et je le soupçonne de ne pas le savoir davantage. La fantaisie d'un jour lui a fait modifier son nom. La fantaisie, exubérante pétulante, capricieuse et enthousiaste est



Vue du fumoir vers l'atelier

maîtresse de sa vie qui s'écoule, pittoresque et illogique, à travers de perpétuelles alternatives d'éclats de rire et d'indignations Bernier est l'homme qui sort de



L'atelier



Le fumoir

chez lui pour dix minutes et fait, avant de rentrer, une excursion dans les Ardennes. Et dans une conversation d'un quart d'heure, il parvient à passer quatre ou cinq fois de la facétie qui fait éclater une joie de collégien en ses yeux émerillonnés, à l'enthousiasme inspiré par la vue d'une belle ébauche ou l'évocation d'un beau spectacle, ou à quelque récit indigné qui fait monter le sang aux pommettes Et les interjections se succèdent:

— C'est admirable!

— Elle est bien bonne!

— Est-ce que ça n'est pas scandaleux?

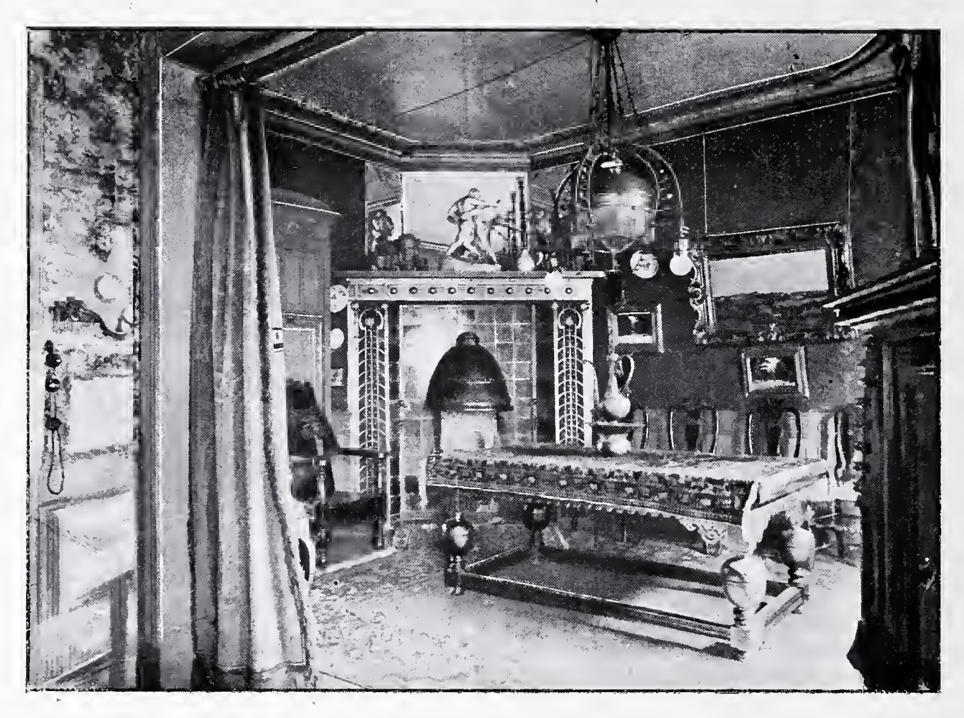
C'est, dans la vie, l'homme le moins méthodique, le plus fugace, le moins pondéré qui se puisse trouver. Pas d'esprit de suite, pas de projets réalisés après mûre réflexion, pas de résistance aux suggestions du caprice, aux mouvements spontanés. Une volonté d'enfant. Il suffit pour s'en rendre compte, de regarder l'artiste dans son atelier, un atelier superbe, vaste, encombré de tapis, garni de vieux meubles, qui occupe, avec celui de sa femme, — car Bernier a épousé une femme peintre de talent, — plus de la moitié de la spacieuse maison récemment bâtie rue de la Réforme ; il suffit de suivre sa silhouette maigre, allant de droite et de gauche, ses yeux vifs dont le regard saute, dans un visage



Le salon

d'expression mobile, mais le plus souvent rieur avec l'accent que lui imprime un vieux chapeau de feutre posé de travers sur la tête. Il va, il vient, cherche dans un amoncellement de vieilles études, frotte de l'essence dans leur poussière, s'exclame devant un ton ainsi mis en valeur, conte un souvenir se rattachant à ce qu'il vient de montrer, tandis que déjà il cherche autre chose, tombe dans une disgression, fait un calembour, trébuche sur une gaillardise, découvre une autre étude, et oublie de vous montrer celle qu'il cherchait.

Mais, phénomène déroutant, ces études qu'il fait défiler semblent montrer un autre homme. Une volonté s'y révèle, une volonté conduite avec calme, une volonté équilibrée, que nul caprice n'égare, qui, dès le début, dans des bouts de toile datés de 1883, se manifeste dans une direction bien déterminée et, depuis vingt ans, sans un écart, sans une fantaisie, poursuit le même but „.



Salle à manger

C'est ainsi que débute la belle étude consacrée il y a quelques années par M. Gustave Van Zype dans « Nos peintres » à celui dont nos photographies montrent aujourd'hui le home.



Coin de l'atelier

Depuis, la réputation du peintre n'a fait que croître et l'animalier devient tout doucement célèbre.

Mais ce n'est point pour parler de son art que nous sommes allés voir et photographier la maison de Géo Bernier. C'est pour y prendre une leçon de goût dans l'art de disposer, de meubler, d'orner et de décorer une maison.

Je sais bien que c'est l'architecte Chambon qui a tracé le plan — d'ailleurs remarquable — de la bâtisse; qu'il a dessiné les cheminées, les tentures, et qu'il a créé le cadre avec un beau talent. Mais il y a surtout l'intérieur du cadre, les meubles anciens, les chaises, les tables, les fauteuils; il y a dans cet atelier somptueux où l'on descend, de la salle à manger et du salon par un escalier qui est une merveille, il y a des bahuts dont malheureusement nous n'apercevons pas le plus beau, dans nos photographies; il y a tout ce que l'artiste et Mme Bernier ont découvert, acheté, accumulé.

C'est au milieu de tout cela que je vous invite à vous promener, sans m'attarder à de vaines descriptions, à un banal exposé.

J'entends bien les objections que l'on me fera. Sans doute, pour qu'un home revête cette beauté, il serait bien nécessaire d'avoir, aux murs, quelques... Bernier et quelques Bernier-Hoppe, et ce n'est pas à la portée de toutes les bourses...

N'importe, la visite peut être bonne pour tous. Une vision de beau n'est jamais perdue. Cela ne servirait qu'à vous aider à distinguer plus sûrement le laid que ce serait déjà un gros résultat.

J. B.

Un Cottage à Westende

Dans les dunes, à quelques pas du terminus du tram électrique d'Ostende à Westende, à 80 mètres de la digue, en face d'un square rustique, apparaît le riant cottage Aurore, qui domine légèrement les constructions voisines.



Le cottage « Aurore » appartenant à M. l'ingénieur Grade (22, rue Le Corrège, Bruxelles)

A son toit surplombant fortement les murs pour les mettre dans une pénombre bienfaisante et les protéger, aux nombreuses fenêtres bien abritées également de la pluie et des ardeurs du soleil, à sa large terrasse couverte, à l'aspect sobre et cependant souriant de la construction, on reconnaît aisément la manière du talentueux architecte Oct. Van Rysselberghe. Et, de fait, c'est un de ses brillants élèves, M. Roussel, architecte à Westende, qui, sur un programme imposé par le propriétaire, a conçu ce charmant cottage, sans luxe tapageur, sans prétentions, et lui a donné un air frais, coquet qui fait plaisir à voir. Les retraites successives des murs de façades y font jouer le moindre rayon de soleil qui provoque des effets de lumière et d'ombre des plus inattendus. La nature même des matériaux en façade s'harmonise heureusement comme couleur avec le ton du paysage environnant; les murs sont en briques du littoral laissées apparentes, et leur teinte, allant du jaune au rose, cadre bien avec celle choisie pour les boiseries et avec celle des ardoises à reflets miroitants.



Un aspect du cottage

Le programme sur lequel l'architecte a dû travailler se résume dans les points suivants :

Sur un terrain à peu près carré, de 23 mètres de côté environ, établir une construction laissant libre tout autour d'elle une bande de terrain d'au moins 4 mètres, ayant un rez-de-chaussée, situé à 2 mètres du sol;

Une grande terrasse;

Une grande chambre, salle à manger-salon, avec loggia à l'un des coins;

Un hall spacieux;

Une cuisine avec laverie.

Il fallait prévoir les places de façon que la cuisine ne communiqua pas directement avec la salle à manger, mais n'en soit pas cependant trop éloignée, et que la grande place prenne jour directement à l'extérieur sur les quatre côtés, afin que la vue embrasse la plus grande partie possible de l'horizon; enfin, il fallait prévoir de l'extérieur un accès direct à la cuisine complètement distinct de l'accès à la terrasse, pour séparer nettement le service des fournisseurs de celui de la maison.



Une autre façade

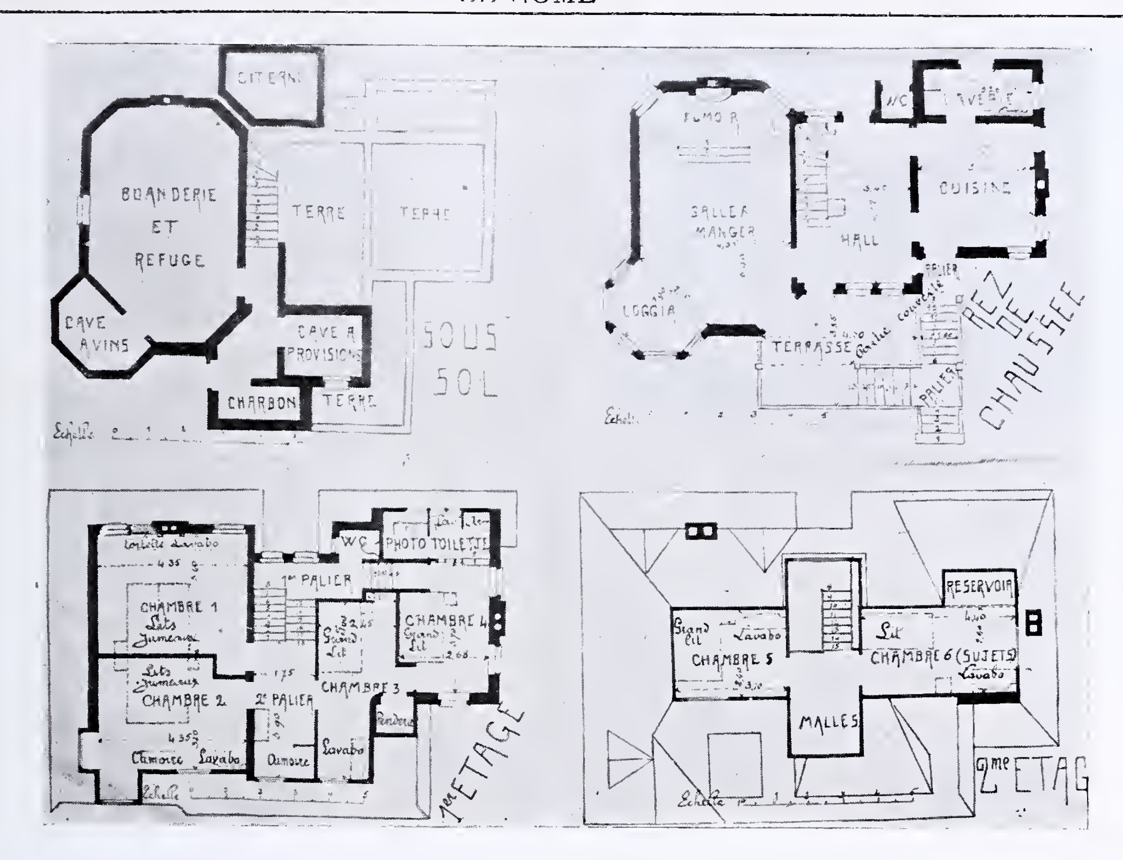
En examinant le plan du rez-de-chaussée, on peut constater que l'architecte a heureusement réalisé ce programme. Voyez la grande chambre avec son ample loggia, sa large entrée, ses fenêtres à guillotine au fond; l'air et la lumière y pénètrent à foison; de l'intérieur, la vue s'étend sur une grande partie de l'horizon; par les fenêtres du fond, sur le Kursaal, les jeux de lawn-tennis, et sur les pittoresques dunes mouvementées; par la loggia, sur les campagnes fertiles des Flandres, avec, comme fond de décor, le village de Westende, et par l'entrée, sur le square et la route royale, bordée de cottages.

Le hall et la cuisine eux-mêmes ont des fenêtres nombreuses et des communications directes faciles vers l'extérieur; de quelque point que l'on soit, la vue se repose sur un paysage qui enchante et c'est cette profusion de lumière qui donne la gaîté et le confort à l'habitation.

Comme chambres à coucher, l'architecte avait pour mission d'en prévoir cinq pour les maîtres et une pour les sujets, ayant chacune une issue bien distincte sur les paliers.



Côté principal



Les plans des étages montrent combien les dispositions ont été judicieusement trouvées. Les dégagements sont spacieux, et si de l'extérieur, on peut avoir l'impression que les chambres sont sous toit, on a la surprise de constater qu'il n'en est pas ainsi; toutes ont un plafond plat et elles sont limitées par des murs en briques se plaçant pour certaines d'entre elles devant la pente même du toit; cette disposition crée un matelas d'air entre le toit et les murs et maintient une température sensiblement constante dans les chambres.

Les dames verront avec plaisir le grand nombre d'armoires que forment tout naturellement les murs eux-mêmes.



La salle à manger

Au sous-sol, le plan montre qu'il y a des caves à provisions, à charbon, à vins, ainsi qu'une buanderie et un refuge de plein pied avec le niveau de la route, ce qui permet le garage des petites voitures d'enfant, des bicyclettes, la remise des jeux, des pelles, des mille riens de la villégiature à la mer.

Mais analysons l'intérieur : les portes et les fenêtres sont en bois apparent rehaussé par un vernis conservateur; les parties supérieures des portes sont vitrées d'un verre jaune anglais qui dorent les rayons de soleil qui le traversent en illuminant les pièces d'un éclat bien réjouissant; le gîtage du plafond de la chambre du rez-de-chaussée est laissé apparent, de même que le dessous des marches de l'escalier.

Les murs sont peints au Duresco (couleur au silicate lavable) en nuance distincte pour chaque chambre, très tendre, très douce, mise à l'unisson des garnitures.

Le mobilier est conçu dans la même note générale, simple, confortable. En chêne pour la salle à manger, en hêtre clair pour le mobilier des chambres à coucher.

Pas de pesants meubles, à lourds montants, à tiroirs à parois épaisses que rien ne justifie, mais un emploi raisonné du bois en rapport avec la fatigue qu'il a à supporter, créant des meubles légers, mais très stables. Pas de collages, mais des assemblages avec vis en cuivre à têtes rondes apparentes qui forment aussi un ornement bien caractéristique.

Les moindres détails sont soignés et l'heureux



habitant a enveloppé son home d'un vêtement qui le flatte. Dans la salle à manger, quelques vases flamands, aux tons originaux, garnis d'un bouquet de la flore si variée et si peu connue des dunes; des coussins sortis des mains adroites de la maîtresse de maison dispersés négligemment sur les bancs et les bancs à archelle; une cymaise en chêne garnie de bibelots peu coûteux et sans banalité, un lambris en peluche flottante; il n'est pas jusqu'à la vaisselle qui ne satisfasse l'œil pas ses formes spéciales.

Toutes les commodités de la ville sont réunies dans la maison : lumière électrique; système du tout à l'égout. S'il n'y a pas encore de distribution d'eau à Westende, il y a en revanche de l'eau potable en abondance; dans la maison, une pompe foule l'eau du puits dans un immense réservoir placé dans les combles et il sert à alimenter les robinets et les deux water-closets, l'un situé au palier, servant aux maîtres, et l'autre au rez-de-chaussée, pour les sujets. Il suffit d'assurer le service du pompage quand le réservoir est vide.

En résumé, l'*Aurore* nous paraît être un spécimen bien original d'un cottage confortable, simple en apparence, mais artistique, logique et engageant.

Le prix? Un habile entrepreneur très consciencieux, M. Dewyse, rue de l'Eglise, 39, à Middelkerke, est parvenu à édifier la construction, clefs sur portes, avec des matériaux de choix, des maçonneries au ciment, pour 12,000 francs.

N'est-ce pas tentant?



Un Tableau Curieux

Nombre d'autorisations de bâtir délivrées pendant les années 1904, 1905, 1906, 1907 et 1908.

COMMUNES	1904	1905	1906	1907	1908
Anderlecht . . .	254	248	219	220	177
Etterbeek. . . .	182	199	302	232	222
Forest	188	205	247	277	275
Ixelles	305	273	325	304	214
Jette-St-Pierre . .	97	84	76	99	72
Koekelberg . . .	60	66	106	80	80
Laeken	221	175	195	89	101
Molenbeek-St-Jean	191	271	273	240	224
Saint-Gilles . . .	159	179	147	154	118
Saint Josse . . .	65	32	17	14	16
Schaerbeek . . .	277	350	413	448	545
Uccle	205	206	222	242	248
Woluwe-St-Lambert	76	105	122	109	146
Totaux. . .	2,280	2,393	2,664	2,506	2,438

Total général des cinq dernières années : 12,281.

Quelques observations générales peuvent être faites à propos des chiffres fournis par ce tableau. Ce qui frappe d'abord, c'est la faveur de plus en plus grande dont jouit Schaerbeek : 545 autorisations en 1908, deux fois plus qu'à Ixelles... Celle-ci est donc définitivement battue pas sa grande voisine, et cela malgré l'Exposition. Se serait-on aperçu, décidément, que l'Exposition est au bout du monde...

Comme Ixelles, Anderlecht est en défaveur, ainsi que Jette-Saint-Pierre, Laeken et Saint-Gilles.

On bâtit moins à Etterbeek aussi. Mais, par contre, les communes d'extrême banlieue jolie ont toute la vogue : Forest, Uccle, Woluwe-Saint-Lambert poussent victorieusement.

Les totaux sont éloquents aussi : plus de douze mille maisons, en cinq ans!...

Le mouvement a atteint son maximum d'intensité en 1906, mais il n'a pas décru tellement en 1907 et en 1908, qu'il ne soit toujours plus actif qu'en 1904 et qu'en 1905.

Que nous réserve cette année Cela ne va guère, paraît-il, la bâtisse, cette année. Il y a moins d'empressement, une sorte de lassitude.

Dame! après une telle débauche...

STYLE ANGLAIS

Ces deux mots évoquent pour nous une idée de rupture, d'antithèse avec l'architecture classique, telle, du moins, qu'on la concevait généralement jusqu'en ces dernières années.

D'autre part, rappeler l'architecture anglaise c'est rappeler l'image de belles productions architecturales, de gracieuses conceptions insulaires, mais c'est nous rappeler aussi des reproductions banales, des interprétations pastiches ou des originalités hasardées, à tout le moins des ouvrages peu appropriés à leur cadre et à leur ambiance continentale.

Nous publions, ci-contre, deux vues que nous devons à l'obligeance du *Bouwwereld* et qui nous montrent une vue antérieure et une vue postérieure d'une habitation rurale authentiquement anglaise, à Westbrook, près de Godalming.

On reconnaît à l'art anglais le mérite de l'originalité; cette réputation est certainement fondée. Pourtant un même principe régit les constructions anglaises, et la tradition, la commodité et la logique sont ses principales règles.

Mais cette dernière qualité distingue le style anglais. Tout en lui est simple, pondéré et équilibré à merveille; chaque partie découle de l'ordonnance générale; l'extérieur correspond à l'intérieur; les détails, peu nombreux, n'ont que l'importance nécessaire à leur fonction. Les porches seuls, et parfois les loges, offrent un certain luxe.

Enfant du brouillard, l'architecte anglais a une physionomie froide mais pourtant poétique. Son expression est véritablement nationale; elle est l'expression d'un peuple habitué à peser la valeur de chacun de ses mouvements, de ses gestes, de ses actions et de ses pensées, à en escompter le résultat, mais non d'un peuple dépourvu d'idéal.

Le style anglais résume, en outre, le génie, les traditions, les souvenirs de ce peuple. C'est pourquoi il est un art populaire et c'est pourquoi il n'est pas transplantable. On l'a oublié. D'aucuns n'ont pas vu, qu'en débarquant sur le continent, l'art anglais perd la fleur de ses qualités. Chez nous, il manque habituellement de vie. Devenu exotique, cet art garde une valeur digne d'observation et d'étude, mais son inspiration et ses utilités nous demeurent étrangères et ne nous émeuvent pas. Ce disant, nous ne pensons évidemment pas à ces productions pseudo-anglaises dont les auteurs n'ont vu que le superficiel des originalités insulaires et les ont traduites en excentricités condamnables au premier chef par les principes de l'art anglais.

D'ailleurs, sous le rapport du goût, la moindre de nos architectures régionales vaut bien l'art anglais. Il serait, néanmoins, tout aussi déplacé de vouloir en faire une adaptation en Angleterre.

Les mêmes principes fondamentaux ont régné sur nos anciennes architectures, mais il s'en exhale avec intensité le sentiment d'un idéal qui nous est propre, que nous ressaisissons. Notre recherche pour le définir est quelquefois vaine, mais notre soumission à ses effets est inévitable.

Le style anglais lui-même présente des aspects divers, se modifie, évolue, se transforme suivant la région et le temps où s'érigent ses manifestations.

De tout cela il résulte qu'il faut étudier l'art anglais chez lui et ne pas le reproduire chez nous. Il





faut l'étudier pour en retenir ceci : c'est qu'un art national est le seul vrai et qu'il est toujours possible. Et il faut mettre chez nous cette conclusion en pratique par la production d'œuvres d'art conformes à nos traditions, à nos idées, à nos mœurs, à nos besoins et à nos moyens de construire.

On n'a que trop fait le contraire.

L'art anglais a été importé! Et de quelle manière? A part quelques exemples de fidèles reproductions, véritables œuvres d'importation archéologique, l'on a emprunté spécialement à ce style ses déductions originales, sans s'apercevoir de leur cause qui était une exigence ou une commodité de la distribution; et l'on plaça des loges, des bowwindows à tous les angles, à toutes les façades; on distribua à profusion des pans coupés, des saillies hors de propos, des avant-corps énormes, des retraites exagérées, oubliant qu'il suffit d'accentuer les défauts ou les qualités de quelqu'un pour en obtenir la caricature. L'exemple que nous publions est une réponse à ces exagérations.

En le considérant, on ne devra pas croire que nous en préconisons toutes les formes et tous les aspects. Mais nous pouvons faire valoir cependant qu'en lui se retrouve, au point de vue de la construction rationnelle comme au point de vue esthétique, l'application des principes émis ci-dessus.

On touchera aisément du doigt telle ou telle partie qui ne répond pas à nos préférences. Nos traditions et nos goûts réclament, par exemple, pour un porche, plus de délicatesse, fût-ce même avec moins d'ornements encore.

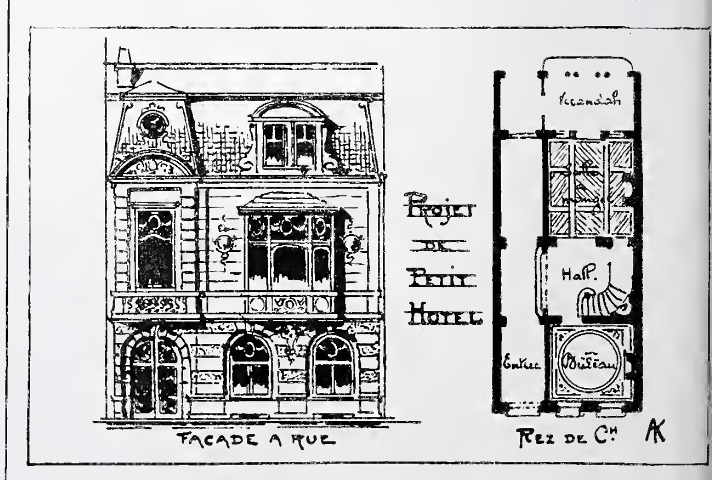
L'emploi des pierres et des moellons constitue une des raisons de la simplicité et de la rudesse de beaucoup d'édifices anglais. Un rapprochement s'impose à cet égard entre l'architecture de nos provinces est et sud-est et l'exemple ci-dessus. Celui-ci ne serait pas entièrement déplacé dans certains de nos cantons, car il s'accommode assez bien des matériaux et des paysages de la Meuse. Dans ce milieu, notre architecture traditionnelle l'emporterait cependant. Elle y montrerait la même simplicité et une plus grande ampleur des lignes, la même solidité des masses, mais plus de pondération, d'élégance et moins de rigueur.

Nos architectes mosans y auront, une fois de plus, la preuve des ressources de leur art national, volontairement trop ignoré.

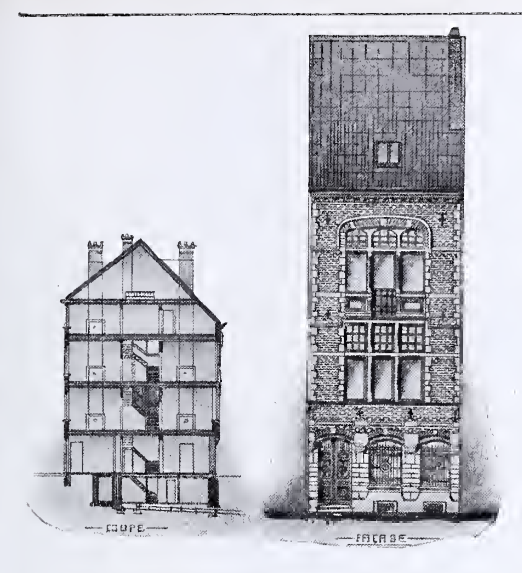
A. D.

Petit hôtel à bon marché

Ce petit hôtel construit aux environs de Bruxelles, est un petit chef-d'œuvre de simplicité et de bon goût, et sa disposition intérieure d'un grand pratique réalise l'idéal d'une bâtisse de ce genre. La façade en matériaux



apparents, briques de zandvoord et pierres blanches, a une allure de Louis XVI modernisé. L'intérieur aménagé confortablement et muni de tout le confort moderne répond aux exigeances d'hygiène et d'installations actuelles. Nous sommes heureux de la présenter à nos lecteurs comme un type de maison de maitre à bon marché. L'entreprise, clefs sur portes, ne dépasserait pas 25,000 francs.



De mêmes dispositions intérieures que la précédente, mais moins vaste, plus intime et plus distribuée. Cette bâtisse construite aux environs du quartier Nord-Est, peut rivaliser de bon goût avec sa sœur. La façade en briques de Campine a le cachet flamand des bâtisses du XVI[e] siècle. Elle a été réalisée, entreprise générale, clefs sur portes, pour 17,000 francs. Ce qui prouve une fois de plus que l'on peut faire bien et à bon marché.

TROIS VILLAS

Type n° I.

Ce charmant petit cottage situé au milieu d'une riante verdure adresse modestement sa silhouette gracieuse. Il est construit en briques avec pignons blancs parés de pans de bois de ton vert mousse et coiffé d'une toiture rouge en tuiles normandes. Le prix en est très abordable et bien des personnes voudront, moyennant quatorze mille francs, édifier ce gite si coquet dans sa simplicité.



Type II. — Villa de M. de Léstre de Fabribeckers.

Type n° II.

La villa ci-dessus nous rappelle le type de la villa normande ; elle est d'une conception franche et d'un ensemble harmonieux.



Type I. — Villa de M. de Lestré de Fabribeckers



Type III — Villa de M de Lestré de Fabribeckers

La distribution en est facile et agréable.

Les façades sont en briques rouges avec des charpentes apparentes et des toitures en ardoises. La grande terrasse couverte contourne la façade de devant et de côté et en rend le séjour particulièrement attrayant.

Type nº III.

La construction représentée par cette gravure est la villa mosanne, édifiée en pays montagneux. Les terrasses couvertes à l'abri des vents, les bow-windows, les pignons relevant le pittoresque des façades ainsi que la vue étendue des horizons en font un séjour délicieux Aussi souhaitons-nous de pouvoir édifier un jour un cottage tel que l'architecte De Lestré-de Fabribeckers l'a si bien conçu.

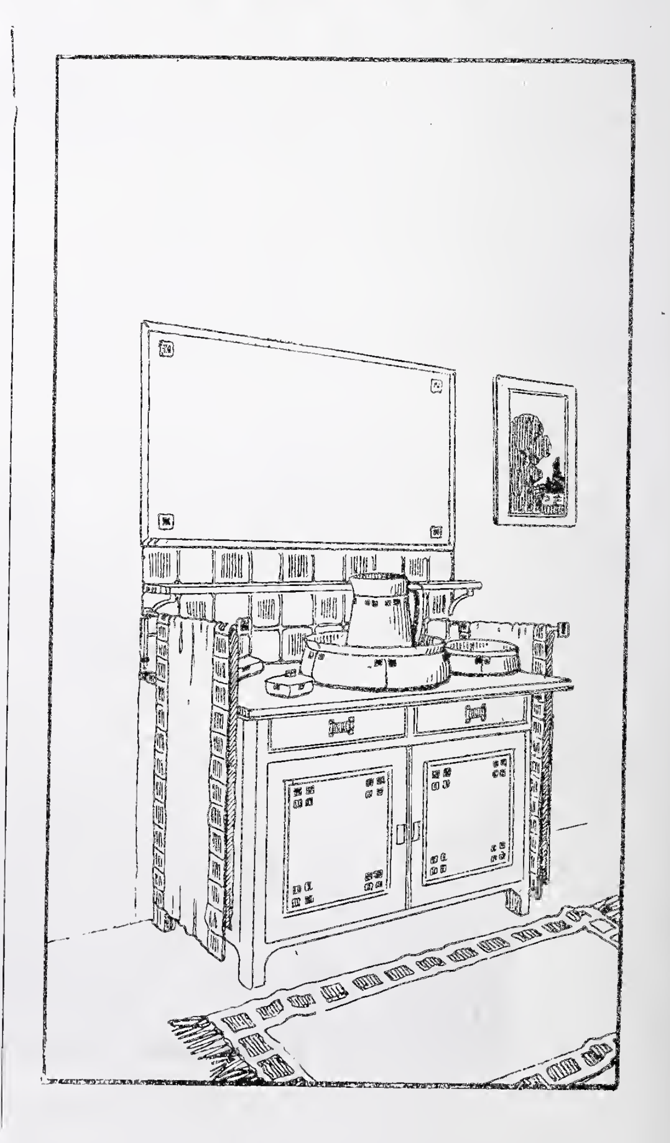
Décoration et Ameublement

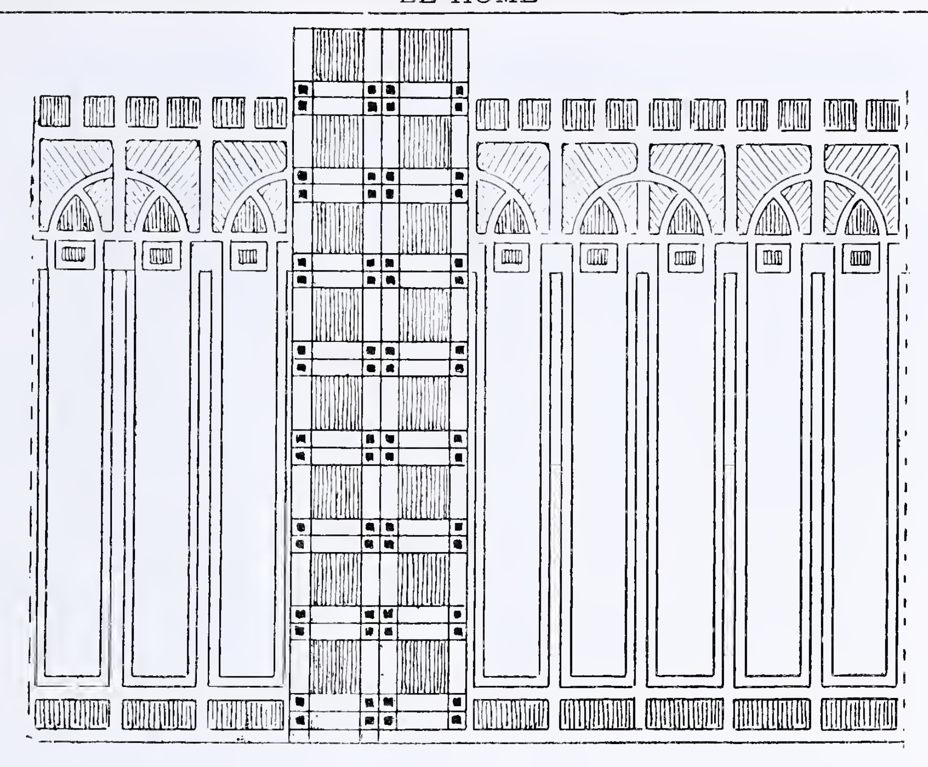
Voici deux nouveaux clichés entièrement originaux, continuant la série inaugurée par le *Home:*

D'abord, le dessin d'un des côtés du couvre-lit représenté dans le numéro du mois de février. Il est dessiné vu à plat.

On l'interprétera comme il a été indiqué pour les rideaux et coussins.

Il y a encore un autre mode de travail de décoration d'étoffe très à la mode, que l'on nomme le « Batick », qui est d'origine indienne. Il consiste à couvrir par la cire liquide au moyen de petites pipes ou tuyaux évasés, toutes les surfaces que l'on ne veut pas colorer. On passe à la teinture indélébile, puis





on enlève la cire à l'eau chaude, et on recommence l'opération pour chaque couleur différente.

Les jeunes filles qui fréquentent les écoles modernes sont presque toutes au courant de ce procédé.

Très artistique, d'exécution façile et rendant des effets bien propres.

On trouvera ces dessins un peu froids, quoique étant bien le genre moderne viennois inspiré de l'Anglais et fort en honneur chez la plupart de nos grands architectes pour sa simplicité d'exécution, son aspect propre et élégant.

Après cette série. qui aura servi en même temps à familiariser facilement nos lecteurs avec les procédés, nous donnerons quelques aspects du genre anglais, plus courant pour nous. Plus flatteur dans ses détails, mais par cela même moins décoratif, puisqu'il éparpille l'attention.

Voyez ensuite le dessin de la table de toilette de la même chambre. Très simple et facilement exécutable. Tout son caractère réside en les carreaux céramiques du fond, les petits carrés de bois différent, des portes; et la bordure en carré des essuie-mains.

On remarquera que la glace biseautée n'a pas de cadre.

Nous donnerons la fois prochaine une application du nouveau genre de décoration en papier peint.

NOS JARDINS

Quelqu'un s'est plaint ici — et avec infiniment de raison — de la banalité qui préside à l'aménagement intérieur de nos habitations. Le même reproche pourrait être adressé, avec plus de justesse encore, à nos jardins, petits et grands. Tous se ressemblent, à peu de chose près. Et ceux-là sont l'infime exception dont la décoration révèle de la part de celui qui l'a conçue et exécutée quelque souci de l'imprévu et de l'originalité.

Depuis que nous nous occupons d'horticulture, nous avons eu très souvent l'occasion de constater que l'immense majorité de nos jardins ne sont pas ce qu'ils pourraient être. Les architectes paysagistes ne sont pas toujours responsables de cet état de choses, car la plupart du temps ils se voient contraints de travailler, non pas d'après leurs propres inspirations, mais bien selon les goûts et caprices des propriétaires. Or, il faut bien l'avouer, les idées de ceux-ci en la matière sont souvent loin d'être d'accord avec les règles du bon goût et de l'art. Quand elles ne sont pas l'expression d'un mesquin souci d'économie, elles dénotent presque toujours un manque absolu de compétence.

Le jardinage d'agrément est un art. Et de même qu'une certaine culture est nécessaire, à quiconque n'est point né artiste, pour la parfaite compréhension des œuvres artistiques des diverses catégories; peinture, musique, poésie, etc., ainsi faut-il posséder autre chose que de vagues notions culturales pour être à même, non seulement de saisir la beauté d'un plan élaboré avec tout le talent possible, mais encore, chose autrement difficile, de pouvoir modifier d'une façon heureuse l'œuvre de l'architecte.

Rappelez-vous le début de l' « Art poétique ». Ce que Boileau dit des aspirants poètes s'applique à merveille aux candidats architectes : Ceux-là ne feront jamais rien de bon qui ne possèdent le feu



Beau meuble ancien. — Photographie d'un abonné de la Campine.

sacré et qui ne sentent en eux l'influence secrète dont parle le poète.

Et le malheur, c'est que précisément les natures éprises d'idéal sont plutôt rares chez nous. Si nous sommes un peuple « merveilleusement prospère »; si nous sommes parmi les premières nations pour ce qui concerne les affaires, il n'en est pas du tout ainsi au point de vue purement esthétique et intellectuel. Les préoccupations matérielles dominent tellement chez nous qu'elles en arrivent le plus souvent à étouffer toutes les autres et l'on peut dire que le constant souci de la recherche du Beau ne haute qu'une infime minorité.

C'est évidemment là une des causes qui font que nos jardins sont si négligés. Même chez les personnes très fortunées, qui peuvent satisfaire toutes leurs fantaisies y compris celle d'un parc magnifiquement aménagé on ne constate que trop souvent, pour tout ce qui regarde le jardin, une indifférence des plus inintelligente.

Il semble qu'on ne veuille pas comprendre qu'un jardin bien tenu est le complément nécessaire de la maison. Le jardin comme nous le concevons n'est-il pas la plus belle des œuvres d'art qui se puisse voir, une œuvre non pas immuable et rigide comme une enluminure, mais vivante et changeante au gré des saisons capricieuses?

Appliquons-nous donc à mieux soigner nos jardins et nos parcs, à en faire autre chose que de vulgaires et monotones copies. Combien n'en est-il pas qui pourraient être transformés du tout au tout grâce à certains sujets de décoration qui y font généralement défaut?

L'eau sous toutes ses formes: source, fontaine, ruisseau, bassin, marécage, étang,cascade, jet d'eau; les grands rochers artificiels et spécialement la petite rocaille construite en vue de la culture des plantes montagnardes, au charme si spécial et si attrayant; les vases, statues et autres sujets artistiques judicieusement disséminés; une plus grande diversité dans l'emploi des éléments floraux; le remplacement total ou partiel des pelouses étriquées des

petits jardinets par des parterres abondamment et constamment fleuris, une plus grande place donnée à la note pittoresque grâce à l'emploi de certains genres de plantes: tels sont les principaux éléments qui sont de nature à mettre de la vie, de la gaîté, du pittoresque et de l'originalité, partout où ils seront employés avec justesse et à propos.

Il en est d'autres encore. Mais comme nous nous proposons de traiter la question tout au long en ces colonnes, nous aurons l'occasion d'y revenir en temps et lieu. Notre tâche d'aujourd'hui était de signaler le mal. En de prochains articles nous chercherons les moyens d'y remédier dans la mesure du possible.

Jules HAVAUX.

La Fondation de la Cité

De l'admirable livre de Maeterlinck sur la « Vie des Abeilles », nous détachons cette page que nos lecteurs savoureront :

PAGES LITTERAIRES

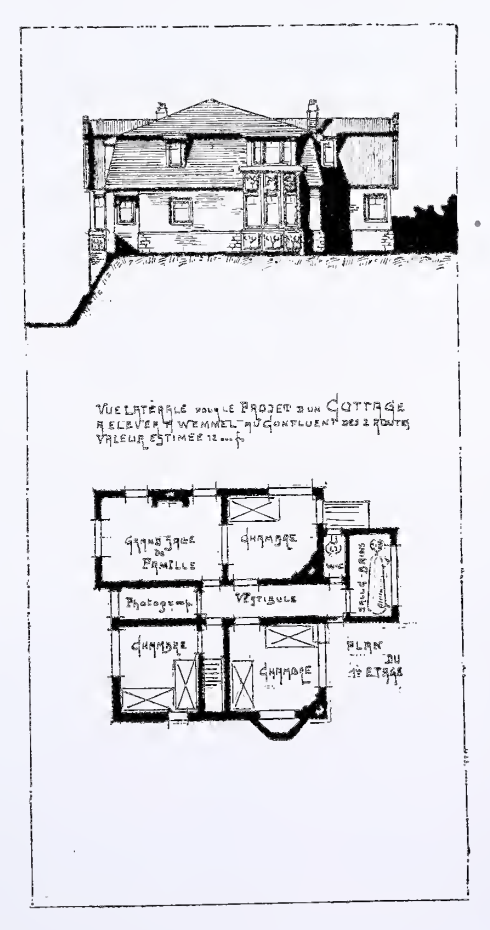
I

Voyons plutôt ce que fait dans la ruche offerte par l'apiculteur l'essaim qu'il y a recueilli. Et d'abord rappelons-nous le sacrifice qu'ont accompli les cinquante mille vierges qui selon, le mot de Ronsard :

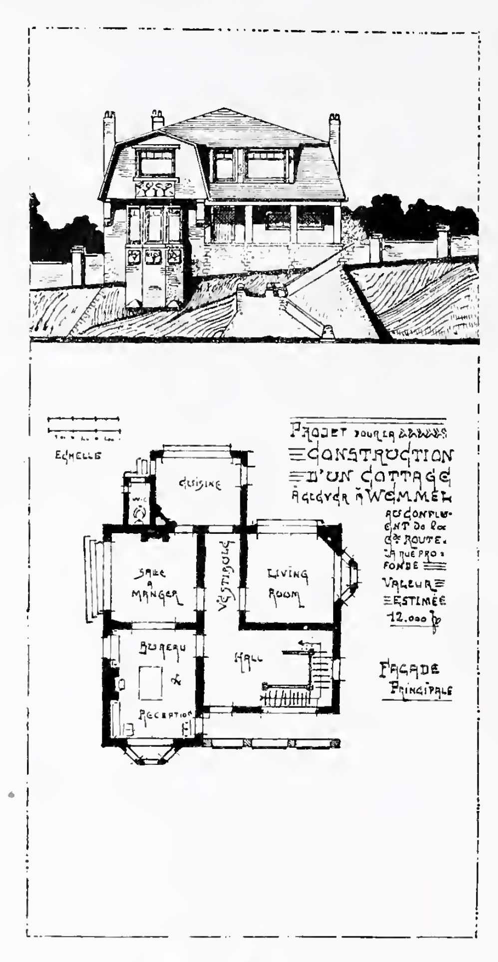
Portent un gentil cœur dedans un petit corps

et admirons encore le courage qu'il leur faut pour recommencer la vie dans le désert où les voilà tombées. Elles ont donc oublié la cité opulente et magnifique où elles sont nées, où l'existence était si sûre, si admirablement organisée, où le suc de toutes les fleurs qui se souviennent du soleil permettait de sourire aux menaces de l'hiver. Elles y ont laissé, endormies au fond de leurs berceaux, des milliers et des milliers de filles qu'elle ne reverront pas. Elles y ont abandonné, outre l'énorme trésor de cire, de propolis et de pollen accumulé par elles, plus de cent vingt livres de miel, c'est-à-dire douze fois le poids du peuple entier, près de six cent mille fois le poids de chaque abeille, ce qui reprèsenterait pour l'homme quarante-deux mille tonnes de vivres, toute une flottille de gros navires chargés d'aliments plus précieux et plus parfaits qu'aucun de ceux que nous connaissions,car le miel est aux abeilles une sorte de vie liquide, une espèce de chyle immédiatement assimilable et presque sans déchet.

Ici, dans la demeure nouvelle, il n'y a rien, pas une goutte de miel, pas un jalon de cire, pas un point de repère et pas un point d'appui. C'est la nudité désolée d'un monument immense qui n'aurait que le toit et les murs. Les parois, circulaires et lisses, ne renferment que l'ombre, et là-haut la voûte monstrueuse s'arrondit sur le vide. Mais l'abeille ne connaît pas les regrets inutiles; en tout cas elle ne s'y arrête point. Son ardeur, loin d'être abattue par une épreuve qui surpasserait tout autre courage, est plus grande que jamais. A peine la ruche est-elle redressée et mise en place, à peine le désarroi de la chute tumultueuse commence-t-il à s'apaiser, qu'on voit s'opérer dans la multitude emmêlée une division très nette et tout à fait inattendue. La plus grande partie des abeilles, comme une armée qui obéirait à un ordre précis, se met à grimper en colonnes épaisses le long des parois verticales du monument. Arrivées dans la coupole, les premières qui l'atteignent s'y cramponnent par les ongles de leurs pattes antérieures; celles qui viennent après s'accrochent aux premières et ainsi de suite,jusqu'à ce que soient formées de longues chaînes qui servent de pont à la foule qui s'élève toujours. Peu à peu, ces chaînes se multipliant, se renforçant et s'enlaçant à l'infini, deviennent des guirlandes qui sous l'ascension innombrable et ininterrompue, se transforment à leur tour en un rideau épais et triangulaire, ou plutôt en une sorte de cône compact et renversé dont la pointe s'attache au sommet de la coupole et dont la base descend en s'évasant jusque la moitié ou les deux tiers de la hauteur totale de la ruche. Alors, la dernière abeille qui se sent appelée par une voix intérieure à faire partie de ce groupe, ayant rejoint le rideau suspendu dans les ténèbres, l'ascension prend fin, tout mouve-



Projet de cottage de M. Van Hamme



Cottage de M. Van Hamme

ment s'éteint peu à peu dans le dôme, et l'étrange cône renversé attend durant de longues heures, dans un silence qu'on pourrait croire religieux et dans une immobilité qui paraît effrayante, l'arrivée du mystère de la cire.

Pendant ce temps, sans se préocuper de le formation du merveilleux rideau aux plis duquel un don magique va descendre, sans paraître tenté de s'y joindre, le reste des abeilles, c'est-à-dire toutes celles qui sont demeurées dans le bas de la ruche, examine l'édifice et entreprend les travaux nécessaires.

Le sol est soigneusement balayé, et les feuilles mortes, les brindilles, les grains de sable sont portés au loin, un à un, une à une, car la propreté des abeilles va jusqu'à la manie, et. lorsqu'au cœur de l'hiver les grands froids les empêchent trop longtemps d'effectuer ce qu'on appelle en apiculture leur " vol de propreté ", plutôt que de souiller la ruche elles périssent en masse, victimes d'affreuses maladies d'entrailles. Seuls, les mâles sont incorrigiblement insoucieux, et couvrent imprudemment d'ordure les rayons qu'ils fréquentent et que les ouvrières sont obligées de nettoyer sans cesse derrière eux.

Après le balayage, les abeilles du même groupe profane, du groupe qui ne se mêle pas au cône suspendu dans une sorte d'extase, se mettent à luter minutieusement le pourtour inférieur de la demeure commune. Ensuite, toutes les lézardes sont passées en revue, remplies et recouvertes de propolis, et l'on commence, du haut en bas de l'édifice, le vernissage des parois, La garde de l'entrée est réorganisée, et bientôt un certain nombre d'ouvrières vont aux champs et en reviennent chargées de nectar et de pollen.

(*A suivre.*)

La Photographie

DANS LES APPARTEMENTS

(*Suite.*)

ECLAIRAGE ARTIFICIEL, LUMIERE COMBINEE.

On peut tout aussi bien se passer de la lumière du jour que d'une installation spéciale. Le magnésium facile à employer, est très puissant et peu coûteux. Il s'emploie à l'état pulvérulent, seul associé à d'autres produits, ou, sous forme de ruban. Il est préférable de faire une sorte de cartouche dont l'enveloppe est formée de papier buvard ou mieux de ouate hydrophile trempée dans une solution d'azotate de potasse puis après siccité, dans une solution de chlorate de potasse — ces deux solutions doivent être faites à saturation. L'enveloppe ainsi l'emploi on fait une sorte de nid de ouate au centre préparée se conserve indéfiniment. Au moment de duquel on place la charge voulue de magnésium en poudre.

Un excellent effet sera obtenu en disposant plusieurs foyers lumineux, afin d'éviter la production d'ombres portées, seulement les charges devront être proportionnées à l'effet qu'elles doivent produire. La plus forte et aussi la plus rapprochée du sujet donnera les grandes lumières; elle sera placée, par exemple, un peu à droite de l'appareil; une seconde charge moins forte sera alors placée à environ 50 centimètres en arrière de la précédente et à gauche de l'appareil, de manière à atténuer l'intensité des ombres. Pour compléter ce dispositif, on attache chacune des charges à l'extrémité d'une ficelle fixée au plafond; à l'autre extrémité de la petite cartouche, on dispose un fil trempé dans les solutions ci-dessus. La longueur des fils est calculée de façon à produire simultanément la déflagration.

Dans certains cas, on peut, ainsi que l'a indiqué M. C. Puyo, employer une lumière artificielle concurremment avec la lumière du jour. On obtient ainsi des effets très puissants et très artistiques. La lumière artificielle, magnésium, gaz, etc, joue alors

le rôle principal; la lumière du jour, si elle n'est pas très faible, devra être fortement atténuée et le sujet sera suffisamment éloigné de la fenêtre.

Ne jamais produire l'éclairage magnésique en face de la personne photographiée; éviter aussi que l'éclair frappe l'objectif directement ou indirectement par des glaces qui peuvent se trouver devant l'appareil; le mieux est de mettre une lampe en arrière, de côté, et à un mètre au-dessus de la chambre, en faisant regarder la personne du côté opposé; on met au point, sur une bougie, et on remplace la lampe par la personne à photographier.

On ne doit pas craindre de laisser les lumières, car elles n'ont qu'une action presque nulle sur les plaques; il vaut mieux éclairer la pièce du côté opposé à l'éclair.

Pour éviter que la personne n'ait un petit clignement d'yeux, il faut placer une forte lampe au pétrole dans la direction opposée à l'éclair; le sujet regardera du côté de cette lumière.

VUES D'INTÉRIEURS

Le portraitiste en appartements aura de nombreuses occasions de faire des vues d'intérieur. La pose étant beaucoup plus longue lorsqu'on opère à la lumière du jour, il faudra, si l'on joint le portrait à la vue d'intérieur, choisir des sujets doués d'une forte dose de patience. Une pose de 8 minutes est presque toujours insuffisante pour photographier un intérieur, même s'il semble assez bien éclairé; avec une pareille pose, il serait impossible à une personne de ne pas bouger. Ceci n'empêcherait pas de faire poser un sujet vivant; il suffirait d'employer le plus petit diaphragme de l'objectif. Avec les diaphragmes minuscules, on peut très bien aller s'asseoir à l'emplacement choisi, poser la quantité de minutes voulues, puis se lever et aller se poster hors de l'angle embrassé par l'objectif sans que la plaque sensible garde la moindre trace de ces allées et venues, et sans, par conséquent, que la netteté de l'image soit altérée. C'est une particularité très curieuse dont il sera bon de se souvenir à la campagne lorsque quelque gêneur viendra se placer dans le champ de l'objectif.

Notez qu'avec les très petits diaphragmes la pose est considérablement allongée; ce procédé ne doit donc être employé qu'avec une très bonne lumière et des plaques très rapides.

Les Bêtes du Home

Les grains dans l'alimentation des volailles

Des céréales, le *froment* contient le plus de matières albuminoïdes et il devrait exclusivement recevoir la préférence, si son prix n'était généralement trop élevé.

L'*orge*, l'*avoine* et le *maïs* ont sensiblement la même composition en albumine.

Entière, l'*orge* n'est pas des plus estimées des volailles par suite des piquants placés aux deux extrémités du grain; il en est tout autrement quand on la donne à l'état concassé.

Malgré ce travail préparatoire, qui en augmente le prix d'environ 1 franc les 100 kilog., l'orge reste généralement un aliment économique.

L'*avoine* aussi doit être concassée; parfois, on la donne quelque peu germée et sous cet état surtout, elle constitue un stimulant pour la poule. En tous cas, il est prudent de ne pas l'employer seule, mais de la faire entrer dans l'alimentation en mélange avec d'autres nourritures.

Le *maïs*, grâce à son prix avantageux, est l'aliment le plus en usage. Par suite de sa richesse en graisse et en hydrate de carbone, il concourt particulièrement à l'engraissement de l'oiseau. Il n'est donc pas à conseiller d'en faire un emploi exclusif, car la poule, pour obtenir la dose d'albumine qui lui est nécessaire pour la ponte ,doit en absorber, surtout si elle est en parquet, une ration très élevée et de ce fait, le maïs enrichit son alimentation d'une trop forte proportion des éléments ternaires qui eux, interviennent dans la production de la graisse. Il est bien connu que cette dernière, en excès, nuit considérablement à la ponte.

Associé avec d'autres aliments, le maïs est plus avantageux.

Le *millet* est d'un prix trop élevé pour entrer dans l'alimentation courante des volailles, malgré qu'il soit estimé des poussins.

Le *chènevis* est un excitant de la ponte; comme il est échauffant, on ne doit en faire usage que de temps à autre et par petites portions. De tous les grains, c'est celui qui présente notamment la plus forte richesse en matières minérales.

Les *brisures de riz* sont parfois d'un prix assez avantageux et peuvent servir pour apporter quelques variantes dans le menu des rations.

Le *sarrasin*, malgré son goût amer, est assez recherché; seulement, son prix est trop élevé eu égard à sa composition pour nourrir économiquement.

On le considère comme favorisant la ponte; ce serait alors un des effets spécifiques des aliments dont les causes sont actuellement encore inconnues.

Les *vesces* sont très nutritives; mais les poules n'en sont guère avides quand ces grains ne sont pas concassés.

Au sujet des meilleurs grains à utiliser dans l'alimentation des poules, il n'est pas sans intérêt de faire connaître les résultats d'une expérience faite par un correspondant du *Yorkshire Post*.

Cinq poules aussi identiques que possible comme

race, âge, etc., furent placées dans des parquets différents et nourries pendant une année entière avec divers grains. La récolte des œufs montra que c'est un mélange de maïs et d'avoine qui donna la meilleure ponte :

1.	Régime :	maïs plus avoine par moitié	752 œufs.
2.	»	froment	723 »
3.	»	maïs	648 »
4.	»	avoine	525 »
5.	»	orge	472 »

MAX RASQUIN.

MON SYSTÈME

Par J.-B. Müller

On sait le succès considérable des idées et de l'exemple de J.-P. Müller.

Nous croyons qu'il entre parfaitement dans le cadre du *Home* de les faire connaître, et nous ne pouvons mieux y réussir qu'en reproduisant des pages de sa célèbre brochure, que nous recommandons du reste chaudement, convaincus de rendre ainsi un réel service à nos lecteurs :

Un quart d'heure par jour, c'est sans doute un espace de temps bien restreint ; mais si on l'utilise de la façon la plus rationnelle et la mieux appropriée au but, on peut avec ce simple quart d'heure prévenir les maladies, maintenir la santé et même en beaucoup de cas la reconquérir, de telle sorte qu'après avoir été un tyran capricieux et hypocondriaque, notre corps devient un serviteur soumis et zélé. Si l'on veut bien, pendant ces 15 minutes, concentrer toute son attention sur le travail utile à la santé, on peut arriver à ne plus avoir besoin d'y songer pendant les 1,425 minutes dont se compose le reste du jour. Les gens qui professent que les choses du corps, cette guenille, ne doivent pas accaparer nos pensées, sont précisément ceux qu'on entend sans cesse parler de leurs nerfs, de leur mauvaise digestion, de leur fatigue et de tous les désagréments physiques imaginables Qu'on lise seulement une des nombreuses réclames pour panacées, par exemple un article célébrant les pilules Pink, et l'on verra combien d'ennuis et de malaises guettent celui qui ne veut pas prendre tous les jours..... je ne dis pas ses pilules, mais son petit exercice rationnel.

Dans tous les systèmes antérieurs au mien, les soins de la peau ont toujours été sacrifiés. Je n'en soutiens pas moins que dans ce simple quart d'heure consacré à la culture du moi physique, le bain avec la friction et le bain d'air qui l'accompagnent, constituent la partie la plus importante, soit qu'il s'agisse d'un bain complet ou qu'on humecte simplement le corps avec une serviette mouillée. Mais comme pendant un quart d'heure il y a place pour d'autres choses encore, j'ai groupé autour du bain un assortiment d'exercices pratiques, les uns empruntés à des systèmes connus, la plupart imaginés ou combinés par moi-même. J'ai essayé toutes les méthodes possibles avant de conclure que la meilleure disposition pratique est d'intercaler le bain *au milieu* des exercices. C'est, en effet, le seul procédé qui puisse permettre à tout le monde d'en prendre sans se refroidir, *même en hiver*, à la fois le bain d'eau et le bain d'air plus les exercices, les fenêtres restant ouvertes. J'avais précédemment l'habitude de me jeter dans l'eau aussitôt après avoir sauté à bas du lit. Mais en ce cas on arrive vite à frissonner avant d'avoir terminé l'essuyage ; car la chaleur du lit ne se conserve pas aussi longtemps dans le corps que la chaleur solide qui s'obtient par une série d'exercices. Voici encore un inconvénient pratique du bain placé au début : c'est qu'on arrive à suer et à désirer un second bain si l'on procède aux exercices étant habillé ; et si l'on y procède étant nu, il y a divers mouvements qu'on ne saurait faire après un bain sans prendre froid ou sans se coller de la poussière sur le corps (par exemple dans la position couchée). Par contre si l'on recule le bain tout à la fin, on renonce du même coup à toute la gymnastique si salutaire de la peau, car il est trop froid de prendre un bain d'eau après un bain d'air.

On peut entendre en Danemark — et ailleurs — des gens qui prétendent appartenir aux classes « cultivées » tenir un raisonnement de ce genre : « Mais pourquoi donc prendre un bain chaque jour ? Il est impossible qu'on soit malpropre à ce point quand on change souvent de linge et que d'ailleurs on ne se livre pas à un métier salissant. » A cela nous répondrons : la crasse qui nous arrive du dehors est peut-être plus noire, mais non aussi dangereuse que celle qui consiste en détritus d'épiderme et en produits toxiques rejetés par la peau ; toutes ces matières, dont la quantité est plus considérable qu'on ne se l'imagine, peuvent être absorbées de nouveau et empoisonner le sang, si nous ne veillons pas à les balayer chaque jour. Voici un exemple de la facilité avec laquelle se font les communications entre le dehors et les organes internes par la voie de l'épiderme : si l'on frictionne la peau avec une solution d'acide salicylique, on peut retrouver une heure plus tard de l'acide salicylique dans les urines. — Et le fait de laisser en stagnation sur notre peau la sueur et autres produits graisseux dont une partie est résorbée par le corps, ne constitue pas seulement un danger pour nous-mêmes, mais c'est aussi un inconvénient grave pour nos contemporains, pour ceux du moins dont le sens olfactif n'est pas oblitéré par une mauvaise hygiène. On éprouve en général une certaine gêne à causer de ces choses ; pour moi, je n'hésiterai pas à en parler. Il est bon que les gens sachent que quand ils ne prennent pas de bains, si cela ne se voit pas, cela se sent. Lorsqu'un individu de cette catégorie a séjourné ne fût-ce qu'une minute dans

mon bureau ou dans ma chambre, — où pourtant les fenêtres sont toujours ouvertes, — je suis obligé d'ouvrir encore la porte pour établir un courant d'air. Il n'est pas question ici des produits de la respiration ni d'autres exhalaisons plus difficiles à préciser, mais purement et simplement des émanations de la peau. Et je ne parle pas seulement des représentants des classes « laborieuses ». J'ai souvent rencontré des messieurs en redingote et haut-de-forme ou des dames en grande toilette dont le relent annonçait à plusieurs mètres de distance qu'ils se baignaient rarement ou même jamais. C'est une odeur tout à fait caractéristique, de même que celle de l'alcoolique a sa nuance spéciale. Supposez maintenant que l'individu pourvu de cette qualité possède en même temps une haleine forte et que, par surcroît, il soit myope au point qu'une conversation avec lui se fasse presque nez à nez, et vous aurez là une situation parfaitement désagréable, mais qui, convenez-en, se présente assez souvent dans la vie courante.

En second lieu, le bain et la friction doivent servir comme gymnastique de la peau; ils sont destinés à agir sur les vaisseaux capillaires et sur les nerfs, de façon à les rendre sains et résistants : or, ce point est de la plus grande importance pour le bon état général de notre organisme. On peut dire que le bon ou le mauvais traitement de la peau a son retentissement immédiat sur la santé de l'ensemble. La peau n'est pas, en effet, un vêtement imperméable posé sur la chair ; elle est en elle-même *un de nos organes les plus importants* — organe avec lequel nous ressentons les impressions tactiles, avec lequel nous respirons en partie, qui nous sert à régulariser la chaleur animale et à éliminer des substances nuisibles. Il est très sain, je dirais même presque nécessaire à la santé, de suer un peu chaque jour, mais à la condition qu'on se lave aussitôt après.

Si cela est impossible, il faut ou s'arranger de façon à maintenir la sudation, ou se donner une friction sèche. Des milliers de soldats sont morts de pneumonie ou bien ont pris des germes d'autres maladies, parce qu'aussitôt après un exercice violent qui les avait mis en sueur, on les a obligés à rester immobiles — peut-être même à l'ombre — pour écouter une théorie. S'ils avaient eu une serviette à leur disposition et si on leur avait accordé de trois à cinq minutes pour se sécher et se frotter, bien des accidents graves eussent été évités.

En règle générale il n'est pas dangereux d'avoir froid quand on a la peau sèche ; et il est encore moins dangereux de prendre un bain de soleil en plein air pendant l'hiver ; en revanche j'assimile à une véritable tentative de suicide la conduite d'une danseuse ou d'un cycliste en sueur qui vont s'asseoir l'une pour absorber des glaces, l'autre pour ingurgiter des bocks frais.

Il m'est arrivé assez fréquemment d'entendre des gens — même des sportsmen et des athlètes — se vanter de pouvoir faire ceci et cela sans entrer en sueur ; que dis-je ? certains étaient tellement « forts » qu'ils ne suaient jamais. Eh bien ! ils plaçaient leur honneur là où il ne fallait pas. Leurs pores devaient être bouchés par de la crasse et du suif humain desséché, et voilà pourquoi ils n'arrivaient pas à suer ; d'ailleurs la mauvaise couleur de leur peau ou leur embonpoint pâle étaient des signes certains d'une mauvaise santé.

Est-ce vrai ?

La femme est ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde... Anges pour ceux qu'elles aiment, ce sont de vrais démons pour ceux qu'elles détestent.
Etienne de Neuville.

« Si je dis du mal des femmes en général, elles se révoltent ; si je fais une application, toutes elles se réjouissent. » A. Bongeart.

La femme est, chez les sauvages, une bête de somme, dans l'Orient un meuble, chez les Européens un enfant gâté. Duclos.

La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui devient amoureux.
Florian.

Les femmes se perdent par la sensibilité ; elles se sauvent par la coquetterie. Mme Uzaïs.

Les femmes, pour la plupart, ne nous aiment pas ; elles ne choisissent pas un homme parce qu'elles l'aiment, mais parce qu'il leur plaît d'être aimées par lui.
A. Karr.

La femme est un poême qu'il faut lire avec le cœur pendant bien des années pour le bien comprendre.
Pauline Limayrac.

La femme est l'amie naturelle de l'homme et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.
Les femmes étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, elles ne peuvent éprouver d'autre sentiment que celui qui leur est analogue. Rivarol.

Une belle âme n'est pas toujours l'hôtesse d'un beau corps ; les agréments de celui-ci sont les pièges où les sots ne manquent jamais de se laisser surprendre.
Oxenstiern.

Le cœur de la femme est l'instrument le plus actif et le plus puissant pour le mal comme pour le bien.
De Maistre.

La femme excuse souvent jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Lesage.

Il n'est pas décidé que les femmes aiment plus que les hommes, mais il est incontestable qu'elles savent mieux aimer.
La femme, c'est le cœur de l'homme.
Pierre Leroux.

La femme est le paradis des yeux, le purgatoire de la bourse. Fontenelle.

Les Théâtres

AU THÉATRE DU PARC

Intéressant éclectisme... Après *Son Père*, la jolie comédie de M. Guinon, qui, au début de la saison, prouva que M. Reding possédait une troupe assez brillante pour se passer des vedettes, et après les émouvantes soirées de la Duse, nous avons applaudi successivement, sur la scène du Parc, la *Simone* de M. Brieux, avec M. Grand, sociétaire de la Comédie Française; la *Femme nue*, de M. Henry Bataille, avec l'admirable Berthe Bady; *Qui perd gagne*, de MM. Pierre Veber et Capus, avec Mme Réjane, la première comédienne de Paris; le *Monde où l'on s'ennuie*, avec la célèbre et toujours jeune Mme Judic; la *Patronne*, de M. Maurice Donnay, avec Mme Marguerite Caron; l'*Oiseau blessé*, de M. Capus, avec la jolie Colona Romano, qui sera demain une des étoiles du firmament théâtral; la *Parisienne*, avec Mlle Berthe Cerny, la reine des « grandes coquettes », et enfin *Un divorce*, avec Mlle Marthe Brandès, une des plus illustres artistes de la scène contemporaine...

Quelle admirable série de spectacles ! C'est le programme déjà réalisé cette année par le théâtre du Parc.

Rares sont les scènes dont la direction puisse prendre, comme système d'exploitation, non seulement un pareil éclectisme, mais aussi une semblable préoccupation d'art. La méthode qui consiste à choisir parmi les divers genres dramatiques le succès du moment, la pièce la plus haute, la plus belle, celle qui console de tant de plates grossièretés vaudevillesques et revuistes, est un sûr garant de prospérité. Mais le système n'est pas à la portée de tout le monde.

Pour obtenir à coup sûr le droit de représenter toutes les œuvres triomphantes vraiment belles, vraiment dignes d'un public qui se respecte, il faut avoir — par un souci artistique constant, par l'exactitude et le luxe de la mise en scène et par le soin et le tact apporté au recrutement de la troupe — inspiré confiance aux auteurs les plus exigeants. C'est ce qui est arrivé depuis longtemps au Parc, auquel les maîtres de la scène contemporaine se déclarent fiers de confier leurs œuvres, comme au premier théâtre belge de comédie d'expression française. Récemment encore, M. Henry Bataille rendait à M. Reding un hommage public de sa gratitude, et M. Maurice Donnay le remerciait de lui avoir fourni une éclatante revanche d'un insuccès parisien.

Le *Bon Roi Dagobert*, le délicieux chef-d'œuvre de M. Rivoire, en est une preuve nouvelle. Pendant de longs soirs, cette jolie fantaisie de poète a charmé le public bruxellois par sa verve délicate et spirituelle.

Ce n'est pas tout... Pour finir la saison, nous allons avoir au Parc, pendant près d'un mois, une autre célébrité, M. Maurice de Féraudy, le premier comédien de France, comme il est aussi le premier sociétaire de la Comédie Française. M. de Féraudy viendra nous jouer la superbe pièce de M. Bernstein, *Le Marché*, qui n'a jamais été représentée à Bruxelles, et que l'auteur a remaniée à cette intention, et le *Voyage de M. Perrichon*, le chef-d'œuvre de Labiche, dont la récente reprise à la Comédie Française fait en ce moment le maximum.

Voilà, certes, un programme qu'il serait difficile de souhaiter plus varié et plus beau. Nous ne voyons pas quel théâtre pourrait seulement en rêver de pareil !

Causerie du docteur

La constipation. — La constipation chronique est une maladie causée par la civilisation. Dans presque tous les cas, il faut l'attribuer à un manque d'exercice et à une manière irrationelle de se vêtir et de se nourrir.

Les eaux minérales et autres laxatifs qui, au début, étaient efficaces, finissent par ne plus agir et deviennent même la cause d'irritations, d'indigestions et d'autres maux.

Bien des maladies sont causées par les matières organiques empoisonnées retenues longtemps dans le corps.

Les aliments qui sont le plus susceptibles de causer la constipation sont les suivants : le pain blanc, le riz, les bouillies de céréales mal cuites, la moutarde, le poivre et autres épices, le thé, le café, le chocolat, les aliments concentrés ou fortement assaisonnés et les liquides trop chauds.

Recettes de Cuisine

Crêpes de ménage. — Mettez dans une terrine 125 grammes de farine, un peu de sel, une cuillerée à bouche de sucre, un jaune d'œuf, un peu de vanille ou de canelle et une cuillerée d'eau-de-vie ; délayez le tout avec un quart de litre de lait ; incorporez-y un ou deux blancs d'œuf fouettés en neige et ,si vous voulez les avoir plus fines, une petite cuillerée de beurre fondu.

Faites chauffer un peu de beurre dans une poêle ou frottez-la avec une couenne de lard ; étendez deux cuillerées à bouche de pâte dans la poêle et cuisez-la des deux côtés sur feu très modéré. Aussitôt cuite à point, glissez-la sur une assiette et tenez-la à l'entrée du four. Continuez jusqu'à ce que toute la pâte soit employée.

Dressez ensuite les crêpes sur un plat, en les saupoudrant à mesure avec de la cassonade ou du sucre en poudre ; servez chaud.

Œufs mollets à la sauce moutarde. — Faites cuire cinq œufs, durant six minutes environ, dans de l'eau bouillante ; épluchez-les et tenez-les dans un bol contenant de l'eau tiède.

Mettez une cuillerée de beurre et une cuillerée de farine dans une petite casserole; mêlez, faites frire sur feu très modéré. Mouillez ensuite avec un quart de litre d'eau chaude, assaisonnez de sel et de poivre, remuez sur le feu jusqu'à ce que la sauce soit suffisamment épaisse. Ajoutez-y alors une cuillerée de moutarde, un filet de vinaigre et une pincée de persil haché très fin.

Egouttez les œufs, dressez-les sur un plat, masquez-les avec la sauce et servez.

Epinard et oseille. — Voici comment il faut faire pour obtenir les épinards très crémeux et très onctueux. Choisissez des épinards jeunes et propres et lavez-les à grande eau trois ou quatre fois. Mettez-les dans une grande casserole avec beaucoup d'eau et une poignée de sel. Quand ils sont cuits ,égouttez-les. Passez-les au tamis fin et remettez au feu avec un bon morceau de beurre, poivre, sel et crême de lait. Mêlez bien et servez piqué de croûtons rôtis au beurre. Si vous trouvez que les épinards manquent de goût, vous pouvez y ajouter un peu d'oseille, ca leur donnera du ton! Si vous n'aimez pas les épinards à la crême, préparez-les au jus. Cuisez-les à l'eau. Ne les passez pas au tamis, mais hachez-les finement. Faites chauffer du beurre dans une casserole. Jetez les épinards dans ce beurre. Faites-les revenir jusqu'à ce qu'ils aient jeté toute leur eau. Assaisonnez et saupoudrez avec de la farine, puis mouillez avec du bouillon. Laissez mijoter encore pendant cinq minutes. Ajoutez un bon morceau de beurre et une cuillerée d'extrait de viande. Remuez bien et servez entouré d'œufs mollets et de croûtons rôtis au beurre. L'oseille est fort bonne aussi lorsqu'elle est encore jeune. Lavez-la bien; mettez-la dans une casserole avec un peu d'eau, très peu d'eau, et faites-la fondre à feu bien doux. Egouttez-la sur un tamis fin, puis passez-la. Remettez-la dans une casserole avec un bon morceau de beurre, sel et poivre et une pincée de farine. Maniez bien. Ajoutez un jaune d'œuf et ne remettez plus au feu. Servez avec des croûtons frits et des quartiers d'œufs durcis.

Oiseaux sans tête. — Coupez sur un morceau de bœuf des tranches de l'épaisseur d'un centimètre; aplatissez-les, parez-les de même grandeur; rangez-les les unes à côté des autres sur la table, assaisonnez-les de sol et de poivre.

Mettez dans une terrine 250 grammes de chair à saucisse, 150 grammes de viande de veau hachée, une tranche de mie de pain humectée de lait, un œuf, un peu de sel, de poivre et de noix muscade; mêlez bien le tout.

Placez sur chaque tranche de bœuf une forte cuillerée de ce hachis, roulez-les en forme de boudin et entourez-les de fil ou de fine ficelle.

Faites chauffer dans une casserole plate deux cuillerées à bouche de beurre; mettez-les paupiettes et faites-les légèrement brunir. Ajoutez-y alors un oignon haché, que vous laisserez aussi blondir, ensuite un peu de bouillon; couvrez alors la casserole et laissez cuire lentement sur le côté du feu.

Au moment de servir, déficelez et dressez les paupiettes sur un plat chaud ;ajoutez à leur cuisson deux cuillerées de bouillon; faites réduire, passez à la passoire sur les mets, et envoyez à table avec un légumier de purée de pommes de terre.

Longe de veau au gratin. — Placez un morceau de longe, non désossé, dans une lèchefrite beurrée; étendez un peu de beurre sur sa surface et faites-le rôtir au four chaud en prenant la précaution de l'arroser de temps à autre. Dès que le beurre commence à brunir, y ajouter quelques cuillerées d'eau et agiter la lèchefrite.

D'autre part, mettez dans une petite casserole une forte cuillerée de beurre et deux cuillerées de farine; mêlez sur feu doux, ajoutez un petit oignon haché et laissez frire légèrement. Mouillez ensuite avec trois décilitres de bouillon; assaisonnez de sel et de poivre et faites cuire en remuant avec une cuiller en bois. Quand la sauce sera suffisamment épaisse, liez-la avec deux jaunes d'œuf et passez-la au tamis.

La longe étant cuite, désossez-la avec précaution,coupez-la en tranches et placez l'os sur un plat en métal ou en faïence supportant le feu.

Trempez ensuite les tranches de viande dans la sauce, rangez-les au fur et à mesure sur l'os, de manière à reformer la pièce telle qu'elle était avant le découpage; arrosez-la avec le restant de la sauce; saupoudrez de mie de pain fine, mettez quelques noisettes de beurre sur la surface et faites gratiner au four chaud. Lorsqu'elle sera bien dorée, retirez du four et servez avec une purée de pommes de terre.

Waterzoei de Poulet. — Videz, flambez et troussez deux petits poulets, de préférence ceux qu'on vend au marché sous le nom de poulets wallons; frottez-les avec un citron coupé en deux.

Mettez dans une marmite 100 grammes environ de beurre, une carotte et un pied de céleri émincés; laissez bien revenir sur feu modéré. Ajoutez alors un oignon piqué de clous de girofle, quelques boules de poivre, un petit bouquet garni de persil en branches, de thym et de laurier; placez sur ces condiments les poulets; mouillez-les à hauteur avec une demi-bouteille de vin blanc et de l'eau: salez, couvrez hermétiquement la marmite et faites cuire à feu vif. Une bonne demi-heure d'ébullition suffit pour que la cuisson soit à point.

Dans une poêle, faites légèrement blondir deux cuillerées à bouche de beurre épuré ;ajoutez-y deux petites poignées de mie de pain passée au tamis; laissez frire et ôtez du feu.

Egouttez et découpez les poulets :dressez-les sur un plat; couvrez et tenez au chaud.

Grillez quelques tranches de pain rassis; beurrez-les rangez-les sur une assiette.

Dégraissez et passez ensuite le bouillon de poulet; mêlez-y la mie de pain frite, versez dans une soupière et servez le tout bien chaud.

Ce mets doit être servi dans des assiettes à potage.

Le Hochepot. — Coupez en carrés de cinq ou six centimètres de côté un kilogramme de plat de côte de bœuf, mettez les dans une grande casserole; mouillez avec deux litres de bouillon léger ou d'eau dans laquelle vous aurez délayé un peu de glace ou d'extrait de viande Cibils; placez sur bon feu .Au premier bouillon, écumez et retirez la casserole sur le côté du fourneau; ajoutez alors le sel et le poivre nécessaires, un petit bouquet garni, 350 grammes de petit salé blanchi, c'est-à-dire passé pendant cinq minutes à l'eau bouillante, quatre ou cinq grosses carottes et autant de navets coupés en quatre, un chou vert blanchi,

et coupé en six ou huit morceaux, deux pieds de céleris divisés en quatre parties,un oignon piqué de deux clous de girofle, un gros saucisson ou 300 grammes de grosses saucisses; couvrir la casserole et laisser cuire à petit feu pendant deux heures environ.

Quelques minutes avant de servir, enlevez de la casserole l'oignon et le bouquet garni; égouttez les viandes et légumes en les versant dans une passoire. Dressez ensuite dans le centre d'un plat creux les choux verts, rangez autour les carottes, les navets et céleris en séparant les espèces; garnissez les légumes avec les carrés de bœuf, le petit salé et le saucission découpés en tranches; ajoutez également quelques bonnes pommes de terre cuites à l'eau ;arrosez le tout avec la cuisson du hochepot et servez de suite.

Carottes à la Dumas. — Epluchez une botte de petites carottes rondes; blanchissez-les légèrement à l'eau bouillante salée; égouttez.

Faites revenir dans du beurre une cuillerée d'oignon haché très fin; ajoutez-y les carottes, roulez-les bien dans le beurre. Mouillez alors avec un peu de bouillon, ajoutez une pincée de sel et deux morceaux de sucre; laissez cuire sur le côté du feu.

Au moment de servir, sautez les carottes en leur additionnant un peu d'essence d'anchois : dressez les dans un légumier, et saupoudrez-les de persil haché.

Petits conseils.

Conservation des Fourrures. — Quand est arrivé le moment de quitter les fourrures, on doit les secouer avec le plus grand soin et ensuite les battre. On les dépose dans une boîte ou un carton dont on a bouché les joints avec du papier collé à l'intérieur, afin d'éviter l'introduction des insectes. Pour fermer la boîte, on la couvre d'une serviette pliée en quatre, ou bien on y met le couvercle qui doit être un peu forcé, et alors on bouche la jointure avec une bande de papier collé. On ne doit pas, dans le courant de l'été, visiter les fourrures, comme on le fait trop souvent, ni les exposer à l'air, ce qui permet aux insectes d'y déposer leurs œufs. Il est utile de mettre dans les boîtes un peu de poudre de naphtaline. Si, avant d'enfermer les objets, on s'apercevait que les insectes s'y sont introduits, on s'en débarrasse à coup sûr avec de la naphtaline ou de la poudre de pyrèthre. Ces poudres peuvent aussi servir pour garantir les effets que l'on ne veut pas enfermer hermétiquement; après en avoir répandu sur les effets, on les plie dans une enveloppe qui les entoure plusieurs fois, et que l'on a soin d'attacher solidement.

Une fourrure dure d'autant plus longtemps et se conserve d'autant mieux qu'elle est portée plus souvent, et cela par la raison que le mouvement qu'on lui donne empêche les « teignes dermestres » d'y déposer leurs œufs. Le moyen de conservation, pendant le temps où on peut les porter, est de les battre fréquemment et de les saupoudrer d'un peu de camphre en poudre, de poivre ou de toute autre matière à odeur forte et pénétrante. Il arrive quelquefois qu'après avoir serré des fourrures en bon état dans des boîtes où il est impossible à un insecte de pénétrer, on les retrouve dans un état déplorable lorsqu'on ouvre la boîte; cela tient à ce qu'on a négligé de les secouer fortement avant de les serrer; car les insectes déposent à la base des poils leurs œufs microscopiques, qui n'éclosent qu'après que la fourrure est pliée et enfermée, et les vers ont tout le temps de détériorer l'objet qu'on avait cependant lieu de croire dans un état de parfait propreté.

Pour détruire les rats. Un piège à souris. — Voulez-vous vous débarasser des rats qui infestent vos greniers- Prenez un baril ouvert par le dessus. Placez-le dans le coin le plus tranquille du bâtiment fréquenté par les rats. Versez dans ce baril de l'eau à un pied de hauteur, après avoir placé au milieu une grosse pierre ou des briques arrangées de manière à ce qu'il y ait exactement assez de place pour qu'un seul rat puisse s'y percher et tenir la tête seule hors de l'eau. Posez deux ou trois épaisseurs de carton sur le baril, tant mieux si les cartons ont été préalablement collés les uns sur les autres ils auront l'aspect d'une peau de tambour.

Mettez au milieu de ce couvercle des morceaux de lard ou autres friandises pour les rats, en ayant soin d'en répandre un peu aux alentours. Lorsque les rats se seront suffisamment familiarisés avec ce meuble nouveau et viendront régulièrement ramasser l'amorce qui sera renouvelée de temps en temps, faites des entailles dans le carton en allant du centre vers le bord de façon à former une étoile.

Déposez quelques morceaux de lard aussi près du centre que possible en ayant soin de ne toucher à rien avec vos mains, car les rats le sentiraient. Plus ils s'approchent du centre, plus le plancher devient perfide et l'un ou l'autre peut tomber à l'eau.

La section de carton en forme de V, se remet d'elle-même en place après que le poids est enlevé. La grande difficulté consiste à attraper le premier rat, mais après cela l'opération marche tout seule. Le premier rat pris se sauve sur son rocher et appelle au secours ses compagnons. Les rats sont curieux de la nature et accourent s'informer des causes de la détresse de leur camarade. Un ou deux tombent dans l'eau à leur tour et il s'en suit un combat homérique pour la possession de la brique de salut qui ne peut servir à plus d'un à la fois. Le tumulte attire de nouveaux rats et il en résulte qu'un jour nous en avons pris ainsi dix-sept à la fois.

Voulez-vous construire un piège à souris, simple et économique.

Prenez un grand pot de confitures à bords droits. Vous le couvrez d'un parchemin comme si vous y avez enfermé des gelées. Puis vous pratiquez avec un canif, au milieu du parchemin, une large incision en croix.

Faites alors avec deux règles de bois une petite potence, à l'extrémité de laquelle une ficelle soutient un morceau de lard. Faites pendre ce morceau de lard juste au dessus du centre du pot. Et attendez.

La souris attirée par le lard grimpe sur le vase, aventure une patte, puis deux. Le papier est solide au bord, cela la décide. Elle s'élance et par la crevasse disparaît.

Les bords qui se referment alors la retiennent prisonnière et la cachent, et ainsi une bande de souris peuvent se faire prendre en quelques heures.

Nettoyage rapide des draps. — En vous servant de la paraffine vous pouvez nettoyer parfaitement en employant beaucoup moins de temps que par les procédés courants. Trempez d'abord les draps après en avoir savonné les endroits tachés. Le lendemain, remplissez d'eau aux trois quarts une grande chaudière pouvant contenir quarante litres ; après l'avoir placée sur le feu et quand l'eau bout, ajoutez-y 125 grammes de savon coupé en petits morceaux et deux tablettes de paraffine. Placez ensuite les draps dans la chaudière dans laquelle vous les laisserez une heure ;ils sont d'une blancheur irréprochable quand vous les retirez. Pour faire partir l'odeur de la paraffine, faites sécher les draps en plein air.

Pour purifier l'eau potable. — Pour purifier l'eau potable en campagne, M. J. Laurent, (Journal de pharmacie, 1908), modifie le procédé connu dit au permanganate de potassium, en solution diluée, par l'hyposulfite de soude ajouté en léger excès. La totalité du manganèse est précipitée à l'état de sesquioxyde hydrate insoluble, dont la sédimentation s'effectue rapidement. Pour opérer pratiquement additionnez l'eau d'un excès de permanganate de potassium en présence d'alun ordinaire, soit par litre : 0 gr.,03 de permanganate de potarsium et 0 gr.,06 d'alun ordinaire pulvérisés. Agitez et laissez agir pendant cinq minutes,puis éliminez l'excès de caméléon en ajoutant : 0 gr. 03 d'yposulfite de sodium cristallisé et 0 gr. 03 de carbonate de soude sec du commerce. La réduction est presque instantanée et après une dizaine de minutes, vous obtenez par simple filtration sur coton hydrophile, une eau limpide,dépourvue de toute saveur désagréable, très améliorée au point de vue bactériologique. Quand il s'agit d'eaux très impures, doublez ou triplez les doses.

Taches grasses sur les bronzes. — Trempez l'objet à nettoyer dans de l'eau bouillante jusqu'à ce que le corps gras soit complètement fondu ; essuyez-le ensuite complètement avec un linge bien sec, puis frottez-le avec du blanc d'Espagne délayé dans un peu d'eau. Laissez sécher. Enlevez en frottant avec une brosse douce le blanc resté dans les filets ou les ciselures et essuyez tout l'objet avec un linge sec. Les bronzes argentés se nettoient de la même façon.

Pour les bronzes dorés, lavez-les comme précédemment à l'eau bouillante, puis frottez-les avec une éponge fine, imbibée soit de vin, soit de vinaigre chaud.

Mettez ensuite à sécher au soleil devant le feu et passez un linge fin sur les parties claires et polies.

Pour enlever la rouille. — Faites le mélange suivant : sable de quartz, finement pulvérisé, 20 parties ; pierre ponce en poudre, 10 parties ; tripoli, 30 parties ; parafine, 5 parties ; huile minérale l'une et l'autre, puis incorporez-leur la matière fluide et très uniforme que vous pouvez mettre en boîtes et utiliser après refroidissement en en frottant les objets rouillés.

Silicatisation. — Dans les pays humides et brumeux, sur les bords de la mer, où l'on construit en briques, en pierre ou en plâtre, on protège les matériaux de l'humidité en les recouvrant, au pinceau, d'une ou plusieurs couches de silicate de potasse qui, en pénétrant dans la pierre, en bouche tous les pores et forme à sa surface une espèce de vernis impénétrable, durcissant le plâtre et la pierre.

Badigeon. — Le badigeon, tel qu'on l'exécute ordinairement, a le grave inconvénient de blanchir les vêtements lorsque l'on s'y appuie. Pour éviter ce désagrément, il n'y a, pour les intérieurs, qu'à saturer de chlorure de soude l'eau dans laquelle on fait éteindre la chaux.

Pour les badigeons extérieurs, on se sert de sulfate d'alumine, voici la manière de le composer. Prendre un seau de chaux éteinte, auquel on ajoute un demi-seau de sciure de pierre ; ajouter de l'ocre jaune et détremper le tout dans un seau d'eau contenant en dissolution un demi-kilogramme d'alun (sulfate d'alumine).

La chaux hydraulique fournit un meilleur badigeon que la chaux ordinaire.

EN ALLEMAGNE

BERLIN

Les « Gartenlauben »

Quand, venant du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, après avoir traversé d'interminables paysages plats, monotones, déserts et stériles, forêts de sapins, champs de betteraves ou de pommes de terre, vous aprochez de Berlin, l'œil est amusé par un spectacle que je n'ai guère vu qu'en Allemagne. Qu'on s'imagine d'immenses terrains divisés en petits rectangles, longs d'une vingtaine de mètres sur dix ou quinze de large, séparés par des barrières rustiques ou de simple fil de fer, et où s'élève une cabane de bois brut, toujours surmontée d'un drapeau, ce qui fait que sur des espaces très étendus, on voit palpiter au vent une multitude de petites flammes de couleur, comme pour une fête.

C'est ce que les Allemands appellent des « Gartenlauben ».

Cette institution charmante fut prise chez nous, où la première initiative en revient à la Ville de Sedan. *La Ligue du coin de terre et du foyer* s'empara de l'idée et tenta de la répandre dans le reste de la France. A-t-elle réussi? Je le voudrais, car il y a là l'embryon d'une transformation des mœurs ouvrières qui devrait frapper les politiciens et les hygiénistes.

En attendant, l'idée progresse en Allemagne avec une rapidité singulière.

Aux alentours des grands centres de population, dans la banlieue la plus proche, une société de propriétaires divise de vastes terrains inoccupés en parcelles de quelques mètres et les loue pour une somme minime à tous ceux qui les demandent. Les ouvriers y bâtissent une cabane et y passent en famille la fin du samedi et la journée du dimanche. L'été, beaucoup d'entre eux y viennent même chaque jour après

leur travail. Autour de la cabane, le locataire a pioché la terre, semé des graines, et de la verdure grimpe le long des barrières et des planches, et radis, salades, fleurs remplissent l'espace laissé libre par la cabane. C'est la villégiature des ouvriers.

L'inconvénient, c'est que la ville elle-même peu à peu s'avance, les hautes bâtisses de rapport menacent les avant-postes de la colonie. Bientôt, il va falloir déménager. Ainsi fait-on en Amérique, avec les Indiens, sur les réserves où les parque l'Etat fédéral qui les leur retire aussitôt qu'elles ont pris une certaine valeur. Alors, les « Gartenlauben » iront porter plus loin la gaieté médiocre et touchante de leurs drapeaux et leurs cabanes verdoyantes.

Car quelquefois, quand ces jardins sont plantés à proximité de parcs ou de forêts, le coup d'œil est joli! Un fond de verdure sombre, la proximité des grands ombrages et quelques arbres qu'on a laissés debout dans les terrains concédés en font un paysage campagnard. Mais je n'en dirai pas autant des « Gartenlauben » que j'ai visités autour de Berlin, car ils n'ont rien de bien champêtre. C'est une mer de petits toits noirs où flottent des bâtons soutenant des fils de fer avec quelques arbustes maigres. Les pauvres gens s'en contentent, ils en sont même fiers.

— On prend ce qu'on peut, me disent mes aimables guides.

C'est égal... Quelques arbres qui feraient un peu d'ombre ne nuiraient pas au confortable de cette villégiature élémentaire. Le dimanche, aux heures brûlantes de juillet et d'août, on serait bien sous des branches! La famille Hohenzollern n'est-elle pas propriétaire de forêts sans nombre autour de Berlin? L'Impératrice n'est-elle pas à la tête de cette œuvre de manches à balai destinée à guérir chez les ouvriers des villes leur nostalgie des champs et des bois? Car, en effet, la Société de la Croix-Rouge, patronnée par l'Impératrice actuelle, a eu l'idée d'exploiter ce goût des Allemands pour la nature et d'en faire un moyen de lutter pratiquement contre l'influence libérale et socialiste dans les milieux ouvriers.

— C'est notre département de défense sociale, me confie un des membres du comité directeur qui me faisait visiter un de ces champs d'expérience. Nous employons ainsi les loisirs que nous laisse la paix.

***

Il y a tant de demandes pour ces bouts de terre qu'on est forcé de choisir parmi les candidats ceux qui ont le plus d'enfants.

Cette colonie ne date que de deux ans. Dès que les parcelles eurent été attribuées, le comité de patronage réunit les locataires et les invita à dresser eux-mêmes, en commun, le plan parcellaire, à fixer l'emplacement des rues, des ronds-points et des avenues.

—Cette collaboration a un but éducatif, m'explique-t-on: on montre ainsi aux ouvriers combien est compliqué et difficile l'art de gouverner! Car vous pensez bien qu'ils sont longtemps à discuter avant de s'entendre. Ils oublient toujours quelque chose, tranchent quelquefois trop facilement une question; alors un membre du comité les éclaire, met le doigt sur leur erreur ou sur leur ignorance, la leur prouve clairement... Voilà la meilleure éducation politique à donner au peuple!

Le terrain est actuellement divisé en quatre-vingt-quatorze jardinets de 250 à 300 mètres carrés chacun.

Autour de Berlin, on en compte quinze cents, soit, avec les enfants, à raison de quatre enfants par famille en moyenne, environ six mille personnes « colonisées ».

Les locataires payent vingt centimes par semaine pour la location du terrain durant les vingt-cinq semaines de la saison chaude. L'hiver, ils ne payent pas, et ils jouissent, si bon leur semble, de leur terrain. Pour vingt francs de plus, on leur fournit tous les matériaux nécessaires à la construction de leurs « chalets ». Le prix réel de ces matériaux dépasse cette somme et c'est la Croix-Rouge qui paye la différence. Depuis 1902, la Société ne donne plus en nature les engrais et les semences. Elle les remplace par une somme de six marks qui sert d'avance aux locataires pour l'achat de plantes et de fumier. A partir de la deuxième année de culture, tous ces frais sont payés par les cotisations des locataires eux-mêmes.

En échange de ces dons, les locataires s'engagent à exécuter les travaux d'entretien, les clôtures, des chemins et des fontaines et des puits. Car il n'y avait pas d'eau dans ces terrains abandonnés et lointains, rien n'y poussait, on a creusé une dizaine de puits, la Compagnie des eaux a établi gratuitement des canalisations, et à présent la culture y est facile.

Un gardien de nuit, avec un chien dressé, surveille la colonie. Deux inspecteurs sont chargés du maintien de l'ordre en cas de besoin — ce qui n'arrive guère. On les choisit parmi les aides-jardiniers du château royal de Charlottenbourg et du parc de Monbijou, et ils enseignent en même temps aux ouvriers les secrets de la terre, comment il faut semer, planter, émonder, repiquer. Pour s'assurer des résultats de cet enseignement, mais surtout afin de pouvoir calculer le rendement de chaque terrain, les colons doivent donner à l'inspecteur, à la fin de l'année, tous les renseignements que celui-ci leur demande sur la valeur de leur récolte, la qualité et la quantité de l'engrais et de la semence employés; on sait aujourd'hui que l'argent dépensé là produit en légumes récoltés quatre fois sa valeur.

(A suivre.)

Deuxième année. N° 6. 30 centimes le numéro. 1er juin 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : **5 francs par an** | Direction et rédaction : J. BARY, RUE BREYDEL, 19 (Téléphone 7883) | Administration : L. LONNOY, BOULEV. DU NORD, 91 (Teléphone 9352) | **Publicité à forfait**

AU JARDIN

Le trop vanté mois de mai — si souvent maussade et froid sous notre ciel inconstant — nous a ramenés à l'époque aimée où les jardins brillent de tout leur éclat.

En aucun autre moment, ils n'offrent à nos yeux charmés un spectacle plus délicieux et plus charmant qu'en ces jours de printemps où le moindre brin d'herbe prend un air de fête. C'est maintenant qu'il faut voir et admirer les jeunes feuillaisons d'un vert si tendre et si délicat, non encore ternies par toute une collection d'ennemis acharnés : soleil brûlant, poussières, insectes rongeurs, maladies et autres. C'est en ce mois si impatiemment attendu par les nombreux amis de la belle nature, que les filles de Flore se présentent à nous dans leurs plus frais atours. N'avons-nous pas été sevrés de leur vue pendant de longs mois? Et quel plaisir pour les yeux de pouvoir se reposer enfin sur ces brillantes corolles qui s'empressent de s'entrouvrir sous les premières caresses de Phœbus, comme pour célébrer sa gloire fécondante et chanter un alleluia d'amour au bienfaisant dispensateur de toute vie.

Aussi avec quelle joie salue-t-on leur arrivée. Et comme ils sont à plaindre ceux-là qui n'ont pas pensé en temps et lieu à parer leur jardin de ces aimables messagères des beaux jours!

Ravissants myosotis qui semblent avoir ravi à l'azur du ciel leur suave coloris; fières giroflées dressant bien haut au-dessus de leurs modestes compagnes, de grands et fauves épis d'une odeur si pénétrante; rutilants silènes dont les masses fleuries forment des tapis du plus éblouissant aspect; populaires pensées qu'on rencontre partout; adorables jacinthes qui parfument tout un jardin; mignonnes pâquerettes et primevères multicolores: tels sont les principaux éléments de la décoration printanière de nos jardins. Les coloris excessivement variés de ces plantes permettront au jardinier ou à l'amateur quelque peu expert en la matière, de composer avec ces quelques genres de plantes des motifs d'ornementation aussi jolis que variés.

Il en est bien d'autres encore, parmi les espèces à floraison précoce, que nous pourrions citer: Arabettes, Doronics, Abysses, Corbeilles d'argent, Anémones, Ancolies...; sans compter toutes celles qui les ont précédées déjà: Perce-Neiges, Crocus, Hépatiques, Scilles, Hellébores, Narcisses et *tutti quanti.*

Mais la plus belle, la plus éclatante, la plus majestueuse de toutes ces fées printanières, c'est vous, ô fille de l'Orient, tulipe altière, qui bravez impunément les rigueurs de nos rudes hivers, et venez nous rappeler, sous nos brumes presque perpétuelles, les vallées inondées de lumière éblouissante et pure où vous avez vu le jour.

Si la rose, votre sœur, est la reine incontestée des floraisons estivales, on peut dire que vous êtes la reine du printemps, la fleur qui éclipse toutes les autres par la grâce de ses formes et la vivacité de ses nombreux coloris.

On a conté bien des anecdotes à propos de la tulipe et du culte ardent, passionné et exclusif que lui ont voué de tout temps certains amateurs. Des sommes considérables ont été dépensées jadis pour s'assurer la possession de variétés rares, parfois uniques, et il n'est aucune autre fleur pour lesquelles on se soit livré à autant d'extravagances, poussées parfois jusqu'à la folie. L'amateur qui en arrive à un tel point d'aberration, n'est plus un amant sincère de la plante, mais un maniaque.

Celui qui aime la fleur pour elle-même, pour l'exquise sensation d'art que sa beauté et sa grâce nous procurent, reporte cette affection sur toutes celles qui en sont dignes, quelle que soit leur abondance ou leur rareté. Pour ma part, je n'ai jamais compris ces esprits égoïstes qui n'estiment une fleur que lorsqu'ils sont seuls à la posséder. A les entendre, toutes les autres, c'est-à-dire celles-là qui se rencontrent communément partout, à la serre ou au jardin, sont vulgaires, quelconques et dénuées de tout attrait.

Quelle erreur profonde! Une chose commune n'est pas nécessairement dépourvue de beauté. Sans sortir du cadre de notre sujet, est-il rien de plus commun

— et de plus beau — que la rose, qui fleurit sous tous les climats, des régions glacées du pôle au brûlant équateur

Tel croit ainsi adorer les fleurs qui n'aime en réalité que les compliments et félicitations qu'il reçoit à leur occasion. Il en est même qui les cultivent uniquement pour les faire voir et tout le plaisir qu'ils en recueillent est fait du dépit et de l'envie de ceux qui n'en possèdent point de pareilles. Il est à présumer que les collections de ces amateurs seraient vite réduites à peu de chose si elles ne devaient être vues que d'eux seuls.

Combien n'en est-il pas aussi, parmi les amis sincères des fleurs, qui ménagent leurs soins à ces chères mignonnes sous prétexte qu'ils n'entendent point se faire leur esclave! Le doux esclavage, pourtant! Et comme on se trouve payé au centuple quand on voit ses efforts couronnés de succès! J'ai ressenti l'autre jour une joie profonde, qui dure encore. Ce fut en constatant qu'un pied de *Saxifraga longifolia* planté dans ma rocaille depuis plusieurs années, allait se disposer à fleurir après être resté si longtemps insensible à tous mes soins. Comme cette plante est du nombre des plus rares et plus pures merveilles de la flore montagnarde, je surveille d'un œil impatient les progrès de la tige florale qui va dresser bientôt dans les airs son thyrse volumineux portant des centaines de fleurettes blanches.

Que de plaisirs pareils et toujours renouvelés pour l'amant sincèrement épris et un peu au courant des besoins de ses protégées! Mais ces connaissances culturales font le plus souvent défaut. Et c'est pourquoi nous voyons tant de jardins nus et désolés en cette aimable saison où les fleurs sont si charmantes, si agréables à voir.

Il est trop tard, maintenant, pour remédier au mal. Comme l'a si excellemment dit le jardinier-poète Alphonse Karr, c'est pendant l'hiver qu'il faut préparer son printemps. Les plantations tardives de plantes à floraison précoce réussissent rarement. En des conditions normales, la plupart ne brillent déjà que pendant un très court espace de temps. A plus forte raison cette floraison sera-t-elle plus éphémère encore si nous entravons la bonne végétation des plantes par une mise en place hors saison. Qu'il survienne en plus, comme c'est généralement le cas à cette époque où les vents dominants soufflent du Nord et de l'Est, une période de sécheresse quelque peu prolongée, et le résultat sera pire encore.

Vous allez peut-être me faire observer que les marchés aux fleurs sont encombrés en ce moment de plantes fleuries de tous genres et qu'il est bien difficile de résister à la tentation d'acquérir quelques-unes de ces séductrices. C'est très vrai. Mais ce n'est pas un motif pour œuvrer déraisonnablement. Le marchand n'a qu'un souci: se débarrasser de ses stocks et peu lui importe de ce qu'il adviendra de la marchandise qu'il écoule. Il n'ignore pas qu'une plante fleurie se vend beaucoup plus facilement qu'une autre de la même espèce qui ne l'est pas; et en amenant au marché ces énormes quantités de plantes en mottes — ce que nous disons ne s'applique pas aux plantes en pots — il abuse tout simplement de l'ignorance de l'acheteur.

Il serait bien simple, pourtant, d'éviter tout mécompte à ce sujet. Le nombre des plantes à renouveler annuellement pour l'ornementation du jardin est généralement très restreint; et il ne faudrait pas faire un grand effort d'intelligence pour apprendre une fois pour toutes les petits soins de culture que réclame chacune d'elles.

Aimons-les ainsi un peu plus sincèrement, et ne demandons pas d'avance notre récompense en ne leur accordant nos attentions qu'au moment où elles se montrent à nous dans tout l'éclat de leur beauté.

Voyez cette jeune mère à qui il répugne de confier à des soins mercenaires le fruit de son amour qu'elle entoure d'une sollicitude de tous les instants, épiant ses moindres désirs, tremblant à la plus petite alarme. N'oublie-t-elle pas ses veilles et ses fatigues devant le sourire de l'enfant adoré?

Eh bien! soyons comme une mère, une vraie et bonne mère pour toutes ces fleurs qui réjouissent les yeux et le cœur, et que nous nous plaisons à associer à tous les événements marquants de notre vie, joyeux ou tristes. Tâchons de nous rendre compte de leurs besoins, de ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de leur chère santé, de leur parfait développement — peu de chose, à la vérité — et soyez bien convaincus qu'elles ne seront pas insensibles à tous vos soins.

C'est bon pour l'homme, être supérieur et raisonnable, de répondre le plus souvent au bienfait par la plus noire ingratitude.

Jules HAVAUX.

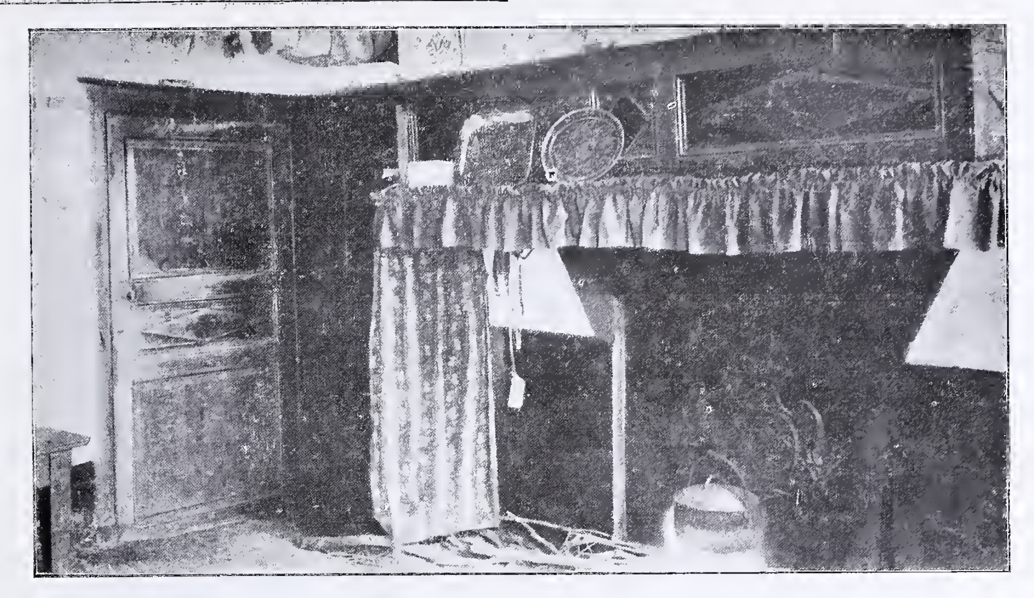
10 mai 1909.



UN TOUR DE BELGIQUE

Les tours de Belgique sont à la mode. S'ils font la joie des sportsmen, pourquoi ne feraient-ils pas la nôtre également?

Sans quitter notre fauteuil, et en parcourant notre revue, nous allons faire, à notre tour, le tour... A un point de vue spécial, naturellement. Mais si vous le voulez bien, sans trop de pose ni de méthode. De ci, de là, nous nous arrêterons devant une ferme, devant une vieille cheminée, devant une antique maison de gilde.



Intérieur de paysan luxembourgeois

N'est-ce pas aussi l'un des moyens de bien connaître notre pays! Nous ne nous appesantirons pas, d'ailleurs, en longues considérations esthétiques et philosophiques. Ces « homes » parlent tout seuls.

NOUVEAU BRUXELLES

Doléances d'un bâtisseur. — Les revers d'une médaille. — Petites administrations de nouvelles grandes communes

Un ami, rencontré hier, dans une avenue du nouveau Bruxelles — une avenue claire et riante, plantée d'arbres, bordée de jardinets en fleurs — nous disait d'un air soucieux:

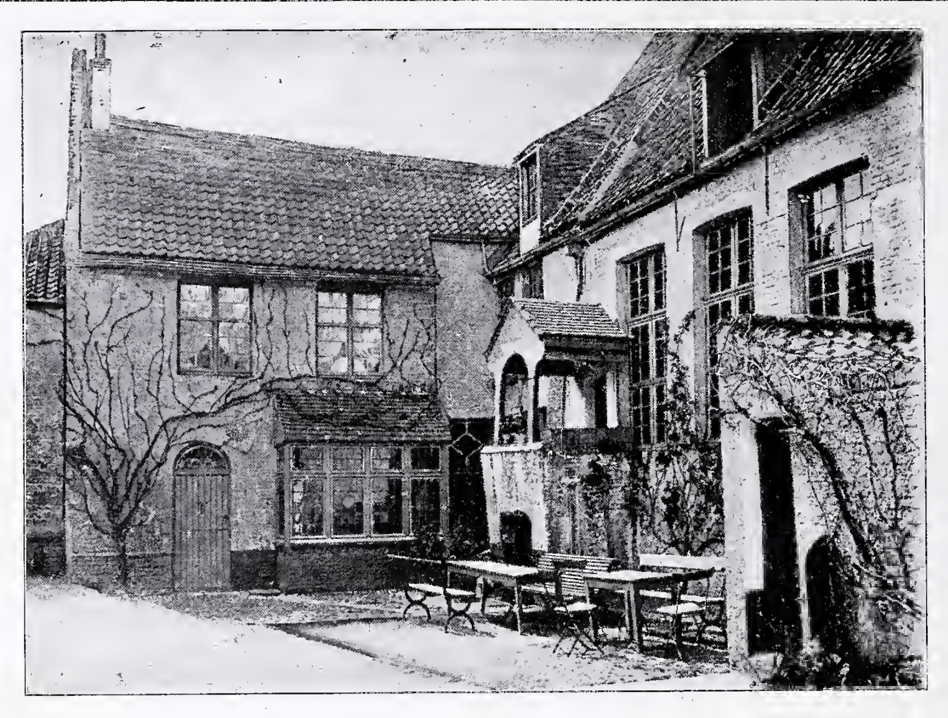
— Vous voyez un homme bien ennuyé. Je vais faire bâtir ici.

— Et vous êtes mécontent? Mais que vous faut-il donc, heureux coquin?

— C'est vrai, je devrais être fort heureux. Je caressais, depuis longtemps, ce rêve de me bâtir mon hôme. C'est un peu le rêve de tous les Belges, d'ailleurs. Et des circonstances favorables, une bienfaisante fortune me permettent de le réaliser. Pourtant, je n'ai jamais été autant emb...nuyé... Ah! mon cher, c'est que vous ne savez pas ce que c'est! D'abord, les terrains sont hors de prix. Il n'y en a plus. La bonne



Café « Vlissingen » à Bruges



Cour du café Vlissingen

époque est passée. Tenez, ici même, j'ai pu, il y a seulement cinq ans, acheter d'excellents terrains à huit francs le mètre carré. Vous entendez bien: huit francs. Eh bien, savez-vous ce qu'on paie là-bas, au bout de l'avenue, du terrain remblayé où il faut construire sur « faux-puits » — ce qui coûte terriblement cher? Trente-cinq francs, mon cher, trente-cinq francs!



Vieille maison fameuse à Hasselt

— C'est vrai... On a pu faire de jolies fortunes, par ici, depuis quelques années, et on en a fait, sans que nous en ayons profité, hélas! Mais enfin, vous n'êtes pas spéculateur. Vous désirez simplement vous construire une maison...

— Entendu. Mais je me heurte partout à des spéculateurs. Tout est accaparé et partout on vous met le couteau sur la gorge. Sans doute, il n'y a rien à faire et les trusts ne sont pas interdits en Belgique, quoique de ce côté, il y aurait peut-être vraiment quelque chose à faire, si l'on voulait sérieusement le bien de la petite et moyenne bourgeoisie. Mais il y a pis. A certain endroits, on refuse même de vendre. Je dominais l'autre jour, d'un point élevé de l'agglomération, tout le panorama de Bruxelles. Je trouve ça merveilleux. Je cours à l'adresse qu'indiquait un poteau et je tombe dans les bureaux d'une société. Un chef de bureau m'accueille et m'éconduit poliment, avec un sourire ironique. On ne vendait plus. Pourquoi? Parce que l'Etat et certaines communes vont faire, aux environs, des travaux qui feront doubler et tripler le prix des terrains. Rien à dire, rien à faire, opération très légitime, mais avouez que c'est vexant pour le bon contribuable...

— Finalement, vous avez trouvé?...

— Oui, ici. C'est un peu le diable vert, mais, vous voyez, c'est charmant. Le chiendent...

— Encore?

— Plusieurs. Figurez-vous qu'il n'y a pas d'égout!

— Pas d'égout! Pas possible Vous faites erreur.

Nous sommes dans un quartier neuf, sans doute, mais enfin, c'est encore le plein Bruxelles. L'avenue est entièrement bâtie, pour ainsi dire. C'est un quartier de grand avenir. En un quart d'heure de tramway vous êtes au centre de la ville, et pas d'égout! Vous plaisantez!

— C'est comme je vous le dis. Il n'y a pas d'égout. Ce n'est pas tout. Il n'y a pas de police non plus.

— Vous vous moquez...

— Pas de police. Pas davantage de pompiers.

— Ah ça, où sommes-nous donc, ici?

Nous étions sur le territoire d'une commune dont nous ne donnerons pas le nom, pour ne pas avoir l'air de « faire de la politique ». D'ailleurs, cette commune n'est pas seule dans ce cas. Les doléances ne s'arrêtent pas là, bien entendu. Il y en eut une kyrielle d'autres. Pas d'écoles, pas de service de la voirie, etc.

— Tenez, même le téléphone! s'exclamait avec indignation notre futur « propriétaire ». Je viens d'apprendre que je paierai ici une surtaxe de cinquante, peut-être de soixante-quinze ou de cent francs par an pour le téléphone! N'est-ce pas scandaleux?

— Peut-être bien, mais il faudra en prendre votre parti. Ce n'est pas en ce moment qu'on obtiendra une réduction de tarifs du gouvernement!

— Tenez, c'est à vous dégoûter de bâtir...

Du coup, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Le gaillard poussait la chose trop loin et son indignation devenait plaisante... Car enfin, comme aurait dit le chef de gare fameux: : « Est-ce que je bâtis, moi? »

Mais il est évident pourtant que si certaines administrations communales se sont montrées dignes du rôle que leur a donné soudain l'extraordinaire éclosion de Bruxelles, d'autres sont restées déplorablement arriérées. On pourrait vous montrer tous les



Maison des Gildes, à Tongres



Chalet dans la « petite Suisse » à Flobecq

jours, par exemple, au beau milieu d'un faubourg qui compte 25,000 âmes, des tas de fumier et d'immondices attendant, sur le pavé, que passe la charette à ordures. Les tas attendent quelquefois vingt-quatre heures, en plein été!

Dans combien de rues nouvelles a-t-on « oublié » de placer des bouches d'eau pour le cas d'incendie, quand le service d'incendie existe vaguement? N'a-t-on pas vu tracer des rues à travers champs, sans que les terrains soient complètement acquis, de sorte que ces rues aboutissent à des culs-de-sac?

Quant à l'hygiène, on ne s'en préoccupe pas du tout, le plus souvent, puisque l'on ne crée même pas d'égoûts! On a raconté, naguère, l'histoire de cette administration communale refusant un château qui lui était offert pour en faire une maison communale « afin de ne pas déplacer le centre du... village ». Chacun sait l'histoire de ce lieu de villégiature délicieux des environs de Bruxelles qui a même refusé de laisser venir le tramway.

Il y aurait là, sur la lutte menée par certaines administrations de villages contigus au territoire bruxellois, contre l'envahissement de la capitale — envahissement qui menace les écharpes — une bien curieuse étude à faire.

Nous la signalons bien volontiers à M. Beco, gouverneur du Brabant. C'est là un sujet qui, en sa qualité d'hygiéniste et de haut fonctionnaire « intercommunal », lui convient doublement.

Et quel argument, aussi, en faveur de cette « Fédération intercommunale bruxelloise », que tout le monde désire, et qui n'échoue que par les coalitions d'intérêts de petits clochers...

Une belle et grande ville, le nouveau Bruxelles. Mais quel miracle, si tout cela « tient », et si cela se développe, malgré tout!



La Maison de Paul Mathieu

Il y a quelques années, M. Gustave Vanzype écrivait, sur Paul Mathieu, une étude dont on lira plus loin un passage, spécialement consacré au « home » de l'artiste.

L'étude date de 1904. Depuis, l'étoile de Paul Mathieu a brillé avec un éclat chaque année plus vif. Le peintre a travaillé énormément et avec un gros succès.

Ça ne l'a pas empêché de prendre du repos de temps en temps, bien entendu, mais un genre de repos pas ordinaire. Quand il était fatigué de peindre, en effet, savez-vous ce que Paul Mathieu faisait? Il construisait des maisons...

Je dis « des » maisons. Car il en a bel et bien construit trois : une à La Panne et deux à Bruxelles.

Sa maison de la rue Américaine, qu'il a vendue pour édifier celle dont nous donnons des photographies, était très belle. Elle avait un grand hall central, des dégagements superbes; elle était chauffée à la vapeur, éclairée à l'électricité.

Mais l'artiste ne s'y sentait pas à l'aise. Il ne travaillait pas librement dans son atelier, trop luxueux. La maison ne lui paraissait pas intime.

Celle-ci, plus simple, lui plaît infiniment davantage.

Avouez, d'ailleurs, que plus d'un s'en contenterait.

. . . .

Un atelier très simple, très nu, que précède un intérieur de bon goût, sobre, sans luxe. L'intérieur qu'on devine composé lentement, patiemment, au fur et à mesure des conquêtes. Il est de ces maisons sans fortune où chaque vieux meuble, chaque beau bibelot ancien pourrait marquer une date, rappeler une étape de la carrière, du succès. Ce sont les plus intimes, les plus artistes; le luxe coûteux en est absent, le goût seul les a faites, et il y a, dans leur aménagement, un peu



La façade



Le hall d'entrée



Le salon

plus de la personnalité des êtres qui les habitent ; les objets y prennent une expression presque émue.

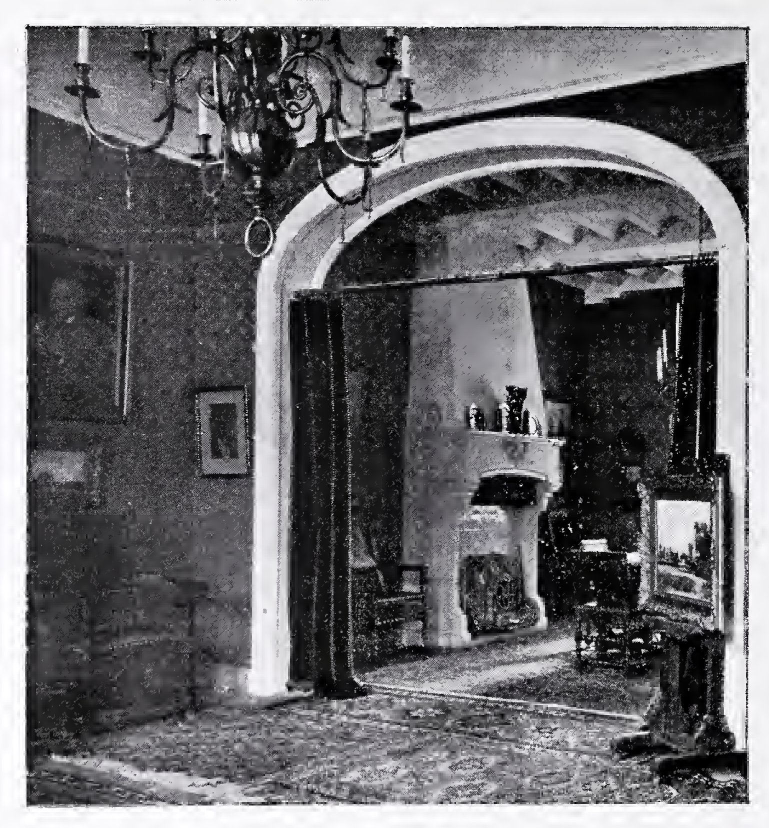
Beaucoup de maisons d'artistes ont ce charme-là, précisément parce que beaucoup d'artistes ont acquis l'aisance durement et lentement ; ils ont le besoin de s'entourer d'un beau décor, ils ont le discernement qui leur permet de le composer avec originalité, et ils n'ont ni les ressources, ni les habitudes de nonchalance qui font dresser ce décor de toutes pièces par des mains étrangères. Ils le font eux-mêmes et patiemment ; ils savent accrocher une tenture, en draper les plis et choisir l'objet qu'il convient de présenter sur le fond de couleur qu'elle forme. Ainsi on lit dans leur intérieur leur personnalité.

Il y a quelques années, les rouges chantaient bruyamment dans le petit salon, alors presque nu, de Mathieu, qui faisait encore des natures mortes truculentes et des paysages cherchant les vibrations fortes. Aujourd'hui, les meubles de vieux chêne et le grave portrait du père de l'artiste par René Janssens, se détachent sur des fonds clairs, clairs sans violence, amortis par des gris. Les goûts ont suivi la personnalité du peintre, qui s'affinait et trouvait sa définitive expression.

Mais ils ont conservé la même fraîcheur simple. ils restent éloignés du faste lourd, comme l'artiste lui-même qui, certes, doit encore enfoncer les clous dans le mur et grimper sur les échelles pour embellir lui-même, avec une joie puérile, le nid qu'il est heureux d'avoir édifié.



La salle à manger



La cheminée de la salle à manger

EN ALLEMAGNE

BERLIN

Les « Gartenlauben »

II

Enfin, pour être sûr que les ouvriers profitent réellement de l'œuvre, pour la rendre plus utile et plus efficace encore, non seulement au point de vue de l'hygiène physique et morale, mais aussi pécuniairement, voici à quelle obligation ils sont soumis :

Chaque jardin est divisé en autant de parcelles qu'il y a d'enfants dans la famille de l'ouvrier locataire. Ceux-ci, aidés de leurs parents — s'ils sont en âge de le faire — cultivent leur coin de terre, et le père doit tenir le compte exact de tous les légumes qui poussent dans chaque parcelle. La différence entre le prix de revient et le prix qu'il faudrait les payer, si on les achetait au marché, constitue le bénéfice de l'enfant, et doit être versée à la Caisse d'épargne au compte de celui-ci.

* * *

— Nous espérons beaucoup de ces colonies, me dit l'un de leurs apôtres les plus zélés. Notre but initial est bien d'assurer le repos de l'ouvrier et de sa famille dans un air sain, après la journée de travail à l'atelier, ou le dimanche, et de permettre aux faibles et aux convalescents de hâter leur guérison dans un milieu salubre. Mais là ne se borne pas notre ambition. Nous voudrions déshabituer l'ouvrier de la brasserie et de la « Weinstube », éveiller en lui le goût de l'épargne, cultiver le sens de la propriété et l'esprit familial par le travail en commun. Et même, n'est-il pas possible de ramener au goût des travaux champêtres tant d'anciens paysans égarés dans nos villes ou de le faire naître chez leurs enfants.

» Nous prétendons soutenir ainsi efficacement l'ouvrier en lui prêtant un terrain qui lui rapporte quatre fois plus que ce que nous pourrions lui donner en argent, et, quand il est retraité, lui permet d'augmenter sa pension. Avec l'approbation de l'Etat, en effet, une partie de cette pension est transférée à la Croix-Rouge qui, en échange, fournit au retraité un terrain à bon compte. Nous nous chargeons, d'autre part, avec l'aide d'une Société de construction d'intérêt public, de bâtir des maisons ouvrières sur les terrains achetés par les ouvriers. A en juger par les résultats obtenus depuis trois ans, notre rêve n'est pas irréalisable. »

* * *

On a organisé cette colonie en une sorte de république surveillée. Pour douze jardins un comité de patronage de deux ou trois dames de la Croix-Rouge est nommé, auxquelles on ajoute deux représentants nommés par les locataires et choisis parmi eux. Ces dames viennent visiter leurs « protégées » toutes les semaines, s'intéressent aux enfants et, comme elles sont en relation avec toutes les autres

œuvres philanthropiques de Berlin, elles procurent des billets de clinique aux malades et des bons de pharmacie, envoient les enfants débiles dans les colonies de vacances, à la mer ou à la montagne, facilitent en cas de besoin leur admission dans les hôpitaux, entrent en un mot dans toute la vie de ces hommes fatigués par l'atelier et amoureux de la nature. Les patronats se réunissent tous les huit jours dans une assemblée générale. Chaque semaine, un professeur donne, de cinq à six heures, des leçons de gymnastique rationnelle aux garçons et aux filles. Des jeunes filles, professeurs à l'Ecole normale de la Frobelhaus, organisent des danses, des rondes, des jeux de toutes sortes. Les dames patronnesses participent à tous ces jeux avec enthousiasme, racontent des histoires, des contes, des paraboles aux enfants et même aux grandes personnes. Le tout a, bien entendu, un but moral. Tout cela est parfaitement réglé. Des pancartes, écrites à la main et clouées sur des poteaux espacés dans les rues de la colonie, indiquent les jours et les heures des répétitions de chant et des réunions pour les préparatifs de réjouissances. Justement je lis sur l'une d'elles l'annonce d'une fête qui doit avoir lieu dans quinze jours: la fête de la Moisson ! Il y aura des récitations d'enfants, des danses, un discours du secrétaire de l'œuvre, et le soir une retraite d'enfants aux flambeaux à travers les rues de la colonie, puis un bal. Tout le monde y assistera, en cérémonie, les grands comme les petits joueront leur rôle dans ces divertissements naïfs. On ne boira pas de vin ni d'alcool, car dans les petits débits de boissons autorisés là, on ne vend que du lait, de l'eau minérale, du café, du chocolat, de la bière et des cigares. Le lait est très bon, contrôlé par le service d'hygiène, et se vend cinq sous le litre.

Je me suis longuement promené à travers ces jardins sans arbres. De courts arbustes commencent à y pousser, les plantes grimpantes y pullulent. Dans les parterres qui entourent la tonnelle à jour ou la cabane close, dont le toit de carton bitumé est couronné de bois découpé, peint et souvent orné d'emblèmes et de devises, fleurissent des tournesols, des pensées, du jasmin, des marguerites. Certains, plus pratiques, ont planté des groseillers, semé toutes sortes de légumes, raves, céleris, cornichons, choux, haricots, pommes de terre. L'Impératrice, qui a tant d'arbres, a envoyé des plants de fraisiers inutilisés dans les serres et les jardins de la Cour.

Nous sommes au milieu de la semaine, et dans la plupart des tonnelles on voit surtout des femmes et des enfants.

J'ai voulu voir les colonies en pleine activité, et un dimanche je suis allé à Treptow, où se trouve une colonie libre, un peu anarchique même si on la compare à celle de la Croix-Rouge, ordonnée et disciplinée comme une institution d'Etat. Ici, pas de pavillon officiel pour les réunions du comité, pas de rond-point pour les jeux gymnastiques, pas de professeurs, pas de jardiniers royaux. Tout simplement de petites baraques bâties en vieilles planches de démolition dans des bouts de terrain sablonneux.

C'est vrai que le plaisir de ces pauvres gens est à la fois touchant et triste. Touchant, si l'on songe à leur joie propre, mélancolique si l'on pense à tout ce qui leur manque et à tout ce qu'ils pourraient avoir.

L'homme, en bras de chemise, cloue, scie, rabote, avec une amoureuse industrie sa pauvre cahute, ou bien, avec des gestes lents coupés de longs repos, il bêche, retourne la terre, arrose, plante des piquets, tend des fils de fer; la femme, la plupart du temps blonde et placide, le regarde faire, un enfant sur les bras; les autres mioches s'amusent sur la route au cerf-volant, à la balle, ou à courir autour de la cabane.

Je visite l'une de ces bicoques. Elle se compose de deux pièces minuscules: une chambre à coucher avec deux lits, l'un pour le père et la mère, l'autre pour les cinq enfants, et d'un coin pour la cuisine. La cabane est louée par un ouvrier plombier qui gagne vingt-six marks par semaine. Sa femme, toute jeune, gaie, rieuse, porte dans les bras son dernier-né, un gros poupon de cinq mois. L'aîné a sept ans et les parents sont mariés depuis huit ans à peine.

— Pourquoi avez-vous tant d'enfants? fis-je.

— Les cigognes les apportent plutôt aux pauvres qu'aux riches, dit la jeune femme, en riant.

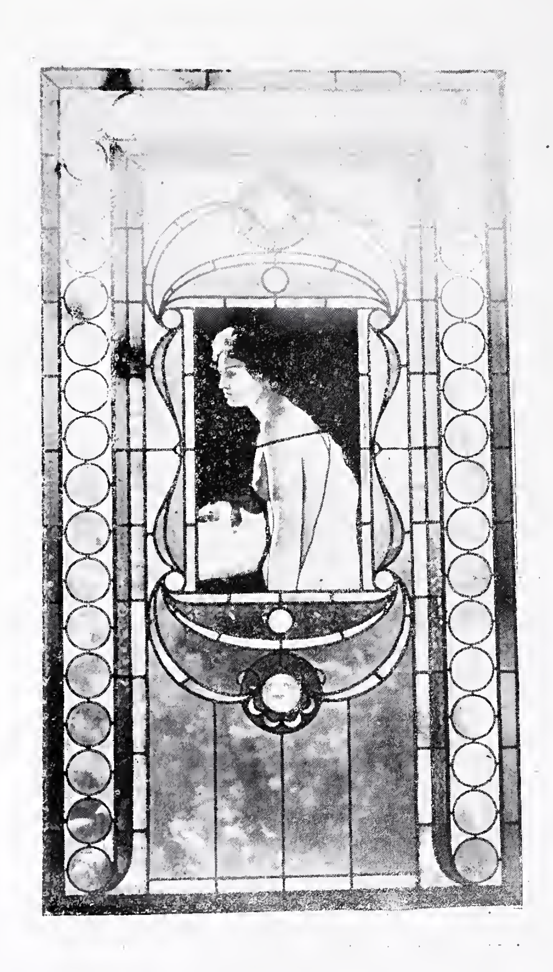
Comme il fait chaud, on fait la cuisine en plein air; derrière la cabane, au-dessus d'un petit poêle de fonte, mijote le café de cinq heures; sur une table, des bols de fer émaillé, du pain noir et du raisiné pour la collation.

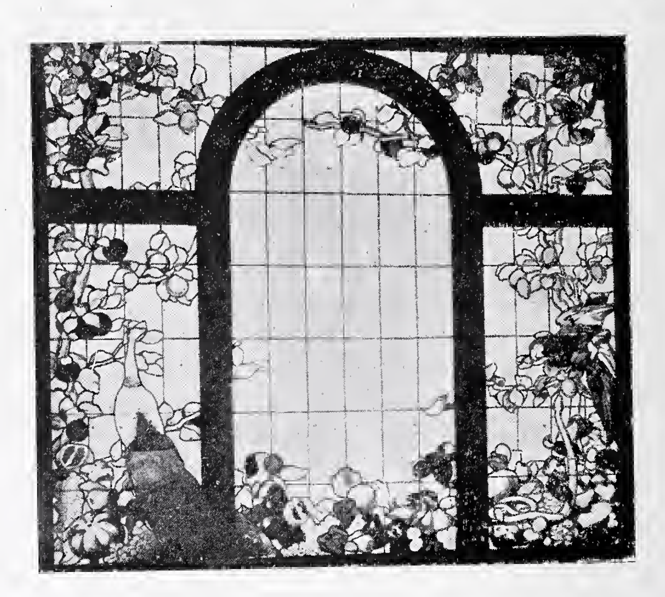
La famille vient ici tous les samedis soir et y passe la journée du dimanche. A sept personnes, quoique le tramway ne coûte que dix pfennigs, il deviendrait dispendieux d'y revenir tous les jours, et l'ouvrier demeure trop loin pour obliger sa marmaille à faire le chemin à pied. Il le regrette. Il laisse donc la famille à la maison, et son travail fini, accourt à sa tonnelle pour arroser ses légumes et ses fleurs.

Le soir du dimanche, vers neuf heures, les routes menant aux stations sont envahies par des milliers de femmes poussant des voitures d'enfant, d'ouvriers portant des bébés sur leurs bras, de fillettes et de garçonnets qui suivent bravement, en trottinant, le pas accéléré de leur père.

Jules HURET.

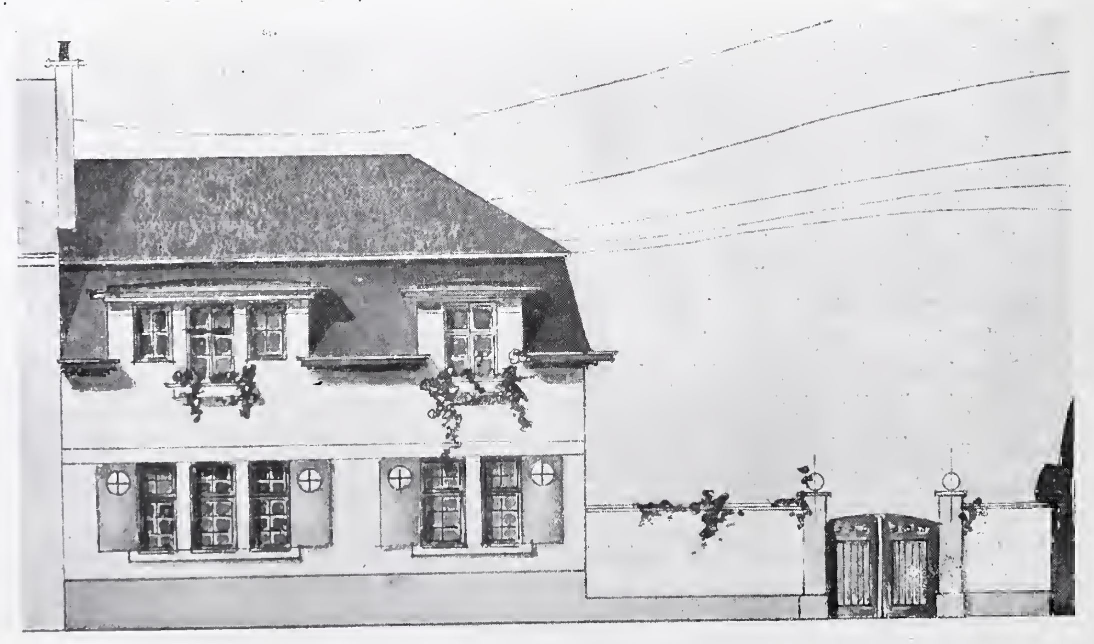
VITRAUX



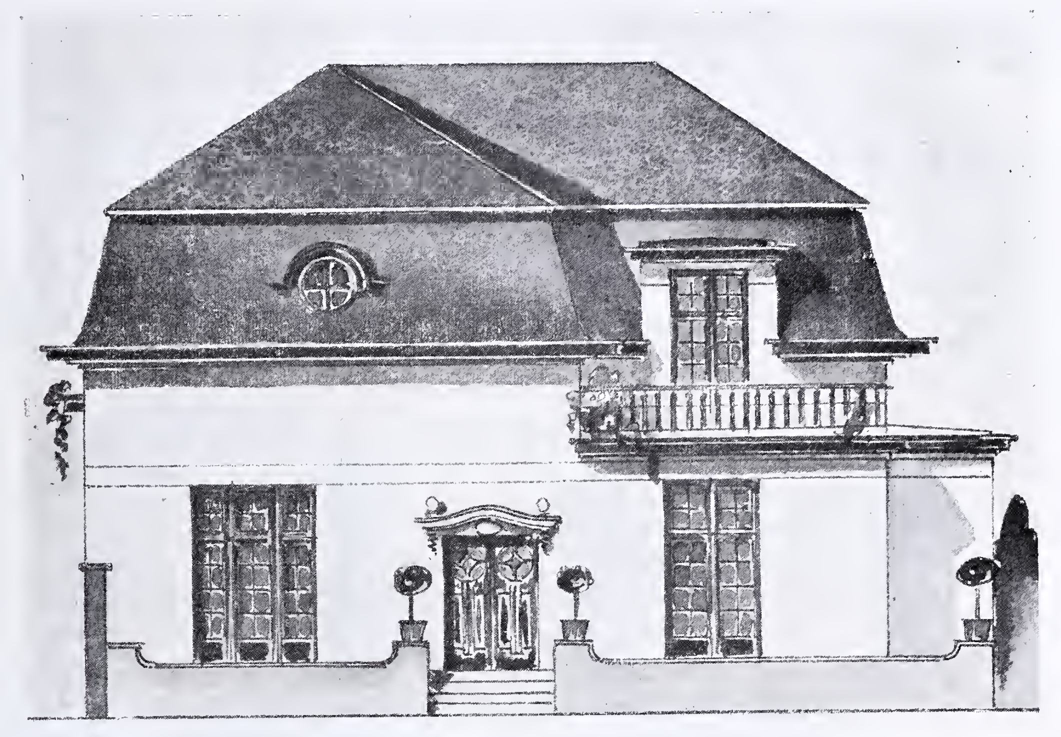


Vitraux d'Albert Thys

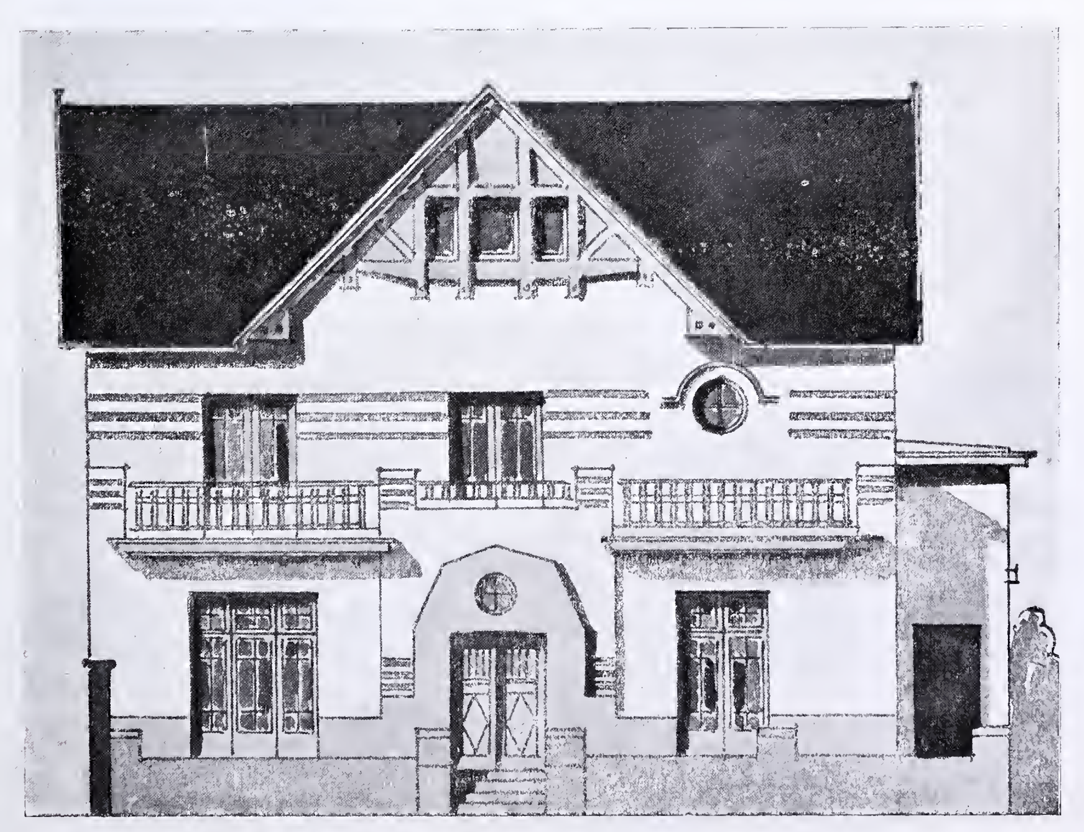
La Transformation d'une Villa



Villa transformée par M. Courtenay, à Cortenberg



Autre façade



La villa telle que le propriétaire l'avait conçue. On a vu plus haut ce que M. Courtenay en a pu faire Et savez-vous ce que cette charmante maison de campagne a coûté? Quatorze mille francs!..

Ce qu'est un " Bungalow „

Le « bungalow » est une petite villa de campagne, et le terme — originaire des Indes — est surtout employé par les Anglais et les Américains. Son étymologie vient du mot « banga » sous lequel les Anglo-Indiens désignaient d'abord les simples abris garantissant des ardeurs du soleil, puis dans la suite, les maisons de campagne de construction légère, à toiture de chaume ou de tuiles et qu'entoure une vérandah couverte, garantissant du soleil.

de chemins de fer, à une hauteur variant de 3 à 6 mètres au-dessus du sol.

Aujourd'hui le « bungalow » s'est peu à peu transformé et comprend en général un rez-de-chaussée et un premier étage, en d'autres termes, c'est la maison de campagne à proprement parler, et chez les Anglo-Indiens, elle prend même les proportions d'une grande résidence.

Si l'on conserve cependant la forme première du « bungalow » ne formant qu'un rez-de-chaussée, on verra que c'est là l'intérieur le moins coûteux à construire aussi bien qu'à entretenir.



Vue perspective d'un bungalow

Le plan général du « bungalow » consistait à l'origine, en une grande salle commune, dans laquelle s'ouvrent les chambres à coucher et les pièces de service, toutes situées sur le même étage, un rez-de-chaussée.

Ce plan toutefois n'impose pas un arrangement stéréotypé de toutes ces pièces, aussi ce manque de forme architecturale bien définie a-t-il fait que le mot même de « bungalow » a souvent été mal interprêté; il est donc difficile de le définir, mais généralement parlant, on doit entendre par ce terme une habitation ,un abri ayant pour but premier de donner le couvert aux nombreux charmes de la vie au grand air, — une maison, en un mot, dont l'atmosphère est, autant que possible, celle des bois et des champs.

Souvent — aux Indes principalement — le « bungalow » était surélevé sur des pilotis faits de rails

En voici, d'ailleurs, les raisons :

1° Ne possédant qu'un rez-de-chaussée, il ne demande pas d'escaliers; or, comme l'espace requis par l'escalier et les paliers à chaque étage correspond approximativement à l'espace nécessité pour une pièce, la dimension de la maison se trouve réduite d'autant;

2° Le charme qui réside dans la simplicité des formes, des contours et des lignes horizontales du « bungalow » rendent inutiles les ornements d'architecture;

3° Les ouvrages de plomberie, se trouvant plus près de terre, nécessitent moins de conduites et de tuyaux verticaux;

4° La forme du plan ne demande que peu de corridors et de halls reliés entre eux;

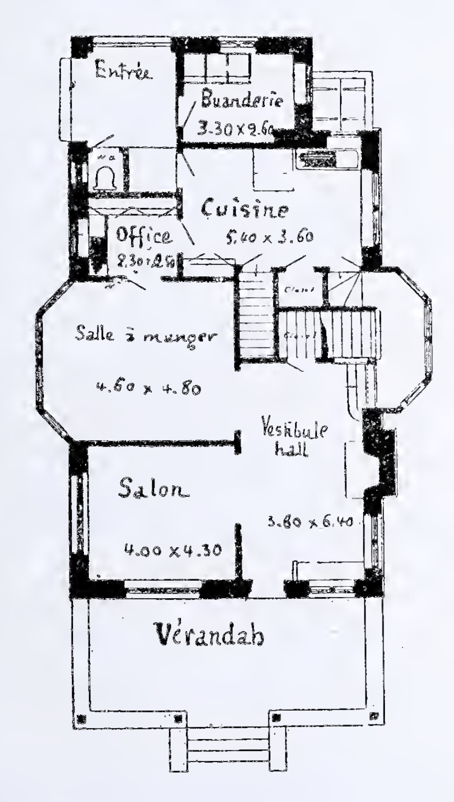
5° On y rencontre moins de labeur pour la car-

casse générale du bâtiment et plus de facilité dans sa construction;

6° La chaleur ne se perd pas dans les cages d'escalier;

7° Les arrangements intérieurs, dépendant davantage de la distribution et de la proportion que du « fini », sont aussi des plus simples à effectuer.

Les « bungalows » bâtis sur rails et séparés de terre par un hauteur de 2 m. 75 à 3 m. 50 offrent l'avantage de former ainsi une vérandah ouverte au-dessous même de la construction, bien aérée et très fraîche.



Un double escalier peut partir de cette vérandah et donner accès aux pièces supérieures.

La vérandah peut aussi être close avec des panneaux de verre, transformée ainsi en une sorte de serre ou de hall.

Les architectes cherchent aujourd'hui à diminuer autant que possible les frais de construction des « bungalows », en éliminant le hall et les corridors et en augmentant d'autant l'espace des pièces.

Ce procédé offre en outre l'avantage de faire rapprocher les pièces les unes des autres, de façon à former un ensemble plus compact.

LE « BUNGALOW » DE M. J. MORTON A DONGAN HALL, DANS L'ILE STRATEN.

Notre gravure avec plans représente un « bungalow » d'un type allongé, d'après l'*American Homes and garden*. Sa longueur est de 21 mètres. Le rez-de-chaussée possède 3 chambres à coucher ainsi qu'une salle de bain, tandis que le premier étage en a quatre et une seconde salle de bain. Sous la maison se trouve une cave étayée avec des briques. Les murs extérieurs, ainsi que la toiture, sont couverts d'ais et on laisse au temps le soin de leur donner la patine nécessaire. Toutes les autres parties de la maison sont peintes en blanc.

La porte d'entrée donne accès directement dans la salle commune, peinte en blanc et en vert pâle. La salle à manger est traitée de même façon.

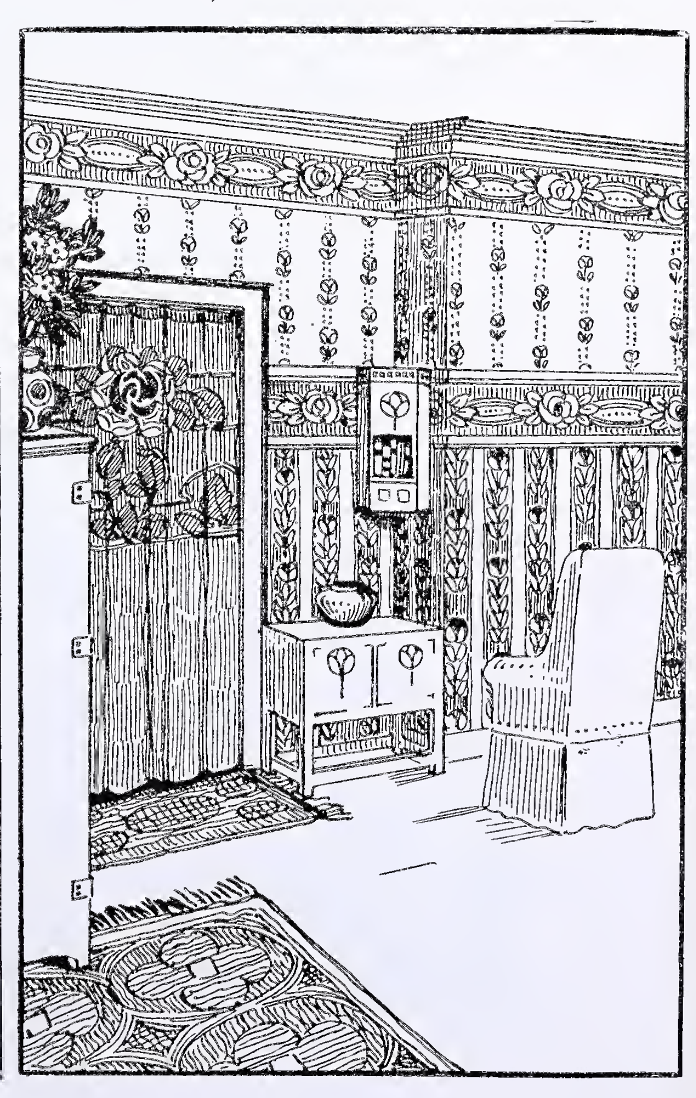
La vérandah d'entrée est munie de panneaux de verre aussitôt qu'arrive l'hiver et forme serre.

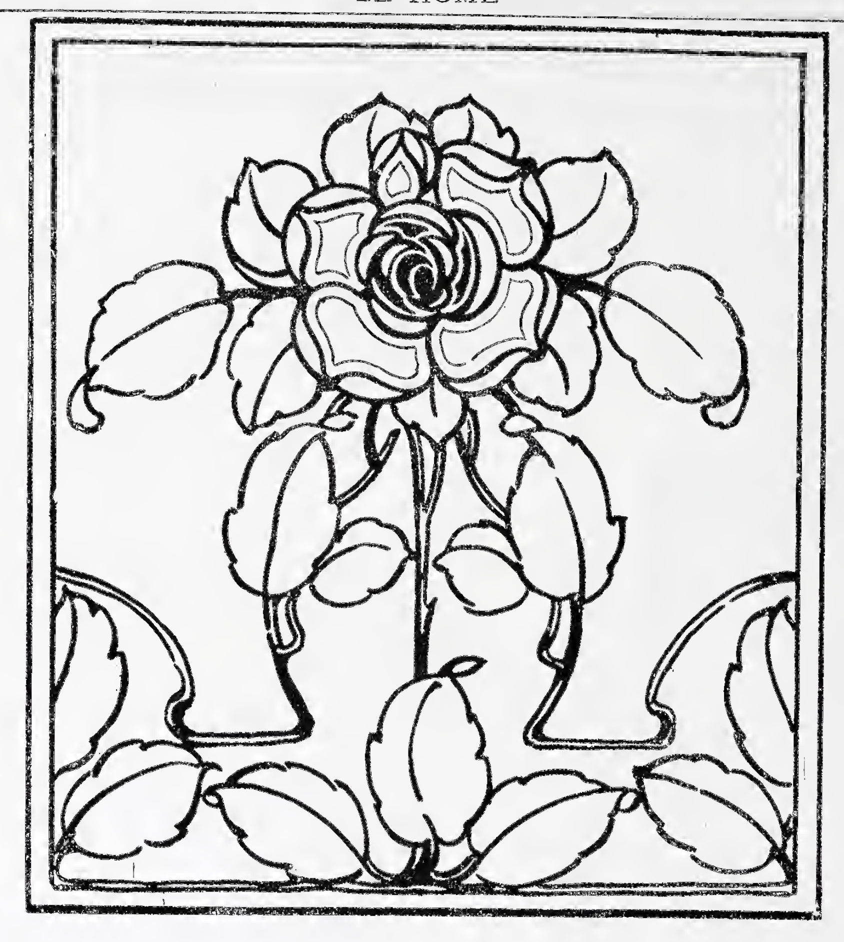
La cuisine, l'office et les pièces des domestiques sont en pitchpin, passé à l'huile et au vernis.

Ameublement et Décoration

Nouveau genre de décoration en papier peint qu'une de nos grandes usines belges a innové dernièrement.

Le papier peint doit par lui-même meubler une chambre en la décorant, c'est là son but.

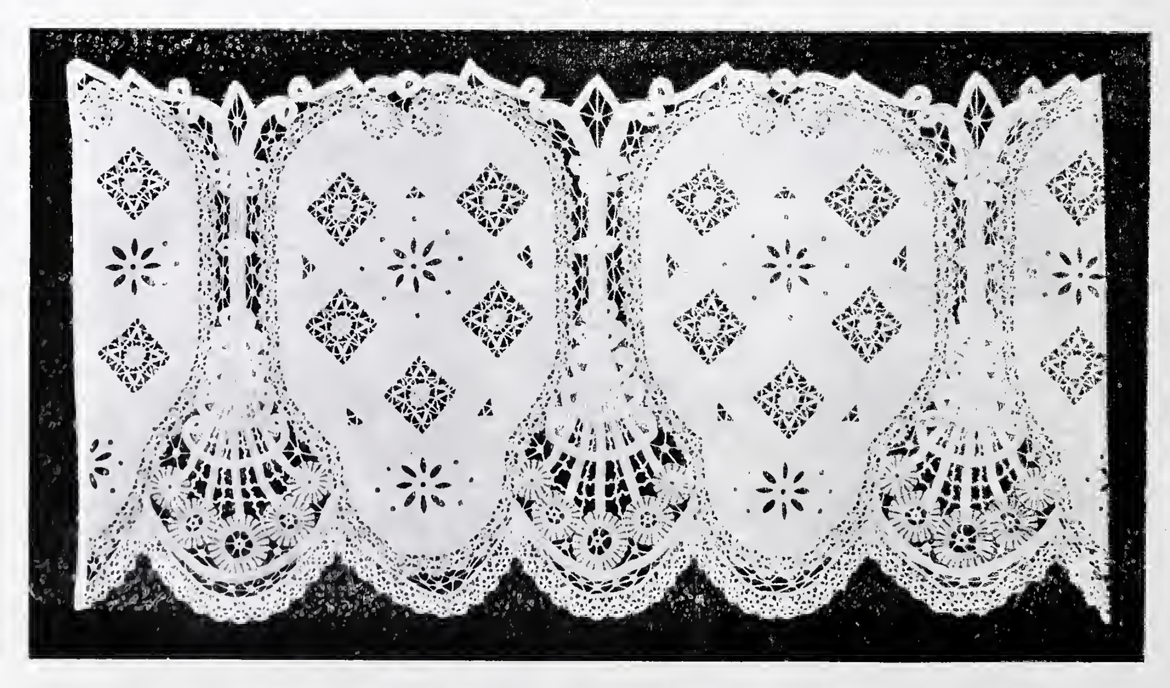




Une chambre où il y a peu de meubles comme le sont celles de nos villas à la campagne et à la mer, demande que la décoration des murs intéresse; au contraire un intérieur bien meublé exige une décoration sobre.

Voici ce qu'on a trouvé :

Sur un même fond de papier on imprime un dessin devant servir de lambris (le bas de la muraille) terminant le lambris et restant dans le même motif de dessin, une frise courante, entre cimaise, formée par deux moulures en bois, au dessus sur le grand plan de la muraille un petit dessin (fleuron ou semis), toujours sur le même papier de fond et du même sujet de dessin. Pour finir au plafond on répète la frise avec petite moulure pour suspendre les tableaux.



Brise-vue, hauteur 0.70 (Dessin de Mlle Serville, rue du Métal, 44)

Avec cet ensemble, le lambris est bien établi; (remplace le bois, lincrusta, peinture etc. qui coûtent très chers); soutient et tient avec la cimaise.

Le papier légèrement décoré du dessus peut être très sobre et ne fera aucun tort aux tableaux.

La chambre est très garnie, presque sans meuble et à peu de frais, l'ensemble est agréable et intéressant, de bon goût. Ces dessins étant choisis composés par des artistes et exécutés dans tous les styles et tous les genres.

On place le lambris plus ou moins haut suivant que l'on désire un mur chargé ou non. Ordinairement, dans une petite chambre peu meublée comme dans le dessin ci-contre, on place le lambris très haut, dans une grande chambre ce sera le contraire (question de goût).

L'avantage est : 1° que l'on a un ensemble complet de dessin et de couleur ce qui est un très grand point; 2° on remplace un lambris coûteux auquel on assortit difficillement des papiers ordinaires.

Le deuxième dessin montre un fleuron de la portière du premier. Il servira également à décorer un coussin en ne prenant que la partie centrale ou en coupant le feuillage comme l'indique le dessin. On peut également le répéter en frise.

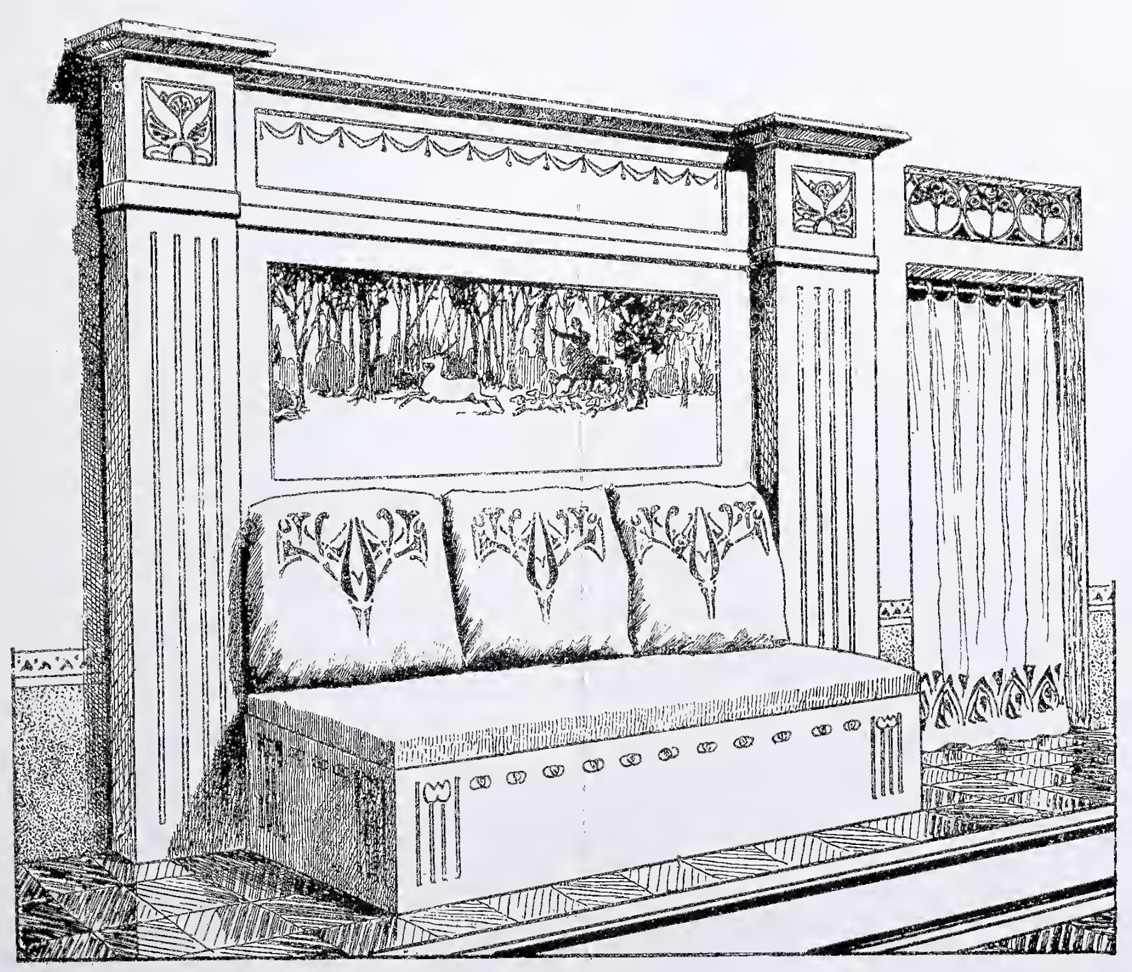
Voilà.

La Fondation de la Cité

(Suite.)

II

Avant de soulever les plis du rideau mystérieux à l'abri duquel se posent les fondements de la véritable demeure, essayons de nous rendre compte de l'intelligence que devra déployer notre petit peuple d'émigrées, de la justesse du coup d'œil, des calculs et de l'industrie nécessaires pour approprier l'asile, pour tracer dans le vide les plans de la cité, y marquer logiquement la place des édifices qu'il s'agit d'élever le plus économiquement et le plus rapidement possible, car la reine, pressée de pondre, répand déjà ses œufs sur le sol. Il faut, en outre, dans ce dédale de constructions diverses, encore imaginaires et dont la forme est forcément inusitée, ne pas perdre de vue les lois de ventilation, de la stabilité, de la solidité, considérer la résistance de la cire, la nature des vivres à emmagasiner, l'aisance des accès, les habitudes de la souveraine, la distribution en quelque sorte préétablie, parce qu'elle est organiquement la meilleure, des entrepôts, des maisons, des rues et des passages, et bien d'autres problèmes qu'il serait trop long d'énumérer.



Très décoratif, pour un hall, par exemple

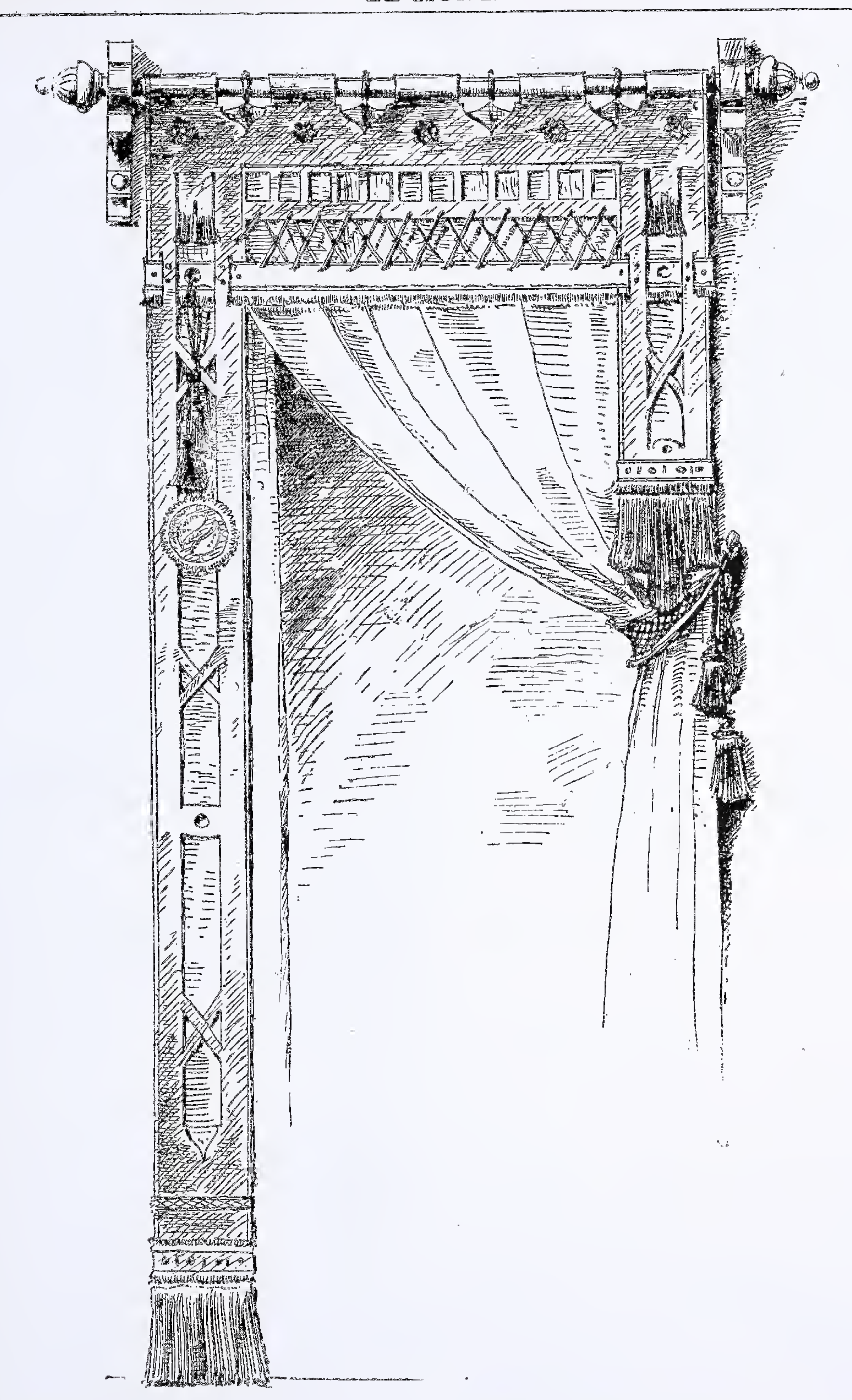


Or, la forme des ruches que l'homme offre aux abeilles varie à l'infini, depuis l'arbre creux ou le manchon de poterie encore en usage en Afrique et en Asie, en passant par la classique cloche de paille que l'on trouve au milieu d'une touffe de tournesols, de phlox et de passeroses, sous les fenêtres ou dans le potager de la plupart de nos fermes, jusqu'aux véritables usines de l'apiculture mobiliste d'aujourd'hui, où s'accumulent parfois plus de cent cinquante kilogrammes de miel contenus en trois ou quatre étages de rayons superposés et entourés d'un cadre qui permet de les enlever, de les manier, d'en extraire la récolte par la force centrifuge à l'aide d'une turbine, et de les remettre à leur place, comme on ferait d'un livre dans une bibliothèque bien rangée.

Le caprice ou l'industrie de l'homme introduit un beau jour l'essaim docile dans l'une ou l'autre de ces habitations déroutantes. A la petite mouche de s'y retrouver, de s'orienter, de modifier des plans que la force des choses veut pour ainsi dire immuables, de déterminer dans cette espace insolite la position des magasins d'hiver qui ne peuvent dépasser la zone de chaleur dégagée par la peuplade à demi engourdie; à elle enfin de prévoir le point où se concentreront les rayons du couvain, dont l'emplacement, sous peine de désastre, doit être à peu près invariable, ni trop haut, ni trop bas, ni trop près, ni trop loin de la porte. Elle sort, par exemple, du tronc d'un arbre renversé qui ne formait qu'une longue galerie horizontale, étroite et écrasée, et la voilà dans un édifice élevé comme une tour et dont le toit se perd dans les ténèbres. Ou bien, pour nous rapprocher davantage de son étonnement ordinaire, elle s'était accoutumée depuis des siècles à vivre sous le dôme de paille de nos ruches villageoises, et voici qu'on l'installe dans une espèce de grande armoire, ou de grand coffre, trois ou quatre fois plus vaste que sa maison natale, et au milieu d'un enchevêtrement de cadres suspendus les uns au-dessus des autres, tantôt parallèles, tantôt perpendiculaires à l'entrée, et formant un réseau d'échafaudage qui brouillent toutes les surfaces de sa demeure.

III

N'importe, on n'a pas d'exemple qu'un essaim ait refusé de se mettre à la besogne, se soit laissé décourager ou déconcerter par la bizarrerie des circonstances, pourvu que l'habitation qu'on lui offrait ne fût pas imprégnée de mauvaises odeurs, ou réellement inhabitable. Même dans ce cas il n'est pas question de découragement, d'affolement ou de renonciation au devoir. Il abandonne simplement la retraite inhospitalière pour aller chercher meilleure fortune un peu plus loin.



Portière « classique » lourde et compliquée. On fait, en moderne, infiniment plus simple et plus séduisant

On ne peut dire, non plus, que l'on soit jamais parvenu à lui faire exécuter un travail puéril ou illogique. On n'a jamais constaté que les abeilles aient perdu la tête, ni que, ne sachant à quel parti s'arrêter, elles aient entrepris au hasard, des constructions hagardes et hétéroclites. Versez-les dans une sphère, dans un cube, dans une pyramide, dans un panier ovale ou polygonal, dans un cylindre ou dans une spirale, visitez-les quelques jours après, si elles ont accepté la demeure, et vous verrez que cet étrange multitude de petites intelligences indépendantes a su se mettre immédiatement d'accord pour choisir sans hésiter, avec une méthode dont les principes paraissent inflexibles, mais dont les conséquences sont vivantes, le point le plus propice et souvent le seul endroit utilisable de l'habitacle absurde.

Quand on les installe dans l'une de ces grandes usines à cadres dont nous parlions tantôt, elles ne tiennent compte de ces cadres qu'autant qu'ils leur fournissent un point de départ ou des points d'appui commodes pour leurs rayons, et il est bien naturel qu'elles ne se soucient ni des désirs, ni des intentions de l'homme.

Mais si l'apiculteur a eu soin de garnir d'une étroite bande de cire la planchette supérieure de quelques-uns d'entre eux, elles saisiront tout de suite les avantages que leur offre ce travail amorcé, elles étireront soigneusement la bandelette, et, y soudant leur propre cire, prolongeront méthodiquement le rayon dans le plan indiqué. De même, — et le cas est fréquent dans l'apiculture intensive d'aujourd'hui, — si tous les cadres de la ruche où l'on a recueilli l'essaim, sont garnis du haut en bas de feuilles de cire gaufrée, elles ne perdront pas leur temps à construire à côté ou en travers, à produire de la cire inutile, mais, trouvant la besogne à moitié faite, elles se contenteront d'approfondir et d'allonger chacun des alvéoles esquissés dans la feuille, en rectifiant à mesure les endroits où celle-ci s'écarte de la verticale la plus rigoureuse, et, de cette façon elles posséderont en moins d'une semaine une cité aussi luxueuse et aussi bâtie que celle qu'elles viennent de quitter, alors que livrées à leurs seules ressources il leur aurait fallu deux ou trois mois pour édifier la même profusion de magasins et de maisons de cire blanche.

LES BÊTES DU HOME

LE LOGEMENT DES VOLAILLES

Dans la plupart des jardins on rencontre un poulailler pour loger un certain nombre de volailles.

Ce bâtiment doit être construit de façon que l'air et la lumière aient libre accès ; que la température régnante n'y soit pas trop basse, ni trop élevée, 12° à 18° ; que les courants d'air soient évités et que le nettoyage en soit facile.

La présence d'une fenêtre, remplacée, à la rigueur, par des tuiles en verre sur la toiture, ainsi qu'une ouverture servant au pis-aller de ventilation, s'imposent donc, pour que les poules se trouvent dans des conditions favorables à leur santé.

L'habitation doit être de préférence exposée au Levant ou au Midi et présenter, autant que possible, un abri contre les vents du Nord et de l'Ouest, l'installation combinée de telle sorte que les rayons solaires puissent y pénétrer le plus longtemps possible.

* * *

Construction. — La construction peut être faite en bois, en briques ou en pierres ; cela dépend surtout des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve l'aviculteur comme aussi de l'importance de son exploitation.

La construction en briques ou en pierres est la meilleure, mais elle est la plus chère ; celle en briques est surtout usitée dans les fermes tandis que celle en bois est plus fréquemment adoptée par les amateurs, les citadins.

Les poulaillers en bois sont généralement plus froids en hiver, à moins qu'ils ne soient construits avec une double paroi, séparée par une couche de sciure en bois, ce qui les rend alors plus coûteux. — En faisant usage de couvre-joints ou en se servant de planches languettées, la dépense est moindre et la température se maintient dans de bonnes limites.

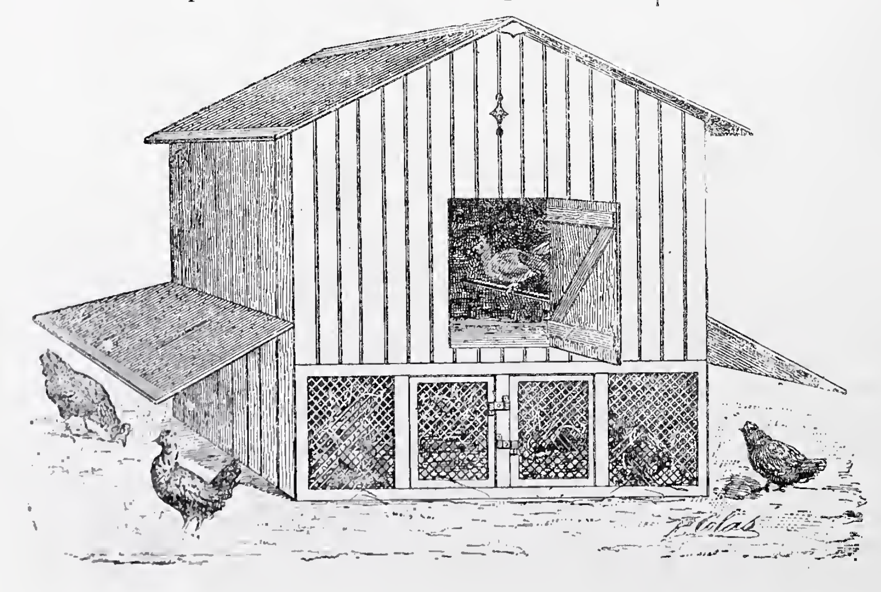
La construction avec des planches languettées est généralement adoptée et ajoutons qu'en vue de détruire la vermine il est également avantageux de faire une construction démontable, pouvant s'adapter à un mur ou non.

Signalons encore qu'une excellente combinaison consiste à établir sous le plancher un abri formant hangar afin que les volailles puissent s'abriter, le jour, contre les vents et la pluie.

On peut même combiner sous le plancher des garennes pour lapins et disposer alors des abris sur les côtés.

* * *

Quels que soient les matériaux employés pour la construction, la propreté est la condition primordiale pour la réussite. Sous ce rapport, à la campagne, il règne encore une véritable insouciance et bien souvent, le poulailler forme un vrai bourbier, d'où s'exhale une odeur nauséabonde. Il en résulte que les habitants de ces milieux infects respirent un air vicié, malsain ; rien d'étonnant dès lors si on enregistre la persistance des maladies contagieuses dans la basse-cour et si la production des œufs n'est pas élevée.



Il est donc de la plus haute utilité de nettoyer le poulailler le plus souvent possible ; ce travail peut être facilité par l'emploi des cendres, de tan ou bien d'une couche de tourbe qui, véritable éponge, retient non seulement les gaz qui se produisent par la fermentation des fientes mais qui aussi s'imprègne de l'humidité

de ces dernières. Il suffit dès lors d'un coup de balai pour avoir la propreté.

Au surplus, les écuries, les étables sont aujourd'hui bien entretenues; le fermier est même fier de les montrer, mais pourquoi donc n'applique-t-il pas ces mêmes soins pour les oiseaux de basse-cour !

Pourquoi ne badigeonne-t-il pas également trois ou quatre fois par an son poulailler ; c'est si peu coûteux cependant.

Bref, tenir le poulailler le plus propre possible, tel doit être l'objectif de l'aviculteur soucieux de ses intérêts ; par là, les maladies se propagent moins, les poules restent saines, ne s'affaiblissent pas et elles produisent le maximum d'œufs.

MAX RASQUIN.



Petits conseils.

Crayons anti-migraine. — Le froid est un agent anesthésique qui réussit assez bien pour supprimer certaines légères douleurs, et notamment les petites manifestations de migraine ou parfois les maux de tête : on emploie le plus généralement pour cela ce qu'on nomme les crayons anti-migraine, qui sont tout uniment une composition où le menthol joue le principal rôle, parce qu'une fois sur la peau il s'évapore très rapidement et cause par conséquent un refroidissement intense. Ces crayons se vendent un peu partout ; mais parfois à la campagne on s'en trouve démuni, et on peut être désireux, pour cette raison ou pour une autre, d'en fabriquer soi-même. Pour arriver à ce résultat, il suffit d'avoir du spermacéti (ce qu'on nomme aussi du blanc de baleine), puis du beurre de cacao et naturellement du menthol : on prend quatre parties de la première substance , puis deux de la seconde, enfin du menthol cristalisé ; on fait fondre le tout, et on coule dans un moule quelconque. Toutefois, pour que le succès couronne effectivement l'emploi de ces crayons, il est bon d'ajouter au mélange, avant de le faire fondre, une partie de cet anesthésique et de ce calmant (réellement dangereux quand on le prend à l'intérieur) qu'on nomme du chloral hydraté.

Conservation des fleurs coupées. — On peut arriver à conserver des fleurs coupées pour en jouir ensuite en plein hiver, en employant la méthode suivante. A la fin de la saison, on choisit des boutons aussi parfaits que possible, et on les coupe avec des ciseaux ou avec un canif bien effilé, en leur laissant une tige de 7 à 8 centimètres. On englobe immédiatement le bout de cette tige dans de la cire à cacheter, et, quand les boutons commencent à se ratatiner légèrement, on les enferme isolément dans une feuille de papier bien sèche et propre, puis on les dépose dans une boîte, un tiroir où il ne faudra point les toucher. Quand vous voudrez plus tard faire s'épanouir ces boutons, vous les sortirez de la boîte ou du tiroir où ils étaient enfermés, et vous couperez le bout de la tige enduit de cire ; vous les mettrez ensuite dans de l'eau où vous aurez fait dissoudre un peu de salpêtre. Le lendemain, le bouton sera épanoui, la fleur montrera ses plus jolies couleurs et exhalera son parfum.

Fards lumineux. — Les fards ne sont pas d'invention récente, puisque les dames égyptiennes contemporaines des momies de nos musées en abusaient outrageusement ; mais ce n'est qu'à notre époque de progrès qu'on a inventé les fards lumineux et phosphorescents.

La préparation n'en est point compliquée : la voici, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient en user afin d'obtenir un effet théâtral et curieux. On prend un fard ordinaire, que ce soit de la poudre de riz, du blanc de zinc ou autre chose, et l'on y ajoute une poudre phosphorescente, sulfure de zinc, de baryum, de calcium, etc. Ne recourez point aux poudres contenant de la céruse, car il se formerait un sulfure noir qui vous transformerait en nègre. On obtient, paraît-il, le meilleur résultat en mélangeant de la pierre ponce finement pulvérisée, du carbonate de lithine et du sulfure de zinc, et en ajoutant au tout un peu de carmin.

Recettes utiles

Absinthe Cocktail (à préparer dans un grand gobelet). — Remplissez à moitié de petits morceaux de glace. Ajoutez :

4 cuillers à café de sirop de sucre ;
1 cuiller à café d'anisette ;
6 gouttes de bitter d'Angostura ;
1 verre à madère d'absinthe ;
1 verre à madère d'eau.

Mélangez bien le tout et passez dans un verre à cocktail. Ajoutez un zeste (écorce) de citron pressé et servez avec de petites pailles.

Brandy Cocktail (à préparer dans un grand gobelet). — Remplissez à moitié de petits morceaux de glace. Ajoutez :

3 cuillers à café de sirop de sucre ;
2 cuillers à café de curaçao ;
6 gouttes d'angostura ;
1 verre à madère de cognac.

Mélangez bien le tout et passez dans un verre à cocktail. Ajoutez un zeste de citron pressé et servez avec de petites pailles.

Fancy Brandy Cocktail (à préparer dans un grand gobelet). — Remplissez à moitié de petits morceaux de glace. Ajoutez :

3 cuillers à café de sirop de sucre ;
2 cuillers à café de marasquin ;
6 gouttes d'angostura ;
1 verre à madère de fine champagne ;
Ajoutez un zeste de citron pressé.

Mélangez bien le tout. Passez dans un verre à cocktail dont vous aurez humecté le bord avec du jus de citron.

Servez avec de petites pailles.

Chicago Cocktail (à préparer dans un grand gobelet). — Remplissez aux trois quarts de petits morceaux de glace. Ajoutez :

2 cuillers à café de sirop de sucre ;
3 cuillers à café de curaçao ;
6 gouttes d'angostura ;
1 verre à madère de fine champagne.

Mélangez bien le tout et passez dans un verre à cocktail. Ajoutez un peu de champagne et un zeste de citron pressé. Servez avec de petites pailles.

Deuxième année. N° 7. 50 centimes le numéro 15 juillet 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 5 francs par an | Direction et rédaction : J. BARY RUE BREYDEL, 19 (Téléphone 7883) | Administration : L. LONNOY BOULEV. BAUDOUIN, 36 | Publicité à forfait

La laideur des villes

Jamais, tant que de nos jours, il ne fut, je crois, parlé, écrit, conférencié devant des assemblées, discuté en divers conseils touchant la beauté de Paris : et pourtant, c'est un fait, Paris n'embellit pas, au contraire ! A le pratiquer seulement depuis une vingtaine d'années, on constate bien que certains vieux quartiers ont fait bâtisse neuve, que des voies ont été élargies ou rectifiées, que des rues ou des boulevards nouveaux ont éventré tels amas confus d'anciennes maisons; la facilité de circuler s'est accrue dans la ville. Seulement, comme, du même coup, la circulation quintuplait, l'avantage final paraît mince à l'habitant. Et puis, ces grandes percées ont sacrifié des régions si pittoresques du vieux Paris : par exemple, entre les quais et la place Maubert ! Enfin, le style des rues nouvelles, des nouveaux boulevards s'est affirmé d'une laideur tellement infaillible, tellement aggressive, qu'on se prend à regretter les masures de la rue Galande, sur la sordide vétusté desquelles le roi des décorateurs, le temps, avait au moins mis sa patine.

Y a-t-il donc un sort sur les ingénieurs, sur les architectes modernes, qui leur interdise d'inventer et de réaliser une ville de beauté, Tolède, Prague, ou seulement Edimbourg?... Erudits comme ne le furent aucuns de leurs aînés, aussi intelligents qu'eux — c'est probable — riches de l'expérience des siècles et pourvus de documents ignorés par les prédécesseurs, pourquoi nous fabriquent-ils, partout, des cités de laideur?... Partout ! Car Paris, heureusement pour notre amour-propre, n'est pas seul à souffrir. L'architecture germanique donne le cauchemar; l'architecture anglaise est insignifiante, sauf pour les habitations rurales, où persiste une certaine tradition d'élégance. Ailleurs c'est, reproduite avec une nuance d'économie, la bâtisse allemande ou la bâtisse française : voir la Rome ou la Madrid modernes. Tout cela confus, disparate, agaçant, impuissant à suggérer l'idée d'un style quelconque; on n'y remarque de caractère commun qu'une sorte de hideur pesante, qu'on dirait voulue, systématique. Pourquoi ces ventres de pierre ballonnant les façades? Pourquoi ces dômes hurluberlus surgissant tout à coup d'un faîtage archivulgaire? Que signifient ces motifs de décoration où rien n'évoque les formes harmonieuses de la nature ... Les gens qui ont imaginé, accepté, payé ces monstres de pierre furent-ils tous hypermétropes ou déments?...

Ou bien est-ce une loi de toute ville moderne qu'on y doit subir une certaine quantité de laideur? De bons esprits inclinent à le penser.

* * *

On aperçoit, en effet, beaucoup de raisons pour qu'une ville du vingtième siècle soit laide par nécessité, par destination. La première est la parcimonie des constructions purement somptuaires, des « monuments ». Nous n'appellerons point, n'est-ce pas? le Trocadéro un monument, ni la gare d'Orsay. Le seul vrai monument nouveau (je ne parle pas des reconstructions) dont Paris se soit enrichi depuis cinquante ans, c'est la basilique du Sacré-Cœur. Je confesse que je l'admire extrêmement, et qu'elle me paraît ajouter un magnifique élément de beauté à certaines perspectives de Paris : rue Laffitte, avenue Montaigne, quais de la rive gauche, etc... Hors le Sacré-Cœur, cherchez : vous serez attristé par l'indigence des prétendus monuments nouveaux. Faute d'argent, nous dit-on. Il est vrai qu'on dépense deux millions pour l'Imprimerie nationale ! Allez la voir, celle-là, je vous en supplie : c'est la plus belle gageure qu'ait gagnée un constructeur contre le bon sens... Admirez, d'autre part, l'intelligence des personnages qui ont réédifié la Cour des Comptes dans une des rues les plus étroites de Paris, où il est impossible au passant de regarder la façade.

Disette de monuments, parce que le monument coûte trop cher : première cause d'enlaidissement de la ville. La seconde, c'est que la bâtisse privée, la maison, est toujours davantage, un objet de spéculation, sans plus. Vous n'exigez pas d'un titre de rente qu'il soit une merveille artistique de compo-

sition et de gravure : tout au moins faites-vous bon marché de ce vœu, si le titre est sûr et la rente copieuse. La maison moderne est un titre de rente : tout est sacrifié à son placement certain, durable, fructueux. Vers cet objet sont tendues toutes les facultés de l'architecte : peu lui chaut d'avoir produit une œuvre d'art, si nul locataire ne se présente pour l'habiter. Le meilleur architecte moderne est celui qui fait raporter la rente la plus élevée à une superficie donnée. Si, dans un espace biscornu, il a fait tenir une douzaine d'appartements pourvus de « tout le confort moderne », il a gagné la partie.

Rendons cette justice à l'architecte moderne qu'il la gagne neuf fois sur dix. Toute l'invention, tout l'art que ses aînés consommaient pour embellir la rue, lui la dépense pour « l'habitabilité » du logis, comme il dit en son jargon. Il y réussit pleinement : à preuve que la vieille maison se vide infailliblement au profit de la maison nouvelle. Mais, cette « habitabilité » réalisée, l'architecte juge qu'il a fini son effort. Sur l'ingénieuse carcasse intérieure, il plaque au petit bonheur une façade quelconque, bizarre nécessairement parce qu'elle doit se modeler sur les nécessités de l'intérieur (lesquelles n'ont rien d'artistique), — aggravée presque toujours d'ornements disparates, énormes, qui ne sont pas de vrais ornements, puisque leur rôle est simplement d'attirer le regard, de raccrocher le locataire : un rôle d'enseigne.

Voilà qui déjà suffirait à expliquer la laideur de la maison moderne, quelles que fussent ses proportions. Mais une autre laideur lui est imposée — toujours pour qu'elle rapporte davantage — par la nécessité de s'élever démesurément, relativement à sa propre largeur et à la largeur de la rue. On peut prévoir que désormais, il n'y aura plus de tolérables que les perspectives des vastes avenues, l'avenue d'Iéna par exemple. Les rues de moyenne largeur deviennent de sombres couloirs, bordées d'objets étranges qui ressemblent à de monstrueux dominos debout côte à côte. Le manque de largeur des façades rend plus désobligeante encore leur disparité, qui est extrême : car l'individualisme moderne se donne libre carrière, et nul architecte, en construisant sa maison, ne se préoccupe des voisines.

Il y aurait bien un moyen de parer à cet enlaidissement ; ce serait d'imposer aux habitants d'une même rue ou d'une même portion de rue une certaine uniformité de façades. L'uniformité, régissant l'architecture des voies et des places, supplée, dans une certaine mesure, à leur manque de beauté.

Hélas! je devine à quelles difficultés se heurterait une édilité qui prétendrait embrigader, uniformiser les caprices des propriétaires et des bâtisseurs... Nous sommes sans défense contre la juxtaposition des fantaisies de pierre les plus hétéroclites, sans même, de temps en temps, la verte interruption d'un beau jardin. La spéculation proscrit le jardin, territoire improductif : ne l'a-t-on pas menacé d'un impôt spécial, tandis qu'il eût été raisonnable, évidemment, de le dégrever? Ainsi, une laideur inexorable s'étendra peu à peu sur notre capitale, sur toutes les capitales, car les mêmes nécessités économiques tyrannisent Berlin comme Paris, Vienne comme Londres.

* * *

Conférences, comités, articles n'y changeront rien. La ville moderne est utilitaire, et l'utile n'est beau que par exception. La ville moderne est individualiste, et l'individu se moque, à l'ordinaire, de concourir aux embellissements d'ensemble ; tout au moins donne-t-il la préférence, sur un tel souci, à son intérêt. Résignons-nous : on n'ajoutera guère plus aux villes modernes que de la laideur, quand on scellera des pierres sur des pierres. Contentons-nous de défendre ce que le passé a légué de beauté à nos places, à nos avenues. Peu à peu, ces précieuses architectures seront l'unique parure de la ville moderne, commode et laide, — comme, dans l'ajustement masculin, jadis fait d'étoffes riches, d'or et de pierreries, — aujourd'hui une perle à la cravate, un peu de velours ou de soie au gilet, l'attache orfévrie des manchettes, sont toute l'élégance et toute la fantaisie d'un maussade et pratique uniforme.

Marcel PREVOST,
de l'Académie française.



La Maison de Rockefeller

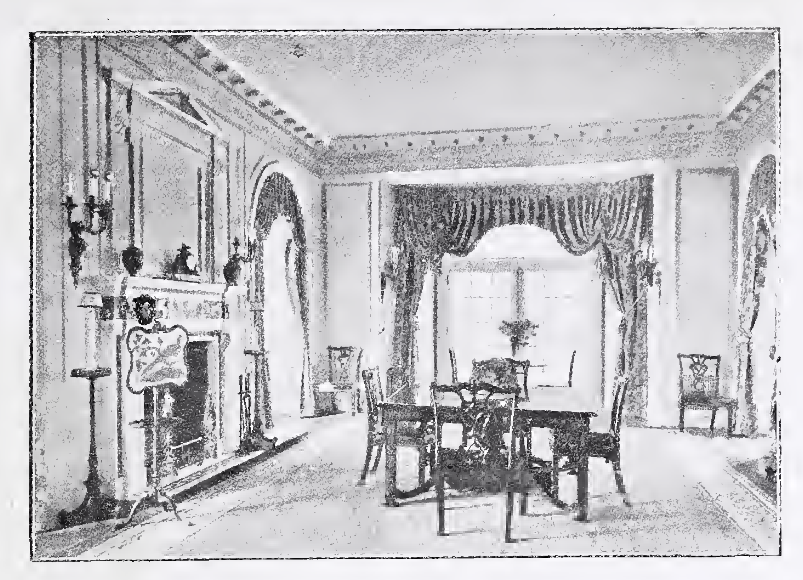
Un nom magique, ce nom de Rockefeller, un nom qui fait penser aux *Mille et une Nuits*, et qui fait évoquer une fortune colossale, qui est le synonyme de Milliard.

Qu'on le prononce, et l'on imagine des choses prodigieuses, une accumulation de richesses et de puissance; on voit couler le Pactole fabuleux...

La vie de cet homme a fait la fortune des chroniqueurs ; ses moindres actes sont épiés, ses paroles, même quand elles manquent totalement d'intérêt, sont répétées dans le monde entier par toutes les trompettes de la Renommée. Et dès son vivant, autant qu'un Napoléon, Rockefeller a sa légende.

Or, voici qu'une revue américaine, *The House beautiful*, nous décrit, photographies à l'appui, la maison de campagne du célèbre président de la *Standard Oil*. Et quelle désillusion!

En lisant le titre de l'article, on se dit : « Nous allons voir des choses extraordinaires. » Cette maison doit être d'un luxe inouï ; si nous n'y avons pas

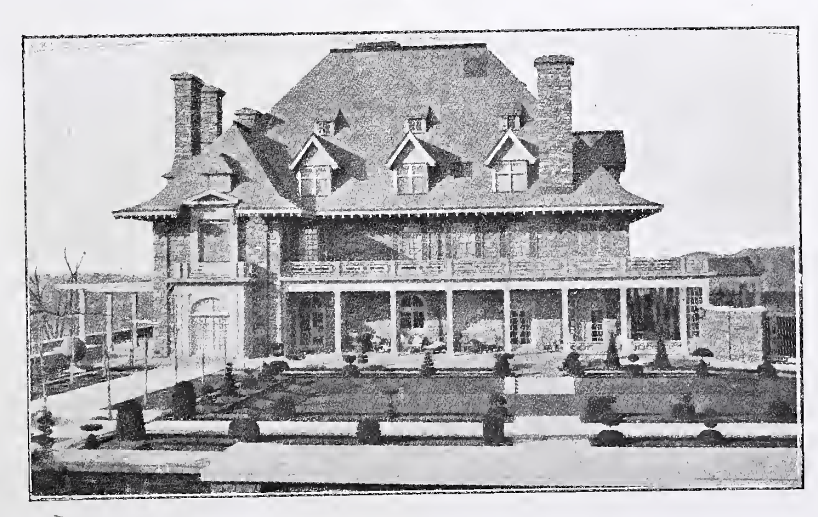


La salle à manger du milliardaire.

un spectacle de beauté, du moins y découvrirons-nous des détails étonnants. Ce doit être, cette maison, un palais royal »

Or, rien de tout cela. Et d'abord ,l'aspect extérieur de la maison est celle d'un cottage anglo-américain. Pas mal, dans le style que vous connaissez, et selon la formule de tous les cottages américains : pans coupés, terrasses encadrant le rez-de-chaussée, loggias, windows, etc. De belles dimensions, sans dépasser pourtant celles de toutes les maisons de campagne...

tous les styles qui constitue, paraît-il, en Amérique, le style Adam. La revue a beau nous vanter, en des descriptions mirifiques, les merveilles accumulées dans la « dining-room », dans la « music-room » et dans les « bed-rooms », il est impossible de conserver un doute sur le goût qui a présidé à la composition de ce bric-à-brac sans originalité, où le confort sent exclusivement le magasin, la salle d'exposition vulgaire. Le lit à baldaquin de Mme Rockefeller lui-même, qu'on a tenté de rendre majestueux, ne parvient qu'à être ridicule.



La campagne de M. Rockefeller.

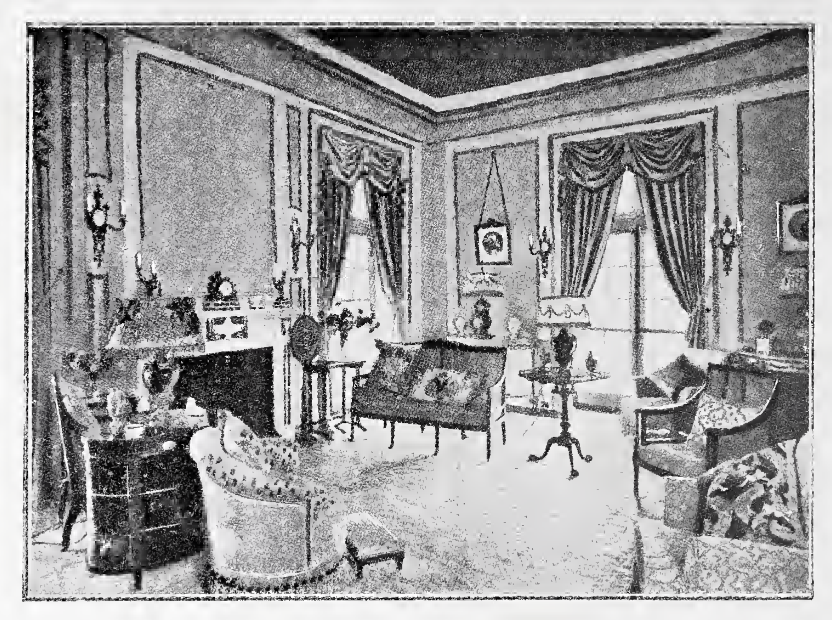
Entrons. C'est ici que va s'étaler sans doute un faste inoui...

Rien du tout. Au centre, un hall-music-room ; à gauche, la « living-room », un second hall, un salon, un vestibule et un office. Au premier étage, une bibliothèque et des chambres.

Du moins l'ameublement? Ici encore, cruelle désillusion. D'un banal, d'un plat! Un méli-mélo de

La « dining-room » est meublée de chaises aux dossiers tourmentés; ses murs sont nus. Pas un tableau! Pas étonnant que, là-dedans, M. Rockefeller ait mal à l'estomac et doive se borner, comme nourriture — le pauvre! — à du laitage et aux œufs. Les buffets rébarbatifs, l'aspect glacial de toutes choses doivent lui couper l'appétit.

La bibliothèque, très quelconque, contient des



Un salon.

bouquins soigneusement rangés, soigneusement dressés. On ne doit pas y toucher souvent, c'est visible. D'ailleurs, on sait que la lecture est absolument détestable pour ceux qui veulent faire «leur chemin», pour les grands amoureux du dollar!

Là aussi, comme partout, un entassement de fauteuils vénitiens, de tables Louis XVI, de chaises Henri II, de canapés dont raffolaient les contemporains de Louis-Philippe, de poufs, de chefs-d'œuvre du père Adam, enfin.

A toutes les fenêtres, de grands rideaux à fleurs drapés suivant l'ordonnance dont nos tapissiers de troisième ordre gardent jalousement la tradition.

On a beau chercher, d'ailleurs, pas un objet qui frappe. La revue ne montre pas la salle de bains, mais c'est inutile; on sent d'avance que la baignoire n'est même pas en or...

Et si cet excellent Rockefeller peut étonner ses visiteurs, il y réussit, mais point de la façon qu'il désirerait. Impossible de sortir de là sans se dire :

— Comment cet homme, qui ne peut cependant pas être un imbécile, a-t-il si mauvais goût?

Et il y a là — l'avouera-t-on — une étrange satisfaction, une espèce de revanche prise sur le milliardaire.

Celui-ci a beau avoir accumulé des montagnes d'or, l'humble ouvrier a sur lui l'avantage de manger à sa faim, et d'en éprouver une joie vulgaire sans doute, mais humaine et profonde. D'autres, qui croient avoir la notion du beau, qui éprouvent une



La chambre à coucher de Mme Rockefeller.

émotion vive devant un vieux meuble, devant un beau tableau, devant un intérieur harmonieux et qui savent la joie d'un home où tout est souvenir, où tout est lutte, où chaque objet représente une étape accomplie, où rien cependant ne s'écarte de la loi du goût, d'autres ont la revanche de se dire : — Si Rockefeller me léguait ça, je n'aurais rien de plus pressé que de tout bazarder...

Jean BARY.

LE HOME

La maison que nous construisons pour nous-même doit être un reflet de notre personnalité aussi bien dans son ensemble que dans les détails. Elle devient ainsi ce qu'elle doit être pour celui qui l'habite : absolument conforme à ses goûts, répondant logiquement et rationnellement à ses propres besoins.

Elle est ce qu'elle doit être: personnelle.

Ah! certes, il ne faut pas construire pour soi en pensant aux besoins des autres; il ne faut pas, avant que de laisser donner le premier coup de pioche de ce home, songer déjà à une vente éventuelle. Si vous construisez dans cet état d'esprit, qui est celui de 999 personnes sur 1000, ce n'est plus le home que vous construisez, le nid qui doit vous abriter, vous et les vôtres et qui doit vous rendre la vie agréable et facile, non, c'est un logis quelconque que vous ferez quelconque parce qu'il devra répondre au goût de tous, et répondra donc fort peu au goût de chacun.

Il en est heureusement qui sont individualistes en ce domaine, de cet individualisme qui produit les artistes originaux.

La maison dont nous avons eu la faveur de pouvoir prendre quelques vues intérieures et extérieures répond aux considérations qui précèdent.



Le hall central.



Vue prise du hall.

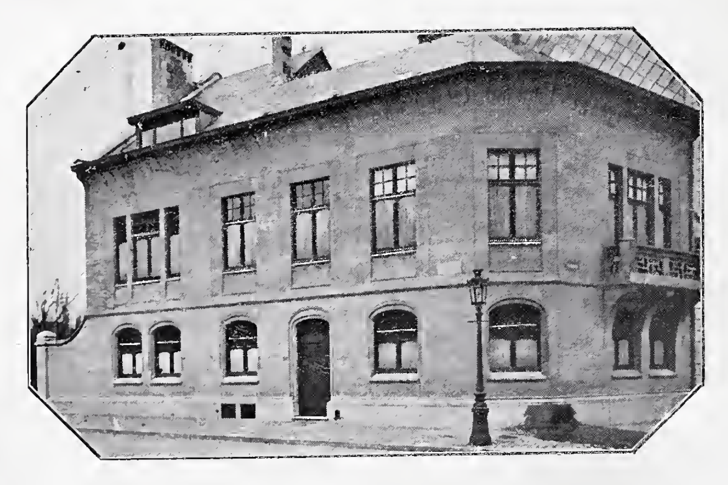
Elle est plutôt basse et offre une large surface, ce qui vous donne cette impression reposante qui vous change de celle de ces hautes et étroites bâtisses peu confortables et entraînant la plaie des nombreux serviteurs.

La façade passe dans sa belle simplicité pour une des plus réussies de celles de notre agglomération. Le décor en est sobre et la ligne très harmonieuse. Le maître n'a pas visé à faire de la réclame; il a tenu à faire de l'art et du véritable. Les seuils des fenêtres à forte pente donnent un cachet particulier aux baies et la courbe des arcs est fort gracieuse. Cette façade n'arrête guère le passant vulgaire, mais captive le regard de l'artiste.

Entrons. Et nous voilà aussitôt saisis d'une im-



C'est autour du hall que s'arrondissent les appartements.



La maison de Mme De Brouckère.

pression saine et forte : simplicité, confort et intimité. Petit couloir d'entrée, avec, à droite, le parloir, à gauche, le vestiaire. En face ,le hall, le hall véritable lieu de réunion de la famille, où tout est clair et beau et auquel toutes les autres chambres aboutissent.

Il est dominé par une galerie sur laquelle s'ouvrent toutes les pièces de l'étage. L'ouverture des portes permet à chacun d'être à ses occupations et de prendre part à la vie commune du Home. C'est une vraie maison familiale.

Dans la plupart de nos maisons existe une inégalité sérieuse de température; on doit passer des chambres chaudes à des couloirs froids; les portes sont condamnées et l'on semble vivre en cellule. Ici,



Le grand escalier qui monte du hall à l'étage.

au contraire, l'ensemble est pour la communication de toutes les pièces et la température s'y établit uniformément.

Nous n'entrerons point dans les détails et réserverons cela à une autre occasion, mais nous avons constaté la simplicité de décoration des murs et plafonds, le pratique des serrures, la suppression des cuivres qui nécessitent de fréquents astiquages, les armoires reposant sur consoles, ce qui permet un facile nettoyage de la chambre. Partout du linoleum.

Tout répond ici à des vues, à des buts personnels, ce qui fait la vie logique et rationnelle.

N'est-ce point là le vrai logis moderne, n'est-ce point ce que doit être notre home? LIED.

La Cinq Centième Maison
du Foyer Ouvrier Tournaisien

La voici, cette cinq centième maison. Vous en verrez d'autre part la photographie et les plans, si heureux dans leur simplicité.

Et le 11 juillet, la foule se pressera pour la voir, dans l'exposition dont elle a été le prétexte.

Car pouvait-on laisser passer cet événement sans le célébrer? Et comment le mieux commémorer que par une exposition du foyer ouvrier Nous n'avons pu la voir, cette exposition qui s'ouvre aujourd'hui. Il n'y a pas de « répétition générale », le temps nous eut d'ailleurs manqué — dans une revue, l'on ne dispose pas des moyens des journaux quotidiens — pour en rendre compte convenablement. Ce sera pour un prochain numéro, qui sera le mémorial de cette jolie exposition. Car elle est originale et jolie, par tout ce qu'on en a appris. On a quitté les sentiers battus; il y a des stands où, paraît-il, la couleur locale est extrêmement savoureuse. Attendons, ou plutôt, allons-y voir puisqu'elle est ouverte, cette exposition, jusqu'au 25 de ce mois.

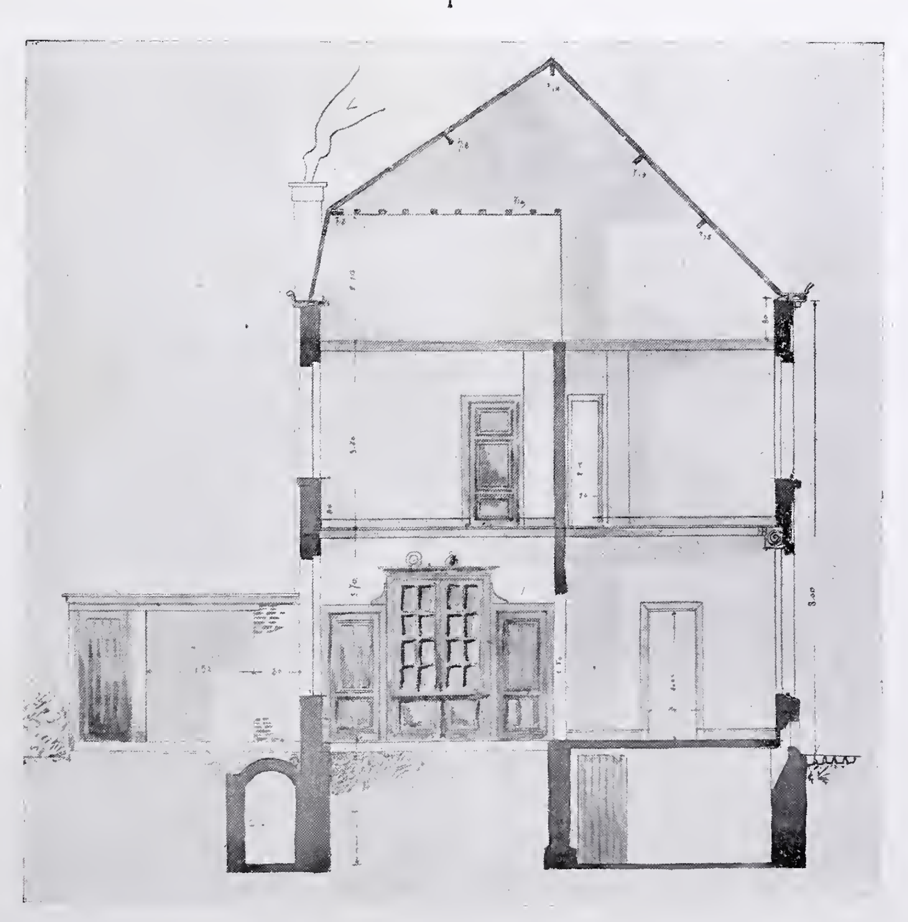
***

Et, en attendant, quelques mots nécessaires.

Le *Foyer Ouvrier Tournaisien* fut fondé en 1891, au lendemain de la promulgation de la loi sur les habitations ouvrières.

Il en est à son cinq centième acte de prêt. Certes, ce chiffre a été dépassé dans les régions industrielles. Mais c'est, pour le Tournaisis, une victoire de très haute signification.

Les luttes politiques, qui y sont très vives, se sont effacées, heureusement dans l'œuvre sociale. Et l'on voit tour à tour un sénateur catholique alterner à la présidence du Conseil d'administration avec un sénateur libéral.



Coupe de M. Wilbaux, classé premier.



Projet de M. Wilbaux classé premier.

Pour solenniser, comme il convenait, l'heureux résultat, notre Conseil d'administration décida de remplacer le traditionnel « banquet de circonstance » par une *exposition de plans, maquettes et devis d'habitations à bon marché, de mobilier, de vêtement et de jardins ouvriers et « d'art à dix francs »*, exposition qui serait ouverte à la Halle aux Draps de Tournai du 11 au 25 juillet, et par *un concours des plans, devis et cahier des charges de la cinq centième maison ouvrière* à l'acquisition de laquelle notre Société allait contribuer.

Le concours fut ouvert à tous les architectes de Tournai et de l'arrondissement judiciaire de Tournai et voici quelques conditions qui figurèrent à son programme.

L'objet du concours fut nettement spécifié, car nous n'entendions pas imposer aux concurrents un travail de théorie pure, mais nous désirions qu'ils fissent œuvre pratique et sérieuse: Un ouvrier avait réellement acquis un terrain et il s'agissait d'y construire une maison pour lui et sa famille avec l'aide d'un prêt du Foyer Ouvrier Tournaisien.

« Le concours avait donc pour objet les plans, devis et cahier des charges d'une habitation ouvrière » pour un ménage avec quatre enfants (3 garçons de » 17, 15 et 14 ans et une fille de 7 ans), à construire » à Tournai, rue de Fontenoy, sur un terrain de » 5m50 de largeur et de 40 mètres de profondeur. » Cette maison devant réaliser autant que possible » les conditions:

» *a*) de commodité (distribution et utilisation des » locaux);

» *b*) d'hygiène et de décence;

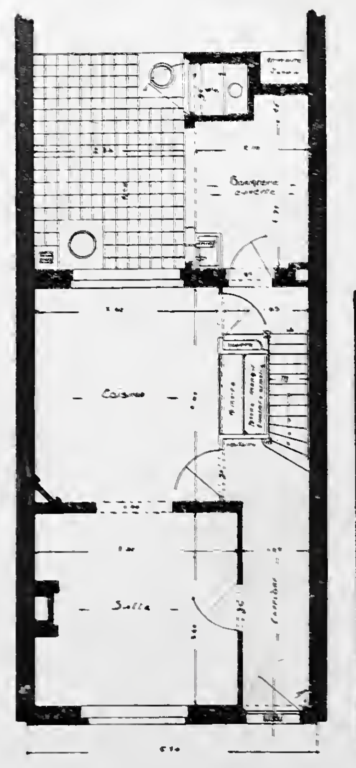
» *c*) de solidité et de convenance des matériaux;

» *d*) de bon marché;

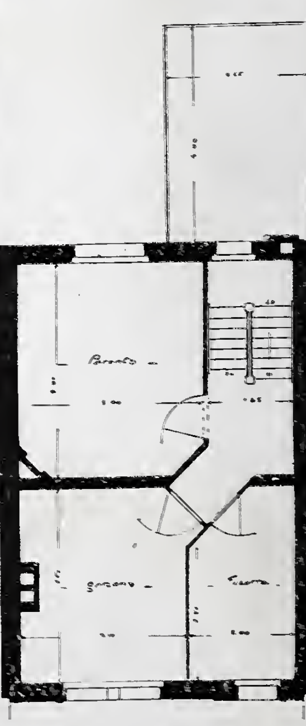
» *e*) de beauté.

» Elle devait comporter, au moins, au rez-de-» chaussée: une salle, une cuisine, un escalier, un » W. C. et une petite remise-buanderie ouverte; une » cave, citerne, et fosse d'aisance; à l'étage: une » grande chambre pour les parents et deux plus peti-» tes pour les enfants; le grenier devait être construit » de façon à pouvoir être converti, le cas échéant, en » chambres mansardes.

» Les plans devaient être dressés à l'échelle de » om02 par mètre. Les devis devaient être détaillés » de façon à ce que les membres du jury pussent ju-

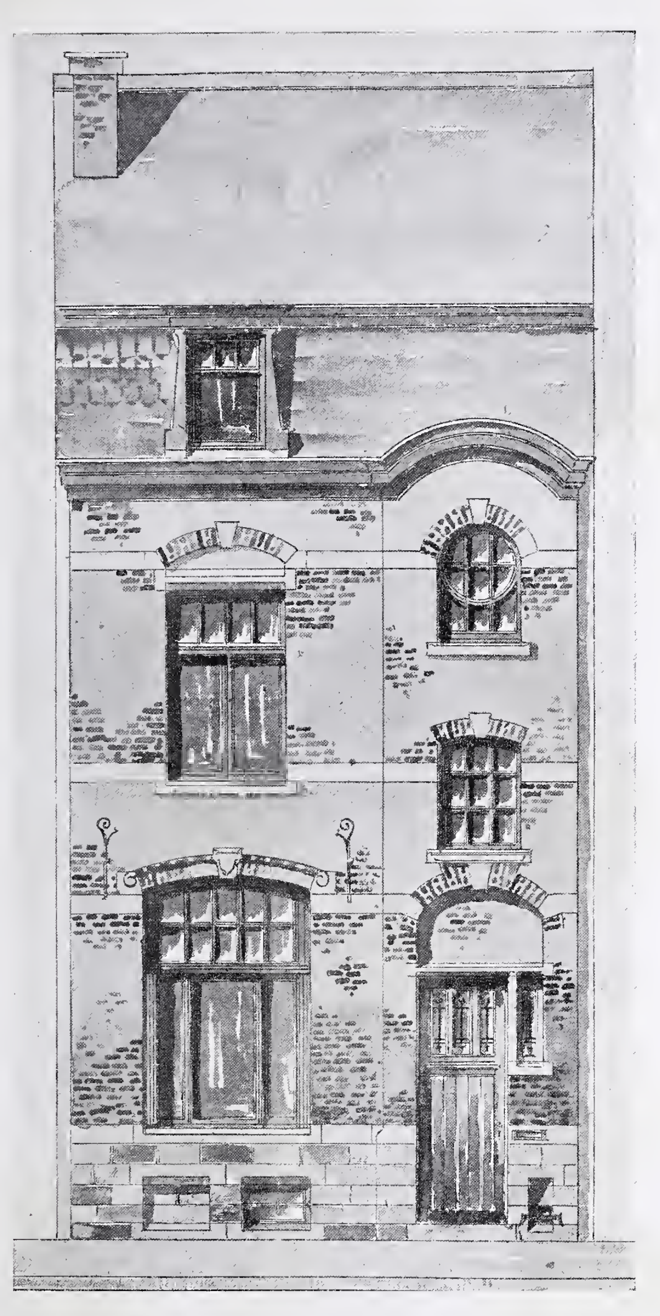


Plan du rez-de-chaussée



Plan de l'étage

Projet Wilbaux, classé premier.



Plan de façade de M. Wilbaux, classé deuxième.

» ger si la construction était exécutable pour les prix » indiqués. Le cahier des charges devait être complet » pour que les entrepreneurs pussent connaître toutes » leurs obligations.

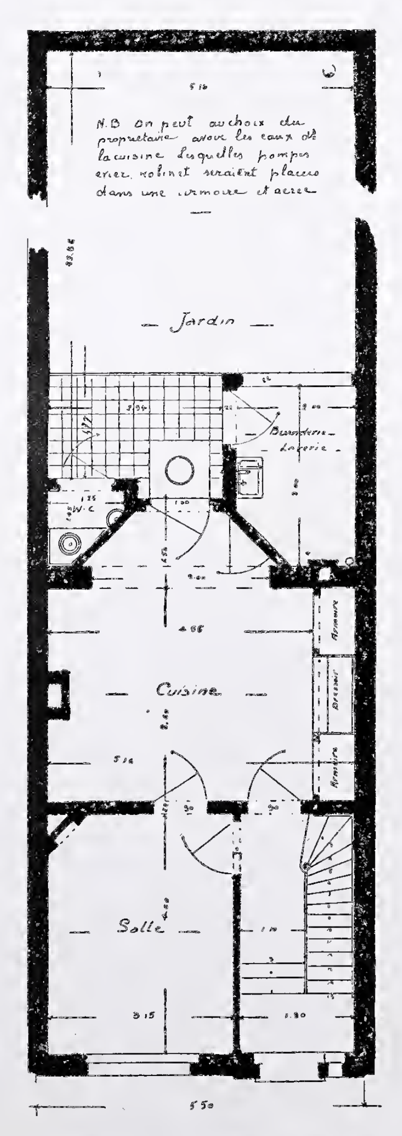
» La valeur de la bâtisse ne pouvait dépasser » 5,500 francs.

» Ne devaient pas être pris en considération par le » Jury comme rentrant dans les frais de construc- » tion :

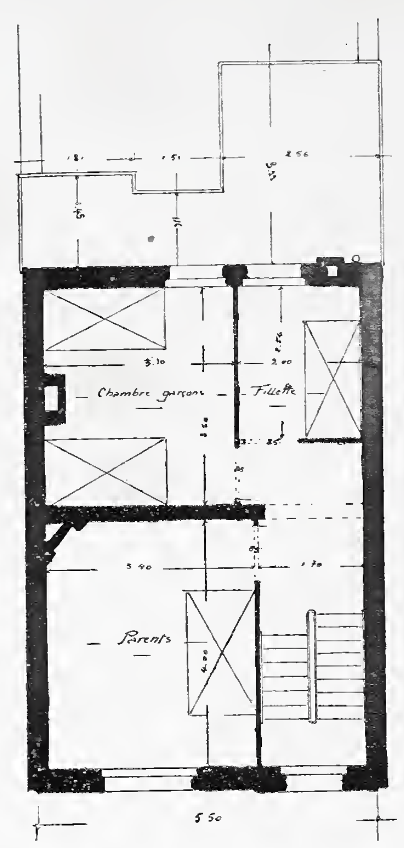
» 1° les honoraires de l'architecte qui seront sup- » portés par le Foyer Ouvrier Tournaisien ;

» 2° les impôts, taxes ou droits de bâtisse, *car une » des principales conditions du concours était que la » maison à construire fût exempte de la contribution » personnelle* d'après la valeur locative, les portes et » fenêtres et le mobilier et de toute taxe provinciale » ou communale analogue et notamment des droits » établis par la Ville de Tournai sur les construc- » tions nouvelles, le pavage des rues, les égouts et les » trottoirs.

» Les concurrents, pour connaître à l'avance si le » revenu cadastral de la maison projetée n'excéderait » pas 120 francs, devaient s'adresser à M. le Contrô- » leur des Contributions directes de Tournai. Aux » termes de la circulaire de M. le Ministre des Fi- » nances, n° 2261 du 30 décembre 1893, ce fonction- » naire devait les renseigner avec une attention parti- » culière et à cet effet, il devait indiquer, comme ty- » pes de comparaison, des maisons analogues exemp- » tées ; donner les éclaircissements et les détails né- » cessaires concernant l'évaluation cadastrale, le » nombre des pièces pour le sous-sol, le rez-de- » chaussée, l'étage, en tenant compte de la situa- » tion. »



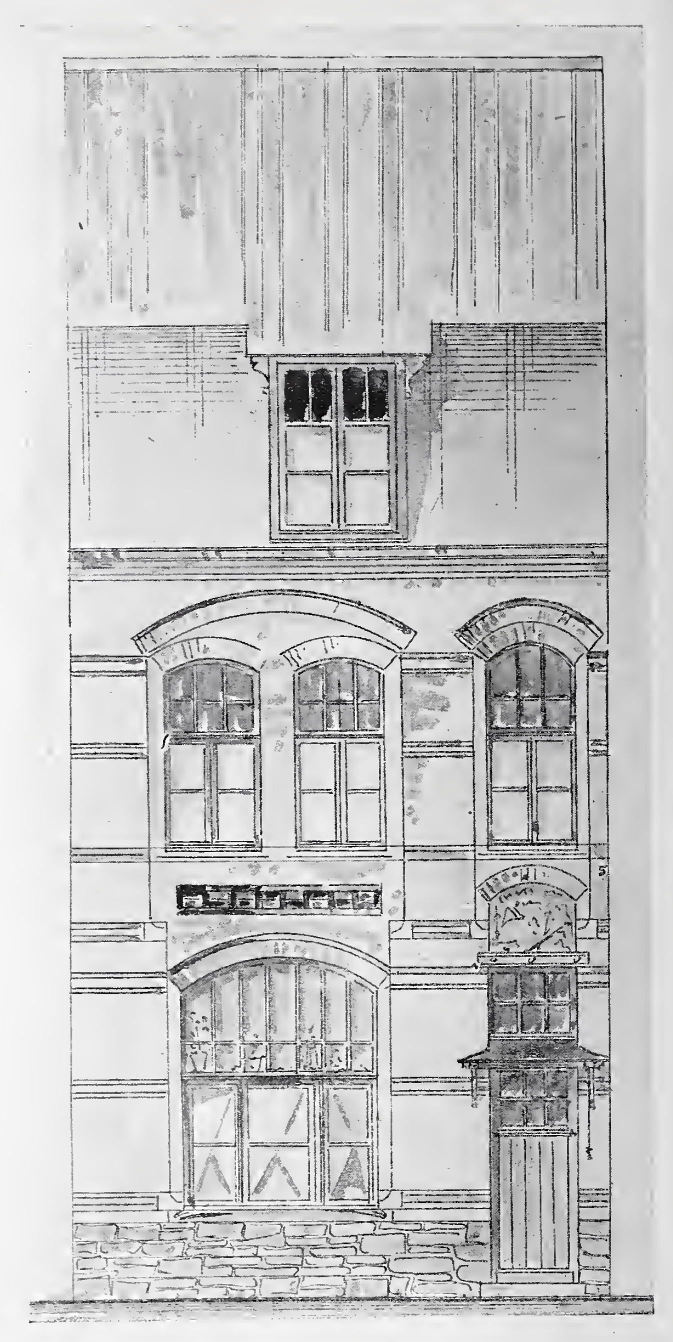
Rez-de-chaussée du projet Wilbaux, classé deuxième.



Plan de l'étage du projet Wilbaux, classé deuxième.

Dix projets furent soumis au jury et dans presque tous, ainsi qu'on pourra le voir lorsqu'ils seront exposés publiquement prochainement, les concurrents s'étaient beaucoup plus préoccupés de présenter une façade intéressante que de rendre pratique et commode la disposition intérieure des plans. Et c'est surtout à la supériorité de cette disposition intérieure sur celles que proposaient les autres concurrents que le projet « *Va toudis* » ayant pour auteur M. Jules Wilbaux, architecte à Tournai, doit d'avoir été classé premier.





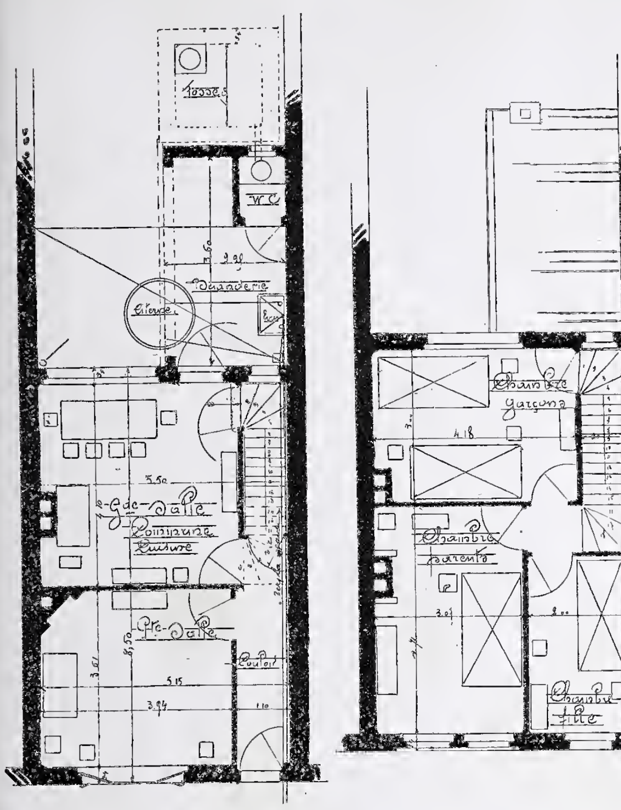
Plan de façade de M. Ladavid.

Le jury a accordé la deuxième prime au projet signé « Fleby» dont l'auteur était également M. l'architecte Jules Wilbaux et dont l'exécution aura lieu, croyons-nous, dans le courant de l'été prochain et la troisième prime au projet intitulé « l'Art est Esprit, l'Art est Matière » ayant pour auteur M. F. Ladavid, de Tournai.

Le coût de la bâtisse du projet primé sera de fr. 5170.40; celui du projet « Fleby » était de fr. 5381 22 cent. et celui de M. F. Ladavid de fr. 5490.95.

* * *

Il n'est guère possible de parler du *Foyer Ouvrier Tournaisien* sans parler de celui qui en est le promoteur et l'âme, et qui, depuis tant d'années, avec un



Plan du rez-de-chaussée projet Ladavid, classé troisième. | Plan de l'étage du projet Ladavid, classé troisième.

zèle et une activité si merveilleusement inlassable, se dévoue à la prospérité de cette excellente œuvre.

Avocat, critique d'art, journaliste, M. Jean Dupré de Courtray se consacre depuis la sortie de l'école, à des œuvres sociales et philantropiques. On le fêtait naguère, à Tournai, dans un cercle « L'Union Philantropique» qui le compte parmi ses membres depuis vingt ans. Et M. Dupré de Courtray vient d'atteindre à peine la quarantaine...

Grand voyageur, il a fondé et préside un cercle d'excursions populaires. Il fut de longues années secrétaire du Cercle d'Enseignement Populaire et n'en abandonna la présidence que pour fonder l'Extension Universitaire.

Non content d'avoir fondé le *Foyer ouvrier Tournaisien*, il a créé, en 1899, la *Maison de l'Employé du Tournaisis.*

Et assurément, M. Dupré de Courtray a bien mérité les distinctions honorifiques qui lui ont été décernées.

Même, si nous pouvions dire toute notre pensée — au risque d'être importun et de manquer de discrétion — nous déclarerions tout net que l'exposition d'aujourd'hui pourrait donner l'occasion au gouvernement de.....

Félicitons, dans tous les cas, le vaillant et distingué secrétaire de donner une part si importante de son existence à un labeur aussi digne.

Au Jardin

Au nombre des éléments qui peuvent apporter de la diversité et de l'imprévu dans l'ordonnance d'un jardin, il faut citer en tout premier lieu les enrochements, que ceux-ci soient d'imposantes constructions en pierre artificielle édifiées par des rocailleurs en renom, ou plus simplement de modestes rocailles établies spécialement pour la culture de plantes de montagne et que tout jardinier doué d'un peu de goût et d'initiative pourra façonner lui-même, économiquement et judicieusement.

Chacun de ces deux procédés a son genre de beauté particulier et l'on n'emploiera pas indifféremment l'un ou l'autre.

Les enrochements de grande envergure, œuvres de rocailleurs professionnels, ont leur place toute indiquée dans les vastes jardins où l'on vise plus aux effets d'ensemble qu'aux soucis du détail. Ces constructions sont le plus souvent très pittoresques d'aspect, grâce à la masse imposante de leurs blocs de pierre posés de ci de là en surplomb et tout remplis de crevasses, de fissures et d'anfractuosités comme un véritable rocher.

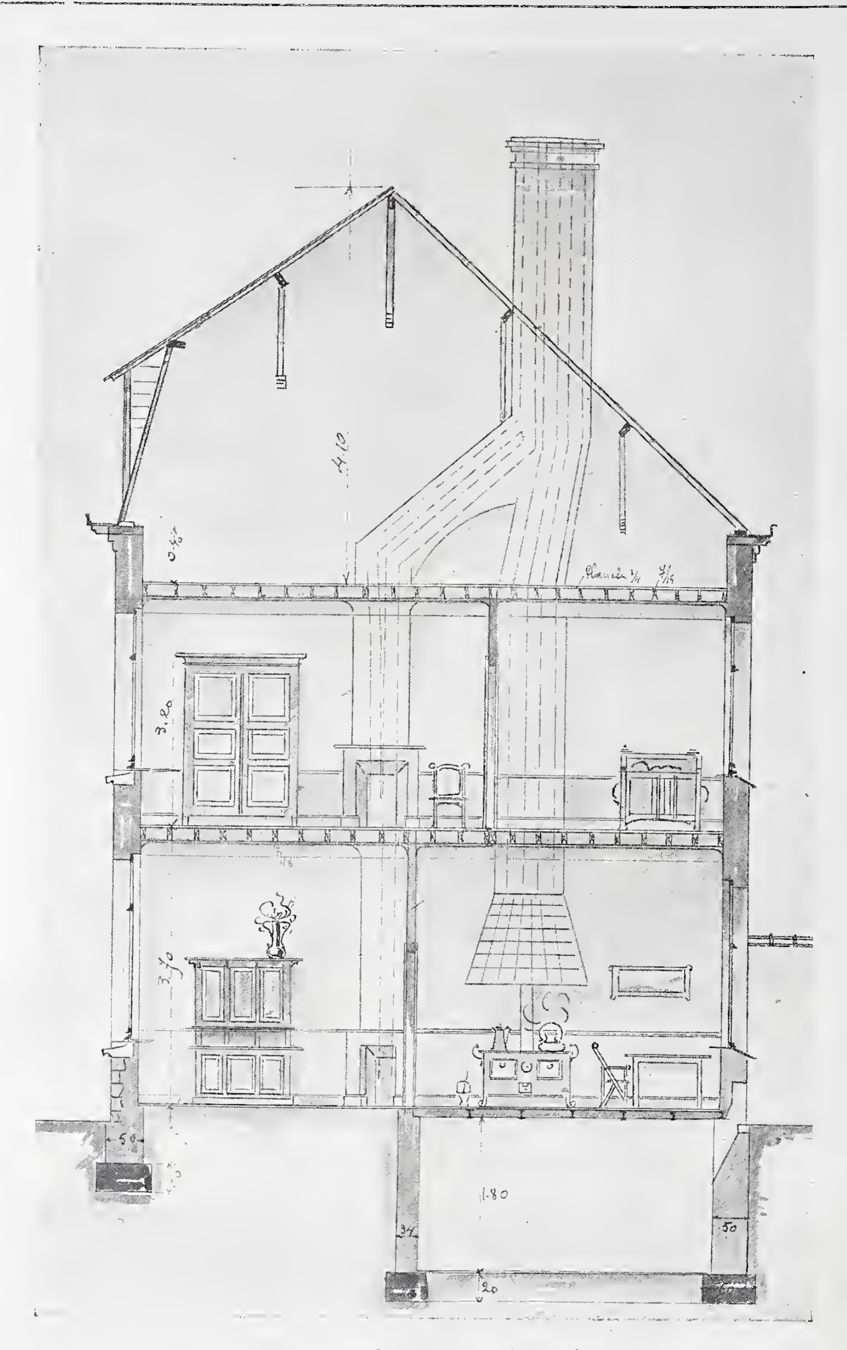
Mais toute médaille à son revers. Et si ces imitations de scènes naturelles sont presque toujours parfaites comme enrochements proprement dits, elles ont le très grave défaut d'être absolument impropres à la culture des principaux joyaux de la flore alpestre.

Et cependant, le point le plus important à observer, surtout dans les petites jardins où tout se voit de près, ce n'est pas le rocher en lui-même, mais bien la végétation qui doit le revêtir. Ce n'est pas l'avis des rocailleurs, nous le savons. Il en est même qui vont jusqu'à recommander aux propriétaires qui ont recours à leurs talents, de mettre le moins possible de plantes dans les rares cavités qu'ils réservent à cet effet dans leurs créations, et cela pour que toute l'attention se porte sur le seul rocher et qu'aucun de ses détails, pittoresques ou hardi, n'échappe à la vue.

Et voilà ce qui fait que beaucoup de ces constructions, qui nous paraissent de loin si belles et si imposantes, perdent beaucoup de leur attrait lorsqu'on les examine de près, à cause de la nudité de grands carrés de rochers et de fissures en retrait où il est impossible de faire pousser quoi que ce soit.

Trois conditions principales sont nécessaires pour la bonne venue des plantes dans les rocailles : 1. employer des pierres d'une porosité parfaite ; 2 disposer les niches ou emplacements réservés aux plantes de telle façon que les racines de celles-ci, souvent longues et ténues, puissent aller puiser très profondément, dans le sol naturel, l'humidité nécessaire à leur bonne végétation ; 3. éviter de placer les plantes sous des rochers en surplomb, là où elles ne pourront vivre parce qu'elles seront privées de l'action bienfaisante de la rosée, de la pluie et des arrosements.

Il faut bien reconnaître que les enrochements des rocailleurs sont loin de se conformer à ces desiderata. Tout d'abord, à cause de l'énorme quantité de ciment qu'ils emploient, la porosité naturelle de la pierre se



Coupe du projet Lalavid, classé troisième.

trouve complètement obstruée. C'est là, non seulement une première cause d'insuccès dans la culture des plantes de montagne, mais encore un obstacle au développement de la mousse et de ces jolies miniatures qui parent si gentiment et d'une façon toute spontanée, les rocailles où l'on n'abuse pas du ciment. Peut-on rêver rien de plus gracieux, par exemple, qu'un rocher où la saxifrage de Huet s'est naturalisée et se ressème d'elle-même, y mettant en ces jours de printemps la joie de ses myriades de fleurettes dorées ?

Un second défaut grave des enrochements en pierre artificielle, c'est de ne posséder que des cavités dont le fond ne communique aucunement avec le sol naturel du jardin. Les plantes se trouvent dans ces niches comme si elles étaient en pot. Bien heureux peut-on se dire encore, lorsque le rocailleur a eu la bonne pensée de laisser dans le bas de ces cuvettes un petit passage pour l'écoulement des eaux surabondantes, ce qui n'est pas toujours le cas.

Enfin comme tout dernier reproche, nous signalerons l'abus fait par les rocailleurs des roches en surplomb, des brèches, cavités et renfoncements, toutes choses qui rendent assurément leurs constructions très pittoresques,mais qui font aussi que la plupart des espaces réservés par eux pour y mettre des plantes sont absolument impropres à cet usage.

Comme on peut le voir par toutes ces considérations, ce n'est point sans motifs sérieux que nous conseillons de n'admettre les enrochements en pierre artificielle que dans les jardins un peu vastes ,là où ils seront assurés de produire tout l'effet qu'on en attend et où l'on pourra consacrer aux charmantes miniatures de la flore montagnarde une petite rocaille parfaitement conditionnée.

Quiconque a voyagé en Suisse — ou dans toute autre contrée montagneuse — n'aura pas été sans remarquer avec un vif intérêt la physionomie toute particulière des plantes vivant dans les hautes altitudes. Et lorsque ce touriste se trouve être en même temps un artiste ou un ami passionné des fleurs, ce sentiment de pure curiosité devient bien vite de l'admiration et de l'enthousiasme.

C'est que la grande majorité de ees plantes ne ressemblent en rien à celles que nous cultivons habituellement. Elles ont le très rare mérite d'être à la fois originales et jolies. D'aucuns leur reprocheront peut-être de n'avoir ni l'ampleur des formes, ni les grandes fleurs, ni les multiples coloris des plantes de nos jardins. Mais si le vulgaire, ami du clinquant et du tape-à-l'œil, est plus ou moins insensible à leurs charmes, en quel ravissement profond ne plongent-elles pas les âmes artistes qui savent découvrir la beauté partout où elle existe réellement!

Nous ne savons, pour notre part, rien de plus délicieusement beau qu'une rocaille bien faite où l'infinie variété des plantes saxatiles: Primevères, Aubrieties, Saxifrages, Joubarbes, Orpins, Campanules, Hélianthèmes, Silènes, Œillets et tutti quanti étalent à l'envi leur riante et pittoresque floraison. Un massif de Géraniums, de Bégonias où de toute autre plante d'un emploi courant offre un aspect assurément plus éblouissant et plus durable. Malgré cela, nous n'hésitons pas à dire que de toutes les joies que nous donne notre jardin, la plus grande part provient de nos cultures en rocaille.

Notre admiration pour la flore alpine — aussi profonde que sincère et qui nous est venue à la suite de nos longues courses en montagne et de visites réitérées aux jardins alpins de la Linnœa à Bourg-Saint-Pierre en Valais, des Rochers de Naye sur Montreux, du parc de l'Ariano à Genève et de M. Correvon à Chêne-Bourg — ne va pas jusqu'à bannir de nos parterres les plantes qui en font partout l'habituel ornement. Mais nous préférons de beaucoup, à ces étincelants motifs de décoration qui sentent un peu trop le factice et l'apprêté, la rocaille idéale, telle que nous l'entendons, qui a le grand mérite de sortir des chemins battus de la routine et de nous ramener à la nature, chez laquelle il faut toujours aller chercher ses inspirations lorsqu'on veut faire une œuvre imprégnée de quelque souei artistique.

Une des grandes supériorités de la rocaille, c'est de varier constamment son aspect, grâce à la multitude de plantes employées dans un espace relativement restreint et dont les floraisons se succèdent sans interruption pendant la plus grande partie de l'année. Il est à remarquer, d'ailleurs, que la plupart des plantes de montagne ne sont pas seulement intéressantes par la finesse, l'élégance et l'originalité de leurs fleurs, mais encore par la gentillesse de leur port. Le reproche qu'on adresse parfois aux plantes vivaces ordinaires de présenter un aspect disgracieux à la défloraison, ne peut aucunement s'adresser aux plantes alpines dont le feuillage, toujours persistant, conserve indéfiniment sa grâce et sa fraîcheur.

Et que de plantes ne produisent tout leur effet que dans le rocher! Il en est ainsi, notamment, de toutes les espèces saxatiles et rampantes qui ont besoin de l'appui naturel de la roche pour se développer normalement. Rien n'est curieux et intéressant à observer comme la rapidité avec laquelle certaines espèces parviennent à couvrir en très peu de temps de grands espaces de roche parfaitement nue, à s'y mouler en suivant toutes ses aspérités, lorsque rien ne s'oppose à leur bonne végétation.

C'est dans la rocaille encore que les plantes à longs rameaux retombants trouveront une place appropriée à leur mode de croissance. C'est dans ce site naturel, bien fait pour mettre en relief leur pittoresque beauté, que les Saponaires, Gypsoph les, Arénaires, Androsace et Saxifrage sarmenteuse, Lysimagues, Linaires et autres laisseront retomber avec grâce leurs tiges abondamment fleuries. En plein été on peut associer à ces plantes rustiques d'autres espèces à végétation analogue, telles que: Pelargonium à feuille de lierre, Ficoïdes, Gnaphales, Lhumbergies, Ephémères.

C'est dans la rocaille toujours — et là seulement — que les amateurs de raretés pourront cultiver avec quelque chance de succès les joyaux les plus précieux de la flore des montagnes. Là se montreront avec tous leurs avantages, les délicieuses primevères de l'Himalaya; les Androsaces menues; les splendides Gentianes aux fleurs d'un azur ineomparable; la suave Ramondie qui nous vient des Pyrénées ainsi que la Saxifrage à longue feuille, merveille des merveilles; les campanules rarissimes du Tyrol et des Apennins; le Bluet du Canada; les Arnebia, Onosma et Omphalodes, Luciliœ, originaires de l'Orient; et pour terminer les Linnœa, Pyroles, Silène Acaule, Myositis main, Soldanelles et Cypripèdes des hautes régions alpestres.

On n'en finirait pas si l'on devait énumérer toutes les plantes dont on peut faire un emploi judicieux dans les rocailles bien agencées, de manière a en retirer les plus heureux effets possibles. Nous nous en voudrions pourtant de ne pas citer encore au nombre de celles-ci quelques espèces tirées de la catégorie des plantes annuelles ou cultivées comme telles, et dont l'emploi se justifie d'autant plus qu'elles fleurissent à une époque où la plupart des plantes vivaces ont perdu leurs fleurs. Au nombre de celles que nous employons le plus communément dans nos cultures, nous citerons les Abronias, Fenzlias, Pistorinias, Gramnanthes, Oxalis rosea, Lobelias, Clintonias, Isotomas, Pétunias, Ionopsidiums, Sedums bleus, Nemophiles, Brachycomes, etc., etc.

L'étude des questions relatives à l'établissement d'une rocaille modèle devant nous entraîner trop loin, nous en ferons l'objet d'un article subséquent. La première partie de notre tâche était d'inspirer le goût des rocailles et jardins alpins et d'amener aux jolies plantes de montagnes de nouveaux et nombreux admirateurs et amis. Puissions-nous avoir réussi. Et pour terminer notre plaidoyer en leur faveur, nous ne pouvons mieux faire que reproduire ici une page d'un excellent livre (*) de M. Correvon, un apôtre s'il en fut et dont les splendides et rares collections font l'émerveillement de tous ceux qui ont eu le bonheur de les voir de près. Nous citons textuellement:

« Entre les rocs, dans toutes les anfractuosités et les fissures de rochers, nous constatons la présence de plantes rares, à l'aspect de pelotes serrées ou d'hémis-

(*) H. Correvon. Les plantes alpines et de rocailles.

phères, formées d'une foule de petites rosettes pressées les unes contre les autres...

Ces touffes naines et serrées produisent un effet merveilleux ; elles animent les rochers et les pierriers et leur donnent un aspect vraiment enchanteur. Sur les cols élevés de nos Alpes, au flanc des arêtes décrépites des plus hautes montagnes, on peut voir côte à côte les bijoux les plus purs de la flore des montagnes briller, comme de véritables astres, sur le sol glacé et pierreux. Ils y forment comme une mosaïque naturelle, en tapis aux plus vives couleurs et jamais peintre, si grand artiste fût-il, ne pourrait rendre l'effet saisissant qu'ils produisent.

Le Myosotis nain (Eritrichium nanum) forme, dans nos hautes attitudes, comme sur les rochers des régions arctiques et sur ceux des hautes montagnes de l'Amérique du Nord, de vraies plages d'un azur intense et délicieux, d'un bleu qui vous ravit et vous charme, d'un bleu qui n'est qu'à lui. Ce n'est plus un myosotis, c'est un bijou ; ses fleurs rases, sans tiges, sont appliquées les unes contre les autres, si bien que la touffe, entièrement bleue et naine, apparaît comme un coup de pinceau dans un admirable tableau. A ses côtés s'étale l'Androsace glaciale, qui est en rose tendre ce que le myosotis est en azur, aussi naine et aussi rase que lui, présentant au soleil sa masse de fleurs acaules, serrées et pressées sur la touffe. Suivant les pieds la teinte est pâle ou intensive : elle varie du blanc pur au rose le plus vif. Puis voici le jaune pâle, la teinte soufrée dans les pétales du gracieux Saxifraga stenopetala, l'une des plus délicieuses d'entre les plantes alpines. Plus loin c'est le Carmin avec la saxifrage à feuilles opposées, le rouge sang avec la saxifrage biflore puis d'autres couleurs à mesures que nous admirons ce tapis merveilleux ; et toujours ce sont des fleurs sans tiges, directement attachées à la surface de la touffe sur laquelle elles appliquent leurs corolles. Ce sont autant de rubis qui brillent sur le sol et ce spectacle vaut à lui seul un pèlerinage sur les hauts sommets. C'est bien là qu'on peut dire : « Teresstria Sidera, flores. »

On sent que l'auteur de ces lignes est un admirateur passionné de la flore qu'il décrit si bien. Mais, n'allez pas croire cependant qu'il amplifie et exagère, comme sont tentés de le faire tous ceux qu'enthousiasme une cause quelconque.

La vérité, c'est que le gouvernement suisse a dû prendre de sévères mesures de protection dans le but de conserver les plantes qu'un arrachage systématique menaçait d'une destruction complète.

Tous les touristes veulent emporter comme souvenir de leurs pérégrinations alpestres quelques unes de ces fleurs qui les ont particulièrement charmés. Et c'est pourquoi les plus rares d'entre elles seraient aujourd'hui disparues à jamais si l'on n'avait strictement défendu l'exportation de plantes directement arrachées de la montagne. C'est dans la même pensée de protection que furent installés en différents endroits de la Suisse et des régions voisines des jardins alpins. Situés à de hautes altitudes, ils permettent de donner aux plantes toutes les conditions de sol et de climat nécessaires à leur parfait développement.

C'est là qu'il faut aller juger la flore montagnarde. Là sont réunies sur un petit espace, les espèces les plus rares et les plus belles. Et l'amateur qui voudra se donner la peine de pérégriner jusqu'à Bourg-Saint-Pierre, en Valais, où se trouve le plus célèbre de ces jardins et le premier en date, en reviendra comme nous, et comme tant d'autres, entièrement conquis et charmé.

JULES HAVAUX.

Les Bêtes du Home

LE LOGEMENT DES VOLAILLES

Dans notre précédente chronique nous avons indiqué la façon de construire un bon poulailler ; parlons aujourd'hui du mobilier de ce dernier qui comprend **les perchoirs et les pondoirs.**

Chose essentielle, cet ameublement doit être entièrement mobile afin de pouvoir être nettoyé et même désinfecté sans la moindre difficulté.

Les perchoirs sont encore assez souvent de forme ronde. C'est un mauvais système qui force la poule à s'y accrocher, ce qui amène assez rapidement une déviation de l'os de la poitrine, le bréchet. Il est préférable d'adopter des tringles en bois, véritables planchettes à arrêtes arrondies d'une largeur de 5 à 8 centimètres ; avec ce procédé, la poule s'accroupit, les doigts étant écartés et elle repose ainsi le poids de son corps sur les pattes.

Les perchoirs ne doivent pas être disposés en gradins, en échelle comme on le constate encore si fréquemment, mais au contraire, placés sur un plan horizontal à environ un mètre de hauteur et écartés entre eux de 40 à 50 centimètres.

Ils doivent pouvoir s'enlever facilement afin de faciliter le nettoyage du local ; rien de plus facile : il suffit d'un fer en U disposé sur les chevrons fixés au mur et recevant les perchoirs ; à la rigueur, une simple broche en bois ou une longue pointe de Paris peut suffire.

* * *

Les pondoirs ne sont pas toujours situés dans le poulailler ; on les place parfois dans une annexe,

Avec un poulailler maçonné, il est recommandé de construire les nichoirs dans la muraille, mais il faut avoir soin de les cimenter.

Règle générale, les pondoirs doivent toujours être placés à la même hauteur et être aussi identiques que possible, afin d'éviter les préférences. Si on les place à différentes hauteurs, ceux les plus hauts recevront le plus grand nombre de visites et dans les luttes entre les pondeuses, pourra survenir la casse des œufs.

Un point à ne pas négliger est aussi de ne pas placer les pondoirs plus haut que les perchoirs, sinon les poules iront s'y installer pour la nuit et ils ne tarderont à être salis par leurs excréments.

Les pondoirs doivent être en nombre suffisant afin d'éviter que les pondeuses ne s'entassent au même endroit ou qu'elles aillent pondre ailleurs. On admet qu'il faut un pondoir par trois ou quatre poules.

Outre les pondoirs installés dans la muraille, on en rencontre également construits en bois, en osier, en fil de fer. Ces derniers sont surtout recommandables pour le nettoyage facile ; en outre, ils sont d'une plus longue durée.

* * *

Les perchoirs et les pondoirs doivent être entretenus dans le plus grand état de propreté ; c'est le moyen d'éviter la vermine si nuisible pour obtenir une bonne production d'œufs dans l'entretien des volailles.

Max Rasquin.

VARIÉTÉ

VIEILLES CHANSONS ET MODES NOUVELLES.

D'une malle oubliée depuis de longues années dans un coin obscur du grenier de la maison paternelle, le hasard a fait sortir quatre vieux petits bouquins manuscrits, héritage d'un aïeul.

Je les ai là devant moi, rangés sur ma table.

Ils sont tout séchés, tout ratatinés, comme de petits vieux, courbés sous le nombre des années. Sur les feuillets jaunis, de grands caractères à fioritures, tracés d'une main ferme, rapportent des chansons d'un autre siècle.

L'aïeul a dû être grand chanteur et collectionneur passionné, car, rien ne manque dans le recueil

Voici des romances larmoyantes, des chants glorifiant l'amour, la fidélité et les femmes, en voici d'autres, qui disent les bonheurs de la vie champêtre ; il y en a de sentimentales et il y en a d'égrillardes.

Certaines critiquent les travers des contemporains.

Rien n'a changé depuis un siècle... combien de fois ne l'a-t-on dit ? Surtout pas la mode, ne vous en déplaise, belle Madame, à la robe collante, au grand chapeau, à la voilette mystérieuse.

* * *

Oyez les chansons de mon aïeul :

En voici une qui n'est pas tendre pour les coquettes merveilleuses, cela s'appelle :

« Les Goûts Modernes »

Air : (Chacun avec moi l'avouera.)

Premier couplet :

Jadis pour éviter l'ennui,
On voyait la femme élégante,
Contraire aux femmes d'aujourd'hui
Se piquer d'être un peu savante ; (Bis)
Mais un spencer tient lieu de tout ; (Bis)
On fait par lui mainte conquête,
On fourre de l'esprit partout,
Mais de l'esprit (ter) par-dessus tête.

Une autre s'indigne de voir les femmes plates comme celles de l'an de grâce 1909, et l'auteur se demande où les belles peuvent bien cacher leurs poches.

Le titre :

« Sur la réforme des poches »

(Air du Mariage de Figaro)

Jadis on portait des poches,
C'était par utilité,
On rapportait dans ses poches,
L'argent qu'on avait prêté,
L'on faisait sonner ses poches,
Partout avec sûreté (Bis)
Belles qui sortez sans poches
Avec de l'Humanité
Comment, n'ayant pas de poches
Faites-vous de la charité ?

* * *

Et les chichis, belle Madame, croyez-vous les avoir innovés ?

Pensez-vous être vraiment nouvelle-mode sous votre perruque frisée ?

Voici ce que mes vieux bouquins nous apprennent sur cet autre travers de leurs contemporaines.

La chanson s'appelle :

« La perruque à la mode ».

Que la mode a pour vous d'attrait
Belle, dût-elle être incommode
Et défigurer tous vos traits
Vous nous répondez : c'est la mode.
Votre taille n'existe plus,
Vos hanches vont chercher la nuque
Vos beaux cheveux sont superflus
Ils se cachent sous la perruque (Bis)

* * *

Plus loin, c'est le voile, la voilette de nos jours qui passe au crible du critique en des couplets gonflés de littérature.

Voici que l'on en dit :

« Sur les voiles »

(Air : La Comédie est un miroir).

Dans le Paradis que j'ai vu,
Représenté sur une toile,
Ainsi je me suis aperçu
Qu'elle ne portait pas de voile.
La mode a dû bien varier,
Pour nous amener cet usage,
Depuis la feuille de figuier
Qui ne cachait pas le visage (bis)
Je ne crois guère à l'âge d'or,
Pourtant, je ne saurais le taire
Avec Ovide, j'ose encore
Vanter cette vieille chimère.
Alors, les grâces, la beauté,
Etaient sans voile, sans parrure
Si du moins, le cœur fut resté
Comme l'avait fait la nature (bis)

Terminons ici l'exhumation de ces aimables vieilleries. Si les extravagances dans la toilette de nos femmes dépassent un peu les bornes, consolons-nous en nous disant qu'au bon vieux temps, elles ne furent pas mieux inspirées.

Elles ont souvent aimé paraître ridicules plutôt qu'être simplement belles.

Jacques ZONDERAN-BALAES.

Gazette de la Mode

Coiffure nouvelle. — Petits chapeaux. — Robe-laveuse. — Silhouette Jeanne-d'Arc. — La coiffure dernier cri que les Parisiennes élégantes adoptent avec enthousiasme est assez étrange : c'est le chignon grec avec bouclettes et bandeaux bouffants et ondulés, compliqué de l'ancienne « frange » coupée à deux ou trois centimètres au-dessus des sourcils et légèrement remontante vers les tempes. Ladite frange est seulement « ourlée » au fer et n'est nullement ondulée ni frisottée.

On avait déjà essayé cette bizarre coiffure au début de l'hiver, mais son succès avait été médiocre ; aujourd'hui, il semble qu'elle veuille s'imposer. Elle convient mieux aux visages ronds qu'aux figures longues, mais n'est tout de même pas très seyante...

Le chignon reste donc planté au-dessus de la nuque et au lieu de bien dégager celle-ci, on met sous le chignon un large ruban-bandeau qui englobe les frisons du cou et n'est pas joli du tout.

Les rubans sévissent du reste dans toutes les chevelures, et leur abus est rarement heureux... J'ai vu, l'autre jour, une jeune femme qui portait sous un chapeau très enlevé un ruban rose lui barrant la moitié du front : vous eussiez juré une large bande de taffetas d'Angleterre collée là pour cacher une horrible blessure !

Pour celles qui ne veulent pas couper leurs cheveux sur le front (la frange est rarement postiche, parce qu'elle continue la ligne des bandeaux qui prend le dessus de la tête), les bandeaux de front se font encore : très ondulés, très peu à la Vierge ; et, en somme, tous les genres sont admis, du moment qu'ils vont à l'air du visage.

Est-ce la coiffure nouvelle qui détrônera les grands chapeaux ? Peut-être ! Toujours est-il que l'on prépare dans le silence des ateliers... de plus petits chapeaux : on en montre déjà, mais, malheureusement, les premiers essais ne m'inspirent pas grande confiance et ne sortent guère de l'insipide forme pot de fleur : le pot est plus petit, mais c'est toujours un pot... avec très peu de fleurs dessus ; ce sont les rubans et les draperies qui leur dament le pion, et aussi les ailes... Oh ! ces ailes, ce qu'elles sont devenues encombrantes depuis une quinzaine de jours. On ne voit qu'elles, de toutes les couleurs et grandes ! C'est que sur les chapeaux énormes, il faut tant et tant de fleurs et que l'on en a tant mis, que les fabricants sont dépourvus. Alors, comme la saison d'été est déjà avancée, on ne s'en douterait pas, on charge les galurins d'ailes automnales.

Les brides de velours lâches et nouées mollement sous le menton font fureur à Londres ce mois-ci. Or, Londres est aussi une Ville-Lumière qui, bien souvent, lance des modes en même temps que Paris. Qui sait ? la mode jolie des larges brides de velours posées sur les capelines d'Italie fera peut-être dans quelques jours florès ici. On les avait essayées au Printemps, elles n'ont pas pris, mais il n'est pas trop tard pour y revenir ; elles sont si gracieuses et si flatteuses, ces brides coquettes, que l'on aurait tort de ne pas suivre l'exemple des élégantes Londonniennes.

Ce qui ne prend pas du tout ici, par exemple, et ce qu'on cherche à lancer à Paris ,c'est la roble-laveuse : c'est-à-dire une robe à tablier drapé en laveuse, retourné et ramené dans la taille : c'est du dernier vilain... et cela fait pendant aux non moins laides robes à tailles cuirasses qui prennent, paraît-il, chez nos voisines. Il est vrai qu'elles ont leur raison d'être. ou du moins une raison d'être que « Fémina » nous donne : elles font une silhouette à la Jeanne d'Arc ! Hein, ça ! Cette bonne Lorraine n'avait jamais songé que sa béatification pût influencer les modes féminines, et qu'en 1909 quelques têtes folles se pareraient de cuirasses étincelantes en tissu d'or ou d'argent pour ressembler à la Pucelle... Où allons-nous, Seigneur !

Seulement, les cuirasses d'aujourd'hui sont soulignées souvent par des ceintures bébé et manquent de martialité... On ne peut pas tout avoir !

On fait aussi une sorte de robe princesse avec ceinture drapée en paniers et fuyant en queue de morue nouée bas sur le derrière de la jupe... C'est aussi fort laid, surtout lorsque ladite ceinture est en soie écossaise ou bayadère sur une robe unie.

Bref, la Mode tâtonne et crée, ou mieux repêche un tas de vilaines choses, un tas de vieilleries qu'elle accommode à une nouvelle sauce, insipide, ratée.

Combien était plus jolie dans son excentricité même la robe Samothrace, et combien plus charmant encore le fourreau auquel d'aucunes restent fidèles. Si Messieurs les créateurs ne trouvent pas mieux, qu'on nous le laisse plutôt.

Fleurs et jardin

Jardin. — C'est à cette époque de l'année surtout que vous achèterez des fleurs, car elles sont en quantité considérable sur tous les marchés ; gardez-vous de les rempoter, à moins qu'elles ne soient défleuries, autrement vous risquez de les faire mourir. Voulez-vous les mettre en pleine terre ? Enterrez le pot qui les contient en même temps qu'elles, et si enfin vous voulez les dépoter, faites-le avec les plus grandes précautions, ne dérangez en rien leurs racines, ni la terre qui les entoure, et déposez-les doucement dans le trou disposé en pleine terre pour les recevoir.

C'est surtout le soir que ces transplantations doivent se faire ; le trou doit être arrosé avant de recevoir les plantes, à moins que la terre soit déjà très humide. Cependant, la transplantation achevée, un léger arrosage est toujours nécessaire et hâte d'ailleurs la reprise des racines. Pendant quelques jours, vous arroserez le matin et vous bassinerez le soir.

Jardin d'agrément. — Si juillet est le mois le plus fleuri de l'année, c'est aussi le moment où la végétation se manifeste avec le plus d'intensité et nécessite de nombreux soins d'entretien.

Arrosages et bassinages. — Paillis. — Par suite de la chaleur solaire, l'évaporation produite par les feuilles devient telle que les racines ne suffisent plus à puiser dans le sol l'eau indispensable à la végétation ; si l'on ne remédie à cet état de choses, la plante meurt.

De là nécessité des arrosages qui apportent l'eau aux racines ; l'eau employée pour les arrosages devra séjourner quelques heures dans un bassin avant d'être employée, et, à cette époque de l'année, on arrosera de préférence le soir pour éviter une évaporation trop rapide.

Si quelques plantes ou arbustes sont maladifs, les engrais liquides seront très utiles pour donner un

« coup de fouet » à l avégétation ; l'engrais le plus facile à employer est le nitrate de soude à la dose de 3 grammes par litre d'eau ; il existe également au commerce des engrais spéciaux préparés en tablettes ou pastilles.

Quelques principes doivent trouver place ici. N'arroser à l'engrais que tous les 8 jours environ en intercalant plusieurs arrosages à l'eau pure entre deux arrosages à l'engrais.

Pour que les arrosages exercent toute leur action, il est indispensable d'épandre sur le sol un paillis formé de fumier à demi décomposé ; ce dernier en même temps qu'il entrave l'évaporation et, par suite, le durcissement de la partie supérieure du sol, apporte, par les arrosages, un surcroît de nourriture aux racines.

A côté des arrosages, une opération qui est de toute importance et, cependant, souvent négligée, c'est le bassinage qui consiste à projeter de l'eau en pluie à l'aide de pompes spéciales, pulvérisateurs à air comprimé, seringues diverses ; l'eau projetée ainsi sur les feuilles compense l'évaporation rapide que les racines sont insuffisantes à alimenter. Les bassinages seront effectués le soir.

Ces trois opérations que nous venons de rappeler rapidement doivent attirer toute l'attention de l'amateur s'il veut éviter le desséchement et la brûlure des organes délicats des plantes à fleurs.

ECHOS

Mise au jour du palais d'un Pharaon. — L'école britannique d'archéolcgie en Egypte qui travaille à Memphis, a mis à jour le palais du Roi Apriès, le pharaon Hofshra de la Bible, qui vivait du temps de Jérémie (623 à 588 avant Jésus-Christ).

Le palais mis au jour a une longueur de 130 mètres sur une largeur de 60 ; la cour du milieu mesure 33 mètres carrés, les colonnes qui sont peintes, ont une hauteur de 15 mètres carrés, les sept murailles recouvertes en pierre ont 5 mètres d'épaisseur.

Avant d'arriver au palais on traversait un grand nombre de bâtiments et l'on arrivait à une plate-forme située à 20 mètres au dessus de la plaine. Des armures imbriquées ont été trouvées, et aussi des figures de dieux en bronze d'une bonne facture.

La plus belle pièce découverte est la décoration d'un palanquin en argent massif du poids d'une livre, orné du buste de Hathor avec un visage en or très bien exécuté. La grande porte charretière et les énormes murs pénètrent profondément dans la terre amoncelée. Sous ces fondations existent les ruines du palais successif.

Recettes utiles

Champagne Julep. — A préparer dans un grand gobelet en cristal. — Faites dissoudre 1 cuiller à café de sucre en poudre dans un peu d'eau de Seltz.

Ajoutez une branche de menthe fraîche pressée.

Remplissez le gobelet avec du champagne frappé.

Mélangez bien.

Ornez de deux tranches d'oranges et six grains de raisin.

Servez avec de grandes pailles.

Fabrication de la fécule de pommes de terre. — Prendre, parmi les espèces de pommes de terre, celles qui sont les plus farineuses, les laver à plusieurs eaux minutieusement, puis les râper au-dessus d'un baquet plein d'eau. Une fois le baquet moitié plein de pommes de terre râpées, la fécule se précipite au fond, et les parties inutiles surnagent. Verser l'eau et mettre sécher la fécule. Lorsqu'elle est sèche, l'écraser et la passer au tamis. Cette farine ou fécule est plus légère et presque aussi nourrissante que celle de froment.

Knickerbein. — A préparer dans un verre à madère.

1/3 de verre à madère de liqueur à la vanille. Ajoutez :

1 jaune d'œuf ;

1/2 verre à liqueur de bénédictine ;

1/3 de verre madère de kümmel eekau ;

2 gouttes d'angostura.

Servez sans mélanger.

Egg Lemonade. — A préparer dans un grand gobelet. — Emplissez au trois quarts de glace pilée. Ajoutez :

1 œuf frais ;

1 cuiller à bouche de sucre en poudre ;

Le jus d'un demi-citron.

Remplissez le gobelet d'eau fraîche et versez le tout dans votre double timbale.

Agitez fortement, passez dans un « gobelet en cristal » et ajoutez un peu de muscade râpée. Servez avec de grandes pailles.

Matériel nécessaire pour préparer les boissons américaines :

Une Pile-Glace américaine.
Un Shaker (double timbale).
Une Passoire à « Cocktails ».
Une Passoire.
Une grande Cuiller à Soda.
Un Porte-Epices.
Une Râpe à muscade.
Deux Poivriers.
Quatre Flacons à bouchons-goutte.
Les trois Mesures à Whisky, Brandy et Liqueurs.

Jersey Pousse-Café. — A préparer dans un grand verre à liqueur. — A moitié rempli de chartreuse jaune ; A moitié rempli de fine champagne.

Ayez soin de ne pas mélanger les liqueurs.

Petits conseils

Petits conseils. — Cold-cream à la rose :

Huile d'amandes	500 gr.
Eau de rose	500 gr.
Cire blanche	28 à 30 gr.
Blanc de baleine	28 à 30 gr.
Essence de rose	0.88 ou 2 gr.

On fait fondre la cire et le blanc de baleine dans l'huile d'amandes, puis on y mélange en agitant, l'eau de rose, enfin on parfume avec l'essence.

On fait des cold-cream à l'amande, à la violette, à la tubéreuse, au jasmin, à la fleur d'oranger, en remplaçant dans la formule ci-dessus l'essence de rose par la quantité suffisante des essences des plantes que nous venons de citer.

Les parquets

Nettoyage et entretien. — Un parquet de chêne neuf est passé à la paille de fer, puis encaustiqué.

Les copeaux de fer, plus ou moins gros suivant l'usage auquel on les destine, se trouvent chez les quincailliers.

Pour s'en servir, on met une poignée de paille de fer sur l'endroit du parquet à nettoyer et on frotte avec le pied jusqu'à ce que la tache se soit effacée.

La paille de fer fine est quelquefois employée pour les gros meubles et sert aussi à enlever la rouille. L'encaustique s'étend en couche mince et bien égale soit avec un gros pinceau ou une brosse, soit avec un balai spécial.

On peut la fabriquer soit à l'eau soit à l'essence de térébenthine.

Encaustique à l'eau

Eau	5 litres
Savon	125 grammes
Cire jaune	500 grammes
Sel de tartre	20 grammes

Le sel de tartre n'est pas indispensable.

Le savon et le tartre une fois fondus dans l'eau bouillante on y met la cire coupée en très petits morceaux, puis on continue à chauffer jusqu'à ce que la composition prenne un aspect laiteux.

Voici une autre formule :

Eau	5 litres
Savon	125 grammes
Cire jaune	500 grammes
Potasse blanche	60 grammes

On versera la potasse en dernier lieu en ayant soin d'agiter constamment le mélange.

L'encaustique à l'eau est d'un usage moins courant que l'encaustique à l'essence.

Encaustique à l'essence

Essence de térébenthine	2 litres
Cire jaune	500 grammes

La térébenthine dans laquelle on aura mis la cire découpée en minces lamelles sera placée dans un vase bien couvert à cause de la volatilité de l'essence et laissée ainsi toute une nuit.

Le lendemain le tout formera une pâte épaisse que l'on éclaircira en y ajoutant deux ou trois litres d'essence.

Si l'on est pressé, cette encaustique pourra être préparée à chaud, mais seulement au bain-marie, et quand la chose sera possible, en plein air à cause du danger d'incendie que présente l'inflammabilité de l'essence. L'encaustique étendue sur le parquet à l'aide d'un chiffon de laine pourra être frottée sitôt qu'elle sera sèche.

Remarquons en passant que l'entretien des parquets à la cire dure, plus pénible, est aussi plus solide et plus durable.

Pour conserver le brillant de la cire on doit frotter chaque matin le parquet avec une pièce de laine qu'on aura légèrement imbibée de pétrole quelques jours auparavant et qu'on enroulera autour d'une brosse en ayant soin de frotter dans le sens du bois.

Les parquets de sapin peuvent être passés soit au brou de noix, soit au siccatif brillant, ensuite on les encaustiquera comme les parquets de chêne.

Un parquet est beaucoup plus difficile à entretenir quand il n'est pas ciré ; il se tâche beaucoup plus facilement ; on est obligé de le laver au moins deux fois par semaine, d'abord à l'eau de carbonate et au savon noir, ensuite avec une solution légère d'eau de Javel.

Les taches de graisse s'enlèveront en frottant avec un chiffon imbibé d'essence de térébenthine ; on placera sur la tache ainsi imbibée une pincée d'argile en poudre, bien sèche ou de talc en poudre et on maintiendra ensuite sur la place un fer à repasser suffisamment chaud.

Les taches de pétrole s'enlèvent avec de l'essence minérale.

Une tache trop tenace sera raclée avec un fragment de verre et ensuite à la paille de fer.

Pour certains planchers trop détériorés, le seul remède sera de les faire raboter pour enlever les couches superficielles du bois.

Les rainures de parquet sont un réceptacle de microbes, de poussière et d'humidité en cas de lavage ; il sera bon de les boucher avec de la gomme laque ou un mélange de colle forte et de sciure de bois.

Les pièces carrelées peuvent être passées au siccatif brillant, puis encaustiquées comme les parquets.

Nettoyage et entretien

Statues. — Il faut éviter avant tout de nettoyer brutalement ou de badigeonner les statues qui n'ont de valeur que par le relief délicat de leurs méplats et la patine richement colorée que leur a donné le temps.

Si l'on possède des statues de marbre exposées en plein air, il faut, par les temps de neige ou de gel, prendre la précaution de les couvrir.

L'atmosphère — particulièrement celle des villes — renferme une notable quantité d'acide sulfureux ; cet acide dissous et entraîné par la neige attaque violemment le carbonate de chaux qui est la substance constituante du marbre et produit ces cassures noires où l'eau s'infiltre, où les mousses et les microorganismes s'implantent, et qui finit à la longue par détériorer le monument en entier.

Les bronzes ont moins à craindre des intempéries, cependant les pluies dissolvent une partie des sels de cuivre qui forment leur patine et les entraînent ; les lions de bronze qui se trouvent à l'Hôtel de Ville de Paris en offrent un exemple frappant, leur piédestal et même le pavage situé au-dessous présentent de larges taches de vert-de-gris entraîné par les pluies.

Les statues de pierre sont sujettes à cet égard au même inconvénient que les marbres ; certains calcaires sont même encore plus fragiles et peuvent éclater sous l'influence de la gelée.

Les statues de bronze patiné ne doivent jamais se nettoyer.

Les marbres (statues ou bustes) salis de taches graisseuses se nettoient avec une lessive de potasse légère ou une solution de chlorure de soude, mais il faut n'en user qu'avec précaution.

Il est préférable d'appliquer sur les taches une pâte formée de blanc de Meudon et de benzine ou d'essence de térébenthine. On renouvellera l'opération jusqu'à ce que la tache ait disparu.

Si le marbre est simplement encrassé, on passera dessus une couche de craie ou blanc de Meudon délayé avec de l'eau pure ; la craie, en séchant, absorbera les taches, on lavera ensuite à grande eau ; avoir soin, dans ces opérations, de n'employer que des éponges fines ou du linge trè usé et de ne pas frotter trop fort, ni avec insistance.

Plâtres. — Les statuettes de plâtre se nettoient avec une eau de soude légère, et dans le cas de taches graisseuses, avec une pâte formée de craie et de benzine ou d'essence de térébenthine.

Ivoires. — La statue doit être brossée à la brosse douce, avec de la pierre ponce pulvérisée finement et exposée ensuite au soleil.

On peut rendre sa blancheur à l'ivoire jauni en le trempant dans un bain d'eau de chaux et en faisant bouillir, mais il est en général bien préférable de conserver au vieil ivoire sa teinte naturelle.

Deuxième année. Nos 8-9. 50 centimes le numéro Août-septembre 1909.

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation

Abonnements : 5 francs par an

Direction et Administration : J. BARY
Rue Breydel, 19. — Téléphone 7883

Abonnements : 5 francs par an

L'Exposition du Foyer Ouvrier Tournaisien

Avant tout, merci au *Home* des lignes que dans son numéro de juillet il a bien voulu consacrer à notre cinq centième maison! Merci, avec certaines réserves pourtant quant à la couronne d'éloges qu'il a cru devoir nous tresser à nous personnellement, alors que notre besogne — simple et agréable d'ailleurs — ne fut que de concentrer en une exposition complète et variée les concours dévoués qui nous furent apportés de toutes parts!...

Les journaux quotidiens de la Belgique et du Nord de la France ont rendu compte, dans tous leurs détails, des inaugurations officielles de notre Exposition et de notre Cinq Centième Maison. Nous n'y reviendrons plus et nous nous bornerons à constater que la prédiction de grand succès faite par les autorités à notre Exposition lors de son ouverture s'est complètement réalisée: plus de vingt-cinq mille visiteurs ont tenu à se rendre compte des progrès accomplis dans la région du Tournaisis par l'œuvre des habitations à bon marché! Vingt-cinq mille visiteurs pour une petite Exposition locale, toute spéciale et de courte durée!...

Pour arriver à une bonne organisation et à une ordonnance presque parfaite de notre Exposition, nous l'avions divisée en sections et nous croyons que nous ne pourrions mieux faire, pour rendre ce mémorial aussi complet que possible, que de suivre l'ordre attribué à nos diverses sections.

PREMIERE SECTION

Architectes et entrepreneurs. — Matériaux de construction.

La première section que présidait M. l'architecte *Constant Sonneville*, membre de la Commission royale des Monuments, et dont le secrétaire était le jeune architecte *Jules Wilbaux*, le lauréat deux fois primé du Concours de la Cinq Centième Maison du Foyer ouvrier Tournaisien, s'adressait aux architectes, aux constructeurs et aux fournisseurs de matériaux, à tous ceux qui s'occupent du logement ouvrier.

La première adhésion qui lui parvint fut celle de la *Caisse Générale d'Epargne et de Retraite de l'Etat* à qui nous réservâmes un stand spécial en la qualifiant du nom qu'elle méritait de « protectrice » du Foyer ouvrier Tournaisien (voir fig. 1). Son envoi comportait 45 grands cadres contenant des plans et photographies d'habitations à bon marché construites ou à construire par des sociétés fonctionnant avec des subsides conformément à la loi du 9 août 1889. Signalons dans son stand, les projets très intéressants et peu coûteux de *M. Boelens*, architecte à Uccle.

Des architectes bruxellois nous avaient aussi envoyé des plans, des projets, des photographies, des devis et des cahiers de charges d'habitations ouvrières: *MM. Adrien Blomme, E. Tondeur, Edouard Fiévez, Jean Maelschalk* qui exposait en même temps son modèle de châssis breveté pour maisons ouvrières.

Des sociétés sœurs du Foyer ouvrier Tournaisien lui avaient aussi apporté leur généreux concours: le *Crédit Immobilier de l'ouvrier de Verviers* (président M. le sénateur *Peltzer de Clermont;* architecte M. *Vivroux;* directeur M. *Nisenne),* et la *Société anonyme de garantie pour la Construction d'habitations ouvrières de l'arrondissement de Liége* (architecte: M. *Demeure).*

Des administrations publiques s'étaient surtout préoccupées de l'exposition d'habitations ouvrières collectives et nous devons remercier tout spécialement l'*Office du Travail* et les administrations communales de *Saint-Gilles-lez-Bruxelles* et d'*Anderlecht.* Le *Collège échevinal de notre ville* avait eu l'heureuse inspiration de nous envoyer les plans qu'a dressés M. l'architecte allemand *Stübben* pour le projet d'aménagement des environs et du lit de la Petite Rivière de Tournai dont on est précisé-

ment en train d'effectuer le comblement. Il a ainsi popularisé chez nos concitoyens les grandes idées du célèbre esthéticien des villes modernes allemandes, le créateur des nouveaux quartiers de Berlin, Cologne, Dusseldorf et de notre si gracieuse plage belge de Duynberghe lez-Heyst.



Fig. 1.

Lorsque nous aurons signalé les envois de MM. *Marcel Simon*, architecte à Trazegnies, et *Léon Fourdin*, achitecte à Ath, nous pourrons parler en dernier lieu, comme il convient, de nos architectes locaux. Nombreux ont été les projets, plans, devis, photographies envoyés par nos concitoyens MM. *Constant et Joseph Sonneville*, *Paul Clerbaux*, *Liévin Reynvoet*, *Jules Wilbaux* et le sympathique membre du Comité de Patronage M. *Georges De Porre* qui avait bien voulu, malgré ses très nombreuses occupations, accepter la fonction d'architecte de notre Exposition.

Enfin le « stand théorique » comprenait aussi les dix projet présentés au concours organisé pour la 500e maison du Foyer ouvrier Tournaisien et en meilleure place, naturellement, les projets primés de MM. *Jules Wilbaux* et *Ladavid*.

Des matériaux de construction de toutes sortes avaient été présentés dans le « stand pratiqué » de la première section et ne pouvant signaler tous les exposants, nous distinguerons plus spécialement : les revêtements en zinc émaillé de M. *Anselme Decancq*, de Tournai; les revêtements en verre « Civer » de M. *André Renaux* de Tournai; les toitures de la Société anonyme «*Eternit*», de *Haeren lez-Bruxelles;* l'hydrofuge « Etincelle » et les papiers peints à bon marché de M. *Georges Coupez-Fiévez*, de Tournai; les châssis «*Vera*», breveté, à guillotine et à bascule fabriqués par M. *Joseph Clément, entrepreneur de menuiserie à Tournai*, dont la démonstration était effectuée sur place: les châssis supérieur et inférieur peuvent être abaissés et rabattus à l'intérieur des chambres, ce qui en facilite le maniement, permet la ventilation sans courant d'air et surtout en favorise le nettoyage sans aucun danger.

Signalons aussi le stand très important de la *Société générale de Peinture et Décoration à Uccle-Callevoet* (voir fig. 2) dont le délégué pour Tournai et le Tournaisis est M. *Emile Lecocq-Dechaux* de notre ville. Cette société coopérative qui fabrique tous les vernis, émaux, enduits, couleurs broyées et en général tous les produits nécessitant une fabrication industrielle et utilisables en peinture est en même temps dépositaire générale pour la Belgique du « *Mayresco* », couleur idéale lavable dont nous nous sommes servi pour la peinture intérieure *sur plafonnage frais* des murs et plafonds de notre cinq centième maison.

Et pour finir le stand si complet de la maison *Delcourt-Deplus*, de Tournai (pompes, éviers, appareils sanitaires et tuiles en zinc solides, légères et peu coûteuses pour le recouvrement des murs et toitures).

DEUXIEME SECTION

Le mobilier ouvrier.

La deuxième section, présidée par un membre du Comité de Patronage de l'arrondissement de Tournai, le dévoué juge de paix M. *Georges Coppez*, avait fait choix d'un tout jeune secrétaire d'une activité débordante, M. *Félicien Delcourt*, et grâce à ces deux organisateurs notre Exposition fut des plus complète en ce qui concerne le *Mobilier ouvrier*.

En tout premier ordre, il faut citer deux exposants qui avaient vraiment compris qu'à côté des questions de solidité et de bon marché, on devait se préoccuper de la beauté et de la nouveauté des formes: la *Maison Noë* et la *Société anonyme pour le Travail du Bois*, établies toutes deux à *Tournai*.



Fig. 2



FIG. 3

La première, que dirige un jeune artiste, M. *Maurice Noë*, dont le *Home* a déjà eu l'occasion de vanter le talent, avait créé la salle d'entrée de la 500e maison (voir fig. 3) : un mobilier complet en noyer satiné comprenant une table, quatre chaises, deux armoires, deux stèles et une cheminée, le tout à la fois solide et élégant pour le prix modique de 195 francs. A l'Exposition de la Halle aux Draps, elle offrait en vente une chambre à coucher de jeunes gens en pitch-pin avec panneaux de bois blanc et ornements peints en bleu ciel pour le prix de 165 francs. Cette chambre à coucher, solide et originale, plusieurs fois vendue aux visiteurs de l'exposition comprenait le lit avec sommier, une armoire garde-robes, un lavabo et une chaise-table de nuit.

La seconde, que préside M. *Pierre Spreux* et dirige M. *Léon Meurise*, s'était chargée de la cuisine (voir fig. 4) et d'une chambre à coucher de la 500e maison et de trois stands particuliers à notre Exposition. La cuisine en hêtre naturel vernis et poli, affichée d'abord à 290 francs, a pu être réduite à 250 francs à cause du grand nombre de reproductions



FIG. 4

qui en ont été commandées et pour ce prix, vraiment modique, un ouvrier peut avoir une table avec allonges, quatre chaises, une glace-étagère et un buffet vraiment pratique ainsi que le montre la fifiure 4 de ce mémorial. Buffet comportant deux grandes armoires avec planches, deux grands tiroirs, deux étagères extérieures et au centre du meuble six petits tiroirs à deux compartiments chacun, permettant à la ménagère de séparer ses couverts, ses épices, etc., etc. La chambre de la 500e maison en hêtre naturel verni, comportant lit, armoire lavabo, table de nuit et chaises pour le prix de 215 francs nous a semblé un peu frêle à cause des colonettes en fuseau qui l'adornent. Nous lui préférons — et de beaucoup — la chambre à coucher que la *Société anonyme pour le Travail du Bois* a envoyée à notre Exposition. Composée d'un lit, d'une garde-robe, d'un lavabo et d'une table de nuit, très solide et élégante cette chambre à coucher coûte 300 francs en chêne ciré et son prix descend à 280 francs si l'on en remplace l'intérieur en chêne par un intérieur en sapin ou en bois blanc.



Fig. 5

La *Société anonyme pour le Travail du Bois*, au dévouement de qui nous ne saurions trop rendre hommage, avait encore exposé à la Halle aux Draps une duplique de sa cuisine de la 500e maison et une troisième cuisine-salle à manger absolument complète en hêtre naturel verni pour villas ou maisons d'employés au prix de 350 francs(voir fig. 5).

A côté de ces deux exposants, qui avaient « créé » les objets de leurs stands, en figurait un grand nombre qui avaient organisé des stands pratiques montrant au public ouvrier et même au public bourgeois (c'était le cas pour la *Maison Veuve Marlier-Lechantre et fils*, de notre ville, dont les prix, non indiqués d'ailleurs, dépassaient notablement les ressources d'un budget ouvrier), des stands, disons-nous, montrant au public ce que l'on peut acheter tous les jours dans les fabriques et magasins de meubles de notre ville. Nous ne pouvons citer tous ces exposants, mais nous ne pouvons pourtant pas omettre de signaler les trois stands de M. *Léopold Marlier*, directeur-propriétaire des Grands Magasins du Centre, de Tournai. — I. Chambre à coucher moderne en chêne très solide se composant de sept meubles (lit avec literie complète, lavabo avec grande glace, une garde-robes, une table de nuit, deux chaises cannées et un séchoir) pour le prix de 315 francs. — II. Une salle à manger en chêne sculp-



Fig. 6

té (genre Malines) composée de onze meubles (deux bahuts, une glace, une table fixe, six chaises cannées et une selle d'artiste) pour 275 francs. — III. Une chambre à coucher d'ouvrier absolument complète, mais très ordinaire qui, à notre avis, détient le record du bas prix. Pour 200 francs, elle comporte un grand lit avec literie complète, une grande garde-robe, une lingère-buffet, un lit d'enfant avec literie complète, un berceau complet, une table de nuit, deux chaises paillées, une table avec tiroir, pieds tournés, une glace et un porte-manteau!!!...

Et les stands d'une firme nouvelle, la maison *Watteau-Dury*, comprenant chambre à coucher, salle à manger et des chaises qui ne pouvaient pourtant pas, pour le prix et le confort, faire concurrence à celles qu'avait envoyées le roi et le doyen des chaisiers de Tournai, *M. G. Kestdoot* (voir fig. 1, 5 et 6). Et les stands de *M. Edouard Tréhoux*, dont la chambre à coucher en chêne massif et les chaises en bois ont fait fureur.

A cette exhibition de mobilier « en bois », si nous pouvons dire, s'ajoutait toute une série d'autres meubles: les poêles-cuisinières et articles de ménage des serruriers-poêliers *Louis Lion* (voir fig. 7), et *Hippolyte Mabrin;* les cuisinières en tôle et en carreaux majoliques de M. *Rodolphe Derasse* (voir fig. 3 et 4); les réchauds et articles d'éclairage au gaz de la maison *Delcourt-Deplus* qui avait exposé toute une série d'appareils sanitaires à très bon marché, des colliers-douches portatifs, des baignoires légères, donc faciles à transporter et à remiser, aux prix de 29 fr. 95 et 33 fr. 35!; les réveils et pendules de M. *Sédille-Derasse;* les glaces, miroirs et encadrements de *M. André Renaux;* la collection si complète et si appréciable des articles de ménage et de cuisine de M. *Séverin Messiaen;* les machines à lessiver de la maison *Frédéric Vorwerk;* les services de table, couteaux, fourchettes, rasoirs, thermomètres, baromètres, etc., etc., de la *Maison H. Dechaux et fils* qui avait eu l'aimable attention de mettre à la disposition du public visitant l'Exposition une boîte de secours très complète, les literies et le linge de table de la Maison *Demeire-Pollefeyt*, et enfin dominant dans presque tous les stands de notre Exposition et dans toutes les pièces de la 500e maison, les articles de ménage, les services de table, les ustensiles de cuisine, les porcelaines et faïences, les verres et cristaux, les appareils d'éclairage et de chauffage de la *Maison de la Ménagère* (ancienne firme *Pruvost-Michel; Pruvost et Wibaut successeurs*).



Fig. 7

Avant de passer à la troisième section, citons le nom d'un exposant que nous pouvions indifféremment rattacher à la première section (logement) ou à la deuxième (mobilier). M. *A. Prevost-Dubois, Villa des Eglantines, à Willemeau lez-Tournai*, a en effet éclairé et chauffé la 500e maison avec les appareils « le Parfait » fonctionnant par l'essence minérale contenue dans un tout petit réservoir du grenier et canalisée dans des tubes presque imperceptibles de 0,002; il a en outre exposé à la Halle aux Draps toute une série de lampes portatives et de réchauds transportables, fabriqués par la *Maison Liotard frère, de Paris*. Son stand a obtenu un très réel succès auprès des visiteurs qui ne peuvent pas encore user du gaz ou de l'électricité.



FIG. 8

TROISIEME SECTION

Le vêtement ouvrier.

Ce fut la section la plus « vibrante » de notre Exposition, à cause sans doute de la cordiale bonne humeur de son président *M. Léon Poissonnier* et de l'inlassable activité de son secrétaire, *M. Albert Vande Walle*, la cheville ouvrière des nombreuses sociétés qu'il préside ou qu'il administre dans sa cité d'adoption. Elle avait pour mission de s'occuper du *Vêtement ouvrier* et elle a réussi, comme on peut en juger par les figures 1, 5, 6, 9 et 10, à donner de l'animation à l'Exposition de la Halle aux Draps tout en faisant connaître une fois de plus aux visiteurs trois industries, le vêtement, la chaussure et la bonnetterie qui occupent plusieurs milliers d'ouvriers et surtout d'ouvrières en notre ville.

L'industrie du Vêtement à Bon Marché était représentée par la *Vierge Noire* (directeur M. *Arm. Maison)* (voir fig. 6); la *Maison A. Desneux* (directeur *M. Maurice Alonsius)* (voir fig. 1 et 5), et la *Maison Ponceau-Delmotte* (successeur M.*Louis Ponceau)* (voir fig. 9). Dans ces trois stands intéressants, on trouvait notamment des pantalons d'ouvriers variant entre 1 fr. 25 et 2 fr. 90, des costumes complets de mécaniciens à 6 fr. 40, des costumes d'enfant à 6 francs très coquets d'ailleurs, des costumes complets en cheviot à 15 francs, des costumes habillés à 28 francs, des costumes jaquettes pour femmes depuis 35 francs, des jupons à 1 fr. 45 et des blouses façonnées et garnies à 0.95 ! ! !

L'industrie de la cordonnerie à bon marché avait deux protagonistes principaux. M. *Ch. Duhaubois*, fabricant à Tournai, n'exposait (voir fig. 1) que de la chaussure sur mesure et l'on pouvait admirer dans son étalage des chaussures de travail et de fatigue à 6 fr. 50 et 8 fr. 75 et des bottines vernies très habillées à 14 francs. M. *Théo. Choquet-Wallez*, négociant, avait exposé (voir fig. 10) plus de cinq cents modèles de sabots de sa fabrication et de chaussures de la fabrication de la firme *L. Poissonnier et Cie*. On y trouvait des pantoufles de femmes depuis 0.95 jusque 2 fr. 75, des bottines d'hommes depuis 6 fr. 50, des bottines de route depuis 9 fr. 50, des bottines de travail depuis 6 fr. 50, des souliers de femmes depuis 3 fr. 95; des bottines très élégantes et très habillées pour le beau sexe depuis 7 fr. 95, des chaussons à 0.75, etc., etc. On voyait réuni dans cette exposition de plus de cinq cents modèles différents tout ce qu'on a pu réaliser jusqu'ici au point de vue de la chaussure à bon marché et MM. *Poissonnier et Choquet* avaient poussé le souci de l'exactitude jusqu'à mettre dans leur étalage — *horresco referens!!* — une paire de « souliers pour goutteux »!!

La bonnetterie est, on le sait, d'origine tournaisienne et si elle a émigré dans les villes voisines de la nôtre comme Leuze, dans des régions agricoles comme Quevaucamps, dans des villes flamandes comme Saint-Nicolas, elle a repris depuis une vingtaine d'années un nouvel essor dans notre vieille cité. Elle fut surtout représentée à notre Exposition par deux négociants, *M. A. Van Rolleghem-Carbonnelle* (voir fig. 5) et *M. J.-B. Deroubaix-Rossignolle* (voir fig. 10) et un fabricant, la firme *Hornez-Vande Walle et Cie*, tous trois de notre ville. Il nous serait impossible d'énumérer les milliers d'objets exposés par eux sans risquer de faire prendre à ce mémorial succinct les allures d'un prospectus-réclame. Mais il nous plaît de constater qu'aucun des articles exposés ne dépassait les ressources modestes d'un budget ouvrier.

QUATRIEME SECTION

L'art à bon marché.

Nous mentirions si nous ne déclarions pas que cette section faisait l'objet de nos soins particuliers. Présidée par le vénérale et dévoué M. *Amédée Soil*, président du Cercle Artistique de notre ville, ayant comme secrétaire M. *Adolphe Hocquet*, bibliothécaire et archiviste de la Ville de Tournai, elle avait pour but de réaliser sous notre direction personnelle une idée émise par un de nos collègues de la rédaction de la *Chronique: M. Léon Souguenet*. Elle avait pour objet l'*Art à Bon Marché*, autrement dit « *l'Art à Dix Francs* ».

« Nous voulions « favoriser une tentative de solution du délicat problème de la conciliation de l'art et du bon goût avec le bon marché... » « Tout ouvrier honnête et soigneux, aimant son intérieur, a le désir d'orner sa demeure, de rendre sa chambre plus gaie, de contempler chez soi quelque vision belle, consolante et encourageante, joyeuse ou sérieuse, et ce désir bien légitime, il est du devoir de ceux qui le peuvent, de le satisfaire et de le guider. Le peuple a souvent le goût faussé par toutes les choses

médiocres, sinon laides, placées sous ses yeux, et il convient de mettre à sa portée, pour un prix modique, des gravures, statuettes et autres objets d'ornementation d'un effet artistique, qui relève ses goûts. »

« L'œuvre d'art que je destine à cette clientèle démocratique, disait M. Léon Souguenet dans la *Chronique* du 16 avril 1908, et que je veux réunir en une exposition typique ne doit pas coûter plus de dix francs. Savez-vous que pour dix francs on peut toujours avoir une belle œuvre d'art? Il suffit de s'initier aux ressources des grands musées européens; vous pouvez acquérir de belles choses à la calcographie du Louvre, un fac-simile admirable de l'exquise *Tête du Christ* attribuée à Léonard, qui est à la Brera; vous citerai-je la *Femme Inconnue*, la *Victoire de Samothrace*, de petites reproductions des pastels de de la Tour à Saint-Quentin, les plus intéressants moulages gothiques qui soient au Trocadéro, des poteries brugeoises, et je ne sais combien d'eaux fortes, de pointes sèches, d'estampes en général, que nos artistes tireraient à de fort nombreux exemplaires sur du papier à chandelles? Quelle gaîté jetterait dans une maison banale, par exemple, l'imagerie d'un Cassiers!!!... Voyez-vous ainsi la matière d'une exposition de « l'art à dix francs »? Le tout se réunit dans une salle meublée comme un intérieur d'homme de goût, et rien, ni les meubles de bois blanc passés au ripolin (vernis blanc ou vert clair), ni les poteries de Bruges, ni la tapisserie à fond uni avec une frise reproduisant à l'infini un dessin simple à teintes plates, rien ne dépassant le prix de dix francs. Je serais fort disposé, par contraste, à meubler près de cette salle une autre salle selon le goût imposé par la mode: fenêtres enchapellées de fausses dentelles, faux bronze d'art, acajou plaqué, faux vitraux, fausses peintures, faux smyrne, — vous voyez cela d'ici!... »

Nous croyons très sincèrement que notre Exposition d'art à dix francs fut la première de ce genre en Belgique. Son succès fut énorme et nous valut de très nombreuses félicitations. Les concours locaux étant peu abondants (exception faite des superbes gravures exposées par la *Maison Noë*, la maison *Decallonne-Liagre* fut la seule de notre ville qui nous prêta son concours) et il nous fallut donc nous adresser à trois maisons de Bruxelles qui nous servirent à souhait (voir fig. 2 et 6).

D'abord MM. *De Rycker et Mendel*, chromolithographes à *Forest lez-Bruxelles*, qui nous envoya toute une série d'estampes dont aucune ne dépassait huit francs; ensuite M. *Draeger*, 1, parvis Sainte-Gudule, à *Bruxelles*, dont la collection de gravures, d'estampes et de planches encadrées à des prix variant entre un et dix francs rencontra de nombreux acheteurs; enfin et surtout la *Coopérative Artistique* (17, rue du Midi et 56, rue de Namur) à Bruxelles, dont les reproductions en gravures et en plâtre des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture s'enlevèrent comme du bon pain. Pour donner une idée du succès que ce stand d'art à dix francs obtint près de nos visiteurs ouvriers, signalons que nous vendîmes jusqu'à quinze fois une reproduction de « l'Amour couché de Duquesnoy » et que nous dûmes renouveler à plusieurs reprises notre collection pourtant importante de gravures à 1 fr. 25 et à 0.30!

Et pour que notre Exposition d'Art à Bon marché fut, comme tout ce que nous entreprenons, tout à fait pratique, nous avions obtenu le concours dévoué de M. *André Renaux*, encadreur en notre ville (voir fig. 8) qui indiquait à chaque acheteur d'une reproduction artistique le prix de son encadrement et s'offrait même à l'exécuter immédiatement de telle façon que les visiteurs de la campagne s'en retournaient avec leur estampe ou leur gravure encadrée.

CINQUIEME SECTION

Le jardin ouvrier.

Le complément naturel de la Maison Ouvrière est le Jardin Ouvrier dont plus personne n'oserait encore contester la grande importance sociale, morale, économique et hygiénique. La cinquième section avait pour président M. *Siméon Gary*, le président de notre presque centenaire Société royale d'Horticulture, et pour cheville ouvrière son secrétaire dévoué M. *Paul Delrue* qu'aidaient tout particulièrement ses amis MM. *Charles Carbonnelle*, *Benoit Leman*, *Alphonse Dachy*, *Louis Henno*, etc., etc.

C'est ce groupe qui avait d'abord pris soin de faire cultiver en jardin modèle, le jardin de trois ares environ de la 500e maison et ensuite avait eu l'idée originale de faire précéder son exposition théorique de jardins ouvriers de la reproduction



Fig. 9

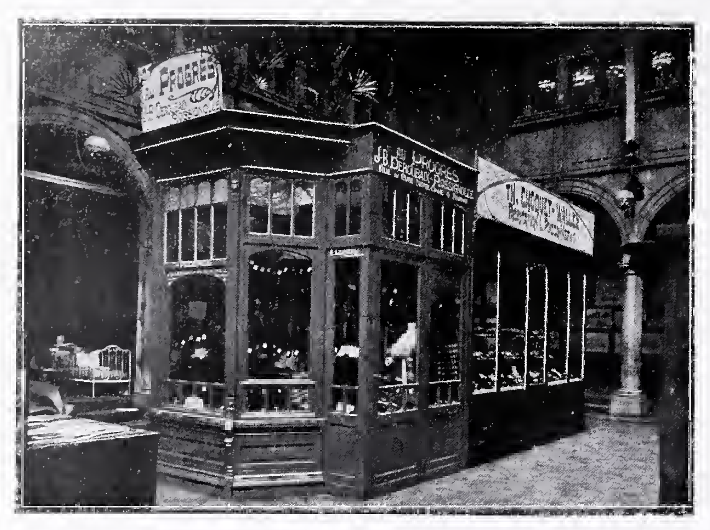


FIG. 10

d'une petite maison avec le parterre parfumé et la « fenêtre fleurie de Jenny l'ouvrière » (voir fig. 7). Les fleurs aujourd'hui quelque peu démodées du fuschia, du réséda, de la giroflée quarantaine, du géranium, etc., etc., nous rappelaient les vieilles fenêtres des modestes maisons des quartiers industriels de notre ville, vieilles fenêtres derrière lesquelles jour et nuit bruissaient les « rrrrriches plus tard »... de nos balotils (bonnetiers à domicile) aujourd'hui disparus!!!

Les sociétés des « *Jardins aux ouvriers* » *de Roubaix (Nord)* et du *Coin de Terre de Tournai* (qu'a fondée en 1907 M. *Paul Delrue)* avaient installé un stand très instructif et très intéressant, faisant vis-à-vis à la très belle exposition d'outils de jardinage de M. *Charles Henneuse*, auprès de laquelle se trouvaient les semences et graines des maisons *Henno-Delbosse* et *Stenne-Grugeon*, les engrais et le matériel d'apiculture de M. *A. Henrotte-Guilbau*. N'oublions pas de citer pour finir les objets de jardin, tables, chaises et tondeuses de M. *Frédéric Vorwerck* et les sécateurs de MM. *H. Dechaux et fils*.

SIXIEME SECTION

Présidée par le sympathique M. *Emile Delrue*, vice-président du Comité de Patronage, ayant pour secrétaire l'actif président de Tournai-Attractions *M. Léon Masquilier*, cette sixième section avait dans ses attributions la publicité, la propagande et l'organisation générale de notre Exposition. Nous avons trouvé en elle une zélée collaboratrice. C'est à elle qu'on doit l'exactitude et la correction avec lesquelles ont été réglés le 11 juillet les inaugurations officielles de la 500e maison et de l'Exposition et le lunch offert aux autorités. C'est elle qui fit répandre dans le Tournaisis des milliers d'affiches annonçant notre entreprise et qui obtint le concours unanime et empressé de la presse locale et de la majeure partie de la presse bruxelloise. C'est elle qui fit distribuer à profusion nos tracts de propagande, notre brochure sur la 500e maison du Foyer ouvrier Tournaisien et le tract si complet et si intéressant du *Jardin de l'Ouvrier* par M. *Alphonse Dachy*. C'est dans son sein que se recrutèrent l'habile et modeste dessinateur M. *Alfred Delvigne*, l'auteur du tableau synoptique des travaux de notre Société, du diplôme décerné aux exposants et du menu du banquet du 25 juillet, et le graveur M. *Amédée Huglo*, l'auteur de la plaquette qui fut offerte à nos collaborateurs et dont un exemplaire unique en or vient de nous être solennellement remis par les exposants et les collaborateurs, ce qui nous procure l'occasion de terminer ce rapide mémorial par le mot qui le commençait: MERCI!!!

JEAN DUPRE DE COURTRAY.

Bavardage avec le Lecteur

Nous avons des excuses à vous présenter, cher lecteur et chère lectrice.

Nous paraissons en retard, en effet, et malgré tous nos efforts, nous ne pourrons plus regagner le temps perdu. Le présent numéro vaudra donc pour août et septembre et portera les numéros 8-9.

Ce retard est dû à des difficultés d'administration qui ne se renouvelleront plus.

Les bureaux de l'administration sont transférés au siège de la direction, rue Breydel, 19, et toutes les correspondances, de quelque nature qu'elles soient, doivent être envoyées à cette adresse.

Désormais, la revue paraîtra à date strictement fixe, le 1er de chaque mois.

LA DIRECTION

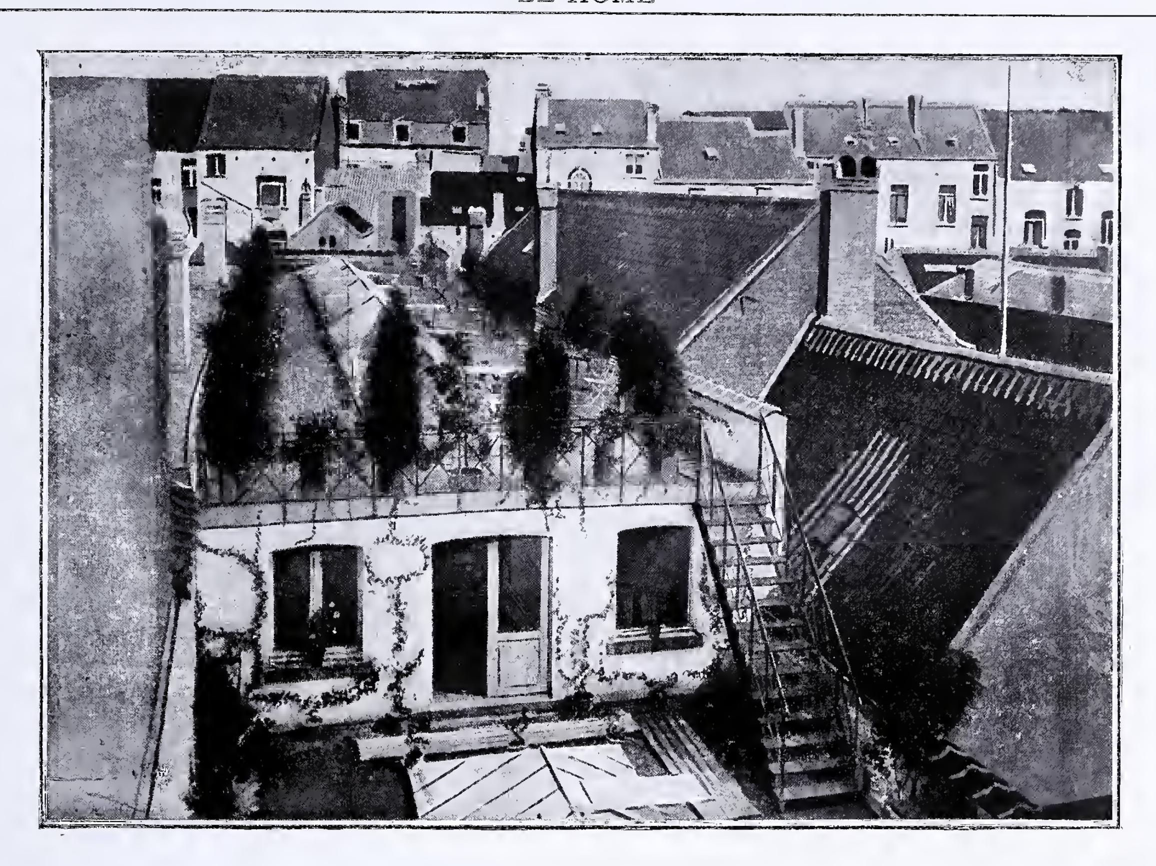
Les Jardins Suspendus de Bruxelles

Quand on démolit, naguère, les maisons qui faisaient le coin du Treurenberg et de la rue du Gentilhomme, un étonnement des passants se traduisit ainsi:

— Tiens!... un jardin suspendu.

En effet, sur les toits d'un immeuble important de la rue Royale, on apercevait, par la trouée nouvelle, des arbustes légers.

Il y en a d'autres, à Bruxelles, bien plus curieux, mais je crois bien que le plus grand de tous est celui



que montre notre cliché. C'est le jardin suspendu de M. Justin Mengal, le grand marchand-poêlier dont vous connaissez sans doute les magasins de la rue Orts.

Mais ce n'est pas rue Orts que les amis du sympathique négociant peuvent visiter cette curiosité. La jardin suspendu est placé au-dessus du vaste entrepôt-magasin de M. Mengal, rue de Flandre. Pour vous donner une idée de ses dimensions, sachez qu'il a quarante-cinq mètres de longueur!

On y trouve de tout: des arbustes décoratifs, des poiriers et des pommiers, des fleurs à foison, et l'on s'y promène sur du gravier. Une jolie tente y est plantée, en été, et en bon Bruxellois, M. Mengal y trinque joyeusement avec ses amis, après leur avoir fait faire le tour du propriétaire.

Ce n'est pas seulement un jardin, d'ailleurs. Tout un petit monde y vit. De jolis pigeons blancs y volètent. Des lapins vous courent dans les jambes, des poules y picorent, et même — mieux que tout ça! — il part quelquefois, de derrière un arbuste, un joli faisan... auquel on a, bien entendu, coupé les ailes. De sorte que, pour un peu, on pourrait chasser dans ce jardin suspendu!

M. Mengal y avait, l'an dernier, installé une immense volière et le jardin s'égayait du gazouillis de centaines d'oiseaux. Hélas! le froid des nuits, plus sévère là-haut que dans les appartements, a été fatal à beaucoup.

Avouez qu'en plein cœur de Bruxelles, ce n'est tout de même pas banal.

CHOSE.



AVIS.

Chaque fois que le « Home » paraît, nous recevons des réclamations d'abonnés qui n'ont pas reçu la revue.

Or, notre service d'expédition ne peut être mis en cause chaque fiche d'abonné étant soigneusement pointée.

Nous avons cru nous apercevoir qu'en cours de route des fuites bizarres se produisaient. C'est très flatteur pour nous, cela prouve l'intérêt qu'on porte à la revue. Seulement, nous préférerions que les amateurs s'abonnassent régulièrement...

Quoiqu'il en soit, nous prions nos abonnés, quand ils nous envoient une réclamation, d'en envoyer un duplicata à l'Administration des Postes.

Le Concours de Façades de Schaerbeek

Le concours de façades qu'organise chaque année la commune de Schaerbeek a été, cette fois, un véritable succès pour notre confrère Joseph Diongre, auquel le jury vient d'attribuer, à l'unanimité absolue des voix, les deux premières primes. Cette distinction, qui précise et fortifie la toute récente victoire de M. Diongre au concours de Woluwe, est la conclusion logique d'un long, sincère et loyal labeur.

J'ai toujours regretté, quant à moi, que M. Diongre n'ait été plus docile aux principes classiques et, dans le projet qu'il présenta naguère au concours de Laeken et qui fut d'ailleurs classé parmi les tout premiers, un rationalisme trop apparemment voulu de détails dissimulait mal l'illogisme de conception de la grande façade et la complication du plan. Mais l'architecture privée s'accorde mieux de quelques hardiesses de langage, et certaines licences ne laissent même point d'en augmenter le charme.

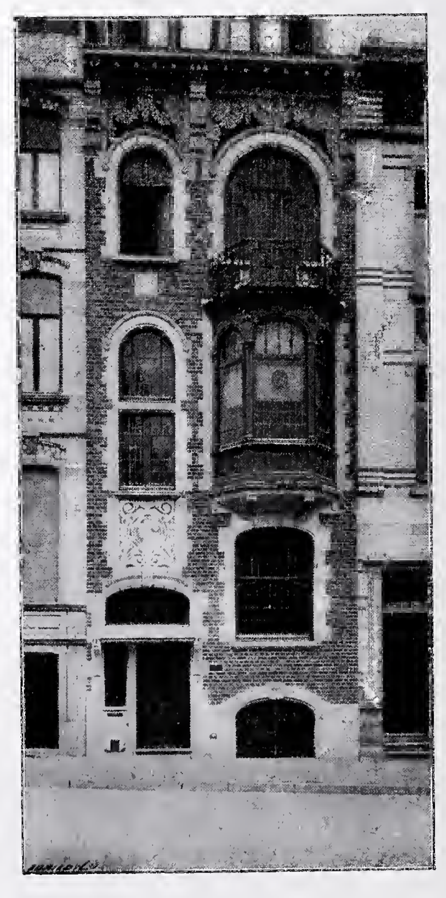


MAISON RUE COUROUBLE, 11

J. Diongre, Architecte. Cliché E. Dh.

A ce sujet, la petite maison de la rue Courouble me paraît typique. Construite dans les proportions les plus modestes — sa largeur ne dépassant pas 5 m. 50 — et avec des ressources visiblement restreintes, la façade s'ordonne sans préoccupations d'axes ni de symétrie, expression fidèle d'un plan très spécial. L'escalier s'éclaire, en façade, au palier intermédiaire sur lequel s'ouvrent : à droite, un lavatory ; à gauche, un cabinet ; les volées supérieures se reportent ensuite au centre de l'habitation et la façade se trouve ainsi entièrement occupée, au second étage, par une chambre de dimensions plus considérables. Il me paraîtrait difficile de tirer parti plus profitable d'un terrain aussi exigu et puéril de tenter une ordonnance régulière sur les données d'une telle façade.

Conçue au retour d'une excursion en Touraine, les détails de la façade sont manifestement inspirés de l'architecture de cette région. Dans la porte, M. Diongre a repris le décor si curieux de l'entrée double, sous l'escalier polygonal, de la grande salle des Gardes du Château de Blois ; et comment lui reprocherait-on les désaxements de sa composition alors que l'œuvre prestigieuse que je viens de citer en fournit des exemples si typiques. Peut-être le souvenir de ces monuments — dans lesquels, en dépit de la ciselure de détails, la solidité s'exprime par la puissance d'appareil — nuit-il à l'œuvre de notre confrère, limité, je l'ai dit déjà, par un budget



MAISON RUE ERNEST LAUDE, 15

J. Diongre, Architecte Cliché E. Dh.

modeste. Mais pourquoi vouloir évoquer dans ce cas, les merveilleuses corniches à coquilles dont Charles Viant couronnait vers 1595, l'Hôtel de Ville d'Orléans et qui eurent à cette époque une telle vogue qu'on les rencontre, interprêtées avec un luxe inouï, jusqu'au règne d'Henry II.



MAISON AVENUE MILCAMPS, 46
G. Löw, Architecte — Cliché E. Dh.

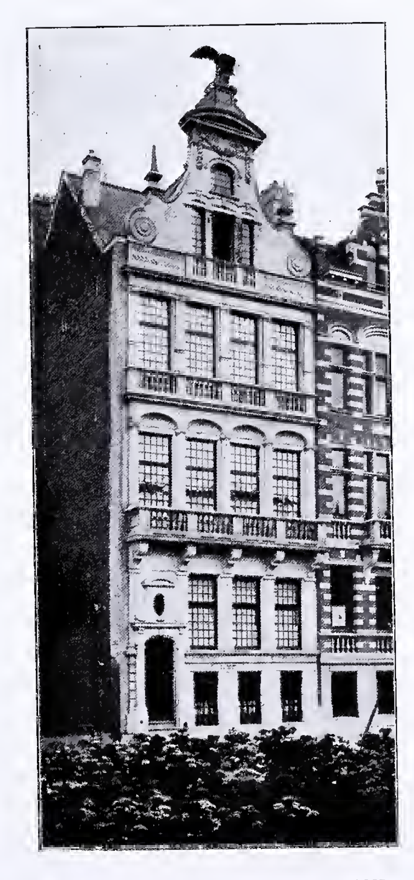
dans toutes les grandes constructions du Blésois et de l'Orléanais et notamment aux façades du Château de Blois et à celle de l'Hôtel de Ville de Beaugency. Il existe à Orléans une maison dite de Tristan l'Hermite, dont la courette, en pierre et briques, est une merveille de simplicité et de goût, et un exemple de l'art avec lequel les artistes de la Renaissance surent donner l'empreinte du plus grand style à leurs œuvres les plus modestes, sans verser dans l'erreur des réductions fâcheuses.

Mais, malgré cette partie supérieure trop hâtivement étudiée, la façade de M. Diongre dégage une impression d'ensemble pleine de charme et d'imprévu, et je me félicite particulièrement de l'heureux choix du jury.

Rue Ernest Laude, n° 16, M. Diongre s'est montré tout à fait dégagé de souvenirs; avec moins de distinction, l'œuvre est intéressante et donne une impression très saine et très harmonieuse; la belle ordonnance de la corniche rehaussée par le décor d'une frise de M. Privat Livemont, l'absence complète de ces avant et arrière-corps qui encombrent si inutilement les plus petites de nos façades font pardonner ce que certains détails ont d'outrancier.

En un mot, je suis convaincu que ces derniers succès de mon ami Diongre auront cette influence heureuse de l'éloigner définitivement d'errements regrettables à mon sens, pour préciser à ses yeux la voie artistique dans laquelle ses qualités solides trouveront à se manifester, sous le contrôle des règles classiques.

Je connais de notre confrère Guillaume Löw de plus intéressantes façades que celle qui a obtenu la 3me prime, avenue Milcamps, 46. Le jury a voulu récompenser l'étude fine du rez-de-chaussée, mais j'ai peine à croire que M. Löw ait conçu en vue de loggias les deux ouvertures de la travée de la porte; je suis convaincu, de plus,



MAISON 48, AVENUE LOUIS BERTRAND
M. Dechamps, Architecte — Cliché E. Dh

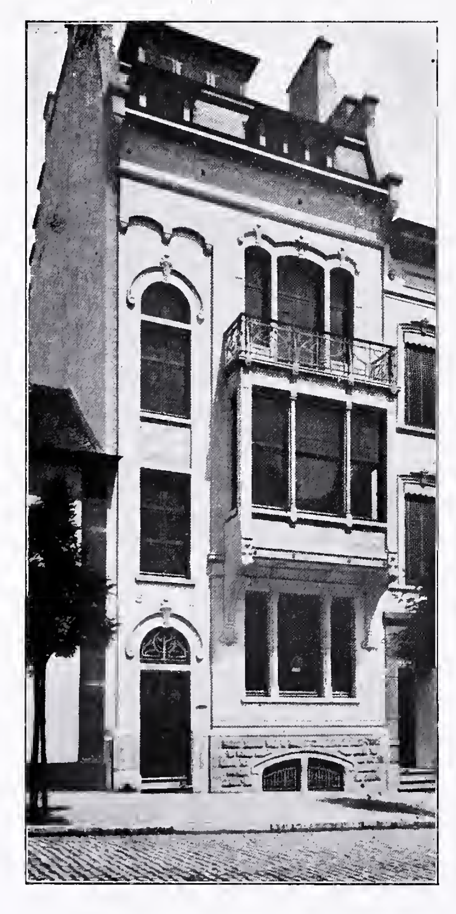
que le moindre croquis de sa part eut permis de doter le balcon du premier étage d'une grille plus intéressante que le modèle désespérément commercial qui l'afflige.

Avenue Louis Bertrand, 48, M. Dechamps (1), qui a obtenu la 4me prime, a voulu évoquer, en la rajeunissant, l'ordonnance fastueuse des maisons flamandes de la fin du XVIIe siècle et plus particulièrement de l'école brabançonne. Lui aussi lutte avec d'écrasants souvenirs, et il faut délibérément écarter l'image du prestigieux décor de la Grand'Place, avec son exubérante variété et la somptuosité de ses dorures, pour considérer équitablement l'œuvre de notre confrère.

(1) Rappelons qu'au concours de façades de 1908, M. Deschamps a obtenu la Ire prime avec une maison 57, boulevard Voltaire, et qu'en 1907, il se classait second avec une maison rue Herman, 5.

Ce qui me plaît surtout dans sa façade, c'est le caractère nettement architectural qu'il a voulu lui imprimer et dont la correction fait dans l'avenue Louis Bertrand une heureuse diversion. M. Deschamps n'a-t-il pas éprouvé pourtant que nous ne possédions plus la fantaisie souvent effarante qui donna naissance pendant le XVIIe siècle à cette prodigieuse variété de pignons découpés et de portes à bossages?

Néanmoins, sa tentative est une utile indication pour ceux qui veulent renouer directement avec nos traditions



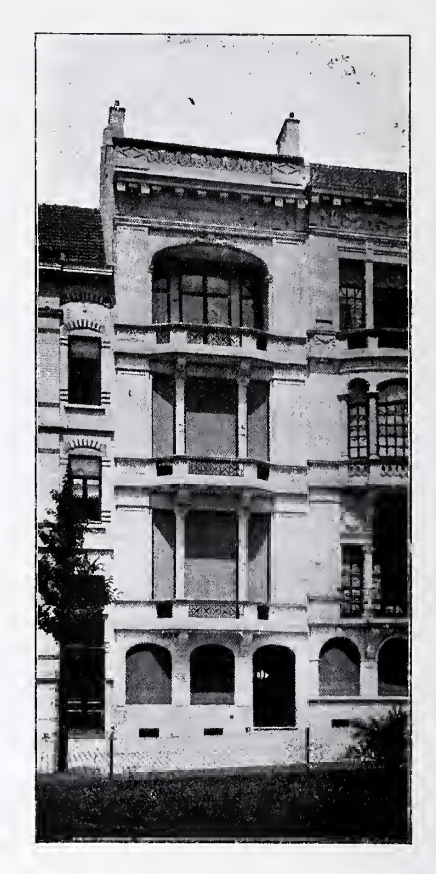
MAISON AVENUE ROGIER, 2bis.
G. Charle, Architecte — Cliché E. D.

nationales. Le parti d'ordonnance des façades flamandes à la fin du XVIIe siècle convient à merveille à nos maisons étroites et profondes, enserrées entre leurs mitoyens; on peut le résumer ainsi : prédominance absolue des vides sur les pleins réduits à un quillage, forcément rectiligne, traduction en pierre des pans de bois du XVIe siècle.

Notre sociétaire G. Charle obtient la 5me prime avec une façade, 2bis, avenue Rogier, dans laquelle il a aimablement harmonisé un soubassement de grès vert et des céramiques aux tons doux, très neutres, avec des parements de pierre blanche. Les proportions sont d'ailleurs fermes et nettement étudiées.

C'est également un membre de la Société, M. P. Picquet, qui obtient avec une maison d'une bonne tenue, 56, avenue Louis Bertrand, la 6me prime. Notre confrère ne croit-il pas que la répétition de l'étage principal, dont l'ordonnance se superpose deux fois, identique à elle-même, soit de nature à éparpiller l'intérêt de sa composition et à en détruire l'unité?

Une maison de briques et pierre blanche, rue Jenatzy, 25, reproduisant d'une façon aimable le type d'architecture flamande, dite espagnole, a reçu la 7e prime. Son auteur, M. Charels, s'est rigoureusement tenu dans les



MAISON AVENUE LOUIS BERTRAND, 56
P. Picquet, Architecte — Cliché E. D.

données archéologiques à part — et à tort selon moi — pour la bretèche, élément dont nos habitudes ont fait une sorte de meuble n'ayant qu'une liaison discutable avec l'ordonnance de nos façades.

M. Van Massenhove s'est vu attribuer la 8e prime avec une maison, 8, rue Ernest Laude, dont la coloration est hardie.

Enfin le jury a voulu reconnaître, en lui attribuant la 9e prime, la bonne tenue d'un groupe de quatre maisons rue des Palais, nos 14C, 14D, 16 et 18, dû à M. Depauw, qui a voulu en faire un ensemble pour nous épargner ici l'aspect cahotique qui caractérise nos rues, ce dont je le remercie.

Mais de l'ensemble de toutes ces œuvres une impression générale se dégage, très nette : celle d'un effort dépourvu d'unité, diffus, presque pénible, qu'aucune règle ne canalise. Si nos rues y gagnent — selon les uns — en intérêt, par la multiplicité des détails, elles y perdent — selon moi — en impression et en grandeur, par l'aspect échevelé d'ensemble qu'elles présentent, par l'extraordinaire échantillonnage de matériaux multicolores qu'elles constituent.



MAISON RUE JENATZY, 25
Cha els, Architecte Cliché E Dh.

de bâtir, les perfectionnements incessants des procédés d'exécution, impriment peu à peu à notre architecture moderne une précision froide et sèche qui sera peut-être



MAISON 8, RUE ERNEST LAUDE
H Van Massenhove, Architecte Cliché E Dh.

Je ne pense point d'autre part que la formule de l'architecture moderne soit dans le détail ; ce que certains veulent voir dans la forme, c'est dans le fond qu'il faut aller le prendre. L'évolution de notre architecture est nécessairement parallèle à l'évolution de nos habitudes, de nos goûts. Mais l'importance de plus en plus considérable que prennent les questions scientifiques dans l'art sa caractéristique essentielle et au contact de laquelle les architectures anciennes que nous tentons de ressusciter, se galvanisent et perdent le souffle qui les a fait vivre.



MAISONS RUE DU PALAIS, 14c, 14d, 16 et 18
Depauw, Architecte Cliché E Dh.

D'ailleurs toutes les formules d'art entre lesquelles nous vacillons en Belgique, sont à la fois trop multiples, trop savantes et trop compliquées pour que nous puissions conserver l'espoir de nous faire comprendre du public pour la majeure partie duquel notre art, dans sa forme actuelle, demeure lettre morte. Toute notre architecture est maniérée et j'ai la conviction que c'est vers une simplification constante, vers la fondation d'une école nationale, c'est-à-dire vers l'unification, que doivent tendre nos efforts.

Mais il faut féliciter sans réserves les administrations qui, comme celle de Schaerbeek, consentent à encourager ces

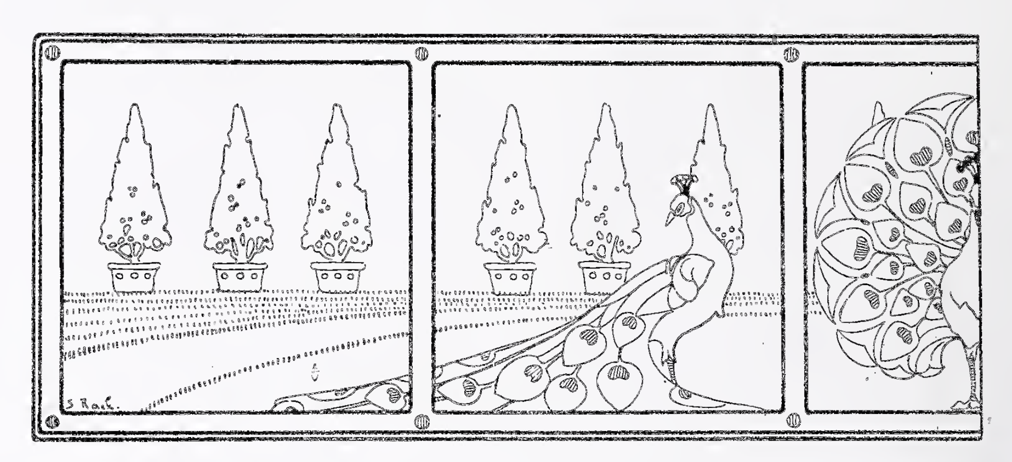
efforts par l'organisation loyale et généreuse de ces concours périodiques. Notre Société n'a pas manqué au devoir qui lui incombait et elle a chargé sa Commission administrative d'exprimer tous ses remerciements au Conseil communal de Schaerbeek.

Elle y a joint deux vœux qui furent ceux du jury :

Le premier : de voir les architectes-auteurs des maisons primées, partager dans une certaine mesure la prime en espèces accordée jusqu'à présent exclusivement aux propriétaires des maisons primées ;

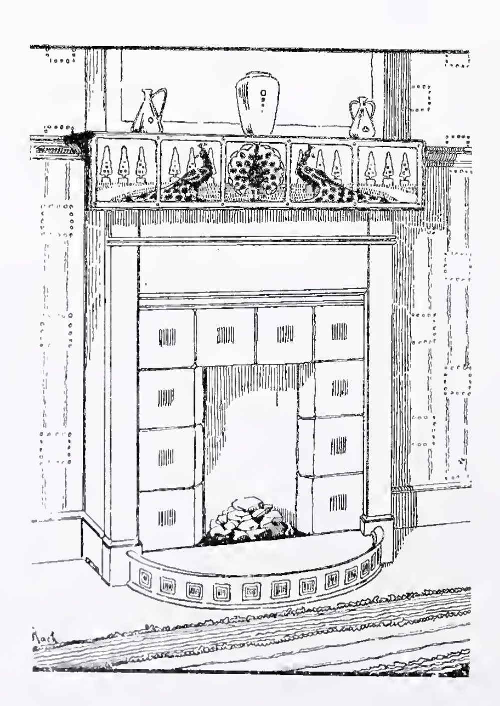
Le second : de voir les architectes prenant part au concours déposer à la Maison communale dans la huitaine précédant le jugement, un dessin rendu de leur façade et ce, afin de simplifier le travail du jury en lui permettant de faire, d'une façon plus certaine, un premier classement.

EUG. DHUICQUE.



Ameublement et Décoration

Voici des dessins originaux pour le *Home*. Une cheminée pour villa moderne, qui serait en bois, chêne ou autre, très facile à construire, et à orner de façon très moderne. Tout le cadre serait en bois qui entourerait le carrelage céramique formant le foyer.



Moulures très simples, bois ciré ou vernis — on laissera quelques ouvertures de prise-d'air sur les plinthes pour que le bois ne joue pas — pour orner cette cheminée.

Voici encore le dessin d'un petit manteau en étoffe qui sera traité comme indique les précédents articles. On le voit particulièrement bien en pochoir avec travail décoré à la corde de soie.

Cette cheminée est plutôt un meuble de garniture, que l'on peut même adapter dans un coin de chambre comme foyer à gaz, ces foyers à gaz n'étant pas toujours beaux d'aspect.

Ce dessin peut aussi servir de bordure, frise, brise-vue, etc.

Les Bêtes du Home

L'AGE DES VOLAILLES.

Pour retirer le plus de profits possibles de la basse-cour, il faut connaître l'âge auquel il faut se débarasser de ses poules.

Une poule bien nourrie commence à pondre à partir de 7 à 8 mois. La ponte s'accentue pendant deux ans pour arriver à son maximum de production la troisième année. A partir de cet âge, la quantité d'œufs décroît d'année en année et elle arrive tout au plus à payer la nourriture de l'oiseau.

Pourtant il n'est pas rare de rencontrer des ménagères affirmant qu'elles possèdent dans leur basse-cour beaucoup de poules âgées de plus de 6 ans qui pondent encore régulièrement, voire même tous les jours. Ce fait s'explique parfaitement. En effet, toute poule qu'elle soit jeune ou vieille, pond environ 12 œufs dans l'espace de temps 20 jours ; seulement, s'il s'agit d'une poule de trois ans et moins, elle recommence la ponte avec un court arrêt de quelques jours tandis que si on a affaire à une vieille poule, celle-ci ne reprend son travail

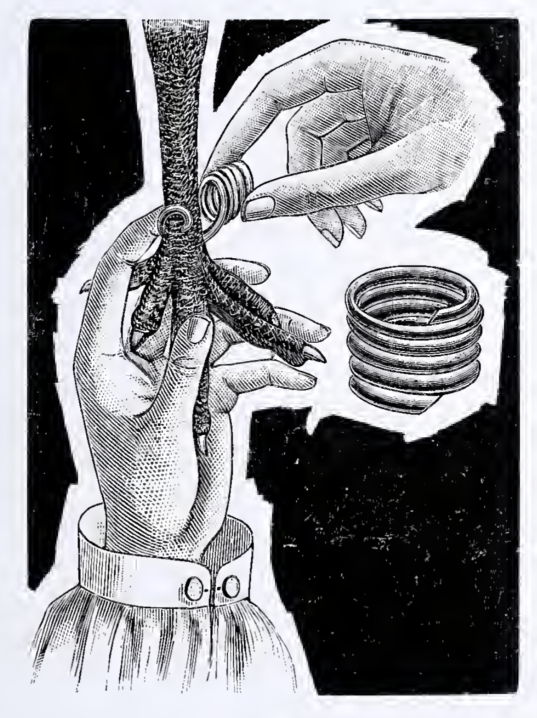
qu'au bout de trois semaines, un mois et quelquefois se repose davantage. La ménagère a donc raison en disant que sa vieille poule pond encore tous les jours ou tous les deux jours; seulement, elle oublie un point capital pour obtenir le maximum de production annuelle, c'est le temps qu'elle prend comme repos avant de recommencer la ponte.

* * *

En vue de la réforme à appliquer dans la basse-cour, il est donc très important de savoir reconnaître l'âge des volailles.

La valeur du plumage expose à des erreurs. Le meilleur système est l'usage de bague en aluminium ou bien de bracelet en spirale confectionné en celluloid que l'on place, par exemple, à la patte droite pour l'année 1909, à celle de gauche pour 1910 et rien pour 1911.

On peut aussi adopter une couleur différente pour les bracelets, ce qui permet également la distinction des années.



Pour passer le bracelet, il suffit de prendre la patte dans l'extrémité de la spirale et de tourner le bracelet comme s'il s'agissait de viser un écrou. On fait le mouvement contraire pour l'enlever.

L'âge des poules peut également être établi en ayant recours à un emporte-pièce qui enlève une rondelle du barbillon, par exemple, au gauche pour l'année 1909, au droit pour 1910 et laisser le barbillon intact l'année suivante.

* * *

A la campagne, on peut parfois acheter des poulets jeunes souvent trop maigres par la casserole, c'est alors qu'il suffit de quelques jours d'une alimentation particulière pour en relever considérablement la valeur culinaire.

Pour cela, une épinette destinée à cloîtrer la volaille peut rendre de grands services.

Sa construction est d'ailleurs très facile et n'est pas coûteuse.

Il s'agit, en somme, d'une caisse plus ou moins grande divisée en un certain nombre de compartiments suivant le nombre de volailles à engraisser; la façade est à claire-voie et avec des interstices suffisamment grands pour que les oiseaux puissent passer la tête et venir prendre leur nourriture ainsi que la boisson dans des augettes fixées à proximité. Le plancher est également à claire-voie dans sa moitié postérieure afin de livrer passage à la fiente. Enfin, le plafond forme couvercle. On place les épinettes, encore appelées séminaires, dans un local faiblement éclairé pour que les volailles ne soient pas troublées dans leur quiétude, mais suffisamment cependant pour qu'elles puissent s'alimenter.

Condamné à l'inactivité et étant fortement nourri, le poulet ne tarde pas à augmenter en poids; en moyenne l'augmentation est de 150 gr. viande pour 550 grammes de grains ingérés pour des sujets de 2 à 3 mois et de 200 gr. par 800 grammes pour des sujets de 3 à 4 mois.

Dans la suite, l'augmentation en poids est loin d'être aussi considérable avec la même quantité d'aliments.

Comme régime, il doit être le plus varié possible: une pâtée le matin composée de farineux, de déchets de pain et de lait et pour le reste de la journée, du maïs en quantité suivant l'appétit. En boisson, de l'eau pure et de temps en temps un peu de lait.

Par ce système, outre l'augmentation en poids des sujets, il y a lieu de signaler l'amélioration de la valeur alimentaire de la viande ainsi que le rendement en celle-ci. Alors que le poulet maigre donne en moyenne 50 p.c. de rendement en viande nette, le poulet gras en produit 65 p.c.

* * *

Lorsque l'on dispose de locaux en nombre suffisant, au lieu de se servir d'une épinette, on peut également pratiquer l'engraissement libre. Pour cela, on réunit les volailles du même sexe soit dans un hangar ou un enclos de dimension très restreinte afin d'obtenir le moins d'exercice possible. Par ce système, plusieurs semaines sont réclamées pour arriver à un certain état d'embonpoint avec une nourriture abondante.

La méthode par épinette mérite toujours la préférence pour obtenir un résultat rapide.

Max RASQUIN.

L'art de préparer soi=même ses couleurs

A la campagne, il est souvent difficile d'avoir un ouvrier pour des travaux de peu de durée; il est donc plus simple, plus économique et plus pratique de les exécuter soi-même. Et rien n'est moins compliqué, s'il s'agit simplement de bancs ou de portes à peindre, de papier à poser. En ces quelques pages, nous indiquons à nos lecteurs la manière d'exécuter rapidement ces petits travaux.

Outillage. — L'outillage est relativement peu compliqué; se procurer: 1. un morceau de marbre de 0 m. 35 de large sur 0 m. 40 de long., épais d'un centimètre, ce sera la pierre à broyer; 2. une molette, sorte d'instrument en forme de cône tronqué (la molette sera en marbre ou en verre; à la rigueur, on peut la remplacer

par des tranches de marbres de 5 à 8 centimètres d'épaisseur); 3. un couteau flexible; 4. un assortiment de brosses, pinceaux en soies de porc ou de sanglier, de très fines pour les filets et les rainures, de grosses pour peindre largement les grandes surfaces. Les plus grosses peuvent avoir 5 centimètres de diamètre. Avoir aussi quelques brosses plates dites queues de morue; 5. se munir ensuite d'une série de pots destinés à recevoir les couleurs liquides et acheter de la poudre de couleur.

Voici les nuances les plus utiles; les demander en poudre bien fine.

Vert véronèse, Blanc, Bleu de Prusse, Vermillion, Carmin, Jaune de chrome, Ocre jaune et rouge, Noir, Terre de sienne brûlée. Bleu de cobalt.

Préparation des couleurs. — Broyage. — On dépose la couleur en poudre sur la pierre à broyer; dans une ouverture assez profonde pratiquée au milieu du tas de poudre, on fait couler doucement de l'huile d'œillette, pour les couleurs claires, de l'huile de lin, pour les couleurs foncées; ensuite on mélange avec le couteau de façon à former une pâte compacte. Ce premier travail étant fait et si l'on n'a pas de molette, on étale la pâte sur la table à broyer avec un morceau de marbre qui l'étend et la presse. Lorsque la surface de la table est couverte, on ramène la pâte vers le milieu, puis on l'étale de nouveau en la broyant et ceci successivemen pendant une heure.

Les couleurs doivent être broyées le plus longtemps possible, car plus elles ont été travaillées, moins il en faut pour recouvrir la surface à peindre.

Détrempage — En broyant la couleur, ne mettre que ce qu'il faut d'huile pour obtenir une pâte onctueuse sous la molette, c'est au détrempage qu'on leur donne le degré de fluidité voulu. Pour cela mettre la couleur broyée dans un pot, puis introduire le liquide lentement en remuant la couleur jusqu'à la consistance désirée, celle d'un sirop généralement. Lorsqu'on a préparé trop de couleur, afin de la conserver, mettre par dessus une couche d'huile et d'essence de térébenthine pour l'empêcher de s'épaissir.

Avant de peindre. — Pour résister longtemps à l'influence de l'air, la couleur doit être appliquée sur une surface en état de la recevoir: voici quelques précautions à prendre qu'il est indispensable de connaître:

Murs et plafonds. — La première opération à faire est de procéder au grattage qui consiste à bien égaliser les surfaces, à enlever toutes les petites aspérités. On commence par épousseter avec un balai, avec une brosse très dure; puis on procède à l'égrenage. L'égrenage se fait avec un grattoir de peintre qu'on promène de haut en bas pour enlever tous les grains de plâtre et rendre la surface à peindre parfaitement unie.

S'il s'agit de peindre sur une ancienne peinture, il faut l'enlever soigneusement par le pansage. — Le pansage se fait avec du papier de verre au moyen duquel on enlève tous les grains de l'ancienne peinture pour obtenir une surface lisse. Si le papier de verre ne suffit pas, il faut avoir recours au grattoir.

La peinture sur bois. — Le Mastic. — Avant de procéder à la première couche à donner sur une surface de bois neuf, il faut procéder au mastiquage de toutes les fentes, et de tous les trous.

Voici comment on fabrique un mastic très résistant: Former, avec du blanc d'Espagne en poudre, un cône tronqué. Faire un trou à l'extrémité supérieure de ce cône, y verser de l'huile de lin, puis pétrir cette pâte qui doit contenir le plus de blanc d'Espagne possible. Avec une spatule, remplir de ce mastic les fentes et les crevasses.

Lessivage. — Si l'on a à peindre une surface déjà peinte à l'huile , il faut la lessiver avec de l'eau seconde étendue d'eau mélangée à de la pierre ponce en poudre délayée dans de l'eau de rivière, laver à deux reprises, puis essuyer.

L'eau seconde se prépare avec de la potasse. Le mélange sera plus ou moins fort (on le sent au doigt) selon que la peinture à enlever sera plus ou moins tenace et sale S'il s'agit d'une vieille porte très encrassée, enlevez d'abord la poussière avec la brosse, puis procédez à un fort lessivage avec l'eau seconde. On peut, dans ce cas, pour donner plus de mordant à la potasse, y ajouter une peu de colle de pâte, Pour ce procédé, la vieille peinture sera complètement mangée au bout d'une vigoureux lessivage.

Lorsque le lessivage ne suffit pas on procède au brûlage, qui est rarement nécessaire avec la potasse fabriquée aujourd'hui.

VARIETÉ

MON AMI L'EMBALLÉ

J'ai rencontré hier mon ami l'emballé. Il sortait d'un cinéma, et il était, selon sa nature, très enthousiaste;

— Ah! mon vieux, s'écria-t-il en m'apercevant, quelle chose merveilleuse que le cinématographe! Et que je regrette de ne pas avoir plus souvent le temps et l'occasion d'y aller...

— Bon, ça y est, lui dis-je... Je parie que tu es allé voir la traversée de la Manche — ou plutôt du Pas-de-Calais — par Blériot?... Tu prends un verre?

— Volontiers, car je suis, en effet, allé voir Blériot, et ma parole, j'en ai la gorge sèche.

— Sacré emballé, va!

— Emballé... emballé... Eh! bien, soit. Oui, je suis un emballé. Et comme je suis heureux de l'être! Ah! perdre de temps en temps, et même le plus souvent possible, le sens trop net, trop positif des choses, se monter le coup sur vingt idées différentes et trente projets variés, quelle chance! Je sais bien... après, je retombe du haut de mon illusion... Mais qu'importe, puisque je suis bien sûr d'en retrouver tôt une autre qui me permettra de chevaucher la Chimère...

— Oh! oh! quel lyrisme...

— Tout ce que tu veux... Mais ceci n'est-il pas prodigieux? Je viens de passer vingt minutes dans un cinéma. Et sais-tu ce que j'y ai eu, pour vingt-cinq centimes? Eh! bien, pour cette somme si modique, j'ai d'abord fait une excursion fort intéressante à bord d'un navire de guerre. J'ai vu des canons évoluer sur leur roue, et se plier, dociles et formidables engins, à toutes les fantaisies du canonnier, piquant du nez, obliquant à gauche, faisant

demi-tour à droite, relevant leur gueule menaçante. J'ai vu le but vers lequel le tir était dirigé, les officiers commandant la manœuvre, tout. J'y étais. Après cela, voyage dans un pays lointain, exotique. Départ d'une caravane de chameaux. Chasse à la gazelle aux approches du désert. Fantasias, et cœtera. A propos, sais-tu que nous allons voir prochainement des chasses au fauve, dans l'Afrique centrale, et ne trouves-tu pas cela inouï ? Mais non, tu n'as pas l'air épaté.

— Mais si, mais si, c'est assurément curieux.

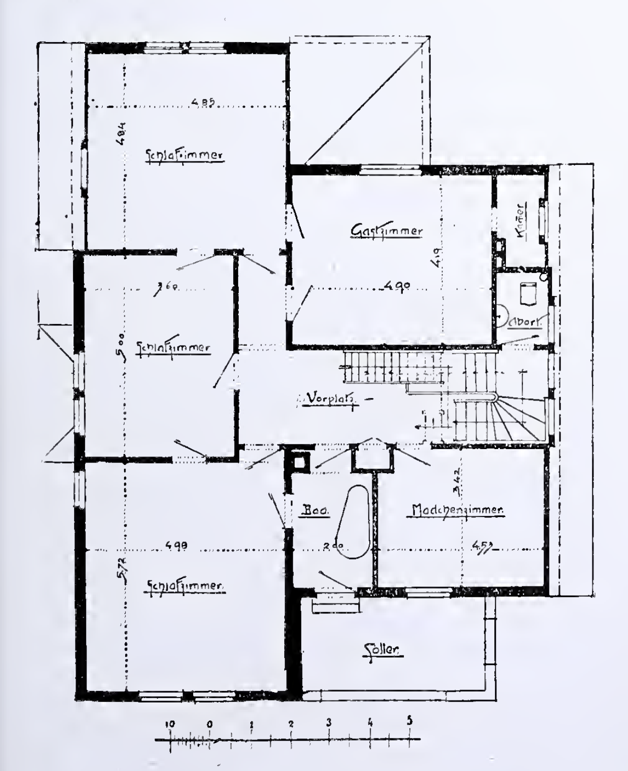
— Curieux, curieux... Admirable... ad...mi...rable ! entends-tu ?

— Si tu veux...

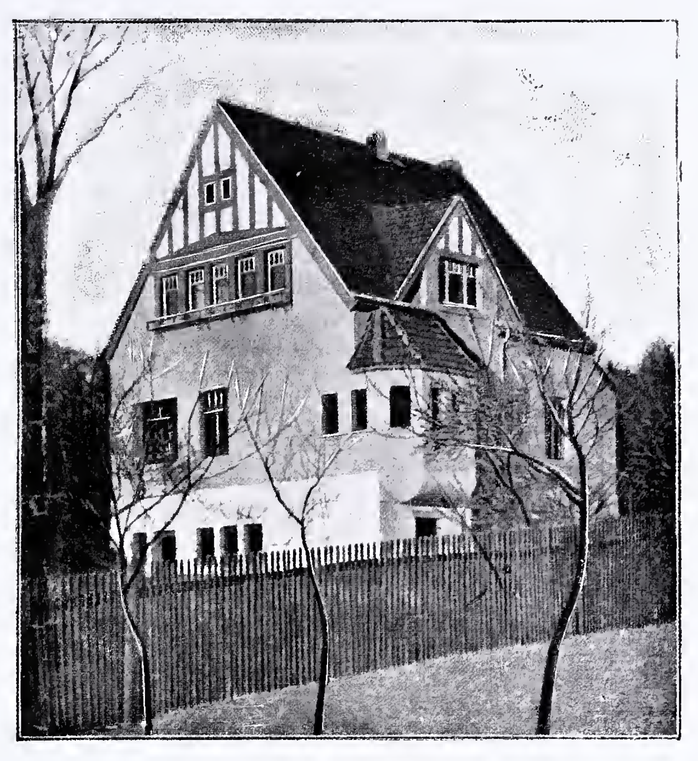
— Où étais-je ? Ah ! dans un pays exotique, me promenant parmi deux cents chameaux... Après ça, on nous a montré un vol prolongé de Blériot. Ah ! la grâce, l'étrangeté prenante de ce grand oiseau... Quand il se présente à nous de face, arrivant du fond de l'horizon, et se courbant mollement comme un aigle gigantesque, quelle émotion... Mais tu as dû l'avoir déjà, cette impression-là. Tu as vu des vols d'aéroplanes, et à moins d'être un triple crétin, il n'est pas possible de ne pas s'emballer un peu...

— Je te le concède.

— Mais, mon cher, le départ pour Douvres, l'envolée au-dessus des vagues... quel spectacle étonnant. Le voici d'abord, Blériot, à quatre heures et demie du matin, calme, froid, sur son appareil. Il vient d'avoir, — il l'a raconté, — au moment ne se lever, une minute de découragement et d'angoisse abominable. Il lutte depuis tant d'années ! Il a dépensé une grosse fortune à des essais qui, jusqu'à cette année, furent malheureux ! Il s'agit à présent de jouer une partie décisive... Et c'est peut-être la



Plan de la maison de campagne


Maison de campagne allemande

catastrophe finale à laquelle il va courir, s'il n'atteint pas la côte, s'il n'atteint pas la gloire. Ah ! il a déjà fait plus que de franchir ces 38 kilomètres qui séparent Calais de Douvres. Il a volé déjà une heure durant, opéré les virages les plus audacieux... Mais traverser un bras de mer, rester suspendu, seul, entre le ciel et l'eau, avec le péril de la noyade ou celui de s'égarer sans secours possible, puisque le torpilleur ne saura pas le suivre, ce qu'il n'ignorait pas, tout à l'heure, en faisant ses adieux à la compagne de sa vie, de ses travaux, de ses échecs...

Tout est prêt... On fait tourner l'hélice... Et le voilà qui court, qui court... s'élève, s'éloigne, revient... L'essai est satisfaisant. Il va tenter l'épreuve décisive. Il part, monte à toute allure la pente légère qui le conduit directement à la mer.

Derrière lui ses aides, la foule, tous courent pour le voir s'éloigner ; mais moi, simple spectateur de cinéma, je suis plus favorisé qu'eux : je suis jeté brusquement à deux cents mètres, au haut de la falaise. Et je le vois arriver, Blériot avec son oiseau, quitter le sol et piquer vers le lointain. Il va, va, en ligne droite, sans une déviation, sans un à-coup. Et le grand oiseau s'envole vers d'autres terres, pour le glorieux voyage d'une ère nouvelle, « véritable dragon des légendes effarées d'autrefois ». Le grand geste est accompli...

Et c'est poignant, la vue de cet oiseau qui s'amincit, s'amincit, devient imperceptible dans la brume... Clic ! Nous sommes dans une chambre noire... Fini. Et alors, tu ne trouves pas cela prodigieux, cette invention-là, du cinéma, qui s'accorde si bien avec ce premier et extraordinaire exploit de l'homme-volant ? Tu ne vois donc pas que nous vivons à une époque merveilleuse de l'huma-

nité? Moi, quand j'étais petit, et que je ne rêvais que plaies et bosses, je regrettais n'être pas né au temps de la grande Révolution et de n'avoir pas vu l'épopée napoléonienne. Quelle lugubre farce, cette « épopée »-là à côté de cette merveille : un cinéma enregistrant le premier départ d'un aéroplane pour un autre continent, tandis que la télégraphie sans fil annonce par delà la mer l'arrivée prochaine de Blériot.

Pense donc que dans cent, dans mille, dans dix mille ans, si la terre tourne toujours, les hommes pourront revoir Blériot partant de France pour l'Angleterre! Et quelques progrès qu'ils aient faits, ils devront bien se dire que nous, qui avons vu l'éclosion de cette ère nouvelle, nous avons vécu des minutes poignantes... Et, en attendant, les dieux d'autrefois, quels tristes sires! Tout leur bonheur consistait à manger, à boire, à aimer. Les dieux, mais c'est nous qui commençons à en être...

— Sacré emballé, va!

— Sacré terre-à-terre! A la tienne. Et vivent nous!

JEAN BARY.



ECHOS

Chez Edison. — Un rédacteur du « Corrière della Sera » est allé voir Edison dans ses ateliers d'Orange, près New-York. Le maître l'a entretenu de ses dernières découvertes. Il assure qu'il a enfin trouvé « l'accumulateur léger » réclamé par l'automobilisme électrique dont l'essor est depuis si longtemps arrêté par l'énorme poids des électrodes de plomb. Depuis quelques semaines, il en a arrêté la forme définitive; il est prêt à le fabriquer en grand; plusieurs marques new-yorkaises l'ont essayé et s'en déclarent entièrement satisfaites.

Edison s'occupe aujourd'hui d'une affaire nouvelle à laquelle il attache une importance sociale, la maison en ciment. Cette maison se construit à l'aide de formes en fer faciles à monter et à démonter qui se transportent aisément à l'endroit où l'on veut bâtir. On dresse ces formes, on les assemble et, dans l'intervalle des parois, on coule un ciment dont la composition a coûté à l'inventeur de longs mois de recherches.

La forme, ou si l'on veut le moule d'une maison, ne pèse pas plus de quelques tonnes. Dix ou douze travailleurs la montent en peu de journées. Il faut deux ou trois jours pour couler le ciment, une semaine pour qu'il sèche. En moins de vingt jours la maison est finie et on peut l'habiter. Avec six chambres à coucher, elle ne coûte pas plus d'une dizaine de mille francs.

Une société s'est déjà présentée pour acheter le brevet et le mettre en exploitation. Mais Edison, qui poursuit en ceci un but philantrophique, n'entend lui concéder son privilège que si elle s'engage à se contenter d'un bénéfice net de 15 p.c. La maison en ciment est destinée aux classes ouvrières et l'inventeur veut leur donner, dans des conditions aussi avantageuses que possible, le logement à bon marché.

Si les deux dernières découvertes d'Edison répondent à son espoir, il aura mieux mérité de l'humanité qu'en inventant le phonographe.

Dictons populaires

A la Saint-Loup, la lampe au clou.
Le jour de la St-Lambert (17) qui quitte sa place la perd
Avant ou après la St-Michel, la pluie ne demeure au ciel.
Bon vin s'aigrit en chaud cellier.
Septembre emporte le pont ou tarit la fontaine.
Pluie de septembre est bonne à vigne et à semailles.
En automne, dur est le grain, les feuilles tombées, les étangs pleins.
Septembre est mai de l'automne.
A la St-Michel, la chaleur remonte au ciel.
Belle vigne sans raisin ne vaut rien.
Si l'osier fleurit, le raisin ne murit.
Courts rameaux, longue vendange.
Beau septembre finit d'emplir les greniers.
En septembre, si tu es prudent, achète grains et vêtements.

Une maison de 62 étages! — Dans un an, New-York aura une maison, un « sky-scraper », de 62 étages et de 300 mètres de hauteur. L'Européen qui arrive maintenant en Amérique s'étonne devant ces colosses du ciment armé qui s'élèvent dans les principales contrées de New-York, de Chicago, de Philadelphie. Et ce ne sont que de simples maisons de 50 étages seulement et de 200 mètres au maximum! Bientôt, lorsqu'on ira à New-York, on rencontrera de nouvelles sensations. Les clochers de la cathédrale de Cologne, les plus hautes tours du monde, les pyramides les plus colossales de l'Egypte seront dépassés de plus de 50 mètres par le nouvel établissement américain. Celui-ci contiendra six mille locaux, sera en acier laminé, très solide, muni de tous les conforts modernes. Tous les ingénieurs de « sky-scrapers » ont été invités à participer au concours pour le colossal édifice de 62 étages. Le projet, dressé par l'ingénieur Burnham, de Chicago, a été adopté. La maison aura 8,090 (huit mille quatre-vingt-dix) fenêtres et se terminera en coupole, sur laquelle, attaché à un mât très élevé, flottera un grand drapeau américain.

Assez fâcheuses, les nouvelles qui nous arrivent de Campines. Nous disions dernièrement la nécessité de prévoir dans le Limbourg, et de ne pas laisser s'élever là, autour des nouveaux charbonnages, ces déplorables corons du pays houiller.

Le gouverneur de la province estimait, dans son dernier rapport, à cent mille âmes environ la population nouvelle qui, avant dix ans, envahira la Campine. On avait eu, comme nous l'avons dit, l'idée d'une vaste société opérant dans toute la province. Elle est devenue irréalisable.

Il faut, en effet, au moins un capital de quarante millions pour bâtir les vingt mille maisons qui vont s'élever. Or, la Caisse d'Epargne exige à présent, des sociétés de construction qui sollicitent son intervention, la moitié du capital souscrit. Il n'y a donc rien d'autre à faire qu'à encourager les sociétés cantonales qui existent déjà et celles qui pourraient surgir.

Du moins, il faut espérer que l'autorité supérieure saura forcer les administrations communales limbourgeoises à adopter un règlement-type pour la construction de ces agglomérations nouvelles, et que l'hygiène y sera respectée autant que possible.

Fleurs et jardin

Soins à donner aux iris. — Quelle est la meilleure époque pour planter des Iris d'Espagne et d'Angleterre, ainsi que d'autres bulbes qui fleurissent au printemps? Et quelle est la meilleure exposition, le soleil ou l'ombre?

A cette question d'un de nos lecteurs, nous répondons qu'il faut planter à l'automne, aussitôt que vous vous les serez procurés; et le plus tôt sera le mieux. Ils sont tous très peu coûteux, et devraient être plantés par milliers. Ils aiment tous le soleil, mais, comme l'époque de leur croissance au-dessus du sol, arrive bien avant que les feuilles des arbrisseaux aient donné signe de vie, on peut planter bien des iris dans des expositions qui seront tout à fait ombragées en été. Chaque fois que vous aurez à en planter, et où que ce soit donnez-leur toujours une couche supérieure de fumier de feuilles mortes et un sol léger tous les ans au deux ans.

Plantez les en bordures autour de « Campanula Clarpatica », ou toutes autres plantes qui rament à peu de hauteur du sol.

Ou bien plantez-les encore là où vous avez des salvias ou des plantes d'une solide croissance annuelle, et qui passent naturellement à une distance de 20 centimètres de diamètre, les unes des autres. C'est du moins la distance qui existe pour les salvias.

En employant cette méthode, les bulbes n'ont pas besoin d'être dérangés.

On nous demande également si, après avoir beaucoup arrosé des iris du Japon, il est nécessaire de continuer après qu'ils auront terminé leur floraison. Non, c'est inutile, mais s'il se produit une extraordinaire période de sécheresse, il faut les arroser, comme on fait de toutes les autres plantes.

Jardin d'agrément. — On continue les travaux commencés pendant le mois d'août; on enlève les tiges des plantes passées, on retourne les gazons usés, on continue à greffer les arbres et arbustes qu'on n'a pas pu greffer le mois précédent.

Il est utile de rentrer en serre chaude les plantes placées en plein air pendant l'été: on commence par les espèces les plus délicates en veillant à ce que les feuilles soient bien nettoyées et les insectes enlevés. On peut greffer les caméliyas rododendrons, azalées.

Activer les rempotages des plantes à rentrer.

Renouveller les couches de tan dans lesquelles on cultive les palmiers et les plantes qui ont besoin de beaucoup de chaleur.

Replacer les panneaux et châsis qu'on a enlevés pendant la belle saison.

Planter en pots les plantes bulbeuses qu'on veut forcer: Nareisses, crocus, jacinthes, tulipes duc de Tholl.

Ces plantes fleuriront pendant le courant de l'hiver et prospéreront dans un composé formé par parties égales de terreau bien décomposé et de terre franche.

On peut également commencer la culture des oignons carafes; les crocus peuvent être cultivés dans la mousse humide.

Commencer le sevrage des marcottes d'œillets faites pendant le mois d'août, la séparation ne doit être faite que si les marcottes sont bien pourvues de racines.

Aussitôt détachées des pieds-mères, on les repique en pots ou en pleine terre suivant les races.

Semer en pleine terre : adonis, coquelicot, immortelle,

pavot, pied d'alouette, linaire, Julienne, myosotis, œillets de Chine, pensées, soucis, scabieuses. etc.

Les jardins sont en ce moment dans toute leur beauté, citons les plus belles espèces fleuries.

Aloès, aster, amaryllis, bégonias, campanule pyramidale, cannas, dahlias, fuchsia, pelargoniums, hortensia, jasmin d'Espagne, reines-marguerites, tubéreuses, verveines, zinnias, etc.

C'est en septembre que les chrysanthèmes cultivés pour la grande fleur végètent avec le plus de vigueur, ébourgeonner et ne conserver que le bourgeon terminal de chaque ramification obtenue par les pincements successifs que nos lecteurs connaissent déjà.

Donner des engrais liquides en procédant comme nous l'avons indiqué.

Dans le jardin paysager, planter les arbres verts et résineux dans les sols légers, récolter les graines mûres et stratifier celles de certaines espèces, continuer binages et nettoyages.

Sarcler les pelouses pour détruire les herbes à racines pivotantes ou à larges feuilles, oseille, plantin, luzerne, etc., qui peuvent y être apportées par les fumiers.

Lorsqu'un gazon vieillit et que la mousse l'envahit, il faut, à l'automne, donner un hersage énergique à l'aide de la herse en zig-zag ou du rateau, l'herbe sera à demi deracinée mais cette opération ne fera qu'activer sa végétation.

Après le hersage, il fera bon d'employer comme engrais le phosphate de chaux ou le chlorure de potassium.

Dans les parties dégarnies, on fera des ressemis partiels en employant des plantes plus rustiques dans les endroits trop ombragés ou au contraire brûlés par le soleil et en terreau, tant légèrement par dessus.

Les terres provenant des bords des cours d'eau, des curages de fossés, d'abord aérées, donnent de bons résultats lorsqu'on les épand en couches minces sur les gazons dégarnis ou usés.

Jardin fruitier. — En septembre, on achève l'effeuillage de la vigne en laissant toutefois les feuilles parasols qui protègent les grappes des coups de soleil.

Continuer l'écusonnage des arbres a pépins, la greffe, des boutons à fruits.

Détruire le puceron lanigère du pommier à l'aide des formules déjà indiquées, c'est surtout pendant ce mois que le puceron se multiplie.

Le mois de septembre est le mois par excellence de la récolte ; les fruits abondent : prunes tardives, pêches, poires, pommes, raisin.

On oublie souvent de prendre quelques précautions dans la cueillette des fruits, il faut soulever légèrement le fruit de manière que le pédoncule se sépare naturellement des productions fruitières et que celles-ci ne soient pas endommagées par la cueillette.

Les pêches les meilleures mûrissent dans ce mois : les cueillir un jour avant leur mâturité si on doit les consommer sur place, deux jours si on doit les expédier.

On reconnaît que la pêche est mûre à la couleur jaune que prend la peau du côté de l'ombre. Il faut bien se garder de la toucher pour s'assurer de la mâturité ; la moindre pression dépare le fruit et en amène la pourriture partielle.

Culture du cresson d'alénois. — Destruction des fourmis. — Quand on parle de cresson, l'esprit se porte immédiatement vers le cresson de fontaine cultivé dans l'eau et on conçoit que peu de jardins puissent en produire. Heureusement, il existe une variété de cette plante, nommée le cresson alénois, que l'on peut obtenir avec une minime quantité d'eau, rien que par des arrosages même. En raison de sa rusticité, de la rapidité de sa croissance, de la simplicité de sa culture, le cresson alénois mérite de se rencontrer dans les jardins les plus modestes.

Tous les sols permettent la culture de ce légume, mais il recherche cependant les terrains plus ou moins argileux.

La graine se sème, pendant l'été, à la volée ou en lignes distantes d'une vingtaine de centimètres ; dans les très petits jardins, on peut le cultiver en bordure, principalement dans les endroits ombragés.

Le semis doit être très épais ; si la température arrive à 20°, la levée se produit après quelques jours et, au bout de trois à quatre semaines, les feuilles peuvent être consommées si on a pris la précaution d'arroser souvent et fortement.

Le cresson monte très vite en graines ; de là l'utilité des semis successifs exécutés tous les quinze jours, afin d'avoir toujours des feuilles vertes et tendres à couper au fur et à mesure des besoins du ménage.

***

Pour les naturalistes, la vie des fourmis est des plus intéressantes. Pour l'amateur de jardin, ces insectes offrent beaucoup moins d'attraits, car les dommages qu'ils produisent sont parfois très appréciables.

En effet, les fourmis s'attaquent, au moment de la complète maturité, à nos fruits les plus délicats : pêches, abricots, prunes, poires, etc. Elles établissent aussi leurs nids au pied des plantes cultivées, des arbres ; les nombreuses galeries qu'elles tracent nuisent à leur appareil radiculaire.

En réalité, il faut reconnaître que l'on a cependant beaucoup exagéré les dégâts des fourmis, en dehors de ceux qu'elles font aux fruits. C'est ainsi que bon nombre de personnes en voyant de nombreuses fourmis rôder autour des feuilles rabougries s'en prennent à elles seules, mais en examinant plus attentivement, on ne tarde pas à voir que les vrais coupables sont presque toujours les pucerons. Ces derniers secrètent une matière sucrée, recherchée des fourmis, et voilà comment il se

fait qu'elles ont pour eux une véritable sollicitude ; pucerons et fourmis vivent en quelque sorte en famille, les premiers insectes alimentant les seconds.

Quoiqu'il en soit, il importe de connaître les moyens de destruction les plus efficaces.

Tout d'abord, comment anéantir une fourmilière ? On commence par donner quelques coups de bêche dans le nid, puis on l'arrose avec du pétrole, auquel on met le feu, ou simplement avec de l'eau bouillante si on redoute un incendie.

Une poignée de cerfeuil jetée sur la fourmilière en fait déguerpir les habitants ; il en est de même de l'emploi d'un peu d'acide phénique.

A la maturité des fruits, les fourmis grimpent sur les arbres ; pour les empêcher, plusieurs moyens sont préconisés : a) on peut entourer le tronc d'un anneau de filasse au-dessus duquel on fixe une bande de papier enduite de goudron ou bien de glu, ou encore, tout simplement, d'huile ; b) frotter le pied de l'arbre avec de l'huile mélangée de suie de cheminée ou de craie ; c) badigeonner le pied des arbres et assez souvent avec le blanc d'Espagne, vulgairement nommé le gros blanc, matière employée pour recurer l'argenterie ; les fourmis ne franchissent pas cet obstacle. On fait dissoudre le blanc dans l'eau et lorsque le mélange est épais, sans être collant, on badigeonne le tronc sur une hauteur de quinze centimètres de façon à obtenir une couche très épaisse recouvrant entièrement les aspérités de l'écorce.

Pour les espaliers, on suspend des flacons à large goulot à moitié remplis d'eau sucrée ; les fourmis viennent s'y noyer. On peut également déposer au pied de l'arbre une éponge imbibée d'eau sucrée ; de temps en temps, il suffit de la plonger dans l'eau bouillante pour détruire des quantités de fourmis.

Recettes de Cuisine

Whisky Crusta. — (A préparer dans un grand gobelet). — Remplissez à moitié de glace pilée. Ajoutez :

2 cuillers à café de sirop de sucre ;
1 cuiller à café de marasquin ;
1 cuiller à café de jus de citron ;
4 gouttes d'angostura ;
3/4 de petit verre à bordeaux de scotch whisky.

Agitez bien votre boisson, passez dans un « verre à bordeaux » que vous avez préparé comme pour le Brandy Crusta et servez.

Pick-me-up. — (A préparer dans un grand gobelet). — Emplissez aux trois quarts de glace pilée. Ajoutez :

Le jus d'une demi-orange ;
1 verre à liqueur de curaçao rouge ;
1 verre à liqueur de cognac vieux.
Remplissez le verre de champagne.
Mélangez bien avec la cuiller à soda.
Ornez d'une tranche de citron et d'une tranche d'orange.
Servez avec de grandes pailles.

Kirsch. — Essence d'amandes amères, 3 gr. ; Eau-de-vie de Marc, 1/2 lit. ; Eau de fleurs d'oranger, 1/2 lit. ; Alcali, 1 gr. ; Sucre, 250 gr. ; Alcool à 90°, 10 lit. ; Eau, 10 lit.

Kirschenwasser. — Cerises sèches, 500 gr. ; Pruneaux, 250 gr. ; Amandes amères, 125 gr. ; Feuilles de cerisier, 30 gr. ; Alcool à 90°, 3 lit. ; Eau, 3 lit.

Pilez les cerises, les pruneaux et les amandes, en ajoutant en excès du sous-carbonate de magnésie, c'est-à-dire autant qu'il en faudra pour absorber l'eau de végétation ; d'autre part, faites une infusion des feuilles de cerisier puis mélangez le tout et laissez en repos pendant 2 jours puis filtrez.

Brandy Daisy. — (A préparer dans un grand gobelet). — Remplissez moitié de glace pilée. Ajoutez :

Le jus d'un demi-citron ;
2 cuillers à café de sirop de sucre ;
1 cuiller — cordial d'orangers ;
1 petit verre à bordeaux de cognac.

Agitez bien et passez dans un « grand verre à bordeaux ». Remplissez avec de l'eau de Seltz et servez.

Danish Pousse-Café. — (A préparer dans un grand verre à liqueur). — A moitié rempli de cacao de Chouva :

A moitié rempli de cognac Hennessy.
Mélangez bien et servez.

Boisson rafraîchissante pour les chauffeurs. — A la suite d'expériences faites par la Marine aux Etats-Unis on a reconnu que l'eau de gruau est la boisson qui convient le mieux aux personnes qui restent exposées à la chaleur.

Il est bien difficile de dire pourquoi la farine d'avoine est préférable, dans la préparation de la boisson, à celle de maïs, de sarrasin, de seigle, de blé, de millet, etc., mais il est certain que ceux qui emploient ce breuvage sont beaucoup mieux rafraîchis et désaltérés que quand ils prennent de l'eau pure.

On prépare cette boisson avec cent grammes du plus fin gruau d'avoine, mélangés à dix litres d'eau.

Recette de saison Homard ou langouste à la bordelaise. — Coupez en petits morceaux carottes et oignons la contenance d'un grand bol ; mettez dans une casserole un bon morceau de beurre, puis les légumes ; faites cuire doucement pendant plusieurs heures en tournant souvent et ajoutant « peu à peu » trois quarts de beurre et la valeur d'une bouteille de vin blanc. Quand le tout est bien cuit passez au tamis de fil de fer et ajoutez quatre cuillerées à bouche de sauce tomate et épicez à votre convenance.

On fait cuire, d'autre part, la langouste au court bouillon ; on la découpe en morceaux, sans la séparer de sa coquille : on la fait sauter pendant dix minutes dans la casserole avec la sauce et on sert très chaud.

Perdreau à la casserole. — Nettoyez, bridez et bardez comme à l'ordinaire ; mettez dans une casserole en terre de préférence, proportionnée au gibier environ cinquante grammes de beurre, faites fondre et déposez votre perdreau, laissez cuire à feu modéré et à casserole couverte en le retournant de temps en temps ; vingt minutes suffisent. Sortez-le lorsqu'il est cuit, débarrassez-le de la ficelle, dressez-le sur un morceau de pain coupé carré d'environ deux centimètres d'épaisseur que vous ferez frire dans la casserole où le perdreau a cuit. Au moment de servir exprimez le jus d'un demi citron, ajoutez deux cuillerées à bouche de bouillon, déglacez le fond et versez sur le perdreau.

Soupe aux poireaux et laitues. — Nettoyer et couper en petits morceaux 6 ou 8 poireaux ; les faire blanchir pendant 3 minutes dans une eau bouillante légèrement salée ; les égoutter dans la passoire et les rafraîchir sous le robinet.

Les mettre à fondre dans une casserole avec un morceau de beure (30 grammes environ), un quart de verre d'eau et du sel. Couvrir la casserole et laisser cuire à très petit feu en remuant souvent avec la cuillère en bois.

Ajouter à l'eau, en petite quantité, au fur et à mesure de son évaporation pour empêcher les poireaux de prendre couleur.

Quand les poireaux sont fondus, y joindre une belle laitue, soigneusement lavée et coupée en chiffonnade.

Laisser cuire ensemble doucement pendant une heure, mouiller complètement de bouillon léger, ou d'eau additionnée d'un extrait de viande quelconque.

S'assurer de la parfaite cuisson de la laitue et servir accompagné de gruyère râpé.

Cette soupe ne doit pas être trop claire.

Calendrier alimentaire. — Viandes de boucherie. — Mouton, veau, bœuf.

Volailles. — Poulet, oie, dindonneau, canard, pintade.

Gibier. — Lièvre, lapin de garenne, faisandeau, caille, perdreaux, chevreuil.

Poissons de mer. — Sole, turbot, barbue, bar, mulet, thon, maquereau, éperlan, morue, sardine, harengs, limande, brochet, carpe, goujon, ombre, perche, tanche.

Petits conseils

Lessive hygiénique et antiseptique, par M. J. M.-A. David. — On fait fondre dans une chaudière quelconque avec une très faible quantité d'eau ou bien sans eau :

100 kilogr. de cristaux de soude avec
16 kg. de savon (savon noir en pâte),
2 kg 500 d'essence de térébenthine.

Quand ces matières sont bien dissoutes, cette lessive est rendue hygiénique et antiseptique en y ajoutant une quantité convenable d'un antiseptique quelconque, tel, par exemple, que phénol, salol, eucalyptol, menthol, etc.

Ce dernier antiseptique donne même au produit fabriqué une odeur agréable de menthe. Cette lessive peut du reste, pour plaire au consommateur être parfumée à la demande ou même ne pas l'être. Dans ce dernier cas il est fait alors usage d'un antiseptique ou d'un désinfectant inodoré quelconque, tel que benzoate de soude, salicylate de soude, etc.

Après dissolution complète des substances ci-dessus, on filtre, on verse dans des moules, on laisse refroidir et la lessive est faite et prête à être empaquetée et livrée au consommateur.

Il est bien entendu que les proportions ci-dessus indiquées peuvent varier dans des limites très étendues, et que pour produire des lessives de différentes qualités on emploie les produits ci-dessus à différents états de pureté.

De plus les cristaux de soude indiqués ci-dessus et qui sont formés de carbonate de soude et d'eau de cristalisation peuvent être remplacés par une quantité correspondante de carbonate de soude, par du carbonate de potasse ou par un mélange de ces 2 carbonates alcalins.

Enfin, le savon noir indiqué ci-dessus peut être remplacé par un savon alcalin soluble, sans altérer le principe de ce procédé, qui, comme on le voit par ce qui précède, réalise les avantages suivants :

1. Elle ne contient pas d'alcalis caustiques libres tels que : chaux, soude ou potasse, et par conséquent ne brûle pas de linge.

1. L'essence de térébenthine dissout les matières résineuses, les taches de peinture, d'huile résinifiée, etc. ;

3. Enfin, les substances hygiéniques et antiseptiques incorporées dans cette nouvelle lesssive ont pour effet de désinfecter complètement le linge qu'il s'agit de net-



foyer et si on le désire de lui communiquer en outre une odeur agréable.

Dans un bac en bois zingué, on met d'abord le carbonate de soude, puis avec deux arrosoirs contenant l'un de la soude caustique en dissolution au degré voulu, l'autre le silicate de soude, on arrose simultanément le carbonate. Il ne faut pas trop mouiller à la fois. Après chaque arrosage, on a soin de bien brasser avec des pelles en bois, on écrase les mottes qui peuvent se former, on laisse sécher et on tamise si l'on veut. On obtient ainsi une excellente lessive, pure et qui ne peut produire aucune tache, qualité essentielle pour ce genre de produit.

Etamage économique. — On fait bouillir, dans un litre d'eau distillée, pendant huit à dix minutes :

Tartrate d'antimoine et de potasse, 5 gr.
Tartre, 50 gr.
On ajoute ensuite :
Acide chlorhydrique, 50 gr.
Etain en poudre, 120 gr.
Antimoine en poudre, 50 gr.

On porte le tout à l'ébullition et on y plonge les objets à étamer ; ils se trouveront recouverts d'un bel enduit brillant plus solide que l'étamage.

Pour empêcher une porte de crier. — Rien n'est plus insupportable que d'entendre crier une porte. Si cet inconvénient arrive dans un bureau de travail où l'on n'a pas sous la main un peu d'huile, il suffit de frotter les gonds criards avec la pointe d'un crayon tendre, c'est l'un des meilleurs lubrifiants connus.

Lotion pour les cheveux. — Extrait d'huile de macis, 4 onces ; Huile d'olives, 16 onces ; Ammoniaque liquide, 16 onces ; Esprit de romarin, 32 onces ; Eau de roses, 1 once.

Avec une spatule en bois, on bat à blanc l'huile d'olives à quelques reprises et par assez fortes quantités à la fois, tandis qu'on ne met que peu d'ammoniaque, seulement juste de quoi donner un aspect savonneux à la composition.

Vers le milieu du cours de l'opération, l'huile de macis doit prendre une couleur rouge granuleuse ,et si cela n'arrive pas et qu'au contraire la masse devienne gélatineuse, il est inutile de continuer la préparation qui, dans ce cas, ne réussirait pas. Lorsque l'huile d'olives est entièrement incorporée à la masse, on joint l'eau de roses à volonté, puis l'esprit-de-romarin et enfin la dernière potion d'ammoniaque. Il faut avoir soin de ne pas mettre plus de 4 gr. d'ammoniaque les premières fois. La couleur laiteuse de l'émulsion est due à l'addition du reste de l'ammoniaque. Préparée ainsi, la composition ne se gâte jamais, ni ne se décompose. L'opération entière ne dure pas plus de vingt minutes.

Soins à donner à la basse-cour. — Afin de faciliter la mue, donner aux volailles, une nourriture fortifiante : blé, avoine, sarrasin, maïs, débris de viandes cuites. Donner aux oies, dindons et canards, de l'orge, du maïs et beaucoup de verdure ; les escargots écrasés leur conviennent très bien et les engraissent rapidement. Continuer pour les lapins les herbes recommandées, non mouillées bien entendu, en même temps que les graines, racines et pommes de terre ; engraisser les jeunes.

Le Coin des Poètes

LE SOUHAIT

Peut-être, si j'avais choisi mon temps où vivre,
Eussé-je, grave et doux, vieilli sous le turban,
Et ma vie eût passé ses jours calmes à suivre
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.

Dans la fraîche mosquée où mille fleurs sont peintes
Sur la faïence lisse autour du nom d'Allah,
J'aurais les yeux levés vers les lampes éteintes,
Attendu qu'Azraël, à mon tour m'appelât ;

A la fontaine pure où coule une onde claire,
J'aurais lavé mes pieds, mon visage et mes mains,
Et prosterné mon corps au tapis de prière,
Chaque fois qu'au ciel bleu chantent les muezzins ;

Et, sur la Corne d'Or par la nuit étoilée,
Mon caïque eût fendu le flot pareil aux cieux ;
Et ma femme pour tous, jalousement voilée,
N'eût montré qu'à moi seul les astres de ses yeux.

Ainsi j'aurais vécu dans ma demeure close,
Mêlant à la senteur en feu du tabac fin
Le parfum du santal et l'odeur de la rose,
Sous quelque vieux sultan, au nom sonore et saint.

Et dans le cimetière où se pressent les tombes,
Harmonieusement et du haut des cyprès,
La voix des rossignols et la voix des colombes
Auraient bercé, là-bas, mon sommeil sans regrets.

Mais qu'importe sa vie à qui peut, par son rêve,
Disposer de l'espace et disposer du temps !
Qu'importe, puisque j'ai, d'une illusion brève,
Satisfait à jamais mon désir d'un instant,

Et qu'à travers Stamboul et dans la verte brousse
J'ai ressenti l'attrait du pays musulman
Où s'allonge, le soir, sur la terre âpre et douce,
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc !

HENRI DE RÉGNIER.

Deuxième année, N° 10 50 Centimes le Numéro OCTOBRE 1909

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation & du Foyer

ABONNEMENTS :	Direction et Administration : J. BARY	ABONNEMENTS :
INTÉRIEUR : 5 francs par an	Rue Breydel, 19 — Téléphone 7883	ÉTRANGER : 6 francs par an

Pour le bon goût public

—

L'Art à l'Ecole Primaire

Longtemps, on a pu reprocher avec quelque raison à nos instituteurs de manquer d'initiative. Ils ont bien changé sous ce rapport en ces dernières années ; ils ont déployé une activité, un zèle professionnel qu'on est bien obligé de louer, même quand il n'est pas très clairvoyant. Certes, le défaut de culture générale, la déformation professionnelle ont fait que l'initiative de quelques-uns n'a pas toujours été heureuse, ou plutôt qu'elle s'est montrée quelquefois un peu incohérente, mais à tout prendre, l'esprit de l'enseignement primaire s'est élargi et celà grâce uniquement à l'initiative de certaines grandes villes et à la conscience que la masse des instituteurs a prise de l'importance de son rôle. Il convient notamment de signaler les efforts faits dans plusieurs pays de l'Europe pour développer l'enseignement artistique à l'école primaire. Ils font l'objet d'un des nombreux congrès qui accompagnent cette année l'exposition de Nancy.

C'est là une heureuse révolte contre une routine fort ancienne, qu'on puisse enseigner le goût du beau à de jeunes enfants et que cela puisse être utile, voilà qui, certainement, eût paru absurde aux pédagogues d'autrefois. A bien examiner, l'initiative est cependant des plus utiles. Si l'on ne peut songer à donner aux enfants, dès l'école primaire, une véritable éducation artistique, propre à en faire des artistes, on peut parfaitement développer en eux le goût du beau, le sens de l'harmonie décorative. C'est même aux visions enfantines, semble-t-il, que l'on doit le plus souvent la délicatesse et le véritable raffinement du goût. Si cette éducation esthétique, au surplus, est nécessaire au point de vue de la culture humanitaire, elle peut être des plus utiles au point de vue pratique. La plupart des enfants qui fréquentent nos écoles primaires sont, en effet, destinés à apprendre un métier.

Or, ce qui manque le plus souvent à nos ouvriers, et c'est ce qui fait leur infériorité vis-à-vis des étrangers, c'est le goût et le sens esthétiques. L'histoire de notre art décoratif est symptomatique à ce point de vue.

Dans les arts mineurs, nous avons en Belgique des créateurs admirables, et dans la rénovation de l'architecture et de l'ornementation, notre pays a joué un des premiers rôles. Horta, Van Rysselberghe, Serrurier-Bovy, Vandevelde, Hobé, Wolfers, Theys, Crespin, Donnay, d'autres encore, ont été les trouveurs de mille formes charmantes, et quand, dans les expositions à l'étranger, on aperçoit dans le compartiment belge les œuvres de ces artistes, on convient avec vraisemblance que nulle part l'art décoratif n'est plus florissant que dans ce pays.

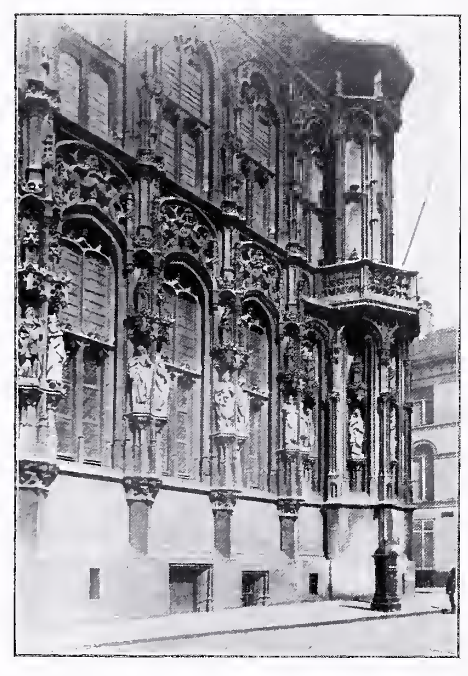
Or, si l'amateur étranger, qui a fait cette constatation à Paris, à Turin, à Berlin, à Londres, vient dans nos villes, il est singulièrement déçu. La plupart de nos façades, qui cherchent l'originalité du modern-style, font regretter la plus banale des façades Louis XVI : les meubles dits « esthétiques » par les tapissiers, sont le comble de l'absurde et du mauvais goût. Les papiers de tenture « art-nouveau » que l'on trouve dans le commerce sont sensiblement inférieurs aux fausses perses et aux fausses cretonnes dont on décorait les salons de nos grand'mères. Cela tient à ce que les artistes-créateurs, dont je viens de parler, ont été maladroitement suivis ; à ce que nos ouvriers d'art et les petits patrons qui les emploient manquent d'une véritable culture esthétique et ne savent mettre en œuvre les principes nouveaux.

Les causes de cette infériorité sont principalement l'insuffisance de l'enseignement professionnel. La création récente d'un grand nombre d'écoles y a paré ; mais pour que les cours professionnels soient vraiment profitables, il faut que les élèves y soient vraiment préparés. A l'âge où ils y entrent, leur goût naturel, au moins dans sa délicatesse ou sa sincérité, est déjà formé ou déformé. C'est donc uniquement à l'école primaire que revient la tâche de poser les bases d'une éducation esthétique. Il s'agit simplement de montrer aux enfants que la beauté est partout dans la vie sociale, dans l'attitude, dans le langage, dans l'ameublement, dans toutes les humbles choses du ménage, aussi bien que dans les musées.

Mais c'est bien plus par les yeux que par l'esprit que doit se former le goût de l'enfant. C'est par le

spectacle quotidien de ce qui est beau qu'on lui apprendra à aimer la beauté.

Rien ne lui formera mieux le goût de vivre parmi des formes et des couleurs harmonieuses. L'éducation esthétique de l'école primaire consistera donc surtout



GAND. — *Un coin de l'Hôtel-de-Ville.*

dans l'ornementation de la classe, conçue de telle façon que celle-ci soit pour les petits élèves un lieu toujours agréable et gai, souriant et joli, qu'aucune faute de goût ne s'y trouve. Il faudra d'autre part qu'elle soit décorée d'estampes véritablement artistiques et non de ces chromos horribles qu'on a trop répandus dans les écoles sous prétexte d'enseignement intuitif. Il faudra, en un mot, que le regard des écoliers ne tombe jamais, tant qu'ils sont à l'école, que sur des formes et des couleurs réellement harmonieuses et qui lui apparaissent comme des applications parfaites des commentaires esthétiques, que l'enseignement en lui-même plus vrai que c'est par la vision surtout que doit se faire cette première éducation esthétique que l'enseignement en lui-même ne sera pas toujours parfait. On ne peut espérer donner, du jour au lendemain, au corps professoral le sentiment délicat de la beauté, qui n'est d'ordinaire que le privilège de quelques-uns. Il faut donc s'attendre à ce que les leçons de goût données par les instituteurs soient souvent plutôt médiocres. Le seul moyen de les relever, c'est de ne mettre entre les mains des éducateurs que des instruments parfaits ; ils ne pourront enseigner la supériorité de la décoration Saint-Luc sur l'école de William Moris, de Walter Crane ou de Gallas, s'ils ne possèdent dans leurs cartons aucun exemple de cette aberration esthétique et les modèles qu'ils mettront sous les yeux des élèves, si mal commentés soient-ils, pourront peut-être affiner leur goût.

Qu'on m'entende bien. Il ne s'agit nullement de former des artistes, ou même des dilettanti, mais bien de chercher à relever un peu la sensibilité artistique du public populaire et surtout de l'artisan. Il ne faut pas songer à faire naître cette sensibilité raffinée que séduit l'art d'un Wisler ou d'un Gauguin, mais il est peut-être possible d'habituer les enfants à mépriser ces honteux bibelots dits artistiques que le commerce répand dans les intérieurs ouvriers.

Il est peut-être possible, surtout si l'on s'en tient au domaine des arts mineurs, de leur apprendre à préférer les formes simples et harmonieuses à ces ornementations décadentes et surchargées qui séduisent d'ordinaire les simples. C'est ce que tentent



GAND. — *Entrée du Beffroi.*

quelques administrations communales et quelques instituteurs conscients de l'importance de leur rôle. Ils peuvent se tromper quelquefois ; ils peuvent, dans leur ardeur réformatrice, adopter trop facilement des nouveautés esthétiques que le temps condamnera. Leur effort n'en est pas moins utile et méritoire.

L. DUMONT-WILDEN.



Les merveilles architecturales de Gand

Une belle Revue en quatre langues, LE RAIL, a entrepris de faire connaître la Belgique à l'étranger. C'est à son obligeance que nous devons cet article et les clichés qui montrent les merveilles architecturales de Gand.

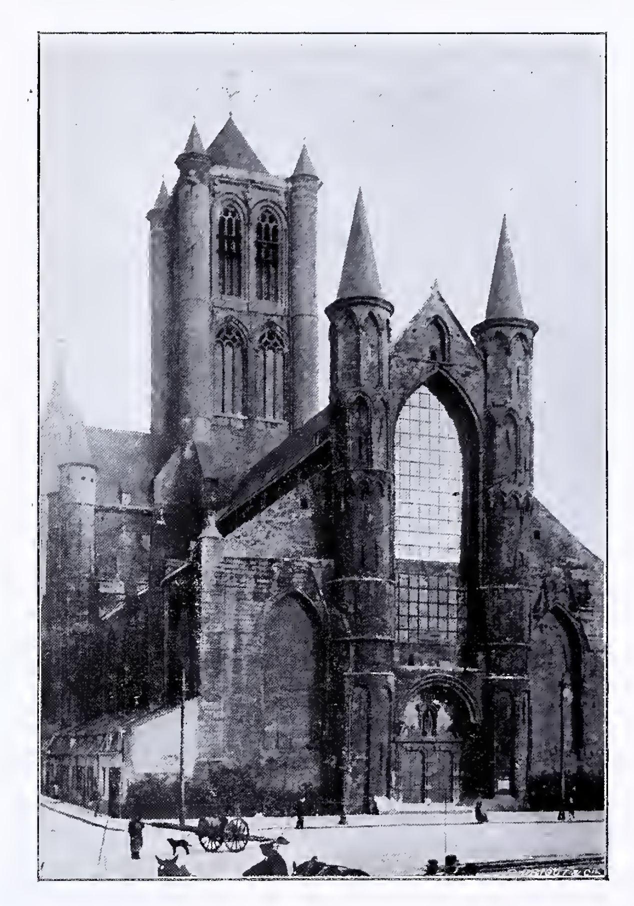
Gand est sans conteste la ville de Belgique qui possède le plus de monuments anciens ; sa supériorité à cet égard est officiellement reconnue par la statistique de la Commission Royale des Monuments qui la classe au premier rang des villes belges avec vingt-sept monuments historiques, dont treize de première classe, huit de deuxième et six de troisième. On sait que les monuments ainsi classés, placés sous la tutelle de cet organisme national ne peuvent être l'objet d'aucune atteinte sacrilège sans l'avis et la surveillance des autorités artistiques composant ce corps savant. Anvers compte aussi dix-huit monuments adoptés, Bruges en a dix-sept, Bruxelles quatorze.



GAND. — Club des Nobles.

Il n'y a guère longtemps que les joyaux d'architecture que Gand a parsemés sur la route du touriste ont été mis en valeur comme ils le sont maintenant et il faudra assurément moins de temps pour que le renom architectural de Gand ne soit universellement et incontestablement établi, avec une attirance plus invincible que celle qu'exerce sur les voyageurs la douce mélancolie des coins brugeois.

Gand ne donne pas cette impression de calme et de repos ; tout au contraire, y dénonce la ténacité, la lutte et parfois aussi la force. Les monuments



GAND. — Eglise Saint-Nicolas.

gantois sont rarement séduisants, mièvres ; ils sont toujours imposants, exprimant à travers les siècles une volonté peu commune, révélant la puissance de ceux qui présidèrent aux destinées de la cité, livrant le secret de l'endurance flamande, retraçant l'histoire des diverses et nombreuses épisodes de résistance aux dominations étrangères. Aussi le visiteur de cette ville, qu'il y passe quelques heures, qu'il y séjourne longtemps, découvrira sans cesse de nouvelles beautés aux édifices les plus variés ; s'il pénètre à Gand par la rue de Flandre, il se trouvera dès les premiers pas, surpris par l'intéressante reconstitution du château de Gérard-le-Diable, ancienne demeure seigneuriale fortifiée, située au quai dit « Reep ». Sa construction remonte au XIIIe siècle, et ce « steen » fut, dit-on, la prison de Jacques Van Artevelde, en 1342.

A quelques mètres de là se dresse majestueuse la tour carrée de la Cathédrale de Saint-Bavon, jadis de Saint-Jean, dont la construction remonte à 942. C'est dans cette église que Charles-Quint fut baptisé

et que se tinrent deux importants chapitres de la Toison d'Or. La crypte de la Cathédrale, comme celle du Château de Gérard-le-Diable d'ailleurs, est remarquable. Les merveilles d'art sont véritablement entassées sous les arceaux imposants des nefs de cette Cathédrale consacrée comme telle depuis trois siècles ; citons entre toutes le tableau célèbre et inestimable des frères Van Eyck : *L'Adoration de l'Agneau*.

Devant Saint-Bavon : le beffroi pour la restauration intégrale duquel on lutte beaucoup en ce moment, et auquel la « Halle-aux-Draps » sert de contrefort pittoresque.



Béguinage.

Le Beffroi est le cœur de la cité, c'est l'emblème séculaire de la liberté ; c'était là qu'étaient précieusement conservés les privilèges, parfois si chèrement conquis sur le pouvoir seigneurial. Une salle y porte le nom de « Secret du Beffroi ».

A droite du Beffroi est situé l'hôtel-de-ville, œuvre architecturale gothique des plus remarquables des architectes Kelderman et de Waghenaere. Elle date du XVIe siècle et fut complétée un siècle plus tard par l'édification d'une partie très conséquente en style renaissance.

La restauration intérieure est due à Viollet le Duc. C'est dans le grand vestibule, que fut signé en 1576 la fameuse pacification de Gand, destinée à ramener le calme dans les querelles religieuses de nos pays bas.

Viennent ensuite comme les jalons d'une promenade archéologique unique et pleine d'enseignements, l'église Saint-Nicolas, la plus ancienne de Gand, fondée au Xe siècle, mais dont le portail donnant face au Marché-aux-Grains, remonte au XIIe siècle ; l'église Saint-Michel, au-delà du nouveau pont de ce nom, construite au XVe siècle et dont la tour toujours inachevée, est sans cesse, d'après une légende gantoise, anéantie par les maléfices diaboliques.

Mais rien n'égale l'impression que donne cette admirable série de maisons anciennes qui bordent à droite le quai aux Herbes, et même le quai au Blé. Ce sont la merveilleuse maison des bateliers, élevée en 1531, pour servir de local à la corporation, et si heureusement restaurée depuis peu ; la maison des mesureurs de blé, qu'une très étroite ruelle sépare de la première ; tout à côté la maison de l' « Etape », la plus ancienne construction civile romane remontant au XIIe siècle, si caractéristique et toujours privée d'escalier.

Au fond de ce prestigieux décor, ainsi que le burg de Tanhaüser, se détache, majestueux et écrasant en sa rudesse, le donjon du château des Comtes de Flandre, rappelant la puissance des seigneurs du moyen-âge. Ce château aussi fut, assure-t-on, fondé il y a près de dix siècles et construit en 1180 par Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Il faut contourner longuement ce monument vraiment unique pour en saisir l'attachante grandeur ; surgissant tout à coup au sein du quartier vivant des marchés ; il est admirablement encadré par les théories de maisons flamandes de la place Sainte-Pharaïlde ; il est ce qu'il y a de plus évoquant dans la visite de la ville au passé de luttes légendaires. Sa reconstitution est telle qu'on croit en le visitant, voir surgir la vie féodale au sein de cette glorieuse forteresse, les salles définies par d'habiles archéologues, vous initient à la vie du seigneur, des siens, de ses gens, de ses féaux, de ses serfs !



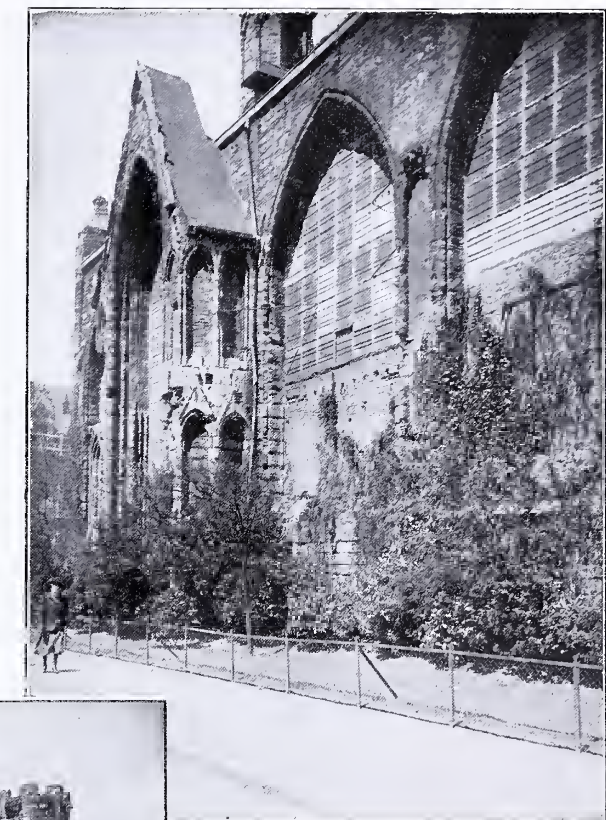
Les vieilles tours du Rabot.

Ce château des Comtes, avec ses vingt tours et courtines caractéristiques sera, lorsque son existence aura été plus vulgarisée encore, l'attraction essentielle d'une visite au chef-lieu des Flandres, et les

impressions que laisse sa visite seront à n'en pas douter, chantées par tous les artistes, par tous les poètes.

Nombreuses sont encore les curiosités architecturales gantoises, et parmi elles, il convient de mettre au premier rang les ruines de l'ancienne Abbaye de Saint-Bavon que fonda Saint-Amand à Gand en 640 ; elle fut appropriée en citadelle par Charles-Quint et connue depuis lors sous le nom de « Château des Espagnols », des coins poétiques se découvrent entre les arceaux du cloître détruit ; à proximité d'un vieux puits, dans les galeries abandonnées, le long de cette ancienne chapelle où sous la garde de « l'Homme du Beffroi », grande statue en pierre de taille, reposent sévèrement alignées et pieusement conservées aujourd'hui, une longue série de dalles funéraires rappelant les vertus de grands et nobles seigneurs demeurés inconnus. Là aussi se retrouve la pierre tombale du maître immortel : Hubert Van Eyck.

Disséminées dans divers quartiers de la ville, le promeneur admirera encore l'église Saint-Jacques aux tours romanes, l'église Saint-Pierre à proximité de l'ancienne abbaye de ce nom, actuellement transformée en caserne; la curieuse échaugette des anciens



Eglise Saint-Nicolas.



Château des Comtes.

remparts situés au nouveau quai Saint-Pierre ; les pittoresques tourelles du Rabot, petite forteresse du xve siècle commémorant une victoire des corporations flamandes ; et la tourelle de la « Colasse », au coin du Marché du Vendredi, le forum gantois qu'envahit lentement l'architecture moderne.

Il faut aller découvrir aussi le fameux pignon gothique de la Biloque, à l'hospice des vieillards, les très typiques béguinages aux couleurs chatoyantes, asiles de calme et de vie sereine, dont les ruelles proprettes font rêver à des villes imaginaires, dans lesquelles les habitants auraient tous les mêmes mœurs, les mêmes joies contemplatives et le même idéal !

Enfin, en ce temps où les styles des écoles d'architecture française sont si recherchés et fouillés, quels documents précieux et charmants sont les constructions Louis XV que voici : l'Hôtel Falignan, local du Club des Nobles à la Place d'Armes, la facade de la Bourse de Commerce, ancien corps de garde érigé en 1738 par l'architecte Dewilde; l'Hôtel d'Haene Steenhuyse, rue des Champs, où séjourna Louis XVIII pendant les Cent jours ; l'Académie flamande, rue Royale, etc.

Voila plus qu'il n'en faut pour justifier la place qui fut faite à Gand dans les belles reconstitutions archéologiques dont on honora son sol et qui fera parler l'âme des siècles au passant émerveillé.

A. VERBESSEM.



Le Home Allemand

—

Plutôt que de nous perdre en considérations aussi techniques qu'ennuyeuses sur les villas allemandes — à propos desquelles il sera bien difficile de parler du mauvais goût teuton — dont nous publions des photographies et des plans, nous préférons livrer à nos lecteurs une page délicieuse écrite dans une grande revue française, Le Correspondant, *par une jeune fille.*

Ces pages sont intitulées « Quatre mois d'intimité allemande ».

Nous parsemons cette page de photographies de villas allemandes ; on pourra se rendre compte, en les voyant, des énormes progrès accomplis dans cette voie par nos voisins de l'Est.

Voici donc le chapitre qui nous intéresse particulièrement et qui est d'ailleurs l'un des tableaux les plus alertement brossés de l'étude :

Le lendemain matin, Hilde entre dans ma chambre. Elle m'embrasse gentiment et ajoute :

— Je suis venue pour vous faire connaître, avec nos heures de repas à Schlossdorf, l'emploi de mes journées, quand nous n'avons pas d'invités.

Habituellement, je me lève entre 7 et 8 heures. A 8 heures, je rejoins maman pour le petit déjeuner, où nous prenons du café avec du miel, des œufs et de la viande froide. Si le temps est à souhait, je monte à cheval. Vous verrez les jolies promenades que nous ferons ensemble, dans le domaine ou dans les bois. Ce sont d'immenses bois de bouleaux et de sapins. Je ne sais pas si vous les aimerez ; moi je les trouve beaux et sauvages. Une seule chose est ennuyeuse ici, à la promenade, c'est tout ce sable et toujours du vent ; des moustiques aussi ; il y en a tellement et ils sont si voraces !

Quand je rentre à la maison, vers 11 heures, j'ai grand faim ; aussi, je lunche toujours avant de rejoindre maman à la cuisine. Maman tient beaucoup à ce que je sache cuisiner. Elle a bien raison, n'est-ce pas ? Comment, quand je serai mariée, pourrai-je rendre mon mari tout à fait heureux, si je ne sais pas lui faire sa cuisine ?

Hilde n'a pas tort. Une maîtresse de maison, bonne cuisinière, est un gage de bonheur, dans le ménage. Pourtant elle semble croire avec tant de conviction que c'est le principal et presque l'unique, que j'ai bien envie de lui rire au nez.



Maison de campagne allemande.

Elle continue, imperturbable :

— A 2 heures, nous avons le dîner. En France, je crois, vous appelez plutôt ce repas : déjeuner. Mais c'est tout à fait le même que chez vous. Nous bouffons...

— Pardon, nous mangeons...

— Oui, reprend Hilde, nous mangeons, comme vous, du rôti chaud, des légumes, des desserts. Après, nous allons chacun dans notre petit salon, pour faire la sieste, jusqu'à quatre heures, qui est, comme vous savez sans doute, l'heure du goûter. du café. Après le café, nous nous promenons ou nous restons à la maison à travailler ou à faire de la musique. A huit heures, nous avons le souper, oh ! un simple repas froid ; et nous passons la soirée

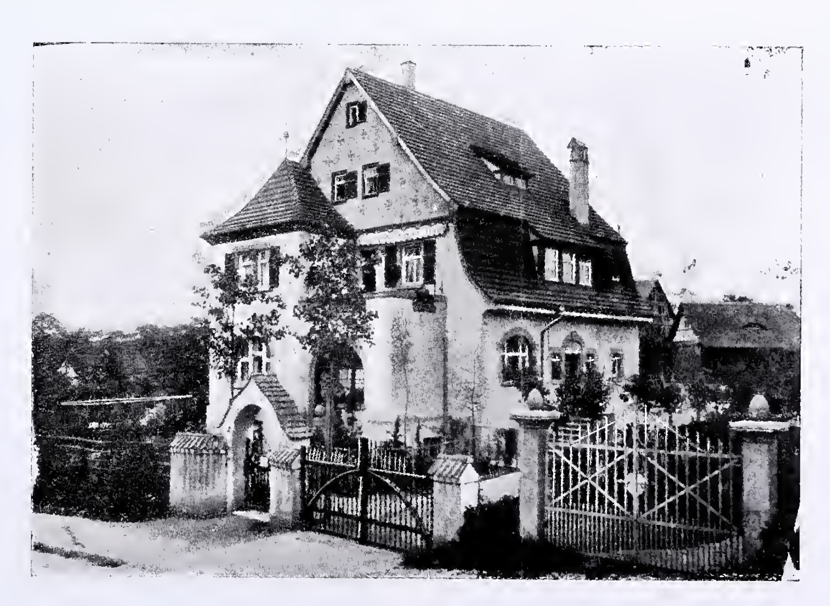
tranquillement, entre nous, à moins que nous n'ayons quelque invitation.

Dans cette longue énumération, une chose m'a surtout frappée : le retour si fréquent des repas ; à huit heures, à onze heures, à deux heures, à quatre heures et encore à huit heures le soir ! Cela fait bien



cinq pour un seul jour ! Je comprends, alors, pourquoi tant d'Allemands sont obligés d'aller faire des cures à Karlsbad ou à Marienbad.

— Maintenant, ajoute Hilde, nous allons visiter ensemble la maison. Vous verrez, elle est tout empire, sauf le billard, que Wilhelm a voulu art moderne.



Pour le reste, maman a acheté empire l'ameublement des principales pièces ; quelques meubles sont vraiment de l'époque ; pourtant, l'empire est si à la mode, maintenant en Allemagne, qu'il devient presque impossible de se procurer quelque chose d'authentique.

Et Hilde m'entraîne d'abord dans son appartement, tout semblable au mien, sauf que les meubles y sont encombrés de photographies. Moi, je n'en ai placé que trois sur ma commode : celle de maman, celles d'Hélène et de son mari. Hilde en a dans tous les coins ; elle entreprend de me les présenter ; voici son fiancé, d'abord : Karl Heinrich, avec qui elle s'est fiancée il y a un an. « Mais, ajoute-t-elle tranquille, nous nous marierons seulement dans deux ans. Karl Heinrich est lieutenant ; comme il n'a pas une grosse fortune, maman voudrait qu'il fût près d'être capitaine au moment du mariage. »

Suivent les photographies d'innombrables amies. Les unes seules, les autres en groupe sympathique, avec leur fiancé. Hilde accompagne la présentation de chacune de ses amies d'un petit commentaire. Celui-ci revient souvent : « Pauvre Ella, ou pauvre

Elsa, elle n'a pas eu de chance. Elle s'est « défiancée » ; c'est la deuxième ou la troisième fois que cela lui arrive.

Hilde me fait pénétrer dans son intimité, si amicalement, que je ne crains pas de la froisser en lui posant une question qui, depuis un moment, me vient aux lèvres.

— Quand on se « défiance », comme vous dites, qu'est-ce que la jeune fille fait des cadeaux de son fiancé ?

— Oh ! dit Hilde, elle les rend généralement. Toutefois, il n'y a pas de règle à ce sujet ; dernièrement un journal humoristique a justement fait un plébiscite pour résoudre votre question. Le résultat en a été qu'une jeune fille doit rendre les cadeaux reçus ; mais il est de bon goût au fiancé de refuser de les reprendre.

Près de l'appartement de Hilde est celui de Wilhelm.

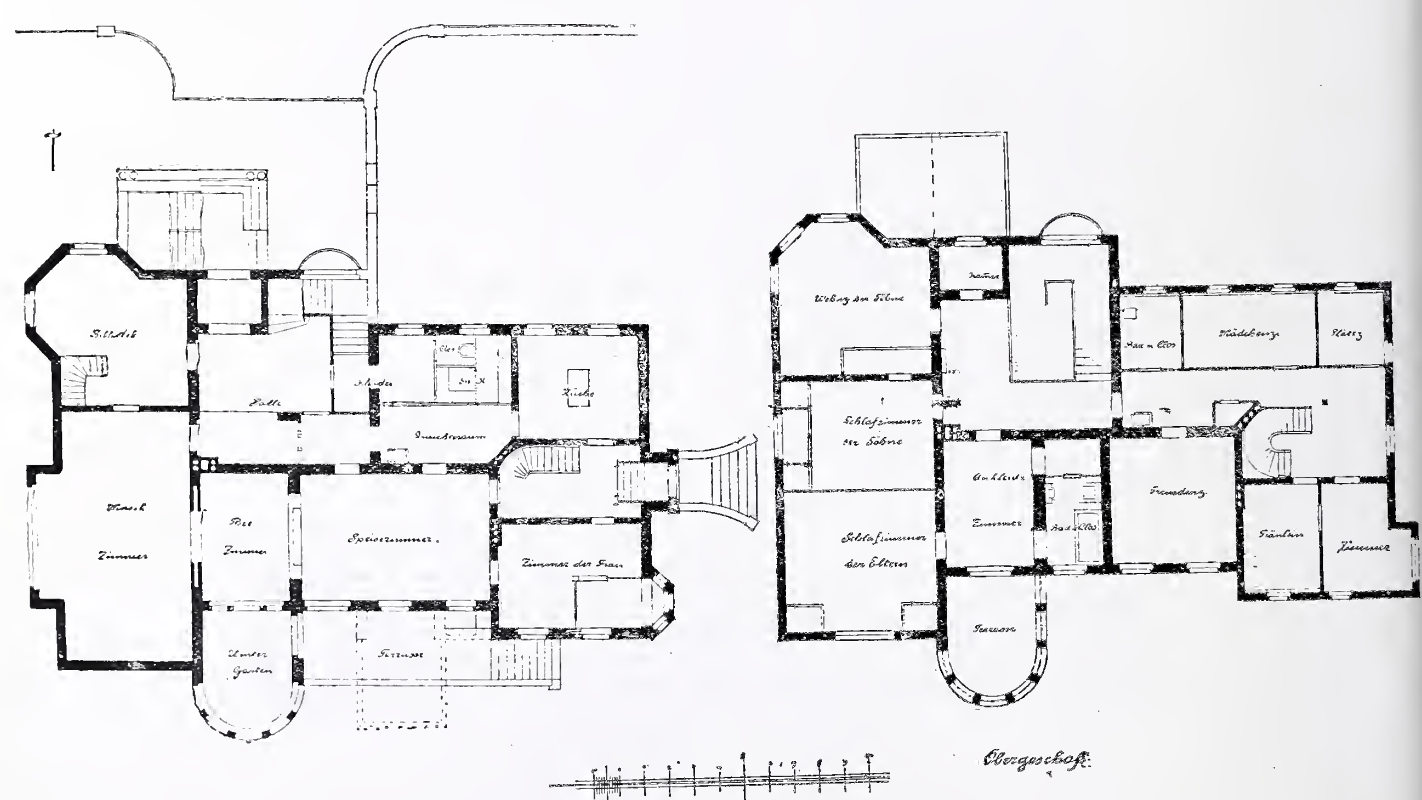
— Wilhelm qui arrive demain, ajoute Hilde joyeuse. Entrons dans son salon. Vous y verrez le portrait de l'empereur, le parrain de Wilhelm.

Au-dessus de la glace se dresse, en pied, une grande photographie de Guillaume II, les deux mains sur le pommeau de l'épée, les crocs des moustaches menaçants, les yeux levés d'un air inspiré : c'est le Kaiser, posant en vue de la postérité, que les journaux illustrés ont popularisé chez nous.

L'appartement de fraû Schmith est naturellement empire. Nous passons devant les portes fermées des chambres d'amis peu intéressantes et nous parcourons au rez-de-chaussée les pièces de réception :

La grande salle à manger très haute, très vaste, aux murs ornés de bois de cerf et de panoplies ; au-dessus de la cheminée je lis cette phrase gravée : « Que les conviés mangent et boivent pour remercier leur hôte. » Harpagon aurait été suffoqué d'un tel aphorisme, si éloigné du sien !

A la salle à manger fait suite le billard, que Wilhelm a voulu « art moderne ». J'y entre ; et, si je ne savais où je suis, je jurerais qu'on m'a transportée brusquement dans un aquarium. Une lumière verdâtre tombe des vitraux ; des stalactites en céramique pendent de la voûte ; des algues montent le long des tapisseries, des pieuvres allongent leurs tentacules sur la frise ; je donne du pied contre un monstre en cuivre qui est un cendrier ; dans l'espace assombri, j'entrevois des fauteuils dont les bras se terminent en hippocampes et dont les pieds s'empâtent comme des anémones de mer ; le bois du billard est orné d'annélides qui se renflent ou se rétrécissent brusquement ; et les boutons de porte, auxquels je m'écorche les mains, représentent des coquilles Saint-Jacques. C'est le « modern style » dans toute sa démence !



— Wilhelm est très fier de son billard, me dit Hilde ; il est arrivé à réaliser dans cette salle « une synthèse », c'est son expression. Voyez, chaque détail de l'architecture et chaque pièce du mobilier sont en rapport.

— Oui, je vois ; je me demande même si, pour compléter la synthèse, les joueurs ne sont pas tenus de se déguiser en tritons ?

— Oh ! Hanni ! me répond Hilde avec une nuance

de reproche, comme vous aimez à railler, vous autres Français.

Allons bon, j'ai froissé Hilde. C'est ma faute aussi. J'aurais dû me rappeler que l'Allemand, comme tous les peuples du Nord, d'ailleurs, n'entend guère la plaisanterie. Il la prend toujours au sérieux ; il ne saisit pas que c'est « pour rire » comme nous disons, qu'autant en emporte le vent.

Au sortir de cette salle de billard, compliquée et obscure, je retrouve avec plaisir, la lumière d'un superbe salon aux trois baies ouvrant sur le parc. L'immense pièce est tendue de lampas rouge, meublée empire, et ornée de quelques belles toiles, dont l'une, à la place d'honneur, est du maître Arnold Boecklin, si ignoré en France, si passionnément admiré en Allemagne.

Au sous-sol, dans la cuisine, nous trouvons fraù Schmitt très affairée, avec la cuisinière et une fille de cuisine, à la préparation du dîner. Fraù Schmitt non seulement surveille, mais confectionne elle-même. Elle épluche les pommes de terre, elle hache les débris de viande pour en faire des biftecks destinés à la cuisine ; elle lève le couvercle des casseroles qui mijotent sur le fourneau. Sa bonne figure rouge s'enflamme encore à la chaleur du charbon ; elle ne semble guère y prendre garde ; elle est à l'affairement joyeux d'une besogne favorite.

Tandis qu'Hilde s'empresse à l'aider, j'inspecte tout autour : la batterie en nickel bien nette et luisante, les napperons brodés qui garnissent les rayonnages. Chacun est illustré de phrases sentencieuses : « Une ménagère économe est un trésor dans une maison. » — « Une bonne cuisine donne un bon estomac ; un bon estomac donne un bon caractère. » Et cette autre : « Trop de cuisinières gâtent le rôti. » Tout de même, en France, nous ne déployons pas un tel appareil autour de nos préparatifs de mangeaille ; une maîtresse de maison n'est pas cuisinière-chef ; cela lui laisse plus de temps pour des occupations au moins aussi utiles, et son ménage n'en marche pas plus mal, parce que, à moins de nécessité, elle ne met pas elle-même la main à la pâte.





Une habitation pittoresque dans la Forêt Noire.

CUISINE ÉTRANGÈRE

—

Gigot de mouton à la Génoise

Procurez-vous un gigot bien tendre ; levez-en la peau sans la détacher du manche, lardez toute la chair avec du céleri à moitié cuit sous la braise ou dans du bouillon, des cornichons coupés en lardons, quelques brins d'estragon blanchi, du lard, le tout assaisonné légèrement, et quelques filets d'anchois ; remettez la peau par-dessus, de façon qu'il n'y paraisse point, arrêtez-la avec de la ficelle, de peur qu'elle ne se retire en cuisant, faites rôtir votre gigot à la broche et servez-le avec une sauce à l'échalotte.



La Vieille Demeure

Avoir à soi, depuis toujours, une maison
Simple et paisible, ayant un peu l'air d'une ferme,
Avec que, sur le toit, de la mousse en feston,
Et, devant le seuil bas, que rarement on ferme,
Un arbre qui fleurit à la jeune saison.

Dans le jardin mal clos par d'épineuses haies,
Des fleurs aux noms chantants et des fruits lumineux
Mêleraient leurs parfums : parfum des chaudes baies
Que le soleil mûrit, parfum des lis pieux,
Parfum multiple et fort de l'ample roseraie.

Et, dans cette maison et, dans ce grand jardin,
Avoir, toute petite, erré de longues heures,
Et conserver en soi, comme en un riche écrin,
Le charme pénétrant des très vieilles demeures
Où résonnait jadis l'âme du clavecin.

Et, sachant qu'il existe, en ce monde, des êtres
Meurtris d'ambition et qui hâtent leur mort
A vouloir faire mieux que n'ont fait leurs ancêtres,
Comprendre que la paix est un bienfait du sort
Et regarder la vie entrer par les fenêtres ;

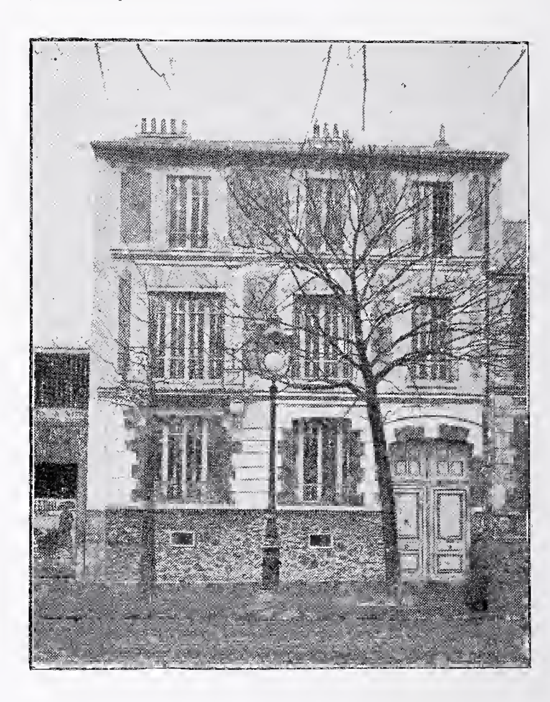
Reconnaître chaque heure à l'ombre qui descend
Aux flancs de la maison, chaque saison nouvelle
Au manteau du jardin, et, calme, jouissant
Du jour qui s'accomplit, plaindre ceux que harcèle
Un souci déjà vieux et toujours grandissant.

MADELEINE BONNAUD-DIAZ.

L'ACTUALITÉ

Voici une maison — presque un hôtel — que les Parisiens ne se désignent qu'en frissonnant désagréablement. Qu'a-t-elle donc de particulier ?

En elle-même, rien ne la rend bien terrible ; au contraire.



Mais c'est l'hôte qui fait peur. Celui qui habite cet élégant pavillon, et qui l'a fait construire, n'est autre, en effet, que M. Deibler, ou M. de Paris..., dont on a reparlé sinistrement ces jours-ci.



La question du Hall central

Il y a des partisans et des adversaires du hall central, surtout pour les demeures modestes.

On verra, par cette photographie, comment un Londonien a résolu élégamment et simplement la question dans une maison étroite.

L'escalier est vraiment... subtilisé et sert au décor.

Et quelle place gagnée !



Ameublement & Décoration

—

Autant que possible nous nous efforçons, pour former notre goût, d'aller voir... ce que font les autres. C'est aussi ce que le *Home* tente. Cette fois, nous sommes allés à Vienne, par l'intermédiaire de la grande revue allemande « Innen-Decoration ».



Notre cliché a été établi d'après une de ses photographies et nous en montrerons fréquemment, désormais.

Il représente un coin de la « Wohn-Zimmer » — qui est en Allemagne, ce qu'est la « Living-Room » en Angleterre — de M. le professeur Hoffmann, à Vienne.

Il y a dans cette disposition, dans cet éclairage, dans ce coin charmant auquel on accède par ces marches si joliment encadrées, une trouvaille, mais les sièges paraissent peut-être un peu lourds...

PRODUITS NOUVEAUX

—

Le Fibrolithe

Le fibrolithe est un nouveau produit pour parquets et revêtements. Il se place sur n'importe quel corps dur : briques, béton, planchers neufs ou vieux, sans aucun joint, en une ou plusieurs nuances. Il remplace très avantageusement le linoléum. Et l'un de ses avantages est qu'après deux jours de pose, il devient d'une dureté incomparable ; il est incombustible et imperméable.

Le fibrolithe s'applique sur le ciment, sur le béton armé et autres planchers neufs ou vieux, sur les marches d'escaliers, etc.

Il n'y a pas de meilleur plancher pour hôpitaux, sanatoriums, écoles, restaurants, cafés, maisons particulières, salles de bains, cuisines, etc., etc., et répond à toutes les questions de propreté et de l'hygiène.

Il n'exige au plus que dix millimètres d'épaisseur. Pour éviter l'introduction des poussières, on arrondit les coins et l'on forme plinthes.

Le fibrolithe se place également comme lambris, en toutes nuances, imitant parfaitement tous les marbres et pierres.

Son prix est abordable à tous. On en a à partir de 6 francs le mètre carré.

Même pour les greniers, mansardes, salles de machines et pigeonniers, il y a une composition spéciale à partir de 4 francs le mètre carré.

La Société Métallurgique, « Espérance Longdog », à Liége (salle des machines) ; les salles d'opérations du Docteur Mesche, à Liége ; la maison de M. Ledent, Directeur de Charbonnages, à Jupille ; le magasin de M. Uytdebroeks, confiseur, rue de la Station, Hasselt ; les établissements d'Ellicum, à Reppel, près Brée, (150 mètres) ; la salle de spectacle chez M. Dautremont, rue des Champs-des-Manœuvres, 83, Bressoux, (250,000 mètres) ; les salles d'opérations du Docteur Amand, à Hamoir ; le Collège des Jésuites à Marneffe (1200 mètres carrés) ; les bureaux de la Société « Le Formal », 30, rue de la Source, Bruxelles ; le Sanatorium Sainte-Elisabeth, à Heusy ; la Banque Générale de Liége ; le Grand Hôtel Moderne, rue du Pont d'Avroy ; le chalet de M. Dawans-Preud'homme, à Spa, Hôtel de l'Europe, salles de restaurant, Liége, etc., etc., ont des parquets revêtus de fibrolithe et s'en trouvent à merveille.

M. Hyacinthe Bawin-Mercenier, rue de Fragnée, à Liége, qui a le privilège de cet excellent produit, peut donc se flatter d'avoir doté l'industrie du bâtiment d'une nouveauté à tout point de vue recommandable.



ÉCHOS

Voyage annuel de la Société "POUR L'ART,,

—

Etaient du nombre :

MM. F. Baes, P. Bracke, O. Coppens, F. Dierickx, Isid. De Rudder, E. Fabry, G. Fichefet, A. Hamesse, R. Janssens, Am. Lynen, N. Ottevaert, H.-P. Smits, Alf. Verhaeren, Vicrin. Philipp Wolfers, Wolfers fils, Viaudin, Langankint, Isidore Opsomer, Léon Sneyers, Franz Van Holder, Omer Dierickx.

Le 21 juin, les excursionnistes étaient à Bâle et l'on apercevait de loin les premiers glaciers.

Le 22, départ en bateau pour Vitznau. Ascension du Righi. Le jour suivant, en route pour le St-Gothard. On débarque à Locarno, sur le lac Meyeur. On dîne sur le bateau et l'on pousse jusqu'à Pallanza, d'où l'on fait, le lendemain, une promenade en canots merveilleuse.

Le vendredi 25, on était à Luino, après un arrêt à Lugano, où l'on put admirer dans une petite églfse une fresque admirable de l'école de Léonard de Vinci.

Le lendemain, à 4 heures du matin, les excursionnistes admiraient un prodigieux lever de soleil. Puis on retournait à Vitznau et l'on allait faire l'ascension du Pilate. Deux jours plus tard, on se retrouvait à Interlaken et le mardi 29 on escaladait la Jungfrau.

Enfin, le mercredi, M. Wolfers, ayant proposé une modification au programme, les « Pour l'Art » rentraient de Schavenburg à Interlaken, quand ils rencontrèrent Amédée Lynen. Joie générale, naturellement. On emmène Lynen à Berne voir la cage aux ours. Et le soir, avant d'aller se coucher à Bâle pour rentrer le lendemain, on boit une coupe à la santé de M. Wolfers, qui avait organisé et dirigé ce beau voyage.



AU JARDIN

Les plus belles roses

Avec les premières feuilles jaunissantes marquant le déclin de la sève nourricière, voici que nous arrivent les prospectus, catalogues et prix-courants des rosiéristes en renom. Fâcheux annonciateurs de la saison mauvaise qui s'approche, ils ont néanmoins le mérite de nous rappeler que le moment est venu de vérifier l'état de nos plantations.

Les rigueurs du dernier hiver y auront probablement occasionné de nombreux vides qu'il s'agira de combler. Peut-être devrons-nous également apporter à la disposition de nos corbeilles, massifs et plates-bandes certaines modifications dictées par l'expérience. Lorsque ces différents projets de plantations nouvelles seront définitivement arrêtés, il ne nous restera plus qu'à feuilleter l'un ou l'autre de ces catalogues que le facteur nous apporte à chacune de ses tournées, pour y faire un choix d'espèces et variétés de nature à nous donner toute satisfaction dans l'avenir.

Seulement, la tâche est quelque peu malaisée. Certains rosiéristes cultivent au-delà de quinze cents variétés de roses et celui qu'une longue expérience n'a pas mis à même de se reconnaître dans ce dédale, se trouvera un tantinet embarrassé devant une pareille liste. Car il faut bien se mettre dans l'idée que ces innombrables variétés ne sont pas d'un mérite égal. S'il y en a de parfaites sous tous les rapports, elles ne forment qu'une minorité d'élite ; et il en est d'autres — en très grand nombre, malheureueement — qui sont indignes de figurer dans les petites collections d'amateur.

Voici ce qu'il faut exiger de tout rosier avant de l'admettre dans ses cultures :

1° Floribondité abondante — et soutenue, s'il s'agit d'espèces remontantes. Il en est des rosiers comme des arbres fruitiers : les uns fleurissent abondamment et régulièrement, tandis que d'autres sont très avares de leurs fleurs. Nous en avons un exemple frappant dans la variété Maman Cochet et c'est vraiment dommage, car cette rose est excessivement jolie. Beaucoup de rosiers aussi, quoique rangés parmi les remontants, remontent peu ou point. Les plus parfaits sous ce rapport sont les thé et hybrides de thé. Nous nous en tenons, quant à nous, à ces deux espèces ; et à part quelques variétés particulièrement distinctes comme Mrs John Laing, Ulrich Brunnen, Rowland Hill, Van Houtte, Jean Liabaud et l'admirable Frau Karl Drüschki, nous avons supprimé de nos plates-bandes toutes les variétés de la race des hybrides remontants.

Nous ne sommes certainement pas seul à agir ainsi, car d'année en année nous voyons cette catégorie diminuer d'importance sur les catalogues des rosiéristes. Il fut un temps où elle était de loin la plus importante, mais ce sont les hybrides de thé qui tiennent maintenant le premier rang parce qu'ils ont hérité de leurs parents la floribondité des thés et la rusticité des hybrides remontants. Comme preuve de la grande faveur dont jouit actuellement la classe des hybrides de thé, nous citerons ce fait que la liste des rosiers nouveaux pour 1909 d'un grand rosiériste de Luxembourg renseigne 53 hybrides de thé et seulement 10 thé et 5 hybrides remontants. C'est tout à fait suggestif.

2° Grande résistance aux intempéries. Cette rusticité est surtout nécessaire aux rosiers greffés sur tiges, qu'il est parfois impossible d'abriter en hiver. A mérite égal, on donnera la préférence aux hybrides de thé. Mais s'il s'agit de cultures en basse tige, on pourra y admettre toute la catégorie des thés qui sont les plus sensibles au froid, mais qu'il sera très facile de préserver en les buttant. Pour éviter la pourriture des boutons à la suite de pluies trop

abondantes, on donnera la préférence aux variétés dont les fleurs ne sont pas très pleines, comme Papa Gontoi, Georges Nabonnand, etc. Les variétés à fleurs jaunes sont les plus délicates de toutes, sous tous les rapports.

3° Croissance vigoureuse et rigidité des pédoncules floraux. On ne doit admettre dans une collection restreinte que des rosiers très vigoureux, présentant bien leurs fleurs. Nous connaissons d'admirables variétés, comme : Ferdinand Batel, Souvenir de Catherine Guillot, Belle Siebrecht, Catherine Mermet, d'autres encore, dont nous n'avons jamais pu obtenir de bons résultats, parce qu'ils végètent misérablement. D'autres comme Mlle Francisca Krüger, ont le grave défaut de posséder des pédoncules tellement faibles, qu'aucune fleur ne peut se présenter de face et penche lamentablement vers le sol.

4° Elégance de la forme. Beaucoup d'amateurs ne cultivant que quelques variétés, ils devront évidemment donner la préférence à celles dont les formes sont les plus parfaites. Ceci est surtout affaire de goût personnel. Disons cependant qu'en général on préfère les roses de moyen volume, de forme globuleuse et à boutons très allongés.

5° Coloris nettement tranchés. Comme il y a une limite à la gamme des couleurs, on s'attachera à n'admettre dans sa collection que des variétés à coloris tout à fait distincts les uns des autres.

Telles sont, à notre avis, les qualités qu'il faut rechercher dans tout rosier. Dans notre prochaine causerie nous passerons en revue les meilleurs espèces et variétés pour chaque genre de culture.

Jules HAVAUX.

TRAVAUX DU MOIS

Achever la récolte des fruits par un temps sec et avant de les rentrer au fruitier leur laisser perdre l'humidité qui peut les imprégner.

Nettoyer les arbres fruitiers des branches mortes et dès que les feuilles sont tombées faire un premier badigeonnage au lait de chaux additionnée de sulfate de cuivre pour combattre les mousses, lichens et cryptogames divers.

Opérer le remplacement des arbres morts, faire les trous et changer la terre.

Procéder à l'apport des terres neuves et des amendements ; on sait que les amendements sont destinés à modifier la nature physique d'un sol, ainsi on rend un terrain argileux moins compact par l'apport de sable ce sol devenu silico-argileux sera excellent pour les cultures fruitières.

Après la chute des feuilles on pourra commencer la taille de poirier et du pommier.

Continuer à rentrer en cave les légumes que l'on veut faire blanchir et aux premiers froids ceux que l'on veut conserver.

Planter les ados et sur côtières, les salades d'hiver romaines et laitues.

Planter l'ail, l'échalotte, la ciboule.

Arracher les haricots nains, les réunir en bottes et les faire sécher en les suspendant à l'air libre sous un hangar ou sous l'avancée d'un toit.

Etablir les meules à champignons.

Dernier semis des choux-fleurs demi-dûrs, mâches et radis jusqu'au 15.

Semis des salades de printemps, laitues et romaines tous les 15 jours, les repiquer quinze jours après, les semer sur ados et sous cloches.

Repiquer en pépinière les choux d'York et les choux-fleurs. Commencer le blanchiment des chicorées sauvages pour la barbe de capucin. Arracher les patates.

Continuer les plantations de fraisiers durant tout le mois, on relève ceux qu'on veut forcer et on les met en pot au nombre de 2 accolés sous châssis en les tenant le plus près possible du verre. On donne un peu d'air.

Repiquer en place les choux de Milan, les brocolis blancs et violets et la scarole à feuilles rondes.

Vers la fin du mois, couper la tige des asperges après avoir choisi les plus belles graines si on veut en faire des semis, une fois les tiges enlevées, étaler les bottes et donner un labour au trident pour ne pas couper les griffes. Apporter engrais et amendement, les engrais à décomposition lente sont employés de préférence.

On ne peut plus semer en pleine terre qu'un peu de mâches et d'épinards mais il vaut mieux repiquer du plant d'épinards que de semer à cette époque.



Au Théâtre du Parc

La saison prochaine.

On rentre... on va rentrer. Et qu'il fasse beau, que la « drache » nationale fasse répit ou non, chacun, dans la vie fiévreuse d'aujourd'hui, ne se demande plus ce qu'il fera ou verra ce soir, mais ce qu'il fera ou verra demain.

Demain, c'est l'automne et c'est l'hiver. Et l'hiver, c'est le théâtre qui va prendre, en dehors des tâches quotidiennes, le plus clair de notre temps. Nous avons dit ce que la Monnaie, ce que les Galeries, ce que l'Alcazar, d'autres encore, nous offriront. Au tour du Parc, à présent.

La saison s'ouvrira le 2 octobre, et — la comparaison est-elle fâcheuse ? — elle s'ouvrira par un coup de grosse caisse. C'est Lucien Guitry, tout bonnement, qui procédera à ce petit événement bruxellois, Lucien Guitry, l'interprète principal du fameux « Renaissance », qu'on n'a plus vu ici depuis pas mal d'années, jouera « le Voleur », de Bernstein. Il y aura trois représentations, le samedi 2 octobre, et le lendemain dimanche.

Le lundi 4 octobre, débuts de la troupe régulière. Cette troupe, dans la composition de laquelle on n'a pas fait grands changements — M. Chautard, cependant, nous a quittés, pour remplacer à Paris M. Guitry, précisément, et c'est là un gros succès pour cet excellent acteur — est formée d'une quarantaine de personnes qui assureront le « fond » des innombrables pièces que M. Reding compte nous donner, et pour chacune desquelles des acteurs et des actrices en vedette seront engagés.

On commencera par une pièce amusante, qui a eu beaucoup de vogue à Paris, et dont nous avons publié, ici, l'une des scènes principales : « 4 × 7 = 28 », de Romain Coolus.

Et c'est Mlle Dietz-Monin qui tiendra l'un des rôles principaux...

Viendra ensuite — mais nous ne répondons pas de l'ordre... chronologique, car cela dépendra d'une foule de circonstances —, « la Route d'Emeraude », la pièce tirée, par M. Richepin, du très beau roman d'Eugène Demolder, qui sera jouée dans les décors et avec le matériel du « Vaudeville ».

De Paul Hervieu, on verra « Connais-toi », et de Bataille, « Le Scandale », avec Mlle Berthe Bady.

Continuons par un petit défilé cinématographique : « Les Grands », de Jean Veber et Serge Basset, avec la créatrice, Mlle Lutzi ; « la Rencontre » de M. Pierre Berton, qui nous arrive de la Comédie-Française ; « le Refuge », de Nicodémi, avec Réjane, la créatrice ; « la Blessure », de M. Kistemaeckers ; « Sire », de M. Henri Lavedan ; « Suzette », de Brieux — « Suzette » est le titre nouveau et définitif de « la Plus Faible »...

Mme Yvette Guilbert nous reviendra aussi. En chanteuse ? Non. Comédienne ? Non plus. Comment alors ? En chanteuse et comédienne à la fois. Elle tiendra le rôle principal d'une pièce de M. Gabriel Nigond, « la Brûlette », où Yvette Guilbert chantera des couplets, et où elle jouera tout à la fois. Faut-il dire que ce rôle a été créé tout spécialement pour elle ?

De nos auteurs belges, M. Reding donnera le « Mur de marbre », fruit de la collaboration de MM. Albert Giraud et Sylvain Bonmariage, et « Lord Byron », quatre actes de M. Albert du Bois, qui sera créé ici par une « grande vedette » et pour lequel on prépare une mise en scène toute particulière. Songez donc, il y a, au premier acte, un dîner, après chasse à courre, dans une salle gothique... Trente couverts... chasseurs et chasseresses.

Enfin, après avoir cité « la Victoire d'Aphrodite », d'Albert du Bois encore ; « le Bon Billet » de Rivollet, et dit que M. Théo Bouwmeester est engagé pour venir nous jouer « l'Incendiaire » d'Heyermans, il suffira d'ajouter que le directeur du Parc a traité avec l'Odéon pour avoir, à son choix, les six plus grands succès de la saison — ces pièces étant jouées par toute la troupe de l'Odéon — pour avoir une idée suffisante de l'ampleur du programme.

Mais ce n'est pas tout. Il n'y a pas que les soirées, et tout ceci ne concerne que les spectacle du soir. Il y a aussi les matinées littéraires. Et si ceci intéresse un public spécial, on sait que ce public est devenu tellement nombreux qu'il a fallu organiser quatre séries.

Ces matinées commenceront par une reprise de « Philippe II », de M. Emile Verhaeren, dont une représentation sera donnée d'abord à l'occasion des fêtes du 75me anniversaire de l'Université de Bruxelles.

Il sera suivi par « Mihien d'Avène », de MM. Des Ombiaux et Gabriel Nigond.

Il y aura deux représentations de théâtre classique : « Tancrède », de Voltaire, et « le Joueur », de Regnard.

Tous les ans, le Parc rend un hommage aux disparus de l'année. Cet hiver, on donnera, de Catulle Mendès, « la Part du Roi », en vers, et, en prose, « Justice », qui souleva il y a trente ans tant de polémiques.

De Sardou, l'habileté théâtrale sera synthétisée dans « la Perle noire », si curieuse.

Enfin, on nous fera connaître une œuvre d'auteur allemand : « Judic », de Frédéric Hebber. Ce sera la première représentation, en français, d'une pièce de cet écrivain, disparu en 1863. La traduction en est due à M. Dwelshauvers.

Et de B. Björnson, nous verrons « la Léonarda », accompagnée de vers traduits par la fille du grand écrivain norwégien.

Il faut encore donner les noms des conférenciers. Les voici : Serge Basset, Jean Bernard, Paul-Hyacinthe Loyson, Mme Catulle Mendès, George Rency.

Et voilà ! Un fameux plat...



Du feu et de l'eau

—

La gelée n'est pas chez nous un phénomène anormal, ni même extraordinaire. Elle s'y produit tous les ans. Elle y dure fréquemment pendant des semaines. Nous devons nous y attendre tous les hivers. C'est un hiver sans gelée qui serait une rareté.

Cependant chaque fois qu'elle s'établit, il semble que ce soit pour la première fois, tant elle semble nous surprendre, tant nous sommes mal préparés à la recevoir.

Combien y a-t-il de maisons où, l'année dernière, on n'a pas grelotté et claqué des dents, gémi qu'on ne parvenait pas à se chauffer ?

Et combien y en a-t-il où l'on n'a pas été incommodé par des ruptures de conduites d'eau, des fissures qui se sont produites dans le zinc des gouttières et des plates-formes, et par des inondations fâcheuses consécutives ?

Tous ces désagréments ne seraient-ils pas faciles à éviter ?

Pourquoi ne pas prévoir, quand on installe les moyens de chauffage des habitations, une température de douze ou quinze degrés, vingt degrés même au-dessous de zéro, puisque le thermomètre descend périodiquement jusque-là et que c'est alors, surtout, qu'il importe, qu'il est indispensable de pouvoir se chauffer ?

Pourquoi avoir l'air de croire que deux ou trois degrés sous zéro représentent le maximum du froid qu'il faut combattre ?

Supposez des poêles ou des calorifères dont le rendement de chaleur est calculé pour produire dix-huit degrés dans les appartements lorsque la température extérieure est à 0 degré.

Eh bien ! si elle tombe à douze degrés au-dessous de zéro, ces poêles et ces calorifères ne vous donneront, dans les appartements, que cinq ou six degrés tout au plus, et à condition que la bise ne refroidisse pas trop les fenêtres et les murailles, qu'elle ne passe pas trop par les fentes des portes et fenêtres.

Il faut donc que les appareils de chauffage puissent développer une quantité de chauffage excédant largement celle qu'il faut pour combattre la température courante de l'hiver.

Sinon, dès que le gel deviendra sérieux, vous aurez à endurer chez vous de réelles souffrances.

N'est-il pas curieux que les architectes et les constructeurs d'appareils de chauffage semblent presque tous ignorer cela ?

Et les conduites d'eau ! Ne sait-on pas non plus qu'elles doivent être abritées, enveloppées de substances mauvaises conductrices ; qu'elles ne doivent pas être logées dans l'épaisseur des murailles et sous les enduits où elles produisent, lorsqu'elles viennent à crever, des dégâts sérieux et où il est difficile d'aller les raccommoder ; qu'elles doivent encore moins être prolongées, sans protection, au dehors des habitations ?

On dirait que la grande majorité des plombiers ne connaissent pas ces exigences ou prennent un plaisir particulier à n'en pas tenir compte.

Il y a un moyen de remédier à leurs exigences ; c'est de vider les conduites d'eau pendant la nuit ou pendant les périodes où l'on ne fait pas couler les robinets.

En effet, l'eau qui arrive des réservoirs de la distribution et des grosses conduites enfouies dans le sol a une température supérieure à celle du dehors. Tant qu'elle ne séjourne pas dans les petites conduites des habitations assez longtemps pour s'y congeler, y descendre à zéro, il n'y a pas de mal.

Mais si elle y demeure pendant quelques heures, surtout si elle n'est séparée de l'air extérieur que par l'épaisseur du plomb, elle se refroidit, elle atteint zéro degré, et l'inévitable catastrophe se produit : elle se transforme en glace et en même temps elle se dilate et fait crever les tuyaux qui la contiennent.

Il faut donc, lorsqu'on prévoit qu'on ne consommera pas d'eau pendant quelque temps, fermer son comptoir et ouvrir les robinets au plus bas de la maison, de façon à vider toute la tuyauterie.

On laissera les robinets bas ouverts, pour le cas où le compteur aurait une petite fuite. Les quelques litres d'eau que l'on peut perdre ainsi coûtent moins cher que les dégâts à réparer qui résultent d'une rupture de conduite.

Quand on aura besoin d'eau, ouvrir son compteur et la laisser couler quelque temps dans les conduites, pour les réchauffer, si l'on ne ferme pas le compteur tout de suite.

Ne pas se fier, pour ces manœuvres, aux domestiques qui n'y comprennent souvent rien et sont incapables de les exécuter correctement.

Et ne pas oublier que, même en les exécutant correctement, on n'est pas absolument sûr, par les très grands froids, d'échapper aux ruptures, si les conduites sont trop exposées.

Ce qu'il faudrait, ce serait d'exiger de la plupart des architectes et entrepreneurs une éducation technique plus sérieuse, une plus grande attention aux dispositions d'où dépend le réel confort des habitations, et parmi lesquelles un bon chauffage et une distribution d'eau mise à l'abri du froid en hiver et du chaud en été, doivent compter tout d'abord.

Il est plus malaisé de prévoir ces détails dans une habitation que d'y coller une façade pharamineuse.



L'Hygiène du Logement

—

I.

Influence du logement sur la santé. — Le logement moderne. — La maison. — Maison individuelle. Maison collective. — Caves. Sous-sols. — Rez-de-chaussée. Étages. — Valeur hygiénique des différents étages. — Cours. Courettes.

Quel que soit son degré de civilisation, l'homme ne peut se passer d'un abri qui le protège contre les variations de la température et les influences atmosphériques diverses.

La hutte de neige de l'Esquimau comme la paillotte du nègre de l'Afrique centrale, ou la maison de pierre de nos grandes villes, tirent leur origine de ce besoin, primordial de l'homme qui, sauf dans des circonstances bien rares, ne saurait conserver sa vie et sa santé en restant exposé nuit et jour à toutes les influences atmosphériques. Dans les sociétés civilisées, où l'homme s'est créé une existence artificielle, la demeure, le logement joue un rôle considérable. Il ne sert plus seulement d'abri pour protéger contre la pluie, le soleil, le froid ou le vent ; mais il est le théâtre de la plupart des actes de la vie. C'est dans le logement que l'homme travaille, qu'il prend ses

repas, ses récréations, son repos ; c'est là que s'écoule la plus grande partie de son existence. Le logement est devenu dans notre société, surtout dans les villes, le milieu naturel dans lequel nous vivons : la vie au dehors, au grand air, n'est plus qu'un accident.

Ce milieu factice, avec son climat et son atmosphère artificiels, ne pouvait manquer d'avoir une influence marquée sur la santé de ceux qui y séjournent, et l'expérience a démontré qu'il en est ainsi.

Jusqu'au dernier tiers du siècle dernier, les notions que l'on possédait sur cette influence étaient assez vagues. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner une maison d'une grande ville construite il y a une soixantaine d'années. On y trouve des alcôves fermées, des conduits de fumée unitaires, des cabinets d'aisances à trous béants, des puits voisinant avec la fosse d'aisances, des chambres sans cheminées, éclairées par des lucarnes miscroscopiques, enfin nombre de dispositions que la science actuelle dénonce comme funestes et qui alors semblaient normales.

Pour se rendre compte de l'influence que le logement peut avoir sur la santé des habitants, il faut se rappeler dans quelles conditions physiologiques l'organisme humain fonctionne. L'homme est un animal diurne. Pour vivre normalement, il lui faut recevoir l'action de la lumière solaire ; dans l'obscurité, il s'étiole ; ses téguments perdent leur vitalité, sa vue s'altère, son caractère se modifie ; il est bientôt en proie à l'anémie et présente un admirable terrain pour le développement de toutes les maladies contagieuses. Il a aussi besoin d'un air pur pour assurer les combustions intérieures qui entretiennent son énergie physique.

Un homme adulte absorbe par sa respiration 500 litres d'air par heure, soit 12,000 litres par jour. Il rejette 18 litres d'acide carbonique par heure, soit 216 litres par jour. Il ne peut vivre en bonne santé dans une atmosphère qui contient plus de 1 litre d'acide carbonique par mètre cube. Sa peau, ses poumons laissent passer des exhalaisons dont une faible proportion, dans l'air qu'il respire, vicie cet air et le rend sinon toxique, du moins malsain.

L'air, contenant 1/100,000 d'oxyde de carbone, constitue un véritable poison qui altère les globules du sang et amène à la longue les plus graves désordres. En proportion plus grande, il est rapidement mortel.

Les gaz sulfhydriques et autres qui s'échappent des matières en décomposition ne peuvent être respirés sans danger et, quand ils sont en proportion un peu grande, peuvent même amener la mort.

Dans une atmosphère confinée, la vapeur d'eau exhalée par la respiration et par la peau se condense sur les parois de la chambre et y entretient une humidité pernicieuse qui amène chez les habitants des rhumatismes, des rhumes, des bronchites.

Le même effet est produit par des murs humides et froids.

Un logement obscur, où l'air ne se renouvelle pas, dont l'atmosphère est souillée par les exhalaisons des cabinets d'aisances, et les gaz d'appareils de chauffage défectueux, exercera donc sur la santé de ses habitants une influence d'autant plus rapidement funeste que ses défauts seront plus prononcés.

Dans un tel logement, l'habitant deviendra rapidement anémique, déprimé, perclus de douleurs. Son énergie morale suivra la même marche descendante que son énergie physique. Que le bacille de la fièvre typhoïde, que le bacille de la tuberculose ou de toute autre maladie transmissible pénètre dans cet organisme affaibli, il y prospérera à souhait et s'y développera sans presque rencontrer de résistance.

Ceci est l'action directe du logement sur l'habitant. A côté de cette action directe, il en est une autre, indirecte, mais non moins grave, sur laquelle on ne saurait trop appeler l'attention.

La plupart des microbes qui engendrent les maladies transmissibles, tels que le bacille de la diphtérie, surtout celui de la tuberculose, conservent dans l'obscurité leur virulence pendant un temps considérable.

Dans un logement obscur et malsain, on comprend que l'habitant, déjà anémié par l'action funeste de son logis, soit à chaque instant exposé à absorber des bacilles virulents qui, dans son organisme affaibli, se développeront sans obstacle.

A côté de ces dangers que fait courir à la santé la disposition intérieure de l'habitation insalubre, il en est d'autres qui proviennent de sa construction même.

L'homme dans son logement est rarement en action. Le plus souvent, il se livre à un travail sédentaire. Il est, par là même, plus facilement affecté par les changements de température. Des murs trop minces, trop bons conducteurs de la chaleur, subordonnent la température de la pièce à la température extérieure. Si le temps se refroidit au dehors, la température intérieure subit rapidement une baisse correspondante. En été, au contraire, la température de la chambre devient rapidement insupportable. L'habitant soumis à ces écarts de température ne peut qu'en ressentir les plus funestes effets.

Les parois de l'habitation doivent donc contribuer à maintenir à l'intérieur des locaux habités une température sensiblement constante, et l'on ne peut obtenir ce résultat qu'en employant des matériaux convenables sous une épaisseur suffisante.

Ce sont là les conditions générales que doit remplir toute habitation. C'est ce que Jules Arnould a résumé dans cette formule excellente : « L'idéal de l'habitation serait évidemment une création qui soustrairait l'individu, la famille ou les groupes à l'action des propriétés physiques de l'atmosphère, dans la mesure convenable et rien que dans cette mesure ; en même temps qu'elle permettrait aux intéressés de jouir de l'intégrité parfaite des propriétés chimiques et biologiques de l'air. »

Paul JUILLERAT,

Chef du Bureau administratif des Services d'hygiène de la Ville de Paris.

(A suivre).

La Photographie

I

LA CHAMBRE NOIRE

UN PEU DE THÉORIE

Avant de décrire l'appareil photographique proprement dit, la chambre noire de Porta, si profondément modifiée de nos jours, il est indispensable de donner quelques notions théoriques sur l'action physique et chimique des rayons lumineux, action sur laquelle repose la photographie — *photos* lumière, *graphô* j'écris.

Les rayons du spectre solaire ont des propriétés calorifiques et chimiques très distinctes. Ainsi, lorsqu'on explore avec un thermomètre très sensible les rayons du spectre, on y trouve des quantités de chaleur croissantes depuis le violet jusqu'au rouge, au delà duquel on trouve encore un spectre calorifique sur une étendue à peu près égale à celle du spectre lumineux : il y a donc des rayons calorifiques lumineux et des rayons calorifiques obscurs. Ces rayons agissent sur le thermomètre, mais sont invisibles à nos yeux. En physique, ils sont connus sous le nom de *rayons infra-rouges*.

Si l'on reçoit le spectre solaire sur des substances dans lesquelles la lumière produit des combinaisons chimiques, on remarque que les actions sont très variables pour les divers rayons du spectre. A l'inverse de ce qui se passe pour les propriétés calorifiques, les propriétés chimiques se manifestent surtout dans la région violette, et de ce côté elle dépassent les limites du spectre visible pour notre rétine. Donc le soleil nous envoie des rayons chimiques obscurs ; ces rayons sont appelés *rayons ultra-violets*.

Ce sont les radiations douées de propriétés chimiques qui possèdent aussi les propriétés phosphorogéniques.

On sait que certaines substances, placées dans la partie la plus excentrique du spectre visible, et même dans les rayons ultra-violets, répandent des lueurs phosphorescentes, d'une durée plus ou moins longue, quand on les met dans l'obscurité et dont la teinte diffère selon les substances : tels sont les sulfures de baryum, de calcium, de strontium, etc., qui gardent quelque temps l'impression lumineuse qu'ils ont reçue ; ces substances sont *phosphorescentes*.

Il en est d'autres qui cessent d'être lumineuses quand on intercepte les rayons invisibles qu'elles recevaient. Tels sont : l'infusion d'écorce de marronnier d'Inde, le verre coloré par l'oxyde d'uranium, le sulfate de quinine, etc. Ces substances sont *fluorescentes*.

L'action chimique de la lumière — action primordiale pour la photographie — peut être démontrée d'une façon sensible par des expériences très simples. Ainsi, le chlore et l'hydrogène se combinent brusquement sous l'influence de rayons lumineux directs ; et les sels d'argent, iodure, chlorure ou bromure, se décomposent instantanément sous l'action lumineuse.

Nous ne décrirons pas les divers procédés employés pour la fabrication des plaques photographiques : un gros volume n'y suffirait pas.

Les plaques au gélatino-bromure, employées aujourd'hui couramment par les amateurs comme par les praticiens, sont formées d'une feuille de verre aussi exempte de défauts que possible, et sur une

des faces de laquelle on a étendu une émulsion, convenablement composée, de gélatine rendue sensible à l'action lumineuse par la dissolution d'un sel d'argent.

La sensibilité de ces plaques dépend de la nature des sels employés et de leur dosage. De l'avis des praticiens les plus expérimentés, il résulte qu'une émulsion extrêmement sensible pour instantané s'obtient plus facilement que celle nécessaire à la fabrication d'une bonne plaque à pose courte et capable de donner une épreuve vigoureuse, fouillée et sans voiles.

Henri DESMAREST.

(A suivre).

Page de Madame

PETITS CONSEILS

—

POUR FAIRE DISPARAITRE LES RIDES

Lectrices, que les soucis, la mauvaise santé, la fatigue ont prématurément vieillies et qui, jeunes encore, avez vu votre visage se couvrir de rides, ne vous désolez plus. Si nous ne croyons le docteur Bridsine, il est possible de les faire disparaître, en employant la recette ci-dessous :

Battez trois blancs d'œufs avec quinze grammes d'huile d'olive et ajoutez une cuillerée d'eau de laurier-cerise. Quand le mélange sera parfaitement opéré, vous y ajouterez dix grammes d'alun en poudre, puis vous étendiez le tout sur un masque de mousseline préalablement placé sur un réchaud à eau bouillante.

Quand la pâte sera épaisse et lorsque la température sera convenable, on appliquera le masque sur le visage et on le gardera toute la nuit.

On nous affirme que si les rides ne disparaissent pas complètement après ce traitement, elles auront du moins diminué sensiblement.



NETTOYAGE DE PERLES FINES

Faites une forte eau de son additionnée d'un peu de sel de tartre et d'alun. Trempez vos perles et frottez-les légèrement à la main.

Maintenez votre eau à une température douce, et remuez à l'eau tiède.

Faites sécher sur une feuille de papier blanc et dans un endroit sombre.

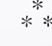


POUR ENLEVER LES TACHES D'HUILE

Pour enlever les taches d'huile sur les étoffes en coton, vous lavez au savon et faites sécher à l'ombre, afin que la couleur ne soit pas attaquée.

Pour enlever les taches d'huile sur la laine, vous appliquez l'étoffe à détacher sur un tampon de laine assez épais, vous frottez la tache avec un morceau de flanelle imbibé d'essence minérale en ayant soin de changer le tampon après chaque friction, et vous terminez en frottant au-delà de la tache même, sur un cercle très étendu, avec la flanelle largement imbibée d'essence afin d'éviter l'auréole qui sans cela ne manquerait pas de se produire, et laissez sécher.

Pour enlever les taches d'huile sur la soie, vous opérez de la même façon, mais avec de la benzine au lieu d'essence.



DANGER DES TEINTURES

Toutes mes lectrices sont loin, j'en suis sûr, de voir poindre, même dans le lointain, le jour où quelques fils d'argent viendraient se mêler à leur chevelure blonde ou brune. Si cela devait vraiment arriver, si nos cheveux devraient vraiment blanchir, eh bien ! laissez-les blanchir. Ne les teignons pas. Toutes les teintures connues donnent d'affreuses migraines. En outre, des cheveux teintes sont mats, cassants ; ils ressemblent à de la filasse plutôt qu'à des cheveux. Ce n'est pas la couleur seulement qui fait la beauté de la chevelure ; c'est encore le lustre, l'éclat. Or, cet éclat ne peut pas être reproduit artificiellement. Laissons donc neiger sur nos temps : une auréole de cheveux blancs est aussi une grande beauté. On a tort de croire que la beauté est l'apanage exclusif de la jeunesse. Il y a une beauté de la jeunesse, sans doute ; mais il y a aussi une beauté de l'âge mûr et une beauté de la vieillesse, et en avançant en âge, on ne devient pas laid, on change de beauté.



LES OIGNONS GUÉRISSENT LES PNEUMONIES

Les oignons possèdent des qualités curatives que les paysans sont loin d'ignorer. Et il ne s'agit plus de « remèdes de bonnes femmes », puisqu'on vient de découvrir que les oignons sont un remède souverain pour guérir la pneumonie.

Voici comment on les emploie : Prenez de 6 à 10 oignons, selon leur grosseur, et hâchez-les en petits morceaux ; placez-les dans une large poële sur le feu, en ajoutant la même quantité environ de farine de seigle et de vinaigre, de façon à former une pâte épaisse.

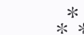
Tournez bien avec une cuillère et laissez cuire à petit feu pendant 5 ou 10 minutes.

Vous enfermerez ensuite dans un sac de toile assez grand pour couvrir la place des poumons et le placerez sur la poitrine de la personne malade. Ce sera alors comme un cataplasme que le malade devra supporter aussi chaud que possible.

Enlevez au bout de dix minutes et remettez-en un autre aussi chaud, et renouvelez cette opération plusieurs fois. En quelques heures, la malade sera hors de danger.

On aura bien soin que le malade ne prenne pas froid entre les changements de cataplasmes. C'est-à-dire qu'il en faut toujours avoir un en train de chauffer, pendant que l'autre est appliqué. De cette façon, la surface du corps ne se trouve nullement exposée au froid.

Rappelons enfin que les oignons ont la propriété très curieuse de prendre le mal dans un intérieur affecté de maladie, et dans ce cas après guérison on doit les brûler. Au cours d'épidémies, comme celle du choléra qui eut lieu il y a quelques années, on remarqua que dans les fermes ou maisons de paysans ou des oignons pendaient aux poutres des pièces, les habitants étaient indemnes de l'épidémie, et l'on s'aperçut, en outre, en coupant ces oignons par le milieu, que l'intérieur en était noir, absolument pourri. Le légume s'était donc trouvé attaqué par le mal, au lieu des habitants de ces maisons.



CONTRE L'ÉTERNUEMENT

L'éternuement est, en certains moments, un des accidents les plus désagréables qu'on connaisse. Pour éviter, saisissez, ou moment décisif, votre nez à la racine, entre le pouce et l'index, et pressez fortement. L'envie d'éternuer cessera.

Recettes de la cuisine

PERDRIX AUX CHOUX

Habillez et troussez les pattes dans le corps à deux perdrix ; foncez une casserole de carottes, oignons, bouquet garni, les deux perdrix, un morceau de lard de poitrine, un petit cervelas, un bon choux de Milan qui aura été blanchi à l'eau bouillante avec

sel, bien égoutté et un peu haché ; mouillez d'un peu de jus ou de bouillon, muscade ; que les perdrix et leur garniture soient placées au milieu des choux. Faites cuire trois heures feu dessus et dessous si les perdrix sont vieilles, et une heure et demie si elles sont jeunes ; dressez les choux sur le plat, les perdrix sur le lard et le cervelas coupé et arrangé symétriquement autour des perdrix jeunes. Servez à courte sauce.

*
* *

AGNEAU A LA HONGROISE

Coupez une douzaine de gros oignons doux en rouelles, et faites-en un roux avec du beurre et de la farine ; ajoutez un bouquet assorti, sel, poivre et une pincée poivre rouge. En même temps, taillez votre poitrine d'aigneau en tranches minces que vous faites revenir dans du beurre frais. Ces deux opérations terminées, versez le roux sur l'agneau, laissez mijoter une heure, en ajoutant tous les quarts d'heure un verre à Bordeaux de consommé.

*
* *

CIVET DE LIÈVRE

On met souvent le train de derrière à la broche et le devant en civet. On fait deux morceaux de chaque épaule et quatre du reste, deux de la tête, recueillez le sang et gardez le foie. Faites colorer à la casserole des lardons de petit lard : cent vingt-cinq grammes avec presque autant de beurre ; ajoutez les morceaux de lièvre pour raffermir et bien prendre couleur ; saupoudrez d'une bonne cuillerée de farine, mêlez, ajouter un verre de vin rouge, autant de bouillon ou eau (ou tout eau et une cuillerée de vinaigre), peu de sel, poivre, épices, bouquet garni, quelques grains de genièvre mûr, deux échalottes hachées. A moitié de la cuisson, ajoutez douze petits oignons colorés dans une casserole avec un peu de beurre et de sucre ; faites cuire. Cinq minutes avant de servir, mettez le foie, sans l'amer, et retirez-le pour servir à faire plus tard la sauce du derrière à rôtir. Versez-y le sang pour lier la sauce ; servez en bon ordre sur le plat.

*
* *

CONSERVES DE GIBIER

Purifiez du saindoux, en y faisant frire des tranches de pain au point de devenir bien dorés, retirez-les, et laissez refroidir la graisse assez pour l'employer. Vous avez fait, la veille, rôtir un faisan ou autre pièce, comme pour être servi sur table, et cuit dans toutes ses parties intérieures ; placez-le dans un pot de grès, et le remplissez et couvrez complètement de saindoux. Fermez soigneusement le pot avec du parchemin.

On nous demande, de Gand, comment on peut faire des gaufres légères, « comme à la foire ».

Voici :

Je dois vous dire tout d'abord que, pour faire des gaufres, il faut naturellement un gaufrier. On en trouve chez tous les marchands d'articles de cuisine de différentes formes, ronds, carrés, en forme de cœur, etc. — Si on veut même être tout à fait outillée, on achète un gaufrier tournant qui se fixe sur un fourneau à charbon et qui permet d'obtenir plus facilement une cuisson parfaite ; au surplus, il faut dire que si les ménagères réussissent difficilement ces gâteaux, c'est qu'elles en confectionnent rarement et qu'elles n'ont pas le tour de main des marchandes de la foire qui ne font pas autre chose toute la journée. Néanmoins avec un peu de persévérance, une ménagère qui veut s'en donner la peine, obtient d'excellents résultats.

Vous commencez par avoir à votre disposition un gaufrier et un fourneau contenant du charbon allumé.

Puis vous préparez votre pâte.

Il y a deux sortes de gaufres : les gaufres françaises et les gaufres flamandes.

Voici la composition de la pâte des gaufres françaises :

Vous prenez : 1° 500 grammes de fleur de farine ; 2° 600 grammes de sucre en poudre et 3° 200 grammes de crème.

Vous mêlez le tout et vous formez une pâte liquide de l'épaisseur de celle employée pour faire des crèpes ; si vous aviez fait votre pâte trop épaisse, vous l'éclairciriez avec de la crème. Vous ajoutez quelques gouttes de fleur d'oranger, d'essence de vanille, de chocolat ou de café, suivant le goût que vous voulez donner à vos gâteaux.

Ceci fait, vous mettez chauffer votre gaufrier ; quand vous le jugez à point, vous le graissez avec un tampon trempé soit dans la graisse fine, soit dans du beurre fondu.

Alors vous versez une bonne cuillerée de pâte dans un des côtés de votre moule ; vous faites chauffer, vous avez soin de faire cuire en retournant le gaufrier des deux côtés.

Pour retirer votre gâteau, vous employez un couteau avec lequel vous soulevez la gaufre en passant la lame par-dessous.

Ceci est le moyen le plus simple.

Deuxième année, N° 11 — 50 Centimes le Numéro — NOVEMBRE 1909

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation & du Foyer

ABONNEMENTS : INTÉRIEUR : 5 francs par an	*Direction et Administration :* J. BARY Rue Breydel, 19	ABONNEMENTS : ÉTRANGER : 8 francs par an

Le Home et l'Impôt



Je crains bien que les lecteurs du « HOME » ne soient surpris en apercevant ce titre quelque peu sévère pour une revue qui, par définition, doit s'interdire les controverses arides et laisser, à des organes plus spéciaux, le soin d'élucider des questions d'ordre purement scientifiques. Aussi bien, j'ai hâte de dire, sous forme de préambule, que je ne m'occuperai ici que de faits concrets, auxquels chacun de nous est mêlé au moins une fois l'an, et en épargnant, à ceux qui voudront bien jeter un coup d'œil sur ces lignes, un examen théorique qui pourrait les... effaroucher.

Laissons donc de côté, ou, plutôt, acceptons comme une inéluctable nécessité le principe de la redevabilité de l'impôt. Et nous voilà immédiatement devant la question : comment établir celui-ci avec justice ? Il s'agit ici, bien entendu, de l'impôt direct appelé contribution personnelle, de celui que nous acquittons chaque année entre les mains du receveur et dont le montant nous est signifié par un papier officiel, rempli de colonnes et de chiffres.

Si vous avez, cher lecteur, le grand honneur d'être contribuable belge, vous n'avez pas été sans vous demander : « Pourquoi suis-je redevable de telle somme, et non pas de telle autre... plutôt moindre ? » Mais, confiant, comme tout bon citoyen, dans les lumières de la haute administration qui préside à la répartition des charges publiques ; respectueux, au surplus, de l'influence considérable que vous accordez généreusement à l'autorité constituée, vous aurez passé outre en vous disant : tout cela doit être bien réglé par des lois équitables ; le Fisc est certainement conscient de ses devoirs et de sa responsabilité, il a, sans aucun doute, pris soin de proportionner la dette fiscale de chacun de nous à l'importance de ses ressources.

C'est là un raisonnement qui, certes, vous honore mais... qui n'a pas servi vos intérêts !

Il est bien vrai que la loi veut que l'impôt soit établi avec égalité proportionnelle ; mais, entre les principes et les faits, il y a malheureusement un divorce.

Quel est le but de la contribution personnelle ? Atteindre, d'une façon détournée, l'ensemble des ressources annuelles du contribuable. C'est-à-dire qu'elle se perçoit, non pas directement sur les revenus, mais sur certaines grandes dépenses constituant précisément le critérium de ces revenus.

On dira : pourquoi ce détour, pourquoi ne pas adopter, purement et simplement, la base des revenus elle-même, base plus certaine et, partant, plus juste ? Répondre à cette objection nous entraînerait hors des limites de cette causerie et soulèverait ces questions arides que nous voulons éviter ; qu'il nous suffise de faire remarquer que le législateur a estimé, non sans raison, que la constatation effective du revenu réel donne lieu à des vexations et à des abus trop graves et trop nombreux pour que l'esprit belge, épris de liberté individuelle et rebelle à l'oppression, pût se soumettre à pareil système inquisitorial.

Les indices *extérieurs* du bien-être et de l'aisance sont donc uniquement l'objet de l'attention du Fisc. Ces indices sont : la valeur locative, les portes et fenêtres, le mobilier, les domestiques, les chevaux.

Dans l'état actuel des esprits, les revenus ne valent que par les dépenses qu'ils peuvent assurer : si le riche aime à faire étalage de son luxe, la masse se procure aussi des avantages en rapport avec des ressources plus ou moins élevées. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où la parcimonie édifiait lentement des fortunes imposantes ; mais, aujourd'hui, les conventions sociales et même les préventions du monde ont établi d'autres mœurs.

Dès l'instant où quelqu'un a accordé, à son loyer, une somme en rapport avec sa situation dans le monde et après avoir confortablement garni son home, il cherche à se procurer d'autres commodités de la vie s'il lui reste du revenu disponible. En général, il prendra des serviteurs, il achètera cheval, voiture, automobile ; il fera une villégiature ou louera une maison de campagne. Mais, ne sont-ce pas là toutes dépenses qui sont directement atteintes par la contribution personnelle ?

Ainsi, le rôle des diverses bases de l'impôt personnel est de suivre le contribuable dans la marche ascendante de celles de ses dépenses qui ont un caractère social et qui s'étalent au grand jour, et de saisir son revenu de différentes manières, comme automatiquement, sans froisser des susceptibilités et sans pénétrer les secrets de la vie privée.

Alors qu'un impôt sur le revenu réel permet aux grandes fortunes de se soustraire à la taxation dès l'instant où une inquisition fiscale rigoureuse ne l'appuie, la contribution belge, fondée sur des bases qui ne peuvent échapper au contrôle sérieux, impose, aux contribuables riches, des sacrifices proportionnels à l'importance croissante de leurs ressources.

Nous avons dit, toutefois, que la théorie est loin de correspondre à la réalité. C'est que la loi qui régit la matière est vieille, très vieille — elle date de 1822 — et que, depuis sa mise en vigueur, une application débonnaire et nonchalante a faussé tout le rouage fiscal. De telle sorte que l'administration en est arrivée, à la suite d'événements qu'il serait trop long d'exposer ici et dont nous avons fait une analyse détaillée dans un récent ouvrage (1), à transporter la taxation dans un domaine fictif, à donner, aux deux bases principales notamment, des interprétations purement fantaisistes : la valeur locative, dont il est fait état dans les billets d'avertissement, ne correspond nullement au loyer payé par le locataire, et le mobilier est toujours estimé à une valeur conventionnelle qui déroute les profanes.

Or, une loi de 1894 — loi dont l'objet est purement électoral — a maladroitement stipulé que les cotisations de la contribution personnelle du chef des trois premières bases *demeurent définitives* pour l'avenir et *ne peuvent plus être discutées* à moins de modifications notables dans les bases !

Ce qui fait que la contribution personnelle d'après la valeur locative n'est plus, en Belgique, un impôt sur le loyer, — lequel constitue l'indice le plus direct et le plus certain des revenus d'un ménage, — mais une espèce de taxe d'abonnement basée sur des appréciations subjectives.



Quelle est donc l'attitude, quel est le rôle du contribuable dans l'assiette d'un tel impôt ? En principe, le contribuable a le droit de déclarer lui-même toutes les bases de son imposition. L'article 54 de la loi est formel à cet égard. En voici les termes : « Les habitants sont tenus de donner les renseignements nécessaires et de répondre à cet effet, exactement, par écrit et en détail, aux questions posées dans la déclaration en blanc et, sur cette déclaration, établir eux-mêmes leur cotisation et signer leurs réponses. »

Etablir eux-mêmes leur cotisation, cela signifie, sans aucun doute, que les contribuables ont le droit de déterminer, en toute liberté, l'importance des éléments imposables ; mais, par suite de l'arbitraire qui s'est glissé dans la taxation et qui a eu pour effet de maintenir, comme base d'évaluation, la valeur des loyers qui existaient au moment de la première application de la loi — c'est-à-dire en 1822 ! — le terme : « loyer réellement imposable » a acquis une signification qui échappe aux non-initiés ! Et voilà comment il se fait que le contribuable ne soit point à même de déclarer lui-même la base de sa cotisation, bien que la loi lui donne cette prérogative et, même, lui en fasse un devoir... Il est donc obligé de suivre aveuglément les indications que le receveur veut bien lui donner et de signer de confiance. Or, cette signature le lie irrévocablement, car, ainsi que l'a affirmé la Cour de Cassation dans son arrêt du 28 mai 1894, par la déclaration « il se forme une sorte de contrat entre l'administration et le contribuable qui fixe, d'une manière immuable, leur leur situation à l'égard l'un de l'autre. » C'est donc en vain qu'un contribuable réclamerait sous prétexte que sa bonne foi aurait été surprise : il subira les conséquences de sa crédulité jusqu'au jour où il plaira, aux Chambres, d'affirmer des principes fiscaux plus judicieux.

Toutes ces considérations s'appliquent à la base « mobilier ». Ici encore les errements administratifs sont restés stationnaires pendant près d'un siècle ; on a toujours continué à ramener fiscalement les valeurs réelles aux valeurs constatées aux rôles de 1822.

Qui ne voit que ces pratiques inconcevables ont amené un désordre absolu dans l'assiette de l'impôt ?

(1) « La contribution personnelle en Belgique, l'Einkommensteuer en Prusse, l'Income-Tax en Angleterre. » Publication de l'Institut de Sociologie Solvay. Editeurs : Misch et Thron, Bruxelles.

Encore si une proportion, mathématique et invariable, avait été et était maintenue entre la réalité et cette situation purement conventionnelle, pourrait-on, à la rigueur, excuser le manque de prévoyance et le manque de logique du Fisc, et avoir des apaisements au sujet de la régularité de ses opérations. Mais on évolue dans la fiction ; la fantaisie a, depuis quelques cinquante ans, fait place à la régularité, et les opérations se font au hasard des inspirations et des conjectures.

Lorsque vous souscrivez, cher lecteur, la déclaration que le receveur vous envoie chaque année, vous êtes sans doute agréablement surpris de constater que votre loyer et votre mobilier sont estimés à des sommes franchement dérisoires, et vous vous montrez satisfait de la façon magnanime dont vous traite le Fisc belge. Et si je vous disais, cependant, que par ce système apparemment bienveillant, vous pourriez bien payer le double, peut-être même le triple de ce que vous devriez en toute équité ? Car il y a là, pour répéter un mot célèbre, ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas. N'oubliez donc pas que la réduction, dont vous vous félicitez, est accordée avec la même facilité, avec la même complaisance, à tous les contribuables indistinctement, et que tous se contentent de fournir les renseignements très sommaires que vous avez si négligemment donnés au receveur !

On dira : il ne faut pas se fier à l'administration, il faut demander l'intervention des experts. Garantie fallacieuse, car les experts, eux aussi, sont impuissants à maintenir la régularité dans un régime où l'erreur l'a toujours disputé au désordre ! Et puis, les experts sont liés par l'état des choses existant, et subissent, d'autre part, l'influence du milieu...

Voici, d'ailleurs, quelques exemples de taxation précis ; nous les avons extraits de la longue liste publiée en annexe à l'étude qui a été signalée ci-dessus. (1)

A Bruxelles, un contribuable demeurant rue des Fabriques paye à raison de 78.4 pour 1000 francs de loyer ; un autre du Marché-aux-Grains à raison de 23.5 pour 1000 ; un troisième de la rue Marie de Bourgogne à raison de 40.6 pour 1000 ; un autre encore du Square Marie-Louise à raison de 52.6 pour 1000 ; un cinquième de la rue du Billard à raison de 10 pour 1000, et ainsi de suite !

(1) Il s'agit ici d'une enquête que nous avons faite dans les villes et communes de Bruxelles, Ixelles, St-Gilles, Anderlecht, Molenbeek, Laeken, Schaerbeek St-Josse-ten-Noode, Anvers, Louvain, Aerschot, Furnes, Tongres, Adinkerke, Coxyde, Doische, Kessel-Loo, Berchem, Borgerhout, Brée. Nous y avons procédé à un examen comparatif des rôles des contributions et de quelques centaines de loyers réellement établis.

En ce qui concerne le mobilier, mêmes anomalies ; nous relevons des quotités comme celles-ci : 43.9 pour ‰, 9 ‰, 29.3 ‰, 47.7 ‰, 4.4 ‰, etc.

*
* *

S'agit-il bien ici de cette égalité proportionnelle proclamée par la loi ? En vérité, nous sommes en présence d'innombrables injustices, injustices d'autant plus graves que les petits contribuables payent davantage, toutes proportions gardées, que les contribuables fortunés. On pourra s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur le tableau d'ensemble tracé ci-après, et qui montre, pour la ville de Bruxelles, la marche de l'impôt au fur et à mesure que le loyer s'élève :

LOYERS COMPRIS ENTRE	CONTRIBUTION PAR 1000 FRANCS DE LOYER, SUR			
	la valeur locative	les portes et fenêtres	le mobilier	le total des trois bases
335 et 800 francs	**24.6**	**30.2**	**4.8**	**59.6**
801 » 1000 »	20.6	26.4	5.2	52.2
1001 » 1500 »	20.9	21.9	4.3	47.1
1501 » 2000 »	21.0	19.2	5.1	45.3
2001 » 2500 »	17.0	14.9	3.8	35.7
2501 » 3000 »	17.4	13.0	4.6	35.0
3001 » 3500 »	18.4	12.7	4.9	36.0
3501 » 4000 »	14.4	10.4	4.7	29.5
4001 » 5000 »	14.3	8.3	3.3	25.9
5001 » 16000 »	**15.5**	**7.9**	**3.9**	**27.3**

Quand on considère que, pour toutes les communes où nous avons fait des sondages, des résultats identiques s'affirment, on peut conclure sans crainte, avec l'autorité qui s'attache à une statistique loyalement dressée, que la contribution personnelle belge est, par suite d'une application erronée, progressive à l'égard des petits loyers et dégressive à l'égard des loyers élevés.

Une telle situation ne peut perdurer.

D'aucuns prétendent, il est vrai, — et ils sont souvent près du pouvoir — que les vieux impôts, ceux qu'on est habitué de payer, sont les meilleurs... Et ils se prévalent de ce cliché, très vieux lui-même, pour se croiser les bras et ignorer systématiquement les abus qui pourraient s'être implantés dans la suite des temps. C'est là une politique d'autruche qui est d'autant plus regrettable que, dans l'espèce, les abus sont réels et affectent un caractère de permanence et de gravité que tout homme, épris de justice, ne peut se défendre de flétrir.

Nous n'ignorons pas que, lorsque la question fiscale est en jeu, des préoccupations électorales dominent les assemblées législatives ; la crainte de l'électeur paralyse souvent les volontés les meilleures.

Mais cette crainte ne serait pas justifiée dans les circonstances présentes, car, loin d'atteindre la masse, toute réforme aurait, au contraire, pour effet d'exonérer celle-ci d'une partie des charges qui lui sont, aujourd'hui, illégalement imposées. Ce seraient les contribuables fortunés qui rétabliraient la balance, qui procureraient, au budget de l'Etat, les ressources auxquelles il devait renoncer ; on peut prétendre, en ce qui les concerne, qu'ils ont assez longtemps joui d'un privilège abusif pour être enfin soumis à la règle commune.

Il est, par conséquent, nécessaire et urgent que le législateur, qui, pendant plus de soixante-quinze ans, a leurré le contribuable de promesses, comprenne ses devoirs et donne ordre, à l'Administration des finances, de ramener la taxation dans le domaine des réalités.

Mais, une réforme judicieuse, celle qui établirait l'égalité vraie dans la répartition des charges publiques, pourrait-elle se borner à une simple mise au point des valeurs imposables ? Non pas. Elle devrait viser plus loin : l'impôt de demain devra frapper davantage la richesse acquise et la richesse disponible, en adoptant une progression sage dans les taux et en accordant, notamment, des faveurs plus étendues aux revenus modestes et des compensations légitimes aux familles nombreuses que la fiscalité moderne n'atteint que trop.

Jules INGENBLEEK

DOCTEUR EN SCIENCES POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.



Les habitations à bon marché



Songez à cette question... Et aussitôt vous évoquez le logement de l'ouvrier.

Et certes, le problème du logement de l'ouvrier est extrêmement intéressant. Les lois que l'on a faites à ce propos sont excellentes et l'on ne peut assez se féliciter de la puissante extension prise par les sociétés qui s'occupent de l'habitation ouvrière. Encore faudrait-il souhaiter certaines améliorations à la loi, et une intervention plus directe et plus large de la Caisse d'Epargne.

Mais, puisque l'on reparle de ce problème, peut-on faire remarquer, une fois de plus, que la classe des petits employés est bien intéressante, elle aussi? Cependant, la loi, ici encore, ne fait rien pour elle.

Comment voulez-vous que, dans les grands centres, dans le voisinage de Bruxelles, d'Anvers, de Liége, de Gand, de Charleroi, l'employé songe à se construire un « home » sans que cela l'entraîne à des charges trop lourdes, à des charges écrasantes? Il ne peut rêver d'une habitation à bon marché — à l'habitation ouvrière — coûtant moins de cinq mille francs. Sauf quand elle fait partie d'une « cité », l'habitation à moins de cinq mille francs est un mythe, autour des grandes agglomérations. On ne songe d'ailleurs même plus à des cités ouvrières autour de Bruxelles. On a fort bien compris que la solution, dans les capitales, n'est plus là, et l'on va construire, comme vous savez, de vastes immeubles spécialement aménagés, à logements multiples.

Cependant, pour les employés qui disposent d'un peu plus de ressources, il y aurait moyen encore de bénéficier des avantages de la vie à la campagne, à proximité des grands centres. Si l'on portait à dix mille francs le maximum d'intervention de la Caisse d'Epargne, des centaines, des milliers d'employés pourraient songer aux joies du « home » complètement à eux, avec le jardinet rêvé, dans un site agréable, à proximité du chemin de fer ou du tramway.

Aujourd'hui, l'employé est obligé de prendre un appartement de fortune — hélas! — mal agencé le plus souvent, insuffisant, mal éclairé, mal aéré, cher d'ailleurs. Quelquefois, il s'évade vers la banlieue, loue une maison, construite en vue du « rapport », sous-loue, et n'a que les inconvénients de l'éloignement, sans les avantages du complet « chez-soi ».

Pourtant, l'employé a, plus que l'ouvrier encore, dont le travail est généralement plus favorable à la santé du corps que celui de l'employé, besoin d'air, de lumière, de mouvement.

D'ailleurs, tout ceci n'a jamais été discuté. Tous sont du même avis qu'il serait désirable de voir s'étendre à la classe des employés les bénéfices de la loi sur les habitations ouvrières.

Mais puisque les pouvoirs publics, sollicités, n'interviennent pas, puisqu'il n'y a guère chance de les voir intervenir d'ici longtemps, le Parlement ayant pas mal de grosses affaires sur les bras, pourquoi l'initiative privée ne s'efforcerait-elle pas d'aider plus efficacement l'employé à réaliser ce désir si compréhensible de posséder son home, sa petite maison de campagne? Sans doute, les sociétés de crédit ne manquent pas ; mais les efforts sont aujourd'hui très éparpillés; chacun s'efforce de son côté d'arriver à son but et y atteint souvent mal, de façon incomplète. Il faudrait coördonner tout ce que l'on a appris au sujet de l'habitation à bon marché. Il faudrait grouper un certain nombre de personnes désireuses de se bâtir cette maison ensoleillée, bien exposée, entourée d'un jardin, qui coûte peu.

Naguère il y a eu à Bruxelles une tentative intéressante. Une association coopérative s'était fondée dans ce but sous le titre de « Cité-Jardin ». On voulut trop, semble-t-il, on ne fut pas assez pratique, et la société, mal dirigée, n'a point abouti à une réalisation.

Est-ce à dire que l'idée n'était pas bonne ? Nous sommes persuadés du contraire. Voyez donc le succès qu'ont de petites agglomérations comme celle de Stockel, née en deux ans...

C'est là qu'on trouvera la solution. Mais il faudra se dépêcher si l'on ne veut point se laisser devancer par la hausse constante des terrains. Il est temps encore aujourd'hui de créer deux ou trois cités-jardins autour de Bruxelles. Mais il serait trop tard demain.

Que les promoteurs de cette œuvre excellente reprennent donc l'étude de la question. Et tous les vœux les accompagneront. Ce qui a été réalisé en Angleterre, en Allemagne, ne peut être impossible ici.

JEAN BARY.

Coopérative d'Ixelles — Société de Namur — Société de garantie de Liége

Habitations ouvrières



A L'EXPOSITION DE LIÉGE
LA MAISON DE COINTE

Il y avait, à l'exposition de Liége, une exposition vraiment remarquable de plans, de dessins, de photographies, d'aquarelles, de maquettes, de mille documents concernant l'habitation ouvrière.

Mais on a fait mieux, comme chacun se rappelle. On a édifié, en matériaux durables, un groupe de maisons modèles, construits suivant les types les plus usités des diverses régions du pays.

Il y en a vingt-cinq, formant sept groupes isolés, et qui ont été érigées par vingt sociétés. Chaque habitation est précédée d'un jardinet à rue et en a un autre, derrière.

La valeur de la construction ne pouvait dépasser 4,500 francs, abstraction faite des honoraires de l'architecte et des petits frais « à côté ». D'après les devis, toutes les maisons remplissaient cette condition. Mais construites en plein hiver, à 150 mètres de hauteur, et en temps d'exposition, elles eurent, en réalité, coûté un peu plus. Mais cela n'a aucune importance au point de vue du but poursuivi des architectes.

Naturellement, dans la conception de ses plans, chacun a cherché à résoudre un ou plusieurs points de cet important problème du logement ouvrier.

L'un a plus spécialement envisagé l'hygiène, l'autre le mode de distribution le plus pratique, etc., etc. Autant d'artistes, autant de solutions différentes et de systèmes particuliers.

Afin de nous en rendre compte, nous ferons une visite de trois habitations, en signalant les particularités propres à chacune d'elles.

C'est la maison de la « Vieille Montagne » et celles de la Caisse d'Epargne. Cela nous sera fort aisé grâce aux clichés qu'avec obligeance M. Hankar, directeur général de la Caisse d'Epargne a bien voulu nous prêter.

Maison construite par la Société Anonyme « La Vieille Montagne »

Architecte : M. Dome.

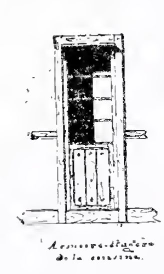
La forte déclivité du terrain a permis de ménager une entrée de plain-pied dans la cave de derrière, qui est devenue, par ce fait, une cuisine-cave, d'où économie d'une annexe et assèchement facile du sous-sol.

D'autre part, la maison a été élevée de 4 marches au-dessus du niveau de la voie publique.

La construction y gagne en élégance ; elle est à l'abri de l'humidité du sol. Il en résulte encore une diminution du cube des terrassements.

Dans la distribution de la maison, la société a cherché à rendre tous les locaux indépendants les uns des autres et à tirer parti des coins perdus.

Le sous-sol comprend une cuisine-cave formant lavoir ou salle de bains et une cave à provisions.



Nous voyons au rez-de-chaussée la terrasse d'entrée ; le vestibule contenant l'escalier de l'étage avec accès vers le sous-sol ; la cuisine avec deux armoires murées ; la chambre commune avec le bow-window.

A l'étage, il y a un dégagement avec garde-robe ; une chambre à coucher pour les parents ; deux chambres à coucher pour les enfants.

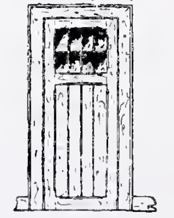
Le grenier comprend un séchoir à linge ; il a été disposé de manière à permettre d'y établir une mansarde.

L'architecte a donné à la cuisine les dimensions maxima ; c'est là, en effet, que la famille se réunit pour les repas, pour la veillée, que la ménagère passe la plus grande partie de son temps, que se concentre, en un mot, la vie familiale.

Tous les coins perdus ont été utilisés pour en faire des armoires, garde-robe, etc.

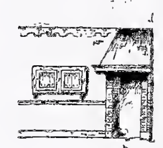
On a ainsi ménagé, presque sans frais, trois loges sous l'escalier cave, une armoire sous l'escalier du rez-de-chaussée, une armoire murée dans la cuisine, une garde-robe à l'étage, avec remise pour malles, cartons, etc.

Les portes et fenêtres ont été placées là où l'exigeait la logique, sans souci de la symétrie, mais pour procurer le maximum de facilité et de bien-être.



Le système de fenêtres à guillotine assure une ventilation efficace, tout en laissant les appuis libres et sans qu'on ait à redouter les courants d'air.

La concentration des cheminées en coin dans des chambres contiguës présente de sérieux avantages ; on évite ainsi les recoins, on économise la place, le coût est moindre et le nettoyage plus facile. Réunies en faisceau, les cheminées tirent mieux, parce que le massif conserve toujours une certaine température.



Dans la cuisine, on a construit une haute cheminée avec hotte. Outre son aspect décoratif et patriarchal, elle offre les avantages suivants :

1° Minimum d'encombrement pour la cuisinière ;

2° Ventilation énergique par la hotte et aspiration des vapeurs : l'appel est assuré par un conduit spécial et se règle par un registre à contre-poids ;

3° Prix de revient relativement bas ;

4° La tablette de la cheminée est placée hors de portée pour les enfants.

L'eau alimentaire est distribuée dans la cave : pour le w.-c., la baignoire, la lessive et les besoins ordinaires ;

Au rez-de-chaussée : à l'évier de la cuisine ;

A l'étage : pour les besoins journaliers et les soins de toilette.

L'eau aux trois niveaux de la maison permet un nettoyage facile à la ménagère, qui pourra de la sorte conserver le logis dans la plus stricte propreté, sans fatigue excessive.

Pour les murs de fondation, on a adopté le moëllon de grès brut, d'un prix peu élevé et qui donne à l'ensemble un aspect solide et durable.

Les murs en élévation ont été faits en briques de schiste houiller, plus résistantes, moins poreuses et d'une couleur plus uniforme que les briques ordinaires du pays.

Les cloisons ont été construites avec des briques poreuses, très légères, qui forment écrans acoustiques et dans lesquelles on peut éventuellement enfoncer des clous.

Les conduits de fumée sont en boisseaux réfractaires qui assurent un tirage excellent, un ramonage facile et constituent le meilleur préservatif contre l'incendie.

La toiture est en zinc de la Vieille Montagne, système à losanges de 45 centimètres.

Bien que le prix d'une toiture en zinc soit plus élevé que celui d'une toiture en tuiles, le système choisi offre de sérieux avantages : l'imperméabilité est absolue, la toiture légère et d'aspect décoratif. L'entretien est réduit au minimum. Enfin, le vieux zinc mis hors service représente les 2/3 de la valeur du métal neuf.

La société s'est, du reste, appliquée à réduire au minimum les frais d'entretien de l'habitation.

Extérieurement, la maison présente des accidents dans le plan des murs, un certain jeu dans les toitures et une variété de tons qui contribuent à lui donner un cachet original et pittoresque : tout décor trouve sa source dans la matière même employée ou dans la forme de structure proprement dite de chaque chose.

La décoration intérieure respire la simplicité même: les menuiseries sont en pitch-pin verni ; les murs sont peints dans les tons vert-clair, gris-perle et bleu très clair, la transition de l'un à l'autre se faisant sans heurt, de façon à donner à l'œil l'illusion d'un espace plus grand.

Les boiseries sont traitées sans moulure aucune, dans des formes simples et logiques. L'escalier est muni d'une double rampe ; ce dispositif le rend plus facile pour les enfants.

La Société a réussi à démontrer qu'il est possible de bâtir une maison à bon marché, adéquate au terrain dont on dispose, économique et élégante, parce que construite avec simplicité et avec le souci des formes rationnelles : saine, confortable et par suite procurant le bien-être, la santé physique et morale ; susceptible enfin d'être habitée avec plaisir par l'ouvrier, l'artisan, le contre-maître ou l'employé modeste, étant donnée la disposition logique des locaux en rapport avec les conditions de vie communes à ces classes de travailleurs.

—

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, des photographies et une description de la maison construite par la Caisse d'Epargne.

—

La première de ces photographies montre la maison de la Vieille Montagne que nous décrivions en détail. C'est un élégant cottage.



Maison de la Vieille Montagne



Foyer Arlonais. — Société du Sud de Liége. — Maison ouvrière de Liége. — Foyer ouvrier Tournaisien.

Le Congrès des Habitations ouvrières

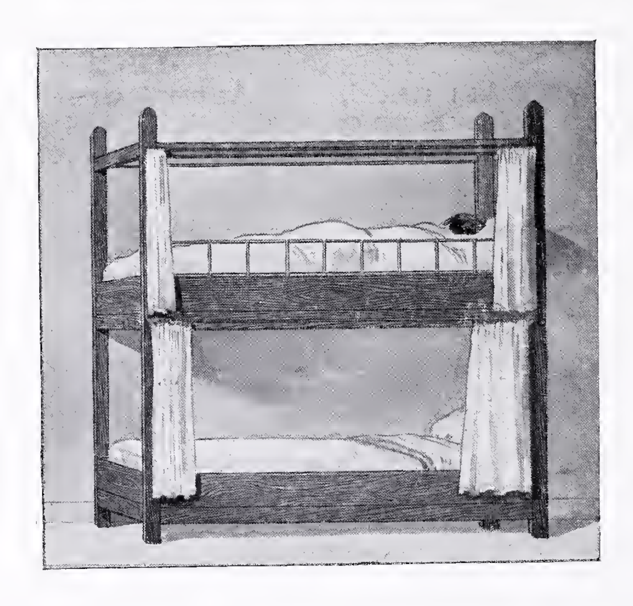


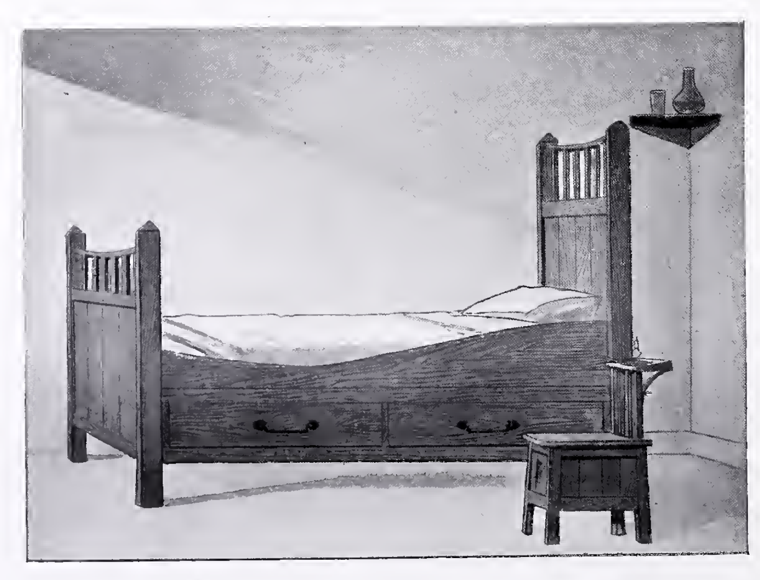
Parmi les nombreux congrès qui auront lieu, à Bruxelles, en 1910, celui des comités de patronage et des institutions de prévoyance ne sera certes pas le moins intéressant. Il comprendra trois sections qui s'occuperont respectivement des questions suivantes : la législation belge sur les habitations ouvrières ; questions techniques et financières ; questions d'hygiène.

Le congrès recherchera aussi si la loi sur les habitations ouvrières a donné des résultats satisfaisants dans toutes ses dispositions ; si la loi du 9 août 1889 a produit des résultats satisfaisants au point de vue du logement des ouvriers, spécialement des classes les plus nécessiteuses ?

Toutes ces questions et d'autres encore feront l'objet des études approfondies du congrès.

Un comité spécial a été constitué pour organiser, à l'occasion de ces assises, une exposition de types de maisons ouvrières et de mobilier ouvrier. Le comité exécutif de l'Exposition de 1910 a fait don aux organisateurs du congrès d'un vaste terrain où, sous la direction de M. l'architecte Hellemans, seront construites, en staff, des maisons ouvrières grandeur nature ; l'une représentera le modèle adopté pour les habitations ouvrières qui vont être édifiées dans le quartier de la rue Haute ; une autre représentera





Mobilier de la maison de la Vieille Montagne.

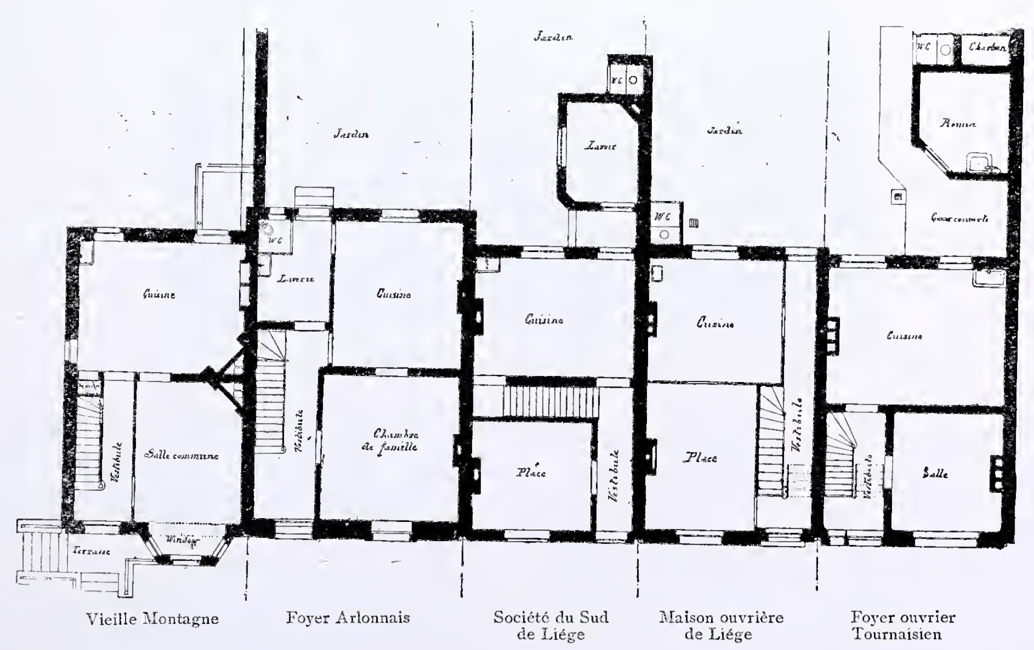
les types adoptés par les communes de Saint-Gilles et d'Ixelles ; une autre sera la copie fidèle de la maison ouvrière qui, lors de l'Exposition de Liége, obtint la première prime ; le gouvernement anglais a décidé de faire édifier un de ses types ; on en ment ce congrès, MM. Buls ; De Mot ; Francotte, l'ancien ministre ; le senateur Huet ; Lepreux, directeur de la Banque Nationale ; Mullendorf, bourgmestre de Verviers ; le sénateur comte T'Kint de Roodenbeke ; Bertrand, député.



Crédit ouvrier de Jumet-Roux. Crédit ouvrier de Seneffe. Ancienne Société Liégeoise. Société d'Etterbeek. Foyer de Liége. Société de Waremme.

verra un aussi rappelant ce qui a été fait en France, et, enfin, cette instructive collection sera complétée par un type des maisons ouvrières Krupp élevées en Allemagne. Chacune de ces maisons sera garnie d'un mobilier spécial.

Le comité d'organisation est présidé par M. le baron du Sart de Bouland, ancien gouverneur du Hainaut, assisté de M. Charles De Quéker, directeur de l'assistance publique et des cultes à l'administration communale de Bruxelles.



Vieille Montagne — Foyer Arlonnais — Société du Sud de Liége — Maison ouvrière de Liége — Foyer ouvrier Tournaisien

Ajoutons que le comité de patronage du comité a à sa tête M. Beernaert, que parmi ses membres figurent tous les gouverneurs des provinces, et, citons, parmi les personnalités qui patronnent égale-

Dès maintenant de très nombreuses adhésions ont été recueillies.



Le Garden-City des villes futures



Londres jouit chez nous d'une mauvaise réputation : nous considérons généralement cette agglomération comme une ville triste et maussade, où règne un presque continuel brouillard. Le métropole britannique a, certes, des hivers gris et tristes; mais les printemps et les automnes ont un réel éclat et une douce fraîcheur, les étés y sont brillants et gais.

L'aspect général de la métropole britannique n'est pas aussi maussade qu'on le croit; il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur le plan de Londres pour remarquer des espaces verts, nombreux et étendus, qui jettent leur note souriante au milieu de l'enchevêtrement des voies innombrables, artères et veines de cette immense agglomération humaine, la plus considérable du monde.

Les parcs de Londres occupent une superficie totale de 6,000 hectares, sans compter tous les parcs, jardins et terrains suburbains pour récréations, et ceux qui, situés aux environs, appartiennent à la métropole. La capitale dépense, pour leur entretien, près de 6,500,000 francs annuellement. Tous les ans, en outre, elle augmente son trésor de pelouses vertes; en 1906, elle a consacré 1,400,000 francs à des acquisitions nouvelles.

M. Forestier, inspecteur des eaux et forêts et conservateur des promenades de Paris, a calculé qu'il y a 1,031 habitants par hectare de parcs londoniens, tandis qu'il existe 1,344 personnes à Paris pour la surface correspondante.

Parmi les espaces libres urbains de Londres, il faut citer, en première ligne, les « royal-parks », dépendant du gouvernement et entretenus par lui aux frais de l'Etat. Ils forment, dans leur ensemble, un considérable domaine de pelouses, pièces d'eau et jardins. Regent's-Park, au Nord-Ouest a près de 200 hectares :



Un Cottage à Bourneville. — Façade de devant.

il renferme les jardins botaniques royaux, un magnifique jardin zoologique, un grand lac et des serres très belles. A l'Ouest une série de quatre immenses parcs : Kensington Gardens, Hyde Park, Green Park et Saint-James Park. Entrons dans ce dernier par la vieille porte des Horse Guards, où ne passent que les piétons; en vertu d'une vieille coutume, non encore abolie, elle ne peut être franchie par aucune voiture autre que celle du Roi.

Hyde Park, avec Serpentine River une jolie pièce d'eau, est le plus beau des jardins de Londres; un arc de triomphe tout en marbre — Marble Arch — lui sert de porte d'entrée, et la principale de ses allées — Rotten Row — est le rendez-vous, pendant les beaux jours, de l'élégance et de la haute société.

En dehors des parcs royaux, il existe toute une série de squares, la plupart privés et fermés, et aussi de fort nombreux parcs disséminés sur toute la superficie de cette juxtaposition de communes qu'est l'immense capitale de l'Angleterre. Les arbres et les fleurs égayent ici l'existence des habitants et leur donnent, en même temps, la santé. Le County Council de Londres et toutes les organisations de la métropole travaillent à la conservation des espaces libres qu'ils possèdent, et ils en créent partout où cela est possible, en ville et dans les environs.

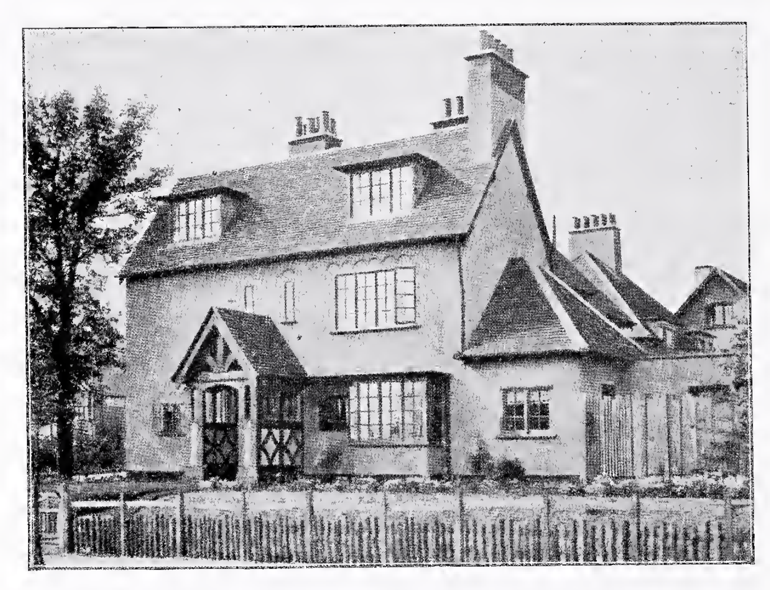
Dans la banlieue immédiate, Battersea Park s'étend sur 80 hectares et Richmond Gardens mesure 13 kilomètres de tour. On trouve, en outre, 377 emplacements destinés au cricket et 177 affectés au foot-ball, sans compter le nombre incalculable de lawn-tennis et de places réservées à toutes les autres sports et jeux de toutes espèces. Les districts les plus appréciés sont ceux de Blackheath, de Hackney-Marsch. A Battersea Park, 2 hectares sont réservés aux jeux en plein air. Dans Londres même, deux immenses terrains sont affectés aux joueurs de cricket : Lord's, à Saint-John Wood, et The Oval, une des dépendances de Kensington Road. C'est par milliers que les autorisations d'y organiser des matches sont données chaque année.



Un cottage dans la Tennal Road (Bournville). Façade de derrière.

Les jardins immenses et le parc qui entourent le

Palais de Cristal de Sydenham, sont également très fréquentés; c'est par plusieurs dizaines de mille que les habitants de la capitale y vont le samedi après-midi et le dimanche.



Cottage à Bournville.

Nous ne pouvons parler des parcs et jardins de Londres, sans citer les jardins botaniques de Kew, qui dépendent des établissements royaux et qui sont situés à 15 kilomètres de London Bridge; ils constituent, dans leur ensemble, le plus beau et le plus vaste des établissements de ce genre.

Leur superficie totale est de 122 hectares. Certains paysages sont admirables; ils ont tous été créés par la main de l'homme. Les serres sont immenses; elles renferment des collections de plantes exotiques très rares et des pieds superbes du plus grand des lis aquatiques — Victoria Regia — qui fleurit tous les ans et qui est original de l'Inde. Les établissements de Kew sont uniques au monde. Les horticulteurs qui visitent reviennent émerveillés de tout ce qu'ils ont vu.



Intérieur d'un Cottage à Bournville.

L'initiative privée crée aussi, aux environs de Londres, des emplacements salubres tout entourés d'arbres et de verdure. Une société anglaise vient, dans cet ordre d'idées, d'ouvrir, à quelques milles de la capitale, un *Garden-city*, qui a été établi, entre Hitchin et Baldock, dans le but de servir de type



Maison de campagne prés de Vienne.



Entrée couverte et galerie.

idéal aux cités nouvelles. On impose très rigoureusement, dans cette ville théorique, une limitation de la surface à construire sur un terrain déterminé, et l'on multiplie les plantations d'arbres, les pelouses de gazon et les espaces libres. C'est là de l'hygiène hautement salutaire et rationnelle. Cette organisation montre le rôle important que les Anglais attribuent aux espaces libres. Leur exemple est à suivre, puisque

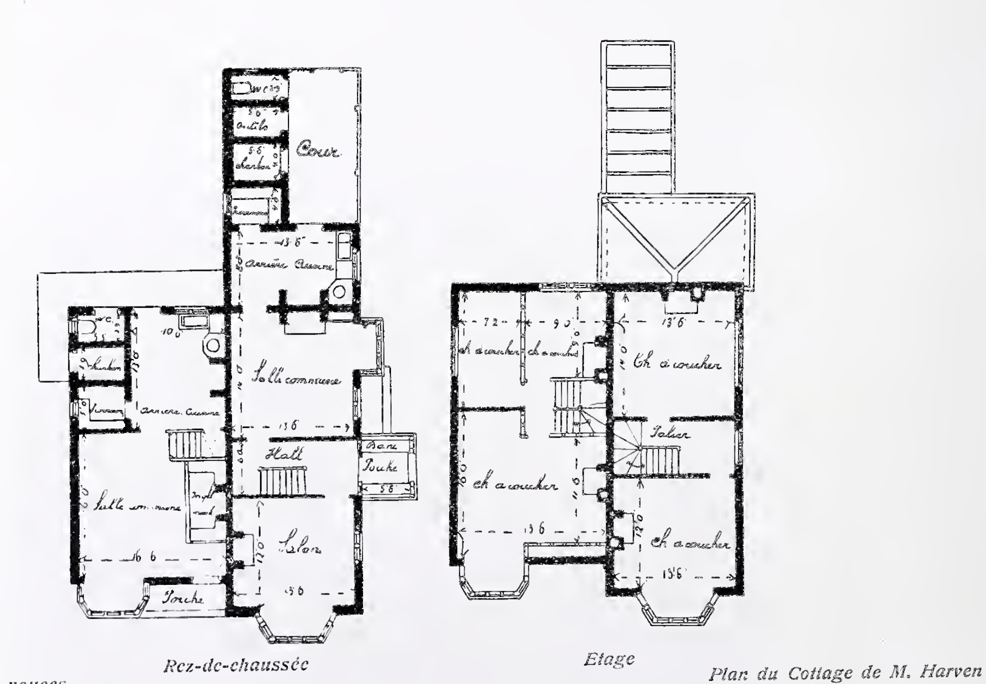


Intérieur d'un cottage. La cage d'escalier.

leurs parcs et leurs jardins donnent de la lumière, de l'air et de la vie à Londres, cette grande agglomération, à laquelle il n'y a qu'un reproche à faire : les voies, même larges et belles, manquent de plantations;



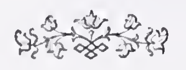
Architecte M. Harven. *Délicieux cottage anglais.* *(Voir plans).*



Mesures en pieds et pouces *Rez-de-chaussée* *Etage* *Plan du Cottage de M. Harven*

elles n'ont pas ces arbres qui font la beauté de nos avenues et donnent la gaieté à nos boulevards parisiens.

Will DARVILLÉ.



Divers emplois du pétrole

Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durci par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que l'orsquil était neuf.

Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain : il suffit d'en verser sur un chiffon de lain et d'en frotter le métal.

Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.



LA MAISON

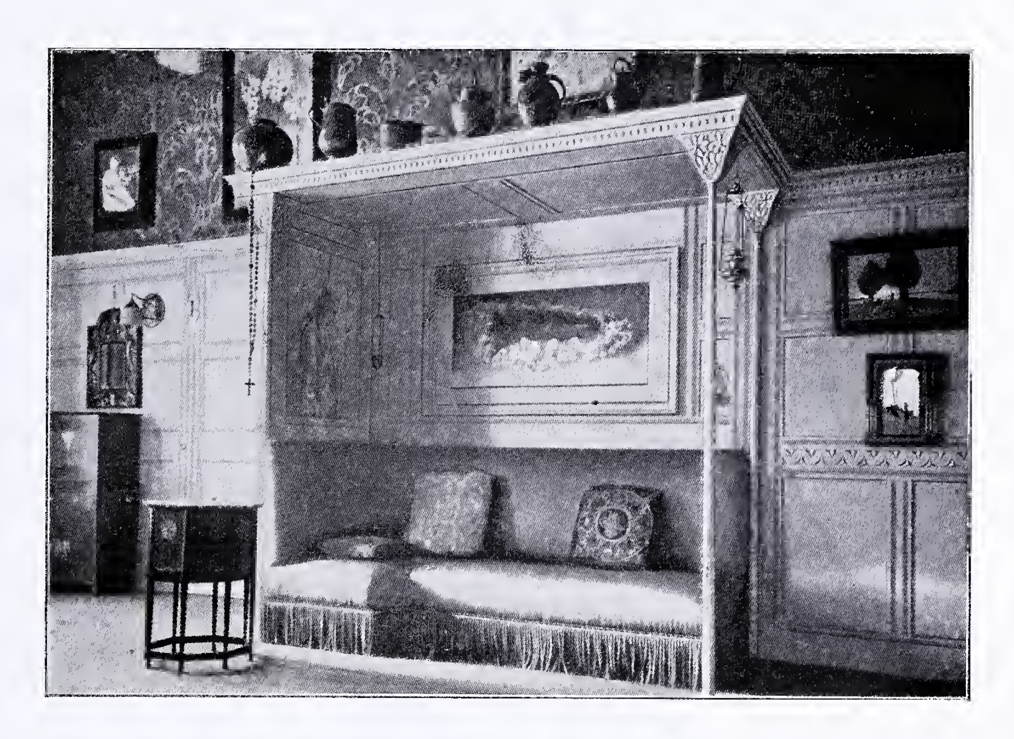


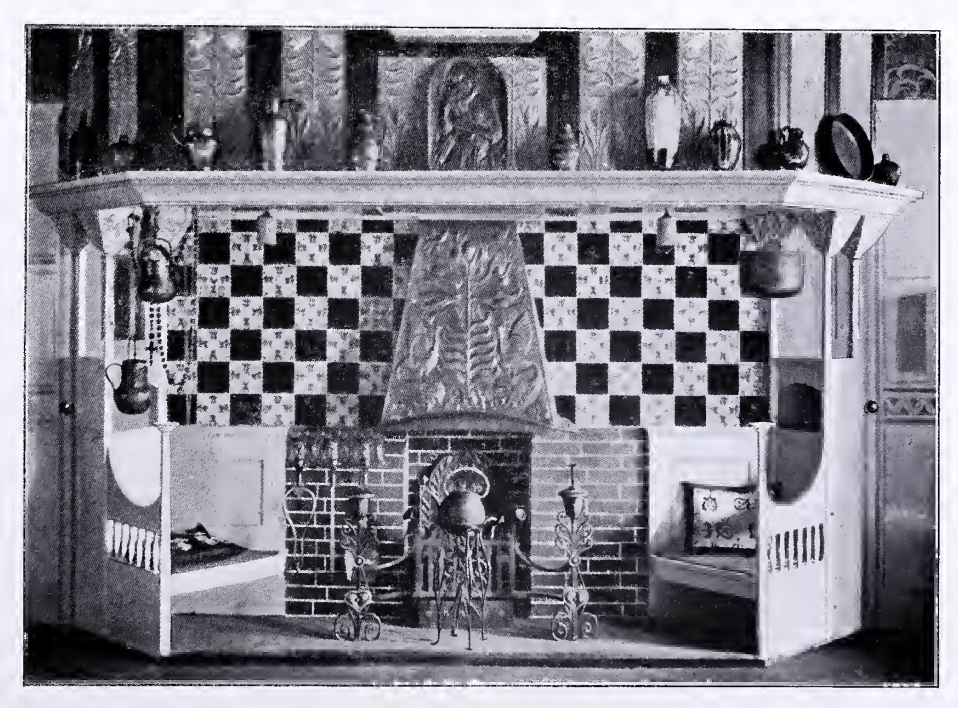
L'Amour et les Bienfaits du Home

Dans la dernière séance publique annuelle de la classe des Beaux-Arts de l'Académie — il y a déjà des mois, mais il n'est jamais trop tard pour réparer une erreur — M. Jacques Winders, l'éminent architecte anversois, a prononcé un excellent discours, qui a eu un vif succès.

Sujet : LA MAISON.

Dès les premières paroles, spirituellement familières, tout le monde est séduit — les dames surtout — auquel l'orateur déclare vouloir surtout s'adresser.





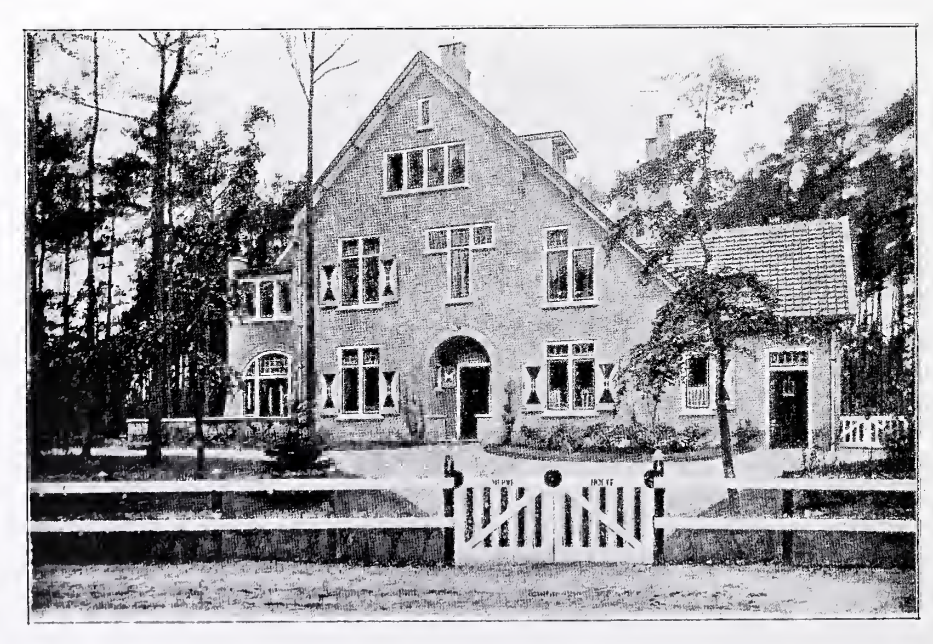
Banc et cheminée dans la salle de réception du nouveau palais de Darmstadt

M. Winders s'excuse de n'être ni un musicien, ni un littérateur, mais un simple architecte. Il parlera donc d'architecture. Mais quel sujet choisir ? Embarras cruel ! « Soyez bref et aimable envers les dames ! » lui avait dit l'an dernier un éminent homme d'Etat, qui est aussi notre confrère, M. Beernaert. « Le conseil est bon, dit M. Winders, et je le suivrai. Je parlerai aux femmes de leur foyer, où elles sont reines, de l'habitation humaine, leur sanctuaire sacré, de la Maison enfin, où la Femme représente l'Idéal, l'Amour, les aspirations infinies nées au cœur de l'humanité. »



Maison de campagne à Doorn (Hollande) — Architecte : H. A. Reus (Dordrecht)

L'orateur traite son sujet, non pas seulement en architecte, mais en moraliste. Avant d'examiner sa situation présente et son avenir, il en fait en quelque sorte la philosophie. — La maison, dit-il, c'est le modeste et honnête asile, le *home* intime, où se forme le groupe sacré de la famille, cellule initiale



Maison de campagne à Doorn (Hollande) — Architecte : H. A. Reus (Dordrecht)

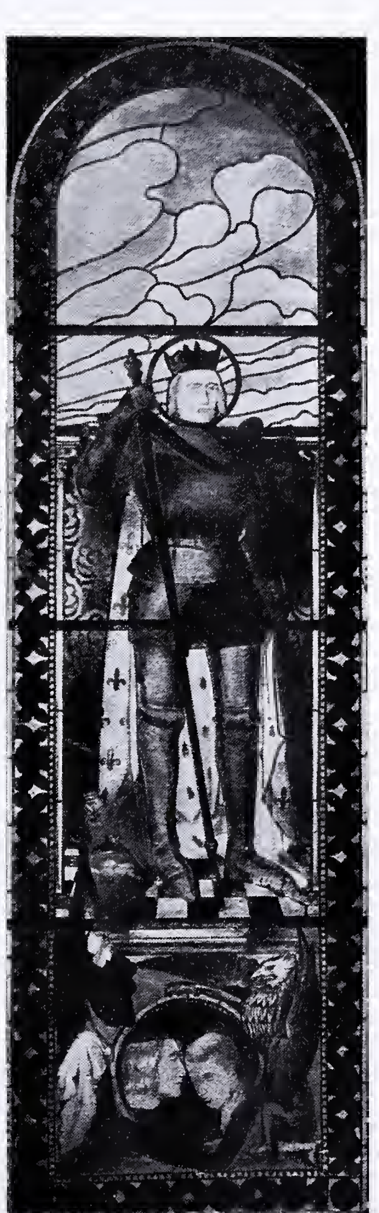
de la société. L'oiseau se fait un nid douillet, le lion s'abrite dans une caverne cachée et solitaire. Comme eux, nous aspirons à posséder notre *home,* notre « chez soi », notre domaine, notre île de repos dans la mer orageuse de la vie, où s'enseignent l'amour de la patrie, les nobles traditions et les vertus fécondes.

Etre chez soi c'est le confortable pour le corps, c'est le bien-être du cœur. « Montre-moi ta maison, et je te dirai qui tu es, quelle est ta valeur morale », pourrait-on dire. La maison est le miroir des mœurs. Elle ne sera vraiment aimable que si elle est le reflet de nos sentiments, de notre personnalité intime.

Cette maison, aujourd'hui si compliquée, quelle est son origine ?

L'homme primitif parcourt les forêts en quête de nourriture. La première construction a dû être le premier berceau, fait de feuilles ramassées dans une anfractuosité de roches. Mais c'est lorsque l'homme devient sédentaire que l'habitation proprement dite prend naissance. La première maison fut d'abord une tente, puis une cabane. L'homme qui la construisit fut un véritable créateur, — le premier des architectes.

La hutte frusque des primitifs, était-ce donc une maison ? Non. La véritable maison n'apparaît que lorsque l'homme, avec des matériaux, bâtit un abri pour sa compagne et sa progéniture. A partir de ce moment, le *home* est créé. Et alors la femme devient la compagne de l'homme, au lieu d'être son esclave. N'est-ce point de la maison, ainsi constituée, que nous viennent tous les progrès, tous les arts? D'abord rude, fruste, informe, rudimentaire, elle se perfectionne et s'embellit. Le luxe achève ce que les nécessités de la vie avaient commencé. La sculpture, la peinture, la musique et la poésie viendront peu à peu compléter cette base charmante de l'édifice social.



Vitrail d'Albert Thys

M. Winders se défend de vouloir faire l'historique de la maison à travers les âges. Il se bornera à indiquer les principaux caractères types de l'habitation depuis l'antiquité. Il se rappelle ce qu'étaient la maison grecque et la maison romaine, dont la distribution intérieure se rapprochait sensiblement de celle de nos maisons modernes. La maison gothique, un peu fermée sur la vie, n'exerça pas grande influence sur nos habitations. Plus tard, les styles français se répandirent partout et en Belgique particulièrement. Le dix-neuvième siècle accentua cette contagion française, séduisante à coup sûr ; l'influence du style néo-grec français fut chez nous considé able. Ce n'est que vers 1875 qu'un retour se manifesta en Belgique vers nos styles anciens des xve et xviie siècles et que nos architectes s'attachèrent à adapter les formes architecturales aux exigences de la vie actuelle. Enfin est venu le modern-style, l'art nouveau.

L'orateur constate que ce style-là, s'il n'est pas parvenu, à cause de ses excès, à rallier nos architectes, nous a cependant ouvert des horizons précieux au point de vue de l'hygiène, de la décoration et de l'intimité du home.

« Le genre nouveau, dit M. Winders, c'est le règne de l'air et de la clarté : grandes baies, larges ouvertures, très peu garnies et étoffées ; formes lisses, ornements peu fouillés, au grand dam des microbes ! — ces infimes ennemis de l'homme ! — Mais ce style, dans ses exagérations irraisonnées, a eu le tort de vouloir rompre nettement avec le passé, de ne pas vouloir tenir compte de la tradition. Un style d'architecture, pas plus qu'une religion, ne se transforme d'un jour à l'autre ; toujours les formes anciennes se relient aux formes nouvelles, par de lents acheminements, des naturelles transitions.

» S'il doit répugner à la dignité du véritable artiste de copier servilement le passé, il doit pourtant s'inspirer de la tradition. Conséquemment, n'oublions jamais que la maison, de nos jours comme jadis, de quelque style qu'elle soit, doit répondre à sa destination et qu'elle revêt un caractère d'art.

» Combien de maisons bourgeoises contemporaines n'ont-elles pas des façades maussades et banales. Voyez d'autre part, leur distribution intérieure, niaisement uniforme, elle comporte généralement un salon Louis XVI suivi d'une salle à manger dite *Flamande*. Le comble, c'est que ces deux places principales, celle où l'on doit recevoir les visiteurs, celle où la famille doit s'assembler cordialement autour du repos quotidien, celle qui la met en correspondance avec le monde extérieur et celle qui réunit dans l'intimité du foyer, ne servent généralement pas à leur usage !

» Le rentier possède un beau salon Empire dont il tire vanité, une superbe salle à manger en vieux

chêne qu'il nous fait admirer ; mais il reçoit les visiteurs dans un parloir exigu, et il prend ses repas dans une véranda vitrée, souvent incommode et non exempte de courants d'air, si ce n'est même dans sa cuisine... basse et fumeuse !

» Que la maison soit donc vraiment un « home » qu'elle soit le petit temple de la famille ! Qu'elle soit pratique et hygiénique, que la maison soit artistique. Si humble que soit la demeure, elle peut, elle doit avoir son confort et revêtir un caractère de beauté.

» Que ce soit même la simple maison ouvrière, il faut encore que cette modeste demeure soit intelligemment appropriée à la vie du travail, il faut que l'ouvrier, dans le *chez soi* où il est roi, se sente lui aussi une dignité virile, une destinée utile et noble à remplir ; il faut que la très simple habitation du prolétaire soit néanmoins avenante et jolie, pour que chacun s'y retrouve avec plaisir la tâche terminée, pour que chacun y prenne par les yeux, par le cœur, de vivantes leçons d'ordre, de goût, d'économie, de persévérance et de travail.

» Le désordre dans la maison conduit au dérèglement dans la vie ; l'ordre dans l'habitation, au contraire, inspire éloquemment à tous des habitudes de ponctualité et de labeur. La laideur et la malpropreté dans la demeure, rendent l'âme morose et méchante ; la beauté et l'agrément du « home » nous font le cœur bon et clairvoyant.

» La maison c'est l'éducation vivante, c'est de la morale en action !

» Honorons la maison, siége de la famille ; la maison, éducatrice éternelle ; la maison, cette grande école de toutes les vertus ; la maison, où trône la femme, reine du foyer ; la maison, qui fait chérir le « home » et qui fait aimer le pays natal, où se forment les mères de demain, où les générations se passent le doux flambeaux des joies domestiques, où, enfin, pour la patrie et l'humanité, se font les hommes et les citoyens ! »



La Direction du « HOME » serait particulièrement reconnaissante à ses lecteurs et à ses abonnés, si l'on pouvait lui céder quelques exemplaires des n°s 2 et 4-5 de cette année, qui sont complètement épuisés.





« Hiltop » Caterham, Surrey, Angleterre. — Un remarquable type de cottage

Musique

L'un des plus intéressants concerts de l'année sera certainement le Récital du violoniste russe Aljoscha Schkolnick, à la Salle de la Grande Harmonie, le 16 novembre, à 8 1/2 heures.

Le brillant virtuose obtint le premier prix avec la plus grande distinction au Conservatoire Royal de Bruxelles et achève une tournée dans le Nord de l'Europe. Partout à Göteborg, Stockholm, Copenhague, Brunswich, Lübeck, l'acceuil le plus chaleureux lui a été réservé.

Tous les éditeurs, libraires et luthiers vendent les cartes, ainsi que la Direction de Concerts James M. G. Fay, 10, rue Léopold, Bruxelles.



PETITS POÈMES

L'AUBERGE

Sous les monts boisés d'où la lune émerge
Baignant d'or bleuâtre un sentier de houx,
Vers l'étang s'affaisse, entre les joncs roux,
Un paon sur son toit, la vétuste auberge.



L'automne a tendu de fils de la Vierge
Son pampre indocile aux longs sarments fous,
Enfeuillant la vase où les crapauds doux,
Dans le clair obscur, flûtent sur la berge.



Quel peintre a rêvé plus frappant tableau
Que ce chaume antique allongeant sur l'eau
L'ombre de sa vigne et de ses lézardes?



Telle une humble aïeule au dos harrassé
Mire, au tain lépreux d'un miroir cassé,
Sa face ridée et ses pauvres hardes...

LES VIEUX

Octobre a, ce matin, comme un faux air d'avril
Et les arbres rouilleux qu'un rai d'or vient surprendre
Se rhabillent à neuf de touffes d'un vent tendre
Où la grive étonnée a repris son babil.



Demain, fleurs et rameaux, brouis par le grésil,
Mêleront leur jonchée à l'argile et la cendre,
Demain... mais, aujourd'hui l'eau plisse un bleu méandre,
L'air est tiède et la brise embaume le courtil.



Lors, les vieux guillerets et les vieilles accortes,
Voyant sourire un ciel sans tache à l'horizon,
Jasent, dans la lumière heureuse, au pas des portes,



Sans songer qu'à la fin de l'arrière-saison,
Ils dormiront peut-être, avec les feuilles mortes,
A l'ombre du clocher, là-bas, sous le gazon.

L'EAU QUI PLEURE

Sur la crête boisée où le ciel bleu finit,
Parmi les halliers roux tachés du sang des mûres,
Un bouleau blanc marquait d'un couvert de ramures
La place où notre amour avait rêvé son nid.



J'y fus l'attendre, un soir, dans l'ombre et les murmures,
Au revers de la côte où, sur le roc bruni,
Un fil d'eau s'épuisait des veines du granit
Parmi les grappes d'or rouge des sorbes mûres



Hélas! quand s'échangea notre premier serment,
La source me parut sanglotter sourdement,
Jetant un trouble vague en mon âme ravie...



Lors, me retrouvant seul, ce soir, sous le bouleau,
Je comprends pourquoi l'œil prophétique de l'eau,
Pleurait quand nous jurions que c'était pour la vie.

ADOLPHE HARDY.

L'Hygiène du Logement

—

(SUITE)

II.

Influence du logement sur la santé. — Le logement moderne. — La maison. — Maison individuelle. Maison collective. — Caves. Sous-sols. — Rez-de-chaussée. Étages. — Valeur hygiénique des différents étages. — Cours. Courettes.

LE LOGEMENT MODERNE. SA DIVISION

Dans les conditions de la vie civilisée, le problème est infiniment plus compliqué.

Nous le répétons, l'homme, dans nos villes, vit dans son logement. Il y accomplit tous les actes de son existence. Il y prépare ses aliments, y prend ses repas, y dépose tous les déchets de la vie organique, s'y livre souvent au travail qui le fait vivre, y dort.

C'est aussi dans son logement qu'il reçoit ses amis, ses parents, là que sa famille vit avec lui, là que vivent également les domestiques, tous ceux enfin qui forment ce que les Romains appelaient *familia*, la famille dans toute son extension. Il en résulte que l'habitation a dû être divisée en différents compartiments, spécialisés chacun pour un usage déterminé et dont les dispositions et l'aménagement doivent correspondre à cet usage. Le bien-être de l'habitant est d'autant mieux assuré que la spécialisation des pièces du logis est plus rigoureusement respectée. Aussi, un logement répondant aux véritables données de l'hygiène devra comprendre : une ou plusieurs chambres à coucher ; une pièce destinée à la préparation des aliments, ou cuisine ; une pièce destinée à prendre les repas, ou salle à manger ; une pièce rigoureusement distincte pour recevoir les résidus de la vie organique, ou cabinet d'aisances. Quant aux autres pièces, salon, boudoir cabinet de travail, si elles augmentent les agréments de l'habitation en facilitant les relations sociales, elles ne sont pas absolument indispensables à la santé des occupants. D'un autre côté, tant pour pouvoir assurer la propreté des chambres que pour la commodité des habitants, il est nécessaire que chaque pièce communique d'une façon indépendante avec la porte d'entrée du logement ; de là la nécessité de disposer ces pièces autour d'une pièce spéciale ou antichambre, de créer des couloirs ou dégagements divers pour en assurer l'indépendance les uns vis-à-vis des autres. Le logement normal se composera donc : d'une entrée ou antichambre, d'une cuisine, d'une salle à manger, d'une ou plusieurs chambres à coucher, de chambres pour les domestiques et, dans certains cas, d'un salon et d'autres pièces destinées aux relations de la vie mondaine ou au travail, mais dont l'hygiène ne saurait différer sensiblement de celle des chambres à coucher.

Nous examinerons successivement les conditions que doivent remplir chacune de ces chambres pour satisfaire aux exigences de l'hygiène. Nous indiquerons ensuite les dispositions qui doivent assurer la salubrité de la maison comprise soit comme ensemble du logement, soit comme agglomération de logements. Enfin nous tâcherons de montrer la part considérable qui revient à l'habitant lui-même dans le plus ou moins de salubrité de son logement.

LA MAISON. — MAISONS INDIVIDUELLES, MAISONS COLLECTIVES

A la campagne et dans beaucoup de petites villes, une maison abrite une seule famille. Dans certains pays, notamment en Angleterre, ce système est la règle, et c'est évidemment le meilleur. Dans les autres pays et surtout dans les villes françaises de quelque importance, où l'espace est mesuré, le terrain cher, une maison renferme plusieurs familles, et le système des maisons collectives est à peu près le seul que l'on connaisse et que l'on pratique.

L'idéal, tant au point de vue moral qu'au point de vue hygiénique, est la maison individuelle, ce que les anglais appellent le *cottage*. Peu élevée, elle est largement baignée par la lumière et l'air circule sans obstacle dans des rues bordées de ces cottages. L'intimité familiale y est plus complète, l'homme s'y sent plus chez lui. C'est le cottage qui a créé en Angleterre l'amour du *home*, de l'intérieur familial, ennemi des distractions factices et malsaines, du café et du cabaret.

On peut dire que ce sont l'adoption et la généralisation de ce genre d'habitation qui ont le plus contribué depuis quarante ans a faire baisser, dans des proportions considérables (plus d'un quart), la mortalité tuberculeuse en Angleterre.

Mais il faut compter avec les mœurs, les goûts, les nécessités économiques du pays où l'on vit, et, dans les villes françaises, le cottage est à peu près inconnu. Il reste le privilège des classes riches, qui peuvent se payer le luxe d'un hôtel particulier, tandis que l'immense majorité de la population est obligée d'habiter des maisons collectives.

Que la maison soit individuelle ou collective, elle se compose essentiellement de deux parties : une partie souterraine en tout ou en partie, caves et sous-sols ; et une partie située au-dessus du sol, rez-de-chaussée et étages.

PAUL JUILLERAT,

Chef du Bureau administratif des Services d'hygiène de la Ville de Paris.

(A suivre).

Neuf sur dix des gens qui achètent lisent les annonces.



La Photographie

—

(*suite*)

—

L'APPAREIL.

L'image renversée qui se forme sur l'écran de la chambre noire ou sur le verre dépoli de l'appareil photographique est due à la propagation rectiligne de la lumière.

Nous empruntons à la *Physique* de M. E. Fernet l'explication théorique de la formation des images dans la chambre noire.

« Soit un objet lumineux AB, et soit MN le volet de la chambre obscure dans lequel est pratiquée une petite ouverture *mn;* soit PQ un écran disposé dans la chambre, parallèlement à l'ouverture et à certaine distance. — Considérons l'un des points de l'objet lumineux A : ce point éclaire, à l'intérieur, tous les points de l'écran situés dans un cône dont le sommet est A, et dont les arêtes s'appuient sur le contour de l'ouverture. Ce cône détermine donc, sur l'écran, une petite surface éclairée ayant une forme semblable à celle de l'ouverture. Il en est de même pour chacun des points de l'objet lumineux AB. — Mais, si l'ouverture est suffisamment petite et l'objet lumineux suffisamment éloigné pour que les cônes dont il s'agit soient très aigus, chacune des petites surfaces éclairées n'aura qu'une étendue très petite, et l'ensemble de ces petites surfaces formera une sorte d'image A'B' de l'objet, dans une position renversée. Si l'on éloigne progressivement l'écran PQ de l'ouverture, on voit les dimensions de l'image A'B' augmenter proportionnellement à la distance de l'ouverture à l'écran. Si l'ouverture avait un diamètre un peu considérable, chaque point de l'objet éclairerait sur l'écran une surface de dimensions sensibles; toutes ces surfaces empiétant alors les unes sur les autres, on n'aurait plus qu'un éclairement à peu près uniforme.

« C'est par un phénomène tout à fait semblable que, dans l'ombre d'un arbre, les petites ouvertures, de formes très diverses, que laissent entre elles les feuilles, produisent sur le sol des images dont chacune présente une forme rappelant celle du soleil. Les rayons solaires ayant toujours, dans nos contrées, une direction oblique par rapport au sol, les images formées sur le sol ne sont pas circulaires, mais elliptiques. On obtient des images circulaires sur une feuille de papier que l'on place perpendiculairement aux rayons solaires. — Enfin, pendant les éclipses partielles, quand le soleil éclipsé prend la forme d'un croissant lumineux, les images acquièrent elles-mêmes la forme de petits croissants. »

Dans l'appareil, l'image est rendue plus nette et plus intense par l'adaptation d'une lentille simple ou composée appelée *objectif* et placée devant l'ouverture circulaire de la chambre noire; — nous n'expliquerons pas les différents jeux optiques des rayons lumineux à travers les lentilles de l'objectif, ni les distinctions qu'il convient de faire entre le foyer chimique et le foyer optique d'une lentille, car, dans ce guide, nous n'avons pas d'autre but que de rendre pratiques et faciles, pour les amateurs, les principales opérations photographiques.

Ceci posé, commençons par dire un mot de l'appareil *Chambre noire*.

La chambre classique à soufflet, appareil avec pied de campagne ou d'atelier, n'est guère pratique pour les excursions du touriste.

Aussi, à moins d'être photographe de profession, ou de vouloir prendre directement des épreuves de très grande dimension, une des nombreuses chambres à main que l'on construit aujourd'hui sera très suffisante, dans la majorité des cas, pour faire tous les genres de photographie : portraits, paysages posés, vues de monuments, reproductions de tableaux, etc.

Nous pensons qu'il est bon de se munir simplement d'un appareil à main très portatif, léger autant que possible, peu encombrant, ayant un objectif rapide et un obturateur pour pose et instantané.

Comme grandeur, la dimension 9 × 12 donne de bons résultats, mais le 13 × 18 est souvent préférable; seulement, cette dimension demande des appareils assez lourds et toujours un peu encombrants.

Comme il nous faut avoir une base, nous considérons toutes opérations comme ayant lieu avec des clichés 13 × 18, dimensions de la 1/2 plaque, la plaque type, l'étalon, pour ainsi dire, étant 18 × 24.

La multiplicité des appareils ordinaires, à soufflet, est devenue telle, avec l'extension prodigieuse de la photographie, qu'on n'a vraiment que l'embarras du choix.

Aujourd'hui on en fabrique de très bons et de très soignés à tout prix, de toutes dimensions, en bois ou en métal. Ces derniers, selon nous, sont bien préférables pour les dimensions n'excédant pas 13 × 18, car, dans ces grandeurs, l'augmentation de poids des appareils métalliques sur les appareils d'ébénisterie est insignifiant, et les avantages d'une construction métallique sont très appréciables.

HENRI DESMAREST.

(*A suivre*).





LE GUIDE MONDAIN

(Art moderne du Savoir-Vivre)



I. — LE SAVOIR-VIVRE

Le savoir-vivre est l'art de rendre faciles et agréables, pour soi comme pour autrui, toutes les relations sociales : il allège par la politesse, par l'urbanité des manières, les obligations auxquelles nous astreignent le rang, la fortune et surtout les traditions qui constituent le code de la civilité.

Sans remonter à des chinoiseries d'étiquette qui ne sont guère de mise dans le monde moderne aux idées larges et mœurs bourgeoises, il n'en est pas moins vrai que les iudividus d'une même société se doivent les uns aux autres du respect, des égards, des prévenances, des condescendances qu'il faut savoir manifester à propos. De là, mille nuances délicates et subtiles que le cœur et l'esprit peuvent aider à percevoir, mais qu'un guide éclairé permet seul de discerner promptement, sans hésitation ; on évite ainsi les ridicules, les fautes de goût qui vous mettent dans le monde sur un pied d'infériorité des plus humiliants.

Tout en nous efforçant de conduire nos lecteurs à travers le dédale des usages et des conventions, nous ne pouvons prétendre à résoudre *toutes* les difficultés qui peuvent se présenter dans des conditions particulières ; mais nous leur donnerons tout d'abord le conseil d'adopter cette règle unique, la meilleure en toute occasion : *agir le plus simplement possible*. Même en cas de maladresse, on vous saura gré d'une bonne intention, s'il ne s'y joint aucune prétention déplacée, aucune exagération de sentiments ou de formules.

Que ceux ou celles qui débutent dans le monde ne s'effarouchent point aux premiers pas, ne perdent pas la tête au moindre obstacle : l'aplomb s'acquiert avec l'habitude et l'assurance est permise lorsque, avec la conscience de sa valeur personnelle, on s'efforce de conserver toujours et partout une grand dignité de caractère.

Les premiers conseils que nous réunissons ici sur la toilette et l'attitude s'appliquent aux circonstances courantes de la vie. Nous y reviendrons au besoin pour préciser les détails, dans les chapitres spécialement consacrés aux réunions et aux cérémonies diverses.

La toilette. — Ce qui caractérise la tenue extérieure de toute personne bien élevée, c'est une sobriété de bon goût dans les gestes et dans les vêtements. D'une manière générale, évitez toute mise excentrique et voyante. Le moins de bijoux possible pour les femmes, dans la rue ; on les réserve pour les toilettes de cérémonie. Inutile d'ajouter qu'un homme se couvrirait de ridicule en portant des joyaux autres que sa bague, sa montre ou son épingle de cravate. Les boutons de chemise peuvent être d'argent ou d'or ciselé, mais il faut laisser les diamants gros comme des noisettes aux rastaquouères.

Toilette féminine. — Les femmes se trouveront bien d'adopter le costume genre *tailleur* que la mode a consacré, parce qu'il est pratique et facile à transformer pour les différentes sorties. De coupe simple, de tons neutres, avec, pour le matin, sous la jaquette, la blouse de flanelle ou de toile, il comporte autant d'élégance que l'on veut, par l'adjonction de la chemisette de soie ou de dentelle qui l'enjolive et lui ôte un peu de son caractère sérieux. Ainsi agrémenté, il devient toilette d'après-midi, de demi-gala — s'endosse pour assister à une messe de mariage *si l'on ne fait pas partie du cortège,* rendre une visite ou assister à un five o'clock. Le chapeau de nuance assortie compose un ensemble classique dont la sévérité n'est pas exempte d'une gracieuse harmonie.

Un peu plus de recherche se fera sentir dans une *mise de cérémonie,* si l'on fait partie d'un cortège nuptial, d'un baptême — si l'on se rend à une réunion élégante, à une matinée théâtrale : sans être tout à fait un costume de soirée, la robe peut être alors légèrement ouverte et de nuance plus vive ; on arbore avec discrétion les ornements luxueux, les dentelles et les chapeaux « habillés ».

La *toilette de soirée* — dîner, bal ou théâtre — comporte le déploiement de tous les colifichets : étoffes somptueuses, dentelles fragiles, bijoux *vrais,* fleurs et parures s'unissent pour concourir à l'éclat. Pourtant, là comme ailleurs, le goût doit présider à tous les arrangements ; les surcharges, les tons trop vifs, l'excès de richesse même sont d'irrémédiables défauts. A ce propos, rappelons que le premier devoir d'une femme est de proportionner *toujours* les dépenses de sa toilette à ses revenus. Il est ridicule et frivole d'afficher une mise au-dessus de ses moyens : on doit organiser son budget d'après ses ressources et ne s'accorder que le nécessaire si l'on n'est pas en mesure de se donner le superflu. Avec de l'ordre et de l'industrie — toutes les femmes ont, dit-on, des doigts de fée ! — il est relativement facile de suppléer aux chiffons coûteux et aux bijoux de prix ; un peu de grâce et d'enjouement sont appréciés tout aussi bien qu'une robe luxueuse.

Pour sortir le soir, il faut se décolleter modérément si l'on est très jeune, plus modérément encore si on ne l'est pas !

L'*éventail* est pour une femme l'accessoire le plus indispensable de la tenue de soirée : qu'il soit de simple gaze ou de point précieux, couvert de plumes ondoyantes ou de fines peintures, souple et fragile avec sa légèreté aérienne et ses frôlements de caresse, l'éventail reste, entre les doigts féminins, la plus séduisante des parures. Il palpite, voltige, s'ouvre, se ferme, s'agite en des battements d'ailes qu'un geste anime et qu'un souffle pourrait briser !

Toilette masculine. — En matière de toilette, les hommes doivent surtout viser à la correction absolue, le costume masculin ne comportant ni les fantaisies,

ni les changements de la mode féminine. La blancheur du linge y contribue, comme aussi la fraîcheur, ou, tout au moins, l'absolue propreté des accessoires : cravate, chaussures, gants, chapeau.

Pour la tenue de ville, on peut choisir entre le veston qui est de mise familière, la jaquette habillée et la redingote cérémonieuse.

Le veston est d'usage courant et peut se porter l'après-midi, surtout en « complet » avec gilet et pantalon pareils.

Pour déjeuner en ville ou faire une visite, on mettra la jaquette avec gilet pareil ou gilet et pantalon de fantaisie.

La redingote, plus solennelle, convient aux messes de mariage, aux enterrements, aux visites de cérémonie. On la revêt également pour dîner *dans l'intimité* ou pour assister aux séances et aux réunions d'après-midi, soit avec un gilet et un pantalon assortis, soit avec un gilet et un pantalon de fantaisie.

La chemise de couleur est admise l'été *avec col et poignets blancs*, pour le costume de ville, mais non pour la tenue de cérémonie. Il en est de même des bottines de couleur. — Les chaussures à lacets sont moins « habillées » que les chaussures à boutons.

Pour les dîners *priés*, le bal, le théâtre, l'habit est le costume obligatoire, à moins que l'on ne possède le droit de revêtir un uniforme de fonctionnaire ou d'officier. Noir ou de couleur *foncée*, il est le seul accoutrement permis aux civils ayant dépassé l'âge de l'adolescence, pour paraître le soir dans une réunion mondaine ou dans un endroit public élégant ; le gilet, ouvert sur le plastron de la chemise, et le pantalon sont de même étoffe et de même nuance que l'habit : la culotte courte, fort seyante, est un raffinement qui exige le luxe des bas de soie et se porte *toujours* avec l'habit de couleur.

Les jeunes gens portent en guise d'habit le smoking, sorte de veston à col châle, dont les revers se prolongent jusqu'au bas de la basque.

Le chapeau mou ne se porte qu'en voyage, le matin ou à la campagne ; le chapeau rond accompagne le veston ou la jaquette ; mais le port de la redingote entraîne l'obligation de mettre un chapeau haut de forme. — L'été, le canotier de paille est de mise à peu près générale, sauf pour les grandes cérémonies.

On porte également le chapeau haut de forme avec la jaquette, voire même avec le veston, quoique cette dernière combinaison soit moins correcte et moins pratique, surtout. La question des chapeaux a donné matière à nombre de controverses, et la façon de les porter, non moins que celle de s'en débarrasser, ont fait l'objet de beaucoup de commentaires. Nous y reviendrons pour donner à leur place opportune les renseignements nécessaires à leur sujet.

(A suivre).



CONSEILS DU DOCTEUR



CORYZA

Le coryza est une inflammation de la muqueuse qui tapisse les fosses nasales. Cette inflammation peut être aiguë ou chronique.

Coryza aigu. — Rien n'est aussi fréquent qu'un rhume de cerveau. Vous avez marché pendant quelque temps dans un terrain boueux ; ou bien vous êtes resté exposé à un froid humide sans être suffisamment couvert. Le soir même, vous avez les yeux brûlants, une sorte de gêne dans les fosses nasales, un grand mal de tête avec l'impossibilité absolue de vous livrer à un travail intellectuel ou même à une simple lecture. Les éternuements sont fréquents ; ils fatiguent plus qu'ils ne soulagent.

Quand le coryza est dans sa phase la plus aiguë, le nez est rouge, luisant, tuméfié, les odeurs ne sont plus senties, la respiration est gênée. La douleur se manifeste dans les oreilles, au front et aux yeux ; elle témoigne de l'extension de l'inflammation.

Le rhume peut tomber sur la poitrine et le malade se met à tousser et à cracher. Peu à peu, la sécrétion nasale s'épaissit et on dit que le rhume est mûr. Pendant tout ce temps, la fièvre n'a pas quitté le malade.

Souvent, les yeux sont aussi enflammés, la conjonctive est rouge et les larmes sont abondantes et involontaires.

L'habitude est de dire qu'on doit traiter le rhume de cerveau par le « mépris ». Rien n'est plus faux et aussi plus dangereux. Que de dames n'avons-nous pas rencontrées qui sont à présent atteintes d'une affection chronique inguérissable des fosses nasales, et qui cherchent en vain le remède à ce qui est devenu une infirmité ! Elles sont ainsi punies du dédain qu'elles ont montré jadis pour un vulgaire rhume de cerveau. Il faut donc soigner le coryza, dès son début, et le soigner avec intelligence.

Tout d'abord, on tentera d'arrêter l'évolution du rhume de cerveau. Ainsi quand, à la suite d'un refroidissement, vous sentirez une congestion des fosses nasales qui se manifestera par de la difficulté pour respirer et un écoulement de sérosité, vous prendrez, en rentrant à la maison, un bain de pieds sinapisé et des inhalations d'ammoniaque.

Nous déconseillons les prises de poudres antiseptiques (camphre, menthol, salol).

Une fois le rhume déclaré, il faut garder la chambre, éviter le froid, et ne pas croire que l'air peut amener la guérison du coryza.

On combattra la fièvre à l'aide de l'antipyrine (50 centigrammes à 1 gramme) et de la quinine (bromhydrate de quinine : 40 centigrammes).

On prendra des boissons chaudes : tilleul, thé, fleurs pectorales, hysope, bouillon blanc. On versera, dans un bol d'eau bouillante, une cuillerée à café du mélange suivant :

Menthol	1 gramme
Eucalyptol	2 »
Essence de thym	5 »
Essence de lavande	5 »
Teinture de benjoin	10 »
Alcool à 90° . . . Q. S. pour 100 c. c.	

et on en respirera les vapeurs lentement, pour que les cornets du nez puissent s'en remplir.

On placera dans le nez de la vaseline mentholée à 1/100, et on garnira les ailes du nez d'une légère couche de vaseline boriquée.

(A suivre).

LES INSOMNIES

— Dormez-vous mal ? On vous conseillera de faire usage de narcotiques variés, d'opium sous forme de décoction de pavots, de morphine, de chloral ou de sulfonal, etc. Abstenez-vous-en le plus possible, car ces remèdes sont souvent pires que le mal.

On s'y accoutume, on arrive forcément à augmenter la dose quotidienne et il en résulte que l'insomnie qui ne disparaît pas toujours est remplacée ou s'accompagne de nouveaux malaises.

L'important est de s'assurer, tout d'abord, si le sommeil a disparu pour une cause accidentelle ou si votre état général est mauvais.

Si vous vous êtes surmené récemment, prenez du repos, évitez toute fatigue physique ou mentale et le calme reviendra.

Si votre système nerveux est affecté, si votre estomac fonctionne mal, ne travaillez pas cérébralement pendant la soirée entre la fin de votre repas et l'heure de votre coucher, à l'heure où la digestion s'opère ; dispensez-vous à ce moment de toute lecture absorbante ou capable d'agir trop vivement sur l'imagination, en un mot, tâchez de vous endormir la tête vide d'inquiétudes et de soucis.

Ne mangez pas trop le soir, ne vous couchez que deux ou trois heures après votre dîner, faites en sortant de table une promenade d'une demi-heure et prenez, en vous mettant au lit, une infusion bien chaude de tilleul ou de camomille.

Avec ce régime, et surtout si vous dormez la fenêtre ouverte en ayant soin de vous couvrir soigneusement, vous retrouverez un sommeil régulier et réparateur dont vous sortirez, au matin, dispos, alerte et de belle humeur.



AU JARDIN



LES PLUS BELLES ROSES

—

II.

Après avoir indiqué les qualités qui distinguent la rose de choix, il nous reste à examiner les meilleures espèces et variétés au point de vue des différents genres de cultures.

Le rosier étant très polymorphe, ses emplois sont nombreux dans le jardin d'agrément. Les formes naines se disposent en bordures, corbeilles et plates-bandes. Greffées en tiges de 1 mètre environ de hauteur, on en fait des lignes superbes des deux côtés d'une avenue. On les emploie encore beaucoup sous cette dernière forme dans les plates-bandes du jardin rectiligne, où on peut les associer à d'autres arbustes de même port, tels que Lilas, Hydrangeas, Athéas et autres.

Nous ne sommes pas du tout partisan de placer les rosiers en corbeille, surtout dans les petits jardins. Quels que parfaits que soient les soins de culture et le choix des variétés, jamais un massif de rosiers ne pourra rivaliser avec les corbeilles de Bégonias, Geraniums, Verveines, Sauges et autres plantes à floraison brillante et prolongée. Il arrive toujours un moment — et ce moment peut durer de longues semaines — où les rosiers sont complètement dépourvus de fleurs. L'aspect des corbeilles est alors, si pas disgracieux, tout au moins sans aucun intérêt.

Un autre inconvénient des corbeilles de rosiers, c'est qu'il faut attendre très longtemps ses premières fleurs. Juin est très avancé quand celles-ci commencent à se montrer. Il est vrai qu'on peut entremêler les rosiers de plantes bulbeuses ou autres, à floraison printanière, mais cela n'est pas toujours pratique à cause des abris que demande le rosier en hiver.

Réservons donc, autant que possible, les rosiers nains pour les plates-bandes et les rangées extérieures des massifs d'arbustes. Ce sont les deux places qui leur conviennent le mieux et ils feront là, associés à toute la série des plantes vivaces rustiques pas trop encombrantes, le plus heureux effet.

Si, malgré les inconvénients signalés, on désire quand même créer une corbeille de rosiers, il faudra n'admettre dans celle-ci qu'une seule variété, deux tout au plus et dans ce dernier cas l'une des deux se mettra en bordure. Quant au choix des sortes qui conviennent à cet usage, il n'est pas grand. Il faut des roses parfaites sous tous les rapports, et dont la floraison soit à la fois abondante et continue. Les plus à recommander, comme plantes de fond, sont les suivantes : Vicomtesse Folkestone, Augustine Guinoisseau, Caroline Lestout, Mme Jules Grolez, Grüss an Leplitz.

Les bordures de ces corbeilles se feront autant que possible avec les variétés les plus naines, tirées de la classe des polyantha : Clotilde Soupert, Eugénie Lamesch, Mrs W. Cutbush, Mme Norbert Levavasseur.

Comme roses de plates-bandes et massifs, nous recommandons tout particulièrement les suivantes, qui nous ont toujours pleinement satisfait, en toutes manières :

Hybrides remontants : Frau Karl Drüschki, Mrs John Laing, Van Houtte, Jean Liabaud, Sir Rowland Hill.

Thés : Archiduchesse Maria Immaculata, Docteur Grill, Grâce Darling, G. Nabonnand, Honorable Edith Gifford, Mme Honoré Defresne, Papa Gontier, Mlle Franciska Krüger, Souvenir de Victor Hugo, Vicomtesse Folkestone.

Hybrides de thé : Augustine Guinoisseau, Belle Siebrecht (demande un sol riche), Betty, Dean Hole, Etoile de France, Ferdinand Batel, Georges Laing Paul, Grüs an Sangerhausen, Grüs an Leplitz (très vigoureux), J.-B. Clarck, Kaiserin Augusta Victoria, La France, La Toska, Liberty, L'innocence, Lyon-Rose, Mme Caroline Testout, Mme Abel Chatenay, Mme Jules Grolez, Mme Segond-Weber, Le Progrès, Prince de Bulgarie, Richmond, Souvenir du Président Carnot.

Ce choix est assez restreint, mais en ceci comme en beaucoup d'autres choses, la qualité doit primer la quantité. Mieux vaut ne cultiver que très peu de variétés que l'on sait sans défaut, plutôt que de collectionner à tort et à travers.

*
* *

Il nous reste à dire quelques mots de la série si pittoresque des rosiers grimpants.

Parmi les non-remontants on donnera la préférence aux variétés ci-dessous, tout-à-fait distinctes : Albéric Barbier, Aglaïa, Dorothy Perkins, Mme Sancy de Parabère, Crimson Rambler.

Ces rosiers sont très convenables pour garnir les murs mal exposés où ne pourraient prospérer les grimpants remontants, ainsi que les berceaux, tonnelles, guirlandes, colonnes et pyramides. On en forme également d'élégants arbres pleureurs, en les greffant sur tiges de 2 à mètres de hauteur.

Les catalogues annoncent depuis peu, dans cette catégorie de roses, deux nouveautés sensationnelles que nous n'avons pu expérimenter encore : *Flower of Fairfield,* qui serait un Crimson Rambler remontant, et *Weilchenblau,* un prétendu Crimson Rambler bleu. Si c'est exact, on peut prédire à ces deux variétés un joli succès.

Les rosiers grimpants à floraison remontante n'ayant pas la rusticité des précédents, seront surtout plantés contre les murs bien exposés. Ils y feront un effet superbe, surtout les trois variétés ci-dessous, qui sont à peu près les seules recommandables : William Allen Richardson, Gloire de Dijon, Reine Marie-Henriette. Comme ces rosiers se dégarnissent toujours un peu du bas, on fera bien de les entreplanter de variétés ordinaires très vigoureuses qui garniront le bas de la muraille. Parmi celles qui parviennent à cet usage, nous citerons : Mme Barthélemy Levet, Billard et Barré, Johanna Lebus, Grüz an Leplitz et surtout l'admirable Frau Karl Drüschki, qui est bien la plus belle de toutes nos roses blanches.

Les catalogues renseignent encore comme rosiers grimpants certains accidents fixés de variétés naines. Nous n'avons pas eu l'occasion d'expérimenter tous ceux-ci. Mais ceux que nous avons cultivés, nous ont singulièrement déçus : le Climbing Kaiserin Augusta-Victoria, entre autres, ne donna presque pas de fleurs, tout en poussant des plus vigoureusement. Le mieux est donc de s'en tenir aux variétés citées plus haut. Si elles n'ont pas le mérite de la nouveauté, elles ont au moins celui d'être très vigoureuses, très florifères, très remontantes et très jolies.

Les rosiers grimpants à floraison remontante étant très peu nombreux, nous avons essayé, dans quelques propriétés dont nous avons l'entretien, de remédier à cette pénurie en regreffant des grimpants ordinaires aves des variétés tirées de la classe des hybrides de thé. Ce procédé nous a très bien réussi. Et c'est ainsi qu'on peut voir dans le jardin de Mme De T..., à Virginal, un Grüss an Leplitz greffé sur Perle des Neiges, qui couvre déjà tout un pan de mur.

Le plus beau de tous les rosiers grimpants — le Maréchal Niel — est malheureusement trop peu rustique pour affronter nos climats brumeux. Il a besoin de la protection d'un abri quelconque : auvent vitré, serre, verandah. Mais là, il fait merveille. Et même contre le mur de fond des serres à vignes adossées, il prodigue, avec un peu de soins, une abondante et superbe floraison.

Encore quelques mots au sujet des soins des cultures. Le rosier n'est pas difficile et vient à peu près sans soins partout. Mais si on peut lui donner de l'air et du soleil, une terre plutôt argileuse que trop légère, des engrais, arrosements et paillis pendant l'été pour maintenir une bonne végétation, on sera émerveillé des résultats obtenus.

Quant au moyen de les garantir du froid, le plus simple et le meilleur est de butter la souche avec un peu de terre. Les hautes tiges seront courbées de façon à ce qu'on puisse mettre en terre le point d'insertion de la greffe. Tout autre procédé est très peu efficace en cas de forte gelée.

Un bon conseil pour finir : N'achetez jamais des rosiers en laissant le choix des variétés au pépiniériste, pas plus que les colis-réclames annoncés à grand renfort de tam-tam et dont le bon marché n'est qu'apparent.

Dans les deux cas, vous serez dupé. Car à côté de quelques variétés de haut mérite, on vous glissera beaucoup de non-valeurs.

JULES HAVAUX.



LE DAHLIA CACTUS
LES FEUILLES MORTES

La mode n'est pas toujours si sotte dans ses caprices qu'on le pense généralement. Si elle s'égare parfois dans des futilités et nous fait perdre le sens pratique, elle constitue avant tout un stimulant, une cause d'activité dans toutes les branches de l'industrie où elle se manifeste en nous forçant, bien souvent, à faire de nouveaux pas dans la voie du progrès.

L'horticulture n'échappe pas à ses fantaisies, car telles fleurs recherchées pendant un certain temps tombent ensuite dans l'oubli et sont remplacées par d'autres. La liste serait longue des plantes qui doivent la popularité aux faveurs de la mode. Toutes ont plus ou moins bénéficié de leur vogue dans le sens de leur amélioration. Cette vogue passée, il reste presque toujours des variétés supérieures aux anciennes et acquises désormais pour le plus bel ornement de nos jardins.

C'est le cas notamment des *Dahlias,* surtout des *Dahlias cactus* que l'on rencontre aujourd'hui dans tous les jardins.

Le Dahlia est originaire de l'Amérique. Primitivement, il possédait des fleurs excessivement petites et tout à fait simples, mais par les semis et les sélections, on en a obtenu des fleurs à plus grande dimension. D'autre part, les couleurs n'ont pas tardé à se multiplier et à devenir innombrables.

Il y a quelques années, après une période de relâchement, une dernière variété fit sensation ; c'est actuellement celle qui a le plus de vogue et qui a acquis la place d'honneur ; nous voulons parler du Dahlia portant des fleurs de cactus, autrement dit du *Dahlia cactus*. Les fleurs sont doubles avec des fleurons contournés en spirale ; les couleurs ne se comptent plus.

La culture du Dahlia cactus n'offre rien de particulier.

Aussitôt l'apparition des premières gelées, les dernières fleurs, les tiges disparaîtront ou tout au moins perdront leur fraîcheur, leur vitalité ; ce sera le moment de s'occuper de la rentrée des plantes.

Pour cela, on commence par couper les tiges à une dizaine de centimètres du collet des tubercules ; ensuite, à l'aide d'une bêche, on enlève les touffes de tubercules. Ceux-ci, après les avoir séchés au soleil pendant quelques heures, sont remisés dans une place à l'abri des gelées.

En mai prochain, on divise les touffes de tubercules et on dépose ces derniers dans un terrain substantiel en vue de l'obtention d'une nouvelle production florale. Les soins ultérieurs sont insignifiants, à part de temps en temps un binage pour nettoyer le sol et le placement de tuteurs pour que les plantes ne se couchent pas sous l'influence des vents ou des pluies.

Que deviennent les feuilles mortes, les feuilles que l'on voit se détacher actuellement de nos arbres, de nos arbustes ?

Nombre d'horticulteurs les recueillent avec soin ; ils ont raison.

Entassées et pourries, elles constituent un terreau des plus avantageux pour les rempotages des innombrables plantes de la floriculture comme aussi pour la culture des primeurs.

Est-il besoin d'ajouter que ces feuilles mortes constituent l'engrais naturel des forêts et que leur tapis continu, auquel viennent se joindre d'autres détritus végétaux, forme la protection du sol ? Outre que cette couverture produit les matières nutritives dont profitent les arbres, elle a aussi pour effet de maintenir l'humidité du sol en empêchant une trop forte évaporation et de mettre, en outre, les racines à l'abri des trop brusques changements atmosphériques.

Les feuilles sont, somme toute, le fumier des arbres et leur enlèvement ne peut que causer du préjudice pour la croissance ; c'est le cas en forêt où l'on ne fait pas usage d'autres matières alimentaires.

Pour nos arbres fruitiers, les feuilles abritent quantité d'insectes nuisibles et, sous ce rapport, il est préférable d'en faire le ramassage, quitte à refertiliser le sol par l'emploi d'autres matières.



LES BÊTES DU HOME



LE LOGEMENT DES LAPINS

C'est à tort que l'on considère le lapin comme suffisamment rustique pour être élevé sans soins.

En de nombreux endroits, on se borne à installer les lapins dans des cabanes quelconques, sur une litière qu'ils ne tardent pas à infecter et sur laquelle cependant on leur jette la nourriture ; rien d'étonnant que, dans de tels élevages, les maladies soient excessivement nombreuses.

Il arrive parfois que certaines races échappent à la mortalité, mais la chair n'est alors jamais de première qualité.

Un perfectionnement consiste dans l'emploi de tonneaux que l'on installe d'une façon spéciale, en plaçant le trou de bonde vers le bas, afin que les urines puissent trouver une sortie utile pour la santé des lapins. Au fond du tonneau, on cloue avantageusement un plancher percé de trous.

Ces tonneaux constituent déjà une grande amélioration pour le logement des lapins surtout si, au lieu d'une porte en planches, on place un grillage permettant l'introduction de l'air et de la lumière à l'intérieur du logement.

Avec une caisse, on peut également construire un clapier confortable. Pour cela, on l'élève du sol sur

quatre pieds et dont on remplace les planches de dessous par un treillis à mailles très rapprochées ; sur le devant, on établit deux portes : une grillagée et une pleine. A la porte pleine, on adopte à une certaine hauteur un ratelier pour recevoir le fourrage et une augette-mangeoire divisée en deux parties, l'une pour recevoir les farineux et les grains et l'autre pour la boisson.

Comme toiture, si cette cabane est destinée à être installée au dehors, on recouvre de papier goudronné ou de tôle ondulée, dont les prix sont actuellement à la portée de toutes les bourses.

Cette construction, très simple, est tout particulièrement recommandable pour le particulier qui veut élever quelques lapins pour la consommation du ménage.

***

Pour un élevage plus important, on multiplie le nombre de loges ; on peut même les superposer, à la condition de séparer les étages par de la tôle galvanisée, car il importe, cette fois, de rendre les plafonds étanches, pour que les locataires inférieurs ne soient pas... incommodés.

On construit aussi des clapiers en maçonnerie ; ce sont incontestablement les plus chauds et les plus durables. Le sol de la loge doit être cimenté et en pente, pour permettre l'écoulement des urines vers une rigole en communication avec une citerne ; on place, à deux ou trois centimètres de hauteur, un grillage à mailles rapprochées, de manière que la litière reste en meilleur état. En rendant cette grille mobile, on facilite le nettoyage. Les dimensions des loges sont variables ; on peut toutefois s'en tenir à celles-ci : pour un reproducteur mâle, 60 centimètres en tous sens ; pour une lapine d'élevage, 60 centimètres en hauteur et en longueur et un mètre en largeur.

Un clapier bien aménagé, entretenu proprement, a la plus heureuse influence sur la santé des lapins et les résultats de l'entreprise. Avec, en outre, une alimentation saine, bien combinée, la mortalité n'est guère à redouter ou elle peut, tout au moins, être circonscrite.

MAX RASQUIN.



L'ENTRETIEN DE LINOLEUM

Le linoléum est un produit agréable : il assourdit les pas, conserve la chaleur et se nettoie facilement, sans conserver de poussières dangereuses. Mais son brillant et sa couleur sont prompts à s'altérer, et il revêt bientôt une teinte grise et inégale qui semble malpropre.

Le meilleur procédé pour remettre le linoléum à neuf est l'usage de l'essence de térébenthine. On doit toutefois l'employer avec modération, au moyen d'un morceau de drap. Le brillant et la nuance reparaissent aussitôt, comme si le linoléum venait d'être posé.

LES THÉATRES



Au Théâtre du Parc

Lundi 25 octobre, a eu lieu au Parc la première représentation de la *Route d'émeraude,* de M. Jean Richepin, d'après le roman de M. Eugène Demolder.

Cette autre collaboration d'un auteur français — célèbre — avec un auteur belge, n'est pas moins caractéristique que celle des auteurs de *Mihien d'Avène.* Elle se succèdent, sur la scène du Parc, à quelques jours d'intervalle ; la coïncidence est curieuse.

Le théâtre popularise les talents les plus ignorés et les plus modestes. C'est à cette pièce que le grand public français — si justement ignorant parfois ! — doit de connaître notre compatriote Eug. Demolder. Elle lui a révélé cet écrivain original et charmant, et lui a appris de combien d'œuvres exquises et prenantes il était l'auteur : *La Légende d'Yperdamme, Le Royaume authentique du grand saint Nicolas, Sous la robe, Les Patins de la reine de Hollande, L'Arche de M. Chenus, Le Jardinier de la Pompadour, L'Espagne en auto,* autant de livres d'une couleur et d'un charme admirables, affirmant à la fois le mieux documenté des érudits et le plus savoureux des peintres. Et voilà, pour le public belge lui-même, une occasion de les relire...

Nul poète autant que l'auteur de la *Chanson des gueux,* de la *Mer* et des *Caresses,* n'était capable de traduire en vers vibrants la prose colorée de M. Eugène Demolder. Les deux talents s'apparentent et se complètent merveilleusement.

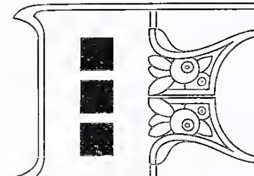
La *Route d'émeraude* n'a pas été seulement une fête pour l'esprit : ce fut aussi une fête pour les yeux. Toute la Néerlande artistique du XVIIe siècle, présentée avec une superbe opulence par la plume de M. Demolder, a été plastiquement réalisée par les décors et les costumes. Ceux-ci sont le résultat de nombreuses et scrupuleuses études dans les musées d'Amsterdam et de La Haye, de voyages attentifs dans les vieilles villes de la Hollande, que le décorateur, M. Amable, a parcourues, le pinceau à la main. Nous avons vu ainsi une véritable reconstitution de la vie d'autrefois, dans le plus pittoresque des cadres. Il faut en féliciter l'intelligent directeur, M. Victor Reding.

***

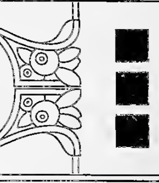
La célèbre troupe du Schauspielhaus de Dusseldorf viendra donner au Parc, le 19 novembre prochain, dans les décors originaux, une représentation de la *Médée* de Grillparzer.

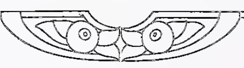
L'héroïne sera incarnée par Mme Louise Dumont, une des meilleures tragédiennes allemandes de notre époque.





PAGE DE MADAME





LES DENTIFRICES

-✻-

Les dentifrices en poudre sont le complément indispensable des dentifrices liquides, mais il ne faut pas en abuser, car les plus inoffensifs entament l'émail des dents à la longue. Donc, servez-vous-en deux ou trois fois par semaine, pas davantage, employez une brosse douce, et rincez à l'eau tiède avec ou sans dentifrice liquide, mais rincez abondamment.

Vous pourrez préparer vous-même, ou faire préparer très facilement une des trois formules suivantes, mais n'employez jamais de substances minérales porphyrisées, dénommées poudres de corail, de perles, et autres appellations de même farine, il y va de l'émail de vos dents, qui, une fois entamé, ne se reproduit plus.

1° Poudre de quinquina jaune et poudre de craie fine tamisée, 30 grammes de chacun ;

2° Poudre de quinquina et charbon fin de peuplier, 30 grammes de chacun ;

3° Craie, charbon et quinquina, 20 grammes de chacun.



LA TOILETTE



N'achetez pour votre toilette que des produits simples et purs, à l'aide desquels vous confectionnerez vous-mêmes d'autres produits que le commerce ne pourrait pas vous livrer, et pour cause. Procurez-vous ces ingrédients aux endroits où, de par la loi, on ne peut vous en livrer que de bons et d'authentiques, c'est-à-dire chez le pharmacien. Il n'est pour ainsi dire pas une substance employée en parfumerie, qui ne le soit également en pharmacie, la seule différence est que vous avez la garantie en plus.

Ces conseils paraîtront peut-être un tantinet routiniers et terre à terre, considérez cependant que les substances qui peuvent donner des résultats heureux pour l'entretien de la beauté et de la santé sont depuis longtemps connues et consacrées par l'expérience. Ce sont, pour la plupart, des *produits simples et naturels,* lesquels n'ont rien de commun avec les chefs-d'œuvre de laboratoire que la parfumerie moderne affuble de noms anglais, latins ou espagnols au grand dam de la belle et claire langue française.

Ceci posé, et afin d'éclairer votre religion, résumons en deux tableaux juxtaposés les conseils de la prudence en matière de toilette :

PRODUITS UTILES OU INOFFENSIFS	PRODUITS DANGEREUX, DOUTEUX OU FANTAISISTES
Pour les dents. — Dentifrices normaux ou en poudre. (Voir plus loin.)	*Pour les dents.* — Dentifrices diversement parfumés et colorés, liquides ou en poudre. (Voir plus loin.)
Pour les cheveux. — Lessives alcalines simples — Huiles végétales — Pétrole désodorisé — Teintures exclusivement végétales — Vaseline parfumée.	*Pour les cheveux.* — Schampooings — Lessives de tête à base d'ethers ou de liquides inflammables — Teintures minérales — Lotions pour « faire repousser », « pour assouplir », etc. — Eau oxygénée — Pommades grasses et cosmétiques divers.
Pour la peau. — Poudres de céréales — Pates à base de vaseline ou d'huile vierge, cold-cream, borax — Farines végétales — Eau de Cologne classique (Codex ou J.-M. Farina) — Savons ordinaires — Crayons dits « au raisin » pour les lèvres — Parfums simples et *connus* (extraits de fleurs, essences) — Eau de roses — Epilatoires à base de chaux — Bon alcool — Teinture de benjoin, etc.	*Pour la peau.* — Pâtes et crêmes à base de glycérine (presque toutes), ou de sels minéraux — Savons spéciaux — Poudres dites « de riz » du commerce — Fards — Produits « émaillants » — Eaux de Cologne de luxe, à parfums spéciaux — « Sèves » pour les sourcils, pour les cils — Epilatoires de composition inconnue — Produits contre les points noirs (tannes) — Crayons et liquides pour aviver les yeux — Eaux et vinaigres dits « de toilette » — Laits et émulsions — Parfums de synthèse ou parfums chimiques (on les reconnait sans se tromper à leurs noms pompeux ou baroques.)
Pour les soins généraux et la toilette intime. — Borax pur, alcool à 90°, infusions de plantes, tannin, alcool de menthe de Ricqlès, ammoniaque, ponce finement pulvérisée, eau de Cologne.	*Pour les soins généraux et la toilette intime.* — Substances minérales en général, sublimé, sulfate de zinc, lotions au salol, produits phéniqués — Alcaloïdes — Menthol, thymol, lauréncl, et tous produits nouveaux d'origine industrielle ou pharmaceutique.





RECETTES PRATIQUES



LE NETTOYAGE DES ÉPONGES DE TOILETTE

Vos éponges de toilette sont-elles sales ou gluantes? Mettez-les tremper pendant quelques minutes dans de l'eau chaude où vous aurez fait dissoudre un peu de cristaux de soude, puis, après les avoir pressées, faites-les baigner pendant deux heures daus de l'eau fortement acidulée par le jus d'un ou deux citrons.

Elles retrouveront l'éclat et la douceur du neuf.



COMMENT FAIRE VIEILLIR VOTRE VIN ?

Voulez-vous faire vieillir votre vin ? Rangez vos bouteilles dans un coffre dont vous aurez garni préalablement le fond avec de la poussière de houille; semez cette même poussière entre chaque rang de bouteilles et emplissez ainsi le coffre. Au bout d'une année, c'est-à-dire lorsque la houille aura eu le temps de produire son effet, votre vin sera aussi bon que s'il avait dix ans de bouteille.



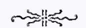
COMMENT FAIRE DU CURAÇAO ?

Un lecteur nous a demandé de faire connaître la composition du curaçao de Hollande. La voici :

Dans dix litres de bonne eau-de-vie, faites macérer pendant une semaine 500 grammes de zestes secs d'oranges amères, 8 grammes de cannelle, et 8 gr. de girofle.

Au bout de huit jours, il ne vous restera qu'à ajouter un sirop composé de 2,500 grammes de sucre pour un litre d'eau pure.

PETITS CONSEILS



PETITES MALADIES ET PETITS SOINS DE LA PEAU

L'hiver, on ne sait pourquoi, sans doute parce que c'est absurde, est l'époque du décolletage. Il faut être à même d'éviter pour le bras, le cou et les épaules, mis à découvert, ce qu'on appelle la chair de poule, c'est-à-dire le retrait de la peau, et l'apparition à sa surface de milliers de petits reliefs pareils à de minuscules boutons.

Pour rendre la peau insensible aux influences extérieures, on prendra tous les deux ou trois jours un bain de son tiède, bain qu'on fera suivre d'une friction au gant de crin, imbibé d'excellente eau de Cologne ou de lavande. Si on ne peut prendre un bain entier, lotionner et frictionner du moins les bras, les épaules et le cou.

Les sueurs, pendant l'automne et l'hiver, sont particulièrement désagréables et dangereuses, car elles exposent au refroidissement. Elles naissent aisément dans l'atmosphère surchauffée des salles de bal et de spectacle. Pour les éviter, ajouter du gros sel et du vinaigre à l'eau du tube ou du bain : une forte poignée de gros sel et un demi-verre de vinaigre pour le tub, 1 kilo de sel et 1/2 litre de vinaigre pour le bain.

Contre la transpiration des aisselles, matin et soir, savonnez la région et lotionnez avec de l'eau froide, additionnée de teinture de benjoin, une cuillerée à café pour un grand verre d'eau ; laissez sécher et poudrez avec un mélange par parties égales de poudres de lycopode et d'iris.

Pour éviter les gerçures des mains, lavez celles-ci dans l'eau tiède sans savon, et pendant qu'elles sont encore mouillées, frottez-les doucement pendant

quelques minutes avec du miel ; essuyez-les avec un linge bien sec et poudrez légèrement, si on veut.

On peut encore se servir, comme de savon, de la pulpe d'une pomme de terre chaude, cuite à l'eau ; on s'en frotte vigoureusement les mains et on essuie sans rincer.

La transpiration des mains subsiste chez quelques personnes, même en hiver ; on atténue fort cette incommodité et on la fait cesser en prenant les précautions suivantes : frottez les mains avant de les ganter avec le mélange de ces trois poudres : trois parties d'alun pour une partie de sous-nitrate de bismuth et une de poudre d'iris.

Pour empêcher la transpiration, avant de se livrer à un travail délicat, baigner les mains dans de l'eau fortement vinaigrée, les essuyer et les lotionner avec de l'eau de Cologne, additionnée d'un dixième de teinture de belladone.

Recettes de la cuisine

LE HARICOT « SHAH DE PERSE »

Un excellent haricot nain est sans contredit la variété « Shah de Perse » ; cependant elle est peu connue malgré ses mérites.

Quoique poussant vigoureusement, cette plante reste bien naine et forme des touffes n'atteignant pas plus de 0 m. 50 à 0 m. 60 de hauteur, dans les terrains riches, le développement abondant du feuillage nécessite l'emploi de quelques rames.

Les feuilles sont très amples, d'un beau vert foncé ; les fleurs rose-lilas font place à de nombreuses cosses, droites, très longues et fines.

Ce haricot mérite tous les suffrages comme haricot vert pour le développement et la beauté de ses aiguilles.

Nous le recommandons à nos lecteurs pour la production de haricots verts de choix et, qualité appréciable, pour les haricots d'arrière-saison.

Gibier

CHEVREUIL

C'est un abus de faire mariner le chevreuil jusqu'à une semaine dans une forte marinade vinaigrée. Cependant, on peut, pour ceux qui veulent que le chevreuil ait un goût plus prononcé, le faire mariner de un à quatre jours avec huile, sel, épices, oignons en tranches, thym et bon vin rouge (ou vinaigre si on préfère), en le retournant de temps en temps.

Filets et côtelettes de chevreuil. — Piquez le lard après les avoir parés et marinés ; faites cuire avec deux cuillerées de bouillon, oignons, bouquet, tranches de carottes ; la cuisson finie, laissez-les glacer dans leur fond ; versez dessus une sauce poivrade.

Civet de chevreuil. — On met en civet les épaules et la poitrine marinées, coupées en morceaux, comme on fait pour le lièvre ci-après, sauf le sang et le foie. Servez en couronne, la sauce noire et adoucie de sucre, gros comme une aveline.



Si, sur dix annonces, vous trouvez une indication utile, vous n'aurez pas perdu votre temps.

LE MOIS GASTRONOMIQUE



CE QU'IL FAUT MANGER

C'est un des mois où l'on a en plus grande abondance gibiers, volailles, viandes de *bonne* qualité, poissons de toutes sortes, huîtres *excellentes*, fruits divers, et raisins, que l'on doit manger en quantité dans ce mois.

FROMAGES

Brie, Hollande, Roquefort, Pont-l'Evêque, Gruyère, Chester.

Le bon Brie ne doit pas être plissé à la surface, sa tranche doit être crêmeuse. Le mauvais Brie est bleu dessus, dur au toucher et entamé il est crayeux et sa pâte rougeâtre.

Le bon Hollande est d'un beau jaune or, il se reconnaît à l'homogénéité de sa pâte et à son goût franc. Il est souple au toucher. Le mauvais Hollande, au contraire, est dur ; il est parsemé de petits trous et exhale une odeur désagréable.

LA CAVE

Remplir les fûts de vins nouveaux. Combler au fur et à mesure les vides causés par l'évaporation et le tassement, afin d'éviter la piqûre. — Soutirage des vins fins.





Gazette de la Mode



La coiffure

Manchons et réticules

Froufrous

La coiffure des élégantes de 1909 ne le cède en rien, comme recherche et complication, aux coiffures les plus célèbres des temps passés, et la Frégate et la Girafe (pour en choisir seulement deux d'époques différentes) sont de la gnognotte à côté des créations parisiennes de Lalanne, Jourliac, Noirat, etc., etc., qui surmontent tout crâne de la coquette qui se respecte et qui tient bon sous l'échafaudage compliqué et factice de nattes, de mèches et de boucles...

Les femmes, du reste, ne cherchent pas à dissimuler ce que leur chevelure a d'artificiel, elles en sont même très fières... Les faux cheveux coûtent si cher... et telle jeune personne à qui vous demandez : « C'est à vous, cette belle natte? » vous répondra sans aucune fausse honte, avec fierté plutôt : « Vous ne voudriez pas, n'est-ce pas ? Je l'ai payée cinquante francs, ma chère ! » Bravo ! Voilà de la franchise ! C'est l'âge d'or des posticheurs que notre âge, et fasse la Mode que pour eux cet âge dure longtemps.

Du reste, il faut bien l'avouer, malgré tout ce que la coiffure actuelle a de faux, elle est charmante et flatteuse et ce serait grand dommage, pour le plaisir des yeux, qu'on en change.

Voici quelques types nouveaux qui semblent vouloir être grands favoris pour l'hiver qui s'amène :

1° Les cheveux du devant de la tête doivent être ondulés à grande onde. Il est à signaler que les postiches se placent moins sur le front, on fait moins de transformations frontales et beaucoup plus de fausses nuques et l'on se sert des cheveux naturels pour le devant de la tête. Donc, ondulations larges sur le front, posées naturellement sur des crêpons légers appelés à les maintenir. Une grosse, très grosse fausse natte se pose au-dessus, en couronne légèrement inclinée à gauche, de manière à bien révéler les ondulations temporales de droite et à écraser un peu celles de gauche. La natte descend bas sur la nuque sans cependant la couvrir entièrement — ce sont encore des ondulations qui caressent la nuque — l'intérieur de la natte est fournie par tout un volumineux matelas de bouclettes légèrement défrisées pour leur donner de la légèreté. De grosses épingles d'écaille sont piquées de-ci de-là dans la natte.

Pour les soirées au théâtre, on entrelace à la natte des rangs de grosses perles d'argent, ou un galon d'or : c'est tout à fait décoratif. Le genre convient

particulièrement bien à de jeunes femmes brunes de type accentué ou très éveillé.

2º Les cheveux du front sont ondés très classiquement et relevés simplement avec pourtant beaucoup de légèreté, de façon à les laisser faire quelques mouvements avantageux pour le visage, quelques ondes flatteuses ; la grosse natte est posée au-dessus et entoure complètement la tête, cache les oreilles et caresse le cou. Des bouclettes très serrées remplissent la natte en faisant tout de même la coiffure très basse. Epingle de-ci de-là, et au besoin très léger bandeau en simili-diamant posé entre la tresse et les cheveux du front, donc très en avant. Cet arrangement sera le privilège d'une blonde ou d'une châtaine de physique doux et régulier.

Enfin 3º sans l'addition de natte, tout en bouclettes et ondulations. Ligne marquée légèrement de côté. Bouffant très volumineux à gauche et plus petit à droite et bouclettes posées sur l'occiput. Grand peigne très scintillant piqué sur la ligne. D'un genre un peu spécial, cette coiffure demande à être portée en toilette de soirée. Mais elle est très jeune fille.

On porte toujours le bandeau soit en perles, en ruban, en métal, mais on le pose indifféremment sur le front, la nuque ou même sur le sommet de la tête.

Très peu de fleurs dans les cheveux pour les soirées et les bals, et s'il est parmi vous, chères lectrices, des dames qui tiennent absolument à une parure fleurie, qu'elles la choisissent très simple et très plate et la posent alors au-dessus de la « natte frontale » et de manière à bien enfoncer les fleurs dans les frisons des cheveux. Choisissez comme fleurs des roses pompons, des églantines ou des marguerites. Mais, je vous le répète, le dernier cri pour orner la chevelure est le rang de perles argent ou or, et je vous assure que c'est tout à fait joli.

Voilà le soleil qui fait risette depuis quelques jours et qui a l'air de nous promettre une belle fin de saison. Mais il ne chauffe plus guère, le sacripant, et les marchands de fourrures font de bien alléchants étalages pour vous convier à vous mettre au chaud sous une grande jaquette de fourrure d'une allure superbe... Elles sont de toute beauté, les jaquettes en pelage de cet hiver, et donnent bien l'impression confortable et riche qui leur est propre.

On les fait avec grand col châle d'un pelage différent. Et pour les paletots la zibeline, la loutre et l'astrakan règnent et ont toute la vogue.

Avec ces riches paletots, il faut un riche manchon... Ils sont de taille, les manchons! Jamais on n'en vit de plus grands; on y entre jusqu'au coude et ce n'est pas une petite affaire que de les manier avec grâce.

La forme du manchon reste plate — plus de manchon rond — et l'intérieur est fourni d'innombrables pochettes... C'est le manchon-sac à main, mais cela n'est pas plus pratique pour cela et c'est surtout moins joli que les délicieux réticules que l'on fait aujourd'hui. Car à côté du sac en mailles d'argent que presque toute femme élégante possède, on fait d'exquis sacs d'art qui sont de vrais petits chefs-d'œuvre de composition et d'originalité : de formes imprévues, de couleur et d'harmonie très particulières, ces petits sacs complètent admirablement et donnent un cachet raffiné à l'ensemble d'une toilette élégante.

On fait aussi pour le théâtre des sacs tout mignons en paillettes nacrées qui sont un vrai charme aux lumières : de teinte instable, ils prennent les aspects les plus divers et les plus séduisants et vont avec toutes les toilettes.

Disons aussi, puisque nous en sommes aux détails de la toilette, que l'on porte beaucoup le parapluie en soie de couleur assortie à la robe, et que celui-ci garde le manche très haut, avec pommeau rond et plat.

On fait moins la canne en argent et cela parce qu'elle souille toujours un peu les gants. La canne en bois laqué du ton de la soie est grande favorite et avec cela le pommeau d'or, de jade, d'améthyste, de lapis-lazuli ou d'ambre : l'ambre est le dernier cri du jour... pour les pommeaux de parapluie.

Plus de bottines pointues, mesdames : la forme américaine ronde et large et le talon moyen en cuir sont adoptés par les femmes les plus coquettes. Beaucoup de bottines avec claques en laqué et tige en drap ou en chamois assortis au « tailleur ».

Beaucoup de gants « tan » et de gants de daim blancs ou gris. Les messieurs adoptent le chamois jaune, jaune... Ça leur fait de bien singulières mains.

Les voilettes sont à très gros pois ton sur ton. Cela dissimule le visage et fatigue les yeux et ce n'est guère flatteur.

Les épingles à chapeaux sont idéales — et vous savez qu'on les mouchette comme de vraies petites épées. On fait des épingles en écaille finement découpée, en métal patiné incrusté de pierreries, on en fait qui imitent admirablement un papillon, une libellule, un scarabée, on en fait imitant une fleur, en émail délicat et translucide, et tous ces jolis joyaux donnent au chapeau le plus simple un cachet infini, une préciosité rare.

DEUXIÈME ANNÉE, N° 12 — 50 CENTIMES LE NUMÉRO — DÉCEMBRE 1909

LE HOME

Revue mensuelle illustrée de l'Habitation & du Foyer

ABONNEMENTS : intérieur : 5 francs par an

DIRECTION : Boulevard du Nord, 88
RÉDACTEUR EN CHEF : Jean BARY
ADMINISTRATEUR : Robert THIRY

ABONNEMENTS : étranger : 8 francs par an

LA FAMILLE ET L'IMPOT

M. Jules Ingenbleek, attaché au cabinet de S. A. R. Mgr le prince Albert de Belgique, s'est consacré spécialement, on le sait, à l'étude des questions d'impôt. Le gros travail qu'il a publié naguère sous les auspices de l'Institut de Sociologie Solvay a produit une impression considérable, et plusieurs fois déjà cet ouvrage a été invoqué à la Chambre et au Sénat. L'autre jour encore, M. Levie, l'éminent orateur, y faisait une allusion. L'avertissement que M. Ingenbleek donne en conclusion du second article qu'il veut bien nous envoyer — et le HOME *est heureux de saisir l'occasion de le remercier de cette marque de bienveillant intérêt — aura donc un écho certain.*

Dans un article, paru dans le numéro du mois de novembre, nous formulions un espoir : celui de voir le législateur accorder un traitement de faveur, en matière de contribution personnelle, aux familles nombreuses. Et nous le fondions, cet espoir, sur le fait que la politique fiscale moderne frappe ces familles d'impôts multiples et souvent non-proportionnels.

Il nous a paru intéressant de préciser aujourd'hui cette opinion, et de la soutenir.

Remarquons, tout d'abord, que la contribution personnelle n'est *personnelle* que de nom. Ce n'est pas, en effet, la personne du contribuable qui, en premier lieu, est l'objet des recherches du Fisc, mais bien la matière imposable : la maison, les portes et fenêtres, le mobilier, les domestiques, les chevaux. Le fonctionnaire ne s'adresse au contribuable, pour solliciter son intervention, que lorsqu'il a reconnu l'existence de ces bases.

En est-il de même de l'impôt général sur le revenu, lequel, ainsi que nous l'avons montré, a quelque analogie avec la contribution personnelle ? Non pas ! Cet impôt vise directement, et avant tout, le contribuable en personne. C'est le contribuable qui est recherché au préalable, car le revenu en lui-même est généralement une chose intangible, dont on ne peut chiffrer l'importance avant d'en avoir découvert le possesseur.

Que l'on ne croie pas que cette distinction entre deux systèmes soit purement théorique, soit dépourvue d'intérêt objectif ! Il faut y voir, au contraire, une question de faits de la plus haute importance. C'est que, si la matière fait défaut, l'imposition ne peut s'établir ; de sorte que la contribution personnelle épargne tous les contribuables qui, tout en jouissant de revenus, tout en ayant des ressources, ne possèdent pas les bases imposables que la loi du 28 juin 1822 établit souverainement. Imperfection de système très fâcheuse ! N'amoindrit-elle pas considérablement la portée de la contribution personnelle ? Ne dénature-t-elle pas ce principe d'égalité et de proportionnalité auquel tout impôt direct doit obéir ?

Ajoutons que l'impôt sur le revenu, s'attachant tout d'abord au recensement des contribuables en personne, ne laisse aucun redevancier dans l'oubli.

*
* *

Quels sont ceux qui, à la faveur de la faiblesse d'un mécanisme fiscal, échappent à l'action du receveur des contributions ? Ce sont les ménages qui occupent des appartements sans bail régulier, ainsi que les célibataires demeurant en appartement ou habitant avec leurs parents. Oui, si extraordinaire que cela puisse paraître, les personnes en question ne doivent rien à l'Etat, ne sont point inscrites au rôle des contribuables quelle que soit l'importance de leurs ressources.

Je sais qu'on plaide les circonstances atténuantes.

On dit : l'article 7 de la loi accorde, au propriétaire ou au locataire principal d'une maison, un « recours contre les occupants, dans la proportion de la valeur locative imposable des parties de chambres ou appartements loués ». Mais cette disposition légale, peu ou pas connue du public, ne reçoit pas d'application.

On dit, encore, que ces célibataires et ces petits ménages payent, en tout cas, d'une façon détournée, par incidence, leur loyer étant la résultante de toutes les charges que pèsent sur l'immeuble. Certes, l'argument a quelque fondement. La part d'intervention existe, sans nul doute. Toutefois, elle ne constitue pas un véritable impôt, mais plutôt une charge locative dont l'importance dépend principalement de la loi de l'offre et de la demande.

D'autre part, il est d'intérêt public et social que chaque citoyen soit *personnellement* et *nominalement* associé à la gestion des affaires de l'Etat, et contribue aux dépenses communes au prorata de ses facultés économiques.

Mais, objectera-t-on, comment imposer les célibataires sans recourir à la base « revenu » qui, seule, semble être opérante dans le cas qui nous occupe ?

Deux solutions se présentent.

La première consisterait en une sorte de capitation aveugle, uniforme, se contentant d'imposer une même somme à tous les célibataires : elle n'est pas de nature à retenir notre attention, bien qu'un ministre des finances, M. Smits, en fît l'objet partiel d'une proposition de loi qu'il déposa sur le bureau de la Chambre des Représentants, le 10 novembre 1842. Elle provoquerait, en effet, autant d'injustices que de cotisations.

La seconde fixerait l'imposition en prenant pour base le degré d'importance de la maison où habiteraient les personnes en question. De cette façon, tout individu, non soumis à la contribution personnelle, occupant une ou plusieurs chambres d'une habitation, serait passible d'un impôt spécial sur le revenu présumé, impôt calculé en fonction, c'est-à-dire en « pour cents », de la cotisation qui frapperait le principal occupant d'après les bases : valeur locative, mobilier, domestiques (1).

Tout en restant dans les tendances essentielles de la contribution personnelle, il serait donc possible, on le voit, d'amender celle-ci de manière à ce qu'elle ne présentât plus le flanc à la critique très grave que l'on est en droit de lui faire.



Si l'on examine de près les bases de la contribution personnelle, une autre objection de principe se présente : le système atteint davantage les familles nombreuses que les célibataires et les petits ménages, — nous désignons, bien entendu, par ceux-ci les célibataires et les petits ménages qui sont également portés au rôle des contributions. Les préjudices qui en résultent sont surtout subis par la classe moyenne. En effet, par suite de l'uniformité dans les taux de l'impôt, ces familles de la classe moyenne en arrivent à supporter des charges trop lourdes, et bien pour la raison qu'elles font apparaître une matière imposable proportionnellement trop importante.

Quand on a des revenus élevés, on occupe généralement un immeuble suffisamment spacieux pour loger une famille nombreuse, c'est-à-dire qu'on n'est pas obligé de changer de demeure lorsque la famille s'agrandit. Au contraire, dans un ménage où les ressources sont modestes, le loyer constitue une charge très grande, et cette charge s'élève souvent au fur et à mesure qu'augmente le nombre des enfants à loger.

Et puis, les statistiques établissent que ce n'est pas dans la classe aisée que l'on rencontre le plus de familles nombreuses, mais bien dans la moyenne et petite bourgeoise ainsi que dans la classe ouvrière (1). C'est là un fait qui n'échappe à personne, un fait que le Fisc, lui non plus, ne devrait pas ignorer systématiquement s'il avait à cœur de maintenir une juste égalité dans la répartition des charges publiques.

Forcé de consacrer, à son loyer, une somme en rapport avec les exigences d'une famille nombreuse, le contribuable en question accuse donc des bases imposables comparativement trop élevées. Ainsi, loin de déroger aux principes d'une vraie proportionnalité, on y reviendrait, au contraire, en accordant des faveurs spéciales au père de famille.



Une autre considération doit être invoquée.

Le budget de l'Etat ne s'alimente pas seulement d'impôts directs, mais encore d'un grand nombre d'impôts de consommation, qui, à leur tour, aggravent la situation déjà défavorable du père de famille. Les charges des impôts de consommation

(1) Nous ne parlons pas ici de la base « portes et fenêtres » parce que nous en préconisons l'abolition pure et simple.

(1) Faisons remarquer que celle-ci est exempte de la contribution personnelle.

n'augmentent-elles pas, dans de nombreux cas, en raison directe de l'accroissement de la famille ?

Dans un projet de loi que le ministre des finances de la république française, M. Cochery, vient d'adresser au parlement, — projet accordant certains avantages aux familles nombreuses, en matière de droits de succession, — nous avons relevé cette affirmation très significative : « les fortunes échues à un seul ou à deux enfants n'ont pas été diminuées, comme celles de familles nombreuses, par le paiement des impôts de consommation de toute nature qui alimentent nos budgets ». Et le ministre de proposer, aux Chambres, l'établissement d'une surtaxe de 50 et de 25 % sur les droits de succession qu'auront à payer, à l'avenir, les familles n'ayant qu'un ou deux enfants.

En ce qui concerne la situation qui nous occupe, comme il n'est pas possible de soumettre le taux des impôts de consommation à des corrections capables d'établir l'égalité proportionnelle entre les assujettis, nous estimons que, pour atténuer une injustice évidente, on pourrait avoir recours à l'impôt direct, en faisant jouer, à celui-ci, un rôle de compensation ; c'est-à-dire que l'on restituerait d'une part ce que l'on aurait pris de trop d'autre part : on diminuerait la cote annuelle du père de famille d'une somme en rapport avec le nombre d'enfants dont ce père de famille aurait à soigner l'éducation.



25. — Caisse Générale d'Epargne et de Retraite. — 24. (Voir article page 7)

Ce serait, évidemment, la contribution personnelle, laquelle, dans notre pays, joue le rôle d'un impôt général sur le revenu, qui devrait servir de base à cette politique.

***

Pour justifier davantage encore une telle proposition, signalons l'exemple de pays étrangers qui se sont engagés dans la voie d'un dégrèvement analogue.

Un examen des lois fiscales qui régissent les principaux pays d'Europe, nous a fait constater que des

exonérations en matière d'impôt direct ont été accordées aux familles nombreuses dans les états suivants : France, Danemark, Prusse, Saxe, Hambourg, Lubeck, Brême, Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strelitz, Oldenbourg, Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, Schwarzbourg-Rudolstadt, Schwarzbourg-Sonderhausen, Suède et Suisse.

En France, où l'on vit également sous le régime de l'impôt indiciaire, la loi du 17 juillet 1889 a exempté le père et la mère de famille ayant sept enfants de toute contribution personnelle et mobilière (1). Certes, c'était là une mesure quelque peu radicale, que nous ne cherchons nullement à faire prévaloir en Belgique, et qui pouvait, à certains égards, se justifier en France où les hommes d'Etat s'alarment de la baisse constante de la natalité. Mais, il faut en retenir qu'elle introduit, dans les lois fiscales, ce que le Dr Jacques Bertillon appelait dernièrement un « principe fécond », à savoir « qu'une famille nombreuse doit être moins imposée qu'une famille restreinte ».

Il serait à souhaiter que, dans notre pays aussi, cette idée s'infiltrât dans l'opinion et gagnât des partisans au sein des assemblées législatives ; à notre époque de justice et de progrès social, on doit avoir le souci d'atténuer, dans la mesure du possible, par des compensations adéquates, les injustices que certaines lois fiscales, atteignant la masse, peuvent engendrer dans un milieu spécial. Rien ne s'oppose en somme, à ce que des charges excessives, supportées par une catégorie de contribuables et que le législateur ne peut alléger à cause de la rigidité d'un système d'application générale, soient contrebalancés, et ainsi anéanties en dernière analyse, par des avantages particuliers concédés dans un autre domaine de la politique fiscale, — jeu d'équilibre qui peut réaliser une proportionalité finale aussi désirable que la complexité du problème de l'impôt le permet.

C'est, d'une part, au moyen d'un dégrèvement au profit des familles nombreuses qui sont dans une moyenne aisance, et, d'autre part, au moyen d'un accroissement d'impôt à charge des célébataires et des petits ménages ayant des ressources élevées, que nous voudrions introduire un peu plus de justice dans la répartition de la contribution personnelle (1). Les conséquences seraient les suivantes : le père de famille, ayant des ressources importantes, resterait imposé au chiffre actuel ; le petit contribuable jouirait d'une réduction quand il aurait charge d'enfants, réduction dont le montant serait supporté par les privilégiés de la fortune qui n'ont point le souci du lendemain.

L'augmentation à charge de ces derniers se justifierait, d'ailleurs, pour une autre raison.

Il faut ne pas perdre de vue que les contribuables fortunés, qui ont famille, doivent généralement acquitter une somme considérable du chef de leurs domestiques. Or, à ce surcroît d'imposition, le célébataire, le veuf ou la veuve et le ménage sans enfant échappent dans une très large mesure. Et c'est que la quotité de cet impôt spècial est progressive, c'est-à-dire s'accroît, pour chaque unité, quand on dépasse le minima fixé par la loi. N'y a-t-il pas, ici encore, une injustice évidente, provenant de l'application aveugle d'un principe équitable en soi ?

*
* *

Peut-on espérer que le législateur se décide bientôt à redresser les multiples abus que crée, en principe et par suite d'une défectueuse mise en exécution, la loi sur la contribution personnelle ?

Nous sommes bien pessimiste. Trop de ministres des finances ont pris de solennels engagements et les ont laissés dans l'oubli pour que nous conservions la moindre illusion à ce sujet. Les Chambres elles-mêmes se désintéressent du problème de l'impôt, — problème très grave, cependant, problème capital qui, dans les grands Etats d'Europe, est l'objet des préoccupations de l'élite.

On s'obstine à fermer les yeux sur les infirmités de nos lois d'impôt, pour la plupart surannées, se contentant de déclarer que les principes sont saufs... en théorie. Et ainsi le temps passe, les idées évoluent.

Ces principes, qu'aujourd'hui l'on défend sans les observer, demain seront énervés par les abus qu'ils firent naître et qu'une politique d'atermoiements couvrit bénévolement pendant plusieurs générations. Déjà, l'impôt sur le revenu gagne de nombreux partisans ; on aime à comparer ses tendances d'idéale justice à l'équité relative de la contribution personnelle, et l'on cherche des formules dont le tempérament de l'esprit belge pourrait s'accommoder.

(1) La faveur, dont il est question ici, a été due à l'initiative parlementaire. Ce fut le député Javal qui déposa, à cet effet, un amendement à l'article 2 du budget général des recettes et des dépenses. M. Javal développa, entre autres, l'argument que voici : « Il est certain qu'il serait désirable que l'on pût dégrever des contributions directes ces familles nombreuses qui supportent, à l'indirect, plus que la part équitable des charges qui devrait leur incomber ». Cet argument ne rencontra aucune contradiction. — Annales de la Chambre des Députés. Vol. II, p. 1253, séance du 4 juillet 1880.

(1) Faisons remarquer que la section centrale de la Chambre émettait l'avis, dans un rapport du 1er février 1854, qu'il y avait lieu d'exempter la servante unique dans les ménages où il y a des enfants en bas âge.

L'exemple de la France doit nous faire réfléchir. Là aussi, on protesta en vain, pendant tout le dix-neuvième siècle, contre les iniquités qu'engendrait la répartition de la contribution personnelle. Sans cesse invitées, par des députés et des économistes clairvoyants, à améliorer la loi, les Chambres reculèrent toujours la date de la réforme. Qu'en résulta-t-il ? C'est que, à force d'affirmer, devant le pays, que cet impôt donnait lieu aux pires abus, on finit par le méconnaître, on finit par en lâcher le système lui-même. Et c'est ainsi que, lentement, sans s'en douter, l'on marchait vers l'adoption d'un impôt sur le revenu. Des hommes d'Etat qui, il y a vingt ans à peine, invoquaient mille raisons pour établir que l'impôt sur le revenu n'est pas compatible avec les aspirations de la race française, pour affirmer que la tradition le condamne souverainement, pour prédire un échec certain si d'aucuns parvenaient à l'instaurer en dépit de l'opinion, — maintenant l'acceptent et le défendent comme un pis aller.

Cette évolution est compréhensible. Nous-même, nous n'hésitons pas à dire qu'un impôt sur le revenu causerait moins d'injustices que la contribution personnelle telle qu'elle est actuellement appliquée dans notre pays. Songez que les petits contribuables supportent un impôt progressif à rebours...

Qu'on y prenne garde ! Il est des moments dans la vie d'un peuple que les pouvoirs publics ne peuvent laisser passer sans faire leur devoir. L'heure du redressement de notre régime fiscal a sonné : en restant éternellement dans l'expectative, on risque d'être un jour acculé à des solutions trop radicales.

Jules INGENBLEEK,
DOCTEUR EN SCIENCES POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.



Architecture de Cottage



Si un homme fut jamais qualifié pour donner son avis sur la question de la façon dont il faut s'y prendre pour faire des habitations belles et à bon marché, sans nul doute cet homme est bien William Alexander Harvey, l'architecte à qui l'on doit tous les plans de cette merveille, le village de Bournville. Nos lecteurs le savent, Bournville est le digne pendant de Port-Sunlight que nous avons décrit très en détail.



Villa de M. Alfred Melotte, à Gembloux.

M. Harvey recommande de soigner spécialement la ventilation des planchers. Il conseille de mettre une couche de béton sur tout l'espace à bâtir et ne pas ménager les briques creuses pour bien aérer tous les bois du plancher ; d'ailleurs tous ces bois devront toujours être au-dessus du niveau du sol environnant.

Passant ensuite à l'examen de cottages construits à Bournville et coûtant de 4,375 à 18,750 francs, M. Harvey détaille successivement différents types, en donnant les dimensions de chacun, de chaque

pièce, etc. Nous relevons cette observation très juste que dans la construction économique des cottages, il faut surtout chercher à obtenir beaucoup de surface couverte en plan, autrement dit beaucoup de place en largeur. Il estime qu'une élévation de pièces ordinaires de 8 pieds 6 pouces, soit environ 2.60 mètres, et 8 pieds (2.40 mètres) pour les chambres à coucher, c'est largement suffisant, si l'on a soin d'assurer la ventilation, par exemple au moyen d'une brique creuse et d'un tube Tobin qui amène l'air frais du dehors en débouchant dans la chambre à une hauteur d'environ 1.65 mètre au-dessus du niveau du plancher. Dans cet ordre d'idées l'obtention de beaucoup de place, il cite le type de cottage à grand toit descendant fort bas, dont il y a beaucoup d'exemples à Bournville. S'il avait fallu monter les murs de la façade jusqu'à la ligne du plafond des chambres à coucher, le cube de maçonnerie eut été beaucoup plus considérable. D'une façon générale, dans ces chambres à coucher, la hauteur du mur au point d'intersection avec le toit ne doit pas être à plus de 5 pieds 6 pouces (1.55 à 1.60 mètre).

M. Harvey estime, pour ce qui concerce l'épaisseur à donner aux murs extérieurs que 9 pouces, soit 22 1/2 centimètres, c'est suffisant, et il préfère cela aux double-murs. Les parois exposées au Sud-Ouest doivent être protégées par un toit surplombant ; quand on ne peut pas les protéger de la sorte, un bon crépi à la chaux rend déjà de grands services et donne une note claire et gaie.

Quant aux bois apparents, dont on voit tant d'exemples dans les maisons et châteaux anglais, M. Harvey n'en est guère partisan pour les cottages. Les bois s'abîment, se pourrissent, il faut constamment les repeindre. Ceci nous rappelle incidemment une observation recueillie par notre collaborateur P. Jaspar au cours d'un voyage fait en Angleterre ; dans une série de localités, il a constaté que les bois apparents d'une foule de petites habitations au bord de la mer étaient tout simplement... en zinc, imitation de bois !

Voici à titre de renseignement pour les architectes (en passant) les dimensions de deux types de cottages isolés. Nous laissons les mesures anglaises pour simplifier.

Type cottage de 600 livres sterling (15,000 fr.)



Un cottage à Northfield

Rez-de-chaussée :

Salon 13 pieds 6 pouces sur 12 pieds 9, plus une baie.

Salle à manger 13 p. sur 14 (plus une baie).

Cuisine 10 pieds 9 sur 10.

Arrière-cuisine 7 pieds 6 sur 10.

Garde-manger, porche, hall, vestiaire sous l'escalier, charbons et W. C.

Etage :

Une chambre à coucher 13 p. 6 × 17.

Une chambre à coucher 13 p. × 11.

Une chambre à coucher 12 p. 3 × 10.

Cabinet de toilette 7 p. 6 × 7.6.

Salle de bain et W. C.



Les Maisons Ouvrières

DE COINTE

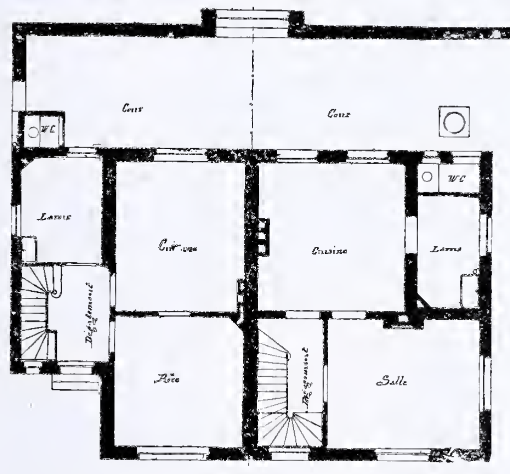


II.

Constructions de la Caisse d'Epargne et de Retraite



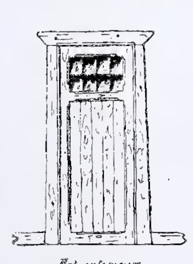
(Voir cliché page 3)



25 et 24. — Caisse Générale d'Epargne et de Retraite.

Nº 24. — Architecte : M. GELLÉ.

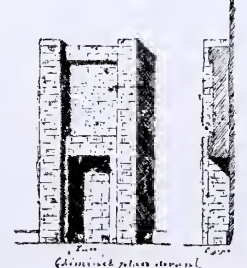
Ce cottage et celui qui le suit ont été plantés en face de l'intersection du boulevard Kleyer et de la rue Bois l'Evêque.



La façade, d'un aspect très riant, est simple et de très bon goût, les murs blanchis, contre lesquels grimpent de jolis rosiers, les boiseries peintes en vert, les toitures en saillie couvertes de tuiles rouges lui donnent un cachet vraiment particulier.

Un auvent abrite l'entrée et un petit balcon donne un certain relief à la façade.

Passons rapidement en revue la distribution intérieure de ce cottage.

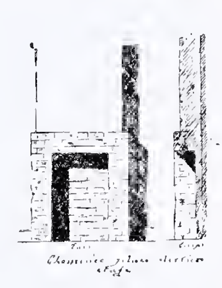


Le sous-sol comprend deux grandes caves, une troisième un peu plus petite et un dégagement avec trou à charbon, le tout parfaitement éclairé et ventilé. Une citerne à eau de pluie se trouve dans le jardin.

Au rez-de-chaussée, nous avons un dégagement d'où l'on rayonne vers l'escalier de l'étage, la descente de cave, la porte d'entrée, la salle de famille et la cuisine.

La salle de famille donne sur le boulevard et le jardin d'agrément ; la cuisine a vue sur la cour et le potager.

A côté de la cuisine se trouve une laverie avec évier, eau alimentaire, eau de pluie, cheminée, etc.



A l'étage, il y a une chambre à coucher au-dessus de la salle de famille, une chambre-mansarde au-dessus de la cuisine.

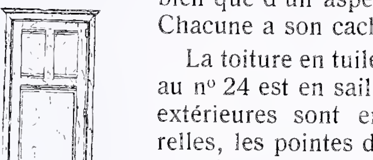
Les fenêtres du rez-de-chaussée sont fermées par des volets extérieurs.

Les portes et les cheminées, très simples et en même temps très belles, attirent immédiatement l'attention.



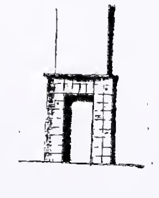
Nº 25. — Architecte : M. LOUSBERG.

Cette maison ne le cède en rien à la précédente, bien que d'un aspect tout différent. Chacune a son cachet particulier.



La toiture en tuiles rouges comme au nº 24 est en saillie ; les murailles extérieures sont en briques naturelles, les pointes de pignons revêtues de panneaux de ciment ; l'entrée se trouve en arrière-corps, abritée ainsi des pluies venant de l'ouest.

Le sous-sol se compose de deux caves.

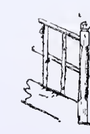


Le rez-de-chaussée a une place de réception donnant sur le boulevard, une cuisine et une laverie vers la cour.

Les escaliers donnent dans le dégagement d'entrée.

Le premier étage est formé d'une chambre à coucher et de 2 chambres-mansardes.

Le w.-c. quoique ne faisant pas corps avec l'habitation principale, permet de s'y rendre par la laverie, en ne faisant qu'un pas dans la cour.



Les portes intérieures, les petites cheminées encoignure en majolique et la rampe d'escalier ainsi que sa colonne d'arrêt méritent une mention toute spéciale.

Dans les deux constructions, on a heureusement réduit au minimum les dégagements.

D'autre part, pour l'une et l'autre maison de la Caisse d'Epargne, comme dans quelques autres maisons de Cointe — mais ce sont de rares exceptions — on a complètement supprimé le grenier. C'est là, à notre avis, une excellente mesure au point de vue de l'hygiène et de l'économie. Mais, nous ne l'ignorons pas, la question est fort controversée, et nous ne voudrions pas nous étendre ici sur ce sujet.

Avant de construire

I.

On obtient une maison hygiénique et durable, c'est-à-dire exempte de toutes malfaçons : 1° en construisant sur un bon terrain sec ; 2° en adoptant une distribution intérieure rationnelle et des hauteurs d'appartement convenable ; 3° en prévoyant des épaisseurs des murs en rapport avec l'importance du bâtiment ; 4° en faisant choix d'un système de chauffage général le mieux approprié à la grandeur de l'habitation.

CHOIX DU TERRAIN.

Les fondations du bâtiment seront établies sur un terrain naturel, sec et résistant, c'est-à-dire sur un terrain sablonneux, argileux ou rocheux, situé au minimum à 0^m30 ou 0^m40 au-dessus de la zone des eaux souterraines.

La terre végétale et, le cas échéant, les terres remblayées, seront complètement enlevées. Le fond de la fouille sera dressé horizontalement.

Si l'épaisseur de la couche remblayée dépasse notablement la profondeur des caves, le coût des fondations augmente en proportion, et un autre emplacement peut s'imposer.

Si la zone des eaux souterraines se trouve à un niveau supérieur à celui de l'assiette des fondations, il conviendra de relever de la quantité voulue tout le bâtiment et d'exhausser le terrain tout autour de l'habitation, sinon les travaux d'étanchement et d'assèchement des souterrains deviennent difficiles, onéreux et très souvent inefficaces.

Si, d'autre part, l'exhaussement est considérable, ou s'il présente des inconvénients graves, il conviendra de choisir un autre emplacement.





Mobilier de la maison n. 25

Un examen préalable du terrain, des renseignements à prendre chez les habitants du voisinage et, au besoin, le creusement de quelques petits puits de sondage vers la fin de l'hiver, permettront un choix judicieux pour l'emplacement, et de nature à réaliser économiquement la clause essentielle.

ÉPAISSEUR MINIMA DES MURS.

Les murs extérieurs d'une maison d'habitation auront à l'étage supérieur une épaisseur minima de 0^m34 ; en se rapprochant du sol, l'épaisseur des murs s'accroîtra de 6 centimètres approximativement par étage.

Les murs extérieurs d'une maison à deux étages auront approximativement une épaisseur minima de 0^m34 au 2e étage, de 0^m40 au 1er étage, de 0^m45 au rez-de-chaussée et de 0^m52 dans les souterrains.

Les fondations des murs de ces souterrains auront 0^m50 d'épaisseur et un empâtement de 0^m06 de chaque côté des murs.

Les murs de refend ou murs intérieurs principaux auront une épaisseur minima de 0^m22 au 2e et au 1er étage, de 0^m34 au rez-de-chaussée, et de 0^m40 dans les souterrains, où tous les murs de refend ont la même importance.

Les murs de refend secondaires des cloisons auront 0^m11 d'épaisseur depuis le rez-de-chaussée jusqu'au deuxième étage.

SABLE.

Le sable employé dans la confection du mortier sera non terreux, rude au toucher et crispant lorsqu'on le serre dans la main.



Un cottage américain — Le Fameux « Rosecote » de Mlle Keith

On reconnaît le degré de pureté et de propreté du sable en le remuant dans un verre rempli d'eau.

Si l'eau reste liquide, c'est une preuve de la propreté et de l'excellence du sable. Si au contraire l'eau devient trouble, bourbeuse, c'est que le sable est terreux et mauvais.

En cessant le remuement, le sable se précipite au fond du verre et la matière terreuse se dépose ensuite en formant une couche bien distincte au-dessus du sable. L'épaisseur de la couche indique le degré d'impureté du sable.



Rosecote — La grande « living-room »

CHAUX.

La chaux naturelle entrant dans la composition du mortier sera moyennement hydraulique pour toutes les maçonneries du bâtiment, de préférence à la chaux grasse ou commune, qui durcit mal parfois, même dans une maçonnerie exposée à l'air.

Le degré d'hydraulicité se constate par des essais sur le durcissement plus ou moins rapide de la chaux immergée dans l'eau.

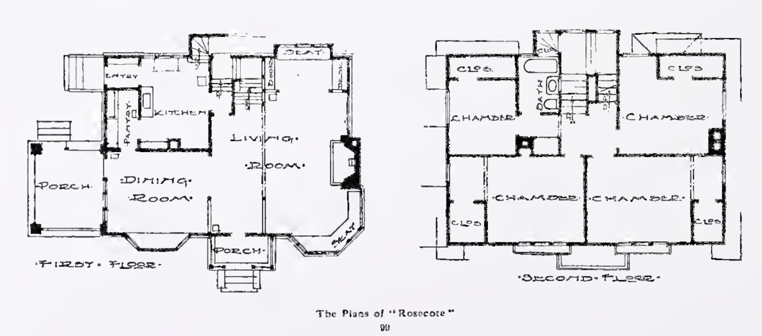
Cet essai consiste : 1° à prendre de la chaux vive expédiée directement du four ; 2° à la réduire en pâte épaisse avec de l'eau ; 3° à la placer au fond d'un verre en l'étendant jusqu'à moitié hauteur de celui-ci. Après trois ou quatre heures d'attente, on remplira le verre avec de l'eau, et on laissera reposer le tout.

Si la chaux est moyennement hydraulique, la pâte aura, après quinze à vingt jours, une consistance telle qu'en la pressant fortement du pouce, on n'y fera aucune impression. On s'assurera du fait en rejetant l'eau qui recouvre la chaux.



La salle à manger avec son vieux dressoir anglais

Par surcroît de précaution, on pourra demander au fournisseur d'indiquer sur le bulletin d'expédition la provenance de la chaux hydraulique naturelle et de garantir que cette chaux fait prise, c'est-à-dire durcit, endéans les quinze ou vingt jours.



Le plan de Rosecote

JULES LAROCHE
INGÉNIEUR-ARCHITECTE.



Le Faubourg-Jardin de Strasbourg



Grâce au concours éclairé de la municipalité Strasbourg sera doté l'an prochain d'un faubourg-jardin, une institution qui est la première du genre tentée en Europe et qui à ce titre mérite de retenir l'attention générale.

La ville cède au prix coûtant un terrain de 250,000 mètres carrés à une société qui y construira un faubourg-jardin, comprenant une première série de 400 logements. Ces logements seront distribués dans des maisons à une, deux ou quatre familles ; ils seront établis avec tout le confort qu'exige une hygiène bien comprise et chacun disposera d'un jardin de 200 mètres carrés de superficie. Par cette institution la municipalité veut non seulement parer au manque croissant des logis en ville, mais elle veut aussi fournir à ses locataires des demeures confortables à un prix exceptionnel de location et éventuellement d'achat.

La première série de 400 logements sera achevée pour le 1er octobre 1910. Le bourgmestre de Strasbourg a été autorisé à céder ultérieurement et au même prix le terrain nécessaire pour d'autres constructions. Les premiers travaux reviendront à 2,500,000 francs. Cette somme est avancée par des institutions officielles d'intérêt commun au taux de 3 pour cent et la ville de Strasbourg assure la garantie d'intérêt. Des mesures ont été prises pour empêcher la spéculation financière de façon à conserver à l'institution du faubourg-jardin son caractère primitif. Ajoutons que ce nouveau quartier construit extra muros, près de la forêt du Rhin, s'appellera Stockfeld.



Les plus vieilles maisons de Francfort

LE TERRAIN A BERLIN

A Berlin, comme dans toutes les grandes villes d'Allemagne, les terrains ont acquis des valeurs qui déconcertent ; on se demande si elles répondent bien exactement à la réalité et s'il n'y a pas là une sorte de vertige qui se terminera par un krach de la propriété immobilière.

La Leipzigerstrasse est l'une des rues les plus importantes de Berlin au point de vue de la circulation et, par conséquent, du commerce ; elle a détrôné sa voisine, la légendaire Friedrichstrasse, qui, sauf sur une section assez brève, ne mérite plus son renom. Cette semaine on y a vendu des immeubles et voici les prix qui ont été atteints.

Dans la partie comprise entre la Friedrichstrasse et la gare de Potsdam — la meilleure — les terrains ont été adjugés à raison de 51,750 marcs la verge carrée (on compte ici par verge de 3 m. 75 dite verge hollandaise) soit donc 3,696 marcs ou 4,620 francs le mètre carré. Dans la partie au delà de la Friedrichstrasse, la verge carrée a atteint 40,000 marcs, soit 2,857 marcs ou 3,570 francs le mètre carré.

Ce sont des firmes commerciales qui ont fait ces prix invraisemblables ; si l'on considère qu'elles édifieront sur ces places des monuments luxueux, on se demande s'il leur sera jamais possible de réaliser un chiffre d'affaires qui corresponde à leurs frais généraux. Il est vrai que c'est l'audace de certains commerçants qui a fait de la Leipzigerstrasse l'une des plus curieuses rues de l'Europe.

Ajoutons d'ailleurs qu'à certains endroits le terrain s'est payé naguère à Bruxelles, 2000 francs le mètre carré, ce qui n'est déjà pas si mal...

La beauté du Home



Les excentricités de l'ameublement

~~ Les recherches et les erreurs ~~

~~ Le style des De Coene ~~

On pataugeait... Depuis Louis-Philippe, on n'avait plus rien trouvé, et l'on s'en tenait généralement, dans la bourgeoisie, à la formule léguée par ce règne ; vous avez tous connu ces meubles d'acajou, ces chaises, ces canapés, ces bahuts désespérants, et qui furent chers à nos pères.

Néanmoins, le besoin de neuf se faisant impérieusement sentir, on se livra à mille excentricités dans l'art de l'ameublement et l'on arriva à des manifestations « esthétiques » comme celle qui fut baptisée le style « vers solitaires », et dont l'horreur tend heureusement de plus en plus à disparaître déjà.

Il y eut des chercheurs plus sérieux, les Hobé, les Serrurier, les Sneyers. On fut très épris du Serrurier, à certain moment, mais, tout en reconnaissant les mérites certains de son genre, il faut avouer qu'il est bien un peu stéréotypé, bien un peu agaçant, bien un peu raide. C'est éternellement le même dessin, le même leit-motiev.

Et de même, Léon Sneyers, pour être arrivé quelquefois à de la beauté harmonieuse, n'a point su éviter la répétition. C'est toujours le même carré, le même losange et le même cube.

Et c'est un peu froid.

Qui donc allait nous donner la formule nouvelle, allait nous doter d'un style qui ne fut ni Anglais, ni Viennois, ni Allemand, ni Hollandais, qui fut Belge ?



Il n'y eut qu'un cri, lorsqu'à l'un des derniers salons triennaux — à celui de Bruxelles — on vit la salle à manger des frères De Coene, qui avait du reste été exposée déjà, croyons-nous, à Milan, et y avait obtenu un grand et légitime succès. Il n'y eut qu'un cri :

C'est merveilleux. Ah ! cette fois nous y sommes...

Et, en effet, il est incontestable que les frères De Coene tiennent le secret de cet art nouveau, de ce style nouveau, que nos yeux, fatigués de la Renaissance, du Flamand, du Henri II et de l'Empire comme du Louis XVI, cherchaient en vain, mécontents de ne rencontrer, dans les essais qu'on

nous présentait, que du médiocre, du tourmenté, de la laideur ou de la stéréotypie impuissante, de l'ameublement et de la décoration. Ils cherchèrent avec obstination, secondés par un ou deux ouvriers.



Il n'y a pas dix ans que les frères De Coene, lâchant la peinture, voulurent inventer l'art belge

Savez-vous combien ils en ont aujourd'hui, d'ouvriers ? Plus de trois cents...





Ce serait assez dire de quel succès leurs efforts si méritoire ont été couronnés. Mais il faut ajouter encore que, malgré toutes leurs précautions, on parvient à voler et à copier leurs modèles, et qu'il leur a fallu beaucoup d'amicale bienveillance pour nous confier quelques photographies. L'acharnement déloyal d'industriels sans scrupule est un gage indirect, mais évident, de la haute valeur de ces ameublements.

Au surplus, nos lecteurs et nos lectrices ont assez de sûreté de goût pour n'avoir besoin d'aucune autre appréciation que celle que leur permettront nos photographies.

Mais quelle harmonie dans la ligne, hardie et sûre, quelle grâce solide, quelle unité dans l'ensemble...

JEAN BARY.

Je n'ai pas l'intention de m'attarder ici en une dissertation esthétique sur les qualités et les mérites de l'art des De Coene. Les Wouters de Bouchout et les Combaz, pour ne citer que deux artistes particulièrement compétents, sont du reste beaucoup plus qualifiés que moi pour entreprendre cette critique détaillée dont ils me feront l'honneur, je l'espère, dans un numéro prochain, lorsque nous aurons le plaisir de pénétrer dans la villa exquise, dont la charmante Mme J. De Coene achève en ce moment l'installation.



La Direction du « HOME » serait particulièrement reconnaissante à ses lecteurs et à ses abonnés, si l'on pouvait lui céder quelques exemplaires des nos 2 et 4-5 de cette année, qui sont complètement épuisés

L'Exposition des Arts de la Femme

La Société « Les Arts de la Femme » est, on le sait, une société dont le but est doublement noble : elle a deux fins, sociale et artistique. Elle permet à quantité de talents féminins de se manifester dans les arts qui lui appartiennent plus particulièrement et de retirer d'un labeur délicat un légitime profit matériel.

Cette société, présidée par l'aimable et distinguée Mme Philippson, assistée de Mmes de Sousberghe, Paul Hymans, William Burls, F. Brigode-de Spoelbergh et Vanderkindere, ainsi que d'un élégant bataillon d'administration, cette société a eu à Bruxelles un succès que deux chiffres indiqueront suffisamment. *Les Arts de la Femme* groupaient, l'an dernier, deux cents dames « travailleuses » ; elle en réunit près de cinq cents aujourd'hui.

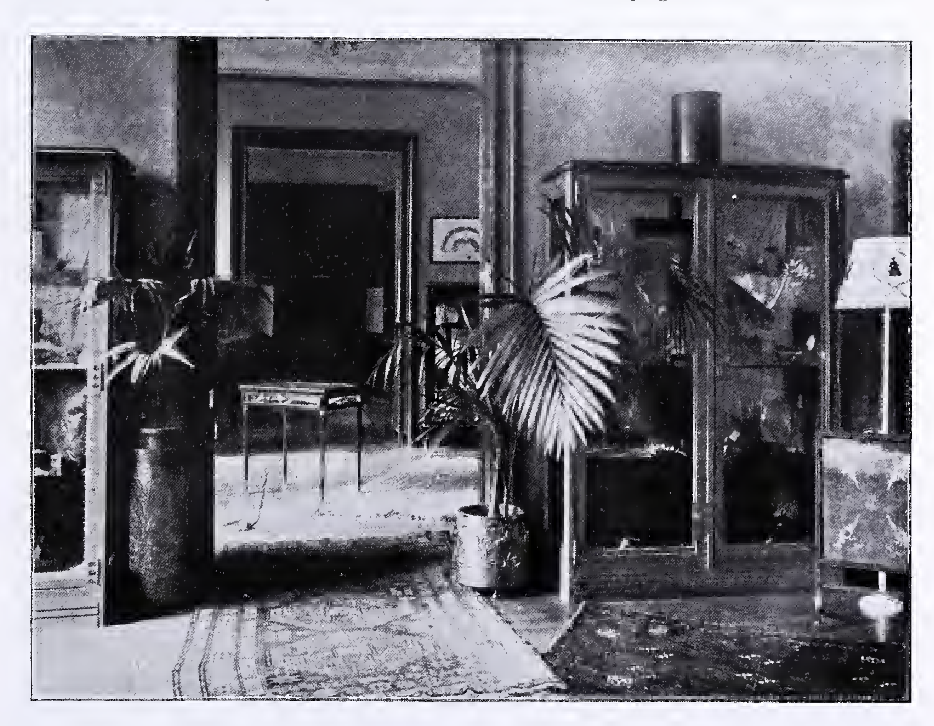
La société vient d'ouvrir une exposition, chaussée d'Ixelles, qui a été inaugurée par S. A. R. Mme la princesse Albert, qui est honorée de prix de la princesse Clémentine, et que toutes les Bruxelloises mondaines et artistes vont visiter.

Exposition très sérieuse.

Le jury, composé de Mmes Philippson, L. Heger, A. Wytsman et de MM. Vander Stappen, Ph. Wolfers, Fernand Khnopff, Paul Lambotte, s'est montré sévère dans le triage des envois, et ceux-ci cependant restent exceptionnellement nombreux, tout en étant, pour la plupart, vraiment intéressants.

On ne peut rêver choses plus charmantes, bibelots plus exquis, trouvailles plus ingénieuses que les mille envois exposés dans les vitrines, ou ornant les salles de la société. L'exposition de blanc est éblouissante. Et tout est rare et merveilleux.

Nous avions songé à une étude détaillée. Hélas ! il nous a fallu y renoncer. Forcément, nous nous serions montrés injustes en omettant ceci, en parlant trop de cela, moins d'autre chose. Il nous faudra donc nous borner à parcourir rapidement les salles, en la compagnie de Mmes Burls et Brigode, dont l'affabilité n'eut point de limite pour le *Home*, et dont celui-ci les remercie.



Nous allons jeter des noms, mettre à côté d'eux une brève indication et nous prierons les exposants et nos lectrices de nous pardonner cette insuffisance. Pour nos lectrices, elles ont d'ailleurs mieux à faire que de lire cet article. Il serait inexcusable qu'elles n'allassent point visiter l'exposition.

Ce qu'elles verront, voici donc, à grands traits :

Des vanneries de Mlle Ronner, d'une finesse, d'une délicatesse..., des éventails de Mme Montald, des fleurs de l'école professionnelle de la rue du Marais, des dentelles d'une fée, Mlle d'Olzowska ; et d'une autre, bien modeste, mais si méritante, Mlle Depauw. Des céramiques de Mlle Sterpin, des bijoux en corne

de Mlle Dassonville, des dessins originaux de Mlle Martin, deux meubles très bien venus de Mme Horta-Heyse, un couvre-théière de Mlle d'Olzowska encore. de Mlle Coosemans, des rêves pour les rédactrices du *Home ;* une papeterie de Mlle Beckers.

On s'arrêtera tout spécialement aux cuirs repoussés



Des dessins amusants et lestement enlevés de Mlle Winartz, des cuivres, de formes simples mais harmonieuses, de Mme Horta. de Mlle Béatrice Lorand. Nos lectrices n'ont pas oublié les articles si intéressants de Mlle Lorand, que le *Home* a publiés. Notre distinguée collaboratrice



Signalons encore les poteries de Mlle Annette Droit, des objets divers de Mme L. Frédéric, des buvards ne se borne pas, on le sait, à enseigner, et en artiste éprouvée, elle crée des œuvres d'une beauté sûre.

Mme Urban a envoyé des merveilles aussi, un voile de fauteuil, notamment, devant lequel on s'agenouillerait. (Et d'ailleurs on s'agenouillerait partout, dans ce temple de la grâce féminine).

tous les envois de Mlle Germaine Cassiers, qui a de qui tenir.

Un important morceau, à détailler à l'aise, voluptueusement : le panneau de Mme Isidore De Rudder.



Un coup d'œil aux reliures au petit fer de Mme Valmy ; un instant de contemplation devant les céra-

Et puis, que les yeux reprennent leur promenade inlassable, se posent sur les coffrets de Mlle Chaquet,



miques de Mlle Van Biesbroeck ; quelques petites exclamations d'admiration devant les écharpes et

sur la bibliothèque de Mlle Tilkens, et les envois de Mlles Glorie, Block, Verhasselt, Albo, Weiler.

Félicitons particulièrement Mme Morel-Jamar au joli talent très souple ; Mme Citroen, Mme Wadin, Mme Van der Meerch de Walcheren.

J'en passe et des meilleures. Il faudrait des colonnes.





Et il faudrait aussi qu'un artiste et un virtuose du verbe comme Camille Lemonnier tînt la plume, et pût faire miroiter les facettes brillantes des mots.

Je ne puis, pour ma part modeste, qu'admirer, en demandant que mes lectrices suppléent, par elles-mêmes, à mon impuissance.

Honni soit qui mal y pense....

LE PETIT CHOSE.



BAVARDAGE AVEC LE LECTEUR

Petite revue deviendra grande, si le lecteur lui prête vie, disions-nous il y a deux ans tantôt, dans l'un des numéros du « HOME » qui marquèrent sa première transformation, bien peu de temps après sa naissance.

Elle l'est devenue, et désormais elle peut se classer parmi les premières publications de luxe du pays et de l'étranger. Elle paraît en effet maintenant en 36 pages dont 24 au moins sur papier couché, et est illustrée de plus en plus abondamment et de façon plus variée.

Mais les services de la Revue ont pris une importance telle qu'il n'était guère possible de conserver l'ancienne organisation, assez sommaire.

Les Bureaux particuliers du HOME seront désormais installés boulevard du Nord, 88.

Je conserve pourtant la rédaction en chef, et ainsi, chers lecteurs et aimables lectrices, nous ne nous quitterons pas.

J. B.



M. Henry Delvaux de Fenffe, gouverneur de la province de Liége, veut bien consacrer dans son dernier discours, qui vient de nous parvenir — discours important et très remarquable sur « Les Habitations ouvrières — quelques lignes trop élogieuses pour le *Home*.

Nous l'en remercions de tout cœur.

L'honorable gouverneur esquisse à propos de notre publication un projet auquel nous avions songé aussi. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.



La Publicité du « Home »

n'est pas bruyante à la façon
d'un tas de canards,
Mais elle produit, elle paye !
Elle paye parce qu'elle porte !

Elle porte parce que les lecteurs du « HOME », qui se préoccupent avant tout d'avoir des habitations parfaites, constituent une clientèle toute choisie, toute triée pour les fabricants qui se refusent à produire de la camelotte.

Soyez tous propriétaires



Tous ceux qui, en France, n'ont aucune propriété, et notamment tous les domestiques de ferme, devraient savoir par cœur la loi du 10 avril 1908, car elle leur permet de devenir propriétaires s'ils veulent bien s'en donner la peine.

Et cependant, presque personne ne sait qu'elle existe. Comme elle est excellente en tout point, elle a été adoptée sans débat d'aucune sorte et à l'unanimité. Comment pourrait-on connaître une loi pour laquelle on ne s'est ni disputé ni injurié ? Tel est le sort des très bonnes choses et des très bons gens ; elles n'ont pas d'histoire. « Le juste meurt, dit l'Ecriture, et le monde n'en sait rien ! »

Je veux vous expliquer en quoi consiste cette belle loi, due notamment à M. Ribot et à quelques autres (M. Siegfried, M. l'abbé Lemire, M. Cheysson, etc.) afin que vous puissiez, vous aussi, devenir propriétaires si vous ne l'êtes pas.



Cette propriété, n'allez pas croire que la loi vous en fasse cadeau. J'aime à croire que vous n'accepteriez pas. Ce que veut la loi nouvelle, c'est *aider* les travailleurs à avoir, suivant l'expression de l'abbé Lemire, « un coin de terre et un foyer ». L'Etat, pour qu'ils y parviennent, se fait leur banquier, et, comme entrée de jeu, il met *cent millions !*

Naturellement, il entend qu'on les lui rende, avec intérêts, et surtout avec ponctualité. D'ailleurs, il n'est pas un créancier exigeant. Il se contente d'un intérêt de 2 °/₀ (ce qui n'est peut-être pas assez, car il emprunte à un taux plus élevé) et accorde vingt-cinq ans pour rendre l'argent. (Nous verrons que ce délai est peut-être un peu trop court).

Il n'accorde ces valeurs qu'à ceux qui en ont besoin, c'est-à-dire à ceux qui ont un très petit loyer (variable d'après les lieux : 112 francs au plus dans une commune de moins de 1,000 habitants. Il ne les aide que pour acquérir un tout petit coin de terre, à savoir un hectare valant au plus 1,200 francs ; encore faut-il qu'ils le cultivent eux-mêmes.

Ce n'est pas tout. L'Etat, gardien de l'argent des contribuables, a besoin d'être absolument certain que son argent rentrera. Il lui faut donc des garanties morales et aussi des garanties matérielles.

Il est clair qu'il ne peut pas être renseigné sur la valeur morale de chacun des innombrables emprunteurs qu'il espère élever au rang de propriétaire.

C'est pourquoi il ne leur prête pas directement. Il prête à des sociétés régionales qui prennent à leur charge tous les risques et toutes les faillites, mais qui, par contre, prêtent à qui leur plaît ; c'est à elles de prendre leurs précautions pour que les prêts ne soient consentis qu'à des gens économes, honnêtes, rangés et capables de rembourser. On les a appelées des sociétés-tampons, entre l'Etat qui avance l'argent

et l'emprunteur qui aura à le faire fructifier et à le restituer.

Ces sociétés-tampons devront elles-mêmes être solvables. L'Etat se contente d'exiger d'elles une caution de 200,000 francs.

LES GARANTIES EXIGÉES.

Outre les garanties morales dont ces sociétés-tampons seront seules juges, les emprunteurs devront présenter des garanties matérielles.

C'est là que commencent les difficultés.

Quelle garantie matérielle peut-on demander à un emprunteur qui n'a rien ou presque rien ? On lui en demande trois :

Il faut d'abord que l'emprunteur ait le cinquième de la somme nécessaire pour l'achat de son « coin de terre ». S'il veut acheter un petit champ valant 1,200 francs, il faut qu'il puisse tirer de sa poche (ou de celle d'un bienfaiteur quelconque) 240 francs.

Il faut en second lieu qu'il donne hypothèque, ou, plus simplement, que la société-tampon se fasse subroger au privilège du vendeur (petite opération qui coûtera en paperasses et en impôts 24 fr. 70 ; ce n'est pas trop cher).

Il faut enfin que l'emprunteur s'assure sur la vie, car s'il venait à mourir avant les vingt-cinq ans que dure le remboursement, ses héritiers pourraient être hors d'état de payer les annuités. Même à la caisse nationale des retraites, cette assurance coûte assez cher. Si l'emprunteur a vingt-cinq ans, elle coûte 113 francs ; mais on peut la payer par annuité.

Au total l'emprunteur, pour posséder un petit champ de 1,200 francs, devra payer 240 francs et, en outre, payer 5 francs par mois pendant vingt-cinq ans (assurance incluse).

LA COMBINAISON FINANCIÈRE.

« C'est bien cher », diront les gens qui aiment à recevoir sans jamais rien payer.

Hé non ! ce n'est même pas assez cher. L'Etat empruntera lui-même les sommes qu'il prêtera. Il les empruntera à la Caisse des Dépôts et Consignations qui ne veut pas, et ne peut pas, lui prêter à moins de 3 1/2 pour 100. Ainsi l'État empruntera à 3 1/2 pour prêter à 2. Mauvaise spéculation, si c'était une spéculation ! On voit donc qu'il n'était pas possible de faire crédit à meilleur marché, même à des gens ayant une surface. Or, le but poursuivi est de prêter à des insolvables.

Des lois analogues existent en Angleterre et en Danemark. Elles font payer à l'emprunteur l'intérêt normal de l'argent sans aucune réduction (et je trouve qu'elles ont raison), mais elles lui donnent beaucoup plus de temps pour se libérer (et en cela aussi elles ont raison). En outre, les propriétés dont l'acquisition est ainsi facilitée sont beaucoup plus grandes : en Danemark, 4 hectares et demi, valant 5,600 francs (ce sont des chiffres à peu près cinq fois plus forts que les nôtres) ; en Angleterre, 20 hectares, rapportant jusqu'à 1,250 francs par an.

Le Sénat français aurait voulu qu'on doublât le « coin de terre » dont l'acquisition est facilitée par la loi nouvelle et qu'on l'étendit à 2 hectares.

M. Ribot aurait voulu qu'on accordât à l'emprunteur non pas 25 ans, mais 30 ans pour se libérer. Tout cela se fera, je l'espère. Ce n'est qu'un début.

Voilà pour le « coin de terre », dira-t-on, mais « le foyer », c'est-à-dire la maison, comment l'acquérir ? Exactement par le même procédé ! La loi de 1900 sur les habitations à bon marché facilite sa construction, et rien n'empêche de bâtir la maisonnette dans un coin de l'hectare dont la loi nouvelle facilite l'acquisition.

UN BIENFAIT LÉGAL.

Ce qui me réjouit tout particulièrement, c'est que la loi nouvelle porte un nouveau coup de canif dans un des chapitres les plus néfastes du Code Napoléon : celui qui concerne les successions.

Il y a notamment dans le Code un article 832 qui est un non-sens d'autant plus manifeste que la première partie de la phrase en contredit carrément la fin. Voici le premier membre de phrase ; il formule pour les successions une règle tout à fait sage :

« Dans la formation des lois, on doit éviter autant que possible de morceler les héritages et de diviser les exploitations. »

Si le législateur s'était arrêté là, on ne pourrait que le louer, car il est déplorable de couper des champs en quatre ; c'est le moyen de les rendre inexploitables ; partager les marchandises d'un fonds de commerce, c'est le supprimer, etc. Donc notre article contient une très bonne prescription : « ne pas morceler les héritages et ne pas diviser les exploitations ». Malheureusement, il nous faut ensuite lire la fin de la phrase, qui en contredit le commencement :

« Il convient de faire entrer dans chaque lot, s'il se peut, la même quantité de meubles, d'immeubles, de droits ou de créances de mêmes nature et valeur. »

Donc il faut morceler les immeubles, diviser les meubles, droits, créances et exploitations. Naturellement les notaires, ayant le choix entre les deux membres de phrase, choisissent le dernier, qui entraîne licitation, vente, etc., et leur est beaucoup plus avantageux. C'est le client qui paie tout cela ; s'il s'agit d'une petite succession, elle est presque tout entière absorbée au profit des robins.

C'est en France seulement que se trouve cette prescription ruineuse.

La loi nouvelle a voulu, au contraire, assurer la durée du foyer familial. Elle a donc étendu « aux jardins et aux champs n'excédant pas un hectare », quelle qu'en soit la valeur, les dispositions que *la loi du 12 avril 1906 appliquait aux maisons à bon marché*. Notamment il s'y trouve ceci :

« Chacun des héritiers... a le droit de reprendre la maison (ou le champ) sur estimation. Lorsque plusieurs intéressés veulent user de cette faculté, la préférence est accordée d'abord à celui que le défunt a désigné, puis à l'époux s'il est copropriétaire...

Toutes choses égales, d'ailleurs, la majorité décide ; à défaut de majorité, il est procédé par voie de tirage au sort. »

Voilà donc les petites propriétés arrachées aux griffes des gens de loi. Le « foyer et le coin de terre » resteront dans la famille. C'est très bien.

Mais la loi allemande et la loi autrichienne assurent le même avantage à toute propriété rurale appelée *Hof*, c'est-à-dire la ferme et les terres qui en dépendent. Le *Hœferecht* n'existait naguère que dans quelques régions de l'Allemagne. On s'en est bien trouvé et on l'a généralisé. L'Autriche l'a adopté en 1889. L'Espagne avait déjà une législation du même genre. La Belgique l'a imitée plus timidement. L'Italie y travaille actuellement. Il faut en faire autant. Il faut conserver le foyer familial.

Dr Jacques BERTILLON.



Fermes et Villages



Après une randonnée récente à travers le pays, je me demandai si l'intensité de la culture de la terre avait éprouvé chez nous quelque changement visible, dans l'espace d'un quart de siècle.

Faisant appel à mes souvenirs déjà lointains et nombreux, je concluai, de leur synthèse, que, à part certains villages situés dans la banlieue des villes, la carte de nos exploitations rurales n'avait guère



Soye. — Entrée de ferme
(CLICHÉ DU TOURING-CLUB)

changé dans son aspect général. Les fermes isolées, échelonnées le long des routes de terre, d'eau ou de fer, qui me servaient de points de repère dans ma jeunesse, sont restées ce qu'elles étaient et en même nombre ; et les villages en pleine campagne ont conservé leur allure et leur configuration de jadis.



Barse. — Une ferme
(CLICHÉ DU TOURING-CLUB)

J'ai eu la curiosité de rechercher ce que pouvait dire la statistique officielle sous ce rapport. Et j'ai trouvé des chiffres précis — autant que des statistiques peuvent l'être — qui corroboraient mes impressions de touriste.

Prenez, même dans l'*Annuaire statistique*, qui ne s'occupe pas des communes de moins de 5,000 habitants, n'importe quel gros village exclusivement rural que vos connaissez. Vous y verrez que sa population est restée quasi stationnaire depuis 1890, voire depuis 1880.

On a constaté d'ailleurs que, dans l'ensemble du pays, la population agricole avait diminué, de 1880 à 1895, du chiffre de 21 p. c. de la population totale, à 18 p. c.

La diminution du nombre relatif des travailleurs agricoles a eu nécessairement sa répercussion sur la bâtisse dans les campagnes, et, par une conséquence logique, il n'y a pas de nouvelles fermes en dehors des agglomérés, ni beaucoup de nouvelles maisons dans les agglomérés, là où l'on n'a pas élevé d'usines qui auraient transformé les travailleurs agricoles en travailleurs industriels.

Il y a eu, cependant, incontestablement, une certaine modification dans l'allure générale de nos campagnes. Je veux dire que le mouvement de diminution du nombre des grandes exploitations rurales a continué à se manifester comme il avait été constaté dès le dernier quart du XIXe siècle. Mais ces très grandes exploitations, si elles sont morcelées, n'ont pas donné naissance, je le répète, à de nouvelles fermes, c'est-à-dire à des enclos de bâtiments exclusivement adaptés à l'agriculture.

Ce sont les petites cultures qui ont pris un essor au détriment des grandes. Et ceci veut dire simple-

ment que, dans certaines régions, les travailleurs industriels se sont multipliés et qu'ils ont adjoint à leur maisonnée quelques mètres carrés de terre en culture ; de quoi former un potager suffisant aux besoins ordinaires du ménage.

Conclusion donc comme ci-dessus : les bâtiments des fermes anciennes sont restés ce qu'ils étaient il y a vingt ans, trente ans, et les villages ruraux également. Et il n'est rien, ou à peu près, venu de neuf.

Ceci est vrai pour la Wallonie comme pour la partie flamande du pays. De sorte que, dans mes souvenirs, les plaines maritimes et les polders, le Pays de Waes, le Pays de Courtrai, le Pays de Malines et les ondulations du sud de la Flandre, du Hainaut, du Brabant et de la Hesbaye, les plateaux de l'Ardenne et des Fagnes, les gorges de la Meuse et de ses affluents, ont conservé l'aspect sous lequel j'ai appris à les connaître dans mes premières pérégrinations.

Et même, si j'en crois les peintures des rares artistes belges, de tous les siècles, qui ont abordé la reproduction exacte des paysages qui les entouraient, je crois pouvoir en inférer que, à part les améliorations de la voirie, et, çà et là, le remplacement des toits de chaume par des toits de tuiles ou d'ardoises, nos villages du XXe siecle ne diffèrent pas beaucoup des villages des XVIe et XVIIe siècles, tels que je les vois dans les tableaux des Breughel et des Teniers.



Grimberghen. — Masures près du Tommenmolen
(CLICHÉ DU TOURING-CLUB)

Il y a d'ailleurs encore, dans tous les coins du pays, quantité de fermes dont les bâtiments portent sinon des millésimes, tout au moins des détails d'architecture qui attestent leur grand âge.

Et ceci pour arriver à cette conclusion confirmatoire que l'aspect pittoresque de nos campagnes paraît avoir été comme nous le voyons maintenant, au moins depuis trois siècles. Ce qui ne doit pas nous étonner, en somme, car il n'y a rien de plus simple, dans l'économie du travail humain, qu'une ferme, que *la ferme*.

C'est, dans son essence, un groupement de terrains autour de l'habitation de celui qui exploite les dits terrains ; l'habitation est flanquée d'une étable pour les animaux auxiliaires de la culture du sol, d'une remise pour les charrois et d'une grange ou magasin pour les produits de la culture, quand on doit les conserver. Ajoutez à cela un four, isolé de la maison, quand il y a de la place, et la clôture générale de ces divers bâtiments. Et vous avez le prototype universel de la ferme.

Il y a, naturellement, une infinité de variations dans la disposition de ces divers éléments. On les trouve tantôt en un seul bâtiment, sous un seul toit sans angles ; on les trouve réunis en quadrilatère fermé, et on les trouve aussi séparés les uns des autres. Le tout dépend de la « grandeur » de l'exploitation, c'est-à-dire de la richesse de l'exploitant.

La différence que certains archéologues veulent établir entre la ferme flamande et la ferme wallonne ne m'a jamais frappé, je dois le dire, comme un indice de la différenciation des races. Il n'y a d'autre différence — et celle-ci est tangible et naturelle — que dans la nature des matériaux de construction et dans la nature de la clôture qui réunit les divers bâtiments. On veut considérer comme une particularité de la ferme wallonne, qu'elle est, en général, enclose de murs de tous côtés. C'est affaire de situation topographique et d'ancienneté, si vous voulez. Les murs avaient leur utilité aux époques où la police générale et la civilisation étaient moins avancées. Mais les murs ont ou avaient leur raison d'être en Flandre comme en Wallonie ; et vous verrez des fermes entourées d'un fossé ou simplement d'une haie, quand c'est possible, aussi bien sur les plateaux de la Hesbaye, du Condroz ou du Brabant méridional, que dans les plaines des Flandres.

Qu'il y ait des différences à l'intérieur des bâtiments, cela, je ne le conteste pas ; et ces différences-là tiennent aux races et à leur degré de culture intellectuelle... Mais ce n'est pas le moment de parler de cela.

J'ai dit que la forme générale des fermes dépend surtout de la richesse de leur exploitant. La petite culture, qui n'a qu'une vache et quelques cochons, loge son bétail et les ustensiles de culture dans le même bâtiment que le fermier et sa famille ; une cloison, à peine, les sépare. La moyenne culture, qui, pour l'élevage de cinq à sept vaches, a besoin, en outre, d'un cheval, loge ses animaux dans un corps de bâtiment isolé ; et le matériel et le charroi ont, de leur côté, aussi besoin d'un bâtiment.

La grande culture, elle, la grande ferme située à l'écart des agglomérés et qui doit vivre une grande partie de l'année de ses propres ressources, a un quatrième bâtiment : la grange.

Et voila, je le répète, la seule raison d'être de la différenciation des fermes. La question de la clôture est indifférente et ne tient ni à la race ni à la topographie.

La grande ferme fermée, enclose de murs, se rencontre dans la Flandre comme dans la Wallonie,

et, partout où la disposition des lieux le permet, le mur fait place au fossé ou à la haie.

L'*hofstede* flamand ressemble à la *cense* wallonne et tous deux procèdent directement de la *villa* romaine ou féodale, de l'époque où les grandes fortunes ne



Plancenoit. — Ferme de la Haie-Sainte

consistaient qu'en exploitations agricoles et où les seniors ou seigneurs habitaient eux-mêmes la principale de leurs fermes.

N'est-ce pas notre grand empereur Charles qui a, le premier, dressé le code détaillé d'une exploitation rurale, dans son capitulaire *de Villis?* Et que de minuties dans ce code, que de détails sur les devoirs des maîtres et des serviteurs en vue du renouvellement du cheptel et des vergers et en vue de l'approvisionnement de la *familia,* c'est-à-dire du maître et de ses serviteurs. C'est le manuel du parfait agronome au VIIIe siècle !

Au temps de Charlemagne, d'ailleurs, les *villas* n'étaient déjà plus ce qu'elles avaient été sous l'empire romain. Les fermes avaient développé leur rayon de culture sur des aires de plus en plus développées. Tous les serfs n'habitaient ou ne se réfugiaient plus dans la villa même, à l'abri de ses murs crénelés.

Sur les exploitations trop éloignées de la ferme centrale, les *villares* ou serviteurs de la villa s'étaient groupés en hameaux ; et voilà l'origine simple de nos nombreux « Villers ».

Quelques-uns de ces Villers sont devenus des centres urbains, d'autres sont restés des villages ; mais tous dépendaient, à l'origine, de la ferme principale du seigneur de la région. Et cette ferme principale, suivant les circonstances, a disparu ou est devenue, elle aussi, une ville ou un village.

Les documents de nos archives nous permettent de suivre, à travers les siècles, les transformations de la villa féodale en un agglomérat plus moins dense et étendu. Quand le senior a éprouvé le besoin, pour montrer aussi sa piété, d'établir, à côté de sa ferme, une chapelle et d'y appeler un desservant ; quand, autour de la chapelle, les serfs ont élevé des logis évadés de la villa, mais sous ses murs encore ; quand le seigneur a transformé sa villa en maison de plaisance ; quand il a doté ses serfs de la liberté de leur personne et du droit de posséder des immeubles et qu'il leur a permis de se choisir des administrateurs et des juges sous la haute autorité et la surveillance de son représentant ou maire, etc.

C'est ainsi que sont nés tous nos villages, essaimés dans nos plaines et sur nos monts.

Mais l'évolution n'a pas été partout la même.

Il est resté des fermes isolées dans les plaines maritimes et les polders flamands, sur les grands plateaux du Brabant et de la Hesbaye, dans les vallées profondes des Ardennes ; et, quand les circonstances ont permis aux *villæ* de devenir des villages et des villes, les événements historiques, économiques ou naturels en ont fait des villes cossues ou chétives, ou des villages débiles ou prospères.

. . . .

Je vous salue, charmants villages des Flandres et du Brabant, qui, tantôt étendus sur la rive d'un fleuve ou d'une rivière, tantôt blottis dans quelque vallon plein d'arbres, réunissez vos toits de tuiles rouges autour du clocher, non loin du parc et du château de votre seigneur d'antan !



Vilvorde. — La ferme de Ten-Voerde

Je vous salue aussi, villages moins riants et moins propres, mais plus pittoresques, de la Wallonie, qui alignez vos toits bleus d'ardoise sur quelque croupe de rochers ou dans quelque ravin de la montagne !

Je vous salue, parce que vous représentez, vous aussi, la patrie bien-aimée dans ce qu'elle a de plus solide, de plus antique et aussi de plus attrayant pour le touriste.

De plus solide, parce que vous êtes l'agriculture, l'une des richesses de la nation.

De plus antique, parce que vos noms seuls révèlent que vous fûtes à l'origine de notre civilisation, quand les premiers colons, portant des noms que nous ne comprenons plus, mirent la hache dans les forêts vierges et, frappant le sol de la clairière qu'ils avaient ainsi faite, dirent : « Ceci est à moi et j'y établis ma famille, mon *lar,* mon *geheim,* mon *sala.* »



La ferme du château de Jannée (Route de Namur à Marche).

De plus attrayant et de plus pittoresque, enfin, pour le touriste et l'artiste, parce que vous mettez la vie et la variété dans nos campagnes ; qu'il y a plaisir, d'une part, à comparer vos similitudes et à marquer vos dissemblances, et que, d'autre part, quand on voit poindre votre clocher, au détour des fleuves et des chemins, aux tournants des bois ou des monts, on se dit que vous représentez une portion d'humanité, de vie humble et cachée, mais qui n'en joue pas moins son rôle dans l'existence nationale, à l'instar de ces ganglions de notre corps qui servent à établir l'unité dans notre être et la concordance dans ses mouvements.

MAURICE HEINS.



AT HOME

C'est fait. On a allumé le premier feu.

Et certes on le supporte bien !

Le petit poêle ronfle. L'odeur du charbon emplit la chambre. Quoiqu'on en ait, elle fait plaisir. C'est une vieille amie. On lui dut, l'an dernier, de bonnes soirées quiètes, des veillées calmes, tandis que dehors l'hiver gelait, neigeait, pleuvait, sifflait.

Un an a passé. On eut un printemps maussade, un été intermittent, le plus morose automne. Et voilà qu'on rallume le feu. Les mêmes soirées quiètes vont revenir...

Madame, pourtant, n'est pas contente. Les feux, « c'est une rude crasse ».

La bonne aussi gromelle. Encore un surcroît de travail !...

Et le petit poêle qui ronfle en entend de dures ; mais peu lui... chaut ; car c'est un si bon diable !

D'aucuns ignorent ces petits inconvénients. Ils se chauffent au radiateur, le radiateur bête, qui ronronne comme une bouilloire, le radiateur sans caractère, affreusement moderne et pratique, qui a tant contribué le misérable, à détruire ce « foyer » qui faisait le charme des ères passées. Réunissez-vous donc, en famille, autour de ce machin-là !... On préfère aller au café !

C'est toujours le petit poêle qui est le meilleur. Ouvert ou fermé, joyeuse gueule rose ou tube rougissant, il imprègne la chambre d'une atmosphère d'intimité qu'aucun soleil jamais ne lui donna. On se presse devant, ou autour, avec une douceur avouée. Il donne la tentation, non seulement du livre, mais de la rêverie. Un bon cigare, une bonne pipe, devant le feu, tandis qu'au dehors l'autan gronde, quelle vraie joie, pénétrante et profonde !

C'est pourquoi il ne faut pas trop mal accueillir la mauvaise saison, revenue. Cette saison-là, elle n'est mauvaise qu'à l'extérieur ; mais elle ouate l'intérieur d'un charme neuf, elle invite aux sentiments familiaux, à la pensée, à la lecture...

On a allumé le premier feu.



Une villa gracieuse



Propriété édifiée à Villeneuve-le-Roi
pour le prix de 15,500 francs

SITUATION

Cette villa est construite à mi-côte, en bordure d'une belle route, à quelques centaines de mètres de la Seine, de façon à jouir des plaisirs du bord de l'eau et sans en avoir les désagréments.

Sa façade principale regarde la vallée et sans crainte que les constructions futures lui ferment la vue splendide qu'on possède du balcon du premier étage.

L'orientation a été recherchée, l'air et la lumière y abondent et sa partie principale exposée à l'Est, donne à cette habitation la plus belle observation naturelle de l'hygiène moderne.

CONFORTABLE

S'il est vrai que l'été l'habitation à la campagne soit le rêve de tous, avec cette vie au grand air

toutes portes ouvertes, époque à laquelle l'intérieur de l'habitation est particulièrement délaissé, les repas servis dans le jardin, les longues promenades ou le repos à l'ombre des grands arbres, l'hiver, seule la maison offre un refuge. — Pendant toute cette saison aux jours si courts et aux longues veillées, la vie se concentre dans l'habitation et chacun cherche à avoir un intérieur confortable et bien chauffé.

Et pourtant combien peu de maisons répondent à ce désir et présentent cette condition essentielle du bien-être, une température douce et également répartie dans toutes les pièces.

De grands progrès ont été faits dans l'habitation depuis un certain nombre d'années. La disposition et les aménagements intérieurs ont été fort améliorés ; il y a plus d'élégance dans l'aspect extérieur, dans la décoration intérieure, dans l'ameublement, on dépense, d'ailleurs, pour cela, des sommes considérables et on est arrivé à avoir des habitations très agréables pendant la saison d'été.

Façade principale. — (Voir plan page 26)

Malheureusement quand vient l'hiver, le plus souvent la question change et, faute d'une température convenable, il est impossible de jouir complètement de sa maison, précisément au moment où on en a le plus besoin.

Nous avons résolu le problème du chauffage hygiénique pouvant être installé dans les habitations économiques.

La villa que nous vous présentons, possède ce chauffage moderne tant recommandé par nos docteurs hygiénistes.

Une chaudière productrice de chaleur est placée dans la cuisine même et disposée d'une façon ingénieuse, qui n'échappera à personne, de telle façon que le foyer de cette chaudière, avec son enveloppe spéciale en fonte et tôle, sert en même temps au chauffage à 16 ou 18 degrés de toutes les pièces de l'habitation, à la cuisson des aliments avec la plus grande commodité et, enfin, à assurer un service d'eau chaude pour la salle de bains et la toilette.

Des radiateurs ou récepteurs de chaleur, placés soit dans les pièces à chauffer, soit en dehors de ces pièces.

Une canalisation formée de tuyaux de petit diamètre faisant communiquer la chaudière avec les radiateurs.

Le tout forme un circuit fermé et complètement étanche, dans lequel la circulation se fait, sous la seule action de la gravité, avec une régularité parfaite, assurant, indépendamment de toute influence extérieure, un fonctionnement automatique et silencieux, et une répartition égale de la chaleur.

Ce chauffage hygiénique et moderne, tout installé, comprenant l'enveloppe formant cuisinière et le chauffe-bains, rentre dans la dépense totale indiquée pour une somme de onze cents francs.



La Maison des Aïeux



La maison des aïeux me reste toujours chère,
Je n'y pénètre pas sans un secret frisson
Et, dans ce lourd silence où ne veille aucun son
Je crois entendre encore le rire de ma mère.

Oui, c'est votre maison, douce vie éphémère,
Voix dont la mort a mis sur mon cœur un glaçon
Ame qui ne connus ni haine, ni soupçon,
Bouche qui n'eus jamais une parole amère.

Le logis est étroit : mais mon œil voit plus loin
Une souvenance est tapie en chaque coin :
Tout est vivant pour moi dans la demeure morte.

C'est ici que je prends l'avenir en pitié,
Et si, par aventure, on murait cette porte,
Mon univers serait amoindri de moitié.

Paul ROMILLY.

AU JARDIN



Aimez-vous le babil gracieux des ruisseaux flânant à travers prés et futaies, la voix puissante des cascades bondissant de roche en roche, le calme reposant des beaux lacs bleus où se mirent les monts superbes, ou l'immensité sans bornes où moutonnent et s'hérissent de blanche écume les flots glauques de l'Océan ?

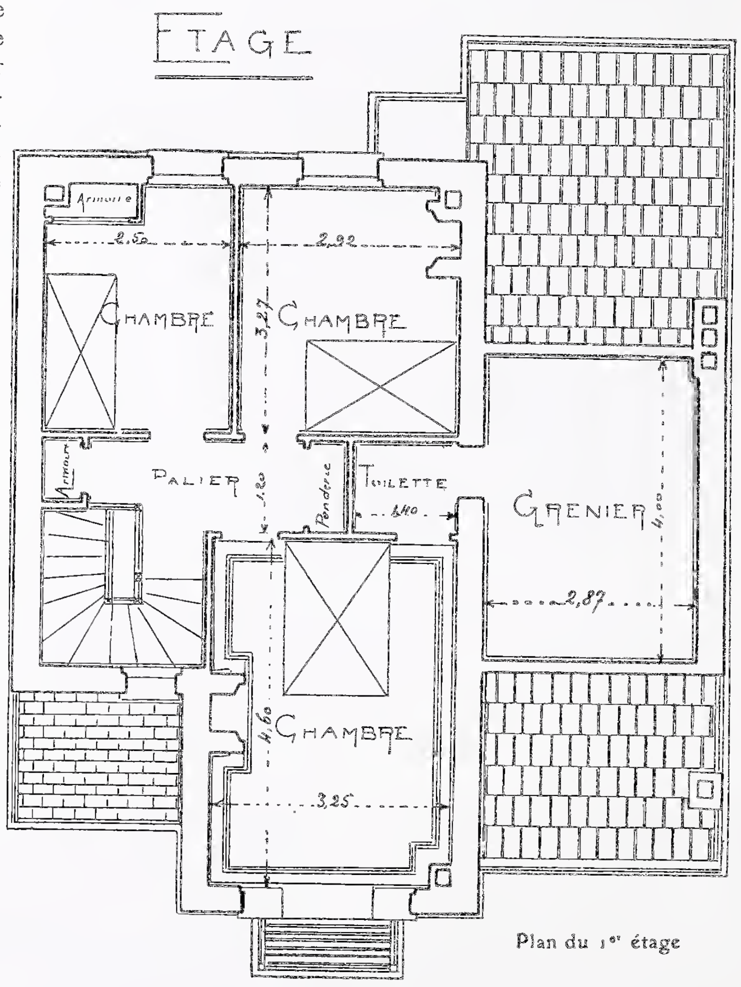
Pour moi, j'avoue très franchement que j'éprouve à voir couler l'eau un plaisir indicible. Le moindre ruisselet m'émeut et me charme. Je ne parle pas, bien entendu, de la plupart de ceux qu'on rencontre ici, boueux, fétides, empestant les résidus de fabrique et des égoûts urbains, mais de ces jolis ruisseaux des pays de montagne dont les eaux claires et vives chantent agréablement sur leur lit de pierres. Et j'ai toujours rêvé — si jamais je devenais propriétaire — d'un prestigieux jardin bien accidenté dans lequel ruisseau, cascades, fontaines et pièces d'eau fleuries d'iris et de nenuphars apporteraient cet air de fête, de gaieté et de vie qui manque à la plupart de nos parcs et de nos jardins.

On ne peut nier l'attraction qu'exerce l'eau sur l'homme. A de très rares exceptions près, ne voyons-nous pas toutes les grandes cités bâties sur les bords d'une rivière, quand ce n'est pas la mer elle-même qui baigne le pied de leurs murailles? Et n'est-il pas de notoriété certaine que les villes traversées par un cours d'eau ou qui se trouvent au bord de la mer ou d'un lac, sont autrement pittoresques et attrayantes que celles qui sont privées de ces avantages ?

Enlevez la Seine à la Ville Lumière et Paris ne sera plus Paris. Que serait de même la Suisse — ce paradis des touristes — sans l'incomparable attrait de ses rivières d'émeraude, de ses cascades écumantes et de ses lacs cœruléens ?

Il n'y a pas bien longtemps, on a pu lire, dans le Bulletin officiel du Touring-Club de Belgique, les doléances d'un Bruxellois regrettant le voûtement de la Senne. Ce Monsieur avait parfaitement raison. Il ne manque qu'une chose à Bruxelles pour la mettre au nombre des plus jolies villes qui soient : une rivière qui la traverse d'un bout à l'autre, en y mettant le pittoresque de ses quais, de ses ponts, de ses bateaux et de ses eaux mouvementées.

Quel que soit ainsi l'aspect sous lequel elle se présente à nos yeux : humble ruisselet ou fleuve géant, rivière musarde ou torrent impétueux, étang minuscule ou océan sans limites : l'eau charme et intéresse, parce qu'elle est vie et mouvement et qu'elle sait rendre gracieux et riants les paysages les plus froids et les plus austères.



Plan du 1er étage

(Façade page 25)

Il est assez étonnant de remarquer que l'on a très peu recours, dans l'ornementation des jardins, à ce puissant élément de décoration qu'est l'eau sous ses multiples aspects. Car si les paysages naturels gagnent en pittoresque et en beauté grâce à elle seule, il en est tout à fait de même en ce qui concerne les paysages artificiels que sont nos jardins et nos parcs. Sans nul conteste possible, l'emploi de l'eau comme sujet décoratif s'impose si nous voulons que ceux-ci atteignent à la perfection. Nous n'irons pas jusqu'à dire que l'eau est absolument nécessaire dans l'ordonnance d'un jardin. Mais elle en rehaussera tellement l'éclat, qu'on ne devra jamais la proscrire sans motif hautement sérieux.

Si malgré cela on rencontre énormément de jardins où l'élément liquide ne joue aucun rôle, cela tient à plusieurs causes.

Il y a d'abord la routine, l'inévitable et encrassée routine qui fait que l'on a peur d'innover et de faire autrement que son voisin. Toujours l'histoire des moutons de Panurge. Et c'est ainsi que la plupart des jardins ne sont que la copie et la reproduction d'autres jardins.

Il y a aussi la crainte de faire quelque chose de mesquin ou de grotesque. Nombre d'auteurs ayant traité la question dans leurs écrits, ne se sont pas fait faute de ridiculiser les petits bassins dont les

eaux fangeuses et malodorantes abritent les traditionnels poissons rouges. — Ces critiques ne sont justifiées qu'en apparence. Evidemment, il faut exclure du jardin tout bassin construit sans méthode et sans goût, et que l'on ne pourrait vider aisément et nettoyer à fond dès que le besoin s'en fait sentir. Une eau parfaitement limpide et transparente est d'absolue nécessité, si nous voulons donner à notre petit bassin un aspect tout à fait séduisant.

Ajoutons que si les pièces d'eau ont trouvé tant de détracteurs, ce n'est pas seulement à cause de leur eau malpropre et croupissante, mais encore et surtout parce qu'elles sont le plus souvent édifiées sans aucun souci d'art. Leur effet est tout autre lorsqu'elles sont l'œuvre d'un homme de goût et d'expérience. Celui-ci saura leur donner la forme la plus gracieuse, les situer de la façon la plus heureuse et les construire de façon à ce que l'eau ne puisse y croupir. Nous en connaissons comme cela qui décorent admirablement les petits jardinets qui les renferment. Agrémentées de petites rocailles où végète une flore appropriée et de petits jets d'eau lançant dans l'air leur poussière irisée, elles paient au centuple la petite dépense nécessitée pour leur édification.

Cette dernière considération nous amène tout naturellement à parler d'un autre obstacle à l'instauration des scènes aquatiques dans les jardins : la question des frais d'établissement et d'entretien. Il ne faut évidemment pas considérer l'édification d'un petit bassin rocheux avec jet d'eau et toutes les canalisations nécessaires comme une dépense somptuaire. Tout le monde peut se payer ce luxe pas du tout ruineux. Mais si nous n'avons envisagé jusqu'ici la question de l'eau qu'au point de vue des jardins de dimensions réduites, le problème se pose tout autrement dans les grandes propriétés.

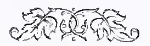
Comme tout doit être en rapport, les bassins minuscules deviendront ici de larges pièces d'eau, voire de petits étangs ou des lacs en miniature. Toutes circonstances étant favorables, on amènera à cette pièce d'eau, à travers pelouses et sous bois, quelque ruisselet jaseur ; et si le terrain est quelque peu accidenté, des barrages de rocailles disséminés dans le lit de ce ruisseau permettront de créer de jolies cascatelles et même, si le volume d'eau est suffisant, de véritables cascades qui seront d'autant plus belles que le site environnant sera plus rocheux et accidenté.

L'exécution de scènes aquatiques de ce genre est sans doute quelque peu onéreuse, surtout si l'eau fait naturellement défaut dans la propriété. Mais lorsque celle-ci est abondamment pourvue sous ce rapport, il n'y a guère à compter que les frais de premier établissement et l'on aurait grandement tort de ne pas mettre à profit ces heureuses circonstances. Un paysagiste français des plus renommés, Monsieur Vacherot, dit textuellement ceci dans son ouvrage sur l'Art des jardins : « Dans le style moderne, tout parc dépourvu d'un lac ou d'une rivière est considéré comme imparfait. »

C'est aussi notre avis. L'eau, sous quelque forme que ce soit, ne devrait manquer dans aucun jardin, pas plus dans le modeste jardinet de quelques ares que dans les vastes et somptueuses propriétés.

Et si l'on peut pardonner au bourgeois modeste qui hésite à s'accorder cette jouissance parce qu'il est forcé tout de même de mesurer ses dépenses à son revenu, le propriétaire qui n'est pas obligé de compter et qui se refuse à doter son domaine de scènes du plus haut pittoresque et d'un caractère essentiellement artistique, est sans excuse aucune.

Jules HAVAUX.



Les Bêtes du Home



LE CHIEN DE GARDE



Dans une propriété close, le chien de garde est utilement dressé à l'attaque du voleur, sans cependant en faire une bête féroce, mais le rendre méchant pour les gens mal intentionnés, défiant, soupçonneux pour tous, hormis le maître et les habitants de la maison.

Pour l'attaque de l'homme, beaucoup de dresseurs conseillent l'emploi du mannequin, facile à confectionner en prenant toutefois la précaution de ne pas le vêtir avec des habits ayant appartenu au maître. A notre avis, il ne faut pas abuser de ce matériel de dressage, car le chien ne tarde pas à s'apercevoir que ce genre d'attaque n'est pas naturel ; il est de beaucoup préférable d'avoir recours à un compère, quitte à employer la muselière pour éviter les accidents.

Pour cela, le chien, retenu par un collier et une chaîne solides, accompagne le soir, son maître ou le serviteur chargé du dressage ; le compère se présente et attaque avec un bâton ou de toute autre façon.

On excite l'animal vers cet intrus ; celui-ci doit reculer à mesure que le chien s'avance vers lui, de manière à lui faire comprendre qu'il est le plus fort. Ce recul présente une grande importance, surtout au début du dressage ; de même aussi, il ne faut pas perdre de vue qu'un coup de bâton du compère peut retarder considérablement l'éducation du chien.

A mesure que le chien prend goût à cet exercice, le compère se montre à des distances de plus en plus lointaines ; on le désigne en colère et on se jette à sa poursuite avec le chien en liberté, tandis que, prévenu, il se sauve et, à l'aide d'une échelle, escalade un mur ou monte sur un arbre.

Il faut que le chien soit âgé d'au moins un an pour arriver à un bon résultat dans l'attaque ; de plus, le compère ne doit pas toujours être habillé de

la même manière et d'autre part, tantôt il doit être vagabond, tantôt gentleman.

Tous les chiens sont gardiens par instinct ; en effet, essayez de leur enlever un os, ou de les déranger dans leur niche, presque tous grogneront et montreront les dents.

Ajoutons que le chien de garde doit être, de préférence, tenu pendant le jour dans une loge grillagée, et le soir, laissé en liberté. Un chien qui, pendant la journée, est errant partout et se familiarise avec tout le monde, ne vaut absolument rien comme gardien.

Le vrai chien de garde ne doit pas être familier ; en dehors de son maître et des habitants de la maison, il ne doit connaître personne.

MAX RASQUIN.



ANCIENS INTÉRIEURS



Lorsque le hasard fait que nous nous trouvons en présence d'un de ces intérieurs, devenus rarissimes, qui ont résisté au temps et surtout aux vandales, nous éprouvons une satisfaction profonde, une sensation de calme recueilli et même de réconnaissance pour toutes ces vieilleries qui nous disent, avec leur air bienveillant, le néant absolu des prétentions artistiques de notre époque, vaniteuse, boursouflée, éprise de toc et de clinquant, de notre époque qu'un écrivain français qualifiait un jour d'une façon cinglante : le règne du panmuflisme !

Pourtant cela devrait nous rabaisser « notre orgueil profond », comme disait Mac Nab, que de voir ainsi nos ignorants ancêtres arriver à créer des intérieurs charmants, décorés avec un art parfait, une sûreté déconcertante, alors que nous, les modernes, les hommes du XXe siècle, nous ne produisons plus rien d'harmonieux et de convenable, que nous nous battons les flancs pour trouver, sous prétexte de modern-style, des meubles aussi incommodes que laids, et compliqués à plaisir, des sofas qui sont des bibliothèques aux angles desquelles on risque de se fendre le crâne, des simili-bibliothèques qui sont des baignoires ou des lits, et toutes sortes d'inventions saugrenues. Mais voilà ! qui se soucie encore aujourd'hui d'acheter de beaux et bons meubles, solides, faits pour durer.

« Où est le temps, dit très bien Maurice Leprévost, où est le temps où l'on conservait toute sa vie l'ameublement des premiers jours de son mariage, où le fils gardait pieusement le mobilier paternel ?

La jeunesse, l'amour, le dévouement, la joie et les deuils, la vie entière s'identifiaient aux meubles d'une demeure pendant cinquante ans, et donnaient à chacun comme une personnalité animée, vivante, par la puissance de ses souvenirs.

Les vieux meubles paternels, ternis et surannés ont une beauté à part. Ils font le foyer. Ils parlent, ils racontent, ils conseillent. Je préfère à tout l'éclat artistique des ameublements d'aujourd'hui, qui ne me disent rien au cœur, leur acajou vulgaire, s'il me fait revivre au milieu des miens, s'il me rend mes impressions d'enfance, mes souvenirs de jeunesse, s'il renouvelle dans mon cœur les sourires et les caresses de ceux qui m'ont aimé et que j'ai perdus ».

Si, nous avons le culte du moderne dans ce qu'il a de bien, de propre, de clair, d'hygiénique, nous avons aussi le respect des choses anciennes et belles, non pas les bibelots du collectionneur, généralement faux, truqués, fabriqués pour les besoins de la mode par des ateliers de Hambourg ou d'ailleurs, ou les antiquités égyptiennes que l'on produit ouvertement au Caire, nous aimons surtout les ensembles, non pas les meubles anciens dépareillés, perdus dans les salons modernes, mais les souvenirs du passé pieusement conservés dans leur cadre, intelligemment restaurés.

Est-il au monde un musée plus impressionnant que la Maison Plantin à Anvers, cette merveilleuse imprimerie qui dort, comme les princesses des contes de fée ? Ah, si l'on pouvait nous donner dans chaque grande ville des musées semblables, au lieu de ces interminables catacombes de toiles mortes devant lesquelles le public vient bailler !

Pourquoi n'y arriverait-on pas, petit à petit ? Arles et Quimper ont commencé, d'autres villes suivront sans doute. Tout cela fait partie du programme de ceux qui veulent la renaissance d'un art régionnal, au lieu de la Mode de Paris.

Il y a quelques semaines, la ville de Luxembourg voyait ainsi, au cours d'une exposition d'Art et d'Industrie, la reconstitution d'une couple de pièces d'une habitation de paysans grand ducaux du temps passé, notamment, une chambre à coucher et une cuisine ; c'était charmant, et il est à souhaiter que tous ces meubles et objets divers qui les composaient, patiemment collectionnés par MM. Arendt et Schaak, soient conservés dans leur ensemble et deviennent le noyau d'un musée d'art populaire luxembourgeois. Ce serait un excellent début.

C'est encore, dans cet ordre d'idées, le même sentiment de respect pour le passé qui avait engagé M. Havard, l'érudit historien d'art, à reconstituer cet intérieur de Hindeloopen, une ville morte du Zuyderzee, qui fut jadis florissante ; les visiteurs de l'Exposition de 1889 à Paris ont pu admirer la reconstitution bien curieuse de ces vieux intérieurs hollandais si typiques, avec leurs couleurs si vives, mais non criardes, et leurs meubles aux formes trappues et dourtant élégantes.

Ce sont là des exemples qu'il faudrait multiplier, pes leçons de choses d'une portée considérable pour l'éducation artistique du peuple.





